



UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE – LA DÉFENSE

ÉCOLE DOCTORALE 138
LETTRES, LANGUES, SPECTACLES
Doctorat d'Études Romanes
Spécialité Espagnol

Allison TAILLOT

LES INTELLECTUELLES EUROPÉENNES ET LA GUERRE D'ESPAGNE : DE L'ENGAGEMENT PERSONNEL A LA DÉFENSE DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

Thèse dirigée par Madame le Professeur Marie-Claude CHAPUT, Madame le Professeur
Elena HERNÁNDEZ SANDOICA et Madame le Professeur Rosa María CAPEL
MARTÍNEZ

Présentée et soutenue publiquement à Nanterre, le 10 décembre 2012

JURY

Monsieur le Professeur Manuel AZNAR SOLER, Universitat Autònoma de Barcelona.

Madame le Professeur Zoraida CARANDELL, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense.

Madame le Professeur Marie-Claude CHAPUT, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense.

Madame le Professeur Elena HERNÁNDEZ SANDOICA, Universidad Complutense de Madrid.

Monsieur le Professeur Julio PÉREZ SERRANO, Universidad de Cádiz.

Madame le Professeur Mercedes YUSTA, Université Paris 8.



UNIVERSITÉ PARIS OUEST NANTERRE – LA DÉFENSE

ÉCOLE DOCTORALE 138
LETTRES, LANGUES, SPECTACLES
Doctorat d'Études Romanes
Spécialité Espagnol

Allison TAILLOT

LES INTELLECTUELLES EUROPÉENNES ET LA GUERRE D'ESPAGNE : DE L'ENGAGEMENT PERSONNEL A LA DÉFENSE DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

Thèse dirigée par Madame le Professeur Marie-Claude CHAPUT, Madame le Professeur
Elena HERNÁNDEZ SANDOICA et Madame le Professeur Rosa María CAPEL
MARTÍNEZ

Présentée et soutenue publiquement à Nanterre, le 10 décembre 2012

JURY

Monsieur le Professeur Manuel AZNAR SOLER, Universitat Autònoma de Barcelona.

Madame le Professeur Zoraida CARANDELL, Université Paris Ovest Nanterre – La Défense.

Madame le Professeur Marie-Claude CHAPUT, Université Paris Ovest Nanterre – La Défense.

Madame le Professeur Elena HERNÁNDEZ SANDOICA, Universidad Complutense de Madrid.

Monsieur le Professeur Julio PÉREZ SERRANO, Universidad de Cádiz.

Madame le Professeur Mercedes YUSTA, Université Paris 8.

À ma grand-mère

Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement ma directrice de thèse Marie-Claude Chaput qui m'a accompagnée tout au long de ce travail. En acceptant de diriger mes recherches, elle m'a permis de poursuivre dans le domaine de l'engagement intellectuel pendant la guerre, voie que j'ai ouverte dans mes mémoires de Master. Je lui suis reconnaissante de m'avoir prodigué des conseils et des encouragements constants ainsi que de m'avoir permis de réaliser cette thèse dans les meilleures conditions.

Mes remerciements vont également à mes codirectrices Elena Hernández Sandoica et Rosa Capel Martínez de l'UCM pour l'intérêt qu'elles ont spontanément manifesté pour mon sujet, pour leurs encouragements constants et leurs remarques toujours très enrichissantes.

Je remercie également Natalia Kharitonova de l'UAB et Joy Landeira de l'Université du Nord Colorado, la libraire Michèle Noret et la responsable du Dorset County Museum Morine Krisdottir. Toutes les quatre m'ont été d'une aide précieuse concernant quelques-unes des intellectuelles sélectionnées dans cette étude.

Je n'oublie pas non plus celles et ceux qui ont traduit les sources en allemand et en russe, relu un ou plusieurs chapitres et m'ont assistée dans les aspects plus techniques de la rédaction.

Enfin, je ne remercierai jamais assez mes parents pour leur compréhension, leur patience, leur aide et leurs si précieux encouragements tout au long de ces cinq années.

Sommaire

Table des sigles et des abréviations.....	17
Introduction générale.....	19
Première partie – Les prémices de l’engagement	47
Introduction de la première partie	47
Chapitre 1 - Les origines : « génération », nationalité et extraction sociale	49
1.1 - Date de naissance et « génération ».....	49
1.2 - La nationalité	54
1.3 - Milieu d’origine, environnement familial et rébellion	57
1.3.1 - Le milieu social.....	58
1.3.2 - Environnement familial et prédispositions.....	64
1.3.3 - Inscription urbaine et mixité	68
1.3.3.1 - La ville comme espace d’origine.....	68
1.3.3.2 - Des origines mixtes.....	70
Chapitre 2 - Formation et premières préoccupations	75
2.1 - L’éducation des filles dans les milieux privilégiés européens au tournant du XX ^{ème} siècle : quelques remarques préliminaires	76
2.2 - Les futures intellectuelles face à l’éducation officielle et institutionnelle	79
2.2.1 - Les institutions religieuses	80
2.2.2 - L’enseignement secondaire.....	81
2.2.3 - Les études supérieures	83
2.3 - Les futures intellectuelles et l’éducation extra-institutionnelle.	88
2.3.1 - L’apprentissage de la lecture.....	88
2.3.2 - Une sensibilisation et une sensibilité précoces aux domaines artistiques	92
Chapitre 3 - Le choix de l’écriture dans les années 1920.....	99
3.1 - L’écriture : une quête d’expression personnelle à la portée collective.....	99
3.1.1 - L’écriture revendiquée comme une vocation.....	101
3.1.2 - Le poids des circonstances historiques	102
3.1.3 - Le poids des conventions sociales.....	104

3.1.4 - La presse comme premier espace d'expression	106
3.1.5 - Les premières œuvres.....	110
3.1.5.1 - Les premiers genres littéraires investis	111
3.1.5.2 - Création et préoccupations personnelles.....	114
3.2 - Les rencontres et les voyages comme réponse à un besoin de stimulation intellectuelle..	115
3.2.1 - Nouveaux espaces de sociabilité et entrée en contact avec la communauté intellectuelle européenne	116
3.2.1.1 - L'université.....	116
3.2.1.2 - Les salons littéraires	117
3.2.1.3 - La ville.....	118
3.2.2 - Nature, portée et signification des liens unissant les futures intellectuelles avant la guerre d'Espagne.....	121
3.2.2.1 - Traces de ces liens dans leurs écrits personnels	122
3.2.2.2 - L'investissement des réseaux féminins: l'exemple des Espagnoles	123
3.2.2.2.1 - La <i>Residencia de Señoritas</i>	124
3.2.2.2.2 - Le <i>Lyceum Club</i>	126
3.2.3 - Une pratique orientée des voyages : des séjours d'agrément à l'exploration de la réalité étrangère.	129
3.3 - La question de la reconnaissance	131
3.3.1 - Leurs liens de parenté avec les intellectuels européens.....	131
3.3.2 - Les préjugés de genre et les réticences des intellectuels européens à la reconnaissance des femmes de lettres	133
3.3.3 - Les stratégies mises en œuvre pour accéder à la reconnaissance.....	136
3.3.3.1 - Les pseudonymes.....	137
3.3.3.2 - La mise à profit de la formation reçue et des contacts établis	138
3.3.3.3 - L'association à une figure masculine.....	139
Chapitre 4 - Les premières causes défendues.....	143
4.1 - La condition féminine.....	143
4.1.1 - La question féminine dans leurs œuvres de fiction	144
4.1.2 - La question féminine dans leurs essais et leurs articles de presse.....	146
4.1.2.1 - Un regard critique sur la place des femmes	146
4.1.2.2 - Une approche collective et indépendante de la question	147
4.1.2.3 - La presse comme espace de revendications.....	148
4.1.3 - La question féminine: implication concrète et réalisations	151
4.1.3.1 - Le travail des femmes	152

4.1.3.2 - Le vote des femmes	153
4.1.4 - La question féminine à l'épreuve de l'intimité	156
4.1.4.1 - La maternité	157
4.1.4.2 - Le divorce	159
4.1.4.3 - La sexualité.....	160
4.2 - Les opprimés	164
4.2.1 - Une prédisposition sous influence et aiguisée par l'expérience.....	164
4.2.2 - Les travailleurs manuels.....	166
4.2.2.1 - Sensibilité précoce et expérience directe du monde ouvrier.....	167
4.2.2.2 - Le monde ouvrier comme espace de revendications	169
4.2.2.3 - L'écriture et l'éducation au service des travailleurs.....	173
4. 2. 3 - La question coloniale et le racisme	176
4.2.3.1 - La question coloniale.....	176
4.2.3.2 - Le racisme.....	180
4.3 - De la paix à l'antifascisme : la naissance à l'identité d'intellectuelle	183
4.3.1 - La paix	183
4.3.2 - L'antifascisme	186
4.3.2.1 - L'incendie du Reichstag comme épisode fondateur	187
4.3.2.2 - L'irruption du fascisme en France et en Angleterre dans les premiers mois de 1934	190
4.3.2.3 - Les soulèvements ouvriers : des émeutes autrichiennes de février 1934 à la Révolution des Asturies d'octobre 1934.....	191
4.3.2.4 - La crise éthiopienne.....	194
4.3.2.5 - L'antifascisme au féminin	196
4.3.2.6 - Les Fronts Populaires	198
4.3.3 - De la politisation au militantisme politique	201
4.3.3.1 - L'appel de l'URSS.....	202
4.3.3.1.1 - Les séjours en URSS	204
4.3.3.1.2 - Les associations d'intellectuels	209
4.3.3.1.2.1 - L'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (UIER)	209
4.3.3.1.2.2 - Le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA).....	212
4.3.3.1.2.3 - Du premier Congrès des Écrivains Soviétiques à l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture (AIEDC).....	213
4.3.3.2 - Les alternatives au communisme	217
4.3.3.2.1 - La passion de la liberté.....	217
4.3.3.2.2 - Le républicanisme	219

4.4 - Vers une définition de l'intellectuel(le)	222
4.4.1 - Les intellectuelles comme membres d'un groupe ou d'une catégorie sociale	223
4.4.2 - L'intellectuel moderne comme être d'engagement	226
Conclusion de la première partie	231
Deuxième partie – La contribution à l'effort de guerre	235
Introduction de la deuxième partie	235
Chapitre 5 - La lutte au front	237
5.1 - Les intellectuelles européennes et la lutte armée	237
5.1.1 - L'écrivain - combattant	237
5.1.2 - Le <i>mono azul</i>	239
5.1.3 - <i>¡Cada una en su puesto o sea en el puesto en que más útil ha de ser!</i>	241
5.1.4 - La milicienne	243
5.1.5 - Les « faits d'armes » de María Teresa León et Simone Weil	248
5.2 - Les combats aériens : des « oiseaux noirs » à l'Escadrille Espagne	254
5.2.1 - Les attaques aériennes : de la violence au symbole	255
5.2.2 - L'aviation comme indice du déséquilibre des forces en présence	260
5.2.3 - Clara Malraux et l'Escadrille Espagne	261
5.3 - Modalités et portée de la présence des intellectuelles au front	268
5.3.1 - Une destination pour trois statuts	269
5.3.1.1 - Les « visiteuses »	270
5.3.1.2 - Les observatrices et les reporters	273
5.3.1.3 - Les meneuses	281
5.3.2 - Les intellectuelles et le front : de la transgression à la révélation	286
Chapitre 6 - La lutte à l'arrière-garde	291
6.1 - Les victimes et les blessés	291
6.1.1 - L'action sanitaire comme réponse à l'urgence	292
6.1.2 - L'organisation et la coordination de l'aide aux victimes	299
6.1.3 - L'aide aux blessés comme vecteur de configuration d'une communauté singulière ..	304
6.2 - Les enfants	311
6.2.1 - L'enfance dans la guerre d'Espagne	312
6.2.2 - L'action des intellectuelles auprès des enfants républicains	316
6.2.2.1 - Les initiatives individuelles face à l'urgence et la nécessité	316
6.2.2.2 - L'institutionnalisation de l'assistance à l'enfance	320

6.2.2.3 - La portée internationale de l'aide des intellectuelles à l'enfance républicaine....	325
6.2.3 - De l'enfant à la mère : la maternité face à l'enfance en guerre.....	330
6.3 - Les civils	335
6.3.1 - La guerre d'Espagne comme épopée populaire	335
6.3.2 - La figure de l'homme nouveau	340
6.3.3 - La figure de la femme nouvelle?.....	343
Chapitre 7 - Les intellectuelles européennes et la mobilisation antifasciste	351
7.1 - Quelques remarques préliminaires	351
7.2 - Les outils oraux de la mobilisation antifasciste	356
7.2.1 - La radio	357
7.2.1.1 - A l'échelle interne.....	358
7.2.1.2 - A l'échelle européenne	363
7.2.2 - Les <i>meetings</i> et les rassemblements	365
7.2.2.1 - Des interventions complémentaires ?	366
7.2.2.2 - La prise en compte de l'auditoire	370
7.2.2.3 - De l'oratrice à l'intellectuelle	372
7.2.2.4 - La parole à l'épreuve de la guerre	373
7.3 - Les outils écrits de la mobilisation antifasciste	376
7.3.1 - La guerre des manifestes.....	376
7.3.1.1 - Les intellectuelles comme membres d'un front intellectuel antifasciste européen	377
7.3.1.2 - Les intellectuelles européennes comme intermédiaires	381
7.3.1.3 - Les intellectuelles européennes comme instigatrices des manifestes	384
7.3.2 - La lutte pour la survie	389
7.3.2.1 - Les pénuries : expérience ou simple constat ?.....	389
7.3.2.2 - Les femmes dans les appels des intellectuelles européennes.....	392
7.3.2.3 - Les intellectuelles européennes dans leurs appels aux femmes	395
7.4 - L'action diplomatique.....	399
7.4.1 - Le pacte de non-intervention.....	400
7.4.1.1 - Un conflit européen	400
7.4.1.2 - La responsabilité des démocraties européennes	402
7.4.1.3 - Quelle légitimité d'action pour les intellectuelles ?.....	403
7.4.2 - La diffusion de l'information.....	407
7.4.2.1 - De la SDN aux partis politiques étrangers.....	409
7.4.2.2 - Les tournées	411

7.4.3.- Le commerce.....	416
Conclusion de la deuxième partie	427
Troisième partie – La défense de la culture	429
Introduction de la troisième partie.....	429
Chapitre 8 - Le combat pour la culture.....	433
8.1 - La culture en termes de défense.....	433
8.1.1 - La défense du patrimoine matériel et artistique national	434
8.1.1.1 - Le patrimoine matériel.....	434
8.1.1.2 - Le patrimoine artistique.....	437
8.1.1.3 - La participation des intellectuelles.....	440
8.1.2 - La défense des travailleurs de la culture	451
8.1.2.1 - Le projet.....	451
8.1.2.2 - Les évacuations.....	454
8.1.2.3 - Valence	458
8.2 - La culture en termes de promotion.....	466
8.2.1 - La promotion à l'échelle nationale.....	468
8.2.1.1 - La dimension artistique.....	468
8.2.1.2 - La dimension pédagogique	472
8.2.2 - La promotion à l'échelle internationale	476
8.2.2.1 - Les traductions.....	476
8.2.2.2 - Les expositions	479
8.3 - La culture en termes de représentation	485
8.3.1 - Le théâtre comme arme.....	486
8.3.2 - Vers une redéfinition de l'esthétique dramaturgique	494
8.3.3 - De la dignification de l'acteur à la théâtralisation de l'Espagne républicaine	499
Chapitre 9 - Le II ^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture (juillet 1937).....	505
9.1 - Origines, antécédents et organisation du II ^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture	506
9.1.1 - Une étape dans l'associationnisme intellectuel en Europe.....	507
9.1.2 - La convocation du Congrès.....	510
9.1.3 - La constitution et l'acheminement des délégations	513

9.2 - Le Congrès de Valence en termes de solidarité et d'accès à la réalité de la guerre : mythe ou réalité ?	517
9.2.1 - La présence féminine au Congrès de Valence	518
9.2.2 - La solidarité avec la population civile républicaine et l'accès à la réalité du conflit..	520
9.2.3 - La solidarité entre les congressistes	528
9.2.3.1 - Les intellectuelles et le cas André Gide : un silence éloquent.....	531
9.2.3.2 - Le Congrès de Valence comme espace de perpétuation des normes et des relations de genre ?	535
9.2.3.2.1 - Sylvia Townsend Warner et Stephen Spender	536
9.2.3.2.2 - Agnia Barto et la délégation soviétique.....	539
9.2.3.2.3 - Quelques signes de reconnaissance	542
9.2.3.3 - Les intellectuelles européennes au prisme du Congrès de Valence.....	543
9.2.3.3.1 - Les intellectuelles présentes au Congrès	544
9.2.3.3.2 - Les intellectuelles absentes du Congrès	546
9.3 - Les interventions des intellectuelles européennes déléguées au Congrès de Valence.....	551
9.3.1 - Les sessions de travail du Congrès: quelques remarques préliminaires.....	551
9.3.2 - La tribune comme espace d'affirmation antifasciste.....	554
9.3.2.1 - Le fascisme dans les interventions des intellectuelles déléguées	557
9.3.2.2 - L'écrivain engagé dans les interventions des intellectuelles déléguées.....	560
9.3.2.2.1 - Les responsabilités des délégués dans le présent de l'été 1937.....	560
9.3.2.2.2 - Les responsabilités des délégués dans l'après-Congrès	562
9.3.3 - La tribune comme espace de transition du politique à l'esthétique	565
Chapitre 10 - Les prolongements littéraires du Congrès de Valence	571
10 - 1 Les réalisations littéraires simultanées au Congrès de Valence.....	572
10.1.1 - <i>Romancero General de la Guerra de España</i> et <i>Poetas en la España leal</i>	573
10.1.2 - <i>Crónica general de la guerra civil</i>	577
10.2 - Les prolongements dans la presse du Congrès de Valence	579
10.2.1 - Le genre journalistique, premier choix des déléguées	581
10.2.2 - La presse comme instrument d'information et de prise de position.....	583
10.2.3 - Des articles à valeur testimoniale.....	586
10.2.4 - La prise en compte du lecteur	589
10.2.5 - Des articles à facture littéraire: de l'efficacité à la quête d'une nouvelle identité langagière	591
10.3 - Les prolongements poétiques du Congrès de Valence	596
10.3.1 - La poésie comme vecteur d'abolition des frontières géographiques	600

10.3.2 - La poésie comme vecteur d'abolition des frontières communautaires	603
10.3.3 - La poésie comme vecteur d'abolition de la frontière entre l'individuel et le collectif	606
10.3.4 - La poésie comme espace de transfiguration du conflit	611
10.4 - Les prolongements en prose de fiction du Congrès de Valence	620
10.4.1 - L'ancrage référentiel et la charge idéologique des récits de fiction en prose	622
10.4.1.1 - Des récits à fort ancrage référentiel	622
10.4.1.2 - La charge idéologique des récits en prose	626
10.4.2 - Les récits de fiction en prose comme espace de témoignage et de pérennisation de l'expérience vitale	632
10.4.2.1 - Des récits à forte charge autobiographique.....	633
10.4.2.2. - Les récits de fiction en prose comme espace de transfiguration de la participation des intellectuelles à la défense de la République	636
10.4.2.2.3 - Des récits en prose tombés dans l'oubli	640
10.4.3 - La fiction en prose comme espace de conquête de nouvelles formes d'expression..	644
10.4.3.1 - La représentation réaliste de la guerre d'Espagne	645
10.4.3.2 - La dimension symbolique et métaphysique des récits de fiction en prose	646
Conclusion de la troisième partie	653
Conclusion générale	657
Sources et Bibliographie	669
Archives.....	669
Presse.....	677
Bibliographie	693
Index onomastique	721

Table des sigles et des abréviations

AEAR	: Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires
AGA	: <i>Archivo General de la Administración</i>
AGUN	: <i>Archivo General de la Universidad de Navarra</i>
AHN	: <i>Archivo Histórico Nacional</i>
AHNMN	: <i>Archivo Histórico Nacional Margarita Nelken</i>
AIA	: <i>Alianza de Intelectuales Antifascistas</i>
AIEDC	: Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture
AMA	: <i>Agrupación de Mujeres Antifascistas</i>
AMAE	: <i>Archivo del Ministerio de Asuntos Exteriores</i>
ARSM	: <i>Archivo de la Residencia de Señoritas de Madrid</i>
BDIC	: Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine
BI	: Brigades Internationales
BMD	: Bibliothèque Marguerite Durand
BNE	: <i>Biblioteca Nacional de España</i>
BNF	: Bibliothèque Nationale de France
BNF, Mss, Naf	: Bibliothèque Nationale de France, Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises
CDMH	: <i>Centro Documental de la Memoria Histórica</i>
CEDA	: <i>Confederación Española de Derechas Autónomas</i>
CNT	: <i>Confederación Nacional del Trabajo</i>
CVIA	: Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes
DGBA	: <i>Dirección General de Bellas Artes</i>
ENS	: École Normale Supérieure
FAI	: <i>Federación Anarquista Ibérica</i>
FUE	: <i>Federación Universitaria Española</i>
ILE	: <i>Institución Libre de Enseñanza</i>
IPCE	: <i>Instituto del Patrimonio Cultural de España</i>
JAE	: <i>Junta de Ampliación de Estudios</i>

JIPAN: *Junta de Incautación y Protección del Tesoro Artístico Nacional*
 JSU: *Juventudes Socialistas Unificadas*
 LES : *Liga de Educación Social*
 MAE : *Ministerio de Asuntos Exteriores*
 MIP : *Ministerio de Instrucción Pública*
 MORP : acronyme russe de la UIER
 PC : Parti Communiste
 PCA : Parti Communiste Anglais
 PCE : *Partido Comunista de España*
 PCF : Parti Communiste Français
 PCUS : Parti Communiste de l'Union Soviétique
 POUM: *Partido Obrero de Unificación Marxista*
 PSOE : *Partido Socialista Obrero Español*
 PSUC : *Partido Socialista Unificado de Cataluña*
 RGALI : Archives d'État de la Littérature et de l'Art de Moscou
 UIER : Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires
 UGT : *Unión General de Trabajadores/ Union Générale des Travailleurs*
 URSS : Union des Républiques Socialistes Soviétiques
 SDN : Société Des Nations
 SMAC : *Spanish Medical Aid Committee*
 SRI : *Socorro Rojo Internacional*
 VAPP puis RAPP : Association Russe des Écrivains Prolétariens

Introduction générale

Lors de la table ronde « Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels » organisée le 09 juin 1998 par Nicole Racine et Michel Trebitsch, la philosophe et romancière Françoise Collin exposait en ces termes sa définition de l'intellectuel/elle : « toute personne qui n'est pas nécessairement créditée d'une grande œuvre philosophique ou littéraire, mais qui joue un rôle dans son temps. Par extension, tout auteur qui articule sa réflexion aux enjeux de son époque, et par là même devient une figure importante, une personnalité publique, bref une présence qui interpelle l'espace politique par ses idées ou par ses actes¹ ». En se remémorant ces propos face à un cliché pris au cœur de la guerre d'Espagne (1936-1939), lors du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture qui s'est tenu entre le 4 et le 17 juillet 1937 à Valence, Madrid et Barcelone², on est frappé par la présence de plusieurs femmes³. Fixant l'objectif, elles prennent la pose au même titre que les Manuel Altolaguirre⁴, Vladimir Stavski⁵, Rafael Alberti⁶ et autres José Bergamín⁷ qui les accompagnent et avec qui elles composent un groupe compact et uni. L'impression de cohésion qui se dégage de cet

¹ Citée dans BLUM, Françoise et CARDUNER-LOOSFELT, Muriel. « Du genre en histoire des intellectuels. Table ronde », *Mil neuf cent*, n°16 « Figures d'intellectuelles », 1998, p. 138.
Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mcm_1146-1225_1998_num_16_1_1187. Consulté le 07 juin 2012.

² La clôture du Congrès a eu lieu à Paris mais la capitale française ne semble avoir laissé aucun souvenir particulier aux intellectuelles déléguées.

³ Voir AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura (1937)*, Vol 3. *Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, [s.p]. Sur ce cliché, quatre femmes apparaissent: les Espagnoles Rosario del Olmo, Margarita Nelken et María Teresa León et l'Allemande Anna Seghers.

⁴ Le poète, imprimeur et producteur cinématographique espagnol, Manuel Altolaguirre (1905-1959), prit parti pour la République pendant la guerre et fut forcé à l'exil en 1939 (Cuba puis Mexique).

⁵ Vladimir Stavski (1900-1943), secrétaire de l'Union des Écrivains Soviétiques entre 1936 et 1938, s'impliqua, pendant la guerre, dans l'organisation de divers actes de soutien des intellectuels envers la République.

⁶ Le poète et membre du Parti Communiste espagnol, Rafael Alberti (1902-1999), se distingua pendant la guerre par son engagement militant auprès de la République. Figure de proue de la *Alianza de Intelectuales Antifascistas* (AIA), il fut contraint de s'exiler en France en 1939. Il résida ensuite en Argentine et en Italie avant de rentrer en Espagne en 1977.

⁷ José Bergamín (1895-1983), écrivain, poète et dramaturge espagnol, fut, pendant la guerre, président de la AIA et conseiller culturel à l'ambassade espagnole à Paris. En 1939, il dut lui aussi s'exiler, tout d'abord au Mexique puis en Venezuela, en Uruguay et en France.

instantané se heurte pourtant au faible écho parvenu jusqu'à nous de la convergence de ces Espagnoles et de ces étrangères vers l'Espagne républicaine en guerre et à la faible place qui leur est faite dans les ouvrages consacrés au conflit et à sa signification en termes de mobilisation intellectuelle.

En choisissant d'étudier cet événement majeur de l'entre-deux-guerres, annonciateur de la Seconde Guerre mondiale⁹, à travers un panel d'intellectuelles européennes, nous nous proposons d'apporter sur lui un éclairage nouveau tout en mettant au jour des trajectoires individuelles méconnues, voire inconnues. A la confluence du singulier et du collectif, cette thèse ne prétend pas dresser de chacune de ces femmes une biographie exhaustive. Notre objectif est de voir en quoi leur participation à la défense de la République espagnole, entre 1936 et 1939, constitue un prisme pertinent pour saisir toute la complexité de l'engagement intellectuel antifasciste au féminin.

Cette perspective explique pourquoi notre travail ne saurait relever des « Études féministes » ayant vu leur essor dans les années 1970 et visant à l'identification, la compréhension et le traitement des discriminations faites aux femmes en termes de modalités, de motifs et de répercussions¹⁰. Il ne prétend pas se définir comme un règlement de comptes avec le passé mais comme un renouvellement du questionnement sur celui-ci. Dans cette optique, il se positionne à la confluence de deux domaines en pleine expansion et en constante évolution ces vingt-cinq dernières années : l'histoire des intellectuels et l'histoire des femmes réorientée au profit de l'histoire du genre.

A la croisée de divers champs académiques (histoire, sociologie, sciences politiques, etc.), l'histoire des intellectuels – dont nous entendrons ici avec Josep Picó et Juan Pecourt qu'elle a pour « caractéristique principale de s'intéresser aux hommes de lettres à partir de leurs expressions et de leurs manifestations publiques¹¹ » – est reconnue comme une discipline autonome et légitime. Amorcée dans les années 1950 par le politologue et historien français René Rémond, elle fait l'objet de vifs débats et connaît une véritable explosion bibliographique au milieu des années 1980. En 1985, la fondation du Groupe de Recherche sur l'Histoire des Intellectuels (GRHI), dirigé dans un premier temps par Jean-François

⁹ Voir BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, Madrid, Montesinos, 2004, p. 17.

¹⁰ PARINI, Lorena, *Le système de genre. Introduction aux concepts et théories*, Zürich, Éditions Seismo, 2006, p. 11.

¹¹ « [...] característica principal interesarse por los hombres de letras a partir de sus expresiones y manifestaciones públicas »: PICÓ, Josep et PECOURT, Juan, « El estudio de los intelectuales : una reflexión », *Revista Española de Investigación Sociológicas (Reís)*, n°123, 2008, p. 37.

Sirinelli dans le cadre de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP), contribue à son institutionnalisation. Réunissant des chercheurs et chercheuses tels que Nicole Racine, Michel Trebitsch, Andrée Bachoud ou encore Christophe Charle, il voit éclore dans son sillage des ouvrages de référence en la matière comme *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours* (Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, 1986), *Dictionnaire des intellectuels français* (Jacques Julliard et Michel Winock, 1996) puis *Le siècle des intellectuels* (Michel Winock, 1997)¹². La publication, en 2000, des actes du colloque international organisé à l'Université de Salamanque en octobre 1997, *Les intellectuels et l'Europe de 1945 à nos jours*, met en évidence l'une des principales inflexions du groupe au début des années 1990 : sa réorientation vers une histoire comparée des intellectuels, à l'échelle européenne tout particulièrement¹³. L'adoption de cette démarche comparatiste, outre qu'elle vient remettre en question l'indissociabilité de l'intellectuel et du national, un binôme sur lequel nous ne manquerons pas de revenir plus avant¹⁴, permet l'exploration de nouveaux axes de recherche et la confrontation fructueuse de diverses approches méthodologiques et théoriques¹⁵. Le cas de l'Espagne mérite ici d'être souligné dans la mesure où, bien que dénuée d'une tradition aussi forte que la Française, la recherche universitaire accorde un intérêt considérable à la question, notamment depuis le milieu des années 2000 et l'apparition simultanée de *Historia de las dos Españas* de Santos Juliá (2004), *La resistencia silenciosa* de Jordi Gracia (2004) et *Disidencia y resistencia* de Pere Ysàs (2004).

L'histoire des femmes constitue, elle aussi, une ramification tardive et évolutive de la recherche historique en France, en Angleterre ou encore en Espagne. Son objectif est de rendre leur visibilité aux femmes et d'en finir avec leur éviction des diverses sphères de la vie. En se focalisant sur l'un des deux sexes et en posant les femmes comme sujets, elle aspire à « mettre en lumière le rôle, les contributions et plus généralement le vécu des femmes [comme] groupe social largement oublié par les recherches [et] la culture patriarcale [occidentale]¹⁶ ». L'attention portée à l'histoire des mentalités, de la famille ou encore du quotidien permet à la discipline de se formaliser dans les années 1980-1990, soit dans le

¹² Pour plus d'informations, voir DOSSE, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003.

¹³ BACHOD, Andrée, CUESTA, Josefina, et TREBITSCH, Michel (dirs), *Les intellectuels et l'Europe de 1945 à nos jours. Actes du Colloque International, Université de Salamanque, 16-17-18 octobre 1997*, Paris, Publications Universitaires Denis Diderot, 2000.

¹⁴ Sur ce point, voir SUNY, Ronald Grigor et KENNEDY, Michael D. (éds), *Intellectuals and the articulation of the Nation*, Michigan, University of Michigan Press, 1999.

¹⁵ TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise (dirs), *Intellectuelles : du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, 2004, p. 17

¹⁶ PARINI, Lorena, *op. cit.*, p. 10.

sillage direct des mouvements pour l'émancipation féminine. Les interrogations de ces derniers font irruption dans le champ de la recherche comme l'illustrent quelques-uns des titres majeurs de ces années : *Une histoire des femmes est-elle possible ?* de Michelle Perrot¹⁷ ou encore *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?* d'Anne-Marie Sohn et Françoise Thelamon¹⁸. Cette nécessaire réintégration des femmes à l'histoire s'accompagne d'un élargissement des champs d'investigation et on délaisse rapidement la sphère privée pour les penser et les étudier dans l'espace public¹⁹. La focalisation ne peut dès lors plus se faire sur la « situation des femmes comme groupe social en soi²⁰ » et un virage s'amorce, dès les années 1980-1990, vers des études dites « de genre ». Le sexe biologique y est abandonné au profit des phénomènes de construction sociale du sexe dans une configuration systémique qui pousse à repenser le féminin en fonction du masculin. L'interrelation est au cœur d'une réflexion qui vise à mettre l'accent sur les processus de construction identitaire et de hiérarchisation sociale²¹. Cette réorientation essentielle, comme l'a souligné Françoise Thébaud lors du II^{ème} Séminaire International de l'*Asociación Española de Investigación de Historia de las Mujeres* (AEIHM) en 2007, s'accompagne d'autres modifications parmi lesquelles nous distinguerons, dans la perspective de notre travail, la prise en compte des différences internes à la communauté féminine²².

Il ne saurait être question ici d'adopter une perspective « de genre » à proprement parler. Même si notre analyse devra porter sur un ensemble mixte pour pleinement saisir le vécu, la réflexion et la perception des femmes de notre étude par leurs contemporains, il serait à notre sens réducteur de limiter ce travail à l'identification des différences et des coïncidences entre leur intervention et celle de leurs homologues masculins. Notre démarche consiste davantage à inoculer du genre dans l'histoire de la participation des intellectuels à la défense de la République pendant la guerre d'Espagne. L'introduction de cet élément

¹⁷ PERROT, Michelle (dir), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages, 1984.

¹⁸ SOHN, Anne- Marie et THELAMON, Françoise (dirs), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998. Une autre publication de référence est l'*Histoire des femmes en Occident* en cinq volumes de PERROT, Georges et DUBY, Michelle.

¹⁹ PERROT, Michelle, *Femmes publiques. Entretiens avec Jean Lebrun*, Paris, Textuel, 1997.

²⁰ PARINI, Lorena, *op. cit.*, p. 14-15.

²¹ Voir BORDERÍAS, Cristina (éd), *La historia de las mujeres : perspectivas actuales*, Barcelona, Icaria Editorial, 2009, p. 5-27; BRANCHE, Raphaëlle et VOLDMAN, Danièle (dirs), *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n°35 « Histoire des femmes, histoire des genres », juillet-septembre 2002 ; SCOTT, Joan W « Gender : a Useful Category of Historical Analysis », *American Historical Review*, 1986 puis *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988.

²² THÉBAUD, Françoise, « Escribir la historia de las mujeres y del género en Francia : nuevas aproximaciones, nuevos objetos » dans FRANCO RUBIO, Gloria et IRIARTE GOÑI, Ana (éds), *Nuevas rutas para Clio. El impacto de las teorías francesas en la historiografía feminista española*, Barcelona, AEIHM-Icaria, 2009, p. 26. Voir également THÉBAUD, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 1998 et THÉBAUD, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions, 2007.

perturbateur s'inspire de l'entreprise initiée par le GRHI à la fin des années 1990, à savoir la prise en compte de l'identité sexuée des intellectuels. Tout comme les chercheurs et chercheuses engagés dans ce projet qui aboutit à la publication, en 2004, de l'ouvrage *Intellectuelles. Du genre en histoire des intellectuels*²³, nous entendons participer d'une démarche antinaturaliste et faire de la problématique masculin/féminin un opérateur historiographique. Quel que soit par ailleurs notre opinion quant à la minorisation des femmes dans la société, le recours au « genre » comme mécanisme pour l'analyse historique ne saurait relever exclusivement d'une entreprise de revalorisation. Il ne s'agit pas pour nous de combler les lacunes de la connaissance mais bien, comme l'affirmait Eleni Varikas dès 1991 dans un dossier consacré à « Femmes, genre et histoire », de nous « interroger et [de] bouleverser les schémas explicatifs, les définitions des objets d'étude²⁴ ». En l'occurrence, la focalisation sur les intellectuelles prétend élargir les horizons actuels du questionnement sur la défense de la République espagnole, d'une part comme point de cristallisation de l'engagement des intellectuels européens et d'autre part, comme catalyseur de la mobilisation des femmes en faveur d'un régime qui leur avait reconnu des droits dans la Constitution de 1931.

La double appartenance communautaire des membres de notre corpus implique en effet de les envisager tant parmi les intellectuels que parmi les femmes. La question de leur représentativité va par conséquent étayer l'ensemble de notre travail et s'accompagner d'une réflexion autour de l'incidence de cette double inscription sur les modalités de leur intervention. Leur positionnement à la croisée de deux collectifs et de deux processus évolutifs, outre qu'il apporte une preuve supplémentaire de la non-uniformité du « genre²⁵ », explique pourquoi nous avons fait de la guerre d'Espagne le prisme à travers lequel aborder ces Espagnoles et ces étrangères dont la présence en territoire républicain entre 1936-1939 a constitué le critère de sélection majeur au moment de définir notre panel.

Évènement historique majeur du XX^{ème} siècle, la guerre d'Espagne débute suite à l'échec du soulèvement militaire initié le 17 juillet au Maroc espagnol contre le gouvernement de Front Populaire élu quelques mois plus tôt, en février. Avec elle s'ouvre l'ultime étape de la Seconde République, proclamée dans l'euphorie le 14 avril 1931 en lieu et place de la

²³ TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise, *op. cit.* Relèvent de ce même courant BLUM, Françoise et Marie LOOSFELT (dirs), *Mil Neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n° 16 « Figures intellectuelles », 1998 et ROCHEFORT, Florence (dir), *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n°13 « Intellectuelles », 2001.

²⁴ Citée dans TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise, *op. cit.*, p. 20. Voir également, HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, *Tendencias historiográficas actuales. Escribir historia hoy*, Madrid, Akal, 2004, p. 447.

²⁵ Voir NASH, Mary, « Mujeres, conciencia de género y movilizaciones sociales » dans CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008, p. 117.

monarchie d'Alphonse XIII mais très rapidement minée par des tensions et des dissensions internes entre une gauche déterminée à faire échec à ce qu'elle voit comme une marche au fascisme et une droite désireuse de contrer toutes les réformes engagées. L'action des généraux, à l'été 1936, n'est d'ailleurs pas une surprise et le « spontanéisme révolutionnaire²⁶ » qui lui répond achève de poser le conflit en expression paroxystique de cette longue suite de conflits politiques. La guerre se prolonge jusqu'à la fin mars 1939 et voit s'affronter les camps républicain – fidèle au gouvernement légal – et nationaliste – sous la direction du général Franco (1892-1975). Bien que circonscrite au territoire espagnol, elle se mue dès les premiers mois en un champ de bataille où s'affrontent par les armes les grandes tendances qui s'étaient développées en Europe dans les années antérieures. Dans ce sens, la résistance populaire opposée aux rebelles est rapidement identifiée comme « le premier coup de frein [...] à l'avancée inexorable du fascisme²⁷ » en Europe et dote le conflit d'un « caractère universaliste²⁸ » qui aboutit rapidement à son internationalisation. De même que l'idiosyncrasie de ses causes, son histoire militaire ou encore son histoire sociale, la participation étrangère à la guerre constitue l'une des branches majeures de l'immense bibliographie qui lui a été consacrée²⁹. Tous les ouvrages relatifs à la question³⁰ insistent sur le fait que pour les milliers d'étrangers accourus en Espagne, contribuer à la défense de la

²⁶ TÉMIME, Émile, 1936. *La Guerre d'Espagne commence*, Paris, Éditions Complexe, 2006, p. 8

²⁷ « primer frenazo [...] al inexorable avance del fascismo » : SCHWARTZ, Fernando, *La internacionalización de la guerra civil española. Julio de 1936 - marzo de 1937*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971, p. 12.

²⁸ SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 15.

²⁹ Voir AGUILAR, Paloma, *Memoria y olvido de la guerra civil*, Madrid, Alianza Editorial, 1996 et *Políticas de la memoria. Memoria de la política*, Madrid, Alianza Editorial, 2008; ARÓSTEGUI, Julio et GODICHEAU, François, *Guerra civil, mito y memoria*, Madrid, Marcial Pons, 2006 ; MORADIELLOS GARCÍA, Enrique (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°50 «°La Guerra Civil°», Madrid, Marcial Pons, 2003 ; BENNASSAR, Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004 ; BRENAN, Gerald, *The Spanish Labyrinth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990 ; BROUÉ, Pierre et TÉMIME, Émile, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1961 ; BUCKLEY, Henry, *Vida y muerte de la República española*, Madrid, Espasa Calpe, 2009 ; FRASER, Ronald, *Blood of Spain : The Experience of Civil War 1936-1939*, Harmondsworth, Penguin, 1981; FRASER, Ronald, *Recuérdalo tú y recuérdalo a otros, historia oral de la guerra civil española*, Barcelona, Crítica, 2001 ; GODICHEAU, François, *Les mots de la guerre d'Espagne*, Toulouse, PUM, 2003 ; GODICHEAU, François, *La guerre d'Espagne, de la démocratie à la dictature*, Paris, Gallimard, 2006 ; HERMET, Guy, *La Guerre d'Espagne*, Paris, Seuil, 1989 ; JACKSON, Gabriel, *Histoire de la guerre civile d'Espagne*, Madrid, Ruedo Ibérico, 1974 ; JULIÁ, Santos, (coord), *República y Guerra en España (1931-1939)*, Madrid, Espasa, 2006; MIGUEL, Jesús de et SÁNCHEZ RODRÍGUEZ, Antonio, *La guerra civil española día a día 1936-1939*, Madrid, Editorial Libsa, 2004; NASH, Mary, *Rojas: las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus, 1999; PRESTON, Paul, *The Spanish Civil War, 1936-1939*, New York, Grove Press, 1986; PRESTON, Paul, *A Concise History of the Spanish Civil War*, Londres, Fontana Press, 1996, p. 229-245; TÉMIME, Émile, 1936. *La Guerre d'Espagne commence*, Paris, Éditions Complexe, 2006; THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne*, Paris, Robert Laffont, 1985 ; TUSSEL, Javier, *Vivir en guerra (España, 1936-1939)*, Madrid, Sílex, 2003 ; VILAR, Pierre, *La guerre d'Espagne*, Paris, PUF, 1986.

³⁰ Voir notamment SCHWARTZ, Fernando, *op. cit.* et MORADIELLOS, Enrique, « La intervención extranjera en la guerra civil : un ejercicio de crítica historiográfica » dans MORADIELLOS GARCÍA, Enrique (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°50., *op. cit.*, p. 199-232.

République équivalait à lutter pour la liberté et la civilisation. Ces deux causes jouèrent un rôle déterminant dans la mobilisation des deux collectifs qui nous importe ici plus particulièrement : les intellectuels et les femmes.

Parce qu'elle met face à face deux idéologies, deux visions du monde et deux modèles de société, la guerre d'Espagne ne peut laisser indifférents les membres de la communauté intellectuelle. En Espagne, si le fascisme attire à lui quelques écrivains tels que Ernesto Giménez Caballero (1899-1988), Eugenio d'Ors (1881-1954), José María Pemán (1897-1981) ou Eugenio Montes (1900-1982), le poète Dionisio Ridruejo (1912-1975) ou encore l'historien et philosophe Pedro Laín Entralgo (1908-2001), la « floraison culturelle³¹ » et le développement de l'instruction publique qui avaient caractérisé les années précédentes pousse la majorité – qualitative et quantitative – des intellectuels dans les rangs des partisans du gouvernement. Les Antonio Machado (1875-1939) et autres Miguel Hernández (1910-1942) se regroupent autour de la République et de ses valeurs auxquelles ils apportent un soutien actif au nom d'un antifascisme érigé en signe d'identité collective. Pour les étrangers, la guerre constitue également un point d'inflexion dans le sens où elle donne aux partisans de la droite et de la gauche l'opportunité de préciser leurs positions. Là encore le rapport de forces penche nettement en faveur des républicains qui gagnent à leur cause tous les intellectuels désireux de faire barrage au fanatisme fasciste. Si beaucoup se contentent d'un appui moral, d'autres le dépassent et convertissent la conscience en expérience. Le Français André Malraux (1901-1976), l'Anglais George Orwell (1903-1950), l'Américain Ernest Hemingway (1899-1961) et l'Allemand Gustav Regler (1898-1963) occupent de ce fait une grande place dans les nombreuses études sur la question qui n'omettent toutefois pas la présence, parmi les pro-nationalistes, des Britanniques Edmund Blunden (1896-1974), Arthur Machen (1863-1947) et Evelyn Waugh (1903-1966) ou encore des Français Robert Brasillach (1909-1945), Pierre Drieu La Rochelle (1893-1945) et Paul Claudel (1868-1955).

La mobilisation des intellectuels dans la guerre d'Espagne constitue en effet un important motif d'investigation dans l'historiographie contemporaine. Indissociable de l'idée d'une reconfiguration de la figure de l'intellectuel « à chaque grande période d'effervescence historique³² », cette question fait l'objet d'une réflexion engagée par Vicente Marrero (*La guerra española y el trust de los cerebros*, 1961) et Stanley Weintraub (*The last great cause : the intellectuals and the Spanish Civil War*, 1968), développée par Hugh Ford (*A poet's war*,

³¹ BENNASSAR, Bartolomé, *op. cit.*, p. 52.

³² CHARLE, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIX^{ème} siècle. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 355.

1972) et Marc Hanrez (*Les écrivains et la guerre d'Espagne*, 1975) et plus récemment, enrichie par Niall Binns (*La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, 2004 et *Voluntarios con gafas. Escritores extranjeros en la Guerra Civil Española*, 2009) et Paul Preston (*Idealistas bajo las balas. Corresponsales extranjeros en la guerra de España*, 2008). Cette longévité et cette abondance montrent à quel point les intellectuels ont maintenant leur place dans les études historiques sur le conflit à la différence de leurs consocres dont la sous-représentation est précisément à la base de notre travail.

Pour la seconde communauté dont il nous faut tenir compte, celle des femmes, la guerre est également motif à une intense mobilisation. L'énorme potentiel de cette population jusqu'alors sous-employée dans les domaines politique et économique attire l'attention des forces politiques qui font en sorte, dès les premiers mois, de l'associer à l'effort de guerre³³. Le conflit s'accompagne, en zone républicaine, d'une ouverture de nouveaux espaces pour les Espagnoles qui, outre occuper les métiers traditionnellement réservés aux hommes et laissés vacants par leurs concitoyens partis au front, investissent l'espace public et la vie politique. Alors que chez les rebelles l'intervention des femmes est régie par les conventions traditionnelles de genre³⁴, on assiste, côté républicains, à un « réajustement des points de vue sur la femme et de la configuration de son rôle social³⁵ ». Cette indiscutable « composante de genre³⁶ » explique à notre sens pourquoi la guerre d'Espagne fait, depuis ces vingt dernières années, figure d'exception en matière de recherche sur les femmes et la guerre³⁷. Alors qu'en 1986, Valentine Cunningham dénonçait le peu d'attention prêtée jusqu'alors « au rôle des femmes [...] côté républicains³⁸ », le virage vers les études « de genre » et la réorientation des

³³ Voir NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 125; DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1950) » dans BELMONTE, Florence, *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007, p. 104 et YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation: la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 188.

³⁴ Voir notamment GALLEGU MÉNDEZ, María Teresa, « Mujeres azules en la Guerra civil » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 151-165, GALLEGU MÉNDEZ, María Teresa, *Mujer, falange y franquismo*, Madrid, Taurus, 1983, RICHMOND, Kathleen, *Las mujeres en el franquismo español. La Sección Femenina de Falange, 1934-1959*, Madrid, Alianza Editorial, 2004.

³⁵ NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 125.

³⁶ YUSTA, Mercedes, « La Segunda República : significado para las mujeres » dans *Idem*, p. 120.

³⁷ « la necesidad de profundizar en un ámbito de investigación historiográfica que ha tenido escaso desarrollo, a excepción hecha de la atención dedicada a la guerra civil española »: NASH, Mary et TAVERA, Susana (éds), *Las mujeres y las guerras: El Papel de Las Mujeres En Las Guerras de La Edad Antigua a la Contemporánea*, Madrid, Icaria Editorial, 2003, p. 9.

³⁸ « One aspect stressed by this anthology's arrangement of material to which previous generations did not pay particular attention is **the role of women [...] on the Republican side** »: CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish*

études sur le conflit vers des perspectives plus culturelles et socio-culturelles que politiques³⁹ ont conféré à la question de l'expérience des femmes dans la guerre d'Espagne la légitimité qui lui faisait défaut. Les travaux de Carmen Alcalde (*La mujer en la guerra civil española*, 1976 et *Mujeres en el franquismo: exiliadas, nacionalistas y opositoras*, 1996), Pilar Folguera (*Otras visiones de España*, 1993 et « Las mujeres durante la guerra civil », 1997), Shirley Mangini González (*Recuerdos de la resistencia. La voz de las mujeres de la guerra civil española*, 1997), Mary Nash (*Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil*, 1999), Antonina Rodrigo (*Mujer y exilio 1939*, 1999), Guadalupe Gómez-Ferrer Morant (« República y guerra civil : una perspectiva de género », 2004) ou encore Mercedes Yusta (« De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 », 2007) sont d'une part venus combler le manque de monographies sur cette facette du conflit et ce faisant, étoffer l'état général des connaissances sur celui-ci. D'autre part, ils mettent en évidence la vigueur du débat, inscrit dans une perspective de temps long cette fois, sur le rôle des guerres dans le processus d'émancipation des femmes dans l'Europe du XX^{ème} siècle⁴⁰. Enfin, ils confirment l'idée d'Angela Jackson selon laquelle si « l'emploi du genre comme mécanisme pour l'analyse historique a été décisif pour mieux comprendre le rôle des hommes et des femmes dans la guerre⁴¹ », il n'en demeure pas moins nécessaire de se concentrer sur celui des femmes dans des domaines déconsidérés ou ignorés. Nous retrouvons dans ces trois points toute la dynamique interprétative de la thèse qui, en mettant au jour la participation des intellectuelles européennes à la défense de la République, prétend prouver qu'abordé à travers ce prisme, l'épisode si balisé par l'histoire politique et l'histoire des intellectuels que constitue la guerre d'Espagne est encore susceptible de relectures originales.

front. Writers on the Civil War, Oxford-New York, Oxford University Press, 1986, p. xxxii. Le surlignage est de nous.

³⁹ MORENO SECO, Marina, « Republicanas y República en la guerra civil: encuentros y desencuentros » dans RAMOS, María Dolores (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n° 60 « República y republicanas en España », Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 167.

⁴⁰ Voir THÉBAUD, Françoise, « La grande guerre. Le triomphe de la division sexuelle » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident. V. Le XX^{ème} siècle*, Paris, Plon, 2002, p. 85-144 et « La guerre, et après ? » dans MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir), *1914-1918 : Combats des femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*, Paris, Autrement, 2004, p. 186-199 ; CAPDEVILA, Luis, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre » dans MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir), *1939-1945 : Combats des femmes. Françaises et Allemandes, les oubliées de la guerre*, Paris, Autrement, 2001, p. 199-220.

⁴¹ « el empleo del género como mecanismo para el análisis histórico [...] ha sido decisivo para comprender mejor el papel de hombres y mujeres en la guerra »: JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 32.

La relecture que nous proposons se fonde sur l'étude de l'intervention d'intellectuelles européennes en faveur de la République espagnole. Au moment de définir la composition de notre panel, nous avons établi deux critères essentiels.

Le premier : la présence de ces femmes en territoire républicain, à plus ou moins long terme, entre 1936 et 1939.

Le second : leur rassemblement autour de l'écrit comme vecteur de prise de position et d'évocation du conflit.

Ces critères sont restrictifs mais nous ont fourni une solide base depuis laquelle circonscrire notre champ d'investigation, parmi les femmes impliquées dans la lutte et parmi les membres féminins de la communauté intellectuelle antifasciste.

La question de la présence au cœur des événements nous a concrètement amenée à écarter les écrivaines, journalistes et autres femmes de plume étrangères ayant apporté leur soutien au gouvernement légal sans toutefois oser se rendre en Espagne. Nous employons ici le terme « oser » à dessein car c'était bien, nous semble-t-il, un trait d'audace pour une femme des années 1930 que de faire volontairement l'expérience directe de la guerre. Concernant les Espagnoles, contraintes au conflit du simple fait de leur lieu de résidence, cette exigence ne pouvait avoir une telle incidence mais elle ne manquera pas de soumettre à notre réflexion tous les enjeux liés, en temps de guerre, aux évacuations, à l'exil et à la défection. Dans l'un et l'autre cas, ce point renvoie par ailleurs à la radicalisation, dans les années 1930, de l'engagement de l'*intelligentsia* antifasciste dans le sens d'un passage de l'éthique à l'idéologique et au politique. C'est pourquoi il nous faudra voir en quoi cette disponibilité et cette disposition au conflit traduisent une volonté commune de se mettre à l'épreuve et de s'affirmer en tant qu'intellectuelles.

La prise en compte de l'écrit comme vecteur de prise de position et d'évocation du conflit s'est, elle aussi, avérée opérante. D'un point de vue méthodologique, elle nous a permis d'articuler notre travail autour d'une conception déterminée de l'intellectuel. Bien qu'elles se soient associées, comme nous le verrons, à de multiples manifestes, déclarations et actes de ces derniers entre 1936 et 1939, rares sont les femmes sélectionnées qui se sont alors définies comme telles. En revanche, toutes se rejoignaient autour d'une conception et d'une pratique communes de l'écriture. Celles-ci, dans la mesure où elles mettent la création au centre de leur engagement dans la défense de la République, les distinguent d'emblée des travailleurs de l'intellect qui, eux, ne créent pas et n'interviennent que dans l'administration,

la diffusion et l'explication de la culture⁴². De la même façon, ce critère explique pourquoi nous ne nous sommes pas intéressée aux cas potentiels de femmes de lettres n'ayant pu, pour des raisons sociales, économiques ou encore sexistes, voir leurs écrits sur la guerre d'Espagne publiés. C'est là un choix conscient et motivé par la nécessité, dans tout projet de recherche et dans tout travail en lien avec la délicate figure de l'intellectuel plus particulièrement, d'adopter la conception la plus claire possible de l'objet de son étude.

Dans ce sens, nous tenons ici à préciser et à justifier la composition de notre panel en termes de nationalité.

Il nous a semblé judicieux, dans un souci de cohérence, de nous concentrer sur des femmes issues du continent européen. Nous n'inclurons par conséquent pas l'Argentine Delia del Carril (1884-1989), les Mexicaines Blanca Lydia Trejo (1906-1970) et Elena Garro (1920-1998) ou encore la Franco-cubaine Anaïs Nin (1903-1977) dont la présence en territoire républicain ou parmi les signataires de manifestes favorables au gouvernement légal a néanmoins retenu notre attention et que nous projetons d'étudier dans l'avenir.

Les femmes sélectionnées pour la thèse sont originaires de cinq pays : l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne et l'URSS. Comme nous aurons l'occasion de l'expliquer plus en détails dans le premier chapitre de la thèse, huit sont Espagnoles : Isabel Oyarzábal de Palencia (1878-1974), Margarita Nelken (1894-1968), Rosa Chacel (1898-1994) Concha Méndez Cuesta (1898-1986), María Teresa León (1903-1988), María Zambrano (1904-1991) Ernestina de Champourcin (1905-1999) et Carmen Conde (1907-1996). Les huit autres sont étrangères: les Anglaises Sylvia Townsend Warner (1893-1978), Nancy Cunard (1896-1965) et Valentine Ackland (1906-1969); les Françaises Andrée Viollis (1870-1950), Clara Malraux (1897-1982) et Simone Weil (1909-1943), l'Allemande Anna Seghers (1900-1983) et la Russe Agnia Barto (1906-1981)⁴³.

Cette répartition n'est pas anodine.

Elle témoigne d'une part de la prépondérance logique des Espagnols parmi les intellectuels mobilisés.

D'autre part, elle s'ajuste à l'idée communément admise que la guerre n'est ni compréhensible ni concevable en dehors du cadre européen dans lequel elle se produit. Celui-ci est marqué, à l'été 1936, par « les menaces de la guerre et les nouvelles formes de la lutte antifasciste⁴⁴ ». Un clivage idéologique est apparu dans les années précédentes. Suite à la

⁴² Voir MARSAL, Juan, *Los intelectuales políticos*, Madrid, Nueva Visión, 1971, p. 87.

⁴³ Voir *infra*, p. 50.

⁴⁴ TÉMIME, Émile, 1936. *La Guerre d'Espagne commence...*, *op. cit.*, p. 61.

montée des dictatures de droite – Benito Mussolini est au pouvoir en Italie depuis 1922 et Adolf Hitler est chancelier en Allemagne depuis le mois de janvier 1933 –, la Russie de Staline pousse à la constitution de coalitions antifascistes qui aboutissent, en Espagne et en France, à la victoire des Fronts Populaires, en février 1936 et en avril 1936 respectivement. Dans ce contexte, la question espagnole ne tarde pas à devenir l'enjeu de la lutte entre les grandes puissances dont il apparaît très rapidement qu'elles vont déterminer, par leur intervention ou non, l'issue du conflit.

De plus, par leur engagement public envers la République, bien des étrangères nous incitent à adopter avec Fernando Schwartz la distinction entre des États européens gouvernés par les « circonstances historiques et politiques⁴⁵ » et des individus davantage mus par des préoccupations et des idéaux propres. En se rendant en Espagne, toutes prennent leurs distances vis-à-vis de la politique de non-intervention promue par la France et l'Angleterre et à laquelle se rallièrent courant août 1936 les grandes puissances. Nous faut-il dans ce sens les considérer comme des dissidentes ? L'analyse de leur intervention au regard d'un pacte qu'Émile Témime n'hésite pas à qualifier de « duperie⁴⁶ » nous permettra de répondre à cette question.

Une remarque s'impose ici concernant l'absence de femmes originaires des deux autres pays ayant très vite apporté leur soutien aux insurgés, l'Italie et le Portugal. Nous pourrions nous justifier sur ce point en disant qu'il nous fallait bien une limite et qu'Anna Seghers va nous permettre d'englober dans notre réflexion le cas des intellectuelles issues de régimes dictatoriaux fascistes. Mais le fait est qu'aucune Italienne ni aucune Portugaise ne remplissait les deux critères ayant présidé à notre sélection. La consultation de l'ouvrage de Luciano Curreri, *Mariposas de Madrid. Los narradores italianos y la guerra civil*, a par exemple fait ressortir le nom de la Napolitaine Fabrizia Ramondino qui, pour être née en 1936, ne pouvait être intégrée à notre étude⁴⁷. De la même façon, des entretiens avec des enseignants – chercheurs et des doctorants italianistes⁴⁸ nous ont orientée vers la traductrice et journaliste Ada Gobetti (1902-1968), l'écrivaine Sibilla Aleramo (1876-1960), la femme de

⁴⁵ « en función de sus propias y específicas circunstancias históricas y políticas »: SCHWARTZ, Fernando, *op. cit.*, p. 257.

⁴⁶ TÉMIME, Émile, *La Guerre d'Espagne, un évènement traumatisme*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996, p. 92.

⁴⁷ CURRERI, Luciano, *Mariposas de Madrid. Los narradores italianos y la guerra civil española*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2009.

⁴⁸ Nous adressons nos remerciements à Christophe Mileschi, Silvia Contarini et Claude Cazalé du Centre de Recherches Italiennes (CRIX) de l'Université de Paris Ouest Nanterre-La Défense ainsi qu'à Pierpaolo Naccarella dont la thèse porte sur « La 'seconde génération' de l'élite dirigeante du parti communiste italien, entre fascisme, antifascisme et communisme ».

lettres Elsa Morante (1912-1985), la journaliste et artiste Milena Milani (1917) ou encore Alba de Céspedes (1911-1997). Même si le premier roman de cette dernière, *Nessuno torna indietro* (1938), porte explicitement la trace du conflit⁴⁹, aucune ne se rendit en Espagne entre 1936 et 1939 pour s'associer à la lutte, ce qui les exclut de ce travail.

Enfin, la prise en compte d'un collectif mixte constitue à la fois une nécessité et l'une des originalités de notre démarche. L'internationalisation de la guerre et la puissante mobilisation à laquelle elle donna lieu parmi les membres de la communauté intellectuelle européenne antifasciste en font un prisme de choix pour une approche comparatiste. Toutefois, les femmes sélectionnées semblent souffrir de la tendance résolument nationale de l'historiographie sur les intellectuels dans la mesure où elles n'ont jamais fait l'objet d'une mise en regard.

Avant d'évoquer la méthodologie adoptée dans cette optique novatrice, il nous semble indispensable de dresser un panorama de l'état actuel des travaux publiés sur ces Espagnoles et ces étrangères.

Le cas le plus extrême est celui d'Agnia Barto. Cette poétesse, dramaturge et scénariste est considérée en URSS comme faisant partie intégrante de la culture soviétique et comme l'un des membres de la 'cohorte de créateurs de la « grande littérature pour les petits »⁵⁰. Elle est cependant totalement inconnue en France. Sa présence dans la thèse tient uniquement aux informations que nous a fournies Natalia Kharitonova, membre du *Grupo de Estudios del Exilio Literario* (GEXEL, Universidad Autónoma de Barcelona) et spécialiste des relations littéraires et culturelles entre l'Espagne et la Russie au XX^{ème} siècle ; à la générosité de la libraire Michèle Noret qui a mis à notre disposition le recueil de poèmes pour enfants inspiré à Agnia Barto par son expérience espagnole et enfin, à la gentillesse de Natalia Kobeleva Yeroslavskaya qui a gracieusement traduit pour nous l'ensemble de cet ouvrage et d'autres documents en russe. L'obstacle de la langue a lui aussi joué un rôle important dans la définition de notre corpus et aurait pu nous priver de bien des sources relatives à l'Allemande Anna Seghers. Certains ouvrages sur elle nous ont été directement accessibles car publiés en

⁴⁹ Voir CESPÉDES, Alba de, *Nul ne revient sur ses pas*, Paris, Éditions Albin Michel, 1949, p. 156.

⁵⁰ GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960, [verso de la page de couverture].

français ou en anglais⁵¹. Sa correspondance, en revanche, a nécessité l'intervention de notre cousine, Josiane Gueltas, que nous remercions là encore chaleureusement.

Des trois Françaises, la journaliste Andrée Viollis est la moins connue. Bien qu'elle se distingue dans le *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*⁵² (1993) par ailleurs peu ouvert aux femmes, ses chroniques et ses reportages sont longtemps restés dans l'ombre. Une des explications de cette éviction persistante – et de celle de l'ensemble des femmes de notre étude – réside, selon nous, dans les conséquences de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide peu après qui projetèrent dans l'ombre les écrivains de gauche des années 1930. Ces dernières années, un regain d'intérêt se manifeste à l'égard de la journaliste, notamment grâce aux travaux d'Anne Renoult⁵³ et d'Alice-Anne Jeandel⁵⁴ qui nous ont permis de mieux cerner l'ensemble de son parcours et de sa personnalité. Clara Malraux, elle, souffre encore de la proximité de son imposant compagnon. La consultation des *Antimémoires* (1972) de ce dernier et de *MALRAUX. Une vie dans le siècle* (1973) de Jean Lacouture est sur ce point riche d'enseignements. Aucune allusion n'y est, par exemple, faite à la présence de Clara en Espagne⁵⁵. En réaction à cette occultation, des biographies ont vu le jour qui nous ont apporté les données factuelles indispensables à notre étude⁵⁶. La vie et l'œuvre de la philosophe Simone Weil ont, pour leur part, suscité une bibliographie plus abondante (Simone Fraisse, Simone Pétrement, Emilia Bea⁵⁷) et régulièrement axée sur son intervention en territoire républicain à l'été 1936 (Domenico Canciani, Philippe Riviale, Alexandre Massipe⁵⁸). Ces ouvrages se limitent à une approche individuelle et n'envisagent jamais les trois femmes en tant que membres d'une quelconque communauté.

⁵¹ Nous pensons notamment à BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980 et BARY, Nicole, « Avant-Propos » dans SEGHERS, Anna, *Transit*, Paris, Éditions Autrement, 1995, p. 7-10.

⁵² RACINE, Nicole, « Andrée Viollis » dans MAITRON, Jean (dir), *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*. t XLIII *Quatrième partie 1914-1939*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1993, p. 279.

⁵³ RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2004.

⁵⁴ JEANDEL, Alice- Anne, *Andrée Viollis : une femme grand reporter, une écriture de l'évènement 1927-1939*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2006.

⁵⁵ MALRAUX, André, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1972 et LACOUTURE, Jean, *MALRAUX. Une vie dans le siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

⁵⁶ BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Éditions Grasset, 2010 ; COURTIVRON, Isabelle de, *Clara Malraux. Une femme dans le siècle*, Paris, Éditions de l'Olivier, 1992 ; KIEJMAN, Claire-Catherine, *Clara Malraux. L'aventureuse*, Paris, Arléa, 2008.

⁵⁷ BEA, Emilia (éd), *Simone Weil. La conciencia del dolor y de la belleza*, Madrid, Editorial Trotta, 2010; FRAISSE, Simone, « Avant-Propos » dans WEIL, Simone, *Œuvres complètes*. Tome II *Écrits historiques et politiques*, vol 3, Paris, Gallimard, 1989 ; PÉTREMENT, Simone, *La vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1997.

⁵⁸ CANSIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *Les Français et la Guerre d'Espagne. Actes du Colloque de Perpignan des 28, 29 et 30 septembre 1989*, Perpignan, Centre de Recherche sur les Problèmes de la Frontière, 1990 ; MASSIPE, Alexandre, « Simone Weil et la guerre d'Espagne : l'idéal révolutionnaire à l'épreuve du réel » dans ADEN. *Paul Nizan et les années trente*, n° 9 « Intellectuels, écrivains et journalistes aux

Cette singularisation systématique les distingue des Anglaises et des Espagnoles.

Concernant les premières, nous ne pouvons que constater le peu de travaux consacrés à chacune dans l'historiographie anglaise. Depuis 2004, quelques études monographiques⁵⁹ sont venues mettre un terme à une invisibilité longue de plus de dix ans⁶⁰ mais la question de l'engagement n'y est abordée que sporadiquement. Elle est en revanche au centre de la réflexion d'Aránzazu Usandizaga et d'Angela Jackson qui prennent respectivement pour prisme la présence, dans la guerre d'Espagne, des intellectuelles et des femmes britanniques⁶¹. Si leurs ouvrages présentent l'intérêt d'intégrer Nancy Cunard, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland à une communauté ayant pris fait et cause pour la République, ils n'envisagent jamais leur intervention dans toute sa complexité, autrement dit replacée dans le contexte d'une mobilisation internationale et selon des modalités variées.

Le traitement compartimenté fait des Espagnoles est encore plus éloquent.

Comme l'indique le nombre croissant de monographies relatives aux unes et aux autres depuis seulement la moitié des années 1990 – et le début de la vague mémorielle –, toutes font partie des grandes oubliées ou, selon la terminologie espagnole employée à foison ces dernières années, des grandes *invisibilizadas* ou *silenciadas* du XX^{ème} siècle⁶². Suite à la victoire nationaliste et à l'instauration du régime franquiste en avril 1939, elles furent affectées par la répression antirépublicaine mise en œuvre par les nouvelles autorités. Aucune ne fut alors emprisonnée⁶³ mais toutes durent faire face à l'exil. Carmen Conde se distingue sur ce point dans la mesure où elle ne fut alors confrontée qu'à un « exil intérieur ». Si nous employons ici une tournure restrictive, ce n'est en aucun cas pour minimiser la portée de cette situation. Néanmoins, il s'avère qu'avec l'aide d'un couple d'amis, elle put se réfugier à

côtés de la République espagnole (1936-1939) 2^e volume », Bruxelles, Éditions ADEN, 2010, p. 76-89 ; RIVIALE, Philippe, *La pensée libre. Essai sur les Écrits Politiques de Simone Weil*, Paris, L'Harmattan, 2004.

⁵⁹ Nous pensons notamment à GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008 et STINTON, Judith, *Chaldon Herring. Writers in a Dorset Landscape*, Norwich, Black Dog Books, 2004.

⁶⁰ Voir FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986; HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989; MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988.

⁶¹ JACKSON, Angela, *British Women & the Spanish Civil War*, [s.l.], Routledge, 2002; JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010; USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España. Mujeres extranjeras en la guerra civil: una antología*, Barcelona, Planeta, 2000; USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, Nerea, 2007.

⁶² Voir GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *Las intelectuales republicanas. La conquista de la ciudadanía*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007, p. 19.

⁶³ Ce fut en revanche le cas de Carlota O'Neill (1905-2000) à laquelle nous avons consacré un article : TAILLOT, Allison, « De Carlota O'Neill à Lidia Falcón : le féminisme de la Transition entre héritage et rupture » dans CHAPUT, Marie-Claude (éd), *Masculin/féminin en Transition. Espagne –1970-1986, Regards/17*, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense, 2011, p. 47-61.

l'Escorial et y poursuivre ses activités littéraires. A partir de 1943, elle publia, sous le pseudonyme de Florentina del Mar, « des livres pour enfants et de poésie⁶⁴ » comme le souligne Leopoldo de Luis dans l'étude qu'il lui consacra dès 1982. A cette date, soit sept ans après la mort de Franco (novembre 1975) et alors que l'on peut considérer la transition de l'Espagne à la démocratie achevée, toutes les autres Espagnoles ne sont pas encore rentrées d'exil. Membres de la *España peregrina* – selon la formule de José Bergamín – disséminée à travers le monde, elles ont posé leurs valises en Argentine, à Porto Rico ou, pour la grande majorité d'entre elles, au Mexique. C'est là que Margarita Nelken, Isabel Oyarzábal de Palencia et Concha Méndez Cuesta décèdent en 1968, 1974 et 1986 respectivement. Les autres rentrent finalement en Espagne en 1972 (Ernestina de Champourcin), 1973 (Rosa Chacel), 1977 (María Teresa León) et 1984 (María Zambrano). Ce retour n'est toutefois pas synonyme de visibilité bibliographique. Au « cadre de silence⁶⁵ » imposé par le régime franquiste vient alors se substituer le dénommé « pacte de l'oubli » qui maintient dans l'ombre tous les acteurs et actrices de la résistance républicaine. Ce n'est qu'à partir de la moitié des années 1990 qu'elles sont récupérées, et encore ne sont-elles alors évoquées qu'en leur qualité de femmes de lettres.

La table des matières de *Escritoras españolas e hispanoamericanas en el exilio* (2005), est sur ce point particulièrement représentative. Neuf des quatorze articles constitutifs de cet ouvrage coordonné par María José Jiménez Tomé et Isabel Gallego Rodríguez portent explicitement sur les Espagnoles que nous avons sélectionnées⁶⁶. Il ne fait par conséquent aucun doute que les plus prolifiques d'entre elles en exil ont davantage attiré l'attention de chercheurs souvent peu enclins à remonter au-delà de 1939. Les études consacrées à la production d'Ernestina de Champourcin⁶⁷, de María Teresa León⁶⁸ ou encore de María

⁶⁴ « escribir libros de niños y de poesía »: LUIS, Leopoldo de, *Carmen Conde*, Madrid, Ministerio de Cultura. Dirección General de promoción del libro y la cinematografía, 1982, p. 13.

⁶⁵ « marco de silencio »: GÓMEZ-FERRER, Guadalupe, « Introducción » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 20.

⁶⁶ JIMÉNEZ TOMÉ, María José et GALLEGO RODRÍGUEZ, Isabel (coords), *Escritoras españolas e hispanoamericanas en el exilio*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 2005.

⁶⁷ BESSE, María-Graciete et MEKOUAR-HERTZBERG, Nadia, *Femme et écriture dans la péninsule ibérique*, t 1 et 2, Paris, L'Harmattan, 2004; COMELLA, Beatriz, *Ernestina de Champourcin, del exilio a Dios*, Madrid, Ediciones RIALP, 2002; MAÑÁ DELGADO, Gemma, « La poesía última de Ernestina de Champourcin » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939. Actas del Primer Congreso Internacional (Bellaterra, 27 de noviembre – 1 de diciembre de 1995)*, vol 2, Barcelona, GEXEL, 1998, p. 337-347; MARBREY, María Cristina C, *Ernestina de Champourcin, poeta de la Generación del 27 en la oculta senda de la tradición poética femenina*, Madrid, Ediciones Torremozas, 2007; QUANCE, Roberta, « Una novela desconocida de Ernestina de Champourcin. *María de Magdalena* (1943) », *Revista de Erudición y Crítica*, n°3, Junio-septiembre 2007, Castalia, p. 100-110.

⁶⁸ CEPEDELLO MORENO, María Paz, « Dos autobiografías y una experiencia: María Teresa León y Rafael Alberti » dans FERNÁNDEZ, Celia et HERMOSILLA, María Ángeles (éds), *Autobiografía en España: un balance*, Madrid, Visor Libros, 2004, p. 361-371; GARCÍA MONTERO, Luis, « La pasión de la memoria » dans LEÓN, María Teresa, *Juego Limpio*, Madrid, Visor Libros, 2000, p. 7-18; NIETO RODRÍGUEZ, Margarita,

Zambrano⁶⁹ mettent en évidence le rôle pionnier des disciplines littéraires en matière de récupération des intellectuelles. Elles confirment néanmoins une propension généralisée à considérer ces femmes individuellement et surtout, indépendamment de leurs homologues masculins. Les réticences à les penser comme des membres à part entière de la dénommée « Génération de 27 » trouvent dans ce sens une illustration frappante dans les études sur la question. Dans certaines d'entre elles, l'infériorité numérique des femmes est criante⁷⁰. Dans d'autres, elles sont au contraire érigées en unique objet d'étude, ce qui a pour effet de les maintenir à distance des grandes figures masculines de leur temps⁷¹ mais cela présente au moins l'avantage de contribuer à leur progressive « revalorisation⁷² ».

Les travaux les plus récents sur elles traduisent néanmoins une série d'inflexions non sans importance pour notre travail.

En premier lieu, ils tendent à se détourner du littéraire pour adopter une perspective plus factuelle et articulée autour des thématiques de l'engagement et de l'intervention dans la société de leur temps⁷³.

« Memoria de una rebeldía: María Teresa León » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939. Actas del Primer Congreso Internacional (Bellaterra, 27 de noviembre – 1 de diciembre de 1995)*, vol 1, Barcelona, GEXEL, 1998, p. 333- 340; RODRÍGUEZ MORENO, Susana, « El mundo literario en el exilio de María Teresa León » dans *Idem*, p. 349-355; ESTÉBANEZ GIL, Juan Carlos, « La memoria como nexo vital en la obra literaria de María Teresa León » dans *Id.*, p. 291-299; FERNÁNDEZ DELGADO, Juan José, « María Teresa León: la narrativa de una escritora silenciada » dans *Id.*, p. 295-305; AZNAR SOLER, Manuel, « Sueño y verdad de Francisco de Goya, obra teatral inédita de María Teresa León » dans *Id.*, p. 505-517; SANTONJA, Gonzalo (éd), *Homenaje a María Teresa León en su centenario*, Madrid, Sociedad Estatal de Conmemoraciones culturales, 2003; SIERRA, Sonia, « Sexualidad y aprendizaje en Memoria de la melancolía de María Teresa León » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939, Actas del Congreso Internacional celebrado en el marco del Congreso Plural: Sesenta años después (Madrid – Alcalá – Toledo, diciembre de 1999)*, vol I, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2003, p. 93-102; TORRES NEBRERA, « Introducción » dans LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 7-59; TORRES NEBRERA, Gregorio, « Introducción » dans LEÓN, María Teresa, *Contra viento y marea*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2010, p. 13-54.

⁶⁹ AA.VV, *Actas II Congreso internacional sobre la vida y obra de María Zambrano, Vélez-Málaga 1994*, Vélez-Málaga, Fundación María Zambrano, 1998; ORTEGA ALLUÉ, Francisco Javier, « Vencidos que no han muerto: los exilios de María Zambrano » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939*, vol 1..., *op. cit.*, p. 437-445; ORTEGA MUÑOZ, Juan Fernando, *María Zambrano su vida y su obra*, Málaga, Junta de Andalucía, Consejería de Educación y ciencia. Delegación provincial, 1992.

⁷⁰ Voir DÍEZ DE REVENGA, Francisco Javier, *Las Vanguardias y la Generación del 27*, Madrid, Editorial Síntesis, 2004; GARCÍA DE LA CONCHA, Víctor, *Poetas del 27, la generación y su entorno. Antología comentada*, Madrid, Espasa, 2000; RICO, Francisco (coord), *Historia crítica de la literatura española*, vol VII, *Época contemporánea 1914-1939*, Barcelona, Grijalbo, 1984.

⁷¹ CIPLIAUSKAITÉ, Biruté, « Escribir entre dos exilios: las voces femeninas de la Generación del 27 » dans SOTELO VÁZQUEZ, Adolfo (coord), *Homenaje al profesor Antonio Vilanova*, vol 2, Barcelona, Universidad de Barcelona, 1989, p. 119-127; JIMÉNEZ FARO, Luzmaría, *Poetisas Españolas. Antología General*, t.1, Madrid, Ediciones Torremozas 1996; MIRÓ, Emilio, *Antología de Poetisas del 27*, Madrid, Castalia, 1999.

⁷² GÓMEZ BLESA, Mercedes, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009, p. 172.

⁷³ DOMINGO, Carmen, *María Teresa León y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008; ESTÉBANEZ GIL, Juan Carlos, *María Teresa León. Escritura, compromiso y memoria*, Burgos, Fundación Instituto Castellano Leonés de Lengua, 2003; LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2005; LANDEIRA, Joy

En second lieu, ils mettent en avant la condition de femme et la modernité de chacune⁷⁴. Cette association évite, nous semble-t-il, à bon nombre de ces travaux l'écueil du simple biographisme tout comme elle insuffle aux ouvrages qui les rassemblent une problématique à forte teneur genrée. La publication, en 2001, de *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia* de Shirley Mangini González a marqué le début d'un courant historiographique animé uniquement par des chercheuses qui s'accordent, pour chacune des Espagnoles de notre corpus, à dresser le portrait de femmes avides d'indépendance, d'expériences et de nouveautés⁷⁵. Novateur dans la mesure où il fait de leur mise en regard un moyen de traiter et de montrer ces femmes en actrices de l'histoire espagnole au XX^{ème} siècle, il manifeste des signes de ralentissement en termes d'informations et d'angles d'approche.

C'est pourquoi, dans l'optique d'un renouvellement à notre sens nécessaire, il nous semble judicieux de poursuivre dans cette voie en l'élargissant à l'échelle européenne et en prenant pour prisme la participation de ces intellectuelles à la défense de la République.

(éd), *Una rosa para Ernestina. Ensayos en conmemoración del centenario de Ernestina de Champourcin*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2006; ABELLÁN, José Luis, *María Zambrano : una pensadora de nuestro tiempo*, Barcelona, Anthropos Editorial, 2006; BUNDGÅRD, Ana, *Un compromiso apasionado. María Zambrano: una intelectual al servicio del pueblo (1928-1939)*, Madrid, Editorial Trotta, 2009; VALENDER, James, *Manuel Altolaguirre y Concha Méndez, poetas e impresores*, Madrid-Málaga, Residencia de Estudiantes-Centro Cultural de la Generación del 27, 2001; MARTÍNEZ LATRE, María Pilar (éd), *Actas del Congreso en homenaje a Rosa Chacel. Ponencias y comunicaciones*, Logroño, Universidad de la Rioja, 1994; REQUENA HIDALGO, Cora, *Rosa Chacel (1988 – 1994)*, Madrid, Ediciones del Orto, 2002; PAZ TORRES, Olga, *Isabel Oyarzábal de Palencia Smith (1878-1974): una intelectual en la Segunda República Española. Del reto del discurso a los surcos del exilio*, Sevilla, Consejo Económico y Social de Andalucía, 2009; ENA BORDONADA, Ángela, « Una mirada interior al exilio: el epistolario de Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol I..., *op. cit.*, p. 61-68.

⁷⁴ DI FEBBO, Giuliana, « Memoria e identidad política en los escritos autobiográficos femeninos del exilio » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939, Actas del Congreso Internacional celebrado en el marco del Congreso Plural: Sesenta años después (Madrid – Alcalá – Toledo, diciembre de 1999)*, vol II, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2003, p. 306-318; DOMÍNGUEZ PRATS, Pilar, « Una visión del feminismo desde el exilio: Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol I..., *op. cit.*, p. 157-167; FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa et ASCUNCE, José Ángel, (éds), *Ernestina de Champourcin. Mujer y cultura en el siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2006; MORÁN RODRÍGUEZ, Carmen, « Rosa Chacel: mujer de palabra » dans JIMÉNEZ TOMÉ, María José et GALLEGU RODRÍGUEZ, Isabel (coords), *op. cit.*, p. 135-147; ORTEGA MUÑOZ, Juan Fernando, « Introducción: la aventura de ser mujer » dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer*, Málaga, Editorial Veramar, 2007, p. 9-75; VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001.

⁷⁵ CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 169-190; GÓMEZ BLESA, Mercedes, *Las intelectuales republicanas. La conquista de la ciudadanía*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007; GÓMEZ BLESA, Mercedes, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009; KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003; MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001; MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007; RODRIGO, Antonina, *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Barcelona, Ediciones Carena, 2002.

D'un point de vue méthodologique, l'originalité et la difficulté de notre travail résident avant tout dans sa pluridisciplinarité. La compréhension du passé à laquelle il tend passe par la combinaison de techniques interprétatives relevant tant de la recherche en civilisation qu'en littérature. L'identité plurielle des femmes qui nous intéressent et la variété des champs d'activités qu'elles investissent entre 1936 et 1939 invalident d'emblée toute prétention à la spécialisation disciplinaire. Il s'agit au contraire de varier et de combiner les approches pour cerner toute la complexité de leur intervention dans la lutte⁷⁶.

Outre incorporer le bagage analytique né de l'interaction entre l'histoire des intellectuels et l'histoire des femmes, notre analyse se fonde essentiellement sur trois démarches.

La première est la mise en regard.

Nous n'insisterons jamais assez sur le rôle déterminant des caractéristiques et de la portée du conflit, « propriété internationale⁷⁷ » selon María Jesús Dueñas Cepeda, dans l'adoption de cette perspective comparatiste. Il nous faut dans ce sens déplacer le centre névralgique de l'Europe des années 1936-1939 à l'Espagne républicaine en guerre, ce qui équivaut à élargir le champ des interrogations relatives à la construction de l'Europe intellectuelle. Notre étude va en effet faire intervenir des questions telles que la circulation et la réception des idées, l'exportation des représentations et le transfert des symboles d'une aire culturelle à une autre. Soit autant de points qui vont nous permettre, par contrepoint, de voir en quoi le comparatisme constitue bien, comme l'affirme Christophe Charle, une voie privilégiée pour trouver des hypothèses d'explication, systématiser des données et accéder aux modes de perception et de définition des groupes humains⁷⁸. Cette approche a également des incidences sur le traitement des données récoltées. Outre les trier et les hiérarchiser en fonction du prisme fixé, il nous revient de mettre au jour les similitudes apparues, pendant la guerre, entre ces femmes tout en tenant compte des potentielles singularités de chacune. Seule la prise en considération de ces convergences et de ces divergences nous permettra de voir en quoi elles constituèrent alors une communauté de valeurs, d'esprit, d'attitude et d'action.

Cette question nous amène à la deuxième caractéristique méthodologique de la thèse : son inscription dans le cadre de la recherche biographique.

⁷⁶ FEBO, Giuliana de « Republicanas en la guerra civil española : protagonismo, vivencias, género » dans CASANOVA, Julián (comp), *Guerras civiles en el siglo XIX*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 2001, p. 51-53.

⁷⁷ « propiedad internacional » : DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1939) » dans BELMONTE, Florence (dir), *op. cit.*, p. 112.

⁷⁸ Voir MAUGER, Gérard et PINTO, Louis, *Lire les sciences sociales*, vol 4, Paris, Éditions MSH, 2004, p. 16.

Comme le souligne Elena Hernández Sandoica, l'approche biographique connaît, ces dernières années, un net retour en grâce parmi les historiens⁷⁹. Longtemps dédaignée, elle est aujourd'hui privilégiée en histoire des intellectuels, ce qui nous a convaincue de la mettre en œuvre dans notre travail. En l'occurrence, le recours aux histoires de vie et d'engagement des Espagnoles et des étrangères a pour objectif d'ouvrir de nouvelles pistes concernant la mobilisation intellectuelle pendant la guerre d'Espagne. Cette étude de cas entend emprunter la porte de l'intime pour accéder à la réalité et à la pensée d'un moment historique dont nous estimons qu'il doit, pour être parfaitement compris, être analysé à la lumière des expériences et des interprétations de ses actrices. Pour autant, nous ne perdons pas de vue toute la délicatesse de cette approche. Sigmund Freud n'affirmait-il pas dans une lettre à Arnold Zweig rédigée quelques mois seulement avant le soulèvement militaire, le 31 mai 1936 : « qui devient biographe s'astreint à mentir, à dissimuler, à embellir et même à cacher son propre manque de compréhension, car on ne peut pas posséder la vérité biographique et celui qui la posséderait ne pourrait pas s'en servir. Dire la vérité est chose impraticable...⁸⁰ » ? En dépit de la prudence qu'elle suppose, la prise en compte des individualités constitue à nos yeux l'une des réponses au besoin de renouvellement des perspectives à la base d'une histoire en perpétuelle révision. Les histoires de vie, quand elles ne sont pas uniquement envisagées comme une succession d'évènements, peuvent ouvrir de nouvelles pistes pour enrichir la connaissance du passé, de l'interaction entre les êtres et les phénomènes historiques ou encore de la construction des identités collectives. Dans ce sens, notre objectif est de voir en quoi, loin du cloisonnement souvent appliqué dans les études sur les intellectuels et sur la guerre, l'« intrahistoire » ou « microhistoire » à laquelle nous ouvrent les Espagnoles et les étrangères participe de la configuration d'un collectif cohérent et conscient de lui-même. Ces deux concepts s'adaptent à notre sens parfaitement à toutes ces femmes dans la mesure où ils désignent, selon Jacques Revel, l'histoire des groupes sociaux marginalisés dans l'historiographie et à laquelle il est possible d'avoir accès en s'intéressant à la trajectoire d'individus méconnus⁸¹.

Nous touchons là au troisième point méthodologique majeur de notre travail : la prise en compte de sources de nature variée et leur indispensable recoupement.

⁷⁹ HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, « Joan Scott y la historiografía actual » dans BORDERÍAS, Cristina (éd), *Joan Scott y las políticas de la historia*, Barcelona, Icaria Editorial, 2006, p. 272. Voir également DOSSE, François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011.

⁸⁰ Cité dans HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, *Tendencias historiográficas actuales...*, op. cit., p. 403.

⁸¹ Voir REVEL, Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, EHESS/Gallimard/Seuil, 1996.

Comme nous l'avons montré, la grande majorité de ces femmes ne sont pas des inconnues. Pourtant, le cloisonnement disciplinaire auquel les travaux sur elles se sont astreints a laissé dans l'ombre leurs agissements et leurs motivations entre 1936 et 1939. A quelques exceptions près⁸², leur prise de position et leur implication dans la lutte sont mentionnées mais se voient en définitive vidées de leur sens et de leur portée. Elles sont, en tant que défenseuses de la République, des noms sans visage, des antifascistes sans réelle substance.

C'est précisément là la lacune que nous nous proposons de combler. Pour ce faire, nous entendons aborder Espagnoles et étrangères depuis un angle bien spécifique qui pose nos investigations en marge de la bibliographie pourtant de plus en plus abondante sur elles et dont nous ne cachons pas qu'elle nous a fourni des pistes utiles à notre propos.

L'essentiel de notre travail repose sur l'analyse de documents de première main souvent inédits. Du fait de l'identité de ces femmes, ces sources premières relèvent de deux des branches de la recherche en études hispaniques, la civilisation et la littérature, dont il nous a fallu combiner les approches méthodologiques. Cette transversalité et cette perméabilité assumées ont notamment conféré à l'analyse de presse un rôle de premier ordre et nous nous sommes appuyée, dans ce domaine, sur les travaux de Line Ross qui fut longtemps directrice du département d'information et de communication à l'Université de Laval⁸³. Le traitement de l'autobiographie a également retenu notre attention. Ce type de récit – dont nous rappellerons avec Philippe Lejeune qu'il est rétrospectif, en prose et émane d'une personne réelle mettant l'accent sur sa propre existence, sa vie individuelle et, en particulier, l'histoire de sa personnalité⁸⁴ – constitue un texte référentiel et doit, autant que faire se peut, être soumis à l'épreuve de la vérification. Le recoupement des données obtenues s'est avéré d'autant plus important ici que la guerre d'Espagne est particulièrement propice, du fait de l'exaspération des passions partisans qu'elle a suscitée, à l'idéalisation et à la mythification. Nous avons, dans cette optique, veillé à rassembler des matériaux de diverses natures et privilégié les sources concomitantes des faits dont nous nous proposons à présent de faire la présentation détaillée.

⁸² Nous pensons notamment à PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001 ; RODRIGO, Antonina, *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Barcelona, Ediciones Carena, 2002 ou encore PAZ TORRES, Olga, *Isabel Oyarzábal de Palencia Smith (1878-1974): una intelectual en la Segunda República Española. Del reto del discurso a los surcos del exilio*, Sevilla, Consejo Económico y Social de Andalucía, 2009.

⁸³ ROSS, Line, *L'écriture de presse. L'art d'informer*, Québec, Gaëtan Morin Éditeur, 2005.

⁸⁴ LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 14.

Les caractéristiques méthodologiques de la thèse expliquent pourquoi nous avons mobilisé et exploité un grand éventail de sources.

La porte d'entrée vers la participation de ces femmes à la défense de la République a souvent résidé pour nous dans les récits que chacune d'elles en a faits. Nous avons dans ce sens accordé une attention particulière à leurs autobiographies et à leurs mémoires en tenant compte du décalage entre les faits rapportés et leur écriture.

Publiés quelques années ou plusieurs décennies après les faits, *I must have liberty* (1940) d'Isabel Oyarzábal de Palencia, *Grand Man. Memories of Norman Douglas* (1954) de Nancy Cunard, *Memoria de la melancolía* (1970) de María Teresa León, *Desde el amanecer* (1972) et *Timoteo Pérez Rubio y sus retratos del jardín* (1980) de Rosa Chacel, *La fin et le commencement* (1976) de Clara Malraux, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria* (1981) d'Ernestina de Champourcin, *For Sylvia. An honest account* (1985) de Valentine Ackland, *Por el camino viendo sus orillas* (1986) de Carmen Conde, *Delirio y destino. Los veinte años de una española* (1989) de María Zambrano et *Memorias habladas, memorias armadas* (1991) de Concha Méndez Cuesta ont fait l'objet d'une analyse aussi minutieuse qu'avertie. La guerre d'Espagne que les auteures nous y montrent doit cependant être envisagée comme une reconstruction, une relecture *a posteriori* et élaborée à des fins de publication. C'est pourquoi, il nous a semblé pertinent de croiser ces ouvrages avec d'autres de leurs écrits personnels en lien avec le conflit, à usage privé et/ou contemporains des faits.

Nous avons pu avoir accès aux journaux intimes de quelques-unes d'entre elles (« Journal d'Espagne » de Simone Weil (1936), « Six jours, six années (pages de journal) » d'Anna Seghers publié dans la revue *Europe* en 1938 et les journaux intimes de 1936 et 1937 de Valentine Ackland conservé dans le fonds Sylvia Townsend Warner au *Dorset County Museum* (Dorchester)). De plus, nous avons trouvé, aux Archives Générales de l'Université de Navarre (AGUN), un texte autobiographique manuscrit, inachevé et inédit d'Ernestina de Champourcin, « Recuerdos sin memoria », dans lequel plusieurs pages sont explicitement consacrées à « la guerre⁸⁵ ».

La consultation de leur correspondance nous a également été très précieuse. Pour beaucoup, elle a fait l'objet de publications : *Briefe 1924-1952* d'Anna Seghers (2008) ; *Epistolario Ernestina de Champourcin – Carmen Conde* rassemblé par Rosa Fernández Urtasun (2007) ; *Letters* de Sylvia Townsend Warner (1983) ; *I'll stand by you* dans lequel

⁸⁵ « La guerra » : AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

Susanna Pinney réunit des lettres de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland (1998) ; Les « Carta a Rosa Chacel » et « Carta a Rafael Dieste » de María Zambrano dans *Los intelectuales en el drama de España* (1998), ses *Cartas de La Pièce* (2002), sa correspondance avec Alfonso Reyes entre 1939 et 1959 dans *Días de exilio* (2005) et plus récemment ses *Cartas inéditas a Gregorio del Campo* (2012) et enfin les *Cartas a Rosa Chacel* éditées en 1992 par Ana Rodríguez Fischer. Pour d'autres, cette correspondance est encore inédite et conservée dans leurs archives personnelles, soit à l'*Archivo Histórico Nacional (AHN)* de Madrid pour Margarita Nelken⁸⁶, à la Bibliothèque Marguerite Durand (BMD) et au département des Manuscrits Occidentaux, section Nouvelles Acquisitions Françaises de la Bibliothèque Nationale de France (BNF, Mss, Naf) pour Andrée Viollis⁸⁷, aux Archives Générales de l'Université de Navarre (AGUN) pour Ernestina de Champourcin⁸⁸ et dans le Fonds Sylvia Townsend Warner au Dorset County Museum de Dorchester pour Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland⁸⁹. Nous regrettons de ne pas avoir pu accéder directement aux lettres des autres femmes de notre étude, notamment à celles conservées à la *Fundación María Zambrano* de Vélez-Málaga, au *Patronato Carmen Conde – Antonio Oliver* de Carthagène et, concernant Nancy Cunard, à la *Harry Ransom Humanities Research Center Library* de l'Université du Texas (Austin), à la *Morris Library* de l'Université de l'Illinois du Sud et dans les archives de la *Tate Gallery*. Cette lacune a cependant été en partie comblée par la reproduction partielle de ces lettres dans quelques-uns des recueils de correspondance et ouvrages précédemment cités. Seules les correspondances de Clara Malraux et de María Teresa León nous font défaut. Nous regrettons que nos démarches auprès de la fille de la première, Florence Malraux, n'aient finalement pas abouti et que ni nos recherches à la *Fundación Rafael Alberti* du Puerto de Santa María (aujourd'hui fermée) ni nos contacts avec Aitana Alberti, sa fille, n'aient porté pour la seconde les fruits escomptés dans ce domaine.

Les souvenirs de la guerre des Espagnoles nous sont également parvenus à travers les retranscriptions de leurs rares entretiens oraux. Plusieurs sont inédits : l'entretien de 1972 de

⁸⁶ Nous pensons ici tout particulièrement à sa lettre du 28 avril 1964 à Juana Gascón Maillo (AHNMN, Legajo 3236/156), à sa lettre au professeur d'histoire de l'Université de Kentucky, Holman Hamilton du 10/02/1966 (AHNMN, Legajo 3237/2) et à sa lettre à Enrique Líster du 07/05/1967. (AHNMN, Legajo 3238/65)

⁸⁷ Respectivement BMD, DOS 091 VIO et BNF, Département des Manuscrits Occidentaux (Mss), Nouvelles Acquisition Françaises (Naf), Correspondance Roger Martin du Gard (RMG) Tome 120 (corr 120) f. 219-245 et correspondance Jean Richard Bloch (JRB) tome 48 (corr 48) f. 8-25.

⁸⁸ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/7 : Correspondencia.

⁸⁹ Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120; Dorset County Museum, STW's collection File 69 ; Dorset County Museum, STW's collection, Q cupboard Front R2; Dorset County Museum, STW's collection, Q cupboard front M; Dorset County Museum, STW's collection S(UF)/1W/1 et Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left) 50/4.

María Teresa León par Jean José Marchand dans le cadre des « Archives du XX^{ème} siècle » de l'ORTF ; l'entretien de 1979 d'Ernestina de Champourcin par Elena Aub, actuellement conservé aux Archives Générales de l'Université de Navarre (AGUN) et enfin, celui de cette même Ernestina de Champourcin réalisé en 1982 à Madrid dans le cadre du « Proyecto de Historia Oral : Las Mujeres en la Guerra Civil » du *Seminario de Fuentes Orales* de l'Université Complutense de Madrid⁹⁰. D'autres ont été publiés dans les études individuelles précédemment évoquées⁹¹.

Au-delà de la vision et de l'interprétation du conflit par les Espagnoles et les étrangères mais toujours dans le domaine autobiographique, nous avons cherché à savoir si elles avaient laissé, à celles et ceux qui les avaient croisées alors, une impression particulière. Nous avons pour cela prêté attention aux écrits des membres de la communauté intellectuelle antifasciste internationale. Espagnols, latino-américains, français, allemands, anglais ou italiens, hommes ou femmes⁹², tous nous ont permis de mieux saisir la personnalité et l'attitude de ces intellectuelles qui se sont associées à la résistance collective opposée, entre 1936 et 1939, aux forces fascistes.

Dans la mesure où l'un des objectifs fondamentaux de notre travail consiste à définir et à présenter précisément les modalités d'intervention des femmes sélectionnées dans la défense de la République, nous avons poursuivi nos recherches dans des centres d'archives en lien avec les domaines mentionnés dans leurs écrits personnels. Il s'avère que les archives de la Bibliothèque Documentaire Internationale Contemporaine (BDIC) de Nanterre, le *Centro Documental de la Memoria Histórica* [Centre Documentaire de la Mémoire Historique, CDMH] de Salamanque, les Archives Générales du Ministère des Affaires Étrangères (AMAE) de Madrid, les fonds de l'*Instituto del Patrimonio Cultural de España* [Institut du Patrimoine Culturel d'Espagne, IPCE] de Madrid et enfin les documents relatifs à Agnia Barto aux Archives d'État de la Littérature et de l'Art (RGALI selon l'acronyme russe) de

⁹⁰ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972 ; AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin-Elena Aub du 27/11/1979 ; CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin. Nous remercions Iván López Cabello de nous avoir mis sur la piste de l'entretien de María Teresa León.

⁹¹ Nous remercions ici Joy Landeira, présidente du département d'Études Hispaniques de l'Université du Colorado du Nord pour ses informations et ses précisions concernant ses entretiens avec Ernestina de Champourcin. Voir LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2005, p. 237-262.

⁹² Nous pensons en particulier à Rafael Alberti, Marcel Arland, Élie Faure, Elena Garro, Juan Gil-Albert, André Gide, Arthur Koester, María Lejárraga, Louis Mercier Vega, Pietro Nenni, Carlota O'Neill, Pablo Neruda, Mercé Rodoreda, Stephen Spender, Simone Téry ou encore Blanca Lydia Trejo. Tous feront l'objet d'une étude plus détaillée dans la thèse.

Moscou nous ont non seulement permis d'accréditer l'ensemble de leurs propos mais également de les compléter, de les nuancer ou de les préciser.

D'autre part, afin de mieux cerner les prémices et les motifs de leur engagement commun, nous avons estimé utile de nous placer en amont du soulèvement militaire. La prise en compte de leurs trajectoires antérieures, soit dans des années ne relevant pas à proprement parler du cadre liminaire de notre étude, constitue un choix conscient et assumé. Elle va nous permettre de montrer que la convergence de leurs trajectoires en territoire républicain à partir de l'été 1936 ne constitue ni une coïncidence ni un phénomène *ex nihilo*. L'intégration de documents conservés dans la section *Tribunal Supremo* de l'AHN, à l'*Archivo General de la Administración* [Archives Générales de l'Administration, AGA] d'Alcalá de Henares, dans les fonds de la *Junta para la Ampliación de Estudios* (JAE) à la *Residencia de Estudiantes* de Madrid et à la *Residencia de Señoritas de Madrid* (ARSM) a pour but d'éclairer le parcours des Espagnoles. Pour ce qui est des étrangères, ces informations émanent en grande majorité de leurs autobiographies et des informations contenues à ce sujet dans leurs archives personnelles et dans leurs correspondances.

La presse a également constitué une source d'informations de première importance dans nos recherches. La consultation de quotidiens, d'hebdomadaires ou encore de mensuels de gauche français, anglais, américains, russes et espagnols a présenté un double intérêt. D'une part, elle nous a permis de tirer au clair bien des agissements des femmes sélectionnées. Nous avons trouvé dans la presse généraliste, régionale ou de parti de nombreuses traces de leur intervention dans la guerre ainsi que des entretiens qui nous ont donné l'occasion d'analyser un peu plus précisément leurs points de vue. D'autre part, il s'avère que pendant le conflit, les Espagnoles et les étrangères ont durablement et régulièrement investi la presse, média essentiel en matière de formation et d'évolution de l'opinion dans l'espace public. Les reportages d'Andrée Viollis pour le quotidien d'information de la gauche modérée *Le Petit Parisien*, l'hebdomadaire littéraire et politique de gauche *Vendredi* et le quotidien communiste *Ce Soir* nous ont particulièrement servi, de même que les articles de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland dans l'organe du Parti Communiste Britannique *Daily Worker*, dans l'hebdomadaire de gauche *New Statesman and Nation* ou encore dans *New Masses*, principal organe de la gauche marxiste américaine. Les collaborations de Nancy Cunard au quotidien d'information anglais *Manchester Guardian* et au *Pittsburgh Courier*, organe de la communauté noire-américaine de Pennsylvanie, nous ont également éclairée sur sa personnalité. Concernant Agnia Barto, nous avons basé une part considérable de notre analyse la concernant sur le long article qu'elle publia en 1938 à l'intention des petits

Soviétiques dans *Pionerskaia Pravda*. Les Espagnoles ont, elles aussi et sans exception, placé la presse au centre de leur participation à la lutte en s'associant surtout à l'organe du Secours Rouge International (SRI), *Ayuda*, à l'hebdomadaire socialiste de critique et d'information *Claridad*, à l'organe du Cinquième Régiment des Milices Populaires, *Milicia Popular*, ou encore à l'organe du PSOE, *El Socialista*.

Là encore, leur condition de femmes et d'intellectuelles nous a été confirmée par les contributions des unes et des autres à la presse féminine d'une part (*Mujeres*, l'organe d'expression de l'*Agrupación de Mujeres Antifascistas* (AMA), *Equal Rights* ou encore *Les Femmes dans l'action mondiale* du Comité Mondial des Femmes contre la Guerre et le Fascisme) et à la presse spécialisée – littéraire – d'autre part. Nous avons, sur ce point, privilégié, pour l'Angleterre, *Time and Tide* et *Left Review*, pour la France, *Europe et Commune*, et pour l'Espagne républicaine, *El Mono Azul* – de la *Alianza de Intelectuales Antifascistas* [Alliance des Intellectuels Antifascistes] (AIA) – et *Hora de España*. Cette revue littéraire valencienne que nous qualifierons avec Francisco Rico d'élitiste⁹³ a en effet accueilli dans ses pages la majeure partie de la production en vers et en prose des Espagnoles.

Pour elles comme pour les étrangères, les années du conflit supposèrent un véritable bouillonnement créatif. C'est tout du moins ce qu'il nous faudra prouver à travers l'analyse des pièces de théâtre (Carmen Conde et Concha Méndez Cuesta), des poèmes (Carmen Conde, Concha Méndez Cuesta, Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland) et des nouvelles (Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin) méconnus, voire inédits, que nous avons pu mettre au jour. Là encore, la mise en regard de ces œuvres constitue une approche originale qui prétend non seulement apporter un éclairage nouveau sur la conception et la pratique de l'écriture pendant la guerre d'Espagne mais également lever un peu plus encore le voile sur celles qui firent alors de la plume une arme tout en faisant de leur production des années 1936-1939 un espace d'affirmation et de revendication identitaire.

A travers cette étude, nous entendons élargir le champ des questionnements actuels sur la mobilisation intellectuelle dans la guerre d'Espagne en nous focalisant sur l'engagement aux côtés de la République espagnole d'un collectif complexe et, nous semble-t-il, tombé comme tel dans l'oubli du fait de sa double appartenance communautaire. Les trois parties de la thèse en rendent compte et s'articulent selon une approche thématique.

⁹³ RICO, Francisco, *Historia y crítica de la literatura española...*, op. cit., p. 755.

Il est indispensable, pour prendre la pleine mesure de leur présence dans l'Espagne de la guerre, de remonter aux fondements de la prise de position de ces seize femmes en faveur de la République espagnole. L'analyse des prémices de leur engagement va nous permettre de voir en quoi leurs parcours de vie antérieurs déterminent, voire portent en germe, les motifs et les modalités de leur implication dans le conflit. En nous fondant sur leurs origines, leur formation, leur naissance à l'écriture et leurs premières préoccupations, nous tenterons d'identifier et de mettre en évidence les facteurs communs qui aboutirent à leur fédération et à leur mobilisation active autour d'une cause antifasciste incarnée, à partir de l'été 1936, dans la défense de la République attaquée. Pour commenter leur position et en souligner la singularité, nous veillerons à toujours les envisager au regard des conditions et des conventions de genre en vigueur dans leur environnement antérieur à la guerre. Cette approche nous amènera à chercher, au fur et à mesure de leur évolution, les points de convergence existant entre elles. Cette démarche comparatiste prétend cerner la configuration progressive d'une communauté de pensée, de préoccupations, d'aspirations et de revendications que le soulèvement militaire de juillet 1936 vint mettre face à ses responsabilités.

La deuxième partie de notre travail s'articule autour de la contribution des Espagnoles et des étrangères à l'effort de guerre. Les trois chapitres qui la composent visent à en dresser un panorama complet et chacun se concentre sur l'une de ses ramifications.

Le premier (Chapitre 5) envisage Espagnoles et étrangères à travers le prisme de la lutte armée. L'étude des diverses initiatives qu'elles y menèrent et de leur discours sur cette manifestation paroxystique de la masculinité prétend interroger leur rapport au front en termes de transgression et de révélation.

Le second (Chapitre 6) porte, lui, sur l'arrière-garde. Nous y abordons, plus précisément, l'action qu'elles déployèrent auprès des trois communautés qui retinrent le plus leur attention: les victimes, les enfants et les civils. Soit une trilogie face à laquelle il nous faut nous demander si elle rive les intellectuelles aux attributions féminines les plus traditionnelles ou si elle leur donne au contraire l'occasion d'investir ces dernières d'une portée transcendée par la guerre.

Le troisième chapitre (Chapitre 7) met l'accent sur leur rôle dans la campagne de mobilisation orchestrée pendant la guerre en faveur de la République. Cette question, par le changement d'échelle qu'elle suppose, replace l'action des Espagnoles et des étrangères dans le contexte de l'Europe de la deuxième moitié des années 1930 et invite à interroger leur

légitimité en matière de communication orale et écrite, de collecte de fonds et d'action diplomatique.

La troisième partie de notre travail a pour objet la contribution des Espagnoles et des étrangères à la défense de la culture. Il s'agit pour nous de montrer comment, face à un fascisme dont le rejet historique du monde et des gens de lettres est réaffirmé par le célèbre « Mort à l'intelligence ! Vive la mort ! » de Millán Astray dans le grand amphithéâtre de l'Université de Salamanque le 12 octobre 1936, elles se rassemblent rapidement autour d'une conception de la culture comme liberté de pensée, d'opinion et de création. L'analyse de leurs divers combats en termes de protection, de promotion et même d'incarnation de cette culture en guerre et de la guerre prétend nous fournir le cadre général de leur foisonnante action dans ce domaine. Puis, nous nous concentrerons sur ce qui fut sans conteste le moteur de ce travail et la manifestation paroxystique de l'engagement intellectuel antifasciste dans la guerre : le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. A travers les expériences des déléguées, leurs interventions et les réactions suscitées par leur présence, nous aspirons à apporter un éclairage nouveau sur sa signification, sa portée et sa valorisation. Dans ce sens, le dernier chapitre de la thèse met en lumière les prolongements littéraires qu'Espagnoles et étrangères donnèrent à cette réunion internationale. Sur la base d'un corpus de reportages, comptes rendus, poèmes et nouvelles méconnus, voire inconnus, nous tenterons de montrer que le conflit fut, sous la plume de toutes, le moteur d'une tentative de pérennisation, d'exaltation et de transfiguration du vécu.

Première partie – Les prémices de l’engagement

Introduction de la première partie

La participation des intellectuelles européennes à la guerre d’Espagne constitue bien le cœur de notre projet. Cependant, afin d’en comprendre tous les enjeux à l’échelle internationale et en termes d’engagement antifasciste au féminin, il est, nous semble-t-il, impossible d’entrer de plain-pied dans son analyse.

Tout individu étant, à un moment déterminé de son existence, une somme d’identités et son comportement la résultante d’expériences et d’interactions avec autrui, il serait réducteur de voir dans leur prise de position en faveur de la République espagnole une décision *ex nihilo*. Les motifs et les modalités de leur implication dans le conflit ou, en d’autres termes, les racines et les clés de leur mobilisation commune entre 1936 et 1939, sont à chercher dans leurs parcours de vie antérieurs.

C’est là le postulat sur lequel nous avons basé cette première partie consacrée aux prémices de l’engagement des femmes sélectionnées pour notre étude.

L’identification de points de convergence et de facteurs déterminants, depuis la naissance jusqu’au soulèvement du 17 juillet 1936, nous donnera d’une part l’occasion de justifier la composition de notre corpus tout en faisant le jour sur les trajectoires d’Espagnoles et d’étrangères souvent méconnues. D’autre part, elle nous permettra de montrer qu’au-delà de spécificités que nous serons amenée à souligner, il est possible d’établir entre elles des « patrons de conduite communs⁹⁴ » dont l’aboutissement fut précisément la défense de la République et de ses valeurs.

Cette interaction, propre à la recherche biographique, entre trajectoires vitales et contexte historique nous renvoie à l’idée de Pilar Folguera selon laquelle « une période déterminée et les principaux événements historiques qui la définissent doivent être interprétés [...] à la lumière des expériences, du vécu de ses acteurs sociaux⁹⁵ ». Ce conseil nous a été

⁹⁴ « patrones de conducta comunes » : JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 40.

⁹⁵ « un periodo determinado y los principales hechos históricos que lo definen deben interpretarse [...] a la luz de sus actores sociales » : FOLGUERA, Pilar, « Voces del feminismo » dans MORANT, Isabel *Historia de las*

précieux d'un point de vue méthodologique. Il nous a amenée à organiser cette première partie autour de quatre points essentiels et donc, à la diviser en quatre chapitres.

Dans le premier, nous évoquerons les origines des intellectuelles européennes en mettant en exergue les trois aspects qu'elles recouvrent selon nous: la date de naissance, la nationalité et la condition sociale.

Dans le second, nous aborderons la question de leur formation. Un bref rappel de la situation de l'éducation des jeunes filles issues de milieux privilégiés au tournant du XX^{ème} siècle nous permettra de comprendre l'originalité de leurs démarches en lien avec l'éducation – officielle et institutionnelle tout autant qu'extra-institutionnelle – ainsi que de dégager leur sensibilité précoce commune aux domaines littéraires et artistiques.

Ce cheminement nous amènera, dans le chapitre suivant, à traiter de leur naissance à l'écriture dans les années 1920. Ce passage à l'acte d'écrire, les formes de sociabilité et l'insertion dans l'espace public qu'il engendre devront être envisagés depuis une optique de genre, en termes de défi aux conventions sociales, de préjugés et de stratégies.

Le dernier chapitre, enfin, s'articulera autour de l'idée d'un recours à l'écrit par les femmes de notre panel comme quête d'une expression à la mesure de leurs inquiétudes et de leurs interrogations. Nous évoquerons pour ce faire les deux grandes causes auxquelles elles s'associèrent dans les années 1920 et 1930 – les femmes et les opprimés – avant d'en venir à leur entrée en politique, sous le poids de la montée des fascismes en Europe. Là encore, il s'agira pour nous d'adopter une perspective de genre en montrant en quoi ces premiers combats les rapprochaient ou les distinguaient des grandes figures masculines de l'*intelligentsia* européenne et surtout, en quoi ils doivent être considérés comme leur naissance au délicat statut d'« intellectuelles ».

Chapitre 1 - Les origines : « génération », nationalité et extraction sociale

L'inscription de notre travail de thèse dans le cadre d'une recherche biographique et notre postulat de base selon lequel l'engagement des Espagnoles et des étrangères constitua l'aboutissement d'un cheminement commun supposent que nous remontions à leurs origines.

Cette question recouvre trois aspects essentiels: la date de naissance, la nationalité et l'extraction sociale.

Ces données sont d'un réel intérêt dans la mesure où derrière chacune d'entre elles se cachent des axes qui vont étayer et nourrir l'ensemble de notre réflexion.

De la date de naissance dérive l'appartenance à une « génération ». Cette notion d'usage répandu dans les travaux portant sur l'histoire des intellectuels voit sa définition rendue malaisée par le fait qu'elle englobe des personnalités très différentes aux destins souvent peu comparables et il nous faudra, de plus, l'envisager depuis une perspective de genre.

La nationalité suppose, elle, un ancrage dans un contexte politique, social et culturel ainsi que dans un système de croyances, de représentations et de relations de genre déterminés et, peut-on penser, déterminants au sortir d'un XX^{ème} siècle connu comme celui « des nationalismes⁹⁶ ».

Enfin, la question de l'extraction sociale, que nous étendrons à celle de l'environnement familial, renvoie non seulement au binôme classe/genre mais également – et plus fondamentalement – à la question de la représentativité des femmes de notre étude.

1.1 - Date de naissance et « génération »

La première question qui s'est posée à nous au moment de constituer notre panel a été celle de la date de naissance de ses membres et donc de leur âge au moment de la guerre d'Espagne.

Notre étude s'intégrant dans les recherches sur l'histoire des intellectuels, devions-nous nous en tenir au premier critère établi par Julius Petersen pour définir le concept de

⁹⁶ Nous renvoyons notamment à HUNTINGTON, Samuel, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

« génération » : la coïncidence des dates de naissance⁹⁷ ? Ne nous fallait-il pas plutôt privilégier la convergence des itinéraires vitaux de ces femmes vers la lutte historique menée à partir de l'été 1936 en Espagne contre le fascisme international ?

La dimension civilisationniste et la perspective comparative à la base de ce travail poussent, nous semble-t-il, davantage dans ce sens.

Notre choix a essentiellement été guidé par une prise de position publique et active en faveur de la République espagnole. Il s'est finalement arrêté sur un groupe de seize femmes.

Huit sont espagnoles : Isabel Oyarzábal de Palencia, née le 12 juin 1878⁹⁸ ; Margarita Nelken, née le 05 juillet 1894⁹⁹, Rosa Chacel, née le 03 juin 1898 ; Concha Méndez Cuesta, née le 27 juillet 1898¹⁰⁰ ; María Teresa León, née le 31 octobre 1903 ; María Zambrano, née le 25 avril 1904¹⁰¹ ; Ernestina de Champourcin, née le 10 juillet 1905¹⁰² et Carmen Conde, née le 15 août 1907.

Les huit autres sont étrangères : les Anglaises Sylvia Townsend Warner (née le 06 décembre 1893), Nancy Cunard (née le 10 mars 1896) et Valentine Ackland (née le 20 mai 1906) ; les Françaises Andrée Viollis (née Andrée Jacquet de la Verrrière le 09 décembre 1870), Clara Malraux (née le 22 octobre 1897) et Simone Weil (née le 03 février 1909) ; l'Allemande Anna Seghers (née Netty Reiling le 19 novembre 1900) et la Russe Agnia Barto (née le 04 février 1906). Notre choix a été limité, comme nous l'avons souligné en introduction, par l'obstacle de la langue et la présence limitée d'étrangères sur le sol espagnol.

Nous avons pleinement conscience que la mise en parallèle des parcours de vie et d'engagement de ces femmes nées entre 1870 et 1909 et originaires de cinq pays différents ne s'ajuste pas à la nomenclature longtemps demeurée polémique mais aujourd'hui communément admise dans les travaux sur les intellectuels. Il ne s'agit pas pour nous d'en

⁹⁷ PETERSEN, Julius, « Las generaciones literarias », *Filosofía de la ciencia literaria*, México, 1945, p. 75-93.

⁹⁸ AMAE, R-1021, Exp 3 : réponse d'Isabel Oyarzábal de Palencia à une circulaire du 29 juillet 1937.

⁹⁹ Nous nous basons ici sur les informations fournies par Margarita Nelken dans AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964. Une certaine confusion persiste cependant autour de la date de naissance exacte de Margarita Nelken puisque, dans sa demande de bourse à la JAE de mai 1919, elle indique la date du 05 juillet 1896. María Gloria NUÑEZ PÉREZ dit, quant à elle, tenir de source sûre que Margarita Nelken est née le 06 juillet 1894 : *Madrid 1931. Mujeres entre la permanencia y el cambio*, Madrid, Horas y Horas, 1993, p. 145.

¹⁰⁰ Dans un *curriculum vitae* conservés dans les archives de la JAE, elle dit être née le 27/07/1899 : Archivo JAE, Expedientes Personales, 98-512 : Méndez Cuesta, Concepción, Doc 5.

¹⁰¹ AGA, 5(20) CAJA 32/15277 - Exp 65.

¹⁰² Nous nous basons ici sur un *curriculum* du Fonds Ernestina de Champourcin conservé aux Archives Générales de l'Université de Navarre: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/12.

nier le caractère parfois opérationnel à l'intérieur de ce champ d'investigation¹⁰³, notamment comme instrument d'analyse de la mobilisation intellectuelle pendant une guerre d'Espagne présentée par K. W Watkins comme un « miroir dans lequel les hommes se regardèrent et virent projetée non une image de la réalité mais les espoirs et les craintes de leur génération¹⁰⁴ ».

Toutefois, dans le cadre spécifique de notre projet, adopter cette nomenclature aurait signifié la perpétuation d'un triple cloisonnement géographique, temporel et genré que nous entendons, au contraire, interroger.

La solution à cette aporie initiale a pour nous résidé dans deux facteurs essentiels.

D'une part, l'identité première des membres de notre étude, à savoir leur condition de femme.

L'histoire des intellectuels, discipline relativement récente en France et en Espagne¹⁰⁵, a surtout été une histoire au masculin. Sur la base de la vision naturaliste de la culture, s'est construite, autour de l'intellectuel, une masculinité supposée qui a renvoyé les femmes au second plan et les a, à de rares exceptions près, condamnées à l'invisibilité. Cette longue éviction des femmes fait aujourd'hui débat et vient mettre en lumière les insuffisances de l'historiographie sur l'histoire des intellectuels et notamment sur les supposées générations qui la composent.

A l'exception d'Isabel Oyarzábal de Palencia et Margarita Nelken qui, selon un critère d'ordre strictement chronologique, sont respectivement associées aux « Génération de 98 » et « Génération de 14¹⁰⁶ », les Espagnoles s'inscrivent chronologiquement dans la dénommée « Génération de 27¹⁰⁷ ». Il n'en demeure pas moins que la vision de cette dernière s'est édifiée autour d'un « bloc central, une sorte de société restreinte de sept ou, au plus, dix poètes

¹⁰³ Sur les origines de ce concept employé pour la première fois dans un sens communautaire par Azorín dans des articles parus dans *ABC* en 1913, nous renvoyons à COLÓN, Matilde, *Antología de literatura hispánica contemporánea*. Vol 1, Río Piedras, Editorial de la Universidad de Puerto Rico, 1985, p. 34. Voir également MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 13 ou SIRINELLI, Jean-François, *Génération intellectuelle*, Paris, Fayard, 1988.

¹⁰⁴ WATKINS, K.W, *Britain Divided : the Effect of the Spanish Civil War on British Political Opinion*, London, Thomas Nelson, 1963, p. 13. Nous nous basons sur une reproduction en espagnol de cette citation dans JACKSON, Angela, *op. cit.*, p. 317.

¹⁰⁵ En France, c'est la création du Groupe de Recherche sur l'Histoire des Intellectuels (GRHI), dirigé dans un premier temps par Jean-François Sirinelli dans le cadre de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP) en 1985 qui a constitué l'acte de naissance de ce champ de recherche spécifique.

¹⁰⁶ Pour une approche féminine de ces trois générations, voir GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009, p. 62 et p. 126.

¹⁰⁷ Voir MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 13.

éminents¹⁰⁸ » qui a longtemps relégué, quand elles n'étaient pas omises, les Ernestina de Champourcin, Rosa Chacel et autres Carmen Conde au rang de figures mineures¹⁰⁹. Des Françaises, seule Simone Weil a, depuis quelques années, vu sa présence croître dans des travaux relevant de l'histoire de la philosophie et de la littérature. Elle n'est toutefois pas rattachée à un collectif déterminé mais bien présentée comme un « spécimen [...] unique¹¹⁰ ».

La prise en considération de la classification en « génération » n'avait donc pas lieu d'être dans notre projet. Plus encore, pour reprendre les termes de Mercedes Gómez Blesa, elle aurait répondu à « un critère d'utilité théorique [cherchant] consciemment à établir un certain parallélisme avec les études réalisées sur les [intellectuels]¹¹¹ ». Or, c'est là un processus de légitimation qui ne nous a pas semblé nécessaire dans la mesure où, « en inoculant du 'genre' dans l'histoire des intellectuels, [nous cherchons précisément à introduire] un élément perturbateur des classifications traditionnelles afin d'obtenir cet effet de bougé qui 'déplace les lignes', qui change de focale et d'angle de vue¹¹² ».

La prise en compte de l'identité genrée des intellectuels vient donc résoudre la question des dates de naissance puisqu'elle soulève, plus fondamentalement, celle des catégories de référence.

Le second facteur décisif à l'œuvre sur ce point est, selon nous, l'épisode historique à travers le prisme duquel nous envisageons ces femmes et sur lequel elles nous permettront d'apporter un éclairage nouveau.

La guerre d'Espagne constitue en effet, dans l'histoire contemporaine européenne, un des grands événements révélateurs des contours de communautés supranationales et multigénérationnelles. Dans ce sens, elle renvoie davantage au concept d'« espace générationnel » présenté par Enrique Tierno Galván comme « le temps pendant lequel

¹⁰⁸ « un bloque central, una suerte de sociedad limitada de siete o a lo sumo diez poetas eximios » : cité dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 161. Voir également: ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t. V, Madrid, Espasa-Calpa, 1991, p. 342.

¹⁰⁹ Nous renvoyons ici à MIRÓ, Antonio, *Antología de Poetisas del 27*, Madrid, Editorial Castalia, 1999; ZAVALA, Iris M., *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua castellana) V La literatura escrita por mujer (Del siglo XIX a la actualidad)*, Barcelona, Anthropos, 1998; VALBUENA PRAT, Ángel, *Historia de la literatura española*, t III, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 1956; AUB, Max, *Manual de Historia de la Literatura española*, México, Editorial Pormaca, 1966.

¹¹⁰ ROCHEFORT, Florence « À la découverte des intellectuelles », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], n°13 « Intellectuelles », 2001.

Adresse URL : <http://clio.revues.org/131> ; DOI : [10.4000/clio.131](https://doi.org/10.4000/clio.131). Consulté le 13 février 2010.

¹¹¹ « [...] la utilización del concepto de 'generación' responde más a un criterio de utilidad teórica que busca conscientemente trazar un cierto paralelismo con los estudios realizados en los varones coetáneos a ellas, que a una realidad objetiva »: GÓMEZ BLESA, Mercedes, *op. cit.*, p. 24.

¹¹² TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise (dir), *Intellectuelles : du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, 2004, p. 14.

cohabitent les membres de trois groupes générationnels¹¹³ » et plus fondamentalement encore à la notion de génération telle que la définit Michel Winock, soit un « groupe [...] d'individus repérables justement par leurs réactions communes aux grands faits contemporains¹¹⁴ ».

Quand le soulèvement militaire de juillet 1936 se produit, les intellectuelles ont entre vingt-sept et soixante-six ans. Il est incontestable qu'elles n'appartiennent pas à la même classe d'âge ou « génération » au sens de fourchette d'âges d'une dizaine d'années. Cette amplitude laisse, certes, supposer de prime abord une grande disparité de capacités, de résistance et d'action. Toutefois, elle ne peut occulter une donnée essentielle : toutes prirent alors résolument position en faveur de la République.

Cette réaction commune, outre qu'elle éclaire, individuellement parlant, les personnalités et les parcours de ces femmes, renvoie au concept de génération tel qu'il avait cours aux XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles : une unité d'individus dans une situation concrète et incarnant les mêmes idées, les mêmes passions¹¹⁵. Ces femmes par ailleurs promptes à affirmer qu'« une différence de sept ans [entre deux personnes], c'est beaucoup¹¹⁶ » sont dans ce sens à envisager comme l'expression de l'esprit d'une époque, comme les fragments d'une totalité ayant pris la défense de la cause républicaine.

Nous retrouvons ici une facette largement documentée et étudiée de la guerre d'Espagne : son internationalisation. Même si les opérations militaires ne dépassèrent pas les limites du territoire national, le conflit ne se circonscrit pas à cette seule dimension interne. Il devint rapidement une épreuve essentielle pour une Europe affaiblie par la Grande Dépression et soumise à la prolifération des régimes autoritaires et antidémocratiques. La lutte engagée en Espagne contre les insurgés constituait le « premier coup de frein à l'effet domino, à l'avancée inexorable du fascisme¹¹⁷ ». Le signe le plus visible de cette internationalisation fut la mobilisation et la présence, en Espagne, de volontaires étrangers, parmi lesquels un nombre considérable d'intellectuels et, dans une moindre mesure, d'intellectuelles.

¹¹³ Dans TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Medio siglo de cultura española*, Madrid, Tecnos, 1970, p.11.

¹¹⁴ WINOCK, Michel, *L'effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaise, 2011, p. 9.

¹¹⁵ CAUDET, Francisco, « Préface » dans LE BIGOT, Claude, *L'encre et la poudre. La poésie espagnole sous la II République (1931-1939)*, Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 10.

¹¹⁶ « Una diferencia de siete años [...] es bastante » : CHACEL, Rosa, « María Teresa » dans *Obra Completa*, volIII *Artículos I*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 517.

¹¹⁷ « primer frenazo al efecto dominó, al inexorable avance del fascismo » : BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, Madrid, Montesinos, 2004, p. 12.

1.2 - La nationalité

La seconde question à laquelle nous avons dû faire face au moment de fixer la composition définitive de notre corpus a été celle du pays d'origine.

Le critère fondamental était pour nous la présence des intellectuelles en territoire républicain, d'un bout à l'autre de la guerre ou au cours de séjours plus ou moins longs. C'est pourquoi il nous a semblé novateur de mettre en regard des Espagnoles et des étrangères. Seule cette perspective croisée peut rendre compte de la réalité de l'engagement des intellectuels des années 1930 dans une guerre à l'aune de laquelle se mesure plus généralement « la singularité de [leur] approche [...] face aux drames internationaux¹¹⁸ ».

Pour les Espagnoles, les possibilités ne manquaient pas. Comme sous l'effet d'un « réflexe automatique, [d']une urgence¹¹⁹ », la grande majorité des intellectuels espagnols se rallièrent à la cause républicaine, fidèles aux convictions qui les avaient fait accueillir avec enthousiasme l'instauration de la Seconde République espagnole le 14 avril 1931.

Pour les étrangères, comme nous l'expliquions en introduction, il nous est très vite apparu plus judicieux de nous concentrer, pour plus de cohérence, sur les Européennes ayant répondu à « l'appel de l'Espagne¹²⁰ » républicaine. Nous avons par conséquent décidé d'écarter les intellectuelles latino-américaines pour privilégier celles issues des « démocraties occidentales en crise¹²¹ » et des pays totalitaires, selon la typologie établie par Niall Binns. Nous ne nous attarderons pas pour le moment sur les attitudes respectives de la France de Léon Blum, de l'Angleterre du Gouvernement National, de l'Allemagne hitlérienne et de l'URSS stalinienne à l'égard des deux camps en présence¹²². Cependant, nous pouvons d'ores et déjà remarquer qu'à l'exception d'Agnia Barto, toutes les étrangères adoptèrent pendant le conflit une position de dissidentes. Leur engagement dans la guerre d'Espagne constitua, en d'autres termes, une rupture avec la position de leurs gouvernements respectifs.

Ce positionnement à contre-courant des consignes officielles est révélateur de l'évolution de la figure de l'intellectuel dans les années 1930. Il désigne le tournant de cette

¹¹⁸ PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993, p. 255.

¹¹⁹ « un reflejo automático, una urgencia »: ABELLÁN, José Luis, *op. cit.*, p. 404.

¹²⁰ « la llamada de España »: BINNS, Niall, *op. cit.*, p. 339.

¹²¹ *Ibidem*.

¹²² Le traité de non-intervention initié par les deux premières en août 1936, signé par les deux autres et rapidement trahi par la troisième fera l'objet d'un développement tout spécifique dans la deuxième partie de notre travail. Voir *infra*, p. 404.

décennie comme un point d'inflexion puisque les membres de la communauté intellectuelle acquièrent alors, comme le souligne Manuel Aznar Soler, « un rôle public de premier plan, traduit par une praxis engagée [qui exprimait] leur volonté d'intervention dans l'histoire de la collectivité¹²³ ».

Au-delà des contextes et des cultures nationales, hommes et femmes de lettres achevèrent alors de se convaincre de « l'urgente nécessité d'affirmer leurs idées sur [une] actualité¹²⁴ » marquée, à l'échelle européenne, par l'existence d'idéologies antagonistes, des tensions généralisées et la montée des fascismes.

Tous les spécialistes s'accordent à reconnaître l'importance de la guerre d'Espagne comme catalyseur de l'engagement intellectuel, à commencer par l'historien Stanley Weintraub qui l'a significativement identifiée comme « la dernière grande cause¹²⁵ ». Dans leur grande majorité, les intellectuels des démocraties désapprouvèrent l'insurrection militaire. Toutefois, la peur du communisme poussa vers le camp nationaliste un nombre non négligeable de catholiques tels que Pierre Drieu La Rochelle, Paul Claudel, J.R.R Tolkien et Evelyn Waugh ou d'antirépublicains comme Robert Brasillach et Ezra Pound.

Dans un sens comme dans l'autre, l'Espagne en guerre engagea immanquablement la communauté intellectuelle européenne dans un combat manichéen entre « fascisme et antifascisme ou démocratie [,] société bourgeoise ou révolution, en définitive [...] entre le Bien et le Mal comme concepts absolus¹²⁶ ». Pour les femmes de notre étude comme pour leurs homologues masculins conscients que se jouait alors « le futur de la modernité¹²⁷ », la lutte opposait bien deux visions du monde, deux modèles de société : « celui qui s'écroule et tente de se maintenir à coups [...] de négation de toutes les valeurs humaines et celui qui se fraye un chemin à la force de la raison, de la culture et de l'exaltation de toutes les possibilités de progrès offertes par une majorité jusqu'[alors] privée de ses droits élémentaires¹²⁸ ».

¹²³ « un protagonismo público, concretado en una praxis comprometida [que expresaba] su voluntad de intervención en la historia de la colectividad »: AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura (1937)*, Vol 3. *Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p. 35.

¹²⁴ LE BIGOT, Claude, *op. cit.*, p. 23.

¹²⁵ WEINTRAUB, Stanley, *THE LAST GREAT CAUSE. The intellectuals and the Spanish Civil War*, London, WH Allen, 1968.

¹²⁶ « fascismo y el antifascismo o democracia [,] entre sociedad burguesa o revolución; en definitiva [...] entre el Bien y el Mal como conceptos absolutos »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 249.

¹²⁷ « el futuro de la modernidad » : BINNS, Niall, *op. cit.*, p. 13.

¹²⁸ « el que se derrumba y pretende apuntalarse a fuerza [...] de negación de todos los valores humanos, y el que se abre paso a fuerza de razón, de cultura, de exaltación a cuantas posibilidades de progreso ofrece una mayoría hasta [entonces] cohibida en sus elementales derechos »: NELKEN, Margarita, « Respuesta a una compañera », *Claridad*, 12/09/1936, p. 4-5. Voir également NELKEN, Margarita, « Cariños que matan », *Mundo Obrero*, 26/02/1937, p. 3.

Se profile ici un des principes recteurs de l'action des intellectuelles européennes: l'identification de la lutte antifasciste en cours en Espagne avec la défense d'une culture pensée, elle, comme universelle. Et dans ce sens, la place de l'intellectuel ne pouvait, selon elles, être qu'aux côtés du peuple espagnol en armes.

Cette vision commune de la lutte en cours et cet afflux massif d'intellectuels de gauche en Espagne pointent du doigt le troisième cloisonnement à notre sens trop souvent entretenu par l'histoire des intellectuels : le cloisonnement géographique. Ils incitent plus encore à le dépasser même s'il ne fait aucun doute que « l'histoire des intellectuels ne peut se séparer de l'histoire du national¹²⁹ ».

Qu'on l'envisage selon la conception substantialiste du terme comme membre d'un « groupe social identifié » ou selon son acception nominaliste comme être essentiellement caractérisé par « son engagement dans les luttes idéologiques et politiques¹³⁰ », la figure de l'intellectuel s'avère presque systématiquement associée aux idées d'ancrage géographique et d'appartenance nationale. Appliqué aux femmes de notre panel, ce postulat suppose que nous cherchions dans les caractéristiques économiques, politiques ou sociales de leurs environnements d'origine respectifs, les facteurs ayant joué un rôle déterminant tant dans leur construction, leur évolution et leur appréhension du conflit espagnol que dans les formes d'action qu'elles mirent alors en œuvre pour soutenir la cause républicaine. Néanmoins, la simple convergence de toutes vers l'Espagne en guerre suffit à mettre en évidence la perfectibilité de cette démarche.

Tout comme la pertinence du compartimentage en « générations » chronologiques peut être remise en question, l'ampleur de cette mobilisation, inédite dans l'histoire européenne contemporaine, invite à passer outre les frontières nationales. Des intellectuels s'étaient certes déjà unis auparavant et de leur propre chef à des causes extérieures. Ce n'est cependant qu'entre 1936 et 1939 qu'on assista à la reconstitution, en territoire républicain, d'une pléiade internationale d'une ampleur telle que le conflit a été désigné par Hugh Slater comme une « guerre d'écrivains¹³¹ » et par Hugh Ford comme une « guerre de poètes¹³² ».

¹²⁹ TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise, *op. cit.*, p. 17.

¹³⁰ DOSSE, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels – histoire intellectuelle*, Paris, Éditions La Découverte, 2003, p. 15.

¹³¹ Cité dans SANZ DE SOTO, « Les écrivains et la guerre d'Espagne », *Le Monde diplomatique*, avril 1997, p. 26

Adresse URL : <http://espana36.voila.net/articles/ecrivain.htm>. Consulté le 12 janvier 2012.

¹³² *Ibidem*.

L'appartenance des femmes de notre travail à cette collectivité rend dans ce sens la question de la nationalité bien secondaire. Seule une étude croisée et comparative nous permettra d'établir les contours de l'infra-communauté qu'elles constituèrent entre 1936 et 1939 ou pour reprendre l'hypothèse formulée dans notre introduction, de dessiner le portrait-type de l'intellectuelle antifasciste européenne ayant alors contribué à la défense de la République espagnole.

1.3 - Milieu d'origine, environnement familial et rébellion

Le troisième et dernier point recouvert par la question des origines est l'extraction sociale. Issu de la sociologie, ce concept désigne le positionnement d'un individu au regard de la stratification sociale en cours au moment de sa naissance. Il englobe à son tour deux aspects particulièrement éclairants pour notre étude : le milieu social et l'environnement familial.

L'extraction ne constituait pas, dans les premiers temps de notre recherche, un critère de sélection. Cependant, en recoupant les trajectoires de vie des intellectuelles engagées auprès de la République en guerre, nous nous sommes très vite aperçue qu'elles étaient issues de milieux favorisés.

Plus que corroborer notre hypothèse de départ, cette origine commune la précise et pose leur engagement dans le conflit espagnol comme un signe de transgression. Dans cette étude comme dans toutes celles portant sur les femmes, la notion de classe s'avère étroitement liée à celle de genre¹³³. Ce binôme aux multiples interactions véhicule dans ce sens une idée de déterminisme, ou encore de « norme sociale¹³⁴ » à l'aune de laquelle il nous sera possible de mesurer le degré d'anticonformisme qui aboutit à l'engagement des Espagnoles et des étrangères dans la guerre de 1936-1939.

¹³³ Voir FOLGUERA, Pilar, « Voces del feminismo » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 433; MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *op. cit.*; PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001; KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003.

¹³⁴ DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident. V. Le XX^{ème} siècle*, Paris, Plon, 2002, p. 65.

1.3.1 - Le milieu social

Le premier fait marquant concernant les femmes de notre travail est leur appartenance à un milieu social aisé. L'immense majorité d'entre elles proviennent de classes privilégiées couvrant un spectre qui va de la petite bourgeoisie commerçante jusqu'à la noblesse.

Les cas d'Ernestina de Champourcin et de Nancy Cunard sont, surtout en ce qui concerne cette dernière, les plus extrêmes. Le père de la première, avocat aux idées monarchistes, tenait de ses ancêtres français un titre de baron tandis que celui de la seconde, Sir Bache Cunard, détenait non seulement un titre de baronet anglais mais était également le fils de Samuel Cunard, fondateur de la compagnie maritime, la *Cunard Line*, et l'époux d'une Américaine de vingt ans sa cadette. Une même différence d'âge séparait Juan Oyarzábal y Bucelli, riche commerçant de Malaga et Ana Smith, Écossaise qui donna naissance à l'âge de vingt-deux ans à sa deuxième fille, Isabel¹³⁵. La mère de Concha Méndez Cuesta était elle aussi d'origine aristocratique mais avait épousé un constructeur établi à Madrid dont la fortune ne se fit réellement qu'au moment de la Première Guerre mondiale. Andrée Viollis, née Andrée Claudius Jacquet de la Verryère, était elle une des quatre enfants d'une aristocrate du Dauphiné liée à la noblesse d'Empire et d'un ancien sous-préfet du Second Empire, issu des seigneurs du Lyonnais, qui avait emménagé à Paris avec sa famille en 1877. María Teresa León descendait, pour sa part, du côté de son père, le colonel Ángel León, de la haute bourgeoisie et comptait parmi les membres de sa famille « des généraux, des ministres, des intellectuels¹³⁶ ». Ce dernier terme désigne, sous la plume de María Teresa León, des membres de l'élite intellectuelle tels que la cousine de sa mère, la professeure, essayiste et épouse du philologue Ramón Menéndez Pidal, María Goyri (1873-1955). Toutefois, envisagé dans son acception socioculturelle de « créateurs et médiateurs culturels¹³⁷ », il peut également s'appliquer aux cas de María Zambrano et Sylvia Townsend Warner. Toutes deux étaient les filles d'éducateurs de renom, à savoir, successivement, le pédagogue et titulaire à partir de 1909 de la chaire de grammaire de l'École Normale de Ségovie, Blas Zambrano, et le professeur d'histoire en poste à l'école d'Harrow, dans la banlieue nord-ouest de Londres, Georges Townsend Warner. La dernière Anglaise de notre étude, Valentine Ackland, naquit pour sa part dans le *West End* londonien, lieu de résidence des élites de la ville, où son père exerçait la profession de dentiste et où sa mère se distingua, elle, comme membre de l'Église

¹³⁵ AGA, 10(95) CAJA 54/8263.

¹³⁶ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 1.

¹³⁷ DOSSE, François, *op. cit.*, p. 26.

Anglicane. Les cas d'Agnia Barto et de Simone Weil sont à rapprocher de celui-ci dans le sens où leurs pères pratiquaient également des professions libérales. Le père de la première était dentiste à Moscou. Bien que ses origines et son enfance n'aient, à notre connaissance, été que fort peu documentées, cette information suffit à la situer dans la plus haute des « deux classes complémentaires, constituantes de la société russe traditionnelle¹³⁸ », ou en d'autres termes, dans la « mince couche cultivée et occidentalisée, sur un embryon de bourgeoisie [et] au-dessus d'une immense masse paysanne arriérée¹³⁹ ». Sur la carrière de médecin du père de Simone Weil, nous disposons en revanche de plus amples détails : Bernard Weil fut mobilisé, en tant que médecin lieutenant pendant la Première Guerre mondiale, à Neufchâteau, en Mayenne et en Algérie au cours de l'année 1915 puis à Chartres en 1917. En 1919, suite à l'armistice, il regagna Paris en compagnie de son épouse et de ses deux enfants. Pour Margarita Nelken, Clara Malraux et Anna Seghers, les origines communautaires et les activités professionnelles de leurs parents sont liées dans la mesure où toutes trois virent le jour dans des familles d'origine juive dont la fortune s'était faite dans le commerce. Le père de la première, bijoutier juif allemand émigré en Espagne, vit son négoce prospérer au point de s'installer dans les premières années du XX^{ème} siècle dans le centre de Madrid. Le père de la seconde, originaire de Basse-Saxe, était un opulent négociant en cuir installé à Paris qui avait bâti sa richesse en ouvrant des comptoirs en Indochine, à New-York ou encore en Russie et fit naturaliser Clara et ses deux frères en 1905. La dernière était, quant à elle, la fille unique d'un commerçant en art et antiquités, fournisseur à partir de 1900 des cours de Prusse et de Russie, ce qui tend à infirmer les origines moyennes qui lui sont parfois prêtées¹⁴⁰. Carmen Conde vit, elle aussi, le jour au sein d'une famille de la petite bourgeoisie commerçante de Carthagène où elle résida jusqu'à ce que son père, touché de plein fouet par la crise qui affecta le port et son industrie en 1914, décide d'aller tenter sa chance à Melilla avant de regagner la péninsule en 1920. Ce revers de fortune et l'expérience marocaine constituèrent un moment charnière dans la trajectoire de Carmen Conde. Si elle se souvint, toute sa vie durant, de Melilla comme du « pays d'une enfance qui ne s'évapore pas¹⁴¹ », elle dut à partir de cet instant faire face à une « situation économique difficile¹⁴² ». Ce déclassement la rapproche de Rosa Chacel, seule intellectuelle de notre étude à être issue de la classe moyenne dans la

¹³⁸ GRUEL-APERT, Lise, *De la paysanne à la tsarine. La Russie traditionnelle côté femmes*, Imago, Paris, 2007, p. 9.

¹³⁹ NAVAILH, Françoise, « Le modèle soviétique » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 326.

¹⁴⁰ BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980, p. 1.

¹⁴¹ « [...] país de una infancia que no se evapora » : CONDE, Carmen, *Carmen Conde para niños y jóvenes*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2006, p. 13.

¹⁴² « me encuentro en tan apurada situación económica » : ARSM, Correspondencia, 20/41/2, lettre de Carmen Conde à María de Maeztu, Carthagène, 1930.

mesure où son père renonça à une carrière militaire pour une vie paisible de fonctionnaire de province. Ces limites financières, à Valladolid puis à Madrid où la famille s'installa en 1908, restèrent toujours un poids, un motif de honte pour l'intellectuelle qui alla jusqu'à en faire « un des grands tourments¹⁴³ » de sa vie. La force de ce terme achève de poser le cas de Rosa Chacel comme un cas singulier, isolé dans les milieux intellectuels ou culturels qu'elle ne tarda néanmoins pas, tout comme ses homologues espagnoles, à pénétrer.

Avant d'en venir à cet aspect de leurs trajectoires antérieures à la guerre d'Espagne, il nous faut tirer une conclusion essentielle de cette extraction aisée largement majoritaire en termes de modèle de genre.

Si la question de la date de naissance renvoyait à l'idée de futurs membres de la communauté intellectuelle européenne, celle de l'origine sociale invite davantage à envisager ces seize femmes à travers le prisme tout aussi essentiel pour notre étude de leur féminité. Leur appartenance aux classes privilégiées fournit en effet un précieux angle d'approche pour traiter de la condition des femmes en Europe au tournant du XX^{ème} siècle.

Pour plus de lisibilité, nous avons décidé de nous concentrer dans un premier temps sur les cas qui constituent l'essentiel de notre panel : l'Espagne, la France et l'Angleterre.

En dépit des particularités de son régime politique, la Restauration monarchique de 1875, et de son développement industriel tardif, l'Espagne peut être rapprochée, en matière de condition féminine, de la France et de l'Angleterre. Toutes deux, même si elles étaient pareillement développées et démocratiques, n'en présentaient pas moins « des caractères originaux qui façonnaient largement la place des femmes dans la société¹⁴⁴ ». Au-delà de ces spécificités, il s'avère que toutes les Espagnoles, les Anglaises et les Françaises de notre travail auraient dû voir leur existence conditionnée par un « modèle traditionnel de 'féminité' développé tout au long du XIX^{ème} siècle sur la base des propositions idéologiques de la bourgeoisie comme classe hégémonique et lié à [...] l'idéal de la 'prêtresse du foyer'¹⁴⁵ ».

« *Ángel del hogar* », « reine du foyer » ou encore « *angel in the house* » sont autant de formules pour désigner un même paradigme de femme. Il fut initialement établi, au niveau législatif, par le Code napoléonien de 1804 et ses multiples ramifications à l'échelle

¹⁴³ « [Eso de no haber tenido nunca una peseta ha sido] uno de los grandes tormentos [de mi vida] »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *op. cit.*, p. 148-149.

¹⁴⁴ SOHN, Anne-Marie, « Les rôles féminins en France et en Angleterre » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 166.

¹⁴⁵ « [...] modelo tradicional de 'feminidad' desarrollado a lo largo del siglo XIX desde las propuestas ideológicas de la burguesía como clase hegemónica y vinculado [al] ideal del 'ángel del hogar' »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 205.

européenne puis renforcé par un persistant discours normatif sur l'inégalité entre les sexes – ou discours de la domesticité. Ce modèle d'origine bourgeoise peu à peu intériorisé par l'ensemble des classes sociales était indissociable du modèle patriarcal traditionnel. Il se fondait sur une vision naturaliste du féminin et du masculin, bénéficiait du soutien de l'Église et ne fut véritablement concurrencé qu'au sortir de la Première Guerre mondiale par un nouveau modèle féminin connu en Espagne comme la « *moderna* », en France comme la « garçonne » et en Angleterre comme la « *flapper* »¹⁴⁶.

Selon le premier modèle, la femme est définie avant tout par des fonctions d'épouse et de mère qui lui assignent un unique champ d'action : le foyer. A la division sexuée des tâches, des rôles et des responsabilités s'ajoute dans ce sens une répartition sexuée des champs d'action. Les prérogatives féminines se limitent à l'espace domestique, privé tandis que l'espace public est, lui, réservé à un homme posé par contraste comme « citoyen, travailleur, chef de famille, unique pourvoyeur à l'économie de la famille et unique sujet politique »¹⁴⁷. Cette mise sous tutelle masculine – d'abord du père puis de l'époux – renvoie à la prétendue infériorité d'une femme dont les élites des trois pays qui nous intéressent ici, dessinèrent un « portrait moral qui valoris[ait] la sensibilité au détriment de l'intelligence, le dévouement et la soumission aux dépens de l'ambition ou de spéculations intellectuelles excédant ses forces et menaçant sa féminité »¹⁴⁸.

Le cas de la société bourgeoise allemande du XIX^{ème}, incarnée dans notre étude par Anna Seghers, peut être rapproché par certains aspects de ce modèle mais se caractérise avant tout par un particularisme : le lien féminité/germanité.

Le XIX^{ème} siècle a été, en Allemagne comme ailleurs, celui de la construction nationale. La révolution de 1848, la réaction contre-révolutionnaire des années 1850, la libéralisation progressive des années 1860 et surtout la guerre franco-allemande de 1870 furent autant d'évènements qui accentuèrent l'indissociabilité des identités nationale et de genre. Le partage traditionnel sexué des rôles assignait aux femmes allemandes une fonction symbolique d'éducatrice et de gardienne des valeurs nationales. Selon le discours dominant de la première moitié du siècle, les Allemandes étaient dans ce sens les garantes des traditions

¹⁴⁶ Voir MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *op. cit.*, p. 75, GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *op. cit.*, p. 121.

¹⁴⁷ « [...] ciudadano, trabajador y cabeza de familia, único proveedor de la economía familiar y único sujeto político »: NASH, Mary, « Mujeres, conciencia de género y movilizaciones sociales » dans CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008, p. 118. Voir également AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 205 et MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 172.

¹⁴⁸ SOHN, Anne-Marie, « Les rôles féminins en France et en Angleterre » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 168.

germaniques et même les féministes radicales comme Louise Otto¹⁴⁹ se gardèrent bien de remettre en cause cette vision.

L'émergence, à cette époque, de revendications spécifiquement féminines – dans le sens d'une volonté d'autonomie, d'intervention dans l'espace public et d'obtention d'un nouveau statut – ne fait aucun doute. Cependant, elle se vit contrebalancée par une conscience aiguë des limites à ne pas dépasser. De façon générale et depuis 1830 plus particulièrement, on assista en Allemagne au rejet de l'« émancipation féminine » et au repli sur une séparation fondée sur le genre. Dans les milieux de la bourgeoisie d'affaires et de la bourgeoisie intellectuelle, cette ségrégation de genre excluant les femmes de l'éducation ou encore du droit à la propriété avait été en s'accroissant depuis le début d'un siècle marqué par la réaffirmation des préjugés diffusés au XVIII^{ème} siècle. Ils maintenaient au centre de l'identité féminine une « grâce végétale permanente¹⁵⁰ ». Cette métaphore est bien proche des femmes-fleurs des préraphaélites que se devaient alors d'imiter les femmes des classes aisées britanniques¹⁵¹. Elle s'éloigne, en revanche, de la « masculinité » décriée et extravagante des « tricoteuses » françaises ou de leurs contemporaines politiquement engagées en 1789 dans des milieux révolutionnaires pourtant peu tendres avec les femmes comme le montre le sort réservé à Olympe de Gouges¹⁵². C'est également à partir du repoussoir français que naquit, dans les années 1860, le modèle de la bonne mère au foyer allemande. Nous retrouvons à travers ce dernier l'idée de prétendues vertus maternelles et domestiques à la base d'une stricte répartition des rôles selon le sexe et de l'éloignement des femmes de la sphère masculine des affaires et de la politique. Ce rôle fut exacerbé par la guerre de 1870 qui, outre poser les femmes en gardiennes de l'honneur national, les vit exalter leur appartenance à la nation allemande. Bien qu'en partie stratégique, cette soumission volontaire ne produisit pas, suite à la proclamation de l'Empire allemand en 1871, les effets escomptés et lorsqu'Anna Seghers vit le jour, les normes genrées propres à la société patriarcale étaient encore bien en vigueur.

Face à cette quasi unanimité se dresse le dernier cas de notre étude, un cas singulier. Il vient illustrer la réalité tout aussi singulière d'une Russie socialement et économiquement en

¹⁴⁹ PRIMI, Alice, « Construction nationale et construction des identités de genre en Allemagne (1848-1870) », *Trajectoires* [En ligne], n° 1 « Masculin-Féminin », 2007.

Adresse URL : <http://trajectoires.revues.org/index103.html>. Consulté le 24 février 2012.

¹⁵⁰ FREVERT, Ute et NOIRIEL Gérard, « Classe et genre dans la bourgeoisie allemande du XIX^{ème} siècle » dans *Genèses*, n°6, « Femmes, genre, histoire », 1991, p. 14.

¹⁵¹ SOHN, Anne-Marie, « Les rôles féminins en France et en Angleterre » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 168.

¹⁵² Voir http://www.aidh.org/Biblio/Text_fondat/FR_03.htm. Consulté le 03 octobre 2012.

retard par rapport au reste de l'Europe mais novatrice quant à bien des débats d'idées et leur mise en pratique¹⁵³.

Dès le XIX^{ème} siècle, les femmes russes jouissent de droits plus étendus que le reste des Européennes. L'existence de conventions de genre traditionnelles telles que la puissance maritale ne s'accompagne d'aucune oppression systématique et n'empêche en rien les femmes d'être « un sexe très représentatif et très représenté ¹⁵⁴ ». Impliquées dans les divers mouvements sociaux, politiques ou religieux, elles jouissent très rapidement d'une situation à peu près équivalente à celles des hommes qui, depuis les classes paysannes jusqu'aux élites, les traitent avec respect. Ce double facteur permet l'émergence, dès les années 1840, d'une réflexion autour de l'émancipation féminine qui prend corps sous l'impulsion de l'abolition du servage en 1861. Dès lors l'identité féminine et le mouvement d'émancipation s'affirment jusqu'à voir se créer, dans le sillage de la révolution de 1905 et au moment où Agnia Barto voit le jour, des organisations modérées ainsi qu'un mouvement féministe actif indépendant et urbain (1905-1908). Ce n'étaient toutefois là que les prémices d'un phénomène dont le point culminant fut la Russie soviétique dépeinte par Françoise Navailh comme un « immense laboratoire d'expérimentation sociale¹⁵⁵ ».

Si nous laissons de côté la spécificité russe pour nous focaliser sur le discours de la dépendance et de l'exclusion qui caractérise les bourgeoisies européennes, comment expliquer que les femmes de notre étude se soient éloignées du modèle féminin auquel leurs origines les prédestinaient au point de figurer, entre 1936 et 1939, parmi les défenseurs actifs de la République espagnole ? Existe-t-il des éléments qui, dans leur enfance, pouvaient laisser présager qu'elles se lanceraient sur la voie d'un engagement pourtant si éloigné de leur « supposée place naturelle¹⁵⁶ » tout comme des conventions et des convenances propres à leur classe sociale d'origine ? Et si tel est le cas, relevaient-ils de la prédisposition – et donc d'un facteur purement individuel – ou au contraire d'influences et de facteurs davantage en lien avec leur environnement familial ?

¹⁵³ Nous nous basons ici sur un séminaire de Master 2 consacré à « L'émancipation de la femme en Russie » auquel nous avons assisté en 2005-2006 à l'Université de Caen (Basse-Normandie).

¹⁵⁴ GRUEL-APERT, Lise, *op. cit.*, p. 318.

¹⁵⁵ NAVAILH, Françoise, « Le modèle soviétique » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *op. cit.*, p. 325.

¹⁵⁶ « supuesto lugar natural »: CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 180.

1.3.2 - Environnement familial et prédispositions

Il est parfois malaisé d'établir la frontière entre ce qui, dans leur enfance, relève de la prédisposition et ce qui peut être attribué à leur environnement familial. Cependant, si nous nous basons sur cette bipartition entre facteurs individuels et familiaux, il est possible de répartir les femmes de notre étude en deux profils majeurs.

Le premier est celui d'une enfant issue de milieux traditionalistes mais très vite entrée en opposition avec les « préjugés de genre¹⁵⁷ » propres à ces derniers. Loin de se conformer à la vision d'une respectabilité féminine synonyme de maternité et de domesticité, elle manifeste dès son jeune âge une volonté de se démarquer au sein d'un environnement familial vécu comme un carcan et une entrave. Cet anticonformisme inné est du moins celui que revendiquent bien des intellectuelles européennes dans leurs mémoires ou autobiographies. Les souvenirs de leur enfance y sont présentés comme un combat au cours duquel toutes soulignent leur détermination et leur résistance. Nous ne saurions ici mesurer avec précision la part de « recreation¹⁵⁸ » et de mise en scène de soi à l'œuvre dans ces écrits. Mais là n'est pas notre objectif. L'essentiel réside davantage pour nous dans les enseignements à tirer de ce constat, d'un point de vue psychologique.

La récurrence de cette idée de rébellion suffit à montrer combien l'environnement familial et les patrons de comportement ou conventions sociales qui lui étaient associés furent vécus par elles comme un obstacle, un empêchement. Elle vient de plus mettre en lumière un trait de caractère commun et distinctif. Au-delà de cette attitude de rejet, elle reflète la conscience que toutes avaient alors déjà du traitement différencié réservé aux enfants en fonction du sexe, leur conscience d'elles-mêmes et de leur singularité.

L'exemple maintes fois repris de la discussion entre Concha Méndez et un ami de ses parents est sur ce point le plus éloquent :

¹⁵⁷ « [...] prejuicios de género »: KIRKPATRICK, Susan, *op cit*, p. 28.

¹⁵⁸ Sur ce point voir MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007, p. 29.

Al presentarnos al señor, éste preguntó a mis hermanos : “Pequeños, ¿qué queréis ser de mayores?”. No recuerdo lo que contestarían, pero viendo que a mí no me preguntaba nada, teniendo toda la cabeza llena de sueños, me le acerqué y le dije: “Yo voy a ser capitán de barco”. “Las niñas no son nada”, me contestó mirándome.
Las niñas no son nada. Por estas palabras le tomé un odio terrible a este señor. ¿Qué es eso de que las niñas no son nada? Empecé a pensar. Yo era una niña que estaba inconforme con mi medio ambiente¹⁵⁹.

Pour cette aînée de onze enfants, la prise de conscience semble avoir été aussi brutale que déterminante puisqu’elle débouche sur une affirmation identitaire. Il est pour elle hors de question de se satisfaire du « n’être rien » auquel les adolescentes de sa condition étaient destinées. Comme beaucoup d’autres, elle affirme également à travers ce récit avoir su, de façon précoce, le sens qu’elle voulait donner à sa vie ainsi que les conséquences qu’allaient immanquablement entraîner ce choix transgressif.

Le foisonnement d’anecdotes de ce genre dans les trajectoires des Espagnoles engagées auprès de la République en 1936 a été mentionné dans bien des études. La perspective comparative de notre travail gagne selon nous à être étendue à l’échelle internationale dans la mesure où elle fait apparaître des similitudes frappantes. L’envie première de Concha Méndez fait dans ce sens écho à celle d’Andrée Viollis qui voulut dans un premier temps devenir marin et ressentit son premier véritable sentiment d’injustice en apprenant qu’il était interdit à une jeune fille d’intégrer l’École Navale. La poursuite de désirs atypiques débouche dans un cas comme dans l’autre sur la découverte de l’inégalité entre les sexes de même qu’elle tend à poser la transgression en trait de caractère, voire en vocation.

Parfois, ce tempérament souvent qualifié de rebelle se dote d’une charge revendicative plus forte encore puisqu’il se forge en réaction à une figure parentale.

Il s’agit souvent de la mère qui, de façon générale, constitue au sein du cercle familial la première vitrine de la condition féminine et en impose un modèle. Celle de chacune des intellectuelles concernées ici devint plus précisément l’incarnation d’un modèle de femme comme gardienne des convenances et un repoussoir au regard duquel elles décidèrent bientôt de se construire. Clara Malraux, petite fille modèle et choyée, présente dans ce sens sa mère comme une « victime des formes sociales de son temps¹⁶⁰ » dont elle ne comprenait ni ne

¹⁵⁹ ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 26.

¹⁶⁰ Citée dans KIEJMAN, Claude-Catherine, *Clara Malraux l’aventureuse*, Paris, Arléa, 2008, p. 23.

tolérait les activités factices et la passivité. A l'incompréhension se substituent parfois des sentiments plus extrêmes et des réactions plus radicales. C'est notamment le cas avec Nancy Cunard qui ayant souffert, dans son jeune âge, de l'absence et du désintérêt de sa mère, finit par rompre avec elle et avec les codes et les pratiques qu'elle incarnait.

Innés ou forgés en opposition au modèle féminin dominant dans leur cercle familial le plus proche, ce tempérament transgressif et ce positionnement à contre-courant valurent très tôt aux futures intellectuelles bien des déconvenues et des pressions. Celles-ci ne les empêchèrent cependant pas, quelques années plus tard, d'oser défier publiquement l'ordre imposé.

Le deuxième profil majeur s'articule autour d'un rapport de force inverse entre le facteur individuel et l'influence de l'environnement familial.

Il s'agit cette fois d'enfants issues de classes aisées mais progressistes et élevées dans un climat de liberté en rupture avec tous les « corsets idéologiques et doctrinaires¹⁶¹ » de l'époque. Plus que toute prédisposition, c'est cette fois la dynamique familiale qui est primordiale dans la formation des tempéraments et dans la détermination des aspirations des fillettes. A l'inverse de ce que nous remarquons dans le profil précédent, toutes sont orientées dès leur enfance vers un modèle de femme indépendant et actif et se construisent en accord avec leur environnement familial, voire s'en inspirent.

Les écrits autobiographiques des Espagnoles et des étrangères sont là encore d'un intérêt précieux tant ils permettent d'identifier clairement les membres du cercle le plus étroit très vite admirés et érigés en modèles à imiter. Du fait de l'appartenance à des classes aisées des femmes de notre étude, il n'est pas rare de voir surgir, parmi ces derniers, quelques-unes des figures notoires d'un tournant de siècle marqué du sceau de la modernité au sens d'« étiquette englobante pour une période historique et une vision du monde définie en opposition à la tradition et au passé¹⁶² ».

Dans *Memoria de la Melancolía*, des décennies après, María Teresa León déclare :

¹⁶¹ DOMINGO, Carmen, *María Teresa y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008, p. 15.

¹⁶² « [...] etiqueta totalizadora para un período histórico y una visión del mundo definidos por oposición a la tradición y al pasado »: KIRKPATRICK, Susan, *op. cit.*, p. 13. Ce terme est à différencier de la "modernisation" au sens de processus de développement socio-économique qui suppose des innovations scientifiques et technologiques, l'industrialisation et un marché capitaliste en expansion ainsi que d'un « modernisme » entendu comme réponse esthétique à ces changements.

Dentro de mi juventud se han quedado algunos nombres de mujer :
María de Maeztu, María Goyri, María Martínez Sierra, Zenobia Camprubí,
[...] Doña Blanca de los Ríos [...] ¹⁶³.

Cette remarque est porteuse de sens, ne serait-ce que par l'identité des femmes évoquées. Toutes sont des intellectuelles et femmes de lettres ayant joué un rôle déterminant dans le mouvement pour l'émancipation féminine en Espagne. Les trois plus âgées, María Goyri (1873-1955), María Martínez Sierra (1874-1974) et Blanca de los Ríos (1862-1956), avaient été les premières à faire de la plume un instrument de dénonciation et une tribune depuis laquelle exposer leur vision critique de la société de leur temps et de la place que celle-ci réservait aux femmes. Les deux autres, María de Maeztu (1882-1948) et Zenobia Camprubí (1887-1956) avaient quant à elles mis en pratique cette conscience sociale en oeuvrant pour l'incorporation des femmes au monde du travail ¹⁶⁴. Cependant, un recoupement avec l'enfance de María Teresa León confère à cet hommage une portée plus personnelle encore. En effet, la deuxième femme citée était, comme nous le soulignons plus tôt, la cousine de la mère de María Teresa León. Elle donna à cette dernière accès au monde libre-penseur madrilène du début du XX^{ème} siècle. Dès les premières pages de son autobiographie, elle met en évidence l'impact sur sa construction de l'attitude et de l'image de cette parente « capable de répondre à toutes [ses] questions » et qui figurait, du fait de son doctorat en philosophie et lettres, parmi les actrices de l'« ascension vers l'égalité ¹⁶⁵ ». Notoriété et intimité se mêlent également dans le cas de María Zambrano mais le terme d'influence n'est, selon nous, pas assez fort pour rendre compte du rôle joué, dans sa trajectoire, par son père. Nous parlerons davantage d'héritage puisque la philosophe demeura toujours fidèle aux valeurs et à l'idéologie dans lesquelles cet éducateur socialiste et humaniste, grand ami du poète Antonio Machado, l'avait élevée.

Pour d'autres, une influence tout aussi forte émana d'éléments du cercle familial le plus privé et plus précisément de mères posées, cette fois, en inspiratrices. Bien des exemples pourraient être exposés ici, depuis les liens ayant uni Isabel Oyarzábal de Palencia et sa mère dont les promenades en solitaire et le goût pour la culture « défi[aient] les idées de Malaga

¹⁶³ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 513-514.

¹⁶⁴ Voir GÓMEZ BLESA, Mercedes, *op. cit.*, p. 62 et 126 et MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *op. cit.*, p. 41-42.

¹⁶⁵ « [...] capaz de contestar [...] todas sus preguntas [...] esa ascensión hacia la igualdad » : LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 89. María Goyri (1868-195) fut une des pionnières de la philologie moderne et la première femme à étudier à l'université en 1891-1892. Voir FLECHA GARCÍA, Consuelo, *Las primeras universitarias en España 1872 - 1910*, Madrid, Narcea, 1996, p. 137.

quant au bon comportement pour les femmes¹⁶⁶ » jusqu'à la relation qu'entretint Anna Seghers avec sa mère, femme aux valeurs humanistes et engagée dans bien des entreprises caritatives.

Qu'ils aient ou non fait intervenir des figures publiques, ces contacts et ces stimulations se rejoignent et confirment l'idée de fillettes encouragées à voir au-delà de la pureté, de la beauté et de la passivité propres au modèle féminin traditionnel d'inspiration bourgeoise afin de se penser et de penser par elles-mêmes.

Les deux profils que nous avons établis mettent en évidence la combinaison de facteurs individuels et de facteurs familiaux. Dans le premier comme dans le second, l'atmosphère familiale et les prédispositions interfèrent et se corroborent pour dessiner des personnalités très tôt en rupture avec le modèle féminin dominant parmi les classes privilégiées européennes. Toutes peuvent donc être qualifiées de filles de leur temps dans la mesure où elles incarnèrent, dès leur enfance, les mutations alors en cours dans leurs sociétés respectives en matière de condition féminine.

1.3.3 - Inscription urbaine et mixité

Cette ouverture et cette réceptivité aux courants de la modernité tiennent selon nous à deux caractéristiques essentielles de l'extraction des futures intellectuelles : son inscription urbaine et sa mixité.

1.3.3.1 - La ville comme espace d'origine

L'analyse de leurs origines met en évidence l'importante concentration des Espagnoles à Madrid, des Françaises à Paris et des Anglaises à Londres, soit les capitales européennes les plus ouvertes de l'époque. Cette polarisation ne peut être fortuite et souligne l'ambivalence de la relation que toutes entretenirent avec la ville.

D'une part, nous savons combien la ville constitue un précieux indicateur des mutations sociales, sociétales et mentales. Son histoire, loin de se limiter à celle du tissu

¹⁶⁶ « challenging all Malaga ideas of good behaviour for women »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 2.

urbain, reflète celle de ses habitants, au sens de leurs formes de vie, leurs pratiques, leur sensibilité et leur système de représentations¹⁶⁷. Les premières années de la vie des Espagnoles coïncident dans ce sens avec un moment d'inflexion dans l'histoire urbaine. La ville, développée au milieu du XIX^{ème} siècle en fonction des intérêts de la haute bourgeoisie fait l'expérience, au tournant du siècle, d'une modernité dont l'impact se fait sentir jusque dans les habitudes et les relations sociales. La trajectoire de la bijouterie du père de Margarita Nelken et les déménagements successifs de la famille jusqu'au centre de Madrid sont dans ce sens particulièrement éclairants. Outre souligner la prospérité économique de la famille dans les premières années du XX^{ème} siècle, ils illustrent l'évolution d'une ville pensée comme « représentation sociale¹⁶⁸ » dont le centre devint alors le siège du pouvoir économique et politique.

D'autre part, la ville convertie en capitale sous l'effet de la modernisation devint alors un observatoire et une porte d'entrée privilégiée vers les nouveaux courants de pensée, les nouvelles représentations et les nouvelles relations de genre. Cet état de fait se vérifie, pour bien des femmes de notre projet, par l'attraction et même la fascination exercées sur elles par la ville. Pour Concha Méndez Cuesta, les souvenirs de vacances d'été passées à Saint Sébastien sont souvent associés à un sentiment de galvaudage¹⁶⁹. Dans un même ordre d'idées, Ernestina de Champourcin avouera s'être sentie, lors d'un séjour dans la demeure familiale de La Granja, comme « une poule dans une basse cour étrangère¹⁷⁰ ».

L'appartenance à la ville est dans un cas comme dans l'autre assumée, revendiquée et la capitale posée comme le seul espace susceptible de les contenir, le seul univers capable de les contenter. De façon significative, Rosa Chacel s'efforce elle aussi de s'y enraciner en évoquant, dans un de ses nombreux textes autobiographiques, les « activités urbaines » d'un début de vie marqué par une « bienheureuse facilité¹⁷¹ ». Toutes trois veulent donner l'impression qu'elles avaient entrevu, dès les premières années du XX^{ème} siècle, la « ville cosmopolite [, le] centre culturel de première importance¹⁷² » que Madrid ne tarda pas à devenir. Envisagé dans une perspective de genre, cet attachement à l'atmosphère et aux pratiques sociales madrilènes prend un sens singulier. Comme nous le verrons, c'est bien

¹⁶⁷ Voir AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 9.

¹⁶⁸ « representación social »: *Idem*, p. 95.

¹⁶⁹ Voir VALENDER, James, *Manuel Altolaguirre y Concha Méndez, poetas e impresores*, Madrid-Málaga, Residencia de Estudiantes-Centro Cultural de la Generación del 27, 2001, p. 43.

¹⁷⁰ « gallina en el corral ajeno »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *CHAMPOURCIN, Ernestina de – CONDE, Carmen, Epistolario*, Madrid, Castalia-Patronato Carmen Conde-Antonio Oliver, 2007, p. 313.

¹⁷¹ « [...] actividad urbana [...] una gloriosa facilidad »: CHACEL, Rosa, « Rosa mística » dans *op. cit.*, p. 527.

¹⁷² « una ciudad cosmopolita [,] un centro cultural importantísimo »: ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 31.

parmi les classes moyennes et les classes urbaines aisées auxquelles les intellectuelles appartenaient que se diffusa, dans les années 1910-1920, le nouveau modèle identitaire féminin. Les villes mirent donc les futures intellectuelles aux premières loges du vent de modernité qui souffla bientôt sur le vieux continent, remettant en question les relations de genre traditionnelles et les fonctions sociales attribuées à chacun.

L'idée d'une ville comme espace d'ouverture et d'influence privilégié mériterait que nous traitions ici du cas spécifique d'Anna Seghers qui pour être née à Mayence, sur la rive gauche du Rhin, fut très tôt sensibilisée et réceptive à d'autres cultures, particulièrement la culture française¹⁷³. Toutefois, cette acculturation et le biculturalisme qui en résulte ne constituent en rien un trait distinctif au sein de notre panel. Nous nous y référerons par conséquent pour traiter de la dernière caractéristique commune à bien des intellectuelles et à notre sens décisive pour la suite de leurs trajectoires: la mixité de leurs origines.

1.3.3.2 - Des origines mixtes

Dans une Europe historiquement structurée sur la base de normes de « monoculturalité », la présence, à la tête des familles de bien des Espagnoles et des étrangères, de parents originaires de pays différents s'accompagne inmanquablement d'interrogations d'ordre identitaire. En quoi cette mixité se manifesta-t-elle dans leur enfance ? Ce biculturalisme provoqua-t-il chez les unes et les autres un sentiment d'identité spécifique ? Et dans quelle mesure pouvons-nous avancer que cette double identité joua un rôle dans leur décision de s'engager, en 1936, auprès de la République en guerre ?

Près de la moitié des femmes de notre projet sont nées de couples mixtes, ce qui les éloigne d'emblée du schéma traditionnel de mariages arrangés entre proches. La mère de Nancy Cunard était, comme nous le soulignons, américaine. Celle d'Isabel Oyarzábal de Palencia était écossaise et celle d'Andrée Viollis, d'origine italienne, de même que le père de Concha Méndez Cuesta. La mère de Rosa Chacel était vénézuélienne, celle d'Ernestina de Champourcin, uruguayenne et son père d'origine française. Quant à la famille de Margarita Nelken, elle était originaire d'Europe centrale.

¹⁷³ CANTELOUBE, Marie-Laure, *Anna Seghers et la France*, thèse sous la direction de Anne Saint Sauveur, Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 43.

Cette double identité valut à toutes, outre l'ouverture d'esprit précédemment évoquée, un plurilinguisme précoce qui détermina dans une grande mesure leurs premières activités. Depuis le XIX^{ème} siècle, la pratique des langues avait ouvert aux femmes l'horizon nouveau de la traduction. Margarita Nelken, puisqu'elle parlait « un français impeccable¹⁷⁴ » et possédait des notions d'allemand et d'italien fut très rapidement chargée de la traduction, vers ou depuis l'espagnol, d'œuvres d'Élie Faure, de Pío Baroja ou encore de Franz Kafka¹⁷⁵. Isabel Oyarzábal de Palencia usa, elle, de sa connaissance de l'anglais, du français et dans une moindre mesure, de l'allemand pour traduire des ouvrages scientifiques, littéraires et des pièces de théâtre¹⁷⁶. Si sa maîtrise de l'anglais était due aux origines de sa mère, celle du français lui vint de Mademoiselle Marie, la gouvernante française de la famille¹⁷⁷. Nous retrouvons là une pratique largement répandue dans les milieux bourgeois européens où la garde et l'éducation des enfants étaient confiées à des étrangères. Jusqu'à la Première Guerre mondiale, la langue dominante demeura le français, ce qui explique pourquoi bien des futures intellectuelles furent, comme la plupart des filles et des fils de bonne famille de l'époque, élevées dans cette langue. Nancy Cunard eut plusieurs gouvernantes successives qui jouèrent un rôle majeur dans sa pratique parfois sommaire de six ou sept langues. Clara Malraux fut, elle, confiée à une gouvernante tchèque, la calviniste Amalie Estérak, qui devait constituer la seule ombre au tableau de son enfance et le moteur de sa « première velléité d'insubordination¹⁷⁸ ».

Ce bilinguisme de naissance et la confrontation précoce avec d'autres langues leur donnèrent des facilités en matière d'apprentissage des langues étrangères.

La question de la maîtrise des langues prend un sens tout particulier si on l'envisage dans la perspective de l'internationalisation de la guerre d'Espagne. En d'autres termes, la maîtrise du castillan constituait-elle un point commun à toutes les étrangères s'étant déplacées en territoire républicain ? Agnia Barto est la seule dont nous savons avec certitude qu'elle l'ignorait totalement¹⁷⁹. Des Anglaises, seule Sylvia Townsend Warner rencontra des difficultés puisqu'en 1937, elle avouait être soulagée de savoir que Valentine Ackland « comprenait l'espagnol¹⁸⁰ ». Nancy Cunard avait, elle, appris le castillan et le catalan suite à

¹⁷⁴ AGA (10)95 CAJA 54/11236/2000.

¹⁷⁵ AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

¹⁷⁶ AMAE, R-1021, Exp. 3: réponse d'Isabel Oyarzábal de Palencia à une circulaire du 29 juillet 1937.

¹⁷⁷ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 34.

¹⁷⁸ BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Grasset, 2010, p. 21.

¹⁷⁹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 21.

¹⁸⁰ « It is probably a good thing you **understood Spanish** »: Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left) 50/4: lettre de Sylvia Townsend Warner à Valentine Ackland du 15/10/1937.

un voyage en Espagne réalisé au début des années 1920. En revanche, la barrière de la langue semble avoir été d'une importance considérable pour les Françaises et surtout pour Clara Malraux. Bien que polyglotte, sa maîtrise de l'allemand, du russe, de l'italien et de l'anglais ne purent pallier à une méconnaissance telle du castillan que dans l'Espagne de la guerre, elle se sentit, pour la première, « exclue [...] non par l'esprit [...] mais par la langue¹⁸¹ ». Nous n'avons trouvé aucune preuve définitive concernant Simone Weil et tout laisse à penser qu'Andrée Viollis était, elle, davantage à l'aise en anglais¹⁸². Quant à Anna Seghers, son origine rhénane et l'intérêt de sa famille pour la culture française ne lui assurèrent pas la maîtrise de la langue de Molière, une lacune qu'elle vivrait dans les années 1930 comme une douloureuse entrave¹⁸³. Cette grande variété rend compte de l'importance acquise, pendant des épisodes comme la guerre d'Espagne, de la maîtrise des langues étrangères. Terre de la différence, la langue allait plus que jamais constituer un obstacle que toutes s'efforcèrent, dans la mesure de leurs capacités, de surmonter.

De même que l'apprentissage tardif du castillan par certaines étrangères prouve que leur plurilinguisme ne fut pas uniquement déterminé par la mixité de leurs origines parentales, celle-ci eut bien d'autres effets sur leur trajectoire. A ce que nous présenterons avec Aránzazu Usandizaga comme une « vocation polyglotte¹⁸⁴ » vinrent s'ajouter une curiosité et une ouverture au monde renforcées par le goût et la pratique précoce du voyage.

Nous avons souligné l'impact sur l'esprit de la jeune Carmen Conde des années passées à Melilla. Pour Isabel Oyarzábal de Palencia, ce sont les séjours annuels dans la famille écossaise de sa mère qui commencèrent, dès ses sept ans, à lui ouvrir les yeux sur la diversité des cultures, des organisations sociales et des courants de pensée existants en Europe. Ces deux exemples, bien qu'ils renvoient à des voyages involontaires, reflètent une pratique sociale apparue en Europe au XIX^{ème} siècle et représentative de l'évolution alors en cours en matière de visibilité des femmes.

Face aux tentatives des hommes pour « endiguer la puissance montante des femmes¹⁸⁵ », on assista à l'apparition et à l'essor d'un phénomène d'élargissement et de prise

¹⁸¹ BONA, Dominique, *op. cit.*, p. 284.

¹⁸² Sa maîtrise de l'anglais est attestée par sa traduction de la nouvelle de Mary Wilkins Freeman, *A Humble Romance-Humbles Amours*, publiée sous la forme d'un feuilleton dans *l'Écho de Paris* entre fin octobre et début novembre 1908.

¹⁸³ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 544.

¹⁸⁴ « vocación políglota »: USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjerías en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 127.

¹⁸⁵ PERROT, Michelle, « Sortir » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 539.

de possession de l'espace par ces dernières. A travers cette libération physique, elles manifestaient leur volonté de se libérer moralement et de passer de la soumission à l'indépendance. Les futures intellectuelles étaient, en quelque sorte, les héritières des voyageuses occidentales de la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle. Tout comme elles, elles virent leur géographie mentale et leur culture fortement influencées par ces voyages et ces séjours à l'étranger. Et tout comme elles, elles contribuèrent à travers eux à la rupture de l'enfermement féminin et au recul des frontières liées au sexe. Dans ce sens, nous pouvons d'ores et déjà souligner que pour bon nombre d'entre elles, le voyage devint rapidement, une pratique récurrente et révélatrice d'un besoin de trouver, face à l'ambiance oppressive de leurs milieux d'origine, un espace de liberté où « choisir [sa] propre voie¹⁸⁶ » et développer sa propre personnalité.

Au terme de cette analyse des origines des femmes de notre étude, nous pouvons conclure à l'existence entre elles d'éloquents dénominateurs communs. La réflexion autour de leurs dates de naissance, de leurs nationalités et de leur extraction sociale a permis de déterminer les contours d'un profil-type marqué par une propension à la singularité et par extension, à l'engagement. Au gré d'une combinaison de facteurs individuels, familiaux et conjoncturels, toutes présentaient d'ores et déjà, dans leur enfance, une personnalité en friche et déjà assez affirmée pour se démarquer de l'ensemble des filles de leur temps. La singularité des unes et des autres ne tarda pas à s'intensifier et leurs préoccupations à confirmer leur appartenance à une communauté certes marginale mais néanmoins significative des nouveaux courants de pensée soufflant alors sur l'Europe.

¹⁸⁶ « [...] choose my own way »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 64. Le surlignage est de nous.

Chapitre 2 - Formation et premières préoccupations

Aussi bien logiquement que chronologiquement, la question des origines conduit à celle de la formation intellectuelle. Les trois facettes constitutives de la première, à savoir l'époque, la nationalité et l'extraction sociale, interfèrent et déterminent l'accès à la seconde que nous entendrons ici comme éducation et instruction.

La distinction sémantique est ici essentielle de par sa dimension genrée. Dans les cinq pays européens que recouvre notre étude, dans les années de formation des futures intellectuelles, l'éducation se voulait traditionnellement morale et destinée aux filles dans l'espace privé. L'instruction était, elle, réservée aux garçons et inscrite dans l'espace public. La mise en regard des trajectoires des unes et des autres nous permettra de voir si elles se conformèrent à cette bipartition ou, au contraire, si elles bénéficièrent de la « solide base culturelle – enseignement secondaire et dans quelques cas supérieur¹⁸⁷ » propre aux « modernes ». Tout en tenant compte des spécificités nationales, il nous faudra par ailleurs voir en quoi leur parcours initial vient éclairer le lien existant entre formation intellectuelle et émancipation au double sens d'affranchissement et de réalisation personnelle.

La remise en contexte de leur formation est indispensable à plus d'un titre.

Outre permettre d'évaluer leur représentativité, elle fait le jour sur l'état des sociétés au sein desquelles elles évoluèrent dans les premières décennies de leur vie. Le lien entre degré de développement national et situation des femmes a été maintes fois souligné. Dans son ouvrage de 1869, *L'assujettissement des femmes*, John Stuart Mill posait « l'élévation ou l'abaissement des femmes » comme « le plus sûr et le meilleur *criterium*, [...] la mesure la plus commode de la civilisation d'un peuple ou d'un siècle¹⁸⁸ ». L'élévation évoquée par le philosophe britannique doit être interprétée, dans le cas spécifique des femmes, comme un processus d'émancipation personnelle dont l'une des pierres angulaires est l'éducation. Préalable à toute capacité de réflexion et de décision, elle est la garante d'une indépendance et d'une liberté fondamentales : celles de la pensée.

¹⁸⁷ « sólida base cultural – enseñanza secundaria y en algunos casos, superiora »: ENA BORDONADA, Angela, « Introduction » dans ENA BORDONADA, Ángela (éd), *Novelas breves de escritoras españolas (1900-1936)*, Madrid, Castalia, 1990, p. 19-20.

¹⁸⁸ STUART MILL, John, *L'assujettissement des femmes*, Paris, Guillaumin, 1869, p. 45.

2.1 - L'éducation des filles dans les milieux privilégiés européens au tournant du XX^{ème} siècle : quelques remarques préliminaires

La situation de l'éducation féminine dans les cinq pays dont sont originaires les femmes de notre étude constitue un précieux indicateur de l'état des relations de genre existant alors en Europe. La mise en regard de l'Espagne, de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne et de la Russie permet de dégager, au-delà de spécificités sur lesquelles nous reviendrons, un phénomène commun et ambivalent. D'une part, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, des avancées en matière de scolarisation féminine s'étaient produites dans l'ensemble de l'Europe. D'autre part, d'importantes limites demeuraient, fondées sur des préjugés de genre persistants et une crainte de voir les fondements de la société sapés par l'accès des femmes aux choses de l'esprit. Une rapide présentation de la situation dans les divers pays concernés par notre étude va nous permettre de comprendre l'originalité de la formation et des démarches des futures intellectuelles.

Dans l'Espagne du début du XX^{ème} siècle, le taux d'analphabétisme féminin était de 70%, soit six points seulement en dessous du taux de 1860¹⁸⁹. Cette différence, toute modique soit-elle à première vue, est riche d'enseignements. Elle souligne tout d'abord l'existence d'un décalage chronologique entre l'Europe du Nord et l'Europe du Sud dans ce domaine. D'autre part, elle rend compte des difficultés liées à l'éducation des femmes dans une société où l'éducation avait longtemps été réservée à une minorité sociale. Si le siècle des Lumières avait placé la question de l'éducation au centre des préoccupations, ce n'est que dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle que celle des femmes fut abordée de façon plus spécifique. Les secteurs du libéralisme entamèrent à cette époque une importante réflexion et ne tardèrent pas à dénoncer l'état d'abandon et de prostration intellectuelle dans lequel se trouvaient alors les Espagnoles. La réalité socioculturelle n'était nullement favorable à ces dernières, tant du point de vue de la législation que des mentalités. A l'existence d'une ségrégation flagrante entre les sexes répondait une satisfaction à voir les filles condamnées au pis-aller de la « science domestique ». La Loi d'Instruction Publique – ou *Ley Moyano* – de septembre 1857 en constitue une parfaite illustration dans la mesure où, en imposant la scolarisation obligatoire des filles, elle renforça la différenciation des cursus selon les sexes. De plus, soulignons que si, depuis le *Sexenio Democrático* (1868-1874), l'accès des filles à

¹⁸⁹ YUSTA, Mercedes, « La Segunda República : significado para las mujeres » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 106.

l'enseignement primaire¹⁹⁰ fut facilement accepté, c'était uniquement car cet enseignement de type général ne remettait pas en question la distribution traditionnelle des rôles et préparait les Espagnoles à leur fonction d'épouse et de mère. La présence des femmes dans les degrés supérieurs rencontra, elle, de plus amples résistances comme en attestent les débouchés restreints offerts aux élèves des Écoles Normales d'Institutrices et l'ouverture, en 1910-1911, du premier lycée d'enseignement secondaire féminin. Cette amélioration, bien que progressive et parallèlement à l'entreprise des anarchistes prônant l'égalité de l'enseignement entre les sexes, est indissociable de l'action des secteurs du libéralisme et plus spécifiquement de l'entreprise « régénérationniste ¹⁹¹ » des institutionnistes. Influencés par la doctrine krausiste ¹⁹², ils estimaient que seules la science et la culture pouvaient mener à une transformation sociale en profondeur du pays et oeuvrèrent, à partir des années 1870, à la démocratisation et à la rénovation de l'instruction. Leur impact sur les trajectoires de l'élite intellectuelle des premières décennies du XX^{ème} siècle, et donc sur les Espagnoles de notre panel, fut décisif.

En France comme en Angleterre, une inflexion se produit à la fin des années 1860¹⁹³. Avant cette date, l'essentiel reste la préparation des jeunes filles de bonne famille au rôle traditionnel de mère et d'épouse. L'éducation féminine est indexée à l'exaltation de la féminité et des devoirs lui étant associés. En dépit du monopole séculaire de l'Église, la première moitié du XIX^{ème} siècle voit la création, de part et d'autre de la Manche, d'institutions laïques en lien avec la « montée de [l'] idéologie domestique¹⁹⁴ ». Les jeunes filles de la bourgeoisie reçoivent dans ce sens un enseignement élaboré en fonction des rôles sociaux assignés, de type familial et dans des établissements à effectifs réduits pour les Anglaises, de caractère public et institutionnel pour les Françaises. A partir de la fin des années 1860, la situation évolue. En France, le développement de l'enseignement secondaire féminin s'inscrit dans l'essor de l'enseignement général suite à la victoire allemande de 1870, interprétée comme une victoire des instituteurs prussiens autant que de l'armée. Il est surtout

¹⁹⁰ Séminaire de Rosa Capel : « Structure du système éducatif espagnol entre 1868 et 1936 ». Voir également CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008.

¹⁹¹ Nous nous inspirons ici, en le francisant, de l'adjectif « regeneracionista ».

¹⁹² Voir TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Medio siglo de cultura española (1885-1936)*, Madrid, Tecnos, 1970, p. 51 et s.

¹⁹³ ROGERS, Rebecca, « DE BELLAIGUE (Christina), *Educating Women. Schooling and Identity in England and France, 1800-1867* », *Histoire de l'éducation* [En ligne] n° 117, 2008.

Adresse URL : <http://histoire-education.revues.org/index582.html>. Consulté le 06 mars 2011

¹⁹⁴ *Ibidem*.

consolidé par la loi Camille Sée du 21 décembre 1880 qui institue un enseignement secondaire féminin public. Dans les années qui suivent, c'est l'enseignement primaire que l'on réforme en instaurant la scolarité obligatoire entre six et treize ans, gratuite et laïque. En Angleterre, les enquêtes de la *School Inquiry Commission* aboutissent à l'ouverture de pensionnats rénovés. Au tournant du siècle, les deux pays continuent à scolariser les filles et ce phénomène est marqué, à la différence de l'Espagne, par une progression régulière. Rose-Marie Lagrave souligne dans ce sens qu'en France, la parité scolaire est atteinte dans l'enseignement primaire dès 1901¹⁹⁵ tandis que dans le secondaire, objet de toutes les aspirations, les filles représentent en moyenne le quart des effectifs masculins. Ce déséquilibre met en évidence la permanence de considérations de genre qui incitent les jeunes filles à limiter leurs ambitions intellectuelles. Ce n'est qu'en mars 1924 qu'est décrétée, en France, l'unification des programmes scolaires secondaires. Cette promesse d'un enseignement moins sexiste ne s'accompagne néanmoins pas d'une égalité des chances entre les sexes, les jeunes filles étant toujours poussées vers des métiers dits féminins et la mixité ne s'étant généralisée que dans les années 1960.

La situation de l'éducation des jeunes filles dans les milieux aisés allemands participe de cette même tendance. Comme dans l'ensemble des principaux pays européens, les enseignements primaire et secondaire féminins y sont, au cours du XIX^{ème} siècle, en voie de concrétisation. Après la poussée de la scolarisation, sous l'impulsion de l'État, à la fin du siècle précédent¹⁹⁶ et la stagnation des premières décennies du siècle, on assiste, à partir des années 1870, à l'essor du secondaire. Le baccalauréat et l'accès des femmes à l'enseignement supérieur n'arrivent cependant qu'après 1900, ce qui, associé aux réticences à les voir embrasser certaines carrières – y compris dans l'enseignement –, reflète la persistance de « l'hypocrisie propre au XIX^{ème} siècle¹⁹⁷ ».

Dans la Russie du tournant du siècle le système de l'instruction publique demeure lui aussi défaillant. La tentative d'introduction de l'instruction primaire obligatoire, un an après la naissance d'Agnia Barto, est un échec et il faut attendre la révolution de 1917 pour que

¹⁹⁵ LAGRAVE, Rose-Marie, « Une émancipation sous tutelle. Éducation et travail des femmes au XX^{ème} siècle » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident V. Le XX^{ème} siècle*, Paris, Plon, 2002, p. 587.

¹⁹⁶ Les régions du Nord enregistrent alors plus de 8% de scolarisation. Voir HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 175.

¹⁹⁷ *Idem*, p. 181.

l'État soviétique s'engage sur la voie du renouveau. Celle-ci ne concerne dans un premier temps que les adultes et, parmi les femmes, seules les ouvrières vont être véritablement affectées par les progrès réalisés dans le sens d'une éducation féminine de masse. Jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, l'éducation est restée, en Russie, déterminée par la classe sociale et le sexe. Pour les jeunes filles issues de milieux aisés, l'instruction se faisait traditionnellement à domicile et éventuellement, à l'adolescence, dans des *Instituts* où elles recevaient une éducation « appropriée au rang qu'elles [étaient] appelées à occuper dans le monde¹⁹⁸ ». Toutefois, avec la reconnaissance de l'égalité entre les sexes, à partir de la moitié du siècle, elles cessent d'être pensées comme les futures gardiennes de la tradition et se voient reconnaître, en tant qu'êtres pensants, le droit à l'instruction¹⁹⁹. Les jeunes citadines de haute extraction sont, en Europe, parmi les premières à accéder à l'enseignement supérieur. Elles restent toutefois, au tournant du siècle, une minorité et ne bénéficient pas d'autant d'opportunités que leurs contemporains.

Ces cinq situations nationales, au-delà de leurs singularités culturelles et historiques, soulignent l'existence, au tournant du XX^{ème}, d'une dynamique éducative commune aux pays européens. Contrastée entre avancée et inertie, elle s'est articulée, au cours du XIX^{ème} siècle et pendant une bonne partie du XX^{ème} siècle, autour de stéréotypes sexuels persistants et de revendications croissantes des femmes en matière de droits éducatifs. Cette ambivalence pose l'éducation féminine comme un signe et comme un enjeu de la modernité à l'aune de laquelle il nous faut à présent étudier le rapport des futures intellectuelles à l'éducation officielle et institutionnelle.

2.2 - Les futures intellectuelles face à l'éducation officielle et institutionnelle

La place et le traitement réservés aux filles dans les structures éducatives officielles et institutionnelles constituent de précieux indicateurs des intentions politiques et plus généralement, du stade de développement d'une société. Ils viennent également, en contrepoint, éclairer la personnalité de celles qui y évoluèrent.

¹⁹⁸ ANCELOT, François, Six mois en Russie, *Lettres écrites à M. X.-B. Saintines [!] en 1826, à l'époque du couronnement de S. M. l'empereur*, Paris, Dondé-Duprey, 1827, p. 195.

¹⁹⁹ GRUEL-APERT, Lise, *De la paysanne à la tsarine. La Russe traditionnelle côté femmes*, Imago, Paris, 2007, p. 195.

Il suffit pour s'en convaincre de penser à l'importance accordée à cette question par les femmes de notre étude dans leurs divers écrits intimes et personnels. Autobiographies, journaux et correspondances conservent la trace de leur insatisfaction et de leurs aspirations en matière d'éducation.

2.2.1 - Les institutions religieuses

La première cible de leurs attaques, chronologiquement parlant, est le modèle d'enseignement prodigué dans les institutions religieuses auxquelles un nombre considérable d'entre elles furent confiées.

Comme le souligne Solange Hibbs-Lissorgues, « [e]n tant que clé de voûte de la famille et conservatrice des traditions, la femme, malgré son statut social et intellectuel dévalorisé, a représenté un enjeu considérable pour l'Église²⁰⁰ ». En Europe, depuis la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, l'éducation féminine était devenue l'objet de toutes les convoitises et le catalyseur de la lutte des gouvernements libéraux contre les prérogatives d'une Église contrôlant les mentalités et les comportements sociaux.

Les trajectoires de María Teresa León, Ernestina de Champourcin, Valentine Ackland, Clara Malraux ou encore Isabel Oyarzábal de Palencia en constituent une nette illustration. Dans leurs jeunes années, elles furent respectivement élèves du *Colegio del Sagrado Corazón* de Madrid, d'un couvent londonien, de l'Institut Sainte Clotilde d'Auteuil et du *Convento de la Asunción* de Malaga. Pour les milieux aisés de plus en plus conscients de l'utilité de l'éducation féminine, la solution consistait souvent à confier celle de leurs filles à des institutions religieuses à l'opposé des courants de pensée modernes. Des cinq futures intellectuelles mentionnées plus haut, seule Clara Malraux se révéla une élève studieuse et appliquée. Pour les quatre autres, la fréquentation de ces établissements fut vécue comme une contrainte, une épreuve et une entrave. Des souvenirs qu'elles en livrent dans leurs autobiographies se dégage un grand désarroi face à l'impossibilité d'échapper au piège d'une formation marquée par l'austérité et la rigidité²⁰¹. Plusieurs sentiments s'y mêlent, depuis

²⁰⁰ HIBBS-LISSORGUES, Solange, « Tous les chemins mènent à Dieu: l'Église et les femmes dans le deuxième moitié du XIX^{ème} siècle » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 53.

²⁰¹ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1999, p. 78; ACKLAND, Valentine, *For Sylvia, an honest account*, London, Chatto & Windus, 1985, p. 40.

l'ennui jusqu'à la perte d'identité²⁰². Cette sensation extrême ne saurait être attribuée au caractère *a posteriori* de ces évocations. Elle se confirma, dans les faits, par l'expulsion de certaines et par la décision prises par d'autres de rompre avec ces structures certes prisées des classes aisées mais peu en phase avec leurs ambitions²⁰³.

2.2.2 - L'enseignement secondaire

Le second indice de leur anticonformisme vis-à-vis de l'éducation féminine officielle réside dans leur soif de connaissance et dans leur acharnement à l'assouvir.

Celles cantonnées par les institutions laïques à des enseignements dits féminins en nourrissent une profonde amertume. Concha Méndez Cuesta ne peut cacher la sienne quand elle revient sur son passage au collège français *Santa Genoveva* de Madrid:

[...] nosotras, en cambio, recibíamos cursos de aseo, economía doméstica, labores manuales y otras cosas que nos hacían pasar de colegialas a esposas, mujeres de sociedad, madres de familia²⁰⁴.

Pour Sylvia Townsend Warner, ce sentiment d'injustice prit une forme plus intense encore. Après qu'elle eût été renvoyée de l'école primaire de son quartier pour avoir parodié les enseignants, c'est son propre père qui la maintint à l'écart de l'instruction formelle dont bénéficiaient les jeunes garçons d'Harrow. Cette éviction fut à l'origine d'un sentiment de jalousie chez celle qui avoua par la suite s'être alors sentie « comme Cendrillon²⁰⁵ ».

Cette différenciation des cursus et des niveaux de formation entre les deux sexes suscita chez d'autres futures intellectuelles des réactions plus lourdes de conséquences encore. L'expulsion de María Teresa León du *Colegio del Sagrado Corazón* et la décision de le quitter d'Ernestina de Champourcin tournèrent autour d'un désir commun et assumé :

²⁰² OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York, Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 31.

²⁰³ LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 142. Elle s'inspira également de cette expérience dans « La doncella guerrera », dans *Crónica general de la guerra civil*, t I, Madrid, Ediciones de la Alianza de Intelectuales Antifascistas, 1937, p. 80.

²⁰⁴ ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 27.

²⁰⁵ « like Cinderella »: citée dans MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 6.

préparer le *bachillerato*²⁰⁶. Cette prétention à accéder à une instruction supérieure s'avère d'autant plus significative qu'à la différence de nombreux autres pays, l'Espagne tarda à se doter d'institutions d'enseignement secondaire et supérieur féminins. L'absence de « plans d'études adaptés » et d'« espaces non partagés »²⁰⁷ eut pour effet de retarder, jusque dans les années 1910-1920, l'accès des femmes à ces niveaux d'instruction.

La perspective de mise en regard à la base de notre projet permet de prendre la pleine mesure de ce retard à l'échelle internationale.

Pour la plupart des Espagnoles, le *bachillerato* ne constitua que l'objet d'une ardente convoitise. Chez certaines, celle-ci était le fruit de contacts avec les courants de pensée modernes en matière d'éducation et plus particulièrement, avec l'*Institución Libre de Enseñanza (ILE)* et ses multiples ramifications. Pensons une nouvelle fois à María Teresa León. Dans *Memoria de la melancolía*, elle établit une nette opposition entre son éducation et celle reçue par sa cousine Jimena au sein de l'*Instituto Escuela de segunda enseñanza*, créé en 1918 et régi par les méthodes pédagogiques modernes telles que la participation des élèves ou la diversification des activités²⁰⁸ :

Y estaba Jimena [...]. Algo mayor que yo, saliendo sola, yendo sin acompañante al colegio, que no se llamaba colegio sino Institución Libre, colegio laico sin monjas reticentes que dan la señal de levantarse o sentarse todas al unísono, con dos trocitos de madera golpeados. [...] [Y]o notaba el tironeo entre mi colegio, tan ceñido a preceptos, y aquél de mi prima, tan abierto a los nuevos aires [...] ²⁰⁹.

Chez d'autres, cette convoitise mêlant désir personnel et position parentale demeura lettre morte du fait de la présence de préjugés de genre tenaces dans la haute société espagnole.

Le *bachillerato* ne devint une réalité que pour une minorité d'entre elles. A l'échelle de notre étude, la seule dont nous savons avec certitude qu'elle le prépara à Ségovie et l'obtint en 1924 est María Zambrano²¹⁰. Il semble qu'Ernestina de Champourcin, suite à la déconvenue subie au *Sagrado Corazón*, se soit consacrée durant deux ans à sa préparation

²⁰⁶ Nous préférons conserver ici le terme espagnol dans la mesure où sa traduction française (baccalauréat) ne désigne que le diplôme obtenu au terme des études secondaires et non l'ensemble de ces dernières.

²⁰⁷ « unos planes de estudios adaptados a ellas [...] espacios no compartidos »: FLECHA GARCÍA, Consuelo, *Las primeras universitarias en España 1872 - 1910*, Madrid, Narcea, 1996, p. 33.

²⁰⁸ VÁZQUEZ RAMIL, Raquel, *La Institución Libre de Enseñanza y la educación de la mujer en España: la Residencia de Señoritas (1915-1936)*, La Coruña, Vázquez Ramil, 2001, p. 152.

²⁰⁹ LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 150 et p. 153.

²¹⁰ Pour plus de précisions, nous renvoyons à ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t. V, Madrid, Espasa-Calpa, 1991, p. 230.

mais nous n'avons trouvé aucune preuve définitive de cette démarche personnelle. Enfin, sur la base d'une lettre de 1964 dans laquelle il est question de sa candidature libre au baccalauréat français²¹¹, nous rejoindrons Pilar Domínguez Prats quand elle souligne l'esprit d'indépendance et le caractère singulièrement « raffiné[...]»²¹² de l'éducation de Margarita Nelken.

Parmi les étrangères, il en va en revanche tout autrement en matière d'enseignement secondaire et de qualification, ce qui vient corroborer l'idée d'un décalage, à l'échelle européenne, en matière d'éducation féminine.

Nous nous concentrerons, dans un souci de clarté, sur le cas de la France que nous poserons, par opposition à l'Espagne, comme représentative des pays de l'Europe du Nord. L'obtention du baccalauréat par Clara Malraux et Simone Weil ne saurait nous surprendre outre mesure tant elle illustre l'accélération des avancées en matière d'éducation féminine propre à la fin des années 1910. La date de l'obtention du diplôme par Andrée Viollis présente en revanche un caractère extraordinaire. Alors qu'au début de la décennie suivante, bien des institutions féminines ne proposaient pas encore la préparation au baccalauréat, elle décida de profiter des opportunités éducatives offertes aux femmes par le régime républicain et obtint son baccalauréat ès lettres en 1890. Cette précocité la pose en exception parmi les jeunes femmes de son temps et confirme l'influence d'un milieu familial au sein duquel les études étaient une tradition²¹³.

Frustrée ou assouvie, cette volonté généralisée parmi les futures intellectuelles d'une éducation institutionnelle conséquente nous amène logiquement au troisième et dernier indice de leur rapport singulier à l'éducation officielle de leur temps : leur attirance pour les études supérieures.

2.2.3 - Les études supérieures

Dans l'ensemble des pays européens, l'accès des femmes à l'université fut une conquête difficile. Depuis la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, des voix s'étaient élevées pour réclamer l'ouverture aux femmes de cet espace conférant « personnellement et

²¹¹ AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

²¹² « su educación refinada » : DOMÍNGUEZ PRATS, Pilar, « Una visión del feminismo desde el exilio. Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel, *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol. 1, Madrid, UNED, 2003, p. 157.

²¹³ Voir RENOULT, Anne, *Andrée Viollis, Une femme journaliste*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2004, p. 20.

socialement, [...] qualité et signification à l'existence²¹⁴ ». Derrière ces revendications se cachaient une remise en question du discours dominant sur le genre et la volonté assumée de pouvoir prendre part aux activités du monde public. Cette portée sociale explique pourquoi ces aspirations suscitèrent de réelles inquiétudes au sein de sociétés à forte tradition patriarcale et pâtirent de fortes résistances.

En France, exception faite de Julie-Victoire Daubié qui fut reçue à la Faculté des Lettres de Lyon en 1861, l'accès des femmes à l'université ne se généralisa qu'à partir de 1880. Et encore ne représentaient-elles, au tournant du XX^{ème} siècle, que 3% de l'effectif global et près de 10% à la fin de la décennie suivante²¹⁵. En Espagne, l'inscription de la première femme à l'université, en l'occurrence María Elena Maseras à la Faculté de Médecine de l'Université de Barcelone, remonte à 1872. Ce n'est qu'en 1910 que fut abrogée la Loi de 1888 portant sur la nécessité, pour les femmes, de posséder un permis spécial pour suivre des études supérieures dont avait notamment pu bénéficier Concepción Arenal, précurseur de l'émancipation des femmes par l'éducation avec Emilia Pardo Bazan²¹⁶. En Angleterre, les Universités de Londres, Cambridge ou encore Oxford prirent rapidement conscience de ce problème et le résolurent en créant, en 1848, 1874 et 1879 respectivement, des *colleges*, structures dissociées réservées aux femmes et ne proposant que des cursus composés de matières mineures. En Allemagne, les premières universités à ouvrir leurs portes aux femmes furent celles, progressistes et exigeantes, de Fribourg et Heidelberg où Anna Seghers entra en 1920. Deux ans plus tôt, la première constitution soviétique avait donné aux femmes russes la possibilité de suivre des études supérieures sur la base de l'égalité des sexes en matière d'éducation. Cette opportunité généra un afflux massif d'étudiantes qui, en 1926, représentaient près d'un tiers des effectifs²¹⁷.

Les femmes de notre étude ne faisaient pas, à proprement parler, partie des premières générations d'universitaires mais reçurent les aspirations et les victoires de ces dernières en héritage. Tout comme ces pionnières « sélectionnées en fonction de leurs qualités, de leur

²¹⁴ « [...] uno de los espacios que **personal y socialmente** conferían **calidad y significación a la existencia** » : FLECHA GARCÍA, Consuelo, *op. cit.*, p. 65. Le surlignage est de nous.

²¹⁵ TIKHONOV SIGRIST, Natalia, « Les femmes et l'université en France, 1860-1914 », *Histoire de l'éducation* [en ligne] n°122, 02/2009, p. 53-70.

Adresse URL : www.cairn.info/revue-histoire-de-l-education-2009-2-page-53.htm. Consulté le 10 novembre 2011.

²¹⁶ FLECHA GARCÍA, Consuelo, *op. cit.*, p. 63.

²¹⁷ MARKIEWICZ-LAGNEAU, Janina. « Les femmes dans la vie économique de l'URSS », *Cahiers du monde russe et soviétique*, Vol 8 n°1, Janvier-Juin 1967, p. 41.

Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cmr_0008-0160_1967_num_8_1_1691. Consulté le 12 novembre 2011.

mentalité et du type de famille auquel elles appartenaient²¹⁸ », elles revendiquèrent leurs aptitudes personnelles et rejetèrent l'incompatibilité encore souvent admise entre condition féminine et réalisation de soi en dehors de la sphère domestique.

Andrée Viollis était d'ailleurs mère de deux enfants lorsqu'elle obtint, en 1898, sa licence de lettres à la Sorbonne. A une époque où la filière littéraire représentait moins de 7% des étudiants, ce titre était à ce point hors norme qu'il est le seul à avoir échappé au laconisme de la Française sur ses années de formation²¹⁹. Le parcours d'Anna Seghers peut, lui, être retracé avec précision. Après avoir obtenu son *Abitur*, elle poursuivit ses études supérieures à Heidelberg et à Cologne jusqu'à soutenir, en novembre 1924, une thèse intitulée *Juif et Judaïsme dans l'œuvre de Rembrandt*. La double composante historique et artistique de ce sujet témoigne de l'éclectisme des intérêts de l'Allemande qui profita de l'université pour s'ouvrir à des champs disciplinaires aussi variés que l'histoire de l'art, l'histoire, la sinologie, la philosophie, les langues et civilisations étrangères et l'éthique. L'attrance des Espagnoles pour les études supérieures resta, en revanche, au stade des velléités. Plusieurs facteurs rentrèrent selon les cas en ligne de compte, depuis le refus de s'y rendre accompagnée abrogé au début du XX^{ème} siècle (Ernestina de Champourcin²²⁰) jusqu'au coup porté aux activités universitaires par la guerre d'Espagne elle-même (Carmen Conde²²¹). Cet état de fait explique la fascination exercée sur toutes par un monde universitaire associé, dans leurs souvenirs, à l'envie, à l'injustice et à la douleur. Le cas extrême est sur ce point celui de Concha Méndez qui garda toute sa vie la trace du coup que sa mère lui assena à la tempe lorsqu'elle apprit que la jeune fille s'était rendue à la faculté en auditeur libre²²². Cette frustration généralisée parmi les futures intellectuelles espagnoles tranche avec l'« audace²²³ » dont fit preuve María Zambrano en s'installant à Madrid en 1924 pour suivre des cours de philosophie à l'Université Centrale. Dans une lettre de 1965, elle évoque cette décision:

²¹⁸ « seleccionadas en cuanto a sus cualidades, a su mentalidad y al tipo de familia al que pertenecían » : FLECHA GARCÍA, Consuelo, *op. cit.*, p. 211.

²¹⁹ JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 195.

²²⁰ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 3.

²²¹ CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 92.

²²² « Mi madre hablaba por teléfono y me llamó : “Venga usted aquí”. Al acercarme me dio con la bocina en la cabeza. [...] Me abrió la sien y me salió un chorro de sangre; del golpe sentí que se me había ido Dios a quién sabe dónde. Tuvieron que vendarme la cabeza y aún guardo la cicatriz. Ya era mayor de edad y pisar la universidad era imposible » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 45.

²²³ « En 1924 [...] se trasladó a Madrid para realizar los estudios de Filosofía en la Universidad Central, una verdadera osadía para una mujer de la época » : GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009, p. 187. Le surlignage est de nous. Précisons toutefois qu'au XIX^{ème} siècle, ce fut également le cas de Concepción Arenal.

Estudios: [...] Filosofía en la Facultad de Filosofía y Letras de Madrid. Ayudante de la facultad, asistente a los cursos de especialización, Seminarios de Ortega y Gasset y Zubiri [...] Fue profesora en Madrid de varios Centros Docentes, especialmente de la Residencia de Señoritas, del Instituto Escuela, etc²²⁴.

Légitimée par son « titre de licenciée en Philosophie et Lettres, section Philosophie²²⁵ », elle se fit une place dans les milieux enseignants progressistes de la capitale au point d'être, en 1934, l'une des deux femmes sollicitées, en tant que spécialistes, par la *Residencia de Señoritas*²²⁶. Nous reviendrons plus avant sur le rôle de ce dérivé féminin de la *Residencia de Estudiantes* dans la formation intellectuelle des Espagnoles de notre projet mais soulignerons dès à présent que María Zambrano fut la seule à y enseigner, assurant pendant un an un cours d'introduction à la philosophie. Un questionnaire rempli cette année-là par les élèves et conservé dans les archives de la *Residencia* reflète le bouleversement occasionné par la présence, au sein de l'équipe enseignante, de la philosophe et le soutien singulier dont elle bénéficia de la part de la directrice de l'établissement, María de Maeztu²²⁷.

Le cas de María Zambrano peut être rapproché par bien des aspects de celui de Simone Weil. Après un parcours d'excellence qui la mena de la Sorbonne à l'ENS (1928-1931) puis à l'agrégation de philosophie (1931), elle manifesta une véritable vocation de pédagogue. Affectée, dans les années suivantes, à des lycées de jeunes filles au Puy, à Auxerre, à Roanne, à Bourges et à Saint Quentin, elle s'impliqua également activement en 1933-1934 dans un projet d'université ouvrière²²⁸. Ce projet n'aboutit pas. Cependant, il met en lumière l'existence chez un nombre considérable des femmes de notre étude d'un goût pour la formation intellectuelle et la transmission.

La démarche de Simone Weil fait notamment écho à celle menée deux ans auparavant par Carmen Conde qui, à la différence de la Française, dut toujours composer avec une

²²⁴ ABELLÁN, José Luis, *María Zambrano : una pensadora de nuestro tiempo*, Barcelona, Anthropos Editorial, 2006, p. 102.

²²⁵ « título de licenciado en Filosofía y Letras, sección Filosofía »: AGA, 5(20) CAJA 32/15277 - Exp 65.

²²⁶ ARSM, 12/7/124 : cours de 1934-1935. La seconde femme sollicitée cette année-là fut le peintre Maruja Mallo (1902-1995) qui assura les cours de dessin.

²²⁷ Voir ZULUETA, Carmen de et MORENO, Alicia, *Ni convento ni college. La Residencia de Señoritas*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas y amigos de la Residencia de Estudiantes, 1993, p. 247.

²²⁸ Sous l'impulsion de la III^{ème} République, Georges Deherm avait fondé en 1896 à Montreuil sous Bois la première université populaire. Cinq ans plus tard, la France en comptait 124 et Simone Weil y fut sensibilisée à partir de 1927, date à laquelle elle se lia, comme nous le verrons, au groupe d'action sociale du philosophe Alain.

« situation économique difficile²²⁹ ». Grâce à une bourse municipale, elle avait pu suivre à partir de 1926 des études de *Magisterio* à Murcie puis à Albacete et obtenir, en 1930, un titre de maîtresse d'école. Avant de débiter en tant que maîtresse auxiliaire puis inspectrice d'Études à l'Orphelinat du Pardo²³⁰, elle se lança aux côtés de son époux Antonio Oliver Belmás (1903-1968) dans l'entreprise qui devait faire sa renommée dans ce domaine: la *Universidad Popular de Cartagena* [l'Université Populaire de Carthagène]. Ouverte deux mois seulement après l'instauration de la Seconde République, celle-ci se voulait un « moyen de liaison entre l'école de l'enfant et le foyer²³¹ » dans le sens où elle se donnait pour mission de « doter les ouvriers de l'instruction adaptée aux fins culturelles poursuivies par la société moderne²³² ». L'implication de Carmen Conde dans les diverses activités de l'Université en tant que secrétaire du Conseil de Direction, professeure, conférencière ou encore présidente de la section de Cinéma Éducatif montre à quel point cette dernière incarnait à ses yeux cette « école rénovée²³³ » à laquelle l'intellectuelle consacra en 1931 son premier essai pédagogique. L'enseignement était pour elle une raison d'être essentielle comme en atteste une lettre adressée en 1930 à María de Maeztu²³⁴. Elle s'y pose en experte en pédagogie, des propos qui nous renvoient à la délicate question de la professionnalisation des femmes dans l'Europe de l'entre-deux-guerres.

Il ne s'agit pas pour nous de remettre en cause la sincérité des unes et des autres. Il nous faut cependant rappeler que dans les sociétés bourgeoises, les secteurs professionnels de service et soin furent les premiers à s'ouvrir, au XIX^{ème} siècle, aux femmes. Censé relever davantage de la prédisposition que de la professionnalisation, le métier d'institutrice ne contrevenait en rien aux stéréotypes de genre traditionnels et perpétuait l'image de la « mère sociale », soit une femme dotée d'aptitudes maternelles et protectrices. C'est pourquoi l'éducation fut le premier domaine à se féminiser. On estime ainsi qu'en Angleterre, dès 1901,

²²⁹ « me encuentro en **tan apurada** situación económica »: ARSM, Correspondencia, 20/41/2, lettre de Carmen Conde à María de Maeztu, Carthagène, 1930. Le surlignage est de nous.

²³⁰ Archivo JAE, Expedientes Personales, 37-600 : Conde, Carmen, Doc 1.

²³¹ « el medio de enlace entre la escuela del niño y el hogar »: LUIS, Leopoldo de, *Carmen Conde*, Madrid, Ministerio de Cultura. Dirección General de promoción del libro y la cinematografía, 1982, p. 10.

²³² « [...] pondrá en los obreros la instrucción adecuada a los fines culturales que la sociedad moderna persigue »: MORENO MARTÍNEZ, Pedro Luis, *Educación Popular en la Segunda República Española. Carmen Conde, Antonio Oliver y la Universidad Popular de Cartagena*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2008, p. 273-274.

²³³ Nous faisons référence ici à l'essai de Carmen Conde, *Por una escuela renovada*, publié en 1931 à Valence.

²³⁴ ARSM, Correspondencia, 20/41/2, lettre de Carmen Conde à María de Maeztu, Carthagène, 1930. Concernant María de Maeztu, voir *infra*, p. 124. Voir également CAPEL MARTÍNEZ, Rosa, « El archivo de la Residencia de Señoritas ». Adresse URL: <http://www.educacion.gob.es/revista-cee/pdf/n11-capel-martinez.pdf>. Consulté le 03 octobre 2012.

les femmes représentaient déjà près des trois quarts du corps enseignant²³⁵. En France, la féminisation de l'enseignement primaire s'imposa de façon durable dès les années 1880²³⁶ et en Espagne, c'est dans les études de *Magisterio* que se produisirent, dans le dernier quart du XIX^{ème} siècle, les avancées les plus importantes et le plus grand nombre de réformes. Le fait que María Zambrano, Carmen Conde ou encore Simone Weil se soient engagées dans cette branche ne constitue par conséquent pas, en soi, un signe de rébellion ou de transgression de l'ordre établi. Mais il ne saurait davantage être interprété comme une soumission aux canons patriarcaux. Dans un premier tiers du XX^{ème} siècle marqué en Europe par l'élargissement de l'horizon professionnel des femmes, ce choix et l'orientation qu'Espagnoles et étrangères donnèrent à leurs activités d'enseignement fournissent une preuve supplémentaire de leur conscience et de leur volonté d'affirmation d'elles-mêmes et de leurs compétences. Dans ce sens, il s'inscrit lui aussi dans une démarche de rejet des carcans de classe et de genre et doit également être interprété comme une prise de position assumée face à l'éducation institutionnelle.

2.3 - Les futures intellectuelles et l'éducation extra-institutionnelle.

La scolarisation ne fut pas leur unique vecteur d'accès à la connaissance. A l'école vinrent s'ajouter divers agents éducatifs qui mettent en lumière l'une des singularités communes aux Espagnoles et aux étrangères : un goût précoce pour la lecture et, plus globalement, pour les domaines artistiques.

2.3.1 - L'apprentissage de la lecture

Leur apprentissage de la lecture découle de l'intervention d'un agent éducatif essentiel pour l'ensemble d'entre elles : le cercle familial.

²³⁵ BALLARIN, Pilar, BIRRIEL, Margarita, M, MARTÍNEZ, Candida, ORTIZ, Teresa, « Histoire des femmes et des mouvements féministes en Europe », Université de Grenade.

Adresse URL : <http://www.helsinki.fi/science/xantippa/wef/wef20.html>. Consulté le 16 novembre 2011.

²³⁶ CHANET, Jean-François, « Des institutrices pour les garçons. La féminisation de l'enseignement primaire en France, des années 1880 aux années 1920 », *Histoire de l'éducation* [En ligne] n°115-116, 2007.

Adresse URL : <http://histoire-education.revues.org/index1425.html>. Consulté le 16 novembre 2011.

Son importance en matière d'éducation féminine n'est plus à prouver. Comme le souligne Marie-Claire Hooock-Demarle, « [à] côté des écoles publiques et privées [...], la véritable éducation, celle qui éveille la personnalité et suscite les questions, se fait entre les quatre murs domestiques²³⁷ ». Une analyse croisée des écrits personnels des Espagnoles et des étrangères vient confirmer cette bipartition. Les souvenirs de l'éducation reçue au sein des diverses institutions y sont systématiquement dissociés de ceux liés à l'éducation reçue au sein de l'espace domestique. Et de façon saisissante, toutes tendent à condenser cette dernière en un apprentissage bien spécifique : celui de la lecture.

Connaissance élémentaire garantie par l'alphabétisation, la faculté de lire couramment n'a longtemps pas été considérée, en Europe, comme un moyen pour les femmes d'accéder à un savoir autre que religieux ou moral. Cependant, dès le début du XIX^{ème} siècle, les Européennes commencèrent à s'emparer de cette liberté et à se l'approprier, posant les jalons d'un rapport singulier à l'écrit que les femmes de notre étude ne firent que radicaliser. Dans ce sens, il n'est pas anodin de constater que leurs expériences de lectrices furent une nouvelle fois déterminées par leur relations à leur cercle familial le plus étroit.

Pour celles issues de milieux conservateurs, la lecture constitua une alternative à une ambiance familiale aussi insatisfaisante qu'oppressante. Comme le souligne Isabel Oyarzábal de Palencia, la littérature venait combler leur « désir de faire quelque chose d'héroïque²³⁸ ». Pour la grande majorité, le livre devint rapidement un refuge précieux car clandestin et prohibé. Nancy Cunard se souvient notamment que, sous l'effet d'un « désir de lecture [...] intense », elle prit l'habitude de contourner les interdits de sa gouvernante en faisant des livres « le plaisir de [ses] nuits²³⁹ ». Elle bénéficia pour ce faire de la complicité d'un ami de la famille, Georges Moore (1852-1933). L'aide du géographe, poète, historien et professeur renvoie à un processus commun à toutes les Espagnoles et étrangères dans ce cas : le soutien d'un adulte extérieur à l'environnement familial immédiat. Chez María Teresa León, l'accès aux œuvres interdites fut rendu possible par María Goyri²⁴⁰ et surtout par un vieil oncle aragonais qui lui mit entre les mains *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos, *La Religieuse* de Denis Diderot, *Les Misérables* de Victor Hugo ou encore *Trafalgar* de Benito Pérez Galdós²⁴¹. Dans le cas de Concha Méndez Cuesta, c'est la directrice du collège

²³⁷ HOOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV...*, op. cit., p. 181.

²³⁸ « the desire to do something heroic myself » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, op. cit., p. 58.

²³⁹ « ansia de lectura [...] intensa » ; « el placer de mis noches » : citée dans GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008, p. 18.

²⁴⁰ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 1.

²⁴¹ LEÓN, María Teresa, op. cit., p. 143.

français de *Santa Genoveva* de Madrid qui joua ce rôle, initiant la jeune fille à la littérature française que lui proscrivait sa mère²⁴². Dans ces divers cas, les livres étaient condamnés car jugés responsables des intérêts et des comportements transgressifs des adolescentes.

A l'inverse, pour celles issues des milieux progressistes, la lecture faisait partie intégrante d'une formation intellectuelle encouragée et facilitée par les membres du cercle le plus intime. Plus précisément, elle fut utilisée tantôt en compensation tantôt en complément de l'instruction reçue dans les structures institutionnelles. George Townsend Warner, alors qu'il refusait de voir sa fille Sylvia fréquenter l'école de Harrow, mit la bibliothèque familiale à sa disposition. Alors que les femmes européennes n'avaient souvent accès qu'à des œuvres leur enseignant jugement moral et vertu, il visait en cela à développer chez elle une conscience critique à l'égard des institutions, de la société et de la politique. Soit autant de domaines traditionnellement absents de l'« éducation protégée [réservée aux jeunes Européennes issues] de la société philanthropique raffinée²⁴³ ». Dans le cas de Clara Malraux, la lecture d'œuvres d'auteurs allemands, français ou anglais se voulait un prolongement ou plus exactement, un perfectionnement des enseignements reçus à l'extérieur. Elle détermina en grande partie le caractère singulièrement cosmopolite de sa culture.

Qu'elles aient ou non bénéficié du soutien de leur environnement familial le plus proche, les lectures de jeunesse des femmes de notre étude et l'importance qu'elles prirent dans leur formation constituèrent un défi aux conventions sociales et de genre en vigueur dans leurs sociétés respectives. Ce dernier point nous renvoie à la dimension genrée de l'« activité lisante » dont nous tirerons, au regard des parcours de jeunesse des Espagnoles et des étrangères, deux conclusions.

La première fait intervenir les contenus de leurs lectures. La seconde renvoie, quant à elle, à la question plus générale des attributions de genre en matière d'éducation extra-institutionnelle.

L'éclectisme de leurs lectures et leurs diverses préférences ne parviennent pas à cacher un intérêt spécifique pour le roman et la poésie. Dans leurs souvenirs, toutes revendiquent un

²⁴² VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001, p. 15.

²⁴³ « [...] una educación protegida [...] de la refinada sociedad filantrópica »: JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 60.

lien obsessionnel, voire boulimique²⁴⁴ à ces deux genres envisagés, depuis le XIX^{ème} siècle, comme pernicious pour les jeunes filles²⁴⁵. Cette inclination assumée fait historiquement d'elles l'incarnation d'une rupture consommée avec la pratique traditionnelle de la lecture « à haute voix et autour d'un texte unique, trame d'une réflexion morale et religieuse²⁴⁶ ». Elle montre dans ce sens combien le livre s'est imposé pour toutes comme une échappatoire, un moyen de se libérer des contingences et des conventions de genre.

Parmi celles-ci figurait, pendant le premier tiers du XX^{ème} siècle, le rôle majeur des femmes dans l'éducation à domicile des enfants. Il convient de distinguer ici l'éducation de l'instruction des jeunes générations. Si les mères étaient investies, en vertu de prétendues dispositions naturelles, d'une fonction « moralisatrice²⁴⁷ », elles prenaient uniquement part au développement intellectuel des petits à travers l'apprentissage de la lecture. Cette assignation spécifique se vérifie chez bien des membres de notre étude, et plus particulièrement chez celles qu'une santé fragile retint pendant de longues périodes chez elles. Anna Seghers et Rosa Chacel virent ainsi leurs premières lectures déterminées par leurs mères avec pour la première, des auteurs allemands classiques²⁴⁸ et pour la seconde, un éventail plus diversifié allant de Jules Verne à Calderón de la Barca²⁴⁹. Cette influence conforme aux attributions traditionnelles ne constitue cependant pas une constante dans les itinéraires d'enfance étudiés. Nous ne pouvons par conséquent pas les envisager comme un moteur : si Espagnoles et étrangères manifestèrent dès leur adolescence un appétit de connaissances, ce n'était pas fondamentalement dans l'optique d'être un jour à leur tour en position d'éduquer. C'est d'ailleurs bien souvent à la figure du père qu'est associé, dans leurs souvenirs, le premier contact avec les choses de l'esprit. A l'exemple précédemment évoqué de Sylvia Townsend Warner vient s'ajouter celui d'Ernestina de Champourcin qui affirme dans un entretien de 1982 : « j'ai lu toute ma vie, dès toute petite mon père m'emmenait à des conférences, j'ai lu tout ce qui me passait entre les mains²⁵⁰ ». Plus radicalement encore, pensons au cas extrême des quelques autodidactes qui, pour être issues de milieux moins pourvus économiquement,

²⁴⁴ Nous renvoyons ici à CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 3-4.

²⁴⁵ HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV...*, op. cit., p. 185.

²⁴⁶ *Idem*, p. 186.

²⁴⁷ Nous nous inspirons ici de la formule « rol moralizador » employée dans AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 110.

²⁴⁸ CANTELOUBE, Marie-Laure, *Anna Seghers et la France*, thèse sous la direction de Anne Saint Sauveur, Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 46.

²⁴⁹ GÓMEZ BLES, Mercedes, op. cit., p. 180.

²⁵⁰ « [...] he leído toda mi vida, desde muy pequeña mi padre me llevaba a conferencias, he leído todo lo que ha caído en mis manos [...] lo permitido y lo prohibido, todo lo que me caía en las manos » : CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 3-4.

ne purent « se consacrer posément aux études²⁵¹ ». La solution consista pour elles à apprendre par elles-mêmes, à force de stratégies et à grand renfort d'agents éducatifs extra-officiels. Ce fut notamment le cas pour Rosa Chacel, qui, après avoir un temps bénéficié des conseils de lecture de sa mère, sut mettre à profit, dans la deuxième moitié des années 1910, la bibliothèque de l'*Ateneo* de Madrid. Fréquentant assidûment cette institution culturelle et scientifique privée créée en 1835, elle se plongea dans la philosophie de Platon, Nietzsche ou encore Schopenhauer « sans ordre [...], avec voracité, suivant uniquement les suggestions que des propos entendus, des images entrevues, suscitaient en [elle]²⁵² ». Elle annonçait en cela le phénomène de sociabilité spécifique aux modernes européennes qui, parce qu'il se généralisa entre les femmes de notre étude dans la deuxième moitié des années 1920, sera plus largement traité plus avant.

Cette analyse des liens précoces des futures intellectuelles à la lecture nous a permis de montrer l'importance de cette dernière dans leurs années de formation. Représentative de la forme la plus privée d'éducation, elle fut tour à tour pour elles une activité prisée et constante, un besoin, une passion et le sésame vers une sphère littéraire et donc une visibilité traditionnellement réservée aux hommes. Toutefois, avant de voir comment, sur la base de cette faculté, elles se distinguèrent en s'investissant dans une démarche d'écriture que, hormis les auteures de romans sentimentaux, peu de femmes osaient entreprendre à l'époque, il nous faut souligner la deuxième composante essentielle de leur éducation extra-institutionnelle : une sensibilisation et une sensibilité précoces aux domaines artistiques.

2.3.2 - Une sensibilisation et une sensibilité précoces aux domaines artistiques

Les domaines artistiques occupent traditionnellement une place centrale dans l'éducation à domicile des jeunes filles des milieux aisés européens. Selon le système de genre en vigueur au tournant du XX^{ème} siècle, les préoccupations masculines tournaient autour de l'histoire, de la politique et de l'économie tandis que celles des femmes s'orientaient vers l'éducation, la sociabilité et les arts. En d'autres termes, à la prépondérance de l'esprit chez

²⁵¹ « [...] entregarse al estudio reposadamente »: CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 2), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 186.

²⁵² « [...] sin orden [...], con voracidad, guiándome sólo por sugerencias que palabras oídas, imágenes entrevistas, suscitaban en [ella] »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 147.

les premiers répondait celle de la sensibilité chez les secondes qui devaient, de ce fait, être orientées vers des occupations sans grande incidence sur le développement de leur intellect. Plus concrètement, comme le souligne Dolores Ramos, « les valeurs des Lumières, en matière d'éducation féminine, se limit[aient] à la connaissance de langues comme le français et l'anglais, du dessin, du piano, du chant et d'un peu d'histoire et de géographie²⁵³ ». La prépondérance des activités artistiques est très nette mais associée à un ancrage dans l'espace privé, domestique, ce qui, selon Susan Kirkpatrick, était au début du XX^{ème} un véritable « obstacle [...] pour toute aspirante artiste²⁵⁴ ».

Cet état de fait, généralisable à l'ensemble des sociétés européennes, constitue la norme au regard de laquelle nous avons envisagé la relation à l'art des femmes de notre étude au cours de leurs années de formation.

Comme pour la lecture, cette relation se caractérise avant tout par sa précocité. Bien des Espagnoles et des étrangères étaient à peine sorties de l'enfance quand l'art attira leur attention. Même si certaines furent aiguillées dans leur choix par les passions parentales, aucune ne s'y adonna, à notre connaissance²⁵⁵, comme à une simple distraction. Toutes nouèrent d'emblée avec la musique, la peinture ou le théâtre un lien d'une grande intensité.

Pour certaines, celui-ci s'appuyait sur la sensation d'avoir trouvé dans l'art un refuge face à la rigidité ambiante ou même face à elles-mêmes. Dans son enfance, Nancy Cunard trouva rapidement dans ses cours de piano et de poésie un moyen d'échapper à la réalité d'une éducation confiée à diverses gouvernantes étrangères. Ce recours à l'art comme moyen de « fuir les problèmes personnels²⁵⁶ » devait par la suite devenir l'un des principaux codes de conduite de l'intellectuelle. Pour Valentine Ackland, la musique se posa dès l'enfance comme le principal rempart face à une timidité malade. Celle-ci, toutefois, l'empêcha toujours de se produire en public.

Pour d'autres, ce lien singulier à l'art reposait davantage sur le sentiment de pouvoir donner libre cours à une vocation, voire à une prédisposition naturelle. Quand elles évoquent, pour la première, la musique et la musicologie et pour la seconde, l'art dramatique, Sylvia Townsend Warner et Isabel Oyarzábal de Palencia font état d'une même impression

²⁵³ « Los valores ilustrados, en relación con la educación femenina, se limit[aban] al conocimiento de idiomas como el francés y el inglés, dibujo, piano, canto y algo de historia y geografía » : AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 111.

²⁵⁴ « estorbo [...] para una aspirante a artista » : KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003, p. 79.

²⁵⁵ Une nouvelle fois, les informations manquent quant aux cours de danse suivis par Agnia Barto.

²⁵⁶ « huir de los problemas personales » : GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 21.

d'évidence, d'assouvissement. Plus que l'écriture dont elles firent par la suite leur moyen d'expression de prédilection, c'est ce qui semble les avoir en premier lieu révélées à elles-mêmes²⁵⁷.

La grande liberté dont elles jouirent dans ce domaine, deuxième caractéristique du rapport des futures intellectuelles à l'art, joua également un rôle déterminant dans cette prise de conscience. Leurs parcours de jeunesse se distinguent de ceux des jeunes filles de leurs milieux en ce que leurs préoccupations artistiques furent entendues et prises au sérieux.

Cette prise en considération s'explique par deux facteurs essentiels.

D'une part, beaucoup bénéficièrent du soutien de parents eux-mêmes particulièrement réceptifs à l'art et indifférents aux réactions que de tels penchants pouvaient susciter. La réaction placée par Isabel Oyarzábal de Palencia dans la bouche de sa mère quand elle lui annonça que son futur beau-père, le dramaturge Ceferino Palencia, lui avait accordé un rôle dans sa pièce *Pepita Tudó* est sur ce point éloquente :

‘Si tu veux vraiment le faire’, dit-elle, ‘je ne vois aucune raison de refuser. La seule chose,’ ajouta-t-elle, ‘c’est que je devrai être avec toi tout le temps pour que les gens ne puissent pas te critiquer’²⁵⁸.

Et effectivement en octobre 1905, défiant l'indignation du reste de la famille, toutes deux quittèrent Malaga pour Madrid où Isabel fit ses premiers pas sur scène en janvier suivant. Cette expérience d'actrice fut de courte durée et uniquement renouvelée lors de la réception organisée au palais du Pardo à l'occasion du mariage d'Alphonse XIII. Elle suffit cependant à asseoir son autorité en la matière même si elle choisit de ne pas poursuivre dans cette voie pour se consacrer, au milieu des années 1900, à ce qui n'était encore pour elle qu'un passe-temps : l'écriture. Bien des exemples pourraient être développés ici mais il nous semble plus intéressant de faire par contrepoint le jour sur cette solidarité parentale à travers la seule exception de notre étude : María Teresa León.

Elle vit en effet sa première vocation contrariée et en nourrissait encore, en 1972, une saisissante amertume :

²⁵⁷ Voir notamment OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 64-65.

²⁵⁸ « ‘If you really think you want to do it’, she said, ‘I do not see any reason for refusing. Only,’ she added, ‘I shall be with you all the time so that people cannot criticize you’ »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *Idem.*, p. 71.

[...] moi, j'aurais aimé être actrice. Mais comment est-ce qu'on [devient] actrice quand on [a] une grand-mère qui dit non, une mère qui dit non, un père qui dit non parce qu'ils pensent qu'être actrice c'est une chose [indécente pour] une femme honnête²⁵⁹.

Ce commentaire montre qu'il était alors trop tôt pour de tels *desiderata*. Elle était en cela en avance sur son temps. Ce n'est que face à l'apparition d'un nouveau modèle féminin et à la visibilité sociale croissante des femmes dans l'entre-deux-guerres qu'on assista en Europe à un début de relâchement. Comme l'explique Marcia Castillo Martín, « les transgressions de l'ordre social étaient [...] mieux comprises et acceptées quand il s'agissait de la morale, comme les actrices, les chanteuses ou les *cocottes*²⁶⁰ ».

Le deuxième facteur ayant permis à cet intérêt pour l'art de se concrétiser est la détermination des futures intellectuelles. Comment expliquer sans cela la décision prise par Rosa Chacel d'intégrer, à douze ans seulement la *Escuela de Bellas Artes y Oficios* de Madrid et, cinq plus tard, la *Escuela Superior de Bellas Artes de San Fernando* où elle se spécialisa en sculpture avant de tout abandonner en 1918 car les enseignements empreints de modernisme reçus ne satisfaisaient pas sa soif de classicisme? Quelle interprétation donner sans cela à la ténacité de Concha Méndez Cuesta qui, après avoir présenté en février 1928 une demande de bourse infructueuse à la JAE afin de « réaliser des études sur le théâtre moderne et la technique cinématographique aux Etats-Unis [ou] en Angleterre²⁶¹ », refit quatre ans plus tard une nouvelle tentative dans le but d'« étudier le théâtre moderne à Paris et à Berlin²⁶² »? Cette priorité donnée à l'art reflétait dans les deux cas une confiance en soi. De plus, elle s'affirma, pour la première, en réaction à des ressources économiques modestes et pour la seconde, contre une éducation certes menée dans une « ambiance de luxe²⁶³ » mais selon une conception traditionnelle de la femme. L'une et l'autre illustrent donc une volonté commune à l'ensemble des femmes de notre étude d'interroger les normes établies, de faire voler en éclats

²⁵⁹ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 3.

²⁶⁰ « Las transgresiones del orden social eran [...] mejor entendidas y aceptadas cuando se trataba de la moralidad, como las actrices, las cantantes o las *cocottes* »: CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 180.

²⁶¹ « realizar estudios sobre Teatro moderno y técnica cinematográfica en Estados Unidos [o] en Inglaterra »: Archivo JAE, Expedientes Personales, 98-512: Concha Méndez, demande de bourse à la JAE du 13/02/1928.

²⁶² « estudiar teatro moderno en París y Berlín »: Archivo JAE, Expedientes Personales, 98-512: Concha Méndez, demande de bourse à la JAE du 18/02/1932.

²⁶³ GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *op. cit.*, p. 173.

les limites traditionnelles de l'espace féminin pour se lancer à l'assaut d'une sphère publique prétendument masculine et ce faisant d'une nouvelle identité féminine.

Ce désir partagé nous amène à la dernière caractéristique du rapport des futures intellectuelles à l'art : elles devancèrent à travers lui l'intégration, dans l'entre-deux-guerres, des Européennes aux manifestations culturelles.

Alors que les pratiques artistiques des jeunes filles de la bourgeoisie se limitaient à l'espace privée, beaucoup d'entre elles pénétrèrent la sphère publique grâce à leurs compétences théâtrales, picturales ou musicales.

Isabel Oyarzábal de Palencia, bien qu'elle ait rapidement décidé de mettre un terme à sa carrière d'actrice, s'imposa dès la fin des années 1900 comme une référence en matière d'interprétation. Avant même son mariage, en 1909, avec le fils de Ceferino Palencia, Ceferino Palencia Álvarez (1882-1962), elle avait été conviée en 1908 à venir parler, à l'*Ateneo* de Madrid, de l'acteur anglais Henry Irving. Elle l'avait rencontré à diverses reprises au cours des étés passés en Angleterre et en Écosse. Évènement historique s'il en est, cette conférence fut la première donnée par une femme au sein de la célèbre institution. Elle fut également la première d'une longue série d'interventions qui aboutirent, dans les décennies suivantes, à la renommée internationale d'Isabel Oyarzábal de Palencia.

Cette idée d'une projection hors des frontières nationales caractérisa également le parcours artistique de Margarita Nelken. L'art se révéla très rapidement comme sa première vocation et un domaine pour lequel elle était particulièrement douée. A tel point qu'à treize ans, elle fut envoyée à Paris afin de se former à la peinture auprès de la cubiste espagnole María Blanchard (1881-1932) et d'Eduardo Chicharro²⁶⁴. Dès 1914, ses œuvres furent exposées dans des expositions collectives à Vienne ou à Bilbao et en juin 1916, elles firent l'objet d'une exposition individuelle organisée par la galerie Parés de Barcelone. Lorsqu'un problème oculaire la tint définitivement éloignée de la création, Margarita Nelken ne se découragea pas et décida de se consacrer au domaine où elle avait fait ses premiers pas dès l'âge de quinze ans : la critique d'art. C'est du moins ce qu'elle affirme dans une demande de bourse adressée à la JAE en février 1919 au motif de réaliser une monographie sur le peintre espagnol du XIX^{ème} siècle, Eduardo Morales²⁶⁵. Comparée à celle de ses contemporaines, sa déclaration de candidature surprend par son extension, la rigueur de son organisation et

²⁶⁴ Pour plus d'informations, nous renvoyons à PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001, p. 265.

²⁶⁵ Archivo JAE, Expedientes Personales, 106-77: Margarita Nelken, demande de bourse à la JAE du 28/02/1919.

l'étendue des connaissances exposées. Cette demande ne fut pas satisfaite mais n'entrava en rien les multiples activités de Margarita Nelken qui, outre des collaborations dans diverses revues espagnoles et étrangères, des ouvrages monographiques et des cours dans diverses institutions espagnoles, prononça des conférences au Musée du Prado, au Musée d'Art Moderne et au Musée Romantique de Madrid, au Louvre et dans des musées belges, des universités et des *Ateneos*. Cette boulimie de travail lui valut, en 1933, d'être présentée dans *L'Aurore* comme « l'un des critiques d'art espagnol au jugement le plus sûr, à l'intelligence la plus vive²⁶⁶ ».

La reconnaissance d'Isabel Oyarzábal de Palencia et de Margarita Nelken est avérée. Or, nous savons qu'elles étaient parmi les plus âgées de notre corpus. Cette coïncidence pourrait prêter à confusion et leur visibilité n'être attribuée qu'à leur statut de précurseur et de représentante de « la première génération d'Espagnoles libres et indépendantes, [ayant combattu] avec énergie l'idéal de la domesticité, enraciné dans la mentalité du peuple espagnol²⁶⁷ ». C'est pourquoi nous préciserons une fois encore ici que bien d'autres itinéraires de jeunesse auraient pu, sur ce point, être développés (Sylvia Townsend Warner et son implication dans un projet de recherche en musique sacrée dans la deuxième moitié des années 1910, etc²⁶⁸). Ils ne feraient toutefois que confirmer cette idée de femmes ayant mis leurs facultés et les opportunités qui se présentaient à elles dans le monde des arts au service de leur désir d'émancipation et de rupture des carcans de genre traditionnels. Dans ce sens, l'usage qu'elles en firent se rapproche de l'éloquente pratique du sport par l'une des plus grandes « flâneuses²⁶⁹ » de notre étude, Concha Méndez Cuesta.

Ce parallélisme peut surprendre. Dans la mesure où nous traitons ici de l'éducation des Espagnoles et des étrangères, il nous semble néanmoins légitime de pousser au-delà de la famille et de l'école pour englober dans notre analyse les loisirs dont nous affirmerons avec Dolores Ramos qu'ils doivent « être conçus comme des véhicules transmetteurs d'idées et de coutumes [et comme l'] espace [...] par excellence de la sociabilité informelle²⁷⁰ ». Au même titre que le théâtre, le cinéma ou encore la radio, le sport figure parmi les agents éducatifs nés de la modernisation européenne dans les premières décennies du XX^{ème} siècle. Il mérite par

²⁶⁶ AGA, (10)95 CAJA 54/11236/2000.

²⁶⁷ Nous nous inspirons ici de la typologie établie dans GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *op. cit.*, p. 98.

²⁶⁸ MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 13.

²⁶⁹ Ce terme, initialement employé par Walter Benjamin pour se référer à Charles Baudelaire, a été appliqué à Concha Méndez Cuesta et Maruja Mallo par Shirley Mangini González et Susan Kirkpatrick.

²⁷⁰ « [...] ser concebidos como vehículos transmisores de ideas y costumbres [...] ámbitos por excelencia de la sociabilidad informal »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 110.

conséquent d'être pris en compte dans l'établissement du profil-type d'intellectuelle engagée auquel nous tendons.

Nous avons ici choisi de nous concentrer sur Concha Méndez Cuesta car c'est elle qui entretint avec le sport le rapport le plus éloquent et le plus éclairant. En dépit des efforts de l'*ILE* pour en promouvoir les bienfaits parmi les classes moyennes progressistes, les divers sports ne commencèrent à se généraliser parmi les jeunes Européennes issues de milieux privilégiés qu'au cours des années 1920. L'Espagnole cependant s'était, elle, distinguée dès la décennie précédente par son don pour la gymnastique, le patinage et surtout, par l'obtention d'un titre de championne de natation. Cette pratique, bien que reconnue comme un signe distinctif de classe, ne reflète nullement dans son cas une soumission à un processus de façonnage identitaire. Comme elle le revendiqua quelques années plus tard, le sport avait au contraire été un moyen de se positionner face à un environnement jugé trop mondain et face à des conventions de genre intolérables car pré-établies :

Soy *amateur* [...] Mi característica es no haber tenido entrenadores. Todo ha sido en mí espontaneidad, y confianza en mí misma. [...] Sólo sé que algún día me sentí [...] extraña en el ambiente de sociedad un tanto mundano en que mi existencia se desenvolvió²⁷¹.

Au terme de cette analyse des années de formation des futures intellectuelles, cet usage singulier fait du sport renvoie à un profil commun de jeunes filles conscientes d'elles-mêmes et de leurs aspirations. Il nous apporte dans ce sens la confirmation définitive qu'Espagnoles et étrangères se distinguèrent, dans leurs milieux d'origine, par leur anticonformisme et leur tendance constante à interroger, sous l'effet ou non d'une quelconque influence extérieure, la séparation des sphères qui gouvernait aux codes et aux relations de genre alors en vigueur. Leur rapport à l'éducation institutionnelle et extra-institutionnelle et leur goût assumé pour la lecture et les disciplines artistiques constituent à notre sens les bases communes sur lesquelles chacune édifia bientôt ses prises de position. Leur engagement véritable et définitif face à leurs sociétés respectives et, plus généralement, à la société européenne de leur temps, éclata toutefois à travers un instrument tout aussi éloquent car élevé au rang d'arme : l'écriture.

²⁷¹ Citée dans GAMITO ITURRALDE, Victorino, « Campeona de natación y poetisa : Concha Méndez del Lyceum Club (1928) » dans VALENDER, James (éd), *op. cit.*, p. 34

Chapitre 3 - Le choix de l'écriture dans les années 1920

L'éducation et le savoir ne furent, pour aucune de ces femmes, une fin en soi. En dépit de l'intérêt qu'Espagnoles et étrangères leur témoignèrent, ils ne devaient avoir dans leur trajectoire qu'un rôle de médiation et d'accélération de leur intégration à l'espace public. Sur la base des apprentissages qui leur avaient permis de pénétrer le cercle restreint des lectrices cultivées, elles franchirent rapidement une étape supplémentaire et un cap décisif en investissant le champ littéraire.

Elles n'étaient pas en cela des pionnières. Certaines femmes avaient, au cours du siècle précédent surtout, osé effectuer cette démarche. Toutefois, resitué dans le contexte de l'Europe du début du XX^{ème} siècle, ce cheminement relève d'une véritable prise de position face à la création et à la société de leur temps. En quoi le recours à ce mode d'expression les pose-il en incarnations et en artisanes du modernisme européen ? Parvinrent-elles véritablement à défaire le bâillon que leur imposaient les conventions bourgeoises ? Et surtout, en quoi les préoccupations exposées dans leurs premiers écrits publics portent-elles en germe leur engagement dans la guerre d'Espagne ?

3.1 - L'écriture : une quête d'expression personnelle à la portée collective

Les intellectuelles européennes, quand elles ont été étudiées en tant que femmes de lettres, l'ont majoritairement été au regard de leur production postérieure à la guerre d'Espagne. L'issue du conflit a projeté les Espagnoles parmi les auteurs de l'exil et renforcé les étrangères dans leur conception militante de l'écriture. Notre objectif et la perspective comparatiste que nous adoptons posent ce travail en amont et par conséquent, en complément de cet abondant et pertinent courant bibliographique²⁷².

Il s'agit pour nous de mettre en regard l'entrée en littérature des unes et des autres dans les années 1920. Cette concomitance montre ici encore combien le critère de la classe

²⁷² Nous renvoyons notamment à MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Las Intelectuales. De la Segunda República al exilio*, Madrid, Centro Asesor de la Mujer. Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2002; MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007; MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Recuerdos de la resistencia. La voz de las mujeres en la guerra civil española*, Barcelona, Península, 1997; RODRIGO, Antonina, *Mujer y exilio 1939*, Madrid, Compañía Literaria, 1999 ou encore GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *Las intelectuales republicanas. La conquista de la ciudadanía*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007.

d'âge est peu opérant dans notre étude. Plus que la date de naissance véritable des Espagnoles et des étrangères, c'est cette date de naissance commune à la création littéraire et par extension à la sphère publique, que nous retiendrons. Ernestina de Champourcin n'affirme-t-elle pas dans ce sens que ses premiers écrits et ceux de Carmen Conde « ont été jumeaux, toujours²⁷³ » ?

Historiquement, cette simultanéité désigne plus globalement leur incorporation comme l'un des symptômes de la modernité européenne. Sous cette « étiquette totalisante²⁷⁴ » se cache une réalité multiple dont nous distinguerons ici le versant culturel. Le modernisme constitue la réaction esthétique à la modernisation. En réponse aux changements liés au développement socio-économique, une série de manifestations artistiques apparurent en Europe depuis le dernier tiers du XIX^{ème} siècle et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Sans en nier le caractère multiple et évolutif, nous retiendrons particulièrement ici que ce mouvement s'articulait autour d'une « lutte entre modernité et traditionalisme²⁷⁵ » qui se concrétisa en un élargissement de l'éventail des moyens d'expression.

Cet affrontement entre perpétuation des canons établis et volonté de changement prend un sens plus singulier encore si on l'applique aux femmes de lettres. Avec elles, la portée esthétique du mouvement est indissociable de sa portée sociale. Leur participation à la réponse culturelle à la modernité européenne n'engendra pas uniquement « un modernisme plus hétérogène et complexe », elle transforma également l'« identité sociale de la 'femme'²⁷⁶ ». Dans ce sens, l'incursion des membres de notre panel dans l'espace littéraire constitue l'une des modalités de cette ouverture aux Européennes d'espaces jusqu'alors réservés aux hommes. Pour les Espagnoles comme pour les étrangères, la création devint, dans ces années-là, un instrument de définition et d'affirmation d'elles-mêmes comme actrices de la modernité européenne. Cette posture, auparavant initiée à titre personnelle, venait radicaliser, par son caractère collectif, les postulats de la modernité. Le féminin ne constituait plus, à leurs yeux, une catégorie fixe et différenciée.

L'entrée des femmes sur la scène littéraire de l'époque est communément rapportée à la publication, en 1929, d'*Une chambre à soi* de Virginia Woolf. Néanmoins, l'analyse comparée des trajectoires des femmes de notre étude met en évidence un rapport préalable à

²⁷³ « nuestros primeros escritos **han sido gemelos, siempre** »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *CHAMPOURCIN, Ernestina de - CONDE, Carmen, Epistolario*, Madrid, Castalia-Patronato Carmen Conde-Antonio Oliver, 2007, p. 265. Le surlignage est de nous.

²⁷⁴ « etiqueta totalizadora »: KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003, p. 12.

²⁷⁵ MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 11.

²⁷⁶ « modernismo más heterogéneo y complejo [...] identidad social de la 'mujer' »: KIRKPATRICK, Susan, *op. cit.*, p. 23.

l'écriture. Pour toutes, celle-ci s'imposa rapidement comme la seule véritable solution à leur quête de nouvelles modalités d'expression et, par conséquent, comme le seul véritable moyen de passer outre les restrictions imposées par les instances sociales de leur temps. Si l'on pense à l'impératif d'innovation et de redéfinition inhérent au modernisme européen, ce choix s'avérait aussi logique qu'audacieux de la part de ces femmes traditionnellement tenues à l'écart d'une création considérée comme l'apanage du masculin.

Avant de voir quels facteurs rendirent cette incursion difficile et quelles stratégies elles mirent alors en œuvre pour les déjouer, nous souhaitons revenir sur les modalités de ce passage à l'acte d'écrire que Margarita Nelken allait définir au début des années 1930 comme une « nouveauté inédite²⁷⁷ ». Comment en vinrent-elles à emprunter cette voie ? Selon quelle chronologie ? Et surtout, en quoi leurs premiers choix littéraires portaient-ils en germe l'usage qu'elles allaient faire de l'écrit lors de la guerre d'Espagne de 1936 ?

3.1.1 - L'écriture revendiquée comme une vocation

Dans leurs écrits personnels, toutes accordent une place centrale à leur rapport à l'écriture. Et plus significativement encore, toutes l'érigent en « vocation²⁷⁸ ». Dans leurs souvenirs, lecture et écriture se confondent dans un même élan pulsionnel. Pour Valentine Ackland, l'envie d'écrire pouvait surgir à tout instant « la nuit, [...] le jour, [...] dans les bus et dans les toilettes²⁷⁹ ». Plus encore qu'une « passion²⁸⁰ », toutes s'efforcent de présenter l'écriture comme un « instrument naturel²⁸¹ » et un vecteur d'expression nécessaire.

Les seules exceptions sont ici Andrée Viollis et Isabel Oyarzábal de Palencia. La première, tout en reconnaissant avoir très tôt été attirée par l'écrit, refuse de parler de prédispositions et de prédestination²⁸². La seconde est plus radicale encore et avoue avoir

²⁷⁷ « aun en las esferas más cultas [...] se considera **novedad inaudita** el que una española frecuente las aulas universitarias, o manifieste su personalidad por medio de la pluma »: NELKEN, Margarita, *Las escritoras españolas*, Barcelona, Labor, 1930, p. 9. Le surlignage est de nous.

²⁷⁸ « vocación »: VALENDER, James, *Manuel Altolaguirre y Concha Méndez. Poetas e impresores*, Madrid - Málaga, Residencia de Estudiantes - Centro Cultural de la Generación del 27, 2001, p. 43.

²⁷⁹ « the night, [...] all day ; [...] in buses and in the lavatory »: ACKLAND, Valentine, *For Sylvia an honest account*, London, Chatto & Windus, 1985, p. 82.

²⁸⁰ C'est ainsi que Ramón Spender définit le rapport de Nancy Cunard à l'écriture: SPENDER, Ramón J., « Recuerdo de la inefable Nancy Cunard » dans NERUDA, Pablo et CUNARD, Nancy, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español (París 1937)*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2010, p. 3.

²⁸¹ « mi instrumento natural »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 6.

²⁸² Voir article publié dans *La Française*, 02/05/1936 dans JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 215.

commencé à écrire « juste pour passer le temps²⁸³ ». Cette modération s'explique à notre sens par leur statut d'aînées au sein de notre corpus. A la différence des plus jeunes, elles évoluèrent dans des sociétés où le recours à l'écriture par les femmes n'était toléré que s'il constituait pour elles une distraction ou un moyen de subsistance. Face à un tel état de fait, ni l'une ni l'autre ne pouvait édifier en besoin une écriture féminine encore bien peu substantielle et vide de conscience critique. Mais leurs propos et la réalité historique dans laquelle ils s'inscrivent invitent plus fondamentalement à reconsidérer les déclarations radicales de leurs cadettes.

3.1.2 - Le poids des circonstances historiques

Aucune n'associe réellement ce penchant personnel aux circonstances dans lesquelles il se développa. Or, par recoupement, nous nous apercevons qu'il existe dans le parcours de bon nombre d'entre elles une continuité entre leurs lectures et le genre littéraire qu'elles investirent initialement. Ernestina de Champourcin, quand elle évoque ses premiers contacts avec la poésie, précise que celle-ci constituait pour elle une « expression naturelle [et son] genre de lecture favori²⁸⁴ ». De la même façon, Concha Méndez Cuesta souligne que son attirance pour la poésie fut déterminée par des « circonstances » comme la solitude et la « lecture de poèmes²⁸⁵ ». Dans le même ordre d'idée, Agnia Barto ne se tourna vers la poésie qu'après avoir découvert les œuvres de la poétesse Anna Akhmatova (1889-1966) et du poète et dramaturge futuriste Vladimir Maïakovsky (1893-1930). Même si certaines tendent à le laisser entendre dans des recreations fantasmées de leurs premiers pas de créatrices, ce goût pour l'écriture ne surgit pour aucune *ex nihilo*.

Il est indissociable du contexte culturel propre aux premières décennies du XX^{ème} siècle, cette modernité européenne qui permit à la femme d'atteindre la « majorité²⁸⁶ ». Un épisode mérite d'être souligné ici pour son impact sur leur trajectoire vitale ainsi que sur leurs débuts en littérature. Il s'agit de la Première Guerre mondiale.

²⁸³ « I began to write again just to pass the time »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 79.

²⁸⁴ « expresión natural [...] mi género de lectura predilecto »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 4.

²⁸⁵ « lectura de poesías »: citée dans VALENDER, James, *op. cit.*, p. 43.

²⁸⁶ « El artista modernista español podía ser concebido como masculino o femenino sin que ello supusiese una diferencia. El “elemento femenino” había alcanzado la mayoría de edad »: KIRKPATRICK, Susan, *op. cit.*, p. 297.

De façon générale, le conflit de 1914-1918 constitua, pour la grande majorité des écrivains européens, un traumatisme aux importantes conséquences littéraires²⁸⁷. Comme le souligne Wendy Mulford, tous les écrivains furent affectés par le conflit et durent faire face à la perte, à « la mort d'amis ou de proches²⁸⁸ ». Cette épreuve eut pour effet de redéfinir le rapport des écrivains européens à la création littéraire dans le sens de la radicalisation et de l'exclusivité. L'effondrement des idéaux en lice dans le conflit et l'essor du pacifisme débouchèrent sur un rejet des valeurs traditionnelles qui renforça le caractère paradoxal du retour à la normalité auquel on assista, dans l'après-guerre, en termes de relations de genre. Précédent direct de la guerre d'Espagne en matière de mobilisation féminine selon Margarita Nelken²⁸⁹, la Première Guerre mondiale redéfinit, quatre ans durant, le rôle des femmes dans les pays entrés en guerre. Main-d'œuvre de substitution indispensable, elles avaient rapidement trouvé leur place dans l'effort de guerre en intégrant les postes de travail laissés vacants par les hommes ou en se consacrant à des activités plus traditionnelles telles que l'assistance ou les soins aux blessés. Cette apparition des femmes dans l'espace public devait donner, à long terme, une impulsion décisive aux luttes d'émancipation des femmes et à la configuration d'un nouveau paradigme féminin. La fin des hostilités s'accompagna d'un recul en termes de mentalités, de pratiques quotidiennes et de relations de genre et de la réaffirmation d'un discours normatif sur l'inégalité entre les sexes. Dans ce sens, nous postulons ici que l'investissement du champ littéraire constitua, pour toutes les femmes de notre projet qui avaient pris part au conflit, un moyen de s'engager contre cette régression et sur la voie de la lutte pour la dignification des femmes. Pour Andrée Viollis qui fut affectée en tant qu'infirmière à la division des grands blessés de l'hôpital militaire Chanzy de Sainte-Menehould (dans la Marne) ou encore à Bar le Duc, le conflit passa rapidement, dans les multiples lettres qu'il lui inspira, de la tragédie humaine et matérielle au « drame d'idées » prompt à provoquer une « crise de conscience²⁹⁰ ». Dans le cas de Nancy Cunard, le binôme guerre-écriture apparaît plus explicitement encore. Pendant le conflit, outre récolter des fonds et réaliser des services de bienfaisance, elle se rendit auprès des soldats pour leur lire ses

²⁸⁷ Voir MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 15 et ACKLAND, Valentine, *op. cit.*, p. 40-41.

²⁸⁸ « [...] the death of friends or family »: MULFORD, Wendy, *This Narrow Place*. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: *Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 16.

²⁸⁹ « Y una actriz [...] puede perfectamente ser enfermera -¡como lo fueron tantas y tantas en la guerra europea!- o trabajar en cualquiera de los talleres, que son los frentes de la retaguardia »: NELKEN, Margarita, « Lumpen-Burguesa », *Mundo Obrero*, 24/02/1937, p. 3.

²⁹⁰ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 05/1917. Voir également le témoignage d'Anna Seghers qui vient éclairer la situation des milieux progressistes allemands dont le « monde d'idées [et la] vie » avaient également été bouleversés par « [la] guerre et l'après-guerre »: SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 544.

poèmes²⁹¹. Cette démarche met en évidence un autre point essentiel de la naissance à l'écriture des futures intellectuelles européennes : celle-ci leur apparut comme un refuge et une consolation face à la réalité sociale de leur temps.

3.1.3 - Le poids des conventions sociales

Selon les divers témoignages écrits des Espagnoles et des étrangères, leur rapport à l'écriture radicalisa celui qu'elles entretenaient avec la lecture. Tout comme le livre, l'écrit apparaît sous leur plume comme un rempart contre les conventions de genre et un vecteur d'évasion face aux carcans de leur enfance. Solitude, désœuvrement et rigueur sont fréquemment présentés comme des facteurs décisifs dans l'entrée en écriture de celles issues de milieux conservateurs²⁹². Celle-ci se fait dans ce sens entrée en résistance contre un environnement corseté et réticent à voir ses jeunes membres féminins s'exprimer. Le passage à l'acte d'écrire suppose une prise de conscience de soi et de ses préoccupations, ce qui nous permet d'affirmer avec Marie-Claire Hooock-Demarle que cette relation évolutive des femmes européennes avec le mot constitue une « parabole de l'histoire sociale dans son ensemble²⁹³ ».

Dans leurs souvenirs, aucune n'associe cependant sa pratique initiale à du militantisme. Elles l'assimilent davantage à l'assouvissement d'un besoin. Concha Méndez Cuesta use dans ce sens d'une métaphore éloquente pour rendre compte de son lien à la poésie : « C'est comme si j'étais un sac qui commence à se remplir et soudain, explose ; la poésie sort alors des doigts, on prend la plume et elle sort²⁹⁴ ». Plus encore qu'innée, la capacité créatrice est souvent présentée comme une force irréprensible, voire « assujettissante²⁹⁵ » dans le cas de Carmen Conde. Nul paradoxe ici : la possibilité de lui donner libre cours est, au-delà de la libération, le signe d'une liberté revendiquée.

Ce défi lancé à la société patriarcale et aux attributions traditionnelles de genre, même s'il s'appuyait sur l'expansion de la consommation et de la production culturelle propre à la

²⁹¹ Voir GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008, p. 95.

²⁹² LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 167 et ACKLAND, Valentine, *op. cit.*, p. 44.

²⁹³ HOOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 200.

²⁹⁴ « Es que soy como si fuera un saco que empieza a llenarse y de repente revienta; entonces la poesía sale por los dedos, se coge la pluma y sale » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 53.

²⁹⁵ « avasalladora » : CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 87.

modernité européenne, ne fut jamais facile à réaliser. L'analyse de leurs trajectoires montre que l'investissement véritable de l'écriture par les femmes de notre étude supposa bien souvent une rupture physique avec leur milieu d'origine.

Toutes s'essayèrent très tôt à la création mais c'est au cours de séjours à l'étranger que beaucoup osèrent pleinement embrasser cette « aventure ». Tout comme María Zambrano, nous entendrons ce terme dans son acception latine, soit « ce qui doit advenir²⁹⁶ ». Nancy Cunard écrivit par exemple ses premiers poèmes à Paris au tournant des années 1910, soit loin d'une Angleterre édouardienne en mal de nouveaux talents littéraires et où sa mère entendait rapidement l'introduire officiellement en société. La capitale française, qui avait remplacé Londres comme pivot de la vie culturelle européenne, exerça sur la jeune Anglaise un pouvoir d'attraction tel qu'elle décida de s'y installer en 1920. Ce séjour de huit ans fut pour elle une voie de salut puisque c'est en s'immergeant dans la Bohème parisienne qu'elle réussit à tourner la page traumatique de la Première Guerre mondiale. A la même époque, Rosa Chacel se trouvait pour sa part à Rome où elle avait suivi son époux en 1920. Les cinq années passées dans la capitale italienne furent pour elle synonyme de découvertes en tout genre : « futurisme, jeunesse de l'esprit, grâce, nouveauté intense, profonde [et surtout] certaine satisfaction de voir se réaliser ce que nous désirions²⁹⁷ ». A titre personnel, ce déracinement et l'entrée en contact avec les nouvelles tendances artistiques européennes furent essentiels : Rosa Chacel affirme y avoir pris conscience de son « monde », monde « un peu bohème, un peu barbare et risqué²⁹⁸ ».

La curiosité et la connaissance du monde furent donc deux étapes décisives dans un cheminement qui aboutit à la naissance des futures intellectuelles à elles-mêmes en tant que femmes de lettres. Toutefois, ce n'était là qu'un point de départ puisque, comme le souligne Robert Tenger, « le seul fait d'avoir beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu ne rend pas nécessairement le voyageur capable de comprendre le monde et les hommes, de les décrire et d'être un bon romancier²⁹⁹ ».

²⁹⁶ ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer*, Málaga, Editorial Veramar, 2007, p.12-13.

²⁹⁷ « Futurismo, juventud del espíritu, gracia, novedad intensa, profunda [...] cierta satisfacción de ver que se realiza lo que anhelábamos »: CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol IV *Artículos II*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 596.

²⁹⁸ « Mi **mundo** es el de Joyce, ese mundo **un poco bohemio, un poco bárbaro y arriesgado** »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 155. Le surlignage est de nous.

²⁹⁹ Cité dans TÉRY, Simone, *Où l'aube se lève*, New York, Brentano's, 1945, p. 8.

3.1.4 - La presse comme premier espace d'expression

Le premier espace investi par les Espagnoles et les étrangères pour faire leurs armes dans le domaine de l'écrit fut la presse.

Depuis le siècle précédent, les femmes étaient parvenues à se frayer un chemin dans les canaux de la presse littéraire. La presse généraliste demeurait, dans les deux premières décennies du XX^{ème} siècle, l'apanage des hommes³⁰⁰, ce qui n'empêcha pas les femmes de notre corpus de s'engager avec détermination dans cette voie. Toutes comprirent rapidement que la presse constituait pour elles un terrain d'essai où perfectionner leur pratique et un marchepied depuis lequel se positionner sur la scène culturelle nationale et internationale. Dans ce sens, les titres auxquels elles s'associèrent à leurs débuts sont riches de sens. Ils rendent non seulement compte de la réalité des opportunités faites aux femmes à l'époque mais aussi des stratégies mises en place par les unes et les autres pour mettre à profit leurs ressources et leurs aptitudes personnelles.

Bon nombre d'entre elles optèrent dans un premier temps pour des publications locales d'une portée certes limitée mais moins réticentes à ouvrir leurs pages à des jeunes filles cultivées et désireuses de faire leurs preuves. Carmen Conde débuta dans *El porvenir* de Carthagène. María Teresa León publia dans le *Diario de Burgos* une trentaine d'articles entre 1924 et 1928. En juillet de cette année, dans *El Manantial* de Ségovie, parut l'article « Ciudad Ausente » de María Zambrano. Quant à Nancy Cunard, elle participa au numéro de juin 1916 du *Eton College Chronicle* avec un poème intitulé « Soldiers Fallen in battle ».

Une autre méthode consista à se valoir de capacités singulières et susceptibles de faciliter leur intégration. Isabel Oyarzábal de Palencia mit à profit sa parfaite maîtrise de l'anglais pour se faire une place, dès la deuxième moitié des années 1900, comme correspondante de l'agence d'informations *Laffan News Bureau* puis de *The Standard* et à partir de 1929, de l'organe du Parti Travailleiste, le *Daily Herald*. Margarita Nelken se concentra, elle, sur ses connaissances en art pour se faire une place en tant que critique. Ses collaborations précoces – dès l'âge de 13 ans – à *El Redondel* ou *Estampa* ne traduisaient

³⁰⁰ CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 185 ou encore JEANDEL, Alice-Anne, *op. cit.*, p. 203.

toutefois pas une volonté personnelle de « se faire connaître³⁰¹ ». Elles répondaient avant tout aux difficultés financières que rencontrait alors la famille. Si la présence sur le marché du travail des jeunes filles de sa condition était alors en Espagne une quasi exception, ces motivations économiques étaient, elles, relativement courantes parmi les écrivains dépourvus de ressources suffisantes pour se consacrer à leur passion. Parmi les femmes de notre étude, ce phénomène trouve une autre illustration en Sylvia Townsend Warner qui, faute d'indépendance financière, alimenta en portraits de célébrités diverses revues et journaux littéraires. En février 1916, elle publia par ailleurs dans la revue écossaise *Blackwoods Magazine* un essai inspiré de son expérience personnelle dans une usine de munitions : « Behind the Firing Line : Some Experiences in a Munition Factory. By a Lady Worker ».

Cet intérêt pour faire de la création un espace de projection du vécu allait caractériser l'ensemble de sa production et déterminer, dans son cas comme dans celui des autres femmes de notre étude, un traitement spécifique de la guerre d'Espagne.

Mais c'est plus fondamentalement à travers la presse spécialisée littéraire que toutes virent le jour en tant que femmes de lettres au cours des années 1920.

Dès la première moitié de cette décennie, Nancy Cunard en Angleterre et Anna Seghers en Allemagne virent plusieurs de leurs récits publiés. Pour les Espagnoles, cette visibilité se manifesta plus tardivement même si, dès 1922, Rosa Chacel s'associa au renouveau des lettres espagnoles en collaborant à *Ultra*, l'une des principales revues visant alors à diffuser les principes poétiques de l'Ultraïsme.

Le point de convergence principal est sur ce point *La Gaceta Literaria*, organe d'expression avant-gardiste majeur fondé en 1927 sous l'impulsion de Ernesto Giménez Caballero³⁰² et qui ouvrit largement ses colonnes à Carmen Conde – à laquelle fut plus significativement encore consacrée, le 1^{er} juillet suivant, la section « Poetas Españolas » –, Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, María Teresa León ou encore Concha Méndez Cuesta. Cette concentration pose la fin des années 1920 en point d'inflexion dans leurs trajectoires créatrices puisque, bénéficiant du dynamisme propre aux avant-gardes, elles « firent irruption³⁰³ » sur la scène littéraire nationale. Plus globalement, leurs noms peuvent

³⁰¹ « Una y otra hermana, si bien con diferente empeño en el ambiente de las letras y las artes, **diéronse a conocer** »: ENA BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 12. Le surlignage est de nous.

³⁰² Pour plus de précisions, voir GARCÍA DE LA CONCHA, Victor, *Poetas del 27. La generación y su entorno, antología comentada*, Madrid, Espasa, 1998, p. 30-39.

³⁰³ « Ellas **irrumplieron** con fuerza en los movimientos vanguardistas »: GÓMEZ BLESA, Mercedes, *op. cit.*, p. 154. Le surlignage est de nous.

être associés aux revues littéraires les plus renommées de la décennie telles que *Verso y Prosa*, *Cruz y Raya* et la *Revista de Occidente*. Fondée par Ramón Ortega y Gasset en 1923, cette revue culturelle et scientifique fit une place de choix aux membres et aux théories esthétiques de la dénommée « Génération de 27 ». A côté des grandes figures masculines de cette dernière figuraient Rosa Chacel – qui y publia ses premiers écrits importants comme « Chinina Migone », « Juego de las dos esquinas » ou encore les inédits « Cocteau-Orfeo », « Rasputín : film sin epígrafe » et « Esquema de los problemas prácticos y actuales del amor » – et plus tardivement, María Zambrano dont nous distinguerons tout particulièrement « Hacia un saber sobre el alma ». Dans cet essai publié en décembre 1934, la philosophe prend ses distances vis-à-vis de la raison vitale d’Ortega y Gasset dont elle avait initialement été la disciple.

Ce recours initial à la presse et cette exposition croissante comme membres de la vie culturelle de leurs pays respectifs constituent une nouvelle preuve des hautes ambitions littéraires nourries par les Espagnoles et les étrangères. Dans une lettre à Ernestina de Champourcin du 25 décembre 1927, Carmen Conde affiche des intentions éloquentes qui peuvent, à notre sens, être étendues à l’ensemble des femmes de notre projet : « écrire, écrire mieux, écrire infiniment mieux³⁰⁴ ». Il semble que, dans l’esprit de toutes, ces collaborations à des publications spécialisées devaient n’être qu’un seuil aisément franchi. C’était toutefois sans compter sur la persistance, dans leurs pays respectifs, d’une mentalité réticente à voir les femmes embrasser une carrière littéraire.

Le nombre réduit de leurs incursions dans la presse généraliste des années 1920 en constitue la preuve de même qu’elle rend compte de la lente et laborieuse ouverture aux femmes du journalisme professionnel. Jusque dans les années 1930, elles durent souvent se contenter du statut de « collaboratrices³⁰⁵ ». Tel fut par exemple le cas d’Ernestina de Champourcin dans *La esfera*, *Blanco y Negro* et *El Heraldo de Madrid*, de María Zambrano dans *La Libertad* et *El Liberal* ou encore de Nancy Cunard dans l’*English Review*. Seules Isabel Oyarzábal de Palencia et Andrée Viollis font ici exception. D’une part, elles parvinrent à se faire une place dans le monde de l’information d’intérêt général. D’autre part, elles le firent en devançant de plusieurs années le phénomène de féminisation du journalisme de métier évoqué plus haut. Après s’être distinguée par des articles sur le théâtre, Isabel Oyarzábal de Palencia collabora dès le tournant des années 1920 au *Figaro* puis à *La*

³⁰⁴ « Mis propósitos literarios son estos; **escribir, escribir mejor, escribir muchísimo mejor** »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 59. Le surlignage est de nous.

³⁰⁵ « colaboradoras »: CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 184.

Ilustración española y americana, Los Lunes del Imparcial, La Esfera et *Nuevo Mundo*. Andrée Viollis, elle, manifesta une attirance précoce pour le journalisme. Comme l'expose clairement l'étude documentée d'Anne Renoult, ses débuts dans le journalisme remontent en effet au 15 juillet 1896, date à laquelle elle publia « pour la première fois sous son vrai nom³⁰⁶ » un texte intitulé « Les vieux aux roses » dans les « Pages courtes » de *La Nouvelle Revue*. Cette collaboration ouvre à la première facette de sa trajectoire : la publication de contes et de romans-feuilletons dans *Le Petit Parisien*, *L'Écho de Paris* et *Excelsior*. A ceux-ci s'ajoutèrent, entre 1906 et 1909, des chroniques hebdomadaires dans *La France de Bordeaux et du Sud Ouest*, deux organes d'actualité politique et littéraire. Mais un autre versant de sa carrière s'était alors déjà précisé : le reportage politique. Traditionnellement réservée aux hommes, cette branche noble du journalisme devenue genre à part entière depuis la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle avait très rapidement retenu l'attention d'Andrée Viollis. Envoyée spéciale de *La Fronde*³⁰⁷ en Angleterre en 1900, elle commença à s'y révéler en tant qu'envoyée spéciale du quotidien d'information *Le Petit Parisien* lors de la Première Guerre mondiale. Ses articles sur l'effort de guerre anglais attirèrent rapidement l'attention du magnat de la presse anglaise Lord Northcliffe qui lui proposa de collaborer à ses deux publications majeures, le *Times* et le *Daily Mail*. Elle accepta et devint, entre 1919 et 1922, la correspondante plus ou moins régulière de divers journaux anglais et américains. Cependant, son goût pour la polyvalence et son refus de toute spécialisation l'amènèrent dans les années suivantes à couvrir des sujets aussi divers que la guerre civile irlandaise (1922), des chroniques judiciaires (à partir de 1923) puis des entretiens de figures publiques (entre 1925 et 1927). Au terme de ces années, elle avait acquis une expérience solide qui facilita son entrée dans l'univers plus prisé et plus fermé encore du grand reportage politique.

Cette variété et les opportunités offertes à Isabel Oyarzábal de Palencia et Andrée Viollis ne rendent nullement compte de la présence réelle des femmes dans les milieux du journalisme professionnel européen au début du XX^{ème} siècle. Leur caractère d'exception éclaire par ricochet la singularité de ces deux cas. Les deux femmes se distinguèrent par ailleurs par une visibilité inaccoutumée dans la vie institutionnelle de la profession. La première intégra, dès sa fondation en 1895, l'*Agrupación Profesional de Periodistas*. La seconde, forte de ses expériences antérieures, fut élue au comité directeur du Syndicat des

³⁰⁶ RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2004, p. 27.

³⁰⁷ Nous avons choisi de ne pas nous attarder sur la portée de la collaboration d'Andrée Viollis à ce journal fondé par Marguerite Durand en décembre 1897 et considéré comme le premier quotidien féministe français. Pour plus d'informations sur cet épisode, voir RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 40-42.

Journalistes en mars 1924³⁰⁸. Quatre ans plus tard, elle fut de plus l'une des quatre femmes françaises présentées comme « journalistes de carrière » lors de l'exposition internationale de la Presse à Cologne.

Ces distinctions introduisent la question de la reconnaissance, dans les années 1920, des femmes de notre étude, question d'une délicatesse telle que nous lui consacrerons plus avant une analyse plus approfondie. Mais nous pouvons dès à présent dire qu'au-delà de leurs caractéristiques littéraires, les publications journalistiques initiales des femmes de notre projet valent par leur signification sociale et culturelle. Dans une société européenne encore gouvernée par des considérations de genre traditionnelles, Espagnoles et étrangères virent dans les canaux journalistiques une possibilité de débiter leurs carrières. Dans leur esprit, ces collaborations ne devaient toutefois être qu'un tremplin. La diversité et la régularité de leurs écrits reflètent dans ce sens, selon nous, leur détermination à se frayer un chemin dans le monde des lettres européennes ou, pour reprendre les propos d'Ernestina de Champourcin dans une lettre à Carmen Conde du 4 juillet 1936 – soit quelque deux semaines avant le soulèvement militaire – à « sortir du circuit de tous les jours³⁰⁹ ».

3.1.5 - Les premières œuvres

Ce saut définitif vers la création s'articule vers 1925.

Autour de cette date, et à l'exception de Valentine Ackland et de Clara Malraux³¹⁰, toutes publient leurs premières œuvres et initient des carrières souvent longues.

Cette convergence chronologique ancre les trajectoires des unes et des autres dans le « patent dynamisme culturel³¹¹ » des années 1915-1930. Cette période est dominée en Europe par l'apparition et la consolidation des avant-gardes que nous entendrons ici avec Marcia Castillo Martín comme un « mouvement artistique [né] d'une volonté de rupture tant avec

³⁰⁸ Le Syndicat des Journalistes fut créé en 1918 pour fixer, à travers une charte en 10 points, la pratique déontologique du métier.

³⁰⁹ « [...] salir del círculo de todos los días » : FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 384.

³¹⁰ Comme nous le verrons plus avant, les poèmes de la première furent rassemblés et publiés en recueils à titre posthume. La seconde entama, elle, dès 1923, la rédaction d'un roman. Cependant face à la réticence de son compagnon, elle se garda de le publier jusqu'à ce que la parution de *Bonsoir Thérèse* de son amie Elsa Triolet l'incitât à le proposer à Jean Paulhan alors à la tête de la prestigieuse *Nouvelle Revue Française*. *Le Livre des comptes* sortit en 1938.

³¹¹ « patente dinamismo cultural » : AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 38. Après la guerre, elle revint à ce genre avec *Presencia a oscuras* (1952).

l'esthétique épuisée du réalisme-naturalisme du XIX^{ème} siècle qu'avec l'art esthétisant du symbolisme de la fin de ce siècle³¹² ».

Cette convergence montre par ailleurs que le décalage apparu entre les plus âgées et les plus jeunes en matière de pénétration des canaux journalistiques disparaît alors pour permettre à l'ensemble d'entre elles de concilier publications dans la presse et carrière littéraire.

3.1.5.1 - Les premiers genres littéraires investis

Une continuité évidente se manifeste là encore entre les genres qui avaient attiré leur attention de lectrices, qu'elles avaient initialement investis en tant que femmes de lettres et qui leur avaient permis de se démarquer en tant que collaboratrices de divers journaux et revues. Les préférences de la plupart vont alors à la poésie qui fut par la suite un de leur genre de prédilection pour traiter de la guerre d'Espagne. Ernestina de Champourcin publie, en l'espace de cinq ans, trois recueils d'une poésie qu'elle avait définie en 1925 comme « lyrique et personnelle³¹³ » : *En silencio* (1926), *Ahora* (1928) et *La voz en el viento* (1931). Carmen Conde perçoit elle aussi en poésie avec deux œuvres : *Brocal* (1929) et *Júbilos* (1934). À sa sortie, le premier fut accueilli par une critique de César M. Arconada bien paradoxale si l'on pense que Carmen Conde est aujourd'hui considérée comme l'une des figures les plus productives de l'histoire de la poésie féminine espagnole. Dans *La Gaceta Literaria*, ce romancier, poète et critique distingué affirmait : « Le débit poétique de Carmen Conde [n'] arroserait pas un potager, mais arrose bien quelques pots de fleurs³¹⁴ ». À l'inverse, l'essayiste Francisco Ayala compara les poèmes de *Surtidor* (1928), le deuxième recueil de Concha Méndez Cuesta à des « floraisons spontanées d'un tempérament peu discipliné³¹⁵ ». Deux ans plus tôt, Concha Méndez Cuesta avait publié *Inquietudes* (1926) et, deux ans plus tard, alors qu'elle se trouvait à Buenos Aires, elle fit paraître *Canciones de mar y tierra* (1930). Cette concentration temporelle justifie l'idée d'écrits « jumeaux » d'Ernestina de Champourcin et

³¹² « [...] movimiento artístico [...] una voluntad de ruptura tanto con la agotada estética del realismo-naturalismo decimonónico como con el arte estetizante del simbolismo finisecular »: CASTILLO MARTIN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 170.

³¹³ « [...] lírica y personal »: AGUN/ Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin - Carmen de Avila, *Mujer*, 10/1925, p. 4.

³¹⁴ « El caudal poético de Carmen Conde [n]o regaría una huerta, pero riega bien unas cuantas macetas de flores »: ARCONADA, César M, « Información bibliográfica », *La Gaceta Literaria*, 01/09/1929, p. 424.

³¹⁵ « floraciones espontáneas de un temperamento poco disciplinado »: AYALA, Francisco, « CONCHA MENDEZ CUESTA: *Surtidos*, poesía, 1928 », *La Gaceta Literaria*, 01/03/1928, p. 179.

inspira à Concha Méndez cet éloquent commentaire : « Quant à la femme en Espagne, [...] je peux vous dire qu'elle s'est réveillée, et de façon brillante, à une vie active tant dans le domaine social que dans l'intellectuel [...]. Actuellement, nous disposons d'un groupe de jeunes poétesses et écrivaines comme Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, Carmen Conde, Josefina de la Torre, etc, qui commencent brillamment leur carrière artistique³¹⁶ ». Cette énumération donne l'impression d'une grande porosité entre les genres investis par les futures intellectuelles à leurs débuts. Celle-ci se vérifie pour Concha Méndez Cuesta qui, à partir de 1930, se partagea entre poésie et dramaturgie (*El ángel cartero* en 1931, *Vida a vida* en 1932, *El carbón y la rosa* en 1935 et *Niños y sombras* en 1936). Toutefois, elle ne peut rendre compte des débuts de toutes les femmes de notre travail.

Deux profils majeurs se dessinèrent alors parmi elles : d'une part, celles qui optèrent pour un genre en exclusivité et d'autre part, celles qui se dirigèrent alors vers une variété plus en accord avec leur soif d'expression.

Rosa Chacel, si elle se distingua par la suite dans le domaine poétique, surgit sur la scène nationale en 1930 avec un roman, *Estación. Ida y vuelta*. Dans une lettre de 1965 à Ana Moix, elle le qualifie de « très petit et très ingénu [mais pourtant] fondamental³¹⁷ » puisqu'il constitua, au terme de son séjour en Italie, un « passeport de retour³¹⁸ » et une carte d'identité artistique. De la même façon, c'est la prose lyrique qui attira initialement María Teresa León. Dans la lignée des ses collaborations au *Diario de Burgos*, elle publia en 1928 puis en 1930 deux recueils de contes : *Cuentos para soñar* et *La Bella del mal amor*. Comme l'a fréquemment souligné la critique, la maladresse et la naïveté qui s'en dégagent ne suffisent pas à masquer une ambition littéraire allant bien au-delà de la littérature pour enfants³¹⁹. Quatre ans plus tard, celle-ci se précisa plus encore avec la parution d'un nouveau recueil de contes – illustré cette fois par Rafael Alberti qui était devenu, dans l'intervalle, le compagnon de María Teresa León –, *Rosa Fría, patinadora de la luna*. A cette même période, la trajectoire de Margarita Nelken prit une tournure décisive, sa production écrite naviguant

³¹⁶ « En cuanto a la mujer en España ... puedo decirles que ha despertado, y de un modo brillante, a una vida activa, tanto en el orden social como en el intelectual [...]. Actualmente, contamos con un grupo de jóvenes poetas y escritoras como Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, Carmen Conde, Josefina de la Torre, etc, que comienzan brillantemente su carrera artística » : citée dans VALENDER, James, *op. cit.*, p. 47. Nous employons ici le terme « poétesse » pour mettre en évidence le phénomène de féminisation de la poésie espagnole des années 1920. Nous soulignerons cependant que Concha Méndez Cuesta rejetait, elle, ce terme qu'elle jugeait réducteur.

³¹⁷ « Es una novela muy pequeña y muy ingenua, como toda primera novela, pero respecto al camino, fundamental » : CHACEL, Rosa et MOIX, Ana María, *De mar a mar*, Barcelona, Ediciones Península, 1998, p. 27.

³¹⁸ « pasaporte de regreso » : KIRKPATRICK, Susan, *op. cit.*, p. 266.

³¹⁹ Voir MAINER, José-Carlos, « Las escritoras del 27 (con María Teresa León al fondo) » dans *Homenaje a María Teresa León*, Madrid, Universidad Complutense, 1990, p. 13-40.

entre essai de critique artistique (*Glosario (obras y artistas)* en 1917, *Tres Tipos de Vírgenes* en 1929) ou littéraire (*Johann Wolfgang Goethe* en 1928) et récits en prose (successivement, *La aventura de Roma* et une série de nouvelles aux titres représentatifs de l'audace des sujets traités : *Mi suicidio*, *Una historia de adulterio*, *El viaje a París*).

Cette ambivalence montre combien, dans les premières années, il s'agit pour bien des futures défenseuses de la République, de concilier aptitudes avérées et vocation littéraire. Isabel Oyarzábal de Palencia alterna dans ce sens, au long des années 1920, entre essais en lien avec l'identité espagnole et roman naturaliste. En 1923, *El sembrador sembró su semilla* lui valut un accueil favorable. En 1926, elle publia, *El traje regional en España : su importancia como expresión primitiva de los ideales del país*, somme de conférences données à Paris, Londres et aux Etats-Unis³²⁰, et vit son œuvre *Diálogos con el dolor* mise en scène. Cette double actualité, dans les années de la dictature de Miguel Primo de Rivera, montre combien la création était à ses yeux un vecteur de résistance et de défense de l'identité populaire espagnole. Dans le cas de María Zambrano, cette nécessité d'allier fond et forme explique l'écart de plusieurs années entre ses collaborations dans la presse et la publication de ses premières œuvres, *Horizonte del liberalismo* (1929) et, à la fin de la décennie suivante, *Pensamiento y poesía en la vida española* (1939) et *Filosofía y poesía* (1939).

Toutes ces caractéristiques permettent d'établir de multiples ponts entre les Espagnoles et les étrangères.

Sylvia Townsend Warner, si elle fut d'abord attirée par la poésie (*The espalier*, 1925), élargit dès les années suivantes sa création à la prose. Outre les recueils de poèmes *Time Importuned* en 1928 et *Opus 7* en 1931, elle publia plusieurs romans – tels que *Lolly Willows* qui fit sa renommée en 1926, *Mr Fortune's Maggot* en 1927, *The True Heart* en 1929 et *Summer Will Show* écrit entre 1932 et 1936 – et des nouvelles – *A moral Ending and Other Stories* en 1931, *The Salutation and Other Stories* en 1932 et *Whether a Dove or Seagull*³²¹ co-écrit avec Valentine Ackland et publié en 1934³²². Cette même ouverture caractérisa les premiers pas littéraires de leur compatriote, Nancy Cunard. Après des débuts placés sous le sceau de la poésie (*Outlaws* en 1921, *Sublunary* en 1923 et surtout *Parallax* en 1925), elle se tourna avec *Henry-Music* vers le domaine musical qui constitua une préoccupation certes

³²⁰ AGA, 10(95) CAJA 54/8263: télégramme du sous secrétaire d'État à Madrid à l'Ambassadeur d'Espagne à Washington, Juan Riano y Gayangos du 28/01/1924 ; 54/8263 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia à Juan Riano y Gayangos, du 02/05/1925 ; ARSM, Correspondencia, 40/53/17: lettre à María de Maeztu, 12/02/1925.

³²¹ L'édition américaine parut en novembre 1933 chez Viking Press.

³²² Comme nous le soulignons, les poèmes de Valentine Ackland ne furent pas publiés sous forme de recueil dans les années 1920. Hormis une publication à son compte en 1953, *Twenty-Eight Poems*, tous ses poèmes furent publiés de façon posthume : *Later poems* en 1969, *The nature of the moment* en 1973 et *Further Poems* en 1978.

conjoncturelle mais essentielle pour elle au tournant des années 1930.

3.1.5.2 - Création et préoccupations personnelles

Cet attachement à l'écrit déboucha rapidement sur une conception de la création comme espace de réflexion et de projection des préoccupations personnelles. Ce phénomène se radicalisa pour la plupart dans les années 1930 mais se manifesta chez certaines de façon précoce. C'est notamment le cas d'Anna Seghers et d'Andrée Viollis. La première se concentra d'emblée sur l'écriture en prose mais fit plus singulièrement son entrée sur la scène littéraire allemande à partir de 1926 à travers des œuvres réalistes et à forte charge sociale (*Jans va mourir* en 1927, *La Révolte des pêcheurs de Sainte-Barbara* en 1928 ou encore *Les Compagnons* en 1932). La seconde vit, elle, ses principaux grands reportages publiés en volumes entre 1927 et 1939 (*Seule en Russie* en 1927, *Tourmente sur Afghanistan* en 1930, *L'Inde contre les Anglais* en 1930 et surtout *SOS Indochine* qui renforça définitivement son poids dans le milieu en 1932³²³).

Toutes ces entrées en littérature reposaient par conséquent sur une détermination commune et étayée par une connaissance de soi en termes de capacités et de rapport à la société.

Le cas le plus délicat à traiter, celui d'Agnia Barto, conduit lui aussi à cette conclusion. Pour en saisir toute la complexité, il convient de resituer ses débuts dans leur contexte, soit, selon la chronologie établie par Michel Aucouturier, dans une période d'institutionnalisation et d'étatisation de la production écrite soviétique. Suite à la révolution d'octobre 1917 s'était imposée une conception marxiste de la littérature comme instrument à portée sociopolitique et comme structure idéologique à part entière. Celle-ci eut pour conséquences pratiques la mise en place d'une littérature d'État, d'une réglementation nouvelle et de la proclamation du réalisme socialiste comme esthétique unique. Autant de facteurs qui aboutirent, humainement parlant, à l'apparition de nouvelles figures littéraires, ces « créateurs, encadrés par une organisation officielle, jouiss[ant] d'un statut social privilégié, et dont les productions [avaient] elles aussi un caractère quasi officiel³²⁴ ». Parmi ceux-ci figurait Agnia Barto qui, en 1925, n'était qu'amateur quand elle envoya aux Éditions de l'État *Le Petit Chinois Van Li*. Alors

³²³ En 1913, Andrée Viollis avait publié son premier roman, *Criquet*. Voir *infra*, p. 144.

³²⁴ AUCOUTURIER, Michel, *Écrivains soviétiques*, Paris, Larousse, 1978, p. 5.

qu'elle avait pensé l'œuvre pour un public adulte et ne manifestait aucun intérêt spécifique pour la création pour enfants, elle vit son récit soumis au service de rédaction de la littérature enfantine qui l'accepta et le publia. Rapidement, Agnia Barto entra au comité d'État des Publications et consolida sa plume dans le domaine de la littérature enfantine. Entre 1925 et 1927, elle publia un livre par an, soit successivement : *Pionniers*, *Premier Mai* et *Les Petits Frères*. Elle n'était toutefois pas encore certaine de vouloir se spécialiser dans ce domaine comme en atteste un des rares documents de première main dont nous disposons sur ce point. La poétesse y explique que « [d]ans les premières années de [s]a carrière, [elle était] en proie aux doutes : fallait-il écrire pour les enfants ou bien était-il temps pour [elle] de devenir un poète "adulte"?³²⁵ ». A en juger par sa production des années de la guerre d'Espagne, il semble que la réponse à cette interrogation se soit finalement imposée d'elle-même dans la mesure où, comme nous le verrons, c'est un traitement spécifiquement adapté aux enfants qu'elle en fit.

Le passage à l'acte d'écrire des Espagnoles et des étrangères apporte donc un double éclairage sur leurs personnalités et sur la place de l'écrit au sein de leurs sociétés respectives. Plus que les facteurs historiques ou personnels, ce sont les facteurs sociaux qui vont maintenant retenir notre attention. Leur naissance à la sphère littéraire traduit certes une quête implacable de formes d'expression singulières mais reflète plus généralement le phénomène, propre à l'Europe de l'entre-deux-guerres, de renouvellement des concepts et pratiques de la féminité. C'est pourquoi, il nous faut à présent montrer en quoi ces premiers pas en écriture s'inscrivaient dans un processus global d'irruption des femmes dans la vie culturelle européenne et en quoi les pratiques nouvelles qui les accompagnèrent allaient dans le sens d'une redéfinition de l'identité sociale des Espagnoles et des étrangères en termes de visibilité, de stimulation et de sociabilité.

3.2 - Les rencontres et les voyages comme réponse à un besoin de stimulation intellectuelle

Dans une de ses lettres à Carmen Conde de l'été 1929, Ernestina de Champourcin affirme que « personne n'a le droit de nous empêcher de conquérir la place qui nous revient

³²⁵ BARTO, Agnia, « De la poésie pour les enfants » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960, p. 187.

dans la société³²⁶ ». Cette déclaration renvoie les femmes à leur statut de membres d'un collectif traditionnellement maintenu à l'écart de la réflexion et de la création et cantonné à l'espace privé. Elle traduit également un refus catégorique de se plier à cette image conventionnelle d'une féminité toute en réclusion et passivité. Cette position alternative et anticonformiste fait des propos d'Ernestina de Champourcin la bannière sous laquelle se regroupèrent les Espagnoles et les étrangères. Femmes en quête permanente de stimulation intellectuelle, elles adoptèrent rapidement un style de vie et des pratiques encore minoritaires et transgressives dans l'Europe remodelée géographiquement, politiquement, culturellement et spirituellement de l'après-guerre.

Dans ce sens, la concomitance entre leur entrée en littérature et leur entrée en contact avec les cercles intellectuels alors dominants dans leurs pays respectifs ne peut être fortuite. A la dimension innée dans laquelle beaucoup s'efforcent d'inscrire leur passage à l'écriture vinrent s'ajouter une série de facteurs conjoncturels. Les changements économiques, politiques, sociaux et culturels survenus dans le monde occidental au cours des « années folles » leur permirent, comme à une minorité de femmes, de prendre activement part à l'effervescence socioculturelle et de pénétrer la communauté intellectuelle européenne la plus progressiste de l'époque.

3.2.1 - Nouveaux espaces de sociabilité et entrée en contact avec la communauté intellectuelle européenne

Suite à la guerre de 1914-1918, le remaniement des modèles de genre déboucha sur une visibilité sociale nouvelle des Européennes. Celle-ci se traduisit, pour les femmes de notre travail, par une incorporation progressive aux espaces de sociabilité et aux pratiques des communautés intellectuelles de leurs pays respectifs.

3.2.1.1 - L'université

Le premier de ces espaces fut l'université à laquelle un petit nombre d'entre elles accédèrent, sous l'effet de l'impulsion donnée à l'instruction féminine, au milieu des années 1920. Cet espace de savoir traditionnellement masculin fut déterminant pour elles, non

³²⁶ « Nadie tiene derecho a impedir que [conquistes] el puesto que [te] corresponde »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 313.

seulement par les connaissances qu'elles y acquièrent mais aussi par les contacts qu'elles y nouèrent avec les cercles intellectuels les plus progressistes. C'est par exemple au cours de ses études supérieures qu'Anna Seghers fit connaissance avec toutes les futures figures éminentes de son temps. Certaines, comme Carl Zuckmayer (1896-1977), jouèrent un rôle capital dans sa conception de la création comme vecteur d'engagement même si l'épisode majeur de cette époque reste sa rencontre avec le sociologue hongrois László Rádványi (1900-1978) qu'elle épousa en 1925. A l'université comme dans les sièges des rédactions des publications auxquelles elles collaborèrent, elles étaient au cœur d'un bouillonnement intellectuel perpétuel, fait d'échanges et de réseaux de pensée.

3.2.1.2 - Les salons littéraires

Le second espace fut le salon littéraire qui constitua, dans les années 1920, un espace essentiel dans la consolidation des avant-gardes européennes. Souvent tenu dans des lieux publics tels que les cafés, il était jusqu'alors demeuré l'apanage des hommes. Mais au moment où les Espagnoles de notre panel commencèrent à envahir l'espace public, une évolution s'amorça. La *tertulia* tenue chaque semaine par Ramón Gómez de la Serna au café « Pombo » s'ouvrit progressivement aux femmes et compta bientôt María Zambrano parmi ses membres les plus assidus. Celles de la *Cacharrería del Ateneo* et de *La Granja del Henar* étaient, elles, ouvertes à la jeunesse madrilène dans sa globalité. La première resta longtemps associée, dans l'esprit de Rosa Chacel, à une « étape merveilleuse³²⁷ » où, malgré sa gêne à être parmi les « sages³²⁸ », elle avait pleinement pu faire siennes les nouvelles tendances esthétiques. Margarita Nelken s'y rendait elle aussi régulièrement tandis que María Zambrano lui préférait la seconde. En dépit de cette tolérance naissante, la présence des femmes demeurait alors largement minoritaire – et même nulle dans le cas des femmes des classes moyenne ou basse – car tributaire d'élites culturelles au caractère fortement patriarcal.

Cette ambivalence reflétait à moindre échelle la situation à laquelle devaient faire face les femmes européennes de l'entre-deux-guerres, soit une « lutte entre les nouvelles voies

³²⁷ « etapa maravillosa »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid...*, op. cit., p. 148.

³²⁸ « los sabios »: citée dans RODRÍGUEZ FISCHER, Ana, « Introducción » dans CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol III *Artículos I*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 16.

ouvertes par la modification des coutumes et la survivance d'une idéologie de l'exclusion³²⁹ ». Cette résistance ne suffit cependant pas à détourner Espagnoles et étrangères d'une pratique qu'elles assimilèrent rapidement en la transposant dans l'espace domestique, contribuant de la sorte au brouillage croissant de la frontière entre les sphères publique et privée.

Dans les années 1920, elles se distinguèrent en effet par la tenue, à domicile, de salons littéraires parfois éminemment prisés à l'image de celui de la journaliste et écrivaine Carmen de Burgos (1867-1932). Chaque dimanche, Concha Méndez organisait chez elle des réunions où Ernestina de Champourcin et María Teresa León pouvaient côtoyer les figures masculines les plus en vue – Rafael Dieste, Federico García Lorca, Rafael Alberti et Luis Cernuda³³⁰ –. Isabel Oyrázabal de Palencia avait, pour sa part, commencé dès la décennie précédente et sa *tertulia* était rapidement devenue un important foyer culturel. Sylvia Townsend Warner ne tarda pas, pour sa part, à faire de sa maison dans le Dorset l'un des points de convergence de la communauté intellectuelle londonienne et Clara Malraux à contribuer au succès des rencontres organisées chez Claire et Yvan Goll grâce auxquelles elle rencontra notamment le peintre Marc Chagall et les écrivains Paul Dermée et Louis-Ferdinand Céline. Cette assimilation rend compte d'un phénomène de concentration géographique commune aux trajectoires de toutes les femmes qui nous intéressent et sur la base de laquelle nous pouvons dégager un troisième espace de sociabilité majeur.

3.2.1.3 - La ville

Ce troisième espace est l'espace urbain.

L'entrée en contact avec les membres de la communauté intellectuelle de leurs pays respectifs est associée, dans les souvenirs de beaucoup, à la conquête d'une ville fascinante car balayée par le vent de la modernité.

Pour les provinciales comme Carmen Conde et María Teresa León, cette attirance se manifesta par des séjours fréquents à Madrid, capitale en pleine effervescence où, même pour celles qui y résidaient, ces années devaient à jamais rester associées au « bruit du moteur et

³²⁹ « [...] nuevos cauces abiertos por la modificación de las costumbres y la pervivencia de la ideología excluyente »: CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p.173.

³³⁰ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 28.

des wagons³³¹ » du métro et aux « rythmes américains³³² ». Il ne faudrait toutefois pas, selon cette dernière allusion, penser qu'elles réduisent la ville au « centre européen de la frivolité et des spectacles³³³ » qu'elle était alors en passe de devenir. Dans leurs écrits personnels, toutes envisagent Madrid à travers le prisme de la culture et de ses représentants, soit à l'époque, la dénommée « Génération de 27³³⁴ ». Leurs souvenirs de ces derniers s'ancrent dans des circonstances précises comme une lecture des poèmes de Federico García Lorca³³⁵ ou encore les conférences de la *Residencia de Estudiantes*. Cette institution, respectueuse de l'esprit de la *Institución Libre de Enseñanza* créée en 1876 comme conséquence de l'intolérance de la Restauration, avait été fondée en 1910 par la *Junta para Ampliación de Estudios*. Son but était de former les futures élites intellectuelles appelées à œuvrer à la régénération et à la modernisation nationale. Directement inspirée de la doctrine krausiste et de l'ILE, la *Residencia* dispensait une éducation laïque et humaniste à travers des cours, des séminaires et des conférences. Toutes ces activités en firent rapidement un instrument d'« enracinement dans la sphère publique des orientations réformistes et libérales de l'institutionnisme³³⁶ » et un vecteur de diffusion des principaux courants avant-gardistes européens. La présence des femmes n'y était pas admise et même si une certaine tolérance se manifesta à leur égard, nous avons pu constater que, de toutes les Espagnoles de notre étude, seule Ernestina de Champourcin affirme avoir assisté aux conférences et aux lectures de l'institution³³⁷. Cette exclusivité, loin de jeter un doute sur l'intérêt enthousiaste des autres, vient une nouvelle fois éclairer les difficultés qu'elles rencontrèrent dans les années 1920 pour se faire une place dans un domaine culturel régi par une différenciation de genre.

Ce cloisonnement tend à faire de l'Espagne des années 1920 un cas extrême dans l'ensemble des pays d'origine représentés dans notre étude. Alors que Luis Buñuel se limita à faire miroiter à Concha Méndez, sa compagne pendant sept ans, cette « possibilité d'un autre

³³¹ « el ruido del motor y de los wagones » : ZAMBRANO, María, *Delirio y destino (Los veinte años de una española)*, Madrid, Mondadori, 1989, p. 139.

³³² « los ritmos americanos » : *Idem*, p. 140.

³³³ « centro europeo de la frivolidad y de los espectáculos » : DÍAZ, Lorenzo, *La España alegre. Ocio y diversión en el siglo XX*, Madrid, Espasa-Calpe, 1999, p. 137.

³³⁴ « Generación del Veintisiete » : AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 4.

³³⁵ ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 46.

³³⁶ « el arraigo en la esfera pública de las orientaciones reformistas y liberales del institucionismo » : PÉREZ-VILLANUEVA, Isabel, « La Residencia de Estudiantes en el Madrid de su tiempo » dans GARCÍA DELGADO, José Luis, *Los orígenes culturales de la II República. IX Coloquio de Historia Contemporánea de España*, Madrid, Siglo XXI, 1993, p. 288.

³³⁷ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 28.

monde³³⁸ » qu'était la *Residencia* sans jamais l'y introduire, Nancy Cunard, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland se virent offrir davantage d'opportunités par leurs concitoyens.

La première fut par exemple encouragée dans ses velléités littéraires par le groupe de Bloomsbury dès les années 1914-1915. Ce groupe longtemps demeuré inconnu en France s'était constitué au tournant du XX^{ème} siècle à Londres autour de Virginia Woolf et s'était rapidement démarqué par son excentricité et son caractère subversif peu en phase avec la rigueur victorienne. Issus des couches supérieures de la classe moyenne, ses membres – les romanciers et essayistes Thoby Stephen, Clive Bell, David Garnett, Roger Fry, E. M. Forster et Mary (Molly) MacCarthy, le biographe et essayiste Lytton Strachey, l'économiste John Maynard Keynes, les peintres Duncan Grant, Vanessa Bell et Roger Fry, et les critiques Desmond MacCarthy, et Leonard Woolf – se dispersèrent dans les premiers temps de la Première Guerre mondiale avant que le groupe ne se reforme dans les années 1920. Nancy Cunard avait alors définitivement assumé son rejet des conventions aristocratiques et après s'être imposée comme une « espèce d'égérie générale pour la génération littéraire du Londres de l'après-guerre³³⁹ », elle décida de s'installer dans la nouvelle capitale culturelle européenne, Paris. Ce séjour fut pour elle une expérience humaine intense puisqu'aux anciennes amitiés vinrent s'ajouter des rencontres avec André Breton, Paul Eluard, Benjamin Péret, René Crevel, Georges Soupault, Norman Douglas, Tristan Tzara ou encore Samuel Beckett.

Les premières années de cette décennie furent également décisives pour Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland. Présentée par le sculpteur Stephen Tomlin au romancier Theodore F Powys en 1922, la première intégra rapidement la communauté artistique qui s'était constituée autour de celui-ci à East Chaldon³⁴⁰. La seconde y arriva, elle, trois ans plus tard sur les conseils de Rachel Braden qui était également une amie de Stephen Tomlin. Cette appartenance à des cercles convergents aboutit à leur intégration commune aux milieux de la gauche intellectuelle engagée et à leur rapprochement intime en octobre 1930.

Bien d'autres épisodes comme les rencontres d'Agnia Barto avec le Ministre de l'Éducation Anatoly Lunacharsky (dans les années 1920) et Romain Rolland (en 1935)³⁴¹ pourraient être évoqués. Chacun pourrait confirmer cette intégration progressive des Espagnoles et des étrangères aux milieux intellectuels et à la vie culturelle de leurs pays respectifs dans les années de l'après-guerre.

³³⁸ « posibilidad de otro mundo »: ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 39.

³³⁹ « una especie de egeria general para la generación literaria de Londres de la posguerra »: GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 49.

³⁴⁰ STINTON, Judith, *Chaldon Herring. Writers in a Dorset Landscape*, Norwich, Black Dog Books, 2004, p. 44.

³⁴¹ GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 182.

Ce cheminement similaire et concomitant corrobore notre postulat d'un profil commun à toutes les futures défenseuses de la République espagnole.

Il ouvre également aux relations d'amitié durables que certaines nouèrent à cette période avec leurs contemporains les plus en vue. La consultation de leurs correspondances et de leurs archives personnelles nous en a fourni de multiples preuves. C'est néanmoins par un ouvrage de Rosa Chacel de mai 1936 que nous illustrerons ce propos. Tant par sa conception que par sa réalisation, *A la orilla de un pozo* va dans le sens de cette inscription communautaire. L'idée de ce recueil poétique vint à Rosa Chacel suite à une conversation, ou plus exactement à « un moment d'amitié³⁴² » avec María Teresa León et Rafael Alberti au début des années 1930. Les trente sonnets qui le composent sont de plus dédiés à des personnes qui lui étaient alors chères et avec qui elle entretenait « la relation la plus étroite³⁴³ ». Parmi celles-ci figurent María Zambrano, María Teresa León et Concha Méndez dont la présence incite à présent à s'interroger sur les liens plus spécifiques qui s'établirent alors entre les femmes de notre projet.

Existait-il entre elles, dans les années antérieures à la guerre, une quelconque relation ? Si oui, de quelle nature était-elle ? Par quels biais s'établit-elle ? Et en quoi les rapproche-t-elle du nouvel archétype féminin né avec la modernité européenne ?

3.2.2 - Nature, portée et signification des liens unissant les futures intellectuelles avant la guerre d'Espagne

Il est très difficile d'établir avec précision la nature des liens qui se nouèrent, dans les années 1920, entre certaines des femmes de notre étude. Toute recherche sur ce point suppose de se concentrer sur une littérature de l'intime longtemps négligée mais qui occupe depuis quelques décennies une place croissante dans la recherche en sciences humaines et sociales. Source de renseignements tant biographiques qu'historiques, journaux et correspondances composent autant de « forme[s] première[s] d'expression » dans lesquelles beaucoup se dévoilent à travers « une sorte de réseau parallèle³⁴⁴ ». Cette écriture a pour nous été

³⁴² « aquel momento amistoso »: CHACEL, Rosa, *A la orilla de un pozo*, Valencia, Pre-textos, 1985, p. 6.

³⁴³ « la relación más próxima »: *Ibidem*.

³⁴⁴ HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV...*, op. cit., p. 197.

essentielle car datée, « au jour le jour³⁴⁵ » et intermédiaire dans le sens où elle relève à la fois de la pratique ordinaire et de la littérature³⁴⁶.

3.2.2.1 - Traces de ces liens dans leurs écrits personnels

Par recoupement, nous avons pu faire le jour sur ce que Rosa Chacel présente comme une « amitié [...] féminine³⁴⁷ » entre bon nombre des Espagnoles.

Au moment où la guerre les réunit autour de la cause républicaine, leur attirance commune pour la création et leur appartenance aux mêmes milieux les avaient déjà amenées à se croiser ou même à se rapprocher. La proximité entre Carmen Conde et Ernestina de Champourcin a dans ce sens été définitivement établie par la publication, en 2007, d'une correspondance nourrie qui va de 1927 à 1995³⁴⁸. Les lettres de 1928-1929 tournent autour de l'actualité littéraire et culturelle et reflètent leur intérêt pour deux autres femmes de lettres: Rosa Chacel et Concha Méndez Cuesta. La première y est dépeinte comme un « mystère » car encore peu présente dans les cercles intellectuels en dépit de son « style littéraire [...] assez avancé³⁴⁹ ». La seconde est pour sa part moins estimée pour *Surtidor* que pour son indépendance revendiquée, son attitude « folle, radieuse³⁵⁰ ». Tous ces commentaires dessinent les contours d'une communauté intellectuelle féminine que d'autres éléments viennent corroborer et affiner. Des échanges de travail et des liens de solidarité se nouèrent également entre elles dans la deuxième moitié des années 1920. C'est notamment Ernestina de Champourcin qui présenta Carmen Conde à Juan Ramón Jiménez, cette rencontre ayant abouti à la publication de *Brocal*³⁵¹. Carmen Conde se rapprocha ensuite de María Zambrano et, fait moins étudié, de Margarita Nelken dont elle affirme, dans son autobiographie, admirer « la culture et l'ironie³⁵² ». Toutes ces relations s'expliquent à notre sens par leur socle commun : une même avidité à prendre part à la vie littéraire du moment et plus encore, à s'y faire une place.

³⁴⁵ FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 21.

³⁴⁶ SIMONET-TENANT, Françoise, *Journal intime et correspondance (1785-1939) ou les affinités électives*, Louvain- La Neuve, Academia-Bruylant, 2010.

³⁴⁷ « amistad ... femenina »: CHACEL, Rosa, « María Teresa » dans *Obra Completa*, vol III *Artículos I...*, *op. cit.*, p. 518.

³⁴⁸ FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*

³⁴⁹ « un misterio [...] estilo literario [...] bastante avanzado »: *Idem*, p. 67

³⁵⁰ « loca, radiante »: *Id.*, p. 265.

³⁵¹ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 45.

³⁵² « la cultura e ironía »: CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 2), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 69.

Dans d'autres cas, l'absence de traces écrites fait qu'il est plus difficile de déterminer avec précision la nature de ces relations antérieures à la guerre d'Espagne. Dans sa thèse sur l'exil d'Anna Seghers en France entre 1933 et 1941, Marie-Laure Canteloube se penche sur les répercussions de cette fuite en termes de contacts avec les intellectuels français engagés. Jean Cassou, André Chamson et Claude Aveline y sont mentionnés mais ce sont surtout les noms de Jean-Richard Bloch, Louis Aragon et André Malraux qui se détachent. Le peu d'archives conservées sur cette période ne permet pas de tirer de conclusion définitive sur les liens qui s'établirent alors entre l'Allemande et le lauréat du Prix Goncourt 1933 pour *La Condition humaine*. Toutefois, dans son journal, cette dernière évoque, au mois de juin 1934, un « dîner chez Malraux³⁵³ » qui laisse à penser qu'elle fréquenta alors également Clara. L'engagement actif de celle-ci aux côtés de ses compatriotes allemands émigrés (recherche de logements, démarches administratives, interprétariat) est selon nous un indice de taille à mettre au crédit de cette hypothèse.

Tous ces exemples mettent en évidence l'inscription des femmes de notre travail dans un ensemble de réseaux de portée nationale ou internationale et d'une nette dimension genrée. Dans les trajectoires des Espagnoles et de bien des étrangères, les années 1920 sont non seulement celles de l'entrée en littérature mais également celles de l'activation de canaux féminins parallèles aux circuits officiels, masculins. Cette marginalité était-elle volontaire ? La frilosité des *tertulias* à s'ouvrir aux femmes et l'amitié distante d'André Malraux à l'égard d'Anna Seghers tendent à prouver que non. Elle était au contraire un signe de lucidité et la seule solution pour espérer faire irruption dans une sphère culturelle européenne traditionnellement patriarcale.

3.2.2.2 - L'investissement des réseaux féminins: l'exemple des Espagnoles

Les portes des structures officielles leur demeurant obstinément fermées, les femmes de l'élite libérale choisirent de se doter de points de rencontre spécifiques considérés comme autant d'avancées dans leur conquête de l'espace public. Loin du discours de la domesticité qui renvoyait chacune d'entre elles à son individualité, elles aspiraient à se regrouper et à se rendre visibles afin de se poser et de s'imposer comme actrices de leur temps.

³⁵³ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 544.

Le pays le plus significatif quant à cette articulation, dans les deux premières décennies du XX^{ème} siècle européen, entre émancipation féminine et création de structures culturelles propres est sans conteste l'Espagne. Les trajectoires de toutes les Espagnoles de notre travail convergent en effet dans les années 1920 vers une « institution modèle³⁵⁴ » à l'époque: la *Residencia de Señoritas*³⁵⁵.

3.2.2.2.1 - La *Residencia de Señoritas*

Longtemps restée dans l'ombre de sa grande sœur masculine, la *Residencia de Estudiantes*, elle fut arrachée à l'oubli au milieu des années 1980 par le Professeur Vicente Cacho Viu qui chargea la Professeure Rosa Capel Martínez d'en inventorier les archives. La consultation de ces dernières ont pour nous été d'un intérêt précieux : les huit Espagnoles qui nous occupent y apparaissent. Cette concentration confirme le caractère d'exception de cet établissement créé en 1915 par la JAE, et dirigé par María de Maeztu (1881-1948). Inspirée des *colleges* anglais et américains, la *Residencia* se voulait un lieu de vie et d'études propice à la modernisation de l'éducation des femmes espagnoles et plus généralement, à leur dignification et à leur émancipation. Cet ambitieux programme pédagogique se concrétisait en divers « cours [,] cycles de conférences, soirées artistico-musicales, discussions [et] excursions³⁵⁶ » mais aussi en un système de logement des élèves originaires de province, une imposante bibliothèque et un programme d'échanges avec diverses institutions américaines³⁵⁷. Le fait que les noms des Espagnoles couvrent ce large spectre d'activités ne peut être anodin. Il permet d'établir et de préciser le statut dont chacune jouissait alors.

Le nom de Carmen Conde, qui résidait à Carthagène, est logiquement associé à la question de l'hébergement à travers une lettre à María de Maeztu de 1930³⁵⁸ ainsi qu'à travers

³⁵⁴ « institución modelo »: CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, « El archivo de la Residencia de Señoritas », CEE Participación educativa, 11, 07/2009, p. 156-161.

³⁵⁵ Parmi les nombreux ouvrages consacrés, ces dernières années, à la *Residencia de Señoritas* et à sa directrice, nous distinguons PÉREZ-VILLANUEVA TOVAR, Isabel, *La Residencia de Estudiantes. Grupos universitarios y de señoritas, Madrid, 1910-1936*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1990; VÁZQUEZ RAMIL, Raquel, *La Institución Libre de Enseñanza y la educación de la mujer en España: la Residencia de Señoritas [1915-1936]*, La Coruña, Vázquez Ramil, 2001; ZULUETA, Carmen de et MORENO, Alicia, *Ni convento ni college: la Residencia de Señoritas*. Madrid, CSIC-Amigos de la Residencia de Estudiantes, 1993.

³⁵⁶ « clases [...] ciclos de conferencia, veladas artistico-musicales, charlas, excursiones »: VÁZQUEZ RAMIL, Raquel, *op. cit.*, p. 199.

³⁵⁷ Sur ce point voir également GÓMEZ BLESA, Mercedes, *op. cit.*, p. 3

³⁵⁸ ARSM, Correspondencia, 20/41/2, lettre de Carmen Conde à María de Maeztu, Carthagène, 1930.

les souvenirs que livre Ernestina de Champourcin de l'« étroite et modeste chambre³⁵⁹ » que son amie y occupait alors.

Le nom de María Zambrano est quant à lui lié aux cours dispensés. La philosophe fit son apparition parmi le personnel enseignant de la *Residencia* après que les programmes en eurent été redéfinis en 1934. Cette réorientation s'accompagna d'un appel à des spécialistes reconnus parmi lesquels elle figurait. Elle fut chargée, au cours de l'année 1934-1935, d'un cours d'« Introduction à la Philosophie³⁶⁰ ».

Rosa Chacel fut pour sa part membre, entre 1930 et 1932, de la « Société de Cours et de Conférences », institution créée en 1924 pour assurer la collaboration entre l'institution et la *Residencia de Estudiantes*

Isabel Oyarzábal de Palencia intervint, elle, dans deux des activités proposées par l'établissement. D'une part, elle compta parmi ses conférenciers les plus assidus avec, entre 1920 et 1932, des interventions portant notamment sur « La vie dans les *colleges* américains de femmes » (1925-1926) et « L'esthétique de la vie quotidienne » (1927-1928). Cette participation régulière au cycle de conférence hebdomadaire de la *Residencia* prouve qu'elle était alors, tout comme Concha Méndez Cuesta qui y donna un récital poétique en mai 1932³⁶¹, parmi les figures en vue. Elle s'impliqua également dans le système de bourses et d'échanges entre la *Residencia* et les États-Unis puisque dans une lettre du 17 mars 1928, elle recommande à María de Maeztu la jeune américaine Agnes Waddell dont elle souligne le désir d'apprendre l'espagnol au cours d'un séjour à la *Residencia*³⁶².

La correspondance privée de la directrice constitue dans ce sens un fonds d'archives de première importance pour notre étude. S'y côtoient, à travers leurs missives, María Teresa León, Margarita Nelken et Ernestina de Champourcin pour qui la *Residencia de Señoritas* constitua davantage un pivot dont elles partageaient l'esprit et les valeurs. Leur statut privilégié leur valut cependant de ne jamais la fréquenter ou de n'avoir jamais été autorisées à la pénétrer en tant que centre de formation et de professionnalisation féminines.

Cette restriction explique pourquoi, dans leurs souvenirs, l'espace prédominant en matière de convergence et d'essor d'une culture spécifiquement féminine n'est pas la *Residencia* mais le *Lyceum Club*.

³⁵⁹ « estrecho y modestísimo cuarto »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 49

³⁶⁰ Voir *supra*, p. 86.

³⁶¹ « intelectuales afamados »: ARSM, Invitaciones y Anuncios, n° 1. Anuncios 1920-35, Signatura 12 de orden 14.

³⁶² ARSM, Correspondencia, 40/53/23, lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia à María de Maeztu, The Institute of International Education, 17/03/1928.

3.2.2.2.2 - Le *Lyceum Club*

Cette association indépendante, inspirée des *lyceums* européens que nombre de ses fondatrices avaient découvert lors de voyages en Angleterre³⁶³, ouvrit en novembre 1926. Elle occupe une place importante dans les souvenirs des Espagnoles. Toutes s'efforcent d'en souligner la double portée, collective et individuelle. Concha Méndez Cuesta la présente comme un « centre culturel³⁶⁴ » qui lui avait ouvert « les portes d'une réalité qui favorisait [son] esprit³⁶⁵ ». María Teresa León affirme, elle, que c'est l'apparition du *Lyceum* qui permit aux Espagnoles de se constituer en « front de bataille³⁶⁶ ». Cette image souligne le caractère militant et revendicatif de ce « centre d'union³⁶⁷ ».

Par conséquent, le fait que dans une lettre à María de Maeztu antérieure à l'inauguration du *Lyceum*, Isabel Oyarzábal de Palencia ne le présente que comme un « centre de réunion féminin³⁶⁸ » ne saurait cacher les motivations de ses fondatrices et son rôle dans l'histoire des femmes espagnoles au XX^{ème} siècle. Il ne s'agit là que d'une question de terminologie, l'acceptation et l'emploi de l'adjectif « féministe » ne s'étant généralisés en Espagne qu'avec la Seconde République. La création du *Lyceum* constituait bien l'un des signes de la résistance, dans l'Espagne de la dictature de Miguel Primo de Rivera (1923-1930), des idéaux démocratiques et plus particulièrement, de la mise en place, au fur et à mesure d'un difficile cheminement, de la première vague d'un féminisme espagnol encore « hésitant³⁶⁹ ». Dans ce sens, tout lien au *Lyceum* est en soi un signe de rejet des conventions de genre et d'implication dans la lutte pour l'avènement d'un nouveau modèle de femme cultivée, active et indépendante.

³⁶³ Voir OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 62.

³⁶⁴ « Pero sobre todo era un **centro cultural**; tenía bibliotecas y un salón para espectáculos y conferencias [...] »: ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, p. 49. Le surlignage est de nous.

³⁶⁵ « las puertas a una realidad que favorecía mi espíritu »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid...*, *op. cit.*, p. 90.

³⁶⁶ « frente de batalla »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 514.

³⁶⁷ « centro de unión »: *Ibidem*.

³⁶⁸ « la fundación de un centro de reunión femenino »: ARSM, Correspondencia, 40/53/13, lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia à María de Maeztu, Madrid, [1921?].

³⁶⁹ « titubeante »: ALCALDE, Carmen, « Guerrilleras del 36. Mujeres sepultadas en el olvido », *Vindicación Feminista*, n°1, juillet 1976, p. 60. Nous avons consacré un article à la question du féminisme en Espagne: « De Carlota O'Neill à Lidia Falcón : le féminisme de la Transition entre héritage et rupture », CHAPUT, Marie-Claude (éd), *Masculin/Féminin en Transition. Espagne 1970-1986, Regards/17*, Nanterre, 2011, p. 47-61. Nous renvoyons également à CASTILLO MARTIN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 174 et à MARINA, José Antonio et RODRÍGUEZ DE CASTRO, María Teresa, *La conspiración de las lectoras*, Barcelona, Editorial Anagrama, 2009.

Bien que conçu comme un refuge et un soutien pour la nouvelle génération de femmes qui travaillaient³⁷⁰, le club fut avant tout pour les Espagnoles un bouillon de culture et un lieu de réflexion, de prise de conscience et d'expression.

La mise en regard des femmes qui nous occupent ici permet de retracer l'histoire du centre, depuis sa genèse jusqu'à ses années de plein fonctionnement. Isabel Oyarzábal de Palencia, qui figurait parmi la cinquantaine de fondatrices, en fut la présidente à partir d'octobre 1931. Durant les quelques mois passés à ce poste, elle oeuvra au développement du centre comme un espace de cohésion entre les Espagnoles progressistes dont les deux objectifs essentiels était, à ses yeux, de diffuser et promouvoir « la culture dans ses divers aspects » et de fournir aux femmes des classes moins favorisées les « moyens de gagner leur vie³⁷¹ ». María Teresa León, Concha Méndez Cuesta et Carmen Conde ne relevant pas de cette catégorie, elles prirent exclusivement part aux activités culturelles proposées telles que les conférences ou les lectures. C'est toutefois à travers Ernestina de Champourcin, remplaçante de Zenobia Camprubí au poste de secrétaire, que cette facette prend tout son sens tout en faisant le jour sur l'accueil réservé au *Lyceum*. L'épisode de la conférence de Rafael Alberti, *Palomita y Galápagos (¡No más artríticos!)* est dans ce sens aussi éloquent qu'aujourd'hui bien connu. Le poète se présenta le 10 novembre 1929 vêtu d'un accoutrement provocant, une colombe dans une main et une tortue dans l'autre. Comme il l'admit quelques jours plus tard dans *La Gaceta Literaria*, il visait par là à « tester l'intelligence dernièrement vantée du beau sexe, sa bonne éducation, sa jeunesse, son courage, son amour pour les petits animaux, terrestres et célestes [...] et surtout, à déclarer ouvertement la guerre à l'arthrite et à la paralysie infantile [...] ³⁷² ». Les considérations de genre se mêlent ici à des revendications esthétiques qui éclairent l'impact ambivalent de la conférence sur les femmes de l'auditoire. Si la plupart des auditrices les plus âgées s'offusquèrent des attaques d'Alberti à Ramón del Valle-Inclán, Ramón Pérez de Ayala, Juan Ramón Jiménez ou encore José Ortega y Gasset au point de quitter la salle et de réclamer son départ, les plus jeunes et « les femmes plus compréhensives d'esprit³⁷³ » n'y virent qu'une « explosion d'humour juvénile³⁷⁴ ». Ce contraste témoigne d'une scission nette au sein du club et, dans une optique plus littéraire, il

³⁷⁰ ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 49.

³⁷¹ « [...] la cultura en sus varios aspectos [...] medios de ganarse la vida »: ARSM, Correspondencia, 40/53/29, lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia au ministre de l'Instruction Publique, 20/10/1931.

³⁷² « comprobar la últimamente cacareada inteligencia del bello sexo, su buena educación, su juventud, su valentía, su amor hacia los animalitos, terrestres y celestes [...] y, sobre todo, declarar abiertamente la guerra al artritismo y a la parálisis infantil »: ALBERTI, Rafael, *La arboleda perdida II*, Seix Barral, 1975, p. 283.

³⁷³ « señoras de espíritu más comprensivo »: *Idem.*, p. 288-289.

³⁷⁴ « explosión de humor juvenil »: *Ibidem.*.

reflète la mutation alors en cours dans les lettres espagnoles. La réaction des premières corrobore selon nous l'une des critiques les plus souvent émises à l'encontre du *Lyceum*, à savoir qu'il ne constituait qu'une copie sans substance des cercles littéraires masculins de la part de « *maridas de sus maridos* ». Cette désignation, calomnieuse et misogyne, venait du fait que bien des membres étaient les épouses d'intellectuels de renom de l'époque tels ceux personnellement visés dans la conférence d'Alberti. Par contraste, le soutien d'Ernestina de Champourcin, alors en charge de la section littéraire, reflétait une conception commune et « propre à ce moment³⁷⁵ » de la littérature et de la création comme instrument de rupture et d'innovation. Cette adhésion aux avant-gardes valait aux plus jeunes membres des dénigrement permanents, tant de la part des secteurs traditionnellement conservateurs que d'intellectuels comme Jacinto Benavente qui refusa de donner une conférence devant « des idiots et des folles³⁷⁶ ». La force de ces deux termes permet de mesurer la portée transgressive d'une association telle que le *Lyceum* dans l'Espagne des années 1920. Et elle confirme, par extension, l'idée de Marcia Castillo Martín selon laquelle la présence de toutes ces artistes et intellectuelles faisait du club un pivot essentiel de la vie culturelle espagnole d'alors et « peut-être le symbole le plus frappant de l'irruption des femmes dans les espaces publics³⁷⁷ ». Cette dernière remarque se justifie entièrement si nous l'appliquons à notre corpus. Le club organisa notamment une représentation d'une des œuvres d'Ernestina de Champourcin et un tournoi poétique féminin auquel participèrent Ernestina de Champourcin, Concha Méndez Cuesta, Rosa Chacel et Carmen Conde³⁷⁸.

La *Residencia de Señoritas* et le *Lyceum*, espaces de convergence et soupapes au moment de la dictature de Miguel Primo de Rivera dont nous n'avons pas trouvé d'équivalent exact dans les trajectoires des femmes non espagnoles de notre étude, jouèrent un rôle décisif dans leur évolution et leur émancipation personnelles. Ils contribuèrent à ce que chacune remplace alors définitivement ses anciennes attaches familiales par de nouveaux liens amicaux, spirituels ou idéologiques. Ils permirent également l'affirmation d'une conception commune à toutes de la culture et de l'écriture comme vecteurs d'engagement et d'affirmation de soi.

³⁷⁵ « propia del momento »: *Ibid.*

³⁷⁶ « a tontas y a locas »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 515.

³⁷⁷ « el símbolo más llamativo de la irrupción de las mujeres en los espacios públicos »: CASTILLO MARTÍN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 176.

³⁷⁸ FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 81.

3.2.3 - Une pratique orientée des voyages : des séjours d'agrément à l'exploration de la réalité étrangère.

Ces années-là furent également marquées par la radicalisation de l'ensemble des futures défenseuses de la République en termes de cosmopolitisme et de curiosité au monde des lettres européennes.

Leur quête intellectuelle permanente de stimulation les amena à dépasser les frontières nationales et à s'eupéaniser davantage. De précédents séjours à l'étranger leur avaient permis de prendre conscience du décalage chronologique existant à l'échelle du continent en matière d'éducation et d'émancipation féminines. Ce n'est toutefois qu'à partir de 1920 qu'elles se détournèrent de voyages d'agrément – souvent réalisés en Espagne³⁷⁹ – au profit de séjours visant à ausculter la réalité du monde et à pouvoir ainsi remettre en question le caractère prétendument universel et unique des normes en vigueur dans leurs pays respectifs.

Cette exploration à grande échelle de la part de jeunes filles issues de milieux favorisés constituait alors encore une transgression et était fréquemment interprétée comme un « comportement gratuitement risqué, extravagant, fantastique et typiquement bourgeois³⁸⁰ ».

Aucune cependant ne s'y livra par désœuvrement ou frivolité.

Pour toutes, ces voyages relevaient d'une entreprise initiatique comme en attestent leurs efforts pour entrer en contact avec les principales figures de la littérature européenne.

Les trois destinations les plus prisées par les Espagnoles et les étrangères étaient les grandes capitales culturelles du moment.

Dans la première moitié de la décennie, Paris accueillit Ernestina de Champourcin, Isabel Oyarzábal de Palencia, Valentine Ackland et Nancy Cunard. Pour les plus jeunes, le but de ces séjours était avant tout artistique. Ernestina de Champourcin profita par exemple des matinées poétiques de la Comédie Française et assista à la représentation, en janvier 1925, de *La Vierge au grand cœur, ou la Mission, les travaux et la passion de Jeanne d'Arc* de François Porché au Théâtre de la Renaissance. Valentine Ackland découvrit, elle, l'opéra en 1922. Pour les deux autres, « l'un des principaux attraits de la vie parisienne³⁸¹ » résida dans un art de vivre et une effervescence intellectuelle, cette vie de bohème où elles côtoyèrent

³⁷⁹ Nous savons notamment que Valentine Ackland et Simone Weil se rendirent en Espagne en 1925 et 1933 respectivement : Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona. September-October 1936 », p.1 et WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, p. 405.

³⁸⁰ « comportamiento gratuitamente arriesgado, extravagante, fantástico, de raíz burguesa »: MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas...*, *op. cit.*, p. 138.

³⁸¹ « one of the chief attractions of Parisian life »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 159.

Jean Cocteau, Henri Barbusse ou encore Colette. Les voyages réalisés depuis ce carrefour des lettres européennes par Nancy Cunard entre 1920 et 1928 (Fontainebleau, Deauville, Toulon, Monte Carlo, l'Italie, la Hollande ou encore l'Allemagne) relevaient à notre sens de cette même dynamique.

Berlin était alors une des autres destinations majeures des femmes de notre étude. Beaucoup en firent un champ d'investigation où Clara Malraux ausculta par exemple en 1922 l'art expressionniste et se rapprocha du philosophe Oswald Spengler (1880-1936).

Rome et Londres jouèrent également ce rôle et contribuèrent à faire des années 1920 une période de bouillonnement intellectuel et de travail pour l'ensemble d'entre elles.

Certaines se démarquèrent également par leurs choix, peu conventionnels pour l'époque et qui plus est, de la part de jeunes filles de leur extraction.

En 1925, Ernestina de Champourcin avait émis le souhait, dans un entretien à Carmen de Ávila, de se rendre au Japon³⁸². Ce voyage ne se fit jamais, ce qui provoqua chez elle une frustration mise en évidence par sa réaction face au départ de Concha Méndez Cuesta à Londres en janvier 1929. Sa correspondance avec Carmen Conde déborde de commentaires sur cette entreprise « folle, radieuse [...] courag[euse]³⁸³ ». Cette triple qualification reflète un sentiment ambigu, fait d'admiration et de perplexité. Le départ de son amie, en réponse à des « déconvenues continuelles avec sa famille³⁸⁴ », et les ressources que celle-ci sut puiser en elle au cours des six mois passés en Angleterre ne pouvaient que renvoyer Ernestina de Champourcin à son rêve d'évasion et sa soif de découverte. Et ce d'autant plus que, convaincue de s'être éveillée à elle-même à Londres, Concha Méndez Cuesta s'empessa de poursuivre cette démarche d'« émancipation [et de] liberté³⁸⁵ » à Buenos Aires. Elle y arriva le 24 décembre 1929 et s'y imposa rapidement à travers des conférences et des collaborations à des revues. Elle y publia même, en 1930, *Canciones de mar y tierra*. Tout comme les propositions de collaborations faites à María Teresa León par des revues comme *Caras y Caretas* lors de son voyage à Buenos Aires en 1928³⁸⁶, cette publication pose l'Argentine comme un espace de visibilité et tend par extension à souligner l'existence d'un net contraste, de part et d'autre de l'Atlantique, en termes de reconnaissance des femmes de lettres.

³⁸² AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3: entretien Ernestina de Champourcin - Carmen de Ávila, *Mujer*, 10/1925, p. 4.

³⁸³ « loca, radiante [...] valentía »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 265.

³⁸⁴ « sus **continuos disgustos con la familia** han sido la verdadera causa de su **fuga** »: *Idem*, p. 266. Le surlignage est de nous.

³⁸⁵ « emancipación [...] libertad »: « 'Los raids literarios'. Conversación con Concha Méndez », *La Gaceta Literaria*, 01/11/1929, p. 3.

³⁸⁶ Sur cet épisode et ces collaborations, voir DOMINGO, Carmen, *María Teresa y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008, p. 25.

Cette soif de rencontres et d'implication dans la vie littéraire de leurs temps constitue un autre point commun entre les femmes de notre étude. Elle éclaire leur conscience d'elles-mêmes et de leur nature proche de celle « des pierres de silex³⁸⁷ », soit susceptibles de produire des étincelles au seul contact d'autres personnalités. Elle ouvre par extension à la question de leur reconnaissance et de leur statut au sein de leurs communautés intellectuelles respectives.

Comment leur passage à l'écriture fut-il accueilli ? Cet accueil confirme-t-il ou infirme-t-il l'idée d'une sphère culturelle européenne extrêmement patriarcale et rivetée à des considérations de genre traditionnelles ? Et quelles furent les stratégies mises en œuvre par les unes et les autres pour faire définitivement irruption dans la vie littéraire européenne des années 1920 ?

3.3 - La question de la reconnaissance

La naissance des femmes de notre étude à l'écriture et leur incorporation au monde des lettres européennes des années 1920 ne correspondent pas à leur visibilité dans les études historiques et littéraires.

Anthologies et essais les ont systématiquement marginalisées en les omettant ou en les circonscrivant à des mentions ponctuelles et superficielles. A la fin des années 1990, un mouvement inverse, de rectification, s'est enclenché mais s'est avéré tout aussi radical. En se concentrant sur ces oubliées de l'histoire littéraire européenne, il les a certes dégagées de l'ombre de leurs homologues masculins mais les en a parfois trop dissociées³⁸⁸.

3.3.1 - Leurs liens de parenté avec les intellectuels européens

Bien qu'elle ait majoritairement desservi Espagnoles et étrangères en subordonnant leur légitimité aux liens qui les unissaient à eux, la présence de quelques-uns des intellectuels les plus éminents de l'époque dans leur entourage fut décisive dans leur trajectoire créatrice.

³⁸⁷ KIEJMAN, Claude-Catherine, *Clara Malraux l'aventureuse*, Paris, Arléa, 2008, p. 15.

³⁸⁸ Voir MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 177; GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *op. cit.*, p. 111-112 et MIRÓ, Emilio, *Antología de poetisas del 27*, Madrid, Castalia, 1999.

Les liens qu'elles entretenaient avec eux étaient pour la plupart amicaux ou intimes.

Le nom de Rosa Chacel est dans ce sens lié à celui du peintre Timoteo Pérez Rubio (1896-1977) qu'elle épousa en 1921. Celui de Concha Méndez Cuesta, même si elle fut la compagne de Luis Buñuel et l'amie de Federico García Lorca et Gregorio Prieto, est quant à lui indissociable de celui du poète Manuel Altolaguirre (1905-1959) auquel elle s'unit en 1932. Cette même année, María Teresa León épousa civilement Rafael Alberti (1902-1999) et entretint ce statut de « femme de » en se présentant dans *Memoria de la melancolía* comme la « queue de la comète³⁸⁹ ». Ernestina de Champourcin et Carmen Conde, disciples assumées de Juan Ramón Jiménez comme le prouve le titre de l'autobiographie de la première *La ardilla y la roda, Juan Ramón en mi memoria*, épousèrent respectivement les poètes Juan José Domenchina (1898-1959) à l'automne 1936 et Antonio Oliver Belmás (1903-1968) en décembre 1928. Ce double lien – « filial » et marital – s'applique également à María Zambrano qui, en plus d'être la fille de Blas Zambrano et d'avoir épousé en septembre 1936 l'historien Alfonso Rodríguez Aldave (1911-2008), est fréquemment présentée comme la disciple de José Ortega y Gasset. Andrée Viollis reconnaît pour sa part dans une lettre à son amie Harlor le rôle déterminant de son premier époux, le journaliste Gustave Téry (1870-1928), ce « maître » qui la supervisa depuis le « bachot en philosophie³⁹⁰ » jusqu'au journalisme. Nancy Cunard avait, elle, déjà pénétré les cercles culturels parisiens lorsqu'elle entama une liaison avec Louis Aragon (1897-1982). Le poète facilita son entrée en contact avec les cercles surréalistes. Pour Clara Goldschmidt, le mariage avec le jeune critique et éditeur André Malraux (1901-1976) en octobre 1921, soit quelques mois seulement après leur rencontre, était en revanche une façon de s'enraciner dans un milieu d'artistes et d'intellectuels qu'elle préférait aux commerçants de sa famille. Cette union exacerbe en cela un anticonformisme à l'oeuvre chez toutes les précédentes et clairement exposé par Isabel Oyarzábal de Palencia. Dans son autobiographie, elle affirme que son mariage en 1909 avec le critique d'art Ceferino Palencia Álvarez (1882-1962) reflétait son refus de se plier aux convenances en épousant un des membres de la « jeunesse dorée³⁹¹ » de Malaga.

Le mariage fut par conséquent envisagé par toutes comme un moyen de déjouer un destin de classe peu conforme à leur ambition et à leurs aspirations littéraires. C'était cependant sans compter la persistance de préjugés de genre particulièrement prégnants dans le monde des lettres européennes des premières décennies du XX^{ème} siècle.

³⁸⁹ LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 222.

³⁹⁰ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, [s.d]

³⁹¹ « guilded youth »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 49.

3.3.2 - Les préjugés de genre et les réticences des intellectuels européens à la reconnaissance des femmes de lettres

Selon la répartition traditionnelle des tâches et des espaces entre les sexes, la création – littéraire ou scientifique – demeurait l’apanage des hommes et l’accès des femmes à la culture autorisé uniquement s’il ne réactivait pas le spectre socialement stigmatisé de la femme savante. L’usage et le développement des facultés mentales, portés à leur paroxysme dans le processus créatif, ne pouvaient dans ce sens que signifier une virilisation, et donc une atteinte à son essence première, pour toute femme s’y employant. En dépit de l’introduction, suite au premier conflit mondial, d’un nouveau modèle féminin et d’une flexibilisation sociale notoire, Espagnoles et étrangères durent faire face à cette résistance et à ce conservatisme jusque dans les cercles intellectuels les plus progressistes.

Clara Malraux a beau affirmer que sa présence dans les milieux artistiques parisiens des années 1920 était « naturelle³⁹² », l’entrée des femmes dans le monde de la création ne se fit pas sans heurt. Les réactions de leurs homologues constituent en ce sens un précieux indicateur de la mentalité masculine de l’époque et de la crainte suscitée par des ambitions littéraires féminines jugées socialement transgressives et moralement condamnables. Dans *La ardilla y la rosa*, Ernestina de Champourcin se souvient que la publication, en 1926, de son premier recueil *En silencio* coïncida avec celle de *Sembrad* de Cristina de Arteaga et de *Poesías* de María Teresa Roca de Togores. Et elle s’empresse de préciser que cette avalanche féminine fut accueillie avec méfiance par les secteurs masculins pour qui « ces livres ne pouvaient pas être [d’elles] » puisqu’elles étaient « des femmes³⁹³ ».

Parmi ces détracteurs se trouvaient les aînés des Espagnoles et des étrangères. Les reproches de José Ortega y Gasset à María Zambrano pour avoir voulu, dans *Hacia un saber sobre el alma* (1934), aller au-delà de la pensée de son temps et son refus de publier le premier roman avant-gardiste de Rosa Chacel, *Estación. Ida y Vuelta*, dans sa collection « Nova Novorum³⁹⁴ » montrent que dans l’esprit des premiers se mêlaient considérations de genre et considérations esthétiques. De la même façon, l’amertume d’Andrée Viollis face au « tripatouillage³⁹⁵ » exercé sur ses articles par les responsables du *Petit Parisien* comporte une incontestable dimension genrée. Dans les faits, il ne s’agissait pas uniquement de brimer

³⁹² MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 2 : *Nos vingt ans*, Paris, Grasset, 2006, p. 14.

³⁹³ « aquellos libros no podían ser [suyos]: [eran] mujeres »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 23.

³⁹⁴ José Ortega y Gasset n’en publia que le premier chapitre dans sa *Revista de Occidente* en mai 1927 et le roman parut finalement chez Ulises : voir CASTILLO MARTIN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 179.

³⁹⁵ Voir BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.241-245, lettre d’Andrée Viollis, 24/11/1934.

son franc-parler et son indépendance d'esprit. Il s'agissait d'adapter les contenus du journal aux directives données à la grande presse par le Quai d'Orsay.

Les obstacles à la percée de ces femmes émanaient également de leurs contemporains et parfois même de leurs proches. En dépit des liens affectifs et spirituels qui les unissaient, ceux-ci demeuraient tributaires d'une vision traditionnelle de la femme comme être irrationnel, mystérieux et dépourvu de véritable individualité. L'idée qu'elles puissent accéder, tout comme eux, au domaine élitiste de la création artistique était non seulement difficile à concevoir mais surtout impossible à accepter tant cette égalité aurait remis en question leur propre statut et leurs propres activités. Les exemples d'Espagnols tels que Benjamín Jarnés, Antonio Espina, Ximénez Sandoval ou encore Luis Buñuel ayant fait l'objet de pertinentes études, nous préférons, pour illustrer notre propos, rappeler l'effet de la publication du *Livre des Comptes* de Clara Malraux sur son compagnon, signaler que Rosa Chacel était perçue dans les années 1920 comme une « arrogante tête classique³⁹⁶ » et préciser que, même si elle s'était facilement rapprochée des membres de l'avant-garde parisienne, Nancy Cunard fut davantage envisagée par eux comme une muse que comme une égale en écriture. Nous en tenons pour preuve les nombreux personnages féminins qu'elle inspira alors³⁹⁷.

Ces résistances multiples, jusque dans les sphères les plus élevées de la culture européenne, montrent combien la présence des femmes dans le domaine des lettres demeurait, dans les années 1920, limitée et conflictuelle. Sur la base de préjugés de genre en passe d'être modifiés mais encore rigoureux, les auteurs de leurs temps s'efforcèrent de maintenir Espagnoles et étrangères à distance, une attitude qui ne fut pas sans impact sur la lente et tardive prise en compte de ces dernières par la critique littéraire postérieure.

Nous ne pouvons néanmoins ignorer que certaines firent l'objet dès les premières décennies du XX^{ème} siècle d'une ébauche de reconnaissance.

La publication, en 1934, de la seconde édition de l'anthologie *Poesía española contemporánea (1901-1934)* de Gerardo Diego est ici incontournable dans la mesure où, outre Josefina de la Torre, la seule femme sélectionnée était Ernestina de Champourcin. En guise d'introduction aux poèmes choisis pour la représenter, elle composa une brève poétique dans laquelle nous pouvons voir une parabole de sa propre situation dans le monde des lettres espagnoles :

³⁹⁶ « arrogante cabeza clásica » : GIL-ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975, p. 199.

³⁹⁷ Nancy Cunard aurait inspiré des personnages féminins de *Mouchoirs de nuages* de Tristan Tzara (1924), *The Green Hat* de Michael Harlen (1925), *Contrepoint* d'Aldous Huxley (1926) et *Le con d'Irène* de Louis Aragon (1928).

Mon concept de la poésie ? Je suis dénuée de tout concept. La vie a effacé les rares concepts dont je disposais, et jusqu'à maintenant je n'ai eu ni le temps ni l'envie de m'en fabriquer de nouveaux. D'autre part, quand tout le monde définit et se définit, le fait de rester flou procure un plaisir secret³⁹⁸.

Ce refus de se définir ne doit cependant pas être interprété comme une indécision ou un signe de confusion. Cette réserve contribua au contraire à ce qu'elle et les autres se forgent de façon précoce une claire conscience d'elles-mêmes comme femmes et comme créatrices.

De plus, la mise en regard des trajectoires des Espagnoles et des étrangères fait ressortir un ensemble d'éléments qui invitent à nuancer l'idée de femmes de lettres systématiquement marginalisées et maintenues dans l'ombre.

Le premier est précisément leur intégration à des anthologies. Au cas précédemment cité, il nous faut ajouter celui de Carmen Conde, incluse par la poétesse française Mathilde Pomès dans son livre *Poètes espagnols d'aujourd'hui* (1934) et celui de Nancy Cunard dont sept poèmes furent intégrés dès 1916 à *Wheels: an anthology of verse* de la poétesse et critique britannique Edith Sitwell.

En second lieu viennent l'attribution de récompenses littéraires et la reconnaissance officielle de leur talent. La seule concernée est ici Anna Seghers, lauréate du prix Kleist pour *La révolte des Pêcheurs de Santa Barbara*. Ajouté à sa prolixité, il prouve qu'au moment de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, elle était un membre à part entière de la vie littéraire nationale. La présentation de *Cántico inútil* d'Ernestina de Champourcin à la *Feria del Libro* de Madrid en 1936 relève selon nous d'un même processus de légitimation et de reconnaissance nationale.

En troisième lieu, nous évoquerons ici les distinctions qui, plus qu'une œuvre ponctuelle, mettaient à l'honneur un parcours et une personnalité. Quand, en mars 1913, Andrée Viollis est admise à la Société des Gens de Lettres ou qu'en mai 1924, les lectrices de l'hebdomadaire illustré féminin *Minerva* la désignent comme la nouvelle « princesse du journalisme³⁹⁹ » ; quand Sylvia Townsend Warner est élue membre du comité exécutif de l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture (AIEDC) en 1935,

³⁹⁸ « ¿ Mi concepto de la poesía ? Carezco en absoluto de conceptos. La vida borró los pocos de que disponía, y hasta ahora no tuve tiempo ni ganas de fabricarme otros nuevos. Por otra parte cuando todo el mundo define y se define, causa un secreto placer mantenerse desdibujado »: DIEGO, Gerardo, *Poesía española contemporánea (1901-1934)*, Madrid, Taurus, 1969, p. 484.

³⁹⁹ « Andrée Viollis, princesse du journalisme », 06/05/1934.

c'est bien la preuve qu'elles sont l'une comme l'autre des femmes de lettres aguerries et reconnues par leurs lecteurs et par leurs pairs.

Viennent enfin les réactions positives de certains de leurs homologues en amont de la publication de leurs œuvres ou après celle-ci. Dans le premier cas, elles prirent la forme de prologues ou de dédicaces de figures éminentes telles Juan Ramón Jiménez qui, de cette manière, prêta un peu de son aura au recueil *La voz en el viento* d'Ernestina de Champourcin. Dans le deuxième, elles se traduisirent par des comptes rendus et des propos élogieux comme ceux du *Saturday Review* à l'égard d'une Nancy Cunard jugée au-dessus de « tout le matériel ultramoderne⁴⁰⁰ ». Cette appréciation d'ordre littéraire montre qu'elle n'était alors pas uniquement considérée comme une icône populaire, ce qui renforce l'idée précédemment évoquée d'une personnalité complexe et, pour beaucoup, insaisissable.

Ces distinctions, circonstanciées ou plus générales, étaient alors suffisamment rares pour que nous attirions sur elles l'attention et ce même si elles ne concernèrent au final qu'une portion restreinte de notre panel. Cette circonscription est en elle-même riche de sens puisqu'elle corrobore le décalage chronologique précédemment évoqué entre l'Espagne et des pays tels que l'Angleterre en termes d'émancipation et de visibilité féminines. La question de la reconnaissance, envisagée à l'échelle de notre collectif, constitue donc bien une parabole de l'histoire sociale européenne de même qu'elle permet de prendre la pleine mesure des difficultés qu'Espagnoles et étrangères durent surmonter au moment de pénétrer la sphère littéraire européenne de l'entre-deux-guerres.

3.3.3 - Les stratégies mises en œuvre pour accéder à la reconnaissance

L'une des caractéristiques des futures partisans de la République espagnole en guerre est qu'elles prirent rapidement conscience du caractère transgressif de leur passage à l'écriture. Dès leurs premiers instants, face à la persistance d'une idéologie de la différenciation entre les sexes, elles mirent en œuvre un ensemble de stratégies communes visant à contrecarrer les tentatives d'occultation auxquelles bon nombre de leurs contemporaines ne purent échapper.

⁴⁰⁰ « todo el material ultramoderno » GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 162

3.3.3.1 - Les pseudonymes

La première de ces stratégies consista à adopter un pseudonyme.

Beaucoup eurent recours à cet artifice au moment de leur irruption sur la scène littéraire. Cette simultanéité n'était en rien fortuite et souligne la portée à la fois pragmatique et symbolique de la démarche. Pragmatique car elle répondait à la pression sociale exercée sur les femmes tentées par la création artistique et littéraire. Symbolique car elle permettait d'élever cette naissance à l'écriture au rang de renaissance personnelle. En ce sens, les noms de plume choisis par les unes et les autres constituent autant de clés de lecture de leurs œuvres et d'elles-mêmes.

C'est en tant que Beatriz Galindo qu'Isabel Oyarzábal de Palencia commença à se distinguer. Cette identité, empruntée à la conseillère et préceptrice d'Isabelle la Catholique, portait en elle toutes les aspirations de celle qui prononça notamment sous ce nom ses six conférences à la *Residencia de Señoritas* entre 1923 et 1927, à savoir la réflexion, l'écriture et la transmission. María Teresa León décida, elle, de se dissimuler derrière l'héroïne de *Peut-être que oui, peut-être que non* (*Forse che sì, forse che no*) de Gabriele D'Annunzio (1910), Isabel Inghirami. Si elle attribue ce choix à une prudence non dénuée de faiblesse dans *Memoria de la melancolía*⁴⁰¹, le fait est qu'il associa significativement ses premiers pas en littérature à une œuvre exigeante, à une prose de l'intime et de la sensation proche de l'impressionnisme. Netty Reiling devint pour sa part définitivement Anna Seghers en 1925⁴⁰², probablement en référence au peintre hollandais contemporain de Rembrandt – à qui elle avait consacré sa thèse doctorale – Hercules Seghers. Quant à Valentine Ackland, ce changement d'identité se produisit au moment de son entrée en poésie, soit un moment d'inflexion dans une trajectoire jusqu'alors dominée par la timidité et le mal être. Le passage de Mary Kathleen à Valentine, prénom mixte en anglais plus fréquemment employé dans son acception masculine, constitua ainsi une affirmation d'elle-même. Nous pouvons en cela la rapprocher de « Fernán Caballero » (Cecilia Böhl de Faber, 1796-1877) et plus encore de « George Sand » (Amantine Aurore Lucile Dupin, 1804-1876) comme qui elle fit de ce « déguisement⁴⁰³ » une indication quant à son orientation sexuelle.

⁴⁰¹ « no se atrevió a poner su nombre. Mejor que tomasen a la autora por una de las estudiantes de verano del Instituto de Burgos »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 159-160.

⁴⁰² C'est en 1925 qu'elle publia sous ce nom son récit « Toten auf der Insel Djal » : BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980, p. 5.

⁴⁰³ « It was an effective **disguise** »: MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 12. Le surlignage est de nous.

Derrière tous ces pseudonymes se cachaient donc des motivations, des préoccupations et des revendications personnelles. Et bien que traditionnellement interprété comme un « exil » propre au modernisme au féminin, le recours – temporaire ou non – à un nom de plume finit paradoxalement par éclairer la portée identitaire des premiers pas en littérature de ces femmes écrivains.

3.3.3.2 - La mise à profit de la formation reçue et des contacts établis

Une autre stratégie consista à se consacrer à des domaines ou à des thèmes dont elles savaient qu'elles les maîtrisaient alors parfaitement.

La formation reçue au cours des années antérieures leur était en cela un atout certain au même titre que les rencontres et contacts établis dans leurs pays d'origine ou à l'étranger. Concha Méndez Cuesta se distingua dans ce sens dans le domaine du cinéma⁴⁰⁴, María Teresa León dans celui de la poésie argentine contemporaine⁴⁰⁵ et Margarita Nelken dans celui du romantisme et du classicisme⁴⁰⁶. Ce procédé supposait de la part de toutes une claire conscience d'elles-mêmes et des aptitudes à mettre en œuvre pour prétendre le plus rapidement possible à la légitimité. De façon plus radicale mais tout aussi éclairante quant à l'estime qu'elle avait alors d'elle-même, Nancy Cunard se lança à la fin des années 1920 dans une entreprise à la fois individuelle et corporatiste. Au printemps 1928, elle installa dans sa maison de La Chapelle-Réanville, le Puits Carré, une imprimerie personnelle, *The Hours Press*. Sa totale ignorance en la matière fut rapidement compensée par sa détermination, sa fascination pour le processus de production et son admiration pour Virginia Woolf alors aux commandes de *The Hogarth Press*⁴⁰⁷. L'ayant transportée à Paris à partir de l'hiver 1929, elle édita au total 24 œuvres de 20 auteurs différents allant des figures confirmées comme Louis Aragon jusqu'à des poètes confidentiels. Son but était d'œuvrer à la diffusion et au rayonnement de la création poétique contemporaine et elle y parvint dans la mesure où *The Hours Press* se fit bientôt un nom jusqu'en Angleterre, en Italie et même aux États-Unis. En 1931, le succès de l'imprimerie et l'accumulation de responsabilités sans lien direct avec la composition des ouvrages déterminèrent Nancy Cunard à mettre un terme à cette entreprise

⁴⁰⁴ MÉNDEZ CUESTA, Concha, « El cinema en España », *La Gaceta Literaria*, 01/10/1928, p. 273.

⁴⁰⁵ LEÓN, María Teresa, « La nueva poesía argentina », *La Gaceta Literaria*, 15/11/1929, p. 455.

⁴⁰⁶ NELKEN, Margarita, « El espejo convexo », *La Gaceta Literaria*, 15/08/1927, p. 94.

⁴⁰⁷ Voir FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 69.

qui allait pourtant définir en partie les modalités de son engagement en faveur de la cause républicaine pendant la guerre d'Espagne.

3.3.3.3 - L'association à une figure masculine

Cette incursion dans le domaine de l'imprimerie nous amène à évoquer la troisième stratégie élaborée par les femmes de notre étude pour pénétrer le monde des lettres européennes: l'association à une figure masculine.

Facilitée par leurs liens avec certains de leurs contemporains les plus en vue, cette démarche contribua à long terme à leur invisibilité comme en atteste l'aventure éditoriale de Concha Méndez Cuesta et Manuel Altolaguirre. Dès l'année de leur mariage, en 1932, et jusqu'en 1936, ils contribuèrent au dynamisme culturel de la Seconde République à travers trois revues majeures de l'époque : *Héroe* (1932-1933) qui accueillit, entre autres, Rosa Chacel et Ernestina de Champourcin ; *1616* (1934-1935) – une revue que le couple édita lors de son séjour en Angleterre – et enfin, suite à leur retour à Madrid, *Caballo verde para la poesía* dont la parution fut interrompue par le soulèvement militaire de juillet 1936. La paternité de cette dernière a un temps été attribuée à Pablo Neruda mais Concha Méndez Cuesta est sur ce point catégorique : « la revue était la nôtre. Neruda n'était que le directeur symbolique que nous avons nommé en signe de générosité envers la poésie américaine⁴⁰⁸ ». Tout comme les précédentes, cette revue mensuelle reflétait sa volonté de se présenter comme une passeuse de tendances poétiques entre les créateurs de l'époque. Même si ses responsabilités n'ont jamais pu être établies avec précision, bien des indices vont dans ce sens. Dans ses mémoires, elle établit clairement son implication et son rôle dans ces diverses entreprises éditoriales, jusqu'à se donner à voir, vêtue du bleu de travail des mécaniciens, en train de manipuler l'« imprimante manuelle⁴⁰⁹ » du couple. Ses propos sont en cela corroborés par les souvenirs que gardent d'elle bien des témoins de l'époque⁴¹⁰ et, indirectement, par le professeur James Valender, spécialiste de Manuel Altolaguirre, pour qui toutes ces initiatives n'auraient pu bénéficier d'une telle densité et d'une telle continuité sans ses efforts⁴¹¹.

⁴⁰⁸ « [L]a revista era nuestra. [...] Neruda sólo fue un director simbólico que nosotros nombramos como gesto de generosidad a la poesía americana »: voir ULACIA ALTOLAGUIRRE Paloma, *op. cit.*, p. 97.

⁴⁰⁹ « [...] imprenta de mano »: *Idem*, p. 87.

⁴¹⁰ GIL-ALBERT, Juan, *op. cit.*, p. 187.

⁴¹¹ VALENDER, James, *op. cit.*, p. 63.

Si l'attitude de Concha Méndez Cuesta illustre le vieil adage selon lequel « derrière chaque grand homme se cache une femme », elle dénote plus concrètement une habileté à se fondre dans les cadres sociaux et culturels imposés pour ensuite y introduire des préoccupations plus personnelles. Toute proportion gardée, sa démarche peut en cela être associée à celle d'Agnia Barto qui, mettant à profit l'espace de liberté que lui avait ouvert la reconnaissance officielle du Parti et tout en respectant les lignes imposées par celui-ci, parvint au tournant des années 1930 à insuffler à ses publications une exigence formelle et thématique singulière. Convaincue que la poésie pour enfants devait constituer un genre « de masse, [...] véritablement populaire, simple, accessible à l'auditoire le plus vaste⁴¹² », elle s'efforça d'y mélanger les styles en puisant dans le conte, la poésie classique ou encore la devinette. Ses premières compositions invitent dans ce sens à nuancer la critique émise à son encontre par Henri Abril qui, l'écartant de son *Anthologie de la poésie russe pour enfants*, lui reproche de s'être limité à « éduquer les enfants dans le sens voulu par le régime soviétique⁴¹³ » et explique par là son audience décroissante depuis la fin des années 1980. Bien qu'il ne fasse aucun doute que « la littérature d'un pays pour ses jeunes lecteurs reflète l'essence de sa vision de lui-même et du monde⁴¹⁴ », les écrits antérieurs à la guerre d'Agnia Barto – et plus particulièrement le populaire *Les Jouets* (1936) – ne peuvent être réduits à de la propagande politique et corroborent notre idée d'une pratique écrivante de part en part inscrite dans un processus d'affirmation de soi.

Au terme de cette analyse de la naissance à l'écriture et des premières compositions des Espagnoles et des étrangères, nous tenons à souligner que, bien que lente et laborieuse, leur reconnaissance en tant que femmes de lettres est en passe de combler une véritable lacune dans notre compréhension de l'Europe contemporaine.

Même si leur représentativité demeure limitée, elles font le jour sur les difficultés rencontrées par les quelques modernes ayant décidé de faire irruption dans la vie culturelle des années 1920. Aux prises avec la persistance, parmi leurs homologues masculins et l'ensemble de leurs concitoyens, d'une idéologie de la différenciation, elles entreprirent d'étendre les nouveaux espaces sociaux, ouverts aux femmes depuis la Première Guerre mondiale, à une création traditionnellement réservée aux hommes. Leur passage à l'acte

⁴¹² GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 194.

⁴¹³ ABRIL, Henri, *Anthologie de la poésie russe pour enfants*, Belfort, Circé, 2000, p. 13.

⁴¹⁴ « a country's writings for its young readers reflect the essence of its vision of itself and of the world »: MORTON, Miriam, *A harvest of russian children's literature*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1967, p. 1.

d'écrire véhiculait dans ce sens une conception novatrice et transgressive de la féminité et des femmes qu'elles érigèrent par là en membres à part entière de leur époque et plus encore, de la production littéraire de leur temps. Cette quête ardue de nouvelles formes d'expression ne peut néanmoins être dissociée d'une volonté de faire entendre des voix dissidentes et porteuses de revendications singulières. L'heure est dans ce sens venue pour nous de voir en quoi la teneur de ces premières œuvres relevait elle aussi de l'engagement et, surtout, en quoi elle contenait en germe la volonté commune à toutes de s'impliquer socialement et politiquement dans l'Europe des années 1930.

Chapitre 4 - Les premières causes défendues

Le passage à l'acte d'écrire ne repose pas uniquement sur une attirance pour la création. Si lire équivaut à écouter, écrire signifie au contraire prendre la parole, faire entendre sa voix. Pour les Européennes ayant franchi ce pas au début du XX^{ème} siècle, cette différence se charge d'une portée plus importante encore puisqu'elle suppose de se défaire des masques et des conventions sociales de genre. Dans ce sens, la vague de réticences et de résistances à laquelle elles durent faire face invite à penser qu'elles ne se contentèrent pas d'une littérature féminine d'évasion, sentimentale et facilement tolérée car inoffensive. Elle tend davantage à indiquer qu'elles firent alors de l'écriture une tribune depuis laquelle exprimer un regard critique sur leurs sociétés respectives, un moyen de faire entendre une voix dissidente appuyée sur une vision de plus en plus assurée d'elles-mêmes.

Au vu de leurs premières œuvres, dans quel domaine leur mécontentement se concentra-t-il initialement ? En quoi leurs revendications éclairent-elles leur démarche ? Et plus généralement, ne peut-on pas voir dans cette volonté commune de faire de l'écriture une forme d'expression à la mesure de leurs inquiétudes et de leurs préoccupations un signe annonciateur de leur engagement en faveur de la République espagnole à partir du 17 juillet 1936⁴¹⁵ ?

4.1 - La condition féminine

Les premières œuvres des Espagnoles et des étrangères traitent d'un thème commun : la condition féminine.

Ce choix, logique si l'on pense que toutes abordaient par là ce dont elles faisaient l'expérience au quotidien, rattache leur entrée en littérature au mouvement d'émancipation des femmes européennes des premières décennies du XX^{ème} siècle. Leurs écrits s'inscrivent dans cette lutte fondée sur le principe de l'égalité entre les sexes née entre les secteurs de l'élite libérale dès la moitié du XVIII^{ème} siècle dans les pays anglo-saxons et progressivement étendue à l'ensemble du continent. Articulés autour d'un équilibre entre éléments autobiographiques et revendications, ils font le jour sur le concept de féminité alors défendu

⁴¹⁵ Nous préférons ici la date du soulèvement des troupes à Melilla à celle, officielle, du 18 juillet 1936.

par toutes et témoignent de leur enthousiasme face à une modernité synonyme d'amélioration de la condition politique, juridique, sociale et morale des femmes.

La littérature devient dans ce sens un espace de projection et de réinvestissement du réel, un creuset pour la réflexion en matière de relations de genre.

4.1.1 - La question féminine dans leurs œuvres de fiction

Alors que, sur la base du traditionnel discours de la domesticité, bon nombre de leurs contemporains avant-gardistes continuaient à élaborer des personnages féminins gouvernés par le sentiment et l'affect, elles s'érigèrent, à travers leurs premières œuvres, contre une féminité assignée socialement et prétendument incompatible avec la raison, l'indépendance ou encore la création. La société rêvée que toutes y dessinent, cette « Ciudad Ausente » annoncée par María Zambrano dans *El Manantial* de Ségovie à l'été 1928, se structure à partir d'un élément féminin radicalement moderne dans ses caractéristiques et ses attributions.

Précurseur de cette tendance, *Criquet* (1913), le premier roman « à une seule main⁴¹⁶ » d'Andrée Viollis, constitue une plongée dans l'adolescence au féminin. A travers le personnage de Camille Deyrolles et de son désir de rompre avec les carcans de genre, cet âge est présenté comme celui de la naissance à la conscience et à la nécessité d'une action en faveur des femmes. Dans *La trampa del arenal* (1923), Margarita Nelken se projette, elle, dans un âge adulte pensé comme celui de la responsabilité et de la revendication. Elle y évoque les mères célibataires, question à laquelle elle donne en 1927 un traitement plus « socratique » à travers *En torno a nosotras*. Dans ce dialogue de fiction, elle fait s'affronter deux sœurs dont les points de vue reflètent symboliquement les deux attitudes alors dominantes face aux femmes. Le personnage d'Elena est très clairement son alter ego et lui permet d'exposer dans ce « petit traité de philosophie féminin⁴¹⁷ » sa propre vision des femmes comme agents de leur propre émancipation.

En les plaçant au centre de leurs récits, toutes remettent en question le principe alors admis selon lequel seul l'homme pouvait être sujet de la création et par extension acteur de l'histoire. En 1926, Sylvia Townsend Warner se positionne dans ce sens dans *Lolly Willows or Loving Huntsman*. Pointant du doigt « la stupidité oppressante d'une famille bourgeoise

⁴¹⁶ RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2004, p. 59.

⁴¹⁷ « pequeño tratado de filosofía femenil »: TORRE, Guillermo de, « Escapate de Libros », *La Gaceta Literaria*, 01/07/1927, p. 4.

anglaise dans son exploitation des femmes non mariées⁴¹⁸ », elle y fait de son héroïne, célibataire décidant de fuir la maison familiale pour embrasser une vie solitaire dans le village reculé de Great Mop, la projection littéraire d'une position encore fortement controversée qui voyait dans l'indépendance totale des femmes leur seule véritable porte de salut.

Cet axe constitue la colonne vertébrale des œuvres de « jeunesse » des Espagnoles et des étrangères qui rompent avec la vision de femmes passives et soumises à leur destinée d'épouse et de mère pour placer l'émancipation féminine au centre des apports et des impératifs de la modernité⁴¹⁹. Il n'y a pas lieu pour nous d'entrer ici dans la question de la « littérature féminine ». Néanmoins, si nous considérons avec Pilar Vicente Serrano que cette dernière se caractérise par une quête du « je », le choix d'un registre proche et intimiste ou encore l'engagement et la complicité avec les autres femmes⁴²⁰, nous nous apercevons que bien des éléments communs à leurs premières œuvres vont dans le sens de cette quête d'une littérature alternative et différenciée. Leur présence derrière bon nombre de leurs personnages féminins propulse, notamment, ceux-ci au rang d'avatars littéraires. Le traitement récurrent de l'enfance et du quotidien s'inscrit dans une démarche de retour à soi. Enfin, l'importance accordée aux sensations et à la sensibilité tranche avec la raison et le système de valeurs alors à l'œuvre dans les écrits de leurs homologues.

Ces récits constituent donc autant de clés de lecture de leurs auteures et de leur volonté de signifier, en la plaçant au cœur de leur écriture, que la question féminine était bel et bien au centre de leurs préoccupations. Lorsqu'Ernestina de Champourcin qualifie *Inquietudes*, le premier recueil de Concha Méndez Cuesta, de « miracle d'intuition féminine⁴²¹ » ou quand, dans *Estación. Ida y vuelta*, Rosa Chacel fait cohabiter le féminin et le masculin au détour d'un discours autocritique sur ses contemporaines, il s'agit en définitive d'œuvrer à la quête d'une dignité personnelle – dans le sens de leur identité de femmes de lettres – et collective – dans le sens d'une prise en compte de celles-ci comme agents de la modernité.

⁴¹⁸ « the oppressive stupidity of the English bourgeois family in its exploitation of unmarried women »: MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 105.

⁴¹⁹ En Espagne, les courants de pensée progressistes associent modernisation et amélioration de la vie des femmes dès la fin du XIX^{ème} siècle (Fernando de Castro pendant le *Sexenio democrático*).

⁴²⁰ VICENTE SERRANO, Pilar, « Aproximación a la polémica sobre la "literatura de mujeres" », *Acciones e Investigaciones sociales* n°1, 06/1991, p. 69.

Adresse URL: <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=170160>. Consulté le 17 mai 2011.

⁴²¹ « Su libro inicial, *Inquietudes*, es un milagro de intuición femenina »: citée dans VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001, p. 85.

4.1.2 - La question féminine dans leurs essais et leurs articles de presse

La place centrale accordée par toutes à la condition féminine dans leurs premières œuvres constitue un précieux indicateur de leur intérêt commun pour cette question d'ordre social⁴²². Pour en prendre la pleine mesure, il convient de prolonger l'étude de cette projection littéraire par celle des autres genres alors investis par les unes et les autres.

Prétendre à une présentation exhaustive des écrits journalistiques et théoriques qu'elles ont consacrés à la question serait contre-productif. C'est pourquoi, pour plus de pertinence, nous avons décidé de nous concentrer, en les illustrant, sur leurs caractéristiques majeures communes. Ce sont elles, à notre sens, qui font la singularité de leur approche de la question féminine.

4.1.2.1 - Un regard critique sur la place des femmes

L'ensemble de leur production écrite des années 1920 reflète tout d'abord un regard critique sur la place des femmes dans leurs sociétés respectives.

Le cas le plus significatif est sans conteste celui de Margarita Nelken qui signa en 1919 une des études de référence en la matière en Espagne: *La condición social de la mujer en España – Su estado actual. Su posible desarrollo*. Sur la base d'observations et d'expériences directes, elle s'y livre à une analyse sans concession de la situation d'une Espagnole selon elle « enveloppée dans des préjugés et des règles de conduite arbitraires⁴²³ ». Son but est certes de promouvoir l'avènement d'un système de genre égalitaire et propice à la réinstauration de la « dignité personnelle⁴²⁴ » la plus élémentaire. Son regard sur la société de son temps demeure toutefois acerbe et lucide :

[...] en la actualidad, si se aspira a más que a éxitos momentáneos y a fáciles vanaglorias, es menester, en nombre del mismo feminismo, adoptar, por ahora, en España, una actitud resueltamente anti-feminista en cuanto, claro está, se refiere a la concesión inmediata de los derechos del feminismo⁴²⁵.

⁴²² Voir CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008, p. 19.

⁴²³ « un ser revestido de prejuicios y de reglas de conducta arbitrarios »: NELKEN, Margarita, *La condición social de la mujer en España – Su estado actual. Su posible desarrollo*, Barcelona, Editorial Minerva, [1922?], p. 20-21.

⁴²⁴ « [...] dignidad personal »: *Idem*, p. 31.

⁴²⁵ *Id*, p. 156.

Tout en reconnaissant aux Espagnoles un statut de victimes de l'éducation et de l'atmosphère pesant sur elles depuis des siècles, Margarita Nelken leur reproche leur soumission et leur absence d'insubordination face à la limitation de leur activité aux travaux domestiques⁴²⁶. Du divorce à la prostitution, du travail à la justice, elle passe en revue les diverses facettes de la vie de compatriotes qu'elle provoque pour mieux les faire réagir. Cette absence de complaisance constitue une constante dans les écrits des années 1920 de ces femmes. De Rosa Chacel dans « Esquemas de los problemas prácticos y actuales del amor⁴²⁷ » à María Zambrano dans « Se anuncia la próxima visita de Margaret Bonfield⁴²⁸ », elles s'insurgent contre l'attitude d'Espagnoles recluses dans l'espace domestique.

Cette attitude, proche de la mise au défi, explique en grande partie l'accueil hostile réservé à ces écrits par les secteurs conservateurs qui, dans le cas de *La condición social de la mujer*, vira rapidement au scandale. Une enseignante de l'École Normale de Lérida fut poursuivie pour avoir étudié l'ouvrage en classe, l'évêque la condamna et la droite entreprit contre Margarita Nelken une virulente campagne⁴²⁹. Loin de la desservir, cette polémique arrivée jusqu'aux *Cortes* eut pour effet de faire d'elle une référence en matière de condition féminine, un statut que la parution de *Maternología y puericultura* (1926), *Las escritoras españolas* (1930) et *La Mujer ante las Cortes Constituyentes* (1931) ne fit qu'entretenir.

4.1.2.2 - Une approche collective et indépendante de la question

D'autre part, toutes envisagent la question depuis une perspective collective et dégagée de toute relation aux hommes. L'éducation, le monde du travail, l'art et la culture sont pour elles plus significatifs que le mariage, les rapports de genre ou même les inégalités entre les sexes. Plusieurs années avant qu'Ernestina de Champourcin ne signe, pour la revue argentine *Síntesis*, un essai sur l'activité poétique des femmes en Espagne, Isabel Oyarzábal de Palencia avait consacré plusieurs de ses six conférences de la *Residencia de Señoritas* à la question de l'éducation et du rapport à la création des femmes européennes et américaines⁴³⁰.

⁴²⁶ *Id*, p. 31.

⁴²⁷ KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003, p. 277.

⁴²⁸ ZAMBRANO, María, « Se anuncia la próxima visita de Margaret Bonfield », *El Liberal*, 02/08/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer*, Málaga, Editorial Varamar, 2007, p. 16.

⁴²⁹ AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillou du 28/04/1964.

⁴³⁰ Les titres de ses interventions furent successivement : « Literaturas francesas contemporáneas », « La mujer española de la clase media : su obra pretérita y actual », « La mujer estudiante en los Estados Unidos de

La mise en regard des civilisations et des époques est récurrente chez bien des Espagnoles et des étrangères. Par ce procédé, elles font de leurs connaissances et de leur cosmopolitisme une source de légitimité et un puissant instrument de persuasion. De même qu'Isabel Oyarzábal de Palencia posa les institutions féminines anglo-saxonnes en modèle à imiter, Rosa Chacel s'inspira, elle, des diverses générations familiales pour dresser, dans *La mujer y sus posibilidades* (1920), le portrait archétypal d'une femme moderne indépendante sur le plan économique et épanouie sur le plan personnel. Dans ce sens, elle peut être rapprochée d'Agnia Barto qui, tout en restant dans les limites imposées par le régime soviétique, se forgea alors de la femme écrivant pour les enfants une conception en tout point semblable à celle de l'homme écrivant pour les enfants, à savoir un être à même de « parler aux enfants des joies et des difficultés de la vie sans minauder; sans avoir recours à un attendrissement mièvre et à l'hypocrisie⁴³¹ ». Derrière cette capacité à dire se cache une capacité à éduquer qui, loin de renvoyer aux attributions féminines traditionnelles, attribue aux auteures un talent égal à celui de leurs homologues. Pour toutes, il s'agissait alors d'imposer cette vision des femmes comme êtres dotés d'intelligence et d'aptitudes pour espérer voir un jour accepter leur « moi nu⁴³² » de femmes de lettres engagées dans la lutte pour l'émancipation féminine.

4.1.2.3 - La presse comme espace de revendications

La dernière caractéristique de leur production en lien avec la question féminine est sa portée fondamentalement revendicative. Leurs discours reflètent un cheminement de pensée allant du constat face à la situation de leurs contemporaines jusqu'à l'exposition de revendications identitaires collectives par le biais d'un instrument significatif : la presse féminine. Dans le premier tiers du XX^{ème} siècle, celle-ci devint un canal d'émancipation essentiel puisqu'elle donna aux femmes l'occasion de « prendre la parole émancipatrice dévolue jusqu'alors à la presse ouvrière [...] ou bien encore à la presse générale et illustrée⁴³³ ». Pour les Espagnoles et les étrangères, coutumières de l'exercice, l'écriture

América », « Los *colleges* americanos de mujeres », « La mujer de nuestro tiempo en el amor y en el dolor » et « La estética en la vida cotidiana ». Voir ARSM: 1/15/13, 1/17/3, 1/20/4, 1/20/9, 1/21/ 2, 1/21/9, 40/53/20.

⁴³¹ BARTO, Agnia, « De la poésie pour les enfants » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960, p. 192.

⁴³² « yo desnudo »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *CHAMPOURCIN, Ernestina de – CONDE, Carmen, Epistolario*, Madrid, Castalia-Patronato Carmen Conde-Antonio Oliver, 2007, p. 75.

⁴³³ BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Féminisme, associationnisme, internationalisme sous la Restauration, 1890-1923 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.),

journalistique n'était plus un simple vecteur d'information mais une arme. Le journal devint une tribune depuis laquelle présenter et propager la « réalité intérieure⁴³⁴ » des femmes.

Dans cette optique, Isabel Oyarzábal de Palencia créa en 1907 *La Dama y la Vida ilustrada*. Durant trois ans, elle s'efforça de faire de cette revue mensuelle une publication « suffisamment frivole pour être attrayante, suffisamment profonde pour atteindre son objectif, et suffisamment obséquieuse pour ne pas être critiquée⁴³⁵ ». Cette exigeante ligne de conduite transparaissait dans le sous-titre de la revue, « Mundo, música, modas » qui reflétait plus généralement l'ambition d'Isabel Oyarzábal de Palencia de combler un manque dans le paysage journalistique national. Plus que l'héritière des premiers titres de la presse féministe espagnole parus à partir de 1856, *La Dama* se voulait une voie d'accès des femmes issues des classes aisées à l'espace extra-domestique et à la réalité de leur temps. Bien que majoritairement descriptive et informative, elle véhiculait une forte critique sociale à l'égard de lectrices dont elle pointait du doigt, en prétendant y remédier, l'« innocence morale et sociale⁴³⁶ ». La disparition, faute de moyens et de motivation, de la revue ne signifia pas la fin de l'implication directe d'Isabel Oyarzábal de Palencia dans ce domaine. En 1912, elle devint directrice de la Section Féminine de *La Tribuna* et à partir de la fondation du quotidien *El Sol* en 1917, elle collabora à la section « Crónicas femeninas ».

Ce statut de collaboratrice fut le plus largement répandu parmi ces femmes qui, embrassant la lutte par voie de presse pour l'émancipation féminine, purent s'adresser à un public tout spécifique et œuvrer à la configuration d'un front de mobilisation féminine à l'échelle de l'Europe. Pour bon nombre d'elles, faute de pouvoir accéder à une tribune exclusivement féminine, cette démarche de sensibilisation et de mobilisation dut emprunter les chemins détournés des pages consacrées aux femmes dans la presse générale. Margarita Nelken alimenta par exemple la colonne féminine de *Blanco y Negro* ou encore, à partir de 1916, la section « Presente y porvenir de la mujer española » dans *El Día*. María Teresa León s'intégra, elle, au premier canal à sa disposition, le *Diario de Burgos*, à travers des articles tels que « Apuntes de una mujer. Divagaciones » (20/01/1925) ou « Charlas feministas »

Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978), Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 92.

⁴³⁴ ZAMBRANO, María, « Nosotros creemos », *El Liberal*, 28/06/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, op. cit., p. 15.

⁴³⁵ « [...]frivolous enough to be attractive, deep enough to achieve its purpose, and subversive enough to custom not to provoke criticism »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 81.

⁴³⁶ « inocencia moral y social »: PAZ TORRES, Olga, *Isabel Oyarzábal de Palencia Smith (1878-1974): una intelectual en la Segunda República Española. Del reto del discurso a los surcos del exilio*, Sevilla, Consejo Económico y Social de Andalucía, 2009, p. 113.

(14/03/1925). María Zambrano consacra pour sa part à la question douze brefs articles publiés dans la colonne « Mujeres » de la section « Aire Libre » du madrilène *El Liberal* à partir du 28 juin 1928. Dans le premier de ces articles à teneur essentiellement politico-sociale, elle posa clairement son objectif : exposer « dans ces brèves colonnes [...] toutes nos préoccupations, nos problèmes [pour pouvoir ainsi pleinement] vivre notre part de la vie⁴³⁷ ». La première personne du pluriel se veut ici éminemment fédératrice. La philosophe la brandit tel un étendard pour mieux se poser en porte-parole d'une communauté féminine au combat unitaire. C'est du moins l'impression qui se dégage de cette déclaration d'intention certes unificatrice mais peu respectueuse de la variété du mouvement pour l'émancipation des femmes européennes des premières décennies du XX^{ème} siècle. Tant à l'échelle nationale qu'internationale, il ne constitua pas un bloc uniforme, monolithique et homogène. Au décalage temporel entre les divers pays s'ajoutaient des dissensions, apparues dès le siècle précédent, entre un féminisme catholique soucieux de l'éducation des femmes, un féminisme radical laïc favorable à la pleine égalité entre les sexes et un radicalisme féministe lié aux mouvements ouvrier et anarchiste⁴³⁸. Cette diversité reposait sur des divergences dans la façon de concevoir la condition féminine, dans les principes défendus et dans les solutions concrètes envisagées. En présentant son discours comme la seule véritable porte d'entrée vers la réalité des femmes espagnoles, María Zambrano tendait à dénier toute légitimité à l'existence d'un féminisme pluriel pourtant bien réel et sur lequel nous reviendrons plus avant.

Cette tactique renvoie à une tendance répandue parmi les Espagnoles et les étrangères : le besoin de préciser leur conception du féminisme. Elle traduisait à notre sens une crainte de voir le mouvement perpétuer la marginalisation sociale des femmes en Europe et une volonté de se distinguer clairement de certaines de ses ramifications. Dans sa lettre d'engagement à *L'Action*, porte-parole quotidien de l'Association Nationale des Libres Penseurs de France, Andrée Viollis affirmait dans ce sens ne pas être une féministe « si l'on donne à ce mot un sens agressif, antimasculin ». Sans nier l'oppression exercée par les hommes sur les femmes, elle concevait les deux sexes comme mutuellement nécessaires et se définissait, sur la base de cette conviction personnelle, comme une « révolutionnaire très 'pot-au-feu' ⁴³⁹ ». Cette modération se vérifie par son rôle dans l'intégration des femmes à la presse française, tant

⁴³⁷ « por estas breves columnas [...] todas nuestras preocupaciones, nuestros problemas [...] vivir nuestra parte de la vida »: ZAMBRANO, María, « Nosotros creemos »..., *op. cit.*

⁴³⁸ Nous nous inspirons ici de la typologie établie par Adolfo Posada dans *Feminismo* (1899) et analysée dans GÓMEZ BLESÁ, Mercedes, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009, p. 39-40.

⁴³⁹ Lettre d'engagement reproduite dans *La Raison*, 25/01/1903 et citée dans RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 48.

comme collaboratrices que comme sujets et destinataires. Sa correspondance du tournant du siècle, conservée à la Bibliothèque Marguerite Durand, garde la trace de son implication dans le premier quotidien féministe français, *La Fronde*. Dirigée par Marguerite Durand (1864-1936), cette publication républicaine faite par et pour les femmes contribua à l'embellie du mouvement d'émancipation des Françaises depuis la fin du XIX^{ème} jusqu'à la Première Guerre mondiale. Andrée Viollis y collabora jusqu'en 1903, signant ses premiers articles « Une Passante » avant de s'y imposer en tant que journaliste généraliste. En charge de brefs billets d'humeur, elle s'y forgea rapidement une solide stature de journaliste et manifesta un intérêt tout particulier pour des questions telles que les droits des femmes, la laïcité ou la discrimination au travail.

Cette collaboration suivie, outre qu'elle témoigne de la place croissante faite aux femmes dans le milieu du journalisme professionnel moderne, pose Andrée Viollis en pionnière de l'investissement de l'écriture journalistique comme vecteur d'engagement et de revendication par les futures partisans de la cause républicaine. La presse devint pour toutes un instrument de formation essentiel. Elle était, à leurs yeux, indispensable au développement d'« une autoconscience critique à l'égard de l'identité féminine⁴⁴⁰ » et à la tenue d'un combat d'idées dont il nous faut maintenant voir si elles le menèrent également sur le terrain.

4.1.3 - La question féminine: implication concrète et réalisations

Le passage à l'écriture avait été envisagé par toutes comme une façon de contrarier la répartition traditionnelle des tâches et des champs d'action en fonction des sexes. Il aurait dans ce sens été peu cohérent de voir leur implication dans la lutte pour l'émancipation féminine circonscrite à des prises de position écrites.

Leur discours des années 1920 traduit une conception militante et moderne de la féminité qu'elles s'employèrent à incarner. Dans la lignée de leur irruption dans les cercles intellectuels et culturels, elles se distinguèrent alors par leur implication concrète dans les grandes actions menées par les femmes européennes.

⁴⁴⁰ « autoconciencia crítica acerca de la identidad femenina »: HURTADO, Amparo, « Biografía de una generación: las escritoras del noventa y ocho » dans ZAVALA, Iris M., *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua castellana) V La literatura escrita por mujer (Del siglo XIX a la actualidad)*, Barcelona, Anthropos, 1998, p. 154.

4.1.3.1 - Le travail des femmes

Le premier combat auquel elles s'associèrent fut celui pour le travail des femmes, considéré, avec l'éducation, comme le pilier de l'émancipation féminine.

Le fait qu'elles n'aient que rarement été concernées par cette question montre combien leur adhésion à la cause des femmes constituait une nouvelle façon de rompre avec leurs milieux d'origine en passant outre les barrières et les cloisonnements sociaux. Alors que les femmes de lettres européennes étaient alors peu enclines à s'adresser aux masses féminines, beaucoup prirent fait et cause pour les travailleuses.

Margarita Nelken joua notamment un rôle central dans la grève des *Cigarreras*, première grève féminine madrilène⁴⁴¹. Cette implication directe signifia son incorporation définitive au mouvement ouvrier dont elle s'était rapprochée dès 1919. A cette date, elle avait fondé dans le quartier de Ventas la première garderie pour enfants d'ouvrières dans lesquelles résidait selon elle le véritable féminisme espagnol. Dans *La condición social de la mujer*, elle confère au mouvement un fondement économique et le présente comme « l'affaire des travailleuses, de la classe moyenne et de la classe ouvrière⁴⁴² ». Tout en dénonçant les conditions de travail et d'existence déplorables d'ouvrières « aux salaires de misère⁴⁴³ », elle encourageait les femmes du mouvement ouvrier espagnol dans leur combat pour la défense des droits des travailleuses et pour la prise en compte de revendications spécifiques systématiquement ignorées par les chefs des partis ouvriers. Son discours était dans ce sens parmi les plus en phase avec la situation de la majorité des Espagnoles et sa défense plus lucide que celle d'autres activistes encore maintenues dans l'ignorance de la réalité de la condition féminine par une encombrante perspective de classe. Celle-ci se manifeste par exemple dans l'incompréhension par Ernestina de Champourcin d'un féminisme ouvrier qu'elle jugeait extrémiste dans ses revendications égalitaires et dont elle estimait que chaque militante était « obligée de travailler chez elle comme une femme et dans la rue comme un homme, de sorte qu'elle se tuait pour rien et doublement⁴⁴⁴ ».

Cette posture demeure toutefois largement minoritaire parmi les futures intellectuelles qui érigèrent davantage la lutte pour l'émancipation féminine en accélérateur d'une

⁴⁴¹ AHNMN, Legajo 3236/156: lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

⁴⁴² « El feminismo es, pues, en España, cosa de las trabajadoras, de la clase media y de la clase obrera »: NELKEN, Margarita, *op. cit.*, p. 15

⁴⁴³ « [...] con salarios de miseria [...] les jefes de los partidos obreros »: *Idem*, p. 61.

⁴⁴⁴ « [...] obligada a trabajar en su casa como mujer y en la calle como hombre, de modo que se mataba para nada y doblemente »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p. 164.

restructuration sociale nécessaire. La rencontre entre ces « bourgeoises qui ne [se] content[aient] pas de l'être⁴⁴⁵ » et les ouvrières devait, dans leur esprit, conduire à l'avènement d'un ordre nouveau qui permettrait aux femmes de passer de l'esclavage à des postes à responsabilités et à une participation active à la « chose publique ». Nous mettrons au crédit de ce discours les attributions en lien avec le travail des femmes d'Isabel Oyarzábal de Palencia au cours de la décennie suivante⁴⁴⁶ et surtout l'intérêt de toutes pour l'une des questions essentielles en matière de droit des femmes : le vote.

4.1.3.2 - Le vote des femmes

La question du suffrage devint, dans l'Europe du premier tiers du XX^{ème} siècle, la clef de voûte de la lutte pour l'émancipation des femmes. Apparue dès le XIX^{ème} siècle dans la bouche de pionnières américaines ou anglaises telles que Mary Smith⁴⁴⁷, cette revendication gagna dans les décennies suivantes l'ensemble des pays européens dont aucun n'abrita un mouvement d'une intensité égale à celui du suffragisme anglo-saxon. Toutefois, le vote peut être posé en « élément moteur de l'utopie féminine en Occident⁴⁴⁸ » puisque le combat pour son obtention constitua l'un des principaux motifs de mobilisation des Européennes. Il reposait sur l'idée que l'accès des femmes aux centres de décision politiques déboucherait sur l'élaboration de lois et la prise de mesures contre les inégalités dans tous les domaines⁴⁴⁹.

Loin des demandes réitérées des suffragettes britanniques, la version espagnole de ce combat ne consista d'abord qu'en des requêtes individuelles et vaines. Ce n'est qu'avec la création d'associations proches du socialisme et aconfessionnelles comme la *Unión de Mujeres Españolas* [Union des Femmes Espagnoles, 1917], la *Juventud Universitaria Femenina* [Jeunesse Universitaire Féminine, 1920], ou encore la *Cruzada de Mujeres*

⁴⁴⁵ « burguesas, que no [se] conforma[ban] con serlo »: ZAMBRANO, María, « Obreras », *El Liberal*, 11/10/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, op. cit., p. 17. Voir également, sur ce point, LEÓN, María Teresa, « Charlas feministas », *Diario de Burgos*, 14/03/1925 dans DOMINGO, Carmen, *María Teresa León y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008, p. 130.

⁴⁴⁶ Voir PAZ TORRES, Olga, op. cit., p. 235 et MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007, p. 161.

⁴⁴⁷ La première demande fut celle de Mary Smith en 1832. Vint ensuite la campagne en faveur du suffrage féminin de John Stuart Mill qui se heurta à l'opposition des milieux et des pouvoirs conservateurs. La réforme électorale se produisit finalement en 1918, accordant le droit de vote aux femmes de plus de 30 ans. Dix ans plus tard, il fut étendu aux femmes de plus de 21 ans.

⁴⁴⁸ BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Féminisme, associationnisme, internationalisme sous la Restauration, 1890-1923 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), op. cit., p. 85.

⁴⁴⁹ BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Citoyennes de la Seconde République » dans *idem*, p. 136.

Españolas [Croisade des Femmes Espagnoles, 1921] avec à sa tête Carmen de Burgos que des exigences dans ce sens virent collectivement et définitivement le jour⁴⁵⁰.

Ce décalage n'échappa ni aux Espagnoles ni aux étrangères qui, grâce à de fréquents voyages à l'étranger, furent témoins de la priorité donnée à la question en Angleterre. Isabel Oyarzábal de Palencia eut l'opportunité de rencontrer, lors d'un de ses nombreux séjours dans la famille de sa mère, la grande figure du mouvement suffragiste écossais Eunice Murray (1878-1960). De la même façon, c'est lors de son séjour en Angleterre de 1917 comme envoyée spéciale pour *Le Petit Parisien* qu'Andrée Viollis prit réellement conscience de la portée civique des revendications des femmes anglaises.

Ces « airs de dehors »⁴⁵¹ et leurs succès en Angleterre, en Allemagne ou encore en Russie sous l'effet de la Seconde Guerre mondiale eurent un fort impact sur celles issues de pays d'origine latine. A la différence des pays nordiques qui établirent le droit de vote dès 1912 (Norvège) ou même 1906 (Finlande), Espagnoles et Françaises durent attendre longtemps. Les secondes avaient certes bénéficié de certaines avancées dans ce sens à l'échelle locale dans les années 1880 mais ce n'est qu'en 1944 qu'elles virent réellement tomber les barrières sociales et juridiques qui les séparaient du droit de vote et de l'éligibilité. Les premières n'avaient quant à elles pas axé leurs premières revendications en matière d'émancipation sur le droit de vote. Discrédité par le système du *turno* de la Restauration et inscrit dans un domaine politique réservé aux hommes, il ne fut sollicité que tardivement. En 1928, María Zambrano regrettait dans ce sens l'absence, en Espagne, de « la clameur passionnée qu'avait lancée la femme dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle en tirant l'ultimatum de sa révolte »⁴⁵² Le suffrage féminin, indispensable à l'ébranlement de l'ordre patriarcal traditionnel, fut finalement adopté pendant la Seconde République, le 1^{er} octobre 1931, par 161 voix contre 121⁴⁵³, au terme d'un débat souvent réduit, quand il est envisagé depuis une perspective de genre, à la confrontation entre Clara Campoamor (1888-1972) et Victoria Kent (1892-1987). Députée du Parti Radical pour Madrid, Clara Campoamor s'opposa à la posture officielle de son parti en livrant bataille en faveur du vote des femmes.

⁴⁵⁰ CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *op. cit.*, p. 20.

⁴⁵¹ « aires de fuera »: NELKEN, Margarita, *op. cit.*, p. 224.

⁴⁵² « clamor apasionante que levantó la mujer en la segunda mitad del siglo XIX al disparar el ultimátum de su rebeldía »: ZAMBRANO, María, « Preocupándose de lo social », *El Liberal*, 09/08/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, *op. cit.*, p. 91.

⁴⁵³ CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, « El sagrado derecho de votar » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV, *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 93. Voir également: CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *El sufragio femenino en la Segunda República*, Madrid, Horas y Horas. La editorial Feminista, 1992 et DOMINGO, Carmen, *Con voz y voto. Las mujeres y la política en España (1931-1945)*, Barcelona, Lumen, 2004.

Son argumentation, plus que féministe, se voulait démocratique: éthiquement, la Seconde République espagnole ne pouvait concéder « le vote au mendiant [...] et à l'analphabète⁴⁵⁴ » et le refuser à une population féminine tout aussi capable que la masculine et désireuse de soutenir un nouveau régime aux fondements égalitaires. Face à elle, la députée radicale-socialiste pour Madrid, Victoria Kent, se prononça contre un droit de vote selon elle prématuré et dangereux. Sans nier qu'elle devait en cela « renonce[r] à un idéal⁴⁵⁵ », elle se ralliait à la posture de son parti et demandait, en invoquant le manque de maturité politique et civique de ses compatriotes, un ajournement du suffrage féminin. Une méfiance semblable gouvernait l'attitude de Margarita Nelken, troisième et dernière Espagnole élue députée suite à la reconnaissance de l'éligibilité aux femmes par un décret de mai 1931. Si son nom n'est pas associé au débat parlementaire des 30 septembre et 1^{er} octobre, c'est parce qu'elle n'avait pas encore pu prendre ses fonctions de représentante socialiste pour Badajoz. En effet, du fait de la nationalité allemande de son père, son élection fut remise en question mais le Parlement trancha finalement en sa faveur en ratifiant sa nationalité espagnole⁴⁵⁶. Sa position à ce sujet était cependant connue dans la mesure où elle l'avait clairement exposée dans *La condición social de la mujer en España* puis dans *La mujer ante las Cortes Constituyentes* (1931). Dès 1919 elle avait dénoncé la double tutelle masculine et religieuse alors exercée sur les femmes espagnoles dont le vote risquait de faire le jeu des forces conservatrices et réactionnaires. De ce manque de préparation et de cette absence de sens politique, elle tirait alors une cinglante conclusion: « Et nous ? Eh bien nous... Fasse Dieu que nous ne votions pas avant longtemps⁴⁵⁷ ». En 1931, elle développait ce point de vue, arguant que le vote n'était pas une question de qualité mais de quantité. Ses convictions socialistes l'emportaient alors encore plus nettement sur ses préoccupations féministes : les militantes devaient selon elle se sacrifier pour le bien de l'Espagne républicaine. En guise de compensation, elle garantissait aux femmes que la Constitution signifierait pour elles des avancées dans les domaines du travail et de la famille.

Avec l'approbation du texte constitutionnel de décembre 1931, l'Espagne s'imposa comme l'un des pays les plus progressistes d'Europe. En leur accordant le droit de vote, la République ouvrait aux femmes la porte de la citoyenneté et leur reconnaissait une légitimité

⁴⁵⁴ « el voto al mendigo [...] y al analfabeta »: citée dans CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, « El sagrado derecho de votar » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 92.

⁴⁵⁵ Citée dans BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Citoyennes de la Seconde République » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *op. cit.*, p. 129.

⁴⁵⁶ Pour plus de précisions sur cet épisode voir PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001, p. 281.

⁴⁵⁷ « ¿Y nosotras ? Pues nosotras... Dios quiera que no votemos en mucho tiempo »: NELKEN, Margarita, *op. cit.*, p. 158.

à intervenir dans une vie politique jusqu'alors exclusivement masculine. L'irruption des femmes dans la sphère publique et la redéfinition des modèles de genre par les réformes législatives devinrent dans les premiers instants la marque du nouveau régime. Féminisme et républicanisme allaient dorénavant aller de pair même si, en réalité, les pratiques sociales et les relations privées entre les hommes et les femmes changèrent peu et lentement. Pour les Espagnoles, qui accueillirent avec enthousiasme et espoir sa proclamation en lieu et place de la monarchie d'Alphonse XIII⁴⁵⁸, la République leur donnait la possibilité de s'acquitter de leur obligation « de faire de la politique⁴⁵⁹ » en œuvrant à leur dignification. Pour les étrangères, elle témoignait de la volonté d'un ample secteur de la population et de l'élite espagnole de s'intégrer à la marche de l'Europe en termes d'émancipation féminine. Nancy Cunard, qui se trouvait au printemps 1931 à Cagnes, y suivit avec attention et intérêt les événements d'avril. Nous pouvons également penser, bien que nous n'ayons trouvé aucune déclaration explicite en la matière, qu'Andrée Viollis vit elle aussi d'un très bon œil l'instauration de la République et les conquêtes qui s'ensuivirent pour les Espagnoles. Ouvertement favorable depuis la fin du XIX^{ème} siècle au suffrage féminin et membre depuis 1902 de la Ligue Française pour le Droit des Femmes, elle estimait que seule la pratique de la liberté pouvait permettre aux femmes d'en connaître la valeur et le bon usage⁴⁶⁰.

Qu'elles se soient prononcées en sa faveur ou contre lui dans le premier tiers du XX^{ème} siècle, toutes ces femmes envisagèrent le suffrage féminin comme un élément majeur de l'émancipation des Européennes. Leurs activités et leurs discours en la matière constituent une preuve supplémentaire de leur vision commune de la communauté féminine comme force de renouveau et agent d'une modernité pensée en termes de relations de genre, de progrès social ou encore de paix.

4.1.4 - La question féminine à l'épreuve de l'intimité

La mise en pratique de cette conception moderne de la féminité ne se limita pas à l'engagement des Espagnoles et des étrangères dans les grands combats féminins des années

⁴⁵⁸ Voir sur ce point: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 10 ; FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 353; OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 198 et LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 195-196.

⁴⁵⁹ « Y en este sentido – hombres y mujeres – estamos obligados a **hacer política** »: ZAMBRANO, María, « Sentimos los jóvenes », *El Liberal*, 05/07/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, *op. cit.*, p. 82. Le surlignage est de nous.

⁴⁶⁰ VIOLLIS, Andrée, « La Femme et la dame », *La Fronde*, 02/12/1899.

1920. Elle prit également une forme moins ostensible que leurs déclarations publiques ou que leur implication dans des actions collectives : la prise de décisions personnelles et intimes transgressives et contraires aux conventions sociales.

Au vu de leur vie intime, il est facile de comprendre pourquoi le souvenir de bon nombre d'entre elles est parvenu jusqu'à nous auréolé d'une aura de scandale. Le surnom dont Margarita Nelken fut affublée par certains de ses confrères journalistes, « matelas des rédactions⁴⁶¹ », et l'image d'une Nancy Cunard aux multiples conquêtes n'en sont que les exemples les plus connus.

La liberté dont elles avaient fait leur bannière en matière d'écriture fut également leur unique boussole dans le domaine des relations intimes. Loin des carcans et des pratiques propres à leurs milieux d'origine, elles réclamèrent rapidement un droit à l'autodétermination. Pour Rosa Chacel, il fut clair dès le début des années 1920 que ses choix devaient être guidés par une « liberté mentale, sexuelle, religieuse, irrépressible, totale⁴⁶² ». De la même façon, du haut de ses 22 ans, Ernestina de Champourcin dénonçait dans une lettre du 2 mai 1928 à Carmen Conde les méfaits d'un « Amour avec une majuscule, énorme et asservissant⁴⁶³ » pour mieux se réclamer d'une indépendance affective synonyme, sous sa plume, de maturité.

Ces propos sont d'autant plus étonnants que toutes deux comptent parmi les intellectuelles aux trajectoires les plus classiques dans ce domaine. Mariée en 1921 à Timoteo Pérez Rubio, Rosa Chacel donna naissance à Carlos en 1930, soit l'année même où Ernestina de Champourcin fit la connaissance de Juan José Domenchina qu'elle épousa six ans plus tard. Selon nous, la longueur de ces délais fut certes déterminée par les multiples activités des concernées mais elle reflète surtout leur volonté de s'extraire à un traditionnel devoir de maternité.

4.1.4.1 - La maternité

Elles rejoignent en cela Clara Malraux qui épousa André Malraux quelques mois seulement après leur rencontre en 1921 mais n'eut sa fille Florence qu'en mars 1933. Ces douze années, ponctuées de voyages, de visites et de bals, permirent à celle qui avait osé

⁴⁶¹ « colchón de las redacciones »: FALCÓN, Irene, *Asalto a los cielos*, Madrid, Temas de Hoy, 1996, p. 48.

⁴⁶² « Libertad mental, sexual, religiosa, irreprimible, total »: citée dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *op. cit.*, p. 155

⁴⁶³ « Amor con mayuscula, enorme y avasallador »: FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *op. cit.*, p. 74.

rompre de précédentes fiançailles à la fin des années 1910 de s'imposer comme une « des femmes de tête et d'action⁴⁶⁴ » et détournèrent définitivement son compagnon d'une destinée de « rat de bibliothèque⁴⁶⁵ ». A l'inverse, Anna Seghers devint épouse et mère en l'espace de 4 ans puisqu'elle donna naissance à un fils, Peter, en avril 1926 puis à une fille, Ruth, en mai 1928, soit un et trois ans après s'être mariée à László Rádvanyi. Cet enchaînement ne saurait cependant donner raison aux habitants de Mayence qui avaient prédit une vie de bourgeoise à l'adolescente discrète et réservée qu'elle était alors. Elle tourna au contraire le dos à toute oisiveté et se révéla une mère moderne, capable d'allier voyages, création littéraire et responsabilités maternelles.

Elle peut, dans ce sens, être posée en représentante du rapport singulier que d'autres entretenaient à la maternité.

Tout d'abord Isabel Oyarzábal de Palencia qui, même depuis les États-Unis où elle séjourna en 1928, faisait part à María de Maeztu de son inquiétude pour l'éducation de sa fille, María Isabel (ou Marisa) qui était alors élève à l'*Instituto Escuela*⁴⁶⁶.

Ensuite Andrée Viollis qui, ayant épousé en secondes noces en 1905 l'historien d'art chinois et conservateur du musée Cernuschi, Henri d'Ardenne de Tizac (1877-1932), ne laissa jamais sa jeune carrière dans le journalisme professionnel empiéter sur ses obligations maternelles. Une lettre à Roger Martin du Gard de juillet 1934 est sur ce point éclairante. Elle y fait référence aux années passées en « charge d'âmes⁴⁶⁷ » pendant lesquelles elle s'était efforcée d'assurer l'éducation de Claude (1896) et Simone (1897), les deux enfants issus de son union avec Gustave Téry, ainsi que de Rose, née en 1911. Cette polyvalence, peu conforme aux conventions de genre, ne lui valut cependant aucune critique véritable en comparaison de celles motivées par ses prises de position publiques.

Enfin, Concha Méndez Cuesta qui, au printemps 1935, juste après la naissance de sa fille Paloma, écrivait au diplomate chilien Carlos Morla Lynch: « Moi, malgré mon état, j'ai supporté une tension de travail qui me semble maintenant incroyable [...] J'ai dû aider Manolo [Altolaguirre] à l'imprimerie, et m'occuper des repas, etc., tout en continuant à écrire mon théâtre et mes poèmes⁴⁶⁸ ». L'annonce de l'union des deux, trois ans plus tôt, avait été accueillie avec stupeur et même réticence par les amis du poète. Le même Carlos Morla

⁴⁶⁴ BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Éditions Grasset, 2010, p. 269.

⁴⁶⁵ LACOUTURE, Jean, *MALRAUX. Une vie dans le siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 29-30.

⁴⁶⁶ ARSM, 40/53/22, lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia à María de Maeztu, 06/03/1928.

⁴⁶⁷ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f. 223, lettre d'Andrée Viollis, 22/07/1934.

⁴⁶⁸ « Yo, a pesar de mi estado, he sostenido una tensión de trabajo que ahora me parece increíble. [...] He tenido que ayudar a Manolo en la imprenta, y ocuparme de comidas, etc., al tiempo que seguía haciendo mi teatro y mis poemas »: VALENDER, James, *op. cit.*, p. 48.

Lynch – qui avait appris la nouvelle de la bouche de Luis Cernuda – la qualifie dans son journal d' « insensée et irrationnelle⁴⁶⁹ », le jeune poète méritant mieux selon lui que cette femme insoumise et de sept ans son aînée. Les 12 ans de vie commune du couple devaient lui donner tort même si la rencontre de Manuel Altolaguirre avec la cubaine María Luisa Gómez Mena précipita leur divorce en 1944.

4.1.4.2 - Le divorce

C'est sous la Seconde République que le divorce avait été autorisé par la loi du 2 mars 1932. Cette réalisation essentielle du régime républicain en matière de législation maritale eut un impact direct dans la trajectoire d'une des Espagnoles de notre étude : María Teresa León. Elle avait épousé en 1920 Gonzalo de Sebastián Alfaro et en avait eu deux enfants en 1921 et 1925 (Gonzalo et Enrique). Le mariage, cependant, tourna court à tel point qu'elle choisit de rentrer vivre chez ses parents à Burgos, abandonnant époux et enfants. La législation alors en vigueur accordait dans de tels cas la garde au père. Cette décision, outrageuse aux yeux de la bonne société de Burgos, lui valut de nombreuses critiques bientôt amplifiées par sa rencontre avec Rafael Alberti. Lorsqu'elle fait sa connaissance en 1930 lors d'une lecture de *Santa Casilda* chez une amie, elle n'est pas libre aux yeux de la loi. Dans ses divers entretiens et dans son autobiographie, elle s'efforce pourtant de montrer que son divorce était alors émotionnellement consommé, précisant dans une des envolées lyriques dont elle est coutumière que cette rencontre entre « deux silhouettes sous les acacias de la promenade où il n'y a personne, personne, personne⁴⁷⁰ » balaya instantanément le passé. Ces évocations, bien que souvent éclipsées par le récit fait de cette rencontre par Rafael Alberti dans *La arboleda perdida*⁴⁷¹, contribuèrent à la mythification du couple dont l'union eut lieu en 1932.

⁴⁶⁹ « descabellada e irracional »: MORLA LYNCH, Carlos, *En España con Federico García Lorca (Páginas de un diario íntimo, 1928-1936)*, Madrid, Aguilar, 1957, p. 249.

⁴⁷⁰ « dos siluetas bajo los acacias del paseo donde no hay nadie, nadie, nadie »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 100. Voir également AUB, Max, *Conversaciones con Luis Buñuel*, Madrid, Aguilar, 1985, p. 313 et Archives « Histoire du XX siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 2.

⁴⁷¹ « [Fue] en casa de alguien, adonde fui llevado no recuerdo hoy por quién. Allí surgió ante mí, rubia, hermosa, sólida y levantada, como la ola que una mar imprevista me arrojara de un golpe contra el pecho. Aquella misma noche, por las calles, por las umbrías solas de los jardines, las penumbras secretas de los taxis sin rumbo, ya respiraba yo inundado de ella, henchido, alegrado, exaltado de su rumor, impelido hacia algo que sentía seguro »: ALBERTI, Rafael, *La arboleda perdida II...*, op. cit., p. 300. Nous renvoyons également au poème « Cuando tu apareciste » inspiré de la première rencontre entre le poète et María Teresa León.

La trajectoire d'Agnia Barto fut elle aussi marquée par un divorce. Peu après la naissance de son fils Garik en 1927, elle se sépara de son premier époux, Pavel Barto. A la différence de l'Espagne, le régime soviétique avait alors déjà admis, par un décret du 19 novembre 1917, « la dissolution du mariage⁴⁷² ». Selon les principes marxistes, l'institution familiale appartenait comme toute autre institution à la superstructure sociale et il convenait de prêter attention, en son sein, à la situation des femmes en les libérant d'un traditionnel esclavage domestique. Le divorce constituait dans ce sens un indice de l'égalité entre les sexes et Agnia Barto – tout en conservant le nom avec lequel elle s'était fait un nom en littérature – s'en saisit pour se remarier avec le scientifique Andreï Chtcheglaïev (1902-1970).

4.1.4.3 - La sexualité

Ces attitudes transgressaient certes les conventions sociales et véhiculaient l'idée d'une femme libre par l'esprit et par les actes mais n'enfreignaient en rien les conventions et la bienséance de rigueur dans un domaine sensible car aussi mystérieux que codifié : la sexualité féminine.

Dans l'Europe du début du XX^{ème} siècle, le corps de la femme faisait l'objet d'un contrôle permanent et articulé autour de deux axes consécutifs : la virginité de la jeune fille et la chasteté de l'épouse⁴⁷³. La religion, la morale et l'hygiène étaient communément invoquées dans un discours sexuel exaltant l'activité masculine mais niant la libido féminine et dépossédant les femmes de leurs corps pour mieux les tenir éloignées de la sphère publique. Toute singularité dans ce domaine était perçue comme une attaque contre l'ordre établi, comme un signe de déviance, d'immoralité et même d'anormalité.

Dans le cas de Nancy Cunard, nous nous apercevons vite, au travers des témoignages de ceux qui la côtoyèrent alors, que cette réprobation s'accompagnait d'une curiosité non dénuée de fascination. Si son mariage, en novembre 1918, avec le militaire Sydney Fairbair avait suscité quelques 278 commentaires dans la presse, ses aventures de jeune divorcée puis

⁴⁷² YVERT-JALU, Hélène, « L'histoire du divorce en Russie soviétique. Ses rapports avec la politique familiale et les réalités sociales » dans *Population*, 36e année, n°1, 1981 p. 46.

Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/pop_0032-4663_1981_num_36_1_17143. Consulté le 27 avril 2011.

⁴⁷³ Nous renvoyons ici à RABATÉ, Colette, « Corps confisqués, corps contrôlés, corps exploités. Hygiène et politique en Espagne au XIX^{ème} siècle » dans CHAPUT, Marie-Claude, LAVAIL, Christine, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (éds), *Sur le chemin de la citoyenneté. Femmes et cultures politiques, Espagne XIXe-XXe siècles, Regard n°13*, Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense GREX-GRISOR, Paris 8 ERESCEC, 2008, p. 53-69.

de membre de la bohème parisienne la propulsèrent définitivement au rang d'icône populaire. Outre Tristan Tzara et Ezra Pound, elle entretint une longue liaison avec Louis Aragon et fut même contrainte de démentir le projet de mariage que leur prêta en 1927 la presse britannique⁴⁷⁴. Son comportement transgressif culmina avec deux épisodes bien spécifiques : l'hystérectomie qu'elle subit au cours de l'hiver 1920 et sa relation avec le pianiste noir, Henry Crowder. De toutes ses histoires, celle-ci fut de loin la plus provocante, la plus controversée et la plus décisive.

Provocante dans le sens où, en s'affichant entre 1928 et 1935 avec ce membre de l'orchestre de jazz de Jerry Roll Morton, Nancy Cunard allait au-delà de la rupture avec la haute société qui l'avait vue naître. En s'installant avec le musicien dans le quartier new-yorkais de Harlem, peu après leur rencontre en Italie, elle contrevenait délibérément aux codes établis qui considéraient comme un délit toute relation sexuelle mixte.

Controversée dans le sens où cette audace proche de l'insolence lui valut de perdre définitivement sa réputation entre les membres de l'aristocratie britannique, l'amitié de proches de longue date tels que Henry Moore et sa part de l'héritage familial. C'est en 1930 qu'elle se fâcha définitivement avec sa mère, Maud, qu'elle ne revit jamais. Leur relation n'en cessa pour autant pas de se détériorer puisque c'est à travers une œuvre que la première répondit aux attaques de la seconde. *Black Man and White Ladyship: An Anniversary* (1931) est un acte de vengeance dans lequel Nancy Cunard vilipende sa mère, fait éclater au jour des histoires de famille et dénonce les préjugés raciaux de son milieu d'origine.

C'est dans ce sens que sa relation avec Henry Crowder fut la plus décisive. Si Louis Aragon lui avait ouvert la porte des cercles surréalistes, le pianiste l'initia à la culture afro-américaine et la sensibilisa au sort d'une communauté noire dont elle prit rapidement la défense. Ce combat, sur lequel nous reviendrons plus avant, ne fut pas sans lien avec sa décision de s'engager aux côtés des républicains espagnols en 1936 comme en atteste la continuité qu'elle établit, dans une lettre du 3 octobre 1959, entre les années afro-américaines et les années espagnoles⁴⁷⁵.

Cette attitude obstinément transgressive rapproche Nancy Cunard de Margarita Nelken.

⁴⁷⁴ « Nos llega de París la noticia de que la señorita Nancy Cunard [...] volverá a casarse pronto. El caballero es, en este caso, el señor Louis Aragon, que goza de fama de ser muy inteligente, muy moderno, muy realista y, en cierto modo, de erudito. Debía estar en primera línea del movimiento intelectual de última hora para ser del gusto de la señorita Cunard, que es una de las tres o cuatro jóvenes inglesas que encuentran Montparnasse más de su gusto que Mayfair y a quien nadie le negaría inteligencia [...] Sus poemas le han granjeado muchos admiradores » : voir GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008, p. 153.

⁴⁷⁵ Voir USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, Nerea, 2007, p. 122-123.

Elle eut, des figures publiques féminines de son époque, la vie privée la plus polémique et la plus sujette à fantasmes. En mars 1915, elle donna naissance à une fille, Magda, de père inconnu. La paternité du sculpteur Julio Antonio – décédé prématurément – avec qui elle entretenait alors une relation est aujourd’hui communément admise mais Margarita Nelken garda à ce sujet un silence à notre sens riche en enseignements. Ce statut de mère célibataire était pour elle une source d’orgueil et une marque de courage au point qu’elle s’inspira de sa propre situation pour le personnage de Libertad dans le roman dont il a été question plus tôt, *La trampa del arenal*. Elle prit d’ailleurs soin d’entretenir cette image de femme libérée, au sens sexuel du terme. Indifférente à la médisance, elle se vantait auprès de ses collègues journalistes d’avoir des enfants, « chacun de père différent⁴⁷⁶ » et se prononça publiquement et à plusieurs reprises en faveur de l’amour libre. Il ne fait aucun doute qu’elle contribua, par ce discours volontairement exagéré et inconvenant aux oreilles de la société espagnole du début du XX^{ème} siècle, à sa propre mythification. Dans les faits, elle vivait alors avec Martín de Paúl y de Martín Barbadillo, hommes d’affaires de l’aristocratie sévillane et consul général d’Espagne à Amsterdam qu’elle avait rencontré dans la deuxième moitié des années 1910, dont elle eut un fils, Santiago, en mars 1921 mais qu’elle n’épousa qu’en 1931. Cet éloquent décalage reflète la lucidité de Margarita Nelken qui sut entretenir le mystère autour de sa vie sentimentale et mettre la confusion qui en découlait au service de son ambition. Dans l’Espagne de son temps, une liberté à ce point assumée ne pouvait être le fait d’une femme. Pour autant, à la répulsion qu’elle inspirait fit peu à peu place un soupçon d’androgynie qui devait, tout en la servant, persister jusqu’à aujourd’hui.

La place de cette dimension sexuelle dans l’image parvenue jusqu’à nous des intellectuelles européennes montre que la singularité dans ce domaine est plus efficace, en termes de « postérité », que toute œuvre ou toute réalisation concrète. Cette réduction trouve son illustration la plus flagrante dans les deux derniers cas dont nous traiterons ici : Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland.

Nous avons pleinement conscience, en les évoquant conjointement, de perpétuer une tendance coriace de l’historiographie à ne les envisager qu’en fonction de leur orientation et de leur identité sexuelles. Comme nous le verrons, tous les témoignages et les analyses concernant leur intervention dans la guerre d’Espagne ont longtemps pointé du doigt, en s’y

⁴⁷⁶ « cada uno de padre distinto »: FALCÓN, Irene, *op. cit.*, p. 48.

limitant, leur lesbianisme⁴⁷⁷. Ce n'est que depuis le tournant des années 1990 que des études s'emploient à donner d'elles une vision plus nuancée et à faire le jour sur leur vie sentimentale. La plus complète est à notre sens *This Narrow Place* (1988). Wendy Mulford y évoque leurs relations hétérosexuelles, leur prise de conscience de leur homosexualité et leur choix de l'assumer dans une société londonienne ébranlée depuis la Première Guerre mondiale dans ses « anciennes conventions et règles de comportement social⁴⁷⁸ ». La solution consista pour les deux à quitter la capitale pour s'installer à East Chaldon, dans le Dorset. C'est là qu'elles se rencontrèrent en 1927 et où elles entamèrent en octobre 1930 la liaison qui les amena six ans plus tard à se rendre ensemble en territoire républicain.

Tant par leur discours que par leur vie intime et leur implication dans les grands combats féminins des années 1920, les Espagnoles et les étrangères s'associèrent au nouveau paradigme européen de féminité. Cette concordance nous permet d'élargir le propos de Susan Kirkpatrick à l'ensemble d'entre elles, à savoir qu'elles contribuèrent à la combinaison d'idées, de représentations et de pratiques qui posèrent les femmes en sujets actifs de la modernité européenne⁴⁷⁹. Toutes se distinguèrent par une liberté assumée et revendiquée non seulement à travers le rejet concret des conventions et des modèles de genre en vigueur mais aussi à travers un usage militant de l'écriture.

Cette marche, en actes et en mots, vers une prise de position active invite à se pencher à présent sur leur présence, aux côtés de leurs homologues masculins, dans les autres grandes causes des années 1930. Et par là même, à les associer à l'acquisition, par les membres de la communauté intellectuelle européenne, d'un « rôle public, concrétisé en une *praxis* engagée – organisations, manifestes, congrès – qui exprim[ait] leur volonté d'intervenir dans l'histoire de la collectivité⁴⁸⁰ ».

⁴⁷⁷ Voir notamment CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the Civil War*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1986, p. xxxii.

⁴⁷⁸ « [...] old conventions and codes of moral behaviour »: HOWE, Bea « Foreword » dans ACKLAND, Valentine, *For Sylvia. An honest account*, London, Chatto & Windus, 1985, p. 15.

⁴⁷⁹ KIRKPATRICK, Susan, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁸⁰ « [...] protagonismo público, concretado en una praxis comprometida – organizaciones, manifestos, congresos – que expresa su voluntad de intervención en la historia de la colectividad »: AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2, *Literatura española y antifascismo (1927-1939)*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p. 35.

4.2 - Les opprimés

Cet engagement initial envers les femmes s'ouvre dans les années 1930 à une perspective plus ample. Depuis et parallèlement à la cause féminine, elles embrassent alors celle des opprimés, des minorités et des humbles. Ce virage reflète une double mutation à notre sens essentielle dans leur trajectoire: le passage du singulier au collectif et du besoin de reconnaissance à l'affirmation de soi, voire « l'autoproclamation⁴⁸¹ ». Après avoir vécu, pensé et combattu l'inégalité des sexes, Espagnoles et étrangères se positionnent dans un champ de questionnement et d'action sociale élargi.

4.2.1 - Une prédisposition sous influence et aiguisée par l'expérience

Une nouvelle fois, cette adhésion n'est pas inopinée. Elle s'inscrit dans le parcours d'individuation et de transgression commun à toutes. Si leurs écrits personnels et les témoignages de leurs proches se rejoignent pour poser ces préoccupations comme innées, des facteurs externes doivent, selon nous, être pris en compte.

Parmi eux, figure d'abord l'influence de personnes de leur entourage soucieuses du sort des classes populaires.

Les parents sont les premiers modèles de bon nombre d'entre elles, depuis Blas Zambrano, socialiste partisan du *regeneracionismo* et sensible au sort des plus démunis jusqu'à des mères dont les activités caritatives ne faisaient, elles, que répondre à la distribution traditionnelle des rôles dans les classes aisées. Dans les souvenirs des filles, ces démarches ne sont cependant pas envisagées comme un indice de perpétuation des codes patriarcaux mais comme un vecteur de découverte d'une réalité problématique et éloignée de leur quotidien: celle des déclassés, des marginaux et des petites gens. Pour Sylvia Townsend Warner, cette prise de conscience des inégalités a fondamentalement lieu dans le Surrey, au contact d'une grand-mère indignée par les conditions de vie, la brutalité ambiante et l'indifférence d'une grande part de l'opinion publique.

Plus tard, ce sont, pour elle et pour bien d'autres, les rencontres et les contacts avec les jeunes cercles universitaires, culturels ou intellectuels européens qui produisent sur elles « une

⁴⁸¹ CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 63.

puissante impression⁴⁸² » et font émerger dans leur esprit un véritable intérêt pour la question sociale.

Viennent ensuite leurs lectures de jeunesse. Des auteurs tels que Honoré de Balzac ou Henri Barbusse leur ouvrent la porte à des thématiques à forte charge sociale et non traitées dans certaines littératures nationales. C'est notamment le cas d'Anna Seghers dont le souci pour les faibles s'enracine dans la lecture du *Feu* de Barbusse⁴⁸³. Dans cette œuvre couronnée par le Prix Goncourt en 1916, il est question de la cruauté et de l'injustice de la guerre, de l'impact des événements historiques sur les classes les plus défavorisées, soit autant de questions qui pesèrent dans l'émergence de sa conscience sociale.

Le dernier facteur décisif se situe, lui, non pas au niveau de la conscience mais de l'expérience. Toutes rencontrèrent en effet, de façon précoce et directe, ces « couches méprisées de la hiérarchie sociale⁴⁸⁴ ». Ces dernières sont, pour Valentine Ackland, la communauté des pêcheurs de Winterton dont elle apprécie la compagnie lors des vacances passées en famille dans le Norfolk et, pour Isabel Oyarzábal de Palencia, les « enfants en haillons⁴⁸⁵ » des environs de Malaga. Pour l'une comme pour l'autre, ces premiers contacts ne sont pas vécus comme une épreuve mais comme une révélation, dans le sens d'un éveil à de nouvelles perspectives. A la curiosité fait rapidement place l'empathie – lorsqu'elle découvre qu'il y a des « gens avec de pauvres chaussures », Anna Seghers n'éprouve-t-elle pas une certaine gêne à porter de « meilleures chaussures⁴⁸⁶ » qu'eux? – puis l'identification.

Cette évolution constitue une preuve supplémentaire de l'inconfort de toutes dans leurs milieux d'origine, de leur anticonformisme. Selon un raisonnement syllogistique, nous pouvons affirmer que puisqu'elles se considèrent et considèrent ces classes comme les victimes de la société dont elles-mêmes sont issues, c'est bien auprès des déclassés et des marginaux qu'elles estiment avoir leur place. Si sensibilité innée et prédisposition il y a, elles sont donc aiguës par l'expérience et canalisées dans une implication que toutes espèrent efficiente.

Comme nous allons le voir à travers leur engagement en faveur des classes ouvrières et des noirs, deux communautés désignées par les circonstances historiques, elles étaient initialement et essentiellement animées par un intérêt pour autrui – un « profond amour pour

⁴⁸² « everything that they said made a powerful impression upon me as a young thing » : citée dans BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980, p. 4.

⁴⁸³ BARBUSSE, Henri, *Le Feu. Journal d'une escouade*, Paris, Flammarion, 1916..

⁴⁸⁴ WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, p. 405.

⁴⁸⁵ « ragged children » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 42.

⁴⁸⁶ « [...] people with poor shoes [...] better shoes » : citée dans BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 3.

l'humanité⁴⁸⁷ » dirait la peintre argentine et épouse de Pablo Neruda, Delia del Carril (1884-1989) – qui évolua, dans l'Europe des années 1930, vers une radicalisation idéologique.

4.2.2 - Les travailleurs manuels

La première catégorie vers laquelle se porte leur attention est celle des ouvriers. Leur approche de cette classe de travailleurs manuels porte à la fois la marque du genre et de la division de classe. Lorsqu'elle évoque le peuple de Castille à la fin des années 1920, María Zambrano choisit significativement de le faire à travers l'exemple des ouvrières présentes depuis l'aube aux côtés de leurs compagnons et les oppose au modèle traditionnel de la bourgeoise « qui peut rester chez elle à s'occuper d'elle et de ses enfants⁴⁸⁸ ». Elle témoigne aux premières une empathie empreinte de respect qui se manifeste même textuellement. Face au singulier tout en uniformité et réclusion dont la philosophe use pour parler des femmes issues des classes privilégiées, le pluriel à travers lequel elle les évoque se charge de dynamisme et d'une significative présence dans l'espace public.

Cette contribution à la production nationale et cette visibilité constituaient plus fondamentalement deux caractéristiques du collectif auquel ces femmes appartenaient : la classe ouvrière européenne. Nous ne saurions ici prétendre à une analyse approfondie du mouvement ouvrier dans l'Europe du premier tiers du XX^{ème} siècle. Son importance ne vaut ici que par l'éclairage qu'il apporte sur l'évolution des préoccupations des étrangères et des Espagnoles au cours des années 1930. Nous nous concentrerons de ce fait sur la coïncidence entre leur intérêt pour les masses et la réapparition « dans la réalité sociale des luttes des organisations ouvrières⁴⁸⁹ ».

Dépositaire et défenseur d'une nouvelle identité collective, le mouvement ouvrier s'était articulé depuis son apparition en Europe à la fin du XIX^{ème} siècle autour d'une série de revendications propres et en lien avec les conditions de travail des salariés. Loin de les négliger, les femmes de notre corpus s'y étaient montrées sensibles dès les années 1920. Leur production écrite de l'époque en fournit de multiples preuves.

⁴⁸⁷ « profound love for humanity »: DEL CARRIL, Delia dans FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 198.

⁴⁸⁸ « frente a esto es algo aristocrático la situación de la mujer que puede quedarse en su casa cuidando de ella y de los hijos »: ZAMBRANO, María, « Pueblo de Castilla », *El Liberal*, 06/09/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, op. cit., p. 95.

⁴⁸⁹ « en la realidad social las luchas de las organizaciones obreras »: BÉCARUD, Jean et LÓPEZ CAMPILLO, Evelyne, *Los intelectuales españoles durante la II República*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1978, p. 22.

4.2.2.1 - Sensibilité précoce et expérience directe du monde ouvrier

Un des premiers espaces d'expression que ces auteures investirent fut là encore la presse, devenue le premier média de prise de position et de mobilisation. Simone Weil collabora par exemple à *L'effort*, hebdomadaire lyonnais créé pour défendre les travailleurs, avant de se rapprocher, au début des années 1930, de *La révolution prolétarienne*, plus radicale. Créée par Pierre Monatte en 1925, cette revue syndicaliste de combat regroupait articles de fonds et enquêtes documentées sur le mouvement ouvrier international. Cette ouverture sur l'étranger, associée à un refus de toute subordination au Parti Communiste, eut un impact décisif sur la philosophe qui, suite à un voyage en Allemagne en 1932, publia dans *La révolution prolétarienne* « L'Allemagne en attente » et dans *L'école émancipée*, « La situation en Allemagne ». Plus généralement, cette perspective de mise en regard transnationale caractérisa la démarche de bien des Espagnoles et des étrangères qui firent alors de la question sociale le moteur de leur réflexion et de leur prise de position.

Dans la lignée de son premier récit de conflit social, *La révolte des Pêcheurs de Santa Barbara* (1928), Anna Seghers publia en 1929 *Bauern von Hruschowo*, ouvrage dans lequel elle relate la révolte de paysans hongrois, et l'année suivante, une série de nouvelles sur la grève de travailleurs pauvres, *Auf dem wege zur amerikanioschen botschaft, und andere erzählungen* (*On the Road to the American Embassy* en 1933). Dans les deux cas, l'accent est mis sur la pénibilité des conditions de travail et sur l'inégalité gouvernant les relations sociales, autant d'éléments légitimant, aux yeux de l'auteure, la mobilisation collective des travailleurs.

Nous touchons ici à l'un des points essentiels du traitement fait par toutes de la question : leur insistance à présenter les masses comme un acteur à part entière de l'histoire.

Tout comme les femmes, les travailleurs sont envisagés par les Espagnoles et les étrangères en termes de culture politique et d'identité collective. Par la première, nous entendons avec Rafael Cruz « un répertoire de symboles avec lesquels les différents groupes sociaux construisent, interprètent et [qu'ils emploient] pour penser la politique et agir sur elle⁴⁹⁰ » et par la seconde, un processus social par lequel « les personnes se reconnaissent comme membres d'un groupe dans la mesure où elles partagent des expériences, des

⁴⁹⁰ « un repertorio de símbolos con los que los diferentes grupos sociales construyen, interpretan y [que emplean] para pensar la política y actuar en ella »: CRUZ, Rafael, *En el nombre del pueblo. República, rebelión y guerra en la España de 1936*, Madrid, Siglo XXI de España editores, 2006, p. 9.

représentations, des plaintes, etc.⁴⁹¹ ». Ces expériences, ces représentations et ces plaintes, elles les entendent et les assimilent d'autant plus qu'un nombre conséquent d'entre elles ont déjà fait ou s'apprêtent à faire l'expérience des milieux ouvriers.

Carmen Conde l'avait faite, elle, par contrainte. Pour faire face aux difficultés économiques de sa famille, elle dut, dès l'adolescence, « travailler pour vivre⁴⁹² » et entra à la Société Espagnole de Construction Navale. Cette immersion forcée eut sur elle un effet saisissant dans la mesure où, une fois adulte, elle affirma qu'elle avait grandement contribué à façonner son « inquiet esprit juvénile⁴⁹³ ». Plus concrètement, il nous semble pouvoir déceler dans cette épreuve la douloureuse généalogie de son *Universidad Popular* [Université Populaire], projet pédagogique auquel elle estimait, dans les dernières années de sa vie, devoir toute sa légitimité⁴⁹⁴.

Dans le cas de Sylvia Townsend Warner, cette démarche fut à la fois exigée par les circonstances et volontaire. Pendant la Première Guerre mondiale, elle intégra une usine de munitions. Son intention initiale avait été de contribuer de la sorte à l'effort de guerre. Elle en tira une conscience coupable de son ignorance des conditions de vie et de travail des masses et une ligne de conduite personnelle toute en utilité et efficacité à l'égard de ces dernières.

Le dernier exemple que nous évoquerons ici est de loin le plus connu et le plus éloquent : celui de Simone Weil. L'intérêt qu'elle avait manifesté par voie de presse à la communauté des travailleurs prit à partir de décembre 1933 une tournure concrète. Lassée d'aborder la question de l'extérieur, elle fit en sorte de la vivre, interrompant pour ce faire sa carrière dans l'enseignement. Cette aventure a fait l'objet de nombreuses analyses tant elle concentre la complexité d'une jeune femme désireuse de se confronter au réel mais entravée par une santé fragile. Ouvrière chez Alsthom entre décembre 1933 et avril 1934, elle fut plusieurs fois mise à pied pour raisons de santé. Après un bref passage par les Forges de Basse-Indre, elle entra comme fraiseuse chez Renault en juin 1934. Elle occupa ce poste jusqu'au mois d'août suivant, ce qui lui donna l'occasion de connaître le quotidien de tout employé ou, selon ses termes, « bête de somme⁴⁹⁵ ». La fatigue, la faim, l'oppression et un

⁴⁹¹ « [...] por los que las personas se reconocen integrantes de un grupo, al compartir experiencias, representaciones, quejas, etc »: *Idem*, p. 10.

⁴⁹² « Desde la más total adolescencia hasta el día de hoy, hube de **trabajar para vivir** »: CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 2), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 186. Le sulignage est de nous.

⁴⁹³ CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 87.

⁴⁹⁴ *Idem*, p. 107. Voir également MORENO MARTÍNEZ, Pedro Luis, *Educación Popular en la Segunda República Española. Carmen Conde, Antonio Oliver y la Universidad Popular de Cartagena*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2008.

⁴⁹⁵ WEIL, Simone, « Introduction » dans *Œuvres complètes. t II Écrits historiques et politiques*, vol 2, Paris, Gallimard, 1991, p. 311.

profond sentiment d'injustice furent, à en croire l'ouvrage inspiré de cette expérience, *La Condition ouvrière*, les principales conclusions qu'elle tira de ces mois à l'usine. Elles ne suffirent toutefois pas à entamer sa curiosité et sa détermination à « tout faire pour les ouvriers sauf mentir⁴⁹⁶ ». Dans les mois suivants, elle s'efforça d'approfondir cette expérience en la diversifiant. Toutes ses démarches d'alors – correspondance nourrie avec Victor Bernard, ingénieur directeur technique des Fonderies de Rosières près de Bourges ; poste dans une exploitation agricole de Gron (Cher) – tendent à l'amélioration des conditions de travail dans le sens d'une dignification des ouvriers et de la mise en place de l'« organisation la plus humaine compatible avec un rendement donné⁴⁹⁷ ». Cette dernière remarque reflète la lucidité de Simone Weil. Son approche n'est jamais révolutionnaire. Elle a bien trop conscience de la situation de crise dans laquelle se trouve alors l'industrie française. Les solutions auxquelles elle aspire sont d'ordre moral et l'action qu'elle entend mener, sans attache politique et de caractère ouvriériste. Sa faible résistance physique ne lui permit cependant pas de poursuivre dans cette voie et elle finit par réintégrer un établissement scolaire de Bourges. Ses préoccupations pour les masses populaires ne faiblirent néanmoins pas et elles aboutirent à son implication auprès des républicains espagnols.

La question ouvrière était par conséquent pour beaucoup une réalité concrète et connue. Cette proximité et cette expérimentation directe constituèrent rapidement une base et une source de légitimité depuis laquelle elles s'associèrent aux revendications croissantes des travailleurs contre un système d'inégalité et d'oppression sociale⁴⁹⁸.

4.2.2.2 - Le monde ouvrier comme espace de revendications

Les ouvriers ne sont jamais uniquement à leurs yeux des opprimés et des exploités. Ils sont toujours pensés comme une force agissante et essentielle pour le développement de la vie nationale. Cette vision ne saurait être attribuée à la seule orientation politique des Espagnoles et des étrangères. Au tournant des années 1930, aucune n'est affiliée au Parti Communiste qui s'était posé, depuis le début du XX^{ème} siècle, en représentant du mouvement

⁴⁹⁶ Ce sont là les propos de son ami Claude Jamet, cité dans CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *Les Français et la Guerre d'Espagne. Actes du Colloque de Perpignan des 28, 29 et 30 septembre 1989*, Perpignan, Centre de Recherche sur les Problèmes de la Frontière, 1990, p. 287.

⁴⁹⁷ *Idem*, p. 178.

⁴⁹⁸ Soulignons dans ce sens que selon Simone Weil, l'une de ses œuvres majeures fut *Causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934).

ouvrier. Leur sensibilité aux masses des travailleurs relève davantage d'une convergence d'aspirations. Dans l'histoire européenne, le premier tiers du XX^{ème} siècle voit se nouer des liens singuliers entre les travailleurs et les intellectuels, les premiers trouvant dans les seconds des porte-parole à même de défendre leurs revendications et les seconds trouvant dans les premiers le poids qui leur faisait alors défaut.

La production écrite et les interventions de ces femmes reflètent ce besoin mutuel et cette coïncidence historique. Elles ne cessent de dire leur fierté face à la montée des revendications des masses et plus encore, face à la mise en œuvre d'une *praxis* propre et assumée. Dans « La vie et la grève des ouvrières métallos », Simone Weil revient sur les journées de grèves ouvrières de juin 1936 et s'y félicite de ce qu'« après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années », les travailleurs aient « os[é] enfin se redresser. Se tenir debout. Prendre la parole à [leur] tour. Se sentir des hommes, pendant quelques jours⁴⁹⁹ ». Cette action collective se distingue à ses yeux par sa portée morale et plus que les revendications, c'est le recours à la grève qui investit les ouvriers de toute leur dignité. Sans nier la « joie pure [,] sans mélange⁵⁰⁰ » inspirée aux travailleurs par le relâchement de la pression suite à la victoire du Front Populaire aux élections de mai 1936, elle souligne la persistance des contraintes liées à la production et la nécessité de consolider un mouvement menacé par la désorganisation. Sa sympathie pour les grévistes ne fait aucun doute mais est contrebalancée par une connaissance des réalités ouvrières et un regard critique singulier.

Singulier oui car à la différence de la philosophe, bien des futures défenseuses de la République espagnole en guerre embrassent presque inconditionnellement la cause des travailleurs. Dans l'Espagne des premiers mois de la République, Isabel Oyarzábal de Palencia se consacra par exemple à ce collectif dont elle s'était souciée de façon précoce et auquel elle demeura fidèle jusque bien des années après la fin de la guerre. Selon elle, les masses étaient plus que quiconque les dépositaires de l'identité espagnole. Cet intérêt et cette sensibilité rendus notoires par ses diverses conférences et déclarations⁵⁰¹ lui valurent d'être sollicitée dès les premiers mois du *Bienio Reformista* puisqu'elle devint, le 18 mai 1931, membre du Conseil du Patronat de l'Institut de Rééducation Professionnelle. Elle fit dès lors de la réinsertion des travailleurs l'une de ses priorités. La montée en puissance des

⁴⁹⁹ WEIL, Simone, « La vie et la grève des ouvrières métallos », *La Révolution prolétarienne*, 10/06/1936.

Adresse URL : <http://bataillesocialiste.wordpress.com/documents-historiques/1936-06-la-vie-et-la-greve-des-ouvrieres-metallos-weil/>. Consulté le 22 septembre 2012.

⁵⁰⁰ *Ibidem*.

⁵⁰¹ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 174.

revendications ouvrières était pour elle une avancée majeure car représentative d'un état de conscience inédit des masses, le signe de leur détermination à « faire usage de leur droits légitimes et constitutionnels » pour enfin « guérir leurs plaies⁵⁰² ».

A la portée éthique précédemment évoquée vient s'ajouter une évidente dimension politique. L'affirmation des travailleurs comme protagonistes politiques souligne les liens entre activation de réseaux collectifs de mobilisation et degré de démocratisation d'un régime politique.

L'exemple de la Seconde République espagnole illustre dans ce sens un phénomène d'envergure européenne que Rafael Cruz expose en ces termes : « dans les régimes les plus démocratiques, le processus politique favorise la mobilisation constante de groupes exclus qui réclament leur intégration dans le système de droits⁵⁰³ ». Les écrits et les interventions des Espagnoles et des étrangères sont dans ce sens de précieux indicateurs de l'état d'une société européenne marquée, dans les années 1920-1930, par une conception de la démocratie comme « exercice du pouvoir par une identité collective exclusive, que ce soit le peuple, la nation ou la classe, délimitée seulement par les dirigeants politiques qui affirmaient la représenter⁵⁰⁴ ». A travers eux, c'est la primauté donnée, dans l'Europe de l'entre-deux-guerres, aux identités collectives et à la citoyenneté qui nous parvient.

Leur implication ne se limita pas dans ce sens à rendre compte de cette irruption dans la sphère publique de masses de travailleurs fédérées autour de symboles, de valeurs et de revendications distinctives. Elles y participèrent parfois plus pleinement encore comme en atteste la trajectoire de Margarita Nelken. Sensibilisée à la question des travailleurs depuis la révolution allemande de 1918-1919⁵⁰⁵, elle s'en était rapprochée dans les années 1920 par le biais de conférences dans les *ateneos* ouvriers des bassins miniers et autres centres industriels. Ces contacts répétés et le franc-parler dont elle y faisait preuve lui valurent de s'attirer, sous la dictature de Miguel Primo de Rivera, la méfiance et la colère des milieux conservateurs. L'*ateneo* d'Oviedo fut fermé par les forces de l'ordre après qu'elle y eût évoqué « les favoris et les monarques⁵⁰⁶ ». Cette mesure coercitive, associée à la surveillance dont Margarita

⁵⁰² ZAMBRANO, María, *Délire et Destin (Les vingt ans d'une Espagnole)*, Paris, Des Femmes, 1997, p. 68.

⁵⁰³ « En los regímenes más democráticos el proceso político favorece la constante movilización de grupos excluidos reclamando su integración en el sistema de derechos »: CRUZ, Rafael, *op. cit.*, p. 13.

⁵⁰⁴ « el ejercicio del poder por una exclusiva identidad colectiva, bien fuera el pueblo, la nación o la clase, delimitada sólo por los dirigentes políticos que afirmaban representarla »: *Idem*, p. 15.

⁵⁰⁵ Nous désignons ici par « Révolution allemande » la série d'événements survenus en 1918 et 1919 et qui se traduisit par la chute de l'empire allemand et l'instauration de la République de Weimar.

⁵⁰⁶ « los favoritos y los monarcas » : RODRIGO, Antonina, *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Madrid, Compañía literaria, 1996, p. 16.

Nelken faisait l'objet, montre qu'elle était alors déjà considérée comme un élément subversif et potentiellement dangereux par les autorités. Sa conversion en femme politique avait bel et bien commencé. Des femmes de notre étude, elle est en effet celle dont l'évolution fit couler le plus d'encre. Sur son ralliement au PSOE, tous s'accordent néanmoins à dire qu'il ne fit que formaliser un engagement pris de longue date envers les travailleurs. Sa popularité parmi ces derniers ne cessait, quant à elle, de croître comme le prouvent son élection comme députée pour Badajoz en 1931, alors qu'elle avait refusé « de faire de la propagande⁵⁰⁷ », et les hommages que lui rendirent des organisations ouvrières en prenant son nom (*Sociedad Agrícola de Mujeres Margarita Nelken* [Société Agricole de Femmes Margarita Nelken] de Talavera de la Reina, *Grupo Sindical Socialista « Margarita Nelken »* [Groupe Syndical Socialiste « Margarita Nelken »] de El Bonillo).

Ces marques de reconnaissance posent Margarita Nelken comme un cas à part dans cette analyse des relations qu'entretenaient Espagnoles et étrangères avec les classes laborieuses dans la première moitié des années 1930. Elles n'en font pas pour autant disparaître l'action menée par beaucoup d'autres en qualité de femmes de lettres.

Leurs compétences dans ce domaine se révélèrent un atout à en croire le rôle central de la narration dans la naissance, la consolidation et la perpétuation des identités collectives. Des ouvrages tels que *Cuentos de la historia actual*, publiée en 1936 par María Teresa León, ou *En mi hambre mando yo*, publiée en 1959 par Isabel Oyarzábal de Palencia, le montrent clairement. Dans la première, à travers dix vignettes ancrées dans la réalité de l'Espagne républicaine, ce sont les inégalités sociales qui sont dénoncées et la foi en l'avènement d'un futur plus juste proclamée⁵⁰⁸. La seconde, bien qu'elle soit de fiction, reflète elle aussi cette affirmation des masses espagnoles à travers leur rassemblement progressif autour de la coalition républicano-socialiste dont le succès, aux élections municipales du 12 avril 1931, eut pour conséquences directes l'abdication d'Alphonse XIII et la proclamation de la Seconde République. L'une comme l'autre peuvent dans ce sens être considérées comme des portes ouvertes sur l'histoire espagnole et, dans une optique biographique, comme des témoignages. Les deux auteures y expriment leur respect et leur fierté à l'égard de travailleurs dont la cause méritait, selon elles et toutes leurs homologues, d'être prise en compte, défendue et exaltée⁵⁰⁹.

⁵⁰⁷ « me negué a hacer propaganda »: AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maíllo du 28/04/1964.

⁵⁰⁸ Voir LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 172.

⁵⁰⁹ Voir notamment OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, op. cit., p. 201 et CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1)..., op. cit., p. 89.

4.2.2.3 - L'écriture et l'éducation au service des travailleurs

Un autre élément essentiel de cette mobilisation en faveur des travailleurs réside dans les voies qu'elle emprunta.

Poussées par un sentiment d'identification, Espagnoles et étrangères s'associèrent au « répertoire de mobilisation⁵¹⁰ » des classes laborieuses, cette *praxis* spécifique mise en œuvre dans des espaces déterminés et dans une optique publique et conflictuelle. Plus que les modalités conventionnelles comme les *meetings* et les manifestations, ce sont les formes les plus transgressives et retentissantes qu'elles mirent en avant. Les grèves et les occupations d'usines étaient par exemple bien souvent à l'origine de leurs déclarations. Ce caractère sélectif traduisait, nous semble-t-il, une posture militante et une volonté de prendre publiquement position.

Pour ce faire, elles eurent recours à un de leurs instruments de prédilection : l'écriture.

De la presse au roman, celle-ci devint un vecteur essentiel de critiques et de revendications. Les mots se firent, sous leur plume, les dépositaires et les transmetteurs d'une réalité toute en pénibilité, chômage et injustice. Dans la première moitié des années 1930, Valentine Ackland assaillit de propositions d'articles sur les travailleurs les rédactions des journaux de gauche comme la *Left Review*, le *Country Standard* et *Time and Tide*. Dans la première, elle publia par exemple en 1935 « *Country Dealing* », une série de trois articles consacrés aux ouvriers agricoles. Elle y tenait des propos amers – et étayés par des observations minutieuses – à l'encontre du système social en vigueur. Selon elle, il était, bien plus que les travailleurs qui en étaient les victimes, le seul responsable de l'état de négligence dans lequel se trouvait le paysage agricole du Dorset. Sa connaissance du terrain et son esprit d'analyse lui conféraient une légitimité telle qu'elle fut contactée par la jeune et indépendante maison d'édition Lawrence and Wishart chez qui parut, en 1936, *Country Conditions*. Ce fut là une des deux seules œuvres publiées de son vivant et un véritable baromètre de sa sensibilité envers les classes populaires.

Son approche de l'écriture était, comme celle des autres femmes mobilisées en faveur des travailleurs, interventionniste. Aucune ne la percevait comme une fin mais au contraire comme un accélérateur de conscience et un levier d'intervention. Dans ce sens, le traitement qu'elles font de la question ouvrière éclaire par contrepoint leur évolution personnelle vers

⁵¹⁰ « repertorio de movilización »: CRUZ, Rafael, *op. cit.*, p. 10-11.

une implication plus directe et engagée dans la société de leur temps, sans restriction de genre ou de classe.

Au contact des classes laborieuses, elles s'affirment dans leurs priorités et dans leurs compétences.

Pour toutes, la solution passe par une amélioration des systèmes éducatifs de leurs pays respectifs, un processus dans lequel toutes estiment avoir pleinement leur place. Pour Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner, cette démarche prend la forme d'une implication dans le *Left Book Club*. Fondée en 1936 par l'éditeur Victor Gollancz, cette institution reposait sur un système de promotion de la lecture parmi les membres de la gauche anglaise. En échange d'une souscription annuelle, les membres – dont le nombre dépassa les 50 000 au bout de trois ans – recevaient un livre par mois dont ils pouvaient ensuite débattre dans des groupes de discussion. Les deux femmes contribuèrent à l'essor du *Club* dans le Dorset avant d'étendre leurs activités à des conférences, des écoles d'été et des groupes de lecture indépendants⁵¹¹. L'ignorance était selon elles à la base de l'exploitation et des inégalités et un fléau plus que jamais à combattre dans une Europe agitée par la montée des fascismes. Ce facteur conjoncturel ne fit néanmoins que conforter une démarche entreprise par beaucoup dès la fin des années 1920.

Nous évoquerons dans ce sens la présence de María Zambrano parmi les fondateurs de la *Liga de Educación Social (LES)*. Créé en juin 1928, cet organisme se voulait un espace ouvert à tous ceux qui étaient préoccupés « par l'avenir, sans séparation dogmatique et cherchant en eux-mêmes la définition de leur futur actuel⁵¹² ». Loin de tout élitisme, proche de l'esprit humaniste de l'*ILE*, la *LES* s'articulait, selon la philosophe, autour d'une « solidarité cordiale, affective, en harmonie avec le pouls de l'Espagne selon le slogan : 'vivre, c'est cohabiter'⁵¹³ ». Les jeunes militants de la *Federación Universitaria Española (FUE)* – dont elle était membre – en appelaient à travers elle à l'union et à la mobilisation conjointe des intellectuels de renom et des travailleurs de tous les milieux. Tenue à distance des réunions publiques par la tuberculose, María Zambrano se consacra à la rédaction de manifestes et de déclarations qui l'affermirent dans ses convictions républicaines. Son

⁵¹¹ MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 81.

⁵¹² « por el porvenir, sin separación dogmática, buscando en sí mismos la definición de su futuro actual » : MORENO SANZ, Jesús, « Estudio introductorio » dans ZAMBRANO, María, *Horizonte del liberalismo*, Madrid, Ediciones Morata, 1996, p. 24.

⁵¹³ « solidaridad cordial, afectiva, en sintonía con el latir de España según el lema: "Vivir es convivir" [...] » : BUNDGARD, Ana, « El pensamiento político en las obras de juventud de María Zambrano » dans AA.VV, *II Congreso internacional sobre la vida y la obra de María Zambrano*, Vélez – Málaga, 1994, Vélez-Málaga, Fundación María Zambrano, 1998, p. 152.

implication dans la *LES* constitue, à notre sens, l'antécédent de sa participation à l'une des réalisations culturelles les plus représentatives de la politique éducative républicaine : les *Misiones Pedagógicas* [Missions Pédagogiques]⁵¹⁴. Créées par décret le 29 mai 1931 et placées sous la direction de Manuel B. Cossío, elles se composaient de groupes itinérants de professeurs et d'étudiants chargés de porter la culture jusque dans les zones les plus reculées du pays. En 1933, elle se rendit en compagnie de Rafael Dieste à Huesca et Cáceres, ces terres de « l'Espagne vierge » pour reprendre la formule de Juan Gil - Albert⁵¹⁵. Nous retrouvons dans cette métaphore la volonté commune à toutes ces femmes de s'enraciner dans la réalité nationale et de contribuer à rompre avec l'idée d'une éducation et d'une culture comme apanage de l'élite.

D'autres démarches le corroborent comme la demande de subvention adressée en octobre 1931 par Isabel Oyarzábal de Palencia au Ministre de l'Instruction Publique et des Beaux Arts en vue de créer, dans le cadre du *Lyceum Club*, une « Bibliothèque Itinérante pour aveugles, afin d'étendre parmi eux le goût de l'étude et de la littérature⁵¹⁶ ». La conjugaison des dimensions culturelle et sociale indique que l'intérêt des Espagnoles pour « l'éducation du peuple⁵¹⁷ » trouva sa pleine expression politique dans le projet républicain. Cette adéquation nous permet donc d'associer définitivement les noms des femmes de notre travail à l'une des expériences éducatives les plus riches et remarquables de l'Europe du premier tiers du XX^{ème} siècle. Et elle signifie d'autre part qu'elles furent parmi les responsables de l'intégration des classes laborieuses à la vie nationale par le biais d'une culture vue comme un droit et un moyen de « s'évader de l'ignorance⁵¹⁸ ».

Cette perception et affirmation d'elles-mêmes dans le contexte européen troublé des années 1930 reflètent une évolution essentielle dans leur trajectoire antérieure à la guerre d'Espagne. A travers elles, c'est en effet leur passage de femmes de lettres sensibles à la réalité de leur temps à intellectuelles qui se précise. Comme le souligne Paul Aubert, l'intellectuel acquiert alors une identité en ce qu'il se sent investi de former l'opinion

⁵¹⁴ Voir CUESTA, Ramón et CABRA LOREDO, María Dolores, *Misiones Pedagógicas. Septiembre de 1931-diciembre de 1933, Informes*, Museo, Ediciones del Museo Universal, 1992.

⁵¹⁵ « España virgen » : GIL- ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975, p. 179.

⁵¹⁶ « la creación de una Biblioteca Circulante para ciegos, con el objeto de extender entre ellos la afición al estudio y la literatura » : ARSM, Correspondencia, 40/53/29, lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia au ministre de l'Instruction Publique, 20/10/1931.

⁵¹⁷ « la educación del pueblo » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 91.

⁵¹⁸ « el obrero para evadirse de la ignorancia » : MORENO MARTÍNEZ, Pedro Luis, *op. cit.*, p. 273. Le surlignage est de nous.

publique⁵¹⁹. L'action n'est dorénavant plus pour lui l'apanage de l'élite ; les masses peuvent elles aussi être à l'origine de changements. Il est donc indispensable de les former et de les doter d'un sens moral, civique et politique pour qu'elles puissent véritablement s'intégrer à la vie nationale et y évoluer en toute indépendance. Et, plus qu'au mouvement ouvrier européen, c'est précisément à la communauté intellectuelle que cette tâche incombe.

4. 2. 3 - La question coloniale et le racisme

Le second versant de leur lutte contre l'oppression dans les années 1930 se traduit par une prise de position face à la question coloniale et au racisme.

Les fondements de leur attitude sont essentiellement éthiques. Leur lutte contre l'asservissement et la discrimination ne repose plus sur une réalité proche et parfois directement vécue mais sur une défense systématique de la liberté et de la dignité humaine. Et c'est précisément cette universalité qui leur permet de se prononcer et de s'engager dans ce combat pour la libération des communautés opprimées à travers le monde. Cette dimension internationale est pour elles un obstacle facilement dépassé grâce à leur aisance à voyager, leur cosmopolitisme et leur intégration à des entreprises collectives. A la différence de leur action en faveur des ouvriers, rares sont celles qui se lancent cette fois dans ce domaine de façon individuelle. Elles ont pleinement conscience de l'ampleur de la tâche qui les attend.

4.2.3.1 - La question coloniale

La colonisation constitue la forme la plus visible de la domination européenne. Elle ne passe aux yeux d'aucune pour une œuvre civilisatrice et émancipatrice. Toutes n'y voient qu'un processus expansionniste basé sur la mise sous influence de territoires et de populations. C'est pourquoi, lorsqu'on assiste, au tournant des années 1930, à une montée du nationalisme et des revendications autonomistes par les indigènes, elles ne tardent pas à se mobiliser.

La France, second empire colonial le plus vaste du monde après l'Angleterre depuis la

⁵¹⁹ « adquirieron una identidad procurando formar la opinión pública°»: AUBERT, Paul, «°Los intelectuales y la Segunda República°» dans SERRANO, Carlos (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°40 «°El nacimiento de los intelectuales en España°», Madrid, Marcial Pons, 2000, p. 110.

seconde moitié du XIX^{ème} siècle, est particulièrement touchée et voit notamment son autorité attaquée en Indochine.

Conquise entre 1859 et 1895, l'Indochine française avait été, dès les années 1880, le théâtre de manifestations nationalistes. Face à une Europe affaiblie par la Première Guerre mondiale, ces mouvements s'étaient renforcés tout au long des années 1920 jusqu'à ce qu'éclate, au début de la décennie suivante, une vaste révolte orchestrée par le Parti Communiste indochinois. En métropole, cette contestation de l'ordre colonial trouve un écho singulier puisque des voix de plus en plus nombreuses s'élèvent pour dénoncer la domination et l'exploitation coloniale. Outre l'Église et les dirigeants communistes, c'est notamment le cas de la communauté intellectuelle comme l'illustre la convergence des trajectoires de Clara Malraux et d'Andrée Viollis vers le problème indochinois.

Comme ce sera quelques années plus tard le cas avec la République en guerre, cet intérêt commun se traduit par une plongée au cœur des événements. Pour Andrée Viollis, il s'agit d'un premier voyage en Indochine qu'elle réalise en tant que membre de la délégation officielle menée par le ministre des Colonies, Paul Reynaud. Lorsqu'elle arrive à Annam en octobre 1931, ses craintes d'un éventuel musellement s'envolent. Le ministre l'a chargée personnellement de lui fournir des informations sur toutes les choses « qu'on essaiera de [lui] cacher⁵²⁰ ». Pour ce faire, elle multiplie les contacts et les visites comme à Saïgon où elle enquête plus particulièrement sur les conditions de détention des prisonniers politiques. Les revendications nationalistes et la répression sont les deux axes majeurs de sa démarche, ce qui l'amène à se rapprocher de ce peuple qui « a pris conscience de la grandeur de son passé, de sa personnalité, de ses ressources matérielles et morales », de cette Indochine, « déjà soulevée et cabrée, [en route vers] l'émancipation progressive et nécessaire⁵²¹ ». C'est là encore vers les opprimés que sa sympathie la porte.

Cette priorité donnée au peuple caractérise également l'entreprise des Malraux en Indochine. Nous employons ici volontairement le pluriel tant l'aventure saïgonnaise de Clara est alors tributaire du nouveau projet de son compagnon. Elle est séduite par la perspective de se rendre en Indochine pour y apporter son concours aux populations dites indigènes. Lorsqu'elle embarque à Marseille en janvier 1925, elle est motivée par un puissant idéal social mais entreprend, avant de passer à l'action, de se familiariser avec les populations et les mœurs locales. De février à mai 1925, elle découvre la Cochinchine aux côtés de son compagnon et prend avec lui la mesure de l'éveil des Annamites. Cette plongée dans leurs

⁵²⁰ Citée dans RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 108.

⁵²¹ *Idem*, p. 107.

espérances et leurs griefs contre le système d'administration coloniale renforce la détermination du couple et plus particulièrement d'André Malraux qui met bientôt à exécution son projet de journal de dénonciation et de contestation.

Le recours à la presse, bien qu'il ne soit pas à proprement parler dans ce cas du fait de Clara Malraux, constitue le second point commun des expériences indochinoises des deux Françaises. L'une et l'autre font de l'écriture journalistique leur unique modalité d'action, ce qui confirme la présence d'une même conception de l'écrit au fondement de leur prise de position contre l'institution coloniale. Celui-ci ne peut désormais plus être qu'un vecteur d'engagement et de revendication.

Remarquons toutefois une différence notoire quant au rôle assumé par chacune.

Comme nous le soulignons, Clara Malraux n'est pas à l'origine de la création de *L'Indochine* dont le premier numéro paraît le 17 juin 1925. Elle intègre l'équipe de rédacteurs en tant que compagne de Malraux, fondateur avec Paul Monin de ce journal indépendant qui compta au total 49 numéros et devait, selon lui, compenser la faiblesse de la presse annamite et concurrencer une presse française toute à la cause du colonialisme. Elle y est la seule femme et est en charge de « Du monde entier. Dépêches de notre service particulier », « Chroniques de province » et « La Chronique de Cholon ». Comme leurs titres l'indiquent, ces rubriques reposent sur un travail d'investigation singulier et restreint puisque limité à la lecture, à la sélection et, si nécessaire, à la traduction de brèves sur l'actualité internationale, nationale et locale. Elle s'en acquitte consciencieusement et ne signe jamais, ce qui, selon sa biographe Dominique Bona, traduit sa volonté « d'être, dans le combat, à côté des chefs, un petit soldat efficace et courageux⁵²² ». Cette interprétation, à l'honneur de Clara Malraux, cache un état de fait que l'aventure espagnole de 1936 viendra confirmer : l'usage fait de ces grandes causes pour conserver sa place auprès de son compagnon. N'exprime-t-elle pas, dans les pages de son autobiographie *Les Combats et les jeux* consacrées à l'Indochine, toute son admiration pour ce compagnon qu'elle voyait « devenir chaque jour davantage ce qu'il faisait⁵²³ » ? Elle s'investit néanmoins pleinement dans la publication et dans la défense d'une population annamite minoritaire et, à ses yeux, victime d'un système d'injustices et d'inégalités.

Six ans plus tard, c'est en revanche une campagne en solitaire et en première ligne que mène Andrée Viollis. Même si elle doit sa présence sur les lieux à la sollicitation du ministre

⁵²² BONA, Dominique, *op. cit.*, p. 173.

⁵²³ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas. t 3 : Les combats et les jeux*, Paris, Éditions Grasset, 1969, p. 158.

et à son accréditation par le rédacteur en chef du *Petit Parisien*, Élie-Joseph Bois, elle fait en sorte de sortir du cadre imposé, dans les faits et par écrit. Outre les deux semaines passées seule à Saigon sitôt son arrivée, elle prolonge son séjour d'un mois après le départ de la délégation officielle le 19 novembre. Sa passion « pour les révoltes et les victimes⁵²⁴ » la pousse à en savoir plus, à poursuivre son enquête parmi les milieux nationalistes. Il faut dire qu'elle n'est alors plus dans les bonnes grâces de Paul Reynaud à qui la virulence de ses articles dans *Le Petit Parisien* a déplu. En octobre et novembre 1931, elle y a en effet témoigné de la réalité du mouvement nationaliste, y a exprimé son indignation face aux méthodes répressives de l'administration coloniale à laquelle elle reproche de bafouer à Annam les libertés les plus élémentaires des peuples.

Nous voyons ici apparaître le dernier point essentiel de l'aventure indochinoise des deux Françaises, à savoir qu'elles s'y posent et s'y affirment en contestataires.

En adhérant à la cause annamite, elles se proclament contre les autorités gouvernementales et contre le colonialisme que ces dernières incarnent. Plus encore, elles assument cette prise de position au point d'entrer en résistance, à contre-courant de l'opinion dominante en France où le sentiment anticolonialiste demeure minoritaire.

Parce qu'elle s'attaque sans relâche aux figures éminentes de la colonie, *L'Indochine* dérange le gouvernement et l'administration coloniale, les hommes d'affaires et les notables. Ses rédacteurs sont vus comme des contestataires auxquels il convient de faire obstacle. C'est rapidement chose faite puisque le dernier numéro de *L'Indochine* sort le 14 août. André Malraux n'entend pourtant pas céder à la pression. La nomination, en juillet, du socialiste Alexandre Varenne au poste de gouverneur général de l'Indochine n'a pas entraîné les mesures sociales espérées; en d'autres termes, le combat continue. En novembre 1925, il fait renaître le journal sous la forme de *L'Indochine Enchaînée*, bihebdomadaire qui comptera au total 23 numéros. Les responsabilités de Clara Malraux évoluent elles aussi puisqu'elle est affectée à un domaine étranger désormais limité à l'Asie et surtout, aux rubriques « Mode » et « Conseils Pratiques » à destination des ménagères. Elle ne s'en formalise pas et reste concentrée sur son objectif. Faute de moyens et de soutien, le couple est contraint de rentrer en France le 30 décembre 1925. Ce départ ne marque toutefois pas la fin de son engagement auprès des nationalistes indochinois. La poursuite de la publication de *L'Indochine Enchaînée* jusqu'en février 1926 le prouve, de même que le rôle d'André Malraux dans la parution de

⁵²⁴ CASSOU, Jean, « Andrée Viollis », *Vendredi*, 16/10/1936, p. 7.

SOS Indochine, « cri d'alarme et de honte⁵²⁵ » qu'Andrée Viollis parvient finalement à publier en 1935.

Cet ouvrage, la journaliste le conçoit comme « un témoignage pour ainsi dire nu⁵²⁶ ». Elle s'appuie sur la somme des notes prises lors de son séjour de 1931, actualisées et associées, par souci de clarté, à des informations complémentaires. La vérité qu'elle y donne à voir est cruelle et sa dénonciation des méthodes de l'administration coloniale argumentée, minutieuse et systématique. Des actions en justice contre les nationalistes aux tortures, elle ne veut rien cacher même si elle craint pour elle-même les retombées d'un reportage d'abord partiellement publié dans la revue *Esprit* d'Emmanuel Mounier en décembre 1933⁵²⁷. Et en effet, alors qu'elle espérait à travers lui ouvrir les yeux de la métropole sur la situation en Indochine française, il lui vaut surtout d'être critiquée et accusée d'accointance avec les communistes. Andrée Viollis s'en défend. Elle tire en revanche de cette virulence à son égard la certitude que sa mission est dorénavant de montrer ce qui est caché, de dire ce qui est passé sous silence, dans les colonies et « partout où l'on se bat et où l'on souffre⁵²⁸ ».

Les noms de l'une et de l'autre sont donc liés à l'histoire de l'anticolonialisme français. Loin de toute véritable considération économique ou politique, elles estiment la souveraineté de la France désormais illégitime et s'associent, dans leurs écrits, aux exigences de libération et de liberté des mouvements nationalistes. Cette perspective singulière, à fort caractère humaniste, ouvre à l'un des pièges du colonialisme auquel Espagnoles et étrangères furent également sensibles : le racisme.

4.2.3.2 - Le racisme

Leur action en faveur des minorités repose sur le rejet de toute domination et de tout asservissement au nom d'une prétendue hiérarchie sociale, sexuelle ou raciale. Cette dernière facette pèse considérablement. Lorsqu'elle prend la défense des Annamites, Clara Malraux le fait par exemple en tant que juive. Elle postule et incarne dans ce sens l'union des exclus et des stigmatisés à l'échelle internationale et autour des valeurs d'égalité, d'honneur et de

⁵²⁵ WURMSER, André, *Fidèlement vôtre. Soixante ans de vie littéraire et politique*, Paris, Grasset, 1979, p. 168. Soulignons qu'André Malraux en signe également la préface.

⁵²⁶ VIOLLIS, Andrée, *SOS Indochine*, Paris, Gallimard, 1935, p. xiii.

⁵²⁷ Pour plus de précisions sur les étapes de cette publication, voir RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 136.

⁵²⁸ CASSOU, Jean, « Andrée Viollis ».

dignité. Il serait facile, quant aux autres, d'attribuer cette sensibilité pour les opprimés à leur seule condition de femme. L'explication réside davantage, selon nous, dans la vision romantique qu'elles ont d'eux.

C'est particulièrement le cas de Nancy Cunard dont l'action en faveur des noirs confirme, en dépit de son caractère isolé, à quel point la première moitié des années 1930 fut pour toutes marquée par une dynamique d'engagement croissante et assumée.

La genèse de ce combat est souvent associée à sa rencontre avec Henry Crowder en 1928. L'intervention du musicien fut bien déterminante au moment de pénétrer les milieux afro-américains new-yorkais mais les nombreux témoignages au sujet de Nancy Cunard soulignent la précocité d'une « passion⁵²⁹ » qui l'amena, dès les années 1920, à porter des bracelets africains en ivoire. Féminité et engagement s'entremêlent et se fécondent dans ces ornements qu'elle emmena avec elle en Espagne républicaine et finit par confier à Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland à la fin 1942⁵³⁰. Henry Crowder ne fit par conséquent que donner à Nancy Cunard l'impulsion nécessaire pour élever cette passion au rang de cause. Là encore, c'est un ouvrage qui nous en fournit la preuve. Au terme de recherches au *British Museum*, de séjours à New-York, Boston ou encore en Jamaïque et de rencontres avec les figures éminentes de la communauté noire américaine telles que Langston Hughes, elle publia en 1934 une anthologie sur la culture et l'histoire de cette communauté : *Negro*. La présence dans ces miscellanées de quelques 200 articles de plus 150 collaborateurs différents expliquent pourquoi l'oeuvre est souvent qualifiée de « colossale et instructive⁵³¹ ». Son intérêt, dans la perspective qui est la nôtre, n'est pas uniquement d'éclairer les débuts militants de l'Anglaise. Elle reflète également un rapport spécifique aux grands problèmes de son temps articulé autour d'une double dimension sociologique et culturelle. Tout comme elle allait le faire avec les républicains espagnols, Nancy Cunard fait de l'humain le pivot de son entreprise et trouve sa motivation dans une volonté de secourir ceux qui « par quelque caprice du destin – naissance, race ou circonstances – se sont trouvés dans une situation d'humiliation à cause d'une injustice humaine ou d'une simple infortune⁵³² ». Il s'agit au début des années 1930 d'une communauté noire déconsidérée et dépréciée par des sociétés anglophones au racisme latent. En oeuvrant à sa reconnaissance, elle prend par conséquent pour cible les préjugés raciaux de sa communauté nationale d'origine tout comme Andrée Viollis et Clara

⁵²⁹ Voir FORD, Hugh, *op. cit.*, p. 145 et p. 223.

⁵³⁰ *Idem*, p. 226.

⁵³¹ « monstrous and [...] informative »: CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954, p. 103.

⁵³² « who, by some quirk of luck – birth, race or circumstances – found themselves in a abased position due to human injustice or plain misfortune »: voir FORD Hugh, *op. cit.*, p. 186.

Malraux le faisaient en s'attaquant à la tradition coloniale française. Et comme elles deux, Nancy Cunard se voit en quelque sorte à son tour visée par les mesures de répression qu'elle dénonce, en l'occurrence la ségrégation et les lynchages. Nous ne reviendrons pas sur le lien qui existe entre son implication auprès des noirs et sa rupture définitive avec son milieu d'origine. Nous soulignerons en revanche que toute cette entreprise lui valut d'être la cible de nombreuses critiques, de lettres de menaces⁵³³ et d'une médiatisation proche de l'hystérie dont elle parvint finalement à tirer parti. Après bien des déconvenues, elle put en effet publier, en février 1934, 1000 exemplaires de *Negro* chez Wishart grâce à l'argent des procès en diffamation intentés contre des journaux britanniques⁵³⁴. En dépit de son faible écho dans la presse de gauche, l'anthologie constitua un tournant dans la trajectoire de Nancy Cunard qui se révéla alors définitivement une activiste sociale, une femme de réseaux capable de mobiliser pour dénoncer et défendre et une femme de lettres bientôt sollicitée par l'agence *American Negro Press* avec laquelle elle collabora pendant 20 ans.

Cette action en faveur des noirs et des peuples colonisés nous permet donc de cerner un peu plus précisément un profil commun de femmes de plus en plus radicales dans leur engagement et dans leur conception de l'écriture. Le premier, essentiellement moral, se traduisait alors par la remise en cause d'une justice sociale basée sur la prétendue supériorité de la culture blanche européenne. Soit cette pureté raciale qu'elles ne tardèrent pas à retrouver au cœur du fascisme. La seconde posait, elle, l'écrit en résultante, en réceptacle et en vecteur de fixation du vécu. Porteur de cette volonté croissante d'intervenir dans la société européenne de leur temps, il était avant tout pensé comme une question de conscience et comme une composante à part entière de leur identité de femmes engagées.

Cette importance accordée à l'écriture ne peut être interprétée comme un signe de frilosité ou, pire encore, comme un manque de confiance des Espagnoles et des étrangères en leur capacité à agir. La plupart de leurs entreprises concrètes pour venir en aide aux opprimés se soldèrent en effet par des échecs. Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, qui avaient intenté un procès pour maltraitance contre les responsables d'un centre de formation pour jeunes filles mentalement déficientes, furent finalement condamnées en janvier 1935 à leur verser 50£ de dommages et intérêts⁵³⁵. Isabel Oyarzábal de Palencia, elle, fut nommée en 1934 déléguée pour L'Espagne à la Commission consultative d'experts en matière d'esclavage de la SDN. Toutefois son rôle dans cet organisme créé en octobre 1933 et ayant pour mission

⁵³³ *Idem*, p.182.

⁵³⁴ CUNARD, Nancy, « The Hours Press. Retrospect – Catalogue – Commentary », *Ibidem*, p 69.

⁵³⁵ Pour plus d'informations, voir STINTON, Judith, *Chaldon Herring. Writers in a Dorset Landscape*, Norwich, Black Dog Books, 2004, p. 119.

de promouvoir l'abolition de l'esclavage en faisant pression sur les pays où il demeurait en vigueur demeura minime. Seule femme et seul membre peu au fait des pratique esclavagistes dans les colonies, elle n'y intervint que rarement et toujours pour adhérer aux propositions de ses homologues plus aguerris⁵³⁶. Ses seules interventions notoires concernèrent l'esclavage des femmes – dans les maisons de tolérance européennes, dans le Protectorat espagnol au Maroc, en Guinée Equatoriale – et des enfants mais ne franchirent jamais le pas menant du conceptuel au pratique.

La mise en regard de leurs trajectoires nous permet par conséquent de conclure au bien-fondé de cette priorité donnée à l'écrit. Tout en s'inscrivant dans la continuité de leurs expériences antérieures, elle témoignait de la conscience et de la détermination commune à toutes ces femmes de mettre leurs capacités au service de causes que la radicalisation idéologique ambiante ne tarda pas à inscrire dans une dimension politique.

4.3 - De la paix à l'antifascisme : la naissance à l'identité d'intellectuelle

La trajectoire d'engagement des Espagnoles et des étrangères est indissociable du contexte européen dans lequel elle s'inscrit. Depuis des préoccupations propres à la communauté féminine, elles évoluent dans la première moitié des années 1930 vers des questions à moindre teneur genrée. Cette évolution montre à quel point elles sont alors peu à peu happées par l'esprit de leur temps.

Sur la base d'un profil commun et atypique, elles composent une communauté de pensée et de vie de plus en plus éloignée de la figure archétypale de l'Européenne de l'époque. La combinaison, chez toutes, d'une aspiration à l'engagement public et d'une condition féminine immuable constitue dans ce sens un dilemme que seule la flexibilisation de la figure de l'intellectuel va permettre de résoudre.

4.3.1 - La paix

Dans la première moitié des années 1930, les intellectuels européens de gauche se regroupent autour de deux priorités : le pacifisme, entendu comme doctrine de ceux qui

⁵³⁶ Nous renvoyons ici à l'analyse minutieuse des Enregistrements et Archives Historiques de la Société des Nations (Bibliothèque de la Société Des Nations, Genève) réalisée par PAZ TORRES, Olga, *op. cit.*, p. 230.

croient à la possibilité d'établir une paix universelle et qui s'efforcent d'en préparer l'avènement, et l'antifascisme, idéologie historiquement datée car apparue en Europe dans les années 1920.

Suite au traumatisme de la Première Guerre mondiale, la paix occupe en Europe le centre des esprits. Divers facteurs contribuent à l'y maintenir. Parmi eux, nous distinguerons la presse – qui accorde depuis le conflit une place de choix aux événements internationaux et aux questions posées par les divers traités de paix –, la SDN, établie en 1919 dans le but d'assurer la paix mondiale et dont l'histoire est indissociable de celle du pacifisme européen dans le premier tiers du XX^{ème} siècle et la constitution progressive d'un vaste mouvement pacifiste féminin international. La paix devient, pendant les années de la guerre et dans l'immédiat après-guerre surtout, un combat essentiel pour des femmes européennes en mal de droits politiques et civiques. Elles se réunissent dès 1915 dans le Comité International des Femmes pour une paix durable (devenu Ligue des Femmes pour la Paix et la Liberté en 1919) ou, dans le cas des Espagnoles, dans un « mouvement de la femme⁵³⁷ » consolidé entre 1918 et 1921 principalement. Parmi les acteurs de ce pacifisme européen figurent alors, outre les partis politiques, les opinions publiques et les intellectuels pour qui, à partir de l'agression japonaise en Mandchourie de septembre 1931, la paix se convertit en une question d'actualité capitale. Comme en attestent les divergences entre les femmes de notre étude, elle suscite des prises de position d'intensité variée mais toujours articulées autour de la défense d'un idéal de liberté, de justice et d'égalité.

L'action de Sylvia Townsend Warner et de Valentine Ackland demeure dans ce sens d'ordre global. Elle s'inscrit dans des comités pacifistes tels que le *Dorset Peace Council* dont la première devient secrétaire en 1936 et qui les amène à s'associer à des activités publiques variées. Dans ses interventions lors des *meetings* à Dorchester ou lors des marches organisées dans les villes du Dorset, Sylvia Townsend Warner adopte un discours proche du socialisme chrétien en mettant l'accent sur la présence, derrière toute entreprise guerrière, d'un peuple avide de paix⁵³⁸. A la différence des démarches locales entreprises pendant la Première Guerre mondiale, toutes deux oeuvrent alors à la diffusion des idées pacifistes à l'échelle de la région. Elles concentrent leurs efforts dans un périmètre restreint mais connu pour être sous l'influence des forces conservatrices. Cet état de fait explique, à notre sens, pourquoi aucune d'entre elles ne s'associa alors à d'autres organisations à plus large portée comme la *Peace Pledge Union* créée par Dick Sheperd en 1934.

⁵³⁷ « woman's movement »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 149.

⁵³⁸ Pour plus d'informations, voir MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 80.

A l'inverse, Simone Weil adopte, elle, une position radicale puisqu'elle se réclame, dans la première moitié des années 1930, d'un pacifisme inconditionnel. Tant dans les rangs d'un Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA) regroupé autour d'une conception originelle de lutte pour la paix que dans *Les Feuilles Libres de la Quinzaine* du pacifiste spiritualiste, Léon Emery, elle se dit fermement opposée à la guerre. Elle l'y condamne sans relâche en tant qu'instrument d'oppression de la société civile et affirme même dans « Réflexions sur la guerre », publié en novembre 1933 dans la revue *La Critique Sociale* du communiste Boris Souvarine, que les moyens de la guerre (pression policière, appareil dirigeant, juridiction d'exception, peine pour les déserteurs) ne peuvent mener à une aucune action d'envergure viable. Cette prise de position, de même que sa méfiance face au Traité franco-soviétique d'assistance mutuelle signé le 2 mai 1935 par le ministre des Affaires étrangères, Pierre Laval, et l'ambassadeur d'URSS en France, Vladimir Potemkine, la rapproche d'une gauche non-conformiste, phénomène qu'il nous faudra envisager à la lumière du désir qu'elle exprima en mars 1934 de se « retirer entièrement de toute espèce de politique⁵³⁹ ».

La première moitié des années 1930 fut donc essentielle dans le positionnement pacifiste de nos futures intellectuelles. Elles en partageaient l'esprit et s'intégrèrent dans des structures à la mesure de leurs convictions. Celles-ci étaient parfois anciennes, voire précoces dans le cas d'Andrée Viollis. Son pacifisme était apparu avec force dans ses articles pour le *Daily Mail* sur la Conférence de la Paix de 1919 et s'était réaffirmé dans son reportage pour *Le Petit Parisien* sur la marche à la mer de Gandhi (1930) puis dans l'ouvrage qu'elle tira de son enquête de cinq mois à travers l'Inde militante et pacifiste, *L'Inde contre les Anglais* (1930). Il n'était en revanche pas immuable comme le prouve son ébranlement face à la détérioration de la situation internationale.

L'illustration la plus éloquente de ce phénomène d'envergure européenne est à notre sens le Congrès Mondial pour la Paix qui se tint à Amsterdam du 27 au 29 août 1932. En mai, un appel d'Henri Barbusse et Romain Rolland à « [...] tous les hommes et toutes les femmes, sans tenir compte de leur affiliation politique et toutes les organisations ouvrières, culturelles, sociales et syndicales⁵⁴⁰ » en avait fixé l'objectif : susciter l'union du plus grand nombre pour faire barrage à la guerre. Cette initiative, fomentée par le Parti Communiste Français (PCF), fut accueillie avec enthousiasme par les milieux intellectuels qui fournirent une part

⁵³⁹ CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *op. cit.*, p. 289.

⁵⁴⁰ Cité dans NARINSKI, Mikhaël, RÉAU, Elisabeth du et SOUTOU, Georges-Henri, *La France et l'URSS dans L'Europe des années 30*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2005, p. 92.

considérable des 2200 délégués venus du monde entier. Parmi eux figuraient Anna Seghers et María Teresa León. Cette dernière livre dans *Memoria de la melancolía* une significative évaluation *a posteriori* de cet acte public majeur qui aboutit à la création du Comité mondial de lutte contre la guerre impérialiste :

Un concert de voix amies criait en faveur de la paix pour tous les hommes [...] dans ce Congrès d'Amsterdam, on criait pour la paix car personne ne voulait mourir [...] Nous fîmes s'envoler bien des illusions lors de ce Congrès pour la Paix d'Amsterdam, bien des colombes pleines d'illusions. Nous continuâmes à croire en ce symbole si fragile⁵⁴¹.

La priorité était encore, à l'été 1932, un antimilitarisme que nous qualifierons d'utopique dans la mesure où, comme nous allons maintenant le voir, il fut bientôt supplanté par un antifascisme unitaire rendu nécessaire par les circonstances historiques. Cette évolution s'inscrivait dans une crise généralisée du pacifisme européen qui se traduisit, chez les femmes engagées dans cette voie par exemple, par une perte de confiance dans la capacité de la SDN à maintenir la sécurité collective. Dans une Europe menacée par les fascismes, la poursuite du pacifisme intégral était désormais illusoire. Et face à « la nature guerrière du fascisme⁵⁴² », Espagnoles et étrangères franchirent alors le pas qui sépare le pacifisme de l'antifascisme.

4.3.2 - L'antifascisme

Dans les années 1930, l'antifascisme constitue le moteur et le ciment de tous les intellectuels européens. Face à la prétention totalitaire du fascisme de gouverner jusqu'à la sphère de la pensée, ils se posent en défenseurs de la liberté et s'organisent en un mouvement international qui va culminer avec la guerre d'Espagne.

Pour les femmes de notre étude, ce ralliement est le fruit d'un double phénomène. Il s'inscrit d'une part dans la continuité des combats antérieurs à portée souvent nationale et s'enracine d'autre part dans un intérêt croissant pour l'actualité internationale la plus brûlante. A l'exception notoire – et comme nous le verrons contestable – de Rosa Chacel qui affirme

⁵⁴¹ « Un arrebató de voces amigas gritaba por la paz para todos los hombres [...] en aquel Congreso de Amsterdam se gritaba por la paz, pues ninguno quería morir [...] Muchas ilusiones echamos a volar en aquel Congreso por la Paz de Amsterdam, muchas ilusionadas palomas. Seguimos creyendo en ese símbolo tan frágil » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 226.

⁵⁴² WINOCK, Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1999, p. 253.

s'en être totalement détournée dans les années 1935-1936⁵⁴³, toutes se passionnent alors pour les événements agitant une Europe confrontée à la crise des valeurs sur lesquelles elle s'était fondée et à la montée du fascisme européen.

Dans les années 1980 est apparu, sous l'égide de George L Mosse, Zeev Sternhell et Emilio Gentile, un courant historiographique qui a renouvelé l'interprétation du fascisme européen comme révolution, idéologie, vision du monde et culture⁵⁴⁴. Notre propos n'est pas ici d'en reprendre le contenu détaillé. C'est toutefois une question dont nous ne pouvons faire l'économie dans la mesure où c'est justement autour de l'opposition aux fascismes que se fédère le groupe objet de notre étude. Nous remarquerons dans ce sens que le fascisme est traditionnellement défini comme une négation du libéralisme, du parlementarisme, du communisme et de la démocratie, soit autant de caractéristiques qui viennent éclairer par contrepoint les fondements de l'antifascisme commun aux Espagnoles et aux étrangères.

Au-delà de ces considérations théoriques, leur engagement aux côtés des républicains espagnols entre 1936 et 1939 tire sa source d'une lucidité quant à la signification concrète du fascisme. La mise en regard de leurs trajectoires fait ressortir un ensemble de points de convergence qui les désignent comme les témoins privilégiés de cette montée des périls en Europe. Leurs statuts, leur cosmopolitisme et leur curiosité au monde les amènent à faire rapidement l'expérience directe d'un fascisme qu'elles n'envisagent dès lors plus qu'à l'échelle d'un continent au présent « triste [et] désespérant⁵⁴⁵ ».

4.3.2.1 - L'incendie du Reichstag comme épisode fondateur

Conformément à la vision admise d'un fascisme fondé en Italie et perfectionné en Allemagne en tant qu'« instrument d'efficiencia collective et de domination européenne⁵⁴⁶ », leur antifascisme plonge ses racines dans l'opposition au III^{ème} Reich.

Dans les semaines qui suivent son arrivée au pouvoir en janvier 1933, Adolf Hitler parvient à démanteler la République de Weimar et lui substitue, en mars, un état unitaire et totalitaire. Dans l'intervalle se produit l'épisode qui va cristalliser l'indignation des

⁵⁴³ CHACEL, Rosa, « Rosa mística » dans *Obra Completa*, vol III *Artículos I*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 527.

⁵⁴⁴ TRAVERSO, Enzo, « Interpretar el fascismo. Notas sobre George L. Mosse, Zeev Sternhell y Emilio Gentile » dans RAMOS, María Dolores (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n° 60 « República y republicanas en España », Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 231.

⁵⁴⁵ BNF, Mss Naf, Fonds RMG, corr 120, f 222-223, lettre d'Andrée Viollis, 20/10/1933.

⁵⁴⁶ DROZ, Jacques, *L'Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 1945, p. 97.

Espagnoles et des étrangères : l'incendie du Reichstag dans la nuit du 27 au 28 février. D'origine inconnue, il détruit l'un des hauts lieux de la démocratie et sert le jeu des autorités nazies. A sa suite, elles font suspendre toutes les libertés garanties par la Constitution et en imputent la responsabilité aux communistes allemands contre lesquels se déchaîne sur-le-champ une vaste campagne de répression. Anna Seghers est dans ce cadre arrêtée et assignée à résidence. Elle est alors une sympathisante communiste notoire et, qui plus est, membre d'une communauté juive allemande stigmatisée et persécutée au nom de doctrines pangermanistes érigeant l'antisémitisme en « facteur essentiel de la nouvelle unité nationale⁵⁴⁷ ». Elle parvient à s'enfuir et décide, en avril, de gagner Paris. La capitale française est, avec Prague et Vienne, l'une des trois destinations privilégiées par l'*intelligentsia* allemande. Dans son cas, ce choix, motivé par des raisons sentimentales et intellectuelles, ne saurait être considéré comme un signe de résignation : il est au contraire brandi par elle comme un acte de résistance. La France devient à cette époque la plaque tournante de l'antifascisme en Europe et un espace de regroupement et de poursuite de leurs activités pour nombre d'intellectuels exilés. Pour Anna Seghers, elle est le théâtre d'une entrée dans l'activisme militant⁵⁴⁸. Dans les premiers temps de son exil, elle souffre d'une certaine marginalisation. L'arrivée massive de réfugiés allemands effraie une France touchée par la récession et le chômage depuis la crise de 1929. Anna Seghers ne trouve de réconfort et ne retrouve l'envie de « bien travailler⁵⁴⁹ » qu'auprès de quelques individus dont André Malraux et, peut-on supposer, Clara Malraux. Plus encore que son compagnon, cette dernière se solidarise avec les réfugiés allemands en s'engageant dès les premiers temps dans des comités d'aide et en les accompagnant, à défaut d'un soutien financier, dans les diverses démarches administratives. Outre leurs origines, elle partage leurs souffrances au point de donner dans son autobiographie une définition toute personnelle du nazisme comme son « enfance détruite⁵⁵⁰ ». La réalité allemande l'atteint selon ses dires « comme la lèpre un homme au Moyen Age » dans le sens où elle voit « [s]a peau s'effiloche par lambeaux⁵⁵¹ ». La métaphore souligne l'impact viscéral sur elle des événements d'Allemagne et nous permet d'affirmer qu'au moment même où elle donnait naissance à sa fille Florence, elle plongeait dans l'activisme politique au nom d'un idéal mêlant lutte pour l'égalité et indignation face à l'injustice sociale. Son action demeurerait exclusivement concrète à la différence d'Anna

⁵⁴⁷ *Idem*, p. 102.

⁵⁴⁸ Voir BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 8.

⁵⁴⁹ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 543.

⁵⁵⁰ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 4 : *Voici que vient l'été*, Paris, Éditions Grasset, 1973, p. 189.

⁵⁵¹ *Idem*, p. 193.

Seghers qui dota d'une portée militante la moindre de ses réalisations. De la recreation de sa cellule familiale en juin 1933 à l'écriture d'une première œuvre de l'exil traitant des violences inhérentes à la montée du fascisme (*Der Kopflohn. Roman aus einem deutschen Dorf im Spätsommer 1932*), elle fit de l'opposition au régime hitlérien son maître mot. Pour elle comme pour les autres intellectuels exilés, la barbarie nazie devait être combattue au nom de la culture et des valeurs démocratiques. C'est là un *leitmotiv* qui allait agir face aux événements d'Espagne comme un prisme permanent⁵⁵².

Mais ces deux intellectuelles, directement affectées par la montée du fascisme allemand, ne sont pas les seules impressionnées par l'épisode du Reichstag. Par le hasard des circonstances, Rosa Chacel et María Teresa León en sont elles aussi témoins puisque présentes à Berlin⁵⁵³. La première passe alors six mois dans la capitale allemande où la seconde séjourne, elle, plus temporairement dans le cadre de la tournée européenne qu'elle et Rafael Alberti peuvent réaliser grâce à une bourse de la JAE. L'incendie, s'il polarise longtemps leur attention, se confond toutefois dans leurs souvenirs avec la prolifération des croix gammées, la fermeture des théâtres et les inspections nocturnes dans un « Berlin de l'ignominie⁵⁵⁴ ». Elles en repartent avec la conviction que la seule porte de salut réside alors dans une union de toutes les forces antihitlériennes.

Cette conviction, certaines l'ont eue de façon précoce. Ainsi Simone Weil se rend dès l'été 1932 en Allemagne pour observer, dans son contexte, les effets du national-socialisme sur les milieux ouvriers. Elle en repart avec la certitude qu'Hitler ne tardera pas à s'imposer. L'incendie du Reichstag lui en apporte la confirmation. Qu'il soit pour elles un spectacle ou une épreuve, celui-ci constitue plus largement pour toutes une confrontation directe et originelle avec le fascisme, la preuve de l'existence d'une menace sérieuse à la sécurité de l'Europe. Cette réaction et cette condamnation unanime les intègrent à un phénomène de grande envergure au sein de la communauté intellectuelle antifasciste européenne dont les membres furent dès lors galvanisés. Dans les mois qui suivirent, on assista à la prolifération de déclarations collectives où se dessinaient les prémices d'un front uni et solidaire. Parmi elles, nous distinguerons notamment l'appel lancé par Miguel de Unamuno et Luis Recasens Siches en juin 1933 en vue de la création d'un comité d'aide aux victimes du nazisme ou encore, l'appel du « Comité d'Intellectuels Français » auquel s'associa Andrée Viollis en

⁵⁵² Nous signalerons dans ce sens qu'elle était alors membre de la Société Allemande des Gens de Lettres et de l'Association des Écrivains Allemands en Exil : voir KOESTLER, Arthur, *Oeuvres autobiographiques*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 525.

⁵⁵³ CHACEL, Rosa, « María Teresa » dans *op. cit.*, p. 517 et LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 447.

⁵⁵⁴ « Berlín de la ignominia »: ALBERTI, Rafael, *op. cit.*, p. 445.

septembre à l'occasion du procès des commanditaires présumés de l'incendie. Derrière « ce peu de fumée⁵⁵⁵ » se cachait une radicalisation des périls et plus aucune agression ne pouvait désormais être reléguée à l'échelle locale ou même nationale. Toutes devaient au contraire être appréhendées frontalement et systématiquement dénoncées.

4.3.2.2 - L'irruption du fascisme en France et en Angleterre dans les premiers mois de 1934

L'évènement qui, chronologiquement, attise ensuite leur désir de prendre publiquement position contre le fascisme est la percée de l'extrême droite dans les deux puissances démocratiques européennes majeures : la France et l'Angleterre.

Pour la première, cette irruption s'incarne dans la manifestation antiparlementaire du 6 février 1934. Avec la marche des adhérents des ligues nationalistes vers la Chambre des Députés, le pays et l'Europe prennent conscience que le fascisme n'est plus, en France, un problème extérieur. La terre des droits de l'homme abrite en son sein une extrême droite qui tente de devenir un mouvement de masse. Pour les intellectuels, cette preuve que le fascisme, apparu en France en tant que courant idéologique à la fin du XIX^{ème} (Sternhell), est devenu un ample phénomène politique est vécue comme une « humiliation⁵⁵⁶ ». Plus encore, elle les met face à la nécessité de choisir leur camp. C'est chose faite pour Clara Malraux qui participe à la contre-manifestation communiste du 9 février. Dans le cortège, communistes et socialistes se côtoient, hommes politiques (Léo Lagrange) et intellectuels (Louis Martin Chauffier) se mêlent aux ouvriers pour signifier leur rassemblement autour de l'antifascisme et dénoncer la décadence d'un système sclérosé et vicié par les compromissions politiciennes. Andrée Viollis s'est déjà à maintes reprises exprimée dans ce sens. Simone Weil le fera, elle, après que cette fraternité populaire affichée ait abouti à la création, en 1934, du Front Populaire qui remporte ses premiers succès électoraux l'année suivante.

De l'autre côté de la Manche, c'est l'Union des Fascistes Britanniques, fondée en 1932 par Oswald Mosley, qui coordonne le mouvement. A l'été 1934, les choses s'accroissent et, alors que l'Union, de claire inspiration mussolinienne, attire massivement dans ses rangs, les premières violences à l'égard de tout opposant présumé éclatent. Cette propagation fasciste n'est pas une surprise pour Nancy Cunard – dont la mère entretient avec Oswald Mosley des liens d'amitié –, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland. Toutes trois y voient, outre

⁵⁵⁵ « aquel poquito de humo que permitió destrozar tantas cosas » : *Ibidem*.

⁵⁵⁶ WURMSER, André, *op. cit.*, p. 61.

le prolongement des événements allemands et français, la conséquence de la détérioration de la situation nationale et de la tolérance du gouvernement d'union nationale de James Ramsay MacDonald face à la poussée de l'extrême droite.

Tant pour les Françaises que pour les Anglaises, cette infiltration du fascisme à l'échelle nationale suppose un changement d'attitude irréversible. L'heure n'est définitivement plus à la réflexion mais à l'action.

4.3.2.3 - Les soulèvements ouvriers : des émeutes autrichiennes de février 1934 à la Révolution des Asturies d'octobre 1934

La succession de crises de l'année 1934 constitue un point d'inflexion dans ce passage à un antifascisme militant. Et ce sont plus particulièrement les insurrections ouvrières qui, dans un contexte marqué par les extrémismes idéologiques, attirent l'attention et suscitent la mobilisation des plus politisées d'entre elles.

Lors de son voyage en Autriche en juin 1934, Anna Seghers assiste à une « demi douzaine de séances du procès contre les hommes de Février⁵⁵⁷ ». A cette date, des émeutes avaient éclaté à Vienne, Linz et Steyr, opposant les socialistes groupés en milices ouvrières aux forces du chancelier chrétien-social Engelbert Dollfuss. Ces affrontements s'étaient soldés par une répression violente, l'interdiction du parti social-démocrate et l'arrestation de ses dirigeants. Pour Anna Seghers, il s'agit, un mois après l'instauration d'un État autoritaire, corporatif et chrétien, de faire le jour sur les motivations des insurgés. De cette enquête, elle tire un récit (*Der letzte Weg des Koloman Wallisch (Koloman Wallisch's Last Road)*) et un roman (*Der Weg durch den Februar*) à travers lesquels elle aspire à « faire comprendre [cette] lutte illégale⁵⁵⁸ ».

Cet élan solidaire et cet impératif de positionnement public trouvent leur paroxysme dans la Révolution des Asturies d'octobre 1934. Celle-ci est à l'origine, selon Manuel Aznar Soler d'une « crise d'identité⁵⁵⁹ » parmi les intellectuels européens et considérée par beaucoup comme une préfiguration du « terrible caïnisme⁵⁶⁰ » à l'œuvre dans le conflit de 1936-1939.

⁵⁵⁷ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 543.

⁵⁵⁸ *Idem*, p. 544.

⁵⁵⁹ « crisis de identidad » : cité dans GÓMEZ, Mayte, *El largo viaje. Política y cultura en la evolución del Partido Comunista de España 1920-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2005, p. 181.

⁵⁶⁰ « [...] tremendo cainismo » : CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1)..., *op. cit.*, p. 89. Voir également LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 223.

Selon la chronologie communément admise de la Seconde République espagnole, cette Révolution s'inscrit dans le *Bienio Negro* qui s'ouvre en novembre 1933 avec la victoire aux élections de la droite monarchiste et fascisante face à une gauche affaiblie et divisée. Au mois d'octobre suivant, le chef du gouvernement et leader du Parti Radical, Alejandro Lerroux, fait appel à plusieurs membres de la Confédération Espagnole des Droites Autonomes (CEDA), parti politique fondé en 1933 par José María Gil-Robles et considéré par la gauche comme l'un des agents en Espagne du fascisme international. Ce remaniement est immédiatement vécu par la gauche comme le signal d'un virage vers l'extrême droite du gouvernement. Comme le souligne Isabel Oyarzábal de Palencia, tous en savaient alors « assez sur ses mouvements pour craindre un coup d'État soudain [visant à] établir un régime totalitaire avec l'appui des gouvernements allemand et italien⁵⁶¹ ». Une réponse ne se fait donc pas attendre : un appel à la grève générale est lancé le 6 octobre par les socialistes, les anarcho-syndicalistes et les communistes. Ce premier front unique antifasciste d'Europe est rapidement maté et seuls les mineurs et métallurgistes asturiens parviennent à résister aux assauts de l'armée. Dans ce bassin industriel, la grève devient révolution et seule l'intervention de la légion peut en venir à bout au terme d'une féroce répression (quelques 1300 morts, 3000 blessés et 30 000 détenus).

De façon générale, la révolution constitue la « pierre de touche de l'apprentissage politique des femmes espagnoles⁵⁶² ». Plus largement, elle fait sur celles de notre étude l'effet d'un véritable électrochoc. Espagnoles et étrangères y voient une nouvelle illustration de la cruauté fasciste et comprennent qu'il est nécessaire d'user de tous les moyens pour y faire face. Une lettre de Simone Weil de l'automne 1934 suffit à s'en convaincre puisque, ébranlée dans ses convictions pacifistes, elle y affirme que « les événements actuels d'Espagne [lui ont] fait prendre de plus en plus la résolution de [se] retirer une fois pour toutes de [sa] tour d'ivoire⁵⁶³ ». Pour d'autres, c'est là chose faite : leur implication dans ce climat de dynamique insurrectionnelle en atteste. Alors que beaucoup œuvrent à l'organisation de l'aide aux familles des victimes de la répression gouvernementale (Isabel Oyarzábal de Palencia, María Teresa León, etc.), Margarita Nelken se distingue par son intervention en amont et pendant les faits mêmes. Elle a alors entamé son second mandat de députée socialiste pour Badajoz. Elle

⁵⁶¹ « [...]se sabía lo suficiente sobre sus movimientos como para temer un repentino golpe de Estado para el establecimiento de un régimen totalitario con el apoyo de los Gobiernos alemanes e italianos »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *Rescaldos de libertad. Guerra civil y exilio en México*, Málaga, Editorial Alfama, 2009, p. 147.

⁵⁶² « piedra de toque del aprendizaje político de las mujeres españolas »: YUSTA, Mercedes, « La Segunda República : significado para las mujeres » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 116.

⁵⁶³ WEIL, Simone, *Œuvres Complètes...*, *op. cit.*, p. 320.

figure parmi les activistes notoires au point d'avoir été accusée par la droite d'avoir été à l'origine, à la fin 1931, de la révolte des paysans de Castilblanco (Badajoz)⁵⁶⁴. Ces faits ne furent cependant jamais prouvés, à la différence de son implication dans l'insurrection des Asturies. Elle reconnaît elle-même avoir aidé à « transmettre en Estrémadure les ordres de grève générale du Parti Socialiste⁵⁶⁵ ». Les archives du Tribunal Suprême, conservées à l'*Archivo Histórico Nacional*, nous ont permis de corroborer cette affirmation. A travers les 28 recours consultés et intentés contre elle entre 1932 et 1935, nous avons pu constater un glissement net dans la nature des faits qui lui sont reprochés. Jusqu'en 1934, elle est surtout poursuivie pour des « délits de presse⁵⁶⁶ ». Se produit ensuite une évolution vers des « encouragements à la sédition », des « injures contre le gouvernement ou les autorités » et même des actes incitant à la « rébellion ». Elle y est présentée comme une « agitatrice et perturbatrice⁵⁶⁷ » et on lui impute plus précisément d'avoir déclaré l'état de guerre lors d'une intervention à la *Casa del Pueblo* [Maison du Peuple] de Badajoz le 7 octobre 1934⁵⁶⁸. Cette date nous propulse au cœur de la révolte, ce qui montre à quel point l'année 1934 marqua un point d'inflexion pour Margarita Nelken qui se dégagea de toute revendication spécifique aux femmes et se donna dès lors pour seule et unique priorité le triomphe du socialisme. Mais cette accusation marqua également un point d'inflexion dans sa trajectoire vitale : elle la contraignit à l'exil. Privée de son immunité parlementaire et après être restée un temps cachée, elle parvint à gagner la France, « déguisée, maquillée et grâce à l'aide généreuse de l'ambassade cubaine à Madrid de l'époque⁵⁶⁹ ». En dépit du récit presque rocambolesque qu'elle donne de l'épisode, elle entama alors un exil placé sous le signe de la résistance. Après avoir été reçue à Paris comme un « splendide exemple d'héroïsme et de civilisation⁵⁷⁰ », elle se rendit en Scandinavie où elle fit campagne en faveur des dirigeants asturiens emprisonnés avant de gagner Moscou où elle arriva en mai et où elle demeura jusqu'à être une nouvelle fois élue députée PSOE lors des élections de février 1936⁵⁷¹. Au cours de ces mois d'exil

⁵⁶⁴ Cette campagne se fit par voie de presse et notamment à travers *La Voz extremeña* selon ENA BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 17.

⁵⁶⁵ « transmitir a Extremadura las órdenes de huelga general del Partido Socialista » : AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

⁵⁶⁶ AHN, Tribunal supremo, Legajo 85, Recurso 1906, 1932.

⁵⁶⁷ « la señora Nelken se ha distinguido siempre como **agitadora y perturbadora** » : AHN Tribunal supremo, Legajo 132, Recurso 28. Le surlignage est de nous.

⁵⁶⁸ *Ibidem*.

⁵⁶⁹ « disfrazada, maquillada y gracias a la ayuda generosa de la entonces Embajada cubana en Madrid » : AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascon Maillo du 28/04/1964.

⁵⁷⁰ « ejemplo espléndido de heroísmo y civilización » : AGA (10)95 CAJA 54/11236, extrait de *L'Humanité*, 17/12/1934.

⁵⁷¹ *Idem*, lettre de Juan F de Cárdenas au Ministre d'État espagnol, 23/05/1935.

forcé, elle ne se désolidarisa jamais « des milliers de victimes de la plus cruelle des répressions », dénonçant sans relâche la « nouvelle Inquisition Lerroux - Gil Robles » et associant dans un même élan les « aspirations des travailleurs et la révolte des consciences libres contre l'oppression fasciste⁵⁷² ». L'antifascisme et les postures marxistes se mêlent ici pour signifier la nécessité d'une révolution des masses travailleuses visant à en finir avec une République bourgeoise. Cette attitude radicale et assumée fait l'objet d'un important développement dans *Por qué hicimos la revolución* (1936). Et nul doute qu'elle contribua, dans le contexte idéologiquement polarisé de l'Europe des années 1930, à faire de Margarita Nelken une des grandes figures de l'activisme antifasciste au féminin. Ou, pour reprendre les termes de la journaliste Hélène Gosset dans *L'Oeuvre*, une des « femmes qui eurent la volonté de s'émanciper à l'instar des hommes, supporter les conséquences d'une telle libération en acceptant sans surprise la bonne ou la mauvaise fortune consécutive à leur entrée dans la vie politique⁵⁷³ ». Dans ce sens, et au vu de la tournée de mobilisation entreprise par María Teresa León, empêchée de rentrer en Espagne du fait de ses liens au PCE, aux États-Unis, en Amérique Centrale, en Guadeloupe, en Martinique et à Cuba, nous pouvons affirmer que, de façon générale, la Révolution des Asturies eut, pour les Espagnoles les plus politisées, des conséquences à la fois négatives et positives. Négatives car elle les projeta parmi les « répudiés⁵⁷⁴ », parmi les « sans pain ni patrie⁵⁷⁵ » jusqu'à la victoire du Front Populaire aux élections de février 1936. Positives car, en leur assignant un rôle de porte-parole du mouvement qui s'était exprimé en octobre 1934, elle leur accorda une légitimité et une notoriété qu'elles allaient pouvoir mettre à profit pendant la guerre d'Espagne. Mais avant que le conflit n'éclate et ne marque le point culminant de cette adhésion commune à la cause antifasciste, d'autres épisodes contribuèrent, à l'échelle internationale, à leur mobilisation.

4.3.2.4 - La crise éthiopienne

Un autre point de convergence essentiel est la crise éthiopienne.

La campagne d'Abyssinie fait s'affronter l'Italie de Benito Mussolini et l'Empire d'Éthiopie d'Hailé Sélassié. Invoquant les incidents ayant opposé les Éthiopiens aux Italiens de Somalie en 1934 et malgré le Traité d'Amitié Italo-éthiopien de 1928, la première attaque

⁵⁷² *Id*, extrait de *L'Oeuvre*, 14/01/1935.

⁵⁷³ *Id*, extrait de *L'Oeuvre*, 02/01/1935.

⁵⁷⁴ « los repudiados »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 266.

⁵⁷⁵ « sin pan ni patria »: *Idem*, p. 224.

le second en 1935. Le déclenchement de cette guerre va à l'encontre de la sécurité collective défendue par la SDN qui vote des sanctions contre l'Italie mais ne peut empêcher sa victoire finale en mai 1936. La prise de la capitale, Addis Abeba, par les troupes italiennes marque le triomphe de l'entreprise expansionniste mussolinienne. A la fin juin, Hailé Sélassié plaide sa cause auprès de la SDN... en vain. L'organisation finit par suspendre ses sanctions et par accepter la souveraineté italienne en Éthiopie. Pour Nancy Cunard, c'est là un dénouement tragique, une trahison de la part des puissances mondiales qu'elle assimile dans un article d'août 1936 à « l'un des premiers chapitres de la prochaine guerre mondiale⁵⁷⁶ ». Reporter pour l'*American Negro Press* et collaboratrice pour des publications telles que *New Time* ou *Ethiopian News*, elle a assisté à Genève à l'appel historique d'Hailé Sélassié dont elle espère encore qu'il parviendra à faire se soulever le peuple éthiopien contre l'opresseur fasciste. Ses prises de position radicales et véhémentes à l'occasion de ce qu'elle présentera *a posteriori* comme un « baptême⁵⁷⁷ » lui valent d'attirer l'attention du Négus qui la chargea de contribuer, par l'envoi de rapports à des organisations internationales, à la récolte de fonds. Pour Nancy Cunard, l'agression italienne n'est pas une surprise mais la confirmation des dérives totalitaires dont elle avait pris conscience lors d'un voyage à Venise en 1928. L'Italie qu'elle retrouve alors n'a plus rien à voir avec celle qu'elle avait connue lors de précédents séjours : c'est là sa première rencontre avec un fascisme dont elle ne cesse dès lors de dénoncer l'autoritarisme, le nationalisme et le militarisme. Mais l'issue de la crise éthiopienne résonne également à ses oreilles comme un aveu de faiblesse de la part des puissances démocratiques et, pire encore, d'impuissance de la part de la SDN. Au terme de cette crise, l'organisation internationale reçoit de la part des femmes de notre panel des critiques à la mesure des espoirs qu'elles avaient fondés dans son intervention. Pour Andrée Viollis qui avait soutenu, à contre-courant du *Petit Parisien*, les sanctions votées contre l'Italie, la victoire mussolinienne n'est pas seulement un pas de plus dans l'ascension du fascisme européen. Elle est une faillite de la paix, de la justice et du droit international. La France et l'Angleterre, signataires du pacte Laval-Hoare, n'ont-elles pas abandonné à son sort « un peuple brave mais désarmé » aux prises avec un « peuple militairement fort, muni de tous les raffinements techniques de l'art de tuer⁵⁷⁸ » ?

⁵⁷⁶ « uno de los primeros capítulos de la próxima guerra mundial »: CUNARD, Nancy, « Blacks in Spanish revolution Fighting on Side of Royalists », *Pittsburg Courier*, 22/08/1936, citée dans GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 280.

⁵⁷⁷ CUNARD, Nancy, *Grand Man...*, *op. cit.*, p. 106.

⁵⁷⁸ VIOLLIS, Andrée, « Attentat contre la paix », *Vendredi*, 20/12/1935, p. 1.

Face à la crise éthiopienne, toutes deux font donc de la prise de position une question aussi bien individuelle que collective et à la portée tant éthique que pratique. L'antifascisme est plus que jamais un « terrain d'union⁵⁷⁹ » et le clivage fascisme/antifascisme un axe structurant pour la communauté intellectuelle et pour bien d'autres composantes de la société européenne.

4.3.2.5 - L'antifascisme au féminin

Espagnoles et étrangères ne peuvent être posées, du fait de leurs origines, de leurs formations et de leurs occupations, en représentantes de l'ensemble des Européennes des années 1930. Néanmoins, leur regroupement sous la bannière de l'antifascisme correspond chronologiquement à l'apparition, dans la lignée d'une mobilisation féminine de gauche parfois demeurée au stade de prémices⁵⁸⁰, d'un phénomène plus global de mobilisation antifasciste féminine.

Cette incorporation phénoménologique n'a pas pour but de masquer la « combinaison d'éléments personnels, idéologiques, humanistes et politiques⁵⁸¹ » à l'œuvre chez chacune d'entre elles. Elle nous intéresse uniquement en ce qu'elle éclaire le glissement qui s'opère alors chez toutes entre des revendications propres et un discours articulé non plus autour de la thématique fédératrice de la paix mais de l'opposition au fascisme. Sous le poids des circonstances historiques, on assiste à une politisation généralisée des femmes européennes. Leur engagement change bientôt de nature et passe d'un pacifisme féministe à un militantisme antifasciste assumé. La mise en regard des noms de deux organismes créés à moins de 20 ans d'intervalle en témoigne puisque nous passons de la Ligue Internationale des Femmes pour la Paix et la Liberté au Comité Mondial des Femmes contre la Guerre et le Fascisme. La création de cet organisme, peu de temps après celle du Comité Mondial contre la Guerre et le Fascisme (1932), montre à quel point les acteurs politiques en présence avaient pris conscience du potentiel mobilisateur des organisations féminines⁵⁸². Il s'agissait en l'occurrence du

⁵⁷⁹ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f. 224-225, lettre d'Andrée Viollis, 12/04/1934.

⁵⁸⁰ YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *op. cit.*, p. 177.

⁵⁸¹ JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 188.

⁵⁸² En nous concentrant sur le cas espagnol, nous rappellerons qu'à l'autre extrémité du spectre politique, la Section féminine de la Phalange fut créée au cours du premier Conseil National de la Phalange le 6 octobre 1934. Voir LAVAIL, Christine, « Les femmes et la Section féminine de la Phalange : entre espace privé et espace

Komintern, ce qui explique la présence immédiate parmi ses rangs de militantes ou sympathisantes communistes comme Andrée Viollis. A l'instar de quelques 630 autres Françaises membres à l'été 1934, elle rejoignit très rapidement l'organisation mais ne prit en revanche part à aucune des démarches engagées à l'extérieur en vue de la fondation des sections nationales. Ces dernières avaient pour raison d'être de relayer les directives du Comité dont l'objectif essentiel était, selon un bulletin édité au printemps 1934, d'« alerter les femmes pour qu'elles sachent voir la menace du fascisme et de la guerre; obtenir leur participation dans la lutte contre ces dangers⁵⁸³ ». La question de la lutte pour les libertés et les droits des femmes ne venait qu'en seconde position, ce qui témoigne de sa subordination à un devoir de sensibilisation et de coordination antifasciste à grande échelle.

Cette double finalité fait le jour sur les craintes et les attentes des femmes mobilisées et par là même, elle éclaire un peu plus celles des quelques Espagnoles et étrangères engagées dans les sections nationales. Nous pensons notamment à Isabel Oyarzábal de Palencia et Margarita Nelken qui intégrèrent l'*Agrupación de Mujeres Antifascistas (AMA)*. Aujourd'hui considérée comme la première organisation politique féminine de masse de l'Espagne contemporaine, l'*AMA* était née de la rencontre entre une déléguée française et Dolores Ibárruri qui en devint présidente. Bien que contrôlée, comme l'ensemble des sections nationales, par les femmes communistes, elle se voulait unitaire, indépendante et se revendiqua jusque dans la guerre d'Espagne comme une plate-forme de mobilisation et d'action antifasciste. Les efforts faits dans ce sens s'articulaient autour d'un rapprochement systématique du fascisme et de l'oppression féminine. Ils tendaient à la constitution d'une identité antifasciste propre indispensable à l'éclosion d'un avant-coureur front populaire féminin⁵⁸⁴.

public (1934-1965) » dans BELMONTE, Florence, *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007, p. 137 ; BARRACHINA, Marie-Aline, « La Section féminine et ses paradoxes (1934-1977) » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords), *op. cit.*, p. 152.

⁵⁸³ « alertar a las mujeres para que sepan ver la amenaza del fascismo y la guerra; conseguir su participación en la lucha contra esos peligros » : cité dans JACKSON, Angela, *op. cit.*, p. 81.

⁵⁸⁴ VALLÉS, Sophie, « Les femmes républicaines espagnoles, de la seconde République à l'exil : la question de leur identité sociale à travers l'espoir, la guerre civile et l'exode » dans PAPY, Michel, *Les Espagnols et la guerre civile*, Biarritz, Atlantica, 1999, p. 351-354.

4.3.2.6 - Les Fronts Populaires

En 1935 et 1936, les coups de force hitlériens se multiplient. Au début de l'année 1935, conformément aux dispositions du traité de Versailles de 1919, un plébiscite est organisé en Sarre. Il doit permettre aux habitants de cette région frontalière entre la France et l'Allemagne de décider de leur sort. C'est chose faite le 13 janvier : les Sarrois réclament, à plus de 90%, leur réintégration à l'Allemagne. Pour Andrée Viollis, cette caution donnée à Hitler est en partie due au gouvernement de Pierre Laval qui, en se désintéressant de la question, a laissé le champ libre à la propagande hitlérienne. La remilitarisation de la Rhénanie le 7 mars 1936 ne fait que confirmer ses craintes. Dans une lettre à Romain Rolland datée du 10 mars, elle la présente comme « le plus éloquent commentaire au 'fascisme, c'est la guerre' » et en tire la conviction qu'on ne peut alors plus être que « contre Hitler et pour l'URSS⁵⁸⁵ ». De la même façon, alors que la presse britannique de gauche passe sous silence bien des aspects de la question allemande en 1936, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland se font, elles, un point d'honneur à s'associer aux publications soucieuses d'en rendre compte pour alerter l'opinion publique⁵⁸⁶.

La preuve majeure de leur antifascisme réside dans une démarche ancrée dans le domaine politique : leur adhésion à la politique des Fronts Populaires.

Face à la poussée de l'hitlérisme, un changement de ligne essentiel se produit dans les milieux de la gauche européenne. Comme le souligne Michel Winock, il s'exprime par « une rafale de décisions en provenance de Moscou⁵⁸⁷ » dont l'acmé est l'adoption de la politique des fronts populaires par le VII^{ème} Congrès mondial de l'Internationale Communiste d'août 1935. Abandonnant le mot d'ordre gauchiste « classe contre classe », le *Komintern* poursuivait dans ce sens l'entreprise engagée avec la réconciliation, dans une même unité d'action, des socialistes et des communistes. La constitution d'un front unique prolétarien avait bénéficié du traitement fait de la défense de la paix par une Internationale prompte à l'assimiler à la défense de l'URSS. Comme nous le verrons, cet axe propagandiste ne fit que renforcer l'attrait exercé par le socialisme soviétique sur les intellectuels européens aux yeux desquels l'URSS était la seule véritable alternative au fascisme ou pour reprendre les termes de l'écrivain français Paul Nizan en juin 1933, « la seule force vivante du monde⁵⁸⁸ ». En

⁵⁸⁵ BNF, Mss, Naf, Fonds RR, lettre d'Andrée Viollis, 10/03/1936.

⁵⁸⁶ C'est notamment le cas du *Daily Herald*, du *Daily Worker* ou encore de *Time and Tide*.

⁵⁸⁷ WINOCK, Michel, *op cit*, p. 300.

⁵⁸⁸ JOURDAN, Laurence, *L'Europe des Fronts Populaires* (documentaire), Arte-France, Compagnie des Phares et Balises, 2007, 9'36.

1935, l'heure était par conséquent à l'union du prolétariat, des socialistes et des démocrates bourgeois contre les attaques d'un impérialisme fasciste qui constituait, pour Staline et le communisme international, le danger le plus imminent.

L'année 1935 voit l'éclosion, en Europe, de Fronts Populaires que, comme bon nombre de leurs homologues, les Espagnoles et les étrangères accueillent avec un enthousiasme parfois proche de la ferveur.

La France et l'Espagne occupent dans ce processus une place à part⁵⁸⁹.

La première amorce dès le printemps 1935 la stratégie érigée en modèle par l'Internationale Communiste à l'été suivant. Lors des élections municipales de mai, l'union des gauches fonctionne et assure à ces dernières une large victoire. Le 14 juillet suivant marque symboliquement le rapprochement des socialistes, des communistes et des radicaux qui célèbrent au stade Buffalo le *meeting* fondateur du Rassemblement Populaire. Un pacte d'unité d'action y est scellé par lequel les forces en présence s'engagent à défendre les libertés démocratiques et la paix humaine contre les pratiques fascisantes et les agressions fascistes. Le Front Populaire français est né, acclamé dans la France entière par des millions de manifestants.

Mais c'est en Espagne que cette stratégie et ce mot d'ordre international se traduisent par leur première victoire électorale. Les élections législatives de février 1936 voient le succès d'autant plus spectaculaire qu'inespéré d'une gauche qui ne répète pas les erreurs du passé et se présente unie et soudée dans le combat antifasciste. Le premier gouvernement de Front Populaire se met en place sous la présidence du républicain modéré, Manuel Azaña. Pour les futures défenseuses de la République en guerre, ce retour de la gauche au pouvoir s'accompagne d'un retour en Espagne (Margarita Nelken, María Teresa León), de la reprise d'activités militantes publiques (Isabel Oyarzábal de Palencia, María Zambrano) ou encore d'un engagement renouvelé en faveur du peuple auquel toutes estiment s'être unies par leurs votes.

Le triomphe aux élections de février et de mai 1936 respectivement des Fronts Populaires espagnol et français marque la victoire du peuple de part et d'autre des Pyrénées. Alors qu'en Belgique, aux Pays Bas, en Scandinavie, en Tchécoslovaquie et en Grande-Bretagne, les manœuvres des sociaux-démocrates réduisent à néant toutes les tentatives d'union des gauches, les masses envahissent, en France et en Espagne, la sphère publique et y acquièrent un poids politique de plus en plus déterminant. La victoire de la gauche française

⁵⁸⁹ Voir CHAPUT, Marie-Claude (éd), *Fronts Populaires : Espagne, France, Chili, Regards/11*, Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre - La Défense, 2008.

et les premiers pas du gouvernement Léon Blum en mai 1936 s'inscrivent dans un climat de tension sociale extrême. Face à des difficultés croissantes, la grève générale est déclarée et les usines occupées par les ouvriers et les employés. Anna Seghers, qui réside en France depuis trois ans, perçoit dans ce mouvement populaire une « joie de vivre tranquille et continue⁵⁹⁰ ». Simone Weil, elle, se montre plus incisive en l'interprétant comme un cri de protestation « à la hauteur des souffrances silencieusement amassées pendant des années » et comme la revendication, par les travailleurs, de leur droit à la dignité :

Il s'agit de bien autre chose que de telle ou telle revendication particulière, si importante soit elle. Il s'agit après avoir toujours plié, tout subi, tout encaissé en silence pendant des mois et des années, d'oser enfin se redresser, se tenir debout, prendre la parole à son tour⁵⁹¹.

Ce commentaire constitue un éloquent indice de l'enthousiasme suscité par cette conflagration sociale qui finit par contraindre le nouveau gouvernement socialiste à étendre ses réformes. Les journées de mai et juin sont pour ce dernier un rite de passage et plus largement, l'indice d'un rejet généralisé du système bourgeois en vigueur. Elles scellent dans ce sens la solidarité fraternelle que Simone Weil célèbre dans ses écrits du printemps 1936 et que Clara Malraux incarne en occupant, aux côtés de Jean Cassou, Madeleine et Léo Lagrange ou encore Claude Aveline, la première ligne du défilé du 14 juillet 1936. La troisième Française, Andrée Viollis, avait une nouvelle fois anticipé ce phénomène en acceptant de co-diriger, avec le socialiste Jean Guéhénno et le radical André Chamson, l'hebdomadaire républicain *Vendredi*. Publié entre novembre 1935 et novembre 1938, *Vendredi* se voulait l'organe d'expression du Front Populaire, un concurrent sérieux aux publications politiques et littéraires d'extrême droite (*Candide*, *Gringoire*) et surtout une plate-forme de rassemblement pour tous les « écrivains qui voulaient lutter contre l'hitlérisme⁵⁹² ». Parmi les Julien Benda, Jean Giono, Jean-Richard Bloch et André Malraux, Andrée Viollis n'avait pas tardé à se distinguer et à imposer une « fantaisie de bon aloi et un charme sans mièvrerie⁵⁹³ ». Même si ses reportages pour *Le Petit Parisien* et sa passion du terrain l'empêchèrent de s'impliquer totalement dans cette première approche du journalisme

⁵⁹⁰ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 545.

⁵⁹¹ Citée dans JOURDAN, Laurence, *op. cit.*, 31'45.

⁵⁹² BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerre civile espagnole et la littérature française*, Ottawa, Didier, 1972, p. 11.

⁵⁹³ Témoignage de Lucie Mazauric reproduit dans MAITRON, Jean (dir), *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*, t XLIII *Quatrième partie 1914-1939*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1993, p. 279.

depuis un poste de direction, elle n'en fit pas moins de *Vendredi* un vecteur privilégié de circulation de l'information, d'expression et d'engagement, tant dans les premiers mois du Front Populaire français que, comme nous le verrons, face à la guerre d'Espagne.

Lorsque le soulèvement militaire se produit en juillet 1936, toutes ces femmes savent ce qu'est le fascisme. Tous les éléments évoqués précédemment constituent les maillons d'une chaîne qui les relie de plus en plus étroitement à l'antifascisme dont la guerre d'Espagne ne tarda pas à marquer le sommet et les limites. Loin de la dimension genrée de leurs premières préoccupations, cette cause mixte et internationale leur apparaît comme le seul rempart face à l'avancée implacable des totalitarismes. Elle joue donc un rôle déterminant dans la trajectoire d'affirmation et d'engagement de chacune dans le domaine par excellence de la masculinité : la politique.

4.3.3 - De la politisation au militantisme politique

La trajectoire des Espagnoles et des étrangères dans les années antérieures à la guerre d'Espagne ne peut être pensée indépendamment du contexte politique et idéologique dans lequel elle s'inscrit. La polarisation croissante de l'Europe des années 1930 suppose que nous l'envisagions au regard de la montée des totalitarismes et des grandes tendances qui s'affrontèrent pour la première fois par les armes dans le conflit de 1936-1939.

Nous faut-il pour autant affirmer que comme « quiconque pens[ait] et ressent[ait]⁵⁹⁴ », toutes firent face au fascisme, le choix du socialisme ? En d'autres termes, existait-il entre ces femmes une sensibilité – voire une identité – politique commune ? Et dans ce sens, le politique est-il opérant et peut-on penser qu'il existe un profil type ?

La question de l'identité politique, bien qu'elle y ait fait une entrée tardive, occupe désormais une place centrale dans la recherche en sciences humaines et sociales.

La caractérisation des acteurs d'une période ou d'un épisode historique par leur appartenance idéologique présente l'avantage de conjuguer le singulier et le collectif. Tout en proposant de l'individu une définition centrée sur sa politisation, elle le rattache à une tendance incarnée dans une collectivité. Au-delà de l'idéal qui l'étaye, toute orientation

⁵⁹⁴ « The choice for all who **think and feel** is already between Fascism and socialism »: citée dans MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 82. Le surlignage est de nous.

politique suppose « des représentations, des normes, des pratiques et des formes spécifiques d'action⁵⁹⁵ ». Dans le cas de ces femmes, leur engagement découle, dans la première moitié des années 1930, de leur mobilisation antérieure en faveur de l'émancipation féminine et se traduit surtout par un recours prioritaire à l'écrit. En d'autres termes, si cette 'généalogie' va dans le sens d'une spécificité de la relation des femmes avec la politique – au gré de motivations personnelles et dans un souci d'adhérer au système estimé le plus juste –, cette modalité les rapproche au contraire de leurs homologues masculins. Cette ambivalence entretient-elle cependant vraiment le flou entourant la notion d'identité politique ? Ne renvoie-t-elle pas à la double conception de la politique en jeu dans le conflit espagnol à savoir: d'une part, l'idée traditionnelle d'une activité qui régule l'assignation des recours ou encore de l'articulation des relations de pouvoir au sein de la société et d'autre part, une vision élargie de la politique comme disséminée dans tous les domaines et ne requérant pas forcément une participation consciente⁵⁹⁶ ? C'est là un aspect qu'il nous faudra garder bien présent à l'esprit.

4.3.3.1 - L'appel de l'URSS

Le soviétisme (ou socialisme réel ou communisme) est dans les années 1930, à l'origine d'un profond « tropisme⁵⁹⁷ » au sein de l'opinion européenne. Décrit par les uns, il agit sur les autres comme un « pôle d'attraction [...] hégémonique⁵⁹⁸ » au point que la défense de ce pays du prolétariat victorieux lors de la Révolution de 1917 apparaît alors comme la seule véritable façon de lutter contre le fascisme.

Au sein de notre panel, ce phénomène trouve une illustration à moindre échelle mais significatif tant par l'intensité du militantisme des unes et des autres que par la chronologie de leur adhésion au Parti Communiste de leurs pays respectifs.

⁵⁹⁵ AGUADO, Ana, « Du sens des cultures politiques et des identités de genre dans l'Espagne contemporaine » dans CHAPUT, Marie-Claude et LAVAIL, Christine, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (éds), *Sur le chemin de la citoyenneté. Femmes et cultures politiques, Espagne XIXe-XXe siècles, Regard n°13*, Université Paris Ouest Nanterre La Défense GRISOR-GREX (EA 369), Université Paris-VIII Vincennes Saint Denis ERESCEC (EA 1570), 2008, p. 196.

⁵⁹⁶ Sur ce point, voir RANDALL, Vicky, *Women and Politics : an international perspective*, Chicago, University of Chicago Press, 1987, p. 7-11.

⁵⁹⁷ « tropismo »: PELOILLE, Manuelle, « *Un notario español en Rusia* de Diego Hidalgo (1929) o la atracción de un burgués en el terreno del comunismo », *Historia Actual OnLine*, Asociación de Historia Actual, Universidad de Cádiz, N°23, 2010, p.65.

Adresse URL: <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3671052>. Consulté le 18 septembre 2011.

⁵⁹⁸ « polo de atracción [...] hegemónico »: *Ibidem*.

Anna Seghers fut la première à y adhérer avant même la fin des années 1920⁵⁹⁹. Cette date atteste, par sa précocité, de l'influence du contexte national sur cette décision de donner un caractère officiel à une prise de position auparavant assumée de façon privée. Dans le cas de l'Allemande, celle-ci avait jusqu'alors pris la forme d'une indignation face à l'injustice dans la mesure où elle ne « compren[ait] toujours rien du tout à la politique⁶⁰⁰ ». Sa rencontre, au cours de ses années de formation supérieure, avec des étudiants révolutionnaires et, à la même époque, avec des réfugiés politiques d'Europe de l'Est transforma rapidement ce simple altruisme en conscience, en connaissances et en convictions politiques au point qu'au sortir de l'université, Anna Seghers était une marxiste engagée.

La seconde à rejoindre les rangs du Parti Communiste fut María Teresa León, au début des années 1930⁶⁰¹. Des doutes persistent quant à la date exacte de cette adhésion dont nous savons toutefois qu'elle marqua là encore l'aboutissement d'un processus de ralliement progressif et mené aux côtés de Rafael Alberti. Cette simultanéité, associée à la célèbre image d'une María Teresa León comme « queue de la comète », a longtemps valu au poète de se voir attribuer la paternité de cette affiliation. Ces dernières années, cette origine est cependant de plus en plus remise en question et Carmen Domingo n'hésite pas à présenter Rafael Alberti comme la « queue de la comète idéologique⁶⁰² » au sein du couple. Dans un cas comme dans l'autre, cette décision reflétait une nouvelle fois un besoin partagé de « s'éloign[er], presque insensiblement de l'ambiance familiale, de la famille par imposition⁶⁰³ ». Cette analyse, envisagée à la lumière des circonstances dans lesquelles elle fut écrite – au cœur de l'exil –, montre que cette assimilation de « l'élément doctrinal [...] du marxisme et du communisme⁶⁰⁴ » rendit pour les deux cette prise de distance irréversible et définitive.

Cette idée d'une adhésion au PC comme nouvelle rupture avec leurs origines sociales est une constante pour les femmes de notre étude. Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland n'étaient pas, dans ce sens, prédestinées à y militer. Issues de familles sans sensibilité notoire, elles furent peu à peu happées par la politique dans la première moitié des

⁵⁹⁹ Nous nous basons ici sur WAGNER, Frank, *Anna Seghers*, Leipzig, VEB Bibliographisches Institut, 1980.

⁶⁰⁰ « [...] still understood nothing at all of politics »: BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 3.

⁶⁰¹ Des doutes subsistent quant à la date exacte de l'affiliation au PCE puisque dans « Conversación con Rafael Alberti », publiée dans *Cuadernos para el diálogo* (n°81) en septembre 1980, le poète affirme qu'il n'y avait pas encore adhéré lors de son premier voyage en URSS.

⁶⁰² « la cola del cometa ideológico »: DOMINGO, Carmen, *María Teresa León y sus amigos...*, *op. cit.*, p. 9.

⁶⁰³ « aleja[rse], casi insensiblemente del ambiente familiar, de la parentela por imposición »: ALBERTI, Rafael, *La Arboleda Perdida IV*, Barcelona, Seix Barral, 1975, p. 235.

⁶⁰⁴ « el elemento doctrinal adicional del marxismo y del comunismo »: KHARITONOVA, Natalia, « La internacional comunista, la MORP y el movimiento de artistas revolucionarios españoles (1931-1934) », Louvain-la-Neuve, Institut d'études européennes (IEE)– Université catholique de Louvain, 2004, p. 4.

Adresse URL: <http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/euro/documents/Kharitnova37.pdf>. Consulté le 01 novembre 2009.

années 1930⁶⁰⁵. Leur adhésion idéologique, suite à l'incendie du Reichstag, se mua en véritable militantisme au point qu'elles décidèrent, au tournant de l'année 1935, de rejoindre le Parti Communiste Anglais. Cette affirmation transparaît tant dans leurs écrits que dans leurs actes. La *Left Review* joua un rôle essentiel dans la diffusion des premiers : Sylvia Townsend Warner y publia en janvier 1935 « In this Midwinter » dans lequel elle revisite le thème de la nativité dans une perspective clairement marxiste et Valentine Ackland collabora au numéro d'avril avec son éloquent « Communist Poem⁶⁰⁶ ». Dans sa dimension plus concrète, cette adhésion s'inscrivit d'abord à l'échelle locale (promotion du communiste *Daily Worker*, implication dans la vie sociale de Chaldon, sensibilisation des travailleurs à la vie citoyenne.) avant qu'elle ne prenne une tournure plus officielle avec leur intégration à la direction de la délégation du PC du Dorset. Les charges et responsabilités qui leur furent confiées demeuraient néanmoins restreintes et leur détermination à promouvoir l'URSS entravée par une discrimination de genre en interne. Cette réticence à voir des femmes prétendre à un activisme politique affiché – dont nous verrons qu'elle se poursuivait dans la guerre d'Espagne – met en évidence la persistance d'un puissant conservatisme au sein d'un PCA alors faible numériquement mais de plus en plus influant. Dans une société anglaise représentative de l'ensemble des sociétés européennes, la gauche voyait encore dans l'URSS un espoir contrairement à l'aristocratie et à la bourgeoisie industrielle poussées à la collusion avec le fascisme.

4.3.3.1.1 - Les séjours en URSS

La mise en regard des trajectoires des Espagnoles et des étrangères met en évidence une expression majeure de cette espérance proche de la foi en l'URSS: le voyage en Union Soviétique.

Depuis 1917, le pays est une destination prisée par des écrivains, journalistes, responsables d'organisations politiques et autres sympathisants curieux des nouvelles formes de vie et des possibilités du modèle soviétique⁶⁰⁷.

⁶⁰⁵ ACKLAND, Valentine, *op. cit.*, p. 72 et p. 134.

⁶⁰⁶ Pour l'analyse de ce poème, voir USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 117-118.

⁶⁰⁷ Voir notamment FUPFERMAN, Fred, *Au pays des Soviets : le voyage français en Union Soviétique (1917-1939)*, Gallimard, Julliard, 1979 et PELOILLE, Manuelle, « Le voyage en URSS des intellectuels espagnols (1921-1931) » dans SHF, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain : actes du XXIXe Congrès de la Société des Hispanistes Français*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1999. Voir également PELOILLE,

Cependant, si elle a fait naître bien des attentes, la Révolution de 1917 ne s'est pas accompagnée d'une période d'ouverture. La faible proportion d'entre elles s'étant rendues en URSS entre 1926 et 1935 témoigne dans ce sens de l'« aventure⁶⁰⁸ » que représentait alors un tel séjour.

Cinq ans après que son amie la journaliste Louise Weiss ait foulé le sol soviétique, Andrée Viollis profite du rétablissement des relations diplomatiques entre l'URSS et la France du cartel des Gauches pour s'y rendre en 1926. Ce séjour dure trois mois pendant lesquels elle découvre Moscou, Nijni-Novgorod, Léninegrad ou encore Bakou. Cette mobilité, aujourd'hui reconnue comme une caractéristique de la « méthode⁶⁰⁹ » Viollis, reflète l'objectif de la journaliste : dresser le bilan, 10 ans après qu'elle se soit produite, de la Révolution russe. Pour ce faire, elle multiplie les rencontres, confronte les sources et les discours et surtout, prête attention à ses propres impressions face à la réalité politique, économique, sociale et culturelle soviétique⁶¹⁰.

Les retombées critiques de ce souci d'impartialité rapprochent Andrée Viollis de Nancy Cunard tout autant qu'elles la différencient de María Teresa León.

Comme elle, l'Anglaise tire de son séjour de l'été 1935 des conclusions amères et désabusées. La troisième revient au contraire de son voyage en URSS de 1932 confortée dans ses convictions au point de veiller à la diffusion, en Espagne, d'un communisme pensé comme modèle social et politique.

Comment expliquer une telle variation alors que toutes trois nourrissaient, lors de leur départ pour l'URSS, un même désir d'observer, de vivre et de comprendre la réalité soviétique ?

La réponse est à notre sens à chercher dans le rapport que chacune entretient au militantisme politique plus qu'au communisme même.

Comme nous l'avons vu, lorsqu'elle se rend pour la première fois en URSS, María Teresa León est déjà membre du Parti. C'est toutefois ce voyage qui va définitivement asseoir son idéologie communiste. Après être passée par Paris, Berlin et Amsterdam, elle arrive avec Rafael Alberti à Moscou alors que le gouvernement républicain n'a pas encore reconnu

Manuelle, « En sont-ils revenus ? Le livre de voyage espagnol en URSS, 1917-1936 » présenté à soutenance le 2 décembre 2011 pour l'obtention du diplôme d'Habilitation à diriger des recherches.

⁶⁰⁸ MAZUY, Rachel, *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie Soviétique (1919-1939)*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002, p. 11.

⁶⁰⁹ Nous nous appuyons ici sur les travaux de RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 113.

⁶¹⁰ De ce séjour, elle tira un reportage publié entre janvier et avril 1927 dans *Le Petit Parisien* puis chez Gallimard sous le titre de *Seule en Russie* (1927).

l'Union Soviétique. La bourse de la *JAE* grâce à laquelle ils réalisent ce voyage n'incluant pas de séjour en URSS, ils décident de s'associer à une des expéditions mensuelles de l'*Intourist*⁶¹¹ avant d'être invités par l'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (*MORP* selon l'acronyme russe). Cette main tendue confirme les efforts déployés par le régime soviétique pour palier, par de telles visites, le manque de relations diplomatiques. Les semaines passées en URSS sont pour eux l'occasion d'observer les réalisations d'un régime soviétique qui s'impose à leurs yeux déjà conquis comme la seule solution à « la tragique réalité de l'Europe »⁶¹². Cette adhésion renforcée trouve rapidement une preuve concrète dans la mesure où, à la différence de nombre d'écrivains s'étant rendus en URSS avant eux, ils ne se contentent pas, suite à ce voyage, de rendre compte de leur expérience et de poser le modèle soviétique en référence ultime. Les premiers temps de leur retour en Espagne, ils les consacrent plus radicalement encore à promouvoir et mettre en pratique les concepts qu'ils y ont découverts tels que la nouvelle conception de la poésie et de l'art établie pendant la seconde Conférence Internationale des Écrivains Révolutionnaires célébrée à Kharkov en Ukraine en 1930. Nous ne nous étendons pas ici sur le « Noticiario de un poeta en la URSS » et les *Consignas* de Rafael Alberti⁶¹³. Il nous faut néanmoins remarquer que consigne politique, théorie marxiste et internationalisme prolétarien s'y fondent tout comme ils gouvernent la troisième et, dans l'optique de notre travail, essentielle réalisation du couple à son retour en Espagne : la fondation d'*Octubre*.

Bien que ne « dépendant [du parti communiste] ni idéologiquement ni économiquement »⁶¹⁴, cette revue publiée de mai 1933 à avril 1934 entretient avec lui un lien direct. Son éloquent sous-titre « Escritores y Artistas Revolucionarios » et son intention affichée de contribuer à la constitution d'un bloc international réunissant ouvriers et intellectuels en attestent. « Première manifestation de la posture engagée de quelques membres de la dénommée génération de 27 »⁶¹⁵, *Octubre* fait dans ce sens figure de premier

⁶¹¹ Voir MARRAST, Robert et ALBERTI, Rafael, « Rafael Alberti : un reportage inédit sur son voyage en URSS » dans *Bulletin Hispanique*, Tome 71, 1-2, 1969, p. 336.

Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1969_num_71_1_3983. Consulté le 10 juillet 2011.

⁶¹² « [...] la trágica realidad de Europa »: ALBERTI, Rafael, *La arboleda perdida III*, Barcelona, Seix Barral, 1987, p. 57.

⁶¹³ Nous renvoyons sur ce point à MARRAST, Robert et ALBERTI, Rafael, *op. cit.*; AUB, Max et AZNAR SOLER, Manuel, *Max Aub y la vanguardia teatral: escritos sobre teatro 1928-1938*, Valencia, Universitat de València, 1993 ; ALBERTI, Rafael, *Con la luz primera: antología de verso y prosa (obra de 1920 a 1996)*, Madrid, EDAF, 2003.

⁶¹⁴ « sin relación directa con el partido ni dependiendo de éste ideológica o económicamente »: GÓMEZ, Mayte, *op. cit.*, p. 164.

⁶¹⁵ « primera manifestación de la postura comprometida por parte de algunos componentes de la llamada generación del 27 »: DOMINGO, Carmen, *María Teresa León y sus amigos...*, *op. cit.*, p. 38.

appel revendiqué à la solidarité avec « tout ouvrier, toute pauvre femme mal habillée, quiconque avait besoin d'un mot, toute main affamée⁶¹⁶ » ou, pour reprendre les termes de l'« Adelanto », de premier cri de mobilisation « contre la lutte impérialiste, pour l'Union Soviétique, contre le fascisme, avec le prolétariat⁶¹⁷ ».

A l'inverse, quand elle se rend pour un mois à Léninegrad et Moscou en 1935, Nancy Cunard est avant tout partisane d'une liberté dont l'essence est « précisément d'être indépendante à l'égard des conditionnements, de toutes les formes de nécessité [,] d'être un centre d'initiative absolu [et] de poser par elle-même le point de départ d'un processus⁶¹⁸ ». Ses idées sont alors fondamentalement humanistes même si, dans la deuxième moitié des années 1920, au contact de surréalistes désireux « d'en finir de la sorte avec le petit système d'avilissement et de crétinisation en vigueur⁶¹⁹ », elle a adopté l'idéal de révolte sociale et de prise du pouvoir prolétarienne de la gauche radicale. Elle ne partage donc que partiellement la ligne d'un parti communiste auquel elle n'adhéra jamais, en dépit de rumeurs tenaces et motivées tant par la présence, dans son entourage, de communistes notoires que par son action en faveur des réfugiés espagnols dans l'après-guerre d'Espagne.

Si convergence il y a entre les trois quant à ce désir de faire l'expérience directe de l'URSS, elle achoppe donc sur les suites qu'elles aspirent à donner à leurs voyages et plus fondamentalement, sur la place qu'elles entendent tenir dans le paysage politique.

Lors de son séjour en 1935, Nancy Cunard n'a que peu de contacts avec la réalité soviétique et en tire une amertume et une désillusion qui la confortent dans son rejet de toute catégorisation et de toute soumission à une quelconque discipline. De la même façon, Andrée Viollis, qui compte, à l'automne 1926, parmi les sympathisants communistes, s'avère très critique à l'égard du régime. L'omniprésence de l'État et le culte rendu à Lénine la choquent. Tout en célébrant la révision des valeurs engendrée par la révolution russe ou encore les avancées en matière de législation, elle dénonce le manque de liberté et « la plus rigoureuse des disciplines⁶²⁰ » auquel le peuple est soumis. A son retour en France, elle est par conséquent plus intéressée que convaincue, ce qui tend à corroborer l'idée d'Alice-Anne Jeandel selon laquelle son adhésion au PCF demeure une supposition et n'aurait dans tous les

⁶¹⁶ « todo obrero, de toda pobre mujer mal vestida, todo necesitado de una palabra, toda mano hambrienta » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 171-172.

⁶¹⁷ « contra la guerra imperialista, por la defensa de la Unión Soviética, contra el fascismo, con el proletariado » : « Adelanto », *Octubre. Escritores y artistas revolucionarios*, Vaduz Liechtenstein, Topos Verlag AG, 1977, s/p.

⁶¹⁸ *Encyclopedia Universalis, Corpus 8*, Paris, Encyclopedia Universalis, 1995, p. 370.

⁶¹⁹ BRETON, André, *Œuvres complètes – I*, Paris, Gallimard, 1988, p. 782.

⁶²⁰ Citée dans RENOULT, Anne, op. cit., p. 93.

cas eu lieu que dans l'après-guerre⁶²¹. Au moment du soulèvement militaire, Andrée Viollis affiche donc des convictions d'extrême gauche – sa présence parmi le trio directeur de *Vendredi* le prouve –, elle s'est mobilisée en faveur du Bulgare Georgi Dimitrov, haut dignitaire de l'Internationale Communiste et futur chef du *Komintern* injustement inculpé dans l'histoire de l'incendie du Reichstag, mais se défend de tout sectarisme politique. A l'inverse, María Teresa León endosse dès lors une posture militante au point d'apparaître aux yeux de Rosa Chacel comme le « capitaine des légions qui agitaient l'Espagne⁶²² ». Avant que la guerre n'éclate, elle réalise avec Rafael Alberti un second voyage en URSS dont les dates coïncident, comme nous le signalions, avec la révolte des Asturies. Ce voyage n'a plus l'attrait de la découverte mais conforte le couple dans son enthousiasme pour le régime. Les souvenirs de María Teresa León, qui constituent les seules informations sur le sujet parvenues jusqu'à nous⁶²³, regorgent dans ce sens d'une emphase dénuée d'objectivité⁶²⁴. Celle-ci tend à justifier les critiques émises à l'encontre de ceux alors connus comme « les Russes⁶²⁵ ». Cette éloquente désignation reflétait un engagement politique public qui leur valut à tous deux leur premier exil forcé. Celui-ci dura plus d'un an et, propulsant María Teresa León porte-parole de la cause prolétarienne, la renforça dans sa conviction qu'« être révolutionnaire [supposait de] s'acquitter [consciemment] d'un service [et de] revenir à l'obéissance⁶²⁶ ».

Aucune revendication d'indépendance ici. L'idéologie communiste de María Teresa León s'affirma à partir de ce deuxième voyage dans une dimension collective. Celle-ci caractérisa également les voyages en URSS de Clara Malraux (1930 et 1934) et Anna Seghers (1930). Elle renvoie, de façon plus générale, à la floraison, dans l'Europe des années 1930, d'associations d'écrivains et d'artistes officiellement ouvertes à toutes les tendances de gauche mais de nette inspiration communiste. Face à la montée du fascisme, l'URSS cristallisait bien des espoirs et son soutien à la République espagnole en guerre ne fit par la suite que renforcer cette situation.

⁶²¹ Voir JEANDEL, Alice- Anne, *Andrée Viollis : une femme grand reporter, une écriture de l'évènement 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 160. Alice-Anne Jeandel s'appuie sur le fait qu'aucune carte du PCF n'ait été retrouvée dans les archives personnelles d'Andrée Viollis et contredit Nicole Racine qui affirme qu'Andrée Viollis y adhéra en 1935 dans MAITRON, Jean (dir), *op. cit.*, p. 279.

⁶²² « yo la veía como musa o **capitana de las legiones que agitaban España** »: CHACEL, Rosa, « María Teresa » dans *op. cit.*, p. 518. Le surlignage est de nous.

⁶²³ Selon Carmen Domingo, d'autres documents se trouveraient en URSS mais difficiles d'accès car non traduits du russe. Voir DOMINGO, Carmen, *María Teresa y sus amigos...*, *op. cit.*, p. 39.

⁶²⁴ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 210-211.

⁶²⁵ « los rusos »: ALBERTI, Rafael, *La arboleda perdida III...*, *op. cit.*, p. 41.

⁶²⁶ « [...] ser un revolucionario es cumplir un servicio [,] volver a la obediencia »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 367.

4.3.3.1.2 - Les associations d'intellectuels

Anna Seghers se rendit, en novembre 1930, à la deuxième Conférence Internationale des Écrivains Prolétariens et Révolutionnaires. Cette information est importante même si elle ne fournit en soi aucun éclairage sur les prémices de l'engagement des membres de notre panel aux côtés de la République en guerre. Elle ne vaut, dans cette optique, que par le phénomène qui la sous-tend : la consolidation d'un mouvement regroupant les intellectuels européens de gauche dans la première moitié des années 1930.

Face à l'évolution de la situation européenne, on assiste dans les années qui précèdent la guerre d'Espagne, à l'éclosion de divers comités et associations qui témoignent d'un seul et même impératif : constituer un front uni de résistance aux fascismes. Cette dynamique de rassemblement à grande échelle, dont nous laisserons volontairement de côté le versant anglais puisque aucune des femmes qui nous occupent ici n'a adhéré à des organisations comme celle des « Écrivains contre le Fascisme et pour la Sécurité Collective » de Storm Jameson⁶²⁷, devance la politique des Fronts Populaires et témoigne de l'hégémonie des communistes dans la sphère culturelle.

4.3.3.1.2.1 - L'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (UIER)

Tous les organismes auxquels Espagnoles et étrangères s'associèrent dans cette période « saturée de congrès d'écrivains progressistes [,] de comités pour la paix et contre le fascisme⁶²⁸ » étaient d'une façon ou d'une autre liés à l'URSS. Cette dernière voyait dans les cercles culturels un moyen de palier l'absence ou la fragilité de ses relations diplomatiques avec les états européens. Dans ce sens, elle s'efforça dès la deuxième moitié des années 1920 d'élargir son audience auprès des écrivains et artistes étrangers qui, souvent peu épris de marxisme théorique, étaient pour beaucoup séduits par le mythe de la Révolution de 1917 et par la figure d'un intellectuel « ingénieur des âmes ». Pour ce faire, elle eut recours à ce que nous présenterons avec Natalia Kharitonova comme des organisations « *tapadera*⁶²⁹ » de l'Internationale Communiste et plus particulièrement, à l'Union Internationale des Écrivains Révolutionnaires (UIER ou *MORP* selon l'acronyme russe). Celle-ci vint clore une série de

⁶²⁷ Pour plus d'informations, nous renvoyons à MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 51.

⁶²⁸ KOESTLER, Arthur, *op. cit.*, p. 525.

⁶²⁹ KHARITONOVA, Natalia, « La internacional comunista, la MORP y el movimiento de artistas revolucionarios españoles (1931-1934) »..., *op. cit.*, p. 4.

tentatives infructueuses pour mettre en place une organisation d'écrivains respectueuse des mots d'ordre communistes et de dimension internationale. Le congrès constitutif de l'UIER se tint à Kharkov du 6 au 15 novembre 1930 et réunit des délégués originaires de 22 pays dont Anna Seghers⁶³⁰ qui avait adhéré à l'Union en 1928 et s'était alors déjà signalée à l'échelle européenne comme propagandiste communiste⁶³¹. L'UIER, qui se voulait une « plate-forme commune de défense des libertés démocratiques et de la culture⁶³² », se dota rapidement de sections nationales chargées d'appliquer ses directives comme l'Union des Artistes Révolutionnaires en Espagne ou l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires en France.

L'existence de la première, jugée trop hétérogène et trop passive par Moscou, fut de courte durée. En décembre 1932, elle fut dissoute et remplacée par l'Union des Écrivains Proletariens et Révolutionnaires dans laquelle María Teresa León joua un rôle d'intermédiaire essentiel. La correspondance qu'elle entretenait avec le traducteur et fonctionnaire de l'UIER, Fedor Kélin, conservée aux Archives d'État de la Littérature et de l'Art de Moscou (*RGALI* selon l'acronyme russe) en constitue la preuve et rend compte des difficultés auxquelles dut faire face l'association jusqu'à sa constitution officielle en septembre 1934. Dans l'intervalle, María Teresa León n'en fut pas moins affairée, soucieuse d'appliquer les instructions directes du *MORP* et de maintenir la visibilité de l'association. Parmi les activités organisées sous son égide, nous distinguerons la conférence prononcée à l'été 1934 par Margarita Nelken dans le cadre d'une exposition de dessins antifascistes à l'*Ateneo* de Madrid. L'évolution politique de cette dernière est une question complexe à laquelle on accorde depuis quelques années un intérêt croissant⁶³³. En 1934, Margarita Nelken ne s'était pas encore convertie au communisme. Elle ne rejoint les rangs du PCE qu'en décembre 1936⁶³⁴, soit après son exil forcé en URSS. Au moment où elle prononce cette conférence, elle a entamé son deuxième mandat de députée socialiste pour Badajoz et a déjà évolué, face aux faibles mesures engagées par le premier gouvernement républicain, vers un socialisme radical proche de celui de Francisco Largo Caballero. Le fait qu'elle ne soit pas encore membre, en 1934, du PCE explique pourquoi, en dépit du succès d'audience de son intervention, sa participation fut rudement critiquée par le secteur le plus radical de la section espagnole de l'UIER. En dépit

⁶³⁰ DURAND, Jacques, *Le roman d'actualité sous la République de Weimar*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 88.

⁶³¹ BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 7.

⁶³² « [...] plataforma común de [...] defensa de las libertades democráticas y de la cultura »: FUENTES, Victor, *La marcha al pueblo de las letras españolas 1917-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2006, p. 63.

⁶³³ Voir NUÑEZ PÉREZ, María Gloria, *Madrid 1931. Mujeres entre la permanencia y el cambio*, Madrid, Horas y Horas, 1993, p. 151.

⁶³⁴ Selon AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Mailló du 28/04/1964. Rappelons qu'elle en fut exclue en 1942.

des efforts du couple León – Alberti pour la faire prospérer, celle-ci dut bientôt faire face à des difficultés croissantes, minée par des dissensions politiques internes, freinée par la non reconnaissance officielle de Moscou et finalement déclarée illégale dans le cadre de la décisive mais « sanglante répression des Asturies⁶³⁵ ».

Son équivalent français vit le jour en mars 1932. L'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR) participa de la « constitution d'un front d'intellectuels, unis sur les mots d'ordre de la lutte idéologique contre la guerre et le fascisme⁶³⁶ ». Conformément aux nouvelles orientations du *Komintern*, il réunit quelques 500 intellectuels mobilisés contre le fascisme comme Romain Rolland, André Breton, Paul Nizan, Louis Aragon ou Andrée Viollis qui y adhéra en 1933⁶³⁷. Son pivot était Henri Barbusse qui s'est imposé comme un des grands modèles de l'écrivain engagé en fondant dès la fin des années 1910 le groupe « Clarté ». Selon ses désirs, l'AEAR se voulait une association en lien avec la Troisième Internationale, réunissant des intellectuels soucieux de s'associer aux masses prolétariennes au nom d'un humanisme socialiste que tous considéraient comme le seul véritable garant de la liberté des peuples et de la dignité humaine. Les réalisations de l'association furent nombreuses, depuis des *meetings* jusqu'à la publication de *Commune*, revue éditée entre 1933 et 1939 à laquelle collaborèrent, entre autres, Andrée Viollis et Anna Seghers.

Dans le sens de cette hégémonie croissante des communistes dans le domaine culturel, nous soulignerons qu'aux sections nationales de l'UIER vinrent s'ajouter d'autres manifestations également dominées par le PC. Parmi elles se distingue le Comité Amsterdam-Pleyel né, en 1933, de la fusion du congrès pacifiste d'Amsterdam d'août 1932 et du congrès antifasciste européen qui se tint à la salle Pleyel en juin 1933. Aucune des femmes de notre panel ne s'y étant distinguée, nous ne nous y attarderons pas mais tenons à préciser qu'il s'inscrivait dans le processus d'union des forces du progrès contre la guerre et le fascisme, qu'il constituait une vitrine essentielle – au sens de projection publique – de l'action et de l'engagement de l'*intelligentsia* antifasciste européenne et qu'il confirmait l'intromission des communistes dans les cercles intellectuels européens. Le Parti y avait le champ libre dans la mesure où aucune autre force politique n'avait encore réellement prêté attention à un phénomène pourtant rentré dans sa phase de consolidation.

⁶³⁵ « [...] la sangrienta represión de Asturias »: ALTOLAGUIRRE, Manuel, « Prólogo » dans PRADOS, Emilio, *Llanto en la sangre*. Voir FUENTES, Victor, *op. cit.*, p. 62.

⁶³⁶ RACINE, Nicole, « L'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR). La revue 'Commune' et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le mouvement social*, 01-03/1966, p. 29.

Adresse URL : <http://www.jstor.org/pss/3777432>. Consulté le 12 juillet 2012.

⁶³⁷ RACINE, Nicole, « Andrée Viollis » dans MAITRON, Jean (dir), *op. cit.*, p. 279.

4.3.3.1.2.2 - Le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA)

Face à la déferlante fasciste des années 1933-1935, les choses changent. L'impératif de conciliation des gauches s'imposant à l'esprit de tous, les cercles intellectuels multiplient les initiatives, devançant la concrétisation politique de ce front antifasciste.

C'est notamment le cas en France où, sur l'élan de la journée de contre-manifestation du 12 février, le Comité de Vigilance des Intellectuels Antifascistes (CVIA) voit le jour plusieurs mois avant la signature, par les socialistes et les communistes, du Pacte d'unité d'action du 27 juillet 1934⁶³⁸. Il est fondé sous le triple patronage du philosophe radical Alain, de l'ethnologue socialiste Paul Rivet et de Paul Langevin, communiste et directeur du musée d'Ethnologie. Le 5 mars, ils publient le manifeste « Aux travailleurs ». Ils y appellent, au-delà de toute divergence, à l'union autour de la défense des droits et des libertés publiques et annoncent la constitution du Comité. Celui-ci attire rapidement des milliers de journalistes, médecins, ingénieurs, avocats, artistes ou encore instituteurs, un succès qui contrarie les plans du PCF. Parmi les premiers mobilisés figurent André Malraux et Andrée Viollis dont la correspondance du printemps 1934 conserve la trace de son implication dans un organisme qu'elle érige au rang de « plate-forme défensive de l'antifascisme⁶³⁹ ». Il faut dire, comme le souligne Anne Renoult, que « la mission du CVIA rejoint ses préoccupations professionnelles⁶⁴⁰ », soit informer de façon précise et objective, éduquer et œuvrer, en dehors de tout intérêt financier ou politique, à un rapprochement avec les organisations ouvrières.

L'unité du CVIA n'est cependant que de façade. La signature du pacte d'alliance franco-soviétique de mai 1935 puis les journées d'agitation communiste dans les usines accentuent bientôt les dissensions croissantes entre les diverses tendances qui s'y côtoient. Le discours des communistes ou communistes du Comité, favorables à la rigueur stalinienne, indispose au point de pousser les pacifistes à la riposte.

Le cas de Simone Weil nous en fournit la preuve. Membre du CVIA et collaboratrice fréquente de son organe d'expression *Vigilance*, elle est de ceux qui voient d'un mauvais œil cette intromission croissante du PC. Initialement séduite par l'inspiration pacifiste du Comité, elle appartient, selon la typologie établie par Michel Winock, aux « antifascistes intérieurs⁶⁴¹ » pour qui la lutte contre les tendances fascistes s'inscrit essentiellement sur le

⁶³⁸ Voir RACINE, Nicole, « Le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes » dans SIRINELLI, Jean-François (dir), *Dictionnaire historique de la vie politique française*, Paris, PUF, 1995.

⁶³⁹ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, Corr. 120, f. 224, lettre d'Andrée Viollis, 12/04/1934.

⁶⁴⁰ RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 131.

⁶⁴¹ WINOCK, Michel, *op. cit.*, p. 305.

plan national. En 1935, elle marque sa réprobation en s'associant au Comité de Liaison contre la Guerre et l'Union Sacrée fondé cette même année et regroupant, outre de nombreux écrivains, l'Union Anarchiste, la Solidarité Internationale Antifasciste, la gauche socialiste de Marceau Pivert, des trotskystes, les syndicalistes révolutionnaires de Pierre Monatte et quelques libertaires⁶⁴². Cette participation aux allures de dissidence témoigne, sur le plan personnel, de l'attrait exercé sur Simone Weil par un antifascisme plus « révolutionnaire⁶⁴³ ». Elle traduit également, dans une optique plus générale, l'échec de la tentative d'annexion du CVIA par le PC qui se solda par le départ de la branche communiste lors du congrès de juin 1936.

4.3.3.1.2.3 - Du premier Congrès des Écrivains Soviétiques à l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture (AIEDC)

Cet échec n'en détournait pas pour autant l'URSS de son objectif : « conquérir des positions dans le monde intellectuel et artistique [européen] qu'elle considérait un fort potentiel d'influence sur la situation politique et sur les masses⁶⁴⁴ ». En 1934 et 1935, elle accentua son action et renforça sa mainmise sur la machine intellectuelle européenne comme en attestent les deux dernières manifestations vers lesquelles convergèrent des Espagnoles et des étrangères.

La première est le premier Congrès des Écrivains Soviétiques qui se tint dans la salle des Colonnes de la Maison des syndicats de Moscou du 17 au 31 août 1934. Pour prendre la pleine mesure de cet événement, il est bon de revenir sur la création de l'Association Russe des Écrivains Prolétariens, d'abord *VAPP* selon l'acronyme russe puis *RAPP* à partir de 1928. Constituée d'écrivains révolutionnaires, prolétariens ou encore autonomes, elle avait pour objectif de « transformer la littérature en une organisation entièrement dirigée, composée d'ouvriers de choc semi-instruits qui remplaceraient les écrivains qui se soumettaient mal⁶⁴⁵ »,

⁶⁴² Elle participa notamment à la réunion du Comité qui se tint le 28 septembre 1935 à Paris : *Idem*, p. 306.

⁶⁴³ Là encore, nous utilisons la terminologie de Michel WINOCK.

⁶⁴⁴ « [...] conquistar posiciones en el mundo intelectual y artístico [europeo] al considerarlo un fuerte potencial de influencia sobre la situación política y sobre las masas »: KHARITONOVA, Natalia, « La internacional comunista, la MORP y el movimiento de artistas revolucionarios españoles (1931-1934) »..., *op. cit.*, p. 4-5.

⁶⁴⁵ NIQUEUX, Michel, « Dobrenko Evgenij, *Формовка советского писателя : социальные и эстетические истоки советской литературной культуры* », *Revue des études slaves*, 2000, vol. 72, n° 3, p. 627-630.

Adresse URL :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/slave_00802557_2000_num_72_3_6692_t1_0627_0000_2. Consulté le 19 juin 2012.

ce qui faisait davantage d'elle une organisation politique que littéraire. Aux yeux de ses membres, la culture prolétarienne devait se substituer à la féodale et bourgeoise pour contribuer à l'édification du socialisme et il revenait à la *RAPP* de mobiliser dans ce sens. En dépit de son efficacité, elle fut dissoute en 1932 sur ordre du Comité Central du PCUS. L'heure était alors, en URSS, à l'institutionnalisation de la littérature, ce qui passait par la réunion, dans un organisme unique et officiel, de tous les groupements existants. Celui-ci prit le nom d'Union des Écrivains, organisme élitiste dont l'adhésion à la politique du Parti fut proclamée lors de son premier Congrès d'août 1934. Celui-ci réunit des écrivains de diverses origines dont Vladimir Pozner, Ilya Ehrenbourg, Paul Nizan, Louis Aragon, Jean-Richard Bloch et André Malraux. Ce dernier, qui figurait parmi les seuls non-communistes du congrès, était venu accompagné de Clara. Ce séjour fut pour elle l'occasion de pénétrer plus encore une réalité soviétique qu'elle avait touchée du doigt lors de haltes en 1929 et 1931. Pour ce faire, quand elle ne servait pas – déjà – de traductrice à son compagnon, elle visita des crèches, se rendit dans des usines et tenta d'en côtoyer les ouvriers. De ces expériences, elle tira une impression mitigée et de sérieuses réserves à l'endroit d'un régime soviétique dont la réalité ne correspondait en rien à la vision idéale qu'elle s'en était forgée. Dans ce sens, sa biographe Dominique Bona affirme que c'est un « Retour d'URSS » avant la lettre que connut dès 1934 cette « camarade [...] sans la carte⁶⁴⁶ ». Cette thèse est certes corroborée par le rapprochement postérieur de cette dernière avec les anarcho-syndicalistes – en Espagne notamment – mais elle ne doit pas nous faire perdre de vue l'un des facteurs essentiels dans l'évolution idéologique de Clara Malraux : son désir croissant de défier, pour ainsi retenir son attention, les prises de position de son compagnon.

Sa présence à Moscou en 1934 n'en confirme pas moins l'importance du voyage comme élément central de l'arsenal de propagande soviétique et du rassemblement comme manifestation alors presque ritualisée de la résistance intellectuelle au fascisme. Le discours de Rafael Alberti au Congrès de 1934 est dans ce sens éclairant du rôle de propagandiste, d'informateur, de porte-parole et de témoin qu'il entendait jouer. Il rendit compte, depuis cette tribune moscovite, de la situation des écrivains espagnols, victimes de la censure et de la pression exercée par le gouvernement Lerroux. L'exemple national servait dans la bouche du poète d'assise à un engagement communiste que María Teresa León, alors présente à ses côtés, tendait encore à exalter plusieurs décennies après les faits. Dans *Memoria de la melancolía*,

⁶⁴⁶ BONA, Dominique, *op. cit.*, p. 254.

elle livre un récit apologétique d'un congrès selon elle « exemplaire » car il avait mis en évidence « l'unité [du] peuple et [de la] culture⁶⁴⁷ ».

Ce binôme devient à partir de 1935 le maître mot du tourbillon de réunions, de congrès, de *meetings* et de conférences organisés par les cercles intellectuels européens. Bien qu'inscrit sous les auspices de l'Internationale Communiste, ce phénomène de regroupement s'articule officiellement autour de la défense de l'antifascisme et des valeurs démocratiques. Il s'agit, à des fins d'efficacité, de passer outre les divergences et de promouvoir l'alliance de tous les intellectuels de gauche au nom de la liberté, de la justice et de la culture. Celle-ci est alors érigée en étendard, en moteur et en cause comme l'illustre la tenue du I^{er} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture à Paris du 21 au 25 juin 1935.

Cette rencontre au titre éloquent constitua un point culminant du processus qui nous occupe. Dans un souci de cohérence, nous ne nous attarderons pas ici sur la teneur de ce Congrès qui sera par la suite étudié comme antécédent direct au II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture de juillet 1937⁶⁴⁸. Nous en signalerons cependant les conséquences directes, à savoir la création de l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture (AIEDC). Dotée d'un *praesidium* international de 12 membres (H. Barbusse, R. Rolland, A. Gide, H. Mann, T. Mann, M. Gorki, A. Huxley, E.M. Forster, B. Shaw, S. Lewis, S. Lagerlöf, R. del Valle Inclán), l'AIEDC se composait de sections nationales chargées de promouvoir, dans chacun des pays représentés, la lutte antifasciste. La section française était animée par Jean Cassou, Julien Benda, André Chamson, Jean Giono, Jean Guéhenno et André Malraux. L'Anglaise comptait parmi ses membres les plus actifs Aldous Huxley, Bernard Shaw ou en encore Edward Morgan Forster. En Espagne, des démarches furent entreprises dans ce sens dès le mois d'avril 1936 mais la constitution officielle de la *Alianza de Intelectuales Antifascistas* [Alliance des Intellectuels Antifascistes] (AIA) ne se produisit qu'à la fin du mois de juillet 1936, alors que la guerre d'Espagne avait déjà commencé. Le 30 juillet, le journal madrilène *La Voz* publia un manifeste proche de la déclaration d'intention, véritable acte de naissance de la AIA que nous avons choisi de reproduire en intégralité :

⁶⁴⁷ « [...] ejemplar [...] la unidad pueblo y cultura » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 122.

⁶⁴⁸ Voir *infra*, p. 509 et s.

Se ha producido en toda España una explosión de barbarie en que las viejas formas de la reacción del pasado han tomado nuevo y más poderoso empuje, como si alcanzasen una suprema expresión histórica al integrarse en el fascismo.

Este levantamiento criminal de militarismo, clericalismo y aristocratismo de casta contra la República democrática, contra el pueblo, representado por su Gobierno de Frente Popular, ha encontrado en los procedimientos fascistas la novedad de fortalecer todos aquellos elementos mortales de nuestra Historia, que por su descomposición lenta venían corrompiendo y envenenando al pueblo en su afán activo de crear una nueva vida española. Contra la auténtica España popular se ha precipitado para destruirla o corromperla, envileciéndola con una esclavitud embrutecedora y sangrienta, como la represión asturiana, este criminal empeño de una gran parte del Ejército, que al traicionar a la República lo ha hecho de tal modo que ha desenmascarado la culpabilidad de su intención, agravándola con la de traicionarse a sí mismo en la falsedad de los ideales patrióticos que se decía defender, sacrificando la dignidad internacional de España y ensangrentando y destruyendo el suelo sagrado de su Historia. Y esto con tal ímpetu desesperado, demoledor, suicida, que la trágica responsabilidad delictiva de sus dirigentes lo ha determinado con características vesánicas de crueldad y de destrucción acaso jamás conocidas en España; en una palabra: fascistas.

Contra este monstruoso estallido del fascismo, que tan espantosa evidencia ha logrado ahora en España, nosotros, escritores, artistas, investigadores científicos, hombres de actividad intelectual, en suma, agrupados para defender la cultura en todos sus valores nacionales y universales de tradición y creación constante, declaramos nuestra unión total, nuestra identificación plena y activa con el pueblo, que lucha gloriosamente al lado del Gobierno del Frente Popular defendiendo los verdaderos valores de la inteligencia, al defender nuestra libertad y dignidad humana, como siempre hizo, abriendo heroicamente paso, con su independencia, a la verdadera continuidad de nuestra cultura, que fue popular siempre, y a todas las posibilidades creadoras de España en el porvenir⁶⁴⁹.

L'AIA, tout comme les autres comités nationaux de l'AIEDC, se voulait une plateforme de rassemblement, de mobilisation et d'action. Le fait que Rosa Chacel et María Zambrano figurent parmi les 61 signataires initiaux est dans ce sens riche d'enseignements. En premier lieu, leur présence fait écho à la conception large de l'intellectuel vulgarisée par le manifeste. En second lieu, elle tranche avec l'hégémonie communiste habituelle et accentue l'absence de María Teresa León qui fut retenue à Ibiza jusqu'au 11 août et s'empresse, une fois de retour à Madrid, de rejoindre le 7 de la rue *Marqués del Duero*⁶⁵⁰, siège de la AIA au sein de laquelle, comme nous le verrons, elle assumait pendant la guerre de considérables responsabilités. La présence des deux « écrivaines » pose donc l'AIEDC non pas comme un nouvel instrument aux mains des seuls communistes mais comme le creuset d'une dynamique

⁶⁴⁹ ABELLÁN, José Luis, *Ensayo sobre las dos Españas. Una voz de esperanza*, Madrid, Ediciones Península, 2011, [s.p].

⁶⁵⁰ María Teresa León, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 281.

collaborative entre tous les opposants au fascisme. Dans la première moitié des années 1930, l'antifascisme était un ciment aussi fédérateur que pluriel, ce qui permit à chacune de ces femmes d'y investir son idéal et ses valeurs.

4.3.3.2 - Les alternatives au communisme

Bien des Espagnoles et étrangères n'ont pas encore été mentionnées. Elles étaient pourtant bien sensibles aux maux et aux rapports de force de leur temps, soucieuses du sort de l'Europe troublée de la première moitié des années 1930.

Leur intervention dans ce domaine prit des chemins détournés dans lesquels il faut, nous semble-t-il, voir une preuve supplémentaire de leur attachement commun à la liberté et à l'usage de la liberté.

4.3.3.2.1 - La passion de la liberté

Elles partageaient une vision de l'engagement comme prise de position et action menées à l'abri de tout dogmatisme. Les partis étaient à leurs yeux douteux quand à leur efficacité, leur contenu idéologique et leurs pratiques.

Clara Malraux aurait ainsi dissuadé son compagnon d'adhérer en 1936 au PCF, estimant que le « chemin [...] pris par les communistes [n'était que le fruit d'une] logique née de constants reniements⁶⁵¹ ». De la même façon, dès les années 1920, Simone Weil se prononça ouvertement contre la dégénération autoritaire et bureaucratique, une réprobation à laquelle elle donna dans la décennie suivante une dimension concrète. Dès septembre 1931, elle se rapprocha comme nous le soulignons, des milieux anarchistes et syndicalistes révolutionnaires, soit un secteur de gauche critique à l'égard des communistes et des pressions exercées par ces derniers sur le gouvernement en vue d'un alignement sur les intérêts de l'URSS. Son positionnement fréquent, dans les études qui lui furent consacrées ces dernières années, « à l'extrême gauche de l'échiquier politique⁶⁵² » est par conséquent paradoxal. Même

⁶⁵¹ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas. t 5 : La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 51-52.

⁶⁵² MASSIPE, Alexandre, « Simone Weil et la guerre d'Espagne : l'idéal révolutionnaire à l'épreuve du réel » dans *ADEN. Paul Nizan et les années trente*, N° 9 « Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939) 2è volume », Bruxelles, Éditions ADEN, 2010, p. 76.

si elle développa et mit en pratique une conception de l'action syndicale indépendante de tout parti, ouvrieriste et axée sur l'éducation au point d'adhérer à l'UGT en 1933, elle s'abstint toujours de prendre part aux diverses campagnes de sensibilisation et de mobilisation.

Les deux exemples majeurs sur ce point restent à notre sens ceux d'Anna Seghers et d'Agnia Barto.

La première semble avoir peiné à se conformer aux consignes de l'UIER qu'elle avait intégrée dès sa fondation, en 1928. Dans les premières années qui suivirent cette adhésion, un fossé se creusa entre ses propres attentes et celles des nouveaux cercles qu'elle fréquentait pourtant assidûment. C'est du moins l'impression qui se dégage d'un article paru en 1931 dans l'organe de l'Association d'Écrivains Prolétariens Révolutionnaires d'Allemagne, *Die Linkskurve*. Il y est question de savoir « [p]our qui Anna Seghers écrit-elle » et on lui reproche de le faire « [u]niquement pour son propre plaisir » dans la mesure où son livre ne parvient pas à parler « clairement, sans ambiguïté et de façon convaincante⁶⁵³ ». Est-ce vraiment là la preuve de sa désapprobation, de son refus conscient d'appliquer les consignes ? Ou ne devons-nous pas plutôt y voir un indice des difficultés qu'elle rencontrait alors pour se dégager de l'influence de la tradition comme tendent à le prouver les thématiques de ses deux ouvrages de 1932 et 1933, *Die Gefährten* et *Der Kopflohn*, à savoir respectivement les sacrifices individuels lors de la révolution russe et les réfugiés politiques ?

Le cas d'Agnia Barto est plus complexe encore car inscrit de part en part dans le berceau de ce phénomène d'intromission communiste : l'URSS. Poétesse du régime dont il n'est par conséquent pas nécessaire de préciser l'orientation politique, Agnia Barto mit très rapidement au cœur de sa production des thèmes en rapport avec les piliers de l'idéologie soviétique. De plus, sa démarche créative était elle aussi pleinement fidèle à la valorisation par le régime des contacts entre un intellectuel « ingénieur des âmes » et les diverses composantes de la société. En amont de chaque œuvre, elle visitait des écoles, des internats et des camps de pionniers, prêtant l'oreille aux remarques et aux commentaires de jeunes soviétiques afin de « savoir ce qui les intéress[ait], [...] les passionn[ait], connaître leur mentalité⁶⁵⁴ ». Cette « nouvelle méthode d'investigation⁶⁵⁵ » lui valut d'être saluée dès les années 1920 pour sa discipline et eut pour effet de relâcher, dans une certaine mesure, la pression exercée sur elle. Elle put dès lors traiter de thèmes auparavant « jamais abordé[s] de

⁶⁵³ « For whom does Anna Seghers write ? Only for her own enjoyment [...] not speak clearly, unambiguously and convincingly » : cité dans BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 6.

⁶⁵⁴ BARTO, Agnia, « De la poésie pour les enfants » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *op. cit.*, p.188.

⁶⁵⁵ *Idem*, p 189.

façon aussi accessible⁶⁵⁶ » et parvint finalement, dans les limites fixées par le régime soviétique, à imposer sa conception de l'écriture pour enfants. Ces deux derniers exemples mettent en évidence le lien étroit existant, pour les femmes de notre corpus, entre le politico-idéologique et le littéraire et pointent du doigt la question de l'usage fait, pendant un conflit tel que la guerre d'Espagne, de l'écriture.

Pour elles, l'affiliation était synonyme de discipline, de mise à l'épreuve, deux notions bien peu compatibles avec l'esprit d'indiscipline et de rébellion qui les avait poussées à poursuivre des études supérieures, à rejeter les conventions de leur milieu d'origine, à écrire ou encore à s'engager en faveur des communautés opprimées. L'expression d'un soutien à l'égard de tout parti, de toute tendance ou de tout idéal ne pouvait donc relever pour elles que d'un choix personnel, d'un acte d'affirmation de soi. La première moitié des années 1930 fut dans ce sens un tournant dans leurs trajectoires puisqu'elles s'y déterminèrent idéologiquement et politiquement et assumèrent un engagement qui aboutit à leur implication commune auprès des républicains en guerre. Cet engagement, toutes l'estimaient nécessaire et l'érigèrent, plus encore qu'en fruit d'une « conscience [...] réflexive⁶⁵⁷ », en devoir.

4.3.3.2.2 - Le républicanisme

Toutes les Espagnoles font significativement le choix d'un républicanisme qui établit un lien indissociable entre le politique, l'éthique et le spirituel. A la différence de beaucoup de leurs homologues masculins, il ne signifie pas pour elles de se soumettre à une discipline de parti.

L'avènement de la Seconde République, en avril 1931, est synonyme de modernisation et d'euphorisation. Il apparaît aux yeux de la communauté intellectuelle comme un moment de « plénitude⁶⁵⁸ ». De nombreuses études⁶⁵⁹ ont souligné le lien étroit

⁶⁵⁶ DIMITRIEVA, Valentina, « La poétesse Agnia Barto » dans *Id*, p. 181.

⁶⁵⁷ « conciencia [...] reflexiva »: ZAMBRANO, María « El auténtico romanticismo », *El Liberal*, 12/07/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, *op. cit.*, p. 83.

⁶⁵⁸ « plenitud »: AUBERT, Paul, « Los intelectuales y la Segunda República »..., *op. cit.*, p. 105.

⁶⁵⁹ GARCIA DELGADO, J. Luis (éd), *Los orígenes culturales de la II República*, Madrid, Siglo XXI, 1993; AUBERT, Paul, *op. cit.*, p. 130.

⁶⁵⁹ PÉREZ, Josef, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996 ; BÉCARUD, Jean et LÓPEZ CAMPILLO, Evelyne, *Los intelectuales españoles durante la II República*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1978; TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Medio siglo de cultura española (1885-1936)*, Madrid, Tecnos, 1970, chapitres 4 à 6; SERRANO, Carlos et SALAÜN, Serge, *Los felices años veinte. España, crisis y modernidad*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

ayant existé entre le nouveau régime et des intellectuels « pères de la Patrie⁶⁶⁰ » au point de voir aujourd'hui communément admise la formule d'Azorín de « République des intellectuels⁶⁶¹ ». L'histoire de ces derniers se confond « avec leur lutte pour la démocratisation de l'Espagne⁶⁶² » et le nouveau régime instauré le 14 avril 1931, outre être considéré par beaucoup comme le fruit de leurs efforts, s'accompagna d'une période exceptionnelle en termes de création intellectuelle et artistique, « *la Edad de plata*⁶⁶³ » dans laquelle ils furent par ailleurs chargés de postes à responsabilités.

Ce regroupement et cette présence historiques parmi les cercles dirigeants ne doivent toutefois pas faire oublier que la République fut avant tout un symbole pour la communauté intellectuelle espagnole, un idéal auquel ces femmes adhèrent elles aussi rapidement.

Dès les années 1920, María Zambrano assume et revendique son républicanisme en en faisant la promotion dans *El Liberal*. Sa solide conscience politique transparaît dans une série d'articles de 1928 où elle expose clairement son idéal de liberté démocratique, d'égalité et de respect des « hautes valeurs morales et culturelles⁶⁶⁴ ». Soit une détermination précoce qui ne la détourne pas de ses principes. Elle ne donna jamais à ses convictions une dimension militante, faisant remarquer à José Luis Abellán dans une lettre du 1^{er} mars 1956 : « Je n'ai appartenu à aucun parti⁶⁶⁵ ». Plus tardivement mais de façon tout aussi ferme, Concha Méndez Cuesta, Carmen Conde, Rosa Chacel et Ernestina de Champourcin manifestèrent une sensibilité républicaine. Pour la première, c'était, dans les années 1930, la seule option envisageable dans la mesure où, comme elle l'affirme dans *Memorias armadas, memorias habladas*, elle et son compagnon, Manuel Altolaguirre, étaient alors radicalement opposés à « l'infiltration de [l'] idéologie [communiste] en Espagne⁶⁶⁶ ». La dernière s'éloigna, elle, par ce biais d'un environnement familial de convictions monarchistes dont elle se détourna plus radicalement encore lors de la guerre d'Espagne.

La seule à avoir été tiraillée par le dilemme auquel bien des membres de la communauté intellectuelle espagnole furent alors confrontés, à savoir choisir entre « le désir

⁶⁶⁰ « padres de la Patria » : AUBERT, Paul, *op. cit.*, p. 108.

⁶⁶¹ AZORÍN, « Estafeta de alcance: La República es de los intelectuales », *Crisol*, 04/06/1931.

⁶⁶² « La historia de los intelectuales se confunde [...] con la de su lucha por la democratización de España » : AUBERT, Paul, *op. cit.*, p. 25.

⁶⁶³ MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999; LAÍN ENTRALGO, Pedro, *La Edad de plata de la cultura española, 1898-1936*, Madrid, Espasa-Calpe, 1994.

⁶⁶⁴ « al servicio de los altos valores morales y culturales, al servicio del espíritu » : ZAMBRANO, María, « Hemos hecho alusión », *El Liberal*, 26/07/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, *op. cit.*, p. 16.

⁶⁶⁵ « No ha pertenecido a ningún partido » : ABELLÁN, José Luis, *María Zambrano : una pensadora de nuestro tiempo*, Barcelona, Anthropos Editorial, 2006, p. 102.

⁶⁶⁶ « la infiltración de [la] ideología [comunista] en España » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 99.

de préserver [sa] liberté pour ne pas se voir accusée de servilité envers le nouveau pouvoir et le besoin de ne pas donner d'arguments aux ennemis de la République⁶⁶⁷ », fut Isabel Oyarzábal de Palencia. Convaincue depuis de longues années du sentiment antimonarchique de la population⁶⁶⁸, elle avait préféré, sous la dictature de Miguel Primo de Rivera (1923-1930) se consacrer à ses activités de conférencière et d'auteure mais se détermina facilement, une fois le nouveau régime établi. La Seconde République la vit intégrer les rangs du PSOE et de l'UGT dès 1931⁶⁶⁹ et se révéler, entre 1931 et 1933, une « fonctionnaire inconditionnelle du gouvernement [...] républicain⁶⁷⁰ ». L'éducation, la santé et l'action sociale furent autant de domaines où, comme nous l'avons vu, elle se distingua rapidement. Cette adhésion et cet activisme s'inscrivaient, à titre personnel, dans la lignée d'un activisme politique croissant depuis les années 1920 et éclairent une nouvelle fois, dans une perspective de genre, les opportunités offertes par le républicanisme aux femmes en termes de participation directe à la vie politique et citoyenne.

Quelle qu'ait été la visibilité de leur républicanisme, toutes y investirent leurs espoirs, leurs préoccupations et leur énergie, manifestant à son égard une « authentique crédulité⁶⁷¹ ». Cette formule de Carmen Conde reflète un phénomène généralisé entre les intellectuels antifascistes européens des années 1930 : la sentimentalité de leurs convictions. Ils manifestèrent face aux réalités et aux causes de leur temps un enthousiasme qui, s'il s'apparentait en définitive souvent à de l'ignorance, suffisait à compenser leur manque de formation.

Par conséquent, même si les Espagnoles et les étrangères proches ou affiliées au PC mais peu au fait de la théorie marxiste se distinguaient par leur inscription dans des associations d'inspiration communiste, toutes n'en connurent pas moins un tournant essentiel dans leur trajectoire. La première moitié des années 1930 fut pour toutes une période de quête identitaire d'un point de vue politico-idéologique et, à l'échelle collective, une étape essentielle dans la consolidation d'une conception de l'engagement incompatible avec l'idée de renoncement. A l'instar de leurs homologues masculins, elles intégrèrent alors l'ordre de l'engagement politique même si, pour celles affiliées au PC, celui-ci s'avéra beaucoup plus

⁶⁶⁷ « [...] el deseo de preservar su libertad para no verse acusad[a] de servilidad para con el nuevo poder y la necesidad de no dar argumentos a los enemigos de la República »: AUBERT, Paul, *op. cit.*, p. 130.

⁶⁶⁸ Voir OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 152.

⁶⁶⁹ AMAE, R-1021, Exp 3 : réponse d'Isabel Oyarzábal de Palencia à une circulaire du 29 juillet 1937.

⁶⁷⁰ « las más destacadas figuras el feminismo español »: reproduit dans MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *op. cit.*, p. 162.

⁶⁷¹ « auténtica credulidad »: CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1)..., *op. cit.*, p. 117.

exigeant⁶⁷². La question de leur politisation et de leur association à une élite intellectuelle de gauche anticonformiste et antibourgeoise renvoie dans ce sens à celle, plus générale et plus délicate, de la conception de l'intellectuel. Quel sens donner, dans leur cas, à ce terme ? Et pourquoi pouvons-nous affirmer que c'est précisément une fois cette étape de politisation atteinte qu'elles purent être considérées comme des intellectuelles ?

4.4 - Vers une définition de l'intellectuel(le)

La notion d'intellectuel est assumée de façon générale. Elle n'a dans ce sens rien de problématique.

Cette assurance conceptuelle n'est qu'apparente. Les multiples et vaines tentatives des diverses disciplines académiques pour en donner une définition sans équivoque en constituent la preuve. Ces propositions ont connu un nouvel essor à partir des années 1970, période à laquelle l'intellectuel a fait son grand retour comme sujet d'étude et suscité pléthore de travaux. Nous ne saurions prétendre les passer tous en revue, un tel étalage n'ayant de sens que celui d'un exercice d'érudition selon nous aussi prétentieux que stérile. Afin de dépasser le flou conceptuel qui entoure ce terme d'usage si fréquent qu'il finit par disparaître derrière les contradictions, le plus judicieux nous a semblé de partir de la plus grande d'entre elles, soit l'opposition entre les gardiens de la connaissance objective et les défenseurs de l'engagement.

C'est de cette seconde tendance que relève le portrait que nous tentons de dresser et que nous aspirons maintenant à préciser. Préciser et non pas parachever dans le sens où il ne s'agit pas pour nous de proposer ici un postulat de recherche définitif mais bien de mettre en lumière certains aspects qui sauront, nous l'espérons, ouvrir de nouvelles pistes aux futurs chercheurs qu'un tel questionnement pourrait encourager.

Dans le but d'amorcer la présentation de ce que nous entendrons dorénavant par « intellectuelles », nous nous arrêterons sur les trois points d'achoppement majeurs des études consacrées à la figure de l'intellectuel.

Tout d'abord, leur caractère endogène. L'histoire des intellectuels a longtemps été une science de la déformation dans le sens de l'autodéfinition et de l'autodétermination.

⁶⁷² Nous nous appuyons ici sur PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Éditions du Seuil, 1993, p. 257.

Ensuite, leur tendance contemporaine à donner à la notion « un sens neutre et générique⁶⁷³ » peu à même de cerner les modalités d'action concrètes des intellectuels et surtout, les contextes sociaux dans lesquels elles s'inscrivent.

Enfin, une prudence proche de la frilosité au moment de traiter un sujet « tabou car d'histoire proche et à forte teneur idéologique⁶⁷⁴ » et que seul un ébranlement profond a permis d'envisager plus librement. L'une des conséquences de cette désacralisation a été l'ouverture du concept aux femmes qui, longtemps, n'ont pas trouvé leur place dans l'historiographie. Loin de la masculinité supposée du concept, l'ajout d'un simple « e » muet a permis de réintégrer les femmes à l'histoire de la communauté et d'envisager les intellectuels comme groupe et comme acteurs de l'histoire non plus dans un sens restrictif mais diversifié en matière de genre.

4.4.1 - Les intellectuelles comme membres d'un groupe ou d'une catégorie sociale

Le terme 'intellectuel' a à peine plus d'un siècle d'usage courant. Il est pourtant devenu un motif récurrent des discours historique, politique, idéologique, sociologique et même psychologique.

En tant que catégorie sociale déterminée, les intellectuels sont apparus en Europe de façon progressive et inégale tout au long du XIX^{ème} siècle⁶⁷⁵. Ils existaient certes depuis le Haut Moyen Age mais constituaient un milieu uniquement défini par l'alliance de la réflexion personnelle et de sa diffusion. Ou pour reprendre la formule de Jacques Le Goff, un groupe d'individus faisant « métier de penser et d'enseigner leur pensée⁶⁷⁶ ». Cette absence de notion englobante avait pour effet de les priver d'une identité claire, même s'il existait entre eux des traits structurants évidents⁶⁷⁷.

Il faut attendre 1898 et l'Affaire Dreyfus pour que cette appellation et ce concept surgissent. L'emploi de ce qui est alors un néologisme remonte au « Manifeste des intellectuels en faveur du capitaine Dreyfus », publié le 14 janvier 1898 dans le journal républicain socialiste *L'Aurore*. Derrière ce terme, se cachent tous les écrivains et professeurs

⁶⁷³ « un sentido neutro y genérico » : PECOURT, Juan, *Los intelectuales y la Transición política*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 2008, p. 20.

⁶⁷⁴ SIRINELLI, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Gallimard, 1990. p. 14.

⁶⁷⁵ Sur ce point, voir CHARLE, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIX^{ème}. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

⁶⁷⁶ LE GOFF, Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 4.

⁶⁷⁷ Voir CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900...*, *op. cit.*, p. 63.

français qui prennent la défense du capitaine Alfred Dreyfus, condamné en décembre 1894 à la déportation pour espionnage. Cette déclaration collective fait suite à la publication, dans le numéro de la veille, du célèbre « J'accuse », lettre ouverte adressée par Émile Zola au président de la III^{ème} République française, Félix Faure. A travers elle, l'auteur de *L'Assommoir* initie et prend la tête d'un mouvement qui marque la conjonction des avant-gardes politique, scientifique et littéraire confrontées à la crise des deux dernières décennies du XIX^{ème} siècle. Entre 1880 et 1900, la France est le théâtre d'« une remise en cause des dimensions mêmes du champ intellectuel, de ses structures et de ses règles de fonctionnement⁶⁷⁸ ». Dans ce sens, l'Affaire cristallise le besoin d'une nouvelle identité et d'un point de ralliement que l'emploi du terme dans sa forme masculin pluriel illustre significativement⁶⁷⁹. Les 'intellectuels', qui connaissent alors une phase d'expansion en termes de professions, de publics et de champs de contestation, veulent désormais faire entendre leur voix et peser dans les débats de leur temps.

Parmi les imprécisions qui entourent le groupe 'intellectuels' figure sa composition. Les professions qu'il recouvre varient selon les pays et les époques, ce qui prouve à quel point la question du recrutement social ne suffit pas à définir le terme. Comme nous l'avons vu avec le CVIA, les associations créées dans la première moitié des années 1930 colportent une définition sociale large de l'« intellectuel ». En se montrant ouvertes à toutes les catégories, elles permettent aux sculpteurs, architectes, peintres, écrivains, ingénieurs, professeurs, compositeurs, médecins, journalistes et autres archivistes de se reconnaître en elles, quel que soit leur degré d'implication et de notoriété.

Qu'en est-il des femmes de notre corpus ? Et quel sens donnent-elles au terme, socialement parlant ? Chez bon nombre d'entre elles, cette dynamique agrégative – élevée face à l'avancée des fascismes au rang d'impératif – est présente. María Teresa León loue par exemple l'union des « écrivains, peintres, architectes, médecins, maîtres [et] ingénieurs⁶⁸⁰ ». Cette largesse répond à notre sens à une double motivation: d'une part, elle signifie la mise en pratique, dans un combat qu'elles savent difficile, du célèbre adage « l'union fait la force » et d'autre part, elle compense, par la légitimité qu'elle leur octroie, un manque de

⁶⁷⁸ *Idem*, p. 20-21.

⁶⁷⁹ Voir CHARLE, Christophe, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994; PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Éditions du Seuil, 1993; DAMAMME, Dominique, « Sur les intellectuels en Europe: politique et culture », *Revue française de science politique*, 47^{ème} année n°1, 1997, Paris.

⁶⁸⁰ « los escritores, los pintores, los arquitectos, los médicos, los maestros, los ingenieros »: LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra (Noticias sobre el Salvamento del Tesoro Artístico)*, Madrid, Editorial Hispamérica, 1977, p. 24.

reconnaissance et d'estime d'elles-mêmes parfois flagrant⁶⁸¹. Dans ce sens, en s'intégrant à des regroupements d'intellectuels, Espagnoles et étrangères parachèvent leur passage d'un savoir à usage privé à l'expression publique d'un point de vue. Leur attitude relève d'un processus de « détournement d'influence⁶⁸² » propre aux intellectuels qui trouvent dans leurs compétences un point d'appui essentiel, un gage de crédibilité et donc la source d'un prestige qui autorise à prendre publiquement position.

La mise en regard de leurs trajectoires montre toutefois qu'au-delà de la caution qu'elles apportent à un large recrutement socioprofessionnel, elles appartiennent toutes aux classes dominantes. Cette origine renvoie à la dichotomie bourdieusienne « dominants »/« dominés » et à l'idée du sociologue selon laquelle les intellectuels font partie des premiers⁶⁸³. Plus précisément encore, toutes relèvent de l'élite intellectuelle ou, selon la formule d'Henri Bérenger, de la « rare aristocratie de la pensée⁶⁸⁴ ». Cette extraction pose, comme nous le soulignons en introduction, la question de la représentativité.

Nous tenons une nouvelle fois à préciser qu'il s'agit là d'un choix conscient. D'un point de vue méthodologique, ce critère nous a permis de délimiter notre champ d'investigation en articulant notre réflexion autour d'une conception précise de l'intellectuel par opposition au travailleur de l'intellect qui, lui, ne crée pas et n'intervient que dans l'administration, la diffusion et l'explication de la culture⁶⁸⁵. D'un point de vue historique, le prisme de la guerre d'Espagne s'accompagne d'une atténuation des barrières sociales qui suffit, à notre sens, à remettre en question l'explication structurelle de la formation historique des intellectuels développée par Antonio Gramsci. Si, comme l'affirme l'intellectuel marxiste emprisonné par le régime mussolinien, « chaque nouvelle classe engendre et développe à partir de son propre développement⁶⁸⁶ » des intellectuels 'organiques' appelés à lui donner « une homogénéité et une conscience de ses propres fonctions, non seulement dans le contexte économique mais également social et politique [...] »⁶⁸⁷, comment expliquer que l'ensemble des Espagnoles et des étrangères aient, en 1936, pris le parti de défendre la République en guerre et aient, trois ans durant, embrassé la cause d'un peuple dont aucune n'était issue ? La

⁶⁸¹ Voir RENOULT, Anne, *op. cit.*, p. 131.

⁶⁸² BLANCHOT, Maurice, *Les Intellectuels en question*, Paris, Éditions Fourbis, 1996, p. 57.

⁶⁸³ BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art, Genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

⁶⁸⁴ Cité dans GAUDEAUX, Jean-François, *Sartre, l'aventure de l'engagement*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 95.

⁶⁸⁵ Voir MARSAL, Juan, *Los intelectuales políticos*, Madrid, Nueva Visión, 1971, p. 87.

⁶⁸⁶ Cité dans BESSIÈRE, Bernard, *La culture espagnole : les mutations de l'après franquisme (1975-1992)*, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 359. Pour le texte original, voir GRAMSCI, Antonio, *Antonio Gramsci: Antología*, México, Siglo XXI, 1984, p. 388-389.

⁶⁸⁷ *Ibidem*.

réponse réside dans ce qui caractérise à notre sens la figure de l'intellectuel moderne : l'engagement.

4.4.2 - L'intellectuel moderne comme être d'engagement

La question de la dimension sociale des intellectuels est capitale. Elle détermine l'ensemble de leurs prises de position, leur mode de mobilisation et les formes de leur engagement⁶⁸⁸. La position qu'ils occupent au sein de la société n'est jamais neutre. Elle implique, de même que l'appartenance à un collectif uni et cohérent, un certain schéma de perception du monde et de la société, un système donné de représentations, de rapports sociaux et de pratiques.

En d'autres termes, pour situer pleinement l'intellectuel, il faut avoir bien à l'esprit son implantation, son enracinement dans une époque et une culture précises. Celles-ci sont le socle de ses prises de parti, ce qui ouvre à l'irréductible historicité de la catégorie à laquelle il appartient. Les intellectuels, même s'ils se construisent toujours dans un rapport dialectique à ceux qui les ont précédés, sont immanquablement « fils des circonstances⁶⁸⁹ ». Depuis les années 1970, les travaux relevant de l'histoire des intellectuels mettent l'accent sur la relation existant entre la production de ces derniers et le contexte – social, historique – dans lequel elle voit le jour, invalidant par là l'idée d'un engagement ontologique.

Cette sensibilité et cette réactivité au présent confirment, pour les femmes de notre étude, l'importance de la montée des fascismes, à l'échelle nationale et internationale, dans le renforcement définitif de leur conscience critique. Dans une Europe des années 1930 marquée par une polarisation idéologique croissante, elles ne pouvaient se définir que dans l'adhésion ou l'opposition. Elles incarnaient dans ce sens la rupture définitive avec la pensée désintéressée, cette « trahison des clercs » dénoncée par Julien Benda en 1927. En portant atteinte à la vision mythifiée d'un sage reclus dans sa tour d'ivoire, elles revendiquaient leur place dans la bataille. Cette place, elles ne tardèrent pas à l'occuper dans une guerre d'Espagne qui, tout en donnant à leur antifascisme un espace d'expression paradigmatique, les amena à endosser et à assumer pleinement leur identité et leur rôle d'intellectuelles.

⁶⁸⁸ Voir SAPIRO, Gisèle, « Les formes de l'engagement dans le champ littéraire » dans KAEMPFER, Jean, FLOREY, Sonya et MEIZOZ, Jérôme (dirs), *Formes de l'engagement littéraire (VI-XXI^{ème})*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006.

⁶⁸⁹ « hijos de las circunstancias »: AUBERT, Paul, *op. cit.*, p. 28. Voir également BODIN, Louis, *Les intellectuels*, Paris, PUF, 1962, p. 17.

Envisager l'intellectuel comme le produit d'une conjoncture historique suppose de voir dans sa fonction un dérivé de la situation à laquelle il est confronté. Si nous remontons à sa première apparition, sous sa forme moderne et en Occident, soit au moment de l'Affaire Dreyfus, nous nous rendons compte que le terme désignait alors déjà davantage une attitude qu'un métier. Appliquée à ces femmes, cette idée signifie qu'elles ne sont pas de profession 'intellectuelles' mais le sont par leur conscience, leur regard critique et leur désir d'intervenir sur la réalité de leur temps.

Cette conscience et ce regard s'articulent autour de valeurs auxquelles toutes ont manifesté, dans les années précédentes, un profond attachement. Tant par leur production que par leurs actes, elles manifestent dans le premier tiers du XX^{ème} siècle un attachement tout particulier à la liberté, à l'égalité, à la justice, au savoir et à la vérité. Tous ces motifs font de l'humanisme le fondement de leurs motivations et de leurs interventions. De plus, ils constituent autant de points d'entrée vers l'universalisme sur lequel s'édifia l'antifascisme des intellectuels européens des années 1930 et corroborent la définition large que Pierre Bourdieu donne de ces derniers comme manipulateurs des biens symboliques, par opposition à un capital économique ou politique. Nous faut-il pour autant en conclure que leur action ne peut s'inscrire dans ces deux derniers domaines ? La tournure prise par les préoccupations des Espagnoles et des étrangères au fur et à mesure de la première moitié des années 1930 montrent bien que non. Au contraire, les principes et représentations évoqués ci-dessus sont alors utilisés par la communauté intellectuelle dans l'édification d'un nouvel ordre social, d'une nouvelle éthique qui se confond de plus en plus avec l'antifascisme. Leur engagement se fait dès lors geste et doit être entendu selon l'acception guerrière du terme comme introduction d'une unité dans la bataille. Cette bataille prend la forme, dans les démocraties libérales européennes en 1934-1935, d'une lutte contre des régimes fascistes persécutant les savants, les hommes de lettres et les insoumis. Et c'est là une entrée immuable de l'intellectuel dans le jeu des forces politiques⁶⁹⁰ qui met Espagnoles et étrangères face à leurs responsabilités.

La question des responsabilités ouvre à celle plus générale de la nature de l'engagement des intellectuelles. Envers qui s'engagent-elles ? Selon quelles modalités ? Et dans quel but ?

⁶⁹⁰ *Encyclopedia Universalis, Corpus 12*, Paris, Encyclopedia Universalis, 1995, p. 419-420.

Leur engagement est d'ordre éthique. Aucun contrat, aucune convention ne les lie, à l'aube du soulèvement militaire de juillet 1936, à l'antifascisme ni ne va les lier, suite à celui-ci, à la République en guerre. Leur adhésion s'apparente à une ligne de conduite morale que toutes se sont délibérément fixée. Leur engagement est par conséquent fondamentalement existentialiste. Loin du phénomène de redéfinition, au XX^{ème} siècle, du rôle et de la place des intellectuels dans les partis politiques de masse, conservateurs ou révolutionnaires⁶⁹¹, elles assument les valeurs qu'elles ont choisies et donnent à travers elles un sens à leur action. En d'autres termes, derrière leur rejet de toute inféodation, il nous faut voir une discipline plus exigeante et une responsabilité plus grande encore car prise, originellement, vis-à-vis d'elles-mêmes. Au-delà d'un sentiment d'implication qui les pousse à se déclarer concernées par la situation et à assumer les conséquences de leurs actes⁶⁹², leur engagement est un acte de volonté libre qui participe à leur construction personnelle comme femmes et plus radicalement encore, un acte fondateur d'elles-mêmes comme intellectuelles.

Le fait qu'elles suivent à ce point précis de leur trajectoire la logique de l'engagement communautaire à l'œuvre lors de l'Affaire Dreyfus n'est pas anodin. Cela prouve qu'en matière d'engagement intellectuel, tout est toujours – et pour des femmes plus encore en marge du pouvoir – à la croisée de l'individuel et du collectif. L'intellectuel moderne n'existe que par et dans sa relation à l'autre ou aux autres, soit intégré à un système de relations. Ces relations et cette « cohabitation avec tout ce qui [...] entoure⁶⁹³ » se nouent en l'occurrence avec les masses devenues depuis le point d'inflexion de la Révolution de 1917 la classe protagoniste de l'histoire⁶⁹⁴ et vis-à-vis desquelles l'intellectuel se veut instituteur, avocat et architecte.

Comme l'illustrent les démarches qu'elles entreprirent dans les années 1920-1930, leur engagement vise à des fins concrètes. L'intellectuel moderne se caractérise, depuis la définition qu'en donna en 1896 Miguel de Unamuno dans « La juventud 'intelectual' española », par une prétention à agir sur la situation et la réalité de son temps⁶⁹⁵. Régi par un impératif d'efficacité, il n'est jamais passif ou en retrait et élève son engagement au rang de

⁶⁹¹ CHARLE, Christophe, *Les intellectuels en Europe au XIX^{ème} ...*, op. cit., p. 352.

⁶⁹² Nous avons consacré un article aux conséquences concrètes de cet engagement en faveur de la République pour les Espagnoles: « A prueba del tiempo: las intelectuales antifascistas españolas entre silencio oficial y lucha por la memoria », *Histoire Actual OnLine*, Asociación de Historia Actual, Universidad de Cádiz, N°19, 2009, p. 29-39.

⁶⁹³ « convivencia con todo lo que [...] rodea »: ENRÍQUEZ PEREA, Alberto, *Días de exilio. Correspondencia entre María Zambrano y Alfonso Reyes. 1939-1959*, México, Taurus, 2005, p. 128.

⁶⁹⁴ FUENTES, Víctor, op. cit., p. 51.

⁶⁹⁵ UNAMUNO, Miguel de, « La juventud 'intelectual' española », *Ciencia social*, Barcelona, 1896. Cité dans AUBERT, Paul, op. cit., p. 27.

conduite dans le sens d'un « mode d'existence dans et par lequel l'individu est impliqué activement dans le cours du monde, s'éprouve responsable de ce qui arrive, ouvre un avenir à l'action⁶⁹⁶ ». Il se considère, face à la société dans laquelle il évolue, investi d'une fonction spécifique, à la fois critique et curative, qui le désigne, selon « le phénomène d'assimilation et de conquête idéologique des intellectuels par la classe sociale qui avance⁶⁹⁷ » cher à Gramsci, comme un instrument au service du peuple. Face à la guerre d'Espagne, Espagnoles et étrangères vont tenter de se faire pourvoyeuses de conscience et d'homogénéité, usant de singularités dont il nous faudra voir si elles leur permirent réellement de s'intégrer enfin à une communauté intellectuelle européenne antifasciste déterminée à prendre part à cette lutte inédite contre les fascismes.

⁶⁹⁶ *Encyclopedia Universalis, Corpus 8...*, *op. cit.*, p. 368.

⁶⁹⁷ « la asimilación y conquista ideológica de los intelectuales por parte de la clase social que avanza »: cité dans FUENTES, Victor, *op. cit.*, p. 51.

Conclusion de la première partie

Cette première partie nous a permis de mettre au jour les prémices de l'engagement des intellectuelles européennes dans la guerre d'Espagne. La convergence de leurs trajectoires vers la défense de la République espagnole suite au soulèvement militaire du 17 juillet 1936 marque l'aboutissement d'un processus qui débuta pour toutes dès l'enfance et s'ajuste bien peu au parcours auquel leurs origines les destinaient.

Leur appartenance à des milieux sociaux aisés nous a fourni un ensemble de repères à l'aune desquels mesurer leur anticonformisme et leur refus du rôle traditionnel d'épouse et mère dévolu aux jeunes filles de leur condition dans l'Europe du tournant du XX^{ème} siècle.

Loin de l'esprit de rébellion inné que la plupart ont savamment entretenu jusque dans leurs autobiographies, nous avons montré que leur personnalité s'est progressivement construite selon une combinaison de facteurs individuels, familiaux et conjoncturels. Ou, pour reprendre les termes d'Angela Jackson:

lo innato y lo adquirido se habían unido para garantizar dicha predisposición en estas mujeres, se habían asentado firmemente los cimientos sobre los que se construiría el interés por los temas que suscitó la Guerra Civil Española⁶⁹⁸.

L'analyse approfondie de leur rapport à l'éducation, à la lecture et à l'art notamment nous a permis de signaler qu'elles manifestèrent de façon précoce une grande conscience d'elles-mêmes et de leurs aptitudes. Dans ce sens, leur passage à l'acte d'écrire doit, nous semble-t-il, être interprété comme un indice de leur ambition tout autant que de leur rejet des conventions de classe et de genre. Leur naissance à l'écriture au milieu des années 1920 traduisait non seulement leur appétit de nouvelles formes et de nouveaux espaces d'expression mais participa, plus généralement, de la redéfinition de leur identité sociale. Ses répercussions en termes de visibilité et d'investissement de l'espace public nous en ont offert la preuve. De la même façon, les réticences et les préjugés auxquels elles se sont heurtées nous ont permis de voir dans leurs premiers pas de femmes écrivantes une parabole de l'histoire sociale européenne. La persistance, parmi leurs homologues et l'ensemble de leurs concitoyens, d'une idéologie de la différenciation des sexes ne les a toutefois pas empêchées

⁶⁹⁸ JACKSON, Angela, *op. cit.*, p. 60.

de faire de l'écrit une tribune depuis laquelle exposer leurs préoccupations et leurs revendications.

La technique de mise en regard que nous avons adoptée face à leurs œuvres de fiction, leurs essais et leurs articles de presse s'est avérée pertinente. Elle nous a en effet permis d'identifier les premières grandes causes auxquelles Espagnoles et étrangères s'associèrent et dont il nous faudra voir si elles présidèrent à leur intervention dans le conflit de 1936-1939 comme pourrait le laisser penser la continuité qui se dégage de leur combat pour l'émancipation et de la dignification des femmes, leur soutien aux opprimés, leur lutte pour la paix et enfin, leur ralliement autour d'un antifascisme dont la guerre d'Espagne ne tarda pas à marquer le sommet et les limites.

Cette « dernière grande cause⁶⁹⁹ », selon la formule consacrée de Stanley Weintraub, toutes l'abordèrent, nous semble-t-il, avec la détermination de « bourgeoises qui ne [se] content[aient] pas de l'être⁷⁰⁰ », de femmes qui ne se contentaient pas de l'être et de femmes de lettres qui ne se contentaient pas de l'être. Nous insisterons, pour étayer notre propos, sur la grande variété des rapports qu'elles entretenaient à l'été 1936 avec le domaine par excellence de la masculinité, la politique. Les unes avaient alors répondu à l'appel hégémonique du communisme dont le prestige ne cessait de croître parmi les intellectuels européens alors que d'autres revendiquaient, là encore, la liberté et l'autodétermination dont toutes avaient par ailleurs fait leur étendard dans leur vie intime.

Au-delà de ces divergences, quand le soulèvement militaire se produit, toutes savent ce qu'est le fascisme pour en avoir fait, dans les années précédentes, l'expérience directe. Et, selon nous, c'est précisément leur réaction commune face une guerre d'Espagne pensée comme première opposition armée aux fascismes, qui va les faire passer du statut de « futures intellectuelles » à celui d'« intellectuelles ». La connaissance de leurs parcours de vie antérieurs et l'identification précise de « patrons de conduites communs » entre elles vont nous permettre de mieux saisir le sens de cette prise de position assumée parmi les rangs antifascistes, un acte aux airs de profession de foi dont il nous faudra prendre la pleine mesure en l'analysant sous ses multiples facettes. Si nous n'avons pas circonscrit notre analyse des prémices de l'engagement des Espagnoles et des étrangères à sa dimension écrite ou physique, c'est précisément parce que ce sont là deux modalités, selon nous, aussi essentielles qu'indissociables de leur intervention dans la guerre d'Espagne. Leur sensibilité et leur

⁶⁹⁹ WEINTRAUB, Stanley, *THE LAST GREAT CAUSE...*, *op. cit.*

⁷⁰⁰ « burguesas, que no [se] conforma[ban] con serlo »: ZAMBRANO, María, « Obreras », *El Liberal*, 11/10/1928 dans ZAMBRANO, María, *La aventura de ser mujer...*, *op. cit.*, p. 17.

préoccupation face à la crise des valeurs sur lesquelles était fondée la société européenne peuvent, à partir de l'été 1936, prendre une tournure concrète et engagée, sur le terrain des opérations, dans leurs pays d'origine respectifs ou à travers le monde, en actes, en paroles ou par écrit. Entre réflexion et action, entre retrait et exposition et entre impératif de répondre à l'appel de la cause et désir d'en faire un nouvel espace d'affirmation d'elles-mêmes, elles sont alors plus que jamais proches de la définition de l'intellectuel par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli comme

[...] homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie. Ni une simple catégorie socioprofessionnelle, ni un simple personnage irréductible. Il s'agi[t] d'un statut, comme dans la définition sociologique, mais transcendé par une volonté individuelle, comme dans la définition éthique et tourné vers un usage collectif⁷⁰¹.

Dans ce sens, leur engagement aux côtés de la République en guerre devra, nous semble-t-il, être envisagé à double titre : d'une part, comme un acte de volonté libre qui participe, autant qu'il la symbolise, à leur construction progressive d'elles-mêmes comme modernes, femmes de convictions et de transgression, et d'autre part, comme leur naissance véritable au monde intellectuel, leur identification définitive comme membres de cette communauté dont le propre est précisément, selon Jean-Paul Sartre, de « se mêler de ce qui ne [la] regarde pas⁷⁰² ».

⁷⁰¹ ORY Pascal et SIRINELLI, Jean François, *Les Intellectuels en France, de l'Affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Armand Colin, 1986, p. 10.

⁷⁰² Voir WAGNER, Patrick, « La notion d'intellectuel engagé chez Sartre », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 1, 2003.

Adresse URL : <http://leportique.revues.org/index381.html>. Consulté le 19 juin 2012.

Deuxième partie – La contribution à l’effort de guerre

Introduction de la deuxième partie

Le 17 juillet 1936 marque un point d’inflexion dans la trajectoire de l’ensemble des intellectuelles européennes. Le soulèvement militaire initié au Maroc espagnol et qui se propage dans les jours suivants à l’ensemble du territoire n’est une surprise pour aucune d’entre elles. Tant les Espagnoles, plongées au cœur de l’évènement, que les étrangères ont perçu, dès le début de l’année, les signes avant-coureurs qui laissaient présager une action de l’opposition antirépublicaine. Leurs correspondances de l’époque et les pages qu’elles consacrent dans leurs autobiographies à cette « révolte contre la république⁷⁰³ » regorgent d’allusions aux « rumeurs inquiétantes⁷⁰⁴ » qui avaient couru, dans les mois précédents, dans l’ensemble de l’Europe ou encore, pour reprendre les termes d’Andrée Viollis en février 1936, à « la guerre qui mena[çait] à l’horizon et qu’il fa[llait] à tout prix empêcher⁷⁰⁵ ».

Dans ce sens, le déclenchement de la guerre constitue, pour elles, un échec et une désillusion. Et, comme nous allons le montrer dans cette deuxième partie, se voient alors véritablement placées face à leurs responsabilités d’intellectuelles antifascistes.

Face à ce qu’elles s’accordent à présenter comme une « catastrophe⁷⁰⁶ », elles ne tardent pas ressentir le besoin de s’impliquer dans une lutte « irrésistible, magnétique⁷⁰⁷ ». Cette prise de position aux côtés de la République victime d’une « attaque brutale⁷⁰⁸ » a, selon elles, un « sens moral⁷⁰⁹ » et toute tentative pour s’y soustraire constitue un signe de

⁷⁰³ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. Tome 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 7-8.

⁷⁰⁴ « disquieting rumors »: OYARZABAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-Ork, Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 226.

⁷⁰⁵ BMD, 091 VIO, lettre d’Andrée Viollis [à ?], 07/02/1936. Sur ce point, voir également CHACEL, Rosa, *Obra completa*, vol VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 335; CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Moguer, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 61; AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

⁷⁰⁶ « catástrofe »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 108.

⁷⁰⁷ « For the writers of the thirties, Spain was irresistible, magnetic »: CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the civil war*, Oxford. New York, Oxford University Press, 1986, p. xxiii.

⁷⁰⁸ « brutal acometida »: NELKEN, Margarita, « La lucha de España contre el fascismo », *Claridad*, 26/09/1936, p. 4.

⁷⁰⁹ « sentido moral »: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 108.

« lâcheté⁷¹⁰ ». Nous voyons ici l'engagement érigé au rang d'éthique, ce qui va nous amener à interroger la nature de leurs motivations. Se fondaient-elles, comme l'affirme Angela Jackson, sur une « combinaison d'éléments personnels, idéologiques, humanitaires et politiques⁷¹¹ » ? En quoi apportent-elles un éclairage supplémentaire sur la personnalité de ces femmes dont la participation au conflit s'inscrit, selon nous, aux confins du singulier et du collectif ?

Leur identité de femmes, femmes de lettres et antifascistes rend nécessaire de resituer leurs diverses entreprises dans leur contexte. Une vision d'ensemble de l'action des deux communautés auxquelles elles appartenaient, la communauté intellectuelle et la communauté féminine, va nous permettre de mieux souligner la singularité de leurs démarches. La passion qu'elles nourrissent instantanément pour ce conflit envisagé comme une lutte de la démocratie contre le fascisme, de la pensée contre le dogmatisme, de la liberté contre la sujétion et de la civilisation contre la barbarie, se traduit chez toutes par un souci d'efficacité et une volonté d'offrir leurs « services⁷¹² » à la cause, en territoire républicain et depuis l'étranger. Leur contribution directe à l'effort de guerre recouvre diverses modalités que nous avons jugé pertinent d'analyser en fonction des trois espaces dans lesquels elles s'inscrivirent : le front, l'arrière-garde et la tribune.

L'étude du rapport des intellectuelles à la lutte armée, de leurs contacts avec les victimes, les enfants et les civils et de leur participation à la campagne de mobilisation, interne et internationale, en faveur de la République s'appuiera non seulement sur leurs réalisations concrètes mais également sur le discours qu'elles produisirent alors. Seul le rapprochement de ces deux facettes permet, selon nous, de dresser un tableau fidèle de leurs activités, d'en mesurer l'originalité et de voir en quoi elles relevaient de la quête identitaire. En d'autres termes, les réponses qu'Espagnoles et étrangères apportèrent à leur « désir [commun] de faire, d'aider en quelque chose⁷¹³ » vont-elles dans le sens d'une « rupture brutale du cours habituel des choses⁷¹⁴ » ou invitent-elles à penser la guerre comme un espace de réalisation personnelle, un « point de rencontre⁷¹⁵ » avec l'histoire et avec elles-mêmes ?

⁷¹⁰ « a weak-kneed kind of behaviour » : Dorset County Museum, STW's collection, MI5 file 76 : lettre de Valentine Ackland à Harry Pollit du 04/12/36.

⁷¹¹ « combinación de elementos personales, ideológicos, humanitarios y políticos » : JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 88.

⁷¹² « servicios » : CHACEL, Rosa, *op. cit.*, p. 336

⁷¹³ « afán de hacer, de ayudar en algo » : AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 3-4.

⁷¹⁴ JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis : une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 245.

⁷¹⁵ « meeting point » : voir FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 171.

Chapitre 5 - La lutte au front

Comme en témoigne l'immédiateté de leur réaction face au soulèvement de juillet 1936, les intellectuelles trouvèrent aux côtés de la République agressée un combat à la mesure de leurs préoccupations. Fortes de l'idéalisme propre à la communauté intellectuelle de l'époque, elles saisirent l'occasion qui se présentait à elles de combler un désir d'action devenu presque vital, de satisfaire un besoin impérieux de « faire l'histoire⁷¹⁶ ». La dynamique d'intervention et d'engagement à laquelle elles s'étaient intégrées depuis les débuts des années 1930, associée aux circonstances historiques exceptionnelles auxquelles elles étaient confrontées – en termes de violence, d'altération du quotidien et de bouleversement des structures traditionnelles notamment – aurait pu les orienter vers la participation directe à la lutte. Il en alla tout autrement pour la grande majorité d'entre elles qui, d'une certaine façon, se distinguèrent en ce sens des deux communautés dont elles étaient membres : la communauté intellectuelle et la communauté féminine.

5.1 - Les intellectuelles européennes et la lutte armée

Épisode à part dans l'histoire du XX^{ème} siècle, la guerre d'Espagne occupa également une place essentielle dans l'histoire de la communauté intellectuelle internationale. Elle détermina, en effet, l'apparition et l'affirmation d'une nouvelle figure: l'écrivain - combattant.

5.1.1 - L'écrivain - combattant

Poussés par l'urgence de la situation et par un sentiment d'identification totale avec le peuple entré en résistance, ces « volontaires à lunettes⁷¹⁷ » comme les désigne Niall Binns n'hésitèrent pas, dès l'été 1936, à grossir les rangs des combattants républicains en s' enrollant

⁷¹⁶ « [the] professors and journalists and intellectuals who left their coffee-cups and their newspapers **to make history** »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Barcelona », *Left Review*, 12/1936, p. 812. Le surlignage est de nous.

⁷¹⁷ « voluntarios con gafas »: BINNS, Niall, *Voluntarios con gafas. Escritores extranjeros en la Guerra Civil Española*, Madrid, Mare Nostrum Comunicación, 2009.

dans les bataillons ou autres corps de milices qui avaient vu le jour au milieu de la confusion et de l'improvisation des premiers temps. Novices ou expérimentés, espagnols ou étrangers, intellectuels de classe moyenne ou personnalités de renommée internationale, ils estimaient de leur devoir de prendre part au combat sur le front plutôt qu'à l'arrière et aspiraient par conséquent davantage à vaincre qu'à convaincre⁷¹⁸. Ils incarnaient en cela l'intellectuel nouveau qui, selon Andrés Trapiello, n'hésitait pas à faire usage du fusil – érigé en symbole de la défense de la liberté – qu'avaient chargé ses aînés⁷¹⁹. Habiles et passionnés, les divers écrivains et poètes comme Juan Chabás (1900-1954) et Arturo Serrano Plaja (1909-1979) démontrèrent de réelles aptitudes pour la lutte armée. Elles leur permirent de s'imposer comme des membres à part entière de la communauté combattante républicaine en dépit de leur infériorité numérique et des réticences de certains militaires de carrière. C'est d'ailleurs comme combattants plus que comme hommes de lettres qu'ils furent salués par leurs homologues. Dans *La Arboleda perdida*, Rafael Alberti évoque les compétences militaires du poète, romancier et dramaturge José Herrera Petere (1909-1977) et du poète et dramaturge Miguel Hernández (1910-1942)⁷²⁰. De la même façon, les intellectuelles de notre étude exprimèrent, au cours du conflit ou après celui-ci, leur admiration pour ces êtres singuliers auxquels certaines étaient intimement liées. Tout comme le mari de Carmen Conde, le compagnon de María Zambrano choisit, à son retour du Chili, de rejoindre le front. La philosophe ne vit jamais là un risque, persuadée qu'il en reviendrait « indemne, sain et sauf⁷²¹ ». Pour d'autres, ce rapport indirect au front s'établit à travers un fils (Isabel Oyarzábal de Palencia, Margarita Nelken⁷²²) ou une connaissance. Dès le mois d'octobre 1936, Andrée Viollis dressa par exemple un portrait élogieux de Juan Chabás peu après l'avoir croisé à Tolède, alors qu'il revenait du front du Nord :

Le poète Juan Chabas, traducteur de Racine, qui, de simple milicien, est devenu lieutenant, et que, depuis le début de la rébellion, j'aperçois de temps à autre surgissant en éclair, sautant d'une auto, nous serre la main, disparaît⁷²³.

⁷¹⁸ Voir TRAPIELLO, Andrés, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil*, Barcelona, Ediciones Península, 2002, p. 8.

⁷¹⁹ *Idem*, p. 26.

⁷²⁰ ALBERTI, Rafael, *La Arboleda Perdida III*, Madrid, Anaya & Mario Muchnik, 1997, p. 92.

⁷²¹ « [...] indemne, ileso »: ZAMBRANO, María, *Delirio y destino (Los veinte años de una española)*, Madrid, Mondadori, 1989, p. 237.

⁷²² Voir OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 248 et AHNMN, Legajo 3238/36: lettre de Margarita Nelken à la *Liga de Mutilados e Invalidos de la Guerra de España en el Exilio* du 29/12/1951.

⁷²³ VIOLLIS, Andrée, « De Madrid vers Tolède », *Le Petit Parisien*, 1/10/1936, p. 6.

Au-delà de l'individu aux multiples facettes, la journaliste nous donne ici à voir la fougue et l'entrain qui animaient alors ces défenseurs acharnés de la République dont la seule présence contribuerait, l'été suivant, à illuminer le second séjour de Sylvia Townsend Warner en Espagne⁷²⁴.

Ces divers témoignages écrits nous renseignent sur le sentiment qu'éprouvaient les femmes de notre étude à l'égard de ces écrivains en armes, un sentiment ambigu mêlant enthousiasme et curiosité. Contrairement à eux et à la différence des miliciennes dont l'engagement passa au départ par le fait qu'elles suivent un compagnon ou un proche, la quasi-totalité d'entre elles ne songèrent jamais sérieusement à investir ce domaine certes essentiel mais dans lequel elles se savaient inefficaces.

5.1.2 - Le *mono azul*

Pour la grande majorité d'entre elles, l'intervention directe dans la lutte armée n'était tout bonnement pas envisageable car située au-delà de leur champ de compétences. Espagnoles et étrangères s'efforcèrent néanmoins d'en faire un usage symbolique.

Prêtons dans ce sens attention à l'importance qu'elles accordèrent au *mono azul*, vêtement, entendu comme marqueur externe d'appartenance sociale et qui devint, en zone républicaine, un emblème de la lutte.

La révolution sociale menée parallèlement à la guerre s'y traduisit par des modifications profondes des pratiques sociales quotidiennes telles que l'habillement. Dès les premiers instants de la guerre, l'adoption de l'uniforme des travailleurs révéla en effet ce qu'Ana Aguado désigne comme « la généralisation d'une 'esthétique' prolétaire⁷²⁵ ». Ce phénomène d'uniformisation et de neutralisation n'échappa pas aux intellectuelles. Tout comme les membres du groupe théâtral créé par le poète Federico García Lorca (1898-1936), *La Barraca*, l'avaient fait avant elles, elles firent sans tarder du *mono* un élément indissociable de la lutte armée. Dès l'été 1936, elles érigèrent dans leurs écrits les « salopettes bleues⁷²⁶ » et autres « combinaison[s] de toile bleue⁷²⁷ » en symbole absolu de l'héroïsme et

⁷²⁴ TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the Soldier Said », *Time and Tide*, 14/08/1937, p. 1091.

⁷²⁵ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 242.

⁷²⁶ « blue overalls »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, « From Spain battle fronts », *Daily Herald*, 31/07/1936, p. 2.

⁷²⁷ VIOLLIS, Andrée, « A l'est de Guadarrama avec le colonel Mangada », *Le Petit Parisien*, 13/08/1936, p. 3.

de l'abnégation des combattants de la première heure, ces « hommes en bleu⁷²⁸ » revenant du front « le visage pâli mais sans une plainte⁷²⁹ ». Elles annonçaient en cela l'usage récurrent fait du *mono* par Agnia Barto deux ans plus tard. L'uniforme des combattants apparaît en effet dans 5 des 13 lithographies qui illustrent *Ia s toboï* [Je suis avec toi], l'ouvrage qu'elle consacra au conflit et dont il sera question plus avant. Il y est explicitement question de la lutte armée comme le prouve l'image ci-dessous⁷³⁰ :



De simple uniforme des travailleurs de Bilbao et de Catalogne, le *mono* avait été spontanément adopté par les membres des Milices Populaires, désireux de souligner à travers lui l'origine populaire de la résistance antifasciste et la lutte des classes qui s'incarnait dans la guerre⁷³¹. Il aurait donc suffi aux intellectuelles de s'en vêtir pour revendiquer leur intégration à une geste populaire que María Zambrano ne manqua pas d'évoquer avec émerveillement :

⁷²⁸ WEIL, Simone, « Journal d'Espagne » dans *Œuvres complètes. t II Écrits historiques et politiques*, vol 2, Paris, Gallimard, 1991, p. 375.

⁷²⁹ VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue », *Le Petit Parisien*, 28/08/1936, p. 3.

⁷³⁰ BARTO, Agnia, *Ia s toboï*, Detizgat, [Moscou], 1938, [p.4].

⁷³¹ Nous tenons ces informations de CARNÉS, Luisa, « El 'mono azul', uniforme de honor », [Ayuda?], 29/09/1936. Voir LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2007, p. 50.

Trabajo y combate significados en **nuestro** “mono” obrero, que llenaba los ojos en el Madrid luminoso y espléndido en su tragedia, en el Madrid inolvidable, todavía intacto, de julio y agosto de 1936⁷³².

L’adjectif possessif ne signifie pas que la philosophe endossa l’uniforme. A l’instar de la plupart des Espagnoles et étrangères, elle ne prit jamais part aux combats. La première personne du pluriel traduit uniquement ici les liens étroits que toutes entretenaient avec le peuple en lutte.

Le seul domaine dans lequel elles acceptèrent de livrer bataille en se parant d’un *Mono Azul* fut d’une toute autre nature. Comme nous le verrons, c’est ce titre que les membres de la AIA donnèrent symboliquement à leur organe d’expression, revue publiée à partir du 27 août 1936 et destinée en priorité aux combattants.

5.1.3 - ¡Cada una en su puesto o sea en el puesto en que más útil ha de ser!

L’essentiel pour elles toutes était d’être utiles à la cause antifasciste, de contribuer à la défense de la République en fonction de leurs capacités. Dans cette guerre totale, aucune fonction ne devait être valorisée. Il s’agissait pour tous de conjuguer leurs efforts et surtout de rationaliser la lutte selon la consigne officielle relayée le 3 octobre 1936 par Margarita Nelken dans le journal socialiste *Claridad*: « ¡Cada uno en su puesto o sea en el puesto en que más útil ha de ser!⁷³³ ».

Dans l’esprit de bien des Espagnoles et des étrangères, ce poste ne pouvait, dans leur cas, se trouver au front. Rosa Chacel se montre sur ce point évasive et peu convaincante. Tout en reconnaissant la lutte armée comme la quintessence du conflit, elle se retranche derrière une prétendue incapacité pour conclure, sans autre explication : « Et moi, je dois avouer que je n’ai pas fait la guerre⁷³⁴ ». Dans le cas de Carmen Conde, comparable par bien des aspects à celui de Rosa Chacel, cette incompatibilité se double d’une aversion profonde pour la lutte

⁷³² ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 110. Le surlignage est de nous.

⁷³³ NELKEN, Margarita, « ¡Cada uno en su puesto o sea en el puesto en que más útil ha de ser! », *Claridad*, 03/10/1936, p. 3.

⁷³⁴ « Y yo tengo que confesar que no hice la guerra »: CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol. VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 337.

armée et les valeurs qu'elle véhicule telles que le sacrifice de soi, l'exposition assumée au danger ou encore la discipline militaire⁷³⁵.

D'autres semblent avoir nourri à l'égard des combats un sentiment tout aussi complexe mais néanmoins distinct, fait d'excitation et de malaise. C'est du moins ce qui se dégage des notes prises par Nancy Cunard en octobre 1936 alors qu'elle se rendait sur le front d'Illescas. Aux allusions approximatives au matériel de guerre dont disposaient alors les troupes républicaines s'ajoute en effet une profonde sensation d'incertitude quant à l'évolution d'un conflit dont l'intellectuelle peut uniquement affirmer qu'il « continue⁷³⁶ ».

Comme le montrent ces divers exemples, les combats ne laissèrent aucune des intellectuelles de notre étude indifférente. Bien que conscientes de leur caractère impératif, elles éprouvaient à leur égard des sentiments souvent ambigus, en grande partie liés à leur double condition de femme et de femme de lettres et souvent amplifiés par leurs expériences antérieures. C'est du moins ce que tend à mettre en évidence le dernier cas que nous évoquerons ici, celui d'Andrée Viollis.

Son dégoût presque instinctif des batailles et de leurs souffrances était alors exalté par le fort courant pacifiste français et, de façon plus personnelle, par un sentiment de fragilité ancré dans son expérience de la Première Guerre mondiale. Comment ne pas rapprocher en effet l'indignation teintée d'impuissance de la Française face à un milicien « traversé de part en part [par une balle]⁷³⁷ » et croisé lors de son séjour à Montoro, près de Cordoue, en août 1936, des propos qu'elle tenait dans une lettre du 5 octobre 1915. Elle était alors infirmière à l'hôpital militaire de Chanzy, à Sainte Menehould⁷³⁸, ce qui nous renvoie à la représentation traditionnelle de la femme comme mère :

Ah ! Ma chère amie, ce que j'ai vu auparavant n'était rien auprès de ce que je vis depuis bientôt 5 mois. [...] C'est que nous sommes à quelques kilomètres du front – de 8 à 12 – nous ne recevons que de grands, très grands blessés, on les opère [...] puis on évacue presque aussitôt ceux qui ont des chances de s'en tirer pour ne garder hélas que les pauvres condamnés. Que d'yeux j'ai fermés, que de confidences suprêmes j'ai entendues, que de portraits j'ai portés à des lèvres mourantes⁷³⁹.

⁷³⁵ CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 129.

⁷³⁶ Citée dans GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, Circe Ediciones, 2008, p. 299.

⁷³⁷ VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue ».

⁷³⁸ Pour plus d'informations sur cet hôpital, voir RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Presses de l'Université d'Angers, 2004, p. 68.

⁷³⁹ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 5/10/1915.

Cette guerre, qu'elle qualifie dans cette même lettre d'« atroce [par sa violence] et admirable [car juste] », avait laissé son cœur « à tout jamais [...] meurtri » et son esprit à tout jamais marqué par les souvenirs ensanglantés de ces « heures inoubliables ». Les miliciens de la guerre d'Espagne étaient par conséquent à ses yeux les dignes héritiers de ces poilus exemplaires, modèles d'héroïsme et d'abnégation, et tout comme elle l'avait fait 21 ans auparavant, elle n'eut de cesse, pendant le conflit, de leur exprimer sa sincère admiration.

Celle-ci s'avéra cependant plus vive encore à l'égard d'une autre figure majeure de la guerre d'Espagne : la milicienne.

5.1.4 - La milicienne

Comme l'ont signalé les nombreuses historiennes du genre qui se sont penchées sur la question de l'intervention féminine pendant la guerre d'Espagne⁷⁴⁰, le conflit joua un véritable rôle de catalyseur de la mobilisation féminine. Le soulèvement militaire de juillet 1936 propulsa sur le devant de la scène publique cette communauté dont l'adhésion à la cause républicaine fut massive, immédiate et instinctive. Et pour un nombre certes minoritaire mais néanmoins considérable d'entre elles, cette réponse collective à l'agression fasciste consista, dans les tous premiers instants du conflit, à gagner le front en tant que miliciennes.

Ces femmes plus ou moins jeunes, souvent sans enfants, liées aux milieux anarchistes ou, dans une moindre mesure, communistes, lassées d'avoir jusqu'alors été tenues en marge de la dynamique nationale et absorbées par les nécessités de la guerre, y étaient poussées par des motivations diverses. Certaines y suivirent un mari, un frère ou encore un compagnon. D'autres y virent un moyen d'assumer une fonction nouvelle, loin des normes traditionnelles de genre et en faveur de la République, de ses valeurs et des droits qu'elle avait concédés aux femmes.

⁷⁴⁰ Nous pensons notamment aux ouvrages de Mary NASH, *Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus, 1999; Carmen ALCALDE, *La mujer en la guerra civil española*, Madrid, Editorial Cambio 16, 1976; Shirley MANGINI GONZÁLEZ, *Recuerdos de la resistencia. La voz de las mujeres de la Guerra Civil española*, Barcelona, Ediciones Península, 1997; Ana AGUADO et Dolores RAMOS, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Síntesis, 2002 ainsi qu'aux articles consacrés à cette question dans CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008 et MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008.

Cette mobilisation féminine spontanée, même si elle constituait un réel « défi aux modèles de genre encore en place⁷⁴¹ », fut par ailleurs encouragée par les dirigeants et les diverses forces politiques républicaines qui prirent alors conscience du potentiel jusqu'à cette date inexploité de la communauté féminine. Cette profonde transformation de l'attitude des pouvoirs politiques contribua à l'affirmation d'une femme nouvelle, fortement influencée par l'exemple de la femme soviétique, synonyme d'égalité, génératrice de progrès luttant aux côtés de l'homme en vue de l'instauration d'une société sans classes⁷⁴². En les poussant à la résistance, les responsables politiques contribuèrent également à la rupture des schémas traditionnels qui confinaient les femmes à l'espace privé. Au discours de la domesticité se substitua un appel à l'incorporation des femmes à la lutte active et à leur intervention dans la réorganisation de la société en guerre.

A posteriori, ce phénomène s'avère indissociable du contexte dans lequel il s'inscrivait, soit la conjonction inédite et euphorisante d'une résistance antifasciste de masse et d'un processus effréné de révolution sociale. Chose inimaginable en temps de paix, les femmes furent propulsées dans un espace jusqu'alors réservé aux hommes et c'est précisément la lutte armée qui s'imposa, dans les premiers mois du conflit, comme l'espace paradigmatique de cette reconfiguration du rôle social, de l'image et du discours sur les femmes.

Dans les premiers mois de la guerre, ce phénomène d'incorporation directe des femmes à la lutte acquit une ampleur telle que la figure de la milicienne, érigée en symbole de la résistance populaire antifasciste et en invitation à l'enrôlement masculin, devint rapidement un élément essentiel de la rhétorique républicaine. Immortalisée par l'iconographie et les chansons⁷⁴³ et elle se vit également exaltée par l'ensemble des défenseurs de la République qui s'attachèrent à la configuration d'un nouveau panthéon féminin. Il était dominé par trois victimes tutélaires : Aida de la Fuente⁷⁴⁴, Juanita Rico⁷⁴⁵ et Lina Odena. Cette dernière, jeune milicienne, dirigeante des *Juventudes Socialistas Unificadas* et du *Comité Nacional de Mujeres Antifascistas* qui se suicida en septembre 1936 pour ne pas tomber aux mains de

⁷⁴¹ YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 189.

⁷⁴² DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1939) » dans BELMONTE, Florence, *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007, p. 108.

⁷⁴³ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1999, p. 292.

⁷⁴⁴ Aida de la Fuente Penaos (1915-1934) était une jeune militante communiste originaire des Asturies. Elle perdit la vie lors de la tentative révolutionnaire d'octobre 1934. Pendant la guerre d'Espagne, le Parti Communiste l'érigea en symbole de l'héroïsme féminin.

⁷⁴⁵ La jeune militante socialiste Juanita Rico fut assassinée en juin 1934 par un jeune diplomate phalangiste pour avoir profané le cadavre d'un jeune phalangiste battu à mort à la Casa de Campo.

l'ennemi, retint l'attention des intellectuelles de notre étude. Et notamment de Margarita Nelken qui, même si elle ne glorifia jamais outre mesure la participation des femmes à la lutte armée, admit en septembre 1936 qu'elle admirait ces miliciennes « capables, comme les hommes, d'empoigner un fusil⁷⁴⁶ ». Le 4 octobre 1936, elle participa dans ce sens en tant qu'oratrice à la cérémonie d'hommage organisée au *Monumental Cine* de Madrid. Devant un auditoire presque exclusivement féminin, elle prononça un discours non dénué d'émotion comme s'empessa de le souligner la presse ouvrière le lendemain⁷⁴⁷. Toutefois, à la différence de bien des républicaines éminentes de l'époque⁷⁴⁸, elle dépassa très rapidement le rappel factuel pour signifier à ses auditrices que le geste individuel de Lina Odena n'avait de sens qu'intégré à une mobilisation féminine consciente et généralisée :

Ser militante no es llevar un carnet en el bolsillo, y menos un carnet que le facilite el apoyo de alguna organización sindical. Hay que saber para qué se lucha y por qué se está dispuesto a morir⁷⁴⁹.

Tout en érigeant le sacrifice de Lina Odena en exemple, elle faisait de son caractère marginal la preuve des failles de l'engagement des femmes dans la lutte. Il ne s'agissait pas pour elle d'aborder le domaine spécifique de la lutte armée mais de l'englober dans une vision critique et amère des diverses attitudes féminines face au conflit. Ses critiques se portent tant vers les femmes du camp républicain auxquelles elle reproche de « conna[ître] le sens de la passion et de la mort de Lina Odena » sans le comprendre que vers les mères des combattants nationalistes et les jeunes bourgeoises « oisives⁷⁵⁰ » de Madrid. Plus que contribuer à la mythification d'une des héroïnes majeures du martyrologue républicain, elle l'utilisait pour inciter les présentes à repenser leur participation à l'effort de guerre.

Cette attention particulière aux femmes anonymes d'extraction populaire s'avéra commune à la plupart des intellectuelles de notre étude. Toutes saluèrent dès les premiers temps du conflit le courage de ces femmes espagnoles ou étrangères engagées dans la lutte.

⁷⁴⁶ « capaces, como, los hombres, de empuñar el fusil »: NELKEN, Margarita, « Respuesta a una camarada », *Claridad*, 12/09/1936, p. 5.

⁷⁴⁷ Il fut partiellement ou intégralement reproduit dans « Homenaje a la memoria de Lina Odena », *Claridad*, 05/10/1936, p. 5; « El acto homenaje a la memoria de Lina Odena », *Mundo Obrero*, 05/10/1936, p. 2.

⁷⁴⁸ Nous pensons notamment à Encarnación Fuyola qui lors de cette même cérémonie retraça la trajectoire syndicale de Lina Odena (« Hizo historia de la actuación sindical de Odena » dans « El acto homenaje a la memoria de Lina Odena ») ou encore à Dolores Ibárruri qui publia le 23 septembre 1937 un portrait biographique élogieux de la milicienne dans « A Lina Odena » (reproduit dans LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil...*, op. cit., p. 47-48).

⁷⁴⁹ « Homenaje a la memoria de Lina Odena », *Claridad*, 05/10/1936, p. 5.

⁷⁵⁰ « [...] sab[er] el significado de la pasión y muerte de Lina Odena [...] las señoritas ociosas de Madrid »: *ibidem*. Le surlignage est de nous.

Au cours de l'été 1936, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland firent notamment la connaissance de Ramona, jeune vendeuse de vingt-quatre ans qui avait pris les armes. Les deux Anglaises lui consacrèrent par la suite de nombreux écrits et nouèrent avec elle une véritable amitié⁷⁵¹. Andrée Viollis croisa, elle, de nombreuses miliciennes parmi lesquelles Barbara, Allemande de type arien qui lui apparut sur le front de Guadarrama vêtue d'« un uniforme kaki, un fusil à l'épaule, le revolver à la hanche⁷⁵² » ou encore cette jeune paysanne espagnole, « moderne 'Colomba'⁷⁵³ » qui avait pris les armes suite à l'assassinat de son époux. La journaliste fait de ces cas particuliers le point de départ d'une réflexion sur la présence féminine au front, présence qu'elle juge parfois déconcertante mais dont elle ne remet jamais en cause l'utilité :

C'est qu'ici les femmes, comme les soldats, s'en vont par groupes de vingt se cacher dans les bois, à un ou deux kilomètres dans la montagne, s'embusquent derrière les rochers et, quand elles en viennent aux mains avec l'ennemi, d'un côté comme de l'autre, ce n'est pas une idylle⁷⁵⁴.

Cette capacité et cette résistance physiques sciemment mises au service de la lutte armée résonnèrent également en María Teresa León qui s'attacha à traduire littérairement le caractère selon elle complexe de ces femmes. Cette reconnaissance, plus détournée mais tout aussi personnelle, s'exprima plus particulièrement à l'égard d'une jeune milicienne croisée à Albacete, lors de la visite de l'intellectuelle au bataillon Thaelmann à la fin de l'année 1936. Dans son article « El teniente José » paru le 2 décembre 1936, elle retrace la trajectoire de Josefa, jeune apprentie couturière madrilène qui s'était engagée dans les milices aux côtés de son fiancé et s'était vue nommée lieutenant au terme d'une ascension fulgurante. A travers ce portrait, María Teresa León donne non seulement à voir, de façon métonymique, la violence inhérente aux combats mais surtout, l'absence de toute incompatibilité entre féminité et lutte armée. Dans la projection finale, elle insiste pour ce faire sur la dualité de ces héroïnes anonymes de la guerre :

⁷⁵¹ Une même admiration et une sympathie pour la jeune milicienne transparaissent dans « I Saw Spain », article publié par Sylvia Townsend Warner dans *The Fight (against War and fascism)* en février 1937 (Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/3/7a) et dans les journaux intimes de Valentine Ackland (Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/12: journal de Valentine Ackland, 1936 et T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937).

⁷⁵² VIOLLIS, Andrée, « La bataille de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes », *Le Petit Parisien*, 07/08/1936, p. 3.

⁷⁵³ VIOLLIS, Andrée, « De Montoro à Alicante », *Le Petit Parisien*, 29/08/1936, p. 3.

⁷⁵⁴ VIOLLIS, Andrée, « La bataille de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes ».

Será general y la llamarán Don José pero yo creo que seguirá siendo muy mujer, muy mujer española y, guardarme el secreto, compañeros, pintándose un poco los labios antes de entrar en la batalla⁷⁵⁵.

De nombreuses Espagnoles et étrangères partagèrent cet engouement à l'égard de combattantes qu'elles contribuèrent alors à exalter. Aucune n'avait encore conscience dans les premiers mois de la guerre de l'instrumentalisation de la milicienne qui vit sa présence remise en question à partir de l'automne 1936. En dépit de l'enthousiasme initial dont elle avait fait l'objet, elle demeura, comme le souligne Mary Nash, « une figure féminine subversive, en rupture totale, et rapidement rejetée par la société parce qu'elle ne correspondait pas aux archétypes de genre habituel⁷⁵⁶ ». Cette forme extrême d'investissement de l'espace public par les femmes ne s'accompagna d'aucune véritable reconfiguration des relations de genre et très vite la consigne « *Hombres al frente, mujeres a la retaguardia* » vint mettre un frein à cet élan des femmes vers le front. De façon unanime, les forces politiques républicaines, les syndicats et les organisations féminines en appelèrent au retrait des femmes du front. Cette décision fut ratifiée par le décret de réorganisation des Milices Populaires d'octobre 1936, étendue aux étrangères dans les semaines suivantes et prolongée par une campagne de diffamation à l'encontre de combattantes devenues suspectes moralement.

Sans adhérer aux arguments avancés pour précipiter le retour à l'arrière de ces femmes devenues gênantes, les intellectuelles de notre panel ne s'opposèrent nullement à cette redistribution des tâches et des espaces. Elles en vinrent même à l'appuyer en invitant les Espagnoles à occuper les postes les plus adaptés à leurs capacités. Une nouvelle fois, les impératifs du moment gouvernaient leurs discours et leurs revendications. Remarquons dans ce sens que la présence marginale des femmes au front ne permit à ces dernières de constituer une force militaire significative et ayant, de ce fait, voix au chapitre. Rapidement cantonnée à des tâches dites féminines, la milicienne ne fut en définitive qu'« un attrait pour que les hommes prennent les armes⁷⁵⁷ » et releva davantage de la propagande et du symbole.

⁷⁵⁵ LEÓN, María Teresa, « El teniente José », dans LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil...*, op. cit., p. 96.

⁷⁵⁶ « una figura femenina subversiva, totalmente rupturista, y rápidamente rechazada por la sociedad por no acoplarse a los arquetipos habituales de género »: NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 114.

⁷⁵⁷ « un aliciente para que los hombres empuñasen las armas en la guerra »: NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, op. cit., p. 143.

5.1.5 - Les « faits d'armes » de María Teresa León et Simone Weil

Seules font exception à cette règle de non-ingérence dans la lutte armée María Teresa León et Simone Weil. En quoi consistèrent leurs interventions ? Comment en vinrent-elles à prendre part aux opérations ? Et surtout, quels enseignements pouvons-nous tirer de ces expériences marginales ?

« Nous allons en mission militaire⁷⁵⁸ ». Cette phrase, lancée par María Teresa León en septembre 1936 à un milicien chargé du contrôle des routes entre Tolède et Talavera de la Reina, résume à elle seule toute son aventure 'guerrière'. Sans négliger le risque d'idéalisation et d'automystification inhérent à toute entreprise autobiographique et bien qu'aucune source ne nous ait permis de corroborer ses dires, nous nous permettrons de mentionner l'un des deux seuls épisodes en lien direct avec la lutte armée relatés par l'intellectuelle dans *Memoria de la melancolía*. La nécessité de se dire pour tenter de contrer l'oubli auquel elle fut, comme l'ensemble des femmes de notre étude, longtemps et injustement condamnée invite à considérer ce récit d'une guerre devenue obsession comme authentique. Comme le fait remarquer Francisco Caudet,

el testigo que es María Teresa da testimonio para que se oiga la voz triste y angustiada que evitan los que solamente buscan el disfraz de las heroicidades, y lo hace con la entereza de quien cumple con su imperativo moral de ofrecer una versión personal y sin disfraces de la realidad⁷⁵⁹.

Nul cri de gloire ni de quête effrénée de reconnaissance en effet dans le récit que nous livre María Teresa León de cette expédition sur les bords du Tage et dont elle s'inspira en partie pour son premier roman de l'exil, *Contra viento y marea* publié en 1941 à Buenos Aires⁷⁶⁰. Alors qu'elle se trouvait à Tolède en compagnie de Rafael Alberti, elle fut informée par un responsable du Parti Communiste de la prise de Talavera de la Reina par les troupes rebelles. Une contre-offensive devait être lancée et elle comprit rapidement qu'on attendait d'elle qu'elle prît la tête du groupe de dynamiteurs originaires de Puertollano⁷⁶¹. Elle se

⁷⁵⁸ « Vamos en misión militar »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 317.

⁷⁵⁹ CAUDET, Francisco, « El susurrar de la memoria » dans SANTONJA, Gonzalo (éd), *Homenaje a María Teresa León en su centenario*, Madrid, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2003, p. 167.

⁷⁶⁰ LEÓN, María Teresa, *Contra viento y marea*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2010, p. 336-352.

⁷⁶¹ Talavera de la Reina fut la dernière ville importante à tomber sur la route des troupes nationalistes vers Madrid. Elle devint une base d'appui capitale pour les opérations lancées sur la capitale. THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936 – Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 291.

montra d'abord incrédule et réticente :

Pero nosotros somos escritores... Él es poeta y yo una mujer... ¿Cómo podríamos servir para hacer eso?⁷⁶²

Mais elle finit par accepter et prit peu après le chemin de Talavera. Dans sa description minutieuse des heures qui suivirent, l'intellectuelle ne cherche ni à se présenter comme une héroïne ni à s'attribuer des connaissances militaires ou des dons de stratège. Elle rend compte au contraire de ses doutes, de son souci de bien faire et de ses efforts pour être digne des responsabilités dont elle avait été investie. L'opération concrète de dynamitage importe en définitive si peu que l'intellectuelle avoue ne même pas y avoir assisté. C'est cependant avec un orgueil non dissimulé qu'elle dit avoir reçu le titre de commandant honoraire des Milices Ferroviaires⁷⁶³. Son intervention dans la lutte directe ne peut par conséquent être assimilée à celle des combattantes en armes. Involontaire, éphémère et symbolique, elle s'explique à notre sens par l'étroitesse accrue des relations de María Teresa León avec les dirigeants communistes ainsi qu'à son prestige notoire auprès du peuple entré en résistance.

Bien que semblable à celle de María Teresa León en terme de brièveté et de portée, la contribution de Simone Weil à la lutte armée constitua un exemple singulier. Elle doit de ce fait être envisagée comme un élément à part dans ce panorama des modalités d'action des intellectuelles antifascistes européennes pendant la guerre. Son engagement fut, tout comme l'avait été sa décision de travailler en usine, spontané et déterminé. Ces caractéristiques jettent le doute sur les interprétations en demi teintes parfois proposées. Dans son introduction à *La pesanteur et la grâce*, Gustave Thibon affirme qu'engagée dans les rangs des Rouges, « elle eut à cœur de ne jamais se servir des armes et fut une animatrice plutôt qu'une combattante⁷⁶⁴ ». Niall Binns la classe, lui, parmi les « témoins⁷⁶⁵ » de la guerre d'Espagne alors que beaucoup de ceux qui la côtoyèrent en Espagne qualifient son attitude d'« inédite⁷⁶⁶ » et exemplaire. La philosophe avait en réalité à cœur de prendre part en tant qu'individu à une action collective, d'apporter sa contribution à un mouvement de masse. Elle l'avait annoncé dès 1934 dans une lettre à Simone Pètrement où, après avoir fait part à son

⁷⁶² LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolia...*, op. cit., p. 316.

⁷⁶³ *Idem*, p. 321.

⁷⁶⁴ Voir WEIL, Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1948, p. IX.

⁷⁶⁵ « witnesses » : BINNS, Niall, *Voluntarios con gafas...*, op cit, p. 251.

⁷⁶⁶ « inédita » : GIL-ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975, p. 248.

amie et future biographe de sa décision de se détourner des questions politiques, elle s'était empressée d'ajouter :

Cela n'exclut pas pour moi la participation éventuelle à un grand mouvement spontané de masses, dans le rang, en soldat, mais je ne veux aucune responsabilité, si mince soit-elle [...]⁷⁶⁷.

Ce refus explicite de toute responsabilité la distingue de María Teresa León. Plus encore, il traduit l'attachement désintéressé de la Française à la cause du peuple espagnol.

En dépit de l'idéalisme qui gouvernait sa vision du conflit à l'été 1936, Simone Weil choisit de rejoindre un groupe international lui-même intégré à la colonne anarchiste de Buenaventura Durruti. Cette décision confirme l'existence de liens étroits entre la philosophe et les milieux anarchistes et révolutionnaires. Elle souligne d'autre part l'importance de l'orientation politique dans l'enrôlement initial des femmes dans le conflit, les premières à se lancer dans la milice ayant été les anarchistes et, plus timidement, les communistes. Simone Weil, peu après son arrivée à Barcelone le 7 août, se mit en contact avec des militants anarcho-syndicalistes de la CNT. Ceux-ci l'orientèrent vers Pina del Ebro, en Aragon, où un détachement international était en train d'être formé. Selon les indications télégraphiques de son « Journal d'Espagne », elle demeura six jours auprès de quelques vingt autres volontaires⁷⁶⁸ originaires de France, de Belgique, d'Italie, d'Espagne ou encore de Bulgarie, soit du 14 au 19 août. Comme elle l'expliquerait deux ans plus tard à Georges Bernanos, cette présence sur le front était alors à ses yeux la seule façon de véritablement « s'engager » :

Quand j'ai compris que, malgré mes efforts, je ne pouvais m'empêcher de participer moralement à cette guerre, [...] je me suis dit que Paris était pour moi l'arrière, et j'ai pris le train pour Barcelone dans l'intention de m'engager⁷⁶⁹.

Ce terme polysémique doit bien être entendu ici dans son acception militaire. Soit la plus en phase avec les impératifs du moment et avec la détermination de l'intellectuelle dont

⁷⁶⁷ Lettre de Simone Weil à Simone Pètremont de 03/1934, cité dans CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *Les Français et la Guerre d'Espagne. Actes du Colloque de Perpignan des 28, 29 et 30 septembre 1989*, Perpignan, Centre de Recherche sur les Problèmes de la Frontière, 1990, p. 289.

⁷⁶⁸ Parmi les animateurs du groupe se trouvaient Charles Carpentier, milicien français anarchiste du groupe d'Aubervilliers, et Charles Ridet, alias Louis Mercier Vega, membre des Jeunesses Anarchistes de la région parisienne et correspondant du *Libertaire*.

⁷⁶⁹ WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, p. 406.

les capacités physiques et les compétences militaires s'avérèrent, elles, limitées.

Très vite, la présence de cette frêle jeune femme de 27 ans, sans aucune notion de maniement des armes et myope de surcroît, devint un problème pour les responsables du groupe. Soucieux de sa sécurité et de sa santé, ils envisagèrent d'abord de la maintenir, à l'arrière-garde, à l'écart du danger. La philosophe s'y opposa, préférant, dès le surlendemain de son arrivée, assister aux côtés de la « garde civile », des « gardes d'assaut » et des « paysans⁷⁷⁰ » au discours prononcé par Durruti à Pina. Le 17 août, c'est avec un contentement non dissimulé qu'elle reçut « un fusil ; beau petit mousqueton⁷⁷¹ » dont elle se servit pour la première fois quelques heures plus tard. Mais cette date fut surtout marquée par le premier véritable fait de guerre de Simone Weil qui participa avec quelques-uns des internationaux à une mission de reconnaissance sur la rive droite de l'Ebre. Dans le récit saccadé et lacunaire qu'elle fait de l'épisode, elle passe sous silence les réserves des responsables à son égard mais n'hésite pas à reconnaître son ignorance et sa prise de conscience tardive :

Chaleur, un peu d'angoisse. Je trouve ça idiot. Tout à coup, je comprends qu'on va en expédition [...]. Là, je suis très émue (j'ignore l'utilité de la chose, et je sais que si on est pris on est fusillé)⁷⁷².

Cette détermination et cette soif d'expériences nouvelles ne suffirent pas à convaincre les animateurs du groupe qui, à partir du 19 août, la cantonnèrent à la cuisine. Loin de protester et de s'insurger contre cette mise à l'écart, elle se plia alors docilement aux ordres. Cette réaction, inattendue, traduit avec force le changement qui était alors en train de s'opérer dans l'esprit de l'intellectuelle et que viennent mettre en évidence les notes de son « Journal d'Espagne ». La résignation y succède peu à peu à la frénésie et la réflexion reprend le pas sur l'action. Empêchée d'agir et lucide quant aux menaces qui planent sur elle, Simone Weil se montre paradoxalement sereine, affirme qu'elle « existe intensément » et, scellant ce bouleversement, déclare:

Je m'étends sur le dos, je regarde les feuilles, le ciel bleu. Jour très beau. S'ils me prennent, ils me tueront... Mais c'est mérité. Les nôtres ont versé assez de sang. Suis moralement complice⁷⁷³.

⁷⁷⁰ WEIL, Simone, « Journal d'Espagne » dans *Œuvres complètes...*, op. cit., p. 377.

⁷⁷¹ WEIL, Simone, *Idem*, p. 378.

⁷⁷² *Ibidem*.

⁷⁷³ *Ibid*, p. 380.

Cette phrase, capitale pour comprendre l'évolution de Simone Weil face au conflit espagnol, a donné lieu à des interprétations aussi abondantes que justifiées. Beaucoup y ont vu l'expression de l'horreur ressentie par l'intellectuelle devant les souffrances inutiles engendrées par la guerre⁷⁷⁴. D'autres y ont décelé les prémices d'un bouleversement intérieur qui amènerait la philosophe à prendre ses distances vis-à-vis de l'expérience directe⁷⁷⁵. Dans le cadre de notre travail, il nous semble plus judicieux de nous en tenir au contexte même dans lequel cette sentence s'enracine. Plongée dans une atmosphère de violence constante, l'intellectuelle réitère une nouvelle fois son adhésion à la lutte antifasciste en insistant sur la double dimension de ce choix : personnelle et éthique. Elle ne prétend pas se poser en porte-parole ou en représentante. Elle affirme au contraire que sa présence aux côtés des républicains espagnols, de même qu'elle n'engage qu'elle, donne à cet instant précis tout son sens et toute sa valeur à son existence. Fidèle à son histoire et à ses valeurs, la philosophe ne se veut ni héroïne ni prophète. Elle se « contente » de se faire présente à la lutte, physiquement, spirituellement et déontologiquement.

Que serait-il dans ce sens advenu de Simone Weil si elle n'avait été contrainte, le lendemain même de cette expédition, de quitter précipitamment le front suite à cette blessure ? C'est là une question à laquelle nul ne pourra répondre.

Le 20 août au matin, elle ne remarqua pas une poêle à frire posée au niveau du sol sur un feu enterré et se brûla gravement la jambe gauche. Transportée en urgence à l'hôpital de Pina, elle estima les soins trop précaires⁷⁷⁶ et préféra retourner à Barcelone, animée par une volonté farouche de retourner au front. Tout le temps que dura sa convalescence en Espagne et loin de son attitude sur le terrain, elle démontra un grand intérêt pour les manœuvres républicaines et pour les opérations menées par ses compagnons internationaux. Ces deux niveaux se confondent et se fécondent dans ses notes du 5 septembre 1936 et plus encore dans

⁷⁷⁴ C'est là l'interprétation qu'en donne notamment Simone Pétrement : « Ce qu'elle voulait, en participant à cette guerre, c'était avant tout être présente au danger. Assurément, elle souhaitait aussi la victoire des Républicains, et elle pensait pouvoir aider ses camarades d'une façon quelconque. Mais elle éprouvait une profonde répugnance à tuer, même dans les conditions normales de la guerre. Ou plutôt ces conditions mêmes devaient lui paraître terribles en ce qu'elles obligent à tuer des inconnus. [Elle était] partagée entre la volonté d'être un bon soldat et l'idée que sa balle pouvait tuer quelque « petit gars » que le hasard avait mis dans le camp adverse » : PÉTREMENT, Simone, *La vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1997, p. 396-397.

⁷⁷⁵ Nous nous référons ici à l'analyse de Domenico Canciani qui fait par ailleurs de ce commentaire le reflet des doutes nourris par Simone Weil quant à l'issue du conflit et au sort d'une révolution « commencée avec le concours du peuple et des classes exploitées [mais en voie de devenir] un conflit qui les dépasse » : CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *op. cit.*, p. 296.

⁷⁷⁶ Selon Simone de Pétrement, elle prit cette décision après s'être entretenue avec le médecin-chef qui lui avait prescrit de s'hydrater et de marcher quotidiennement pendant vingt minutes et dont elle découvrit qu'il était en réalité coiffeur : PÉTREMENT, Simone, *op. cit.*, p. 391.

sa lettre à Georges Bernanos où elle évoque ses « camarades des milices d'Aragon⁷⁷⁷ ». Les visites fréquentes et les nouvelles reçues de Charles Carpentier et Charles Ridet lui permettaient de rester en contact avec les activités du groupe dont elle ne retenait pourtant que les abus et les exactions. L'exécution du notaire de Pina et le meurtre d'un jeune phalangiste de 15 ans qui avait refusé de s'enrôler furent autant d'exemples qui servirent par la suite à l'intellectuelle pour prendre ses distances vis-à-vis d'une lutte à son sens dévoyée et détournée de son objectif initial. Cette évolution s'amorça-t-elle pendant sa convalescence ? Nous ne saurions l'affirmer mais le fait est qu'après avoir visité les usines collectivisées de Barcelone et les mines de potasse, elle finit par regagner la France le 25 septembre. Ses sentiments envers la République et le peuple espagnol demeuraient inchangés, tout comme son « intention d'y retourner⁷⁷⁸ ». L'éloignement géographique, les pressions exercées par ses proches et l'internationalisation croissante du conflit l'en dissuadèrent bientôt. C'en était alors fini de l'expérience directe en Espagne de la philosophe dont l'engagement auprès des républicains prit dès lors d'autres formes, celles du foulard et du calot des miliciens anarchistes qu'elle arborerait publiquement et symboliquement.

Comment expliquer alors que l'histoire n'ait gardé de l'expérience espagnole de Simone Weil qu'une seule image: celle d'une jeune femme posant peu après son arrivée à Barcelone, devant le siège du POUM, vêtue d'une combinaison de mécanicien, le fusil à l'épaule et le sourire aux lèvres? Il se dégage de ce portrait en pied bien connu une impression paradoxale d'incongruité et de détermination mêlées. La sérénité de la philosophe, associée à la raideur de sa posture, traduit une volonté de bien faire et d'accomplir le devoir qui lui incombait alors. A défaut de traces conséquentes dans la presse républicaine de l'été 1936, la présence de Simone Weil au front s'est vite cristallisée autour de ce cliché qui contribua, à n'en pas douter, à la formation d'un véritable mythe autour de son expérience de milicienne. Cette dimension hagiographique fut également favorisée par l'interruption prématurée de son séjour en Espagne et la distance qu'elle entretenait vis-à-vis des membres de la communauté intellectuelle antifasciste. D'après les sources consultées, sa route ne croisa alors que celles de María Teresa León et María Zambrano. Dans une lettre du 15 novembre 1974 adressée au jeune théologien Agustín Andreu, celle-ci revient sur les circonstances de sa rencontre avec son homologue française :

⁷⁷⁷ WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres...*, *op. cit.*, p. 409.

⁷⁷⁸ *Idem*, p. 406.

Durante media hora estuvimos sentadas en un diván las dos en Madrid. Venía ella del Frente de Aragón. Sí había de ser ella. María Teresa [León] nos presentó diciendo: La discípula de Alain, la discípula de Ortega. Tenía el pelo muy negro y crespo, como de alambre, morena de serlo y estar quemada desde adentro. Éramos tímidas. No nos dijimos apenas nada. Ella era un poco más baja que yo; 1,59 he leído era su talla, la mía un centímetro más y yo llevaba todavía tacones no muy altos. Era muy delgada, como lo había sido yo, y no lo era ya en ese grado⁷⁷⁹.

Près de trente ans après les faits, les propos de la philosophe sont encore chargés d'émotion et d'une intimidation réciproque palpable. Certaines de ses remarques et de ses précisions pourraient, dans un autre contexte, paraître futiles. Replacées dans le contexte exceptionnel de la guerre, elles prennent tout leur sens : ce n'est ni de la penseuse dont elle appréciait les œuvres ni de la jeune normalienne venue enrichir en Espagne sa connaissance du monde et des hommes dont María Zambrano dresse le portrait. L'image qu'elle donne à voir souligne l'essentiel: celle d'une femme éprouvée par la réalité d'une lutte dans laquelle elle peinait à trouver sa place.

5.2 - Les combats aériens : des « oiseaux noirs » à l'Escadrille Espagne

Pour les intellectuelles présentes en territoire républicain, l'aviation s'imposa très rapidement comme l'une des composantes essentielles du conflit. Dès l'été 1936, elles mesurèrent l'importance capitale qu'allait revêtir la dimension aérienne de la lutte.

Avec la Première Guerre mondiale, l'avion était passé de simple instrument auxiliaire, d'observation, de reconnaissance ou encore de renseignement, à appareil d'assaut capable de combattre les troupes au sol et présentant l'avantage de demeurer hors de portée des dispositifs de défense au sol. Hors de portée mais parfois également hors de vision, ce qui lui permettait, au-delà des dommages occasionnés par les bombardements et les pilonnages, d'instaurer un climat de terreur permanent parmi les soldats et les populations civiles.

C'est aux côtés de ces deux communautés que les femmes de notre étude furent témoins des incessantes attaques aériennes nationalistes qui, selon Ana Aguado, contribuèrent à l'instauration d'une « nouvelle quotidienneté⁷⁸⁰ » faite de résistance et de tension.

⁷⁷⁹ ZAMBRANO, María, *Cartas de La Pièce: correspondencia con Agustín Andreu*, Valencia, Pre-Textos: Universidad Politécnica de Valencia, 2002, p. 128

⁷⁸⁰ « nueva cotidianeidad »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 247.

5.2.1 - Les attaques aériennes : de la violence au symbole

Qu'elles soient restées en Espagne tout au long du conflit ou qu'elles ne s'y soient trouvées que de façon passagère, toutes furent confrontées à ces frappes aériennes. Au « bombardement constant⁷⁸¹ » de María Zambrano répondent les « bombardements [et les] raids aériens⁷⁸² » de Valentine Ackland ou encore le « fracas des explosions et [le] long et musical gémissement qui annonce et porte la mort⁷⁸³ » d'Andrée Viollis. Aux yeux de toutes, ces expériences comptent parmi les plus impressionnantes. Plus encore, elles sont la quintessence de la guerre. L'avion, ce mortifère « oiseau noir⁷⁸⁴ » susceptible de se transformer en un « papillon tueur⁷⁸⁵ », participait d'une atmosphère anxiogène pour elles comme pour quiconque se trouvait en territoire républicain. Selon leurs témoignages, cette ambiance était avant tout sonore, somme des coups de sifflet stridents des « veilleurs de nuit⁷⁸⁶ », du mugissement de la « sirène⁷⁸⁷ », du « fracas des batteries antiaériennes⁷⁸⁸ » ou encore du bourdonnement des appareils. Elle était également visuelle. Toutes se disent impressionnées par l'obscurité dans laquelle les villes étaient volontairement plongées, chaque nuit, à l'heure de l'alerte et plus encore par le spectacle des projecteurs dont « les longs doigts transparents [...] palpaient le ciel, se croisaient, formaient un éventail mouvant⁷⁸⁹ ».

Plus qu'un spectacle, les bombardements furent dans ce sens pour toutes une révélation. C'est face à eux qu'elles prirent pleinement conscience de la tragédie en cours et face à eux qu'elles connurent leurs plus grandes frayeurs. Deux des déplacements de Carmen Conde furent dans ce sens motivée par la peur des attaques aériennes. La première fois, avant la fin de l'année 1936, elle choisit de fuir Carthagène, exposée à des attaques incessantes, pour trouver refuge à Murcie, cette « ville [qui] n'entendait ni les tirs ni les coups de

⁷⁸¹ « constante bombardeo »: ZAMBRANO, María, *Delirio y destino...*, op. cit., p. 236.

⁷⁸² « bombardment [and] air raids »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7.

⁷⁸³ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, 26/03/1937, p. 1.

⁷⁸⁴ « pájaro negro »: ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 105.

⁷⁸⁵ VIOLLIS, Andrée, « Barcelone, la douloureuse », *Vendredi*, 05/11/1938, p. 1. Ailleurs, la journaliste assimile les avions à des « oiseaux de proie » fondant d'un seul trait sur leur cible (« Les petits enfants sous les bombes », *Ce soir*, 05/11/1938, p. 1.)

⁷⁸⁶ « the night watchman »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, op. cit., p. 356.

⁷⁸⁷ « cuando venían los bombardeos, momentos antes pasaba una sirena avisando »: ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, op. cit., p. 101. Le surlignage est de nous.

⁷⁸⁸ VIOLLIS, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole », *Le Petit Parisien*, 03/11/1936, p. 3.

⁷⁸⁹ VIOLLIS, Andrée, « Les sirènes mugissent dans la capitale », *Le Petit Parisien*, 07/12/1936, p. 5.

canons⁷⁹⁰ ». L'année suivante, apprenant que Carthagène avait une nouvelle fois été la cible de terribles bombardements, elle décida d'écourter son séjour à Guadix pour rejoindre sa mère et gagner une nouvelle fois avec elle la ville qui les avait accueillies quelques mois plus tôt. Nous voyons clairement se manifester ici un sentiment de peur doublé d'impuissance face à des opérations militaires qui allèrent jusqu'à provoquer de véritables accès de frayeur chez les intellectuelles les moins habituées aux pilonnages. L'attitude et la résistance des unes et des autres face à de tels épisodes s'avèrent très variables. Cette diversité renseigne sur leur force psychologique mais n'éclaire en rien la sincérité et profondeur de leur engagement en faveur de la République. Nous en tenons pour preuve le contraste frappant entre les réactions de Simone Weil et d'Isabel Oyarzábal de Palencia. La première, comme nous l'avons vu, ne passa que quelques semaines en Espagne. Toutefois, dans son « Journal d'Espagne », à la mi-août, elle écrit au sujet de son séjour à Pina :

Dans l'après-midi, on bombarde vaguement. [...] Aussitôt boum !... fracas terrible. « L'aviation bombarde » [...] Reconnaissance aérienne. Se planquer⁷⁹¹.

Le style, saccadé et télégraphique, de la philosophe rend compte de la précipitation et de la tension dans lesquelles se déroula l'épisode. Il ne traduit en revanche aucun sentiment de peur ou d'appréhension. Pour elle, ce n'était là qu'une situation prévisible, voire banale, et à laquelle elle se savait potentiellement exposée. Isabel Oyarzábal de Palencia présente au contraire l'attaque aérienne comme un procédé aussi cruel que lâche car subi et visant en priorité les villes ouvertes, les installations portuaires et les voies logistiques républicaines. Obsédante et traumatisante, l'expérience d'un bombardement ne suscite chez elle que l'horreur. Les onomatopées qu'elle manipule elle aussi pour traduire la dimension sonore des bombardements dont elle fut témoin lors son séjour à Valence au milieu de l'année 1937 ont une toute autre portée :

Sifflements. Sirènes. Une voix dans les airs. Crash ! Crash ! Crash ! Chutes de maisons, parfois plus près de nous que d'autres. Ambulances. Silence. Le plus horrible avec les bombardements, c'est que vous ne savez jamais où iront les avions⁷⁹².

⁷⁹⁰ « ciudad [que] no oía tiros ni cañonazos »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 121.

⁷⁹¹ WEIL, Simone, « Journal d'Espagne » dans *Œuvres complètes...*, *op. cit.*, p. 378 et p. 380.

⁷⁹² « Whistles. Sirens. A voice over the air. Crash ! Crash ! Crash ! Houses falling, sometimes nearer us than others. Ambulances. Silence. The awful thing about bombardments is that you never know where the planes will go »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 359.

Ces épisodes, presque irréels, sont également pour elle une occasion d'observer la réaction et le comportement de la population. Elle se fait alors observatrice et contemple avec admiration la discipline et le calme des civils. Pour eux, les évacuations semblent routinières. C'est en discutant et munis du strict minimum qu'ils gagnent les refuges, ces nouveaux éléments du paysage urbain. Une même sérénité avait attiré l'attention d'Andrée Viollis lors de son second séjour dans la capitale à l'automne 1936. Lors d'un raid aérien, elle avait remarqué avec étonnement que « les gens se questionnaient vaguement sur ce bombardement, sans interrompre leur promenade⁷⁹³ ». Cette indifférence, parfois proche de l'insouciance ne faisait que renforcer, aux yeux de la Française et de ses homologues, l'« infamie⁷⁹⁴ » des attaques perpétrées par ces « avions tueurs de femmes et d'enfants⁷⁹⁵ ». Dans ce sens, dans un appel radiophonique lancé aux heures décisives de la défense de Madrid, Margarita Nelken pointait expressément du doigt les manœuvres aériennes. Selon elle, celles-ci constituaient avant tout un moyen d'atteindre au moral et de faire pression sur le peuple:

En este mismo instante, la aviación enemiga pretende atemorizar al pueblo de Madrid con un bombardeo. Son los últimos estertores de una bestia herida que quiere a toda costa someternos por el terror, ya que de otro modo no puede⁷⁹⁶.

Tout en leur accordant une importance proportionnelle à la place que ces attaques occupaient dans le quotidien des Espagnols, elle veille à discréditer leur action et à nier leur efficacité. Précédant de quelques mois les propos de Sylvia Townsend Warner selon lesquels « les fascistes bombardent toujours le centre de Madrid dans le but de casser le moral des civils⁷⁹⁷ », elle s'efforce de les réduire à de simples tentatives d'intimidation. En les présentant comme les dernières ressources d'un fascisme animalisé, elle tente de sensibiliser l'opinion publique internationale et d'exalter une population civile soumise à des raids incessants, destructeurs et meurtriers.

Plus que l'avion comme nouvelle technique de guerre en passe d'être généralisée lors de la Seconde Guerre mondiale, ce furent en effet les ravages et les massacres causés par les

⁷⁹³ VIOLLIS, Andrée, « Madrid, enjeu d'une lutte atroce », *Le Petit Parisien*, 01/11/1936, p. 1.

⁷⁹⁴ ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 100.

⁷⁹⁵ VIOLLIS, Andrée, « Ce sont les Italiens qui firent armer Minorque contre la France », *Ce Soir*, 07/01/1939, p. 4.

⁷⁹⁶ « La Defensa de Madrid », *La Vanguardia*, 10/11/1936, p. 5.

⁷⁹⁷ « the Fascists always bomb the center of Madrid, in order to break the civilian morale »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 47.

attaques qui marquèrent le plus irréversiblement les intellectuelles. Elles ne prirent pleinement conscience du potentiel de l'avion en tant qu'instrument offensif qu'en découvrant l'étendue des dommages matériels et humains qu'il était capable de provoquer. Si Andrée Viollis les décrit parfois comme « aisément réparables⁷⁹⁸ », ces dommages s'avérèrent souvent atroces et irréversibles. Leurs écrits des années de la guerre ou de l'immédiat après-guerre comportent de multiples allusions à l'horreur à laquelle elles furent alors confrontées ... et dont elles furent parmi les premières à témoigner.

De passage à Paris en février 1938, Margarita Nelken décrivit avec émotion l'horreur des bombardements, estimant que « rien [...] ne peut être comparé au massacre d'une population civile sans défense⁷⁹⁹ ». La peine se mêle ici à l'indignation et à la révolte, l'absence de détails visuels donnant à voir plus clairement encore la violence des attaques. Celle-ci demeura longtemps gravée dans l'esprit des intellectuelles présentes comme le prouvent les efforts vains d'Isabel Oyarzábal de Palencia pour effacer de sa mémoire « les souvenirs récurrents et torturants que ni le temps ni la distance ne pourraient jamais effacer, souvenirs de corps mutilés et de villes dévastées⁸⁰⁰ ». Ou encore ceux d'Andrée Viollis pour oublier les « yeux grands ouverts sur une vision d'horreur⁸⁰¹ » des victimes et les « pavés barbouillés de brun⁸⁰² » du sol madrilène encore imprégné de leur sang. Quelques mois plus tard, Ernestina de Champourcin découvrit quant à elle l'effroyable spectacle d'une Barcelone fraîchement bombardée par l'aviation allemande et jonchée, ici et là, de corps démembrés :

[...] y en Barcelona [...] había bombardeos todas las noches, espantosos, bombardeaban los alemanes de un modo feroz, y recuerdo una mañana haber salido [...] y encontrarme toda la ciudad bombardeada, aquí una pierna y allí un brazo, un espectáculo espantoso [...]⁸⁰³.

Nous ajouterons à cela deux derniers exemples qui montrent que, toute proportion gardée, certaines d'entre elles furent plus directement concernées par les bombardements aériens, à savoir Concha Méndez Cuesta et María Teresa León. La première fut informée par son époux, Manuel Altolaguirre, que « le jour où [elle avait quitté] Valence, à trois heures du

⁷⁹⁸ Viollis, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole ».

⁷⁹⁹ « nada [...] se puede comparar a la matanza de una población civil indefensa »: « La protesta de la democracia europea contra los bombardeos facciosos sobre ciudades abiertas », *La Vanguardia*, 12/02/1938, p. 2.

⁸⁰⁰ « the recurring torturing memories that neither time nor distance can ever efface, memories of mutilated bodies and devastated towns »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 252.

⁸⁰¹ VIOLLIS, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole ».

⁸⁰² VIOLLIS, Andrée, « Madrid, enjeu d'une lutte atroce ».

⁸⁰³ CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 25.

matin, une bombe [était tombée] sur le balcon de [son] appartement⁸⁰⁴ ». La seconde assista, elle, personnellement à la destruction du quartier madrilène où elle avait passé son enfance, une expérience qui lui inspira l'un de ses textes majeurs de la guerre : « Mi barrio en ruinas ». Publié le 26 décembre 1936 dans *Ayuda*, l'organe d'expression du *Socorro Rojo* dont elle était la directrice, il devint rapidement un symbole pour la communauté intellectuelle antifasciste internationale qui s'efforça de le diffuser. Nous soulignerons qu'il fut, entre autres, traduit en français et publié le 5 février 1937 dans *Vendredi*, l'hebdomadaire que co-dirigeait Andrée Viollis. Dans l'encart précédant le texte, on pouvait lire, après une élogieuse présentation de María Teresa León, que dans « ces quelques pages [...] l'évocation du quartier madrilène où elle passa son enfance se termine d'une manière déchirante sur la vision des ruines que la mémoire seule pourra désormais raviver⁸⁰⁵ ». Les bombardements aériens sont au cœur de cette chronique écrite à la première personne et centrée sur un quartier d'Argüelles personnifié et érigé en emblème par l'intellectuelle⁸⁰⁶. Un contraste frappant se produit entre les deux descriptions qu'elle en livre au lecteur et au travers desquelles elle tend à souligner la cruauté et la barbarie des attaques. A la vision idéalisée du paradis « intime⁸⁰⁷ » de son enfance et de la République, elle oppose les décombres et les passages incessants d'appareils ennemis s'entêtant à détruire les ruines. Tout n'est plus, dans ce présent de la guerre d'Espagne, que dévastation et désolation et l'intellectuelle ne peut que partager la douleur de ce corps meurtri du quartier d'Argüelles :

Quiero ser quien llore la elegía de tus casas, barrio de Argüelles en ruinas. [...] Me duelen tus astillas y tus vidrios en polvo; tus hierros retorcidos, empinados, convulsos, y tus cables. Ya no eres tú, sino tu ruina. [...] Los obuses han abierto ventanas a tu vientre⁸⁰⁸.

Les bombardements et leurs effets sont présentés comme la manifestation paradigmatique de la barbarie fasciste. Mais ils sont également le moteur d'une contre-

⁸⁰⁴ « El día que [había dejado] Valencia, a las tres de la mañana, cayó una bomba en el balcón de [su] cuarto » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *op. cit.*, p. 103.

⁸⁰⁵ LEÓN, María Teresa, « Mon quartier en ruine », *Vendredi*, 05/02/1937, p. 3.

⁸⁰⁶ Margarita Nelken consacre elle aussi un article au quartier d'Argüelles et à ses décombres : « Albores de Primavera en el Parque del Oeste », *Mundo Obrero*, 17/02/1937, p. 4.

⁸⁰⁷ « íntimo » : LEÓN, María Teresa, « Mi barrio en ruinas » dans LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil...*, *op. cit.*, p. 111.

Un autre symbole de ces destructions est la *Casa de las Flores* que Rafael Alberti avait trouvée au poète chilien Pablo Neruda en 1934 et où les artistes madrilènes avaient l'habitude de se réunir.

Voir : http://cultura.elpais.com/cultura/2005/06/24/actualidad/1119564002_850215.html. Consulté le 04 octobre 2012.

⁸⁰⁸ *Idem*, p. 113.

offensive prochaine que María Teresa León annonce dans un final chargé d'espoir. Avec l'optimisme et le lyrisme qui la caractérisent, elle affirme au terme de cette évocation : « [...] mon quartier et moi, nous devons nous venger : lui, ses maisons [et] moi, la perte de mon enfance⁸⁰⁹ ».

Observatrices ou victimes collatérales de ces bombardements permanents, les intellectuelles antifascistes mesurèrent donc très rapidement le rôle de l'aviation dans le conflit et le déséquilibre des forces dans ce domaine.

5.2.2 - L'aviation comme indice du déséquilibre des forces en présence

Bien qu'il ait depuis été prouvé que le gouvernement républicain n'était pas totalement dépourvu d'avions lorsque se produisit le soulèvement militaire⁸¹⁰, la plupart firent état, dès les premières heures de la guerre, du manque d'appareils. Le 22 août 1936, Andrée Viollis rapporte les propos amers d'un commandant rencontré dans le village d'El Carpio, à quelques kilomètres de Cordoue qui lui avoua n'avoir « pour répondre [aux bombes ennemies] que cette mitrailleuse là-haut, sur le sommet de la vieille tour⁸¹¹ ». A cette pénurie s'ajoutait l'ignorance des miliciens dans ce domaine et leur crainte de ces « bombes tombées du ciel⁸¹² » de façon presque surnaturelle et auxquelles ils ne pouvaient souvent opposer que leurs fusils. Cette situation ne tarda pas à s'aggraver suite à l'envoi, par l'Allemagne et l'Italie, de matériel de guerre et de techniciens aux nationalistes. Cet approvisionnement était le fruit des manœuvres entreprises par les deux camps en présence. Dès le début du conflit, ils se tournèrent dans ce sens vers les puissances occidentales. La réponse des puissances totalitaires fut immédiate mais celle des démocraties se fit plus lente, plus hésitante, ce qui porta un irréversible préjudice aux républicains⁸¹³. Dans le domaine aérien, et malgré l'envoi d'une centaine d'avions soviétiques début octobre 1936, la balance ne pencha que de façon très éphémère en faveur des républicains comme l'indiquent les notes prises par Nancy Cunard, en route pour le front d'Illescas, entre le 21 et le 24 octobre 1936 :

⁸⁰⁹ « mi barrio y yo tenemos que vengarnos : él, sus casas derrumbadas [y] yo, la pérdida de mi infancia »: *Id.*, p. 115.

⁸¹⁰ Voir THOMAS, Hugh, *op. cit.*, p. 257 et p. 259.

⁸¹¹ VIOLLIS, Andrée, « Dans la sierra Guadarrama avec Largo Caballero et del Vayo », *Le Petit Parisien*, 22/08/1936, p. 2.

⁸¹² *Ibidem.*

⁸¹³ Pour reprendre les termes de Fernando SCHWARTZ dans *La internacionalización de la guerra civil española*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971, p. 19: « La ayuda extranjera a los dos bandos en lucha constituyó la espina dorsal de su fortaleza ».

Camino de Illescas... he hablado con los escoceses de una ambulancia... Unos 150 [de los nuestros] heridos desde... ayer. El ataque de los republicanos es continuo... No hay armas aéreas en este punto para atacar a los aviones enemigos...⁸¹⁴.

Dans le camp adverse, la situation était en effet déjà tout autre. L'aviation allemande moderne et entraînée et, dès le début de l'année 1937, les Caproni et les Fiat permirent aux troupes de Franco d'asseoir définitivement leur supériorité dans les airs. Ces deux constructeurs italiens attirèrent particulièrement l'attention des femmes de notre étude. En mars 1937, Andrée Viollis évoque le « bourdonnement des Fiat et des Capronis⁸¹⁵ » et en juillet, une lettre de Sylvia Townsend Warner fait état d'une « formation de 15 bombardiers Caproni⁸¹⁶ ». Entre ces deux dates s'était produit le bombardement de Guernica par la Légion Condor (26 avril 1937), un épisode majeur du conflit qu'étrangement, aucune ne distingua dans ses articles ou dans ses écrits personnels.

L'intérêt des Espagnoles et des étrangères pour la dimension aérienne de la lutte est par conséquent aussi éloquent que justifié. Pendant la guerre d'Espagne, l'aviation se trouva rapidement « à la source d'une grande prise de responsabilité internationale⁸¹⁷ » pour l'ensemble des pays dont elles étaient originaires. Observatrices, témoins ou victimes, elles en firent cependant un traitement avant tout symbolique en faisant des dommages concrets occasionnés par les attaques un motif de sensibilisation et d'indignation. Significativement, elles ne s'aventurèrent pas dans ce domaine en marge de leurs compétences à l'exception notoire de Clara Malraux qui, une fois encore, s'engagea dans la voie ouverte dès l'été 1936 par son compagnon.

5.2.3 - Clara Malraux et l'Escadrille Espagne

Suite à son premier séjour en Espagne, André Malraux commença à organiser en toute hâte l'acheminement des avions militaires qui faisaient alors défaut aux Républicains. Le rôle

⁸¹⁴ Citée dans GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 299.

⁸¹⁵ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore ».

⁸¹⁶ « formation of 15 Caproni bombers »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 47.

⁸¹⁷ LAPIE, Pierre-Olivier, « L'aviation et la politique extérieure de la France », *Politique étrangère* n°4, 1939, p. 406.

Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342x_1939_num_4_4_5640. Consulté le 18 août 2010.

capital de l'aviation avait été mis en évidence dès les premières heures du conflit : c'est grâce aux avions italiens et allemands que les insurgés avaient pu traverser la Méditerranée. Au-delà des requêtes des dirigeants républicains, c'est sa présence sur les lieux, quatre jours seulement après le soulèvement militaire, qui lui avait permis d'identifier avec précision les besoins les plus urgents. Les préparatifs de l'expédition furent rondement menés. A la contrainte temporelle – le couple ne rentra que quelques semaines à Paris – s'ajoutait l'isolement de Malraux et des rares membres de l'appareil d'État français favorables à l'envoi de matériel de guerre en Espagne avec qui il était en contact⁸¹⁸. L'ardente campagne orchestrée par les communistes et les syndicats autour du slogan « Des canons, des avions pour l'Espagne » ne commença que courant août. Alors que l'écrivain réglait les derniers détails de l'expédition des appareils, depuis le Sud de la France jusqu'à Prat de Llobregat près de Barcelone, le gouvernement français, conformément à la suggestion faite par le responsable des Affaires étrangères Yvon Delbos le 2 août 1936, entreprit les démarches qui aboutirent 6 jours plus tard à la signature d'un accord de non-intervention.

A cette même date, Clara Malraux se trouvait aux côtés de son époux à Barajas, l'aérodrome de Madrid où venait d'être acheminée une première flottille d'une douzaine d'avions. Elle avait été d'une aide précieuse à ce moment stratégique: l'« un de ses proches parents » – que Dominique Bona identifie comme son frère cadet, Georges Goldschmidt – était intervenu auprès de « diverses usines⁸¹⁹ » et avait permis à Malraux d'obtenir rapidement une trentaine d'appareils. Dans son autobiographie, Clara Malraux tend à minimiser le succès de l'entreprise, précisant que les avions étaient d'une qualité médiocre et « un peu démodés⁸²⁰ ». En réalité, cette livraison s'inscrivait dans une opération de plus vaste envergure et au total environ soixante-dix avions furent envoyés en Espagne. Ces acheminements furent rendus possibles par l'attitude de Léon Blum et du gouvernement dont le communiqué du 25 juillet n'interdisait pas les transactions privées, du moins pour les appareils non armés. Ils ne constituèrent cependant qu'une première phase de l'aventure aérienne de Malraux qui s'acquitta, toujours selon sa compagne, d'un important « travail

⁸¹⁸ Jean Lacouture souligne qu'outre Léon Blum, les seuls ministres disposés à apporter officiellement leur soutien à la République espagnole étaient le ministre socialiste aux Sports et aux Loisirs, Léo Lagrange, le ministre de l'Air, Pierre Cot et le ministre des Finances, Vincent Auriol. Face à eux se dressaient notamment Yvon Delbos et Edouard Daladier, ministre de la Guerre, tous deux farouchement opposés à l'envoi de matériel de guerre en Espagne. LACOUTURE, Jean, *MALRAUX. Une vie dans le siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1973, p. 216.

⁸¹⁹ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas. t 5 : La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 14. Pour plus d'informations, voir BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Éditions Grasset, 2010, p. 277.

⁸²⁰ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 14.

d'assistance⁸²¹ ». Au-delà de cette aide matérielle, il entreprit en effet, de former une unité aérienne composée de pilotes français et étrangers⁸²² : l'Escadrille Espagne.

Cette intervention directe d'André Malraux en Espagne est aujourd'hui bien connue, Jean Lacouture affirmant par exemple que l'écrivain trouva dans la lutte du peuple espagnol un « théâtre à sa mesure⁸²³ ». Celle de Clara Malraux l'est en revanche beaucoup moins alors qu'elle joua un rôle considérable dans la constitution et la gestion de l'escadrille.

Loin de l'image réductrice d'une femme désespérée et prête à tout pour resserrer les liens ténus qui l'unissaient encore à son compagnon, elle s'impliqua dès le début dans le projet. Malraux, absorbé par d'autres occupations, la chargea, alors qu'ils se trouvaient encore à Paris, de recruter les pilotes et les mécaniciens de la future unité. Ce choix était parfaitement inapproprié mais résume à lui seul l'ensemble de l'aventure. Son ignorance et son incompétence en matière de mécanique ou de pilotage n'arrêtèrent nullement l'intellectuelle qui entreprit consciencieusement de faire passer des entretiens aux candidats. Comme elle le raconte dans son autobiographie, les rencontres avaient lieu dans l'appartement parisien du couple : « Ils venaient chez nous. Je les recevais dans le bureau d'André, assise derrière sa table de travail, l'air digne, sous le Fautrier bleu et gris accroché au mur⁸²⁴ ». Elle vit ainsi défiler des anciens pilotes de la Première Guerre mondiale, des contrebandiers, des officiers allemands ou russes, des fils de famille, soit une kyrielle de mercenaires qui « en savaient en tout cas davantage que [son] compagnon⁸²⁵ » et dont elle détermina également l'affectation et la rémunération.

Cette première étape achevée, elle fut chargée d'une autre mission par son compagnon qui, mettant à profit sa maîtrise des langues, l'envoya au bar des officiers du Bourget, quelques heures avant le second départ du couple pour l'Espagne, afin d'y collecter des informations. « Obéissante, sans enthousiasme⁸²⁶ », elle s'avéra là encore décisive puisque c'est après avoir appris de sa bouche qu'un embargo total sur les armes destinées aux républicains était sur le point d'être entériné que Malraux décida de précipiter le départ pour Madrid des appareils restants. Cet épisode n'a que très peu été repris dans les ouvrages consacrés à Clara Malraux qui se concentrent davantage, dans les chapitres relatifs à la guerre d'Espagne, sur ses activités au sein même de l'escadrille.

⁸²¹ *Ibidem.*

⁸²² Hugh Thomas précise que la plupart des pilotes de l'escadrille étaient français mais qu'on y trouvait également des Italiens, des Américains, des Allemands et un Anglais. THOMAS, Hugh, *op. cit.*, p. 284.

⁸²³ LACOUTURE, Jean, *op. cit.*, p. 211.

⁸²⁴ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 19.

⁸²⁵ *Idem*, p. 31.

⁸²⁶ *Ibidem.*

En dépit de la place qu'elle accorde à l'épisode dans *La fin et le commencement*, celles-ci restèrent limitées. Jusqu'à son départ définitif d'Espagne en septembre, et malgré des retours réguliers à Paris où était demeurée sa petite fille de 3 ans, elle s'efforça de se faire une place parmi les aviateurs dont les ports d'attaches successifs furent « le terrain de Cuatro Vientos⁸²⁷ », Alcalá de Henares, Alcantarilla, près d'Albacete et La Señera dans les environs de Valence⁸²⁸. Opérationnelle dès la fin du mois d'août, l'escadrille réalisa principalement, pendant le temps que dura le séjour de Clara Malraux en Espagne, des expéditions de repérage visant à fournir des informations à l'état-major républicain quant à la localisation des troupes ennemies. A celles-ci s'ajoutèrent des opérations de bombardement plus spectaculaires comme l'attaque d'une colonne rebelle à Medellin ou encore d'une base nationaliste près d'Olmedo⁸²⁹. Ces succès, bien que temporaires, contribuèrent à la notoriété de l'escadrille à l'égard de laquelle Clara Malraux se montre, elle, plus réservée. Ses souvenirs oscillent dans ce sens entre l'éloge aux pilotes « vainqueurs des combats⁸³⁰ » et la remise en question de l'« utilité, [de l'] efficacité⁸³¹ » de l'escadrille. Cette ambivalence s'explique à notre sens par le sentiment d'exclusion qui s'empara peu à peu d'elle. Alors que la participation de Malraux à la lutte se faisait de plus en plus effective, elle devait, pour sa part, se contenter de « surveiller les déplacements des avions⁸³² ». Bien que souvent présente sur la base de Cuatro Vientos, elle ne parvint jamais à s'intégrer autant qu'elle le souhaitait au groupe. Dépourvue de tâche nettement définie, elle devait également faire face à l'attitude de son compagnon, bientôt nommé colonel par le gouvernement républicain.

Cette marque de gratitude porta paradoxalement un coup aux illusions nourries par Clara Malraux. Elle avait envisagé le combat en Espagne comme une occasion supplémentaire de donner libre cours à l'esprit d'aventure qui avait jusqu'alors gouverné son existence et celle de son époux. Mais la légitimité acquise par ce dernier ne fit que renforcer sa confusion, partagée qu'elle était entre l'admiration pour le meneur d'hommes que Malraux était en train de devenir et l'inutilité à laquelle elle était réduite. Cette distance croissante explique pourquoi, en privé, les « mots graves⁸³³ » et les « griefs personnels⁸³⁴ » ne tardèrent

⁸²⁷ *Ibid*, p. 30.

⁸²⁸ LACOUTURE, Jean, *op. cit.*, p. 218.

⁸²⁹ MARÍN RUIZ, Ricardo, « Castilla – La Mancha en *L'Espoir*: imágenes de una guerra » dans ALÍA MIRANDA, Francisco, VALLE CALZADO, Angel Ramón del et MORALES ENCINAS, Olga Mercedes (coord), *La guerra civil en Castilla-La Mancha, 70 años después: actas del Congreso Internacional*, Cuenca, Universidad Castilla La Mancha, 2008, p. 857.

⁸³⁰ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 54.

⁸³¹ *Idem*, p. 35.

⁸³² *Id*, p. 30.

⁸³³ *Id*, p. 31.

⁸³⁴ *Id*, p. 32.

pas à se multiplier, alimentés par la rancune de l'une et l'exaspération de l'autre. En public, il en allait en revanche tout autrement, Clara Malraux veillant à tenir son rôle de compagne du chef de l'escadrille, un chef « sans signe extérieur inspirant le respect⁸³⁵ » mais dont elle vivait la moindre mission dans une angoisse étouffante.

A défaut de pouvoir prendre part au combat, elle s'employait à organiser au mieux la vie de l'unité. Seule femme présente sur les lieux, elle en vint à endosser le rôle de « marraine de guerre », institution populaire créée pendant la Première Guerre mondiale et qui consista pour elle à prêter attention aux états d'âme des pilotes dont certains n'hésitaient pas à lui confier leurs doutes et à s'en remettre à elle. A l'occasion, elle assumait également des responsabilités peu adaptées à ses compétences. En l'absence de Malraux et de tout autre pilote, elle dut notamment accompagner le directeur d'Air France lors d'une tournée d'inspection qui aboutit à la rupture de l'approvisionnement en pièces de rechange de l'escadrille et la contraignit à s'improviser guide sur « un terrain parsemé de mécaniques figées [...] ailes déchirées, moteurs transpercés, fragments épars⁸³⁶ ». Dans ses souvenirs, l'impuissance se mêle ici à la honte et c'est en définitive une intellectuelle incapable de donner un véritable sens à sa présence en Espagne qui apparaît.

L'implication et la confiance de Clara Malraux dans l'aventure étaient en réalité totalement liées à l'évolution de sa relation avec Malraux. A l'admiration et à l'espoir se substituèrent rapidement le poids de la responsabilité et le doute. Après les succès des premiers temps, la formation connut ses premiers revers. La question n'est pas ici de savoir si, comme elle le laisse entendre dans son autobiographie proche du règlement de comptes, ceux-ci doivent être attribués à ce qu'elle qualifie d'« âneries⁸³⁷ » et à l'incompétence de son compagnon. Nous ne pouvons cependant les passer complètement sous silence dans la mesure où elles amenèrent Clara Malraux à jouer un dernier rôle, celui de négociatrice.

A diverses occasions, elle fut chargée, par l'aviateur et journaliste Édouard Corniglion-Molinier (1898-1963) cette fois, d'affronter Malraux et de tirer avec lui le bilan de ces échecs aériens. Aussi ingrate que pénible, cette tâche eut pour effet d'accélérer la désintégration du couple et de déstabiliser plus encore Clara Malraux et son engagement antifasciste. Dès la fin du mois d'août, alors que l'isolement de l'escadrille au sein de la flotte aérienne républicaine était précipité par l'arrivée de pilotes soviétiques, elle dut se rendre à l'évidence : sa relation avec Malraux ne survivrait pas à l'aventure espagnole. Cette prise de

⁸³⁵ *Id.*, p. 31.

⁸³⁶ *Id.*, p. 83.

⁸³⁷ *Id.*, p. 65.

conscience s'accompagna d'un besoin soudain de s'affirmer à nouveau et de redonner une tournure plus personnelle à sa lutte en faveur de la République en cessant de « vivre par procuration⁸³⁸ ». Comme nous le verrons, son dernier séjour en Espagne, en septembre 1936, se déroula loin de Malraux au sujet duquel elle explique dans l'un des entretiens qu'elle accorda à Christian de Bartillat et rassemblés en 2002 dans *Clara Malraux. Le regard d'une femme sur son siècle* :

De jour en jour, je devenais de plus en plus vulnérable au comportement d'André. Qu'il jouât au héros d'hier me faisait mal... Hanté par l'absurde, il combattait avec acharnement et inconscience⁸³⁹.

De ce commentaire écrit longtemps après les faits se dégage une puissante amertume. Le dénouement collectif et personnel est connu depuis longtemps mais est loin d'avoir été assimilé. C'est ici la double défaite à laquelle aboutit le combat mené en 1936 que Clara Malraux pointe du doigt. Défaite politique tout d'abord qu'elle affirme avoir pressentie dès son deuxième séjour en Espagne au point de se convaincre que « plus que d'être vainqueur il s'agi[ssait] de ne pas être vaincu⁸⁴⁰ ». Défaite sentimentale et spirituelle ensuite puisque c'est au contact des combattants antifascistes qu'elle renonça définitivement à la fougue qui l'avait jusqu'alors poussée à « jou[er] au risque, au danger, à la grandeur d'âme⁸⁴¹ ».

Un écart frappant existe par conséquent entre la contribution effective de Clara Malraux à l'escadrille Espagne et l'oubli dans lequel elle est rapidement tombée et a été maintenue, notamment par André Malraux qui ne fait, dans ses *Antimémoires*, aucune allusion à la présence de sa compagne en Espagne. Faut-il pour autant en conclure, avec Dominique Bona, qu'« une fois sur place, son rôle [ne fut] plus que de la figuration⁸⁴² » ?

Nous avons vu que l'intellectuelle s'efforce de prouver que non dans son autobiographie. En revanche, à la lecture de la presse républicaine des années de la guerre, nous ne pouvons que constater l'absence patente de toute référence à la Française, en rapport avec l'escadrille du moins. Si *El Mono Azul*, revue littéraire éditée par la AIA, rendit de multiples hommages à l'action de Malraux en publiant notamment, dans son numéro du 1^{er} mai 1937, une photo de l'écrivain à côté d'un des appareils de son escadrille⁸⁴³, Clara

⁸³⁸ *Id*, p. 131.

⁸³⁹ BARTILLAT, Christian de, *Clara Malraux : le regard d'une femme sur son siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 121.

⁸⁴⁰ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 80.

⁸⁴¹ BARTILLAT, Christian, *op. cit.*, p. 122.

⁸⁴² BONA, Dominique, *op. cit.*, p. 278.

⁸⁴³ *El Mono Azul*, n° 16, 01/05/1937, p. 116.

Malraux n'y fut jamais mentionnée. D'autre part, tous ses contacts avérés avec les autres intellectuelles de notre étude se produisirent exclusivement après qu'elle eût pris ses distances avec Malraux et ses pilotes, en septembre 1936.

Cette décision de quitter définitivement l'Espagne ne s'accompagna pas d'un désintérêt soudain pour la lutte antifasciste. Comme le remarque Isabelle de Courtivron, elle manifesta toujours à l'égard de la cause espagnole une « loyauté sincère⁸⁴⁴ » qui l'amena rapidement à entreprendre de nouvelles démarches. Convaincue que son compagnon ne renoncerait jamais de son plein gré au combat, elle décida de se rendre en compagnie du romancier et essayiste Pierre Herbart, d'André Gide et d'Andrée Viollis, chez l'ambassadeur de la République à Paris, Luis Araquistáin, à qui ils demandèrent de protéger l'écrivain « en le dirigeant vers une autre activité plus adaptée à ses moyens⁸⁴⁵ ». En détournant Malraux d'une tentative dans l'aviation qui avait failli lui coûter la vie le 6 décembre 1936, elle contribua à sceller le destin de l'escadrille. Vers le 11 février 1937, soit quelques jours après avoir couvert l'exode républicain qui fit suite à la chute de Malaga, l'unité fut finalement dissoute et intégrée à l'armée républicaine. C'en était alors bel et bien fini de « l'aventure militaire espagnole d'André⁸⁴⁶ » dont l'action en faveur de l'Espagne républicaine se déroulerait dès lors sur un autre terrain. C'en était également fini de la relation, longtemps exaltante, entre les deux intellectuels⁸⁴⁷.

Le détachement précoce et la méfiance croissante de Clara Malraux vis-à-vis de l'unité ne sauraient remettre en question la sincérité et la perspicacité d'une action aérienne unanimement saluée, à l'époque, par les défenseurs de la République. Parmi eux, figurait notamment Andrée Viollis. Le 16 septembre 1937, l'hebdomadaire *Vendredi* publia un émouvant article dans lequel elle rendait hommage au pilote français et membre de l'escadrille Abel Guidez dont elle avait fait la connaissance un an plus tôt à Madrid et dont l'avion venait d'être abattu alors qu'il assurait la liaison commerciale entre Biarritz et Gijon. A travers « ce petit dessinateur parisien, plein de talent et d'humour [qui] s'était pris [...] d'une irrésistible passion pour l'air⁸⁴⁸ », elle rend compte de son intérêt et de son admiration

⁸⁴⁴ COURTIVRON, Isabelle de, *Clara Malraux. Une femme dans le siècle*, Editions de l'Olivier, 1992, p. 152.

⁸⁴⁵ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 162.

⁸⁴⁶ *Idem*, p. 164.

⁸⁴⁷ A son retour d'Espagne, en février, Malraux s'installa avec celle qui était alors sa maîtresse, Josette Clotis. C'est auprès d'elle qu'il retourna en Espagne à l'automne 1938 pour tourner l'adaptation cinématographique de *L'Espoir*. Le 19 janvier 1941, il tenta d'obtenir le divorce. Elle s'y opposa : « Mais tout le temps que dura la présence allemande, j'avais en effet tout avantage à m'appeler Clara Malraux et non Clara Goldschmidt, et surtout à ne pas attirer l'attention sur moi par un divorce qui m'aurait fait comparaître devant des autorités du nouveau régime » : *Id.*, p. 227.

⁸⁴⁸ VIOLLIS, Andrée, « Abel Guidez assassiné », *Vendredi*, 16/09/1937, p. 3.

pour l'escadrille dont elle espère « que Malraux, qui en était l'initiateur et le chef élu, nous conte un jour la prodigieuse épopée⁸⁴⁹ ». Elle ne fait dans son article aucune allusion à Clara Malraux mais ses contacts répétés avec les pilotes laissent supposer que les deux femmes se croisèrent lors de leur séjour de l'été 1936. La foi en l'utilité de l'aventure et en la victoire les unissaient encore dans un pays que Simone Téry, la fille d'Andrée Viollis elle aussi présente sur les lieux, décrit comme « un festival de drapeaux, de pancartes et de banderoles, de chants, de cris, de rires et de vivats⁸⁵⁰ ». Cet état d'esprit fut, chez Clara Malraux, bien éphémère mais anima longtemps Andrée Viollis.

Cette divergence ouvre au paradoxe qui caractérisa le rapport des intellectuelles aux combats aériens. Toutes reconnaissent qu'ils étaient essentiels dans la marche de la guerre mais la seule qui y prit réellement part fut la première à prendre ses distances vis-à-vis de la cause républicaine. L'antifascisme de Clara Malraux ne saurait cependant être envisagé à l'aune de cette décision. Comme nous venons de le montrer, celle-ci résulta de multiples facteurs dont beaucoup étaient totalement étrangers à une lutte qui, dès l'été 1936, éprouva Espagnoles et étrangères dans leur identité d'antifascistes et de femmes.

5.3 - Modalités et portée de la présence des intellectuelles au front

Leur présence en Espagne et les déplacements incessants de la plupart d'entre elles valurent aux intellectuelles d'investir, à un moment ou l'autre du conflit, le front. Par essence indissociable de tout épisode belliqueux, cet espace complexe et dangereux recouvrit pendant la guerre d'Espagne un sens particulier dans la mesure où il désigna très vite une réalité mouvante et instable. Cette redéfinition permanente, régulièrement soulignée par les Espagnoles au cours du conflit⁸⁵¹, attira tout particulièrement l'attention des étrangères et notamment d'Andrée Viollis qui introduisit un de ses récits par cette phrase toute significative : « A l'heure où j'écris ces lignes, nous revenons du front, ou du moins de ce qu'on appelle le front. Car rien n'est plus flottant, rien n'est moins limité⁸⁵² ». Cette instabilité n'entama en rien la détermination de la Française qui, comme bon nombre de ses homologues, se rendit sur les divers fronts avec régularité et constance.

⁸⁴⁹ *Ibidem*.

⁸⁵⁰ TÉRY, Simone, *Où l'aube se lève*, New York, Brentano's, 1945, p. 53.

⁸⁵¹ Voir notamment NELKEN, Margarita, « Albores de primavera en el Parque del Oeste », *Mundo Obrero*, 17/02/1937, p. 4.

⁸⁵² VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes avant Cordoue ».

Du constat de cette présence et au vu de leurs sentiments à l'égard de la lutte armée découlent plusieurs interrogations concernant la relation que les intellectuelles européennes entretenirent alors avec les fronts. A quels titres s'y rendirent-elles ? En quoi ceux-ci déterminèrent-ils les modalités d'action qu'elles y adoptèrent et leurs rapports avec la collectivité combattante ? Et enfin, cette participation indirecte aux combats menés en première ligne constitue-t-elle un indice de leur singularité ou au contraire de leur marginalité ?

5.3.1 - Une destination pour trois statuts

Le fait de ne pas prendre directement part à la lutte armée aurait pu tenir les intellectuelles à distance du front et les amener à n'envisager leur action au service de la cause antifasciste qu'en marge de celui-ci. Leur production des années de la guerre et les mémoires ou autobiographies qu'elles écrivirent postérieurement prouvent qu'il en alla bien autrement. A l'exception d'Ernestina de Champourcin ou encore de Rosa Chacel, la plupart d'entre elles y étendirent leur champ d'action et s'y rendirent selon des modalités distinctes et en lien avec le rôle qu'elles entendaient y jouer.

La distinction Espagnoles/ étrangères s'avère pertinente sur ce point. La présence fragmentée et parfois éphémère des secondes en Espagne ne leur permit pas d'établir avec cet espace et ses acteurs des relations aussi suivies et aussi étroites que les premières. Si, de ces dernières, seules les plus actives telles que Margarita Nelken ou María Teresa León l'investirent véritablement et durablement, toutes les étrangères manifestèrent vis-à-vis du front curiosité et fascination. Nous en tenons pour preuve l'empressement avec lequel Anglaises et Françaises en firent une destination prioritaire et, plus précisément, l'admiration de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland pour des « travailleurs des usines [et des] intellectuels de la classe moyenne » montés dès les premiers instants en « première ligne » et « combattant côte à côte⁸⁵³ ». Toutefois, le titre auquel elles se rendirent sur les divers champs de bataille nous intéresse plus encore ici puisqu'il détermina leur présence là-bas, leur attitude à l'égard des soldats et leur degré d'implication dans les activités qu'elles y menèrent.

⁸⁵³ « [W]hen the rebellion began [...] there was no time to summon **the workers from the factories**. Then the **first defense** was taken up by the police and the **middle-class intellectuals, fighting side by side** »: TOWNSEND WARNER, « Catalonia in Civil War », *New Masses*, 24/11/1936, p. 4.

5.3.1.1 - Les « visiteuses »

Le premier cas de figure est celui de Carmen Conde et Clara Malraux que nous qualifierons ici de « visiteuses ».

L'une et l'autre passèrent plusieurs brefs séjours sur le front où leur présence s'avéra en définitive plus encombrante qu'utile. Au cours des quelques semaines qu'elle passa en Espagne, la Française fit à deux reprises l'expérience du front : à Tolède tout d'abord aux côtés du correspondant de *L'Humanité* George Soria et de l'artiste peintre Jean Lurçat⁸⁵⁴ et un peu plus tard au front de Guadalajara où elle accompagna dans sa tournée un « charmant officier qui se fichait de moi comme je me fichais de lui⁸⁵⁵ ». L'intellectuelle demeure évasive quant aux raisons de ces expéditions impromptues mais nous rejoignons Dominique Bona quand elle avance que celles-ci étaient en réalité commanditées par André Malraux. Tout comme cela avait été le cas au Bourget, la seule volonté de l'intellectuel semble avoir présidé aux deux voyages au front de sa compagne dont l'ignorance et l'inexpérience se manifestèrent, de façon criante. Cette double dimension, involontaire et sentimentale, gouverna également les trois départs de Carmen Conde pour le front. Plus encore que son républicanisme et son adhésion aux thèses socialistes, c'est semble-t-il son désir de ne pas démeriter aux yeux de son époux qui l'y conduisit. Le départ volontaire de son mari, Antonio Oliver, pour le front du Sud au mois de septembre 1936 fut vécu par l'intellectuelle comme un désastre personnel et familial :

éramos muy felices descontando la angustia de la guerra civil y que él hubiera de marcharse, me produjo verdadero trauma; veía arrasado nuestro hogar, por no deshacerlo me sometió a acompañarle de vez en vez, en su nuevo estado⁸⁵⁶.

Cette résolution et l'amour qu'elle portait à son époux la contraignirent à dépasser son dégoût profond de la lutte armée et la menèrent successivement à Guadix, Jaén et Baza. Ces visites, planifiées au gré des transferts de l'*Emisora FP n 2* à laquelle était rattaché Antonio Oliver, furent cependant entrecoupées de retours à Murcie et de séjours prolongés à Valence

⁸⁵⁴ La composition de l'expédition mérite ici d'être soulignée. Aux côtés de Clara Malraux voyagèrent un interprète portugais et deux Français, l'artiste peintre Jean Lurçat et le correspondant de *L'Humanité* à Madrid, Georges Soria. La compagnie de ces deux figures de renom impressionna considérablement l'intellectuelle qui affirme dans son autobiographie : « Nous étions quatre dans la voiture. Lurçat qui conduisait, un Portugais qui servait d'interprète, Soria qui était alors reporter et moi qui n'étais rien ». MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 37.

⁸⁵⁵ *Idem*, p. 73.

⁸⁵⁶ CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 128.

où Carmen Conde, fidèle à ses aspirations, entreprit des études universitaires. Se mit dès lors en place pour elle une alternance, représentative de son attitude face à la guerre, entre le front, espace de la lutte armée pour la liberté où elle se rendit jusqu'en décembre 1938⁸⁵⁷, et l'université, espace de la lutte pour le savoir et « oasis dans la guerre⁸⁵⁸ » où elle côtoya Concha Zardoya ou encore María Moliner.

A travers ces deux exemples, nous voyons que les motivations des « visiteuses » de notre étude rejoignaient celles de la majorité des miliciennes. Leur expérience du front fut, plus encore que pour ces dernières, éphémère, imposée et vécue en parallèle de ce qui constituait leurs préoccupations véritables. Néanmoins, pour l'une comme pour l'autre, ces visites n'en constituèrent pas moins des épisodes marquants et éprouvants. Dans son autobiographie, Clara Malraux se plaît dans ce sens à livrer un récit détaillé de sa visite à Tolède et à reconstruire les sentiments qui l'envahirent alors qu'elle se trouvait « sous la terre [...] allongée à même un banc de bois [dans] un poste de commandement⁸⁵⁹ ». De cette situation naissent bientôt incompréhension et embarras et elle finit par qualifier cette expérience d'« absurde⁸⁶⁰ ». Elle laisse entendre qu'elle ne trouva alors de réconfort ni auprès de compagnons d'aventure qu'elle connaissait à peine ni des soldats auxquels elle ne pouvait se mêler du fait de la barrière de la langue. Une nouvelle fois isolée, ignorante des stratégies militaires et aux procédures guerrières, elle finit par réclamer un endroit où se reposer, ce qu'elle assimile *a posteriori* à l'« attitude de fillette mal élevée⁸⁶¹ » qu'elle adopta également sur le front de Guadalajara, quelques semaines plus tard. Elle tente à peine de s'en expliquer et se contente d'attribuer ce comportement à un prétendu manque « d'instinct⁸⁶² ». Un peu plus loin, un autre commentaire s'avère selon nous éclairant. Clara Malraux affirme que « peu de choses [lui] sont restées⁸⁶³ » des explications reçues lors de ce second contact direct avec le champ de bataille, ce qui montre que les enjeux politiques et sociaux de la guerre lui échappèrent en partie. Elle poursuit néanmoins en disant qu'elle aurait pu « si le cœur [lui] en avait dit, écrire un article aussi bon qu'un autre sur le sujet⁸⁶⁴ ». Or, nous savons que

⁸⁵⁷ En décembre 1938 eut lieu la seconde visite de Carmen Conde à Baza où son mari avait été transféré en avril. Elle s'y rendit en compagnie de son inséparable amie, Amanda Junquera, dont l'époux avait lui aussi été mobilisé et envoyé au département d'information situé à proximité de Baza. Elles n'y demeurèrent que peu de temps avant de regagner Valence.

⁸⁵⁸ « oasis en la guerra »: FERRIS, José Luis, *CARMEN CONDE. Vida, pasión y verso de una escritora olvidada*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, 2007, p. 450-451.

⁸⁵⁹ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 47-48.

⁸⁶⁰ *Idem*, p. 50.

⁸⁶¹ *Id.*, p. 75.

⁸⁶² *Id.*, p. 74.

⁸⁶³ *Id.*, p. 76.

⁸⁶⁴ *Ibidem*.

contrairement à Andrée Viollis et Simone Weil, elle ne produisit, au cours de la guerre, aucun article susceptible de démentir, aujourd'hui, cette incapacité à embrasser le conflit dans toute sa complexité.

Dans le cas de Carmen Conde, les visites imposées au front furent également éprouvantes mais pour une tout autre raison : elles seules venaient troubler la sérénité dont l'intellectuelle affirme paradoxalement avoir alors joui⁸⁶⁵. Son absence d'implication auprès des soldats et son faible intérêt pour les opérations militaires la maintinrent considérablement éloignée des combats, de leur violence et de leurs périls qu'elle fantasma donc plus qu'elle n'en fit l'expérience. La vie au front se limita pour elle à la cohabitation avec les membres de l'*Emisora* dans une maison à proximité de Jaén, ou encore à la découverte de la campagne et de villes telles que Linares et Galera. Soit autant d'occupations certes aptes à la tenir en marge des combats mais néanmoins diamétralement opposées aux activités que l'on pouvait attendre d'une intellectuelle mue, selon ses propres dires, par une « authentique crédulité en la cause républicaine⁸⁶⁶ ». Cela avait été le cas dans les premiers mois de la guerre, une période d'intense activité pour Carmen Conde. Avant même que son mari ne se décide à gagner le front, elle avait accueilli et facilité la venue à Carthagène de quelques-unes des figures les plus éminentes de l'*intelligentsia* madrilène au nombre desquelles figurèrent entre autres Cipriano Rivas Cherif et María Zambrano. Dans ses mémoires, elle présente la philosophe comme son amie et affirme que le bref séjour de cette dernière à Carthagène – d'où elle partit en octobre 1936 pour le Chili où son mari Alfonso Rodríguez Aldave avait été nommé secrétaire de l'ambassade espagnole de Santiago –, lui apporta alors un réel réconfort :

Con María Zambrano era otra cosa: su calidad intelectual y su humanidad llenaban un hueco en momentos que tan escasos estaban de paz inteligente⁸⁶⁷.

Cette remarque, tout en confirmant l'existence de relations étroites entre les deux femmes, fait le jour sur l'attitude de Carmen Conde à l'égard d'une collectivité combattante

⁸⁶⁵ Preuve supplémentaire de son implication modérée dans la lutte antifasciste, Carmen Conde déclare dans son autobiographie que le printemps de l'année 1937 compta parmi les plus délicieux de son existence. Elle le décrit comme une phase de sérénité, de paix intérieure et d'épanouissement personnel. Elle livre dans ce sens d'elle-même cette description: « al acudir a un espejo en busca de la desilusión lógica, me vi con mi corto cabello ondulado revuelto, mi frente amplia y limpia, mis ojos abiertos a cuanto Dios creó para amarlo, acabé sonriendo con gratitud »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 122-123.

⁸⁶⁶ « auténtica credulidad en la causa republicana » : *Idem*, p. 117.

⁸⁶⁷ *Ibidem*.

dont elle partageait les idéaux mais au sort de laquelle elle demeura insensible⁸⁶⁸. S'obstinant dans son refus d'intégration, elle se retrancha derrière une « façon d'être désuète⁸⁶⁹ », ce qui lui valut de nombreux reproches de la part des défenseurs de la République. L'indéniable charge sociale de la formule employée par Carmen Conde tend à remettre en question et même à invalider toute possibilité de communion entre les combattants antifascistes et les intellectuelles dont elle se pose en représentante. Pour les soldats, issus pour la plupart des classes populaires, ses exigences étaient inadmissibles car déplacées et contraires à l'esprit de solidarité dans lequel devait se dérouler la lutte. Ils n'hésitèrent d'ailleurs pas à condamner ouvertement sa passivité et son individualisme en taxant son comportement de « *señoritisimo*⁸⁷⁰ ». Cette critique, pour le moins incongrue si l'on considère l'extraction de Carmen Conde, traduit la contrariété et l'exaspération des combattants face à ce cas spécifique et plus généralement, met en évidence l'abîme qui existait malgré les circonstances entre les élites républicaines (dirigeants et intellectuels) et le prolétariat. Ce divorce trouve d'ailleurs une illustration patente à travers le séjour au front de Guadalajara de Clara Malraux qui dit avoir surpris son guide en train de se demander à haute voix si elle était « complètement idiote, ou vraiment courageuse⁸⁷¹ ».

Au final, aucune des « visiteuses » ne tira de fierté de ces visites au front qui, bien qu'en les mettant face à leurs incompétences en matière de lutte armée, les orientèrent dans la définition et la concrétisation de leur engagement en faveur de la cause antifasciste.

5.3.1.2 - Les observatrices et les reporters

Dans le cas plus spécifique des étrangères, les intellectuelles se rendirent pour certaines au front en tant que reporters.

Ce fut notamment le cas d'Andrée Viollis et de Nancy Cunard qui avaient obtenu d'entrer en Espagne grâce à leur accréditation en tant qu'envoyées spéciales, respectivement pour *Le Petit Parisien* et pour divers périodiques d'information britanniques. Ce statut officiel joua un rôle capital dans leur empressement à gagner les zones de combat mais ne saurait être considéré comme leur seul et unique moteur. Il n'est pas anodin de remarquer que cette étude des fonctions occupées sur les fronts par les intellectuelles de notre panel constitue, à moindre

⁸⁶⁸ *Idem*, p. 143.

⁸⁶⁹ *Id.*, p. 129.

⁸⁷⁰ *Ibidem*.

⁸⁷¹ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 78.

échelle, le reflet de la typologie communément admise quant à l'intervention de l'*intelligentsia* internationale dans la guerre d'Espagne. De même que Niall Binns dissocie les combattants des reporters⁸⁷², Valentine Cunningham distingue plusieurs profils et fait de la présence de ces « écrivains-participants volontaires » l'une des caractéristiques d'un « conflit à relativement petite échelle⁸⁷³ » ayant pourtant déchaîné les passions à travers toute l'Europe. Ce rapport obsessionnel des étrangers à la guerre joua un rôle incontestable dans la présence de la Française et de l'Anglaise. L'une et l'autre étaient chargées d'observer pour ensuite rendre compte de la réalité de la vie au front, une tâche dont elles s'acquittèrent avec d'autant plus d'application et de constance qu'elle leur permit de satisfaire une volonté personnelle de se plonger au cœur de l'actualité. Pour ce faire, elles ne se focalisèrent pas sur les épisodes belliqueux les plus retentissants aux yeux de l'opinion internationale mais s'employèrent à couvrir la lutte armée de la façon la plus complète possible. Les notes et articles qu'elles rédigèrent alors se sont de fait révélés d'une importance capitale dans la reconstitution de leurs parcours en territoire républicain. Faisonnant de données concrètes et d'impressions personnelles, ces sources de première main indiquent, par leurs seuls titres, la primauté que l'une et l'autre accordèrent au front⁸⁷⁴ tout comme elles reflètent une mobilité nécessaire à combler les attentes des lecteurs.

Au cours de leurs séjours successifs en Espagne et au gré de déplacements constants, elles arpentèrent tant les principaux pôles urbains de la zone républicaine que les villages environnants. Depuis Barcelone dont elle fit une de ses bases principales, Nancy Cunard sillonna notamment l'Aragon lors de son premier séjour en Espagne⁸⁷⁵. Quelques mois plus tard, deux semaines à peine après le premier bombardement fasciste sur la capitale, c'est à partir de Madrid qu'elle se rendit successivement sur les fronts d'Illescas, de Mostoles, de Torrejón ou encore à Parla et à Navalcarnero⁸⁷⁶. Mais c'est néanmoins Andrée Viollis qui, de toutes les intellectuelles de notre étude, s'avéra la plus mobile et la plus efficace en termes d'exploration spatiale de la réalité du front. Dresser la liste de toutes les villes ou bourgades arpentées par la reporter relève de l'impossible. C'est pourquoi nous nous concentrerons ici

⁸⁷² Nancy Cunard et Andrée Viollis correspondent au troisième profil de la typologie proposée par Niall Binns, soit celui des « *escritores ya consagrados que llegaron a España con el encargo de escribir reportajes sobre la guerra* » : BINNS, Niall, *op. cit.*, p. 20.

⁸⁷³ « this **relatively small-scale war** had so many **voluntary writer-participants** in it » : CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the civil war*, Oxford – New York, Oxford University Press, 1986, p. xxi. Le surlignage est de nous.

⁸⁷⁴ Dans les titres des articles publiés par Andrée Viollis, le champ lexical du front et de la lutte armée constitue un élément récurrent : « La bataille de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes », « Au quartier général du colonel Mangada » ou encore « Avec les Français de la Brigade ».

⁸⁷⁵ Voir une lettre de Nancy Cunard datée du 03/10/1959 et reproduite dans GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 295.

⁸⁷⁶ *Idem*, p. 299.

sur quelques-unes de ses destinations, à savoir Navalperal, Tolède, Cordoue, Torrejón, Arganda ou encore Mahon sur l'île de Minorque. Ce journalisme itinérant faisait depuis plusieurs années la marque de la journaliste comme le soulignait le portrait dressé d'elle dans *Vendredi* en introduction de la série d'articles qu'elle consacra à son troisième séjour en Espagne au printemps 1937 :

Depuis le début de la guerre d'Espagne, notre amie, Andrée Viollis, au cours de plusieurs voyages, a passé des mois au milieu des gouvernementaux [...] Sur les fronts, dans Tolède exposée, dans Madrid bombardée, aussi bien qu'à Barcelone, à Valence ou parmi les villages paisibles, elle a voulu faire voir, comprendre afin de porter témoignage de vérité⁸⁷⁷.

Elle mit un point d'honneur à embrasser l'ensemble de la zone républicaine, se plaisant notamment à préciser que lors de sa visite de 12 heures au front de la Sierra de Guadarrama, elle atteignit « les postes les plus perdus ou, plutôt, les plus exposés de la montagne, ceux qui jamais encore n'avaient reçu aucune visite de Madrid⁸⁷⁸ ». Unique témoin des opérations menées dans ces espaces de lutte méconnus, elle s'imposa rapidement comme une observatrice légitime et appréciée de ses multiples interlocuteurs⁸⁷⁹. Le sourire de la milicienne Barbara Muller présente à ses côtés sur la photo prise lors de sa visite au front de la Sierra au début du mois d'août 1936 en atteste indéniablement⁸⁸⁰ :

⁸⁷⁷ Introduction à VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, 26/03/1937, p. 1.

⁸⁷⁸ VIOLLIS, Andrée, « Dans la sierra de Guadarrama avec Largo Caballero et del Vayo », *Le Petit Parisien*, 22/08/1936, p. 1.

⁸⁷⁹ Nancy Cunard va plus loin encore quant à la nature des liens qui s'établirent alors entre elle et les combattants républicains. Dans un article publié dans les derniers mois de la guerre, elle évoque en effet ses « amis militaires espagnols » : « An Army Crossing the Frontier », *Manchester Guardian*, 09 /02/ 1939, p. 13.

⁸⁸⁰ *Claridad*, 07/08/1936, p. 4.



La gran escritora francesa Andrée Viollis, autora de magníficos reportajes que han alcanzado fama mundial—entre ellos su dramático "Indochina S. O. S."—, ha visitado el frente de la Sierra. Hela aquí, rodeada por milicianos y bravos de Asalto, conversando con la joven miliciana antifascista Bárbara Mulier. (Foto Díaz Casariego.)

La gran escritora francesa Andrée Viollis, autora de magníficos reportajes que han alcanzado fama mundial – entre ellos su dramático « Indochina S.O.S. » –, ha visitado el frente de la Sierra. Hela aquí, rodeada por milicianos y bravos de Asalto, conversando con la joven miliciana antifascista Bárbara Mulier

Andrée Viollis ne se limita jamais, au cours de ses visites quotidiennes, à l'examen des manœuvres militaires.

Pour elle comme pour Nancy Cunard, le front devait être envisagé dans sa globalité et il leur fallait donc en appréhender toutes les composantes, se montrer attentives à toutes les petites histoires susceptibles de donner à voir et comprendre la grande. Loin de se focaliser sur une violence, au fond, inhérente à tout épisode belliqueux, elles se concentrèrent sur la singularité des zones de combat espagnoles, une réalité qu'elles s'efforcèrent de saisir dans toute sa complexité. Dans les notes prises par Nancy Cunard lors de son second séjour en Espagne à l'automne 1936, matériel militaire, combattants, ambiance sonore et action s'entremêlent pour mieux donner à voir l'effervescence qui régnait alors sur le front d'Illescas⁸⁸¹. De même, Andrée Viollis accorde dans ses reportages une importance égale aux « officiers en uniforme [et autres] miliciens en manches de chemise⁸⁸² », au spectacle « des détonations, des balles qui sifflent, des salves⁸⁸³ » et à l'évolution de la situation sur les divers fronts. Tout au long de la guerre, elle se montra dans ce sens respectueuse des préceptes du grand reportage, dressant des bilans réguliers et élaborés, dans la mesure du possible, sur la

⁸⁸¹ « Corremos a través de la carretera, agachados después hablamos con los que están en las trincheras... unos veinte minutos. Pasan balas. RUIDO. A distancia, más ruido, más intenso, amortiguado por la distancia ». Citée dans GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 299-300.

⁸⁸² VIOLLIS, Andrée, « La batalla de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes ».

⁸⁸³ VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue ».

base d'observations personnelles et directes⁸⁸⁴. Ces passages en revue, au-delà de leur intérêt informatif, confirment non seulement sa maîtrise du sujet mais également son avidité à faire sienne la tragédie en cours. Concises et détaillées, ses radiographies indiquent qu'elle apprivoisa sans peine le front, un espace dont la morphologie et l'atmosphère lui devinrent, de même qu'à Nancy Cunard, très rapidement familières⁸⁸⁵. Plus encore, elles invalident l'idée précédemment évoquée d'une incompatibilité entre la lutte armée et les intellectuelles qui trouvèrent en Andrée Viollis une inattendue et digne représentante. La présence de cette étrangère de soixante-sept ans n'échappa à aucun des observateurs présents dans l'Espagne socialement et politiquement bigarrée de la guerre. Beaucoup s'empressèrent d'émettre des réserves quant à sa compréhension de la lutte en cours et, par conséquent, quant à sa compétence en tant que grand reporter de guerre, un métier traditionnellement réservé aux hommes. Dans le portrait qu'il dresse d'elle dans *Vendredi*, Jean Cassou remarque que sur le terrain, elle « paraissait s'embrouiller dans la toile d'araignée des complexes événements du monde », confondant les forces en présence et « prenant Mola pour un général anarchiste⁸⁸⁶ ». Cette confusion apparente se voyait cependant démentie par le fruit de chacune de ses longues expéditions en territoire républicain comme l'indique André Wurmser, le secrétaire de rédaction de *Vendredi* :

[...] elle semblait ne rien comprendre, confondait les noms, les sigles, les programmes, raisonnait tout de travers - la cata! pensiez-vous - et le lendemain, l'article qu'elle signait était juste, clair, précis, sans une bavure, d'une inexplicable intelligence⁸⁸⁷.

La solidarité de Nancy Cunard et Andrée Viollis envers la cause républicaine ne fut donc pas entamée par leur expérience du front.

⁸⁸⁴ Quand il lui était impossible de se rendre personnellement sur les divers fronts alentours, elle s'efforçait de pallier le manque d'informations en s'abreuvant à des sources diverses et variées, espagnoles ou étrangères, officielles ou privées. Cette variété est explicitement évoquée dans « Les gouvernementaux contre-attaquent » où après avoir reproduit in extenso le communiqué de Francisco Largo Caballero radiodiffusé le 28 octobre 1936, elle fait allusion à une information obtenue « de source anglaise » avant de poursuivre en ces termes : « En même temps que paraît le manifeste de Largo Caballero de meilleures nouvelles arrivent de divers fronts. L'aviation républicaine [...] a pu bombarder avec succès les aérodromes de Caceres, Grenade et Séville [...] A Oviedo, les colonnes de renfort ennemies, déjà très décimées, se voient séparées de leurs bases de ravitaillement [...] » : VIOLLIS, Andrée, « Les gouvernementaux contre-attaquent », *Le Petit Parisien*, 30/10/1936, p. 3.

⁸⁸⁵ Tout comme cela avait été le cas pour Clara Malraux et Carmen Conde, elles furent très rapidement capables de reconnaître la proximité du front à certains indices. Voir « Andrée Viollis nous conduit à ces 'portes de l'enfer' », *Le Petit Parisien*, 25/09/1936, p. 4.

⁸⁸⁶ CASSOU, Jean, « Andrée Viollis », *Vendredi*, 16/10/1936, p. 7.

⁸⁸⁷ WURMSER, André, *Fidèlement vôtre. Soixante ans de vie littéraire et politique*, Paris, Grasset, 1979, p. 168.

Lors de leurs séjours successifs en Espagne, l'attrait du front fut à l'origine de nombre de leurs déplacements. C'est du moins ce que laisse supposer le trajet parcouru par Nancy Cunard lors de son second séjour à la fin de l'année 1936. Désireuse de se rapprocher du front, elle abandonna Barcelone pour Valence puis Madrid où elle arriva au terme d'un trajet de plus de dix heures en autobus⁸⁸⁸. Dans le même esprit, elle entreprit dans les derniers mois de la guerre de couvrir, par solidarité envers les exilés républicains, le front mouvant de la *retirada*. Tout en assumant son opposition aux gouvernements français et britannique qui s'apprêtaient à reconnaître officiellement le gouvernement nationaliste (27 février), elle accompagna la population civile sur les routes de l'exil dès la fin du mois de janvier 1939. Sa motivation pour se rendre sur le front fut donc, d'un bout à l'autre de la guerre, essentiellement personnelle et ne dépendit, à la différence d'Andrée Viollis, d'aucune intervention extérieure.

Journaliste aguerrie et rompue à l'« échange de sourires, de cigarettes, de renseignements⁸⁸⁹ », la Française se montra, elle, attentive aux indications et suggestions de ses interlocuteurs. En exergue du récit qu'elle fit de sa visite à Tolède du 29 septembre 1936, on trouve dans ce sens une justification à caractère corporatiste: « Tolède est-il pris ? Hier, vers midi, dans nos milieux de journalistes, la tragique rumeur inattendue courait⁸⁹⁰ ». En janvier 1939, c'est sur les conseils du directeur en Catalogne de la *Centrale Sanitaire Internationale* qu'elle décida, deux semaines seulement après avoir quitté Barcelone, de se rendre à Minorque⁸⁹¹. Ces quelques exemples, représentatifs de la promptitude à se déplacer de ces intellectuelles-observatrices, témoignent de l'importance qu'acquit pour elles le contact direct avec le terrain et la disponibilité. Inhérents à la fonction qu'elles occupaient, eux seuls pouvaient à leurs yeux leur permettre de mener à bien le défi professionnel, idéologique et éthique qu'elles avaient relevé.

L'expérience du front alla, pour l'une comme pour l'autre, bien au-delà de la simple observation. Elle s'imposa très rapidement comme la référence à l'aune de laquelle elles apprécieraient le conflit. Et cette appréciation, à l'image des fronts, s'avéra pour le moins mouvante.

L'évolution de leur état d'esprit et de leurs sentiments à l'égard de la guerre correspondit significativement à la tournure des opérations militaires auxquelles elles

⁸⁸⁸ BANTING, John, « Nancy Cunard » dans FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 182.

⁸⁸⁹ VIOLLIS, Andrée, « La bataille de San Rafael du côté des troupes loyalistes ».

⁸⁹⁰ VIOLLIS, Andrée, « De Madrid vers Tolède ».

⁸⁹¹ VIOLLIS, Andrée, « L'île du mystère. Sur la ligne de Marseille à Alger ce morceau de l'Espagne héroïque veille », *Ce Soir*, 03/01/1939, p. 4.

assistèrent. Cette perméabilité aux vicissitudes de la lutte armée se manifesta assez tardivement chez Nancy Cunard qui compta parmi les femmes de notre étude restées le plus longtemps mobilisées en faveur de la République et de ses défenseurs. Après avoir accompagné sur les chemins de l'exode les soldats républicains, elle s'investit dans la défense des réfugiés, corollaire direct de la lutte armée. Fidèle à sa réputation d'« indomptable ⁸⁹² », elle entreprit de faire le jour sur leurs conditions de détention, dénonçant les mauvais traitements reçus par les 300 000 soldats républicains répartis dans les camps du Sud de la France et tentant en vain d'obtenir la libération de quelques-unes de ses connaissances internées au camp d'Argelès⁸⁹³. Cette tendance se manifesta en revanche bien plus tôt chez Andrée Viollis. Son rapport changeant au front constitua, d'un bout à l'autre de la guerre, un véritable indicateur des variations de sa position vis-à-vis du combat antifasciste. Bien qu'elle ne fût pas novice en la matière⁸⁹⁴, la journaliste se montra tout d'abord surprise et impressionnée par les modalités de la lutte armée. Alors qu'elle s'attendait à y trouver une guerre moderne, scientifique et méthodique, elle se heurta à une réalité qui lui parut tout aussi cruelle et sérieuse qu'inattendue : celle d'une « *guerrilla* chevaleresque et pittoresque⁸⁹⁵ », d'une « guerre telle que la menaient au XVII^{ème} le capitaine d'Artagnan et ses braves mousquetaires⁸⁹⁶ ». Le contraste saisissant entre les moyens alloués aux deux camps en présence ne fit que renforcer son admiration pour l'énergie des colonnes de miliciens. A l'optimisme de son premier reportage succéda toutefois une vision plus nuancée du conflit. Sa visite d'une Tolède aux murailles effondrées et plus précisément, la vision de miliciens montant oisivement la garde dans des « fauteuils de peluche jaune ⁸⁹⁷ » l'ébranlèrent considérablement. Tirillée par le doute, elle aborda alors le conflit de façon plus circonspecte, concluant significativement : « ici, la farce se mêle souvent au tragique⁸⁹⁸ ». Ce second séjour, qui coïncida avec l'intensification de l'offensive nationaliste sur Madrid, fut pour elle celui de la perplexité. Ce n'est qu'avec la contre-offensive des gouvernementaux de la fin septembre qu'elle retrouva son optimisme et sa confiance des premiers temps de la guerre. Cette

⁸⁹² Nous empruntons cet adjectif qualificatif au titre de l'ouvrage de Hugh Ford, *Nancy Cunard. Brave Poet, Indomitable Rebel*.

⁸⁹³ USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 130.

⁸⁹⁴ Comme nous l'avons signalé, elle avait déjà côtoyé le front lors de la Première Guerre mondiale. En diverses occasions, elle fit de cette expérience un point de comparaison avec le conflit espagnol : « J'évoque souvent le souvenir des quelques villes proches du front que j'ai connues pendant la Grande Guerre ». « A Madrid grouillante d'une foule disciplinée », *Le Petit Parisien*, 09/08/1936, p. 3.

⁸⁹⁵ VIOLLIS, Andrée, « La bataille de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes ».

⁸⁹⁶ VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue ».

⁸⁹⁷ VIOLLIS, Andrée, « Andrée Viollis nous conduit à ces 'portes de l'enfer' ».

⁸⁹⁸ *Ibidem*.

corrélation entre le revirement de la situation militaire et celui de l'état d'esprit de la Française constitue un nouvel indice de sa singularité et plus encore, de la complexité de son rapport à la guerre d'Espagne. N'est-il pas paradoxal de constater qu'elle s'accommoda alors très mal du désœuvrement alors qu'elle avait affirmé, quelques années auparavant: « Il est certain que j'échouerais dans l'action ?⁸⁹⁹ » ? En d'autres termes, au début de la guerre, le champ de bataille ne s'imposa-t-il pas à elle comme un incontournable et prioritaire terrain d'action ? L'évolution de ses préoccupations tend à le confirmer. Une fois convaincue que le conflit serait de longue haleine, elle se détourna des fronts pour se concentrer sur l'arrière-garde. Il s'agit dès lors pour elle de mettre en lumière les dommages collatéraux d'une lutte armée dont elle était devenue fine connaisseuse, qu'elle savait n'être que le prélude d'un drame de plus grande envergure et sur laquelle elle voulait amener le lecteur « à réagir et agir [...] au nom d'un devoir d'humanité⁹⁰⁰ ».

Pour ces deux intellectuelles plus actives qu'activistes, le front fut donc également un espace de révélation au sens d'affirmation et de dépassement de soi.

Leur objectif était certes fondamentalement professionnel mais pour l'atteindre, elles n'hésitèrent pas à s'exposer et à se montrer tout aussi téméraires que leurs confrères masculins. Bien que certaines mesures semblent avoir été prises pour assurer leur sécurité lors de leurs visites au front⁹⁰¹, elles ne manquèrent alors pas de courage et ne chancelèrent jamais devant le danger... jusqu'à faire preuve d'une certaine inconscience. Il n'était notamment pas rare de croiser Andrée Viollis « en des lieux saugrenus, un carnet à la main⁹⁰² » ou encore de découvrir Nancy Cunard, à découvert, au beau milieu d'un champ labouré et soumis à des tirs d'artillerie⁹⁰³. Parce qu'elles avaient une pleine conscience des limites de leur rôle et de la façon dont elles pouvaient être utiles à la cause antifasciste, elles exploitèrent toutes les ressources à leur portée, se moquant des mises en garde et des remontrances de leur entourage. André Wurmser, qui saluerait *a posteriori* le « courage ingénu [et l'] indignation

⁸⁹⁹ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.241-245, lettre d'Andrée Viollis, [1933 ?].

⁹⁰⁰ JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 168.

⁹⁰¹ Toutes deux précisent dans leurs écrits que certaines de leurs visites furent organisées à l'heure de la sieste (sur le front de Guadarrama dans le cas de Nancy Cunard ou à Tolède pour Andrée Viollis). Il en alla de même pour Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warren lors de leur visite au front de Guadarrama en juillet 1937 (Voir HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989, p. 164).

⁹⁰² MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 71. Cette idée est confirmée par Andrée Viollis elle-même, notamment lorsque qu'elle revient sur sa découverte de l'Alcazar à la mi-août 1938 : « C'est à quatre pattes derrière un rempart de sacs de terre que j'aperçois enfin, à deux ou trois cent mètres, l'énorme quadrilatère » : VIOLLIS, Andrée, « La tragédie de Tolède », *Le Petit Parisien*, 15/08/1936, p. 3.

⁹⁰³ Voir les notes prises par Nancy Cunard sur le chemin d'Illescas dans GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 299.

généreuse⁹⁰⁴ » d'Andrée Viollis, se souvient dans ce sens qu'à son retour d'Espagne, celle-ci affecta de s'insurger pour mieux savourer le souvenir de ses aventures au front :

Et figurez-vous, racontait-elle, à son retour des premières lignes, dans Madrid affrontant Franco, figurez-vous qu'ils m'ont obligée à ramper d'une tranchée à l'autre. Ramper! *Une femme de mon âge!*⁹⁰⁵

La journaliste revendique ici plus fièrement encore une condition première à laquelle elle ne renonça jamais au cours de ses déplacements. Tout comme Nancy Cunard et malgré sa grande adaptabilité aux conditions extrêmes de la lutte armée, elle ne subordonna jamais sa féminité à son statut de reporter. La tenue qu'elle porte sur le cliché de sa rencontre avec la milicienne Barbara Muller invite même à se demander si elle n'envisagea pas le front comme un espace d'exaltation de la féminité, processus qu'il nous incombera d'analyser en l'élargissant aux intellectuelles de notre étude s'étant rendues en première ligne.

5.3.1.3 - Les meneuses

Le troisième et dernier cas de figure est celui des meneuses, soit les intellectuelles dont la présence au front avait pour principal objectif d'apporter un soutien moral aux combattants antifascistes.

Parallèlement à l'entreprise testimoniale et investigatrice des étrangères et au-delà de l'action des marraines de guerre d'extraction populaire, les intellectuelles espagnoles les plus médiatisées et les plus politisées s'affirmèrent alors comme des « meneuses ardentes [,] charismatiques, magiques⁹⁰⁶ ».

Ce fut notamment le cas de Margarita Nelken et de María Teresa León qui, auréolée pour l'une de son titre de députée pour la province de Badajoz et jouissant, pour l'autre, d'une très forte aura parmi les classes populaires, ne tardèrent pas à faire du front leur nouvelle tribune. Porte-parole autant qu'intermédiaires, elles firent de leur présence là-bas un moyen de maintenir le contact entre la communauté combattante en première ligne et la population civile à l'arrière-garde. Si l'image de Pasionaria haranguant les foules tend aujourd'hui à incarner, de façon quasiment exclusive, la présence féminine sur le devant de la scène

⁹⁰⁴ WURMSER, André, *op. cit.*, p. 168.

⁹⁰⁵ *Ibidem.*

⁹⁰⁶ « líderes ardorosas, líderes carismáticas, mágicas »: ALCALDE, Carmen, *op. cit.*, p. 121

publique au cours du conflit, il convient de remettre en question ce monopole en réhabilitant, au rang des oratrices antifascistes, les deux Espagnoles qui portèrent une attention sans cesse renouvelée aux combattants républicains. Depuis les miliciens, volontaires d'extraction populaire venus spontanément à la lutte armée dans les premières heures du soulèvement, jusqu'aux chefs de l'armée régulière à laquelle les milices, une fois dissoutes, furent intégrées au printemps 1937, tous croisèrent au cours du conflit le chemin de ces femmes désireuses de manifester aux premiers comme aux seconds leur soutien et leur intérêt.

Contrairement à Simone Weil qui, après son retour en France, se montra de plus en plus critique à l'égard des actes de violence perpétrés par les « mercenaires⁹⁰⁷ » républicains, Margarita Nelken et María Teresa León accordèrent aux combattants une place toute singulière et se lièrent à eux à travers leurs actes et à travers leurs écrits. Dans des récits conçus à la gloire de ces héros de la « solidarité universelle⁹⁰⁸ », les anonymes et les officiers éminents s'entremêlent pour mieux célébrer la résistance et l'abnégation des défenseurs de la République. De premier plan ou intégrés à l'atmosphère du conflit, ils constituent des figures récurrentes de leurs articles de 1936-1939 de la même façon qu'ils devinrent alors pour elles des interlocuteurs privilégiés. Leurs visites au front furent jalonnées par des actes d'une grande puissance symbolique parmi lesquels nous distinguerons la rencontre entre le Cinquième Régiment et le couple María Teresa León – Rafael Alberti à la mi-août 1936. L'empressement des deux intellectuels, alors tout juste rentrés d'Ibiza, à se rendre au quartier général de cet embryon d'armée régulière lié au parti communiste et dissout au début de l'année 1937 n'était en rien anodin. Cette visite, dont l'organe d'expression du Cinquième Régiment se fit largement l'écho⁹⁰⁹, leur permit de sceller définitivement leur soutien à la cause antifasciste, d'annoncer le rôle croissant qu'il entendait jouer au sein du parti et de montrer combien ils appréciaient, en tant qu'intellectuels, l'esprit et la discipline de l'organisme. Comme le souligne Joseph Pérez, plus qu'une simple unité combattante, celui-ci fut un centre de recrutement, d'instruction politique⁹¹⁰. Les recrues, placées sous les ordres d'officiers de carrière, y recevaient les rudiments d'une formation militaire et stratégique et se

⁹⁰⁷ WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres...*, *op. cit.*, p. 409.

⁹⁰⁸ « solidaridad universal »: NELKEN, Margarita, « Lo que ha sido la conferencia de la solidaridad », *Mundo Obrero*, 06/11/1938, p.1.

⁹⁰⁹ Dans l'organe d'expression du Cinquième Régiment, *Milicia Popular*, la visite du couple fut notamment saluée par un récit détaillé. Il se refermait sur ces mots empreints de cohésion et de gratitude : « En María Teresa León y en Rafael Alberti hay dos representantes caracterizadísimos de la lucha por la causa del pueblo, y por eso una de sus primeras visitas ha sido para nuestro cuartel, y por eso se han puesto en contacto con los milicianos. ¡Salud a los camaradas María Teresa León y Rafael Alberti! »: « Nuestros camaradas María Teresa León y Rafael Alberti, en el cuartel del 5º Regimiento », *Milicia Popular*, 14/ 08/ 1936, p. 3.

⁹¹⁰ PÉREZ, Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996, p. 769.

voyaient expliquer la cause qu'ils défendaient. Cette dimension pédagogique avait, à n'en pas douter, été à la base de l'enthousiasme spontané des membres de la communauté intellectuelle antifasciste à l'égard de l'organisation fondée par le célèbre commandant Carlos⁹¹¹.

Parmi eux figurait Margarita Nelken qui, au moment de la visite de María Teresa León, avait déjà lié son destin à celui du Cinquième Régiment en acceptant de prendre la parole dans les premiers jours de son existence⁹¹². A ce discours vinrent très vite s'ajouter de nombreux autres que Margarita Nelken prononça notamment « avec force et [avec] flamme [...] à Madrid, à Guadarrama, à Tolède⁹¹³ ». Ce commentaire d'Élie Faure, tout en soulignant l'intensité de ces interventions, reflète également la popularité et l'influence de l'intellectuelle parmi les troupes. Un cliché pris lors de sa visite à Tolède aux alentours du 19 août 1936 et sur lequel elle est immortalisée, passant en revue les membres de la Compagnie Teniente Castillo, vient confirmer les propos de l'historien français⁹¹⁴ :



Margarita Nelken, con el capitán Rey, pasando revista a la compañía Teniente Castillo (Foto Alfonso.)

Le sourire de Margarita Nelken traduit son enthousiasme et son allégresse face à ce qu'elle désigna alors comme « l'aplomb serein de ces paysans et ouvriers organisés en Milice⁹¹⁵ ». Et à l'évidence, pour les soldats, elle était alors bien plus qu'une simple *femme de lettres* ayant pris fait et cause pour la République. Sa dévotion au ministère de la Guerre et ses

⁹¹¹ Le représentant du Komintern, plus connu sous le nom de Carlos Contreras fut l'un des interlocuteurs privilégiés des intellectuelles de notre étude lors de leurs visites au front. Voir notamment VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore » et les propos de Margarita Nelken rapportés dans TÉRY, Simone, *op. cit.*, p. 122.

⁹¹² Voir AHNMN, Legajo 3238/65 : lettre de Margarita Nelken à Líster du 7/07/1967 et « El cuartel del 5º Regimiento recibe a los héroes de la primera "Compañía de Acero" », *Milicia Popular*, 12/08/1936, p. 5.

⁹¹³ FAURE, Élie, « Figures de l'Espagne en lutte. Margarita Nelken », article initialement publié dans le numéro de *Regards* du 07/01/1937 et reproduit dans *Méditations catastrophiques*, Paris, Bartillat, 2006, p. 239.

⁹¹⁴ Cette photo illustre NELKEN, Margarita, « La revancha de los comuneros », *Claridad*, 19/08/1936, p. 4-5.

⁹¹⁵ « [e]l aplomo sereno de estos campesinos y obreros organizados en Milicia » : *Ibidem*.

interventions régulières sur le devant de la scène publique contribuèrent à asseoir une autorité que ne vint cependant jamais officialiser une quelconque nomination. Cette absence de reconnaissance gouvernementale n'empêcha pas les responsables républicains de confier à l'intellectuelle des missions en lien direct avec les combattants et cette dernière de s'en acquitter⁹¹⁶. Ses responsabilités s'accrurent plus encore avec la Défense de Madrid de novembre 1936 et dont Paul Preston estime qu'elle fut « comme pour beaucoup d'autres, le moment le plus splendide de Margarita Nelken⁹¹⁷ ». D'harangues à la Cité Universitaire en expéditions sur le front sud de la capitale, elle se lança alors dans une entreprise acharnée d'émulation et de soutien aux combattants d'extraction populaire, ne cachant pas son indignation lorsque le gouvernement décida de quitter Madrid quelques heures seulement après l'avoir envoyée à Carabanchel. Dans un article publié dans *España Popular* le 9 novembre 1940, elle revient en détails sur la journée du 6 novembre 1936. Nous avons considéré opportun d'en reproduire un extrait conséquent :

[...] Se trataba de ir a Carabanchel, a ver qué pasaba, a procurar contener el pánico que cundía con la noticia, hábilmente propalada, de que el gobierno abandonaba Madrid [...] A las dos de la tarde, ronca de gritarles a los milicianos que no era verdad la realidad, o sea, que el gobierno y los dirigentes todos no pensaban abandonar Madrid, torné al Ministerio. Estaban en Consejo [...] ¡Como si pudiese haber entonces cuestiones más importantes que la defensa de Madrid...! Al verle tan atildado, silbando las eses con su acostumbrada afectación, recordé los cuadros que acababa de presenciar: los milicianos sin dormir, sin lavarse desde noches y días, comiendo cuando podían [...] A las ocho de la noche, al entrar en Buenavista, la expresión de los centinelas me sobrecogió. En la escalera central nuestros pasos resonaban con el eco especial de la soledad. Ya sólo quedaban, en un ala del Ministerio, los que hasta ese momento habían sido segundones⁹¹⁸.

Quatre ans après les faits, l'amertume de l'intellectuelle reste intacte face au départ précipité du gouvernement pour Valence. En dépit de la justification officielle selon laquelle il s'inscrivait dans une stratégie de résistance plus vaste⁹¹⁹, ce transfert fut interprété comme une fuite par la population civile. La sensation d'abandon et le désarroi des dernières lignes en témoignent. Ceux-ci se muèrent rapidement dans le cas de Margarita Nelken en un regain

⁹¹⁶ Voir PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001, p. 312 et NENNI, Pietro, *La Guerre d'Espagne*, Paris, François Maspero, 1959, p. 152.

⁹¹⁷ « como para muchos otros, el momento más espléndido de Margarita Nelken »: PRESTON, Paul *op. cit.*, p. 314.

⁹¹⁸ Cité dans MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007, p. 80-81.

⁹¹⁹ TUÑÓN DE LARA, Manuel, « 1936-1937: la mobilisation partout » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 59.

d'énergie. Suite à la constitution, le 7 novembre, de la Junte de Défense, elle devint une collaboratrice efficace de son président, le général Miaja, qui s'en remit dès lors régulièrement à elle⁹²⁰. Sa sérénité affichée et sa proximité avec les soldats avaient d'ores et déjà établi sa renommée sur les fronts où son statut, certes paradoxal, de chef de file lui valut d'être mandatée jusque dans les moments les plus critiques⁹²¹.

De nombreux autres exemples pourraient être évoqués ici. Toutefois, nous achèverons cette étude des activités au front des intellectuelles venues encourager les troupes en nous focalisant sur une dernière composante de l'armée républicaine: les Brigades Internationales.

Tout comme cela avait été le cas avec le Cinquième Régiment dans les premiers mois du conflit, leur attention se cristallisa rapidement autour de cet organisme représentatif de la dimension internationale du conflit que nous nous employons à souligner ici. A l'exception notoire de Carmen Conde⁹²², toutes érigèrent la présence des brigadistes en symbole de la passion suscitée par la lutte en cours et en contrepoint à la politique de non-intervention des chancelleries et des gouvernements européens. Du discours prononcé par Margarita Nelken lors du meeting du Secours Rouge International célébré au *Teatro Principal* en décembre 1936⁹²³ à l'hommage rendu au commandant Carlos par María Teresa León dans *Memoria de la melancolía*⁹²⁴, elles ne cessèrent d'exprimer à cette unité transfrontalière de combat une reconnaissance et une admiration que résumant parfaite les propos élogieux qu'Andrée Viollis consacra le 13 novembre 1938 à

[...] ces combattants qu'ont unis des liens autrement nobles et forts que les chaînes du racisme forgées d'orgueil et de haine [...] qui, pour la première fois dans l'histoire du monde, prouvèrent en s'offrant en holocauste, qu'il existe par-dessus les races et les patries, un idéal commun à tous les hommes, idéal de justice et d'humanité qui vaut qu'on lui sacrifie sa vie⁹²⁵.

⁹²⁰ Dans les documents personnels de Margarita Nelken conservés à l'AHN, se trouve dans ce sens un sauve-conduit édité à son nom le 18 mai 1937 et signé par le général Miaja qui était depuis trois mois le commandant de l'armée du Centre : AHNMN, Legajo 3243/29. Aucun des documents consultés n'a en revanche pu confirmer la nomination de l'intellectuelle comme directrice générale de la Sécurité Publique à laquelle fait allusion l'article « Woman in New Defence Junta » : *Daily Herald*, 09/11/1936, p.1.

⁹²¹ Au moment de l'offensive rebelle sur le Jarama, dans les premiers mois de 1937, elle fut notamment mandatée sur le front d'Arganda et se rendit au sud de Vallecas, jusque dans un poste de commandement installé dans une ferme abandonnée située à 2 kms à peine des tranchées. Voir TÉRY, Simone, *op. cit.*, p. 45-51.

⁹²² Dans son autobiographie, Carmen Conde ne dissocie guère l'aide étrangère apportée à l'un et l'autre des camps en présence en matière de personnel de guerre : « Si aquellos extranjeros venían a luchar junto a los republicanos, en la otra parte había italianos, alemanes y hasta moros haciendo lo mismo junto a los llamados nacionales (como si nosotros fuéramos de la China). Estábamos, pues, lo mismo: aceptando el apoyo de hombres de otros países »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 118.

⁹²³ « Mitin del Socorro Rojo Internacional », *La Vanguardia*, 22/12/1936, p. 8.

⁹²⁴ María Teresa León y dresse un portrait élogieux du fondateur du Cinquième Régiment: « El comandante Carlos podía haber sido en otro siglo un condotiero italiano o un conquistador de América. Ha elegido su rumbo siempre, nadie le ha empujado »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 343.

⁹²⁵ VIOLLIS, Andrée, « Avec les Français de la Brigade », *Ce Soir*, 13/11/1938, p. 4.

Le mois de novembre 1938 fut marqué par le retrait de l'Espagne républicaine des Brigades Internationales, sur proposition de Juan Negrín et sous contrôle de la Société des Nations. A cette occasion, de nombreux actes furent organisés qui mobilisèrent une nouvelle fois les intellectuelles espagnoles les plus actives de notre étude. Si la participation de María Zambrano reste entachée d'imprécision⁹²⁶, celles de María Teresa León et Margarita Nelken firent au contraire l'objet d'une médiatisation à la mesure de leur rayonnement auprès des combattants républicains. Ainsi, c'est en tant que responsable politique que Margarita Nelken intervint lors d'une cérémonie organisée le 26 octobre⁹²⁷ et en tant que journaliste qu'elle réitéra sa gratitude aux « jeunes hommes de diverses nationalités, venus pour les uns de pays libres, arrivés pour les autres afin de lutter sur [le] sol [espagnol] contre leurs propres oppresseurs⁹²⁸ » dans l'article consacré à la Conférence de la Solidarité qu'elle publia quelques jours plus tard dans *Mundo Obrero*. María Teresa León prit quant à elle activement part à la veillée d'hommage organisée par la AIA dont elle était secrétaire et célébrée le 20 novembre 1938 à l'Auditorium de Madrid. A travers ces actes, l'une et l'autre réaffirmèrent l'étroitesse des liens qui les unissaient à la communauté combattante républicaine qu'elles avaient tenu à accompagner sur le front et qui allait bientôt se voir sacrifiée aux impératifs de la politique internationale.

5.3.2 - Les intellectuelles et le front : de la transgression à la révélation

Au-delà des singularités inhérentes à ces trois statuts, l'expérience du front fut vécue par l'ensemble des intellectuelles avec une égale intensité. Aucune n'en revint totalement indemne. La précision de leurs souvenirs et la minutie des descriptions qu'elles firent de leurs expéditions en première ligne en constituent la preuve. Le contact direct avec la lutte armée et ses acteurs constitua, dans leur guerre d'Espagne, un incontestable point d'inflexion. L'intensité de l'action menée là-bas se convertit pour bon nombre d'entre elles en une référence absolue et l'abnégation des combattants un comportement exemplaire face aux circonstances exceptionnelles de la guerre. Erigée en référence, l'expérience du front ne tarda pas à conditionner et à aiguïser leur regard sur le conflit dans l'ensemble de la zone

⁹²⁶ Selon Jesús Moreno Sanz, « [e]n noviembre [de 1938] Zambrano se suma a los que acuden a despedir a los brigadistas internacionales », Voir ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 52. Nous n'avons cependant trouvé aucune allusion à cette intervention dans les organes de presse consultés.

⁹²⁷ « Homenaje a las brigadas internacionales », *La Vanguardia*, 27/10/1938, p. 4.

⁹²⁸ « [...] muchachos de diversas nacionalidades, venidos unos de países libres, llegados otros a luchar en nuestro suelo contra sus propios opresores »: NELKEN, Margarita, « Lo que ha sido la conferencia de la solidaridad ».

républicaine. Celui-ci se fit, dès les premiers mois de la guerre, critique, acéré et réfractaire à toute demi mesure. Elles se devaient, selon elles, d'être dignes de l'esprit de sacrifice des soldats, d'être solidaires en pensée et en acte de « ceux qui passent des jours et des nuits dans un parapet, exposés à toutes les rigueurs de l'intempérie, à toutes les privations et, par-dessus tout, à la mort⁹²⁹ ». La fréquentation de ses héros familiers leur avait fait l'effet d'une révélation et elles exigèrent dès lors de tous les défenseurs de la République qu'ils affichent une même combativité. Margarita Nelken écrivait dans ce sens dès le 26 septembre 1936 :

[...] Yo os aseguro que cada vez que regreso de convivir en el frente con estos hombres que todo lo están dando [...] y me encuentro con esa "vida normal" que tanto place y halaga a los optimistas con espíritu de avestruz, ganas me dan de empezar a golpes con esos ciudadanos que tranquilamente se pasean, van al café o a sus diversiones [...]⁹³⁰

Suite à ses visites au front, le spectacle de la vie « normale » de l'arrière lui devint intolérable. Il s'apparentait à ses yeux à de l'indifférence et même à une « offense⁹³¹ » à l'égard des soldats. Ce terme n'est pas anodin. Il met en avant la portée éthique que recouvrait, aux yeux des intellectuelles, la lutte armée.

Loin de considérations militaires ou physiques, elles voyaient en cette modalité de la cause antifasciste un engagement fait de conscience morale, de discipline et de pragmatisme. Et par solidarité envers les combattants qu'elles côtoyaient, elles estimaient de leur devoir de proclamer, à l'instar d'Andrée Viollis, « Fini pour moi, le repos !⁹³² ». Elles ne se distinguaient guère en cela de la plupart de leurs homologues masculins. Leur singularité résidait en ce qu'elles firent en sorte, lors de leurs visites successives, de ne jamais se départir des attributs de leur féminité. De Margarita Nelken, nous retiendrons notamment les « petits souliers parisiens assez inattendus pour aller dans des tranchées [et] son inséparable face à main⁹³³ ». De Carmen Conde, « la jupe bleu marine et une chemise 'Dux'⁹³⁴ ». D'Andrée

⁹²⁹ « [...] los que se pasan días y noches en un parapeto, expuestos a todos los rigores de la intemperie, a todas las privaciones, y, por encima de todo, a la muerte »: NELKEN, Margarita, « La lucha de España contra el fascismo », *Claridad*, 26/09/1936, p. 4.

⁹³⁰ *Ibidem*.

⁹³¹ « ofensa » : *Ibidem*.

⁹³² VIOLLIS, Andrée, « La tragédie de Tolède ».

⁹³³ TÉRY, Simone, *op. cit.*, p. 49. Ce binocle attira l'attention de nombreux observateurs, dont Élie Faure: « Je la vois encore à Guadarrama, le face-à-main en bataille, circulant avec le commandant Ristori sur la route balayée de balles » : *op. cit.*, p. 240.

⁹³⁴ « falda azul marino y una camisa 'Dux' »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 134.

Viollis enfin, la toilette de « petite personne fort digne⁹³⁵ » composée d'un parapluie, de gants de fil blancs, d'une petite blouse à fanfreluches ou encore d'un chapeau de paille. Nous sommes ici bien loin de l'uniforme de mécanicien arboré par Simone Weil. Pour les visiteuses, observatrices et meneuses, la proximité avec les soldats ne s'accompagna d'aucun mimétisme. L'inadaptation et l'incongruité de leurs tenues, loin de les discréditer, reflétaient la détermination de ces femmes à investir les zones de lutte en demeurant fidèles à elles-mêmes et plus encore, à incarner l'union de tous derrière la bannière de l'antifascisme.

Elles firent par conséquent du front le théâtre d'un combat tout spécifique : celui pour la reconnaissance, au sein même du camp républicain, de leur légitimité à intervenir dans la défense de la cause antifasciste. Et force nous est de constater que dans une certaine mesure, elles en sortirent victorieuses.

Contre toute attente, elles parvinrent à s'imposer aux yeux des soldats qui leur témoignèrent, au cours de la guerre, une considérable estime.

Celle-ci se manifesta tout d'abord par leur intégration à la vie des troupes et notamment, par le partage éminemment symbolique des vivres. Dans leurs écrits, elles accordent une grande importance aux repas pris sur le front et à l'exception de Carmen Conde qui veilla à ne jamais se rendre dans les « réfectoires pour l'Armée⁹³⁶ », toutes insistent sur la générosité des combattants. Celle-ci transparaît dans leurs descriptions des denrées mises à leur disposition et qui allèrent de la simple tranche de jambon épaisse offerte à Clara Malraux lors de sa visite à Tolède⁹³⁷ aux « risotto [...], bœuf rôti et, oh! merveille, [...] délicieux petits oiseaux bardés de lards⁹³⁸ » au menu du déjeuner organisé par les habitants de Ciudadela (Minorque) en l'honneur d'Andrée Viollis. Le contraste entre la modestie des mets et la gratitude exprimée par ces femmes issues de classes sociales privilégiées témoigne de leur partialité et de leur volonté de faire du front un espace de communion.

L'estime des combattants à leur égard s'exprima également de façon plus officielle, ce qui la rapproche à notre sens de la reconnaissance. De tous les étrangers reçus par le Cinquième Régiment, Andrée Viollis fut par exemple la seule à en être nommée milicienne d'honneur⁹³⁹. De façon plus éloquente encore, Margarita Nelken donna son nom à deux

⁹³⁵ CASSOU, Jean, « Andrée Viollis ». André Wurmser s'arrêta lui aussi sur cette apparence farfelue et désuète. De la journaliste il évoque notamment « son chapeau plat à fleurs roses ou mauves, sa voilette, ses gants, son parapluie » : WURMSER, André, *op. cit.*, p.168.

⁹³⁶ « comedores para el Ejército » : CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 129.

⁹³⁷ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 43.

⁹³⁸ VIOLLIS, Andrée, « A Alcudia de Majorque les Allemands ont installé une base », *Ce Soir*, 14/01/ 1939, p. 4.

⁹³⁹ TÉRY, Simone, *op. cit.*, p. 130.

bataillons, « l'un à Madrid et l'autre en Estrémadure⁹⁴⁰ ». Après avoir fait d'elle leur députée, les combattants lui rendirent une nouvelle fois hommage en la désignant, de la sorte, comme l'une de leurs⁹⁴¹. Cette reconnaissance resta cependant limitée puisque son dévouement à la cause ne suffit pas à ce que le PSOE puis le PCE lui confient des postes à responsabilité⁹⁴². Plus encore, ce désir d'action proche de la frénésie lui valut de virulentes attaques. Ses visites régulières et le prestige qu'elle obtint au front, espace traditionnellement masculin, ne firent qu'alimenter l'animosité de ses détracteurs. Ceux-ci n'hésitèrent pas, au cours de la guerre, à répandre de fausses informations sur elle et tentèrent de l'atteindre à travers une facette bien précise de sa personnalité : sa féminité. Dès les premiers mois du conflit, une campagne de diffamation, relayée par la presse conservatrice européenne, l'accusa d'être une ancienne prostituée⁹⁴³, une « une amazone juive⁹⁴⁴ » ou encore activiste sanguinaire. Cet acharnement et l'ancrage de ces médisances dans sa vie privée montrent bien la prégnance de préjugés de genre et la crainte que sa popularité et son omniprésence inspiraient alors aux responsables ennemis. Margarita Nelken ne rapporta-t-elle pas à la fille d'Andrée Viollis, lors de leur visite à Vallecas, que Queipo de Llano avait plusieurs fois annoncé à la radio « qu'il tenait en réserve cent Maures pour [la] violer avant le peloton d'exécution ! Cent Maures, pas un de moins !⁹⁴⁵ » ? Ces tentatives de diabolisation et d'intimidation restèrent sans effet sur elle. Elles contribuèrent toutefois à la création, autour de sa personne, d'un mythe aussi tenace qu'infondé comme l'indiquent les multiples démentis qu'elle fit jusque dans les dernières années de sa vie. L'un d'eux concerne sa prétendue participation au siège de l'Alcazar de Tolède, épisode légendaire au cours duquel elle aurait sollicité une brigade de mineurs des Asturies afin de « dynamiter l'Alcazar⁹⁴⁶ ». Dans une lettre au professeur d'histoire de

⁹⁴⁰ « uno en Madrid y otro en Extremadura » : AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964. Voir également : « Se organiza el batallón Margarita Nelken », *Claridad*, 31/08/1936, p. 2.

⁹⁴¹ Comme le rappela Andrée Viollis, les colonnes pouvaient porter le nom du pays où elles avaient été formées, celui du parti ou de l'organisation dont elles relevaient ou encore le nom de l'homme dont elles étaient fières. Voir VIOLLIS, Andrée, « Dans la sierra Guadarrama avec Largo Caballero et del Vayo ». Outre ces groupes de combattants, nous avons également trouvé à l'AHN un document daté de septembre 1938 mentionnant l'existence d'un « Refugio Margarita Nelken » à Valence : AHNMN, Legajo 4319/471.

⁹⁴² Après plusieurs années de militantisme au sein du PSOE, Margarita Nelken demanda à adhérer au PCE dans les derniers jours du mois de décembre 1936 (« Margarita Nelken ha solicitado el ingreso en el Partido Comunista », *Ahora*, 30/12/1936, p. 6).

⁹⁴³ Ces accusations sont évoquées par Élie Faure : « Un gendelette français – qu'on dit du sexe féminin – a écrit que cette noble femme, mère, grand-mère et l'un des écrivains les plus éminents de l'Espagne, conférencière, députée aux Cortès, qui se dépense sans compter pour la cause du peuple depuis l'avènement de la République, est une ancienne prostituée. » : *op. cit.*, p. 240.

⁹⁴⁴ Propos du journaliste franquiste Manuel Sánchez del Arco cités dans PRESTON, Paul, *op. cit.*, p. 309.

⁹⁴⁵ « amazona judía » : TÉRY, Simone, *op. cit.*, p. 49.

⁹⁴⁶ « volar el Alcázar » : extrait d'un télégramme reproduit dans ENA BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 22. Dans *Defensa del Alcazar*, Ángel Palomino donne une image similaire de Margarita Nelken et commet une erreur significative quant au

l'Université de Kentucky, Holman Hamilton, elle s'en défend catégoriquement avant de rétablir la vérité :

Primero: JAMÁS me dirigí yo a los mineros asturianos con tal demanda; segundo que JAMÁS los republicanos pensaron en volcar el Alcazár, [...] por el cuidado que teníamos en no dañar nuestros monumentos históricos y artísticos. [...] Durante el sitio del Alcazár yo efectivamente fui varias veces a Toledo: pegándome a sus murallas – del Alcazár – repetidamente hablé a los del interior, en particular para dar ánimos a las mujeres allí tenidas como rehenes⁹⁴⁷.

Loin de l'image de décisionnaire enragée qui s'était peu à peu forgée autour d'elle, l'intellectuelle reconstruit le cours des événements et y réaffirme le seul et unique statut qui fut alors le sien au front.

Ce dernier exemple est sans doute le plus extrême de notre étude du rapport des intellectuelles antifascistes à la lutte armée lors de la guerre d'Espagne. Il n'en demeure pas moins significatif et représentatif de la complexité des relations qui s'établirent alors entre elles et l'espace par excellence de la masculinité, le front. Désireuses d'être utiles à la lutte, elles se montrèrent pour la quasi unanimité d'entre elles réfractaires à l'idée d'une intervention directe dans ce domaine mais ne s'en désintéressèrent ni ne s'en détournèrent pas pour autant. Transgressive et gouvernée par l'éthique, la présence en première ligne de certaines Espagnoles et certaines étrangères s'articula autour de fonctions bien définies, associées à une *praxis* singulière et de part en part inscrites dans une entreprise commune d'affirmation d'elles mêmes comme actrices à part entière de la lutte antifasciste en cours.

statut de l'intellectuelle : « En el exterior los mineros trabajan en las galerías. Los de la ministra Margarita Nelken no ocultan su actividad, puesto que lo hacen por orden del Gobierno »: *Defensa del Alcazár*, Barcelona, Planeta, 1998, p. 178.

⁹⁴⁷ AHNMN, Legajo 3237/2 : lettre de Margarita Nelken du 10/02/1966.

Chapitre 6 - La lutte à l'arrière-garde

Par bien des aspects, la guerre qui s'engagea en Espagne suite au soulèvement militaire de juillet 1936 peut être qualifiée de totale. Humainement et géographiquement, elle n'épargna rien ni personne, affectant les fronts tout autant que l'arrière-garde.

Pour les intellectuelles européennes, cet espace s'imposa dès le début du conflit comme un terrain d'action fondamental. Depuis l'euphorie et l'effervescence des premiers temps jusqu'à la défaite républicaine, elles y développèrent d'intenses activités en lien avec les victimes et les blessés, les enfants et les classes travailleuses.

Entre initiatives individuelles et inscription dans des actions officielles, à l'échelle nationale ou internationale, elles manifestèrent à l'égard de ces trois composantes spécifiques de la population civile un intérêt singulier et une implication émotionnelle à notre sens riche d'enseignements.

Quelles démarches entreprirent-elles ? Celles-ci les distinguaient-elles des autres défenseurs de la République ? De quelle nature étaient les relations qu'elles nouèrent avec ces trois communautés ? Et en quoi le traitement qu'elles firent de ces dernières dans leurs discours de et sur la guerre permet-il de penser que cette lutte menée à l'arrière participait d'une quête d'elles-mêmes en tant qu'intellectuelles et en tant que femmes antifascistes ?

6.1 - Les victimes et les blessés

Je retourne à Madrid d'ici quelques jours. C'est vous dire que la situation des vivants est si terrible qu'à peine a-t-on le temps de se retourner vers les morts qui, eux, n'ont hélas! plus besoin de rien⁹⁴⁸.

Ce constat dressé par Andrée Viollis en décembre 1936 résume par bien des aspects l'action des intellectuelles antifascistes auprès des victimes de la guerre d'Espagne, à commencer par son caractère initial et impérieux. Pour un nombre considérable d'entre elles, l'aide aux blessés s'imposa, dans l'euphorie et l'effervescence des premières semaines, comme la réponse la plus adaptée aux nécessités du moment. En dépit de leur absence de

⁹⁴⁸ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 20/12/1936.

formation et de leur manque de connaissances spécifiques dans le domaine médical, ces privilégiées qui ne connurent pour la plupart que les désagréments liés au « retour soudain à leur nourriture habituelle⁹⁴⁹ » ou encore « une fatigue [...] plus morale encore que physique⁹⁵⁰ » se tournèrent naturellement vers les victimes.

6.1.1 - L'action sanitaire comme réponse à l'urgence

La nature et l'ampleur de la crise en cours les amenèrent à faire des victimes les destinataires prioritaires de leur action.

Telle est du moins l'impression qui se dégage des premières démarches entreprises par Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin et Valentine Ackland. L'étude conjointe de ces trois cas nous a semblé la plus appropriée tant ils présentent de similitudes et sont représentatifs de cet élan instinctif des intellectuelles vers les victimes, militaires et civiles, de la guerre d'Espagne.

Dans la phase d'urgence de l'été 1936, toutes trois s'orientèrent dans une même voie, proche de l'action humanitaire et relevant, à l'origine, d'une initiative privée. Prise dans la frénésie de l'été 1936⁹⁵¹, Ernestina de Champourcin se mit à disposition du gouvernement républicain et fut orientée vers l'*hospital de sangre* [hôpital de sang] installé dans l'*Instituto Oftálmico Nacional* de la rue General Arrando. Cette intégration à l'équipe d'infirmières de l'établissement dirigé par Dolores Rivas Cherif de Azaña constitua un véritable point d'inflexion dans la trajectoire vitale de l'Espagnole qui choisit alors de rompre avec son style de vie et ses habitudes antérieures⁹⁵². Cette réorientation volontaire vient illustrer et corroborer les conclusions de Françoise Thébaud quant à l'impact des guerres sur l'émancipation des femmes et selon lesquelles les principales bénéficiaires en ont été les jeunes femmes issues des classes privilégiées. Exception faite des miliciennes, elles ont alors davantage profité que leurs contemporaines d'extraction populaire de la libération des mœurs

⁹⁴⁹ « the sudden change back to proper food [...] »: CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954, p. 156.

⁹⁵⁰ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.230, lettre d'Andrée Viollis, 08/03/1937.

⁹⁵¹ « Madrid se convirtió rápidamente en un infierno, un hervidero de calumnias, crímenes, despropósitos. Aquellos coches incautados o robados que iban como locos y a veces me recogían camino del hospital muy amables y me dejaban allí »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l.], [s.d.].

⁹⁵² Interrogée sur les premiers mois de la guerre et des activités dans lesquelles elle se lança alors, elle expliquait en septembre 1982 : « Bueno, yo cambié mi vida porque me fui, yo quería trabajar, hacer algo, y me fui [...] al hospital que presidía la señora Azaña, que estaba aquí en General Arrando [...] donde estaba el instituto [...] oftálmico... »: CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 19.

inhérentes et se transformer, en dépit du maintien d'un ordre moral traditionnel, en femmes actives et indépendantes⁹⁵³. Dans ses mémoires et dans les divers entretiens que nous avons consultés, Ernestina de Champourcin insiste dans ce sens sur cet épisode et sur son investissement au sein d'un hôpital « où [elle] allai[t] tous les jours et où [elle] pass[a] aussi quelques nuits car les blessés affluaient depuis les fronts de la Sierra⁹⁵⁴ ». A la fin du mois d'août 1936, le Ministère du Travail fut contraint de prendre une série de mesures restrictives face à la prolifération des hôpitaux dits « de sang » et d'éditer une liste exhaustive des établissements vers lesquels évacuer les blessés des divers fronts. A celui de l'*Instituto* fut affecté le traitement des lésions oculaires et des extrémités⁹⁵⁵. Selon un document conservé au Centre Documentaire de la Mémoire Historique (CDMH) et faisant état des « Attributions des dames qui se sont réunies dans l'hôpital », Ernestina de Champourcin fut plus précisément affectée à l'« Atelier Infirmerie » où elle assura régulièrement le « service de nuit » à la différence de Rosa Chacel qui fut, elle, chargée de la salle n°8⁹⁵⁶. La présence des deux intellectuelles parmi les trente-neuf femmes mentionnées sur un autre document du CDMH relatif à l'*Instituto*⁹⁵⁷ constitue une autre preuve de leur intérêt premier pour l'action sanitaire. Elle fut également pour nous un complément indispensable à leurs souvenirs, hélas parfois lacunaires et approximatifs. L'idée d'Ernestina de Champourcin selon laquelle « le personnel était restreint et beaucoup, comme moi, n'étaient pas infirmières et ne servaient qu'à faire les lits, à distribuer les repas, etc⁹⁵⁸ » se voit par exemple à la fois confirmée et enrichie par les informations contenues dans les deux documents mentionnés ci-dessus. Ils nous révèlent par exemple que l'insuffisance de personnel qualifié fut alors compensée par la présence aux côtés d'Ernestina de Champourcin d'un nombre considérable d'intellectuelles (María Lejárraga) et de proches de hauts responsables républicains (Gloria P. de Casares Quiroga, Adela de Rivas Cherif ou encore de la « Sra de Giral »⁹⁵⁹) qui se partagèrent alors des activités allant des soins aux activités annexes de lecture et de literie. Ces sources premières lèvent d'autre part le voile sur les activités méconnues de Rosa Chacel dans ce domaine. Son

⁹⁵³ DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1939) » dans BELMONTE, Florence, *Femmes et démocratie : Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007, p. 106.

⁹⁵⁴ « adonde iba todos los días y donde pasé también algunas noches, pues afluían los heridos desde los frentes de la Sierra »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 71.

⁹⁵⁵ « Los hospitales de sangre », *El Sol*, 25/08/1936, p. 3.

⁹⁵⁶ « Atribuciones de las [s]eñoras que se han reunido en el hospital de sangre en el Instituto Oftálmico », « Taller Enfermería », « turno de noche »: CDMH, PS Madrid 304 – 34.

⁹⁵⁷ CDMH, PS Madrid 304 – 32.

⁹⁵⁸ « el personal resultaba escaso y muchas, como yo, no eran enfermeras y sólo servíamos para hacer camas, repartir comidas, etc »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 64-65.

⁹⁵⁹ CDMH, PS Madrid 304 – 32.

intervention a longtemps souffert du peu de traces écrites et du silence de l'intellectuelle à ce sujet⁹⁶⁰. Dans *Timoteo Pérez Rubio y los retratos del jardín* (1980), elle ne consacre par exemple qu'une seule phrase à cette expérience :

Yo, por mi parte, [...] me metí de enfermera en un hospital y allí estuve un par de meses hasta que se empezó a hablar de la evacuación de Madrid⁹⁶¹.

Toute évasive qu'elle soit, cette allusion condense les principales caractéristiques de l'intervention de Rosa Chacel auprès des blessés, soit sa spontanéité, sa fugacité et son inéluctabilité. Les activités de soins lui apparurent tellement nobles et appropriées qu'aussi longtemps qu'elle demeura en Espagne, elle choisit de se consacrer à la « sublime⁹⁶² » assistance aux victimes.

Cette expérience fut cependant de courte durée et s'acheva pour l'une et pour l'autre à l'automne 1936. Dans l'entretien réalisé en 1979 par la fille de Max Aub, Elena Aub, Ernestina de Champourcin se montre d'abord très évasive sur les raisons qui la poussèrent à quitter l'hôpital, expliquant uniquement qu'elle y était restée « jusqu'à ce que les choses aillent très mal⁹⁶³ ». Interrogée à nouveau sur le sujet, elle finit toutefois par préciser que cela ne dura « pas longtemps parce que c'est alors qu'une partie du gouvernement commença à partir⁹⁶⁴ ». Faisant écho aux propos de Rosa Chacel, elle établit un lien direct entre la fin de ses activités au sein de l'établissement et le départ du gouvernement pour Valence, le 6 novembre 1936. Cette association et la dimension politique qu'elle confère à l'expérience sanitaire des deux intellectuelles doivent toutefois être considérées avec prudence. En effet, si sur la liste conservée au CDMH, Ernestina de Champourcin figure par exemple comme « républicaine de gauche⁹⁶⁵ », elle se défendit ensuite catégoriquement de toute militance politique. Face à Elena Aub, en 1979, elle argue que cette affiliation concernait alors en réalité son compagnon :

⁹⁶⁰ Les démarches que nous avons réalisées en juin 2010 auprès de la Croix Rouge Espagnole se sont avérées infructueuses. Selon M^a Carmen Flórez Pérez, responsable du CDMH, aucun document conservé dans les archives de la Croix Rouge Espagnole ne mentionne Rosa Chacel.

⁹⁶¹ CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, Vol. VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 336.

⁹⁶² « [t]errible cuando es llamada, **sublime** cuando es evocación »: CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol IV *Artículos II*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 357. Le surlignage est de nous.

⁹⁶³ « hasta que las cosas ya se pusieron muy mal »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p 11.

⁹⁶⁴ « [n]o fue mucho tiempo porque entonces ya es cuando empezó parte del gobierno a marcharse »: *Idem*, p. 14.

⁹⁶⁵ « Republicana de Izquierda »: CDMH PS Madrid 304 – 32: « Señoras que prestan servicios en el hospital de sangre en el Instituto Oftálmico Nacional ». A côté du nom de Rosa Chacel figure « Izquierda republicana ».

Nunca, nunca fui de ningún partido, Juan José era de Izquierda Republicana, pero nunca quiso que yo, que yo me hiciera; y realmente yo, pues no tomé parte así directamente, aparte lo del trabajo allí en el hospital⁹⁶⁶.

Le laconisme de cette réponse témoigne des réticences de l'intellectuelle, par ailleurs avare en précisions sur sa vie privée, à aborder, dans les dernières années de sa vie, la question politique. Tout juste concéda-t-elle à José Ángel Ascunce qu'elle était, au moment des faits, de « tendance républicaine⁹⁶⁷ ». L'engagement des deux Espagnoles auprès des blessés semble avoir essentiellement répondu à une motivation personnelle et dégagée de toute assise politique et idéologique, ce qui, associé à la brièveté de leur expérience, les distingue du reste de la communauté féminine républicaine.

Exception faite des miliciennes des premiers mois de la guerre, la mobilisation massive et inédite des femmes s'articula durant la guerre d'Espagne autour de la figure de la femme mûre et combative de l'arrière-garde. Les femmes virent alors s'ouvrir à elles de nouveaux champs d'action et s'investirent notamment dans la formation culturelle et professionnelle ou encore dans l'approvisionnement en munitions. Cet accès à des activités relevant de la sphère extra-domestique amena rapidement les Espagnoles à penser que leur contribution à la lutte antifasciste et au maintien d'une normalité apparente était décisive. Néanmoins, ces transformations significatives des relations de genre et des conditions de vie des femmes n'aboutirent pas à une révision de la division sexuelle traditionnelle des tâches. Comme le souligne Mary Nash,

[...] los trabajos emprendidos durante los años de la guerra tuvieron gran semejanza con los trabajos tradicionalmente desempeñados por parte de las mujeres. Prevalcieron los trabajos de tipo asistencial, de auxilio a los refugiados, a los heridos o a los huérfanos de la guerra⁹⁶⁸.

⁹⁶⁶ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 13.

⁹⁶⁷ « tendencia republicana »: MARBREY, María Cristina C de, *Ernestina de Champourcin, poeta de la Generación del 27, en la oculta senda de la tradición poética femenina*, Madrid, Ediciones Torremozas, 2007, p. 100.

⁹⁶⁸ NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 141.

Le changement notoire qui s'opéra alors résida davantage dans la valorisation de ces tâches jusque-là peu considérées. Les femmes elles-mêmes en vinrent à revendiquer comme leurs « les services sanitaires et hospitaliers auxiliaires⁹⁶⁹ ». Nous sommes une nouvelle fois bien loin de la justification que tendent à fournir Rosa Chacel et Ernestina de Champourcin et derrière laquelle Clara Malraux se retranche elle aussi dans le récit de sa visite à l'hôpital de Tolède. Contredisant les propos de Dominique Bona selon lesquels elle se serait sentie tout au long de son séjour en Espagne « décalée [...] ni journaliste [...] ni combattante [...] ni cantinière, ni infirmière, incapable de soigner les blessés ou de cuisiner pour la troupe⁹⁷⁰ », elle affirme *a posteriori* que cet épisode a été pour elle l'occasion de « s'affirmer comme Clara sans Malraux⁹⁷¹ » et de donner un sens à sa présence en Espagne :

Je ne comprends rien, je sais seulement que le sang coule puisque je dérape dessus, que des hommes souffrent puisqu'ils hurlent. Je sens la trame irrégulière des compresses de gaze entre mes doigts hésitants, je dis des mots d'une voix douce, j'enfonce des épingles de sûreté dans des pansements comme naguère à travers les couches de ma petite fille⁹⁷².

Son ignorance et son manque de compétences importent peu ici. Ils semblent compensés par une intuition et une bienveillance que Clara Malraux sublime grâce à l'allusion finale à la maternité. Même plusieurs décennies après les faits, elle ne se pose pas en héroïne mais en auxiliaire des héros malheureux, ce que bien des intellectuelles de notre étude s'employèrent à faire, pendant la guerre, de façon spontanée et en marge des canaux institutionnels et officiels.

Le cas de Valentine Ackland s'avère sur ce point encore plus explicite et significatif. Deux jours seulement après la parution dans le *Daily Worker* et le *News Chronicle* de l'appel à la mobilisation lancé par Nancy Cunard, Valentine Ackland fit parvenir aux deux périodiques un courrier dans lequel elle exposait en détail son projet d'aide médicale aux républicains. Celui-ci consistait à composer et envoyer en Espagne un groupe de cinquante secouristes volontaires – dont elle entendait faire partie –, autofinancé, abondamment pourvu en vaccins antityphoïdiques et opérationnel sous une semaine⁹⁷³. Elle n'entendait pas par là concurrencer mais seconder et stimuler le *Spanish Medical Aid Committee (SMAC)*, la section

⁹⁶⁹ « los servicios sanitarios y hospitalarios auxiliares »: *Idem*, p. 145.

⁹⁷⁰ BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Éditions Grasset, 2010, p. 280.

⁹⁷¹ BARTILLAT, Christian de, *Clara Malraux : le regard d'une femme sur son siècle*, Paris, Perrin, 2002, p. 9.

⁹⁷² MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 47.

⁹⁷³ MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 88.

médicale du programme britannique d'aide à l'Espagne républicaine dont le premier contingent avait quitté Londres le 23 août 1936. Son appel ne concernait dans ce sens que des volontaires sans qualifications professionnelles, mus par la philanthropie et le désir d'apporter un soutien concret à la République. L'aventurisme et le romantisme échevelés de l'entreprise ne suffirent toutefois à convaincre le *SMAC* et les responsables du Parti Communiste britannique qui rejetèrent sans ambages la demande d'autorisation officielle qu'elle présenta. C'est donc par des moyens détournés mais toujours en lien avec l'aide sanitaire que Valentine Ackland parvint à se rendre en Espagne deux mois avant l'arrivée des Brigades Internationales. Le 16 septembre 1936, le commandant du « Bataillon Britannique », Tom Wintringham⁹⁷⁴, lui adressa, ainsi qu'à Sylvia Townsend Warner, un télégramme dans lequel il leur demandait de rejoindre l'unité de la Croix Rouge britannique à Barcelone. Cette requête comblait les aspirations jusqu'alors frustrées des deux intellectuelles comme en témoignent les propos de Sylvia Townsend Warner à Oliver Warner :

[...] Nous venons juste d'avoir un télégramme nous demandant d'aller à Barcelone pour aider au bureau de la Croix Rouge. Nous avons fait beaucoup d'efforts pour partir en Espagne, nous sommes heureuses d'avoir cette chance⁹⁷⁵.

Deux jours plus tard seulement, elles quittaient Southampton pour la capitale catalane où, le 28 septembre, elles se virent délivrées par le PSUC et le *Consell de Sanitat de Guerra* [Conseil de Santé de Guerre] les sauf-conduits et autres autorisations officielles nécessaires à leur intégration à la première unité sanitaire britannique et à la première ambulance anglaise en Espagne. Leurs activités au cours des trois semaines qu'elles passèrent alors à Barcelone demeurent incertaines : dans une lettre datée du 14 novembre 1936, Sylvia Townsend Warner compare son travail à celui d'un « garçon de bureau⁹⁷⁶ » tandis que les rapports élaborés par Valentine Ackland à l'intention de la direction générale du PC britannique laissent à penser qu'elle assura alors le transport des blessés depuis les fronts vers les hôpitaux situés à

⁹⁷⁴ Journaliste, homme politique et auteur britannique, Tom Wintringham (1898-1949) adhéra au Parti Communiste en 1923. En 1934, il fonda la *Left Review* dont il devint le rédacteur en chef. Correspondant militaire du *Daily Worker* pendant la guerre d'Espagne, il prit le commandement du bataillon britannique des Brigades Internationales où il se révéla un fin stratège militaire et fut nommé capitaine en janvier 1937. Blessé à la cuisse lors de la Bataille du Jarama puis à l'épaule lors de bataille de Belchite, il fut rapatrié en Angleterre en octobre 1937. Son expérience en Espagne lui inspira *The English Captain*.

⁹⁷⁵ « [...] We have just had a telegram asking us to go to Barcelona to help in the Red Cross bureau there. We have been trying hard to get out to Spain, we are lucky to have this chance »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 39.

⁹⁷⁶ TOWNSEND WARNER, Sylvia, *op. cit.*, p. 42.

l'arrière⁹⁷⁷. Malgré cette nette dissociation, ce premier séjour fut d'une importance capitale tant il contribua à façonner leur vision de l'Espagne républicaine, à attiser leur passion pour le peuple entré en résistance et à renforcer les liens d'amitié qui les unirent dès lors aux autres membres de la communauté antifasciste internationale. Dans les lettres qu'elle rédigea à son retour, Sylvia Townsend Warner exprime une volonté manifeste de retourner en Espagne pour apporter à la République le soutien le plus efficace possible. Il ne s'agissait donc pas, selon elle, de se lancer dans des entreprises irrésolues mais au contraire de faire preuve de pragmatisme. Consciente de l'urgence de la situation et de l'ampleur de la tâche qui incombait alors aux antifascistes, elle n'hésitait pas à invoquer, pour mieux les manipuler, les conventions liées au genre alors en vigueur et les attributs traditionnels de la féminité tels que le sens « pratique⁹⁷⁸ ». Valentine Ackland se montra elle moins stratégique mais plus engagée dans le sens où elle nourrit longtemps le désir de réaliser à nouveau une telle mission. Le 24 novembre 1936, elle accueillit par conséquent avec joie la proposition officielle de conduire l'un des deux véhicules que le Parti souhaitait envoyer à Valence. Elle se rendit alors à Londres mais ne put finalement prendre part à l'expédition à cause d'une colite aigue. Ce faux bond involontaire ne fit que renforcer la méfiance des responsables communistes britanniques à son égard et, pour reprendre les termes de Claire Harman, « le Parti, sans surprise, ne refit jamais une telle offre à Valentine⁹⁷⁹ ».

S'en était alors fini de l'intervention directe des deux Anglaises dans le domaine de l'assistance aux victimes auxquelles elles témoignèrent un intérêt constant mais qu'elles appréhendèrent par la suite davantage en tant que femmes de lettres. Cette évolution incite à nuancer la dissociation établie par Aránzazu Usandizaga entre les « auteures dont le mérite littéraire était reconnu quand la guerre éclata » et les « infirmières et assistantes sociales⁹⁸⁰ ». A l'évidence, cette distinction excluante ne rend pas pleinement justice à l'intervention précoce de Valentine Ackland dans le conflit espagnol et nous préférons donc, en ce qui la concerne, conclure avec Angela Jackson que :

⁹⁷⁷ Voir MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 88-89.

⁹⁷⁸ « practical »: Dorset County Museum, STW's collection, Q cupboard front M : lettre de Sylvia Townsend Warner à Naomi Mitchison du 17/07/1937.

⁹⁷⁹ « the Party, unsurprisingly, never made Valentine another like offer »: HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989, p. 156.

⁹⁸⁰ « autoras de mérito literario reconocido cuando estalló la guerra » et les « enfermeras y asistentes sociales »: USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 238.

Parecería posible una clara división entre motivos políticos y humanitarios [...]. Sin embargo, la realidad, excepto para una minoría en ambos extremos de la escala, es que a la mayoría de las mujeres las impulsó un interés en ambos ámbitos: lo personal y lo ideológico⁹⁸¹.

6.1.2 - L'organisation et la coordination de l'aide aux victimes

A l'opposé de l'intervention improvisée et souvent peu concluante de Rosa Chacel, Valentine Ackland et Ernestina de Champourcin, d'autres intellectuelles oeuvrèrent à la cohérence et à la coordination de l'aide aux victimes. Suite à la phase de tâtonnements initiale, une entreprise de grande envergure s'organisa, mobilisant notamment Margarita Nelken, Isabel Oyarzábal de Palencia et María Teresa León.

Avant de nous pencher plus avant sur les modalités de leur action, nous préciserons que l'assistance aux blessés ne représenta qu'une facette secondaire de l'intervention directe des Espagnoles et des étrangères qui, dès l'automne 1936, évoluèrent vers des activités plus adaptées à leurs compétences. Conscientes de leurs limitations dans ce domaine, elles laissèrent toutes les tâches concrètes aux soins d'étrangères qualifiées qui, pour beaucoup, arrivèrent avec les Brigades Internationales⁹⁸² ou encore d'Espagnoles qui en firent un des piliers de leur réponse collective à la guerre. Cette évolution ne fut toutefois pas synonyme de rupture et la plupart d'entre elles entretenirent avec les victimes des contacts volontaires ou non, directs ou non.

Les contacts involontaires résultèrent principalement de la reconfiguration généralisée du paysage urbain de la zone républicaine. La réquisition des hôtels propulsa par exemple aux premières loges les étrangères qui y résidaient. A son arrivée en Espagne à l'hiver 1937, Nancy Cunard trouva dans ce sens l'hôtel des Andes « déjà plein de membres de la Croix Rouge et de correspondants étrangers⁹⁸³ » Quelques mois plus tôt, Andrée Viollis avait donné une description semblable de l'hôtel Palace où elle séjournait alors pour la seconde fois et qui abritait depuis le mois de novembre précédent un hôpital militaire :

⁹⁸¹ JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 38-39.

⁹⁸² Voir DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1939) » dans *op. cit.*, p. 112 et THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936 – Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 754.

⁹⁸³ « already full of Red Cross people and foreign correspondents » : BANTING, John, « Nancy Cunard » dans FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 183.

Un millier de blessés s’y trouvent maintenant hospitalisés. Dès l’entrée on est saisi à la gorge par une âcre odeur de désinfectant à laquelle se mêle sournoisement [...] celle des plaies et de la gangrène. [...] Les salons de réception, les immenses salles à manger se sont muées en dortoirs qu’éclairaient doucement des veilleuses. Il en sort des soupirs, de faibles gémissements⁹⁸⁴.

Bien que coutumière de cette ambiance, la journaliste ne pouvait rester indifférente à la souffrance des blessés. Et à défaut de les soulager physiquement, elle s’efforça, dans ses reportages, de les ériger en héros de la cause antifasciste. L’article précédemment cité et publié dans *Vendredi* au printemps 1937 nous en fournit la preuve.

Pour d’autres, cette solidarité prit au contraire la forme de contacts délibérés lors de passages dans des maisons de convalescence ou des hôpitaux. Occasionnels dans le cas de Sylvia Townsend Warner qui visita, en juillet 1937, le centre sanitaire de Benicassim où étaient notamment traités les blessés du front de Madrid⁹⁸⁵, ceux-ci s’avèrent bien plus fréquents dans le cas de Margarita Nelken. Les rencontres avec les patients relevaient selon elle de l’éthique antifasciste et il incombait à chacun de compléter les soins prodigués par les infirmières en veillant au moral de ces « combattants [...] pour le moment [...] empêchés de combattre⁹⁸⁶ ».

De plus, ces rencontres se faisaient parfois de façon indirecte, par l’intermédiaire de parents ou de proches. La présence, parmi les personnels médicaux et sanitaires, des enfants de certaines des intellectuelles vient dans ce sens faire le jour sur les circonstances de ces contacts avec les victimes de la guerre. Magda, la fille de Margarita Nelken, n’avait que vingt-deux ans lorsqu’elle s’engagea comme infirmière sur le front. Le fils d’Isabel Oyarzábal de Palencia, Cefito, fut lui ambulancier sur le front de la Sierra, à Valence puis à Vich⁹⁸⁷. Dès les premières heures du soulèvement militaire, l’action sanitaire se serait imposée à lui comme une évidence, une nécessité et un devoir. C’est du moins ce que laisse entendre sa mère en reconstruisant les propos qu’il lui tint alors :

⁹⁸⁴ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, 02/04/1937, p. 5.

⁹⁸⁵ Voir CASAÑ, Guillermo, « Los Brigadistas regresan a Benicassim », www.aulamilitar.com/brigBeni.htm. Consulté le 20 mai 2010. Créé en 1937, l’hôpital de Benicassim était, comme ceux de Murcia, Cordoue et Denia, éloigné des fronts de bataille et, par conséquent, appelé à recevoir des patients de long séjour. Voir USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 213.

⁹⁸⁶ « luchadores [...] de momento [...] impossibilitados para luchar »: NELKEN, Margarita, « Camaradas de personal de hospitales : ¡Alerta! », *Claridad*, 01/10/1936, p. 3.

⁹⁸⁷ Le jeune époux de sa fille Marissa, Germán, fut pour sa part recruté comme médecin de l’armée de l’air en 1937: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York, Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 332.

Je dois [le faire]. Ce n'est pas que je veuille particulièrement y aller. Je n'aime pas la guerre. Je la hais [...] J'en ai tout aussi peur que la plupart d'entre nous. Je ne suis pas un héros⁹⁸⁸.

Cette démarche fut accueillie avec une admiration mêlée d'angoisse par Isabel Oyarzábal de Palencia. Consciente qu'il convenait, dans ce domaine plus encore que dans tout autre, de se montrer méthodique et pragmatique, elle opta, à l'image de Margarita Nelken et María Teresa León, pour des tâches de coordination et de mobilisation à grande échelle. Dans la lignée de l'associationnisme qui avait caractérisé la plupart de leurs entreprises antérieures, toutes trois veillèrent à faciliter l'action d'organismes et d'institutions dont elles étaient déjà coutumières et parmi lesquelles nous distinguerons ici le Secours Rouge Internationale (SRI) et les divers Comités d'Aide à l'Espagne Républicaine.

Fondé en 1922, le SRI leur était très vite apparu comme un puissant canal de mobilisation antifasciste et elles s'étaient investies dans la filiale nationale de l'organisme. Bien qu'émanant directement de l'Internationale Communiste, celui-ci avait rapidement dépassé les clivages politiques pour se poser, comme le souligne Laura Branciforte, non pas en « arme exclusive de la politique extérieure soviétique » mais en « instrument efficace d'actions solidaires d'utilité sociale, culturelle et humanitaire⁹⁸⁹ ». Comme le proclamait l'appel lancé en mai 1936 par le *Patronato del Congreso Nacional de la Solidaridad* [Direction du Congrès National de la Solidarité] dont Margarita Nelken, María Teresa León et Isabel Oyarzábal de Palencia étaient membres⁹⁹⁰, il s'agissait d'« articuler les efforts collectifs et individuels » contre « la barbarie fasciste⁹⁹¹ ». Le déclenchement de la guerre d'Espagne ne fit, deux mois plus tard, que dynamiser cette entreprise d'union des antifascistes et optimiser, en la coordonnant, leur action. À défaut d'intervenir directement dans l'assistance aux blessés, Margarita Nelken et María Teresa León s'engagèrent alors dans une campagne de popularisation de l'organisme dont elles ne cessèrent de promouvoir le discours et de vanter

⁹⁸⁸ « I must [...] It isn't that I particularly want to go. I don't like the war. I hate it and... [...] I am just as much frightened of it as most of us. I am no hero but... [...] I simply can't stand not being in Spain »: *Idem*, p. 296.

⁹⁸⁹ « arma exclusiva de la política exterior soviética », « instrumento efectivo de acciones solidarias de utilidad social, cultural y humanitaria »: BRANCIFORTE, Laura, « El Socorro Rojo Internacional y su intervención en España », *Congreso la Guerra Civil española 1936-1939*, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2006, [s.p].

Adresse URL: http://www.secc.es/media/docs/9_3_Laura_Mar%C3%ADA_Branciforte.pdf. Consulté le 14 mars 03 2010.

⁹⁹⁰ Margarita Nelken en était secrétaire et Isabel Oyarzábal de Palencia et María Teresa León, membres: CDMH, PS-Madrid, 409/58.

⁹⁹¹ « articular los esfuerzos colectivos e individuales [...] la barbarie fascista »: « ¡A todas las conciencias libres! ¡A todos los antifascistas! », *Ayuda*, 01/05/1936, p. 1.

les réalisations. Tout en se posant elles-mêmes en « secouristes⁹⁹² », elles insistaient, dans chacune de leurs interventions, sur la portée identitaire – et non plus uniquement en termes de genre – de l'assistance aux blessés. Il revenait selon elles aux « véritables Espagnols⁹⁹³ » d'être à la hauteur de ces derniers et de faire front commun contre « ceux de la non-intervention, certains interventionnistes et d'autres ennemis de l'Espagne⁹⁹⁴ ». La victoire et l'avènement d'une société de paix, de liberté et de justice dépendraient de l'union de tous les antifascistes, face à l'adversité et par-delà les frontières et les divergences idéologiques.

L'inscription de l'action des intellectuelles dans d'autres organismes étrangers comme le *Spanish Medical Committee* ou la Centrale Sanitaire Internationale vient confirmer la dimension internationale de l'aide aux victimes de la guerre. De la même façon, elle vient souligner une volonté commune de contrarier la politique de non-intervention des démocraties occidentales et de faire barrage à la montée du fascisme via l'action sanitaire, sur le terrain même des opérations et à l'étranger. Cette double dimension géographique nous amène à distinguer Isabel Oyarzábal de Palencia. Si bien des sujets de notre étude eurent l'occasion de côtoyer en Espagne les médecins et autres membres du personnel soignant lié à ces organismes, elle seule oeuvra en amont de ces interventions. Il est intéressant de remarquer avec quelle rapidité et quelle diligence elle se saisit, une fois installée dans ses fonctions d'ambassadrice de la République en Suède, de la question médicale. Outre sa connaissance personnelle des besoins en la matière, elle trouva au sein du comité d'aide suédois un terrain propice à l'élaboration d'un projet sanitaire conséquent. Comme elle l'explique dans son autobiographie, ses interlocuteurs en avaient alors déjà une idée très claire :

L'attention du comité était pour le moment centré sur l'organisation d'une équipe hospitalière complète qui devait être présentée au gouvernement espagnol et basée à Alicante sous la direction du physicien suédois Dr Silversköld, aidé de deux ou trois autres jeunes chirurgiens et quelques infirmières bien entraînées⁹⁹⁵.

⁹⁹² « socorristas » : nous empruntons ce terme à Margarita Nelken . Voir « La Conferencia Nacional de la Solidaridad », *Ayuda*, 27/11/1938, p. 6.

⁹⁹³ « españoles verdaderos » : ces termes sont ceux employés par María Teresa León lors de la réunion célébrée au Ciné Padilla de Madrid à l'initiative du Comité Provincial du SRI et auquel elle participa en tant que représentante de l'Alliance des Intellectuels Antifascistes. Voir « Divulgación de los fines de la guerra », *La Vanguardia*, 31/05/1938, p. 9.

⁹⁹⁴ « los de la No Intervención, ciertos intervencionistas y otros enemigos de España » : *Ibidem*.

⁹⁹⁵ « The interest of the committee was for the time centred in organizing a complete hospital outfit that was to be presented to the Spanish Government and set up to Alicante under the direction of that Swedish physician, Doctor Silversköld, helped by two or three other young surgeons and some well-trained nurses » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 314.

L'enthousiasme qui se dégage de ses souvenirs est en tout point corroboré par la minutie avec laquelle elle rédigea, dans les premiers jours de mars 1937, les communiqués diplomatiques relatifs à l'envoi de l'ambulance. Conservés dans les archives du Ministère des Affaires Étrangères de Madrid, ceux-ci constituent une source de renseignements aussi précieux que précis sur la composition, l'élaboration et l'acheminement en Espagne de l'antenne sanitaire à laquelle la presse républicaine accorda par ailleurs une importance considérable⁹⁹⁶. Elle y insiste sur le caractère médité et méticuleux d'un projet entrepris de longue date et élaboré sur la base d'observations directes avec le concours des techniciens les plus indiqués⁹⁹⁷. Dirigée par le Professeur en orthopédie Nils Silfverskiöld et abondamment pourvue en instruments et matériel médical scandinaves⁹⁹⁸, l'antenne compta au final seize membres – parmi eux figuraient trois médecins et sept infirmières⁹⁹⁹ – dont l'arrivée à Valence était prévue pour le 21 ou le 22 mars 1937. Il était entendu que le Professeur Silfverskiöld resterait en Espagne tout le temps nécessaire au bon fonctionnement de l'ambulance, après quoi il serait remplacé par un des ses accompagnateurs et, à moyen terme, par un de ses pairs espagnols. Dans l'ensemble de ses communiqués, l'intellectuelle insiste sur la dimension éminemment politique de l'entreprise, expliquant par exemple que les responsables du comité, loin de toute ingérence, aspiraient par là à s'unir au peuple entré en résistance contre les ennemis de la démocratie. La portée internationale du conflit espagnol ne faisait déjà plus aucun doute à leurs yeux et, à la différence de leurs dirigeants, ils savaient que « chaque succès du fascisme sur la démocratie dans un pays étranger [était] une menace pour [leur] paix et [leur] propre liberté¹⁰⁰⁰ ». L'envoi de l'ambulance ne fut dans ce sens que la première d'une longue série de contributions, la première manifestation d'une collaboration assidue que l'intellectuelle ne cessa de saluer et d'encourager. Les initiatives de ce genre allaient se révéler essentielles pour elle dans la mesure où l'État suédois s'était vu contraint, au sein d'un comité de non-intervention où il pesait bien peu, de s'aligner sur les grandes puissances européennes. Elle ne manqua donc pas de signifier, par une réception organisée le

⁹⁹⁶ Voir notamment « El Comité de ayuda a España de Estocolmo envía a nuestro país una ambulancia sanitaria », *La Vanguardia*, 18/03/1937, p. 8.

⁹⁹⁷ Parmi ceux-ci, elle distingue le Docteur et Professeur Ismael Holmgren. Voir AMAE, R-577, Exp. 4: dépêche du 08/03/1937.

⁹⁹⁸ Il est question de « cinco toneladas de guata de celulosa que puede emplearse, a veces en lugar de algodón » : *Ibidem*.

⁹⁹⁹ « Forman parte de la Ambulancia entre otros el Doctor Gunard Synsen, el Capitan Bjarne Natt och Dag, la Srta Karin Lannby (como intérprete), el Sr Erik Rabo, las enfermeras Srtas Dagny Olsson, Bertja Olofsson y Asta Kihlandern ; los chófers Knut Ake Lönnholm y Lorens Shödin y el cocinero Sven Svensson. Se unirán a ellos más tarde otro médico y cuatro enfermeras más » : AMAE, R-577, Exp. 4: dépêche du 08/03/1937 sur « Ambulancia Sanitaria del Comité Sueco de Ayuda a España Republicana ».

¹⁰⁰⁰ « [c]ada éxito del fascismo sobre la democracia en un país extranjero es una amenaza para nuestra paz y nuestra propia libertad » : *Ibidem*.

6 mars, toute la gratitude du gouvernement républicain et du peuple espagnol à l'égard du comité, des syndicats et des organisations féminines qui avaient œuvré à la constitution de l'antenne¹⁰⁰¹.

L'exemple de l'ambulance suédoise confirme l'importance accordée au domaine sanitaire dans la première année de la guerre. Elle illustre, également et plus fondamentalement encore, la distinction établie par Fernando Schwartz entre l'attitude des États européens et celle des individus face au conflit. Le contraste entre la neutralité proclamée de la Suède et la hâte à agir du comité d'aide à la République montre bien que les premiers réagirent au conflit « en fonction de circonstances historiques et politiques propres et spécifiques¹⁰⁰² » tandis que les seconds, davantage mus par leurs préoccupations et leurs idéaux, s'y engagèrent tant physiquement qu'émotionnellement. C'est précisément à cet activisme philanthropique que Margarita Nelken, Isabel Oyarzábal de Palencia ou María Teresa León en appelèrent, dès les premiers mois du conflit, en matière d'assistance aux blessés et aux victimes. Leur stature publique, leur connaissance approfondie de la situation et leur condition première les désignèrent très vite comme des représentantes, en Espagne et à l'étranger, d'une communauté à laquelle les intellectuelles de notre étude se trouvaient en définitive concrètement et symboliquement liées.

6.1.3 - L'aide aux blessés comme vecteur de configuration d'une communauté singulière

Collective ou individuelle, indépendante ou subordonnée à des instances supérieures, spontanée ou progressive, l'intervention des intellectuelles européennes auprès des blessés et des victimes de la guerre recouvrit des modalités variées. Ce constat ne saurait selon nous donner la pleine mesure de leur action dans ce domaine. Au-delà de cette hétérogénéité apparente, celle-ci s'articula autour de traits spécifiques et distinctifs qui aboutirent, là encore, à la configuration, d'une communauté – ou plus exactement d'une infracommunauté – singulière.

Leur implication se caractérisa tout d'abord par la continuité.

¹⁰⁰¹ Voir AMAE, R-577, Exp. 4 : dépêche du 10/03/1937.

¹⁰⁰² « en función de sus propias y específicas circunstancias históricas y políticas »: SCHWARTZ, Fernando, *La internacionalización de la guerra civil española. Julio de 1936 - marzo de 1937*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971, p. 257.

Au-delà des renoncements de Rosa Chacel ou d'Ernestina de Champourcin, il émane de leur action auprès des blessés, envisagée cette fois dans une perspective englobante et communautaire, une impression de constance et de régularité. Leur attention aux victimes se maintint jusqu'au bout, soit jusqu'à la défaite, l'exil ou la mort. Forme ultime de cette souffrance qui n'échappa à aucune d'entre elles, cette dernière s'imposa aux Espagnoles et aux étrangères dans toute son implacabilité. Des fleurs recouvrant le cercueil d'une jeune milicienne morte au combat¹⁰⁰³ aux « corbillards blancs des innocentes petites victimes des avions ennemis¹⁰⁰⁴ », toutes s'employèrent à en rendre pleinement compte pour mieux s'en indigner. La question sanitaire s'avère indissociable, dans leurs écrits et leurs souvenirs, d'un sentiment de révolte qui se manifesta tout particulièrement dans les derniers mois, période la plus sanglante avec les premiers temps du conflit. Nancy Cunard fut, face à l'éprouvant épisode de l'exil républicain, la plus profondément et durablement engagée. Elle est d'ailleurs la seule à mentionner les camps dans ses articles de la guerre. Parallèlement aux activités journalistiques pour lesquelles elle avait été officiellement accréditée, elle se consacra, d'un bout à l'autre du conflit, à des activités humanitaires diverses. Parmi celles-ci figurait notamment l'assistance aux blessés, en termes de soins, de protection et d'approvisionnement en produits de première nécessité¹⁰⁰⁵. Initialement en contact avec les personnels sanitaires espagnols ou britanniques, elle se montra de plus en plus soucieuse et proche des bénéficiaires des soins. Dans le reportage qu'elle consacra aux réfugiés en janvier et février 1939, cette attention touche à son paroxysme. De tous les écrits journalistiques consultés, il est tout d'abord celui où le terme « blessés » apparaît le plus fréquemment¹⁰⁰⁶. Ensuite, vient s'ajouter à cette irréfutabilité mathématique une volonté constante de rendre compte de la tragédie dans toute son ampleur. Nancy Cunard ne se contente pas de décrire les scènes auxquelles elle assista au Perthus à ou encore à Bourg-Madame. Elle s'efforce d'en couvrir la moindre facette et d'en traduire les dimensions humaine, économique, matérielle, politique et affective. Elle se fait pour cela omniprésente, accorde une même importance aux médecins-chefs et aux patients et veille à diversifier ses champs d'investigations. Des hôpitaux de « Perpignan, Cerbère, Argelès, Fort Bellegarde¹⁰⁰⁷ » aux deux navires-hôpitaux amarrés à Port Vendres

¹⁰⁰³ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, « Big rebel defeated », *Daily Herald*, 19/08/1936, p. 1.

¹⁰⁰⁴ VIOLLIS, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole », *Le Petit Parisien*, 03/11/1936, p. 3.

¹⁰⁰⁵ GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, Circe Ediciones, 2008, p. 291.

¹⁰⁰⁶ Dans les dix articles qu'elle publia entre le 1 et le 18 février 1939 dans le *Manchester Guardian*, le terme apparaît 19 fois.

¹⁰⁰⁷ CUNARD, Nancy, « The camp at Argeles », *Manchester Guardian*, 14/02/1939, p. 6.

(Roussillon) à la mi-février¹⁰⁰⁸, elle ne néglige aucune installation et pointe du doigt tous les problèmes sanitaires liés aux camps du sud de la France. Une gradation est dans ce sens à noter dans le traitement qu'elle fait des épidémies. Le 6 février, elle commence par mentionner la prétendue découverte, à la frontière, de cas de diphtérie et de typhus. Deux jours plus tard, elle confirme cette information en se focalisant sur des cas isolés avérés comme celui d'une fillette atteinte du typhus au camp du Boulou. Enfin, le 18 février, elle rend compte, à travers des portraits d'hommes alités et fiévreux¹⁰⁰⁹ de la dramatique propagation des épidémies. Chacun de ses articles constitue en définitive une fenêtre ouverte sur la réalité de l'exode et un document à charge contre les autorités françaises dont elle ne cesse de dénoncer les manquements et la lenteur.

Ce regain final d'intérêt pour les blessés se manifesta également chez les Espagnoles qui, passant outre leur condition de vaincues, se comportèrent alors davantage en accompagnatrices. Les exemples de María Zambrano et Ernestina de Champourcin mettent l'accent sur leurs priorités : porter assistance aux plus faibles et améliorer leurs conditions de transport. La générosité de la première s'exprima plus particulièrement à l'égard du poète Antonio Machado qu'elle découvrit sur le chemin de l'exil peu avant la Junquera et auquel elle proposa de prendre place dans la voiture à bord de laquelle elle voyageait¹⁰¹⁰. En dépit de sa grande faiblesse physique, celui-ci déclina l'invitation et c'est finalement María Zambrano qui descendit du véhicule pour se joindre à lui. Acte symbolique s'il en est, tous deux franchirent donc la frontière française à pied, parmi une foule d'anonymes. D'une portée moindre mais tout aussi représentatif de l'attention renouvelée des intellectuelles espagnoles envers les populations civiles vaincues, l'expérience d'Ernestina de Champourcin recoupe par bien des aspects celle de la philosophe. Dans les quelques lignes de son autobiographie consacrées à son départ pour la France, elle évoque « un voyage plein d'incidents au cours duquel nous devons décharger la voiture [...] pour accueillir quelque ami sans moyens de locomotion¹⁰¹¹ ». Le fait qu'elle ne dévoile pas l'identité de ceux auxquels elle porta secours n'est, selon nous, pas fortuit. De cette indétermination découle une impression de générosité absolue, inconditionnelle, qui vient sublimer la vision d'une femme certes privilégiée mais altruiste et sensible au sort des masses. Ce désintéressement apparent ne doit donc pas

¹⁰⁰⁸ CUNARD, Nancy, « The two hospital ships at Port Vendres », *Manchester Guardian*, 18/02/1939, p. 15.

¹⁰⁰⁹ Voir successivement : « Scenes of the franco-spanish frontier », *Manchester Guardian*, 06/02/1939, p. 12, « The exodus from Spain », *Manchester Guardian*, 08/02/1939, p. 12 et « The two hospital ships at Port Vendres », *Manchester Guardian*, 18/02/1939, p. 15.

¹⁰¹⁰ Cette anecdote est notamment reprise par Jesús Moreno Sanz dans ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 53.

¹⁰¹¹ « un viaje lleno de incidentes, durante el cual teníamos que descargar el automóvil [...] para recoger a algún amigo sin medios de locomoción » : CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 73.

masquer une valorisation de soi et un sentiment commun à bien des femmes de notre étude : la culpabilité. Pour avoir survécu, pour avoir échappé à la tragédie, beaucoup estimèrent par la suite de leur devoir de perpétuer le souvenir des victimes, de se faire les porte-parole de ces innombrables « voix endormies¹⁰¹² ».

Le second trait distinctif de l'intervention des intellectuelles auprès des blessés et des victimes est leur intense implication émotionnelle.

La place considérable qu'elles leur accordèrent en actes et par écrit pose la question de leur réaction et de l'impact sur leurs trajectoires de leurs expériences dans ce domaine. Il semblera sans doute accessoire de préciser que la contemplation et la fréquentation quotidienne de la violence et de la souffrance altérèrent fortement leur sensibilité. Ce point mérite néanmoins selon nous d'être souligné dans la mesure où il confirme la non appartenance des unes et des autres à la communauté des victimes de la guerre. A la différence des populations civiles, aucune d'entre elles ne parvint à « s'habituer [et à ne] plus s'émouvoir¹⁰¹³ » du spectacle journalier des cortèges funèbres et des corps mutilés. Face aux « yeux rougis [et aux] épaules accablées » de familles « sans cesse en deuil¹⁰¹⁴ », elles développèrent au contraire, au fur et à mesure des épreuves et des mois, une sensation d'impuissance lourde de conséquences. S'il est probable que celle-ci ait renforcé les réticences de certaines à intervenir directement dans la lutte armée, son rôle dans l'évolution de l'état d'esprit de toutes fut à notre sens considérable. N'est-ce pas au cours de sa convalescence que Simone Weil apprit de la bouche de deux de ses anciens compagnons d'armes toutes les exactions qui l'amènèrent par la suite à dénoncer l'inutilité de la souffrance et la vanité de la guerre ? N'est-ce pas encore en prenant conscience de l'insuffisance des effectifs républicains, lors de son séjour à Barcelone au printemps 1938, qu'Isabel Oyarzábal de Palencia réalisa avec amertume que « l'exaltation et la foi en la solidarité humaine qui avaient caractérisé les premiers mois de [la] lutte étaient terminées¹⁰¹⁵ » ? Nous pourrions produire encore bien des exemples allant dans ce sens. Mais il nous semble plus approprié de nous concentrer sur la solidarité humaniste que la plupart d'entre elles tentèrent significativement d'opposer à ce sentiment inhibiteur.

¹⁰¹² Nous empruntons ici ce terme à Dulce Chacón : *La voz dormida*, Madrid, Santillana, 2002.

¹⁰¹³ VIOLLIS, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole ».

¹⁰¹⁴ VIOLLIS, Andrée, « Les petits enfants sous les bombes », *Ce Soir*, 05/11/1938, p. 1.

¹⁰¹⁵ « [...] the elation and faith in human solidarity that had characterized the first months of [the] struggle were over » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 411.

Bien que concurrencée par un militantisme politique avéré dans le cas de María Teresa León ou encore de Valentine Ackland, cette valeur revêtit dans le domaine sanitaire une importance singulière. Elle y donna lieu à d'éloquents interactions, depuis l'amitié tardive mais durable entre Nancy Cunard et l'infirmière communiste britannique Nan Green jusqu'au désir de se retrouver « parmi les amis qu[’elle s’était] faits là-bas¹⁰¹⁶ » exprimé par Sylvia Townsend Warner à son premier retour d’Espagne. Face à la douleur, elles firent de la fraternité un rempart ou, du moins, tentèrent de le faire. Car, à défaut de séquelles physiques, bon nombre d’entre elles se virent, tant émotionnellement que psychologiquement, irrémédiablement affectées par les terribles scènes auxquelles elles assistèrent en Espagne. Parler de traumatisme pourrait sembler excessif. C’est pourtant le terme que nous n’hésiterons pas à employer ici tant lui seul est, selon nous, à même de donner la pleine mesure des réactions d’Isabel Oyarzábal de Palencia, Nancy Cunard ou encore Andrée Viollis. Sous la plume de cette dernière, le conflit espagnol rejoint, en termes de cruauté, le sanglant premier conflit mondial :

J’évoque des scènes pareillement atroces, naguère dans une ambulance de l’Aragon, je songe aux blessés de Tolède, sauvagement massacrés dans leurs lits par les hordes marocaines. La guerre...¹⁰¹⁷

Les souvenirs de la journaliste se confondent ici avec ceux de l’infirmière pour mieux signifier, par cette indistinction, l’impact sur la femme de tant d’horreurs et de douleurs. Omniprésentes aussi longtemps que dura la guerre, celles-ci demeurèrent par ailleurs à jamais gravées dans l’esprit des deux autres intellectuelles. L’autobiographie de la première et, plus encore, la correspondance de la seconde sont là pour nous le rappeler. Dans une lettre à Nan Green datée de février 1964, Nancy Cunard revient sur la légère intervention pratiquée sur sa jambe droite quelques jours avant et établit un lien éloquent entre sa propre douleur et celle des victimes républicaines :

Pendant que le docteur pratiquait une incision de 8 pouces dans ma jambe, qu’aurait-il pu me revenir sinon la vision de l’avant-bras du travailleur espagnol incisée, sans aucune anesthésie du tout, à l’Escorial, transformé en hôpital improvisé, en septembre ou octobre 1936¹⁰¹⁸?

¹⁰¹⁶ « among the friends [she] made there »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *op. cit.*, p. 42.

¹⁰¹⁷ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore ».

¹⁰¹⁸ « While the [...] doctor was cutting hid 8 inch slit in the leg, what should come back to me but the vision of the Spanish worker’s fore-arm being lanced, without any anaesthetic at all, in the Escorial, improvised hospital, in September or October 1936? »: citée dans FORD, Hugh, *op. cit.*, p. 174.

La précision et la prégnance de ce souvenir, près de trente ans après les faits, établissent clairement la force du choc alors ressenti par l'intellectuelle. Elles fournissent également, par extension, de précieuses informations concernant le degré de maturité psychologique qui était alors le sien et dont on peut supposer qu'il correspondait à celui de la plupart des femmes de notre panel. En se tournant massivement vers l'action sanitaire et en s'exposant volontairement au spectacle éminemment éprouvant de la souffrance d'autrui, elles firent un choix représentatif de l'idéalisme qui les animait.

Romantique et humaniste, celui-ci ne tarda pas cependant à se heurter à la réalité de la guerre. Pour certaines, comme Ernestina de Champourcin ou Valentine Ackland, la prise de conscience fut rapide et se solda par une prise de distance précoce vis-à-vis de l'assistance aux victimes. D'autres en revanche, comme Margarita Nelken ou Isabel Oyarzábal de Palencia, refusèrent de capituler et puisèrent dans leur détermination les ressources nécessaires pour commuer la compassion en admiration, le meurtre en sacrifice. Entre ces deux extrêmes se trouvait Andrée Viollis qui adopta une attitude intermédiaire plus de vingt ans après avoir affirmé, dans une lettre à son amie Harlor rédigée au cœur de la Première Guerre mondiale, que sa jeunesse ne survivrait pas « à tout ce qu[']elle avait vu, éprouvé pendant cette atroce, cette admirable guerre¹⁰¹⁹ ».

Cette caractérisation proche de l'oxymore nous permet d'introduire la troisième et dernière caractéristique de l'action des intellectuelles dans le domaine sanitaire : sa portée identitaire.

Au-delà de leurs orientations politiques ou de leurs nationalités, Espagnoles et étrangères s'y investirent selon des principes, des repères et des mécanismes d'appréhension communs. Il s'agissait avant tout pour elles d'« observer et [de] mesurer l'ampleur de la catastrophe¹⁰²⁰ ». Loin de s'y soustraire, elles se firent un devoir de cerner et d'affronter le problème sanitaire avec rudesse et réalisme. Les indications chiffrées par Nancy Cunard, ces quelques 300 000 soldats républicains dont elle affirme à la mi février qu'ils se trouvent dans les camps du Sud de la France¹⁰²¹, en sont la preuve, de même que la minutieuse description par Andrée Viollis du visage d'un sous-lieutenant de Montoro, ce « masque couleur d'airain,

¹⁰¹⁹ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 05/10/1917.

¹⁰²⁰ « observar y cuantificar la magnitud de la catástrofe » : USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 128.

¹⁰²¹ « some 300 000 Spanish Republican soldiers » : CUNARD, Nancy, « Misery in the French refugee camps », *Manchester Guardian*, 17/02/1939, p. 15. Voir également : « The camp at Argeles », *Manchester Guardian*, 14/02/1939, p. 6.

émacié, creusé aux orbites, la bouche affreusement fléchie¹⁰²² ». Toutes s'efforcent de se montrer à la hauteur des circonstances et d'une République n'hésitant pas à désigner les établissements de soins par le titre brutal et évocateur d'hôpitaux « de sang ». De même qu'il retint l'attention de toutes les étrangères présentes en Espagne, ce terme s'avère particulièrement signifiant dans notre étude. Ses innombrables connotations nous incitent en effet à passer outre la réalité sur laquelle il se fonde pour nous interroger sur la seconde dimension de l'aide des intellectuelles aux blessés: sa dimension symbolique.

Bien plus qu'une réponse instinctive à la souffrance d'autrui, celle-ci leur apparut comme l'incarnation d'une fraternité humaine transcendée par les circonstances historiques. Reléguant au second plan la prétendue prédisposition féminine pour les activités de soins, elles firent de l'assistance aux victimes la manifestation d'un « sens des responsabilités¹⁰²³ » ontologique. Lorsqu'elle s'attarde sur les femmes de Barcelone qu'elle découvre, en novembre 1938, en train de donner leur sang pour les soldats du front de l'Ebre, Andrée Viollis ne se contente pas de saluer la dimension concrète du dispositif¹⁰²⁴. C'est bien davantage la dimension symbolique de l'acte qui suscite chez la journaliste une admiration teintée d'émotion. Les ampoules remplies du sang des jeunes ouvrières ne sont en définitive qu'une des innombrables manifestations de la solidarité antifasciste internationale alors à l'œuvre, au même titre que les soins prodigués aux blessés par les infirmières de métier ou des femmes sans compétences particulières dans ce domaine telles que les Espagnoles et les étrangères qui nous intéressent ici.

Leur implication dans l'aide aux victimes fut donc non seulement une de leurs multiples réponses aux impératifs de la guerre et un moyen pour elles de mettre en pratique les valeurs de fraternité et de solidarité antifascistes selon elles inhérentes à la défense de la République. Au-delà d'un traditionnel rôle de mère, elles se firent, de façon plus ou moins concluante, infirmières, mères sociales et accompagnatrices. Outre l'intensification de la lutte, la disparition de certaines figures de l'*intelligentsia* internationale – le romancier Ralph Fox¹⁰²⁵, le poète Federico García Lorca¹⁰²⁶ ou encore de la photographe Gerda Taro, de son

¹⁰²² VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue », *Le Petit Parisien*, 28/08/1936, p. 3.

¹⁰²³ « sentido de responsabilidad »: NELKEN, Margarita, « Camaradas del personal de hospitales : ¡Alerta! ».

¹⁰²⁴ VIOLLIS, Andrée, « Quand les femmes de Barcelona donnent leur sang », *Ce Soir*, 23/11/1938, p. 4.

¹⁰²⁵ HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 158.

¹⁰²⁶ Figure éminente de la dénommée *Generación del 27*, le poète et dramaturge andalou Federico García Lorca (1898–1936) fut fusillé par les rebelles le 19 août 1936 à Viznar. Erigée en symbole absolu de la barbarie et de la haine pour la culture du fascisme international, sa mort constitua un motif récurrent dans les écrits des intellectuelles de notre étude, pendant et après la guerre d'Espagne. Voir OYARZÁBAL DE *I must have*

vrai nom Gerta Pohorylle (1910-26/07/1937), compagne de Robert Friedman et co-créatrice avec celui-ci du célèbre « Robert Capa » qui fut accidentellement écrasée par un char républicain près de Brunete et dont le cadavre fut par la suite transporté à Madrid et exposé au siège de l'Alliance des Intellectuels Antifascistes¹⁰²⁷ – vint redynamiser leur action dans ce domaine. Ce moteur singulier vient confirmer la complexité de leur positionnement dans la guerre d'Espagne et donc l'existence de l'infra communauté que nous postulons ici. Marginales au sein d'une communauté féminine antifasciste de part en part engagée dans les activités de soutien aux victimes et infiniment plus impliquées dans ce domaine que la grande majorité de leurs homologues masculins, elles firent de l'action sanitaire un instrument singulier de leur combat et parvinrent, à travers elle, à s'imposer comme des actrices à part entière de la lutte antifasciste. Les propos de Nan Green au sujet de sa rencontre avec Nancy Cunard sont notamment là pour le prouver :

L'Espagne fut notre point de rencontre. Pas l'entité géographique Espagne et pas le point de rencontre physique [...] *J'ai pris conscience* de Nancy [...] comme on prend conscience d'un instrument particulier dans un orchestre ou d'une couleur particulière dans une tapisserie – et la tapisserie fut l'Espagne, l'Espagne de 1936-1939¹⁰²⁸.

6.2 - Les enfants

Comparable, par sa spontanéité et son ardeur, à leur intervention auprès des blessés, la mobilisation des intellectuelles antifascistes au service des enfants composa un second pan essentiel de leur action directe à l'arrière. A l'instar du gouvernement républicain ou encore d'innombrables observateurs étrangers, elles considérèrent comme primordiale la protection d'une communauté enfantine dont nous savons aujourd'hui qu'elle constitua l'un des motifs les plus douloureux de la guerre d'Espagne. Au regard de la diversité de leurs entreprises, nous nous apercevons qu'elles embrassèrent alors l'ensemble du spectre de l'action mise en œuvre dans ce domaine. Quel sens nous faut-il donner à ce constat? En quoi éclaire-t-il la place qu'occupèrent les intellectuelles au sein de la communauté antifasciste internationale

liberty..., Isabel, *op. cit.*, p. 240 et LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1999, p. 345.

¹⁰²⁷ Sur cet épisode voir : *Idem*, p. 304-305.

¹⁰²⁸ « Spain was our meeting point. Not the geographical entity Spain, and not the physical meeting point [...]. I became aware of Nancy [...] as one becomes aware of a particular instrument in an orchestra or a particular colour in a tapestry – and the tapestry was Spain: the Spain of 1936-1939 »: GREEN, Nan, « Nancy Cunard », dans FORD, Hugh, *op. cit.*, p. 171.

engagée ? Plus encore, en quoi leur action nous renseigne-t-elle sur leur conception, en tant qu'antifascistes et en tant que femmes, de l'enfant et de la maternité ?

6.2.1 - L'enfance dans la guerre d'Espagne

« Un des problèmes qui heurtèrent le plus la sensibilité des gens fut celui des enfants abandonnés¹⁰²⁹ ». Cette assertion d'Ernestina de Champourcin vint signifier, plus de 40 ans après les faits, le caractère prioritaire que recouvrit pendant la guerre d'Espagne l'assistance à l'enfance.

Dès l'été 1936, les républicains espagnols et l'opinion publique internationale se concentrèrent sur le problème des enfants, conséquence inéluctable de tout conflit armé. Pour les femmes de notre étude, présentes ou non en Espagne à cette époque, la mise en péril des vies enfantines et les souffrances endurées par les petits Espagnols se muèrent rapidement en obsession. Dans leurs divers écrits en lien avec la guerre, cette question se distingue par son omniprésence et son intensité. A la douleur d'Isabel Oyarzábal de Palencia face au nombre d'« enfants [...] massacrés¹⁰³⁰ » répondaient l'accablement de Margarita Nelken à la vue du « du petit corps ensanglanté de quelque enfant¹⁰³¹ » ou encore l'indignation d'une Andrée Viollis incapable de « [s]'habituer à ces enfants trop sages, aux mouvements languissants, aux visages pâles et bouffis, aux yeux décolorés, que l'on rencontre dans les rues¹⁰³² ». L'implication émotionnelle et la sensibilité des unes et des autres à l'égard de cet état de fait s'exprimèrent alors avec force, indépendamment de la durée de leur séjour en Espagne, de leur degré d'implication dans la lutte et de la portée de leur action dans ce domaine spécifique. Pour les unes, celle-ci s'inscrit dans une dimension individuelle, familiale. Comme nous le soulignons, la sécurité de leurs propres enfants détermina en grande partie les départs anticipés de Rosa Chacel ou de Concha Méndez Cuesta pour qui l'essentiel était de « sauver [sa] fille de cette horreur¹⁰³³ ». Dans le même ordre d'idée, la présence à Paris de sa fille

¹⁰²⁹ « Uno de los problemas que más hirieron la sensibilidad de las gentes fue el de los niños abandonados »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa...*, op. cit., p. 62.

¹⁰³⁰ « [...] children [...] massacred »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 283.

¹⁰³¹ « cuerpecito ensangrentado de algún niño »: NELKEN, Margarita, « Para una compañera », *Mundo obrero*, 12/01/1937, p. 2.

¹⁰³² VIOLLIS, Andrée, « 500 000 enfants de Barcelone n'ont plus de souliers », *Ce Soir*, 09/11/1938, p. 5.

¹⁰³³ « salvar a mi hija de aquel horror »: MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Concha Méndez (1967) » dans VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001, p. 21.

Florence explique les multiples allées et venues de Clara Malraux entre la France et l'Espagne. Tirillée entre la soif d'action et la culpabilité, l'intellectuelle finit par renoncer à la bataille qu'elle mena, suite à sa déconvenue dans le domaine aérien, en faveur des enfants espagnols. Pour d'autres, elles aussi mères au moment du soulèvement militaire, ce souci à l'égard de leurs propres enfants déboucha au contraire sur une implication plus importante. Tel fut notamment le cas d'Isabel Oyarzábal de Palencia ou de Margarita Nelken dont le fils partit au combat très jeune et que Paul Preston présente comme :

otra madre [...] orgullosa y presa de una angustia paralizadora por las actividades de sus hijos en la guerra [que] después de vencer sus preocupaciones [...] se volcó en el trabajo de guerra, [...] organizando la evacuación de niños y trabajo de ayuda detrás de las líneas¹⁰³⁴.

La condition de mère mise en exergue par l'historien britannique ne suffit cependant pas à expliquer l'attention portée par l'ensemble des intellectuelles de notre étude aux petits républicains. A notre sens, elle constitua davantage une nouvelle étape dans un processus initié plusieurs années auparavant et s'inscrivit dans la lignée de réalisations antérieures.

Les contes et œuvres pour enfants d'Agnia Barto, María Teresa León ou Concha Méndez Cuesta, la création par Margarita Nelken de la « première maison d'enfants qu'il y eut en Espagne¹⁰³⁵ » ou encore la présence d'Isabel Oyarzábal de Palencia à la tête de l'organisation *Pro Infancia Obrera* sont autant de preuves de l'intérêt que les intellectuelles européennes portaient déjà, en juillet 1936, aux jeunes générations. Les circonstances de la guerre ne firent par conséquent que renforcer et exacerber des préoccupations profondément enracinées en elles.

Plus que tout autre, le thème de l'enfance se drapa pendant la guerre d'une dimension humaine et éthique à laquelle les intellectuelles, espagnoles et étrangères, adhérèrent tout autant qu'elles la cultivèrent. La communauté enfantine vit se cristalliser autour d'elle toute leur haine à l'encontre d'un fascisme n'hésitant pas à prendre pour cible ces « victimes innocentes¹⁰³⁶ ». Cette désignation nous renseigne sur la nature des relations que nouèrent les intellectuelles avec les petits Espagnols. Conformément aux consignes gouvernementales selon lesquelles « l'angoisse est plus intolérable pour un enfant, les privations sont également

¹⁰³⁴ PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001, p. 17.

¹⁰³⁵ « primera casa de los niños que hubo en España »: AHNMN, Legajo 3236/156: lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

¹⁰³⁶ « víctimas [...] inocentes »: NELKEN, Margarita, « Con un poco de lógica », *Mundo Obrero*, 15/05/1937, p. 2.

plus importantes et causent des dommages plus irréparables que sur une personne déjà formée¹⁰³⁷ », elles s'impliquèrent dans leur prise en charge, leur protection et leur instruction, et ce d'un bout à l'autre de la guerre. Dès le second article qu'elle consacra au conflit, publié le 1^{er} août dans *Le Petit Parisien*, Andrée Viollis attira l'attention de ses lecteurs sur la cruauté des rebelles à l'égard des enfants de Saragosse¹⁰³⁸. Deux ans et demi plus tard, c'est sur le sort des enfants pris dans la marée humaine de la *retirada* que se pencha Nancy Cunard en se focalisant sur un groupe d'une cinquantaine de petits républicains retenus par la neige au Col d'Ars au début du mois de février 1939 ou encore sur tous ceux internés à la même époque au camp central du Boulou¹⁰³⁹. Entre ces deux dates, des échanges directs, fortuits ou intentionnels, permirent aux Espagnoles et aux étrangères d'exprimer leur affection et leur sollicitude aux orphelins et fils de combattants républicains. Dans ce sens, c'est au contact des enfants qu'Agnia Barto et Valentine Ackland connurent, lors de leur séjour en Espagne à l'été 1937, quelques-unes de leurs plus vives émotions. Alors qu'elle se trouvait à Valence, la première put s'entretenir avec un groupe nourri de petits Espagnols qui lui exprimèrent à leur tour leur gratitude en lui offrant des coquillages et l'insigne « toujours prêt » des Jeunesses Soviétiques traduit en castillan¹⁰⁴⁰. Valentine Ackland garda, elle, un souvenir ému du concert improvisé par les enfants de Minglanilla le 5 juillet¹⁰⁴¹. La reconnaissance des enfants se voulait dans ces deux cas le reflet à moindre échelle de celle de l'Espagne républicaine qui salua plus officiellement encore l'œuvre de Margarita Nelken, confirmant une fois encore son aura parmi les défenseurs de la République. Le 7 août 1938, elle fut nommée « marraine¹⁰⁴² » d'un réfectoire et d'écoles inaugurées dans le quartier barcelonais d'Armonía del Palomar.

Ce titre est loin d'être anodin. Bien qu'il faille ici le considérer comme un synonyme de « présidente d'honneur », il renvoie inmanquablement à la dimension genrée de l'aide à l'enfance et par extension à la division sexuelle des tâches. En dépit des redéfinitions entraînées par la guerre, le cantonnement des femmes à l'arrière et l'exaltation de la figure traditionnelle de la femme comme « femme mûre [...] mère, défenseur du foyer et de ses

¹⁰³⁷ « [I]a angustia es más intolerable en un niño, las privaciones son también mayores y causan estragos más irreparables que a una persona ya formada » : « La República y los niños », *ABC*, 02/12/1937, [s.p].

¹⁰³⁸ VIOLLIS, Andrée, « Sanglant échec des Catalans partis au secours de Saragosse », *Le Petit Parisien*, 01/08/1936, p. 1.

¹⁰³⁹ CUNARD, Nancy, « Million refugees may arrive on french frontier », *Manchester Guardian*, 02/02/1939, p. 12 et « At a refugee camp », *Manchester Guardian*, 10/02/1939, p. 6.

¹⁰⁴⁰ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 19-20.

¹⁰⁴¹ Voir ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7, Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/3/7d : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Thoughts about Spain » et HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 161.

¹⁰⁴² « Inauguración de unos comedores y escuelas para hijos y huérfanos de combatientes. Obra patrocinada y sostenida por el CREA número 1 » : *La Vanguardia*, 09/08/1938, p. 8.

enfants¹⁰⁴³ » vinrent rapidement asseoir la logique familiale du dispositif de guerre. Loin de l'image militariste de la milicienne s'extrayant de son champ d'action pour faire irruption dans le domaine viril de la lutte armée, les femmes espagnoles furent massivement réorientées vers des tâches d'assistance et de soutien plus conformes à un imaginaire patriarcal dominant et tenace. Comme le rappelle Marie-Hélène Zylberberg-Hocquard, « [a]vant le *pronunciamento* de 1936, droite et gauche partageaient d'une tradition commune: l'essence de la féminité est dans la maternité avec toutes les qualités qui l'accompagnent¹⁰⁴⁴ ». Il était donc naturel de voir les femmes antifascistes investir en priorité les « garderies¹⁰⁴⁵ » et autres centres d'accueil dédiés à l'enfance. Dans l'intérêt général et afin de contribuer pleinement à l'effort de guerre, toutes devaient – à défaut d'être des mères biologiques – se laisser guider par leur instinct et se muer en mères combattantes¹⁰⁴⁶.

Comment situer les intellectuelles de notre étude face à ce discours fortement influencé par la vision d'une femme réduite à sa fonction biologique ? Nous faut-il interpréter leur empressement auprès des enfants comme un signe d'adhésion et donc de renoncement à leurs revendications féministes antérieures ? Ou devons-nous au contraire voir leur intervention dans ce domaine comme la poursuite de l'idéal de liberté et d'émancipation qui avait gouverné leur vie et les avait amenées à prendre fait et cause pour la République ? L'analyse des diverses démarches qu'elles y entreprirent va nous permettre de répondre à cette question rendue plus complexe encore par la double inscription communautaire qu'elles n'avaient eu et n'eurent alors de cesser de revendiquer¹⁰⁴⁷.

¹⁰⁴³ « mujer madura, [...] madre, defensora del hogar y de sus hijos »: NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 126.

¹⁰⁴⁴ ZYLBERBERG-HOCQUARD, Marie-Hélène, « *Féminin et masculin*, sous la direction d'Anne-Marie Sohn, *Le Mouvement Social*, numéro 198, janvier-mars 2002. », *Clio*, numéro 20, « Armées », 2004, [En ligne]. Adresse URL : <http://clio.revues.org/index1371.html>. Consulté le 09 décembre 2007.

¹⁰⁴⁵ « guarderías »: « Mujeres antifascistas », *Mundo Gráfico*, 04/09/1936, p. 2.

¹⁰⁴⁶ DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1939) » dans BELMONTE, Florence (dir), *op. cit.*, p. 107.

¹⁰⁴⁷ Les cas de Clara Malraux et de Margarita Nelken sont emblématiques de cette volonté commune à la plupart de préserver leur singularité de femmes de lettres engagées. La maternité ne fut vécue ni par l'une ni par l'autre comme une obéissance aux carcans traditionnels de même qu'elle ne suffit nullement à les retenir dans la sphère – trop étroite – de la domesticité. Comme le souligne Dominique Bona au sujet de la volonté participative de la première dans les années 1930 : « La politique va prendre de plus en plus de place dans la vie des Français. Clara, mère dans l'âme, judische mamma, ne laisse pas son enfant entraver sa liberté ». BONA, Dominique, *op. cit.*, p. 235. Pendant la guerre d'Espagne, c'est d'ailleurs son compagnon, importuné par sa présence en Espagne, qui la rappela à son devoir de mère. De la même façon, Margarita Nelken s'efforça, sa vie durant, de cultiver les multiples facettes de sa personnalité en entretenant le lien étroit qui unissait alors dans son esprit la maternité et le militantisme. Le 14 avril 1943, dans un discours radiophonique prononcé à Mexico à l'occasion du douzième anniversaire de la proclamation de la Seconde République, elle exprima, en tant que « femme et mère espagnole » sa reconnaissance aux autorités et au peuple mexicain : AHNMN, Legajo 3261/77 : « Un fasto español », *El Nacional*, le 15/04/1943.

6.2.2 - L'action des intellectuelles auprès des enfants républicains

Pour les Espagnoles comme pour les étrangères, la défense des enfants républicains constituait un versant primordial de la lutte antifasciste en raison de son caractère fédérateur et prospectif. En s'investissant dans la défense et la protection des orphelins et autres enfants espagnols, elles contribuèrent aux diverses facettes de la politique menée par le gouvernement avec le concours d'institutions locales, d'organisations politiques et sociales, d'envergure nationale ou internationale. Leurs initiatives et leurs réalisations, en dépit de leur apparente hétérogénéité et de leur échelonnement dans le temps, doivent de ce fait être envisagées comme une autre expression de leur foi en la victoire et en l'union de la communauté antifasciste mondiale.

6.2.2.1 - Les initiatives individuelles face à l'urgence et la nécessité

Dès les premiers temps du conflit, l'ampleur de la tâche et la variété des situations propulsèrent la question des enfants en tête des préoccupations de l'un et l'autre des deux camps en présence. Concernant le camp républicain, un rapide passage en revue des articles publiés par Andrée Viollis dans *Le Petit Parisien* en août puis en novembre 1936 suffit à s'en convaincre. A travers les récits de ses visites à Madrid, Tolède ou encore à la Sierra de Guadarrama, la journaliste tisse un panorama tout en finesse et efficacité. Elle ne se contente pas d'y ériger les petits républicains en victimes innocentes de la « plus impitoyable de toutes les guerres¹⁰⁴⁸ » mais s'applique à rendre compte, de façon récurrente et percutante, de l'horreur et des souffrances endurées par les enfants retenus dans les villes tombées aux mains des rebelles, soumis aux attaques aériennes ou livrés à eux-mêmes. Ce dernier cas de figure nous intéresse plus particulièrement : c'est précisément pour palier à la situation des orphelins ou des petits réfugiés que les intellectuelles de notre panel se virent initialement sollicitées.

Suite à l'arrivée massive de réfugiés et à la réquisition des centres d'accueil jusqu'alors aux mains de l'institution catholique, une réorganisation complète du dispositif d'aide à l'enfance madrilène s'avéra urgente et nécessaire. Elle se déroula sous la férule d'organismes préexistants tels que le *Consejo Superior de Protección de Menores* [Conseil Supérieur de Protection des Mineurs], institution dépendant du Ministère de la Justice depuis

¹⁰⁴⁸ VIOLLIS, Andrée, « Un entretien à Madrid avec le président Azaña », *Le Petit Parisien*, 06/08/1936, p. 3.

1933 dont les attributions furent alors étendues, ou encore la *Junta de Protección de Menores* [Junte de Protection des Mineurs] qui procéda à l'habilitation ou réhabilitation de centres d'accueil et se vit contrainte d'en appeler aux « personnes de bonne volonté¹⁰⁴⁹ ». Comme cela avait été le cas pour les hôpitaux, on assista alors à la mobilisation volontaire et à l'entrée en scène de femmes sans qualifications spécifiques mais désireuses d'apporter leur soutien à la communauté enfantine. Parmi ces dernières figurait notamment Ernestina de Champourcin qui, accédant à la requête de l'épouse de Juan Ramón Jiménez, Zenobia Camprubí, fut destinée à un vieux couvent de la rue del Fúcar¹⁰⁵⁰. Si le chiffre de « quatre cents ou cinq cents enfants¹⁰⁵¹ » avancé par l'intellectuelle semble quelque peu exagéré, le poste qu'elle occupa ne fait, lui, aucun doute :

Yo me ofrecí enseguida a trabajar a la cocina - pues era la única de las labores propias de mi sexo en la que me sentía un poco ducha; ahí me encontré con unos peroles y unos pucheros inmensos y la misión de guisar no sólo para los niños, sino también para los maestros voluntarios¹⁰⁵².

Les bonnes intentions et la disponibilité de l'intellectuelle se heurtèrent toutefois rapidement à la réalité d'une tâche certes traditionnellement féminine mais pour laquelle elle s'était surestimée. Après avoir échoué dans sa tentative de préparer une paëlla et deux jours seulement après son arrivée, elle fut priée par Zenobia Camprubí de ne plus venir au couvent. Deux motifs présidèrent à la décision de cette dernière dont l'impact sur la trajectoire d'Ernestina de Champourcin fut indéniable¹⁰⁵³. La première : une incompetence flagrante en matière culinaire dont l'intéressée ne se défendit jamais. Dans un entretien accordé à Arturo del Villar peu après son retour en Espagne en 1972, elle concéda qu'elle comptait alors parmi les « femmes qui n'étaient pas habituées à réaliser les tâches ménagères¹⁰⁵⁴ ». La découverte de ses propres limites dans une pratique supposée innée contribua bientôt à l'éloigner de l'intervention directe et à se replier sur des activités littéraires pour lesquelles elle se savait

¹⁰⁴⁹ « personas de buena voluntad »; CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 62.

¹⁰⁵⁰ Il semblerait que la fille d'Isabel Oyarzábal de Palencia, María Isabel, ait elle aussi été destinée à cet établissement: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 235. Toutefois, nous n'avons trouvé aucune trace faisant état d'un contact entre les deux jeunes femmes à cette époque.

¹⁰⁵¹ « cuatrocientos a quinientos niños »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p.13.

¹⁰⁵² CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 63.

¹⁰⁵³ Voir MARBREY, María Cristina C de, *op. cit.*, p.116.

¹⁰⁵⁴ « mujeres que no estaban acostumbradas a realizar las faenas caseras »: DEL VILLAR, Arturo, « La voz en la guerra de Ernestina de Champourcin » dans LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina. Ensayos en conmemoración del centenario de Ernestina de Champourcin*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2006, p. 56.

compétente. Son extraction bourgeoise et son éducation ne lui furent alors d'aucun secours. Plus encore, elles la desservirent comme en atteste le second motif invoqué par Zenobia Camprubí : la défiance et l'animosité des miliciens en poste devant le couvent à l'égard de cette jeune fille issue d'une famille monarchiste. Dans l'atmosphère de révolution sociale qui caractérisa les premières semaines du conflit, sa présence auprès du peuple en lutte fut interprétée comme une provocation¹⁰⁵⁵. Ernestina de Champourcin se résigna donc à chercher un nouveau terrain d'action et à n'être que spectatrice de l'action menée par son amie en faveur des petits républicains.

Le cas de Zenobia Camprubí ouvre également à un phénomène qui séduit certaines intellectuelles de notre étude tout autant qu'il en laissa d'autres perplexes : l'adoption, par des membres de l'*intelligentsia* antifasciste, d'orphelins républicains. Bien qu'à la marge, il poussait à son paroxysme la volonté de cette communauté internationale de s'impliquer dans le combat et par conséquent, dans le devenir de la collectivité républicaine espagnole. Dans *Memoria de la Melancolía*, María Teresa León se souvient :

Recuerdo que durante uno de los bombardeos de Madrid, una mujer me enseñó un niño que apretaba su mano. La madre verdadera debió quedarse bajo un montón de escombros y él echó a correr y, como todo huía, se agarró a una mano y... confío que nada los haya podido separar nunca¹⁰⁵⁶.

Cette main n'était autre que celle de l'Allemande Maria Osten¹⁰⁵⁷ et l'enfant, José, un petit Madrilène dont l'Espagnole apprendrait bien des années plus tard qu'il était devenu chauffeur de taxi à Moscou. Cette rencontre impromptue, sur laquelle nous n'avons malheureusement trouvé que peu de précisions, vint combler le désir de l'Allemande de prêter secours aux enfants. Lors de son séjour à Madrid en 1937, elle fut témoin des ravages provoqués par les bombardements aériens parmi les civils et, plus particulièrement, parmi les

¹⁰⁵⁵ Reconnue par son ancien facteur, Ernestina de Champourcin devint rapidement la cible de remarques et d'attaques de la part des membres des milices ouvrières : voir CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 64 et AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p.13.

¹⁰⁵⁶ LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 334.

¹⁰⁵⁷ La journaliste communiste allemande, Maria Osten (1908-1942) se rendit à Madrid lors de la guerre d'Espagne où elle assista, en tant que membre de la délégation allemande, au Congrès de Valence de juillet 1937. Militante antifasciste et exilée à Moscou depuis le début des années 1930, elle comptait alors déjà de multiples collaborations avec le *Deutsch für Deutsche*, revue d'intellectuels allemands exilés publiée à Paris ou encore le *Deutsche Zentral Zeitung*, journal de langue allemande publié à Moscou où elle entra grâce à Mikhaïl Koltsov (?- 1941). Elle était, depuis 1932, la compagne de ce dernier qui fit en sorte qu'elle le rejoignît en Espagne en 1936, en tant que correspondante de guerre. Voir MALRAUX, Clara, *op. cit.*, pp. 84-86.

enfants dont elle fit un des pivots de « Primavera en Madrid », l'article qu'elle tira de cette expérience et qu'elle publia dans la revue de la AIA, *El Mono Azul*¹⁰⁵⁸.

Les femmes n'eurent cependant pas le monopole de la sensibilité dans ce domaine comme l'illustrent les allusions répétées de Nancy Cunard aux démarches engagées dans ce sens par l'écrivain britannique Norman Douglas. Alors qu'ils se trouvaient à Narbonne, peu avant le deuxième départ pour l'Espagne de l'intellectuelle, ce dernier lui exprima son désir de recueillir en France un orphelin espagnol et la chargea même d'en faire pour lui la demande auprès des autorités républicaines. Bien que convaincue de la sincérité de son ami, l'Anglaise ne put satisfaire cette demande comme elle le reconnaît dans son autobiographie avant d'ajouter : « il y avait beaucoup d'enfants réfugiés en France déjà¹⁰⁵⁹ ». Aux difficultés administratives et juridiques inhérentes à une telle entreprise s'ajoutait la réticence des autorités françaises à voir grossir le nombre de petits réfugiés. Norman Douglas, dont la volonté d'adopter demeura intacte d'un bout à l'autre de la guerre, dut finalement renoncer à son projet et se contenter de la compagnie des deux jeunes Espagnols qui firent alors successivement irruption dans la vie de Nancy Cunard.

Le premier, Gervasio, était le fils de Narcisa, une des trois Espagnoles chères à l'intellectuelle dont nous traiterons plus avant. Après quelques semaines passées dans une colonie pour enfants républicains, le jeune garçon de 14 ans vint s'installer au « Puits Carré », la maison que Nancy Cunard possédait à la Chapelle-Réanville (Normandie) et où il fit rapidement résonner des « Flamencos et de nouvelles chansons républicaines¹⁰⁶⁰ ». L'hospitalité de Nancy Cunard à son égard était non seulement motivée par sa profonde empathie envers les réfugiés mais également par un besoin de préserver le lien qui l'unissait alors au peuple républicain auprès duquel elle ne tarda pas à retourner.

Le second, Gustavo, contacta l'intellectuelle au début de l'année 1939. Il avait trouvé son adresse dans les affaires de sa mère, María Eygurguiagiara, dont Nancy Cunard avait fait la connaissance le 16 septembre 1936, à proximité des décombres du marché aux poissons de la Barceloneta, bombardé cinq heures auparavant. Agé de 10 ans seulement, il lui expliqua qu'il avait été séparé de sa mère lors de leur passage en France et qu'il se trouvait livré à lui-même. Cet aplomb fut par la suite érigé en symbole de la résistance républicaine par

¹⁰⁵⁸ OSTEN, Maria, « Primavera en Madrid », *El Mono Azul*, 30/09/1937, reproduit dans *El Mono azul: hoja semanal de la Alianza de intelectuales antifascistas para la defensa de la cultura*, fac-sim, Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1975, p. 149.

¹⁰⁵⁹ « there were many refugee-children in France already »: CUNARD, Nancy, *Grand Man...*, op. cit., p. 110.

¹⁰⁶⁰ « Flamencos and new Republican songs »: *Idem*, p. 155.

l'Anglaise qui affirme ne pas avoir été surprise par l'attitude de Gustavo tant elle savait que « son esprit était lié au destin de son pays¹⁰⁶¹ ».

Ce dernier exemple confirme l'importance des initiatives individuelles dans la réponse qu'apportèrent les intellectuelles européennes au problème de l'enfance dans la guerre. Par son inscription dans les derniers mois du conflit, il prouve que ces démarches souvent artisanales et exigeantes ne se limitèrent pas, dans l'esprit des Espagnoles et des étrangères, à une réaction spontanée face à l'urgence des premiers temps mais bien une modalité à part entière de l'intervention en faveur des enfants.

6.2.2.2 - L'institutionnalisation de l'assistance à l'enfance

Face à la prolifération des initiatives individuelles et à la dispersion des centres d'accueil, une restructuration totale s'avéra nécessaire. Dès le mois d'octobre 1936, on assista à la reprise en main du dispositif d'aide à l'enfance par des autorités républicaines désireuses de mettre un terme à la désorganisation et à la confusion. Pour ce faire, elles décrétèrent la création d'un *Comité de Refugiados* [Comité de Réfugiés] chargé de centraliser les activités des diverses institutions et organismes existants auxquels s'associèrent notamment Margarita Nelken, Clara Malraux et Isabel Oyarzábal de Palencia. De plus, les dirigeants renforcèrent alors l'action d'une autre entité primordial dans ce domaine : le Ministère de l'Instruction Publique. Dans l'article qu'elle a consacré aux colonies scolaires pendant la guerre d'Espagne, Rosalía Crego Navarro explique dans ce sens que:

como la mayoría de los niños estaban en edad escolar poco a poco el Ministerio de Instrucción Pública fue tomando las riendas de la evacuación de los niños y a partir de enero de 1937 desarrolló una obra educativa de profunda significación que aparte de atender las necesidades básicas de la población infantil como son el alimento, la higiene, la salud, la educación, trató en muchos casos de rodear al niño del cariño y del calor del hogar perdido¹⁰⁶².

L'atmosphère des premiers mois du conflit avait favorisé la résurgence de l'ambitieux projet pédagogique républicain, de même que sa nécessaire réactualisation. Au-delà des

¹⁰⁶¹ « his mind was bound up with the fate of his country »: *Id.*, p. 159.

¹⁰⁶² CREGO NAVARRO, Rosalía, « Las colonias escolares durante la guerra civil (1936-1939) country », *Espacio, Tiempo y Forma*, Série 5, Historia Contemporánea, n°2, 1989, Madrid, p. 304.

besoins primaires des nouvelles générations, il s'agissait pour les responsables d'assurer leur instruction au sein de structures adaptées et sous la tutelle d'un personnel compétent et acquis à la cause antifasciste. Ces deux dernières caractéristiques allaient s'avérer déterminantes et aboutir à la mobilisation officielle et consentie des intellectuelles de notre étude.

La phase essentielle de leur intervention auprès des enfants coïncida avec la présence ininterrompue à la tête du Ministère de l'Instruction Publique du communiste Jesús Hernández, du 5 septembre 1936 au 5 avril 1938. Figure centrale de la politique culturelle républicaine des années de la guerre, celui-ci avait très rapidement assigné un poste dans la défense de la paix, de la démocratie, de la culture, du progrès et de la civilisation¹⁰⁶³ à une communauté intellectuelle antifasciste dont les relations avec le Parti Communiste se faisaient alors de plus en plus étroites¹⁰⁶⁴.

Les cas de María Zambrano et de Margarita Nelken s'avèrent particulièrement significatifs de l'interrelation qui s'établit au cœur de la guerre entre protection de l'enfance, pédagogie et militantisme.

Bien peu de traces ont subsisté de l'intervention de la première dans ce domaine. Toutefois, l'acharnement avec lequel les biographes et autres spécialistes de la philosophe s'appliquent à rappeler qu'elle occupa, pendant le conflit, le poste de *Consejero de la Infancia Evacuada* ne peut qu'attirer notre attention. Dans la plupart des cas, cette attribution n'est que rapidement mentionnée dans une énumération sans réelle consistance mais néanmoins érigée en preuve de son engagement actif en faveur de la République¹⁰⁶⁵. De même, le silence de l'intéressée sur ce point, tout juste rompu par une brève allusion dans une lettre à José Luis Abellán du 01 mars 1965¹⁰⁶⁶, ne fait que renforcer ce manque de données. A défaut de

¹⁰⁶³ « Todo intelectual [...] tiene su puesto junto a los defensores de la República democrática, junto al pueblo antifascista, junto a los que luchamos por la **paz** y por la **democracia**, junto a los que luchamos por la **cultura**, el **progreso** y la **civilización** frente a la barbarie, la miseria y la esclavitud fascista »: HERNÁNDEZ, Jesús, « A los Intelectuales de España: Discurso Pronunciado en el Pleno del CC Ampliado del Partido Comunista de España, celebrado en Valencia en los días 5, 6, 7 y 8 de Marzo de 1937 », [s.l.], Partido Comunista, 1937. Le surlignage est de nous.

¹⁰⁶⁴ Voir GÓMEZ, Mayte, *El largo viaje. Política y cultura en la evolución del Partido Comunista de España 1920-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2005.

¹⁰⁶⁵ Jesús Moreno Sanz et Ana Bundgård se contentent d'indiquer, concernant ses activités de 1937: « es nombrada Consejero de Propaganda y consejero nacional de la Infancia Evacuada ». Voir respectivement: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 51 et BUNDGÅRD, Ana, *Un compromiso apasionado. María Zambrano: una intelectual al servicio del pueblo (1928 – 1939)*, Madrid, Editorial Trotta, 2009, p. 182. De la même façon, dans les notes préliminaires aux *Cartas de La Pièce*, elle est présentée comme « una filósofa de la religión y de la mística y, además, encargada durante la Guerra Civil de la infancia desplazada por la guerra »: ZAMBRANO, María, *Cartas de La Pièce: correspondencia con Agustín Andreu*, Valencia, Pre-Textos: Universidad Politécnica de Valencia, 2002, p. 13.

¹⁰⁶⁶ Dans cette lettre écrite en exil, à La Pièce, près de Genève, elle revient sur ses activités en faveur de la République: « Durante la Guerra fui Consejera del Consejo Nacional de la Infancia Evacuada, miembro de la Comisión de Historia de la Guerra, colaboradora, y en los últimos tiempos, miembro del comité de la revista

pouvoir examiner avec précision la teneur de cette fonction, il nous a néanmoins semblé intéressant de nous interroger sur la pertinence de cette nomination. En quoi María Zambrano était-elle indiquée pour ce poste ? Et, par extension, en quoi celui-ci lui a-t-il permis de poursuivre une ligne d'action initiée dès la fin des années 1920, officialisée pendant le *bienio reformista* (1931-1933) et redynamisée par les circonstances exceptionnelles de la guerre ?

L'annonce, dans la *Gaceta de la República* du 28 août 1937, de la création du Conseil National de l'Enfance Evacuée constitua une étape clé dans le processus de centralisation des activités d'assistance à l'enfance. Créée à l'initiative du Ministère de l'Instruction Publique et dépendante de la Direction générale de l'Enseignement Primaire, cette institution était chargée de « l'organisation, la direction, le régime pédagogique et l'entretien de résidences pour les enfants évacués, tant en Espagne que dans d'autres pays, ainsi que de l'inspection des institutions de ce type¹⁰⁶⁷ ». Pour ce faire, sept sections avaient été envisagées avec, à la tête de chacune d'elles, un conseiller nommé par le Ministère de l'Instruction Publique et responsable, devant le Conseil, du respect des normes et des orientations établies. C'est en tant que conseillère de la *Sección Primera (Propaganda) del Consejo* [Section Première (Propagande) du Conseil]¹⁰⁶⁸ que María Zambrano fut nommée le 14 octobre suivant suite à l'enrôlement, dans les rangs de l'armée républicaine, de son prédécesseur, Antonio Bonet Isart. Comme le souligne Rosalía Crego Navarro, la nomination de la philosophe fit date dans l'histoire du Conseil et elle se distingua bientôt « parmi les personnalités qui occupèrent cette charge¹⁰⁶⁹ ». D'où la première hypothèse que nous pourrions formuler afin de justifier cette nomination : l'instrumentalisation d'une María Zambrano prête-nom par des responsables républicains désireux de tirer profit de son prestige et de sa projection internationale. La portée de sa fonction et son faible attrait pour les tâches bureaucratiques tendent à corroborer cette idée. Il nous faut cependant repousser cette analyse réductrice car impuissante à rendre compte de la cohérence globale de l'action alors menée par la philosophe en faveur de la cause antifasciste et dans le respect de sa vocation pédagogique. Nous savons qu'après avoir occupé ce poste, elle fut chargée, en 1938, d'un cours de philosophie à l'université de Barcelone, ville où elle s'était installée en début d'année avec ses parents et sa sœur. A la différence de Carmen Conde qui poursuivit elle aussi à cette époque dans cette voie en marge

Hora de España ». ABELLÁN, José Luis, *María Zambrano: una pensadora de nuestro tiempo*, Barcelona, Anthropos Editorial, 2006, p. 103.

¹⁰⁶⁷ « la organización, dirección, régimen pedagógico y sostenimiento de residencias para los niños evacuados, tanto en España como en otros países, así como la inspección de las instituciones de este tipo »: *Gaceta de la República*, 28/08/1937, p. 627.

¹⁰⁶⁸ *Gaceta de la República*, 14/10/1937, p. 160.

¹⁰⁶⁹ « entre las personalidades que ocuparon est[e] carg[o] »: CREGO NAVARRO, Rosalía, *op. cit.*, p. 312.

de tout activisme politique, María Zambrano s'efforça à travers l'une et l'autre de ces expériences de promouvoir l'« éducation pour la liberté¹⁰⁷⁰ » dont les enfants étaient les premiers destinataires. Le travail réalisé à la tête de la Section Première du Conseil n'avait en définitive d'autre finalité que la défense d'un idéal pédagogique républicain visant à l'émancipation sociale et spirituelle de chacun et donc en totale concordance avec la portée que l'intellectuelle entendait, tout comme bon nombre de ses homologues, donner à son intervention auprès des enfants.

Parmi ces dernières, il nous faut distinguer Margarita Nelken qui participa, de façon plus systématique et constante, à la prise en charge officielle et centralisée des orphelins et autres petits républicains. Ceux-ci, même s'ils furent les bénéficiaires incontestables de son action, n'en furent toutefois pas les seuls destinataires. Dès les premiers mois du conflit et plus encore à partir du mois de janvier 1937, c'est à la communauté féminine espagnole qu'elle s'adressa par voie de presse ou encore de radio. Ses interventions s'inscrivaient dans la campagne « Sauver les enfants » grâce à laquelle, « afin de les éloigner des horreurs de la guerre, des centaines d'enfants furent séparés de leurs familles et conduits dans divers pays étrangers¹⁰⁷¹ ». Dans toutes ses chroniques publiées à l'attention des républicaines dans *Mundo Obrero* entre janvier et novembre 1937, des éléments récurrents viennent configurer un système de pensée et de persuasion savamment conçu et exposé. Parmi ces motifs figure notamment la vision d'une femme tiraillée entre instinct maternel et devoir antifasciste. Ou en d'autres termes, entre le désir de conserver ses « petits¹⁰⁷² » auprès d'elle et la volonté de les éloigner des dangers de la guerre. Selon elle, cette scission proche de celle exposée dès 1919 dans *La condición social de la mujer en España* devait être combattue par l'évacuation des enfants des zones de combat. L'héroïsme antifasciste au féminin ne consistait alors plus à ses yeux en une abnégation devenue criminelle. Elle devait au contraire se traduire par la fuite :

coge a tus chiquitines en tus brazos, apriétalos contra tu pecho que los sustentó, y, sin mirar hacia atrás, con la visión loca en los ojos del incendio devorador, echa a correr, de prisa, más de prisa, y aléjalos del posible peligro...¹⁰⁷³.

¹⁰⁷⁰ « educación para la libertad »: MOREU, Ángel C, « María Zambrano y la educación para la libertad. A propósito de un artículo de 1934 » dans AA VV, *Actas del III Congreso internacional sobre la Vida y obra de María Zambrano: María Zambrano y la « Edad de Plata » de la cultura española*, Vélez-Málaga, Fundación María Zambrano, 2004, p. 285.

¹⁰⁷¹ « por la que, para apartarlos de los horrores de la guerra, cientos de niños fueron separados de sus familias y conducidos a distintos países extranjeros »: ENA BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 24.

¹⁰⁷² « cachorros »: NELKEN, Margarita, « Para una compañera ».

¹⁰⁷³ *Ibidem*.

Cette fuite ne concernait que les plus jeunes générations. Comme elle l'explicita lors de la grande assemblée de femmes qui se tint le 10 novembre 1938 à Madrid, les mères devaient accepter de se séparer de leurs enfants et les remettre aux institutions compétentes¹⁰⁷⁴. Locales ou internationales, étatiques ou indépendantes, celles-ci collaborèrent à leur mise en sécurité en les transférant, à l'échelle nationale, vers des refuges ou « foyers pour enfants¹⁰⁷⁵ ». Initialement aménagées dans les zones les plus préservées du Levant (autour de Valence, Alicante et Castellón), ces structures devaient constituer un cadre propice au développement des petits réfugiés originaires de Madrid, Santander ou encore Bilbao. La durée de la guerre et l'accroissement constant du nombre d'enfants secourus aboutirent bientôt à la configuration d'un véritable réseau de centres d'accueil¹⁰⁷⁶ qui ne put par conséquent échapper, au cours de leurs nombreux déplacements, aux intellectuelles de notre étude. Dans son article aux petits lecteurs de *Pionerskaia Pravda*, Agnia Barto fit un récit minutieux de sa visite à la « maison des orphelins de Valence¹⁰⁷⁷ », racontant comment elle avait alors partagé les souffrances, les jeux et les chants des petits évacués de Madrid ou encore de Malaga. En novembre 1938, Andrée Viollis visita pour sa part la colonie Rosa Luxembourg à Barcelone dont « les dortoirs aux lits recouverts de cretonne à fleurs » n'accueillaient alors que 70 « petits privilégiés¹⁰⁷⁸ ». L'une et l'autre présentent ces foyers comme des espaces préservés consacrés à l'enfance mais perméables aux difficultés liées à la guerre telles que la pénurie de vivres et la souffrance psychologique. Toutes deux visaient par là à rendre compte dans leurs pays respectifs, soit ces prétendues « démocraties amies¹⁰⁷⁹ », de la délicate mission du gouvernement républicain et d'organismes tels que l'Office International pour l'Enfance. Elles faisaient en cela écho aux divers écrits de Margarita Nelken qui, depuis l'Espagne et bien des mois avant Agnia Barto et Andrée Viollis, s'était elle aussi employée à promouvoir

¹⁰⁷⁴ Voir notamment NELKEN, Margarita, « Margarita Nelken habla a las mujeres de Madrid », *Mundo Obrero*, 12/11/1938, p. 2.

¹⁰⁷⁵ « residencias infantiles » : GARRIDO, Magdalena, « Los Niños en la guerra civil española en la propaganda de los Amigos de la Unión Soviética » dans AA.VV, *Congreso de la Guerra Civil Española 1936-1939*, [s.l.], Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2006, [s.p].

Adresse URL : http://www.secc.es/media/docs/32_2_Magda_Garrido.pdf. Consulté le 28 mai 2009

¹⁰⁷⁶ Selon Andrée Viollis, à l'automne 1938, 600 colonies réparties sur l'ensemble du territoire républicain abritaient quelques 20 000 enfants : VIOLLIS, Andrée, « L'héroïsme des femmes espagnoles », *Ce Soir*, 22/11/1938, p. 3.

¹⁰⁷⁷ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 20. Il s'agissait en fait de la colonie infantile numéro 2 et la poétesse s'y rendit en compagnie de l'hispaniste Fédor Kélin. Voir KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valence, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 869.

¹⁰⁷⁸ VIOLLIS, Andrée, « L'héroïsme des femmes espagnoles ».

¹⁰⁷⁹ *Ibidem*.

la fondation, dans des locaux réquisitionnés par l'UGT le 29 juillet 1936¹⁰⁸⁰, d'un *Hogar Infantil del Quinto Regimiento de Milicias Populares*. Dans *Niños de hoy, hombres de mañana*, livret agrémenté de multiples portraits d'enfants aux visages épanouis et souriants, elle revint sur la prise en charge, par le SRI puis par une équipe composée de pédagogues, d'infirmières et de maîtres, de trois cents « enfants de combattants, privés de [...] leurs pères [partis] sauver la Patrie¹⁰⁸¹ ». D'inspiration soviétique, la résidence avait pour objectif de veiller à la sécurité et à la santé morale et physique des réfugiés, de les éduquer et de les responsabiliser à travers la mise en place de comités et de commissions. Pour donner vie à ce propos, Margarita Nelken cédait la parole aux petits pensionnaires qui, jusqu'alors utilisés à des fins évidentes de propagande, se voyaient de la sorte promus producteurs d'un discours prétendument libre mais significativement associé aux thèmes suivants: « ¿Qué representan las Milicias Populares en España? », « Esclavitud del Pueblo durante los malos Gobiernos » et « La lucha por el mañana ». Dans le livret, les enfants apparaissaient donc comme les dépositaires d'une Espagne antifasciste à renaître et devaient dans ce sens être protégés du « Moloch du fascisme international¹⁰⁸² ». A travers cette allusion au Moloch de l'Ancien Testament, Margarita Nelken tendait à accentuer le contraste entre une communauté enfantine sans autre défense que sa foi en la victoire républicaine et un fascisme international certes pourvu en armes et matériel de guerre mais néanmoins lâche au point de s'en prendre aux plus jeunes générations. Auréolée d'une dimension mystique, l'assistance aux enfants était par conséquent selon elle un devoir absolu pour l'ensemble de la communauté antifasciste mondiale. Cette conviction, elle la partageait avec les autres femmes de notre étude qui, comme nous allons maintenant le voir, oeuvrèrent à cette mobilisation tout autant qu'elles l'incarnèrent.

6.2.2.3 - La portée internationale de l'aide des intellectuelles à l'enfance républicaine

Tout comme à l'échelle nationale, beaucoup furent à la fois les témoins et les actrices de l'essor de l'aide officielle aux petits républicains. Celle-ci s'échelonna au cours du conflit en plusieurs étapes :

¹⁰⁸⁰ NELKEN, Margarita, *Niños de hoy, hombres de mañana*, Madrid, Ediciones SRI, [1937?].

¹⁰⁸¹ « hijos de los combatientes, privados de [...] sus padres [...] salvar la Patria »: *Idem*, p. 6

¹⁰⁸² « Moloch del fascismo internacional »: *Id.*, p. 18

En un primer momento, hubo lugares refugio [...] la mayoría en la zona levantina, pero la magnitud de la contienda y las repercusiones internacionales de la guerra facilitaron la salida de miles de niños a otros países, en principio, tan sólo pequeños grupos, pero, a partir de marzo de 1937, de forma más sistematizada¹⁰⁸³.

Cette troisième étape s'articula autour de la configuration d'un plan d'évacuation à l'échelle internationale qui impliquait des pays idéologiquement proches ou disposés à intervenir pour des motifs humanitaires. La France, l'URSS, la Belgique, l'Angleterre, la Suisse ou encore le Danemark reçurent bientôt les premiers contingents de petits républicains. Cette collaboration, pour reprendre les termes de Margarita Nelken, émanait cependant moins des gouvernements aux prises avec les « hésitations, les lâchetés et les manœuvres » propres aux relations diplomatiques des années 1936-1939 qu'aux populations de ces pays, désireuses de « remplir [...] un impératif humain élémentaire¹⁰⁸⁴ ». Ce tragique état de fait, loin de les décourager, allait s'avérer décisif pour les intellectuelles de notre étude. A partir de 1937, elles se lancèrent dans une entreprise commune que leur dispersion géographique et leur rayonnement international ne tardèrent pas à potentialiser.

Pour celles demeurées en Espagne, il s'agit avant tout de faire preuve de persuasion. Rendues légitimes par leur connaissance du monde et par leur intérêt notoire pour la communauté enfantine, elles ne cessèrent, dès le printemps 1937, d'encourager au départ des enfants et de dénoncer le patriotisme selon elles malvenu et la « sensiblerie la plus absurde¹⁰⁸⁵ » que certains lui opposaient. L'évacuation était à leurs yeux la solution la plus indiquée, une opinion dont leurs homologues situées à l'autre extrémité du dispositif et là encore engagées dans des entreprises individuelles ou officielles, vantaient le bien-fondé.

Depuis le Centre Espagnol de Perpignan qui abrita, à partir de février 1937, quelques cent vingt orphelins basques¹⁰⁸⁶ jusqu'au foyer installé à La Brevière en Normandie¹⁰⁸⁷, les intellectuelles se trouvant à l'étranger soutinrent ou visitèrent régulièrement les refuges. Certaines d'entre elles oeuvrèrent même à la fondation de nouvelles structures d'accueil. Ce fut notamment le cas de Valentine Ackland qui, en octobre 1937, se porta volontaire à la

¹⁰⁸³ GARRIDO, Magdalena, « Los Niños en la guerra civil española en la propaganda de los Amigos de la Unión Soviética » dans *op. cit.*, [s.p].

¹⁰⁸⁴ « vacilaciones, cobardías y maniobras », « cumplir [...] con un imperativo humano elemental »: NELKEN, Margarita, « Con un poco de lógica ».

¹⁰⁸⁵ « la sensiblería más absurda »: *Ibidem*.

¹⁰⁸⁶ CUNARD, Nancy, « The refugees at Perpignan, Miss Cunard's Appeal » reproduit dans FORD, Hugh, *op. cit.*, p. 196-197.

¹⁰⁸⁷ AMAE, R-577, Exp 4 : dépêche du 18/06/1937.

Tythrop House, près de Thame. Le *Basque Children's Committee* venait d'y ouvrir un asile pour les enfants de Bilbao et l'intellectuelle fut rapidement « surmenée¹⁰⁸⁸ ». Cette initiative individuelle marquait l'aboutissement d'un intérêt pour les enfants espagnols auquel elle avait tenté de donner, dès le printemps 1937, une tournure officielle. Le 19 mars, elle avait signifié au secrétaire général du PC britannique, Harry Pollitt (1890-1960), son désir d'être chargée par le Parti de l'évacuation de jeunes républicains vers Londres¹⁰⁸⁹. Cette requête n'aboutit pas mais ouvre à un autre versant essentiel de l'aide internationale aux jeunes générations républicaines : le rôle de l'URSS et l'implication de partis communistes européens désireux de s'engager par là dans une guerre envisagée comme une bataille livrée en faveur de la paix et de l'avenir du monde civilisé.

Toutes les études consacrées à l'assistance aux enfants de la guerre¹⁰⁹⁰ s'accordent à dire que le conflit accentua l'intérêt des institutions soviétiques pour les jeunes générations, ou pour reprendre les termes d'Agnia Barto : « l'amour de [son] peuple pour les enfants »¹⁰⁹¹. Cette attention se manifesta de façon anticipée et fut abondamment saluée par les intellectuelles communistes de notre étude. Elles savaient, depuis le début des années 1930, la place centrale accordée par l'État soviétique à la formation – civile, politique et sociale – de ceux dont on attendait qu'ils deviennent « des hommes utiles à leur patrie [...] combattants pour la paix¹⁰⁹² ». C'est par conséquent sans réelle surprise mais avec un soulagement certain qu'elles suivirent, le 21 mars 1937, la première expédition d'enfants républicains vers l'URSS. Trois autres suivirent, échelonnées entre les mois de juin et d'octobre 1937. Ce départ devint rapidement une référence pour les plus militantes d'entre elles telles qu'Agnia Barto ou Margarita Nelken qui salua notamment les efforts d'un pays où, selon elle, « l'enfant est, dans sa sphère, un citoyen avec autant de droits que les autres¹⁰⁹³ ».

A la différence de María Teresa León, l'une et l'autre érigèrent bientôt cette marque de solidarité et de sympathie de l'URSS envers la République en motif central de leur discours. A l'opposé d'une propagande ennemie pour qui les enfants étaient envoyés là-bas « pour

¹⁰⁸⁸ « she was being overworked »: HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 169. Le surlignage est de nous.

¹⁰⁸⁹ Dorset County Museum, STW's collection, MI5, File 69: lettre de Valentine Ackland à Harry Pollitt du 19/03/1937.

¹⁰⁹⁰ Voir notamment ALTED VIGIL, Alicia, NICOLÁS MARÍN, Encarna, GONZÁLEZ, Roger: *Los niños de la guerra de España en la Unión Soviética: de la evacuación al retorno (1937-1939)*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, 1999.

¹⁰⁹¹ BARTO, Agnia, « De la poésie pour les enfants » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960, p. 193.

¹⁰⁹² *Idem*, p. 190-191.

¹⁰⁹³ « en que el niño es, en su esfera, un ciudadano con tantos derechos como los demás »: NELKEN, Margarita, « Natalia Satz y el Teatro de Niños de Moscú », *Claridad*, 17/09/1936, p. 4.

assouvir la faim des bolcheviques¹⁰⁹⁴ », elle voyait dans les expéditions d'enfants un moyen d'assurer la renaissance de l'Espagne d'après-guerre, l'avènement d'une société nouvelle. A n'en pas douter, de tels propos contribuèrent à la mythification de l'aide soviétique aux petits Espagnols. Comme l'explique Magdalena Garrido,

el tratamiento informativo revistió un carácter propagandístico de la ayuda soviética y sus bondades, las noticias ofrecidas sobre las condiciones inmejorables que las autoridades soviéticas ofrecían a la infancia, no sólo por medio de palabras sino de imágenes, parecían confirmar que la decisión había sido la acertada¹⁰⁹⁵.

Mais ils trouvèrent également dans ceux d'Agnia Barto un écho significatif. Dans un article de l'été 1937, elle ne se contente pas d'exalter les réalisations soviétiques en matière d'évacuation et d'accueil. Elle porte aux nues la solidarité existant plus spécifiquement selon elle entre les enfants soviétiques et les enfants espagnols. Représentants de cet internationalisme qui lui était cher, les uns et les autres configuraient à ses yeux une communauté enfantine antifasciste à part entière. La générosité et l'empathie des petits soviétiques se voyaient dans ce sens égalées par la gratitude et l'empressement des petits républicains à l'égard de toute personne originaire d'Union Soviétique. Au sujet de l'insigne que lui avaient offert les orphelins de Valence, elle explique :

Ils m'ont fait ce cadeau car je suis une femme russe, une personne qui vient de l'URSS, du pays où vivent leurs amis. C'est très émouvant¹⁰⁹⁶.

Plus encore que sa nationalité, c'est ici sa condition de femme qui importe. De ses propos se dégage par conséquent l'idée de deux relations indissociables et essentielles en matière de protection de l'enfance : celle entre les petits républicains et l'URSS et celle entre les petits républicains et les femmes.

Au vu des parcours des intellectuelles de notre étude, nous devons sur ce point lui donner raison. Si Andrée Viollis salue l'action de la Commission d'aide féminine du Ministère de la Défense nationale¹⁰⁹⁷ et Isabel Oyarzábal de Palencia celle du *Comité*

¹⁰⁹⁴ « para saciar el hambre de los bolcheviques »: NELKEN, Margarita, « Con un poco de lógica ».

¹⁰⁹⁵ GARRIDO, Magdalena, *op. cit.*, [s.p].

¹⁰⁹⁶ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 19-20.

¹⁰⁹⁷ VIOLLIS, Andrée, « L'héroïsme des femmes espagnoles ».

*Femenino Pro Niños de España*¹⁰⁹⁸, c'est bien le Comité Mondial des Femmes contre la Guerre et le Fascisme qui abrita alors leurs interventions les plus marquantes. Lorsqu'elle revint à Barcelone en 1936, Clara Malraux le fit en tant que représentante de cet organisme unitaire constitué en 1932 sous les auspices du Komintern. Cette visite fut largement relayée dans la presse antifasciste espagnole¹⁰⁹⁹ :



LA DELEGACION DEL COMITÉ MUNDIAL DE MUJERES ANTIFASCISTAS.—Bernadette Cattaneo, secretaria general; Marta Huysmans y Clara Malraux, acompañadas de Margarita Nelken.

LA DELEGACION DEL COMITÉ MUNDIAL DE MUJERES ANTIFASCISTAS – Bernadette Cattaneo, secretaria general; Marta Huysmans y Clara Malraux, acompañadas de Margarita Nelken.

Le 22 septembre, *Claridad* annonçait par exemple en une l'arrivée à Madrid d'« Isabel Blum, député socialiste belge et secrétaire des Femmes Socialistes Belges, Bernadette Cattaneo, secrétaire générale du Comité Mondial des Femmes, Marta Hismans et Clara Malraux¹¹⁰⁰ ». L'absence de tout titre à côté du nom de la Française laisse à penser que sa présence était avant tout due à son « nom reluisant¹¹⁰¹ ». Nous savons toutefois qu'elle reposait plus fondamentalement sur un besoin de trouver un combat propre et sans lien avec celui que continuait alors à mener son compagnon. Dans ses souvenirs, avant de préciser qu'elle participa personnellement à la distribution de boîtes de lait condensé aux divers organismes responsables de l'assistance à l'enfance, elle se compare dans ce sens à « un

¹⁰⁹⁸ Voir AMAE, R-577, Exp. 4: dépêche du 26/07/1937.

¹⁰⁹⁹ *Claridad*, 23/09/1936, p. 5.

¹¹⁰⁰ « Isabel Blum, diputado socialista belga y secretaria de las Mujeres Socialistas Belgas; Bernadette Cattaneo, secretaria general del Comité Mundial de Mujeres; Marta Hismans y Clara Malraux »: « Una delegación del Comité Mundial de Mujeres, en Madrid », *Claridad*, 22/09/1936, p. 1.

¹¹⁰¹ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 131.

enfant peu sûr de sa force [qui] tente de marcher sachant que cela peut mal finir¹¹⁰² ». Ce dernier séjour en Espagne constitua en définitive un rite de passage dans la trajectoire de l'intellectuelle qui quitta alors définitivement l'état d'adolescence où l'avait maintenue la présence et le poids de son éminent compagnon. Et c'est significativement en faisant des enfants républicains les tous derniers destinataires de son action qu'elle choisit de prendre son envol.

6.2.3 - De l'enfant à la mère : la maternité face à l'enfance en guerre

Les interventions des intellectuelles antifascistes dans le domaine de l'aide à l'enfance républicaine présentent des différences nettes. D'une part, nous trouvons des initiatives individuelles plus artisanales et d'autre part, une participation aux plans d'action gouvernementaux ou émanant des pays favorables à la République.

Au-delà de cette hétérogénéité, toutes se fondaient cependant sur une même conception traditionnelle de l'enfance comme état de pureté et d'innocence. Intensifiée par l'exposition des petits Espagnols aux dangers de la guerre, cette vision déboucha sur l'idée d'une incompatibilité totale entre la figure de l'enfant et le fascisme. A l'évocation des petits Allemands arborant l'insigne fasciste qu'elle avait croisés lors de son trajet vers l'Espagne à l'été 1937, Agnia Barto revenait sur cette incompatibilité et sur l'envie qui l'avait alors saisie de leur « expliquer ce qu'ils portent¹¹⁰³ ». Dans son article, elle associait cette réaction à la vision de masses populaires sciemment maintenues dans l'ignorance par les régimes totalitaires et qu'il incombait, selon elle, à tous les hommes et à toutes les femmes antifascistes d'instruire. Pour ce faire, elles érigèrent l'enfance en motif central de leur discours en se concentrant sur deux figures essentielles : l'enfant-victime et l'enfant-combattant.

Le premier est significativement mis en avant dans les appels qu'elles lancèrent aux personnalités féminines influentes du monde occidental des années 1930. Lors de la tournée de mobilisation qu'elle réalisa aux États-Unis à la fin de l'année 1936, Isabel Oyarzábal de Palencia put notamment s'étendre sur la question face à une « Mme Franklin Delano

¹¹⁰² *Ibidem.*

¹¹⁰³ RGALI Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 19.

Roosevelt [...] soucieuse d'entendre parler des enfants espagnols¹¹⁰⁴ ». De la même façon, en décembre 1936, Margarita Nelken adressa à la députée et militante féministe britannique Eleanor Rathbone¹¹⁰⁵ une lettre dans laquelle elle en appelait, au nom des centaines d'enfants républicains victimes des bombes italiennes et allemandes, à la solidarité du « monde civilisé [...] contre la barbarie fasciste¹¹⁰⁶ ». Aux yeux de toutes, il revenait aux femmes et plus encore, aux mères du monde entier d'empêcher que « s'étiolent et meurent ces innocentes victimes d'une guerre inique imposée à leurs parents¹¹⁰⁷ ». Ces termes traduisaient l'indignation et la stupeur dont Andrée Viollis avait été saisie, lors de son troisième séjour en Espagne au printemps 1937, face à la présence d'enfants dans les ruines et les gravats de la Gran Vía¹¹⁰⁸. Incongrue et criminelle, cette situation était selon elle intolérable et devait par tous les moyens être réparée.

A cette utilisation de l'enfant-victime à des fins de mobilisation venait s'ajouter dans leurs diverses déclarations celle de l'enfant-combattant. Cette ambivalence dans le traitement fait par beaucoup d'entre elles de la communauté enfantine dans la guerre renvoyait à l'idée d'une guerre totale et nécessaire. Dans bon nombre de leurs écrits, la vision de petits Espagnols mutilés et hagards est contrebalancée par celle d'une communauté enfantine riieuse et dynamique. De leurs séjours respectifs à Madrid en 1937, Andrée Viollis et Agnia Barto gardent par exemple le souvenir des chants, des rondes et des jeux de petits Madrilènes presque indifférents aux bombardements quotidiens¹¹⁰⁹. Loin de témoigner de leur imprudence ou de leur insouciance, cette capacité à passer outre les désagréments et les tracasseries de la guerre est érigée par les deux observatrices en symbole absolu de la foi et du courage des petits républicains. Et ceux-ci, par la même occasion, en viennent à incarner, en le sublimant, le combat du front antifasciste international. Plus qu'un enjeu, l'enfant apparaît dès lors comme un acteur à part entière du conflit qui, à l'image de ses aînés, se doit de contribuer à l'effort de guerre.

De la même façon, dans les récits qu'Espagnoles et étrangères firent de leurs visites à des colonies et autres structures d'accueil, les petits pensionnaires sont présentés comme

¹¹⁰⁴ « Mrs Franklin Delano Roosevelt [...] anxious to hear about the Spanish Children »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op cit*, p. 258.

¹¹⁰⁵ Eleanor Florence Rathbone (1872-1946) fut membre du parlement britannique de 1929 jusqu'à sa mort. Défenseuse des droits de la femme, elle se montra également une farouche opposante à la politique d'apaisement à l'égard des régimes fascistes et une partisane convaincue de l'intervention militaire britannique dans la guerre d'Espagne.

¹¹⁰⁶ « mundo civilizado [...] contra la barbarie fascista »: « Un llamamiento de Margarita Nelken contra la barbarie fascista », *El Sol*, 10/12/1936, p. 1.

¹¹⁰⁷ VIOLLIS, Andrée, « 500 000 enfants de Barcelone n'ont plus de souliers ».

¹¹⁰⁸ Voir VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, « Madrid encore... ».

¹¹⁰⁹ *Ibidem*.

conscientieux et appliqués. Leur implication dans la vie de la collectivité et dans les activités de soutien aux soldats et leur sens des responsabilités sont sans cesse loués. C'est du moins le message qu'Agnia Barto s'appliqua à diffuser parmi ses jeunes lecteurs soviétiques dans son évocation de la maison des orphelins de Valence :

Ce sont les enfants eux-mêmes qui ont décidé que les garçons travailleraient au jardin et que les filles se chargeraient du ménage. Ils se sont répartis le travail de cette façon¹¹¹⁰.

Nous retrouvons dans ce commentaire l'idée du maintien consenti de la répartition traditionnelle des tâches et donc du système d'organisation sociale alors au cœur des consignes officielles. Dans une résidence qui se voulait la reproduction du foyer familial, les enfants devaient assumer le rôle qu'exigeaient d'eux les circonstances exceptionnelles de la guerre et garantir de la sorte la perpétuation de la société pour laquelle leurs pères avaient pris les armes. Ce discours, d'incontestable inspiration soviétique, posait comme essentielle l'éducation dispensée dans ces centres et tenait en haute estime un enfant envisagé comme le seul véritable garant du succès global de l'entreprise. Pour les intellectuelles de notre étude, la guerre devait de ce point de vue être considérée comme formatrice car révélatrice du potentiel de chaque enfant et plus particulièrement, des fillettes républicaines. Celles-ci sont dépeintes par toutes comme des héroïnes du quotidien, mûres et conscientes de leurs devoirs et de leurs capacités. Andrée Viollis évoque dans ce sens des fillettes en train de faire « manger les marmots avec des soins touchants de grand'mère¹¹¹¹ ». Agnia Barto rend hommage à une fillette ayant sauvé son frère aîné blessé et son petit frère de quatre ans¹¹¹² et Isabel Oyarzábal de Palencia s'attarde sur les soins dispensés aux hommes de la famille demeurés en Espagne par sa fille Marisa « comme la véritable mère qu'elle est¹¹¹³ ». Cette appréciation éminemment subjective prend un sens particulier si l'on considère qu'effectivement, le 18 août 1938, Marisa donna naissance à un petit garçon, Juan Enrique. Le surgissement de cette nouvelle vie au cœur du conflit suscita un profond trouble chez l'intellectuelle. Longtemps

¹¹¹⁰ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 21.

¹¹¹¹ VIOLLIS, Andrée, « Les 500 000 enfants de Barcelone n'ont plus de souliers ».

¹¹¹² RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 23.

¹¹¹³ « like the true little mother she is »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 335.

partagée entre l'angoisse et la joie, elle finit toutefois par interpréter cette naissance comme un défi à la barbarie fasciste et comme un gage d'espérance.

Cette valse des sentiments à l'égard de la maternité se manifesta avec plus ou moins de force chez ses homologues européennes. Sans être, pour la plupart¹¹¹⁴, concernées par cette expérience de l'enfantement dans la guerre, toutes établirent un lien étroit entre ces deux notions. Le contact quotidien avec les petites victimes des troupes rebelles constitua le point de départ d'une réflexion éthique sur la maternité et, plus fondamentalement encore, sur le rôle des mères dans un monde menacé par le fascisme. Pour certaines, celle-ci aboutit à un constat d'échec cinglant dont les accents nihilistes se voyaient alimentés par un profond sentiment de culpabilité. Encore bouleversée de devoir une seconde fois se séparer de Florence confrontée à la violence et à la guerre « avant que ne s'achevât pour elle l'âge des jeux¹¹¹⁵ », Clara Malraux affirme qu'elle reçut avec circonspection et douleur l'annonce de la paternité prochaine du pilote qui la ramenait en Espagne : « Mettre un enfant au monde en 1936 ? Pour le destiner à quoi ?¹¹¹⁶ ». Elle devançait en cela de quelques mois seulement les considérations militantes et sans concession de Valentine Ackland à l'encontre de la maternité :

La mort est plus importante maintenant que de porter un enfant. Mourir pour les enfants d'autres hommes ? Non. Pour d'autres hommes ? Peut-être, oui. Plus exactement, pour les désirs d'autres hommes¹¹¹⁷.

Deux ans plus tard, Andrée Viollis rendrait quant à elle ce verdict plus radical encore après avoir assisté au massacre des petits Barcelonais : « Je pense qu'une civilisation qui permet de tels crimes n'a plus qu'à disparaître¹¹¹⁸ ».

Pour les Espagnoles en revanche, la réflexion née de cette intervention directe dans l'aide à l'enfance aboutit à une conclusion éminemment plus optimiste et exigeante. Selon elles, il était du devoir de chacune de persister dans son action militante auprès des plus jeunes. Envisagée en termes de protection et d'éducation pendant la guerre, celle-ci se recentra rapidement sur la transmission, notion essentielle à leurs yeux avant, pendant et après

¹¹¹⁴ Voir BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.230, lettre d'Andrée Viollis, 08/03/1937.

¹¹¹⁵ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 147.

¹¹¹⁶ *Idem*, p. 20.

¹¹¹⁷ « Death's more important now than bearing a child [...] Die for other men's children? No. Other men? Perhaps, yes. Most truthfully, for other men's desires. »: Dorset County Museum, STW's collection, H(R)/5/8: « Brought From Spain for Sylvia. 1936 »: « Ramona. Asunción. Spain. 1936 ».

¹¹¹⁸ VIOLLIS, Andrée, « Les petits enfants sous les bombes ».

le conflit. Dans leurs autobiographies, celles qui furent contraintes à l'exil en 1939 envisagent l'Espagne tantôt comme une « mère¹¹¹⁹ » susceptible de renaître de ses cendres, tantôt comme « un enfant malade¹¹²⁰ » dont elles avaient partagé l'agonie. Et dans l'esprit de toutes, ces liens de filiation se reportent aux nouvelles générations, « trésor humain¹¹²¹ » qu'elles avaient tenté de préserver pendant le conflit et qu'elles érigèrent, à partir de 1939, en dépositaires prioritaires d'une mémoire érigée en héritage. « Où, si ce n'est entre eux et nous, va se lier la continuité dont a besoin l'histoire¹¹²² ? » s'interroge María Teresa León dans une autobiographie conçue comme un espace de remémoration et de fixation du passé. Face à la répétition cyclique de l'histoire et du peu de leçons tirées de l'expérience républicaine, elle n'hésite pas à exprimer sa déception: « Est-il possible qu'après trente ans l'histoire se répète, notre histoire¹¹²³? ».

Nous retrouvons bien dans ce cri de révolte à mi chemin entre le collectif et l'individuel, toute la complexité de l'intervention des intellectuelles de notre étude dans l'aide à l'enfance républicaine. Des années après les faits, elles continuèrent en effet à envisager les jeunes générations comme des destinataires privilégiés et se tournèrent pour ce faire vers une écriture mémorielle seule à même d'apporter, selon elles, une réponse au « besoin de reconstruction personnelle [et] au besoin de laisser un témoignage aux futures générations de leur engagement avec le moment historique de l'Espagne de leur temps et des raisons qui les y amenèrent¹¹²⁴ ». Passeuses de mémoire désignées du fait de leur condition de femmes, elles accomplissaient en cela la phase ultime d'un processus de défense du patrimoine républicain initié plusieurs décennies auparavant et dont leur action auprès des enfants avait sans conteste constitué une ramification essentielle.

¹¹¹⁹ « madre » : LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 128

¹¹²⁰ « a sick child » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 439.

¹¹²¹ « tesoro humano »: « La República y los niños », *ABC*, 02/12/1937, [s.p].

¹¹²² « ¿Dónde sino entre ellos y nosotros va a ligarse la continuidad que necesita la historia? »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 108.

¹¹²³ « ¿Será posible que después de treinta años se esté repitiendo la historia, nuestra historia? »: *Idem*, p. 188.

¹¹²⁴ « la necesidad de reconstrucción personal [y] la necesidad de dejar testimonio a las futuras generaciones de su compromiso con el momento histórico de la España de su tiempo y las razones que las llevaron a ello »: MONFORTE GUTIEZ, Inmaculada, « El Yo femenino a través de la memoria: escritoras en el exilio » dans GONZÁLEZ DE GARAY FERNÁNDEZ, María Teresa et AGUILERA SASTRE, Juan (coord), *El exilio literario español de 1939: Actas del Congreso Internacional celebrado en la Universidad de la Rioja del 2 al 5 de noviembre de 1999*, Universidad de la Rioja, Gexel, 2001, p. 502.

6.3 - Les civils

La primauté accordée par les intellectuelles antifascistes à la dimension humaine du conflit¹¹²⁵ les amena à prêter attention et à s'unir à la dernière composante de la société républicaine à l'arrière-garde: les civils.

Inédit dans la succession d'épisodes qui avaient marqué l'avancée des fascismes, le rôle essentiel du peuple dans la résistance républicaine contribua à doter le conflit d'une portée universaliste et à l'ériger, selon Carlos Serrano, en « repère [...] de la conscience européenne¹¹²⁶ ». Pour les femmes de notre étude, il fut bientôt évident que « seul le peuple sauvera[it] l'Espagne¹¹²⁷ » et elles n'eurent dès lors de cesse de lui prêter attention et soutien.

Avant de pousser plus avant l'étude des relations qu'elles établirent avec les populations civiles et de voir en quoi l'omniprésence de ces dernières dans leur discours éclaire leur perception de la guerre, il convient que nous nous arrêtions sur la notion même de « peuple ». Quelle réalité sociologique ce terme recouvrait-il pour elles ? A quelles valeurs l'associèrent-elles alors ? Et plus encore, quelle valeur et quelle considération lui accordèrent-elles au cours du conflit ?

6.3.1 - La guerre d'Espagne comme épopée populaire

L'engagement des intellectuelles envers la République reposa, en grande partie, sur leur volonté de soutenir et de s'associer à la geste d'un « peuple » espagnol entendu depuis l'avènement de la Seconde République comme sujet politique¹¹²⁸. Erigé par les responsables républicains en rempart ultime contre le fascisme international¹¹²⁹, celui-ci occupa très rapidement une place centrale dans leurs écrits de la guerre et s'imposa comme l'un de leurs

¹¹²⁵ Sur la priorité donnée par les Espagnoles et étrangères à la dimension humaine du conflit, voit notamment : ACKLAND, Valentine, « Instructions from England 1936 », reproduit dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the Civil War*, Oxford, Oxford University Press, 1986, p. 230 et ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 169.

¹¹²⁶ SERRANO, Carlos, « Madrid 1936-1939 : un des repères de la conscience européenne » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 12.

¹¹²⁷ VIOLLIS, Andrée, « Un entretien à Madrid avec le président Azaña ».

¹¹²⁸ Voir CRUZ, Rafael, *En el nombre del pueblo. República, rebelión y guerra en la España de 1936*, Madrid, Siglo XXI, 2006.

¹¹²⁹ Andrée Viollis relaye à plusieurs reprises les propos des dirigeants républicains à ce sujet dans ses premiers grands reportages pour *Le Petit Parisien* et *Vendredi*. Voir « A Madrid grouillante d'une foule disciplinée », *Le Petit Parisien*, 09/08/1936, p. 3, « Madrid encore... » et « Un entretien à Madrid avec le Président Azaña ».

interlocuteurs privilégiés. Espagnoles et étrangères cherchèrent tout au long du conflit à entretenir avec lui des liens de solidarité, de collaboration et de « fraternité¹¹³⁰ », au nom de l'idéal républicain et des valeurs qui lui étaient associées. Le 27 août 1936, Margarita Nelken loua dans un discours largement diffusé « la geste incomparable, sans précédents dans l'Histoire, du peuple espagnol en lutte pour sa liberté et pour la liberté du monde¹¹³¹ ». Le caractère inédit et la portée universelle de l'action du peuple espagnol constituèrent dès lors un *leitmotiv* du discours de la plupart des Espagnoles et des étrangères. L'insistance d'Isabel Oyarzábal de Palencia à souligner que les républicains se battaient pour « sauver le monde de la future catastrophe¹¹³² » et les reproches de Simone Weil à des Français ne prenant pas part à « une cause qui [était] la leur [...] ¹¹³³ » le montrent clairement. Toutes célèbrent l'engagement dans le combat du « peuple » à l'arrière-garde, terme générique qui désigne sous leur plume les masses prolétariennes. Au-delà de sa visée mobilisatrice, la synecdoque témoigne de l'indissociabilité, pendant la Guerre d'Espagne, des combats menés au front et à l'arrière. Comme l'expliquait Jesús Hernández en décembre 1936,

[g]anar la guerra no significa ni puede significar, en ningún momento, que solamente hay que empuñar el fusil. [...] Se gana la guerra si los del frente y de la retaguardia sabemos cumplir con nuestra obligación, con aquello que el momento nos impone. Los que están en los frentes combatiendo al enemigo y los hombres que estamos en la retaguardia asistiéndoles con nuestro entusiasmo, hemos de actuar unidos, dándonos cuenta de que estamos defendiendo la causa de todos¹¹³⁴.

A l'image de leurs homologues masculins¹¹³⁵, les intellectuelles s'appliquèrent à promouvoir et à diffuser ce pan fondamental de la politique gouvernementale auprès des classes laborieuses espagnoles. Nous en tenons notamment pour preuve les divers contacts de

¹¹³⁰ « hermandad »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 114.

¹¹³¹ « la gesta incomparable, sin precedentes en la Historia, del pueblo español en lucha por su libertad y por la libertad del mundo »: « Margarita Nelken, en su emocionante discurso, glosa el heroísmo de los campesinos españoles », *La Vanguardia*, 27/08/1936, p. 11.

¹¹³² « save the world from future catastrophe »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 439.

¹¹³³ WEIL, Simone, « La politique de neutralité et l'assistance mutuelle » dans *Œuvres complètes. t II Écrits Historiques et Politiques*, Paris, Gallimard, 1991, p. 406.

¹¹³⁴ Cité dans CAUDET, Francisco, *Las cenizas del Fenix. La cultura española en los años 30*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1993, p. 62.

¹¹³⁵ Nous pensons notamment à Nicolás Guillén qui s'exprima sur ce point dans *Mediodía* le 15/11/1937 : « Ciertamente, la guerra en España no está únicamente en las trincheras. Este vasto sacudimiento absorbe todas las fuerzas del alma y las refleja sobre el gran lienzo de dolor y esperanza que es aquí la lucha del pueblo contra sus enemigos », dans GUILLEN, Nicolás, *En la guerra de España : crónicas y enunciados*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1988, p. 37.

Sylvia Townsend Warner avec les « travailleurs ¹¹³⁶ » barcelonais et autres « masses travailleuses ¹¹³⁷ » croisées lors de son séjour en Espagne à l'été 1937, la régularité avec laquelle Andrée Viollis se rendit dans les faubourgs ouvriers de Barcelone et de Madrid ¹¹³⁸ ou encore les premières démarches d'une Carmen Conde rejetant toute « discrimination ¹¹³⁹ ». Cette priorité discursive renvoie à la visibilité croissante des masses républicaines sous l'effet de la reconfiguration sociale qui se produisit au cours de la guerre. Ce phénomène n'échappa à aucune des intellectuelles qui contribuèrent plus spécifiquement encore à la mise en avant des ouvriers et des paysans. Travailleurs manuels de la grande industrie et travailleurs agricoles incarnaient à leurs yeux l'âme de la République et elles recherchèrent de ce fait les échanges et les rencontres avec eux. Simone Weil mentionne dans ce sens dans son « Journal d'Espagne » une visite des usines collectivisées de Barcelone ¹¹⁴⁰ tandis que Valentine Ackland, Agnia Barto et Nancy Cunard gardèrent, elles, longtemps en mémoire leurs contacts avec les paysans espagnols ¹¹⁴¹.

Plus que des interlocuteurs, ouvriers et paysans devinrent plus significativement encore les destinataires prioritaires de l'action de certaines d'entre elles comme Margarita Nelken ou María Teresa León. Lors d'un meeting organisé le 30 octobre 1936 à Barcelone par le Commissariat de Propagande de la *Generalitat de Catalunya*, cette dernière accorda une attention toute particulière aux masses ouvrières qu'elle exhorta à poursuivre leurs activités, dans l'intérêt de tous les républicains et en dépit des menaces et des difficultés ¹¹⁴². Margarita Nelken, forte de ses expériences passées en tant que députée pour la province de Badajoz notamment, consacra pour sa part un long discours à l'intervention des paysans dans la lutte. Pour avoir, plus que toute autre catégorie sociale, fait l'expérience de la misère, de la servitude, de l'injustice et de l'exploitation, les paysans espagnols étaient à ses yeux appelés à prendre la tête de la résistance civile au fascisme. L'héroïsme de cette « épopée paysanne »

¹¹³⁶ « workers »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Barcelona », *The Left Review*, 12/1937, p. 812.

¹¹³⁷ « working masses »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7.

¹¹³⁸ VIOLLIS, Andrée, « Contre une paire de chaussures... voici des poulets et des lapins », *Ce Soir*, 25/11/1938, p. 7.

¹¹³⁹ « discriminación »: CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 90.

¹¹⁴⁰ Pendant sa convalescence, elle se rendit aux côtés de Michel Collinet dans plusieurs usines de Barcelone telles que « La Marítima » ou l'« Hispano ».

¹¹⁴¹ Dans son récit du voyage en Espagne qu'il réalisa en compagnie de Nancy Cunard, John Banting évoque la rencontre fortuite de l'intellectuelle et d'un groupe d'agriculteurs espagnols, lors d'un trajet en camion entre Madrid et Valence : voir FORD, Hugh, *op. cit.*, p. 183. Dans le cas d'Agnia Barto et de Valentine Ackland, ces rencontres se produisirent au fil des déplacements des délégations présentes en Espagne à l'été 1937 pour le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Selon l'Anglaise, elles rentrèrent alors en contact avec « les groupes de paysans les plus isolés »: « the most isolated groups of peasants », ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily worker*, 21/07/1937, p. 7.

¹¹⁴² Voir « Mitin internacional de la intelectualidad antifascista », *La Vanguardia*, 31/10/1936, p. 15.

ne constituait en définitive qu'un « impératif de logique¹¹⁴³ ».

La volonté manifeste des Espagnoles et des étrangères d'œuvrer à l'union de tous les partisans de la République sous la bannière de l'antifascisme ne peut toutefois être envisagée indépendamment de facteurs tels que leur orientation politique ou le degré de leur engagement. Certaines nous renvoient inmanquablement, du fait de leurs liens avérés de certaines avec le Parti Communiste, à l'idée d'une Guerre d'Espagne comme point culminant du processus ébauché en 1917 et identifié par Antonio Gramsci comme « l'assimilation et conquête idéologique des intellectuels par la classe sociale qui avance¹¹⁴⁴ ». Et à travers la solidarité qu'elles manifestèrent à l'égard des classes laborieuses, c'est donc à la question essentielle du rôle social de l'intellectuel qu'elles ouvrent. D'autres, par leur apolitisme et la brièveté de leur intervention effective auprès des classes prolétariennes, nous induisent cependant à nuancer cette vision d'une communauté intellectuelle féminine embrassant de part en part la cause populaire.

Une analyse plus spécifique de leur attitude à l'égard de la révolution sociale des premiers temps du conflit suffit à s'en convaincre. Si aucune ne resta insensible ni ne nia la singularité historique de ce phénomène¹¹⁴⁵, toutes adoptèrent face à lui des positions distinctes en terme d'intensité et de durée. A l'exception des moins politisées, telles Ernestina de Champourcin que la présence des milices révolutionnaires dans les rues de Madrid indisposa très rapidement, beaucoup commencèrent par estimer positivement l'irruption des masses sur le devant de la scène publique et développèrent même à leur égard une affection proche de la passion. C'est du moins ce que laissent à penser les lettres et articles emprunts d'émotion que Sylvia Townsend Warner écrivit à son retour d'Espagne en 1936¹¹⁴⁶, les allusions d'Andrée Viollis à la Barcelone « [des] premiers jours de la tourmente, tumultueuse et toute brûlante d'une fièvre de lutte et de triomphe¹¹⁴⁷ » ou encore les « premières impressions de la guerre civile » du « Journal d'Espagne » de Simone Weil. Elle y présente la Barcelone de la mi-août

¹¹⁴³ « epopeya campesina », « imperativo de lógica »: NELKEN, Margarita, « La epopeya campesina », *Claridad*, 27/08/1936, p. 6.

¹¹⁴⁴ « asimilación y conquista ideológica de los intelectuales por parte de la clase social que avanza »: voir FUENTES, Victor, *La marcha al pueblo en las letras españolas 1917-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2006, p. 51.

¹¹⁴⁵ Dès leurs premiers contacts avec la Barcelone révolutionnaire des premiers temps du conflit, toutes deux tombèrent sous le charme de cette lutte populaire. Dans la lettre qu'elle écrivit à Elizabeth Wade White à son retour d'Espagne, Sylvia Townsend Warner ne cache pas son enthousiasme pour cette réaction inédite : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 41.

¹¹⁴⁶ Nous nous fondons notamment sur ses lettres à Elizabeth Wade White et Oliver Warner de novembre 1936 (*id.*, p. 41-42) et sur son article « Barcelona » publié un mois plus tard dans *The Left Review*.

¹¹⁴⁷ VIOLLIS, Andrée, « L'héroïque bonne humeur de Barcelone la douloureuse », *Ce Soir*, 07/11/1938, p. 5.

1936 comme « une de ces périodes extraordinaires [...] où ceux qui ont toujours obéi prennent des responsabilités¹¹⁴⁸ », ce qui renvoie au transfert du pouvoir à la base et à la relégation au second rang du gouvernement depuis le 19 juillet déclaré premier jour de la Révolution par les anarchistes et jusqu'en septembre 1936. C'est dans ce contexte, alors qu'un renversement semblait possible, que la philosophe amorça toute sa réflexion à venir en lien avec le conflit, défendant la légitimité d'une révolution sociale sans les moyens de la guerre et embrassant la cause « de paysans affamés [en guerre] contre les propriétaires terriens¹¹⁴⁹ ». Suite à la reprise en main de la résistance par les autorités républicaines et à l'internationalisation croissante du conflit, elle ne tarda pas à prendre ses distances vis-à-vis de ce dernier mais demeura sensible « aux malheurs de la guerre civile et aux dissensions, dans le camp républicain, entre anarchistes et communistes¹¹⁵⁰ ». Cette honnêteté la distingue de bien des autres intellectuelles qui, une fois la frénésie révolutionnaire passée, se retranchèrent derrière une stratégie d'évitement que d'aucuns comparent parfois à de l'aveuglement¹¹⁵¹. Rares sont celles en effet qui, pendant la guerre, rendirent compte des tensions internes au camp républicain. La plupart préférèrent, dans l'intérêt de la cause, maintenir dans leurs écrits et leurs actes l'illusion de la cohésion. De retour à Barcelone à l'automne 1938, Andrée Viollis pose un regard résolument optimiste sur la capitale catalane, affirmant : « l'héroïsme tout court est resté¹¹⁵² ». De la même façon, dès la fin du mois d'août 1937, Margarita Nelken avait uni dans un même élan antifasciste tous les travailleurs des « organisations communistes, socialistes ou syndicalistes [,] républicaines, marxistes¹¹⁵³ ». Sans doute ce tableau idyllique de la mobilisation à l'arrière-garde était-il à la mesure de la confiance de l'intellectuelle en la victoire de l'idéal républicain. Toujours est-il qu'elle ne cessa, comme bon nombre des Espagnoles et des étrangères, de poser l'engagement du prolétariat comme un rempart contre des dissensions politiques pourtant avérées. Dans leurs articles et textes de la guerre, toutes glorifient la population active de l'arrière-garde et louent son action en l'associant à des adjectifs qualificatifs tels que « héroïque », « courageux », « magnifique » ou « admirable ».

¹¹⁴⁸ WEIL, Simone, « Journal d'Espagne » dans *Œuvres complètes...*, *op. cit.*, p. 375.

¹¹⁴⁹ Voir WEIL, Simone, « Lettre à Georges Bernanos » dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999, p. 406 et p. 408.

¹¹⁵⁰ FRAISSE, Simone, « Avant-propos » dans WEIL, Simone, *Œuvres complètes...*, *op. cit.*, p. 116.

¹¹⁵¹ Voir HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 165 et JACKSON, Angela, *op. cit.*, p. 219.

¹¹⁵² VIOLLIS, Andrée, « L'héroïque bonne humeur de Barcelone la douloureuse ».

¹¹⁵³ « organizaciones comunistas, socialistas o sindicalistas; junto a las republicanas, las marxistas »: NELKEN, Margarita, « Margarita Nelken, en su emocionante discurso, glosa el heroísmo de los campesinos españoles ».

Cette valorisation contribua au développement de l'un des principaux topiques du discours sur la guerre des intellectuels et des intellectuelles favorables à la République: la dualité du héros antifasciste¹¹⁵⁴.

A l'image immédiate et traditionnelle du combattant vint s'ajouter celle du travailleur occupé à des tâches de ravitaillement et de production certes moins éclatantes mais tout aussi indispensables au triomphe final. Dans ce sens, la peine et la compassion qu'Espagnoles et étrangères expriment parfois à l'endroit des masses populaires ne visent selon nous qu'à renforcer, par contraste, leur admiration pour tous les héros anonymes. Ces derniers semblent avoir produit sur elles un impact assez puissant pour les conforter dans leur haine du fascisme et pour les persuader qu'il s'agissait malgré la tourmente de « tenter de préserver l'essentiel de l'humain¹¹⁵⁵ ». Chez beaucoup, le spectacle de la résistance populaire au fascisme international généra une réflexion à fort ancrage historique mais à la portée fondamentalement ontologique. María Zambrano affirme par exemple que c'est précisément l'union, autour de la cause républicaine, des communautés intellectuelle et civile qui permit à la première de réintégrer sa fonction première au sein de la société. En d'autres termes, c'est selon elle au contact des masses entrées en résistance que les intellectuels « avaient cessé de l'être pour être des hommes¹¹⁵⁶ ». Et c'est à partir de cette fusion que les femmes de notre étude se lancèrent dans une quête – ou reconquête – métaphysique : celle de leur humanité. La mobilisation de la population civile de l'arrière-garde constitua en d'autres termes un véritable détonateur pour ces intellectuelles qui virent bientôt s'incarner, dans cette lutte menée par, pour et aux côtés du peuple, la promesse d'une société nouvelle.

6.3.2 - La figure de l'homme nouveau

L'intérêt des intellectuelles antifascistes pour les travailleurs républicains éclaire la dimension prospective de leur engagement et se vérifie dans la constance de leur intervention à l'arrière-garde.

Au contact des populations ouvrière et paysanne, Espagnoles et étrangères tirèrent la conviction que seules ces dernières étaient véritablement capables d'assurer, par le maintien

¹¹⁵⁴ BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, Madrid, Montesinos, 2004, p. 39.

¹¹⁵⁵ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 54.

¹¹⁵⁶ « dejaron de serlo para ser hombres »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 112.

d'une certaine normalité, la résistance quotidienne indispensable à la victoire. Dans leurs récits de la guerre, toutes brossent le portrait d'une population stoïque et active. Andrée Viollis affirme dans les titres de ses articles que « la vie continue¹¹⁵⁷ », Agnia Barto s'étonne de voir les magasins ouverts à Valence et Sylvia Townsend Warner s'émerveille, lors d'une sortie à l'est de Madrid, face aux scènes de travaux agricoles¹¹⁵⁸. A notre sens, cette insistance commune traduit tant l'enthousiasme des étrangères à l'égard des masses entrées en résistance que la subjectivité et la visée mobilisatrice de leurs écrits.

Dans les faits, la réalité fut toute autre. Comme l'explique Ana Aguado dans le chapitre qu'elle consacre à la vie quotidienne pendant la guerre civile dans *La modernización de España* :

La absoluta y constante presencia de la guerra que se había iniciado con la sublevación franquista de julio de 1936, iba a transformar radicalmente a lo largo de tres años la experiencia cotidiana de mujeres y hombres de las diferentes clases y grupos sociales, las condiciones de vida materiales y los espacios públicos y privados existentes en los años anteriores tanto en el mundo urbano como en el espacio rural de tal manera que difícilmente puede hablarse en este período de "cotidianeidad" si por ella entendemos "normalidad", costumbre, hábito o repetición de actividades diarias de forma cíclica¹¹⁵⁹.

Ce contraste net montre à quel point la vision des intellectuelles est biaisée et leur rapport à la réalité de l'arrière-garde conditionné par leurs convictions éthiques et idéologiques. Les bouleversements liés à la tentative de révolution sociale se concentrent par exemple, dans leurs écrits, dans les expériences collectivistes menées dans les campagnes de Castille. Et encore ne se traduisent-elles que par la présence d'un drapeau rouge au sommet des meules de foin¹¹⁶⁰. La fatigue, les privations et les pénuries dues à la prolongation de la guerre n'y entament jamais la détermination des travailleurs, ces « héros de la production¹¹⁶¹ » qui finissent par éclipser les masses silencieuses et moralement affectées pourtant elles aussi présentes à l'arrière. A leurs yeux, les efforts quotidiens des classes laborieuses constituaient

¹¹⁵⁷ « A Madrid la vie continue », *Le Petit Parisien*, 28/09/1936, p. 3. Dans ce sens, voir également : « A Madrid on conserve un certain optimisme », *Le Petit Parisien*, 25/10/1936, p. 3 et « L'héroïque bonne humeur de Barcelone la douloureuse ».

¹¹⁵⁸ Pour la première, voir: RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 22 et p. 27. Pour la seconde, voir Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/3/7 : « Harvest 37 ».

¹¹⁵⁹ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 240.

¹¹⁶⁰ VIOLLIS, Andrée, « La tragédie de Tolède », *Le Petit Parisien*, 15/08/ 1936, p. 3.

¹¹⁶¹ VIOLLIS, Andrée, « L'héroïsme des femmes espagnoles ».

la manifestation la plus noble d'un antifascisme entendu comme lutte pour la dignité humaine et la justice sociale. Elles posaient la contribution à l'effort de guerre en « devoir¹¹⁶² » et érigeaient en combattants les défenseurs de la République au front et à l'arrière. La constance était dans ce sens un signe de force morale dont elles firent leur mot d'ordre et derrière lequel elles se regroupèrent également, selon nous, pour oublier la violence ambiante.

Concernant la nature de ce lien, nous pouvons ici affirmer qu'il constituait un véritable sentiment d'appartenance, voire d'identification. La guerre d'Espagne fut pour la grande majorité d'entre elles une occasion de réaffirmer leur rejet des conventions de leur classe sociale d'origine et leur conception humaniste et universaliste de l'homme. Dans sa lettre à Rafael Dieste de novembre 1937, María Zambrano affirme dans ce sens « appartenir » à un peuple qu'elle sent « revivre jour après jour¹¹⁶³ ». Plus qu'une rencontre, c'est un sentiment de retrouvailles et par extension, de plénitude qu'elle exprime ici, ce qui ouvre à la portée prospective de l'intervention de toutes auprès des populations civiles. Selon elles, cette lutte conjointe constituait une épreuve certes douloureuse mais indispensable à l'avènement d'une société nouvelle et triomphante du fascisme. Dans cette optique, chacun devait, afin de mettre toutes ses capacités au service de la cause, se demander quelle était sa « fonction¹¹⁶⁴ » et s'affirmer dans sa singularité.

Pour les intellectuelles européennes, la réponse ne tarda pas à s'imposer. Tout comme le peuple madrilène avait ouvert la voie menant à l'anéantissement du fascisme, il s'agissait pour elles de contribuer à la préparation de la société d'après-guerre en favorisant l'instruction et la divulgation des objectifs ultimes de la guerre. Gouvernées par l'idée d'une « société nouvelle dans laquelle, une fois les privilèges et les injustices [...] abolis, tous les biens, depuis les économiques jusqu'à ceux de la culture, seraient à la portée de tous¹¹⁶⁵ », elles prirent pleinement conscience qu'il leur revenait de guider et doter des moyens intellectuels nécessaires chaque ouvrier, chaque paysan républicain ou, pour reprendre les termes de María Teresa León, cet « homme espagnol nouveau [...] né à la liberté le 14 avril 1931¹¹⁶⁶ ». Cette volonté commune de substituer le savoir à l'instinct éclaira par contraste leur perception des masses républicaines entrées en résistance. L'opposition spontanée de ces dernières au soulèvement militaire avait été interprétée par beaucoup comme un signe de maturité

¹¹⁶² « Mitin de la Unión de Mujeres de Cataluña en el Gran Price », *La Vanguardia*, 15/03/1938, p. 8.

¹¹⁶³ ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 168-169.

¹¹⁶⁴ « función »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 120.

¹¹⁶⁵ « sociedad nueva en la que, abolidos los privilegios y las injusticias [...], todos los bienes, desde los económicos hasta los de la cultura, estuvieran al alcance de todos »: FUENTES, Víctor, *op. cit.*, p. 68.

¹¹⁶⁶ « hombre español nuevo [...] nacido a la libertad el 14 de abril de 1931 »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 330.

intellectuelle, morale et politique. Les allusions répétées de Sylvia Townsend Warner à un peuple riche en « culture¹¹⁶⁷ » faisaient écho à la conviction d'Andrée Viollis qu'il suffisait, pour triompher, d'« entretenir la flamme spirituelle dans la population civile, et cela jusque dans les moindres villages¹¹⁶⁸ ». Cette vision, résolument optimiste et oublieuse des difficultés croissantes du camp républicain, imprégna le discours et l'action de toutes.

A leurs yeux, les efforts quotidiens de la population civile témoignaient de l'éveil à la conscience du peuple sous l'effet de la politique éducative et culturelle initiée sous la Seconde République. Cette conscientisation devait à présent être consolidée grâce à l'intervention d'un intellectuel réintégrant pour sa part sa condition première de défenseur de la liberté humaine et de la « vérité¹¹⁶⁹ ». L'intervention des intellectuelles auprès des combattants de l'arrière-garde s'inscrivait par conséquent dans un esprit de collaboration spontanée et réciproque visant à la poursuite d'un idéal républicain adapté aux impératifs de la lutte antifasciste.

6.3.3 - La figure de la femme nouvelle?

A la différence de leur action auprès des blessés et des enfants, l'intervention des Espagnoles et des étrangères auprès des populations à l'arrière ne fut pas déterminée par leur condition de femmes. Oratrices dans des actes de mobilisation ou observatrices directes des efforts accomplis quotidiennement par les ouvriers et les paysans, elles exercèrent des activités traditionnellement réservées aux hommes sans chercher à dissimuler ni à faire étalage de leur féminité.

Celle-ci ne put cependant être passée sous silence et c'est notamment en tant que déléguée du Comité Mondial des Femmes Antifascistes que Clara Malraux revint en Espagne en septembre 1936 et en tant que membre du Comité National de cette même organisation que María Teresa León assista à l'inauguration à Madrid de l'exposition « 16 mois de guerre » le 15 novembre 1937¹¹⁷⁰. L'inscription de leur action à l'arrière-garde dans des réseaux plus spécifiquement féminins trouve, dans leurs écrits de la guerre et dans leur discours sur le conflit, un significatif prolongement.

¹¹⁶⁷ « culture »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 42.

¹¹⁶⁸ VIOLLIS, Andrée, « Comment les soldats minorquais cultivent à la fois leurs champs, leur intelligence et leurs muscles », *Ce Soir*, 08/11/1938, p. 4.

¹¹⁶⁹ « verdad »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 132.

¹¹⁷⁰ « 16 meses de guerra », *La Vanguardia*, 16/11/1937, p. 6.

Toutes y accordèrent une place de taille aux républicaines et posèrent leur contribution au maintien de la production et du bon fonctionnement de l'économie nationale en égale de celle de leurs « compagnons de l'atelier, de l'usine¹¹⁷¹ ». Tout comme ces derniers, les travailleuses ne sont que très rarement envisagées comme des victimes. Plus encore, leurs démarches pour palier à l'absence des hommes et leur implication volontaire dans « l'industrie de guerre » suscitent « fierté » et « admiration¹¹⁷² ». Dans ce sens, elles font même parfois l'objet d'une surreprésentation peu fidèle à la réalité historique mais qui permet aux intellectuelles de rendre compte de l'accès obligé au travail des femmes en temps de guerre. L'allusion de Sylvia Townsend Warner à des « femmes âgées, penché[e]s sur le maïs¹¹⁷³ » et répétant avec abnégation un seul et même mouvement reflète certes le rôle essentiel de la main d'œuvre féminine dans les activités agricoles des années de la guerre. Mais elle renvoie également à la vision idéalisée d'un paysan castillan supposé détenteur d'une sagesse ancestrale et oublié de la société. Dans ce sens, l'omniprésence des ouvrières dans les reportages d'Andrée Viollis¹¹⁷⁴ est en revanche, elle, bien excessive. Comme le soulignent de nombreuses études consacrées à l'évolution des relations de genre pendant la guerre d'Espagne¹¹⁷⁵, l'investissement massif par les femmes des secteurs d'activités laissés vacants par les hommes constitua l'une des caractéristiques essentielles du conflit. Elle ne suffit cependant à rompre avec la traditionnelle division sexuelle des tâches et l'incorporation des républicaines au monde du travail demeura au final éminemment conjoncturelle.

Quel sens donner alors à la désignation par Margarita Nelken, des « femmes de Madrid, femmes travailleuses¹¹⁷⁶ » comme les destinataires prioritaires de son allocution du 8 novembre ? C'est là une question à laquelle l'importance accordée par les Espagnoles et les étrangères à la condition féminine en Espagne républicaine va nous permettre de répondre. Comme nous le savons, les conquêtes réalisées sous la Seconde République dans ce domaine n'avaient fait que les conforter dans leur engagement en faveur de la communauté féminine.

¹¹⁷¹ « compañeros del taller, de la fábrica » : LEÓN, María Teresa, « La doncella guerrera », reproduit dans LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2007, p. 81.

¹¹⁷² « [...] orgullo [...] admiración » : AMAE, R-1785, Exp. 13: entretien d'Isabel Oyarzábal de Palencia à la revue suédoise *Östgöten*, 14/12/1938.

¹¹⁷³ « mujeres mayores, inclinad[a]s sobre el maíz » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Soldiers and sickles » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España. Mujeres extranjeras en la guerra civil: una antología*, Barcelona, Planeta, 2000, p. 127.

¹¹⁷⁴ Voir notamment « La journée des morts dans la capitale espagnole », « Madrid encore... » et « L'héroïsme des femmes espagnoles ».

¹¹⁷⁵ Nous nous basons notamment sur AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 266-267.

¹¹⁷⁶ « mujeres de Madrid, mujeres trabajadoras » : « La defensa de Madrid. Vibrante alocución de Margarita Nelken », *La Vanguardia*, 10/11/1936, p. 5.

En revanche, rares sont celles qui prêtèrent attention, pendant la guerre, aux transformations juridiques et législatives en lien avec les femmes.

De l'ensemble de notre panel, seule Sylvia Townsend Warner rendit compte en avril 1937 dans « Spain Accords Women Absolute Equality¹¹⁷⁷ » du décret du 4 février 1937 établissant l'égalité des droits civiques entre hommes et femmes. Et encore son article, publié dans la revue américaine *Equal Rights* se centre-t-il davantage sur les instances à l'origine de ce décret que sur ses conséquences concrètes pour ses bénéficiaires. A travers lui, il s'agit avant tout d'ériger l'Espagne républicaine en modèle et de rompre avec l'image stéréotypée d'un pays ankylosé et en marge de toute modernité. De la même façon, les autres avancées législatives telles que le droit à l'avortement ou la reconnaissance des unions de fait ne suscitèrent, à notre connaissance, aucune réaction.

Par conséquent, si les femmes de notre étude s'attardèrent sur la question des femmes dans la guerre plus régulièrement et plus longtemps que ne le firent leurs homologues, elles ne la dissocièrent jamais de l'objectif auquel leur action concourait alors : la victoire sur le fascisme international. Tout leur discours s'élabora par conséquent à des fins de mobilisation qui les amenèrent notamment à adapter leurs propos aux aspirations et à la sensibilité des masses féminines. Puisant, telles María Teresa León dans son article du 16 novembre 1936 « La doncella guerrera¹¹⁷⁸ », dans la culture populaire de tradition orale ou assimilant les foules anonymes de l'arrière-garde à des figures tutélaires comme *Pasionaria*, elles mirent au point de véritables stratégies visant à convaincre ces masses féminines que leur « grain de sable » était indispensable à l'« édifice commun¹¹⁷⁹ ».

Cette prise de distance à l'égard de leurs postures militantes antérieures se manifesta plus concrètement encore à travers leur lien à un phénomène plus ancien mais redynamisé par la guerre : l'associationnisme féminin.

Rendu nécessaire par la mobilisation massive et spontanée des Espagnoles en faveur de la République, celui-ci a donné lieu à une historiographie unanime à reconnaître son rôle essentiel de canalisation. Comme le souligne Mary Nash,

¹¹⁷⁷ TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Spain Accords Women Absolute Equality » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España. Mujeres extranjeras en la guerra civil: una antología*, Barcelona, Planeta, 2000, p. 405-406.

¹¹⁷⁸ LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil*, op cit, p. 80.

¹¹⁷⁹ « granito de arena », « edificio común »: NELKEN, Margarita, « Respuesta a una Camarada », *Claridad*, 12/09/1936, p. 5.

[d]urante la Guerra Civil la movilización femenina fue canalizada por una serie de organizaciones femeninas que reflejaron el panorama político de la sociedad española del momento. El asociacionismo femenino reflejaba la pluralidad y creciente polarización política¹¹⁸⁰.

Ce phénomène, bien connu de la grande majorité d'entre elles, se rappela alors à chacune avec force. Lors de leurs déplacements et interventions à l'arrière-garde, elles furent souvent amenées à rentrer en contact avec les responsables et animatrices d'organismes comme la *Unión de Mujeres de Cataluña*, *Mujeres Libres* ou encore la *Agrupación de Mujeres Antifascistas*¹¹⁸¹. Les deux dernières, respectivement créées en 1936 et 1933, virent leur importance renouvelée à partir du 18 juillet et se partagèrent significativement le soutien des intellectuelles. Les réticences exprimées par les unes à l'égard de ces deux organisations féminines majeures de la guerre et l'investissement des autres dans l'une plutôt que dans l'autre s'avèrent dans ce sens doublement éclairants. Ils nous invitent d'une part à interroger une fois encore la prétendue fusion entre les classes prolétariennes républicaines et les femmes de notre panel, issues pour beaucoup des classes supérieures. Ils nous livrent d'autre part des précisions sur la sensibilité politique et sur la place que ces dernières accordèrent au cours du conflit à la question féminine.

Idéologiquement proche du mouvement anarchiste qui ne la reconnut jamais officiellement, *Mujeres Libres* fut la première organisation féminine¹¹⁸² à envisager la ségrégation des femmes dans une perspective de classe. Animée par une double conscience politico-sociale et « de genre », elle se développa pendant la guerre en territoire républicain avant de disparaître en février 1939. Toutefois, comme le souligne María Jesús Dueñas Cepeda:

¹¹⁸⁰ NASH, Mary, « Republicanas en la Guerra Civil : el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *op. cit.*, p. 128.

¹¹⁸¹ La première apparaît notamment dans l'article d'Andrée Viollis, « L'héroïsme des femmes espagnoles » et la seconde dans « Mitin de la Unión de Mujeres de Cataluña, en el Gran Price ». Nous renvoyons sur ce point à l'ouvrage de référence de Mary NASH : *Rojas. Las mujeres republicanas en la Guerra Civil*, Madrid, Taurus, 1999.

¹¹⁸² Deux précisions s'imposent ici. *Mujeres Libres* ne naquit pas d'un programme officiel d'inspiration anarchiste mais de l'initiative d'un petit groupe de militantes, autodidactes et désireuses de promouvoir la pensée libertaire dans la population féminine en vue de son émancipation : la poétesse Lucía Sánchez Saornil, la doctoresse Amparo Poch y Gascón et la journaliste Mercedes Comaposada. Initialement fondée autour d'une revue dont le premier numéro parut en mai 1936, *Mujeres Libres* se constitua en association en septembre 1936. Voir NASH, Mary, « MUJERES LIBRES » : España 1936-1939, Barcelona, Tusquets Editor, 1976 et ACKELSBER, Martha, *Mujeres Libres. El anarquismo y la lucha por la emancipación de las mujeres*, Barcelona, Virus, 2000.

[L]a organización tuvo muchas dificultades para atraerse a las mujeres no politizadas, quizá porque las características anarquistas también contribuyeran a este fracaso y, a pesar de que algunas mujeres no anarquistas colaboraron con *Mujeres Libres* como las escritoras Carmen Conde o Rosa Chacel, no consiguieron atraerse a las mujeres eminentes, intelectuales o a las no politizadas, el grupo se nutrió principalmente de la clase obrera¹¹⁸³.

Corroborant les propos de Mary Nash quant à l'absence de personnalités de renom au sein de l'organisation¹¹⁸⁴, l'auteure fait ici état de deux collaborations riches de sens pour notre étude. Concernant celle de Rosa Chacel nous n'avons pu trouver aucune trace concluante, l'intellectuelle ne faisant elle-même aucune allusion à *Mujeres Libres* dans ses souvenirs de la guerre. Celle de Carmen Conde est plus précise puisque nous avons trouvé, dans le numéro 12 de la revue de mai 1938, un poème signé de son nom et intitulé « Poema del Aire de la guerra¹¹⁸⁵ ». Composé sur le front du Sud en 1937, celui-ci constitue un appel à la mobilisation et à la solidarité et se clôt sur un nouvel éloge à la bravoure et au sacrifice des combattants républicains¹¹⁸⁶. Carmen Conde ne donne aucune explication quant à cette publication et elle ne peut, selon nous, constituer la preuve de son adhésion au double combat mené par les responsables de *Mujeres Libres*.

L'AMA s'imposa elle à partir de juillet 1936 comme une organisation de masse de caractère unitaire et pluripartite. Créée en 1933 sous les auspices du Parti Communiste, elle regroupait des communistes, des socialistes, des républicaines ou encore des catholiques basques qu'il s'agissait pour les responsables d'unir contre un fascisme entendu comme la négation de l'indépendance et de la dignité humaine. Ou pour reprendre les termes de Mercedes Yusta, « dès le début de la guerre, l'objectif avéré de [l'organisation] fut de rassembler toutes les femmes du camp républicain et de les mobiliser pour l'effort de guerre¹¹⁸⁷ ». Cette priorité accordée à la lutte antifasciste et la reconnaissance officielle du gouvernement républicain¹¹⁸⁸ ne firent que renforcer l'enthousiasme des intellectuelles pour

¹¹⁸³ DUEÑAS CEPEDA, María Jesús, « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra », dans BELMONTE, Florence, op. cit., p. 129.

¹¹⁸⁴ NASH, Mary, *Mujeres Libres...*, op. cit., p. 7.

¹¹⁸⁵ CONDE, Carmen, « Poema del Aire de la Guerra », *Mujeres Libres*, n°12, 05/1938, [s.p].

¹¹⁸⁶ « ¡Aire de los calientes olivos; vé a llenar a los hermanos que se te desangran abiertos en haces de sacrificio, mi dolor y mi gratitud por su heroísmo; mis labios llenos de llanto de ternura y mis ojos heridos de suspiros por su bravura! ¡Aire herido de muerte, aire de la Libertad, aire del Pueblo! »: *Ibidem*.

¹¹⁸⁷ YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 191.

¹¹⁸⁸ L'AMA fut la seule organisation féminine à recevoir le soutien officiel du gouvernement républicain. Le 29 août 1936, celui-ci la chargea en effet par décret de la création d'une « Comisión de Auxilio Femenino [...] que cooperará a la acción de los Ministerios de la Guerra y de Industria y Comercio, en orden a abastecimiento de los

l'AMA et le Comité Mondial auquel un nombre considérable d'entre elles étaient liées depuis plusieurs années déjà. Parmi les membres les plus éminents du Comité National figuraient notamment Isabel Oyarzábal de Palencia et Margarita Nelken qui fut également chargée de clore le *II Congreso Nacional de la Mujer Antifascista* [II^{ème} Congrès National de la Femme Antifasciste] d'octobre 1937. Dans son discours, elle se montra fidèle au mot d'ordre officiel de l'AMA, concluant, après avoir salué l'intense activité menée par l'organisation à l'arrière-garde : « au-delà de tout parti, nous ne pouvions avoir qu'un seul nom : celui d'antifascistes¹¹⁸⁹ ». Ce discours unitaire ne saurait cependant cacher la mainmise du PCE sur l'organisation, mainmise que vinrent confirmer des revendications peu innovantes en matière d'émancipation féminine et la collaboration, dans l'organe d'expression de l'AMA, *Mujeres*, de femmes à la foi communiste avérée. Contrairement à *Mujeres Libres*, *Mujeres* conserve la trace d'un nombre considérable de femmes de notre étude parmi lesquelles nous distinguerons ici Nancy Cunard et Andrée Viollis. Dans son « Salut aux femmes antifascistes d'Espagne », publié le 15 octobre 1936, Nancy Cunard rend hommage aux femmes luttant au front et à l'arrière-garde contre un fascisme qu'elle présente comme l'ennemi de l'Humanité. Son message, fédérateur et galvanisant, englobe dans une même admiration les « paysannes qui continuent leurs travaux sans se soucier des bombes qui tombent sur leurs villages » et une María Teresa León tout en « vigueur, courage et force créative¹¹⁹⁰ ». Cette mise sur un pied d'égalité et l'allusion à de fréquents contacts entre les deux intellectuelles au siège madrilène de la AIA y esquissent les contours d'une communauté féminine antifasciste internationale et socialement hétérogène qu'Andrée Viollis achève d'entériner dans le numéro du 5 novembre suivant en érigeant la contribution des femmes à l'effort de guerre en signe d'intelligence et en promesse d'une victoire « de tous les antifascistes¹¹⁹¹ ». Ces deux exemples montrent que les militantes ou simples sympathisantes communistes de notre étude eurent recours, pendant la guerre, à ce canal associatif féminin pour atteindre les femmes des masses prolétariennes de l'arrière-garde.

frentes de combate que puedan ser atendidos desde Madrid »: « A las mujeres antifascistas », *Mujeres*, 02/09/1936, p. 8.

¹¹⁸⁹ « Por encima de todo partido, no nos podía salir más que un solo nombre : el de antifascistas »: « Se clausura el [II] Congreso Nacional de la Mujer Antifascista », *El Sol*, 09/11/1937, p. 3.

¹¹⁹⁰ « campesinas que continúan sus trabajos sin preocuparse de las bombas que caen en sus pueblos », « vigor, valor y fuerza creadora »: « Saludo a las mujeres antifascistas de España », *Mujeres*, 15/10/1936, p. 6.

¹¹⁹¹ « El puntapié dado en Londres a la verdad es una causa monstruosa, dice Andrée Viollis », *Mujeres*, 05/11/1936, p. 3. L'entretien de la Française s'accompagne d'un message manuscrit significatif: « Au jeune camarade de la revue française des femmes contre la guerre et le fascisme j'offre tous mes vœux les plus fervents. Né en des heures douloureuses, il verra la victoire qui sera celle de tous les antifascistes ».

Nous faut-il pour autant en conclure que, sous le poids des impératifs de la guerre, les intellectuelles de notre étude se contentèrent d'assister à cette entreprise de mobilisation féminine ? D'en entretenir l'intensité ? Ou encore d'en rendre compte ? Rien n'est moins sûr si l'on en croit leur insistance à s'associer, pendant le conflit, à telle ou telle représentante de cette communauté féminine en lutte contre le fascisme.

Certaines privilégièrent là encore les membres de la collectivité intellectuelle¹¹⁹². D'autres en revanche virent leur guerre d'Espagne marquée par des femmes issues des couches populaires. De façon non exhaustive, nous citerons ici María et Asunción, les deux employées de maison d'Isabel Oyarzábal de Palencia¹¹⁹³, la paysanne aragonaise venant de perdre sa petite fille dont Nancy Cunard croisa la route à la fin août 1936¹¹⁹⁴, la jeune ouvrière légèrement blessée lors d'un bombardement avec laquelle Andrée Viollis put s'entretenir à l'hôpital San Carlos en novembre 1936¹¹⁹⁵ ou cette autre Asunción « très grosse, âgée d'environ 45 ans, avec des cheveux noirs et des yeux brillants¹¹⁹⁶ », cuisinière et amie catalane de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland.

Ces quelques éléments de la multitude de femmes qui peuple les écrits et les souvenirs des intellectuelles mettent en évidence un désir commun de s'impliquer dans la vie des républicaines. Cette autre forme d'engagement, plus intime et plus sensible, vient renforcer l'idée d'une solidarité féminine singulière à l'oeuvre pendant la guerre et nous renvoie, plus généralement à celle d'un apport réciproque et inédit entre la communauté intellectuelle antifasciste et les masses populaires républicaines. Nous refermerons dans ce sens notre analyse sur un dernier exemple. Il condense et reflète, selon nous, ces deux versants essentiels de l'intervention des intellectuelles à l'arrière-garde : la rencontre, en juillet 1937, entre Sylvia Townsend Warner et une paysanne de Minglanilla. Cet épisode fut très rapidement érigé en symbole par l'ensemble de l'*intelligentsia* antifasciste et notamment par le poète, essayiste et écrivain espagnol Corpus Barga (1887-1975) qui, ayant assisté à la scène, en témoigna en ces termes dans le numéro d'août 1937 de la revue littéraire *Hora de España*:

¹¹⁹² Nous pensons notamment à Carmen Conde qui insiste dans son autobiographie sur ses relations et ses visites à Alicante aux deux filles de l'écrivain Gabriel Miró, Olimpia et Clemencia.

¹¹⁹³ Les deux employées apparaissent à plusieurs reprises dans l'autobiographie d'Isabel Oyarzábal de Palencia : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 231.

¹¹⁹⁴ Voir GORDON, Lois, *op. cit.*, p. 235.

¹¹⁹⁵ VIOLLIS, Andrée, « La journée des morts dans la capitale espagnole ».

¹¹⁹⁶ « She is very fat, aged about 45, black hair and bright eyes »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona. September-October 1936 », p. 5-6.

Una mujer castellana toda de negro, desde el pañuelo de la cabeza hasta los zapatos [...] estaba abrazada a una escritora inglesa y le contaba al oído dulcemente su pena. El marido fusilado, los hermanos muertos en la guerra. Detrás de la mujer enlutada un niño se escondía en sus faldas. La escritora inglesa, sin conocer el castellano, la comprendía y la consolaba, la estrechaba cada vez más en su abrazo. Acabaron las dos mujeres paseándose abrazadas, en silencio, llorando sin lágrimas bajo el sol implacable como el destino.

[...] Otras vecinas que contemplaban la escena hacían comentarios:

-No es propiamente de aquí, es una refugiada – decían de la mujer vestida de luto, y añadían por la escritora inglesa:

- Sin duda ha encontrado a una de su pueblo, que la está consolando.

Decían verdad las vecinas de Minglanilla y mienten los Gobiernos de Europa. La castellana analfabeta había encontrado a una de su pueblo en la escritora inglesa, la cual había tenido que subir ya al automóvil y sacando su busto seguía abrazada, no quería separarse de su “paisana”.¹¹⁹⁷

Nous laisserons pour le moment de côté le contexte précis dans lequel se déroula cette scène et nous efforcerons de passer outre l'évidente visée persuasive du récit pour envisager cette rencontre entre deux femmes issues de pays, de milieux et de cultures différentes à l'aune de la thématique qui nous occupe ici. Ponctuelle, incongrue et teintée d'émotion, elle reflète à notre sens la reconnaissance mutuelle qui s'établit pendant la guerre d'Espagne entre les intellectuelles et les femmes du peuple. Convaincues de la nécessité de prêter main forte aux masses populaires en lutte pour la République, Espagnoles et étrangères purent alors s'affirmer dans leur singularité. Femmes conscientes de leur capacité mobilisatrice et désireuses de contribuer à l'union de toutes et tous autour d'un antifascisme fédérateur, elles se virent également reconnues et sollicitées en tant que membres de la communauté intellectuelle, ce qui les conforta dans leur désir de prendre part à la lutte et se traduisit par la mise en œuvre d'une *praxis* singulière .

¹¹⁹⁷ BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 9 -10.

Chapitre 7 - Les intellectuelles européennes et la mobilisation antifasciste

Guerre totale au sens où elle mobilisa toutes les ressources humaines, économiques ou encore psychologiques des belligérants, la guerre d'Espagne le fut également dans le domaine de la mobilisation.

Historiquement incarnée par le fameux « vous vaincrez [mais] ne convaincrez pas » opposé en octobre 1936 par le philosophe et écrivain Miguel de Unamuno au cri de guerre du général nationaliste José Millán Astray, la prépondérance de la communication et de la persuasion s'imposa rapidement dans les deux camps. Elle ne tarda pas à voir son impact influencer la conduite du conflit par les dirigeants et les plus éminents défenseurs républicains. Pour les premiers comme pour les seconds, il était évident que de la victoire dans cette « guerre totale de propagande¹¹⁹⁸ » allait dépendre le triomphe final. Et c'est précisément à la communauté intellectuelle – entendue dans son acception la plus large de collectivité faisant métier de penser et de transmettre sa pensée¹¹⁹⁹ – qu'allaient incomber en ce sens les plus lourdes responsabilités.

7.1 - Quelques remarques préliminaires

Le caractère idéologique du conflit érigea d'emblée la communication en enjeu et la mobilisation en nécessité permanente. Comme le souligne François Godicheau, elles constituèrent l'un des terrains de bataille majeurs pour chacun des deux camps en présence qui s'efforcèrent dès les premiers temps d'inscrire leur action dans une « dynamique agrégative et mobilisatrice¹²⁰⁰ ». Côté républicain, le poids de cette *guerre des mots* se traduisit dès le mois de juillet 1936 par une véritable explosion médiatique et par la mise en œuvre d'un arsenal fourni de moyens et d'instruments de communication et d'information. Facilitées par l'essor des techniques modernes depuis la fin des années 1920, ces dernières jouissaient alors d'un nouveau profil, accompagnant l'action plus que ne la relayant. Bien que

¹¹⁹⁸ « guerra total de propaganda » : BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, Madrid, Montesinos, 2004, p. 41.

¹¹⁹⁹ LE GOFF, Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985, p. 4.

¹²⁰⁰ GODICHEAU, François, *Les mots de la guerre d'Espagne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003, p. 97.

Nancy Cunard, Andrée Viollis et Isabel Oyarzábal de Palencia aient fait office pendant la guerre d'informatrices – au sens journalistique du terme – et que leurs reportages soient indubitablement émaillés de considérations partisans, nous avons choisi de ne pas nous arrêter, à ce stade de notre réflexion tout du moins, sur cette facette de la participation des intellectuelles européennes au conflit espagnol. Compte tenu de leur incontestable facture littéraire, il nous a paru plus judicieux d'envisager ces écrits comme une composante à part entière de la production des années 1936-1939 des intellectuelles et ils feront comme tel l'objet d'une analyse détaillée dans la troisième partie de notre travail.

Notre but, ici, est de nous concentrer sur la participation des Espagnoles et des étrangères à la vaste campagne de mobilisation alors menée en faveur de la République, d'observer les singularités de leur contribution à un phénomène qui fit date dans l'histoire de la mobilisation antifasciste. Pour reprendre les termes de Margarita Nelken, un an environ après le soulèvement militaire, l'Espagne républicaine ne possédait alors qu'une « propagande radicale récente¹²⁰¹ » dont il nous faut par ailleurs signaler le caractère étatique. Une fois passé le premier mois du conflit où le pouvoir semblait leur avoir échappé pour faire place à la Révolution annoncée le 19 juillet par les anarchistes, les autorités s'empressèrent d'établir un projet unificateur afin de gagner la guerre. Celui-ci aboutit principalement à la création, le 4 novembre 1936, du Ministère de Propagande. Ses attributions définitives furent fixées par décret le 22 janvier suivant :

Ilustrar a los españoles sobre la dramática realidad de la guerra y sus consecuencias políticas y sociales, dar respuesta adecuada a las falsedades que propalan los facciosos, informar a la opinión internacional del gigantesco esfuerzo que realiza el pueblo español y representado por su Gobierno legítimo, para defender la libertad [...] exaltar la obra de la República y de las fuerzas populares que le dan vida con su adhesión, crear un estado de opinión que facilite y encauce el proceso político y social del país y prepare a éste para la tarea inmensa de reedificar la nueva España¹²⁰².

Envisagée comme un instrument de lutte à part entière, elle devait à la fois servir de réplique aux informations mensongères colportées par l'ennemi et permettre la diffusion à grande échelle de la « vérité » républicaine. La fragilité de la frontière entre propagande et désinformation et la propension à la distorsion de la réalité par l'un et l'autre des deux camps ont fait l'objet de nombreuses attentions. De plus, elles ne constituent pas l'essentiel de notre

¹²⁰¹ « reciente propaganda radical » : NELKEN, Margarita, « Porque tenemos un mismo enemigo », *Mundo Obrero*, 24/05/1937, p. 3.

¹²⁰² *Gaceta de la República*, 23/01/1937, p. 465.

propos¹²⁰³. Nous ne pouvons toutefois les ignorer puisque les intellectuelles européennes elles-mêmes n’eurent de cesse de dénoncer les « pitreries des stations émettrices ennemies¹²⁰⁴ » et les diverses stratégies de sape nationalistes¹²⁰⁵. Toutes ne s’impliquèrent pas avec la même intensité dans ce domaine mais s’accordèrent à en reconnaître l’importance et la portée, à l’échelle nationale et internationale. Fortes de cette conviction, certaines Espagnoles devinrent même des collaboratrices directes du Ministère de Propagande qui sut notamment mettre à profit leur maîtrise des langues étrangères. A l’automne 1936, Ernestina de Champourcin travailla par exemple comme traductrice pour le *Boletín de Información*, publication du Ministère que dirigeait alors son époux Juan José Domenchina :

[...] traducía para el Ministerio [...] de Propaganda, me acuerdo una encíclica de Pío XII ... la traduje yo... del italiano y, después, alguna otra cosa en francés¹²⁰⁶.

Presse, radio, cinéma, publications, expositions et autres actes culturels relevaient de la compétence de l’éphémère Ministère qui, jusqu’à sa transformation en sous-secrétariat d’État en mai 1937, chercha à s’assurer le concours de personnes qualifiées. En première ligne de celles-ci figuraient les membres de la communauté intellectuelle dont la volonté d’action dans ce domaine s’était d’ores et déjà exprimée avec force et allait une nouvelle fois se concrétiser à travers des « associations propres ou dépendant directement des services officiels¹²⁰⁷ ». La mise sous tutelle des divers organismes et services ministériels préexistants en la matière – notamment la *Sección de Propaganda* du Ministère de l’Instruction Publique¹²⁰⁸ – devait s’accompagner d’un effort tout spécifique pour « assurer la continuité de l’action initiée et la collaboration de ceux qui l’avaient réalisée¹²⁰⁹ ». La question de la communication et de la

¹²⁰³ Voir notamment parmi les thèses de doctorat soutenues à la UCM ces dix dernières années : IGLESIAS RODRÍGUEZ, Gema, « La propaganda política durante la Guerra Civil Española » (2002), SAPAG MUÑOZ DE LA PEÑA, Pablo, « Propaganda republicana y franquista en Chile durante la Guerra Civil Española » (2002), NUÑEZ DE PRODO Y CLAVELL, Sara, « Servicios de Información y propaganda en la guerra civil española, 1936-39 » (2002), VÁZQUEZ LIÑÁN, Miguel, « Propaganda y política de la Unión Soviética en la Guerra Civil Española (1936-1939) » (2003).

¹²⁰⁴ « payasadas [de] las emisoras facciosas »: NELKEN, Margarita, « Porque tenemos un mismo enemigo ».

¹²⁰⁵ Voir notamment TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Aid for spanish intellectuals », *Time and Tide*, 07/05/1938, p. 638.

¹²⁰⁶ CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p 20.

¹²⁰⁷ « asociaciones propias o en dependencia directa de servicios oficiales »: MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 336.

¹²⁰⁸ ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano español durante la guerra civil española*, vol. 2, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982, p. 125-126.

¹²⁰⁹ « asegurar la continuidad de la obra iniciada y la colaboración de quienes la han realizado »: *Gaceta de la República*, 23/01/1937, p. 465.

mobilisation républicaines entre 1936 et 1939 s'avère par conséquent indissociable de celle de la figure de l'intellectuel dont elle vient éclairer la fonction dans la guerre.

Dans la lignée des bouleversements initiés au début des années 1930, le conflit espagnol constitua le point culminant du processus d'implication active dans la sphère publique d'un intellectuel moderne entendu, selon la formule gramscienne, comme « constructeur, organisateur et 'persuadeur permanent'¹²¹⁰ ». Ce dernier aspect nous intéresse plus particulièrement ici dans la mesure où il trouva, chez l'ensemble des intellectuelles européennes, un écho amplifié par les circonstances. Le premier acte de guerre de la grande majorité d'entre elles fut précisément la revendication publique de leur soutien à la République. Les secteurs de l'assistance et des soins ne vinrent que dans un second temps et encore ne concernèrent-ils réellement que les moins confiantes en leurs capacités. Revenant sur les premiers temps du conflit, Rosa Chacel justifie notamment sa décision d'offrir ses services à l'hôpital improvisé dans l'*Instituto Oftálmico* en ces termes :

Intelectuales y artistas ofrecimos nuestros servicios a la República. Yo, por mi parte, como no quería hacer servicio propagandístico – no es que no quería, es que jamás habría sabido hacerlo –, me metí de enfermera en un hospital¹²¹¹.

A l'inverse, *meetings*, protestations et appels à la solidarité constituèrent l'essentiel de l'action menée par Margarita Nelken, María Teresa León, Sylvia Townsend Warner, Andrée Viollis ou encore Nancy Cunard au cours des trois années de la guerre. Loin de se limiter à l'avalanche d'adhésions des premières semaines du conflit, leur intervention dans ce domaine obéit à une chronologie singulière.

Si, à l'instar de celle de leurs homologues masculins, leur participation se vit d'une part subordonnée aux vicissitudes d'un combat que tous savaient inscrit dans la durée, elle évolua d'autre part au gré de leurs propres trajectoires géographiques, politiques et idéologiques. Nous avons ainsi pu remarquer que Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland ou encore Agnia Barto redoublèrent d'efforts en la matière dans les semaines immédiatement postérieures à leur retour d'Espagne à l'été 1937. De retour dans le Dorset le 16 juillet, les deux premières publièrent le récit de leur séjour dès le lendemain dans le *Daily Worker* avant de participer, les 22 et 23 juillet, à des *meetings* organisés au *Dorchester*

¹²¹⁰ « constructor, organizador y 'persuasor permanente' »: AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura (1937)* Vol. 2, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p. 107.

¹²¹¹ CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 336.

Labour Hall puis à Londres au cours desquels Sylvia Townsend Warner traita de la question espagnole¹²¹². Agnia Barto fut pour sa part conviée à rendre compte de son bref séjour en Espagne lors d'une réunion de l'Union des Écrivains Soviétiques organisée peu après son retour à Moscou¹²¹³. Ces quelques exemples, en inscrivant l'action des premières et de la troisième dans des structures et des organismes supérieurs, tend à prouver qu'en matière de mobilisation, « le rôle principal revenait, à l'initiative des services de propagande, aux intellectuels¹²¹⁴ ». Parfois jusque dans les premiers mois de 1939, les intellectuelles s'efforcèrent de répondre aux diverses sollicitations et prêtèrent de ce fait un concours fréquent et régulier aux entreprises officielles du gouvernement, de la AIA ou d'autres institutions engagées en faveur de la cause républicaine.

De ce constat à l'idée d'une instrumentalisation des membres de la communauté intellectuelle antifasciste, il n'y a qu'un pas que nous nous garderons de franchir concernant les femmes de notre étude. Si instrumentalisation il y eut, tout au plus s'agit-il alors d'une instrumentalisation consentie au bénéfice d'un idéal qui trouvait à l'époque dans la République espagnole et ses valeurs sa plus fidèle incarnation. Le régime ne manqua certes pas de mettre à profit leurs capacités linguistiques et mobilisatrices mais leur octroya par là même une visibilité et une légitimité parfois inédites pour elles dans le domaine de l'engagement public. Pendant la guerre, Espagnoles et étrangères eurent l'opportunité de mettre au cœur de leur discours quelques-unes de leurs préoccupations fondamentales. Comme nous le verrons à travers l'analyse de leurs entreprises personnelles et de l'identité de leurs divers destinataires, elles s'employèrent rapidement à ériger celles-ci en véritables enjeux.

Cette vision de femmes agissant aux confins de l'individuel et du collectif nous ramène de façon plus générale à la question de la mission de l'intellectuel antifasciste engagé et à l'idée alors communément admise de son autonomie¹²¹⁵. Loin de chercher à se distinguer, c'est surtout en tant que membres de la communauté intellectuelle qu'elles oeuvrèrent à la mobilisation en faveur de la République. Nous en tenons pour preuve leur recours significatif, en territoire républicain ou dans leurs pays respectifs, à une *praxis* commune à l'ensemble de

¹²¹² Dorset County Museum, STW's collection, Q cupboard Front R2: lettre de Valentine Ackland à Edgell et Jonnie Rickword du 22/07/1937.

¹²¹³ KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valence, Servei de publicacions de la Universitat de València, , 2008, p. 868.

¹²¹⁴ « el papel protagonista correspondía por iniciativa de los servicios de propaganda a los intelectuales »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 60.

¹²¹⁵ BONFANTE, J, « El papel de los intelectuales », *Ayuda*, 26/09/1936, p. 7.

la collectivité intellectuelle. Tous comme leurs homologues masculins, elles usèrent d'instruments classiques et ayant fait leurs preuves sur lesquels nous reviendrons plus en détail plus avant tels que la radio, les manifestes, les déclarations, les appels ou encore les prises de parole dans des *meetings* ou des réunions à caractère plus ou moins politique. D'autre part, les objectifs de cette vaste entreprise publique ne différaient en rien de ceux les plus fréquemment énoncés par l'ensemble des intellectuels européens, à savoir : maintenir la question espagnole au centre de l'arène publique, œuvrer à la mobilisation de tous en faveur de la République et, plus fondamentalement, poser comme nécessaire un engagement entendu comme conduite. Au-delà des visées pragmatiques de leur message, il s'agissait pour les membres de l'*intelligentsia* de se faire les dignes porte-parole du magnifique « cri de combat [...] de l'Espagne travailleuse et généreuse¹²¹⁶ ».

Cette convergence dans les moyens mis en œuvre et dans les effets escomptés invite à penser l'intervention des intellectuelles européennes dans ce domaine conjointement à celle de leurs pairs. C'est toutefois là une première conclusion qu'il nous faut dépasser pour interroger leur singularité. Quels instruments de communication privilégièrent-elles et en quoi ces choix nous renseignent-ils sur leur regard sur la guerre ? Quelle place le pragmatisme et l'éthique jouèrent-ils dans leurs activités de mobilisation ? Sur la base de cette analyse, nous pensons pouvoir affirmer que leur discours constitua un fidèle reflet de leur évolution personnelle entre 1936 et 1939.

7.2 - Les outils oraux de la mobilisation antifasciste

Tout comme cela avait été le cas dans le premier conflit mondial, la parole s'imposa dans la guerre d'Espagne comme un authentique « instrument [...] de combat¹²¹⁷ ». Porteuse de sens et de réconfort, elle constitua rapidement un moyen de toucher tant les soldats qu'une population civile dont on savait le comportement décisif depuis les premières heures de la réaction au soulèvement militaire. Cet impératif de diffusion détermina le recours à des instruments tels que la radio et à des pratiques telles que les *meetings*, soit les vecteurs d'une mobilisation orale directe à laquelle Espagnoles et étrangères prêtèrent une attention particulière. C'est ce qu'il nous faut à présent montrer à travers l'analyse de leurs

¹²¹⁶ « grito de combate [...] de la España trabajadora y generosa »: NOVAS CALVO, Lino, « El frente de los intelectuales », *Mundo gráfico*, 02/09/1936, p. 7.

¹²¹⁷ ELLUL, Jacques, *L'histoire de la propagande*, Paris, PUF, Collection « Que sais-je ? », 1967, p. 112.

interventions radiodiffusées et publiques, deux véhicules fondamentaux car tant internes qu'à usage de l'étranger.

7.2.1 - La radio

En juillet 1936, la radio était une technique de communication relativement nouvelle. Devenue d'usage courant dans les années 1930, elle s'était généralisée en Espagne sous la Seconde République et trouva avec la guerre sa première consécration comme instrument de mobilisation. Le recours généralisé à la transmission radiophonique par les deux camps en présence constitua une des nouveautés du conflit, ce qui ne manqua pas d'attirer sur lui l'attention de l'ensemble des défenseurs de la République.

Les intellectuelles européennes manifestèrent un intérêt immédiat à la radio dont elles perçurent instantanément le potentiel fédérateur et la portée. Certaines avaient déjà une expérience dans ce domaine comme Carmen Conde qui, depuis 1934¹²¹⁸, collaborait à *Radio Murcia* où elle avait notamment donné lecture, en mars 1936, d'un *auto civil* contre la guerre, « Oíd a la vida¹²¹⁹ ». D'autres prirent alors pleinement conscience de l'importance d'une radio devenue arme de guerre. Andrée Viollis, par exemple, devint alors membre de la section « Information » du Conseil Supérieur de la Radiodiffusion créée en décembre 1936 et dissoute en janvier 1939 par le gouvernement Daladier¹²²⁰. D'autres, enfin, assistèrent à distance à l'essor d'une activité radiophonique dont elles ne s'emparèrent que plus tardivement. La radio telle qu'elle se manifesta dans le conflit espagnol n'en était en réalité qu'à ses balbutiements. Elle ne faisait que préfigurer la « guerre des ondes¹²²¹ » des années de la Seconde Guerre mondiale au cours de laquelle Agnia Barto déclama notamment à la

¹²¹⁸ Nous nous appuyons ici sur les indications contenues dans le catalogue des archives personnelles de Carmen Conde conservées au *Patronato Carmen Conde – Antonio Oliver* (Centre Culturel « Ramón Alonso Luzzy », Carthagène).

Adresse URL : http://www.patronatocondeoliver.es/files/56-50-DOC_FICHERO1/1.2.2.RADIO.pdf. Consulté le 04 février 2010.

¹²¹⁹ HORMIGÓN, Juan Antonio, *Autoras en la Historia del Teatro Español (1500-1994)*, Vol II, Madrid, Publicaciones de la Asociación de Directores de Escena de España, 1997, p. 372. Cette composition inédite est également conservée au *Patronato Carmen Conde – Antonio Oliver*: Fondo Carmen Conde, Producción literaria, Teatro, Caja, 1936.

¹²²⁰ RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Angers, Presses de l'Université d'Angers, 2004, p. 160.

¹²²¹ TÉMIME, Émile, 1936. *La Guerre d'Espagne commence*, Paris, Éditions Complexe, 2006, p. 67

radio des vers à la gloire des combattants. En d'autres termes, « ici comme dans bien d'autres domaines, la Guerre d'Espagne [fit] aussi figure de répétition générale¹²²² ».

Entre 1936 et 1939, la radio ne joua un rôle véritablement important qu'à l'intérieur du pays et nous avons dans ce sens constaté, d'une part, que son usage ne concerna presque exclusivement que les Espagnoles et, d'autre part, qu'elle eut pour principaux destinataires les défenseurs de la République présents en Espagne. Le fait qu'aucune des allocutions radiophoniques de Margarita Nelken et de María Teresa León n'ait alors été adressée aux étrangers signifie-t-il pour autant qu'elles n'accordaient à ce média aucun impact sur l'opinion publique internationale ? Comme tendent à le prouver leur attitude à l'égard des émissions nationalistes et leur souci permanent d'en contrecarrer les retombées, cette question mérite réflexion.

7.2.1.1 - A l'échelle interne

L'essor de la radio comme simple moyen de communication et plus radicalement encore, sa transformation, à partir de l'été 1936, en instrument à part entière de la lutte jouèrent un rôle essentiel dans la configuration de la sociabilité républicaine pendant la guerre. Dès les premiers jours du conflit, la radio s'imposa comme une composante essentielle du quotidien des populations espagnoles, ces masses auprès desquelles elle n'était pas encore « universellement répandue » mais qui avaient coutume d'aller « l'écouter dans les cafés » ou encore de prêter attention aux « nouvelles [diffusées] par haut-parleurs¹²²³ ». Dans une composition autobiographique inédite, Ernestina de Champourcin vient confirmer l'existence de cette ambiance sonore singulière, mentionnant, dans les pages consacrées à la guerre, « la voix cassée de Pasionaria à la radio¹²²⁴ ». Ce n'est nullement l'identité de l'émettrice du message qu'il nous importe ici de souligner mais bien davantage l'idée d'une omniprésence des émissions radiophoniques dans l'Espagne républicaine des années 1936-1939.

Pour les intellectuelles désireuses de mettre à profit cette couverture à grande échelle, la radio s'avéra un outil incontournable et c'est sous la tutelle des autorités qu'elles décidèrent de s'en servir. Malgré la dispersion et la fragmentation en de multiples stations émettrices des

¹²²² CHEVAL, Jean-Jacques, *La radio en Espagne : actualité et mutation*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990, p. 21.

¹²²³ TÉMIME, Émile, *op. cit.*, p. 67.

¹²²⁴ « la voz [...] de la Pasionaria por la radio »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

transmissions républicaines¹²²⁵, les interventions des Espagnoles se firent souvent par l'intermédiaire d'*Unión Radio Madrid*, l'une des quatre stations madrilènes passées sous le contrôle de la *Junta de Defensa* [Junte de Défense] à partir de février 1937¹²²⁶. Cette volonté manifeste d'inscrire leur action dans les canaux officiels et non dans ceux, plus secondaires, de quelque parti ou association, témoigne des espoirs qu'elles fondèrent alors en un média dont elles firent de plus la promotion. Dans un article publié le 6 mars 1937 dans *Mundo Obrero*, Margarita Nelken se montrait sur ce point aussi insistante qu'incisive :

[...] me permito dirigirme al ministro de Propaganda para preguntarle si no cree que, entre las tareas de su ministerio no convendría incluir la de hacer llegar, no por hojitas que se tiran sin leer, ni por folletos que se hojean y se tiran, o que se tiran antes de hojear, sino también por vibración de ondas, y vibración diaria, la verdad [...] Es menester que cada noche la voz de Madrid, la voz de la España leal, más aún: la voz OFICIAL de España llegue a América, al mundo todo¹²²⁷.

Parmi tous les moyens de communication à disposition du camp républicain, c'est précisément l'usage de la radio qu'elle préconisait, convaincue par l'atout majeur de cette dernière : le fait que quiconque, quel que soit son niveau d'instruction, pouvait y avoir accès. Plus encore que son omniprésence et sa portée, cette facilité d'accès désignait la radio comme le seul média véritablement efficace dans le sens de capable d'agir au cœur de la mêlée. Il convenait par conséquent d'y coller à l'actualité tout en gardant à l'esprit le but englobant auquel elle concourait : l'anéantissement du fascisme international.

Cette conception éminemment militante de la radio nous renseigne sur le degré d'engagement de Margarita Nelken et éclaire par contraste celui, bien moindre, de Carmen Conde. Celle-ci poursuivit certes sa collaboration avec *Radio Murcia* au cours de l'année 1937 mais s'y concentra davantage sur la question littéraire. Il semble qu'elle y prononça alors deux grandes séries de conférences. La première, qu'elle évoque plus longuement dans ses mémoires, concernait les grandes figures de la culture espagnole qui, « tout en étant partis, continuaient à être utiles à l'Espagne¹²²⁸ ». La non-participation aux événements belliqueux ne pouvait selon Carmen Conde remettre en question la valeur et les apports d'Azorín, de Gregorio Marañón ou de Juan Ramón Jiménez. Les archives personnelles de l'intellectuelle

¹²²⁵ TUÑÓN DE LARA, Manuel, ARÓSTEGUI, Julio, VIÑAS, Ángel, CARDONA, Gabriel et BRICALL, Josep M., *La guerra civil española. 50 años después*, Barcelona, Editorial Labor, 1986, p. 326.

¹²²⁶ Les trois autres stations étaient *Transradio*, *Radio-España* et *Radio Telégrafos* : *Ibidem*.

¹²²⁷ NELKEN, Margarita, « Una noche a perros », *Mundo Obrero*, 06/03/1937, p. 3.

¹²²⁸ « salvándose, seguían siendo útiles a España » : Conde, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 120.

ne conservent cependant la trace que de la seconde série de conférences qu'elle prononça sur *Radio Murcia* entre mai et septembre 1937¹²²⁹. Didactique de la lecture, de l'écriture littéraire et analyses d'œuvres étrangères y étaient cette fois à l'honneur, au détriment de la cause antifasciste. Carmen Conde s'expliqua par la suite clairement de cette réorientation, précisant que la lutte ne pouvait prétendre au monopole des émissions radiophoniques. Plus encore, ce canal devait, selon elle, permettre d'écouter « de la poésie et de la musique, des contes¹²³⁰ », soit faire office de moyen d'évasion et de diffusion de la connaissance.

Cette conception s'avéra toutefois largement minoritaire parmi les Espagnoles qui envisagèrent dès les premiers temps du conflit la radio comme un puissant vecteur de mobilisation. Nous avons choisi de nous concentrer, dans cette partie de notre travail, sur Margarita Nelken car elle se montra non seulement la plus assidue dans ce domaine mais également la plus habile. Ses compétences en matière de communication orale furent, pendant le conflit, saluées par bon nombre de ses compagnons antifascistes. Dans « Figures de l'Espagne en lutte. Margarita Nelken », publié dans *Regards* le 7 janvier 1937, l'historien de l'art et essayiste français Élie Faure saluait sa maîtrise de « l'art oratoire qu'elle possède supérieurement¹²³¹ », sa force et sa flamme. De la même façon, les autorités républicaines ne manquèrent pas de faire appel à elle dans les moments les plus graves et alors qu'elles se savaient tributaires de l'intervention, auprès des masses populaires, de cette figure à l'aura avérée. Dans les premières semaines du conflit, il n'était pas rare de voir ses discours radiophoniques annoncés plusieurs jours à l'avance dans les organes de la presse ouvrière tels que *Claridad*. Bénéficiant de cet effet d'annonce¹²³², son discours « L'épopée paysanne » eut, comme nous le soulignons, un écho retentissant parmi les masses travailleuses de l'Espagne républicaine dont l'intellectuelle glosait à dessein l'héroïsme et l'implication spontanée dans l'effort de guerre. Margarita Nelken devait cependant se distinguer plus radicalement quelques mois plus tard à l'occasion d'un des épisodes essentiels de la « guerre

¹²²⁹ Ces conférences eurent successivement pour titre « ¿Cómo lees tú el libro nuevo? », « Unas palabras ahora sobre "Golouin" » (mai 1937), « El hombrecillo de los gansos », « Veinticuatro horas de la vida de una mujer » (2 juin 1937), « "Los Buddenbrook", Thomas Mann » (5 juillet 1937), « "Amok", de Stefan Zweig » (11 juillet 1937), « "Tres titanes", de Emil Ludwig » (3 août 1937), « "Primavera mortal", de Lajos Zilahy »; « "Todos los hombres son enemigos", de Richard Aldington », « Libros y escritores y maneras de escribir »; « "La ciudad junto al río inmóvil", de Eduardo Mallea », « Libro nuevo: "Caminos de noche", de Sebastián Juan Arbó » (9 août 1937), « "Utopía" por Tomás More » (12 août 1937), « Fecundaciones extra-ibéricas » (21 septembre 1937).

¹²³⁰ « poesía y música, cuentos »: CONDE, Carmen., *op. cit.*, p. 121.

¹²³¹ FAURE, Élie, *Méditations catastrophiques*, Paris, Bartillat, 2006, p. 239.

¹²³² Dans le numéro 123 de cette même publication, on pouvait lire : « En la emisión de esta noche, a las diez, hablará Margarita Nelken. A las diez y media se radiará este mismo discurso en francés. El discurso de Margarita Nelken estará dedicado a los campesinos españoles y singularmente a los que con tanto denuedo luchan por la libertad de Extremadura »: « Esta noche hablará por radio Margarita Nelken a las diez », *Claridad*, 26/09/1936, p. 7.

psychologique¹²³³ » déclenchée en Espagne : la défense de Madrid. Son rôle majeur par voie de radio, dans les jours de novembre 1936 ne souffre aucun doute puisque c'est elle qui prononça la célèbre harangue aux Madrilènes depuis les micros d'*Unión Radio Madrid* le 7 novembre au matin. Comme elle le précisa dans son article publié quatre ans plus tard au Mexique dans *España Popular* :

Los madrileños necesitaban “saber algo”. A las ocho de la mañana fuimos a la radio, a hacer el “llamamiento al pueblo”: que cada cual permanezca en su puesto, con serenidad y resolución [...] ¹²³⁴.

Ce discours radiophonique resta, sa vie durant, l'un de ses hauts faits de la guerre comme en attestent les allusions qu'elle y fait dans les lettres des dernières années de sa vie. Dans une lettre du 28 avril 1964, elle rappelle, laconique : « Hice el llamamiento al pueblo para la defensa de Madrid – por radio – en la mañana del 7 de noviembre¹²³⁵ ». Et trois ans plus tard, le 7 mai 1967, elle exprime en ces termes son amertume à Enrique Líster:

Hay ya tantos libros de socialistas, de republicanos, y no sólo españoles, que hablan de mi llamamiento al pueblo el 7 de Noviembre [...] el que ni siquiera mencionarme recalca un tinte sectario en tu libro que no debería existir en aras de la impresión de objetividad del mismo¹²³⁶.

Au-delà de la rancoeur de celle qui, rappelons-le, avait été expulsée du PCE en 1942, c'est tout l'attachement de Margarita Nelken à ce qu'elle appelait « l'épopée de Madrid¹²³⁷ » qui transparaît dans ces quelques lignes. La dimension épique de cette désignation fait écho au ton des diverses interventions qu'elle prononça au cours de cet épisode aujourd'hui mythique. Dans les jours qui suivirent, et alors que le gouvernement se réfugiait à Valence face aux avancées des troupes nationalistes, elle fit un usage effréné du micro, répétant jusqu'à satiété l'impératif de résistance et d'union qui constitua le nœud de son action mobilisatrice des années de la guerre. Le dimanche 8 novembre, à 15h30, elle adressa notamment une vibrante

¹²³³ TÉMIME, Émile, « Le mythe et la réalité » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 22.

¹²³⁴ Cité dans MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007, p. 81.

¹²³⁵ AHNMN, Legajo 3236/156 : lettre de Margarita Nelken à Juana Gascón Maillo du 28/04/1964.

¹²³⁶ AHNMN, Legajo 3238/65 : lettre de Margarita Nelken à Enrique Líster du 07/05/1967.

¹²³⁷ « la epopeya de Madrid » : voir DOMÍNGUEZ PRATS, Pilar, « Una visión del feminismo desde el exilio. Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel, *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol. 1, Madrid, UNED, 2003, p. 160.

allocution au « peuple madrilène antifasciste¹²³⁸ ». A trois reprises, elle y insistait sur le rôle qu'était appelé à jouer tout « citoyen conscient de Madrid¹²³⁹ » dont elle élevait la participation à la défense de la capitale au rang de devoir éthique. Résolument optimiste et peu regardante quant à la réalité des ressources en armes et en matériel des combattants, elle y martelait la nouvelle consigne officielle, à savoir l'implication complémentaire de toutes les populations de l'arrière-garde dans l'effort de guerre. Dans un but évident d'efficacité, elle en appelait expressément et successivement aux femmes puis à l'ensemble du peuple de Madrid entré en résistance.

Nous voyons ici apparaître l'une des caractéristiques du discours radiophonique des intellectuelles antifascistes: l'étroite articulation entre quête d'efficacité et exhortation à la dignité et à la résistance au nom d'idéaux humanistes et démocratiques.

Cette allocution du 8 novembre 1936 de Margarita Nelken montre également à quel point l'affrontement idéologique qui marqua la guerre d'Espagne se traduisit presque immédiatement par un affrontement linguistique. Elle témoigne de l'importance des mots et des concepts maniés par l'un et l'autre des deux camps. Pour l'intellectuelle, les rebelles étaient dans ce sens des « factieux¹²⁴⁰ » dont seule pourrait venir à bout l'unité de tous les antifascistes. A l'illégalité du soulèvement s'opposait la légitimité du gouvernement républicain et par extension, de la solidarité envers lui. Cette habileté oratoire et l'énergie insufflée par Margarita Nelken à ses interventions firent d'elle l'une des personnalités les plus régulièrement encouragées à s'adresser, par voie de radio, aux populations républicaines et plus particulièrement, aux masses travailleuses et aux femmes.

Ces dernières constituèrent les interlocutrices prioritaires de bien des Espagnoles de notre étude. Dans les quatre premiers mois de la guerre, María Teresa León fit dans ce sens des Espagnoles les destinataires privilégiées de déclarations qu'elle prononça successivement en tant que militante communiste¹²⁴¹ puis en tant que secrétaire de l'AIA¹²⁴². Comme pouvait le laisser présager l'appartenance au PCE de l'ensemble des figures de proue de l'Alliance, cette différence de statut n'entraîna aucun changement notoire dans un discours toujours

¹²³⁸ « pueblo madrileno antifascista »: « La defensa de Madrid. Vibrante alocución de Margarita Nelken », *La Vanguardia*, 10/11/1936, p. 5

¹²³⁹ « ciudadano consciente de Madrid »: *Ibidem*.

¹²⁴⁰ « facciosos »: *Ibidem*.

¹²⁴¹ « Esta noche hablará ante el micrófono de la emisora PCE 1 la conocida escritora antifascista camarada María Teresa León », *Mundo Obrero*, 02/09/1936, p. 3

¹²⁴² « A las mujeres españolas », *El Mono Azul*, 19/11/1936, p. 3. Ce discours prononcé le 16 novembre sur *Unión Radio* fut par la suite publié dans *Crónica General de la Guerra Civil* sous le titre de « La Doncella guerrera »: LEÓN, María Teresa (recop), *Crónica General de la Guerra Civil*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2007, p. 79-81.

adressé aux madrilènes d'extraction populaire. Elles seules étaient destinées, selon María Teresa León, à jouer un rôle dans l'histoire nationale, au nom d'un nouvel humanisme aux accents révolutionnaires et à la différence des femmes du camp adverse que l'intellectuelle avait côtoyées, bien des années auparavant, sur les bancs du *Colegio del Sagrado Corazón*. L'inclusion régulière, dans ses discours aux femmes républicaines, des « femmes de l'autre camp, des femmes d'en face ¹²⁴³ » illustre une tendance commune à l'ensemble des intellectuelles Espagnoles et touche plus fondamentalement à l'un des ressorts du discours radiophonique républicain des années 1936-1939 : la prise en compte de l'adversaire.

7.2.1.2 - A l'échelle européenne

La radio constitua pendant la guerre l'unique moyen de transmission efficace pour atteindre le camp adverse. Son usage et son contrôle devinrent de ce fait capitaux pour les deux camps, déterminés à en maximiser l'impact psychologique sur l'ennemi. Cette entreprise de démoralisation réciproque n'échappa pas aux intellectuelles européennes comme le prouve l'allusion de Concha Méndez à l'irruption dans le Madrid du 18 juillet d'une « voix sortie de je ne sais où, d'un haut-parleur caché dans la ville, une voix qui disait : 'A bas l'intelligence ! Vive la mort!' ¹²⁴⁴ ». Diatribes et pamphlets nationalistes allaient dès lors se succéder et constituer une menace dont les Espagnoles et les étrangères ne minimisèrent en aucun cas les effets potentiels, à l'échelle nationale et internationale. En dénonçant le trucage de l'information, la distorsion de la vérité et les mensonges colportés par les ondes ennemies, Andrée Viollis, Nancy Cunard et María Teresa León notamment poursuivaient un double objectif : désamorcer les entreprises de sape de l'adversaire et prouver aux puissances démocratiques l'irrecevabilité morale de la non-intervention. Cette neutralisation des émissions radiophoniques nationalistes recouvrit un caractère d'urgence dès le premier trimestre 1937. A cette période, Margarita Nelken publia dans *Mundo Obrero* plusieurs articles où il était précisément question des « bobards » et des « fanfaronnades ¹²⁴⁵ » propagés sur les ondes ennemies. Elle y accusait plus spécifiquement la première station des insurgés, l'EAJ27 de Burgos, la *Radio Nacional de España* inaugurée à Salamanque le 19 janvier 1937

¹²⁴³ « mujeres del otro bando, mujeres de enfrente » : *Ibidem*.

¹²⁴⁴ « voz salida de no sé dónde, de un altavoz oculto en la ciudad, una voz que decía: "¡Abajo la inteligencia! ¡Viva la muerte!" » : ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990, p. 101.

¹²⁴⁵ « patrañas », « baladronadas » : NELKEN, Margarita, « Una noche a perros ».

et l'*Unión Radio* de Séville depuis laquelle Queipo de Llano prit presque quotidiennement la parole jusqu'en février 1938¹²⁴⁶. Celles-ci ne diffusaient, aux dires de Margarita Nelken, que des informations sciemment erronées et diffamatoires mais impuissantes à ébranler la détermination républicaine. Cette dernière affirmation s'avère à notre sens paradoxale. L'existence même de cette campagne de démenti prouve au contraire que ces allocutions ennemies étaient prises très au sérieux et que leurs retombées éventuelles n'étaient nullement négligées. Le soin porté à la composition des divers textes et allocutions allant dans ce sens vient également le confirmer. L'adversaire y est fréquemment dénigré, envisagé non pas comme une figure humaine mais sous les traits d'une bête sauvage¹²⁴⁷ dépourvue de sens moral, barbare et indigne de considération. Proche de la privation ontologique, cette représentation manichéenne d'un ennemi déshumanisé visait non seulement à transcender, par contraste, l'idéal républicain mais également à convaincre les Espagnols du caractère mensonger des émissions nationalistes et, à plus large échelle, à dénoncer auprès d'éventuels auditeurs étrangers l'iniquité de la non-intervention.

La capacité de la radio à franchir les lignes de combat et plus encore, les frontières attira rapidement l'attention des deux camps. Si les nationalistes reçurent l'appui de stations émettrices portugaises ou italiennes, les républicains durent se contenter du soutien de quelques rares stations telles que *Radio Moscou*. Les radios française et anglaise optèrent, elles, pour la neutralité, fournissant « des informations indifféremment sur les deux zones »¹²⁴⁸. Nous avons trouvé de nombreuses preuves de ce traitement indifférencié dans les journaux intimes de Valentine Ackland des années 1936 et 1937. Dans le premier, elle précise par exemple, en septembre, se tenir au fait des événements d'Espagne grâce à la *BBC* et à l'irlandaise *Radio Athlone*¹²⁴⁹ avant de consigner, le 15 mars suivant, l'annonce de la prétendue chute de Madrid¹²⁵⁰. Ces allusions récurrentes mettent en évidence l'importance, pour celles résidant à l'étranger, d'une radio entendue comme simple moyen de communication et d'information collectif à grande échelle. Elles se différenciaient en cela des Espagnoles pour qui cette portée internationale faisait justement de la radio une arme de combat à part entière. Leurs allocutions ne furent jamais exclusivement adressées aux

¹²⁴⁶ *Ibidem*.

¹²⁴⁷ Voir « La defensa de Madrid. Vibrante alocución de Margarita Nelken » et « Ante el micrófono », *La Vanguardia*, 03/12/1936, p. 5.

¹²⁴⁸ CHEVAL, Jean-Jacques, *op. cit.*, p. 24.

¹²⁴⁹ Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/12: journal de Valentine Ackland, 1936.

¹²⁵⁰ « Llano says Madrid falls this day » : Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

populations et aux gouvernements étrangers mais leur aspiration à mobiliser l'opinion publique internationale était pourtant indéniable. Dans ce sens, leurs interventions sur les ondes rendent significativement compte de la scission idéologique propre à l'Europe des années de la guerre. Dans un de ses innombrables discours aux Madrilènes reproduit dans *Milicia Popular* le 17 novembre 1936, Margarita Nelken associait dans une même réprobation les « radios factieuses d'Espagne » et les « radios qui, depuis l'extérieur de l'Espagne [...] aident les traîtres à l'Espagne¹²⁵¹ ». Colporteuses des mensonges proférés par les premières, les secondes devaient selon elle être combattues dans toutes les démocraties en signe de solidarité avec le peuple en armes. Les armes et les besoins concrets en matériel de guerre des républicains n'étaient en revanche jamais mentionnés et le flou savamment entretenu autour des gouvernements visés. La rancœur de Margarita Nelken à l'encontre de la non-intervention y était exprimée de façon plus subtile, plus habile et plus fidèle aussi à ses préoccupations profondes. Dans la lignée de son intervention directe au front et à l'arrière-garde, elle faisait des masses populaires antifascistes – espagnoles et étrangères – les uniques destinataires de ses allocutions radiophoniques. Face à des considérations matérielles à l'évidence jugées trop prosaïques, elle privilégiait l'idée d'un combat mené au nom des idéaux de justice, de paix, de dignité humaine par un peuple espagnol érigé en modèle de détermination et en rempart ultime de la civilisation européenne, de la liberté des peuples et de l'intégrité des territoires¹²⁵². Sans perdre de vue les impératifs du moment et les consignes unitaires alors en vigueur, elle parvenait en d'autres termes à y déployer un système de pensée propre à la communauté dont elle constitua, dans le domaine de l'intervention par voie de radio, une incontestable figure de proue.

7.2.2 - Les *meetings* et les rassemblements

La participation à des actes publics à visée mobilisatrice fut le second type d'intervention orale le plus régulièrement investi par les intellectuelles européennes au cours de la guerre. Elles reflétaient en cela une tendance dominante parmi les défenseurs distingués de la cause antifasciste qui contribuèrent à faire de cette modalité traditionnelle l'un des piliers du vaste arsenal de mobilisation républicain. Depuis le premier conflit mondial,

¹²⁵¹ « radios facciosas de España », « radios que desde fuera de España [...] ayudan a los traidores de España » : « Margarita Nelken habla por radio a los madrileños », *Milicia Popular*, 17/11/1936, p. 3.

¹²⁵² « Ante el micrófono ».

meetings et rassemblements s'étaient imposés comme l'une des pratiques centrales de la propagande moderne présentée par Jacques Ellul dans son *Histoire de la propagande*, comme un phénomène de masse¹²⁵³. Cette dimension collective s'avéra capitale pour les femmes de notre étude qui, au moment du soulèvement militaire, avaient souvent déjà fait l'expérience de l'estrade et de la tribune. Dans les souvenirs de María Teresa León, les années 1930 demeurent en ce sens celles de la prise de parole et de la prise de position :

Muchas veces he tenido que subir a hablar a una tribuna, o a un balcón o a una silla o a cualquier sitio, porque los tiempos españoles de aquellos años nos hicieron tomar una posición clara en nuestra conciencia política¹²⁵⁴.

Ici circonscrit au domaine politique, ce besoin d'extériorisation et d'affirmation de soi s'était, comme nous l'avons vu, manifesté chez d'autres dans les sphères sociale ou littéraire. Il avait cependant permis à l'ensemble d'entre elles de prendre la pleine mesure du pouvoir de la parole comme instrument de revendication et de persuasion. Cette fonction allait se prolonger, s'intensifier et se radicaliser entre 1936 et 1939.

7.2.2 1 - Des interventions complémentaires ?

A la différence de l'allocution radiophonique, la prise de parole dans des rassemblements publics ne se limita pas aux Espagnoles. Elle concerna également les étrangères qui s'y distinguèrent avec la même ferveur que les premières et se concentrèrent tout comme elles sur les masses populaires de leurs pays respectifs. Loin de la desservir, cette complémentarité s'avéra dans ce domaine particulièrement bénéfique à la République. Les Espagnoles se positionnèrent parmi les émetteurs du message et les étrangères s'efforcèrent de le relayer à l'échelle de l'Europe démocratique. Les entraves liées à la langue, la courte durée des séjours de certaines à l'étranger ou encore les contraintes inhérentes, en Espagne, au contexte de guerre peuvent ici être avancées comme autant d'explications à cette répartition. Les correspondances et les journaux de toutes reflètent un souci commun d'efficacité, une même lucidité quant à l'urgence de la situation et à leurs capacités à galvaniser les masses. Outre mettre en évidence leur attitude engagée, leurs interventions publiques

¹²⁵³ ELLUL, Jacques, *op. cit.*, p. 124.

¹²⁵⁴ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 125.

s'accompagnèrent dès le début d'une affirmation – voire d'une prise de conscience – de leur statut de figures publiques.

Dès les premiers mois du conflit, une avalanche de rassemblements et de *meetings* déferla sur l'ensemble du territoire républicain. Bon nombre de ceux tenus à Madrid le furent à l'initiative des intellectuels de la AIA qui constitua la caisse de résonance de leur soutien à la République. C'est par conséquent avec une ardeur non dissimulée que les plus militantes des Espagnoles s'engagèrent dans cette voie. Le cas de María Teresa León s'avère sur ce point particulièrement significatif. Très vite, elle devint secrétaire de la Section de Propagande de la AIA et participa à ce titre au premier *meeting* de l'organisation, le 27 septembre 1936. Très largement médiatisé, celui-ci eut lieu au *Teatro de la Zarzuela* sous la tutelle de Wenceslao Roces, le sous-secrétaire du Ministère de l'Instruction Publique. Depuis la tribune où l'accompagnaient notamment José Bergamín et Gabriel Maroto, respectivement président de la AIA et secrétaire de la section d'Arts Plastiques¹²⁵⁵, María Teresa León exprima son admiration, sa solidarité et sa gratitude envers un peuple dont le combat donnait selon elle à l'intellectuel sa raison d'être :

Al pueblo, que es hoy la única afirmación de España, como lo fue siempre, le debemos todo: lo que tuvimos como nación que contaba; lo que tenemos, en estas horas, como nación viva, y le debemos también cuánto podamos darle a su avidez de cultura, única manera de que nos salvemos todos¹²⁵⁶.

Cette intervention officielle appelle à notre sens deux remarques éclairantes du statut et du degré d'engagement de l'intellectuelle. D'une part, elle fut la seule femme à intervenir lors de ce qui resterait comme l'un des premiers actes d'affirmation antifasciste de la guerre. D'autre part, le fait d'avoir choisi d'associer son nom à la Section de Propagande plutôt qu'à celle de Littérature, d'Arts Plastiques, des Bibliothèques, de Théâtre ou de Musique révélait son souci d'efficacité. Créée dans le but d'œuvrer à la mobilisation de tous en faveur de la cause antifasciste, la Section de Propagande fut à l'origine de manifestations publiques diverses auxquelles María Teresa León s'associa de façon indifférenciée. Elle participa par exemple à une série de *meetings* dans la quinzaine d'octobre 1936, à Aranjuez ou encore à Brunete¹²⁵⁷. Comme l'expliqua à cette époque Rafael Alberti, il s'agissait pour les membres, éminents ou secondaires, de la Section de parcourir les villes et les villages des environs de la

¹²⁵⁵ « Mitin de los intelectuales antifascistas », *Milicia Popular*, 30/09/1936, p. 4.

¹²⁵⁶ « Primer mitin de la Alianza », *El Mono Azul*, 01/10/1936, p. 7.

¹²⁵⁷ « En Aranjuez, Brunete y Villaviciosa », *El Mono Azul*, 15/10/1936, p. 7.

capitale pour y prononcer, tout en s'appuyant sur un arsenal de matériel composé de drapeaux, de pancartes, d'hymnes et d'affiches, des harangues et des conférences d'exaltation antifasciste¹²⁵⁸. La guerre favorisa dans ce sens l'instauration d'une relation verticale entre les intellectuels, « négation vive du fascisme¹²⁵⁹ », et le peuple qu'il leur revenait de mobiliser. Cette vision d'un intellectuel détenteur de la vérité et plus que jamais désigné pour incarner, au contact du peuple, la voix de la conscience, devint rapidement le pivot du discours de la communauté intellectuelle antifasciste. María Teresa León érigea rapidement cette fonction en mission et n'eut de cesse d'œuvrer, à travers le territoire républicain, à la galvanisation des masses. Loin de se limiter aux *meetings* organisés par la AIA, elle s'associa dans cette optique à une multitude de manifestations dont il est impossible de dresser une liste exhaustive. Au-delà de cette prolifération, toutes donnèrent à María Teresa León l'occasion d'en appeler à la solidarité de tous en vue de l'instauration d'« une patrie meilleure et plus digne¹²⁶⁰ », soit de manier une avalanche de concepts à fort ancrage dans la pensée socialiste.

Cette abondance permet, à l'échelle du groupe qui nous intéresse ici, de souligner une disparité certaine et selon toute vraisemblance indissociable des liens au communisme des unes et des autres. Alors qu'elle rapproche significativement María Teresa León de Sylvia Townsend Warner et d'Andrée Viollis, elle éclaire, par contraste, l'investissement limité de Valentine Ackland dans ce domaine et, plus radicalement, la passivité assumée de Carmen Conde. La tiédeur de la première s'expliquait, selon sa compagne, par sa frustration et son amertume à l'égard d'un Parti Communiste auquel elle reprocha, à partir de décembre 1937, de ne pas l'employer à sa juste mesure¹²⁶¹. Dans son autobiographie, la seconde élève, elle, au rang de défense de sa « liberté de pensée, d'action et de parole¹²⁶² » le refus qu'elle opposa dans les premiers temps de la guerre à un émissaire du *Comité de Marineros y Soldados* de Carthagène venu lui demander d'œuvrer à la mobilisation de ses pairs. Cette sentence sans appel et la susceptibilité larvée dans la réaction de Valentine Ackland montrent que l'ingérence explicite du politique dans le domaine de la communication constitua un frein pour certaines intellectuelles tout autant qu'elle conforta les autres dans leur certitude d'avoir un rôle à jouer dans ce domaine. Les sursauts d'énergie dont firent preuve Agnia Barto et Sylvia Townsend Warner à l'automne 1937 sont sur ce dernier point particulièrement

¹²⁵⁸ FERRAGUT, Juan, « Los trabajos de la Alianza de Intelectuales Antifascistas », *Mundo Obrero*, 28/10/1936, p. 6.

¹²⁵⁹ « negación viva del fascismo »: « Segundo mitin de la AIA », *El Mono Azul*, 29/10/1936, p. 6.

¹²⁶⁰ « una patria mejor y más digna »: « Mitin internacional de la intelectualidad antifascista », *La Vanguardia*, 31/10/1936, p. 15.

¹²⁶¹ C'est là l'explication fournie par Sylvia Townsend Warner dans son journal. Voir HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989, p. 173.

¹²⁶² « libertad de pensamiento, obra y palabra »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 93

significatifs et traduisent, au-delà de leurs différences, un même souci d'instruire les populations de leurs environnements respectifs. Le compte rendu par la Russe de son séjour en Espagne, bien qu'inscrit dans la campagne d'aide à la République initiée par les autorités soviétiques dès le début de la guerre, contribua à la « prise de conscience de la société¹²⁶³ » soviétique. L'intellectuelle y axe son témoignage sur la dimension humaine du conflit, un angle d'approche propice à la consolidation de l'intérêt des citoyens soviétiques pour des civils espagnols à la cause desquels ils avaient été sensibilisés dès les premiers mois de la guerre¹²⁶⁴. La tâche de Sylvia Townsend Warner s'avéra bien plus ardue et elle fut obligée, pour gagner ses auditeurs souvent indifférents et frileux à la cause républicaine, de mettre en place une réelle stratégie de séduction. Celle-ci consista, à partir de 1937, à rendre compte de façon presque obsessionnelle des événements d'Espagne. A cette date, l'intensification de la guerre et la réduction progressive de l'aide militaire soviétique conféra à son entreprise de mobilisation un caractère d'urgence qui se refléta notamment, en octobre, dans le rythme effréné de ses interventions publiques. Elle semble alors avoir profité de toutes les opportunités qui s'offrirent à elle pour attirer l'attention du public sur la question espagnole et en exposer la portée internationale. Dans un de ses cahiers conservés au *Dorset County Museum* figure notamment l'ébauche d'un discours prononcé à cette époque lors du congrès du Parti Travailleiste de Dorchester. Elle y affirmait:

Cette guerre en Espagne n'est pas une guerre civile espagnole (comme le gouvernement et la BBC nous ont demandé de l'appeler). C'est une guerre internationale, et c'est une guerre de classe [...] Guernica était une ville tout à fait semblable à Sherborne et les bombardiers d'Hitler seraient aussi prêts à détruire l'une que l'autre¹²⁶⁵.

En rapprochant une ville bien connue de ses auditeurs de la ville basque dont la destruction avait, quelques six mois auparavant, ému l'ensemble de l'opinion publique internationale, elle visait clairement à manipuler les émotions de son auditoire. Nul n'était besoin pour elle de convoquer des vérités éblouissantes et vertueuses. Pour porter, son

¹²⁶³ « concienciación de la sociedad »: KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 871.

¹²⁶⁴ Voir *Idem*, p. 870.

¹²⁶⁵ « This war in Spain is not a Spanish Civil War (what the Governmentt and BBC have taught us to call it). It is an international war, and it is a class war [...] Guernica was a town very much like Sherborne and Hitler's bombers would be as ready to destroy the one as the other »: HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 172.

discours devait, pour marquer les esprits, être aussi concret qu'incisif. L'histoire ne tarda pas à prouver, comme le remarque Claire Harman, qu'il était également prophétique¹²⁶⁶.

7.2.2.2 - La prise en compte de l'auditoire

Cette lucidité quant aux attentes de l'auditoire caractérisa l'ensemble des interventions publiques des intellectuelles européennes qui prêtèrent leur voix à l'entreprise de mobilisation antifasciste. Servie par une habileté et une maîtrise consciente des techniques oratoires, elle leur valut rapidement d'asseoir leur emprise et leur aura sur les masses populaires de leurs pays respectifs.

La présence de Sylvia Townsend Warner en ouverture d'un rassemblement du Parti Travailliste de Dorchester et celle de María Teresa León en clôture du *meeting* d'Aranjuez d'octobre 1936, soit à des places exposées dans des événements publics à visée mobilisatrice, l'indiquent clairement. Plus encore, la promotion faite en amont de ces actes autour de leur participation constitue un précieux indicateur de leur pouvoir d'attraction sur les masses. A la lecture de la presse républicaine des années 1936 et 1937, celui de Margarita Nelken est particulièrement palpable. Son nom est notamment mis en avant, à grand renfort d'effets typographiques, dans l'annonce des festivités organisées à Barcelone, en mars 1938, à l'occasion « [d]e la journée internationale de la femme antifasciste¹²⁶⁷ »:



Nous nous apercevons ici des différences majeures entre le recours à la radio et la participation à des réunions publiques. A la différence des allocutions radiophoniques qui supposaient des intellectuelles une prise de position individuelle, celle-ci fut pour elles l'occasion de revendiquer leur inscription communautaire. D'autre part, plus que relayeuses

¹²⁶⁶ *Ibidem.*

¹²⁶⁷ « El 'día internacional' de la mujer antifascista », *La Vanguardia*, 06/03/1937, p. 3.

du message, elles en devenaient alors l'incarnation, lui donnaient chair. Loin de toute rhétorique et de tout discours, leur personne même devenait alors une composante à part entière de l'entreprise de mobilisation antifasciste et leur simple nom un argument apte à galvaniser les foules. Certaines, rompues à l'art de la parole, s'accommodèrent sans difficulté de cette stature publique, répondant aux innombrables sollicitations et enchaînant les interventions. Pour d'autres, en revanche, cette nouvelle position de chef de file s'accompagna d'une réelle prise de conscience d'elles-mêmes et de leurs capacités oratoires. La correspondance de Sylvia Townsend Warner des années de la guerre dénote dans ce sens une évolution radicale dans le rapport de l'intellectuelle à l'exercice de la communication orale. Alors qu'elle avait émis, dans une lettre du 3 décembre 1936, de sérieux doutes quant à son aptitude à devenir un jour « orateur en chef¹²⁶⁸ », elle dévoile un an et demi plus tard un tout autre visage : celui d'un tribun – polémiste dira Wendy Mulford¹²⁶⁹ – conscient de son impact sur le public et friand d'expériences oratoires. Dans une lettre du 11 mai 1938, elle confirme cette transformation en affirmant se sentir « pousser des ailes » et ressentir « une sensation extatique¹²⁷⁰ » lors de ses interventions publiques dans le Wessex. A la volonté de transmettre un message se substitue ici le plaisir tiré de telles expériences. Et on peut légitimement avancer que celui-ci naquit tout autant qu'il entretint la passion nourrie par Sylvia Townsend Warner pour la cause républicaine. Une fois la guerre terminée et la défaite avérée, son enthousiasme retomba et elle se réfugia alors dans une attitude qu'elle qualifia dans une lettre à Nancy Cunard du 19 janvier 1949 de « centrifuge¹²⁷¹ ». Plus de dix ans après les faits, cette image confirme le rapport obsessionnel que l'intellectuelle entretint trois ans durant avec la défense de la République. Le fait qu'elle se soit par la suite tenue à l'écart de tout acte public tend dans ce sens à signifier qu'aucune cause n'avait depuis été suffisamment importante à ses yeux pour qu'elle se mobilisât et prît publiquement position. La guerre d'Espagne, que Fernando Schwartz présente comme « l'évènement historique le plus transcendant personnellement et moralement de l'entre deux guerres¹²⁷² », avait par conséquent constitué un épisode charnière dans sa trajectoire en faisant naître et en sonnant le glas de sa vocation d'oratrice engagée. Étendu à l'ensemble des intellectuelles européennes,

¹²⁶⁸ « a chief speaker » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 43.

¹²⁶⁹ MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 93.

¹²⁷⁰ « I should **grow wings**. It is a **rapturous sensation** » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 51.

¹²⁷¹ « centrifugal » : *Ibid*, p. 108.

¹²⁷² « el hecho histórico de más transcendencia personal y moral de la entreguerra » : SCHWARTZ, Fernando, *La internacionalización de la guerra civil española. Julio de 1936 - marzo de 1937*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971, p. 256.

cette idée s'avère riche d'enseignements et nous invite à voir en quoi leur rapport à l'exercice oratoire, entre 1936 et 1939, vient éclairer leur conception de la communauté intellectuelle antifasciste dans la guerre.

7.2.2.3 - De l'oratrice à l'intellectuelle

Les *meetings* et les rassemblements publics ne permirent pas uniquement aux femmes de notre étude de se positionner face aux masses populaires de leurs pays respectifs. Ils jouèrent également un rôle essentiel dans leur affirmation au sein de la communauté intellectuelle antifasciste internationale.

Celle-ci se traduisit essentiellement par une indignation assumée face à la tiédeur manifestée par certains à l'égard de la question espagnole. Au premier rang de leurs cibles figuraient leurs homologues masculins et juste derrière eux, les gouvernements européens. Pour Andrée Viollis, qui avait présidé le 12 décembre 1936 le rassemblement pour la levée de l'embargo organisée par la Maison de la Culture¹²⁷³, celle-ci ne pouvait qu'être « pour [chaque intellectuel] un sujet de constante et poignante angoisse ». Il était alors de leur devoir de proclamer depuis toutes les tribunes à leur disposition leur solidarité avec l'Espagne républicaine afin que la guerre ne soit pas uniquement une « honte suprême¹²⁷⁴ » dans l'histoire des démocraties européennes. Parallèlement à la relation verticale dont il a été question précédemment, les *meetings* et les rassemblements furent dans ce sens l'occasion pour toutes de s'affirmer dans leur engagement et, pour les étrangères, de prendre place parmi les voix dissidentes qui s'élevèrent à travers toute l'Europe.

Le critère de la nationalité s'avère ici pertinent. Les Espagnoles adoptèrent souvent dans leurs interventions une prudence rendue nécessaire par l'impératif d'unité et de cohésion alors de rigueur. Dans les discours qu'elles prononcèrent dans le cadre de la AIA, María Teresa León et Margarita Nelken passent par exemple sous silence l'absence de Rosa Chacel et María Zambrano qui s'étaient pourtant tout comme elles investies dans l'organisation au début de la guerre et se focalisent davantage sur les gestes de solidarité des intellectuels étrangers. Le 25 octobre 1936, devant le public rassemblé dans le *Teatro Padilla*, la première prêta par exemple sa voix aux responsables de la section française de l'AIEDC dont elle

¹²⁷³ RACINE, Nicole, « Andrée Viollis » dans MAITRON, Jean (dir), *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*, t XLIII, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1993, p. 279.

¹²⁷⁴ VIOLLIS, Andrée, « L'histoire continue... Souvenirs de guerre en Chine. Une armée – la japonaise – contre un peuple : la Chine », *Vendredi*, 29/10/1937, p. 6.

relaya le message de soutien au peuple espagnol. Elle en salua également les diverses initiatives et plus particulièrement, l'envoi d'un « camion pour la propagande¹²⁷⁵ », soit équipé en matériel cinématographique et d'imprimerie¹²⁷⁶. Bien que mues par un même souci d'efficacité, les étrangères optèrent en revanche pour un ton incisif et exigeant. Pour avoir fait l'expérience directe de la tragédie espagnole, elles estimaient en avoir le droit¹²⁷⁷ et plus encore, le devoir. Cette tendance se fit particulièrement jour à partir de l'automne 1937. Début juin 1938, Sylvia Townsend Warner organisa, en tant que membre de la section anglaise de la AIEDC, un *meeting* au titre explicite : « *In Defence of Freedom – Writers Declare Against Fascism* » [« En Défense de la Liberté – Les Écrivains se Prononcent Contre le Fascisme »]. Il se tint au *Queen's Hall* de Londres et fut pour elle l'occasion de rappeler leur devoir de mise en garde de la menace fasciste aux membres des professions libérales. La réunion, en apparence informative et didactique, constitua en réalité selon Wendy Mulford, « un cri passionné pour la liberté¹²⁷⁸ ». Celui-ci fut cependant entaché, aux yeux de l'intellectuelle, par l'âge avancé et la faible attractivité des intervenants. Comme elle l'affirma au leader communiste et poète Edgell Rickword dans une lettre du 13 juin, la priorité était alors « d'avoir *les jeunes*¹²⁷⁹ ». Cette exigence et cette persévérance renvoient à ce qui s'était imposé, depuis la Première Guerre mondiale et la Révolution bolchevique de 1917, comme l'une des caractéristiques essentielles de la propagande moderne : la continuité. Le discours de Sylvia Townsend Warner s'articulait autour de l'idée qu'afin de peser sur la situation, les intellectuels devaient se consacrer durablement et intensément à une entreprise de mobilisation antifasciste astreignante. La signature des accords de Munich le 30 septembre 1938 entama considérablement cette conviction et les espoirs des étrangères les plus engagées qui s'obstinèrent toutefois à dénoncer « l'acceptation tacite » par les démocraties européennes de « l'insolente intervention des puissantes fascistes¹²⁸⁰ » en Espagne

7.2.2.4 - La parole à l'épreuve de la guerre

L'analyse de la participation des intellectuelles européennes à des actes publics dans

¹²⁷⁵ « para la propaganda » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 109.

¹²⁷⁶ « camión equipado para el cine y la imprenta » : « Los intelectuales antifascistas », *Claridad*, 26/10/1936, p. 2.

¹²⁷⁷ RICKWORD, Edgell, « Les écrivains anglais à un tournant », *Europe*, 15/07/1938, p. 393.

¹²⁷⁸ « an impassioned cry for liberty » : MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 86.

¹²⁷⁹ « It is much more important to have *les jeunes* » : *Idem*, p. 87.

¹²⁸⁰ *Ibidem*.

les derniers mois du conflit permet de distinguer deux attitudes face à celui-ci, elles-mêmes subordonnées à deux objectifs.

Pour les plus actives dans ce domaine, les déboires des troupes républicaines et la persistante passivité des démocraties débouchèrent sur un regain d'énergie en matière de mobilisation orale. Loin de céder au découragement, elles recentrèrent toutes leurs interventions sur les enjeux sociaux et humains du conflit. Tout en illustrant leurs propos par des allusions à des épisodes marquants de la lutte, elles articulèrent une nouvelle fois leurs discours autour de l'exaltation de la résistance populaire. La rareté des allusions à l'ennemi montre que l'essentiel était alors pour elles de maintenir au centre des esprits l'image d'un peuple combattant et dépositaire selon elles d'idéaux fédérateurs tels que la liberté, l'héroïsme, la dignité ou encore la fraternité¹²⁸¹. A travers lui, c'est une Espagne républicaine à l'esprit libéral et démocratique qu'elles donnaient à voir. Sur cette base et à notre connaissance, de façon non concertée, Espagnoles et étrangères entamèrent alors, par *meetings* interposés, un véritable dialogue autour du drame espagnol et de ses retombées internationales. Chaque intervention se voulait le vecteur d'une mise en garde à grande échelle où les conséquences présentes de la guerre pour le peuple espagnol ouvraient systématiquement aux risques futurs pour l'ensemble des populations européennes. Leur action orale et, plus généralement, la lutte menée en faveur de la République ne valaient que par les leçons que chacun allait être capable de tirer de cette première opposition armée au fascisme. Ou pour reprendre les termes de Sylvia Townsend Warner, de cette capacité allait dépendre le statut de la « croisade » en cours, à savoir « une étape vers la victoire ou simplement une période où certains [auront fait] des discours¹²⁸² ». La guerre d'Espagne était donc potentiellement un point de départ et la victoire républicaine une promesse à laquelle les oratrices les plus assidues de notre panel s'attachèrent jusque dans les derniers moments.

A l'inverse, face à la défaite chaque jour plus inexorable du camp républicain, d'autres se dégagèrent de ce rapport exclusif au conflit pour réorienter leurs allocutions vers des causes plus globales. Le cas d'Anna Seghers est sur ce point significatif. Après en avoir appelé, face à un drame espagnol dont elle fit l'expérience direct à l'été 1937, à la solidarité envers la République, elle s'associa, les 23 et 24 juillet 1938, à une Conférence universelle consacrée non pas exclusivement à la question espagnole mais plus largement, au bombardement des villes ouvertes. Réunissant à Paris trente pays représentés par plus de mille

¹²⁸¹ « Clausura de la 'Semana de Méjico'. Mitin en el Poliorama », *La Vanguardia*, 18/10/1938, p. 8.

¹²⁸² « crusade », « a step towards victory or merely a period in which some of us [...] speeches »: voir HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 172.

délégués, elle avait pour but « d'arrêter des mesures pratiques, et propres à mettre un terme au massacre systématique des vieillards, des femmes et des enfants¹²⁸³ ». Nous n'avons pu retrouver l'intervention de l'Allemande mais il nous semble pertinent de rendre compte ici de celle de Jean Cassou. Le rédacteur en chef de la revue *Europe* replace lui aussi le combat des républicains dans une perspective amplifiée, celle des forces engagées dans les luttes en cours :

Ce sont les organisations politiques du prolétariat, ce sont les peuples, c'est la Chine et c'est l'Espagne, ce sont les gouvernements menacés, ce sont les démocraties, c'est l'innombrable et puissante démocratie américaine [...], c'est l'URSS [...] et c'est la France¹²⁸⁴.

Face à une crise des Sudètes dont tous connaissaient les conséquences potentielles en termes de marche à la guerre, il convenait de « donner expression » à tous les peuples en lutte. Le drame espagnol devait certes faire l'objet d'une attention de tous les instants mais sans pour autant « masquer¹²⁸⁵ » les autres tragédies en cours et à venir. Un mois auparavant déjà, Anna Seghers s'était interrogée dans son journal sur la marche à suivre « si la guerre venait » et elle avait fini par se demander: « ici, dans ce pays, mes enfants ont connu la joie et la sécurité ; n'y devront-ils pas, si cela doit être, connaître aussi la douleur et les dangers ?¹²⁸⁶ ». Ce ton lucide donne la mesure de l'impact de la guerre d'Espagne sur la trajectoire spirituelle de bien des intellectuelles européennes qui ressentirent expressément le besoin de rendre publiquement compte de préoccupations élargies. Comme nous le soulignons, dans les premiers mois qui avaient fait suite à son retour précipité d'Espagne, Simone Weil avait, depuis Paris, pris fait et cause pour la République en participant, notamment, à un rassemblement de soutien organisé dans un cinéma du XV^{ème} arrondissement¹²⁸⁷. Les mois passant et la menace de la guerre s'accroissant, elle se retrancha bientôt derrière le seul combat désormais digne à ses yeux : la lutte des classes. Dans ce sens, il fallait selon elle accepter de « recul[er] devant la guerre » et donc « éviter aussi la guerre civile¹²⁸⁸ ».

Cette conclusion radicale et sans appel montre à quel point les réflexions suscitées chez certaines par la guerre d'Espagne finirent par les emmener, dans leurs discours, bien loin

¹²⁸³ « Pour l'Union des Écrivains », *Europe*, 15/08/1938, p. 570.

¹²⁸⁴ *Ibidem*.

¹²⁸⁵ Nous empruntons ce terme à Andrée Viollis dans « L'histoire continue... Souvenirs de guerre en Chine ».

¹²⁸⁶ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 547.

¹²⁸⁷ MASSIPE, Alexandre, « Simone Weil et la guerre d'Espagne : l'idéal révolutionnaire à l'épreuve du réel » dans *ADEN. Paul Nizan et les années trente*, N° 9 « Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939) 2^e volume », Bruxelles, Éditions ADEN, 2010, p. 84.

¹²⁸⁸ WEIL, Simone, « Faut-il graisser les godillots ? » dans *Œuvres complètes. t II Écrits Historiques et Politiques*, Paris, Gallimard, 1991, p. 387.

des champs de bataille républicains et bien loin d'un pragmatisme auquel elles accordèrent certes une place de choix mais uniquement et significativement dans le deuxième versant de leur participation à la mobilisation antifasciste : la production écrite.

7.3 - Les outils écrits de la mobilisation antifasciste

A l'instar de leurs homologues masculins, les intellectuelles antifascistes prirent rapidement conscience de la nécessaire diversification des canaux de communication. Conjointement aux allocutions radiophoniques et publiques, elles se lancèrent dès juillet 1936 dans une ardente campagne de mobilisation écrite. Celle-ci les amena à user d'instruments dont l'efficacité n'était alors plus à prouver et auxquels la presse assura, tout au long du conflit, une diffusion nationale et internationale.

7.3.1 - La guerre des manifestes

Manifestes, appels, pétitions et protestations se succédèrent au cours de la guerre au point de constituer un incontournable objet d'histoire. L'« activité pétitionnaire¹²⁸⁹ » constitua, dans l'Europe des années 1930, une des composantes majeures de la *praxis* intellectuelle. Cette période est dans ce sens présentée par Jean-François Sirinelli comme « une phase de marée montante¹²⁹⁰ » ou encore « le temps des manifestes¹²⁹¹ ». La première moitié de la décennie avait vu l'essor de cette pratique collective et militante à travers des déclarations et autres appels auxquels les femmes de notre étude avaient ponctuellement adhéré. Dans les mois qui précédèrent le soulèvement militaire, les noms de certaines Espagnoles avaient notamment été associés à une protestation contre la détention arbitraire du poète Miguel Hernández publiée dans *El Socialista* en janvier (Concha Méndez Cuesta¹²⁹²) ou encore à un appel à la mobilisation en faveur des victimes de la répression d'octobre 1934 paru dans *Ayuda* en mai (María Teresa León, Isabel Oyarzábal de Palencia¹²⁹³). De la même façon,

¹²⁸⁹ Nous empruntons ce terme à Jean-François Sirinelli dans *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Gallimard, 1990, p. 12.

¹²⁹⁰ *Idem*, p. 132-133.

¹²⁹¹ *Ibidem*.

¹²⁹² « Nota de repulsa », *El Socialista*, 16/01/1936, [p. ?]

¹²⁹³ « ¡A todas las conciencias libres! ¡A todos los antifascistas! », *Ayuda*, 01/05/1936, p. 1.

Andrée Viollis s'était alors d'ores et déjà imposée, selon Jean Cassou, comme « un des noms qu'on retrouve toujours courageusement associés aux noms qui protestent et témoignent, toujours les mêmes hélas !¹²⁹⁴ ». Coutumières du fait et conscientes de l'impact de telles prises de position, elles contribuèrent à partir de juillet 1936 à la radicalisation d'une pratique certes tournée en priorité vers la défense de la République mais qu'elles abordèrent de façon bien spécifique en l'érigeant, au sein même des communautés intellectuelle et féminine auxquelles elles appartenaient, en véritable espace de dialogue.

La contribution des intellectuelles européennes au versant écrit de la mobilisation antifasciste s'inscrit dans les canaux des cercles intellectuels d'avant-garde. A l'échelle européenne, le déclenchement de la guerre d'Espagne constitua pour ces derniers un point d'inflexion essentiel comme en témoigne, selon José Luis Abellán, la spontanéité de leur réaction :

[...] el toque de atención fue el levantamiento militar del 18 de julio de 1936 ante el que los escritores e intelectuales reaccionaron con una adhesión firme al gobierno¹²⁹⁵.

Depuis le premier conflit mondial, la prolifération de textes collectifs avait reflété, dans la presse de gauche, leurs débats esthétiques et éthiques respectifs. La rébellion militaire propulsa, elle, instantanément cette pratique au rang de vecteur de communication et de mobilisation.

7.3.1.1 - Les intellectuelles comme membres d'un front intellectuel antifasciste européen

Entre 1936 et 1939, pétitions et manifestes vinrent mettre en évidence la configuration progressive d'un véritable front intellectuel antifasciste composé de personnalités d'affiliations politiques diverses mais unies et mobilisées autour de valeurs, de principes et de convictions démocratiques et humanistes communes.

Dans un premier temps limité au théâtre de la guerre, ce phénomène ne tarda pas à se consolider et à trouver un puissant écho au-delà des frontières nationales où, de la même façon qu'en Espagne, il se développa au gré d'un implacable impératif unitaire. Dans la presse républicaine, il n'était pas rare de trouver, au bas des manifestes, des listes visant à

¹²⁹⁴ CASSOU, Jean, « Andrée Viollis », *Vendredi*, 16/10/1936, p. 7.

¹²⁹⁵ ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t V, Madrid, Espasa-Calpa, 1991, p. 405.

l'exhaustivité et apportant des précisions quant à la profession des signataires, pour la plupart professeurs, hommes de sciences, artistes ou écrivains. Symboliquement réunis sur le papier, les divers corps devenaient alors l'incarnation d'une communauté militante délibérément envisagée dans son acception la plus large à laquelle il importait d'associer, outre des figures prestigieuses et influentes, le plus grand nombre possible d'intellectuels. L'analyse de la liste définitive¹²⁹⁶ des signataires de « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo¹²⁹⁷ » publié en mars 1938 s'avère pour nous particulièrement instructive et éclairante quant à cet impératif d'agrégation des individualités à la cause républicaine.

Au bas de cette déclaration figurent en effet les noms de quatre des Espagnoles de notre étude : María Teresa León, María Zambrano, Margarita Nelken et Rosa Chacel. Toutes s'y voient présentées comme « écrivain », ce qui, pour la troisième, tranche de façon nette avec les fonctions politiques d'ordinaire mentionnées pour la qualifier et met en évidence l'intérêt, pour les responsables républicains, de compter parmi leurs défenseurs ces personnalités aux multiples facettes. La présence de la dernière, qui avait fui un an auparavant à Paris avec son fils Carlos¹²⁹⁸, tend quant à elle à remettre en question son prétendu refus de contribuer à la propagande républicaine ou, tout du moins, nous renvoie aux propos de José Álvarez Lopera pour qui l'adhésion à un manifeste « se convertit [alors] en une espèce de patente de sécurité face à de possibles accusations¹²⁹⁹ ».

Cette stratégie, avérée dans le cas de bien des intellectuels initialement engagés dans la défense de la République¹³⁰⁰, ne peut être imputée à la grande majorité des Espagnoles et étrangères. L'adhésion à un texte collectif fut toujours envisagée par l'ensemble d'entre elles comme une occasion d'affirmer leur engagement contre les forces du fascisme mondial et, là encore, de se positionner au sein de la communauté intellectuelle internationale. Les déclarations auxquelles les unes et les autres apposèrent leur nom montrent qu'elles tournèrent le dos aux propos tièdes des groupes modérés¹³⁰¹ pour adhérer aux prises de

¹²⁹⁶ « Nuevas adhesiones al manifiesto de los intelectuales », *La Vanguardia*, 11/03/1938, p. 3.

¹²⁹⁷ « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo », *La Vanguardia*, 01/03/1938, p. 2.

¹²⁹⁸ « En fin, yo salí pronto de España, salí en el 37 – volvamos a la anécdota, con mi hijo que tenía siete años – »: CHACEL, Rosa, « María Teresa » dans *Obra Completa*, vol III *Artículos I*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 247.

¹²⁹⁹ « se convirtió en una especie de patente de seguridad personal frente a posibles acusaciones »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la Guerra Civil española*, vol. 1, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982, p. 112.

¹³⁰⁰ Nous pensons notamment ici à la défection de Gregorio Marañón, José Ortega y Gasset et Ramón Pérez de Ayala.

¹³⁰¹ Voir notamment la déclaration de Ramón Menéndez Pidal, Antonio Machado, Gregorio Marañón, Teófilo Hernando, Ramón Pérez de Ayala, Juan Ramón Jiménez, Gustavo Pittalunga, Juan de la Encina, Gonzalo R Lafora, Pío del Río Horta, Antonio Marichalar et José Ortega y Gasset publiée dans « Adhesiones », *Claridad* 31/07/1936, p. 7.

position les plus radicales et combatives. Le 31 juillet 1936 *La Voz* publia un texte charnière, le manifeste fondateur de la AIA. Rédigé par le poète José Bergamín, signé par plus de soixante intellectuels parmi lesquels figuraient notamment Rosa Chacel et María Zambrano et relayé dans les jours suivants par de nombreux organes de la presse républicaine et ouvrière¹³⁰², il marqua le début de l'utilisation des manifestes comme arme de persuasion. Cette déclaration d'intention aux accents de profession de foi des « écrivains, artistes, investigateurs scientifiques, hommes d'activité intellectuelle¹³⁰³ » espagnols, détermina la trame argumentaire autour de laquelle allait dès lors s'articuler le message de la communauté intellectuelle antifasciste, à savoir : l'union de tous les signataires contre un ennemi clairement identifié et sur la base de convictions démocratiques communes, la portée morale de leur soutien à la République, la légitimité du gouvernement attaqué, l'inconciliabilité des deux camps en présence et enfin, l'impérieuse nécessité de prendre part à la lutte et d'oeuvrer à la solidarité internationale. Ces axes furent par la suite systématiquement repris dans les principales déclarations collectives de la AIA dont la chronologie coïncida avec les étapes clés du conflit (la constitution de la Junte de Défense¹³⁰⁴, les bombardements massifs de la capitale¹³⁰⁵, la destruction de Guernica¹³⁰⁶, l'offensive nationaliste de l'hiver 1937¹³⁰⁷ ou encore les déclarations de Juan Negrín en mars 1938¹³⁰⁸). María Teresa León, María Zambrano ainsi que Margarita Nelken s'y associèrent plus ou moins régulièrement pour ainsi affirmer et réaffirmer leur adhésion inconditionnelle au gouvernement républicain, leur solidarité envers les combattants et les masses à l'arrière-garde et leur volonté de contribuer à l'effort de guerre. En mars 1938, elles affirmaient avec les cent trente huit autres signataires de « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo » :

En las escuelas, en las bibliotecas, en los estudios o en cualquier otro lugar que se nos asigne nos dedicaremos desde hoy con más ahínco al trabajo, seguros de que los demás trabajadores harán lo mismo en las fábricas y en los campos¹³⁰⁹.

¹³⁰² Voir notamment « Un manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas », *La Vanguardia*, 02/08/1936, p. 10; « Manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura », *Claridad*, 31/07/1936, p. 7.

¹³⁰³ « escritores, artistas, investigadores científicos, hombres de actividad intelectual »: « Manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura ».

¹³⁰⁴ « La Alianza de Intelectuales Antifascistas se ofrece a la Junta de Defensa de Madrid », *Mundo Obrero*, 10/10/1936, p. 3.

¹³⁰⁵ « Los bombardeos de Madrid y la Asociación Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura », *El Sol*, 05/12/1936, p. 1.

¹³⁰⁶ « La bárbara destrucción de la ciudad de Guernica. Protesta de la AIA », *Ahora*, 29/04/1937, p. 5.

¹³⁰⁷ « Manifiesto de la Alianza de Intelectuales », *El Mono Azul*, 09/12/1937, p. 169.

¹³⁰⁸ « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo », *La Vanguardia*, 01/03/1938, p. 2.

¹³⁰⁹ *Ibidem*.

Le poids des consignes gouvernementales ne fait aucun doute dans ce manifeste proche de l'acte d'allégeance et en totale concordance avec la déclaration « A los intelectuales de España¹³¹⁰ » que Miguel Hernández prononça à la même époque. L'un et l'autre reposaient sur une même conception du rôle de l'intellectuel dans le conflit, selon des modalités d'action propres à l'échelle nationale et internationale. Pour les signataires, l'opposition au fascisme à travers des textes collectifs était tant du ressort des « intellectuels de l'Espagne opprimée par le fascisme¹³¹¹ » que des « intellectuels de tous les pays¹³¹² ».

Cette double responsabilisation constitua l'un des piliers de l'entreprise de mobilisation par l'écrit des Espagnols qui parvinrent par ce biais à conserver une certaine autonomie vis-à-vis des responsables républicains. En insistant sur la dimension fraternelle de l'engagement intellectuel en faveur de la République et en mettant à profit l'abolition des distances par les médias, ils firent de leurs homologues étrangers les destinataires prioritaires d'un message certes conforme à la ligne fixée par les autorités mais auquel ils surent insuffler une dimension singulière, communautaire. En novembre 1936, dans un réquisitoire épique contre les attaques aériennes et la « pathologique cruauté des fascistes¹³¹³ », María Teresa León et onze autres membres éminents de la AIA¹³¹⁴ lancèrent « à ceux qui aiment la culture¹³¹⁵ » un appel qui devait sceller l'hégémonie des intellectuels sur la pratique pétitionnaire. Au-delà des hyperboles teintées de manichéisme et des clichés inhérents à toute entreprise de ce genre, les signataires parvinrent à trouver un équilibre qui explique, selon José Álvarez Lopera, l'impact de cette protestation :

Con prosa vivísima, de tonos épicos, estos hombres [...] lanzaron una tremenda requisitoria [...] Todos los ingredientes de la propaganda republicana estaban presentes en este manifiesto destinado a servir de modelo para los futuros y a proveer de argumentos a los servicios de información. Y sin embargo, su fuerza, la convicción que respira, su alto valor literario, lo convierten en algo que está, verdaderamente, por encima de la propaganda. En cierto sentido es el grito de un pueblo que no está dispuesto a morir¹³¹⁶.

¹³¹⁰ HERNÁNDEZ, Jesús, « A los Intelectuales de España: Discurso Pronunciado en el Pleno del CC Ampliado del Partido Comunista de España, celebrado en Valencia en los días 5, 6, 7 y 8 de Marzo de 1937 », [s.l.], Partido Comunista, 1937.

¹³¹¹ « los intelectuales de la España aherrojada por el fascismo »: « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo ».

¹³¹² « los intelectuales de todos los países »: *Ibidem*.

¹³¹³ « patológica crueldad de los fascistas »: « A los intelectuales del mundo entero », *El Mono Azul*, 19/11/1936, p. 96.

¹³¹⁴ Il s'agissait de José Bergamín, Manuel Altolaguirre, Luis Cernuda, Vicente Aleixandre, Miguel Hernández, Vicente Salas Viu, Rafael Dieste, León Felipe, Rafael Alberti, Emilio Prados et Arturo Serrano Plaja.

¹³¹⁵ « amantes de la cultura »: *Ibidem*.

¹³¹⁶ ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales*, vol 2..., *op. cit.*, p. 61.

C'étaient précisément cette émotion et cette humanité que les intellectuels étrangers devaient s'efforcer de relayer auprès de l'opinion publique de leurs pays respectifs. Conformément à ce dispositif, les femmes de notre étude impliquées dans cette campagne transfrontalière furent rapidement amenées à jouer un rôle essentiel : celui d'intermédiaires.

7.3.1.2 - Les intellectuelles européennes comme intermédiaires

Pour ce faire, elles s'appliquèrent, par des prises de position plus ou moins spontanées, à diffuser les déclarations des Espagnols et plus généralement, à favoriser le rayonnement international de la lutte engagée en Espagne contre les puissances totalitaires. Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, convaincues par leur amie espagnole Ramona Siles García¹³¹⁷ d'aider la République depuis l'Angleterre plutôt qu'en territoire républicain, délaissèrent quelque peu cette entreprise. D'autres contribuèrent, elles, avec une ardeur indéniable à la consolidation de cette entreprise collective, depuis leurs pays d'origine ou en Espagne même. Par leurs séjours réguliers en territoire républicain, la pertinence de leurs observations et l'indéfectibilité de leur soutien à la cause antifasciste, les étrangères les plus actives se firent dès les premiers mois de la guerre une place aux retombées considérables en termes de visibilité. A l'image d'une Margarita Nelken publiant, dès le mois d'août 1936, un extrait de la lettre de soutien qu'elle venait de recevoir de son ami, le Français Élie Faure¹³¹⁸, Andrée Viollis signalait en novembre 1938 dans *Ce Soir* avoir « reçu de nombreuses lettres exprimant non seulement pour l'Espagne républicaine la sympathie la plus profonde, mais suggérant des moyens de leur venir en aide¹³¹⁹ ». Sa connaissance de la question et son aura auprès du lectorat français l'avaient depuis longtemps catapultée au rang d'experte de la question espagnole, d'interface entre les masses républicaines et les citoyens français désireux de leur porter secours. Sans minimiser l'importance de cette contribution individuelle, il nous faut toutefois souligner que la journaliste contribua surtout à l'entreprise en tant que membre de collectifs de plus ou moins grande extension. Son attitude s'avérait en cela représentative d'un désir commun à l'ensemble de la communauté intellectuelle antifasciste mondiale. En réponse à l'appel lancé par les Espagnols, ses membres s'efforcèrent de faire bloc autour de la

¹³¹⁷ Dorset County Museum, STW's collection, MI5 File 69 : lettre de Valentine Ackland à Harry Pollit du 19/03/37.

¹³¹⁸ « Élie Faure y nosotros », *Claridad*, 04/08/1936, p. 3.

¹³¹⁹ VIOLLIS, Andrée, « Contre une paire de chaussures... voici des poulets et des lapins », *Ce Soir*, 25/11/1938, p. 7.

République. La prolifération de textes collectifs, pour beaucoup traduits et reproduits dans l'organe d'expression de la AIA, *El Mono Azul*, dans les deux premières années de la guerre¹³²⁰, nous fournit une preuve concrète de cette volonté unanime de ne jamais interpellier ou prendre position de façon autonome mais en créant toujours un effet de masse propice à la coopération.

Andrée Viollis fut convaincue de la nécessité d'un « appel à la conscience internationale¹³²¹ » dès son premier séjour en Espagne, s'engageant sur la voie de l'action collective à partir d'octobre 1936. Elle fut à cette période la seule femme à signer, en tant que membre du secrétariat de l'AIEDC, le manifeste « La culture en danger ». Dans celui-ci, treize des figures intellectuelles antifascistes les plus en vue alors présentes à Madrid enjoignaient aux écrivains du monde entier de prendre pleinement conscience du sens de la lutte du peuple espagnol et de se joindre aux voix inquiètes s'étant déjà élevées en Europe et en Amérique pour aider concrètement à son triomphe. Traduit en français, il fut publié dans le numéro de décembre 1936 de l'hebdomadaire littéraire *Commune*¹³²² où le précédait de quelques pages seulement la réponse d'environ 135 intellectuels français de gauche, la « Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne ». Parmi ceux-ci figurait Andrée Viollis, encore pénétrée de la tragique réalité de l'Espagne en guerre où elle espérait repartir au plus vite¹³²³. Pour l'occasion, elle délaissa sa casquette de grand reporter et d'instigatrice de l'appel, préférant s'unir à cette mise en garde contre « l'incertitude des esprits, le caractère tendancieux des informations et le secret des chancelleries » et dirigée « à l'opinion française et à la conscience universelle¹³²⁴ ». Cette adresse explicite à un destinataire élargi reposait sur un profond sentiment d'indignation face à l'attitude des démocraties européennes et plus particulièrement à la politique indécise de Léon Blum, en grande partie tributaire des décisions anglaises. Dans un dernier paragraphe proche de la mise au défi, les signataires demandaient au gouvernement du Front Populaire de respecter ses engagements internationaux en prenant acte de la rupture avérée du pacte de non-intervention et en prenant les mesures nécessaires au rétablissement des « relations commerciales avec un gouvernement ami ».

¹³²⁰ « Toda la inteligencia con nosotros », *El Mono Azul*, 27/08/1936, p. 6; « Adhesión de los escritores y artistas mexicanos », *El Mono Azul*, 01/10/1936, p. 2; « Carta de nuestros camaradas de Chile », *El Mono Azul*, 11/02/1937, p. 8; « Los escritores americanos con nuestro pueblo », *Mundo Obrero*, 06/1937, p. 3; « España y el pueblo y los intelectuales argentinos », *El Mono Azul*, 01/05/1937, p. 8; « La solidaridad de los escritores de los Estados Unidos con España », *El Mono Azul*, 01/07/1937, p. 1.

¹³²¹ VIOLLIS, Andrée, « La passion de Madrid », *Vendredi*, 20/11/1936, p. 3.

¹³²² « La culture en danger », *Commune*, 12/1936, p. 424-425.

¹³²³ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.227, lettre d'Andrée Viollis, 13/12/1936.

¹³²⁴ « Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », *Commune*, 12/1936, p. 389.

Les deux points essentiels de l'argumentaire développé par Andrée Viollis et ses homologues français au cours de la guerre se mêlent ici : l'indissociabilité entre éthique et politique et l'aspiration à se poser en hérauts de valeurs dont la France se proclamait, précisément, la garante historique. Avant même d'entreprendre cette action collective et à contre-courant, déjà, de la campagne déclenchée en France contre toute intervention en Espagne, la journaliste avait fait part, dans un entretien accordé à *El Sol* en octobre 1936, de son amertume à l'égard de nations européennes passives et aveugles aux tactiques cyniques des puissances totalitaires¹³²⁵. La solution viendrait selon elle davantage des hommes que des armes et elle affirmait avoir bon espoir que le peuple anglais fasse pression sur le gouvernement du conservateur Stanley Baldwin. La diplomatie et la réalité de la non-intervention définie par Fernando Schwartz comme « le triomphe absolu de la politique d'apaisement de la Grande Bretagne¹³²⁶ » devaient cependant l'emporter et contraindre Andrée Viollis à adopter une nouvelle stratégie de persuasion. Cette évolution est mise en évidence par le passage du ton rationnel et souvent offensif des premières déclarations auxquelles elle adhéra à celui plus émotionnel et même élégiaque de l'appel qu'elle lança en 1937 dans la préface de « La grande pitié des femmes et des enfants d'Espagne¹³²⁷ ». Ce fascicule d'une quinzaine de pages s'ouvre sur une déclaration manuscrite dont nous avons pu constater l'écho en Espagne et notamment dans l'organe d'expression du Secours Rouge International à Madrid, *Ayuda*¹³²⁸. Dans celle-ci, la journaliste se détourne des notions vertueuses et abstraites invoquées dans ses premiers appels à la mobilisation. Elle y dit sa douleur face aux cadavres d'enfants « couchés, glacés et sanglants sur les salles d'une morgue », son désarroi face aux populations civiles errant « sans paix et sans abri à travers leurs pays dévasté » et enfin, son impuissance à épargner aux survivants « cet autre assassinat : la misère¹³²⁹ ». Le témoignage personnel et l'émotion qu'il véhicule ne semblent toutefois plus suffire à Andrée Viollis. Elle s'efface bientôt pour permettre à la réalité espagnole de s'incarner sous les yeux du lecteur à travers une série de photographies percutantes. Scènes d'exode, décombres et portraits de cadavres d'enfants se succèdent sans répit jusqu'à un appel final, dactylographié cette fois où l'urgence de la situation n'a typographiquement d'égal que l'ampleur de la catastrophe :

¹³²⁵ « En los campos de España se está jugando en estos momentos la suerte de la democracia mundial », *El Sol*, 26/10/1936, p. 2.

¹³²⁶ « La no intervención, en conciencia, fue un absoluto triunfo de la política apaciguadora de la Gran Bretaña » : SCHWARTZ, Fernando, *op. cit.*, p. 255.

¹³²⁷ BDIC, O pièce 19.479: *La grande pitié des femmes et des enfants d'Espagne*, Paris, Secours International aux femmes et aux enfants républicains, 1937.

¹³²⁸ VIOLLIS, Andrée, [Déclaration], *Ayuda*, 11/09/1937, p. 1.

¹³²⁹ BDIC, O pièce 19.479: *La grande pitié des femmes et des enfants d'Espagne*, p. 1.

Dans tous les pays, certes, des organisations diverses viennent en aide à l'Espagne, mais jamais on ne fera **assez** pour parer à une misère grandissante.
Et jamais on ne fera **assez vite**¹³³⁰.

Ces ajustements successifs dans la teneur, les destinataires et le ton des déclarations d'Andrée Viollis fournissent de précieux renseignements sur l'évolution de son état d'esprit et confirment la primauté qu'elle accorda, dans les moments forts du conflit, à l'activité pétitionnaire.

7.3.1.3 - Les intellectuelles européennes comme instigatrices des manifestes

C'est là un trait commun à bien des intellectuelles européennes qui plus encore que s'associer aux discours de leurs communautés respectives et de la collectivité intellectuelle internationale y affermirent leur position au point, parfois, de se faire instigatrices des prises de position écrites.

Pour les Espagnoles les plus actives, cette affirmation ne prit jamais la forme d'une revendication d'auteure vis-à-vis d'un quelconque manifeste. Elle s'établit davantage par la régularité de leurs adhésions aux déclarations collectives dont le message concordait parfaitement avec celui de leurs diverses interventions orales. La complémentarité de l'oral et de l'écrit prouve que toute cette entreprise de mobilisation répondait à un seul et même souci d'efficacité et d'utilité à la cause. Leur attitude recoupait en cela les aspirations unitaires et fédératrices des autorités républicaines, une concordance qui ne manqua pas de donner prise aux accusations d'instrumentalisation colportées par la propagande ennemie. Les Espagnoles de notre étude semblent ne pas avoir prêté attention à ces dernières, de même qu'elles ignorèrent la campagne de détraction initiée dès l'été 1936 contre le « laisser-aller des intellectuels¹³³¹ ». L'activité pétitionnaire n'était pour elles qu'une des composantes du dense arsenal de moyens à leur disposition et dont elles s'efforcèrent, dans la mesure du possible, de faire usage.

Pour les intellectuelles anglaises et françaises, cette affirmation fut radicalisée par la passivité de leurs gouvernements et la polarisation de l'opinion publique de leurs pays

¹³³⁰ *Ibidem.*

¹³³¹ « La desidia de los intelectuales », *Solidaridad Obrera*, 01/08/1936, p. 2.

respectifs. D'un extrême à l'autre de la guerre, elles s'obstinèrent à fomenter la mobilisation générale et à refuser la défaite d'idéaux dont nous pouvons suivre les variations à travers les déclarations collectives qu'elles initièrent à partir de 1937. Face à la tournure des événements, Simone Weil et Nancy Cunard passèrent à cette époque du statut de collaboratrices à celui d'instigatrices. Dans le cas de la Française, ce processus se traduisit par la rédaction d'une série de manifestes pacifistes en lien avec la guerre d'Espagne et publiés à partir de janvier 1937 dans le *Bulletin du Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes* ou encore dans *Les Feuilles Libres de la Quinzaine*¹³³². « Pour la paix en Espagne », publié dans le numéro du 25 janvier de ce bimensuel dirigé par Léon Emery et Michel Alexandre, deux amis de la philosophe s'inspirait des réflexions de cette dernière et proclamait la nécessité de circonscrire les combats à l'Espagne, de voir « la guerre [vaincue] par la Paix¹³³³ ». Bien que non explicite, le rôle de Simone Weil ne faisait aucun doute dans un manifeste certes symptomatique du débat politique qui avait alors commencé à s'armer dans la presse de gauche au sujet des événements d'Espagne mais qui eut le mérite de maintenir la question espagnole au centre des attentions. Cette préoccupation se manifesta avec plus d'ardeur encore chez Nancy Cunard qui, au printemps suivant, entama les démarches qui aboutirent à la publication du pamphlet *Authors Take Sides on the Spanish War* [Les Auteurs Prennent Position dans la Guerre Espagnole]. Désireuse de contraindre chacun de ses homologues à se prononcer, elle se chargea de concevoir, rédiger et imprimer un « Questionnaire » qu'elle adressa aux plus éminents « poètes anglais, écossais, irlandais et gallois¹³³⁴ ». Bien que la critique se soit longtemps obstinée à présenter cette entreprise comme l'œuvre concertée du binôme Nancy Cunard – Pablo Neruda, cette paternité conjointe peut être remise en question. Dans son autobiographie, *Grand Man*, l'intellectuelle se montre par exemple plus que catégorique sur ce point, affirmant que « les événements d'Espagne s'emparèrent entièrement [d'elle] » et qu'elle trouva pertinent de « savoir ce que les écrivains en Angleterre pensaient de tout ça¹³³⁵ ». A l'inverse, Pablo Neruda ne revendiqua jamais la paternité de ce sondage à grande échelle¹³³⁶ et si son nom apparaît bien dans la liste des signataires, il y est entouré de

¹³³² Voir notamment le manifeste « Pour la paix en Espagne », inspiré de Simone Weil et publié dans *Les Feuilles Libres* le 25 janvier 1937 : CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *Les Français et la Guerre d'Espagne. Actes du Colloque de Perpignan des 28, 29 et 30 septembre 1989*, Perpignan, Centre de Recherche sur les Problèmes de la Frontière, 1990, p. 301.

¹³³³ *Ibidem*.

¹³³⁴ « poets of England, Scotland, Ireland, and Wales »: SPERBER, Murray A (éd), *And I remember Spain. A Spanish Civil War Anthology*, London, Hart-Davis MacGibbon, 1974, p. 204.

¹³³⁵ « the things of Spain took hold of me entirely [...] to find out writers in Britain felt about it all »: CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954, p. 107.

¹³³⁶ NERUDA, Pablo, *Confieso que he vivido*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1974, p. 172-173.

dix autres noms¹³³⁷. Tous demandaient expressément aux « plus sensibles instruments de la nation¹³³⁸ » de prendre position en répondant aux questions suivantes : « Êtes-vous pour, ou contre, le Gouvernement légal et le Peuple de l'Espagne républicaine ? Êtes-vous pour, ou contre, Franco et le Fascisme? ». Cette double alternative, dont nous soulignerons ici avec Stanley Weintraub la formulation orientée, traduisait la forte polarisation d'une communauté intellectuelle sur laquelle le conflit exerçait encore, un an après le soulèvement militaire, un puissant magnétisme. Les cent quarante huit réponses reçues, recensées et organisées par Nancy Cunard en constituèrent une nouvelle preuve. Parmi les auteurs interrogés et selon la classification déterminée par l'intellectuelle, cinq seulement étaient ouvertement favorables à Franco et seize se proclamaient neutres. Les cent vingt sept autres, à une écrasante majorité, s'unissaient au contraire dans un même élan de solidarité envers la République attaquée. Savamment orchestrée par Nancy Cunard, *Authors Take Sides* constitua en définitive un véritable plébiscite antifasciste que le nouvel éditeur de la *Left Review*, Randall Swingler, s'empressa de publier dans son journal à l'été puis sous la forme d'un fascicule indépendant au mois de novembre suivant. Bien qu'un grand mystère persiste quant au nombre de réponses volontairement écartées par l'intellectuelle et que de nombreuses voix s'élèvent pour remettre en question la pertinence et la légitimité de cette démarche au sein d'une collectivité géographiquement, politiquement et idéologiquement éloignée de la question débattue¹³³⁹, cette entreprise mérite, dans le cadre de notre étude, d'être étudiée avec attention.

Elle vient tout d'abord éclairer la personnalité de son instigatrice. Sa célérité à organiser les diverses réponses constituait selon nous le reflet de sa lucidité quant à l'urgence de la situation, de son degré d'engagement en faveur de la République et plus encore de sa capacité d'initiative et d'innovation. A cette occasion, Nancy Cunard se posa une fois encore en pionnière et en anticipatrice de tendance dans la mesure où *Authors Take Sides* fut le premier d'une longue série de questionnaires adressés en exclusivité aux intellectuels. Parmi ceux-ci nous retiendrons ici *Writers take sides*, publié en 1938 à New York et conçu par Donald Ogden Stewart, le président de la Ligue des Écrivains nord américains, comme un état des lieux des dispositions de la communauté intellectuelle américaine à l'égard du conflit espagnol, ou plus tardivement *Authors Take sides on Vietnam : Two Questions on the War in*

¹³³⁷ La liste des signataires publiée en juin 1937 à Paris comprenait, outre Nancy Cunard, les Français Louis Aragon, Jean Richard Bloch et Tristan Tzara, l'Américain d'origine anglaise W H Auden, les Espagnols José Bergamín et Ramón Sender, les Britanniques Brian Howard, Igor Montagu et Stephen Spender, l'Allemand Heinrich Mann, et le Chilien Pablo Neruda Voir SPERBER, Murray A, *op. cit.*, p. 203-207.

¹³³⁸ « most sensitive instruments of a nation »: WEINTRAUB, Stanley, *THE LAST GREAT CAUSE. The intellectuals and the Spanish Civil War*, London, WH Allen, 1968, p. 172.

¹³³⁹ SPERBER, Murray A, *op. cit.*, p. 201.

Vietnam Answered by the Authors of Several Nations (1967) et *Authors Take sides : Iraq and the Gulf War* (2004).

D'autre part, ce projet recouvre une portée symbolique considérable en termes de cohésion internationale et de dialogue. En procédant à cette enquête, Nancy Cunard scellait l'existence, entre les intellectuels antifascistes européens, d'une communauté de pensée et de représentation. Les déclarations des uns et des autres reflétaient une même conception de l'intellectuel, de sa fonction historique et de son rôle dans la guerre. Dans ce sens, il nous faut souligner les multiples points de convergence entre les propos de J Bonfante dans « El papel de los intelectuales », article publié en septembre 1936 dans *Ayuda*, et ceux exposés par l'intellectuelle dans sa propre contribution, résolument antifasciste et humaniste, à *Authors Take Sides*. L'un comme l'autre exposait une vision exigeante de l'intelligence comme force de vie et comme telle, indissociable de la cause antifasciste. Sans nul « besoin d'être socialiste, communiste ou républicain¹³⁴⁰ », l'intellectuel devait prendre parti pour le peuple et s'associer à lui dans une guerre où il n'était pas question de « politique mais de vie¹³⁴¹ ». Face à la dégénérescence de démocraties européennes impuissantes à tenir tête à Franco, il revenait aux membres de la communauté intellectuelle mondiale de se poser en acteurs du conflit et de porter haut les couleurs de la seule position tenable aux yeux de l'Anglaise : la défense de la République. A l'échelle nationale, cette prise de responsabilités avait trouvé dans le pamphlet une première concrétisation et favorisé l'émergence de liens nouveaux entre les grandes figures intellectuelles britanniques. Au nombre de celles-ci figuraient notamment Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner dont les « contribution[s] à *Authors Take Sides* fu[rent le] premier lien avec Nancy Cunard¹³⁴² » et les prémices d'un dialogue direct ou épistolaire durable autour de la question espagnole¹³⁴³. Parmi les quinze femmes favorables à la République, Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner se distinguaient par leur concision et leur détermination. La première affirmait se tenir « avec le Peuple et le Gouvernement d'Espagne [,] contre le fascisme toujours [,] contre la pensée confuse et la lâcheté [,] pour les qualités les plus importantes de l'artiste, la raison et le courage tenace¹³⁴⁴ ».

¹³⁴⁰ BONFANTE, J, « El papel de los intelectuales ».

¹³⁴¹ « España no es 'la política' sino la vida » : réponse de Nancy Cunard à *Authors Take Sides on the Spanish War*, traduite et citée dans JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 225.

¹³⁴² « A contribution to *Authors Take Sides* was [...] first link with Nancy Cunard »: voir FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986, p. 226.

¹³⁴³ Voir notamment les lettres de Sylvia Townsend Warner à Nancy Cunard des 28/04/1944, 13/03/1945 et 22/09/1945 dans TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, op. cit., p. 84, 89 et 90.

¹³⁴⁴ « I stand with the People and Government of Spain. Against Fascism always. Against confused thinking and cowardice. For the artist's most important qualities of reason and tenacious courage »: réponse de Valentine

La seconde se disait, elle aussi, contre le fascisme dont la tyrannie était à ses yeux « l'expression de l'envie ». Sans verser dans le sentimentalisme et sans chercher une quelconque légitimité dans leur connaissance directe de la question, toutes trois se posaient par là en chefs de file de la défense de la République, au sein de la communauté intellectuelle anglaise et conformément aux attentes de leurs homologues espagnols. De ceux-ci, elles avaient entendu l'appel et retenu la leçon comme tend à le prouver leur habileté à relayer, tout en se l'appropriant, l'essentiel de la trame argumentaire des déclarations collectives de la guerre des intellectuels espagnols. L'immoralité du fascisme, la légitimité démocratique du gouvernement républicain et la solidarité avec le peuple en armes sont condensées et transcendées dans ces prises de position aux accents de profession et de confession de foi antifasciste.

L'intervention des Espagnoles et des étrangères dans la campagne de mobilisation écrite orchestrée par les intellectuels antifascistes se caractérisa donc par sa double dimension. A l'échelle internationale, elle leur permit de se positionner comme intermédiaires entre les composantes d'une collectivité transfrontalière dont elles firent leurs codes et les pratiques. A l'échelle nationale, elle leur donna l'occasion de se faire ponctuellement chefs de file en poussant leurs pairs à se solidariser avec le peuple espagnol entré en résistance. Sur la base d'une conception commune et exigeante de l'intellectuel dans la guerre, elles orientèrent et articulèrent cette campagne autour de l'exaltation de valeurs spécifiques et souvent issues de « l'imagerie soviétique et de sa vision de l'histoire en marche¹³⁴⁵ ». La récurrence, dans les appels et les déclarations auxquels elles s'associèrent ou dont elles furent les instigatrices, de motifs tels que la foi en la victoire, la détermination, l'héroïsme des plus humbles ou la nécessité morale de s'unir à ces derniers pour faire barrage à la barbarie fasciste ne saurait toutefois nous permettre d'en conclure à leur instrumentalisation. Elle témoigne selon nous davantage de leur discernement quant à la sensibilité de leurs pairs et aux leviers à activer, dans le contexte précis de l'Europe des années 1936-1939, pour obtenir de ceux-ci qu'ils contribuent le plus efficacement possible à la défense de la République. Si elles contribuèrent à la diffusion et à la répercussion d'une partie du message des autorités républicaines, elles le firent après l'avoir assimilé et adapté à leurs destinataires.

Ackland à *Authors Take Sides on the Spanish War* dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the Civil War*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1986, p. 226.

¹³⁴⁵ MASPERO, François, *L'ombre d'une photographie, Gerda Taro*, Paris, Seuil, 2006, p. 121.

Elles ne se contentèrent toutefois pas de cet engagement essentiellement éthique aux retombées concrètes limitées. Riches de leur double condition d'intellectuelles et de femmes, elles se tournèrent bientôt, selon des modalités identiques mais dans une visée incontestablement plus pragmatique, vers la seconde communauté à laquelle elles appartenaient : la communauté féminine internationale.

7.3.2 - La lutte pour la survie

La communauté féminine compta parmi les principaux destinataires de l'entreprise de mobilisation par l'écrit des intellectuelles européennes. Analogue à celle qu'elles réalisèrent au sein de la communauté intellectuelle au sens où elle s'inscrivit tant à l'échelle nationale qu'internationale, celle-ci s'en distingua en revanche en termes de chronologie, d'argumentation, de visée et d'enjeu.

A l'exception de Margarita Nelken qui adressa bon nombre de ses chroniques publiées dans *Claridad* puis *Mundo Obrero* entre le 15 août 1936 et le 14 novembre 1937¹³⁴⁶ à ses compatriotes ou encore de María Teresa León qui fit de la mobilisation féminine le thème de son article paru le 19 novembre 1936, « A las mujeres españolas¹³⁴⁷ », l'intérêt de la grande majorité des Espagnoles et des étrangères pour ce collectif comme force à solliciter se manifesta avec une intensité croissante à partir de l'été 1937. Ce décalage temporel s'explique par le fait qu'à la différence de leurs appels spontanés à la communauté intellectuelle au nom d'idéaux et de principes universels et intemporels, leurs démarches auprès des femmes furent avant tout le fruit d'un double constat : l'aggravation des pénuries et l'impact de cette dernière sur le quotidien et les responsabilités des femmes espagnoles.

7.3.2 1 - Les pénuries : expérience ou simple constat ?

Présentes en Espagne de façon continue ou ponctuelle, toutes furent à cette époque les témoins de ce que les auteures de *La modernización de España* présentent comme l'un des versants de « l'altération de la vie quotidienne » pendant la guerre, à savoir

¹³⁴⁶ Nous nous basons, dans cette partie de notre travail de recherche, sur les 33 chroniques que Margarita Nelken publia dans *Claridad*, organe de presse socialiste, entre le 15 août et le 11 décembre 1936 puis sur ses 38 collaborations au quotidien communiste *Mundo Obrero* entre le 9 janvier et le 14 novembre 1937.

¹³⁴⁷ LEÓN, María Teresa, « A las mujeres españolas », *El Mono Azul*, 19/11/1936, p. 3-4.

el problema de la escasez y del encarecimiento de los alimentos, las dificultades para su consecución y abastecimiento, la especulación, y la vivencia del significado del hambre y de la falta de comida en muchas familias¹³⁴⁸.

La correspondance, les écrits de la guerre et les mémoires des Espagnoles et des étrangères regorgent d'allusions à ces bouleversements. Plus encore, ils rendent compte de l'inquiétude avec laquelle les unes et les autres assistèrent à cette époque à la raréfaction drastique de produits tels que le lait, le beurre, le fromage et la viande en conserve¹³⁴⁹, à l'apparition de pratiques comme le troc ou le « vieux système D¹³⁵⁰ » ou encore à la fermeture, faute d'approvisionnement, des boucheries, poissonneries, fruiteries, épiceries, soit de « tout ce qui constitue le nécessaire, l'indispensable de la nourriture¹³⁵¹ ». La récurrence de ces motifs et la minutie avec laquelle elles les déclinèrent viennent certes attester de la gravité de la situation mais nous permettent surtout de mesurer, *a posteriori*, la visée mobilisatrice du discours qu'elles élaborèrent alors.

Qu'elles en aient été les témoins ou les victimes directes, toutes firent de cet état de fait la base d'une vision laudative des populations républicaines. Les privations endurées éclairaient selon elles la résistance et la détermination de ces dernières. Lorsque, de retour de son second séjour en Espagne à l'été 1937, Valentine Ackland évoque le déjeuner de « nourriture typique » et servi sur « une table [...] ornée de couronnes de roses et de fleurs odorantes¹³⁵² » offert par le propriétaire de l'hôtel où elle avait résidé à Valence, il s'agit plus généralement pour elle de célébrer la générosité républicaine. De la même façon, dans une lettre du 27 juillet 1937, Sylvia Townsend Warner revient en détail sur la collation qui leur avait été offerte, dans un Madrid en guerre, « dans une grande salle où il avait une longue table recouverte de vin et de plats froids¹³⁵³ » et en souligne le caractère insolite pour mieux

¹³⁴⁸ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 245.

¹³⁴⁹ « Spain was beginning to feel the lack of certain foods: milk, butter, cheese and preserved meat »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York, Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 283. De la même façon, nous avons trouvé dans les journaux intimes de Valentine Ackland de nombreuses allusions à cette pénurie : Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/12: journal de Valentine Ackland, 1936.

¹³⁵⁰ VIOLLIS, Andrée, « Contre une paire de chaussures... voici des poules et des lapins ».

¹³⁵¹ VIOLLIS, Andrée, « Comment, à Barcelone, les femmes et les enfants trompent leur faim », *Ce Soir*, 24/11/1938, p. 5.

¹³⁵² « [...]typical food [...] wreathed with roses and sweet-smelling flowers » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily worker*, 21/07/1937, p. 7.

¹³⁵³ « into a great room where there was a long table spread with wine and dishes of cold snacks »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 47.

exalter la force psychologique de ses hôtes. Leur hospitalité et leur indifférence au chaos ambiant sont, selon elle, la preuve ultime de leur invulnérabilité, une approche romantique et idéaliste qui, outre confirmer la passion de l'intellectuelle pour la lutte du peuple espagnol, n'en donnait en définitive qu'une vision partielle et orientée. L'absence, dans son témoignage, de toute trace d'embarras ou de culpabilité pour avoir bénéficié de tels privilèges en constitue selon nous la preuve. Loin de considérer ce « traitement préférentiel¹³⁵⁴ » comme un point d'achoppement à la cohésion entre la communauté intellectuelle et les masses populaires, elle en tira un argument charnière. Pourtant, bien des exemples viennent mettre en évidence les avantages dont Espagnoles et étrangères bénéficièrent du fait de leur statut de personnalités publiques. Parmi eux, nous évoquerons ici l'attribution à Margarita Nelken d'une carte de rationnement datée du 29 mars 1938 et lui donnant droit à 500 grammes de tabac mensuels¹³⁵⁵, soit un produit de luxe dont les masses populaires étaient privées et qui amena à commettre, pendant la guerre, de « véritables folies¹³⁵⁶ ». De la même façon, les plaintes d'Ernestina de Champourcin concernant la dégradation de ses conditions de vie pendant la guerre sont rapidement nuancées par l'allusion à l'envoi, par des amis résidant en France, de « colis avec du thé, des biscuits ou du chocolat¹³⁵⁷ ». Rares sont celles qui, face au « choc¹³⁵⁸ » d'une famine n'épargnant aucune classe sociale, reconnurent alors être parmi les « heureux de ce monde¹³⁵⁹ ».

Toutes pourtant furent alors confrontées à la douloureuse vision de femmes faisant « la queue dès cinq heures du matin¹³⁶⁰ » pour tenter d'obtenir de la nourriture. Nouvel élément de l'espace urbain, la file d'attente en vint, pendant la guerre, à symboliser la lutte quotidienne pour la survie tout en conférant à la communauté féminine de nouvelles responsabilités. Propulsées « pourvoyeuses et responsables de la subsistance familiale¹³⁶¹ », les Espagnoles virent très rapidement leurs jours et leurs nuits rythmés par l'attente de la distribution de vivres et de denrées en tout genre. Ce spectacle ne manqua pas d'attirer l'attention des étrangères de passage à Madrid comme Andrée Viollis qui, la nuit de son arrivée, en février

¹³⁵⁴ « preferential treatment »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona. September-October 1936 », p. 14.

¹³⁵⁵ AHNMN, Legajo 3243/34: carte de rationnement pour du tabac, 1938.

¹³⁵⁶ VIOLLIS, Andrée, « Comment, à Barcelone, les femmes et les enfants trompent leur faim ».

¹³⁵⁷ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 14-15 et AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

¹³⁵⁸ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 406.

¹³⁵⁹ *Ibidem.*

¹³⁶⁰ « [...]hacer cola desde las cinco de la mañana »: CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 25.

¹³⁶¹ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 245.

1937, fut réveillée à quatre heures et demie par un inattendu « piaillage de volière ». Elle en découvrit bientôt l'origine : « une queue de cent mètres [composées de femmes] appuyées contre le mur, debout sous des châles d'où émergeait parfois le pâle petit visage d'un bébé ; [...] assises sur des pliants, ou même accroupies à même le trottoir sous de misérables couvertures¹³⁶² ». La scène dépeinte par la journaliste s'avère étrangement disciplinée quand on sait à quelle vitesse la file d'attente se mua pendant le conflit en espace de protestation féminine. Loin des pronostics défaitistes et des signes de désaffection à la République qui s'y manifestèrent alors de façon de plus en plus régulière, Andrée Viollis et d'autres étrangères telles que Valentine Ackland dans « Congress in Spain¹³⁶³ » s'appliquèrent à ériger la patience des Madrilènes en stoïcisme, en symbole d'abnégation et de résistance quotidienne au fascisme. En exaltant une réalité de l'arrière-garde bien mystérieuse pour l'opinion publique internationale, toutes se faisaient les actrices d'une campagne de mobilisation plus spécifiquement féminine et située aux confins de l'éthique et du pragmatique.

7.3.2.2 - Les femmes dans les appels des intellectuelles européennes

Rendues légitimes par leur connaissance des besoins, leur préoccupation notoire pour les classes populaires et leur statut de « femmes intellectuelles¹³⁶⁴ », Espagnoles et étrangères s'imposèrent rapidement, en marge de leurs homologues masculins cette fois, comme les protagonistes d'une campagne de mobilisation aux visées bien spécifiques. Démentant l'idée que « les individus qui [...] s'immiscèrent dans la guerre le firent en répondant non à ce qui se produisait véritablement en Espagne mais à ce qu'ils *pensaient* être en train de s'y passer¹³⁶⁵ », elles firent du double constat évoqué précédemment le point d'ancrage d'une entreprise à grande échelle et visant en priorité les femmes.

La mise en avant de Nancy Cunard et Andrée Viollis dans les numéros des 15 octobre et 5 novembre 1936¹³⁶⁶ de *Mujeres*, l'organe d'expression de l'AMA, et la publication dans

¹³⁶² VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Le Petit Parisien*, 02/04/1937, p. 5.

¹³⁶³ Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/3/6: « Congress in Spain ».

¹³⁶⁴ PRENANT, Lucie, « Le professeur Lucie Prenant parle aux femmes intellectuelles », *Les femmes dans l'action mondiale*, 09/1934, p. 8.

¹³⁶⁵ « [I]os individuos que [...] estuvieron inmiscuidos en la guerra lo hicieron respondiendo no a lo que de verdad sucedía en España, sino a los que ellos *pensaban* que estaba sucediendo »: SCHWARTZ, Fernando, *op. cit.*, p. 257.

¹³⁶⁶ CUNARD, Nancy, « Saludo a las mujeres antifascistas de España », *Mujeres*, 15/10/1936, p. 6 et VIOLLIS, Andrée, « El puntapié dado en Londres a la verdad es una cosa monstruosa, dice Andrée Viollis », *Mujeres*, 05/11/1936, p. 3.

Les Femmes dans l'action mondiale du 20 février 1937 de l'appel de Margarita Nelken à ses « sœurs du monde entier¹³⁶⁷ » tendent à en prouver le caractère transfrontalier. C'est toutefois essentiellement dans leurs pays d'origine respectifs que toutes concentrèrent leur action. Celle-ci consista en une série d'appels à la solidarité dans lesquels beaucoup s'impliquèrent avec une intensité croissante à partir de l'été 1937 et dont elles contribuèrent à préciser les objectifs.

Suite à leur second séjour en Espagne, Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner firent dans ce sens de l'approvisionnement en savon une priorité. Après s'être chargées, lors de leur passage à Paris, d'organiser le transfert de savon depuis Marseille jusqu'à Madrid, elles se hâtèrent, peu après leur retour à Dorchester, de sensibiliser au problème de l'hygiène les femmes de lettres de leur connaissance. Elles initièrent auprès d'elles une collecte de fonds visant à palier la « très sérieuse » pénurie de savon que Sylvia Townsend Warner comparait dans une lettre du 17 juillet 1937, soit le lendemain même de son retour dans le Dorset¹³⁶⁸, à un « danger pour la santé publique¹³⁶⁹ ». Exceptionnelle au sens où elle fut la seule exclusivement adressée aux « femmes écrivains¹³⁷⁰ » et en dépit de son succès relatif¹³⁷¹, cette campagne vint sceller l'idée, largement répandue entre les intellectuelles européennes, d'une sensibilité particulière des femmes face aux problèmes cruciaux de l'alimentation, de la santé et de l'hygiène. Soit autant de préoccupations traditionnellement considérées comme prosaïques et de moindre noblesse mais qui revêtirent, du fait des circonstances, une importance capitale et une valeur symbolique.

Cette « tendance à la reconsidération des femmes et de leur rôle social¹³⁷² » explique pourquoi Espagnoles et étrangères eurent également recours à la résistance des républicains dans leurs sollicitations à l'ensemble de la communauté antifasciste internationale. En d'autres termes, les « héroïnes¹³⁷³ » de l'arrière-garde étaient selon elles à même de toucher les hommes autant que les femmes. Les témoignages et cas individuels acquirent dès lors une importance inédite comme l'indique la collecte de fonds orchestrée par Nancy Cunard peu

¹³⁶⁷ « Appel des femmes Espagnoles à leurs soeurs du monde entier », *Les Femmes dans l'action mondiale*, 20/02/1937, p. 16.

¹³⁶⁸ Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937. A la date du 16 juillet, il est écrit « Home again ! ».

¹³⁶⁹ « very serious », « danger to public health »: Dorset County Museum, STW's collection, Q cupboard front M: lettre de Sylvia Townsend Warner à la romancière et poète écossaise Naomi Mitchison du 17/07/1937.

¹³⁷⁰ « women writers »: *Ibidem*.

¹³⁷¹ Dorset County Museum, STW's collection, MI5 File 64: « Soap for Spain. List of contributions ».

¹³⁷² « tendencia hacia la reconsideración de las mujeres y de su papel social »: NASH, Mary, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008, p. 148.

¹³⁷³ NELKEN, Margarita, « Nuestras compañeras de Barcelona », *Mundo Obrero*, 13/05/1937, p. 4; VIOLLIS, Andrée, « L'héroïsme des femmes espagnoles », *Ce Soir*, 22/11/1938, p. 3.

après son troisième et avant dernier séjour en Espagne. Celle-ci dut une bonne part de son succès à la place que lui firent dans leurs pages les rédacteurs de journaux sensibles à la question espagnole et auxquels l'intellectuelle avait collaboré ou collaborait encore tels le *News Chronicle*, le *Daily Herald* ou encore le *Manchester Guardian*. Ce dernier, considéré comme l'organe de presse de référence de l'*intelligentsia* britannique, contribua largement à la publicité et à la diffusion de l'appel à la mobilisation orchestré de part en part par Nancy Cunard encore pénétrée des douleurs du peuple espagnol. Dans les « Lettres à l'éditeur » qu'elle y publia entre septembre et novembre 1938, les scènes tragiques auxquelles elle avait assisté en Espagne occupent une place centrale et plus particulièrement encore, sa rencontre avec María Eygurguiagiara. Tant dans « Barcelona Air raids », publié le 28 septembre que dans « How to Send Parcels of Food », publié le 26 novembre, elle fait de ses contacts avec cette Basque, mère de deux enfants, rencontrée le 16 février précédent dans les ruines du marché aux poissons de la Barceloneta, le point de départ d'une campagne de grande envergure. Dans ces deux appels, Nancy Cunard ne veut être qu'un « témoin oculaire¹³⁷⁴ ». Tous les projecteurs sont braqués sur María. Dans le premier, rédigé à Barcelone, cette dernière est caractérisée par son combat quotidien pour obtenir un peu de « pain et de raisin¹³⁷⁵ ». Dans le second, elle est présente à travers une lettre dans laquelle elle expose à l'intellectuelle son angoisse face au manque de vivres et à l'indifférence générale. Après avoir sollicité « quelques haricots, petits pois, ou quoi que ce soit », elle conclut, désespérée : « Il n'y a rien à manger, nous n'avons rien à nous mettre sous la dent¹³⁷⁶ ». En délaissant le récit purement factuel pour adopter la perspective de María, Nancy Cunard veut provoquer le lecteur. Et le mettre face à ses responsabilités. Dans le premier appel, tout n'est que reconnaissance envers les peuples français et anglais pour la nourriture reçue. Dans le second, les remerciements disparaissent pour laisser place à l'incompréhension face à l'indifférence et à l'abandon des démocraties occidentales. Le cas individuel ne vaut par conséquent que par sa portée universelle et dans le dispositif mobilisateur de Nancy Cunard, María Eygurguiagiara constitue en définitive le reflet à moindre échelle de l'essence humaine, dans tous ses états et surtout dans la situation la pire qui soit : la guerre. Nous en tenons pour preuve ultime le glissement qui s'opère logiquement sous la plume de l'intellectuelle vers les douze millions

¹³⁷⁴ « Eye-Witness » : CUNARD, Nancy, « Barcelona Air-raids », *The Manchester Guardian*, 28/09/1938, p. 18.

¹³⁷⁵ « Bread and grapes » : *Ibidem*.

¹³⁷⁶ « a few beans, peas, or something. There is nothing to eat; we have nothing to put in our mouths » : *Ibid*.

de personnes qui se trouvaient alors, selon ses informations¹³⁷⁷, en territoire républicain et pour lesquelles elles réclament à ses lecteurs des pounds, shillings et pences. A la dimension informative de ses appels – elle s’attarde par exemple sur sa visite à l’*Hospital Clínico* du 16 septembre, sur le nombre, l’âge et le sexe des victimes –, elle mêle par ce procédé synecdotique une charge émotionnelle seule à même, selon elle, d’interpeller le lecteur. Elle estime dès lors que celui-ci ne peut définitivement plus feindre d’ignorer la gravité de la situation et attend de lui qu’il manifeste à l’égard de la République un soutien érigé en devoir humaniste et éthique.

7.3.2.3 - Les intellectuelles européennes dans leurs appels aux femmes

Toutes les entreprises des intellectuelles européennes dans le domaine de la mobilisation à des fins concrètes présentent une double visée, informative et persuasive. De leur capacité à palier le manque de connaissances de l’opinion publique internationale dépendait le succès de leurs diverses campagnes de solidarité. C’est pourquoi toutes apportèrent un soin particulier à leur exposition de la situation.

Des onze articles du reportage « Barcelone la douloureuse » publié par Andrée Viollis dans *Ce Soir* entre le 5 et le 25 novembre 1938, six se centrent sur le problème de la pénurie alimentaire et ses ravages parmi les populations civiles. A grand renfort de données chiffrées, de témoignages édifiants et de mises en perspective des situations française et espagnole, la journaliste s’acharne à mettre son lecteur face à l’« angoissante question de l’alimentation¹³⁷⁸ », à lui ouvrir les yeux sur « toute l’horreur de la tragédie¹³⁷⁹ ». A la vision d’une défense de la République comme devoir éthique se substituent dans ce sens des considérations plus élémentaires et articulées autour de la survie des masses républicaines. Celle-ci préoccupait alors depuis de longs mois la journaliste qui, en 1937, identifiait déjà dans « La grande pitié des femmes et des enfants d’Espagne¹³⁸⁰ », une menace infiniment plus insidieuse que les bombardements fascistes : la famine. A grand renfort de clichés de ruines et de civils effrayés et désespérés, elle s’efforçait d’exposer la réalité crue de la guerre

¹³⁷⁷ Elle précise que parmi celles-ci se trouvaient trois ou quatre millions de réfugiés. Selon Hugh Thomas la seule ville de Barcelone abritait alors un million d’entre eux, en plus de la population normale. THOMAS, Hugh, *La guerre d’Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 661

¹³⁷⁸ VIOLLIS, Andrée, « Comment, à Barcelone, les femmes et les enfants trompent leur faim », *Ce Soir*, 24/11/1938, p. 5.

¹³⁷⁹ VIOLLIS, Andrée, « Un petit pain gros comme trois noix », *Ce Soir*, 6/11/1938, p. 1.

¹³⁸⁰ BDIC, O pièce 19479, *La grande pitié des femmes et des enfants d’Espagne*.

d'Espagne aux lecteurs. Aucune indication ne figure dans le fascicule quant au sexe de ces derniers. Néanmoins, en se centrant sur ce qui devint, avec le conflit, une « fonction supplémentaire du travail domestique¹³⁸¹ », elle proclamait implicitement la réceptivité particulière de femmes élevées au rang de mères sociales face à des questions domestiques et quotidiennes.

Au vu de l'accueil réservé par leurs concitoyennes respectives aux démarches des intellectuelles étrangères, nous pouvons affirmer que cette idée ne manquait pas de fondement. Pour en revenir à l'appel lancé par Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland en vue d'assurer l'approvisionnement en savon des masses républicaines, une note significative de Vita Sackville-West (1892-1962) vient éclairer les nombreuses contributions. La poétesse et romancière anglaise y avoue avoir découvert avec amusement la nouvelle d'un manque de savon qu'elle « pensai[t] chronique et pas uniquement dû à la guerre¹³⁸² ». La candeur de cette réponse révèle à notre sens la méconnaissance de la situation espagnole par l'opinion publique anglaise et plus largement européenne. A l'exception des ouvrières textiles de l'usine Trehgornaia de Moscou dont Agnia Barto affirme qu'elles organisèrent de façon précoce une collecte de fonds¹³⁸³, la première tâche des intellectuelles résidant à l'étranger fut de venir à bout de l'ignorance et de la réticence des leurs compatriotes.

Elles bénéficièrent pour ce faire des efforts faits dans ce sens par les associations féminines. Le 20 février 1937, un numéro spécial de l'organe d'expression de la section française du Comité mondial des femmes contre la Guerre et le Fascisme, *Les Femmes dans l'action mondiale*, reproduisait « L'appel des femmes espagnoles à leurs sœurs du monde entier¹³⁸⁴ ». Tout comme les onze autres signataires de cette pétition¹³⁸⁵, Margarita Nelken en appelait à la solidarité « contre la barbarie [, des] femmes et [des] mères du monde civilisé¹³⁸⁶ ». Nous noterons ici la contiguïté établie entre une féminité et une maternité

¹³⁸¹ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 245.

¹³⁸² « [...] thought the Spanish need for soap was chronic, and not just due to the war »: voir HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 171.

¹³⁸³ KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 869.

¹³⁸⁴ « Appel des femmes espagnoles à leurs sœurs du monde entier », *Les Femmes dans l'action mondiale*, 20/02/1937, p. 16.

¹³⁸⁵ La liste des signataires se composait, outre Margarita Nelken, de Federica Montseny (ministre de la Santé), Dolores Ibárruri (députée communiste), Amalia de Albornoz (épouse d'Álvaro de Albornoz), Rosario Arniches (épouse de José Bergamín), Manuela Ballester de Renau (femme du directeur général des Beaux Arts), Libertad Blasco Ibañez (fille de l'écrivain Vicente Blasco Ibañez), María Martos de Baeza (épouse de l'écrivain Ricardo Baeza), María Villen (directrice de l'Ecole normale de Valence), Mercedes Maestre (sous secrétaire à la Santé), Hilde Karl (épouse du directeur du Conservatoire de Valence) et Magdalena Marzal (secrétaire de la AIEDC) : *Ibidem*.

¹³⁸⁶ *Ibid.*

rassemblées sous la bannière de l'activisme antifascisme. Adroit et renforcé par les circonstances de la guerre, ce maniement fait d'une fonction maternelle comme « poste de combat¹³⁸⁷ » renvoyait au discours unitaire de bien des organisations féminines engagées dans l'effort de guerre et parmi lesquelles il nous faut également distinguer la section espagnole de l'organisation, l'AMA, qui orchestra une campagne de mobilisation à laquelle s'associèrent bon nombre des intellectuelles espagnoles. En novembre 1938, alors qu'allait commencer le troisième hiver d'une guerre qu'elles qualifient de « cruelle et sans pitié¹³⁸⁸ », Isabel Oyarzábal de Palencia, Margarita Nelken, María Zambrano, María Teresa León et Ernestina de Champourcin réunirent leurs noms au bas d'un manifeste aux « femmes du monde entier ». Sur un ton grandiloquent et emphatique, elles en appelaient aux « mères et femmes du monde¹³⁸⁹ », leur exhortant d'écouter leur « cœur de mère ». Elles tentaient par là de contourner l'indifférence parfois proche du mépris alors largement répandu parmi leurs destinataires pour une Espagne considérée comme « le coin le plus méridional d'Europe¹³⁹⁰ ». La nationalité, l'orientation politique et le degré de politisation n'avaient cette fois rien à voir avec la mobilisation en faveur des jeunes victimes de la faim. Celle-ci était élevée au rang de torture quotidienne et ne pouvait, comme telle, qu'être combattue par des Européennes en définitive renvoyées à leur condition la plus élémentaire.

Cette vision réductrice peut surprendre de la part de femmes dont nous avons vu l'engagement, dans les années d'avant-guerre, en faveur de l'émancipation féminine. Pour en prendre la pleine mesure, il convient de la resituer dans son contexte. Elle s'avère dès lors riches d'enseignements.

Tout d'abord, elle constitue une nouvelle fois un précieux indicateur de la prépondérance accordée par les intellectuelles à la cause antifasciste. Reléguant au second plan leurs chevaux de bataille antérieurs, elle les amena, au plus fort de la crise alimentaire, à se muer en d'authentiques propagandistes. Si, dans leurs déclarations aux femmes espagnoles, elles eurent le plus fréquemment recours à des propos élogieux et admiratifs, elles surent également se montrer véhémentes et agressives. Dans ses chroniques publiées dans *Mundo Obrero* en janvier 1937, soit au moment de la campagne gouvernementale « Sauver les

¹³⁸⁷ NELKEN, Margarita, « Cada uno en su puesto de combate o sea en el puesto en que más útil ha de ser », *Claridad*, 03/10/1936, p. 3.

¹³⁸⁸ « Manifiesto de las mujeres de España a las mujeres del mundo entero », *La Vanguardia*, 17/11/1938, p. 4.

¹³⁸⁹ « ¡Madres y mujeres del mundo! »: *Ibidem*.

¹³⁹⁰ « el rincón más meridional de Europa »: AMAE, R-1785, Exp.13: annexe à la dépêche du 14/12/1938 par Isabel Oyarzábal de Palencia: « Tranquilidad y disciplina frente a un nuevo invierno de guerra », p. 1.

enfants¹³⁹¹ », Margarita Nelken oscille par exemple constamment entre démagogie et rudolement. A l'empathie, elle préfère parfois la véhémence et a alors recours à une représentation aussi essentialiste que percutante de la femme comme « *hembra*¹³⁹² »

Ensuite, elle nous permet de postuler que l'intervention des Espagnoles en lien avec les problèmes d'approvisionnement et de subsistance ne constituèrent pas uniquement l'expression d'un sentiment de compassion mais bien une forme d'exutoire. Elles rejoignaient en cela les étrangères qui, s'inscrivant ou non dans les canaux collectifs des organisations féminines, contribuèrent de façon considérable à la survie des populations républicaines. Lors de son dernier séjour en Espagne, en septembre 1936, Clara Malraux participa, comme déléguée du Comité Mondial des Femmes contre la Guerre et le Fascisme, à une distribution de lait, « denrée précieuse¹³⁹³ », aux jeunes générations madrilènes. Un mois auparavant, Andrée Viollis avait à la fois orchestré et ouvert par un don de 100 francs l'appel lancé aux lecteurs de *Vendredi* en vue de couvrir les frais engagés dans l'envoi, en Espagne d'« un camion chargé de matériel sanitaire, de sucre, de farine et de lait condensé¹³⁹⁴ ». L'opération remporta un franc succès. Le 4 septembre suivant, la somme totale des contributions s'élevait à 54 072 francs et en décembre, la journaliste se trouvait encore, comme elle l'écrivit à son amie Harlor, « accablée de charges [...] et de demandes de souscriptions et de cotisations de tous les côtés¹³⁹⁵ ». Nancy Cunard se souvient, elle, être revenue en octobre 1938 « sans un penny et pauvrement vêtue car [elle] avait estimé de son devoir de laisser le plus de choses possible aux populations [barcelonaises] expulsées par les bombes¹³⁹⁶ ». Et enfin, une lettre de janvier 1939 fait état des nombreuses « nécessités de base¹³⁹⁷ » envoyées par Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland à celle qui avait été, à Barcelone, leur cuisinière, Asunción.

Cette persévérance et ce « droit de suivi » appliqué par les intellectuelles dans le domaine de l'approvisionnement des populations républicaines témoigne à notre sens de l'acharnement mis par les ennemis de la République à la briser par la faim. L'importance

¹³⁹¹ « Salvar a los niños »: BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 24.

¹³⁹² Nous avons consacré un article à cette question : « De la 'hembra que no reflexiona' a la heroína antifascista : las mujeres en los escritos de la guerra de España de Margarita Nelken », *Historia Actual OnLine*, Asociación de Historia Actual, Universidad de Cádiz, N°24, 2011, p. 201-205.

¹³⁹³ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 136.

¹³⁹⁴ « Vive l'Espagne ! », *Vendredi*, 07/08/1936, p. 7.

¹³⁹⁵ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 20/12/1936.

¹³⁹⁶ « [...] without a penny [...], and scantily clothed, having felt I must leave everything possible to bombed out people in Barcelona »: CUNARD, Nancy, *Grand Man...*, *op. cit.*, p. 156.

¹³⁹⁷ « basic necessities »: voir MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 94.

acquise par les denrées pendant la guerre conduisit Espagnoles et étrangères à faire de ce motif une arme dans la guerre des mots qui s'enclencha alors. Contraintes de revenir, à des fins de persuasion évidentes, aux fondements de la – et de leur – féminité, elles jouèrent un rôle essentiel dans la réactualisation constante, à l'esprit de leurs communautés nationales respectives, de la douloureuse réalité espagnole. Comme l'ensemble de leur action dans le domaine de la mobilisation par l'écrit, leurs appels dans ce sens reflètent une double inscription communautaire qu'elles s'efforcèrent de mettre à profit. Au-delà de la perméabilité aux vicissitudes et aux impératifs de la guerre, nous insisterons par conséquent sur l'adaptabilité de leurs discours à leurs destinataires. En tant que membres de la communauté intellectuelle antifasciste internationale, elles ne cherchèrent pas à se distinguer mais, usant des pratiques et des codes de l'époque, en appelèrent leurs homologues à une mobilisation érigée en devoir éthique. En tant que membres de la communauté féminine, elles optèrent pour une stratégie plus complexe et aux retombées concrètes plus évidentes. Gouvernées à parts égales par leur souci d'efficacité et la passion qu'Espagnoles et étrangères nourrissaient pour la cause, leurs interventions témoignent d'une exigence vis-à-vis de leurs destinataires et vis-à-vis d'elles-mêmes. Elles évitent dans ce sens l'écueil de la propagande pure pour tenter d'atteindre un impératif de persuasion et de mobilisation rendu nécessaire par l'attitude des démocraties européennes.

7.4 - L'action diplomatique

L'implication des intellectuelles dans ces campagnes de mobilisation antifasciste à l'échelle nationale et internationale répondait à une situation intolérable à leurs yeux : la passivité des démocraties européennes. La signature du pacte de non-intervention en août 1936 avait scellé, à leurs yeux, l'abandon de la République espagnole à son sort. Dans leurs déclarations orales et écrites, elles prirent dans ce sens régulièrement pour cible les signataires d'un accord qu'elles ne cessèrent de dénoncer. Plus encore, ne peut-on pas voir dans leur incursion dans le domaine de la politique extérieure, univers jusqu'alors réservé aux hommes, un signe plus fragrant encore de leur opposition indignée au traité ? Et dans ce sens, ne peut-on pas considérer leurs tentatives de mobilisation auprès des intellectuels et des masses comme la mise en évidence de leur incapacité à peser dans les sphères dirigeantes et supranationales ?

7.4.1 - Le pacte de non-intervention

La portée internationale de la guerre d'Espagne et ses conséquences dans l'histoire européenne ont donné lieu à une historiographie déjà dense¹³⁹⁸. Dès les premiers mois du conflit, elles s'imposèrent à l'ensemble des Espagnoles et étrangères. Convaincues d'avoir « un ennemi commun¹³⁹⁹ » et d'être en présence du « premier acte d'une nouvelle grande guerre [...] point officiellement déclarée¹⁴⁰⁰ », elles eurent à cœur d'inscrire le conflit dans le contexte de l'Europe des années 1936-1939 et d'en souligner la portée en termes de politique générale et de juridiction internationale.

7.4.1.1 - Un conflit européen

Tout en accordant la primauté aux événements d'Espagne, elles s'efforcèrent toujours de les poser en vitrine d'une montée des périls généralisée et indifférente à la notion de frontière. Elles viennent en cela invalider l'idée de Fernando Schwartz qui, dans *La internacionalización de la guerra civil española*, présente cette attitude comme le monopole des Espagnols :

Y los españoles, lejos de intentar que su conflicto se detuviera en los Pirineos, involucraron en él a todos, abriendo las entrañas de su tragedia a la conciencia del mundo, obligando bruscamente a una generación entera a volver sus ojos sobre un país que hasta entonces era conocido por poco más que tipismo y una larga historia que al resto de los europeos se les antojaba algo tenebrosa¹⁴⁰¹.

La distinction établie par F. Schwartz selon le seul critère de la nationalité ne peut en rien s'appliquer aux femmes de notre étude. Loin de se retrancher derrière leurs origines respectives, toutes se posèrent en victimes potentielles et surtout, en opposantes à un fascisme synonyme de « suppression de liberté en général et de la liberté de conscience en

¹³⁹⁸ Voir notamment THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985; SCHWARTZ, Fernando, *La internacionalización de la guerra civil española. Julio de 1936 - marzo de 1937*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971; PAYNE, Stanley, *La revolución y la guerra civil española*, Madrid, Júcar, 1979 ; BROUÉ, Pierre et TÉMIME, Émile, *La Révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

¹³⁹⁹ « un mismo enemigo » : NELKEN, Margarita, « Porque tenemos un mismo enemigo ».

¹⁴⁰⁰ VIOLLIS, Andrée, « Déclaration de Manuel Azaña », *Le Petit Parisien*, 08/10/1936, p. 3.

¹⁴⁰¹ SCHWARTZ, Fernando, *op. cit.*, p. 36-37.

particulier¹⁴⁰² ». Cette condition constitua pour toutes un nouveau trait définitoire, identitaire. Et elle les amena à s'engager en faveur d'une « Espagne [...] universelle, feu qui peut transformer le monde, la bassesse du monde¹⁴⁰³ ». Ce commentaire de María Zambrano dans sa lettre à Rafael Dieste de novembre 1937 nous renvoie à la dimension éthique de leur action et à l'idée récurrente dans leurs appels à la mobilisation d'un engagement antifasciste comme impératif moral. Cet engagement constitua, trois ans durant, la référence à l'aune de laquelle elles examinèrent une Europe dont l'avenir était, selon elles, « en jeu sur les champs de bataille espagnols¹⁴⁰⁴ ».

Les Espagnoles, parce qu'elles en étaient chaque jour témoins et parties prenantes, se consacrèrent au conflit dans l'immense majorité de leurs déclarations. Les étrangères en revanche l'envisagèrent rapidement comme une des composantes du dispositif antifasciste. Tout comme Simone Weil et Andrée Viollis l'associèrent, en 1936 et 1938 respectivement, à la Tchécoslovaquie¹⁴⁰⁵, Nancy Cunard fit de l'Espagne la porte d'entrée vers l'actualité mondiale. En d'autres termes, il devint pour elle « l'épicentre d[un] tourbillon¹⁴⁰⁶ » qui l'amena, en mars 1938, à prêter attention à l'Autriche¹⁴⁰⁷ puis à Tunis où elle se rendit en avril 1938 pour réaliser un reportage sur « les ravages du colonialisme¹⁴⁰⁸ ». Ces incursions dans l'actualité internationale ne constituaient toutefois pas la marque d'un désintérêt pour la question espagnole à laquelle l'Anglaise se consacra à nouveau exclusivement en février 1939. Elle publia alors dans le *Manchester Guardian* une série d'articles sur les réfugiés républicains dans les camps du Sud de la France et sur la neutralité des autorités, attitude qui ne servait selon elle qu'à dissimuler l'indulgence de la France à l'égard des vainqueurs. Faut-il voir dans ce « retour à l'Espagne » un acharnement vain ? Ou au contraire un signe de la lucidité de l'ensemble des femmes de notre étude quant à l'identité des véritables acteurs du conflit : les gouvernements européens ?

¹⁴⁰² « supresión de libertad en general, y de libertad de conciencia en particular » : *Ibidem*.

¹⁴⁰³ « España [...] universal, fuego que puede convertir el mundo, la ruindad del mundo » : ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 169.

¹⁴⁰⁴ « En los campos de España se está jugando en estos momentos la suerte de la democracia mundial », *El Sol*, 26/10/1936, p. 2.

¹⁴⁰⁵ WEIL, Simone, « La politique de neutralité et l'assistance mutuelle » dans PÉTREMENT, Simone, *La vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1997, p. 399 et VIOLLIS, Andrée, « Un petit pain gros comme trois noix ».

¹⁴⁰⁶ « right in the vortex » : CUNARD, Nancy, *Grand Man...*, *op. cit.*, p. 111.

¹⁴⁰⁷ « that month it was Austria » : *Idem*, p. 110.

¹⁴⁰⁸ « los desastres del colonialismo » : GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, Circe Ediciones, 2008, p. 315.

7.4.1.2 - La responsabilité des démocraties européennes

Pour les Espagnoles et les étrangères, la signature du pacte de non-intervention en août 1936 ne vint que confirmer le fait que le sort de la République ne se jouait pas fondamentalement en Espagne. Sous la pression d'un gouvernement anglais désireux d'isoler le conflit et malgré les intentions initiales de la France du Front Populaire, un accord fut rapidement conclu entre les puissances européennes. Sacrifiant la République à l'autel de l'ordre et de la paix internationale, la quasi-totalité d'entre elles adhèrent au projet de non-intervention. Présenté par la France dès le 3 août, il eut pour principale conséquence l'imposition d'un embargo unilatéral supposé mettre fin à tout « commerce de matériel de guerre ou aéronautique¹⁴⁰⁹ » entre les signataires et les belligérants. Alors qu'elles tenaient pour acquis le soutien des « grandes démocraties soeurs de l'Europe occidentale et orientale¹⁴¹⁰ », Espagnoles et étrangères prirent alors conscience des difficultés qui attendaient les défenseurs de la République et du fossé qui les séparait des dirigeants européens ne voyant dans la lutte en cours que leurs propres projets. « [C]eux de la non-intervention, certains interventionnistes et d'autres ennemis de l'Espagne¹⁴¹¹ » devinrent dès lors la cible de leurs attaques et l'action de ces derniers une « honte pour tous les peuples qui se réclament de la liberté!¹⁴¹² ». Nous retrouvons ici la dimension éthique de l'entreprise de mobilisation des intellectuelles, agrémentée cette fois d'une virulence proportionnelle à leur amertume et à leur indignation. Leurs correspondances, leurs écrits et leurs souvenirs de la guerre regorgent dans ce sens d'allusions acerbes à « l'apathie, la cruauté, l'aveuglement des pays démocratiques¹⁴¹³ » et de mises en garde contre « l'hypocrisie de toutes les diplomaties¹⁴¹⁴ » et « l'incertitude des esprits, le caractère tendancieux des informations et le secret des chancelleries¹⁴¹⁵ ».

Ces reproches n'étaient pas dénués de fondement.

Ils reposaient sur leur connaissance de la question et d'une sphère politique dans laquelle certaines évoluèrent et s'investirent significativement. Bien que leur présence dans ce milieu ait été minoritaire et leurs interventions souvent informelles, nous tenons à souligner

¹⁴⁰⁹ THOMAS, Hugh, *op. cit.*, p. 301.

¹⁴¹⁰ VIOLLIS, Andrée, « Gouvernement de Salut Public. Caballero au pouvoir », *Vendredi*, 11/09/1936, p. 3.

¹⁴¹¹ « los de la No Intervención; ciertos intervencionistas y otros enemigos de España »: LEÓN, María Teresa, « Divulgación de los fines de la guerra », *La Vanguardia*, 31/05/1938, p. 9.

¹⁴¹² VIOLLIS, Andrée, « Gouvernement de Salut Public. Caballero au pouvoir », *Vendredi*, 11/09/1936, p. 3.

¹⁴¹³ « the apathy, the cruelty, the blindness of the democratic countries... »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 399.

¹⁴¹⁴ BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.241-245, lettre d'Andrée Viollis, 17/02/ [1938?].

¹⁴¹⁵ « Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », *Commune*, 12/1936, p. 389.

dès maintenant le cas singulier d'Isabel Oyarzábal de Palencia qui fut nommée déléguée suppléante à la XVII^{ème} assemblée de la Société Des Nations en septembre 1936¹⁴¹⁶ et surtout, le 23 octobre suivant, « ministre plénipotentiaire de seconde classe¹⁴¹⁷ » à la légation de Stockholm. Cette nomination et, au-delà, les interventions ponctuelles des intellectuelles n'ayant pas bénéficié, pendant la guerre, d'un statut officiel vient confirmer l'idée de Marina Casanova selon laquelle, dans le domaine des relations diplomatiques, beaucoup « acquièrent un rôle de protagoniste inhabituel du fait de la confusion du moment¹⁴¹⁸ ». Quels facteurs jouèrent dans ce sens en la faveur des Espagnoles et des étrangères ? Leur volonté de défendre les intérêts de l'Espagne républicaine suffit-elle à expliquer leur participation à ce dispositif officiel d'information et de persuasion à grande échelle ?

7.4.1.3 - Quelle légitimité d'action pour les intellectuelles ?

Parmi les facteurs déterminants dans ce sens figurait selon nous la maîtrise des langues étrangères. Tant en territoire républicain que lors de déplacements en Europe, elle constitua un atout majeur. Dans les comptes rendus des diverses activités des Espagnoles en lien avec l'étranger, une attention toute particulière est portée aux langues dans lesquelles elles s'exprimaient. Une totale maîtrise de l'anglais, du français et de l'allemand¹⁴¹⁹ explique en grande partie le rôle prépondérant octroyé à Isabel Oyarzábal de Palencia entre 1936 et 1939. Il s'agissait là d'une compétence décisive et rare que les autorités républicaines mirent à profit en faisant d'elle leur représentante auprès des puissances scandinaves, leur porte-parole en Amérique ou encore en Grande-Bretagne. De la même façon, nous savons que lors des quelques jours passés à Copenhague à la fin du mois de novembre 1937, Margarita Nelken prononça un discours en français dans lequel elle revint sur la nature du conflit, à savoir « une lutte du peuple espagnol contre le fascisme allemand et italien¹⁴²⁰ ». Ce maniement du français renforça, à n'en pas douter, la teneur de son propos et se convertit par conséquent en un puissant instrument de communication et de persuasion.

¹⁴¹⁶ AMAE, R-878, Exp 139 : lettre de Rafael de Ureña de septembre 1936.

¹⁴¹⁷ « ministro plenipotenciario de segunda clase » : « Disposiciones oficiales », *La Vanguardia*, 25/10/1936, p. 13.

¹⁴¹⁸ « [...] adquirieron un inusual protagonismo ante la confusa situación del momento » : CASANOVA, Marina, *La diplomacia durante la guerra civil*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1996, p. 21.

¹⁴¹⁹ AMAE, R-1021, Exp 3 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 30/08/1937.

¹⁴²⁰ « una lucha del pueblo español contre el fascismo alemán e italiano » : AMAE, RE-21, 102, annexe 1 ; article publié dans *Arbejderbladet* le 30/11/1937.

Il en allait de même, à notre sens, avec la culture et l'intérêt des intellectuelles pour le monde et son actualité. Minoritaires dans la sphère des relations entre états, Espagnoles et étrangères devaient procéder de façon stratégique vis-à-vis d'interlocuteurs souvent ignorants de la réalité humaine et sociale de la guerre. A la véhémence d'une d'Andrée Viollis s'insurgeant contre la « cynique, [...] insolente comédie du Comité de non-intervention¹⁴²¹ », les Espagnoles préférèrent bien souvent la diplomatie – au sens de finesse et de tact –, même si celle-ci supposait parfois un combat contre leur nature profonde. Dans son autobiographie, Isabel Oyarzábal de Palencia revient à maintes reprises sur les efforts qu'il lui fallut déployer pour résister au poids de la pratique diplomatique. Ce fut notamment le cas lors de son passage à Paris en mars 1938¹⁴²², sur le trajet de la réunion du Comité d'Experts sur l'Esclavage de la SDN dont elle était alors membre depuis environ un an¹⁴²³. Face à un Ángel Ossorio y Gallardo, ambassadeur de la République en France, elle dut se contenir, contrainte par les « liens diplomatiques [...] à être prudente et silencieuse et courtoise¹⁴²⁴ ». Le temps passant et les défections se succédant chez les démocrates européens, elle n'eut bientôt plus la sensation de représenter la République mais d'être en représentation, ce qui pose une première limite aux interventions des intellectuelles dans ce domaine. Les conventions et le protocole de rigueur se heurtèrent souvent à leur rapport passionné à la lutte du peuple espagnol. Le cas de Margarita Nelken nous semble ici le plus significatif dans la mesure où, comme le souligne Antonina Rodrigo, « sa culture et sa connaissance de plusieurs langues lui permirent de servir d'amphitryon à d'illustres étrangers [désireux de] connaître de près la situation de la République espagnole¹⁴²⁵ ». Elle fut notamment chargée d'accueillir et d'accompagner, lors de leurs séjours en Espagne, diverses délégations étrangères ou personnalités de la scène politique internationale. Dès le siège de Madrid, elle servit de guide au britannique Georges Ogilvie Forbes, Chargé d'affaires du 10 août 1936 à avril 1937¹⁴²⁶. Quelques mois plus tard, à la fin novembre 1937, elle servit de guide à une commission d'enquête parlementaire britannique venue « recueillir tout le matériel nécessaire pour rapporter à leur pays et au

¹⁴²¹ VIOLLIS, Andrée, « Assez de comédie autour du drame espagnol », *Vendredi*, 25/06/1937, p. 3

¹⁴²² AMAE, R-1060, Exp 122: « Informe Personal: OYARZÁBAL DE PALENCIA Isabel ».

¹⁴²³ AMAE, R-1021, Exp 3 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 30/08/1937 et AMAE R-577, Exp 4 : « Solicitud de autorización para asistir a la reunión del Comité de Esclavitud en la Sociedad de Naciones », 17/03/1937.

¹⁴²⁴ « the diplomatic bonds [that forced me] to be prudent and silent and courteous »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 399.

¹⁴²⁵ « Su cultura y el conocimiento de varios idiomas le permitió servir de anfitrión a ilustres extranjeros [deseosos de] conocer de cerca la situación de la España republicana »: RODRIGO, Antonina, *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Madrid, Compañía literaria, 1996, p 268.

¹⁴²⁶ Voir PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001, p. 319.

Parlement qui le représente, une impression de la lutte en Espagne¹⁴²⁷ ». En dépit de ses interventions empreintes de solennité et de sollicitude, il semble que Margarita Nelken ne fit pas l'unanimité parmi ses divers interlocuteurs. Le journaliste britannique, Henry Buckley, contesta dans ce sens le choix de cette « femme indomptable et exigeante [...] toujours disposée à critiquer et à attaquer¹⁴²⁸ ». Cela n'empêcha cependant pas l'intellectuelle de jouer par la suite à plusieurs autres occasions ce rôle d'intermédiaire aux responsabilités conséquentes en termes de maintien et de renforcement des liens internationaux. Elle concourrait par là pleinement aux deux objectifs majeurs de la politique extérieure républicaine: « faire connaître dans les forums internationaux la dramatique situation de l'Espagne¹⁴²⁹ ».

Le troisième facteur ayant à notre sens favorisé leur intervention en matière de relations internationales se compose de deux facettes indissociables : leur prestige international et leurs relations personnelles¹⁴³⁰. Le premier comme les secondes leur permirent de contourner les difficultés inhérentes au contexte afin de diffuser un message souvent articulé autour des domaines où elles s'étaient auparavant distinguées. L'usage qu'elles firent de la figure de l'enfant-victime lors de leurs contacts avec des figures politiques féminines en constitue la preuve. A la fin de l'année 1936, Isabel Oyarzábal de Palencia eut l'occasion de s'étendre sur la question face à une « Mme Franklin Delano Roosevelt [...] désireuse d'entendre parler des enfants espagnols¹⁴³¹ ». A la même période et de la même façon, Margarita Nelken adressa à la députée et militante féministe britannique Eleanor Rathbone¹⁴³² une lettre dans laquelle elle en appelait à la solidarité du « monde civilisé [...] contre la barbarie fasciste¹⁴³³ » au nom des centaines d'enfants républicains victimes des bombes italiennes et allemandes. Nancy Cunard s'entretint pour sa part avec Stella Churchill et Susan Palmer, toutes deux activement engagées dans diverses campagnes d'aide alimentaire. Nous

¹⁴²⁷ « recoger todos los materiales necesarios para llevar a su país, y al Parlamento que lo representa, una impresión de la lucha en España »: *Ibidem*

¹⁴²⁸ « mujer indómita e intransigente, [...] siempre dispuesta a criticar »: BUCKLEY, Henry, *Vida y muerte de la República española*, cité dans *Ibid*, p. 319.

¹⁴²⁹ « dar a conocer en los foros internacionales la dramática situación de España y protestar por las decisiones tomadas por el Comité de No Intervención »: CASANOVA, Marina, *op. cit.*, p. 26.

¹⁴³⁰ *Idem*, p. 24.

¹⁴³¹ « Mrs Franklin Delano Roosevelt [...] anxious to hear about the Spanish Children » OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op cit*, p. 258.

¹⁴³² Eleanor Florence Rathbone (1872-1946) fut membre du parlement britannique de 1929 à sa mort. Engagée dans la défense des droits de la femme, elle se montra également une farouche opposante à la politique d'apaisement à l'égard des régimes fascistes et une partisane convaincue de l'intervention militaire britannique dans la guerre d'Espagne.

¹⁴³³ « mundo civilizado [...] contra la barbarie fascista »: « Un llamamiento de Margarita Nelken contra la barbarie fascista », *El Sol*, 10/12/1936, p. 1.

n'avons trouvé que peu de renseignements sur cette rencontre qui, à en croire les souvenirs de l'intellectuelle, se serait déroulée à Londres en 1938. Ces quelques exemples consolident l'idée d'Espagnoles et étrangères comme médiatrices à la croisée du collectif et de l'individuel, comme passeuses de frontières nationales et sociales désireuses de mettre à profit leur appartenance à l'élite pour sensibiliser les puissances démocratiques à la cause du de la République espagnole¹⁴³⁴.

Cet objectif ultime renvoie au quatrième et dernier facteur à l'œuvre dans la participation des intellectuelles aux relations entre les états : leur attachement au discours officiel des autorités républicaines. Dès les premiers mois de la guerre, elles trouvèrent en lui une source de légitimité et veillèrent dès lors à s'y référer à des fins évidentes de sensibilisation et de mobilisation. En août et octobre 1936, Andrée Viollis accorda notamment une place prépondérante aux membres des hautes sphères décisionnelles républicaines et à leur appréciation des événements en cours. En se focalisant et en relayant le discours de Manuel Azaña, intellectuel, selon elle, impressionnant « de force équilibrée et d'énergie¹⁴³⁵ » ou des cinq députées présentes lors de la réunion du Parlement du 1^{er} octobre, soit « Victoria Kent, Mathilde de la Torre, Marguerite Lelkel [*sic*], Julie Alvarez Rezano et la Pasionaria¹⁴³⁶ », elle poursuivait deux buts essentiels. D'une part, contrer les effets du discours des « fascistes étrangers » en assurant le gouvernement de Front Populaire de Léon Blum que l'objectif de son frère espagnol n'était pas « d'établir en Espagne une dictature de gauche, ni même d'instaurer un régime nouveau » mais bien « maintenir, comme c'est le devoir primordial de toute démocratie, le régime que le peuple espagnol s'[était] librement donné aux dernières élections [...] »¹⁴³⁷. D'autre part, insister sur le caractère populaire de la résistance, exalter cette action de masses ayant « sauvé l'Espagne et l'Europe du danger que causerait, dans une situation internationale périlleuse, le triomphe d'un soulèvement illégal, appuyé sur la violence et la destruction¹⁴³⁸ ». La dimension éthique de l'engagement antifasciste, l'opposition civilisation/barbarie et la défense de valeurs universelles et intemporelles étayaient ces déclarations ancrées dans les relations entre États tout comme elles étaient celles, orales et écrites, évoquées plus haut. Ces similitudes tendent à englober

¹⁴³⁴ DELAUNAY, Jean-Marc et DENECHERE, Yves (éds), *Femmes et relations internationales au XX^{ème} siècle*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle, 2006, p. 339.

¹⁴³⁵ VIOLLIS, Andrée, « Un entretien à Madrid avec le Président Azaña », *Le Petit Parisien*, 06/08/1936, p. 3.

¹⁴³⁶ VIOLLIS, Andrée, « La séance dramatique de la chambre espagnole », *Le Petit Parisien*, 02/10/1936, p. 3. Nous avons conservé à dessein l'erreur commise par la journaliste concernant le nom de Margarita Nelken.

¹⁴³⁷ VIOLLIS, Andrée, « A Madrid grouillante d'une foule disciplinée », *Le Petit Parisien*, 09/08/1936, p. 3.

¹⁴³⁸ *Ibidem*.

toutes ces interventions dans un seul et même dispositif de mobilisation et confirment la détermination de femmes à ce point convaincues du bien-fondé de la « guerre d'indépendance¹⁴³⁹ » en cours qu'elles se disaient pour beaucoup disposées à assumer « devant le tribunal du monde¹⁴⁴⁰ » les erreurs du peuple. Cette déclaration, toute sincère qu'elle fût à l'époque, s'avère *a posteriori* idéaliste et déconnectée de la réalité de la guerre au niveau diplomatique.

Comme nous allons maintenant le voir à travers l'étude des deux facettes principales de leur intervention, Espagnoles et étrangères demeurèrent, en dépit de leur talent oratoire et de leur fidélité inconditionnelle à la cause, impuissantes à peser dans un domaine traditionnellement réservé aux hommes.

7.4.2 - La diffusion de l'information

Dans *La diplomacia durante la guerra civil*, Marina Casanova explique:

[a]unque en 1936 España no tenía un papel relevante en el contexto de la política internacional, la guerra civil implicó que el caso español adquiriese una nueva dimensión que no era previsible¹⁴⁴¹.

Cette redéfinition s'accompagna, côté républicain, d'un important remaniement gouvernemental et diplomatique. La défection, selon « un réflexe de caste¹⁴⁴² », de bien des membres du corps diplomatique en poste à l'étranger¹⁴⁴³ et l'arrivée au pouvoir de Francisco Largo Caballero le 4 septembre aboutirent à la configuration d'un nouveau corps en grande partie constitué de « personnalités du monde de la culture et de la politique¹⁴⁴⁴ ». La première de ces deux catégories nous intéresse ici plus particulièrement dans la mesure où elle affecta la trajectoire de plusieurs des Espagnoles de notre étude. Elle fut pour elles l'occasion de se distinguer de leurs homologues masculins qui refusèrent souvent de n'être que de simples

¹⁴³⁹ « la guerra [...] de independencia »: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 169.

¹⁴⁴⁰ « Ante el tribunal del mundo: ZAMBRANO, María, « Misericordia » dans *op. cit.*, p. 235-236. Le surlignage est de nous.

¹⁴⁴¹ CASANOVA, Marina, *op. cit.*, p. 23.

¹⁴⁴² SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, p. 83.

¹⁴⁴³ « [D]e hecho entre agosto y octubre de 1936 habían quedado vacantes los Embajadores en las Representaciones Diplomáticas de Londres, Berlín, Roma, Lisboa, La Haya, Estocolmo, Copenhague, Riga, Viena, Budapest, Sofía, Lima, Asunción, Panamá, El Cairo, Tokio, Nankin, Varsovia, La Santa Sede », *Idem*, p. 80.

¹⁴⁴⁴ « personalidades del mundo de la cultura y de la política »: *Id.*, p. 24.

exécutants, contribuant à accentuer un individualisme néfaste à la diplomatie républicaine¹⁴⁴⁵. Elles, au contraire, se plièrent aux consignes gouvernementales et firent de cette expérience une preuve supplémentaire de leur adhésion à la cause. Suite à la nomination de son jeune époux, Alfonso Rodríguez Aldave, comme secrétaire de l'ambassade républicaine à Santiago du Chili, María Zambrano quitta l'Espagne pour la capitale chilienne où elle s'appliqua, plusieurs mois durant, à « poursuivre la ligne de travail entamée¹⁴⁴⁶ » en territoire républicain. Jusqu'à son retour en Espagne, le 19 juin 1937, elle s'impliqua dans cette entreprise avec une application telle qu'Ernestina de Champourcin affirme, à tort, dans son entretien avec Elena Aub de 1979 que la philosophe y avait été envoyée par la République comme ambassadrice¹⁴⁴⁷. Cette méprise est certes imputable à la mémoire mais n'en demeure pas moins significative quant aux multiples activités déployées par María Zambrano au cours de ce séjour chilien. Outre la rédaction de *Los intelectuales en el drama de España* et la publication d'une anthologie du poète Federico García Lorca, elle y assista en tant que membre de la AIA au I^{er} Congrès des Écrivains chiliens d'avril 1937 à l'issue duquel les présents exprimèrent « [...] leur profonde solidarité envers le peuple espagnol et leur adhésion cordiale aux membres du Gouvernement constitutionnel¹⁴⁴⁸ ». La mission de sensibilisation de María Zambrano fut, à n'en pas douter, facilitée par la condition de ses interlocuteurs et par l'aire géographique dans laquelle elle opéra, soit une Amérique majoritairement favorable à la cause républicaine¹⁴⁴⁹.

Il n'en alla pas de même pour les intellectuelles destinées aux pays européens. Elles se heurtèrent bien souvent à la réticence de démocraties retranchées derrière la « merveilleuse panacée pour la paix universelle appelée 'Comité de Non Intervention'¹⁴⁵⁰ ». Ces propos acerbes reflètent, *a posteriori*, toute l'indignation et la déception d'Isabel Oyarzábal de Palencia qui tenta d'infléchir la politique extérieure des démocraties scandinaves jusqu'à son départ pour le Mexique le 1^{er} juin 1939.

¹⁴⁴⁵ *Id.*, p. 32.

¹⁴⁴⁶ « la línea de trabajo que comenzó »: « María Zambrano, en Chile », *El Mono Azul*, 11/02/1937, p. 108.

¹⁴⁴⁷ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 14.

¹⁴⁴⁸ « [...] su profunda solidaridad con el pueblo español y su adhesión cordialísima a los miembros del Gobierno constitucional »: « El 1er Congreso de Escritores de Chile », *El Mono Azul*, 01/05/1937, p. 116.

¹⁴⁴⁹ Sur ce point, nous renvoyons aux travaux d'Alvar de la Llosa et notamment à son HDR sur « L'Amérique latine face à la Guerre d'Espagne (1936-1939) entre mépris, solidarités et tentatives de médiation (Le problème du panaméricanisme et des conférences internationales) ».

¹⁴⁵⁰ « marvelous panacea for universal peace called the 'Committee of Non-Intervention' »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 244.

7.4.2.1 - De la SDN aux partis politiques étrangers

De toutes, Isabel Oyarzábal de Palencia est de loin celle qui s'engagea le plus activement dans la sphère diplomatique. Pionnière¹⁴⁵¹ selon la typologie établie par Jean-Marc Delaunay dans « Femmes diplomates de l'Espagne et du Mexique », elle incarna alors le « mouvement ascensionnel de la femme vers des activités et des hiérarchies qui lui étaient auparavant interdites¹⁴⁵² ». Tout comme la désignation de Federica Montseny à la tête du Ministère de la Santé¹⁴⁵³, sa nomination venait confirmer la nouvelle et circonstancielle acceptation de femmes méritantes¹⁴⁵⁴ sur le devant de la scène publique par excellence, celle des affaires de l'État. Ce n'était pas pour elle un coup d'essai puisqu'elle avait auparavant été désignée membre de la délégation espagnole à la Conférence Internationale du Travail en 1931 et à l'Assemblée de la SDN en 1932 et 1933¹⁴⁵⁵. Sa nomination à de telles fonctions en lien avec « travail et [la] prévoyance sociale¹⁴⁵⁶ » s'avère doublement éclairante. Elle vient d'une part légitimer son intervention dans la guerre d'Espagne en l'inscrivant dans une décisive continuité. D'autre part, elle illustre l'évolution du regard des autorités républicaines sur la présence de femmes à des postes à responsabilités, une transgression permise et même rendue nécessaire par des circonstances exceptionnelles. Dans le cas d'Isabel Oyarzábal de Palencia, cette présence prit la forme d'une mission d'information et de sensibilisation à grande échelle. Elle la conduisit successivement et pour la seule période septembre-décembre 1936, à Genève, Edimbourg, aux États-Unis et au Canada. A la mi septembre¹⁴⁵⁷, le ministre des Affaires Etrangères du nouveau gouvernement Largo Caballero, Julio Álvarez del Vayo, lui notifia personnellement sa désignation comme déléguée suppléante de la République à la XVII^{ème} assemblée de la SDN. Elle était la seule femme dans une délégation par ailleurs

¹⁴⁵¹ DELAUNAY, Jean-Marc, « Femmes diplomates de l'Espagne et du Mexique » dans DELAUNAY, Jean-Marc et DENECHERE, Yves (éds), *op. cit.*, p. 100.

¹⁴⁵² « el movimiento ascensional de la mujer hacia las actividades y las jerarquías que antes le estaban vedadas »: « Alejandra Kolontay, embajadora de la URSS en distintos países », *Mundo Gráfico*, 17/03/1931, p. 11.

¹⁴⁵³ NELKEN, Margarita, « Mensaje a Federica Montseny », *Claridad*, 05/11/1936, p. 4.

¹⁴⁵⁴ « l'un des exemples de la grande mutation du XX^{ème} siècle, encore en cours au début du siècle suivant: l'intégration des femmes dans le monde complexe du travail - privé et public - avec, en prime d'enracinement, leur accès à des fonctions méritées et non plus héritées »: DELAUNAY, Jean-Marc, « Femmes diplomates de l'Espagne et du Mexique » dans DELAUNAY, Jean-Marc et DENECHERE, Yves (éds), *op. cit.*, p. 99

¹⁴⁵⁵ AMAE, R-1021, Exp 3 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 30/08/1937.

¹⁴⁵⁶ « Une militante socialiste ministre plénipotentiaire à Stockholm », *L'Ouest Républicain (Journal républicain du matin)*, 25/10/1936, p. 1.

¹⁴⁵⁷ Selon les informations conservées aux archives du MAE, la composition de la délégation fut acceptée en Conseil des Ministres le 09 septembre. Voir AMAE, R-878, Exp.139 : rapport du Ministère d'État du 09/09/1936. Voir également « Ayer se reunió el consejo de ministros », *La Vanguardia*, 10/09/1936, p. 1.

composée de professionnels de la politique¹⁴⁵⁸ mais sa nomination s'inscrivait dans une tendance générale de féminisation croissante¹⁴⁵⁹. La réunion s'ouvrit le 21 septembre et s'imposa rapidement à Isabel Oyarzábal de Palencia comme l'échec du droit international. Elle se trouva immédiatement plongée dans « une atmosphère d'indifférence pour ne pas dire d'hostilité¹⁴⁶⁰ ». Affaiblie par l'invasion de l'Abyssinie par Mussolini en 1935 et gouvernée par la crainte d'un « embrasement général¹⁴⁶¹ », la SDN demeura aveugle aux « preuves écrasantes¹⁴⁶² » présentées par la délégation espagnole au sujet de la violation de l'accord dit de non-intervention. Cette attitude porta un coup irréversible à la confiance des intellectuelles dans une « voix de Genève¹⁴⁶³ » qui se montrait incapable de garantir la paix et de protéger « les peuples de la catastrophe finale¹⁴⁶⁴ ». Ce commentaire d'Andrée Viollis qui, tout comme Nancy Cunard, se rendit à Genève au printemps 1938, reflète l'amertume de bien des intellectuelles vis-à-vis de l'institution et plus encore de « la propagande politique¹⁴⁶⁵ ».

Néanmoins, en dépit de la déconvenue genevoise, Isabel Oyarzábal de Palencia n'envisagea jamais de s'en détourner et se plia docilement aux consignes gouvernementales. Celles-ci s'enchaînèrent à un rythme soutenu dans les premiers mois du conflit. Alors qu'elle se trouvait à Genève, elle reçut l'ordre de se rendre à Edimbourg afin d'« informer le congrès du parti travailliste britannique de la situation en Espagne¹⁴⁶⁶ » afin de dissuader l'exécutif du Parti d'approuver la décision du gouvernement britannique. Rejointe à Paris par le député et membre du parti socialiste, Luis Jiménez de Asúa, elle faillit ne pouvoir s'acquitter de cette mission de sensibilisation, retenue pendant cinq heures par les services d'immigration de l'aéroport de Croydon, au sud de Londres. Cette mesure, arbitraire, rend compte de la défiance des autorités anglaises à l'égard de toute intervention républicaine et signifie par là même le poids politique acquis, même provisoirement, par Isabel Oyarzábal de Palencia dans

¹⁴⁵⁸ AMAE, R-878, Exp 139 : lettre de Rafael de Ureña de septembre 1936. La délégation comptait trois délégués titulaires : Julio Álvarez del Vayo (Ministre d'État), Fernando de los Ríos Urruti (Recteur de l'Université Centrale et ex-ministre d'État et à la Justice) et Angel Ossorio y Gallardo (avocat et ex-ministre). Les deux autres délégués suppléants étaient Pascual Tomás (député aux *Cortes*) et Carlos Esplá (ex-sous secrétaire de la Présidence du Conseil des Ministres).

¹⁴⁵⁹ Voir MARBEAU, Michel, « Les femmes et la Société des Nations (1919-1945) : Genève, la clé de l'égalité? » dans DELAUNAY, Jean-Marc et DENECHERE, Yves (éds), *op. cit.*, p. 172.

¹⁴⁶⁰ « an atmosphere of indifference not to say hostility »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 242.

¹⁴⁶¹ « general flare-up »: *Idem*, p. 243.

¹⁴⁶² « las pruebas aplastantes presentadas en Ginebra por el Gobierno español »: « En los campos de España se está jugando en estos momentos la suerte de la democracia mundial », *El Sol*, 26/10/1936, p. 2.

¹⁴⁶³ Ce terme fut employé par Andrée Viollis dans *Le Petit Parisien*. Voir JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 163.

¹⁴⁶⁴ *Idem*, p. 164.

¹⁴⁶⁵ « propaganda política »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 94.

¹⁴⁶⁶ « to inform the British Labor Conference meeting at the time, about the Spanish situation »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 243.

la sphère décisionnelle internationale. Ce rayonnement nouveau se vit par ailleurs confirmé par la presse républicaine qui revint notamment sur son intervention au « ton dramatique et de grande émotion¹⁴⁶⁷ » du 7 octobre devant les membres du Parti Travailleiste. Bien que nous n'ayons pu retrouver la teneur exact de son discours, nous savons qu'elle y mit l'accent sur la dimension morale et internationale du conflit, opposant les « 'catholiques' qui envoient des légions de maures en Espagne sous promesse de liberté pour le pillage » au « peuple espagnol donn[ant] alors son sang pour la cause de la liberté et de la démocratie de tout le monde¹⁴⁶⁸ ». A en croire les divers comptes rendus de l'évènement, ses propos suscitèrent une vive émotion parmi les présents et ne restèrent pas sans effet. Plusieurs délégués exigèrent spontanément la levée de l'embargo et deux éminents membres du Parti, Clement Attlee et Arthur Greenwood, furent dépêchés dans ce sens à Londres. Cette réaction inspira à l'intellectuelle la sensation qu'elle avait « réussi à faire savoir au parti travailliste britannique ce qui se passait réellement » et que c'était dès lors « à lui de faire le reste¹⁴⁶⁹ ». Mais ses dons d'oratrice et la violation avérée de l'accord par les puissances fascistes demeurèrent finalement sans effet et la décision d'approuver la politique de non-intervention, prise quelques heures seulement avant l'arrivée des deux délégués républicains à Edimbourg fut maintenue¹⁴⁷⁰.

7.4.2.2 - Les tournées

Les objectifs fixés à Isabel Oyarzábal de Palencia dans le domaine des relations internationales ne différaient pas fondamentalement de ceux qu'Espagnoles et étrangères poursuivaient auprès des communautés intellectuelle et féminine. Les répercussions potentielles de son action y étaient en revanche plus limitées et elle dut y palier en se pliant à un impératif d'itinérance et de diffusion. Celui-ci atteignit son apogée lors de la tournée qu'elle réalisa aux États-Unis et au Canada entre octobre et décembre 1936. En compagnie de l'ex-ministre Marcelino Domingo et du franciscain Luis de Sarasola, elle prononça alors 42 discours en 53 jours. A Toronto, Ottawa, Québec, Montréal, New York, Vancouver, Victoria,

¹⁴⁶⁷ « discurso de tono dramático y de gran emoción »: « Los discursos de Asúa e Isabel Oyarzábal de Palencia fueron objeto de unánimes aclamaciones », *El Sol*, 09/10/1936, p. 4.

¹⁴⁶⁸ « los 'católicos' que envían legiones de moros a España con promesa de libertad para el saqueo » et « pueblo español derrama[ndo] su sangre por la causa de la libertad y de la democracia de todo el mundo »: *Ibidem*.

¹⁴⁶⁹ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 248.

¹⁴⁷⁰ « La reunión de Edimburgo. En la Conferencia laborista son denunciados los manejos del fascismo », *La Vanguardia*, 07/10/1936, p. 12.

Seattle, Portland, San Francisco, Los Angeles, Denver, Tampa, Saint Louis, Chicago, Boston, Philadelphie ou Washington, elle s'efforça de relayer l'idée que la guerre d'Espagne n'était pas « une guerre civile mais une invasion des puissances fascistes européennes¹⁴⁷¹ ». Ces interventions lui permirent également de prendre conscience de l'intérêt de ces deux pays pour la question espagnole. Le jour de son intervention au Madison Square Garden, plus de 20 000 personnes étaient présentes¹⁴⁷² et, plus généralement, elle fut sollicitée par une multitude de milieux et accueillie par une multitude de tribunes. Depuis le terrain de football de Tampa jusqu'aux salons de la Maison Blanche en passant par le *Symphonic Hall* de Boston, elle eut pour public des masses travailleuses, des membres de l'industrie cinématographique, des écrivains¹⁴⁷³, des figures politiques ou encore les membres de la Société des Femmes Géographes à laquelle elle appartenait¹⁴⁷⁴. Sa condition de femme et de femme de lettres lui permit par conséquent d'atteindre des cercles auxquels elle n'aurait pas eu accès au seul titre de « propagandiste¹⁴⁷⁵ » de l'Espagne démocratique. La presse espagnole ne manqua d'ailleurs pas de relayer ses diverses activités, à grand renfort de comptes rendus laudatifs et d'illustrations.



El ex ministro Marcelino Domingo, con su señora — la que está en el centro —, con Isabel O. de Palencia y algunas personalidades americanas, durante un acto celebrado en Filadelfia en honor de los visitantes españoles, que se encuentran en Norteamérica en misión oficial relacionada con nuestra guerra civil¹⁴⁷⁶

El ex ministro Marcelino Domingo, con su señora — la que está en el centro —, con Isabel Oyarzábal de Palencia y algunas personalidades americanas, durante un acto celebrado en Filadelfia en honor de los visitantes españoles, que se encuentran en Norteamérica en misión oficial relacionada con nuestra guerra civil¹⁴⁷⁶

¹⁴⁷¹ MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *op. cit.*, p. 131.

¹⁴⁷² « Nuestra lucha fuera de España. Cincuenta mil dolares para los luchadores antifascistas », *Milicia Popular*, 04/11/1936, p. 3.

¹⁴⁷³ Voir OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 254.

¹⁴⁷⁴ AMAE, R-1021, Exp 3 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 30/08/1937.

¹⁴⁷⁵ « Isabel de Palencia tuvo luego que trasladarse a los Estados Unidos, requerida por distintas e importantes organizaciones que conocían sus condiciones de **propagandista** »: « Isabel Oyarzábal de Palencia se ha hecho cargo de la Legación en Estocolmo », *Ahora*, 31/12/1936, p. 6. Le surlignage est de nous.

¹⁴⁷⁶ « La primera expedición de niños madrileños llegados a Bélgica », *Mundo Gráfico*, 06/01/1937, p. 4.



Por delegación del Comité Internacional de Ayuda han estado recientemente en los Estados Unidos y el Canadá Marcelino Domingo e Isabel Oyarzábal de Palencia. He aquí a estos dos, con la señora del ex ministro republicano, a su salida de Washington.¹⁴⁷⁷

Por delegación del Comité Internacional de Ayuda han estado recientemente en los Estados Unidos y el Canadá Marcelino Domingo e Isabel Oyarzábal de Palencia. He aquí a estos dos, con la señora del ex ministro republicano, a su salida de Washington¹⁴⁷⁷

Femme de réseaux et d'influence, elle s'acquitta de sa mission avec discipline, sans jamais se sentir « fatiguée physiquement¹⁴⁷⁸ » mais consciente de l'ampleur de la tâche qui lui incombait comme elle l'affirma quatre ans plus tard. En dépit de la sympathie de la grande majorité de ses interlocuteurs, elle dut faire face, dès son arrivée à Montréal, au second aspect qui nous intéresse ici: une ignorance de la réalité de la guerre proche de la « méprise¹⁴⁷⁹ ». Celle-ci reposait non seulement sur une vision stéréotypée de l'Espagne mais également sur une interprétation du conflit comme croisade contre le communisme. Toute la difficulté consista pour l'intellectuelle à renforcer, en l'incarnant, « l'abondante propagande [...] diffusée par le bureau d'information républicain à New York¹⁴⁸⁰ » et à neutraliser les effets de la propagande ennemie en initiant une entreprise que la presse républicaine qualifia alors significativement de « clarification de l'opinion américaine¹⁴⁸¹ ». Le boycott de son discours par les catholiques de Montréal, même s'il fut la seule véritable résistance à laquelle elle se heurta lors de sa tournée, vint illustrer cette hostilité des milieux conservateurs et de la

¹⁴⁷⁷ « El Comité Internacional de Ayuda a la República española », *Mundo Gráfico*, 20/01/1937, p. 6.

¹⁴⁷⁸ « physically tired »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 256.

¹⁴⁷⁹ « misunderstanding »: *Idem*, p. 250.

¹⁴⁸⁰ THOMAS, Hugh, *op. cit.*, p. 282.

¹⁴⁸¹ « esclarecimiento de la opinión americana »: « Isabel Oyarzábal de Palencia se ha hecho cargo de la Legación en Estocolmo ».

majeure partie du gouvernement américain. Il ne parvint toutefois pas à dévier Isabel Oyarzábal de son objectif : oeuvrer à la sensibilisation et la mobilisation de tous en faveur du gouvernement légal. Elle y parvint honorablement dans la mesure où 200 000 dollars furent alors récoltés et divers Comités d'Amis de l'Espagne créés. Toutefois, ses efforts demeurèrent sans effet sur la politique d'impartialité du gouvernement et elle dut alors se contenter des succès remportés auprès des peuples américain et canadien.

Comme pour l'ensemble des intellectuelles européennes, ce séjour fut donc avant tout l'occasion de mesurer la scission existant entre l'opinion publique et les dirigeants occidentaux. A défaut de pouvoir la résorber, Espagnoles et étrangères ne tardèrent pas à l'intégrer à leur discours en en faisant le point de départ d'une réflexion sur la notion de justice. La politique de non-intervention ne revenait en ce sens qu'à voiler « sous de grands mots¹⁴⁸² » les intérêts des divers états et constituait un « péché [...] d'omission contre la démocratie¹⁴⁸³ ». L'abandon de la République espagnole n'était donc que la résultante d'une injustice plus fondamentale encore : la violation de la souveraineté populaire et des principes démocratiques les plus élémentaires. Revenant sur les premiers mois du conflit dans un article publié dans *Mundo Obrero* en mai 1937, Margarita Nelken articulait significativement sur ce point une amertume non dénuée de sarcasme :

Y el mundo se dividía, fuera de España – excepción hecha de la Unión Soviética –, en dos clases de países : los que se encogían de hombros – democráticamente decían ellos – ante la tragedia nuestra, quedando sus Gobiernos, fuese cual fuera su mote, y desligados « democráticamente » del sentir de sus pueblos, a la expectativa hasta ver si convendría mejor a sus intereses tendernos la mano o reconocer a los facciosos, y, de otra parte, los países abiertamente auxiliares de los fascistas, y aquellos en que los Gobiernos, sin la valentía de declararlo abiertamente, fraguaban planes de « no intervención » estilo embudo para proteger a los generales felones¹⁴⁸⁴.

Reprenant l'idée d'une neutralité comme monstruosité juridique exposée dès le 25 septembre 1936 par Julio Álvarez del Vayo devant la SDN, toutes dénonçaient l'échec de la justice des hommes et du droit international pour finalement invoquer la « justice universelle¹⁴⁸⁵ ». Ce glissement du politique à l'éthique, caractéristique de leurs entreprises de mobilisation, recouvre selon nous un sens particulier dans le domaine des relations

¹⁴⁸² BNF, Mss, Naf, Fonds RMG, corr. 120, f.232, lettre d'Andrée Viollis, 17/02/[1938?]

¹⁴⁸³ « the sin[...] of omission against democracy »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 259.

¹⁴⁸⁴ NELKEN, Margarita, « Lo que nada habrá de empañar », *Mundo Obrero*, 19/05/1937, p. 4.

¹⁴⁸⁵ Andrée Viollis dans *Le Petit Parisien*. Voir JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 163.

internationales. Plus qu'une stratégie de persuasion, il dénote une grande lucidité quant au faible poids qu'elles pouvaient espérer avoir dans ce domaine. Il est dans ce sens à rapprocher de la fréquence des interventions de certaines, notamment Margarita Nelken qui, lors de son séjour en France en février 1938, parla « en public deux ou trois fois par jour¹⁴⁸⁶ ». A chaque fois, il s'agit pour elle de mettre l'Europe face à ses responsabilités dans le « massacre d'une population civile sans défense¹⁴⁸⁷ ». La dimension humaine du conflit constituait le cœur systématique de ses déclarations. Dans celle du 16 décembre suivant, lors d'un nouveau passage à Paris, elle revint par exemple sur la question des femmes et des enfants dans la guerre s'efforçant cette fois, à grand renfort de documents, de démontrer la responsabilité de l'aviation allemande dans le bombardement systématique de l'arrière-garde républicaine¹⁴⁸⁸. La cible ultime de ses attaques était et demeurait donc la non-intervention décrétée par les dirigeants européens ou, pour reprendre ses termes, les « Gribouilles » de la politique enfermés dans leur « tour d'ivoire¹⁴⁸⁹ ». De façon de plus en plus explicite au fil de ses divers déplacements en Hollande, en Suisse, en France et au Danemark entre septembre et décembre 1937 puis en avril 1938¹⁴⁹⁰, elle mit en exergue l'« irréalité indifférence¹⁴⁹¹ » des démocraties face à la cruauté fasciste et à la résistance d'un peuple espagnol en lutte pour la cause « de toute l'humanité avancée et progressive¹⁴⁹² ». Érigeant l'URSS en modèle¹⁴⁹³, elle ne cessa d'en appeler à une « aide plus importante et plus effective à la République espagnole¹⁴⁹⁴ » mais ne chercha jamais à atteindre directement des sphères décisionnelles qu'elle savait hors de portée.

L'action des intellectuelles dans le domaine des relations internationales consista donc principalement en une série de louvoisements visant à enrayer la politique de non-intervention. Leur engagement antifasciste prévalait une nouvelle fois sur toute revendication de genre et les amena parfois à se positionner face à des courants de pensée tels que le pacifisme. Andrée Viollis critiqua par exemple sévèrement le gouvernement Blum « désireux de prouver son

¹⁴⁸⁶ « en público dos y tres veces al día »: NELKEN, Margarita, « Las masas populares de todos los pueblos a nuestro lado », *Frente Rojo*, 02/03/1938, p. 9.

¹⁴⁸⁷ « matanza de una población civil indefensa »: « La protesta de la democracia europea contra los bombardeos fasciosos sobre ciudades abiertas », *La Vanguardia*, 12/02/1938, p. 2.

¹⁴⁸⁸ « Conferencia de Margarita Nelken en París », *Mundo Obrero*, 17/12/1938, p. 2.

¹⁴⁸⁹ « torre de marfil »: NELKEN, Margarita, « Del frente a la retaguardia », *Mundo Obrero*, 04/11/1937, p. 1.

¹⁴⁹⁰ AMAE, R-4004, Exp. 84: passeport diplomatique de Margarita Nelken.

¹⁴⁹¹ « la irreal indiferencia »: AMAE, RE-21, 102, annexe 3 : article publié dans le *Ekstrabladet* du 02/12/1937.

¹⁴⁹² « toda la humanidad avanzada y progresiva » : *Ibidem*.

¹⁴⁹³ Voir NELKEN, Margarita, « Lo que nada habrá de empañar », *Mundo Obrero*, 19/05/1937, p. 4.

¹⁴⁹⁴ « una mayor y más efectiva ayuda a la España republicana y sobre todo en favor de los niños españoles »: AMAE, RE-21, Exp 102: annexe 2: article publié dans le *Social Demokraten* le 28/11/1937.

attachement à la paix¹⁴⁹⁵ » et Margarita Nelken affirma, lors de la Conférence Internationale des Femmes pour la Paix célébrée à Marseille les 13, 14 et 15 mai 1938, que la lutte pour la paix ne pouvait alors se faire « uniquement à travers la paix » et devait aussi se faire « à travers la guerre¹⁴⁹⁶ ». En d'autres termes, la lutte engagée en Espagne contre le fascisme ne pouvait être qu'une lutte à mort.

Par écrit ou lors de leurs interventions publiques à l'étranger, les intellectuelles européennes tentèrent de peser dans le domaine des relations internationales en rendant compte de la réalité du conflit. Des sphères officielles auxquelles eut accès Isabel Oyarzábal de Palencia aux colonnes de la presse ayant régulièrement accueilli Margarita Nelken et Andrée Viollis, toute tribune devint pour elle un espace de dénonciation de la non-intervention et de ses conséquences en Espagne républicaine. Cette insistance reflétait selon nous l'étendue de leurs attentes et des espoirs qu'elles fondaient alors encore en l'intervention des démocraties. Bien que conscientes des limites de leur action dans ce domaine traditionnellement réservé aux hommes, elles y entreprirent bientôt des démarches éminemment plus concrètes et productives que ces tentatives de divulgation.

7.4.3 - Le commerce

L'action des intellectuelles dans le domaine de la politique extérieure prit également la forme de missions ciblées et approfondies au sens d'ancrées dans un contexte national particulier. L'attitude de l'Europe face au conflit reposait sur des intérêts économiques et géostratégiques aussi antagonistes que décisifs. Espagnoles et étrangères le comprirent très rapidement. Dès son second séjour en Espagne, Andrée Viollis affirma dans ce sens dans le compte rendu de son entretien avec le président Azaña :

[o]utre la liberté et l'indépendance du peuple espagnol, il se joue en cette apparente « *guerre civile* » : l'équilibre des forces dans la Méditerranée, la maîtrise du détroit de Gibraltar, l'utilisation de nos bases navales en Atlantique, comme celle des matières premières dont le sous-sol espagnol est si riche : cuivre, mercure, plomb, potasse¹⁴⁹⁷.

¹⁴⁹⁵ « Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », *Commune*, 12/1936, p. 389.

¹⁴⁹⁶ « no se podía en los momentos actuales luchar por la paz **únicamente por medio de la paz**, sino que era también preciso luchar a favor de la paz **por medio de la guerra** » : « La conferencia mundial de mujeres a favor de la paz », *La Vanguardia*, 18/05/1938, p. 7.

¹⁴⁹⁷ VIOLLIS, Andrée, « Déclaration de Manuel Azaña ».

Cette mise au point fait le jour sur le deuxième aspect de l'intervention des intellectuelles dans les sphères décisionnelles européennes: le commerce.

Le critère de la nationalité est cette fois pertinent. Au vu des sources consultées pour cette étude, les Espagnoles pesèrent dans ce domaine davantage que les étrangères qui durent souvent se contenter de témoigner des besoins républicains et en appeler à la responsabilité de leurs dirigeants. Les articles de Simone Weil de l'hiver 1936-1937 en constituent la preuve, de même que la « Déclaration des Intellectuels Républicains au sujet des événements d'Espagne » dans laquelle Andrée Viollis affirmait faire confiance « au gouvernement français pour que, fidèle à ses engagements internationaux et à ses propres déclarations, il prenne acte de la rupture du pacte et rétablisse en conséquence les relations commerciales avec un gouvernement ami [...] »¹⁴⁹⁸. Cette requête pointe du doigt le rôle essentiel du gouvernement de Léon Blum dans la question espagnole et permet de préciser l'objectif des intellectuelles : la reprise du commerce entre la République et les démocraties européennes.

L'embargo sur les armes et le matériel de guerre proclamé dès le 8 août par le cabinet français ainsi que sa violation ostensible par les rebelles absorbèrent en priorité l'attention de celles présentes en Espagne dans les premiers mois du conflit. Rejoignant les propos d'Isabel Oyarzábal de Palencia à la conférence du Parti Travailleiste anglais, Sylvia Townsend Warner se concentra alors sur la dimension humaine de ce soutien illicite aux rebelles et dénonça la présence dans leurs rangs de « troupes coloniales »¹⁴⁹⁹. Andrée Viollis se chargea, elle, de relayer auprès du lectorat français l'annonce de l'arrivée à Majorque de « plusieurs bateaux convoyés par un destroyer [...], des milliers de tonnes de matériel de guerre, six trimoteurs de bombardement, trois avions de chasse, six hydroplanes chargés de bombes d'une grande puissance [...] plus huit canons antiaériens, un poste de radiotéléphonie, des milliers de grenades à mains, des pièces de rechange pour aéroplane, et ainsi de suite »¹⁵⁰⁰. Il s'agissait de fournir le maximum de preuves avérées de la violation du pacte et de la consécutive infériorité républicaine¹⁵⁰¹. Cette détermination resta cependant sans effet et face aux pénuries croissantes en territoire républicain, elles s'en détournèrent progressivement pour se concentrer sur le commerce. Cette réorientation était aux yeux de toutes nécessaire. Mais elle influença plus particulièrement Isabel Oyarzábal de Palencia dont les activités de ministre

¹⁴⁹⁸ « Déclaration des Intellectuels Républicains au sujet des événements d'Espagne », *Commune*, 12/1936, p. 390.

¹⁴⁹⁹ « colonial troops » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The situation in Spain », *Time and Tide*, 05/09/1936, p. 1219.

¹⁵⁰⁰ VIOLLIS, Andrée, « De Madrid vers Tolède », *Le Petit Parisien*, 01/10/1936, p. 6.

¹⁵⁰¹ « Une fois de plus, j'ai l'impression de la guerre telle que la menaient, au XVII^{ème} siècle, le capitaine d'Artagnan et ses braves mousquetaires » : VIOLLIS, Andrée, « A Montoro, quartier général des loyalistes avant Cordoue », *Le Petit Parisien*, 28/08/1936, p. 3.

plénipotentiaire de la République en Suède tournèrent en grande partie autour de la question des accords commerciaux.

Informée par Julio Álvarez del Vayo de son imminente nomination peu avant son départ pour Genève, l'intellectuelle en apprit l'annonce par décret dans *La Gaceta de la República* alors qu'elle se trouvait à Montréal, le 23 octobre 1936. Le ministre des Affaires Étrangères justifiait cette désignation par le fait qu'elle « occup[ait] parmi les intellectuels un rôle prééminent¹⁵⁰² ». Elle n'en accueillit pas moins la nouvelle avec perplexité et fut assaillie de questions dont elle rend compte dans son autobiographie : « Quel usage de la justice ? Quel usage du droit ? Et, hélas pour moi... quel usage de la diplomatie ? [...] Étais-je qualifiée pour un tel travail ?¹⁵⁰³ ».

L'abondante documentation relative à la légation de Stockholm conservée aux Archives du Ministère des Affaires Étrangères de Madrid apporte de précieux éléments de réponse à ces questions.

Isabel Oyarzábal de Palencia arriva en Suède dans les derniers jours de décembre 1936¹⁵⁰⁴ et fut alors, pour reprendre les termes de Margarita Nelken, contrainte de « camper¹⁵⁰⁵ » dans le Grand Hôtel de Stockholm. Dès son arrivée, elle fut confrontée à un premier problème : l'occupation de la légation par son prédécesseur passé aux rebelles, M Fiscovitch. S'engagea alors entre le diplomate de métier que la presse républicaine ne tarda à identifier comme « le traître Fiscovitch¹⁵⁰⁶ » et la nouvelle ministre d'Espagne en Suède ce que *Le Figaro* présentait en janvier 1937 comme une « guerre civile en miniature¹⁵⁰⁷ » et dont la presse se fit grandement l'écho¹⁵⁰⁸. L'importance accordée à cet épisode qui permit à Isabel Oyarzábal de Palencia de faire alliance avec l'avocat, membre du parti socialiste suédois et sénateur, George Branting¹⁵⁰⁹, s'avère particulièrement éclairante. Elle confirme l'intérêt des puissances européennes pour le conflit en cours et met en évidence le rôle décisif de la diplomatie dans celui-ci. Une ambassade – ou en l'occurrence, une légation – n'était alors plus une simple antenne extérieure mais une véritable prolongation de l'administration centrale. Cette évolution, indissociable du contexte européen des années 1930, supposait une

¹⁵⁰² AMAE, R-577, Exp 4 : communiqué de Julio Álvarez del Vayo du 30/10/1936.

¹⁵⁰³ « What use justice? What use right? And, alas for me ... what use diplomacy? [...] Was I qualified for such a job? »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 252.

¹⁵⁰⁴ AMAE R-584, Exp 16 : télégramme du 27/12/1936.

¹⁵⁰⁵ « 'acampar' »: NELKEN, Margarita, « Aquel mismo embajador... », *Mundo Obrero*, 14/01/1937, p. 2.

¹⁵⁰⁶ « el traidor Fiscovitch »: « El traidor Fiscovitch es obligado a abandonar el edificio de la legación española en Estocolmo », *Milicia Popular*, 22/01/1937, p. 3.

¹⁵⁰⁷ « Un combat homérique », *Le Figaro*, 14/01/1937.

¹⁵⁰⁸ Voir notamment « Woman's envoy fight for legation », *Daily Herald*, 04/01/1937, p. 2, « Woman envoy's victory », *Daily Herald*, 09/01/1937, p. 2, AMAE, R-577, Exp 4 : dépêche du 14/01/1937.

¹⁵⁰⁹ AMAE, R-1069, Exp. 25: dépêche du 19/08/1938.

reconfiguration du rôle des ministres en poste : plus que des porte-parole de la République, ils donnaient alors chair à la résistance au fascisme. Le fait qu'une femme se voit, en 1936, confier de telles responsabilités ne fit qu'accroître l'intérêt de tous pour la nouvelle « ministresse¹⁵¹⁰ » de la République. Sa victoire définitive sur Fiscovitch, à la fin janvier 1937¹⁵¹¹, fut saluée par la publication de nombreux portraits, ce qui nous renvoie à l'idée d'une instrumentalisation consentie des intellectuelles et de leur pleine intégration à la propagande républicaine:



WOMAN DIPLOMAT WINS.—Senora de Palencia, the Spanish Republic's new Minister to Sweden, seated in her Legation in Stockholm. The ex-Minister, a Franco supporter, had refused to yield up the building, but she won her fight.

WOMAN DIPLOMAT WINS – Señora de Palencia, the Spanish Republic's new Minister to Sweden, seated in her Legation in Stockholm. The ex-Minister, a Franco supporter, had refused to yield up the building, but she won her fight¹⁵¹²

Sa nomination à ce poste reflétait également la timide apparition des femmes dans la sphère diplomatique depuis les années 1920. En Suède, « sorte de terrain d'essai pour les femmes diplomates¹⁵¹³ », Isabel Oyarzábal de Palencia rencontra dans ce sens la première femme diplomate¹⁵¹⁴, l'écrivain et propagandiste soviétique Alexandra Kollontaï dont elle devint rapidement l'amie¹⁵¹⁵ et à laquelle elle consacra une biographie en 1947¹⁵¹⁶. La

¹⁵¹⁰ « Un combat homérique », *Le Figaro*, 14/01/1937.

¹⁵¹¹ AMAE, R-588, Exp 23 : télégramme du 26/01/1937.

¹⁵¹² « Woman Diplomat wins », *Daily Herald*, 02/02/1937, p. 2.

¹⁵¹³ « trying-out ground for women diplomats »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 291.

¹⁵¹⁴ Alexandra Kollontaï avait été nommée à Oslo dès 1922.

¹⁵¹⁵ FALCÓN, Irene, *Asalto a los cielos*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, 1996, p. 202-203.

présence de ces deux femmes parmi le corps diplomatique présent à Stockholm ne saurait néanmoins nous faire perdre de vue le poids tout relatif de la Suède dans les relations internationales. Le pays n'était alors pas un élément décisif de l'échiquier international. Dès les premiers instants de la guerre, les quatre pays scandinaves (Suède, Norvège, Danemark et Finlande) optèrent pour une « neutralité sympathisante avec le Front Populaire¹⁵¹⁷ » tout en souscrivant à la non-intervention. Bien que membre du sous-comité créé en septembre 1936, la Suède ne joua qu'un rôle secondaire dans les débats, s'alignant sur les décisions des grandes puissances et manifestant, selon Hugh Thomas, une écoeurante « crainte de Hitler et de toute responsabilité internationale¹⁵¹⁸ ». Le champ d'action d'Isabel Oyarzábal de Palencia restait par conséquent limité par un ensemble de paramètres sur lesquels elle n'avait en réalité que peu de prise.

Sa lucidité quant à cet état de fait ne l'empêcha pas de se consacrer pleinement à sa mission dont elle mesura rapidement l'ampleur et dont elle s'acquitta honorablement à en croire l'extension de ses fonctions à la Finlande où elle se rendit, en tant que chargée d'affaires¹⁵¹⁹, en décembre 1937, puis à la Norvège et au Danemark où elle fut mandatée à l'automne suivant¹⁵²⁰. Dans son autobiographie, elle rend compte de la variété des prérogatives associées à ces fonctions et se revoit « penchée sur des documents, signant des papiers, évoquant des possibilités commerciales [,] regardant les communiqués de presse [,] donnant et recevant d'indispensables appels¹⁵²¹ ».

Cette énumération met en évidence les deux domaines essentiels de l'action d'Isabel Oyarzábal de Palencia en Scandinavie : l'information et le commerce.

Comme cela avait été le cas lors de sa tournée aux États-Unis ou lors de ses divers déplacements à Genève, l'une de ses attributions prioritaires fut alors la diffusion, en Suède principalement, de l'information émanant du Gouvernement républicain et l'envoi en Espagne républicaine d'« informations sur la politique intérieure du pays où elle était accréditée et sur les relations internationales¹⁵²² ». Une grande partie de sa correspondance diplomatique se compose dans ce sens de comptes rendus d'actes publics en faveur de la République ou

¹⁵¹⁶ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *Alexandra Kollontay: Ambassadors from Russia*, New-York, Longmans, 1947.

¹⁵¹⁷ « neutralidad simpatizante con el Frente Popular »: MORAL RONCAL, Antonio Manuel, *Diplomacia, humanitarismo y espionaje en la Guerra Civil española*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2008, p. 493.

¹⁵¹⁸ THOMAS, Hugh, *op cit*, p. 308.

¹⁵¹⁹ AMAE, R-546: lettre depuis Stockholm du 09/10/1937.

¹⁵²⁰ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 432.

¹⁵²¹ « [...] poring over documents, signing papers, talking over commercial possibilities [,] looking over the press communiqués [,] paying and receiving indispensables calls »: *Idem*, p. 336.

¹⁵²² « [...] información sobre la política interior del país en donde est[aba] acreditada[...] y sobre las relaciones internacionales »: CASANOVA, Marina, *op. cit.*, p. 24.

encore de reproduction d'articles de presse en lien avec la question espagnole. Des premiers nous retiendrons plus particulièrement la série de rassemblements organisés les 19, 20, 21 et 27 juillet par le Comité Suédois d'Aide à l'Espagne au cours desquels prirent respectivement la parole Georges Branting, le secrétaire du Comité, Knut Olsson, l'avocate Sonja Branting et le professeur Israel Holmgren¹⁵²³. Comme le soulignait l'intellectuelle, tous s'étaient alors accordés à dénoncer l'« escroquerie¹⁵²⁴ » de la non-intervention en termes de juridiction internationale devant des publics nourris. L'importance accordée dans les dépêches au nombre d'auditeurs relevait d'une stratégie commune à toutes les intellectuelles intervenues à échelle internationale¹⁵²⁵ et visant à masquer derrière cet effet de masse l'indifférence et l'inertie des gouvernements. De la même façon, toutes veillèrent, au cours de leurs déplacements, à soigner leurs rapports avec la presse, un média de masses dont elles connaissaient la portée. Chacune des visites d'Isabel Oyarzábal de Palencia en Finlande en 1938 fut dans ce sens ponctuée par des déclarations dans des organes d'expression socialistes dans lesquelles elle revendiquait le droit des Espagnols à « disposer de leur destin sans dépendre de l'étranger¹⁵²⁶ ». Cette autodétermination, dont nous savons qu'elle ne dépassa jamais le stade de la requête, participait d'une entreprise de séduction et de persuasion en contradiction notoire avec le rapport semestriel qu'elle remit au gouvernement républicain le 27 juillet 1938. Son optimisme quant à la sympathie croissante des « sphères gouvernementales et des milieux ouvriers et démocratiques¹⁵²⁷ » y laisse la place à une appréciation lucide des multiples enjeux du conflit :

Sin la influencia que ejerce la política inglesa en todos estos países es probable que el Gobierno sueco se hubiera visto a veces tentado a abandonar su apoyo a las normas no intervencionistas pero tentado, nada más¹⁵²⁸.

La pertinence de cette remarque se vit confirmée quelques mois plus tard par l'anéantissement de tous les efforts déployés par Isabel Oyarzábal de Palencia dans le second secteur qui la mobilisa en Scandinavie : le commerce.

Dès qu'elle eut réglé le problème de l'occupation de la légation, elle prit conscience de l'ampleur de la tâche qui s'ouvrait devant elle dans ce domaine. Tant en Suède qu'en Finlande,

¹⁵²³ AMAE, R-1069, Exp 25 : « Labor del Comité Sueco de Ayuda a España ».

¹⁵²⁴ « estafa »: *Ibidem*.

¹⁵²⁵ Voir notamment NELKEN, Margarita, « Del frente a la retaguardia », *Mundo Obrero*, 04/11/1937, p. 1.

¹⁵²⁶ AMAE, R-1785, Exp 13 : annexe à la dépêche du 14/12/1938.

¹⁵²⁷ « las esferas gubernamentales y los medios obreristas y democráticos » : AMAE, R-1785, Exp 13 : rapport semestriel remis le 27/07/1938.

¹⁵²⁸ *Ibidem*.

la consolidation des liens commerciaux et la prospection de nouveaux marchés figuraient parmi ses principales attributions. L'extension de ses fonctions, en 1938, fut dans ce sens motivée par le risque imminent de voir la Norvège envoyer un agent commercial en zone rebelle¹⁵²⁹. Et plus explicitement encore, dans ses souvenirs, l'annonce de sa nomination en Finlande à l'été 1937 reste indissociable de la nécessité d'organiser un « échange¹⁵³⁰ ». Cette urgence et cette constance n'avaient en réalité d'égal que la complexité de la situation et des risques encourus par la République. L'adhésion des pays scandinaves à la politique de non-intervention s'était accompagnée dès l'été 1936 d'une drastique diminution de leurs relations commerciales avec l'Espagne¹⁵³¹. Cette précarisation n'avait fait que renforcer la préoccupation pour le commerce international de la Norvège, du Danemark et de la Suède signataires avec la Belgique, le Luxembourg et les Pays-Bas de la Convention d'Oslo (22 décembre 1930). La Finlande avait, elle, adhéré à cette politique de rapprochement commercial lors de la signature de la seconde convention le 28 mai 1937. Tous demeuraient par ailleurs engagés « par des intérêts vitaux, vis-à-vis de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne en particulier¹⁵³² ». Pour Isabel Oyarzábal de Palencia, l'essentiel était donc de calmer les inquiétudes de ses divers interlocuteurs et de « trouver de nouveaux marchés qui aident à la reconstruction économique de l'Espagne¹⁵³³ ».

La reprise des relations commerciales fut pour elle une priorité de tous les instants. Respectueuse des consignes gouvernementales, elle tenta, dès la fin de l'année 1937, de poser les bases de nouveaux accords commerciaux entre la République espagnole et les pays scandinaves. En Suède, elle fit valoir aux ministres des Affaires Étrangères et du Commerce des arguments pratiques et dénués de toute portée politique. De la même façon, lors de son séjour en Finlande au printemps 1938, elle rencontra successivement les ministres du Commerce et des Finances auprès desquels elle insista sur « la nécessité de parvenir à un accord de paiement qui permette la totale liberté de commerce entre l'Espagne et la Finlande¹⁵³⁴ ». Cette manœuvre visait avant tout à dégager la question commerciale de la

¹⁵²⁹ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 433.

¹⁵³⁰ « interchange »; *Idem*, p. 359.

¹⁵³¹ Voir AMAE, R-1785, Exp 13 : rapport semestriel remis le 27/07/1938.

¹⁵³² CHABOT, Georges, Le « groupement d'Oslo » dans *Annales de Géographie*, t. 47, n°267, 1938, p. 329.

Adresse URL :

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geo_0003-4010_1938_num_47_267_11809. Consulté le 22 mars 2011.

¹⁵³³ « [...] la urgente necesidad de encontrar nuevos mercados que ayuden a la reconstrucción económica de España »: AMAE, R-577, Exp. 4: dépêche du 01/06/1937.

¹⁵³⁴ « [...] necesidad de llegar a un acuerdo de pagos que permita completa libertad de comercio entre España y Finlandia »: AMAE, R -1785, Exp 13: dépêche du 03/06/1938.

politique de non-intervention et, plus concrètement encore, à atténuer l'influence de la Grande Bretagne sur les décisions finnoises et suédoises.

Les commandes avérées de fruits catalans¹⁵³⁵ et de produits alimentaires provenant du Pays Basque¹⁵³⁶ passées par la Suède en 1937 prouvent le succès de son entreprise. Celui-ci fut cependant relatif et de courte durée. En 1938, sous double pression des industriels et hommes d'affaires suédois¹⁵³⁷ et des puissances totalitaires¹⁵³⁸, les pays scandinaves décidèrent de la mise en place de relations commerciales avec le camp nationaliste. Cette décision, bientôt concrétisée par l'envoi d'agents en territoire rebelle, vint s'ajouter à une série de mesures restrictives ou franchement hostiles à la République telles que le maintien de l'embargo par les démocraties européennes ou encore l'annonce de la vente à l'Italie de l'excédent de près de vingt millions de quintaux de blé récolté en France cette année-là¹⁵³⁹.

Cette inertie commerciale porta à son comble l'indignation des intellectuelles qui n'y réagirent pas toutes de la même façon. Toutes celles sans réelles responsabilités dans le domaine des relations internationales laissèrent libre cours à leur colère, dénonçant comme Andrée Viollis les « frontières si cruellement fermées pour affamer un peuple¹⁵⁴⁰ ». En revanche, eu égard à ses fonctions, Isabel Oyarzábal de Palencia dut faire preuve de modération et de retenue face à l'annonce officielle d'un rapprochement commercial entre les démocraties scandinaves et l'Espagne de Franco. Mise au débat lors de la réunion de l'été 1938 des membres du groupe d'Oslo à Copenhague¹⁵⁴¹, la question de l'envoi d'agents trouva son dénouement en novembre suivant. L'intellectuelle en fut officiellement informée par le ministre des Affaires Étrangères suédois, Rickard Sandler¹⁵⁴², et tira de cette annonce une « désillusion amère¹⁵⁴³ ». La minutie qu'elle met à rendre compte de cet épisode dans son autobiographie de 1941 cache à notre sens une grande lucidité. Les dépêches qu'elle envoya de Stockholm en novembre 1938 fournissent dans ce sens de précieux renseignements. Elle y détaille les divers facteurs qui menèrent à cette décision : la défense effrénée des intérêts économiques nationaux, la peur des petites puissances face à la crise munichoise, les difficultés rencontrées par les troupes républicaines, l'usage astucieux fait par les rebelles de la totale paralysie des échanges commerciaux entre la Suède et le gouvernement légal depuis

¹⁵³⁵ AMAE, R-577, Exp. 4 : dépêche du 28/05/1937.

¹⁵³⁶ AMAE, R-588, Exp. 33 : télégramme du 05/05/1937.

¹⁵³⁷ AMAE, R-577, Exp. 4 : dépêche du 20/09/1938.

¹⁵³⁸ AMAE, R-1785, Exp. 13 : dépêche du 12/11/1938.

¹⁵³⁹ VIOLLIS, Andrée, « Contre une paire de chaussures... voici des poules et des lapins ».

¹⁵⁴⁰ VIOLLIS, Andrée, « Un petit pain gros comme trois noix ».

¹⁵⁴¹ AMAE, R-1783, Exp. 24 : dépêche, [s.d].

¹⁵⁴² « cambio de agentes comerciales » : AMAE, R-1785, Exp. 13 : dépêche du 26/11/1938.

¹⁵⁴³ « bitter disillusionment »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 438-439.

près d'un an. Soit une réalité politico-économique face à laquelle elle s'était très vite et à juste titre dite impuissante¹⁵⁴⁴.

Ce cinglant échec ne marqua cependant pas la fin de son intervention dans les sphères diplomatiques ni ne l'ébranla dans sa conviction d'avoir été utile à la lutte antifasciste. Jusqu'à son départ pour l'exil à bord du *Drottningholm* le 1^{er} juin 1939, elle ne cessa de plaider, auprès des ministres des Affaires finnois et suédois, la cause de la République. Elle tenta notamment de convaincre le premier de ne pas faire de ce rapprochement avec l'Espagne nationaliste le premier pas vers une « reconnaissance [...] *de jure* [ou] *de facto*¹⁵⁴⁵ » de Franco. Cette volonté de distinguer les domaines économique et politique s'avéra au final bien peu productive. Aucune des « personnes à responsabilité politique¹⁵⁴⁶ » vers qui elle se tourna alors ne tenta réellement de s'y opposer. Nous voyons se confirmer, à travers cette incapacité de l'intellectuelle à infléchir la position de ses interlocuteurs l'idée de Maria Casanova selon laquelle :

[e]stos nombramientos de personalidades de prestigio fueron al principio positivamente valorados por los dirigentes republicanos, pero en la práctica resultaron ser menos eficaces que lo esperado [...]¹⁵⁴⁷.

Le décalage entre les résultats escomptés et les réalisations d'Isabel Oyarzábal de Palencia est indiscutable. Pesa-t-il pour autant dans la critique qu'Indalecio Prieto exprima à la fin juin 1937 à l'égard de nouveaux membres du corps diplomatique républicain semblables, selon lui, à « une collection d'illustres fugitifs¹⁵⁴⁸ » ? Il nous semble que cette comparaison acerbe largement répandue parmi les défenseurs de la République ne peut lui être appliquée. Loin des missions « spéciales » inventées par certains pour fuir la guerre¹⁵⁴⁹, elle ne cessa, d'un bout à l'autre de son mandat en Scandinavie, de revendiquer sa subordination au « gouvernement constitutionnel légal d'Espagne¹⁵⁵⁰ » et son attachement à une cause du peuple mise en péril par l'attitude des « insensibles officiels¹⁵⁵¹ ».

¹⁵⁴⁴ AMAE, R-1785, Exp. 13 : dépêche du 09/11/1938.

¹⁵⁴⁵ *Ibidem*.

¹⁵⁴⁶ « personas de solvencia política » : AMAE, R-1785, Exp. 13: dépêche du 19/11/1937.

¹⁵⁴⁷ CASANOVA, María, *op. cit.*, p. 32.

¹⁵⁴⁸ « colección de ilustres fugitivos » : AZAÑA, Manuel, *Obras Completas*. Vol IV *Memorias políticas y de Guerra*, Mexico, Oasis, 1968, p. 639.

¹⁵⁴⁹ « ciertas misiones, que no son las 'espaciales' que otros se inventaron para huir de la guerra » : « Rafael Alberti en el extranjero », *Ahora*, 06/03/1937, p. 9.

¹⁵⁵⁰ Voir notamment AMAE, R-1060, Exp 122: « Informe Personal: OYARZÁBAL DE PALENCIA Isabel ».

¹⁵⁵¹ OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 362.

Les résultats ténus obtenus par les intellectuelles européennes dans la sphère diplomatique au cours des trois années de la guerre mettent en évidence la complexité de ce moment historique. En dépit de leurs compétences et de leur maîtrise des enjeux, elles ne purent y tenir qu'un rôle bien secondaire. Éléments à part entière d'une campagne de mobilisation qu'elles contribuèrent à diffuser à l'échelle internationale, certaines parvinrent néanmoins – et bien que provisoirement – à s'y distinguer ou du moins à y proclamer leur désir d'œuvrer à la défense de la République. Espagnoles et étrangères ne purent s'y investir de la même façon mais toutes firent alors montre d'une grande perspicacité quant à la portée réelle du conflit. Dans ce sens, elles peuvent être associées au commentaire *a posteriori* de Rosa Chacel : « Para nosotros el peligro ni disminuía ni aumentaba, sólo que amenazaba cambiar de sitio¹⁵⁵² ».

¹⁵⁵² CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, Vol. VIII..., *op. cit.*, p. 339.

Conclusion de la deuxième partie

[Le fascisme,] nous n'en voulons, ni d'un point de vue humain, ni comme femmes, ni comme intellectuelles. Comme femmes, plus encore que pour les hommes, le fascisme est pour nous misère et asservissement. Comme intellectuelles, le fascisme nous atteint dans notre activité même, puisque nous sommes des privilégiées du travail qui pouvons aimer notre tâche.¹⁵⁵³

Cette déclaration de la première agrégée de philosophie et directrice de l'ENS de Sèvres, Lucie Prenant, trouve une éloquente illustration dans la contribution des intellectuelles européennes à l'effort de guerre.

Comme nous l'avons montré dans cette deuxième partie, celle-ci s'organisa selon différentes modalités – pratiques, écrites, orales – et sur divers champs d'action – le front, l'arrière-garde, la scène internationale –. Cette variété appelle, à notre sens, plusieurs conclusions.

Tout d'abord, elle permet de mesurer la force de l'enthousiasme des Espagnoles et des étrangères pour la résistance historique opposée, à partir de l'été 1936, au fascisme. Leurs démarches pour s'associer ou, plus exactement, pour tenter de s'associer à toutes les ramifications de cette dernière ne traduisent pas uniquement leur volonté de prendre part aux grands combats de leur temps. Elles mettent en évidence leur attachement tout spécifique à la défense de la République, cause autour de laquelle leur attention s'était instantanément cristallisée et dans laquelle elles projetèrent leurs principales préoccupations. Leurs activités et leur discours condensent dans ce sens un grand nombre de leurs motifs et thèmes de prédilection tout en faisant le jour sur leur conception du peuple, de la maternité, de la solidarité ou encore du rôle de l'intellectuel dans la société.

Ensuite, cette variété confirme leur double appartenance aux communautés féminine et intellectuelle. Leurs réserves et leurs difficultés en matière de lutte armée, leur élan premier vers l'assistance aux blessés et aux enfants ainsi que leur intervention en lien avec les problèmes d'approvisionnement et de subsistance les rattachent aux attributions et aux tâches féminines les plus traditionnelles. A l'inverse, leur contribution à la « mobilisation générale¹⁵⁵⁴ » et leur recours fréquent aux outils oraux et écrits de la communication et de la

¹⁵⁵³ « Le professeur Lucie Prenant aux femmes intellectuelles », *Les femmes dans l'action mondiale*, 09/1934, p. 8.

¹⁵⁵⁴ « movilizaci3n general »: NELKEN, Margarita, « Lumpen- Burguesa », *Mundo Obrero*, 24/02/1937, p. 3

persuasion antifascistes les lient à la *praxis* mise en œuvre par les intellectuels engagés dans la lutte.

De plus, cette diversité, outre qu'elle rehausse le lien des femmes de notre étude à ces deux collectifs, en éclaire, selon nous, les limites. Dans les faits, leurs démarches ne s'inscrivent jamais pleinement dans le cadre de l'une ou de l'autre ni ne s'identifient entièrement à celles de leurs concitoyennes ou de leurs homologues masculins. De plus, une analyse approfondie de leur discours nous a permis de signaler qu'Espagnoles et étrangères oscillent systématiquement entre ces deux pôles, reléguant notamment au second plan l'idée de prétendues prédispositions féminines pour mettre l'accent sur une conscience et un sens des responsabilités d'ordre ontologique. Cette situation explique à notre sens leur faible représentativité et, à plus long terme, leur peu de visibilité dans l'historiographie pourtant nourrie sur la participation des femmes et des intellectuels à la guerre d'Espagne.

C'est là une lacune que nous entendons ici combler.

Au terme de cette deuxième partie, nous pouvons en effet affirmer que la prise en compte de la contribution multiforme des intellectuelles européennes à l'effort de guerre apporte au contraire un éclairage nouveau sur le conflit. En assumant des responsabilités transcendées par les circonstances historiques exceptionnelles, elles achèvent de montrer à quel point la question espagnole constitua, à partir de l'été 1936, une « épine plantée au centre [de la] conscience européenne¹⁵⁵⁵ ». Et plus encore, en affirmant leur singularité au sein de la communauté des défenseurs de la République, Espagnoles et étrangères mettent en exergue la complexité d'un épisode fait de « contrainte et [de] spontanéité [, de] nécessité et [d'] idéal¹⁵⁵⁶ » mêlés.

¹⁵⁵⁵ PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993, p. 256.

¹⁵⁵⁶ WEIL, Simone, « Que se passe-t-il en Espagne ? » dans *Œuvres complètes. Tome II Écrits historiques et politiques*, Paris, Gallimard, 1991, p. 403.

Troisième partie – La défense de la culture

Introduction de la troisième partie

[L]a guerra civil – no hay que olvidarlo – fue el primer enfrentamiento contra el fascismo y su carga anticultural, que se dio en la Europa de los años treinta¹⁵⁵⁷.

Ce commentaire de María Fernanda Mancebo met l'accent sur le second pan essentiel de l'intervention des intellectuelles européennes dans la défense de la République espagnole: sa dimension culturelle.

Lors du conflit de 1936-1939, la lutte menée côté républicain ne s'articule pas uniquement autour de la défense de l'antifascisme, de la démocratie et de l'égalité. Elle prend également la forme d'une défense de la culture envisagée comme liberté de pensée, de réflexion, d'opinion et de création contre un fascisme identifié, lui, comme l'ennemi du « progrès¹⁵⁵⁸ » et comme le responsable de la « destruction impitoyable¹⁵⁵⁹ » de toute forme de civilisation. Le maintien des perspectives de réformes éducatives et culturelles définies dans les premiers temps de la Seconde République, associé à l'activisme propre à la guerre, conduit à l'apparition, à la consolidation et à la propagation d'un nouveau modèle de culture. Érigée en don et non plus en privilège, cette « culture en guerre¹⁵⁶⁰ » se veut fédératrice, populaire et politisée. Alors que dans le camp adverse, un processus identique se met en place, au service, lui, de l'idéologie nationaliste et des valeurs conservatrices et catholiques, toute manifestation culturelle acquiert, trois ans durant, « une dimension politique¹⁵⁶¹ » et vient renforcer l'arsenal déjà fourni des défenseurs de la République.

¹⁵⁵⁷ MANCEBO, María Fernanda, « Tres congresos internacionales para la defensa de la cultura. La aportación cubana » dans GONZÁLEZ MARTELL, Roger (éd.), *La literatura y la cultura del exilio republicano español de 1939. Actas del II Coloquio Internacional*, La Habana, Casa del Escritor Habanero/GEXEL/AEMIC, 2000, p. 42.

¹⁵⁵⁸ « de la justicia y del progreso »: « ¡Españoles! ¡Acudid en ayuda de las víctimas del fascismo en las regiones invadidas! », *Ayuda*, 23/05/1937, p. 8.

¹⁵⁵⁹ « ruthless destruction »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York, Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 397.

¹⁵⁶⁰ « cultura en guerra »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 224.

¹⁵⁶¹ « dimensión política »: CAUDET, Francisco, *Las cenizas del Fenix. La cultura española en los años 30*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1993, p. 13.

C'est toutefois aux membres de la communauté intellectuelle plus précisément qu'il incombe de monter en première ligne de ce combat contre les forces de l'irrationnel et de la « barbarie¹⁵⁶² ». Entre animation culturelle et agitation idéologique, ils font de la culture un axe majeur de la lutte et du livre une arme aussi « combative et constructive que le fusil¹⁵⁶³ ». Cette entreprise de longue haleine et de vaste envergure ne laisse aucune des Espagnoles et des étrangères insensible. Pour toutes, il s'agit là d'une marche vers « une nouvelle époque de la culture, un nouveau sens de l'intelligence¹⁵⁶⁴ » à laquelle elles se doivent de participer.

C'est précisément ce que nous nous proposons de montrer dans cette troisième partie consacrée aux diverses formes qu'elles donnèrent à cette participation souvent méconnue car reléguée au second plan dans les études ayant trait à la question. La méthode de mise en regard présidant à notre étude va, une fois encore, nous permettre de combler ces manquements en dépassant les singularités de chacune pour distinguer les points de convergence alors apparus entre elles. Il s'agira pour nous de faire le jour sur leurs diverses démarches et de montrer en quoi elles s'inscrivaient dans un processus collectif de dynamisation et de production culturelle, doublé, dans leurs cas plus spécifiquement, d'une entreprise d'affirmation d'elles-mêmes comme êtres de culture.

Pour ce faire, nous allons articuler notre réflexion en trois mouvements.

Dans un premier temps, nous traiterons de leur combat pour la culture en termes de protection, de promotion et de représentation. La défense du patrimoine artistique espagnol, les opérations d'évacuation d'intellectuels et la diffusion de la culture dans ses versants artistique et pédagogique sont autant d'éléments que la perspective comparatiste de notre étude nous permettra d'envisager tant à l'échelle nationale qu'internationale. De plus, il nous faudra voir dans quelle mesure Espagnoles et étrangères participèrent à l'éclosion d'un théâtre de la guerre, soit un théâtre nouveau en termes de dramaturgie et d'esthétique, populaire, socialement et politiquement engagé.

Dans un second temps, nous nous concentrerons sur l'évènement qui a joué un rôle moteur dans l'élaboration de notre projet de recherche : le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Unanimement revendiqué et reconnu comme la manifestation paroxystique de l'engagement intellectuel pendant la guerre d'Espagne, il se

¹⁵⁶² « batallas libradas y ganadas a la barbarie [enemiga] »: extrait de la conférence de Margarita Nelken « Picasso, artista y ciudadano de España ». *La Vanguardi*, 17/01/1939, p. 3.

¹⁵⁶³ Voir CAUDET, Francisco, *op. cit.*, p. 59

¹⁵⁶⁴ ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p.109. Entre novembre 2005 et février 2006, la Bibliothèque Nationale d'Espagne a organisé une exposition consacrée à la culture dans la guerre, « Bibliotecas en guerra » : voir TORRES H MANTECÓN, Marco Aurelio, « Bibliotecas en guerra », *Istor* n°31, México, 2007, p. 149-159.

Adresse URL : http://www.istor.cide.edu/archivos/num_31/ventana.pdf. Consulté le 09 octobre 2012.

tint entre le 4 et le 17 juillet 1937 à Valence, Madrid, Barcelone et Paris et a constitué le point de rencontre majeur des femmes de notre panel entre 1936 et 1939. Pourtant, comme nous aurons l'occasion de le montrer, il n'a jamais été étudié à travers le prisme de la féminité. Il s'agit pour nous d'y remédier et nous entendons apporter un éclairage nouveau sur sa signification, sa portée et sa valorisation en nous appuyant sur les réactions suscitées par cette présence féminine, sur les expériences des déléguées lors des journées espagnoles ainsi que sur leurs interventions à la tribune.

Enfin, les prolongements littéraires qu'elles donnèrent à cette réunion internationale nous fourniront l'occasion de pousser plus avant notre réflexion sur leur conception de l'écriture et de la création dans la guerre. Nous nous concentrerons pour cela sur les reportages, comptes rendus, poèmes et nouvelles que leur inspira le Congrès de Valence. Les éléments de ce corpus conséquent n'ont, à notre connaissance, jamais fait l'objet d'une étude conjointe. Il nous appartiendra par conséquent de voir en quoi leur rapprochement ouvre de nouvelles perspectives concernant la dialectique culture/action qui présida, entre 1936 et 1939, à l'action des intellectuels engagés dans la défense de la République tout en interrogeant, à travers lui, l'idée de José-Carlos Mainer selon laquelle la guerre d'Espagne vit l'éclosion, côté républicain, d'une culture associant « un art exigeant, une volonté de propagande et la quête d'une esthétique [populaire]¹⁵⁶⁵ ».

¹⁵⁶⁵ MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999, p. 336.

Chapitre 8 - Le combat pour la culture

Lorsque le soulèvement militaire de juillet 1936 se produit, les intellectuels ont déjà commencé à s'organiser et à réagir, à l'échelle européenne, face à la montée des fascismes. Si la guerre d'Espagne est historiquement considérée comme la première opposition armée à ces derniers, elle orienta plus précisément ce qui leur était déjà apparu auparavant comme une lutte pour la liberté face à l'oppression et comme un combat pour la culture face à la barbarie.

Ce deuxième moteur, uni au premier sous la bannière de l'antifascisme, gouverna le second pan de l'action des Espagnoles et des étrangères sélectionnées pour cette étude entre 1936 et 1939. Leur intervention en faveur de la République ne reposa pas uniquement sur une adhésion multifacétique à la cause du peuple. Elle s'articula également autour d'un rapport singulier à la culture dont il nous faut à présent montrer qu'il vient, selon nous, remettre en question l'affirmation de María Zambrano selon laquelle, face au conflit, « l'intellectuel cessa de l'être pour être un homme¹⁵⁶⁶ ». Pour ce faire, nous analyserons successivement les trois facettes de leur engagement dans ce domaine, à savoir en termes de défense, de promotion et de représentation.

8.1 - La culture en termes de défense

Dans une décennie marquée par la redéfinition du concept de culture en termes de référents, de thématiques et de publics, toutes étaient persuadées que la culture allait jouer un rôle majeur dans la renaissance de l'Espagne victorieuse de l'obscurantisme fasciste. Fortes de cette conviction, elles s'associèrent à une entreprise de grande envergure et de longue haleine initiée dès la fin du mois de juillet 1936 : la défense du patrimoine artistique et culturel espagnol.

¹⁵⁶⁶ « el intelectual cesó de serlo para ser hombre »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 53-54.

8.1.1 - La défense du patrimoine matériel et artistique national

Les circonstances extraordinaires de la guerre jouèrent un rôle capital dans la décision des intellectuelles de s'impliquer dans la défense du patrimoine espagnol. Comme nous l'avons précédemment souligné, toutes firent l'expérience, lors de leurs séjours en territoire républicain, des raids aériens et de la logique de sape appliquée par l'ennemi. Le cas de Madrid, « enjeu d'une lutte atroce¹⁵⁶⁷ » selon Andrée Viollis, fut de loin le plus significatif. Après avoir semé la terreur en prenant pour cibles les quartiers populaires et les édifices civils, les aviateurs rebelles larguèrent leurs bombes sur « des ministères, des monuments, des édifices universitaires¹⁵⁶⁸ » afin de prouver, selon José Álvarez Lopera, que « rien ni personne ne p[ouvait] se sentir en sécurité à Madrid¹⁵⁶⁹ ». Cette menace n'échappa à aucune des intellectuelles qui, du fait de leur présence en Espagne, purent rapidement se faire une idée globale de la situation. Leurs déplacements en territoire républicain les amenèrent à associer instantanément la question du patrimoine artistique national à celle des autres monuments et édifices privés ou religieux, soumis eux à la spoliation et au pillage.

8.1.1.1 - Le patrimoine matériel

Parmi ceux-ci, les églises et les demeures bourgeoises, deux éléments à forte valeur symbolique dans l'ambiance de révolution sociale des premiers mois du conflit, les choquèrent plus particulièrement. Leurs écrits et leur correspondance de l'été 1936, soit la première étape « révolutionnaire » du conflit où les haines se déchaînèrent dans les deux camps, en sont le reflet. Ils constituent de ce fait une précieuse source primaire d'information pour la connaissance de ce phénomène côté républicain. Alors que dans le camp nationaliste les enseignants et tous les symboles du projet d'éducation laïque républicain étaient pris pour cible, les lieux et les personnes liés à l'Église - qui avait appelé au soulèvement et béni les rebelles - furent assimilés à l'ennemi et visés par les milices. Dans la seule nuit du 19 au 20 juillet 1936, 50 églises furent incendiées à Madrid et on estime qu'au cours de la guerre, 150

¹⁵⁶⁷ VIOLLIS, Andrée, « Madrid, enjeu d'une lutte atroce », *Le Petit Parisien*, 01/11/1936, p. 3.

¹⁵⁶⁸ VIOLLIS, Andrée, « La passion de Madrid », *Vendredi*, 20/11/1936, p. 3.

¹⁵⁶⁹ « nada ni nadie p[odía] sentirse seguro en Madrid »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano español durante la guerra civil española*, vol. 2, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982, p. 59. Le surlignage est de nous.

églises furent totalement détruites et 4850 endommagées¹⁵⁷⁰. L'intervention des autorités fut nécessaire à la préservation de certains édifices religieux tels que la cathédrale de Barcelone dont Sylvia Townsend Warner affirmait en novembre 1936 qu'elle n'avait échappé aux flammes que grâce à son statut officiel de « monument national¹⁵⁷¹ ». Après une première phase de débordements, d'incendies et de pillages incontrôlés, églises et couvents passèrent aux mains d'organisations ouvrières ou d'organismes d'État qui décidèrent dans bien des cas de leur fermeture. Les articles d'Andrée Viollis des mois de l'été 1936 donnent une vision claire de ce phénomène et de l'ampleur nouvelle que la guerre donna à une violence anticléricale s'étant manifestée en Espagne dès 1830. Quelques heures seulement après son arrivée dans la capitale catalane, l'un des principaux fiefs anarchistes, la journaliste revint en détail sur les incendies perpétrés les 19 et 20 juillet contre des églises et des couvents servant « de forteresse aux rebelles¹⁵⁷² ». Seule la cathédrale se trouvait alors protégée par des gardes d'assaut. Leur présence ne tarda pas à se généraliser comme le prouvent les « piquet[s] d'hommes armés¹⁵⁷³ » que la Française découvrit près d'un mois plus tard devant chacune des églises jalonnant les 400 kilomètres entre Madrid et Cordoue. Son insistance et le soin qu'elle apporte à cette question reflètent un phénomène généralisé parmi les étrangères alors présentes en Espagne : le choix de la religion et de la sécularisation des lieux de culte pour dépasser le factuel et inscrire leur démarche dans l'analyse et le didactisme.

Toutes ces actions étaient à leurs yeux dirigées contre les signes de l'inégalité et de l'oppression propres au système antérieur. Elles témoignaient selon elles d'une haine non pas religieuse mais anticléricale et présentaient un caractère fondamentalement social. Toutes soulignaient dans ce sens le caractère populaire et délibéré¹⁵⁷⁴ de la spoliation et de la destruction d'édifices religieux, phénomènes que Sylvia Townsend Warner compare même au nettoyage des « chambres des malades [...] après une épidémie de peste¹⁵⁷⁵ ». Il ne se dégage de cette appréciation qu'un enthousiasme empreint de ferveur antifasciste. L'Anglaise élude totalement la dimension politico-sociale du phénomène. Elle tait l'abîme entre les républicains au pouvoir, issus pour la plupart de la classe moyenne, et le prolétariat

¹⁵⁷⁰ THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936-Mars 1939*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 193 et p. 711.

¹⁵⁷¹ Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/7/5: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Catalonia in Civil War », *New Masses*, 24/11/1936, p. 4.

¹⁵⁷² VIOLLIS, Andrée, « Dans Barcelone encore en fièvre », *Le Petit Parisien*, 31/07/1936, p. 3.

¹⁵⁷³ VIOLLIS, Andrée, « Sur la route de Cordoue avec une colonne loyaliste », *Le Petit Parisien*, 27/08/1936, p. 3.

¹⁵⁷⁴ Voir notamment: Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona. September-October 1936 », p. 8.

¹⁵⁷⁵ « [...] sick-rooms [...] after a pestilence »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Barcelona », *The Left Review*, 12/1936, p. 816.

révolutionnaire dont les tentatives antérieures avaient fortement contribué à déstabiliser les deux premières années de la République et qui, au vu des circonstances, avaient déclaré le 19 juillet premier jour de la Révolution. Ce commentaire contemporain des faits se distingue en cela des propos tenus par Carmen Conde près de 35 ans après les faits¹⁵⁷⁶. Délivrée par le passage du temps de toute visée mobilisatrice, elle se souvient dans son autobiographie avoir été informée, alors qu'elle se trouvait à Carthagène le 25 juillet 1936, du projet d'incendie de l'église Santa María de la Gracia ourdi par des éléments incontrôlés qu'elle compare à une « populace ignorante et violente¹⁵⁷⁷ ». Sous sa plume, ces critiques sont d'autant plus lourdes de sens qu'elle dissocie cette « masse vociférante et agressive¹⁵⁷⁸ » et les véritables défenseurs de la République. Il n'est plus question, pour elle, de taire les dissensions internes ou l'impuissance des autorités face à ce qu'elles identifiaient, selon une incompréhension qui s'était également manifestée lors de la Commune de Paris¹⁵⁷⁹, comme le propre des « débuts de toute guerre civile ou révolution¹⁵⁸⁰ ».

Le second versant de ce processus, l'occupation des demeures bourgeoises, attira également régulièrement l'attention des étrangères qui en rendirent largement compte à leurs compatriotes. Si, avant même son départ en Espagne, Sylvia Townsend Warner avait promis à l'historien Oliver Warner une « carte postale illustrée, si possible d'une jolie église en ruine¹⁵⁸¹ », Andrée Viollis fit, elle, le choix significatif d'illustrer le premier article de son 3^e séjour en Espagne avec des vues du « Palacio de Liria, après le passage des avions rebelles¹⁵⁸² ». L'ancienne résidence du duc d'Albe, qui avait trouvé refuge à Londres avec sa fille Cayetana, avait été réquisitionnée par le PCE avant d'être presque entièrement détruite lors d'un raid aérien à la fin novembre 1936. Cet épisode, rapidement érigé en symbole par les intellectuels antifascistes espagnols¹⁵⁸³, occupa une place à part dans l'esprit et les écrits des femmes de notre étude, de même que le Palais du Pardo et le Palais de Heredia Spínola. La nuit qu'elle passa dans le premier, devenu quartier général des Brigades Internationales, en

¹⁵⁷⁶ Nous nous appuyons ici sur une partie de son autobiographie rédigée à Madrid le 26/02/1973.

¹⁵⁷⁷ « gentuza ignorante y violenta » : CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 91.

¹⁵⁷⁸ « una masa vociferante y agresiva » : *Idem*, p. 90.

¹⁵⁷⁹ Voir notamment la condamnation des événements par George Sand pourtant supposée proche du peuple. Adresse URL : <http://www.georgesand.culture.fr/fr/co/co15.htm>. Consulté le 07 octobre 2012.

¹⁵⁸⁰ « los comienzos de todas las guerras civiles o revoluciones » : IPCE, Archivo Central, Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid, « Correspondencia 1936-1939 » : « Cartas Reconstruidas », [s. datos], p. 2.

¹⁵⁸¹ « a picture postcard, if possible of a nice ruined church » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 39.

¹⁵⁸² VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, 02/04/1937, p. 5.

¹⁵⁸³ Voir notamment ALBERTI, Rafael, « El último duque de Alba » dans *90 poemas*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1992, p. 64-66.

décembre 1936, demeura longtemps associée, pour María Teresa León, à des « salles, pas très grandes, des miroirs, des pendules et des candélabres¹⁵⁸⁴ ». Le second, situé près de la Place de Cibeles à Madrid, devint à l'été 1936 le siège de la AIA et ces « salons solennels et obscurs, chargés de meubles¹⁵⁸⁵ » devinrent alors selon l'intellectuelle un espace de rencontre et d'émulation permanente. Ces réquisitions ne furent jamais contestées par les intellectuelles qui en devinrent même parfois les exécutantes. Tel fut notamment le cas de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland lors de leur séjour en Catalogne. Alors qu'on leur avait attribué la villa intacte d'un sympathisant fasciste¹⁵⁸⁶ de Sarria, la première se mit en quête d'une demeure disponible pour en faire une maison de repos pour les infirmières en provenance du front. Conditionnée par l'engagement de l'Anglaise au sein de la Croix Rouge britannique, cette démarche met en valeur la dimension sociale d'un conflit envisagé par les deux comme un affrontement de classes au sein d'une société inégalitaire. Ces appropriations ne se réduisent jamais, dans leur esprit, à l'expression du ressentiment populaire mais constituent la preuve de ce que le patrimoine national n'était plus désormais l'apanage des classes supérieures mais le « patrimoine du peuple¹⁵⁸⁷ ». A cette approche circonstancielle du phénomène venait se conjuguer une vision davantage liée à la condition même des femmes qui nous occupe ici et à leurs préoccupations artistiques et esthétiques premières.

8.1.1.2 - Le patrimoine artistique

Espagnoles et étrangères manifestèrent rapidement un intérêt particulier pour les monuments, archives, bibliothèques et autres institutions culturelles publiques dans la guerre. Elles firent de leur préservation un motif récurrent de leurs appels à la mobilisation, ce qui renvoie à l'importance des destructions et des « attaques des institutions culturelles¹⁵⁸⁸ » dans les discours des deux camps.

L'offensive nationaliste sur Madrid marqua le point de départ d'une intense campagne de sensibilisation et de mobilisation à laquelle bon nombre d'entre elles s'associèrent. Les

¹⁵⁸⁴ « salas, no muy grandes, espejos, relojes y candelabros »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 300.

¹⁵⁸⁵ « salones solemnes y oscuros, pesados de muebles »: *Idem*, p. 281.

¹⁵⁸⁶ Dorset County Museum, STW's collection, R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona. September-October 1936 », p. 6.

¹⁵⁸⁷ Nous empruntons cette formule au titre de l'article Maria Teresa León : « La cultura, patrimonio del pueblo », *Ayuda*, 02/12/1936, p. 3.

¹⁵⁸⁸ « los ataques a instituciones culturales constituyeron un verdadero regalo para los servicios republicanos de propaganda »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 59.

articles alors publiés par Andrée Viollis dans *Vendredi* comptent notamment des allusions ironiques à « Franco, ce protecteur du "patrimoine national"¹⁵⁸⁹ » et des références indignées à la campagne orchestrée par la presse de Burgos dont toutes dénoncèrent, individuellement ou collectivement, le caractère mensonger. Toutes ses prises de position se voulaient des mises au point, des réquisitoires contre les « incultes généraux factieux¹⁵⁹⁰ ». L'omniprésence, dans le discours des Espagnoles et des étrangères, de la destruction du patrimoine historique et artistique par les nationalistes rend compte de son potentiel fédérateur. A l'échelle européenne, elle suscita un vif regain d'intérêt pour les richesses espagnoles ou, pour reprendre les termes du *Folleto informativo de la defensa del Tesoro* édité à Valence en août 1938 :

[u]na preocupación general entre las personas más cultas de todos los países es el temor de que los desastres de la guerra que España sufre puedan alcanzar a las obras de arte que constituyen el más rico tesoro del patrimonio espiritual de la nación¹⁵⁹¹.

Les intellectuelles, interface agissante entre ces deux espaces, furent les témoins directs de ce phénomène tout autant qu'elles y contribuèrent. Isabel Oyarzábal de Palencia retient de son premier entretien avec le roi Gustave V du 4 janvier 1937 les innombrables questions du monarque suédois sur le sort des « trésors artistiques¹⁵⁹² » soumis aux agressions de la guerre moderne. Sur la base de cet entretien et face à l'insistance de ses interlocuteurs scandinaves, elle organisa au printemps 1938 la tournée de conférences du peintre et architecte Roberto Fernández Balbuena, l'une des figures majeures de la politique gouvernementale en matière de protection du patrimoine. La portée mobilisatrice de cette entreprise rend compte de la lucidité de l'intellectuelle quant au potentiel fédérateur de la question. Il s'agissait, pour elle comme pour les autres, de l'optimiser en instrumentalisant l'inquiétude des « fervents¹⁵⁹³ » à l'égard de destructions sans cesse qualifiées de barbares et d'immorales. Elles rejoignaient en cela leurs homologues masculins auprès desquels elles s'engagèrent dans une offensive verbale riche de sens. Comme l'a remarqué José Álvarez Lopera dans *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, la communauté intellectuelle et, plus particulièrement, la AIA y jouèrent un rôle

¹⁵⁸⁹ *Ibidem*.

¹⁵⁹⁰ « los incultos generales facciosos » : LEÓN, María Teresa, « La cultura, patrimonio del pueblo ».

¹⁵⁹¹ Cité dans CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, Vol. VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 402.

¹⁵⁹² « artistic treasures » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 287.

¹⁵⁹³ VIOLLIS, Andrée, « La bataille sans répit pour les ruines de l'Alcazar », *Le Petit Parisien*, 25/09/1936, p. 4.

majeur, inondant l'Europe d'appels centrés sur les risques encourus par le patrimoine national. « A los intelectuales del mundo entero », rédigé par José Bergamín et publié trois jours seulement après le bombardement du Prado du 16 novembre 1936 en constitue un exemple paradigmatique :

Os hablamos de la trayectoria significativa, en línea recta, de una serie de bombas que comienza unas casas más arriba del hotel Savoy y termina, dejando un hueco casual y de seguro lamento en el Museo del Prado, en la Iglesia de los Jerónimos. Os hablamos del boquete alemán que una bomba de doscientos kilos ha dejado unos metros antes del Museo del Prado, rompiendo sus cristales¹⁵⁹⁴.

La précision didactique et la prose épique de ce manifeste ouvrirent la voie à une multitude de déclarations telles que « La cultura, patrimonio del pueblo » (19 novembre 1936) dans laquelle María Teresa León oppose les miliciens respectueux de la culture et « le fascisme [qui] brûle les livres¹⁵⁹⁵ ». Avec le lyrisme qui la caractérise, elle érige dans cette chronique les attaques contre les institutions culturelles en symbole de la haine fasciste pour la culture et en moteur de l'unité de toutes les forces républicaines.

Cette solidarité interclassiste constitue une constante du discours des intellectuelles¹⁵⁹⁶ qui s'efforcèrent par ailleurs de présenter le patrimoine espagnol comme mondial. Leur présence en territoire républicain leur permit de faire l'expérience directe de cette entreprise de défense permanente qui provoqua chez beaucoup une vive impression. Dans les pages de son *Journal d'Espagne* évoquant sa visite de l'usine barcelonaise « La Maritima » en septembre 1936, Simone Weil associe sans les hiérarchiser les « dessins d'art, trouvés dans les archives¹⁵⁹⁷ » et les revendications des ouvriers avec qui elle avait pu s'entretenir. De la même façon, Agnia Barto consacre plusieurs lignes de son article publié dans *Pionerskaia Pravda* en août 1937. à sa visite d'une maison désertée de Carabanchel et à la découverte qu'elle y avait faite en compagnie de soldats républicains d'un « tableau avec un chien et des

¹⁵⁹⁴ « La Alianza de Intelectuales Antifascistas se dirige a todos los amantes de la cultura e intelectuales », *Mundo Obrero*, 19/11/1936, p. 2.

¹⁵⁹⁵ « el fascismo [que] quema los libros » : LEÓN, María Teresa, « La cultura, patrimonio del pueblo ».

¹⁵⁹⁶ Nous renvoyons sur ce point aux propos de Rosario del Olmo, journaliste et critique littéraire signataire du manifeste fondateur de la AIA qui, dans « Los que luchábamos contra la guerra » écrit : « Tenemos que defender las Universidades, los Laboratorios, los Museos y los teatros, porque en adelante la cultura – Ciencia y Arte – va a estar al servicio de los trabajadores, que la estiman y la apetecen con la misma intensidad con que deseaban otras mejoras de orden material ». DEL OLMO, Rosario, « Los que luchábamos contra la guerra », *Ayuda*, 17/10/1936, p. 7.

¹⁵⁹⁷ WEIL, Simone, « Journal d'Espagne » dans *Œuvres complètes. t II Écrits Historiques et Politiques*, Paris, Gallimard, 1991, p. 381.

chèvres¹⁵⁹⁸ ». L'art y est une nouvelle fois posé en accélérateur de l'union de tous dans la lutte antifasciste. L'épisode, privé, anecdotique et tout en affectivité, ne se réfère en rien aux œuvres prestigieuses du patrimoine espagnol. Il n'en demeure pas moins représentatif de l'usage fait par les intellectuelles d'un art entendu comme langage universel dont la puissance fédératrice n'avait alors d'équivalente que celle de la lutte antifasciste. Leur attachement à une culture omniprésente et ignorante des frontières renvoie dans ce sens par extension à la question de la fonction d'intellectuels devenus, dans la guerre, « miliciens de la culture¹⁵⁹⁹ ». Définitivement établie en mars 1937 par le ministre de l'Instruction Publique d'alors, le communiste Jesús Hernández, cette formule souligne l'ambivalence de la position des Espagnoles et des étrangères. Outre défendre la culture, elles devaient également l'incarner. Leur contribution à la lutte pour la protection du passé artistique espagnol devait, dans leur esprit, jouer un rôle décisif dans l'avènement d'un nouveau modèle de société, indissociable de la redéfinition alors en cours du concept même de culture¹⁶⁰⁰.

8.1.1.3 - La participation des intellectuelles

Un contraste saisissant apparaît entre la reconnaissance accordée, au moment des faits, aux intellectuelles et le second rang où elles se sont par la suite vues reléguées et maintenues de façon tenace.

Le cas de María Teresa León, que Louis Aragon qualifiait en décembre 1936 de « vaillante¹⁶⁰¹ » et saluait au même titre que tous les « oublieux d'eux-mêmes » venus protéger, « avec l'ennemi aux portes de la ville [les] œuvres de l'art et de l'esprit¹⁶⁰² », est de loin le plus significatif. Toutefois, nous avons pu constater, dans les fonds d'archives de l'*Instituto del Patrimonio Cultural de España (IPCE)* et dans la grande majorité des études sur le sujet consultées, l'absence d'allusions à ces femmes alors que certaines affirment, dans leurs autobiographies, correspondances et écrits de la guerre, s'être associées à la politique de défense des biens culturels du gouvernement républicain. Ces sources primaires, outre supporter analyse critique et recoupements, se sont avérées riches d'enseignements quant à la

¹⁵⁹⁸ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 25.

¹⁵⁹⁹ HERNÁNDEZ, Jesús, « A los Intelectuales de España: Discurso Pronunciado en el Pleno del CC Ampliado del Partido Comunista de España, celebrado en Valencia en los días 5, 6, 7 y 8 de Marzo de 1937 », [s.l], Partido Comunista, 1937.

¹⁶⁰⁰ CAUDET, Francisco, *op. cit.*, p. 11.

¹⁶⁰¹ ARAGON, Louis, « Pour la défense de la culture », *Commune*, 12/1936, p. 419.

¹⁶⁰² *Idem*, p. 421.

chronologie et l'évolution de cette politique, elle aussi victime des dissensions internes au camp républicain.

Le largage de bombes incendiaires, le 16 novembre 1936, sur le Musée du Prado, la Bibliothèque Nationale, le Musée Anthropologique ou encore l'Académie des Beaux-Arts de San Fernando est souvent présenté comme le point de départ du calvaire des monuments et musées madrilènes et par là même, de la campagne de sauvegarde du trésor artistique national. En réalité, celle-ci fut initiée dès le mois de juillet par un gouvernement républicain conscient de l'ampleur des menaces qui planaient sur les musées, bibliothèques, archives, institutions culturelles et autres monuments. Intégrée à un processus de défense généralisée, la protection du patrimoine¹⁶⁰³ constitua une priorité comme en atteste la création par décret dès le 23 juillet 1936, de la *Junta de Incautación y Protección del Tesoro Artístico Nacional (JIPAN)*. Fondée à l'initiative de José Bergamín et liée au Directeur Général des Beaux-Arts (DGBA), le jeune artiste valencien membre de la AIA, José Renau, la *JIPAN* disposait de pouvoirs étendus et avait pour fonction de « contrôler [...] tous les objets artistiques, historiques et scientifiques se trouvant dans les palais occupés et [d'adopter] toutes les mesures [...] nécessaires pour leur conservation¹⁶⁰⁴ ». Un décret vint étendre, le 2 août suivant, les attributions de la désormais *Junta de Conservación y de Protección del Tesoro Artístico*, à la protection et conservation, au nom de l'État, de toutes les œuvres d'intérêt artistique, historique ou bibliographique. Ce caractère étatique et le rayonnement que lui assura, sur l'ensemble du territoire républicain, un réseau de Juntas déléguées locales auraient dû assurer à l'organisme autorité et efficacité. C'était sans compter sur la résistance des pouvoirs provinciaux, des organisations ouvrières, des milices exaltées par l'atmosphère de révolution sociale des premiers mois et surtout, à partir de septembre 1936, du ministre de l'Instruction Publique (MIP), le communiste Jesús Hernández. La confusion et l'improvisation engendrées par cet état de fait caractérisèrent la phase initiale de la politique de biens culturels républicaine. Cette phase dura, selon la chronologie établie par José Álvarez Lopera, jusqu'à ce que la Junte soit officiellement chargée des opérations le 11 décembre 1936¹⁶⁰⁵ et correspondit à la période d'activité la plus intense des intellectuelles européennes.

¹⁶⁰³ Nous entendrons dorénavant par patrimoine le patrimoine pictural qui, susceptible d'être protégé, retint l'attention des intellectuelles de notre étude bien davantage que l'architectural.

¹⁶⁰⁴ Cité dans ÁLVAREZ LOPERA, José, « Les œuvres d'art aux portes des frontières » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939 : Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 89.

¹⁶⁰⁵ Voir ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano español durante la guerra civil española*, vol. 1, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982, p. 163.

D'après les diverses sources consultées, la première à s'être associée à cette entreprise de grande envergure et de longue haleine fut Clara Malraux. Dans *La fin et le commencement*, elle affirme avoir accompagné et aidé José Bergamín dans son entreprise d'inventaire des œuvres d'art découvertes dans les lieux les plus divers. Elle aurait alors notamment été amenée à consigner « deux toiles du Greco [...] roulées comme des crêpes » ou encore un immense Christ en ivoire déposé à même le sol long de deux mètres¹⁶⁰⁶. L'absence d'allusions explicites à ces épisodes dans les autres documents compulsés ne nous permet ni de formuler une hypothèse quant à leur localisation ni d'authentifier ses paroles. Toutefois, plusieurs éléments tendent à corroborer ce récit. Les modalités d'intervention évoquées correspondent par exemple au recours avéré à des chercheurs et artistes pour répertorier et protéger les oeuvres disséminées en territoire républicain. Face à l'urgence de la situation et à l'ampleur de la tâche, il fut nécessaire pour la Junte de recourir dès les premières semaines d'août 1936 à un arsenal de collaborateurs¹⁶⁰⁷ mobilisés et volontaires mais dépourvus de toute compétence spécifique en matière de patrimoine. Cette absence de qualification, associée à l'absence de consignes claires quant aux critères de sélection et aux normes de conditionnement des œuvres, explique à notre sens pourquoi plusieurs intellectuelles ressentirent le besoin de se justifier au sujet de leur participation en tant qu'auxiliaires aux opérations successivement menées à Tolède, à l'Escorial et au Musée du Prado entre septembre et décembre 1936.

Du fait de son importance artistique et du retentissement international du siège de l'Alcazar, Tolède occupa très rapidement une place centrale dans la politique gouvernementale de défense du patrimoine. Parmi les membres mandatés par la Junte en vue d'étudier les possibilités d'évacuation figurait María Teresa León. Dans *Memoria de la Melancolía* et *La historia tiene la palabra*, œuvre d'une cinquantaine de pages publiée à Buenos Aires en 1944 et significativement sous-titrée « Noticia sobre el Salvamento del Tesoro Artístico », elle apporte un éclairage personnel sur le cas à la fois représentatif et atypique de Tolède. Tout en soulignant que ce fut là son « premier contact avec un problème si grave¹⁶⁰⁸ », elle y montre combien le sort d'œuvres maîtresses comme « L'enterrement du comte d'Orgaz » – dans l'église de Santo Tomé – et « Le portrait du Cardinal Tavera » – dans l'hôpital de Santa Cruz – du Greco, cristallisa alors toutes les tensions internes au camp

¹⁶⁰⁶ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 54-55.

¹⁶⁰⁷ L'article numéro 2 du décret du 2 août stipule que : « La Junta está autorizada a nombrar auxiliares, en los cuales podrá delegar sus funciones, en todo o en parte ». LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra* (*Noticias sobre el Salvamento del Tesoro Artístico*), Madrid, Editorial Hispamérica, 1977, p. 57.

¹⁶⁰⁸ *Idem*, p. 39.

républicain. L'échec de l'opération fut, selon elle, imputable à la seule obstination du gouverneur civil, De la Vega, qui, sous couvert de « l'amour excessif du peuple tolédan à ses œuvres¹⁶⁰⁹ », s'opposa à toute intervention extérieure et à toute évacuation d'œuvres d'art. Cette vision, partielle dans la mesure où elle passe sous silence les entraves liées à la mainmise d'un Comité de Défense anarchiste sur la ville, tend à masquer le peu de prise du gouvernement sur la situation et à dégager l'intellectuelle de toute responsabilité dans cet échec. A des ennemis aussi multiples que variés – elle y évoque pêle-mêle le feu, les tirs de mitrailleuses, le froid, la pluie, la confusion des consignes, la méconnaissance générale de la valeur de ce patrimoine et le manque de personnel –, elle ne pouvait alors qu'opposer une « immense bonne foi¹⁶¹⁰ ». Cet argument revient constamment dans les récits de cette première aventure tolédane par les intellectuelles espagnoles y ayant pris part. Elles ne concordent en revanche pas quant à son issue. A la tentative avortée de María Teresa León s'opposent notamment les propos de Margarita Nelken au chercheur de l'Université de Kentucky Lexington, Holman Hamilton. Dans une lettre de 1966, elle écrit :

Y cuando se vio que ya era inminente la pérdida de Toledo, por órdenes de Largo Caballero, y con todo sigilo, saqué el tesoro de la catedral y lo traje a Madrid, al Banco de España. Lo traje en un camión, conducido por unos compañeros. Yo iba detrás en un auto. Y para evitar asaltos en el camino, procuramos que aquello pareciera un transporte sin importancia. Claro que el viaje fue de una tensión horrible hasta que llegamos a Madrid¹⁶¹¹.

Cette version s'avère quelque peu déroutante si l'on pense à la faible marge de manœuvre des intervenants extérieurs, à l'interdiction d'évacuer les œuvres d'art promulguée par les autorités tolédanes lors de l'évacuation de la ville ou encore à l'absence de pièces majeures provenant de la cathédrale dans le contingent remis en février 1937 par le gouverneur de Tolède à la Junte de Madrid¹⁶¹². Elle prend au contraire un sens particulier si on la resitue dans son contexte, soit trente ans après le début de la guerre et alors que Margarita Nelken se trouvait en exil au Mexique. Il s'agissait pour elle de démentir une légende tenace de virago en clarifiant ses agissements lors du siège de l'Alcazar. Loin de l'opération de spéculation à laquelle les nationalistes avaient tenté de réduire l'évacuation au

¹⁶⁰⁹ « el excesivo amor del pueblo toledano a sus cosas » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 312.

¹⁶¹⁰ « enorme buena fe » : LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra...*, op. cit., p. 44.

¹⁶¹¹ AHNMN, Legajo 3237/2 : lettre de Margarita Nelken à Holman Hamilton du 10/02/1966.

¹⁶¹² Ces deux derniers points ont fait l'objet d'une étude approfondie par José Álvarez Lopera dans *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol.2..., op. cit., p. 98.

moment des faits, elle l'érige dans la lettre en preuve du caractère désintéressé et éminemment actif de la défense du patrimoine républicain. Tout comme dans les textes de María Teresa León, le souvenir de cet épisode est associé à une ambiance de solidarité et de tension mêlées où l'attachement de tous aux richesses artistiques nationales n'avait d'égal que la « peur presque religieuse¹⁶¹³ » des collaborateurs mandatés. Ceux-ci étaient désignés par le DGBA, le communiste José Renau¹⁶¹⁴ dont les décisions étaient alors prises conformément aux directives du MIP. Cette origine pose la question, concernant la nomination de Margarita Nelken, de son instrumentalisation par un PCE désireux de tirer à lui tout le bénéfice des succès de la politique gouvernementale en matière de biens culturels. Et de façon plus générale, sa désignation et celle d'autres Espagnoles non qualifiées pour de tels postes éclairent la teneur en définitive plus politique que culturelle de cette première phase dont le succès allait en partie déterminer le prestige de la République.

Cette teneur se confirma un mois plus tard lorsque María Teresa León se chargea, en tant que secrétaire de la AIA, de l'évacuation à Madrid des œuvres majeures de l'Escorial. *Memoria de la Melancolía* et *La historia tiene la palabra*, en dépit de leur subjectivité et de leur caractère apologétique, constituent les deux seules sources d'informations disponibles sur cette expédition. Dans ces deux récits presque identiques, elle attribue sa désignation à « une circonstance fortuite¹⁶¹⁵ ». Elle explique ensuite qu'après s'être rendue deux fois à l'Escorial, en compagnie de l'archiviste Antonio Moñino et du poète et écrivain Arturo Serrano Plaja successivement, elle, Rafael Alberti, José Bergamín et Arturo Serrano Plaja se chargèrent personnellement du transfert des œuvres sélectionnées :

Creo que era el día 21 de octubre de 1936. Llevamos en aquella ocasión a Madrid: *San Mauricio y la legión tebana*, del Greco; *el Descendimiento de la Cruz*, de Van der Weyden; *La túnica de José*, de Velázquez; *El Lavatorio*, de Tintoretto; *El sueño de Felipe II*, también del Greco, y dos Goyas pequeños de la Casita del Príncipe. También algunos manuscritos, códices árabes, cofrecillos y un portapaz¹⁶¹⁶.

¹⁶¹³ « temor casi religioso » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 353.

¹⁶¹⁴ Voir notamment IPCE, Archivo Central, Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid, « Traslados a Valencia »: « Relación de obras enviadas a Valencia, procedentes de varios museos de Madrid (y palacios particulares), 01/1937 »

¹⁶¹⁵ « Por una circunstancia fortuita » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 350 et « Por una nueva circunstancia fortuita » : LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra...*, *op. cit.*, p. 47.

¹⁶¹⁶ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 350-351. Cette liste est incomplète selon José Álvarez Lopera qui en se basant sur les archives de l'IPCE dresse pour sa part la liste suivante: « 22 cuadros de las salas capitulares y sacristía, 2370 libros de la biblioteca del monasterio, casi todos manuscritos [...] y un par de objetos preciosos ». Voir ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 2..., *op. cit.*, p. 93.

Une nouvelle fois, l'intellectuelle n'intervint que dans la première phase du périple des œuvres qui furent entreposées au Musée du Prado les 25 et 26 octobre et non à la Banque d'Espagne comme cela avait initialement été prévu. L'inadaptation des portes des chambres blindées de l'édifice¹⁶¹⁷, à l'origine de ce réajustement, servit par la suite d'argument à la Junte pour remettre en question la légitimité de responsables tels que María Teresa León. Néanmoins, les critiques les plus virulentes à son encontre ne furent pas liées à cette expédition. Elles prirent leur source dans sa dernière et plus imposante « bataille¹⁶¹⁸ » en termes de protection du patrimoine : l'évacuation du Musée du Prado qu'elle supervisa entre le 7 et le 11 décembre 1936.

La valeur des collections de cette institution historique au rayonnement international, accrue par son statut circonstanciel de centre de dépôt, fit très rapidement du Prado l'une des préoccupations majeures des responsables républicains. Deux mois avant que María Teresa León n'entre en scène et en raison de l'insécurité liée à l'arrivée imminente des troupes nationalistes aux portes de la ville, la décision fut prise en conseil des ministres d'évacuer vers Valence les œuvres les plus précieuses du musée demeuré ouvert au public jusqu'à la fin du mois d'août 1936. Son sous-directeur, Francisco Sánchez Cantón¹⁶¹⁹, en fut informé dès le 5 novembre et reçut ce même jour un ordre ministériel établissant la liste des 42 tableaux à transférer. C'était là, comme le souligne José Álvarez Lopera, le début d'« une des opérations les plus spectaculaires de la guerre civile [puisque] le musée du Prado à lui seul vit partir cinq cent vingt-cinq tableaux, cent quatre-vingt-huit dessins, et le trésor du Dauphin dans sa totalité¹⁶²⁰ ». L'ampleur de la tâche et la reconstruction de l'appareil d'État alors en cours laissaient présager l'intervention de la Junte, organisme étatique en charge de la question. Il n'en fut rien et dès le 7 novembre, le député communiste Florencio Sosa fut désigné responsable. Dépourvu des compétences requises en matière technique et gestionnaire, il fut remplacé dès le 3 décembre suivant par María Teresa León. Cette dernière fut informée de sa nomination par un ordre du sous-secrétaire¹⁶²¹ et le 7 décembre suivant, c'est un ordre signé de José Renau, le DGBA, qu'elle présenta au sous-directeur du Musée du Prado. Il l'autorisait à « procéder au transfert à Valence des tableaux et des objets d'art du Musée du

¹⁶¹⁷ Comme l'explique María Teresa León : « [aún] creíamos todos en la protección de los sótanos. Imposible hacer entrar los cuadros. Las puertas medían un metro y noventa y siete » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 351.

¹⁶¹⁸ « [...] batalla » : *Idem*, p. 354.

¹⁶¹⁹ Il occupa ce poste jusqu'à être substitué en janvier 1938 par Roberto Fernández Balbuena.

¹⁶²⁰ ÁLVAREZ LOPERA, José, « Les œuvres d'art aux portes des frontières » dans SERRANO, Carlos (dir), op. cit., p. 92.

¹⁶²¹ Cité dans ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 2..., op. cit., p. 10. La traduction est de nous.

Prado qu'elle aurait sélectionnés¹⁶²² ». Cette dernière précision, de même que l'absence, dans les archives de l'*IPCE*, de tout ordre ministériel précisant les œuvres à transférer en priorité, pose l'intellectuelle en seul décisionnaire. A en juger par le récit qu'elle livre dans *Memoria de la Melancolía* de sa première et bien peu connue visite aux caves du Prado, cette lourde responsabilité ne lui échappa nullement:

Jamás soñé entrar en el Museo del Prado bajando una escalerilla insospechada y, mucho menos, llevando en la mano un documento oficial autorizándome para empresa tan grande [...] ¿Cómo vamos a poder cumplir lo que nos han ordenado?¹⁶²³

La deuxième personne du pluriel désigne ici le couple María Teresa León – Rafael Alberti qui accompagna alors l'intellectuelle et l'épaula dans ses diverses démarches. L'étroitesse de cette collaboration est indéniable si l'on met en regard les souvenirs de la première et les paragraphes consacrés par le second à « cette tâche immense, d'une infinie responsabilité¹⁶²⁴ » dans *La arboleda perdida*. Tous deux insistent avec une même émotion sur la solitude du musée, ses murs nus, et les difficultés liées au manque de matériel de conditionnement et de moyens techniques¹⁶²⁵. L'ascendant pris, dans les années postérieures, par la *Noche de guerra en el Museo del Prado* (1956) de Rafael Alberti sur *La historia tiene la palabra* (1944) de María Teresa León, ne sauraient toutefois masquer la vérité historique. C'est bien elle qui fut alors officiellement chargée de l'évacuation des œuvres vers Valence. Et force nous a été de constater, en consultant les archives de l'*IPCE*, qu'elle s'acquitta honorablement de cette mission, quantitativement du moins. Les copies des actes de remise indiquent que le jour même de sa nomination (7 décembre), 32 tableaux et 181 dessins furent évacués¹⁶²⁶. Deux jours plus tard (9 décembre), 33 toiles le furent dont « Les Ménines » de Vélasquez¹⁶²⁷. A partir du 11 décembre, son nom disparaît, significativement remplacé par celui de l'architecte et membre de la Junte, Alejandro Ferrant. Il semble qu'elle ait néanmoins procédé à la sélection de plus d'une centaine d'autres tableaux, ce qui amène José Álvarez Lopera à conclure :

¹⁶²² « Autorizo a María Teresa León para que **proceda al traslado a Valencia de los cuadros y objetos de arte del Museo del Prado que ella señale** »: *Ibidem*. Le surlignage est de nous

¹⁶²³ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 352.

¹⁶²⁴ ALBERTI, Rafael, *La Arboleda Perdida III*, Barcelona, Seix Barral, 1975, p. 78.

¹⁶²⁵ Voir *Idem*, p. 79 et LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 354-355.

¹⁶²⁶ IPCE, Archivo Central, Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid, « Traslados a Valencia »: « Relación de obras enviadas a Valencia, procedentes de varios museos de Madrid (y palacios particulares), 01/1937 ».

¹⁶²⁷ *Idem*: « Copia del acta de entrega de los cuadros del Museo del Prado del 9 de diciembre de 1936 ».

Durante su corta actuación en el Prado, pues, ella habría participado en la selección o en el traslado de casi la mitad de los cuadros evacuados, si bien sólo los envíos del 7 y 9 de diciembre se habrían efectuado bajo su dirección técnica¹⁶²⁸.

Son intervention s'avéra en revanche contestable en matière de sélection des œuvres et de conditions de transport. Dès la reprise en main par la Junta des évacuations. Francisco Sánchez Cantón, le sous-directeur du Musée, privé de tout droit de regard sur les opérations de décembre, revint avec un mépris non dissimulé sur les agissements de la responsable et sur les choix, selon lui, arbitraires et peu pertinents de cette dernière. De la même façon, dans les archives de l'*IPCE*, nous avons trouvé de nombreuses allusions critiques à ses choix dans les lettres et rapports de la Junta. Dans une lettre à José Renau de décembre 1936, « l'active collaboration de la AIA » est saluée à la différence de la « prestation de services dans lesquels la bonne volonté ne suffit à palier le manque l'éléments adéquats¹⁶²⁹ ». Dans le même ordre d'idée, dans un rapport de janvier 1937, l'action de María Teresa León est critiquée et les œuvres sélectionnées jugées « douteuses ou de catégorie inférieure¹⁶³⁰ ». María Teresa León ne se défendit jamais réellement de ces accusations, convaincue sans doute qu'elles visaient plus généralement l'absence de toute politique gouvernementale claire et réfléchie. Dans *Memoria de la Melancolía*, elle énumère dans ce sens les difficultés matérielles et se retranche derrière l'absence de réaction de la part des techniciens, spécialistes et autres directeurs de musées européens¹⁶³¹. A sa décharge, signalons que même si Madrid était assiégé, la Junta ne cessa de réclamer à partir de la mi décembre 1936, des « camions de type capitonnés [...], des sauf-conduits [...], des matériaux d'emballage, du bois, des planches, des couvertures, des tissus et des extincteurs à incendies¹⁶³² ». En revanche, concernant le second point, ses propos doivent être nuancés. Comme elle l'admet elle-même dans son autobiographie, le sort du patrimoine historique espagnol attira en Espagne de nombreux experts étrangers dont le collectionneur et éditeur d'art, Christian

¹⁶²⁸ ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 2..., *op. cit.*, p. 11.

¹⁶²⁹ IPCE, Archivo Central, Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid, « Correspondencias 1936-1939 »: lettre de 12/1936 au DGBA.

¹⁶³⁰ « dudosas o de inferior categoría »: *Idem*, lettre de 12/1937 au DGBA.

¹⁶³¹ Pour ce qui est des critères, elle écrit : « Poco tiempo bastó para que las obras elegidas, en primer lugar las de escuela española, estuviesen dispuestas a partir hacia Valencia »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 354-355.

¹⁶³² « [...] camiones del tipo capitone [...], salvoconductos [...], materiales para embalajes, maderas, virutas, mantas, lonas y extintores de incendios »: IPCE, Archivo Central, Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid, « Correspondencias 1936-1939 »: lettre de 12/1936 au DGBA.

Zervos (1889-1970) et son épouse Ivonne que Rosa Chacel eut l'occasion de côtoyer à Paris¹⁶³³ ou encore du spécialiste hongrois et Tolédan d'adoption, Thomas Malonyay, que María Teresa León croisa notamment à Tolède et qui, à partir de mars 1937, fut chargé du transfert des œuvres du Prado à Valence. D'autres ne parvinrent pas à entrer en Espagne mais manifestèrent un vif intérêt pour un problème que les intellectuelles contribuèrent à diffuser par leurs écrits et par leurs actes.

Lors de son second séjour en territoire républicain, Nancy Cunard fut autorisée à se rendre dans les caves du Prado, alors transformées en salles de restauration. Elle tira de cette rencontre avec les « cadavres » de l'art espagnol une profonde gratitude pour ceux qui travaillaient à leur résurrection « alors que régnaient la faim, les bombardements et un cruel hiver¹⁶³⁴ ». La personnification des œuvres constitue une constante dans le discours des intellectuelles européennes et dans les déclarations en lien avec la question auxquelles elles s'associent¹⁶³⁵. Ce procédé rhétorique, outre sa visée mobilisatrice évidente, reflète selon nous leur grande sensibilité à l'égard d'opérations de défense dont elles s'efforcèrent, à l'échelle internationale, de faire la promotion. Quel sens donner sinon à la publication le 9 avril 1937 de « Dans les salles du Prado désert » de Rafael Alberti dans l'hebdomadaire co-dirigé par Andrée Viollis, *Vendredi* ? La date de parution n'est pas anodine. Quatre jours auparavant (le 5 avril), la *Junta Central del Tesoro Artístico* avait été créée par ordre ministériel et au terme d'un processus de réorganisation et de centralisation long de plusieurs mois. Dans ce sens, ce témoignage de première main visait d'une part à éclairer les lecteurs français quant au « spectacle terrible, unique, insoupçonné, de l'une des plus belles pinacothèques du monde, avec ses murailles subitement dépouillées de toutes les merveilles qu'elles avaient soutenues¹⁶³⁶ ». Il mettait d'autre part en avant les individus impliqués dans la sauvegarde de ce patrimoine vieux de « quatre siècles, les plus grands sans doute de la peinture universelle » et parmi lesquels figurait la « compagne [...] Marie-Thérèse¹⁶³⁷ » du poète. Cette insistance va selon nous dans le sens de José Álvarez Lopera pour qui la nomination de l'intellectuelle constitua avant tout une manœuvre du PCE pour s'imposer dans le domaine culturel. La responsabilisation d'activistes notoires à travers des missions

¹⁶³³ CHACEL, Rosa, *op. cit.*, p. 338.

¹⁶³⁴ « los cadáveres [...] mientras reinaban el hambre, los bombardeos y un cruel invierno » : citée dans GORDON, Lois, *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008, p. 311.

¹⁶³⁵ Voir notamment « ¡Españoles! ¡Acudid en ayuda de las víctimas del fascismo en las regiones invadidas! », *Ayuda*, 23/05/1937, p. 8.

¹⁶³⁶ ALBERTI, Rafael, « Dans les salles du Prado désert », *Vendredi*, 09/04/1937, p. 5.

¹⁶³⁷ *Ibidem*.

« purement politiques de contrôle et de gestion des opérations¹⁶³⁸ » n'avait d'autre but que d'initier, de faciliter et d'accélérer les opérations tout en permettant « l'utilisation des succès [du MIP] comme plateforme de propagande [du PCE]¹⁶³⁹ ». María Teresa León fut dans ce sens l'instrument volontaire d'une entreprise plus politique que culturelle qu'elle favorisa pendant les premiers mois du conflit en s'associant les services du 5^{ème} Régiment et des miliciens du Parti¹⁶⁴⁰ et dont elle accepta ensuite d'être écartée. Cette évolution ne saurait selon nous masquer la permanence de son attachement à la question du patrimoine. Nous en tenons pour preuve la publication en 1944 de *La historia tiene la palabra* et la présence dans les archives de l'IPCE d'un cliché pris au Musée du Prado le 21 novembre 1937 où elle apparaît aux côtés du conseiller fédéral suisse, Mr Nicole, d'Alejandro Ferrant, de Rafael Alberti et de deux femmes non identifiées¹⁶⁴¹.

Même si aucune des intellectuelles n'intervint plus directement dans ce domaine suite au retour à la normalité bureaucratique du début 1937, elles ne se désintéressèrent jamais du sort des œuvres évacuées. Jusque dans les derniers mois de la guerre, elles maintinrent l'« exode¹⁶⁴² » de ces dernières au centre de leurs préoccupations et s'efforcèrent d'en rendre compte à travers des articles et des témoignages. Dans ce sens, le grand reportage publié par Nancy Cunard dans le *Manchester Guardian* au début de l'année 1939 recèle d'abondantes informations quant aux tractations liées au trésor artistique espagnol. Aux précautions prises, depuis le Château de Figueras, par Álvarez del Vayo pour que les œuvres soient placées sous la protection de la SDN à Genève, elle mêle l'indignation d'un chauffeur croisé entre Le Perthus et la Junquera face aux attaques aériennes orchestrées contre ce précieux « héritage culturel¹⁶⁴³ ». L'adhésion de Nancy Cunard à de tels propos était totale et fut confirmée l'été suivant à travers une série de « Lettres à l'éditeur » dans lesquelles elle érigeait l'itinérance obligée de ce patrimoine artistique en preuve ultime et symbolique de son universalité.

¹⁶³⁸ ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 1..., *op. cit.*, p. 164.

¹⁶³⁹ *Idem*, p. 37.

¹⁶⁴⁰ « Recurrimos al Quinto Regimiento, recurrimos a los ferroviarios [...] esos hombres crédulos y magníficos que, a pesar de no haber pisado jamás las salas de un museo, creyeron en nuestra palabra y no vacilaron en salvar para los inteligentes y los cultos del mundo la maravillosa pinacoteca de Madrid »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 354 et 356.

¹⁶⁴¹ IPCE, Archivo Central, Archivo Fotográfico de la Junta de Incautación del Tesoro Artístico, AJ-0404.

¹⁶⁴² « éxodo »: LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra...*, *op. cit.*, p. 22.

¹⁶⁴³ « the cultural heritage »: CUNARD, Nancy, « The exodus from Spain », *Manchester Guardian*, 08/02/1939, p. 12.

La défense du patrimoine artistique matériel espagnol constitua donc une facette importante de l'action des intellectuelles en faveur de la République. Leur participation plus ou moins longue et concrète à cette entreprise de vaste envergure et de longue haleine ne peut être remise en question bien que leurs noms ne soient que rarement cités dans les études sur la question. Nous apporterons deux éléments de réponse à cette lacune persistante, à commencer par le peu de reconnaissance officielle globale de cette aventure menée sans appuis extérieurs et entravée par des considérations plus politiques que culturelles ou artistiques. D'autre part, il s'avère qu'en dépit de leur intérêt pour la question, aucune ne chercha réellement à s'y distinguer. Le cas de María Teresa León, alors investie d'un « rôle [...] ni enviable ni confortable¹⁶⁴⁴ » et détrônée au fil des décennies par son imposant compagnon, en est l'exemple le plus évident. Celui de Rosa Chacel, plus méconnu, apporte selon nous un éclairage supplémentaire sur ce point. Sa passivité dans ce domaine est à notre avis déroutante et significative à la fois. Déroutante dans la mesure où, en tant qu'épouse de Timoteo Pérez Rubio, sous-directeur du Musée d'Art Moderne de Madrid et président de la *Junta Central*, il lui aurait été facile de s'associer aux diverses opérations menées. Significative ensuite car elle fit *a posteriori* de cette absence d'implication un repère dans son engagement antifasciste. Cette époque ne vaut selon elle que pour le « glorieux¹⁶⁴⁵ » combat mené par son compagnon en faveur d'œuvres, « impressions grandioses [...] de ceux qui ne pouvaient plus venir les défendre¹⁶⁴⁶ » et qu'il convenait de sauver plus encore que le régime lui-même. Cette hiérarchisation entre le culturel et le politique est à la base du travail de mémoire auquel elle se livra et pour lequel elle se retrancha, faute de légitimité en la matière, derrière les documents officiels en sa possession ou encore derrière les récits de Timoteo Pérez Rubio. Le fil qu'elle déroule dans ses écrits autobiographiques consiste par conséquent en un fragile équilibre entre souvenirs par procuration et regard rétrospectif sur une période qu'elle dit avoir en « sainte horreur¹⁶⁴⁷ » mais qu'elle aspire néanmoins à mettre en lumière. De façon paradoxale, elle en vient donc à voir sa trajectoire associée à l'un des plus grands succès de la République tout en affirmant ne s'y être en réalité associée que bien peu glorieusement :

¹⁶⁴⁴ « [su] papel [no era] ni envidiable no cómodo »: GIL-ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975, p. 216.

¹⁶⁴⁵ « glorioso » : CHACEL, Rosa, *op. cit.*, p. 336.

¹⁶⁴⁶ « grandiosas impresiones [...] de los que ya no podían venir a defenderlas » : *Idem*, p. 402.

¹⁶⁴⁷ « [Yo] siempre conservé un **santo horror** por todo recuerdo de aquellos días, de aquellas empresas, de aquellas heridas, de aquella amputación de tiempo »: *Id.*, p. 337.

Una circunstancia muy particular, aquel famoso trasiego de las obras de arte, nos facilitaba el paso de la frontera. Yo la pasé, con mi hijo¹⁶⁴⁸.

8.1.2 - La défense des travailleurs de la culture

Face à la guerre globale que fut la guerre d'Espagne, la République développa une politique de protection de la culture entendue dans son acception la plus large. Le patrimoine national ne se limitait pas en ce sens aux œuvres d'art mais résidait également dans ceux qui les exécutaient. En d'autres termes, il fallait « sauver l'œuvre, mais aussi le créateur¹⁶⁴⁹ ».

Cette double dimension ne fut pas sans répercussion en termes de protection. Au regroupement et transfert des biens culturels matériels vinrent se conjuguer des opérations d'évacuation des représentants et producteurs de cette culture. Bien que de moindre envergure et plus circonscrites dans le temps, leur caractère spectaculaire et inédit dans l'histoire de l'Espagne leur a valu de faire l'objet d'analyses documentées et variées. Aucune n'a cependant encore abordé ce phénomène depuis la perspective de ce travail. Et c'est en ce sens à la lumière des modalités d'intervention spécifique des intellectuelles européennes que nous proposons ici une relecture de cette seconde modalité de défense active, associant création, éthique, engagement idéologique et propagande. Quel rôle y tinrent-elles ? Quel regard posèrent-elles sur ces évacuations ? En quoi celui-ci apporte-t-il un éclairage complémentaire sur leur conception de la culture, de l'antifascisme et de l'engagement ?

8.1.2.1 - Le projet

Tout comme les institutions culturelles et les œuvres qu'elles renfermaient, les intellectuels¹⁶⁵⁰ se virent exposés, dès les premiers mois du conflit et pour ceux résidant à Madrid principalement, aux « 'raids' aériens et [aux] tirs paraboliques de l'artillerie rebelle¹⁶⁵¹ ». De plus, une menace plus insidieuse et spécifique se porta rapidement sur eux,

¹⁶⁴⁸ CHACEL, Rosa, *Obra completa*, Vol IV *Artículos II Viajes*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 1993, p. 597.

¹⁶⁴⁹ « salvar a la obra; pero también a su creador »: « Madrid, corazón de la Casa de la Cultura », *Mundo Gráfico*, 29/09/1937, p. 5.

¹⁶⁵⁰ Nous entendons ici ce terme au sens large dans la mesure où les évacuations concernèrent tant des écrivains que des scientifiques, des compositeurs, des chercheurs et des artistes.

¹⁶⁵¹ « 'raids' aéreos y a los tiros parabólicos de la artillería rebelde »: VIDAL, Fabián, « Intelectuales en Valencia », *La Vanguardia*, 29/11/1936, p. 7.

motivée par l'aversion d'un fascisme assimilé par Antonio Machado à la « force de l'inculture, [à la] négation des esprits¹⁶⁵² ». Cette haine et son expression paradigmatique, l'assassinat en août 1936 du poète Federico García Lorca, devinrent des motifs récurrents du discours des responsables républicains qui en usèrent pour légitimer et exalter, par contrepoint, les efforts de la République pour veiller à la sécurité et au respect des intellectuels. Le discours « A los intelectuales de España » de mars 1937, du ministre de l'Instruction Publique, le communiste Jesús Hernández, dont nous rappelons une nouvelle fois le poids dans le domaine culturel entre septembre 1936 et avril 1938, en constitue un exemple probant :

Mientras un poeta caía fusilado en Granada por la guardia civil los poetas españoles eran evacuados, por iniciativa de un Ministro comunista, de los bombardeos de Madrid, la ciudad heroica e inmortal.[...] Cuando el terror más sombrío asola a toda la España ocupada [...] el Gobierno de la República, y en su nombre yo [...] nos preocupamos de salvar las obras de arte, los libros inmortales de nuestra cultura y de nuestra civilización y la existencia física de los profesores, de los poetas, de los literatos, de los pintores, de los músicos, de cuantos tienen en nuestro pueblo una misión intelectual¹⁶⁵³.

L'énumération finale rend compte de la variété des corps de métiers visés par cette entreprise. Parmi eux, nous prêterons une attention toute particulière aux poètes et gens de lettres. C'est à travers eux que les femmes de notre étude s'y associèrent ou s'y virent associées.

Il convient de signaler d'emblée que cet exode ne les concerna directement que de façon minoritaire et même si toutes y furent, à un moment ou l'autre, sensibles et attentives. Cette relative « non implication » n'en demeure pas moins, selon nous, significative quant à leur positionnement dans le conflit et dans la communauté intellectuelle antifasciste internationale.

Une série de facteurs expliquent à notre sens la faible incidence des évacuations sur leur trajectoire.

En premier lieu, celles-ci ne concernaient que les membres de la communauté intellectuelle espagnole évoluant dans le champ d'influence de la République. Dans ces interventions et écrits de la guerre, Rafael Alberti désigne ces derniers comme les « hommes

¹⁶⁵² « fuerza de la incultura [...] la negación del espíritu »: formule accordée à Antonio Machado dans « Antonio Machado en Valencia », *La Vanguardia*, 29/11/1936, p. 1

¹⁶⁵³ HERNÁNDEZ, Jesús, *op. cit.*, p. 11

loyaux¹⁶⁵⁴ », une qualification qui souligne la relation étroite qui se noua alors entre culture, politique et éthique.

De plus, elles étaient destinées à éloigner des zones les plus exposées les chercheurs, professeurs, artistes et écrivains les plus éminents et les plus unanimement reconnus pour leurs apports à la civilisation et à la culture espagnoles et universelles. Une reconnaissance qui, à l'époque et dans ces domaines en particulier, ne pouvait revenir qu'à des hommes.

Enfin, elles avaient pour principal objectif de mettre à l'abri des intellectuels trop âgés pour prendre physiquement part à la défense de la République et « affronter les dangers quotidiens¹⁶⁵⁵ » de la guerre.

Des paramètres tels que l'âge, le sexe, la renommée et la nationalité intervinrent donc au moment de définir les bénéficiaires de ces opérations d'évacuation officielles et collectives. Elles ne peuvent dans ce sens être rapprochées de l'exil volontaire et individuel pour lequel certaines optèrent au cours du conflit. Cette décision valut à Rosa Chacel de devoir attendre plus d'un an pour recevoir une réponse de María Zambrano à la lettre « acerbe¹⁶⁵⁶ » qu'elle lui avait envoyée depuis l'exil. Les reproches de la philosophe à l'égard de son amie ne sont jamais explicitement formulés. Ils n'en demeurent pas moins latents, affleurant même quand elle explique que le soutien à la cause républicaine suppose pour chacun d'être présent, tant physiquement que spirituellement. Ces considérations, appliquées aux évacuations d'intellectuels, montrent que leur légitimité et leur nécessité ne faisaient aucun doute pour María Zambrano et la plupart de ses homologues qui ne les envisagèrent jamais pour elles-mêmes. Pour Margarita Nelken, députée parlementaire et oratrice de renom, il aurait été aisé de s'intégrer à la liste des évacués. Toutefois, comme elle l'expliqua dans une lettre de 1949 au dramaturge français René Lenormand, une telle décision aurait pour elle équivalu à se « résigner à ne vivre qu'en dehors d'[elle-même] et de tout ce qui [l']intéressait¹⁶⁵⁷ ». Ce commentaire fait du déplacement géographique le point de départ d'un déracinement identitaire significatif pour notre étude. Bien que formulé dix ans après que l'exil et la condition de réfugiée se soient finalement imposés à elle suite à l'instauration du régime franquiste, il permet de lever rétrospectivement le voile sur l'absence notable de Margarita Nelken dans l'épisode des évacuations d'intellectuels. Cette absence est d'autant plus remarquable qu'elles mobilisèrent un nombre considérable de figures et d'institutions

¹⁶⁵⁴ « hombres leales »: AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura* (1937) Vol. 2, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p. 97.

¹⁶⁵⁵ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, 83.

¹⁶⁵⁶ « cortante »: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 210.

¹⁶⁵⁷ AHNMN, Legajo 3238/4 : lettre de Margarita Nelken à René Lenormand du 20/07/1949.

culturelles, politiques et militaires et qu'elles firent l'objet d'une vaste couverture médiatique. La consultation croisée des quotidiens madrilènes *Ahora* (lié aux JSU), *Mundo Obrero* (PCE) et *ABC* (républicain de gauche), de *La Vanguardia* barcelonaise et de l'organe d'expression du 5^{ème} Régiment, *Milicia Popular*, permet de reconstituer avec précision le fil des évènements, en amont, pendant et dans les jours qui suivirent les deux grandes expéditions des mois de novembre et décembre 1936.

La redondance des informations, signe de la portée propagandiste de l'entreprise, contribue à poser cette dernière comme le fruit de l'action conjuguée de diverses institutions et organisations telles que le MIP, la Junte de Défense de Madrid, le 5^{ème} Régiment ou encore la AIA. L'intervention de cette dernière nous intéresse plus particulièrement dans la mesure où elle confirme non seulement la mainmise du PCE sur la politique culturelle républicaine mais elle explique aussi la présence de María Teresa León aux divers stades des opérations. Si aucun des documents consultés pour cette étude ne permet de définir avec certitude son rôle dans l'initiation du projet, son implication postérieure dans les évacuations majeures de l'automne 1936 ne peut être remise en question.

8.1.2.2 - Les évacuations

La première expédition pour Valence sortit de Madrid le 24 novembre 1936 et la seconde le 2 décembre. Dans les deux cas, les évacués quittèrent Madrid en autobus, sous les auspices et grâce à la contribution logistique du 5^{ème} Régiment. Cette nouvelle intervention ne fut pas sans conséquence sur l'aura de l'organisme à l'échelle internationale comme le prouve l'admiration et l'hommage d'Andrée Viollis à ce régiment qui avait, selon elle, signé là « une des pages les plus glorieuses de cette triste guerre¹⁶⁵⁸ ».

L'expédition de novembre concernait dix hommes de lettres, scientifiques ou artistes¹⁶⁵⁹, accompagnés de leurs proches et munis de leurs divers appareils scientifiques, livres, manuscrits, notes et instruments de travail. La seconde se composait, elle, de treize personnes parmi lesquelles nous distinguerons ici Justa Freire et Juan José Domenchina¹⁶⁶⁰.

¹⁶⁵⁸ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore », *Vendredi*, 02/04/1937, p. 5.

¹⁶⁵⁹ Les dix premiers évacués furent Pío del Río Hortega, Antonio Machado, Enrique Moles Ormella, Antonio Madinaveitia, Miguel Prados Such, José Miguel María Sacristán, Arturo Duperier Vallesa, Isidro Sánchez Covisa, José Moreno Villa et Victorio Macho.

¹⁶⁶⁰ Il semblerait qu'outre ces deux intellectuelles, l'expédition se composait également de Angel Llorca, José Capuz, José G Solana, Pedro Carrasco, Bartolomé Pérez Casas, Aurelio Arteta, Ricardo Gutiérrez Abascal, Alberto Chalmeta, Cristóbal Ruiz, Ricardo Orueta et José Ramón Zaragoza. La liste n'est pas aisée à établir avec

La première fut en tant que directrice du groupe scolaire Karl Marx, la seule femme à être officiellement conduite à Valence. Le second le fut en tant que poète mais c'est davantage en tant que jeune époux d'Ernestina de Champourcin qu'il nous intéresse ici. Comme cela avait été le cas quelques jours auparavant, les évacués étaient accompagnés de leurs familles, ce qui fait d'Ernestina de Champourcin – pourtant alors également une poétesse consacrée – la seule femme de notre étude à avoir été concernée par cet épisode. Son mariage avec le poète, le 6 novembre, et ce départ forcé¹⁶⁶¹ vinrent consommer sa rupture avec son milieu d'origine, soit une famille d'ascendance noble qui, à l'été 1936, fut contrainte de se réfugier à l'ambassade d'Uruguay en raison de ses idées monarchistes. Cette manifestation métonymique de la scission provoquée par la guerre dans la société espagnole constitua un tournant majeur dans la vie de l'intellectuelle qui, pour reprendre la formule affectueuse de son époux, se convertit alors définitivement en « nouvelle pauvre¹⁶⁶² ». Cette condition inédite ne l'empêcha toutefois pas de se voir offrir le jour de l'évacuation et comme l'ensemble des épouses des évacués, un bouquet de fleurs décoré de nœuds aux couleurs de la République¹⁶⁶³.

Dans son entretien avec Elena Aub de 1979, Ernestina de Champourcin insiste sur le caractère impromptu de ce départ qui mit un terme à ses activités dans le domaine de l'assistance. Son mari ayant été fraîchement nommé secrétaire personnel du président Manuel Azaña¹⁶⁶⁴, la vie du couple se vit dès lors conditionnée par les déplacements successifs du gouvernement républicain :

[Mi trabajo] no fue mucho tiempo porque entonces ya es cuando empezó parte del gobierno a marcharse fuera y cuando nos casamos, nos casamos, y en seguida como íbamos siguiendo al gobierno nos fuimos a Valencia primero... y a Barcelona después. ¡Ay!, qué año... treinta y siete o treinta y ocho..., porque salimos de Barcelona ya definitivamente creo que en febrero de treinta y nueve. Estuvimos en Valencia mientras estuvo el gobierno, y después allí¹⁶⁶⁵.

Vint finalement le départ pour l'étranger, la France d'abord après que Juan José Domenchina ait obtenu un passeport diplomatique puis le Mexique où, contrairement à son

certitude dans la mesure où est également mentionné Juan de la Encina dans « Segunda evacuación de intelectuales a principios de diciembre », *La Vanguardia*, 02/12/1936, p. 6.

¹⁶⁶¹ Nous verrons que pour elle, cette qualification est contestable.

¹⁶⁶² « nueva pobre »: cité dans COMELLA, Beatriz, *Ernestina de Champourcin, del exilio a Dios*, Madrid, Ediciones RIALP, 2002, p. 34.

¹⁶⁶³ « La República salva de la barbarie fascista a los intelectuales », *ABC*, 25/11/1936, p. 7.

¹⁶⁶⁴ LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina. Ensayos en conmemoración del centenario de Ernestina de Champourcin*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2006, p. 10.

¹⁶⁶⁵ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 14.

compagnon, elle parvint à « défaire ses valises¹⁶⁶⁶ ». Le transfert à Valence marqua un point d'inflexion et un point de départ dans la vie d'Ernestina de Champourcin dans la mesure où elle commença à y écrire une nouvelle page, celle de son « exode graduel¹⁶⁶⁷ ». « Recuerdo sin memoria », son autobiographie inédite et conservée dans ses archives privées à l'Université de Navarre, permet de reconstituer le trajet emprunté par le second cortège jusqu'à la capitale levantine et apporte des précisions quant aux conditions dans lesquelles se déroulèrent les évacuations :

Curioso viaje. Itinerario: Taraneón [...] Noche en Mosilla del Palaneas. Llegamos al hotel después de las tres. Mesa puesta, con huevos fritos ya servidos [...] Buñol parador. Comemos unos bacaladitos fritos. [...] paseamos por un sendero verde delicioso. Campo verde, sol. Valencia¹⁶⁶⁸.

Son statut de « femme de » s'avère cette fois précieux dans la mesure où il nous permet d'accéder aux coulisses, aux à-côtés de l'opération. Par ailleurs, il apporte un éclairage inédit sur l'une des facettes essentielles et de ce fait largement traitées dans les études sur ce sujet : sa dimension politique, idéologique et propagandiste. L'allusion à Buñol dans les notes manuscrites d'Ernestina de Champourcin nous renvoie au message officiel rédigé par les évacués de décembre lors de leur passage dans la commune valencienne. Dans ce texte majeur, Juan José Domenchina et Justa Freire notamment se posent en artistes, chercheurs et professeurs mais se revendiquent avant tout « travailleurs¹⁶⁶⁹ » de la culture. Ce choix sémantique n'est nullement anodin puisqu'il fait explicitement écho au premier article de la Constitution de décembre 1931 dans lequel l'Espagne est définie comme une « République démocratique de travailleurs de toute classe¹⁶⁷⁰ ». Cette référence contribue à faire des remerciements adressés par les intellectuels aux combattants du peuple un véritable manifeste d'adhésion à la cause républicaine, selon eux unique garante des valeurs et des activités de l'esprit. En réaffirmant l'indissociabilité entre culture et République et en rapprochant leur départ pour Valence de la résistance populaire, les évacués ne faisaient qu'affermir les bases d'un discours jalonné lors des cérémonies qui avaient précédé les

¹⁶⁶⁶ « deshacer las maletas » : COMELLA, Beatriz, *op. cit.*, p. 43.

¹⁶⁶⁷ « éxodo gradual » : CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 73.

¹⁶⁶⁸ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria », [s.l], [s.p].

¹⁶⁶⁹ « trabajadores » : « Los sabios y artistas trasladados a Valencia por el quinto Regimiento de Milicias envían su testimonio de gratitud al pueblo en armas », *Milicia Popular*, 09/12/1936, p. 3.

¹⁶⁷⁰ Cet article stipule : « España es una República democrática de trabajadores de toda clase ». *Constitución de la República Española (1931), Título Preliminar, Artículo 1.*

Adresse URL : <http://www1.icsi.berkeley.edu/~chema/republica/constitucion.html>. Consulté le 06 août 2012.

évacuations. Chacune fut précédée d'un dîner d'hommage et d'adieux dans les locaux du 5^{ème} Régiment au cours duquel défilèrent à la tribune diverses figures militaires, politiques et intellectuelles. Parmi ces dernières, nous retiendrons plus particulièrement Antonio Machado et María Teresa León qui, en tant que futur évacué et secrétaire de la AIA respectivement, y engagèrent, à quelques jours d'intervalle, un dialogue riche d'enseignements quant à la notion de communauté. Le poète revint le 23 novembre sur le caractère involontaire et déchirant d'un départ qu'il vécut non pas comme une fuite mais comme une séparation :

Yo me voy, a la fuerza, de Madrid [...] Mi gusto hubiera sido morir en Madrid, luchando al lado del pueblo que tanto amo. Toda mi vida ha sido una vida digna y, repito, que mi gusto hubiera sido morir dignamente luchando a vuestro lado¹⁶⁷¹.

Antonio Machado ne cache pas sa tristesse, voire son abattement. Cet aveu ne doit toutefois pas être interprété comme le signe d'un pessimisme ou d'une perte de confiance en l'issue de la guerre. Bien au contraire, en exprimant son émotion, le poète réaffirme son appartenance à une communauté républicaine interclassiste et transgénérationnelle. Cette déclaration, aujourd'hui passée à la postérité, trouva un écho certain chez les orateurs du 1^{er} décembre au nombre desquels figurait une seule femme, María Teresa León. Si elle fit ce soir-là, l'éloge des treize membres du futur convoi, c'était pour mieux signifier la noblesse et la légitimité d'une entreprise synonyme de séparation et non pas de rupture¹⁶⁷². Cette ambivalence allait constituer une des caractéristiques majeures du transfert, de l'installation et de la nouvelle vie des intellectuels à Valence, soit d'un épisode dont Manuel Aznar Soler affirme qu'il ne constituait pas « une fuite, une désertion lâche, mais une question d'obéissance patriotique [au] gouvernement républicain¹⁶⁷³ ». Cette idée d'un départ à contrecœur mais propice à un regain patriotique et à une exaltation identitaire trouve une illustration ultime dans la note rédigée par les premiers évacués. Tout en présentant leur remerciements aux institutions impliquées dans le transfert, ils réitérèrent leur soutien à la cause républicaine ou plus exactement à la seule Espagne véritable, l'Espagne républicaine : « jamais nous ne nous sommes sentis aussi espagnols qu'au moment où les Madrilènes qui

¹⁶⁷¹ « La República salva de la barbarie fascista a los intelectuales », *ABC*, 25/11/1936, p. 7.

¹⁶⁷² « Hombres de ciencia en el quinto Regimiento », *Milicia Popular*, 02/12/1936, p. 2-3.

¹⁶⁷³ « [...] no era una huida, una deserción por cobardía, sino una cuestión de obediencia patriótica [al] gobierno republicano » : AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valencia, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 71.

défendaient la liberté de l'Espagne nous ont obligés à quitter Madrid¹⁶⁷⁴ ». Dimension nationale et internationale se mêlent dans cette déclaration faite « au monde entier, à toute l'humanité civilisée¹⁶⁷⁵ » par ceux que le commissaire des Brigades Internationales, Mario Nicoletti, avait présentés le 23 novembre comme les pères de la culture universelle et les figures de proue du monde civilisé¹⁶⁷⁶. Loin de ne faire que gloser l'initiative, lui et les autres orateurs s'efforcèrent de relayer l'idée centrale du discours propagandiste républicain en matière de biens culturels, d'art et de patrimoine : la nécessité pour tous de préserver ce capital commun et enrichi à chaque génération par chaque nation. Le départ des intellectuels pour Valence devait par conséquent être perçu comme un impératif et un bienfait. Rosa Chacel fait dans ce sens des évacuations une expérience unique dans la trajectoire de la communauté intellectuelle républicaine espagnole. Elle les présente *a posteriori* comme un front, un nouvel âge d'or intellectuel, malaisé et en sursis :

Allí transcurrió aquel éxodo, en el que hubo de todo. Dificultades materiales, agravadas por críticas y mezquindades de todos los géneros, pero también hubo la gran cohesión [...] Es bien conocido todo el movimiento que sostuvo y difundió el grupo intelectual, testimonio de la última verdad de aquella contienda [...] ¹⁶⁷⁷.

8.1.2.3 - Valence

Ce phénomène eut pour principal théâtre Valence où, face au risque de chute imminente de Madrid et parce qu'il estimait impossible de gérer le pays depuis une région en guerre, le gouvernement de Francisco Largo Caballero s'était réfugié dans la nuit du 6 au 7 novembre 1936. Ce nouveau statut s'accompagna d'une redynamisation culturelle. Alors qu'« à Madrid, il ne restait plus personne, il y avait très peu d'intellectuels, il n'y avait personne¹⁶⁷⁸ », l'arrivée dans la capitale levantine de l'élite intellectuelle et artistique républicaine généra un essor des congrès, actes académiques, conférences et autres publications. Soit autant de composantes d'une *praxis* intellectuelle en apparence traditionnelle mais qui, dans le contexte des années 1936-1939, ne pouvait être dissociée de la

¹⁶⁷⁴ « jamás nos hemos sentido tan españoles como en el momento que los madrileños que defienden la libertad de España nos han obligado a salir de Madrid »: « La República salva de la barbarie fascista a los intelectuales ».

¹⁶⁷⁵ « ante el mundo entero, ante toda la humanidad civilizada »: *Ibidem*.

¹⁶⁷⁶ *Ibid.*

¹⁶⁷⁷ CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, Vol. VIII..., *op. cit.*, p. 336.

¹⁶⁷⁸ Voir Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 9.

reconfiguration du concept même de culture. Toutes ces activités se voulaient le reflet de l'avènement de cette « nouvelle culture », une culture en guerre et une culture populaire au sens où elle n'était plus réservée à une minorité et alliait divertissement et conscientisation idéologique¹⁶⁷⁹. Propre à bien des centres urbains de l'arrière-garde, cette situation singulière n'échappa pas aux étrangères de passage à Valence. De son séjour de deux mois en Espagne républicaine, Nancy Cunard garda notamment une vive impression du contraste entre le « froid glacial et la faim de Barcelone [...], les conditions légèrement atténuées de Valence et enfin [...] le Madrid glacial et affamé de décembre¹⁶⁸⁰ ». Plus explicitement encore, Agnia Barto confia lors de son retour d'Espagne à l'été 1937 qu'« [à] Valence tous les magasins [étaient] ouverts, les gens [étaient] gais, on avait l'impression que rien ne se passait¹⁶⁸¹ ». Ce maintien de la guerre à distance, ou pour reprendre la formule d'Ana Aguado, cette volonté de la réduire à un « cauchemar lointain¹⁶⁸² », fut à l'origine et découla du transfert et de l'installation dans la capitale levantine des évacués de Madrid.

L'un des emblèmes de ce phénomène de défense des représentants de la culture fut sans conteste la *Casa de la Cultura* [Maison de la Culture]. Pensée comme « un foyer de paix et d'étude¹⁶⁸³ » face à la coercition fasciste, elle a elle aussi fait l'objet d'un nombre considérable d'études. Mais c'est une nouvelle fois à une relecture orientée que nous aspirons ici. Pour saisir la pertinence de cette analyse à travers le prisme spécifique de notre étude, il convient de distinguer deux périodes dans la trajectoire de l'institution.

La première va du mois de novembre 1936 à la fermeture de la *Casa* au mois de juillet 1937 sur ordre de Jesús Hernández. Il s'agissait alors d'en faire une résidence, un lieu d'accueil garantissant aux évacués confort et tranquillité. Cette vocation initiale fut revendiquée pendant la guerre par les responsables de la politique culturelle gouvernementale et saluée, à cette époque et dans les décennies suivantes, par bien des acteurs ou témoins de l'entreprise. Quel sens donner, face à cette unanimité, au contre-pied pris par Ernestina de Champourcin dans son autobiographie inédite ? Dans « Recuerdos sin memoria », elle soutient qu'à leur arrivée à Valence, elle et son époux ne furent pas autorisés à résider à la *Casa* et emménagèrent finalement chez le fils du peintre Mariano Andreu, place Mosén

¹⁶⁷⁹ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002, p. 236.

¹⁶⁸⁰ « the icy cold and hunger of Barcelona, [...] the slightly attenuated conditions of Valencia, and lastly in freezing, starving Madrid [of] December »: CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954, p. 110.

¹⁶⁸¹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 27.

¹⁶⁸² AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 253.

¹⁶⁸³ « hogar de paz y de estudio » : HERNÁNDEZ, Jesús, *op. cit.*, p. 13.

Mila¹⁶⁸⁴. Cette version à contre-courant s'avère d'autant plus surprenante qu'elle est contredite par les propos de la même Ernestina de Champourcin, dans son autobiographie publiée cette fois. Au sujet de son arrivée et de sa vie à Valence, elle écrit :

Allí nos reunimos infinidad de escritores y artistas en la Casa de la Cultura, y por entusiasmo en unos o inconsciencia en otros se hizo un esfuerzo porque no se interrumpiera la vida intelectual¹⁶⁸⁵.

Dans cette version « officielle », l'intellectuelle se concentre sur l'idée de solidarité et s'efforce d'effacer toutes les tensions qui aboutirent, dans les faits, à la dissolution de la *Casa de la Cultura* en juillet 1937. Les motifs véritables de cette décision polémique et contestée par un vaste pan de l'*intelligentsia* républicaine demeurent confus mais nous retiendrons avec José Álvarez Lopera la thèse d'une décision visant à « éliminer les résistances qu'avait suscitées l'usage partisan de l'institution par le PC¹⁶⁸⁶ ». Cette explication vient selon nous éclairer le point plus spécifique des propos contradictoires d'Ernestina de Champourcin. Qu'elle ait ou non pâti pendant le conflit de sa non affiliation au PCE et de sa faible politisation, elle opte dans *La ardilla y la rosa* pour un discours plus consensuel et oublieux de la complexité politico-idéologique du conflit. Cette relecture *a posteriori*, plus appropriée à l'image qu'elle entendait donner d'elle dans l'Espagne de la Transition à la démocratie¹⁶⁸⁷, se concentre en réalité sur l'esprit de la seconde étape de la trajectoire de l'institution.

Celle-ci commença le 12 août 1937 avec la réouverture officielle d'une *Casa de la Cultura* envisagée non plus comme lieu de résidence mais comme « atelier, foyer, communauté de travail¹⁶⁸⁸ ». On assista alors à un renversement notable de l'équilibre des forces en présence avec la subordination des considérations politiques aux considérations culturelles. La volonté affichée de Jesús Hernández d'ouvrir la *Casa* à quiconque sentait et partageait les inquiétudes du peuple ne demeura pas lettre morte dans la mesure où la

¹⁶⁸⁴ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

¹⁶⁸⁵ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *op. cit.*, p. 71.

¹⁶⁸⁶ « eliminar las resistencias que había levantado el aprovechamiento partidista de la institución por el PC »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 1..., *op. cit.*, p.104. Nous renvoyons également sur ce point aux conclusions de Robert Marrast dans *Introducción a Madrid. Cuadernos de la Casa de la Cultura*, Valencia-Barcelona, 1937-1938, Detlev Auvermann, K G Nendeln Liechtenstein, 1974.

¹⁶⁸⁷ Nous rappellerons ici qu'Ernestina de Champourcin fut l'une des premières intellectuelles de notre étude à revenir en Espagne. Elle mit fin à son exil en 1972 mais ne publia *La ardilla y la rosa* qu'en 1981.

¹⁶⁸⁸ « taller, hogar, comunidad de trabajo »: extrait du discours de Wenceslao Roces lors de la cérémonie d'ouverture du 12 août cité dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 86.

primauté fut dès lors accordée à la valeur des intellectuels et des artistes et non plus à leur sensibilité politique. Cette redéfinition des critères de sélection constitua un argument récurrent dans les déclarations des responsables républicains qui l'érigèrent en symbole et preuve de leur respect à l'égard de la culture et de ses représentants. Cette impartialité revendiquée s'avère toutefois bien fragile si l'on considère que quatre mois auparavant, dans son discours « A los intelectuales de España », Jesús Hernández avait déjà spécifié que l'accueil à la *Casa* n'était en rien subordonné « aux idées ou à la couleur¹⁶⁸⁹ ». Ce n'est cependant qu'une fois les nouvelles consignes ministérielles établies que cette dernière devint une institution de collaboration de premier ordre. En dépit des restrictions liées à la guerre et du caractère parfois provisoire des installations, elle contribua largement à l'instauration, à Valence, d'un climat culturel intense et entretenu au moyen d'activités diverses auxquelles s'associèrent certaines intellectuelles espagnoles de notre étude. Le 21 septembre 1937, Margarita Nelken assista notamment à l'inauguration de l'exposition d'un buste de *Pasionaria*. Quelques mois auparavant, c'est Rosa Chacel qui avait donné lecture, sous forme d'une conférence, d'un essai sur Unamuno intitulé « Dios insiste en España¹⁶⁹⁰ ». Cette conférence n'est que très peu mentionnée dans les comptes rendus des années de la guerre et, par conséquent, dans les études sur la *Casa* dont les auteurs se polarisent souvent sur les interventions d'intellectuels de renom tels qu'Antonio Machado, Dámaso Alonso ou encore Tristan Tzara. Nous remarquerons ici que María Zambrano et son « Dos conferencias en la Casa de la Cultura » ne sont pas sans responsabilité dans cet état de fait. Dans cet article publié dans la revue littéraire valencienne *Hora de España* en octobre 1937, la philosophe revenait sur la présence et les conférences, à la *Casa*, du professeur et écrivain cubain Juan Marinello et de son compatriote, le poète Nicolás Guillén.

Quels motifs à ce choix ? Pourquoi les préférer à son amie et compagne de « génération » ? Selon nous, la réponse à ces questions est à chercher dans la teneur même du compte rendu ainsi que dans la portée mobilisatrice qu'il s'agissait alors de donner aux conférences. Selon María Zambrano, et alors que la décision de partir de Rosa Chacel avait porté un coup à leur amitié, la présence des deux Cubains constituait la preuve de l'efficience et l'opérativité du concept de culture pour penser la solidarité entre les membres de la communauté antifasciste internationale. Loin de se limiter au domaine culturel et intellectuel, elle faisait de la présence à Valence et des propos de deux des « valeurs les plus sûres de

¹⁶⁸⁹ « las ideas ni el color » : HERNÁNDEZ, Jesús, *op. cit.*, p. 11-12.

¹⁶⁹⁰ Celui-ci ne fut finalement pas publié dans la revue internationale *Das Wort* qui en avait pourtant passé commande à l'intellectuelle. Voir CHACEL, Rosa, *Obra completa*, Vol IV..., *op. cit.*, p. 378.

l'autre Espagne¹⁶⁹¹ » un motif de réconfort, d'encouragement et de motivation pour l'ensemble des républicains :

Después de escuchar a Marinello una gran confianza se reafirma en nosotros, confianza en la universalidad de nuestros combates y en la hermandad verdadera de nuestros pueblos¹⁶⁹².

Dans son compte rendu, la défense de la culture et la défense des valeurs républicaines s'entremêlent. En montrant que l'appui des étrangers ne se limitait pas aux volontaires des Brigades Internationales, elle fait fusionner tous les combats en cours dans une lutte universelle et intemporelle. Cette dernière ne lui masque toutefois pas la réalité de l'Espagne du moment.

Bien que pensée comme une enclave de calme et de coopération spirituelle, la *Casa de la Cultura* ne peut être dissociée du contexte dans lequel elle s'inscrit. Comme le soulignait María Zambrano dans sa présentation du dernier et troisième numéro de *Madrid. Cuadernos de la Casa de Cultura*¹⁶⁹³, organe d'expression éphémère de l'institution que nous qualifierons avec José Carlos Mainer d'« unique dans la bibliographie universelle¹⁶⁹⁴ », tous ces événements et manifestations s'inscrivaient dans la lignée du projet éducatif et culturel républicain et constituaient le « fruit de l'activité intellectuelle d'un groupe d'hommes de sciences et de lettres vivant intimement le moment actuel de leur patrie¹⁶⁹⁵ ». Là encore, cette hyper présence au présent n'était nullement une fin en soi mais davantage la condition *sine qua non* à la renaissance d'une Espagne triomphante du fascisme, soit cette Espagne qu'en juin 1938, la philosophe disait porter dans son « sang, dans [ses] os, dans [ses] pensées, dans [ses] cendres¹⁶⁹⁶ ». De sa part, cette gradation ne pouvait être fortuite, ce qui met l'accent sur

¹⁶⁹¹ « valores más serios de la otra España » : ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 165.

¹⁶⁹² *Idem*, 166.

¹⁶⁹³ Nous avons choisi de ne pas nous attarder sur cette publication, aucune des intellectuelles de notre étude n'y ayant collaboré. Seule María Zambrano se chargea, depuis Barcelone où elle s'était installée à son retour du Chili en juin 1937, de la direction et de l'édition du numéro de mai 1938 : « cuid[é] de "Madrid" cuando se ausentó, camino de México, don Enrique Díez-Canedo [...] no creí haber puesto nada de mi cuenta, aun pidiendo originales y ordenándolos. No creo que mi nombre figurase en la Revista y no dí original alguno mío por considerar sin duda, que los de otras personas serían de mayor interés » : ZAMBRANO, María, « Hora de España XXIII » dans *Hora de España*, Verlag Detlev Auvermann KG, Glashütten im Taurus/ Kraus Reprint, Nendeln- Liechtenstein, 1974, p. XVI.

¹⁶⁹⁴ « [...] única en la bibliografía universal » : MAINER, José-Carlos, *Años de vísperas. La vida de la cultura en España (1931-1939)*, Madrid, Espasa Calpe, 2006, p. 167.

¹⁶⁹⁵ « el fruto de la actividad intelectual de un grupo de hombres de ciencia y de letras que viven íntimamente el instante actual de su patria » : ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 219.

¹⁶⁹⁶ « No hay más en este momento que la Patria, que España exista, en nuestra sangre, en nuestros huesos, en nuestros pensamientos, en nuestras cenizas » : *Idem*, p. 211.

la charge symbolique du dernier élément de cette énumération. Les cendres évoquées en juin 1938 renvoyaient directement à la figure légendaire du phénix dont la silhouette avait orné la couverture des trois numéros de *Madrid*. Ce recours répété au symbole de la persévérance et de la résurrection reflète selon nous la cohérence de l'entreprise d'évacuation, une entreprise liée à la reconfiguration de la fonction sociale de l'intellectuel depuis le début des années 1930 et dans ce sens élaborée autour du binôme continuité-projection dans le futur.

Envisagée à travers le prisme des évacuations d'intellectuels, la notion de continuité renvoie à une double réalité.

Tout d'abord, cette entreprise constitua le reflet le plus significatif de ce que José-Carlos Mainer présente comme l'identification du gouvernement républicain avec la tendance réformiste de la culture espagnole au XX^{ème} siècle, soit une tradition intellectuelle récente, d'origine bourgeoise et libérale¹⁶⁹⁷. *Madrid. Cuadernos de la Casa de Cultura*, le titre de l'organe d'expression de l'institution, constitue un exemple de cette filiation. En se réclamant de la ville qui « les unissait tous [et] les avait amenés¹⁶⁹⁸ » à Valence, les évacués tendaient à faire de cette continuité intellectuelle la garantie de leur force morale, de leur capacité à poursuivre la « ligne normale de leurs occupations de toujours à Madrid¹⁶⁹⁹ ».

L'idée de continuité renvoie d'autre part et de façon plus prosaïque, au maintien, par les évacués, de leurs diverses activités scientifiques, littéraires et artistiques. Valence vit éclore ou se renforcer les lieux et vecteurs d'une sociabilité nouvelle propice à la poursuite de débats et de recherches entamés antérieurement. Cette atmosphère faite de contacts et d'émulation permanente constitue l'un des motifs récurrents des témoignages des intellectuelles européennes présentes à plus ou moins longue échéance à Valence. Dans son entretien de 1979, Ernestina de Champourcin souligne dans ce sens l'importance qu'acquirent alors à ses yeux les rencontres et les réunions fréquentes¹⁷⁰⁰. L'épreuve de l'exil forcé de 1939 ne tarda d'ailleurs pas à confirmer ce qu'avaient pressenti les évacués de 1936 et ce que traduit le célèbre constat de María Teresa León dans *Memoria de la melancolía* : « Mi patria son mis amigos¹⁷⁰¹ ». Cette inscription dans une communauté était en définitive ce qui donnait un sens à la poursuite quotidienne des activités, à la création et à la résistance.

¹⁶⁹⁷ MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 164 et p. 166.

¹⁶⁹⁸ « [...] les unía a todos [y] les había llevado » : « Madrid, corazón de la Casa de la Cultura », *Mundo Gráfico*, 29/09/1937, p. 5.

¹⁶⁹⁹ « la línea normal de su tarea de siempre en Madrid » : *Ibidem*.

¹⁷⁰⁰ AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 14.

¹⁷⁰¹ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 413.

Précisons néanmoins que pour Ernestina de Champourcin, la seule femme de notre étude directement concernée par les opérations d'évacuation, Valence fut également synonyme de retrouvailles. Retrouvailles avec son goût pour les langues d'abord à travers les traductions effectuées pour le *Boletín de Información del Ministerio de Propaganda de la República* qu'avait co-fondé son époux. Retrouvailles ensuite avec les activités qui avaient été les siennes jusqu'au soulèvement militaire du 18 juillet. A partir de novembre 1936, elle se détourna définitivement du domaine de l'assistance¹⁷⁰² pour renouer de façon exclusive avec la création littéraire et l'écriture. Celles-ci se convertirent plus généralement pour bien des intellectuelles européennes en de véritables instruments de lutte en faveur de la République.

Les évacuations tout autant que les réalisations et activités des évacués s'inscrivaient dans une perspective à long terme et vertébrée par l'espoir d'une victoire finale du gouvernement légal. Tout comme dans le cas du patrimoine matériel, la défense des intellectuels répondait à un impératif, clairement défini par Wenceslao Roces dans les premiers mois du conflit : « doter l'Espagne d'hommes de sciences et de culture capables de reconstruire le pays sur les ruines de la barbarie¹⁷⁰³ ». En d'autres termes, création et réflexion devaient, selon les responsables des évacuations de novembre et décembre, être mises au service des travailleurs et des producteurs qui, en contrepartie, devaient veiller à la sécurité et à la quiétude des représentants de cette « nouvelle culture ». Les dimensions culturelle et sociale de l'intervention des intellectuelles européennes dans la guerre d'Espagne s'entremêlent ici une fois encore, ce qui nous permet de penser que si pour la plupart, elles ne prirent pas directement part aux diverses facettes de cette entreprise d'évacuation, elles en partageaient en revanche l'esprit. La mise en regard des discours qu'elles ont prononcés lors des dîners d'hommage aux évacués et de leurs écrits de la guerre s'avère sur ce point particulièrement éclairante. S'en dégagent plusieurs motifs communs et récurrents tels que l'idée d'une lutte intergénérationnelle, le passage d'une attitude défensive à une attitude offensive ou encore la portée universelle des opérations du fait de l'identité des évacués. Parties intégrantes d'une campagne de mobilisation à grande échelle, tous convergent en définitive vers un seul et unique message : le bien-fondé d'une entreprise exigeante mais fédératrice et indispensable à l'édification, sur les bases d'une culture nouvelle, d'une Espagne et, plus généralement, d'une Europe victorieuse du fascisme. La concentration des

¹⁷⁰² CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 20.

¹⁷⁰³ « [...] dotar a España de hombres de ciencia y de cultura capaces de reconstruir el país sobre las ruinas de la barbarie » : « El mitin de la Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura », *Mundo Obrero*, 28/09/1936, p. 7.

plus éminents représentants de la culture espagnole dans une Valence devenue, entre novembre 1936 et 1937, l'authentique capitale culturelle de la République relevait en ce sens de l'idéalisme. Mais elle témoignait également de la lucidité des responsables et des intellectuels républicains quant à cette réalité implacable et établie par Anna Seghers en août 1938 : « [...] chaque mètre carré de terre que le fascisme engloutit, c'est un feuillet de plus perdu pour les écrivains¹⁷⁰⁴ ».

Cette analyse nous a permis de mettre en avant la portée multiple de l'intervention des intellectuelles européennes dans la protection du patrimoine culturel national. En s'associant à la défense du patrimoine matériel et aux opérations d'évacuations d'intellectuels, elles n'avaient en définitive d'autre but que de revendiquer leur adhésion à la cause et à la défense d'une culture selon elles fédératrice. Leur action respectait et renforçait donc pleinement les grandes lignes de la politique gouvernementale puisque, comme l'explique Serge Salaün :

[i]l ne fait aucun doute que la République en guerre a joué à fond la carte culturelle propre à restituer ou à entretenir aux yeux du monde le crédit le plus convaincant et le plus rassurant : la culture, par ses œuvres et ses hommes les plus prestigieux, cautionnait officiellement la légitimité républicaine, et contrastait avec la faiblesse de la représentation nationaliste¹⁷⁰⁵.

Cette « carte culturelle » ne se limita pas, au vu de nos recherches, aux représentants espagnols de la culture. L'accueil réservé à bien des intellectuelles étrangères lors de leur séjour en Espagne républicaine s'inscrivait lui aussi dans cette entreprise. Nous rapprocherons dans ce sens tout le respect témoigné aux évacués des égards manifestés envers Valentine Ackland, Sylvia Townsend Warner, Anna Seghers ou encore Agnia Barto lors de leur séjour commun en Espagne à l'été 1937. Toutes évoquent, dans leurs écrits d'alors et dans leur correspondance postérieure, leur statut d'« invitées¹⁷⁰⁶ » d'un gouvernement dont elles louent la « splendide hospitalité¹⁷⁰⁷ », la générosité et même le « sauvage romantisme¹⁷⁰⁸ ». Nous mesurons ici le poids des topiques dans l'interprétation de la guerre par bien des intellectuels étrangers. Ces éloges relèvent certes de la propagande à l'échelle internationale. Ils rendent

¹⁷⁰⁴ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 546.

¹⁷⁰⁵ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, p. 83.

¹⁷⁰⁶ « As **guests** of the Spanish Government »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7.

¹⁷⁰⁷ « splendid hospitality »: ACKLAND, Valentine, *Ibidem*.

¹⁷⁰⁸ « wild romance »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 47.

cependant compte de l'impact, sur ces femmes peu habituées à une telle reconnaissance, des attentions que leur manifestèrent alors les autorités républicaines et les masses populaires. De retour à Moscou, Agnia Barto insista notamment sur l'accueil chaleureux des Espagnols avant de déclarer, catégorique : « Tout le monde était comme une famille¹⁷⁰⁹ ». Cette fraternité et cette communion dans la lutte renvoient au sentiment exprimé par Antonio Machado à la veille de son départ pour Valence, à savoir l'absence de peur¹⁷¹⁰ ou de doute, la nécessité de se dresser au cœur de la mêlée pour se sentir pleinement à sa place et être pleinement à soi. Une fois la défaite républicaine consommée, cet impératif demeura intact chez bien des étrangères qui, comme redevables, firent en sorte de perpétuer, à leur échelle et en fonction de leurs capacités, l'entreprise gouvernementale. Alors qu'elle couvrait, pour le *Manchester Guardian*, l'exode des populations républicaines, Nancy Cunard porta une attention toute particulière aux scientifiques, hommes de lettres et autres intellectuels présents dans les camps du Sud de la France¹⁷¹¹. De la même façon, Anna Seghers entreprit au début de l'année 1939 de faire venir en France l'écrivain communiste Erich Weinert, ex membre des Brigades Internationales qui se trouvait alors dans un camp situé près de Barcelone. Dans sa lettre du 22 janvier au secrétaire du *Pen Club* de Londres, le journaliste et avocat allemand Rudolf Olden, elle ne cache pas son impatience et son inquiétude pour ce « cas difficile et urgent qui ne s'accommod[ait] pas de la lenteur et de la ténacité des services de cet endroit¹⁷¹² ».

8.2 - La culture en termes de promotion

Le second lien des intellectuelles à la culture au cours de la guerre d'Espagne est à penser en termes de promotion. Ce vocable, tel que nous l'emploierons ici, recouvre à la fois une série de pratiques – visant à la diffusion la plus uniforme possible, parmi les défenseurs de la République, d'une culture à son tour envisagée au sens large – et une reconfiguration conceptuelle : l'élévation de cette culture au double rang d'arme et de voie d'accès à la dignité humaine. En territoire républicain, on assista très rapidement à une réorganisation des activités culturelles et à leur reprise en main par des structures officielles ou para-officielles.

¹⁷⁰⁹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 22

¹⁷¹⁰ Voir MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 50.

¹⁷¹¹ CUNARD, Nancy, « The exodus from Spain », *Manchester Guardian*, 08/02/1939, p. 12.

¹⁷¹² SEGHERS, Anna, *Briefe 1924-1952*, Berlin, Aufbau-Verlag, 2008, p. 39.

L'intervention des Espagnoles et des étrangères participa pleinement de ce phénomène sans en emprunter tous les canaux. A de rarissimes exceptions, elles demeurèrent par exemple en marge des espaces et des pratiques liés au développement, sous l'impulsion de la CNT et de l'UGT, d'une culture plus spécifiquement ouvrière. Tout au plus avons-nous pu trouver trace, dans *La Vanguardia*, de la participation de Margarita Nelken à une représentation de la Philharmonique organisée le 14 septembre 1936 par la Société des Professeurs d'Orchestre au *Teatro Calderón*. Ce concert fut pour elle l'occasion de présenter la guerre d'Espagne en espace d'assouvissement de « la soif d'art que sent le peuple¹⁷¹³ ». Nous retrouvons dans cette déclaration la dimension populaire de la culture mise en avant par l'ensemble des femmes de notre étude qui s'associèrent à la démocratisation de l'art et du savoir alors promue par les responsables républicains. Comme le souligne José-Carlos Mainer, la guerre fut dans ce sens un véritable catalyseur :

la guerra aceleró la convicción de que al Estado correspondía una misión de orientación y apoyo a la cultura, algo que de forma tímida había comparecido en los gobiernos liberales de la monarquía y de modo más resuelto en los años republicanos¹⁷¹⁴.

Cette vision d'une culture comme instrument de prise de conscience civique, idéologique et politique se concrétisa en un programme d'activités d'une rare intensité auquel toutes contribuèrent depuis les plateformes officielles et intellectuelles. Parmi ces dernières, nous signalerons l'action hégémonique de la AIA qui, dans un esprit de rationalisation et d'efficacité, s'était dotée, dès ses débuts, de sept sections : Littérature, Arts Plastiques, Bibliothèques, Propagande, Pédagogie, Théâtre et Musique. Ces intitulés témoignent de l'amplitude du champ d'action de l'organisme ainsi que de la prégnance, dans l'esprit des défenseurs de la République, d'une culture envisagée dans ses versants pédagogique et artistique.

Cette dualité se vérifie-t-elle dans l'intervention des intellectuelles en matière de promotion culturelle ? En quoi la double inscription de leur action – à l'échelle nationale et internationale – exprime-t-elle cette ambivalence ? Et dans quelle mesure, enfin, celle-ci vient-elle, en éclairant leur rapport à une culture en guerre et de la guerre, confirmer leur singularité au sein des communautés antifasciste et intellectuelle ?

¹⁷¹³ « el afán de arte que siente el pueblo »: « Concierto-Discursos de Margarita Nelken », *La Vanguardia*, 15/09/1936, p. 13.

¹⁷¹⁴ MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 168.

8.2.1 - La promotion à l'échelle nationale

Dans leurs écrits en lien avec la promotion culturelle en territoire républicain, elles posent significativement cette campagne en point de départ d'une réflexion d'ordre idéologique, politique et éthique. Aux yeux de toutes, la volonté manifeste du Ministère de l'Instruction Publique de mettre la culture à « la portée de tous¹⁷¹⁵ » constituait la preuve ultime de l'essence démocratique de l'entreprise et plus généralement, de la résistance républicaine. Celle-ci devait selon elles s'accompagner d'une rupture définitive avec le monopole bourgeois de la culture et de l'instruction et aboutir à l'avènement d'une culture nouvelle, soit plurielle, humaine, totalisatrice et propice à l'assouvissement de la volonté populaire. Toutes se rejoignaient dans ce sens sur l'idée d'une démarche collective, d'une dynamique réciproque et incarnée en une série de pratiques certes traditionnelles mais transfigurées par la guerre.

8.2.1.1 - La dimension artistique

Toute célébration devint à partir de l'été 1936 un acte de revendication, de défi au fascisme. Un simple festival de musique, organisé au *Teatro Coliseum* de Madrid en septembre 1936, inspira ainsi ce commentaire sans appel à Margarita Nelken :

El pueblo de Madrid puede y quiere darse el gusto de hacer un alto y escuchar un poco de música. No puede haber nexo alguno con los rebeldes, nos separan el odio y el amor¹⁷¹⁶.

La portée sociale de cette entreprise d'envergure se double clairement ici d'une dimension idéologique. La propension à l'art et à la culture ne pouvait, selon elle, relever que de l'antifascisme et accusait, par contrepoint, la barbarie – au double sens de cruauté et d'ignorance – des nationalistes et de leurs alliés. A l'instar de leurs homologues masculins, les intellectuelles développèrent bientôt une vision du conflit comme théâtre d'une rencontre sans précédent avec un public particulièrement réceptif et prompt à s'extraire de « l'agitation

¹⁷¹⁵ « [...] al alcance de todos » : NELKEN, Margarita, « Lo contrario de la limosna », *Mundo Obrero*, 04/03/1937, p. 3.

¹⁷¹⁶ Voir ENA BORDONADA, Ángela, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000, p. 21.

laborieuse à laquelle l'oblig[ai]ent les circonstances de la guerre¹⁷¹⁷ ». Cette rencontre se traduit par un phénomène généralisé d'animation et de dynamisation culturelle qui impressionna les étrangères tout autant qu'il stimula les Espagnoles. Clara Malraux eut l'occasion d'assister, avec son compagnon, à des récitals de poésie improvisés dans un Madrid « lieu de tous les pittoresques [par] Bergamin, [...] le poète Rafael Alberti et sa femme d'un blond charnel, poète elle aussi¹⁷¹⁸ ». Andrée Viollis, lors de son séjour à Mahon (Minorque) en janvier 1939, fut saisie par le spectacle des « ruines du fragile petit théâtre [...] vidé comme une coquille de noix¹⁷¹⁹ » par le souffle d'une bombe alors qu'une représentation y était prévue moins d'une heure plus tard.

Ces témoignages rendent compte du développement, pendant la guerre, de nouveaux espaces de sociabilité dans la mesure où la production cinématographique de la CNT à Barcelone, les récitals et les spectacles de variétés se muèrent alors en de véritables phénomènes de masse¹⁷²⁰. Si la capacité à distraire et donc à s'extraire du drame en cours peut expliquer le succès de ces manifestations, l'ampleur du phénomène nous pousse davantage à l'envisager dans sa globalité et à voir tous ces événements comme l'expression de la volonté des responsables républicains de maintenir une apparente normalité.

Nous rejoignons dans ce sens Ernestina de Champourcin quand, interrogée sur ses activités à Barcelone, elle associe explicitement ses sorties au cinéma aux efforts déployés par le gouvernement pour que « dehors, [la ville] donne l'impression que la vie était normale¹⁷²¹ ». Bien qu'elles aient occupé une place centrale dans sa vie à partir de son installation à Valence, elle ne fait jamais de ses activités artistiques une échappatoire à la lutte, un déni de la cause. Elle les y intègre au contraire de façon constante, à la différence de Carmen Conde qui, dissociant culture et guerre, affirme, avec une radicalité invitant à la prudence, qu'à Murcie, « [l]a ville écoutait de la poésie et de la musique, des contes, et qu'on n'entendait ni coups de feu ni coups de canon¹⁷²² ».

Le critère de la nationalité n'est donc pas opérant quand il s'agit de traiter des intellectuelles comme témoins, spectatrices et supportrices de cette effervescence et de cette

¹⁷¹⁷ « la agitada faena a que las circunstancias de la guerra obligan »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 165.

¹⁷¹⁸ MALRAUX, Clara, op. cit., p. 36-37.

¹⁷¹⁹ VIOLLIS, Andrée, « L'île du mystère », *Ce Soir*, 06/01/1939, p. 4.

¹⁷²⁰ Sur le cinéma, voir notamment GUBERN, Román, 1936-1939 : *La guerra de España en la pantalla*, Madrid, Filmoteca española, 1986 et CAPARRÓS LERA, José María, *El cine republicano español (1931-1939)*, Barcelona, Deposa, 1977.

¹⁷²¹ « [...] el Gobierno trataba en lo posible de que **fuera aparentara que la vida era normal** »: CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 25. Le surlignage est de nous.

¹⁷²² « [l]a ciudad escuchaba poesía y música, cuentos, y no oía tiros ni cañonazos »: CONDE, Carmen, op. cit., p. 121.

tentative d'uniformisation culturelle en territoire républicain. Il le devient logiquement beaucoup plus dès lors qu'on les envisage comme actrices et agents de ce phénomène.

La mise en pratique, suite au soulèvement militaire, de considérations jusqu'alors maintenues à l'état de théorie eut d'importantes conséquences sur la *praxis* culturelle des intellectuels républicains. La convergence, sous l'égide des responsables gouvernementaux, de leur discours et des horizons d'attente des masses populaires modifia notamment leur conception et leur utilisation d'exercices tels que la conférence. Loin de l'intervention unilatérale d'une personnalité traitant de sujets parfois hermétiques, celle-ci se convertit à leurs yeux en un instrument décisif dans la conquête collective d'une nouvelle culture. En octobre 1937, María Zambrano la présentait dans ce sens comme un indispensable « type de communication entre l'écrivain et son public¹⁷²³ ». Ses conférences, de même que celles de ses homologues espagnoles, ne s'éloignaient jamais des voies officiellement tracées et s'adressaient à un public populaire dont Carmen Conde affirme avoir par là obtenu l'« assentiment¹⁷²⁴ ». Cette qualification nuancée montre la lucidité des unes et des autres quant à l'attitude de l'auditoire. Leurs considérations ne sont jamais d'un optimisme béat et beaucoup évoquent, pour mieux le désamorcer, le risque d'une réticence des masses face à un exercice jugé, en temps de guerre, particulièrement « déplacé et incongru¹⁷²⁵ ». Cette navigation constitue selon nous la preuve que leur discours en matière de diffusion et de propagation de la culture échappe à la propagande pure pour s'inscrire dans une dimension réflexive voire éthique. La fréquence du champ lexical de la maturité et de la dignité humaine dans leurs écrits de la guerre sur ce sujet en constitue selon nous la preuve¹⁷²⁶. Leur intervention dans ce domaine reflète par conséquent bien davantage la réduction des postures idéologiques à l'opposition binaire entre fascisme et antifascisme que la propagation d'« un modèle de culture de plus en plus politisée, envisagée et valorisée uniquement en fonction des différents objectifs politiques¹⁷²⁷ ».

La culture n'est jamais envisagée par elles comme une fin en soi. Elle est un processus potentialisateur à la portée sociale et morale auquel chacun doit œuvrer selon ses capacités.

¹⁷²³ « tipo de comunicación entre el escritor y su público »: María Zambrano, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 165.

¹⁷²⁴ « cierta aquiescencia »: CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 121.

¹⁷²⁵ « fuera de lugar y hasta incongruente »: NELKEN, Margarita, « Ha muerto una escritora del pueblo », *Mundo Obrero*, 11/02/1937, p. 3.

¹⁷²⁶ Nous renvoyons notamment ici à CHACEL, Rosa, « Cultura y pueblo », *Hora de España*, 01/1937, p. 13 à 22; LEÓN, María Teresa, « La cultura patrimonio del pueblo », *Ayuda*, 02/12/1936, p. 3; TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the soldier said », *Time and Tide*, 14/08/1937, p. 1091-1092.

¹⁷²⁷ « un modelo de cultura cada vez más politizada, entendida y valorada sólo en función de los diferentes objetivos políticos »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 224.

Cet impératif d'efficacité explique – selon nous – pourquoi elles n'investirent pas tous les champs d'action et notamment, pourquoi elles ne s'impliquèrent pas dans la promotion culturelle au front. Aucune ne s'engagea dans les diverses activités culturelles de solidarité avec les combattants organisées depuis des plateformes telles que la AIA. Tout au plus avons-nous trouvé la trace d'une vraisemblable implication directe de María Teresa León qui en était alors la secrétaire. Dans *La historia tiene la palabra*, ses éloges tendent à légitimer *a posteriori* l'action globale de l'institution en présentant la culture comme un principe fédérateur devant « avancer sur des roues¹⁷²⁸ » afin de pallier le manque de connaissances réciproques entre les différentes composantes de la société républicaine. Dans ses souvenirs, elle assimile cette entreprise à une découverte inédite du territoire républicain et à une prise de conscience d'elle-même en tant qu'intellectuelle engagée:

Fue aquél un verdadero descubrimiento de España: valles alcarreños, montes del Maestrazgo, pinares de Cuenca, bosques insospechados de la Mancha del Sur. Nuestra misión variaba, según el lugar. Éramos como el diario hablado de noticias¹⁷²⁹.

Au même titre que Rafael Alberti, Rafael Dieste ou encore Ramón J. Sender, elle fut de ceux qui parcoururent les fronts du Centre et de Madrid afin de « distraire, égayer et remonter le moral des combattants au cours des longues heures sans combat¹⁷³⁰ ». Cet objectif, clairement défini dans les consignes gouvernementales, s'associa les services d'organismes pré existants tout comme il motiva la création d'institutions dont ces intellectuelles ne manquèrent pas de faire la promotion. Leur intervention ne fut donc ni effective ni directe mais prit la forme d'une mise en lumière par l'écrit et dans une perspective éminemment partisane. Dans la seconde partie de *Los intelectuales en el drama de España* par exemple, María Zambrano rapproche les activités en la matière de la AIA et celles d'autres structures comme *Cultura Popular* ou *Bibliotecas Populares*¹⁷³¹. Loin d'en distinguer les animateurs et les canaux, elle les associe pour mieux placer l'entreprise culturelle républicaine sous le signe de l'ambition, de la cohérence et dans la lignée de la politique fixée par le premier gouvernement républicain. Ses écrits des années 1936-1939 constituent de ce fait de précieux

¹⁷²⁸ « andar sobre ruedas »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 109.

¹⁷²⁹ LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra...*, op. cit., p. 38-39. Dans *Memoria de la Melancolía*, elle se montre plus radicale encore et fait de cette aventure – et de son simple souvenir – le symbole même de la plénitude: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 114.

¹⁷³⁰ « distraer, alegrar y levantar el ánimo a los combatientes en las largas horas sin combate » : ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 111.

¹⁷³¹ *Ibidem*.

éclairages en termes d'intégration de la culture à la propagande républicaine et de mise en pratique d'une réalité multiple. Si l'impact des rares interventions au front des Espagnoles demeure impossible à mesurer avec précision, il semble qu'elles impressionnèrent considérablement les étrangères de passage. Entravées, pendant la guerre d'Espagne, par la barrière de la langue et la durée souvent brève de leur séjour, elles s'en inspirèrent et en perpétuèrent l'esprit lors de la Seconde Guerre mondiale. A cette occasion, Agnia Barto se rendit fréquemment sur les fronts pour déclamer des vers de son fait en hommage aux combattants. Cette évidente filiation invite par conséquent à penser la contribution des Espagnoles à la promotion culturelle au front comme les prémices d'une modalité d'action singulière et en voie d'extension.

8.2.1.2 - La dimension pédagogique

Pendant la guerre d'Espagne, la promotion culturelle recouvrit une modalité plus pédagogique dont nous ne retiendrons ici que les éléments utiles à notre propos¹⁷³².

Sur la base de l'identification de la culture avec les valeurs démocratiques et progressistes, les autorités républicaines firent dès l'automne 1936 de l'instruction une priorité. La constitution du gouvernement de coalition de Francisco Largo Caballero en septembre 1936 et l'arrivée de Jesús Hernández à la tête du Ministère de l'Instruction Publique donnèrent lieu à de nombreuses réformes. Comme le souligne Ana Aguado, aux yeux de ce gouvernement « révolutionnaire »,

la educación se entendía como un servicio público destinado fundamentalmente a la promoción de las clases trabajadoras y del campesinado, como parte de la concepción de la « nueva cultura » al servicio del pueblo¹⁷³³.

Un vaste programme de création d'écoles pour adultes et d'activités pédagogiques fut alors initié. En 1937 et 1938, il fut renforcé par une grande campagne d'alphabétisation qui

¹⁷³² Pour une vision plus générale, nous renvoyons notamment à COBB, Christopher H, *Los milicianos de la cultura*, Bilbao, Universidad del País Vasco, 1995; PUELLES BENÍTEZ, M de, *Educación e ideología en la España contemporánea*, Madrid, Tecnos, 1999; FERNÁNDEZ SORIA, J M et MAYORDOMO PÉREZ, A, *Vencer y convencer. Educación y política. España 1936-1939*, Valencia, Departamento de Historia de la Educación, 1993.

¹⁷³³ AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 225.

tendait à la « divulgation des objectifs de la guerre¹⁷³⁴ » parmi « la matière humaine, [de] la nouvelle armée espagnole¹⁷³⁵ ». Selon le vocabulaire révélateur employé, la mission des maîtres ou « apôtres en uniforme¹⁷³⁶ » ne consistait pas uniquement à lutter contre l'illettrisme des populations des zones rurales et de l'arrière-garde. Elle visait plus fondamentalement à libérer les masses prolétaires de « l'esclavage moral¹⁷³⁷ » dans lequel elles avaient été maintenues. Cette corrélation entre alphabétisation et éradication de l'aliénation idéologico-politique reposa sur une série de plateformes d'inspiration gouvernementale ou une fois encore, plus spécifiquement liées au développement d'une culture ouvrière telles que les *Hogares del Soldado* [Foyers du Soldat] ou les *Milicias de la Cultura* [Milices de la Culture] créées en février 1937¹⁷³⁸. Ces unités itinérantes dont la mission consistait à faire de la lutte contre l'analphabétisme des soldats une preuve supplémentaire de la résistance au fascisme attirèrent l'attention de bon nombre des étrangères de notre étude. Lors de son séjour à Minorque en janvier 1939, Andrée Viollis croisa à plusieurs reprises leurs membres, des « professeurs ou instituteurs [...] groupés en un corps spécial¹⁷³⁹ », lors de sa visite à Alaior. La minutie de son récit, le soin apporté à sa description de l'« éducation morale, politique et sociale » dispensée aux élèves – militaires et civils – en disent long sur son enthousiasme pour la politique gouvernementale. Plus généralement, toutes en firent un argument de poids quand, de retour dans leurs pays respectifs, elles s'attaquèrent à la vision stéréotypée d'une Espagne arriérée et rétrograde communément admise par leurs compatriotes.

Leurs éloges unanimes et cet usage partisan des réalisations républicaines en matière d'instruction ne sauraient cependant cacher les réserves et la participation toute relative de leurs homologues espagnoles¹⁷⁴⁰ à ce projet. Faut-il voir dans cette attitude un signe d'inconséquence de leur part ? Un motif suffisant à la critique de privilégiées déconnectées de la crudité de la guerre et indécises face à la dialectique du vaincre et du convaincre alors en vigueur ? De telles conclusions s'avèreraient à notre sens démesurées et réductrices.

¹⁷³⁴ « Divulgación de los fines de la guerra », *La Vanguardia*, 31/05/1938, p. 9.

¹⁷³⁵ LEÓN, María Teresa, « Commissaires de guerre », *Vendredi*, 26/02/1937, p. 5.

¹⁷³⁶ VIOLLIS, Andrée, « Comment les soldats minorquins cultivent à la fois leurs champs, leur intelligence et leurs muscles », *Ce Soir*, 08/01/1939, p. 4.

¹⁷³⁷ « esclavitud moral » : TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Comunicación, cultura y política durante la II República y la guerra civil. t II España (1931-1939)*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 2005, p. 400.

¹⁷³⁸ Voir FER, Juan, « Labor de Milicias de la Cultura en los frentes de guerra », *Blanco y Negro*, 15/08/1938, p. 15-35; COBB, Christopher H., *Los milicianos de la cultura*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 1995.

¹⁷³⁹ VIOLLIS, Andrée, « Comment les soldats minorquins cultivent à la fois leurs champs, leur intelligence et leurs muscles ».

¹⁷⁴⁰ Nous pensons ici au poème de José Moreno Villa : « Esto es el frente ; aquí no hay/ El menor asomo de juego./ Ya no valen literaturas », *Hora de España*, 01/1938, p. 38-39.

Démesurées dans la mesure où leur action en matière de culture emprunta souvent des canaux parallèles et « communautaristes ». Réductrices ensuite car si aucune ne prit effectivement part aux activités des organismes évoqués ci-dessus, trois d'entre elles s'associèrent bel et bien à cette dynamique pédagogique, contribuant à faire de l'intelligence une force « combattante¹⁷⁴¹ ». L'action de María Zambrano et celle de Carmen Conde s'inscrivirent dans la continuité de leurs activités antérieures. La première, rappelons-le, avait été nommée en 1930-1931 professeure auxiliaire de métaphysique à l'Université Centrale et avait également intégré le corps enseignant de l'*Instituto Escuela* et de la *Residencia de Señoritas*. Cette vocation pédagogique trouva une légitimation renouvelée dans la défense des valeurs républicaines. Il s'agissait pour la philosophe d'œuvrer à la démocratisation des connaissances et du savoir. Au gré de ses déplacements, en dépit des risques encourus et conformément à la « morale intellectuelle¹⁷⁴² » alors de rigueur, elle renoua en 1938 avec ses activités d'enseignement à l'Université de Barcelone. Elle y dispensa notamment un cours consacré au stoïcisme, au pythagorisme et à Plotin¹⁷⁴³.

Dans son autobiographie, Carmen Conde se montre encore plus radicale quant à cette idée de continuité. Elle établit une filiation directe entre la *Universidad Popular de Cartagena* [Université Populaire de Carthagène] et les cours qu'elle organisa pendant quelques mois à Murcie:

Organicé unas clases de adultas, de obreras con ansia de conocimientos, y en uno de los bajos de la calle Trapería establecí mi trabajo por las tardes, de 6 a 8 o de 7 a 9, no lo recuerdo fijamente [...] Los temas encerraban un propósito didáctico: sacar fuera de ellas un posible contenido ignorado. Sin política, sin *líneas*, sin más propósitos que los de ir elevando su escasa formación, grano de arena tras grano de arena¹⁷⁴⁴.

La métaphore du grain de sable fait ici directement écho à l'usage qui en était fait pendant la guerre par d'autres intellectuelles. A la différence de Margarita Nelken par exemple, Carmen Conde prend toutefois soin de la vider de toute charge idéologique. Il ne s'agit pas pour elle de présenter chacun de ces cours comme une pierre apportée à l'édifice de la lutte antifasciste mais d'en faire un espace de révélation et de conquête sur l'aliénation féminine. Plus qu'en républicaine, elle se pose, près d'un demi siècle après les faits, en pédagogue et en partisane de la cause des femmes, amputant par là même la lutte pour la

¹⁷⁴¹ « la inteligencia tenía que ser también combatiente »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, *op. cit.*, p. 109.

¹⁷⁴² « moral intelectual »: ZAMBRANO, María, *Idem*, p. 219-220.

¹⁷⁴³ Voir la chronologie établie par MORENO SANZ, José dans ZAMBRANO, María, *Id*, p. 51.

¹⁷⁴⁴ CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 120.

culture de sa portée politique. Cette relecture partielle et cette prise de distance postérieure rapprochent Carmen Conde de la dernière Espagnole qui nous intéresse ici : sa « grande amie¹⁷⁴⁵ », Ernestina de Champourcin.

Comme nous l'avons souligné, elle entretient dans tous ses écrits autobiographiques un rapport ambigu avec son implication dans la guerre d'Espagne. Ses activités en lien avec l'instruction ne font en rien exception. De toutes les sources consultées, seul l'entretien de septembre 1982 comporte une allusion aux cours de français qu'elle dispensa dans un établissement scolaire du quartier barcelonais de Sarrià. Ses précisions quant au public visé et aux motifs de son recrutement¹⁷⁴⁶ viennent souligner, par contraste, l'absence de cet épisode dans *La ardilla y la rosa*. Cette omission ne peut être fortuite. En ne la reliant à aucune de ses expériences antérieures ou postérieures, elle tend à circonscrire ses activités d'enseignement à la seule période de la guerre. Elle parvient en définitive à éclipser sa contribution à la politique éducative officielle et, par extension, à gommer son adhésion à la « culture » alors défendue par le camp républicain.

Cette analyse a mis évidence les limites et les singularités de la participation des intellectuelles européennes à l'entreprise de promotion de la culture en territoire républicain. Les étrangères, conscientes de la portée symbolique de cette entreprise d'envergure, en furent certes de fidèles relais mais ne purent, pour les diverses raisons évoquées précédemment, s'y impliquer de façon active et efficace. Leur action se cantonna par conséquent, pendant la guerre, à une exaltation, par voie de presse, de cette campagne d'éducation. Les Espagnoles, pour leur part, ne contribuèrent que de façon minoritaire et ponctuelle à cette démocratisation pourtant souhaitée par toutes de l'art et du savoir. Confirmant leurs compétences et leurs inclinations antérieures ou au contraire, mues à l'action par les impératifs de la guerre, elles défendaient toutefois une conception commune de la culture comme socle fédérateur et interclassiste, indissociable de la cause républicaine et confirmant les contours d'une *praxis* intellectuelle spécifique et gouvernée par la polysémique notion de transmission.

¹⁷⁴⁵ « Carmen Conde... ella y yo éramos muy amigas » : LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2005, p. 251.

¹⁷⁴⁶ CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 26.

8.2.2 - La promotion à l'échelle internationale

La question du rapport des intellectuelles à la culture en termes de promotion ne s'épuise pas dans l'analyse de leur intervention à l'échelle nationale. Leur action en la matière ne se limita pas au seul territoire républicain mais acquit, au gré des trajectoires des étrangères et de rares Espagnoles cette fois, un rayonnement international. Là encore érigées en médiatrices et intermédiaires, les premières et les secondes mirent en œuvre une série de procédés et de stratégies face auxquels il nous faut nous interroger. En quoi se distinguent-ils des entreprises évoquées précédemment ? Plus encore, en quoi cette distinction nous renseigne-t-elle sur la relation publique et privée des intellectuelles à la culture républicaine ? Bien que cette dernière se limite cette fois à son acception artistique, sa promotion à l'échelle internationale ne revenait-elle pas à remettre en question et à passer outre les notions de frontière et d'identité nationale ?

8.2.2 1 - Les traductions

La traduction fut sans conteste l'une des modalités majeures de cette entreprise.

Simone Weil, notamment, sélectionna et traduisit pour ses amis Hélène et Pierre Honnorat plusieurs extraits des *Cantos populares españoles* de Francisco Rodríguez Marín¹⁷⁴⁷. Cette dimension intime et le choix de ce recueil du XIX^{ème} siècle sans rapport immédiat avec les événements de 1936-1939 ne minimisent en rien la portée de cette démarche. Tel un répit dans une période de grande douleur physique pour la philosophe, elle témoignait de sa fidélité à la cause du peuple qu'elle avait activement soutenue en Espagne et de sa sensibilité aux « jouissances d'art et à la composition littéraire et poétique¹⁷⁴⁸ ».

Elle peut dans ce sens être assimilée aux traductions entreprises, pendant la guerre, par d'autres étrangères qui s'efforcèrent, grâce à leur maîtrise de l'espagnol, de dépasser la vision d'une langue comme terre de la différence. Dans l'Europe des années 1930, bien des intellectuels confrontés à la montée du fascisme se retranchèrent derrière cette idée d'une langue maternelle comme refuge et arme de revendication identitaire. Il est dans ce sens significatif de constater que, de toutes les femmes de notre étude, seule Anna Seghers – qui était également la seule exilée – adopta cette attitude, affirmant en 1938 que « [c]elui à qui on

¹⁷⁴⁷ Voir WEIL, Simone, *Œuvres complètes*, t VI *Cahiers*, Paris, Gallimard, 1994, p. 437.

¹⁷⁴⁸ *Idem*, p. 402.

a arraché la substance de son pays, sa terre et son air, fait de sa langue une ressource et une richesse¹⁷⁴⁹ » Pour toutes les autres, la langue devint au contraire, entre 1936 et 1939, un véhicule, une voie d'accès à des valeurs, une culture et un système de pensée. En traduisant dans leurs langues respectives les écrits républicains, elles se voulaient les ambassadrices d'une production littéraire à forte charge idéologique. La sélection qu'elles effectuèrent est dans ce sens digne d'attention et nous postulons que les écrits transposés et publiés par voie de presse répondaient à des critères de pertinence et d'efficacité rigoureusement établis.

Dans le cas de Nancy Cunard et de Sylvia Townsend Warner, nous avons pu constater que leur choix se porta en priorité sur la poésie. Celle-ci avait longtemps été leur genre de prédilection et la guerre d'Espagne ne manqua pas d'exalter leur goût pour la rime. Pour la première, comme nous l'avons vu, le conflit fut synonyme d'une consolidation des liens qui l'unissaient à bien des poètes antifascistes alors mobilisés. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ait opté pour le « Canto a las madres de los milicianos muertos » de Neruda, traduit et publié dans la *Left Review* le 19 avril 1937¹⁷⁵⁰. En faisant siens les éloges du poète chilien aux miliciens tombés au combat pour mieux, le lendemain, « sourire depuis la terre en levant leur poings au dessus du blé¹⁷⁵¹ », Nancy Cunard fait clairement de la traduction son alliée, et ce dans une double perspective. Outre l'inscrire dans sa défense de la République espagnole outre-Manche, elle trouve à travers elle un moyen de diffuser, auprès du public anglais, la production nérudienne. Cette ambivalence est confirmée par la présence, dans le numéro d'août 1937, de la traduction d'« Almería », du même Pablo Neruda. A travers ce poème engagé à forte charge politique et constitutif du recueil *España en el corazón*, elle s'approprie là encore les mots du poète et relaye auprès des lecteurs la désignation des « riches d'ici et de là-bas » comme coupables des meurtres perpétrés dans la ville andalouse et du métaphorique « plat de sang d'Almeria¹⁷⁵² ». Cette démarche reflète par conséquent la fascination de Nancy Cunard pour l'Espagne républicaine et sa « culture en guerre » tout comme elle confirme l'idée d'Angela Jackson selon laquelle, en Espagne, l'intellectuelle « sentit la dynamique du groupe, même si elle était plutôt une soliste¹⁷⁵³ ». Conformément à des préoccupations littéraires demeurées intactes, elle contribua, en les traduisant, à la promotion de quelques-unes des figures majeures de la poésie la plus expérimentale telles que Jacques Roumain

¹⁷⁴⁹ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) »..., *op. cit.*, p. 546.

¹⁷⁵⁰ « 'To the Mothers of the Dead Militia', Pablo Neruda (translated from the Spanish by Nancy Cunard) »: *Left Review*, 04/1937, p. 140-141.

¹⁷⁵¹ « [...] sonrîen desde la tierra levantando los puños sobre el trigo »: *Ibidem*.

¹⁷⁵² « Almería de Pablo Neruda », *Left Review*, 08/1937, p. 407.

¹⁷⁵³ « sintió la atracción del grupo, aunque era más bien una solista »: JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 286.

(1907-1944), poète d'origine caribéenne à qui elle rendait hommage dans « Three Negro Poets » et dont elle traduisit, dans le numéro de la *Left Review* d'avril 1938, le poème « Madrid¹⁷⁵⁴ ». Elle oeuvrait par là à la configuration d'une communauté intellectuelle antifasciste internationale, sur la base d'une production poétique engagée et par le biais d'une traduction érigée en instrument de lutte. Sylvia Townsend Warner y contribua elle aussi après son second séjour en Espagne, à l'été 1937. Ses archives privées¹⁷⁵⁵ conservent quelques traductions en anglais de compositions espagnoles contemporaines des faits: « Encarnación Jiménez » de Félix Paredes, « Ganarás el Pan » d'Antonio Agraz et « Romancero a la muerte de Federico García Lorca » de Leopoldo Urrutia¹⁷⁵⁶. Cette sélection diffère quelque peu de celle de Nancy Cunard. Plus que de témoigner de ses contacts, en Espagne, avec les poètes investis dans la défense de la République, il s'agit davantage pour elle de rendre hommage aux grandes figures de la poésie dite « populaire ». Toutes deux se rejoignent en revanche en ce qu'elles contribuent à la diffusion à l'échelle européenne d'un socle culturel commun tout en se positionnant parmi les producteurs de cette culture. L'exercice de la traduction va donc bien au-delà de la recherche linguistique d'équivalences formelles. Il est pour elles un moyen de signifier leur adhésion à la cause et d'en appeler, par le biais d'une émotion artistique rendue accessible à tous, à la solidarité antifasciste.

La diffusion de la culture débouche en ce sens sur un dialogue polyglotte qui se noua entre bien des intellectuelles de notre étude. Nous en tenons pour preuve la publication de trois chroniques de María Teresa León, traduites en français, dans *Vendredi*, l'hebdomadaire co-dirigé par Andrée Viollis. Le 31 juillet, soit au lendemain de l'arrivée de la journaliste française à Barcelone, la section « La Femme et la vie » proposait « L'Ours poète », extrait de *Rosa fría, patinadora de la luna* (1934) et traduit pour l'occasion par Madeleine Gilard. Le choix de ce conte, deux semaines seulement après le soulèvement militaire, n'est pas anodin. Il constitue en soi une invitation pour le lecteur, adulte, à lire entre les lignes, au-delà de l'histoire plaisante de ce personnage de panneau publicitaire en quête de sa bien-aimée, la Chevette. Tout en respectant les codes et les conventions de la littérature pour enfants (ton ludique et fantastique, présence d'une faune humanisée), María Teresa León vise, dans ce récit à forte charge métaphorique, à condamner la société bourgeoise traditionnelle pour mieux exalter une modernité à la fois idéologique et esthétique. La publication du conte faisait

¹⁷⁵⁴ « Madrid », *Left Review*, 04/1938, p. 909-910.

¹⁷⁵⁵ Il semble que ces traductions n'aient jamais été publiées par voie de presse mais que certaines figurent dans le recueil *Uncollected Poems 1931-1960*. Sur ce point, voir TOWNSEND WARNER, Sylvia, *New Collected Poems*, Manchester, Carcanet, 2008.

¹⁷⁵⁶ Voir Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left) Poems, 1/27 et 1/32/b.

donc office, pour les rédacteurs, de prise de position en faveur de la République et se doublait d'un appel à la communauté intellectuelle à refuser de « ne plus faire de vers [et de] rester tranquille¹⁷⁵⁷ ». Cette injonction trouva un écho certain dans la publication, en février 1937, de deux des chroniques de la guerre de María Teresa León, présentée, dans l'introduction à « Mon quartier en ruines », comme l'un des écrivains espagnols les plus engagés dans la lutte¹⁷⁵⁸. Pour ce texte comme pour le second, « Commissaires de guerre¹⁷⁵⁹ », aucun traducteur n'est mentionné, ce qui renforce l'idée d'une communication directe, voire exclusive, entre l'intellectuelle-témoin et les lecteurs confrontés à la réalité de la guerre en cours de l'autre côté des Pyrénées. A trois semaines d'intervalle, la première livre aux seconds deux récits subjectifs et à fort ancrage référentiel. Nous ne reviendrons pas ici sur la teneur de « Mon quartier en ruines » mais soulignerons plutôt le contraste net existant entre la nostalgie de cette chronique et le ton à la fois didactique et confiant de la suivante. La figure nouvelle du commissaire de guerre, « homme[...] vigilant[...] représentant le pouvoir civil auprès du pouvoir militaire¹⁷⁶⁰ », y est érigée en symbole de l'union retrouvée parmi des républicains par ailleurs avides de livres, de films, de compagnies théâtrales, en somme de « culture au sein de la guerre¹⁷⁶¹ ». María Teresa León ne se contente pas d'associer ces deux phénomènes. Elle subordonne le second au premier pour graver dans l'esprit des lecteurs l'image d'une République civilisée, disciplinée et assurée de son succès. La traduction, outre recouvrer un rôle informatif et mobilisateur, rend par conséquent possible la circulation de compositions d'une réelle valeur littéraire et élève la culture au triple rang d'argument, de vecteur et d'objectif.

8.2.2.2 - Les expositions

A la différence de la médiation dont la culture faisait l'objet en territoire républicain, l'entreprise de promotion de la production culturelle républicaine à l'échelle européenne reposait avant tout sur un contact direct. Les difficultés liées à la guerre en termes de disponibilité et de mobilité y sont sans doute pour beaucoup. Toutefois, il nous semble surtout

¹⁷⁵⁷ LEÓN, María Teresa, « L'Ours poète », *Vendredi*, 31/07/1936, p. 7.

¹⁷⁵⁸ LEÓN, María Teresa, « Mon quartier en ruines », *Vendredi*, 05/02/1937, p. 3.

¹⁷⁵⁹ LEÓN, María Teresa, « Commissaires de guerre », *Vendredi*, 26/02/1937, p. 5.

¹⁷⁶⁰ *Ibidem*.

¹⁷⁶¹ *Ibidem*.

y déceler le signe d'une confiance dans la puissance intrinsèque et le potentiel fédérateur d'œuvres supposées autonomes et se suffisant à elles-mêmes.

A la traduction s'ajouta dans ce sens une seconde modalité d'action et de diffusion que les intellectuelles européennes saluèrent et pratiquèrent : les expositions.

Une nouvelle fois, leur action ne peut être envisagée en marge de la politique culturelle gouvernementale et de son évolution. Si les interventions de Margarita Nelken et d'Isabel Oyarzábal de Palencia rendent compte d'une inclination commune pour la peinture et une production artistique envisagée dans sa pluralité, leur inscription au cœur de l'année 1937 dote ces démarches d'une évidente teinte idéologique. Le déclenchement de la guerre avait entraîné l'interruption des expositions en cours et l'émergence, dès le mois de septembre, des dénommées « Expositions de guerre ¹⁷⁶² ». D'un montage rapide et aisé, celles-ci se développèrent rapidement en territoire républicain, l'exhibition d'un matériel hétérogène (affiches, photographies, graphiques, etc.) visant tant à promouvoir les réalisations de la République qu'à définir avec précision la finalité de la lutte. L'art n'y avait d'autre fonction que de servir la cause et ne pouvait dans ce sens être pensé qu'en termes d'engagement et d'efficacité. Cet état de fait, d'une évidente inspiration communiste, se maintint jusqu'à la crise ministérielle d'avril 1938 et la substitution, à la tête du MIP, de Jesús Hernández par l'anarchiste Segundo Blanco. D'une moindre intensité, la politique menée par celui-ci consista dès lors à poursuivre le processus de normalisation des activités artistiques initié par J. Hernández, tout en mettant un terme au monopole communiste en matière de manifestations artistiques et en dégageant ces dernières de la vision unique d'un art comme propagande. Cette évolution, qui généra un repli de bien des membres de la communauté intellectuelle vers des structures telles que la AIA ou *Altavoz del Frente*, pouvait par ailleurs se vérifier dans l'orientation et l'usage fait des expositions à l'étranger, une facette qui va ici davantage retenir notre attention.

Loin de la raréfaction des expositions en territoire républicain lors des premiers mois de la guerre, l'organisation d'événements de cette nature à l'étranger connut, dès novembre 1936, un véritable essor. Celui-ci se traduisit par la tenue de deux types majeurs d'expositions que les intellectuelles abordèrent avec un intérêt indifférencié : les expositions de guerre et les expositions d'art espagnol contemporain. Les premières se voulaient synthétiques et mobilisatrices tandis que les secondes, d'une portée plus fondamentalement esthétique,

¹⁷⁶² Nous empruntons ce terme à José ÁLVAREZ LOPERA: « Arte para una guerra. La actividad artística en la España republicana durante la guerra civil », *Cuadernos de arte e iconografía*, 05/1990.
Adresse URL: <http://www.fuesp.com/revistas/pag/cai0508.html>. Consulté le 28 juin 2011.

avaient pour principal objectif de « venir en aide aux artistes en leur offrant la possibilité de vendre [des] œuvres¹⁷⁶³ » sans lien direct avec la guerre ou une quelconque thématique sociale.

Pour les premières, nous avons décidé de nous concentrer ici sur l'Exposition Universelle « Arts et Techniques dans la Vie Moderne » qui se tint à Paris du 25 mai au 25 novembre 1937. L'importance du pavillon espagnol, conçu par les autorités républicaines comme une composante à part entière de « l'effort de guerre général, comme un instrument de propagande¹⁷⁶⁴ », a légitimement fait l'objet de multiples études auxquelles nous renvoyons ici afin de nous concentrer sur le traitement qu'en firent les intellectuelles européennes¹⁷⁶⁵. Comme la plupart des observateurs et bien qu'aucune n'ait, à notre connaissance, laissé de trace d'une visite personnelle de l'Exposition, elles accordèrent une attention toute particulière au « Guernica » de Pablo Picasso dont c'était là la première présentation publique. Cette œuvre monumentale, aujourd'hui considérée comme le symbole pictural de la dénonciation de la barbarie fasciste et, au-delà, de la barbarie des guerres, fut pour un certain nombre d'entre elles le point de départ d'une réflexion sur le rôle de la création dans la société moderne. Plusieurs mois plus tard, en janvier 1939, Margarita Nelken s'en inspirait encore pour une conférence prononcée à Barcelone dans le cadre du cycle de réunions organisé par l'*Ateneo Profesional de Periodistas* [Athénée Professionnel de Journalistes]. Son intervention, « Picasso, artiste et citoyen d'Espagne¹⁷⁶⁶ », s'articulait autour d'une double tonalité. Didactique tout d'abord dans la mesure où elle s'y livra, sur la base de « Guernica », à une analyse rétrospective de la trajectoire artistique et esthétique du peintre. Partisane et éthique ensuite puisque, en le posant dans la lignée de figures consacrées telles que Goya ou Velázquez, elle érigeait Picasso en emblème de l'intellectuel engagé, « espagnol par

¹⁷⁶³ « prestar ayuda a los artistas, ofreciéndoles la oportunidad de vender sus obras »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol 1..., op. cit., p. 44.

¹⁷⁶⁴ Nous citons ici un extrait d'une lettre de Luis Araquistáin dans laquelle l'ambassadeur de la République à Paris expose le but poursuivi par le gouvernement : « El 'quedar bien' delante de gobierno francés significa mostrar una capacidad de controlar la situación; el abandonar la idea de participación de la empresa privada, por su dificultad en esos momentos, sustituyéndola por un programa estatal de carácter cultural; y, por tanto, integrar el pabellón en el **esfuerzo bélico general, como instrumento de propaganda** »: cité dans PÉREZ ESCOLANO, Victor; LLEÓ CAÑAL, Vicente; GONZÁLEZ CORDON, Antonio; MARTÍN MARTÍN, Fernando, « El pabellón de la República Española en la Exposición Universal de París, 1937 » dans BOZAL, Valeriano et LLORENS, Tomás (coords), *España. Vanguardia artística y realidad social. 1936-1976*, Barcelona, Gustavo Gili, 1976, p. 30. Le surlignage est de nous.

¹⁷⁶⁵ Voir notamment MARTÍN MARTÍN, Fernando, *El pabellón español en la Exposición Universal de París en 1937*, Sevilla, Servicio de Publicaciones de la Universidad, DL, 1982; ALIX, Josefina, *Pabellón español: Exposición Internacional de París, 1937*, Madrid, Ministerio de Cultura, 1987.

¹⁷⁶⁶ « Picasso, artista y ciudadano de España »: Conferencia de Margarita Nelken, *La Vanguardia*, 11/01/1939, p. 2.

antonomase» et aussi méritant dans son « espagnolisme¹⁷⁶⁷ » que les combattants de l'Ebre. Bien que non explicite, la cause républicaine et plus largement antifasciste était omniprésente dans ses propos. Dans ce sens, elle déclara en préambule de son intervention avoir été prise de « certains scrupules [...] à traiter d'un thème à l'énoncé artistique alors qu'était définitivement en train de se jouer le destin de l'Espagne comme pays indépendant¹⁷⁶⁸ ». Cette remarque rend compte de l'indissociabilité, dans l'esprit de Margarita Nelken, de la lutte pour la culture et pour la défense des valeurs démocratiques. La présence de l'Espagne républicaine à l'Exposition Internationale devait par conséquent être revendiquée comme un acte tant offensif que défensif et le retour de l'artiste andalou à la peinture¹⁷⁶⁹ comme une composante à part entière de la mobilisation antifasciste. Le choix de Picasso n'était en rien anodin de la part de celle qui s'était distinguée et se distingua, en exil, comme critique d'art. A travers lui, il s'agissait de convoquer à l'esprit de l'auditoire tous les grands noms du « réveil de l'esprit espagnol¹⁷⁷⁰ » de la première moitié du XX^{ème} siècle en matière de réalisations artistiques et de les associer à la cause républicaine. Cette attitude était, aux yeux de Margarita Nelken, la seule légitime pour tout Espagnol authentique, qu'il se trouvât alors en territoire républicain ou à Paris comme le peintre qui s'était définitivement installé dans la capitale française en 1904. La figure de Picasso – qui était, de plus, très ancré à Barcelone – n'était donc qu'une pièce de l'armature argumentaire à laquelle elle resta fidèle d'un bout à l'autre de la guerre. La teneur de cette seule conférence vient dans ce sens corroborer l'idée de José Álvarez Lopera selon laquelle, les expositions organisées à l'étranger durant le mandat de Jesús Hernández concernaient en priorité les œuvres dotées d'une « signification ou d'une utilisation politique directe¹⁷⁷¹ ». La contemporanéité des pièces exposées se voulait le reflet du dynamisme et de la résistance artistique républicaine. Bien que d'une nature différente et d'une visée plus humanitaire, l'exposition d'art moderne espagnol qui se tint durant un mois à la galerie d'art « Färg och Form » à Stockholm¹⁷⁷² mettait par exemple à l'honneur les créations de jeunes artistes espagnols. Mêlées à des sculptures, des peintures, des dessins, des

¹⁷⁶⁷ « español por antonomasia », « de acendrado **españolismo** » : « Picasso, artista y ciudadano de España », *La Vanguardia*, 17/01/1939, p. 3. Le surlignage est de nous.

¹⁷⁶⁸ « ciertos escrúpulos [...] para desarrollar un tema de enunciado artístico en unos momentos en que se están jugando y dirimiendo a fondo los destinos de España como país independiente » : *Ibidem*.

¹⁷⁶⁹ Pablo Picasso (1881-1973), qui avait quitté l'Espagne en 1903, fut nommé directeur (honoraire) du Musée du Prado par Jesús Hernández le 2 septembre 1936. En prévision de l'Exposition Internationale de Paris, le gouvernement de la République passa commande au peintre d'une fresque en lien avec la guerre. Dans *La Vanguardia*, Margarita Nelken précise : « Picasso, que desde hacía dos años permanecía sin a dar a luz ninguna obra de su gloriosa paleta, volvió a sus pinceles y se definió como español con el cuadro 'Guernica' » : *Ibidem*.

¹⁷⁷⁰ THOMAS, Hugh, *op. cit.*, p. 152.

¹⁷⁷¹ « [...] significación o una utilización política directa » : ÁLVAREZ LOPERA, José, « Arte para una guerra. La actividad artística en la España republicana durante la guerra civil »..., *op. cit.*

¹⁷⁷² L'exposition partit ensuite pour Göteborg puis Oslo.

aquarelles de Picasso, Juan Gris ou encore María Blanchard, leurs créations apportaient la preuve que « l'art ne meurt pas en Espagne bien que le pays saigne dans les horreurs de la guerre¹⁷⁷³ ». Lors de l'inauguration, le 25 mai 1937, Isabel Oyarzábal de Palencia attira l'attention des nombreux diplomates, artistes et membres d'organisations syndicales présents sur les difficultés de sélection et d'acheminement des 99 œuvres présentées¹⁷⁷⁴. Elle tendait par là à signifier l'importance d'une manifestation de ce type en termes de persévérance et de relance de l'intérêt de l'opinion publique pour la lutte en cours. La presse libérale et socialiste suédoise se fit largement l'écho de l'exposition¹⁷⁷⁵ et érigea l'intellectuelle en « plus joli portrait [...] d'une Espagne moderne et intelligente¹⁷⁷⁶ ». Le rôle d'Isabel Oyarzábal de Palencia en matière de promotion de la production et de l'identité artistiques républicaines se renforça davantage quelques mois plus tard avec la célébration, du 31 octobre au 6 novembre, de la « Semaine d'Espagne ». La consultation croisée de sa correspondance diplomatique et de son autobiographie nous a permis de définir avec précision son degré d'implication dans ce projet ainsi que la teneur de celui-ci. Si sa tenue fut le fruit d'une décision concertée de l'ambassade républicaine à Stockholm, du Comité Suédois d'Aide à l'Espagne et de divers organismes ouvriers, culturels ou artistiques, la date semble avoir été fixée par Isabel Oyarzábal de Palencia. Dans une dépêche du 29 septembre, elle expose son idée d'organiser, un an jour pour jour après la bataille de Madrid, un événement visant à « maintenir vif l'intérêt et l'enthousiasme¹⁷⁷⁷ » de la Suède pour la cause républicaine tout en promouvant les différentes facettes de la culture espagnole. Au-delà de sa portée symbolique et propagandiste, la « Semaine d'Espagne » se voulait une vitrine de l'art moderne et contemporain espagnol comme en atteste la variété du programme d'activités artistiques. Au 14 de la rue Vasagatan, l'une des artères principales de la capitale, on exposa les « œuvres des peintres modernes espagnols les plus connus et [des] lithographies, affiches et photographies de la guerre¹⁷⁷⁸ ». On put également assister à une projection de *Tierra de España*, de Joris Ivens et Ernest Hemingway, à un récital de poèmes de Federico García Lorca ou encore aux prestations de

¹⁷⁷³ « el arte no muere en España, aunque el país sangre en los horrores de la guerra civil »: Extrait du compte rendu de l'inauguration publié dans le *Stockholms-Tidningen* du 25/05/1937, AMAE, R-577, Exp. 4: télégramme d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 30/05/1937.

¹⁷⁷⁴ *Ibidem*.

¹⁷⁷⁵ Les bénéfices furent par la suite versés au profit des petits réfugiés espagnols du Foyer de La Brévière, en Normandie : *Ibid.*

¹⁷⁷⁶ « el más hermoso retrato [...] de una España moderna e inteligente »: Extrait du *Dagens Nyheter* du 26/05/1937, *Ibid.*

¹⁷⁷⁷ « mantener vivo el interés y entusiasmo por nuestra causa en este país »: AMAE, R-1069, Exp 25: dépêche d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 29/09/1937.

¹⁷⁷⁸ « obras de los pintores modernos españoles más conocidos y litografías, carteles y fotografías de la guerra »: « La "Semana de España" en Suecia », *La Vanguardia*, 08/12/1937, p. 5.

plusieurs personnalités espagnoles et suédoises du monde de la musique et du théâtre¹⁷⁷⁹. Diverses actrices de renom¹⁷⁸⁰ interprétèrent notamment en suédois un court dialogue dramatique d'Isabel Oyarzábal de Palencia qui, dans la nuit du 4 novembre, s'associa également à l'évènement en prononçant une conférence en anglais sur « L'œuvre culturelle de la République ». Dans un bilan conservé au *MAE*, elle insiste sur le succès de la « Semaine » qui, selon elle, avait mis en évidence l'intérêt de la Suède pour « les manifestations de l'art espagnol » et laissait présager, « à l'avenir¹⁷⁸¹ », de l'efficacité de la culture en matière de politique extérieure. Ces remarques apportent un éclairage nouveau sur le rapport de l'intellectuelle à la culture, un terrain sur lequel il lui était possible de se distinguer et de compenser sa relative impuissance dans le domaine diplomatique. En l'absence de toute allusion à une quelconque motivation personnelle, nous ne pouvons cependant conclure à une instrumentalisation de la culture et des expositions d'art espagnol par Isabel Oyarzábal de Palencia.

Nous préférons par conséquent resituer cette expérience dans la perspective communautaire qui est la nôtre et retenir de cette analyse que les traductions et les expositions organisées à l'étranger pendant la guerre attirèrent l'attention des intellectuelles européennes tout autant qu'elles leur permirent de donner libre cours à leurs préoccupations artistiques. Inscrite dans la politique fixée par le MIP dès les premiers mois du conflit et représentative de la reconfiguration du concept de culture qui se fit alors jour entre les membres de la communauté intellectuelle antifasciste, leur intervention relevait avant tout de l'entreprise de mobilisation. Elles contribuèrent dans ce sens à faire de la production culturelle républicaine un instrument de lutte à l'échelle internationale puisque, sous des aspects moins violents et donc moins rébarbatifs, les expositions eurent pour effet d'attirer et de maintenir l'attention du public étranger sur le conflit armé en cours. Par ailleurs, eu égard à la perspective de genre qui vertèbre notre travail, nous remarquerons que le traitement et le maniement de ces pratiques artistiques de grande envergure viennent confirmer la subordination de toute considération de genre à la notion d'identité – politique, culturelle ou artistique – républicaine. Loin de chercher une reconnaissance personnelle mais tout en se voyant publiquement élevées

¹⁷⁷⁹ Nous citerons notamment le guitariste concertiste Francisco Alfonso, les ballerines La Joselito et Margarita Rocio, le « tocaor » Juan Relámpago et Karl Gerhard, « mezcla de aristófanes y de «chansonnier», popularísimo autor y actor sueco de revistas y cuplés, gran simpaticante » : *Ibidem*.

¹⁷⁸⁰ Ces actrices étaient Naima Wifstrand, Anna Flygare, Manda Bjorling et Sickan Carlsson : *Ibid*.

¹⁷⁸¹ « las manifestaciones de arte Español [...] en el provenir » : AMAE, R-1069, Exp 25: dépêche d'Isabel Oyarzábal de Palencia du 18/11/1937.

au rang d'« esprits cultivés¹⁷⁸² », toutes firent en sorte de mettre à profit des compétences préalablement acquises et développées afin d'œuvrer à la promotion de la production artistique espagnole et à la démocratisation d'une culture envisagée comme voie d'accès à la dignité humaine.

8.3 - La culture en termes de représentation

Les caractéristiques de l'intervention, à l'échelle nationale et internationale, des intellectuelles européennes en matière de promotion de la culture présentent de nombreuses similitudes avec une autre composante essentielle de cette sphère d'activités pendant la guerre : le théâtre.

Spectacle de masses à très forte résonance dans une société espagnole marquée par un taux d'analphabétisme élevé et une forte tradition de culture orale, le théâtre vit ses objectifs redéfinis par la guerre. Il devint rapidement une priorité pour les responsables et les animateurs de la politique culturelle officielle. Les premiers comme les seconds lui accordèrent une place de choix dans l'arsenal de moyens d'action culturelle à mettre en œuvre. L'éclosion de ce théâtre de la guerre – soit un théâtre nouveau en termes de dramaturgie et d'esthétique, populaire, socialement et politiquement engagé – se concrétisa en une multitude d'initiatives¹⁷⁸³. Toutes s'inscrivaient dans la lignée des diverses entreprises initiées sous la Seconde République en vue de favoriser l'accès du public populaire à la création – « La Barraca » de Federico García Lorca, « El Búho » de Max Aub, les *Misiones Pedagógicas*, les diverses compagnies et groupes itinérants – et poursuivies à travers la vaste ligne d'action définie, dès septembre 1936, par le MIP :

Es necesario emprender con rapidez un plan de agitación y propaganda apoyándonos en la Música, en el Teatro, en el Cine, en las consignas cardinales del Frente Popular en estos momentos de la guerra civil¹⁷⁸⁴.

¹⁷⁸² « cultivated minds »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, op. cit., p. 381.

¹⁷⁸³ Nous renvoyons sur ce point aux travaux du Centre de Recherche sur l'Espagne Contemporaine XVIIIe - XXIe-XXe siècles (CREC, Université Paris III) sur le théâtre populaire.

Adresse URL : <http://crec-paris3.fr/publications-du-crec/publications>.

¹⁷⁸⁴ Voir MARRAST, Robert, *El teatro durante la guerra civil espanyola*, Barcelona, Institut del Teatre, 1978, p. 18.

Pour les membres de la communauté intellectuelle antifasciste espagnole, le potentiel de cette tribune propice à l'établissement d'une communication directe entre le public et les œuvres et par extension, entre les masses populaires et les auteurs, ne faisait aucun doute, en termes de diffusion idéologique, de mobilisation politique et de démocratisation de la culture. C'est du moins ce que nous nous efforcerons de prouver à travers celle que Manuel Aznar Soler présente comme « la protagoniste indiscutable de la politique théâtrale républicaine pendant la guerre civile¹⁷⁸⁵ » : María Teresa León. Elle est, de toutes les intellectuelles de notre étude, la seule à s'être notoirement impliquée dans cette entreprise de reconfiguration théâtrale globale. Cet état de fait s'avère compréhensible concernant les étrangères, présentes par intermittence en Espagne et pour certaines entravées par des barrières linguistiques. Concernant les Espagnoles, il invite en revanche à s'interroger : María Teresa León serait une exception dans ce domaine ? Quelle place l'écriture dramaturgique occupa-t-elle dans leur production de la guerre ? Reflétait-elle les normes esthétiques et stylistiques alors établies ? Plus généralement encore, quels enseignements pouvons-nous tirer de cette attitude des intellectuelles européennes à l'égard de l'« aventure¹⁷⁸⁶ » théâtrale républicaine en termes d'engagement, de création et de transmission ?

8.3.1 - Le théâtre comme arme

La présence de María Teresa León parmi les figures de proue de l'entreprise théâtrale républicaine ne saurait surprendre. Elle vient confirmer l'idée, généralisable à toutes, d'une continuité entre occupations et préoccupations antérieures et champs d'action investis pendant la guerre.

Lorsque le soulèvement militaire se produit, les Espagnoles ne sont plus des novices en matière de théâtre. Si la plupart sont des lectrices et des spectatrices assidues, voire passionnées, certaines, telles Concha Méndez Cuesta, Carmen Conde et Isabel de Palencia, comptent même à leur actif des pièces de théâtre. Aucune n'a toutefois bénéficié de formation dramatique ni ne s'est véritablement penchée sur la pratique du théâtre en tant que pratique engagée et militante... à l'exception de María Teresa León. Comme elle le précise dans son entretien à Jean José Marchand de 1972, sa véritable rencontre avec le théâtre s'était produite

¹⁷⁸⁵ « La protagonista indiscutible de la política republicana durante la guerra civil » : cité dans MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001, p 183.

¹⁷⁸⁶ « aventura nueva » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 113.

quelques années auparavant, entre 1931 et 1933 aux côtés d'un Rafael Alberti pensionné par la JAE. Elle avait alors « appris¹⁷⁸⁷ » ce qu'était le théâtre, pris conscience de la « décadence¹⁷⁸⁸ » espagnole en la matière et avait eu connaissance des nouvelles orientations théâtrales européennes. Cette lucidité et cette connaissance théorique lui permirent, à partir de l'été 1936, de se distinguer par son activisme et sa prise d'initiative et lui octroyèrent de surcroît une légitimité que son inexpérience ne parvint pas à entamer.

Dans ce sens, parmi les multiples fonctions qu'elle occupa dans ce domaine, nous distinguerons tout d'abord celle de théoricienne. Entre mars et juin 1938, elle publia une réflexion documentée et structurée dans le *Boletín de Orientación Teatral*, organe d'expression du Conseil Central du Théâtre qui, dès sa création par décret le 22 août 1937¹⁷⁸⁹, avait été chargé de diriger et de contrôler l'ensemble des activités théâtrales en territoire républicain. Dans cette série de quatre articles au titre accrocheur – « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria » –, elle dresse un bilan sans appel de la situation du théâtre national. Elle présente cette activité comme jusqu'alors commerciale et lucrative, inféodée aux diktats de la bourgeoisie dominante et du système capitaliste mais qu'elle considère appelée à devenir une industrie, un service de guerre à part entière. Les considérations esthétiques ne sont certes pas absentes de son argumentation mais celle-ci s'articule davantage autour de la fonction culturelle, sociale et éducative du théâtre. Présenté comme une des « manifestations vitales d'une époque marquées du sceau de la lutte sociale¹⁷⁹⁰ », il devait, selon María Teresa León, contribuer à éveiller, « élever¹⁷⁹¹ » l'esprit d'un peuple avide de nouvelles sensations artistiques et pénétré de sa « tâche historique¹⁷⁹² ». En d'autres termes, sa mission consistait à s'adapter aux « besoins psychologiques¹⁷⁹³ » de ce nouveau public hétérogène et d'extraction populaire et cesser de « stimuler [ses] mauvais sentiments¹⁷⁹⁴ ». Elle ne cesse de rejeter la vision d'un théâtre comme trêve, échappatoire face à « l'abyssale tragédie espagnole¹⁷⁹⁵ ». Loin de la conception bourgeoise qui avait prédominé jusqu'alors, elle ne cesse dans des

¹⁷⁸⁷ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 3.

¹⁷⁸⁸ « la decadencia »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 01/03/1938, p. 5.

¹⁷⁸⁹ *Gaceta de la República*, 24/08/1937, p. 769.

¹⁷⁹⁰ « manifestaciones vitales de una época [que] sufren el sello de la lucha social »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/03/1938, p. 5.

¹⁷⁹¹ Le décret de création du Conseil Central du Théâtre stipule : « [el] Ministerio de Instrucción Pública se preocupa de obtener los medios adecuados para hacer de este espectáculo un instrumento de **elevación** del espíritu del pueblo »: *Gaceta de la República*, 24/08/1937, p. 769. Le surlignage est de nous.

¹⁷⁹² « tarea histórica »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/03/1938, p. 5.

¹⁷⁹³ « necesidades psicológicas del público »: *Ibidem*.

¹⁷⁹⁴ « estimular los malos sentimientos del público »: CDMH, PS Madrid 4396–80. Le surlignage est de nous.

¹⁷⁹⁵ « la hondísima tragedia española »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/05/1938, p. 5.

articles pétris d'idéalisme de se réclamer de la Révolution russe de 1917 pour affirmer et réaffirmer la nécessité d'un théâtre de guerre socialement engagé, pédagogiquement efficace et esthétiquement satisfaisant :

¿Para qué sirve un teatro ? Pues para educar, propagar, adiestrar, distraer, convencer, animar, llevar al espíritu de los hombres ideas nuevas, sentidos diversos de la vida, hacer a los hombres mejores. Para [...] cumplir con nuestro deber estrictamente revolucionario deberíamos evitar que pasasen gato por liebre, llamando teatro a la basura inmundada equivocando a los camaradas de buena fe¹⁷⁹⁶.

Soutien à la politique du Front Populaire, quête d'une nouvelle esthétique et préservation du « pacte secret¹⁷⁹⁷ » établi avec ce public émergent se conjuguent pour dessiner un théâtre comme art populaire, collectif et éminemment conjoncturel.

Cette primauté accordée au présent de la guerre, aux attentes spécifiques du nouveau public et à l'impératif de rénovation théâtrale se traduit, dans les faits, par une série d'entreprises. María Teresa León s'y associa depuis la AIA ou des postes à responsabilités et à travers des titres divers mais que nous regrouperons en deux fonctions à la fois distinctes et complémentaires : décisionnaire et artisan.

Sa trajectoire se fonde plus que jamais ici avec celle de l'entreprise théâtrale républicaine et permet, dans ce sens, d'en éclairer les phases successives.

Dès le 20 juillet, on assista en territoire républicain à la reprise de l'activité théâtrale. Cette phase initiale fut, comme dans bien des domaines, gouvernée par l'urgence et la désorganisation, ce qui tend à expliquer, avec son retour tardif et mouvementé d'Ibiza, pourquoi elle ne s'y engagea que plus tardivement. Son silence et son absence indiquent plutôt, selon nous, que María Teresa León utilisa ces premiers mois à la maturation et l'affinement du projet de rénovation théâtrale favorisé par la guerre. Rompant avec les œuvres « à thèse » qui dominaient au moment du soulèvement militaire, un débat se noua alors autour de la fonction du théâtre dans la guerre. Il aboutit, parmi les membres de la communauté intellectuelle républicaine, à la conclusion unanime que la vision du théâtre comme espace de divertissement, de légèreté et d'absence de réflexion n'était plus valable. Margarita Nelken n'avait-elle pas établi dès septembre 1936 l'indissociabilité entre les fonctions « récréative »

¹⁷⁹⁶ LEÓN, María Teresa, « Gato por Liebre », *El Mono Azul*, 14/10/1937, p. 153.

¹⁷⁹⁷ « pacto secreto » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 133.

et « éducatrice¹⁷⁹⁸ » du théâtre ? Toute création artistique et esthétique devait être envisagée dans une perspective critique, révolutionnaire, et comme un instrument d'éducation, de formation, de révélation. C'est sans conteste sur la base de cette conception exigeante que María Teresa León s'insurgea dans le *Boletín de Orientación Teatral*, contre « le sabotage théâtral¹⁷⁹⁹ ». Sa virulence et la radicalité de ses propos, loin de se limiter au domaine théorique, ne demeurèrent pas longtemps lettre morte.

Sa première réalisation en lien avec le théâtre remonte à l'automne 1936 puisque c'est à son initiative que reprirent, en octobre, les activités de la section théâtrale de la AIA, *Nueva Escena*. Alors que les difficultés matérielles, les vicissitudes de la guerre et la rivalité croissante entre les centrales syndicales rendaient impossible l'implantation définitive d'un théâtre révolutionnaire, cet organisme para officiel fut pour elle et les autres animateurs du projet l'occasion de poser les bases du « théâtre d'urgence ». Celui-ci avait été défini en ces termes par Rafael Alberti:

La poesía civil tendrá un lugar constante en nuestros programas. Figurará siempre en ellos una pieza dramática de actualidad o que pueda ejercer saludable influjo sobre el pueblo en las presentes circunstancias, y simultáneamente iremos divulgando con el máximo decoro renovadores ejemplos de la más viva literatura dramática. Tendrá, pues, nuestro teatro el doble carácter – poesía y acción – que quiere llevar a todas sus empresas la Alianza de Intelectuales Antifascistas¹⁸⁰⁰.

La première représentation eut lieu à Madrid le 20 octobre et se composait de trois pièces brèves: *La llave* de Ramón J Sender, *Los Salvadores de España* de Rafael Alberti et *Al amanecer* de Rafael Dieste. Sa pertinence ne fut reconnue qu'en août suivant avec l'intégration de *Nueva Escena*, devenue *Teatro de Arte y Propaganda*¹⁸⁰¹, au programme défini par le MIP et supervisé par le Conseil Central du Théâtre. María Teresa León, déjà directrice du *Teatro* basé au *Teatro de la Zarzuela*, fut nommée le 19 octobre vice-présidente

¹⁷⁹⁸ « su función a un tiempo **recreativa** y **educadora** »: NELKEN, Margarita, « Natalia Satz y el Teatro de Niños de Moscú », *Claridad*, 17/09/1936, p. 5. Le surlignage est de nous.

¹⁷⁹⁹ « contra el sabotaje teatral »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/05/1938, p. 5.

¹⁸⁰⁰ Robert Marrast, *op. cit.*, p. 23.

¹⁸⁰¹ Le premier spectacle du *Teatro de Arte y Propaganda* eut lieu le 10 septembre 1937 au *Teatro de la Zarzuela*. Deux œuvres composaient le programme : *Los Títeres de Cachiporra* [*Le Guignol au gourdin*] de Federico García Lorca et une adaptation de la comédie burlesque d'Arthur Schnitzler *Cacatúa verde* [*Au perroquet vert*]. La compagnie interpréta ensuite, en alternance et jusqu'au 24 octobre, *Le duel* d'Anton Tchekhov et *El dragoncillo* de Calderón de la Barca.

de cet organisme dirigé par José Renau¹⁸⁰². Les responsabilités liées à cette charge et la reconnaissance officielle qui lui était ainsi accordée à travers cette elle¹⁸⁰³ étaient considérables si l'on considère l'étendue des prérogatives du Conseil :

1. Dirigir y orientar el aspecto artístico y cultural de todas las actividades teatrales.
2. Formar y estimular grupos teatrales de los diversos géneros, favoreciendo su creación y sostenimiento.
3. Crear escuelas de teatro para la formación de cuadros teatrales en todos sus aspectos, escritores, directores de escena, escenógrafos, etcétera¹⁸⁰⁴.

Selon la politique du MIP, le théâtre constituait un véritable instrument de divulgation, au sens d'éducation, culture et stimulation. Nous retrouvons ici les facettes artistique et didactique propre à la politique culturelle gouvernementale. En matière de théâtre, María Teresa León s'employa scrupuleusement à les faire respecter et à les appliquer en dépit des entraves liées à la guerre et des tensions qui agiterent bientôt la sphère culturelle. Elle fut elle-même prise au cœur de l'une d'entre elles : l'hostilité croissante entre le Conseil Central du Théâtre et la Junta des Spectacles de Madrid, l'organisme en charge, depuis février 1937, de tous les théâtres municipaux et qui, à titre d'exemple, supervisait au printemps 1938 les deux douzaines d'établissements encore ouverts. Sur décision ministérielle, la Junta fut réorganisée le 2 novembre 1937 et María Teresa León en devint membre¹⁸⁰⁵ avant d'être à son tour victime, quelques mois plus tard de cette lutte d'influence. En avril 1938, la Junta mit un terme au *Teatro de Arte y Propaganda* dont le répertoire et les réalisations avaient été jugés trop peu compatibles avec la politique d'apaisement décrétée par le nouveau gouvernement

¹⁸⁰² *Gaceta de la República*, 19/10/1937, p. 243. L'annonce de sa nomination intervint cinq jours après celle des autres membres du Conseil, son nom « ayant été omis par erreur de copie » dans le décret du 14 octobre (« **habiéndose omitido por error de copia** a doña María Teresa León ». Le surlignage est de nous). Le Conseil se composait en définitive de : José Renau (président) ; Antonio Machado et María Teresa León (vice-présidents) ; Max Aub (secrétaire) ; Jacinto Benavente, Rafael Alberti, Alejandro Casona, Margarita Xirgu, Manuel González, Enrique Díez-Canedo, Cipriano Rivas-Cherif, Enrique Casal Chapí, Francisco Martínez Allende et Miguel Prieto (membres).

¹⁸⁰³ Nous soulignerons ici, en complément de la liste des membres fournie dans la note de bas de page précédente, que María Teresa León fut la seule femme à occuper un tel poste au sein du Conseil. A en croire cette remarque, extraite d'un article publié dans la revue littéraire *El Mono Azul*, cet état de fait n'était pas sans lien avec la persistance des traditions et des attributs de genre propres à la société patriarcale : « Y ahora llega el momento de interrogar a la vicepresidenta de dicho Consejo. El lector nos hará el favor de no ver en la titular del cargo a una mujer, por inteligente que sea. Deshumanicémosla » : « Una nota del Consejo Central del Teatro », *El Mono Azul*, 09/12/1937, p. 169.

¹⁸⁰⁴ *Gaceta de la República*, 24/08/1937, p. 769.

¹⁸⁰⁵ A partir de cette date, la Junta fut présidée par un représentant du Sous-secrétariat à la Propagande et se composa de onze membres dont deux représentants de chacune des deux principales centrales syndicales et de trois représentants du Conseil Central du Théâtre, à savoir María Teresa León, Rafael Alberti et Manuel González. « Reorganización de la Junta de Espectáculos », *ABC*, 03/11/1937, p. 6.

Negrín. Cette décision brutale mit un frein au développement du théâtre populaire, moderne et social que María Teresa León avait défendu et considérablement contribué à imposer au cours des mois précédents.

Son nom est associé, de façon systématique et fondée, aux moments forts de la production théâtrale républicaine de la guerre.

La première bataille qu'elle livra et remporta dans ce domaine fut la représentation, le 16 octobre 1937, de *La Tragédie Optimiste* du dramaturge, auteur et cinéaste Vsevolod Vishnevsky (1900-1951). La date et le choix de cette œuvre de 1933 relatant l'effet galvaniseur d'une femme Commissaire sur un détachement de marine soviétique n'ont rien d'anodin si l'on considère la volonté de l'intellectuelle d'établir une filiation entre le théâtre de la Révolution soviétique et celui de la République en guerre. Dans l'organe d'expression de la 43^{ème} Brigade Mixte, *Nueva Vida*, elle expliquait en novembre 1937 :

Cuando yo tuve que pensar en una obra soviética como homenaje al XX aniversario, inmediatamente pensé en "La tragedia optimista", de Vischniewski. ¿Por qué? Porque cuando en el mes de marzo de este año estuve en Moscú, al ver la representación que hacía el Teatro Kamerny, dirigido por Taïrev, me pareció que era nuestra propia guerra de hoy y nuestros problemas y nuestras vidas y nuestras esperanzas [...] Es el símbolo del sacrificio consciente, de la vida entregada a la gran idea de salvación humana. ¡Tantos han muerto en esta tierra de España de esa misma admirable muerte!¹⁸⁰⁶

A travers cette œuvre, elle envoyait non seulement un message mobilisateur au public venu en masse mais défendait également un paradigme culturel, à savoir un théâtre « savant, réel, plein d'enseignements¹⁸⁰⁷ ». Le dispositif scénique de *La Tragédie Optimiste* fut d'autant plus salué par la critique¹⁸⁰⁸ que María Teresa León avait eu à sa disposition bien peu de moyens. Nous citons à nouveau ici un extrait de son entretien à Jean José Marchand de 1972 où, interrogée sur les influences majeures de cette production de la guerre en matière d'esthétique théâtrale, elle revient avec insistance sur les difficultés matérielles qui l'avaient alors obligée à faire preuve d'imagination et à inventer, en guise de montagne, « une espèce

¹⁸⁰⁶ LEÓN, María Teresa, « 'La Tragedia optimista' en Madrid y Moscú », *Nueva Vida*, 11/1937, p. 11.

¹⁸⁰⁷ « un teatro culto, real, lleno de esperanzas [...] para el pueblo en armas »: *Ibidem*.

¹⁸⁰⁸ La presse républicaine se fit, de façon générale, largement l'écho de cette entreprise. La consultation de *El Mono Azul* nous a permis d'en retracer avec précision le déroulement. Le 14 octobre, la première de *La Tragedia* fut annoncée avec force de détails (« La Tragedia Optimista », *El Mono Azul*, 14/10/1937, p. 153) et le 20, un compte rendu minutieux fut publié, suivi le 18 novembre de nouveaux commentaires élogieux à l'égard de la « magnifique adaptation de María Teresa León » et de la « réussite totale » de la direction scénique : « magnífica adaptación de María Teresa León [...] acierto total », « La Tragedia Optimista », *El Mono Azul*, 18/11/1937, p. 163. Le succès de la pièce fut tel qu'elle se joua jusqu'au 13 décembre 1937.

de mur¹⁸⁰⁹ ». L'émotion qui se dégage de ses souvenirs est sur ce point sans commune mesure avec la fierté palpable dans son allusion à la mise en scène « extraordinaire, d'une grande beauté¹⁸¹⁰ » de *Numancia*.

Le 26 décembre 1937 eut lieu à la *Zarzuela* le point culminant de l'entreprise théâtrale républicaine : la générale de l'adaptation par Rafael Alberti du classique de Cervantes. L'intégration de cette œuvre au répertoire du théâtre de la guerre s'expliquait selon le poète gaditan par la correspondance exacte entre « l'exemple de résistance, morale et spirituelle, des Madrilènes [et] la grandeur et l'orgueil de l'âme numantine¹⁸¹¹ ». La République, érigée en mystique populaire, devait, pour s'assurer le concours de tous et une victoire définitive sur le fascisme, être véhiculée et incarnée dans un répertoire de la transposition. Dans l'esprit de María Teresa León, la récupération de pièces d'auteurs classiques et leur projection dans le présent de la guerre participaient dans ce sens tout autant que la mise en scène d'œuvres parfois inédites de Federico García Lorca, Rafael Alberti ou encore Rafael Dieste à l'éducation et à la conscientisation d'un peuple « mangeur de graines de tournesol » et acteur à part entière de ces représentations faites de « cri, [de] combat, [de] la raison de vie héroïque¹⁸¹² ». Le lyrisme et la grandiloquence de ses souvenirs témoignent, à titre individuel, de l'importance de cette entreprise et permettent de mesurer, dans une approche collective cette fois, l'intensité de la force nouvelle puisée par les œuvres classiques dans les événements de 1936-1939. L'assiduité du public valut à la pièce d'être représentée jusqu'au 8 mars 1938. Elle fut cependant impuissante à enrailler la polémique suscitée par *Numancia*. Jugée défaitiste par ses détracteurs et trop onéreuse par la Junte des Spectacles, elle fournit à cette dernière une occasion de priver María Teresa León du *Teatro de la Zarzuela*. Cette décision, que nous qualifierons avec Robert Marrast de « déplorable¹⁸¹³ » l'obligea à une certaine reconversion. Dès lors, elle poursuivit son combat pour ce théâtre « des pauvres¹⁸¹⁴ » loin des circuits commerciaux traditionnels et au contact direct du peuple en guerre, à travers l'une des formations para officielles majeures du théâtre républicain de la guerre : les *Guerrillas del Teatro del Ejército del Centro*.

Dans l'entretien à Jean José Marchand et dans son autobiographie, María Teresa León remonte aux prémices, dans Madrid assiégé, de cette compagnie itinérante qui, le 14

¹⁸⁰⁹ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 5.

¹⁸¹⁰ *Idem*, p. 4.

¹⁸¹¹ Cité dans ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t V, Madrid, Espasa-Calpa, 1991, p. 404.

¹⁸¹² LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 132-133.

¹⁸¹³ MARRAST, Robert, « Le théâtre à Madrid pendant la guerre civile » dans HANREZ, Marc, PICHOS, Claude, *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, Paris, Panthéon Press, 1975, p. 179.

¹⁸¹⁴ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 4.

décembre 1937, fut officiellement créée sur ordre ministériel. Comme l'explique Manuel Aznar Soler, cet ordre ne fit que conférer un « caractère légal à des groupes qui menaient déjà sur les fronts et dans les tranchées un travail d'agit-prop¹⁸¹⁵ ». Bien que placée sous la direction d'Edmundo Barbero, cette odyssée théâtrale avait initialement été pensée par l'intellectuelle qui ne devait cesser, par la suite, d'en revendiquer la paternité¹⁸¹⁶. Dans *Juego Limpio*, son roman de 1959, elle transcende l'anecdote biographique en conférant, par la mise en fiction, une valeur autonome à son expérience. Cette œuvre chorale rend compte du caractère éminemment collectif de l'entreprise. Le romanesque et le vécu se fondent, portés par une kyrielle de personnages réels et fictifs parmi lesquels nous distinguerons ici l'« espèce d'héroïque et imprudente secrétaire¹⁸¹⁷ », María Teresa León elle-même. En se mettant en scène, elle lie définitivement son destin à celui des *Guerrillas* et de la bataille pour la culture et l'éducation dont elles participaient. Dans ce sens, il nous faut souligner la portée éminemment symbolique du nom de cette compagnie pensée comme une arme de guerre dans la lutte pour une culture érigée en instrument de cohésion, de défense et de conquête. La mobilité et l'adaptabilité aux conditions de travail permirent aux troupes de se rendre « sur le front et pas seulement [,] dans les villages à côté du front¹⁸¹⁸ » pour y interpréter, face à un public ingénu et novice en matière de théâtre, des pièces du répertoire classique, de courtes œuvres d'agit-prop¹⁸¹⁹, des danses folkloriques et des chansons populaires. Vraisemblablement influencée par l'expérience de la *Blusa Azul* dans l'URSS des années 1920¹⁸²⁰ et respectueuse des consignes ministérielles, María Teresa León veilla scrupuleusement à la diversification du répertoire des *Guerrillas*. Nous en tenons pour exemple deux des événements auxquels fut associée la compagnie : d'une part, la soirée d'hommage à Federico García Lorca du 2 septembre 1938 au cours de laquelle furent interprétées des scènes de *Doña Rosita* et de *Bodas de Sangre* ainsi que de *Amor de Don*

¹⁸¹⁵ « rasgo legal a unos grupos que ya desarrollaban en frentes y trincheras una labor de agit-prop »: AZNAR SOLER, Manuel, « María Teresa León y el teatro español durante la guerra civil », *Revista Stychomythia*, n° 5, 2007, p. 52.

Adresse URL: http://parnaseo.uv.es/Ars/ESTICOMITIA/Numero5/maquetacion/aznar_soler.pdf. Consulté le 14 juillet 2011.

¹⁸¹⁶ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolia...*, op. cit., p.113.

¹⁸¹⁷ « especie de heroica secretaria imprudente »: LEÓN, María Teresa, *Juego Limpio*, Madrid, Visor Libros, 2000, p. 121.

¹⁸¹⁸ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 5-6.

¹⁸¹⁹ Selon María Teresa León, elles ne dépassaient pas « dix minutes, douze minutes » : *Idem*, p. 7.

¹⁸²⁰ La « Blusa Azul » était un groupe itinérant composé de jeunes étudiants et d'ouvriers désireux de mettre l'art populaire au service de la révolution et de contribuer, loin des dogmes et des principes établis, à l'élaboration d'un type de scénographie, de musique, de danse, de diction et de contenu artistique novateur. Nous renvoyons sur ce point au témoignage de 1928 de Diego HIDALGO, *Un notario español en Rusia*, Madrid, Editorial Cenit, 1929, p. 249-251.

Perlimpín con Belisa en su jardín; d'autre part, la représentation, en décembre 1938, du *Malade Imaginaire* de Molière, d'après une traduction de José Ignacio Alberti. Cette soirée, organisée dans le cadre du *Cine-Teatro-Club* de la AIA fondé par María Teresa León, fut très favorablement accueillie par le public et la critique. Il en alla de même pour l'ensemble des réalisations des *Guerrillas* qui contribuèrent à la théâtralisation, au quotidien, de l'arrière-garde et des fronts.

Le succès de l'intervention de María Teresa León dans « l'épopée du peuple espagnol¹⁸²¹ » à travers une pratique artistique préexistante mais repensée en fonction des circonstances mérite d'être souligné. Il tranche avec bien des tentatives de refonte du théâtre républicain alors entreprises mais mises à mal par des luttes d'influence et plus généralement, par l'incapacité des responsables à réaliser une synthèse cohérente entre éthique et esthétique révolutionnaire. Ce caractère d'exception est dû, selon nous, à l'ambivalence de María Teresa León, son exigence n'ayant d'égale que sa lucidité quant aux retombées de son action et à ses limites. N'affirmait-elle pas en mai 1938, qu'à défaut de gagner des batailles, le théâtre permettait d'« accroître le moral, la ferveur et la tension nationale¹⁸²² » ? Nulle trace d'idéalisme ici. Le théâtre n'était pas apte, dans son esprit, à rivaliser avec les manœuvres militaires ou diplomatiques et ne pouvait prétendre avoir un impact décisif sur le cours de la guerre. Sa conception de la pratique théâtrale ne peut dans ce sens être dissociée de la redéfinition qui se produisit alors en zone républicaine en termes d'esthétique et d'écriture dramaturgiques. Nous nous proposons maintenant d'étudier cette dernière à la lumière de la production des deux seules Espagnoles ayant à cette époque investi le genre théâtral : Concha Méndez Cuesta et Carmen Conde.

8.3.2 - Vers une redéfinition de l'esthétique dramaturgique

Dans leurs souvenirs de la guerre, Concha Méndez Cuesta et Carmen Conde présentent les années 1936-1939 comme une période prolifique dans leur trajectoire créative. Cette disponibilité à l'écriture s'explique, dans le cas de la première, par ce qu'elle définit comme « un des [ses] coups de tête¹⁸²³ » : l'exil volontaire qui la maintint éloignée de

¹⁸²¹ « la epopeya del pueblo español »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p.113.

¹⁸²² « No se ganan batallas con teatro, pero se aumenta la moral, el fervor, la tensión nacional »: LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/05/1938, p. 5.

¹⁸²³ « una de mis corazonadas »: citée dans VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con*

l'agitation de la guerre entre la fin de l'année 1936 et juin 1938. La seconde se trouvait, elle, à Murcie, isolée du cœur de la mêlée par la distance et par une tendance naturelle à la « rêverie lyrique¹⁸²⁴ ». Cette situation fut pour l'une et pour l'autre propice à la création et même si elles investirent en définitive une grande variété de genres, c'est à l'art dramatique qu'elles se consacrèrent alors de la façon la plus significative.

Toutes deux sont passées à l'histoire de la littérature espagnole en tant que poétesses mais le genre théâtral occupa une place importante dans leur production. Dans *Autoras en la Historia del Teatro Español (1500-1994)*, Juan Antonio Hormigón ne répertorie pas moins de 29 œuvres dramatiques de Carmen Conde dont six pour les années de la guerre. Des recherches effectuées dans les archives privées de cette dernière nous ont permis d'élever ce chiffre à neuf : *Oíd a la guerra* (1936), *El amante* (1937), *El arrebatado* (1937), *Con el sino* (1937), *El infinito (Trasmundo)* (1937), *El llanto* (1938), *El ser y su sombra* (1937), *Teatro de Amanda Junquera y Carmen Conde* (1937) et *Tras la perdida gente* (10/1937). Concha Méndez Cuesta s'était pour sa part distinguée dès le début des années 1930 à travers un théâtre psychologique de facture avant-gardiste ou au contraire des pièces destinées aux enfants plus traditionnelles. La fusion de ces deux styles aboutit à la production, en 1938, d'une comédie pour le théâtre de Guignol demeurée inédite, *Las barandillas del cielo* et surtout, à la publication, dans le numéro d'avril 1938 de la revue littéraire *Hora de España*, de *El Nacimiento. Prólogo de El Solitario, drama poético en tres actos*¹⁸²⁵. Les deux parties suivantes, *Amor* et *Soledad*, furent successivement publiées en 1941 à La Havane et en 1945 au Mexique, ce qui les pose en dehors des limites temporelles de notre sujet et explique pourquoi nous les avons écartées. Cela ne signifie en rien trahir l'œuvre de Concha Méndez dans la mesure où dans sa conférence de La Havane de 1942 « Historia de un teatro », elle présenta *El Nacimiento* comme « le début, ou encore un acte, d'une œuvre qui peut être représentée en elle-même comme théâtre de chambre¹⁸²⁶ ». Ce rapprochement final de l'œuvre à une forme dramaturgique caractérisée par des moyens d'expression et une

motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001, p. 21.

¹⁸²⁴ « mi ensueño lírico » : CONDE, Carmen, *op. cit.*, p. 122.

¹⁸²⁵ MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Prólogo de *El Solitario*, drama poético en tres actos », *Hora de España*, 04/1938, p. 85-99. Pour de plus amples informations, nous renvoyons à HORMIGÓN, Juan Antonio, *Autoras en la Historia del Teatro Español (1500-1994)*. Vol II *Siglo XX*, Madrid, Asociación de Directores de Escena en España, 1997, p. 824-827.

¹⁸²⁶ « el comienzo, o sea un acto, de una obra que puede representarse por sí sola como teatro de cámara » : VALENDER, James, « *El Solitario* de Concha Méndez (1938-1945) » dans *El exilio teatral republicano de 1939*, Seminari de Literatura Espanyola Contemporània, Adresse URL: <http://www.luisvives.com/servlet/SirveObras/litEx/79161641656683941754491/p0000011.htm>. Consulté le 01 juillet 2011.

abondance thématique limités ne peut être anodin si l'on envisage *El Nacimiento* en fonction de son contexte de production.

Les circonstances de la guerre et la nouvelle fonction assignée au théâtre par les cercles intellectuels dans lesquels gravitaient Concha Méndez Cuesta et Carmen Conde modifièrent les conditions de représentation. Elles générèrent également une redéfinition esthétique et stylistique, l'établissement de canons nouveaux et gouvernés par le seul et unique impératif de ce théâtre d'urgence : l'efficacité.

La première manifestation formelle de cette dernière résidait dans la brièveté des pièces. Comme l'expliqua María Teresa León à Jean José Marchand en 1972, les œuvres du moment consistaient avant tout en des « petites pièces [de] dix, douze minutes, comme ça, très court[es]¹⁸²⁷ ». Cette durée réduite, à laquelle faisaient souvent écho une unité et une simplicité de lieu, n'était en rien néfaste au propos. Elle s'adaptait au contraire à des intrigues synthétiques, schématiques et d'une appréhension globale instantanée. Les pièces de Carmen Conde obéissent sans exception à ces critères spatiaux et temporels, l'action de *Tras la perdida gente* se limitant par exemple à la rencontre en une scène entre un homme et une femme dans une salle luxueusement décorée. Pour ce qui est de *El Nacimiento*, la didascalie introductive campe également un décor unique et simple :

El campanario de una torre antigua abandonada. A la izquierda de la escena, una gran campana [...] Al fondo, hacia la izquierda, el hueco apaisado de una anchísima ventana, por donde se ve la noche [...] Junto al muro de la derecha, unos haces de leña abandonados y un montón de paja junto a ellos [...] Hacia el fondo en el rincón, una enorme araña detrás de su tela¹⁸²⁸.

L'action, toutefois, se déploie sur plus de douze heures, douze personnages à part entière qui, sortant de l'horloge les uns après les autres, prennent part à la conversation entre les deux protagonistes, l'Araignée et le Coucou. Un rapide coup d'œil aux multiples personnages suffit à se rendre compte des libertés prises par l'auteure vis-à-vis des nouvelles normes en la matière. La seule présence humaine est l'« enfant enveloppé d'un linge blanc¹⁸²⁹ » que la cigogne vient, à la fin de la pièce, déposer à la grande joie des Douze Heures, du Rosier, du Temps ou encore du Coucou, entités liées au temps et éléments de la

¹⁸²⁷ Archives « Histoire du XX^{ème} siècle », entretien avec María Teresa León par Jean José Marchand, 1972, p. 7.

¹⁸²⁸ MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Prólogo de *El Solitario*, drama poético en tres actos »..., *op. cit.*, p. 86.

¹⁸²⁹ « un niño envuelto en blanco pañuelo » : *Idem*, p. 97. Les autres personnages intervenant dans la pièce sont : La Cloche, Le Temps, Les douze Heures, le Coucou, l'Araignée, la Cigogne, le Lierre, l'Ange et le Rosier.

faune et de la flore personnifiés sans lien apparent avec le conflit mais significatifs de la portée véritable de la pièce. Chez Carmen Conde, en revanche, la division manichéenne des personnages s'impose d'emblée, de même que sa volonté paradoxale de participer à travers chacun d'eux à la construction de types non dénués de nuances. L'héroïne de *Tras la gente perdida* se présente comme une réfugiée fuyant les opérations militaires à un homme dont elle espère l'hospitalité et dont elle découvrira finalement qu'il porte le deuil d'un fils tombé au combat. Dans *El Arrebatado*, il y a trois personnages : Manuel, jeune homme studieux vivant dans les livres, sa mère et Gabriel, jeune poète bouillonnant de vie récemment décédé dont la présence fantasmagorique vient perturber la vie recluse et les certitudes du premier. La guerre d'Espagne parcourt les œuvres mais ne constitue que très rarement un ancrage référentiel strictement identifiable. Seul le sous-titre de *Oíd a la vida*, « Auto civil a la guerra », en explicite la teneur. Carmen Conde y « interroge de façon réitérée le sens et la finalité des morts¹⁸³⁰ » pour mieux défendre la vie. Loin de la simple harangue politique, ses œuvres et celle de Concha Méndez Cuesta se dégagent de tout épisode concret et même, dans le cas extrême de *El Nacimiento*, de toute allusion à la lutte en cours. La forme dialoguée y est certes privilégiée conformément aux directives du moment mais ne sert que très rarement à la démonstration d'une idée. Dans les deux cas, il s'agit d'un théâtre exigeant, dénué de réelle tension dramatique et davantage orienté vers la réflexion que vers l'action. La tonalité ludique du final de *El Nacimiento*, tout en rondes et en chants, ne parvient pas par exemple à en cacher la profonde résonance. Si elle intègre à cette production pour « adultes [ou] très grands enfants¹⁸³¹ » les conventions du folklore populaire et du théâtre pour enfants, c'est pour mieux en souligner, de façon stratégique, l'épaisseur ontologique. La pièce n'a pas pour seule fonction d'introduire le cadre allégorique et les grands axes thématiques des parties à venir. Elle poursuit également un but ultime et transcendé, selon James Valender, par les circonstances : plonger au cœur des passions humaines responsables de tous les grands conflits et établir, sur cette base, un diagnostic du problème national¹⁸³². En d'autres termes, la guerre d'Espagne et la lutte antifasciste ne sont en définitive que le prétexte, ou plus exactement le point de départ, à une réflexion, par mise en abyme, sur l'essence de l'âme du peuple espagnol.

¹⁸³⁰ « se cuestiona reiteradamente la finalidad y el sentido de las muertas »: DÍEZ DE REVENGA, Javier, PACO, Mariano de, *Historia de la literatura murciana*, Murcia, Editora Regional de Murcia, 1989, p. 472.

¹⁸³¹ « La expresión de las tres es en verso y si bien son para **adultos**, también pueden representarse para **niños de mayor edad** »: cité dans VALENDER, James, « *El Solitario* de Concha Méndez (1938-1945) »..., *op. cit.*, p. 412. Le surlignage est de nous.

¹⁸³² *Ibidem*, p. 417-418.

Nous retrouvons là l'une des deux fonctions essentielles du théâtre républicain pendant la guerre. Outre se faire moyen de transmission d'« idéologies, de conduites et de valeurs culturelles¹⁸³³ », il devait se poser en vecteur d'instruction, de révélation. Seulement, Carmen Conde et Concha Méndez Cuesta appliquèrent cette consigne de façon éminemment personnelle. Elles l'affranchirent de toute attache idéologique ou de classe pour, dans *Tras la perdida gente*, mettre au jour les ravages psychologiques provoqués par la guerre ou encore, dans *El Arrebatado*, traiter de la dualité inhérente à l'être humain. Le théâtre constituait à notre sens pour elles un art total, alliant profondeur du propos, émotion esthétique et simplicité formelle. Les didascalies des pièces reflètent très nettement cette vision, au sens propre comme au figuré. *El Nacimiento* n'offre pas uniquement une nouvelle variation sur le thème de la nativité déjà abordé par Concha Méndez dans *El ángel cartero* (1931). Il reflète la maturité acquise entre temps en termes de procédés techniques tels que les jeux de lumière ou l'utilisation des couleurs. L'action se déroule cette fois de la nuit à l'aurore puisque c'est le personnage de la Cinquième Heure qui, symboliquement, assiste à la naissance – ou renaissance – tant espérée. Chez Carmen Conde, le dispositif scénique est lui aussi minutieusement défini en termes de déplacements, de vestiaire, de décor et surtout, de jeux de lumière. En plongeant les personnages de *Tras la perdida gente* dans une quasi obscurité, elle accentue la portée dramatique du face-à-face et l'horreur véhiculée par le monologue de la réfugiée. De la même façon, dans *El Arrebatado*, les variations de lumière servent à donner de l'emphasis à l'apparition de Gabriel et à la prise de conscience de Manuel qui est toutefois happé, à la fin de la pièce, par une angoissante obscurité.

Ces œuvres n'ont, à notre connaissance, jamais été représentées, ce qui nous empêche de tirer des conclusions définitives quant à leur à-propos et leur efficacité. Mais tel était-il seulement le but recherché par Concha Méndez et Carmen Conde ? N'oublions pas que le prologue de la première fut publié dans *Hora de España*, revue littéraire à fort caractère élitiste¹⁸³⁴, et que, d'autre part, *El Solitario* marqua la fin de sa carrière de dramaturge. Quant à la seconde, nous soulignerons ici avec Juan Antonio Hormigón que du fait de leurs trames et de leurs conceptions scéniques inhabituelles, « presque [aucune de ses œuvres] ne fut mise en scène¹⁸³⁵ ». Quoi qu'il en soit, ces pièces n'en demeurent pas moins riches d'enseignements quant à la singularité de l'écriture dramaturgique de l'une et de l'autre. Tout en s'appropriant la nouvelle esthétique théâtrale de la guerre, elles prennent vis-à-vis d'elle

¹⁸³³ « ideologías, conductas y valores culturales »: TUÑÓN DE LARA, Manuel, *op. cit.*, p. 397.

¹⁸³⁴ Voir notamment RICO, Francisco, GARCÍA DE LA CONCHA, Víctor, *Historia y crítica de la literatura española*. Vol. 7, *Época contemporánea 1914-1939*, Barcelona, Editorial Crítica, 1984, p. 755.

¹⁸³⁵ « casi [...] se ha representado »: HORMIGÓN, Juan Antonio, *op. cit.*, p. 373.

des libertés afin de donner libre cours, littérairement, à leurs préoccupations, leurs craintes, leurs désirs et leurs obsessions. Si elles font de leurs œuvres des vecteurs de réflexion et de connaissance de l'essence nationale et plus largement, humaine, elles s'y dévoilent également en tant que créatrices, en tant qu'Espagnoles et en tant que femmes. Tout n'est donc une nouvelle fois qu'engagement et passion même si, comme nous allons le voir maintenant, rares furent celles qui, des intellectuelles de notre étude, allèrent jusqu'à les assumer en les incarnant publiquement.

8.3.3 - De la dignification de l'acteur à la théâtralisation de l'Espagne républicaine

María Teresa León octroya, comme nous l'avons vu, une place essentielle à la dimension artistique, esthétique du nouveau théâtre de la guerre. Toutefois, parallèlement à cela, son action recouvrit une modalité plus éducatrice et pédagogique que nous ne pourrions ici négliger.

Par la conception même du théâtre qu'elle défendait, elle contribua selon nous à la reconfiguration du métier d'acteur et à sa dignification. Loin de la médiocrité qui avait, selon elle, dominé jusqu'alors, María Teresa León éleva la justesse de l'interprétation au rang de devoir politique et éthique. Elle s'entoura dans ce sens d'acteurs non professionnels que la propagation du théâtre sur les fronts et à l'arrière-garde lui permit d'aller chercher jusque dans les rangs de l'armée républicaine. Dans *Juego Limpio*, certains partenaires du protagoniste sont des « jeunes soldats de quelque unité¹⁸³⁶ », ce qui n'empêche pas le personnage tout en intransigeance de María Teresa León d'attendre d'eux professionnalisme et rigueur. Dans la réalité, cette exigence l'amena à fonder, au milieu de l'année 1937, une école de technique théâtrale à travers laquelle elle contribua concrètement à la démocratisation de la pratique et à la formation des artistes.

Cette perméabilité des fonctions reflète selon nous une vision partisane de l'antifascisme comme fusion, communion et égalité. Dans le discours de l'intellectuelle, l'engagement des citoyens républicains aboutit nécessairement à la prise de conscience de leur fonction sociale par des « ouvriers du théâtre public¹⁸³⁷ » seuls capables, selon elle, de faire de celui-ci une industrie de guerre. Sa première initiative, *Nueva Escena*, fonctionnait

¹⁸³⁶ « soldados juveniles de cualquier unidad » : LEÓN, María Teresa, *Juego Limpio...*, op. cit., p. 69.

¹⁸³⁷ « los obreros del teatro público » : LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », *Boletín de Orientación Teatral*, 15/05/1938, p. 5.

dans ce sens comme une coopérative para officielle regroupant artistes, écrivains et acteurs. De façon plus personnelle et plus directe encore, María Teresa León endossa elle aussi pendant la guerre « l'habit de lumière des paysannes¹⁸³⁸ ». Cette démarche fut certes ponctuelle et fortement circonstanciée. Elle n'en demeure pas moins à nos yeux lourde de signification quant à son activisme théâtral ou plus généralement antifasciste. Dans quelle mesure peut-elle être considérée, à la lumière de son discours postérieur, comme un vecteur d'affirmation identitaire et idéologique ? Plus globalement encore, cette prestation ne constitue-t-elle pas la face visible et exacerbée d'un phénomène volontaire de mise en scène de soi commun à l'ensemble des femmes de notre étude ?

De toutes, María Teresa León fut la seule à monter sur les planches lors de la guerre d'Espagne. Cette participation active, si elle répondait avant tout au besoin impérieux de réaffirmer son soutien à la République, fut également pour elle l'opportunité, d'assouvir un désir jusque-là bridé car jugé inconvenant pour une femme de sa catégorie. Engagement et affranchissement des carcans ne cessent dans ce sens de s'entremêler dans ses souvenirs en lien avec deux expériences d'actrice indistinctement vécues comme un « état de grâce » et « un asile sûr¹⁸³⁹ ».

La première eut lieu pendant la soirée d'hommage à Federico García Lorca, en septembre 1938. A cette occasion, elle interpréta, aux côtés de Santiago Ontañón, une Bélise comblée car atteignant pour la première fois ce « paradis perdu¹⁸⁴⁰ » qu'était pour elle le théâtre. Dans *Memoria de la melancolía*, la dimension populaire, engagée et collective de cette représentation est d'ailleurs reléguée au second plan par l'émoi de cette actrice d'un jour dont les mots se teignent encore d'émotion, trente ans après les faits.

Sa seconde intervention fut, elle, placée sous le signe de la solidarité et du symbolisme puisque c'est le 20 novembre suivant qu'elle fut chargée, lors de la soirée d'adieu aux Brigades Internationales, du rôle de l'Espagne dans la *Cantata de los héroes y la fraternidad de los pueblos* de Rafael Alberti. Composé pour l'occasion, ce poème épique fut par la suite repris à Valence et de nouveau à Madrid le 11 février 1939 mais c'est uniquement en novembre que l'intellectuelle fit son entrée sur la scène sur une musique de Beethoven pour remercier par ces mots les volontaires étrangers :

¹⁸³⁸ « el traje de luces de las campesinas » : LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 116.

¹⁸³⁹ *Idem*, p. 113.

¹⁸⁴⁰ « paraíso perdido » : *Ibidem*.

Yo soy España
 Sobre mi verde traje de trigo y sol han puesto
 Largo crespón injusto de horrores y de sangre.
 Aquí tenéis en dos mi cuerpo dividido:
 Un lado, preso; el otro, libre al honor y al aire¹⁸⁴¹.

Il est aisé d'imaginer son émotion tout au long de cette tirade en alexandrins. Toutefois, dans son autobiographie, elle préfère se concentrer sur le respect exprimé par les spectateurs à son égard, ou plus exactement à l'égard de l'Espagne qu'elle incarnait. Tous les témoignages concordent sur l'attitude de brigadistes « debout [et] immobiles¹⁸⁴² ». Cette focalisation déplace le spectacle de la scène à la salle pour mieux donner à voir, des années plus tard, un spectacle saisi dans son autre acception¹⁸⁴³, celui de la « fraternité¹⁸⁴⁴ » qui unissait alors artistes et intellectuels espagnols et combattants étrangers.

Exacerbée par les circonstances, cette passion contribua à la perméabilité croissante, dans l'esprit de l'ensemble des intellectuelles européennes, entre le théâtre et la réalité de la guerre. Il n'est pas rare de constater qu'Espagnoles et étrangères, outre saisir ce phénomène de fusion, en font dans leurs écrits, un traitement réfléchi et de ce fait, significatif. Pour les plus actives et engagées d'entre elles, telles Margarita Nelken ou María Teresa León, c'est le territoire républicain, sa géographie et sa réalité matérielle, qui, comme sous l'effet d'une « mise en scène de catastrophe¹⁸⁴⁵ », acquièrent « un caractère de décor de théâtre¹⁸⁴⁶ ». Il ne s'agit pas pour elles de se mettre en scène directement mais bien de se fondre dans ce paysage personnifié et privé de son identité par les ravages de la lutte armée. Pour d'autres, cette théâtralisation se fait plus radicale car plus directe encore. Affectées dans leurs comportements et leurs convictions, Isabel Oyarzábal de Palencia, Clara Malraux et Nancy Cunard voient notamment leur rapport à la cause républicaine et leur conception de l'art vaciller. Dans son autobiographie, la première revient sur les bouleversements occasionnés dans son cas par la guerre en termes de préoccupations et de champs d'action. Revenant sur le « sentiment d'irréalité » qui s'était pour la première fois emparé d'elle pendant le conflit, elle s'interroge : « Qu'est-ce qui m'est arrivé ? [...] Suis-je la même personne que j'étais avant ?

¹⁸⁴¹ *Idem*, p. 117.

¹⁸⁴² « en pie [e] inmóviles »: ARIAS, Salvador, « Testimonio » cité dans *Ibidem*, note 43.

¹⁸⁴³ Nous rappellerons ici les deux acceptions du terme « spectacle »: 1) Ensemble de choses ou de faits qui s'offre au regard. 2) Représentation théâtrale, cinématographique, chorégraphique: pièce, film, ensemble des numéros qu'on présente au public au cours d'une même séance. *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000, p. 2389.

¹⁸⁴⁴ « fraternidad »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit., p. 117.

¹⁸⁴⁵ « una escenografía de catástrofe »: *Idem*, p. 130.

¹⁸⁴⁶ « adquier[en] carácter de decoración de teatro »: NELKEN, Margarita, « Albores de primavera en el Parque del Oeste », *Mundo Obrero*, 17/02/1937, p. 4.

Ou suis-je quelqu'un d'autre par quelque étrange transformation ?¹⁸⁴⁷ ». Elle tire de son obligation circonstancielle d'investir des sphères jusqu'alors inédites comme la diplomatie et le commerce une réflexion sur elle-même à forte résonance psychologique. Dans le cas de Clara Malraux, le processus est identique mais le constat final bien plus amer. Loin de la dévotion à la cause et du réconfort dans le collectif, la « parade¹⁸⁴⁸ » à laquelle elle dit avoir participé en territoire républicain n'a d'autre issue pour elle que la solitude et le sentiment d'exclusion. Au-delà de la communauté intellectuelle avec laquelle elle communit en esprit mais ne parvient pas réellement à interagir, cette marginalité l'isole des masses populaires et du salut que celles-ci trouvent dans les diverses manifestations artistiques et culturelles précédemment évoquées. Dans l'Espagne en guerre, la musique et les diverses modalités artistiques ne sont pas un refuge pour elle. Elles composent au contraire un territoire méconnu qui la confronte et la ramène à sa vulnérabilité, contrairement à bien des femmes de notre étude et de l'une d'entre elles en particulier : Nancy Cunard. Son cas a retenu notre attention ici tant son expérience espagnole apporte un éclairage précieux sur le rapport de toutes à une culture érigée en droit et en obligation morale. Dans une lettre du 3 octobre 1959, elle évoque les quelques jours qu'elle passa en août 1936 dans une partie désertique de l'Aragon. Elle y assimile la contemplation de ce paysage d'« immensité » à la conscience « de l'infini », un épisode selon elle « total et complet¹⁸⁴⁹ ». A sa fascination pour l'Espagne et sa culture s'ajoute ici une volonté évidente de présenter ce premier séjour en territoire républicain comme le lieu d'une révélation artistique, proche de la synesthésie et de l'irrationnel. Ou pour reprendre les termes d'Aránzazu Usandizaga :

Se produce así en Cunard un intenso vínculo entre su visión de España y su visión del arte; como si sólo en España [...] hubiera podido ella intuir los aspectos más misteriosos de la inspiración artística¹⁸⁵⁰.

Si le passage du temps et le caractère presque mystique que Nancy Cunard confère à son récit font de son cas le plus extrême, nous soulignerons dès à présent que pour la quasi-

¹⁸⁴⁷ « [...] feeling of unreality [...] What has happened to me? [...] Am I the same person that I was? Or by some strange transformation am I someone else? »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty...*, *op. cit.*, p. 374-375.

¹⁸⁴⁸ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 73.

¹⁸⁴⁹ « [...] inmensidad [...] del infinito [...] total y completo »: citée dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 126.

¹⁸⁵⁰ *Ibidem*.

totalité des femmes de notre étude, le conflit constitua une abondante et décisive source d'inspiration.

Au terme de cette analyse, nous pouvons conclure que la contribution des intellectuelles européennes à la promotion de la production culturelle et plus généralement de la culture républicaine, participait pleinement de la défense de la République et de ses valeurs. Menée en Espagne et à l'étranger depuis des plateformes officielles ou propres à la communauté intellectuelle antifasciste, cette action tendait à la démocratisation de l'art et du savoir, à la prise de conscience politique et idéologique des masses populaires et à la dignité humaine. Conditionnée par le contexte historique dans lequel elle s'inscrivit, cette intervention témoignait d'une quête ambitieuse de qualité esthétique et d'efficacité pédagogique, selon une *praxis* spécifique et dans la droite lignée du plan d'action républicain en termes de divulgation et de diffusion. Conférences, traductions, expositions et représentations théâtrales devinrent dans ce sens leurs alliées dans une lutte à part entière pour une culture nouvelle, fédératrice et populaire. Celle-ci supposait pour elles toutes, en tant qu'intellectuelles, une remise en question inédite puisque, comme le souligne María Zambrano :

La inteligencia ya no se encuentra protegida por el prestigio de una cultura ya ganada, por la seguridad de unas ideas consagradas que la afirman en su función, por la tradición de siglos anteriores¹⁸⁵¹.

La plupart contribuèrent dans ce sens à la fusion qui se produisit alors entre dynamisation culturelle, agitation idéologique et production artistique. Mais cette entreprise fut aussi elles l'occasion d'une remise en question d'elles-mêmes, de leur rapport à la cause républicaine et à la culture. Et dans cette optique, la promotion culturelle ne fut, à notre sens, qu'une première étape vers la revendication d'elles-mêmes comme êtres de culture.

¹⁸⁵¹ ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 109.

Chapitre 9 - Le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture (juillet 1937)

« Historique¹⁸⁵² » pour les uns, « grotesque¹⁸⁵³ » pour les autres, le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, qui s'est tenu entre le 4 et le 17 juillet 1937 à Valence, Madrid, Barcelone et Paris, a attisé les passions de ses participants. Il a et continue également d'intriguer les spécialistes de l'histoire et de la littérature espagnoles contemporaines, unanimes, eux, à souligner son caractère d'exception. José Luis Abellán le présente comme l'acte de propagande le plus spectaculaire réalisé dans l'Espagne républicaine¹⁸⁵⁴. José Álvarez Lopera en fait le moment « de gloire¹⁸⁵⁵ » de la communauté intellectuelle progressiste européenne des années 1930. Pour Niall Binns enfin, il constitue le « point culminant des efforts culturels de la République pendant la guerre civile¹⁸⁵⁶ ». C'est toutefois l'analyse de Manuel Aznar Soler que nous souhaitons mettre en exergue tant elle a joué un rôle moteur décisif dans l'élaboration de notre projet de recherche.

Dans le second volume de son étude de référence sur le sujet, *II Congreso Internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*, il pose le Congrès comme

[la] afirmación de un compromiso antifascista que la excepcional circunstancia de una guerra civil, entendida como una agresión del fascismo internacional contra la República española y por tanto como prólogo de lo que sería la II Guerra Mundial, contribuyó a potenciar¹⁸⁵⁷.

Sont condensées dans cet extrait les notions vertébrales de notre sujet : l'antifascisme comme cause commune, l'engagement intellectuel et ses modalités spécifiques, la guerre d'Espagne comme point de convergence. Soit celles-là même qui nous ont orientée vers une démarche de regards croisés et nous ont fait prendre conscience de l'intérêt d'adopter une perspective de genre qui constitue un angle d'approche nouveau si nous en jugeons par la

¹⁸⁵² LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 106.

¹⁸⁵³ SPENDER, Stephen, *Autobiographies 1909-1950*, Paris, C. Bourgeois, 1993, p. 331.

¹⁸⁵⁴ ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t V, Madrid, Espasa-Calpa, 1991, p. 409.

¹⁸⁵⁵ « Fue su timbre de gloria »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano español durante la guerra civil española*, vol. 1, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982, p. 106.

¹⁸⁵⁶ « culminación de los esfuerzos culturales de la República durante la Guerra Civil »: BINNS, Niall, *Voluntarios con gafas. Escritores extranjeros en la Guerra Civil Española*, Madrid, Mare Nostrum Comunicación, 2009, p. 19.

¹⁸⁵⁷ AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol. 2. *Literatura española y antifascismo (1927-1939)*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p 13.

bibliographie. La quasi-totalité des études sur le Congrès que nous avons consultées mentionnent la présence de quelques femmes parmi les délégués originaires des 28 pays présents¹⁸⁵⁸. Aucune ne l'a en revanche envisagée comme un prisme à travers lequel enrichir l'état actuel de l'historiographie sur le Congrès et sur le front intellectuel international antifasciste dont celui-ci fut la manifestation paroxystique. C'est précisément cette lacune que nous aspirons à combler. Nous nous proposons pour ce faire d'analyser la genèse, la signification, les réalisations et les limites du « Congrès de Valence » à la seule lumière des expériences et des écrits des femmes retenues pour notre corpus.

En quoi leur implication – en termes d'intensité, de modalité et de chronologie – apporte-elle un éclairage nouveau sur cette réunion complexe car à la fois représentative d'un processus initié quelques années auparavant et subordonnée aux impératifs de la guerre? Dans quelle mesure nous renseigne-t-elle sur la place et le positionnement de ces femmes dans la communauté intellectuelle mondiale alors officiellement réunie « pour la Défense de la Culture » ? Les interventions de celles qui étaient alors officiellement déléguées et le regard que posèrent sur elles leurs homologues masculins confirment-ils ou infirment-ils l'idée d'une solidarité sans faille au sein de ce collectif ? En quoi cette approche genrée du Congrès de Valence nous éclaire-t-elle, concernant les Espagnoles et les étrangères, sur leur perception d'elles-mêmes dans la lutte et sur leur rapport à la création comme acte social, conscient et engagé ?

9.1 - Origines, antécédents et organisation du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture

Penser le lien des intellectuelles européennes au II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture suppose d'emblée de les envisager comme les membres d'un réseau ou plus exactement de réseaux d'échelle nationale et internationale à la fois parallèles et confluents. La tenue de cette réunion prestigieuse en pleine guerre d'Espagne,

¹⁸⁵⁸ Nous nous basons ici sur la résolution finale du Congrès publiée dans *Nueva Cultura* en juin-juillet 1937. Toutefois, selon la liste des délégations présentes fournie par Manuel Aznar Soler, le nombre exact de pays représentés étaient 27 : Allemagne, Algérie, Autriche, Belgique, Bulgarie, Tchécoslovaquie, Chine, Danemark, France, Grèce, Hollande, Angleterre, Islande, Italie, Norvège, Portugal, Suède, Suisse, URSS, Etats Unis, Argentine, Chili, Costa Rica, Cuba, Mexique, Pérou, Espagne. Une 28ème délégation regroupait les écrivains catalans. Voir AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura (1937)*, Vol 3. *Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987, p. 220-225.

ou pour reprendre la formule de María Teresa León, « au cœur de la tempête¹⁸⁵⁹ », n'était en rien le fruit du hasard. Elle marquait au contraire l'aboutissement d'un phénomène d'alliance et de rassemblement propre aux intellectuels européens de gauche des années 1930, un « long voyage¹⁸⁶⁰ » au cours duquel les femmes de notre étude proches des milieux communistes étaient intervenues.

9.1.1 - Une étape dans l'associationnisme intellectuel en Europe

La constitution progressive de ce bloc intellectuel antifasciste fut rendue possible par l'effet conjugué de deux phénomènes indissociables et représentatifs de la perméabilité, dans l'Europe des années 1930, des sphères culturelle et politique. D'une part, la radicalisation des intellectuels européens dans le sens d'une « révolution populaire-démocratique¹⁸⁶¹ » qui, face à la crise du système bourgeois et d'une société capitaliste selon eux synonymes d'appauvrissement culturel et d'atrophie spirituelle, manifestèrent un désir « d'intervenir dans l'histoire de la collectivité¹⁸⁶² » à l'image de leurs homologues d'URSS. D'autre part, le fléchissement, face à la menace fasciste, de la ligne prolétarienne de l'Internationale Communiste et l'approbation, lors du VII^{ème} Congrès du Komintern de l'été 1935, de la politique des Fronts Populaires. Il en résulta, dans les années qui précédèrent la guerre d'Espagne, une avalanche de rencontres et de congrès dont il a été question en première partie¹⁸⁶³.

Parmi eux, nous distinguerons ici le I^{er} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, antécédent direct du Congrès de Valence, qui se tint entre le 21 et le 25 juin au Palais de la Mutualité à Paris. Il aboutit à la création de l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture (AIEDC) dont le titre témoigne de l'entrée définitive du mouvement dans une phase militante. Cinq jours durant, 230 délégués venus de 38 pays différents débattirent des moyens à mettre en œuvre pour protéger la culture des

¹⁸⁵⁹ « en medio de la tempestad »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 448.

¹⁸⁶⁰ « [...] para entonces la intelectualidad europea había completado un **largo viaje** »: GÓMEZ, Mayte, *El largo viaje. Política y cultura en la evolución del Partido Comunista de España 1920-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2005, p. 196. Le surlignage est de nous.

¹⁸⁶¹ « una revolución redefinida como popular-democrática »: *Idem*, p. 197.

¹⁸⁶² « praxis comprometida [que expresa] su voluntad de intervención en la historia de la colectividad »: AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*, Vol 2..., *op. cit.*, p. 35.

¹⁸⁶³ Voir *supra*, p. 209 et s.

dangers qui planaient alors sur elle¹⁸⁶⁴. D'autre part, en rompant définitivement avec la ligne prolétarienne ayant jusqu'alors prévalu, ils parvinrent à résoudre la dialectique réflexion-action qui avait gouverné leur désir croissant d'activisme au service du peuple. Dans ce sens, nous ne pouvons que suivre Manuel Aznar Soler quand il affirme que la « fondation de l'AIEDC signifia la consolidation d'un véritable Front Populaire de la Culture¹⁸⁶⁵ ». Nous tenons cependant à souligner que la tenue du I^{er} Congrès avait déjà considérablement cimenté ce front tout comme elle avait confirmé la volonté des femmes de notre étude d'œuvrer à sa constitution. Le Congrès compta au total huit déléguées officielles¹⁸⁶⁶ mais mit également en présence d'autres femmes retenues pour notre corpus : Andrée Viollis, Clara Malraux et Anna Seghers¹⁸⁶⁷.

La première s'avère peu prolixe sur sa participation. Nous savons toutefois qu'elle figurait parmi les 25 signataires de la convocation du Congrès, publiée le 5 avril 1935 dans *Le Monde*. Un groupe d'écrivains, conscients des « dangers qui menaçaient la culture dans certains pays » s'y proposait de réunir, le 3 juin suivant, un congrès pour « examiner et débattre des moyens pour la défendre¹⁸⁶⁸ ». La seconde n'y assista, elle, qu'en qualité de compagne d'un des chefs de file de la délégation française, ce qui ne l'empêche pas, dans son autobiographie, de prendre à son compte cette expérience. En assimilant la majorité des interventions à des « banalités du tout-venant écrivain¹⁸⁶⁹ », elle rappelle que le Congrès relevait davantage de la stratégie politique que d'une véritable dynamique de réflexion littéraire. Cette réserve ne saurait cependant nous faire perdre de vue le double objectif poursuivi par cette rencontre: sauver la culture et la rénover en termes d'esthétique et de thématique. Elle n'empêche d'ailleurs pas Clara Malraux d'exalter l'esprit de cette réunion

¹⁸⁶⁴ Les thèmes soumis à la réflexion des délégués étaient: « L'héritage culturel, Humanisme, Nation et culture, Individu, La dignité de la pensée, La fonction sociale de l'écrivain, La création littéraire, L'action des écrivains pour la défense de la culture ». Voir « Convocatoria del Congreso » dans AZNAR SOLER, Manuel, *I^{er} Congreso de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2, Valencia, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència, 1987, p. 99-100.

¹⁸⁶⁵ « La fundación de la Alianza Internacional para la Defensa de la Cultura significó la consolidación de un verdadero Frente Popular de la cultura »: AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valencia, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 87.

¹⁸⁶⁶ Les déléguées ayant prononcé un discours lors du I^{er} Congrès sont Gina Lombroso-Ferrero (Italie, 22 juin), Lilika Nakou (Grèce, 23 juin), Anna Seghers (Allemagne, 24 juin), Amabel Williams-Ellis (Angleterre, 24 juin), Georgette Guéguen-Dreyfus (France, 25 juin), Sophia Wadia (Inde, 25 juin) et Shelley Wong (Chine, 25 juin). Voir AZNAR SOLER, Manuel, *I^{er} Congreso de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2..., *op. cit.*, p. 789-792.

¹⁸⁶⁷ La délégation espagnole était constituée de Julio Álvarez del Vayo, Andrés Carranque de Ríos, Arturo Serrano Plaja ainsi que de Pablo Neruda et Raúl González Tuñón pour le Chili et l'Argentine.

¹⁸⁶⁸ Reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel, *I^{er} Congreso de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2..., *op. cit.*, p. 99-100.

¹⁸⁶⁹ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 111.

historique au sens où « pour la première fois dans un congrès français l'art et l'histoire se virent réunis¹⁸⁷⁰ ».

L'analyse des statuts et des degrés d'implication des intellectuelles dans le Congrès parisien de 1935 suffit à faire prendre conscience de son fort ancrage contextuel. La menace redoutée par toutes s'incarnait alors le plus directement dans les visées expansionnistes et la répression intérieure des fascismes allemand et italien. Il incombait par conséquent aux écrivains réunis d'attirer l'attention sur ces deux nations et c'est ce qui, selon nous, permet d'expliquer l'omniprésence d'Anna Seghers. Seule femme de la délégation allemande, elle participa activement aux sessions du Congrès qui lui permirent de s'affirmer en tant que tête de file des écrivains allemands antihitlériens.

Outre prendre part aux diverses polémiques nouées¹⁸⁷¹, elle prononça, le 24 juin, un discours au titre explicite : « Amour de la Patrie ». Cette intervention constitue à la fois un témoignage, un constat, le fruit d'une réflexion et un cri d'alarme. Anna Seghers y introduit les axes centraux de sa vision de la tradition littéraire allemande et plus particulièrement du romantisme. Prenant le contre-pied des « supposés administrateurs¹⁸⁷² » de la culture allemande d'alors, elle érige les figures les plus polémiques de cette période en patriotes authentiques et en chantres de la nation. Elle n'hésite pas à se réclamer des Friedrich Hölderlin, Georg Büchner, Caroline Von Günderode et Heinrich Von Kleist pour faire de ces considérations le point de départ d'une réflexion plus générale sur la littérature et le rôle de l'écrivain. A travers la réhabilitation de ces « poètes nationaux de la liberté¹⁸⁷³ », elle affirme son rejet de toute norme littéraire et de toute politique culturelle étatique. Dans un discours en apparence restreint géographiquement et temporellement, elle condense dans ce sens bien des thèmes officiels du Congrès et n'aspire en définitive qu'à mettre en garde les délégués contre la menace fasciste. C'est donc à la fois en tant que membre de la communauté intellectuelle allemande exilée et membre de la communauté intellectuelle antifasciste internationale qu'elle exige de « chacun des groupes linguistiques présents [qu'il] apporte sa contribution particulière à une action solidaire, commune à tous¹⁸⁷⁴ ».

¹⁸⁷⁰ *Idem*, p. 108.

¹⁸⁷¹ Nous renvoyons ici à l'étude détaillée de deux polémiques auxquelles elle participa dans AZNAR SOLER, Manuel, *I^{er} Congreso de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2..., *op. cit.*, p. 45-48 (pour sa réaction à l'intervention de la socialiste française Magdeleine Paz) et p. 49-50 (pour sa réaction à celle de l'Autrichien Robert Musil).

¹⁸⁷² « supuestos administradores »: *Idem*, p. 373.

¹⁸⁷³ « poetas nacionales de la libertad »: *Ibidem*.

¹⁸⁷⁴ « [...] cada uno de los grupos lingüísticos presentes [...] aporta su grano particular a una acción solidaria, común a todos »: *Idem*, p. 370.

La portée de cette intervention passionnée et légitimée par la répression dont était alors victime Anna Seghers en fait, selon nous, l'un des points forts du Congrès de 1935. Nul doute qu'elle contribua à asseoir la nécessité de créer l'AIEDC dont l'intellectuelle intégra le Bureau International et qui s'engagea à organiser rapidement un II^{ème} Congrès. Deux des huit points de la résolution finale approuvée le 25 juin stipulaient:

1° Les écrivains qui ont participé comme représentants de 38 pays au Premier Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture considèrent qu'il est utile de poursuivre les efforts du Congrès.

Ils fondent une Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture. Cette Association sera dirigée par un Bureau International permanent qui a pour mission de maintenir et d'amplifier les contacts que le Congrès a permis d'établir.

[...]

7° [Le Bureau] préparera au moment qui lui semblera opportun un Deuxième Congrès International des Écrivains¹⁸⁷⁵.

Si les autres projets demeurèrent lettre morte, celui-ci ne tarda pas à prendre une tournure concrète. Lors de l'assemblée plénière de l'Association, qui s'est tenue à Londres en juin 1936, la proposition de Ricardo Baeza et José Bergamín d'organiser ce congrès en Espagne fut approuvée. Personne ne pouvait alors se douter que quelques semaines plus tard seulement la guerre civile allait commencer.

9.1.2 - La convocation du Congrès

Le soulèvement du 18 juillet aurait sérieusement pu remettre en question la décision londonienne. C'était sans compter l'effet catalyseur du soulèvement militaire sur les membres de ce front intellectuel antifasciste. Pour eux, la guerre d'Espagne devint alors une « occasion d'incarner leurs espoirs et leurs aspirations utopiques¹⁸⁷⁶ ». En octobre, le secrétariat international de la AIEDC ratifia la décision prise cinq mois auparavant dans un télégramme envoyé à sa filière espagnole, la AIA. Ce maintien conférait une portée symbolique et mobilisatrice forte au Congrès dont les conditions et la finalité durent, en revanche, être repensées et adaptées aux impératifs du moment. Pour reprendre les termes de Manuel Aznar Soler, il devint alors pour les responsables républicains conscients de la résonance

¹⁸⁷⁵ *Id.*, p. 476-477.

¹⁸⁷⁶ « oportunidad de encarnar sus esperanzas y aspiraciones utópicas »: BINNS, Niall, *op. cit.*, p. 10.

internationale d'une telle manifestation une « caisse de résonance » où « exalter l'héroïsme du peuple en armes [et] dénoncer la politique de non-intervention¹⁸⁷⁷ ».

Ils bénéficièrent en cela du concours des artisans directs du Congrès qui mobilisèrent toutes les ressources à leur disposition pour le promouvoir. A Paris, la résolution du secrétariat international fit notamment l'objet d'une campagne d'affichage avant d'être reproduite sous le titre de « La Culture en danger » dans le numéro de décembre de *Commune*, littéralement devenue au mois de septembre précédent la « revue littéraire française pour la défense de la Culture ». Depuis Madrid, le secrétariat de l'Association en appelait à la prise de conscience, par les intellectuels, artistes et hommes de science, du véritable enjeu de la lutte du peuple espagnol, à savoir « la culture, et avec elle la liberté, l'indépendance, la dignité humaines [...] l'avenir même de l'intelligence [...] l'avenir de l'homme¹⁸⁷⁸ ». Cette lucidité était selon eux l'étape préalable à toute action concertée et, en l'occurrence, à l'union des « voix inquiètes [...] d'Europe et d'Amérique pour aider concrètement au triomphe du peuple espagnol¹⁸⁷⁹ ». Éthique, humanisme socialiste, activisme intellectuel et antifascisme international se conjuguent dans cette déclaration de part en part inscrite dans le processus d'associationnisme intellectuel et signée par treize membres espagnols, soviétiques, allemands ou encore français du secrétariat de l'Association.

Parmi ceux-ci ne figurait qu'une seule femme, Andrée Viollis, dont l'implication dans le Congrès de Valence s'arrêta à ce stade. Cette intervention exclusivement en amont lui confère, selon nous, une place singulière et vient confirmer son léger décalage temporel sur le reste des femmes de notre étude. Alors que pour la plupart d'entre elles, l'été 1937 marqua un point culminant en termes d'activisme et d'implication concrète dans la lutte, la journaliste choisit alors précisément de se consacrer à la couverture médiatique du conflit qu'elle savait annonceur du « terrible tourbillon international¹⁸⁸⁰ » à venir. Était-ce là un signe de scepticisme quant à l'efficacité de la manifestation et à la capacité des délégués à intervenir sur le cours des événements ? Rien ne nous permet de l'affirmer si ce n'est le fait que la guerre détourna le Congrès des sphères purement littéraire et esthétique pour le convertir en un authentique « acte de guerre¹⁸⁸¹ ».

¹⁸⁷⁷ « caja de resonancia », « exaltar el heroismo del pueblo en armas [y] denunciar la política de no intervención »: AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol. 2..., *op. cit.*, p. 35 et p. 106.

¹⁸⁷⁸ « La culture en danger », *Commune*, 12/1936, p. 424.

¹⁸⁷⁹ *Idem*, p. 425.

¹⁸⁸⁰ BMD, 091 VIO, lettre d'Andrée Viollis à Harlor, 08/04/1939.

¹⁸⁸¹ BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 199.

D'un point de vue strictement factuel, plusieurs éléments apportent la preuve de cette subordination, à commencer par la localisation des diverses sessions. Dans sa lettre à Oliver Warner du 27 juillet 1937, Sylvia Townsend Warner, membre de la délégation britannique¹⁸⁸², rend compte des déplacements fréquents et des adaptations rendues nécessaires par les circonstances :

Nous sommes allés à Barcelone [...], à Valence, où une bombe avait traversé le toit de la mairie où se tenaient nos sessions [...] Et nous sommes allés à Madrid. Trois nuits de bombardements¹⁸⁸³.

Même si, comme l'avait souligné la AIA réunie en assemblée en janvier 1937, l'Espagne était alors « le lieu approprié pour débattre des problèmes qui se pos[ai]ent aux intellectuels¹⁸⁸⁴ », il fut indispensable de déplacer le centre de gravité du Congrès de Madrid, assiégée, à la nouvelle capitale de la République, Valence.

Une seconde illustration de cette instrumentalisation du Congrès au service de la cause républicaine réside, selon nous, dans les efforts des organisateurs pour en projeter une image non sectaire. Comme nous le verrons, les communistes et le Ministère de l'Instruction Publique (MIP) s'imposèrent comme les véritables décisionnaires. Néanmoins, l'implication de la AIA dans l'organisation et la tenue du Congrès permit d'en préserver, en apparence, l'image d'une réunion démocratique et ouverte à toutes les composantes du front intellectuel antifasciste international. La désignation d'Arturo Serrano Plaja, Juan Gil-Albert et Emilio Prados comme secrétaires du Congrès témoignait de cette volonté d'articuler la manifestation autour d'une conception commune de la culture et de la promotion d'un nouvel humanisme dont les fondements révolutionnaires ne s'identifiaient pas nécessairement au communisme soviétique¹⁸⁸⁵.

¹⁸⁸² Si selon la liste reproduite par Manuel Aznar Soler, la délégation se composait, outre Sylvia Townsend Warner, de Valentine Ackland, W. H. Auden, John Strachey, Lascelles Abercrombie, J. Scherwood, Charles Montagu Slater, John Lehmann et Franc Pitcairn. Voir AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*. Vol 2..., *op. cit.*, p. 222. Claire Harman mentionne pour sa part la présence de Edgell Rickword, Ralph Bates et Stephen Spender: HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989, p. 159. Cette fluctuation s'explique par la présence au Congrès de délégués invités et d'autres spontanés.

¹⁸⁸³ « We went to Barcelona [...], to Valencia, where the Town Hall where we had our sessions has had a bomb through the roof [...] And we went to Madrid. Three nights of bombardment »: TOWNSEND WARNER Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 47.

¹⁸⁸⁴ « el lugar apropiado para discutir los problemas que los intelectuales tienen planteados »: « El II Congreso Internacional de Escritores (Notas) », *Hora de España*, 07/1937, p. 5.

¹⁸⁸⁵ LE BIGOT, Claude, *L'encre et la poudre : pour une sémantique de l'engagement*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 47.

Cependant, les efforts déployés dans ce sens échouèrent à effacer les problèmes et les aléas liés à la situation géopolitique de l'Europe des années 1936-1939 et avec lesquels les organisateurs du Congrès furent contraints de composer.

9.1.3 - La constitution et l'acheminement des délégations

Les trajectoires vitales qui nous occupent ici mettent en évidence deux de ces problèmes : le risque de voir les délégués hésiter à se rendre dans un pays en guerre et les difficultés administratives liées à la convergence vers le territoire républicain d'écrivains consacrés et prestigieux.

L'impératif d'une mobilisation à grande échelle et la nécessité de s'assurer le concours du plus grand nombre possible de délégués permit à María Teresa León de satisfaire la soif d'efficacité qui justifia, selon elle, la « seule parenthèse¹⁸⁸⁶ » qu'elle s'autorisa au cours de la guerre. Celle-ci prit la forme d'un séjour de 27 jours en URSS où elle s'était déjà rendue en 1932 et 1934. A la différence de ses deux précédents voyages, elle devait alors s'acquitter d'une triple mission à notre sens représentative de l'évolution des rapports entre le modèle soviétique et les intellectuels espagnols proches du communisme.

Le premier objectif qui lui fut assigné relevait de la propagande pure. Il consistait à œuvrer, lors de « meetings, [de] conversations, [de] discours [et de] représentations théâtrales¹⁸⁸⁷ », à la mobilisation du peuple russe. María Teresa León, bien qu'elle voyageât une nouvelle fois en compagnie de Rafael Alberti, y contribua de façon spécifique : à l'occasion d'un acte public au théâtre Bolchoï, le 8 mars 1937, elle prononça un discours enflammé dans lequel elle dénonçait, comme elle se plaît à le préciser dans *Memoria de la Melancolía*, les mauvais fusils, le manque de munitions, la cruauté des attaques fascistes et saluait le courage du peuple espagnol « qui avait refusé de mourir¹⁸⁸⁸ ». Dans ce sens, son troisième séjour s'accompagna d'une inversion des rôles. Alors qu'elle avait, suite à ses deux voyages précédents, contribué à diffuser en Espagne les principes et les valeurs de l'URSS¹⁸⁸⁹,

¹⁸⁸⁶ « fue el único paréntesis que hicimos durante la guerra »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 181.

¹⁸⁸⁷ « mitines, [...] conversaciones, [...] discursos, [...] representaciones teatrales »: « Rafael Alberti y María Teresa León hablan para el diario de la juventud », *Ahora*, 18/04/1937, p. 5.

¹⁸⁸⁸ « que se había negado a morir »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 177.

¹⁸⁸⁹ Voir et PELOILLE, Manuelle, « Le voyage en URSS des intellectuels espagnols (1921-1931) » dans SHF, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain : actes du XXIXe Congrès de la Société des Hispanistes Français*, Saint-Étienne, Université de Saint-Étienne, 1999, p. 119-126 et PELOILLE, Manuelle, « Un notario español en Rusia de Diego Hidalgo (1929) o la atracción de un burgués en el terreno del comunismo », *Historia Actual OnLine*, Asociación de Historia Actual, Universidad de Cádiz, N°23, 2010, p. 65.

elle s'efforça, en 1937, de rendre compte de la réalité de la guerre auprès des masses populaires soviétiques. Ses mémoires et les multiples entretiens du couple publiés dans la presse républicaine en avril 1937¹⁸⁹⁰ montrent cependant que la cible prioritaire de leur voyage n'était autre que Staline avec qui ils purent s'entretenir, 2h15 durant, au Kremlin. Leur admiration pour ce « grand chef de l'Union Soviétique¹⁸⁹¹ » est mise en évidence par le portrait favorable, partial et partisan qu'ils en dressent. Ils le dépeignent comme accessible, simple et paternel et précisent que les murs de son cabinet étaient recouverts de cartes d'Espagne et de plans de Madrid. Ce simple détail leur permet de relier l'entretien et le conflit en cours, ce qui confirme le caractère intéressé de leur visite. Elle visait non seulement à s'assurer le soutien de l'URSS en termes d'armement, de matériel de guerre ou encore d'aide à l'enfance mais était également motivée par un objectif plus ponctuel et épineux. Comme l'explique María Teresa León dans son autobiographie, leur discussion tourna également autour de la venue d'une délégation d'intellectuels soviétiques au Congrès prévu 3 mois plus tard :

Hablamos de muchas cosas, entre otras del Congreso de Escritores que pensábamos celebrar en España. Escritores de todo el mundo para que vengan y vean. Sesiones en Barcelona y en Valencia y en Madrid sitiado. Una verdad no tiene por qué ocultarse. Que vengan a ver la verdad de España¹⁸⁹².

Son écriture saccadée reflète, selon nous, la délicatesse de cette requête dans une période marquée par la polémique née de la publication, en 1936 et 1937 successivement, de *Retour de l'URSS* et *Retouches à mon 'Retour de l'URSS'*, deux œuvres d'André Gide dont nous reparlerons ci-après.

La stratégie de contournement adoptée par l'intellectuelle vient confirmer le glissement qui s'opéra alors dans la fonction du couple. L'un et l'autre n'étaient plus de simples militants communistes, admiratifs des réalisations du régime soviétique mais bien, du fait des impératifs de la guerre, des émissaires de la République désireux de faire de l'URSS leur alliée. En se retranchant derrière l'idée d'une prise de conscience nécessaire, par la communauté intellectuelle mondiale, de la réalité et de la gravité de la situation, ils parvinrent

Adresse URL : <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3671052>. Consulté le 18 septembre 2011.

¹⁸⁹⁰ Le journal *Ahora* consacre 6 articles au voyage du couple en URSS entre le 06/03 (« Rafael Alberti en el extranjero ») et le 22/04/1937 (« La vanguardia del mundo »).

¹⁸⁹¹ « gran jefe de la Unión Soviética » « Rafael Alberti y María Teresa León en la URSS », *Ahora*, 23/03/1937, p. 10.

¹⁸⁹² LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 179-180.

à convaincre le « camarade Staline » et regagnèrent l'Espagne, forts d'un succès décisif pour María Teresa León. S'il lui permit, comme à Rafael Alberti, d'asseoir son rôle au sein du front intellectuel antifasciste international, il lui permit de se dégager de l'étiquette tenace qui lui avait valu d'être reçue au Kremlin en tant que « femme » alors que son compagnon l'avait été, lui, en tant que « poète espagnol aimé de son peuple¹⁸⁹³ ».

Dans une période marquée par le prestige croissant du communisme parmi les intellectuels, elle put assumer sa fonction de femme de lettres engagée et d'artisane de la politique culturelle républicaine. L'organisation du Congrès fut dans ce sens pour elle le moteur à une affirmation de soi. Les textes qu'elle y consacra¹⁸⁹⁴ suffirent à s'en convaincre, de même que le traitement qu'elle en fait dans *Memoria de la Melancolía*. L'épisode y est relaté à la première personne du singulier. Ce procédé, à l'inverse des extraits consacrés à l'adolescence de l'auteure et tenus à distance par l'emploi de la troisième personne, traduit selon nous sa volonté de dire le sentiment de plénitude qui l'envahit alors. Cette mise en exergue littéraire lui permet de poser le Congrès en point culminant de la politique culturelle républicaine et de rendre compte des espoirs que sa tenue suscita.

Son impact potentiel fut loin d'être pris à la légère. Il alla jusqu'à mettre en péril la participation de la délégation britannique, un épisode certes connu mais sur lequel les témoignages écrits de Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner apportent là encore un éclairage singulier et utile à notre étude. A la fin du mois de juin 1937, les deux Anglaises furent officiellement conviées à participer, en tant que déléguées, au Congrès de Valence. A la différence du premier, leur second départ en Espagne n'était donc pas le fruit d'une décision personnelle mais d'une invitation en tant que membres du front intellectuel antifasciste international. Le ministère britannique des Affaires Etrangères s'y opposa et alla jusqu'à leur confisquer leurs passeports au motif que les raisons avancées pour justifier ce séjour n'étaient pas recevables. Pour Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner, ce refus était inacceptable et elles ne cessèrent, dans les mois qui suivirent, de le dénoncer et de s'en indigner. La mise en parallèle des articles et de la correspondance des années de la guerre de

¹⁸⁹³ « Le habían dicho que Rafael era un **poeta español querido por su pueblo**, algo así como un Maïakovski de España. Yo, una **mujer** »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 179. Cette remarque s'avère particulièrement lourde de sens si l'on pense au fossé qui se creusa entre les deux à leur retour d'exil le 28 avril 1977. Rafael Alberti fut élu député pour Cadix en juin alors que María Teresa León, par ailleurs malade d'Alzheimer, ne parvint jamais réellement à sortir de l'ombre de la mythique « Pasionaria » qui continue à incarner à ce jour le militantisme communiste espagnol au féminin.

¹⁸⁹⁴ Selon la bibliographie établie par Carmen Domingo, elle aurait publié dans le n° 307 de la *Nouvelle Revue Française* d'avril 1939 un article « Recuerdos sobre Rusia » dont nous n'avons cependant trouvé aucune trace. Voir DOMINGO, Carmen, *María Teresa y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008, p. 113.

la seconde s'est avérée particulièrement éclairante sur ce point. Dans « What the soldier said », article paru en août 1937, elle écrit :

Les raisons culturelles ne sont pas parmi les raisons reconnues comme valables pour souhaiter faire un voyage en Espagne. Si vous partez [...] en tant que journaliste accrédité, oui. Si vous partez pour une cause humanitaire, oui. Si vous partez en tant qu'homme d'affaires, OUI ! Mais si vous partez à des fins de culture, non¹⁸⁹⁵.

Ces propos corroborent sa lettre à Oliver Warner du 27 juillet où elle s'insurge de ce que le « Ministère des Affaires Etrangères n'accepte pas la culture comme un motif légitime pour se rendre en Espagne¹⁸⁹⁶ ». Ces similitudes témoignent de sa rancœur à l'égard des autorités dont l'attitude ne peut cependant être interprétée comme un signe de désintérêt pour la culture et ses représentants. Leur décision constitue selon nous la manifestation métonymique de la réticence des signataires du traité de non-intervention à voir un de leurs ressortissants s'engager, ne serait-ce qu'à titre individuel, auprès de la République espagnole. Elle n'était en rien liée au sexe de Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner mais exclusivement à leur appartenance à une communauté intellectuelle notoirement antifasciste et donc potentiellement dangereuse. En affirmant l'illégitimité et donc l'infériorité des intellectuels, le gouvernement britannique ne faisait qu'appliquer une stratégie particulièrement lourde de sens. Au-delà de considérations politiques et diplomatiques sur lesquelles nous ne reviendrons pas, ce sont la fonction et la vision de l'intellectuel au sein de la société européenne des années 1930 qui sont ici en jeu. Et c'est là un épisode qu'il nous faudra avoir à l'esprit au moment de voir en quoi le Congrès de Valence fut, pour les femmes de notre étude, un espace d'affirmation et de revendication identitaire.

A ce stade de notre analyse, il nous importe davantage de voir cet incident comme la preuve du caractère hasardeux de l'opération et donc de l'audace dont firent preuve les délégués. Dans son journal, Anna Seghers évoque dans ce sens la tenue du « Congrès de Madrid¹⁸⁹⁷ » en des termes plus qu'hypothétiques. Dans une lettre du 28 juin 1937, soit trois jours seulement avant de gagner Paris en avion puis Cerbère (2 juillet), Port-Bou et Barcelone

¹⁸⁹⁵ « Cultural reasons are not among those reasons recognized as valid reasons for wishing to travel to Spain. If you go [...] as an accredited journalist, yes. If you go on a humanitarian errand, yes. If you go as a man of business, YES! But if you go for purposes of culture, no »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the soldier said », *Time and Tide*, 14/08/1937, p. 1092.

¹⁸⁹⁶ « [The] Foreign Office does not accept culture as a legitimate reason for travelling to Spain »: TOWNSEND WARNER Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 48.

¹⁸⁹⁷ SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », *Europe*, 15/08/1938, p. 546.

(3 juillet¹⁸⁹⁸), Sylvia Townsend Warner présente sa participation comme « extrêmement douteuse¹⁸⁹⁹ ». Seule l'intervention d'André Malraux permit de débloquer la situation. Et c'est doté de faux papiers que le couple arrivera à Valence dans l'après-midi du 4 juillet pour assister à la deuxième session du Congrès dont l'inauguration par le nouveau président du gouvernement, Juan Negrin, avait eu lieu le matin même¹⁹⁰⁰. Cette illégalité constitua pour les deux un véritable motif d'orgueil. Leur correspondance de l'été 1937 en atteste. Et plus largement encore, elle fut érigée en symbole de la détermination et de l'engagement de tous les écrivains présents dont certains n'hésitèrent pas, telle Agnia Barto, à affirmer que suite au refus du gouvernement anglais, « douze personnes [étaient] venues en cachette, sans visas¹⁹⁰¹ ».

La participation des intellectuelles européennes à la genèse du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture confirme qu'il constitua la culmination d'un processus d'associationnisme intellectuel initié plusieurs années auparavant et transcendé par un contexte historique inédit. Pour les écrivains progressistes et humanistes qui s'y associèrent, il constituait une réponse collective et unitaire au fascisme. L'intervention des Espagnoles et des étrangères reflète donc l'interrelation qui se noua alors entre besoins circonstanciels, inflexion de la politique culturelle communiste et reconfiguration du rôle social de l'intellectuel, au service de la cause populaire et à travers la résolution de la dialectique réflexion-action.

9.2 - Le Congrès de Valence en termes de solidarité et d'accès à la réalité de la guerre : mythe ou réalité ?

Dans son célèbre bilan publié dans *Hora de España* en août 1937, Corpus Barga ne nie pas l'inscription du Congrès dans une longue suite, alors encore inachevée, d'actes de ce genre: « Il y a eu et il y aura d'autres réunions d'écrivains¹⁹⁰² ». Cette remarque, extraite de

¹⁸⁹⁸ Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

¹⁸⁹⁹ « extremely doubtful »: TOWNSEND WARNER Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 45.

¹⁹⁰⁰ Ibidem.

¹⁹⁰¹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », Pionerskaia Pravda, 08/08/1937, p. 22

¹⁹⁰² « Otras reuniones de escritores ha habido y habrá »: BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 197.

son contexte, pourrait paraître négative. Il n'en est rien toutefois puisque c'est précisément cette multiplicité qui confère toute sa singularité et son unicité au Congrès de Valence.

Appliquée aux femmes retenues pour notre travail, cette dialectique unicité-multiplicité prend un sens particulier dans la mesure où l'assemblée de juillet 1937 constitua, pour la majorité d'entre elles, un point de convergence.

L'Espagne de la guerre s'était alors déjà « révélée » à certaines mais demeurait encore pour d'autres un espace inconnu, une « énigme¹⁹⁰³ ». Cette disparité ne leur était en rien spécifique. Elle caractérisait l'ensemble des congressistes qui en vinrent, pendant la guerre et selon la typologie établie par Niall Binns, à constituer une catégorie à part entière¹⁹⁰⁴. Tous avaient en revanche en commun, comme le souligne Sylvia Townsend Warner, d'être « de tout coeur engagés¹⁹⁰⁵ ». La venue simultanée de tous à l'été 1937 fit du Congrès de Valence un succès, ou du moins une manifestation unique dans l'histoire. La presse s'était certes fait l'écho des diverses déclarations d'intellectuels antifascistes mobilisés mais ces adhésions à distance étaient sans commune mesure avec la présence effective de ces derniers dans l'Espagne en guerre. La signature d'un manifeste ne pouvait prétendre à un impact semblable à celui d'un message de soutien prononcé de vive voix et devant un parterre d'écrivains venus du monde entier. Cette image de fraternité et de communion est du moins celle que s'efforça de diffuser la presse européenne de gauche, projetant aux yeux de l'opinion publique internationale l'impressionnante mise en scène de la solidarité des intellectuels antifascistes vis-à-vis de la République.

9.2.1 - La présence féminine au Congrès de Valence

Dire des femmes qu'elles furent minoritaires parmi ces derniers ne permet pas de rendre compte de l'état actuel des connaissances sur la question.

Au vu des diverses sources et études constituées, elles composent encore un collectif aux contours flous et fluctuants. Selon le bulletin édité par la AIA dans lequel étaient mentionnés les noms des congressistes, elles étaient au nombre de onze : Anna Seghers et

¹⁹⁰³ Nous empruntons les termes d'énigme et de révélation à Pablo Neruda dans *Confieso que he vivido. Memorias*, Buenos Aires, Losada, 1974, p. 178.

¹⁹⁰⁴ BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la Guerra Civil*, Madrid, Montesinos, 2004, p. 32.

¹⁹⁰⁵ « whole-heartedly engaged » : citée dans PINNEY, Susanna (éd), *I'll stand by you. Selected letters of Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland with Narrative by Sylvia Townsend Warner*, London, Pimlico, 1998, p. 155.

Maria Osten pour l'Allemagne, Lilika Nakou pour la Grèce, Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner pour l'Angleterre, Lise Lindbaeck pour la Norvège, Agnia Barto pour l'URSS, Anna Louise Strong pour les États-Unis, Margarita Nelken, María Teresa León, Rosario del Olmo et María Zambrano pour l'Espagne¹⁹⁰⁶. Quant aux délégations latino-américaines, elles étaient, selon les listes établies, exclusivement composées d'hommes¹⁹⁰⁷.

Cependant ces listes sont incomplètes.

Un des rares documents en lien avec le Congrès de Valence conservé au Centre Documentaire de la Mémoire Historique de Salamanque stipule que, parmi les « membres du Congrès en provenance de l'étranger qui sont passés par Barcelone » se trouvaient l'Anglaise Doris R. Bark, l'épouse du Belge Denis Marion, la Bulgare Maria « Graubechieba » [Groechiech], la Mexicaine Blanca Lydia Trejo et l'Argentine Amparo [Mom]¹⁹⁰⁸. Ce qui élève le nombre de femmes présentes au Congrès à 16.

D'autre part, un certain mystère entoure le cas de la troisième Anglaise de notre étude, Nancy Cunard. Dans son prologue à la réédition des six numéros de la revue qu'elle a publiée avec Pablo Neruda en 1937, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español*, l'hispaniste et professeur émérite de la Duke University de Durham, Rafael Osuna, affirme catégoriquement : « Nancy Cunard, qui n'est pas intervenue publiquement, a également assisté aux journées de Valence, Madrid et Barcelone¹⁹⁰⁹ ». Cependant, rien, dans les listes de participants ou dans les passages en lien avec le Congrès des diverses autobiographies de délégués consultées, ne nous a permis de confirmer sa présence au Congrès.

Enfin, Cristina Escrivá affirme dans *La paz es nuestra. 30 mujeres de un infinito* qu'elles étaient en réalité 19 et mentionne, en plus des noms évoqués précédemment, ceux d'Elena Garro, Elisa Tolstoï et Rosamund Lehmann¹⁹¹⁰. La présence de la première ne fait aucun doute; celle de la troisième est en revanche inexacte comme en atteste un document conservé dans les archives du secrétaire général de l'Union des Écrivains Soviétiques de 1936

¹⁹⁰⁶ AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 220-225.

¹⁹⁰⁷ Nous signalerons ici que de nombreux manifestes avaient au préalable été signés par les Cubaines Edith García Buchaca, Aurora Villar Buceta, Emma Pérez, María Villar Buceta, Mirta Aguirre et Dulce María Escalona, les Argentines Victoria Ocampo ou Alfonsina Storni, ou encore les Costaricaines Carmen Lyra, María Alfaro de Mata, Lilia Ramos, Adela de Sáenz, María L de Sancho et Luisa González. De plus, le 30 janvier 1937, un Comité Ibéro Américain pour la Défense de la République Espagnole (CIAP) avait été créé à Paris et comptait, parmi ses membres, Delia del Carril, Elsa Henríquez Muñoz, Helba Huara et Anaïs Nin.

¹⁹⁰⁸ CDMH, PS-Barcelona 908. Le document intitulé « Membres del Congreso que han passat per Barcelona procedent de l'estranger » mentionne également la femme du délégué belge Denis Marion. Le nom d'Agnia Barto y est quant à lui incorrect (« Barte »).

¹⁹⁰⁹ « Nancy Cunard, que no intervino públicamente, también prestó su asistencia a las jornadas valencianas, madrileñas y barcelonesas »: OSUNA, Rafael, « Prólogo » dans NERUDA, Pablo et CUNARD, Nancy, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español (París 1937)*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2010, p. 24.

¹⁹¹⁰ ESCRIVÁ, Cristina, *La paz es nuestra. 30 mujeres de un infinito*, València, L'Eixam Edicions, 2005, p. 146-148.

à 1941, Vladimir Stavski (1900-1943)¹⁹¹¹. Nous ne pouvons donc suivre Cristina Escrivá quand elle prétend arrêter de façon catégorique la composition de la sous-communauté féminine du Congrès de Valence.

La rejoindrons-nous alors dans le profil type qu'elle établit, à savoir celui d'une femme « antifasciste, solidaire, engagée et courageuse¹⁹¹² » ? Il s'agit pour nous de répondre à cette question en élargissant notre réflexion à toutes les femmes de notre étude, la non implication de certaines étant, comme nous allons le voir, tout aussi signifiante et éclairante que l'active participation des autres.

La consultation croisée de leurs archives, correspondances et témoignages nous a permis de reconstituer avec précision le déroulement et l'atmosphère du Congrès. Et c'est fondamentalement à partir de ces diverses sources que nous entendons maintenant analyser le sens spécifique de ce dernier dans la trajectoire des intellectuelles espagnoles et étrangères. En quoi peut-il être considéré, les concernant, comme un espace de dialogue et de partage ? Le rôle qu'elles y jouèrent n'invite-t-il pas au contraire à s'interroger sur leur place réelle au sein de la communauté intellectuelle internationale ? Et enfin, en quoi leurs expériences infirment-elles ou confirment-elles cette idée d'un Congrès comme manifestation paroxystique de la solidarité antifasciste et pièce centrale de l'appareil propagandiste républicain lors de l'été 1937 ?

9.2.2 - La solidarité avec la population civile républicaine et l'accès à la réalité du conflit

¡Que vean de cerca, que sientan nuestra España! Ellos han de hablarnos, y el pueblo español [...] sabrá oírlos, sabrá entenderlos; los entiende ya por el hecho solo de que vengan hoy aquí a España, con un gesto de magnífica solidaridad¹⁹¹³.

Cette déclaration d'intention des intellectuels espagnols publiée dans *Hora de España* en juillet 1937 pose la double finalité du Congrès. Il était d'une part un moyen, pour les étrangers, d'accéder à la réalité de la guerre d'Espagne. Et il devait d'autre part leur donner

¹⁹¹¹ Voir KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valencia, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 867.

¹⁹¹² « Su perfil común: mujer, antifascista, solidaria, comprometida y valiente » : ESCRIVÁ, Cristina, *op. cit.*, 2005, p. 146.

¹⁹¹³ « El II Congreso Internacional de Escritores (Notas) », *Hora de España*, 07/1937, p. 5-6.

l'opportunité d'engager un dialogue avec celui qui était alors le protagoniste du conflit côté républicain : le peuple en armes. Ce double objectif explique à notre sens le caractère itinérant de la manifestation dont nous dissocierons d'emblée les deux phases, la première allant du 4 au 13 juillet et recouvrant les sessions tenues à Valence (4, 5 et 10 juillet), Madrid (6, 7 et 8 juillet) et Barcelone (11 et 12 juillet) et la seconde correspondant aux trois dernières sessions des 16, 17 et 18 juillet à Paris.

Tous les délégués n'assistèrent pas à l'ensemble des sessions et, des intellectuelles, seules quelques-unes se rendirent à Paris. Ce fut notamment le cas de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland qui, avant de regagner l'Angleterre le 15, purent participer aux festivités organisées à l'occasion de la fête nationale française, le 14 juillet¹⁹¹⁴. De plus, les interventions des unes et des autres à la tribune eurent lieu pendant les journées espagnoles qui, dans leurs écrits et leurs souvenirs, tendent d'ailleurs à incarner l'ensemble de la réunion. Pour elles comme pour leurs homologues masculins, celle-ci ne prit donc véritablement tout son sens qu'au contact direct de cette « tragédie espagnole » dont les délégués étaient, selon le général Miaja, appelés à devenir les « hérauts¹⁹¹⁵ ». La présence du général et sa désignation comme président d'honneur de la session publique présidée le 7 juillet par María Teresa León rendent compte de l'imbrication des sphères culturelle et diplomatique, des préoccupations intellectuelles et des impératifs politiques du moment.

La présence des écrivains venait compenser la passivité des démocraties européennes aux yeux des dirigeants républicains. Ils ne cessèrent dans ce sens de la poser en exemple en s'associant aux célébrations et en veillant à donner à chacune d'entre elles un caractère officiel. En Espagne, le Congrès fut relayé à profusion par une presse républicaine prompte à mentionner la présence de Margarita Nelken et de María Teresa León lors de son inauguration par Juan Negrín qui, de l'avis de beaucoup, constitua « l'acte de propagande intellectuel le plus spectaculaire réalisé par le [MIP] pendant la guerre civile espagnole¹⁹¹⁶ ». Et à l'étranger, les journaux de gauche prirent rapidement le relais, agrémentant les comptes rendus et autres nouvelles de clichés de groupes éloquents¹⁹¹⁷.

¹⁹¹⁴ « 14-7 Paris - marched in 14th July procession from 1'30 till 5 »: Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

¹⁹¹⁵ « Yo quiero que todos vosotros, al marcharos a vuestros países, seáis los heraldos de esta tragedia española »: voir « España defiende la cultura del mundo », *El Sol*, 06/07/1937, p. 4.

¹⁹¹⁶ « [...] el acto de propaganda intelectual más espectacular realizado por el [MIP] durante la guerra civil española », AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 97.

¹⁹¹⁷ Nous pensons notamment à une photo-légende sur laquelle apparaissent, entre autres, Margarita Nelken, María Teresa León et Anna Seghers : *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 5.

De nombreux autres éléments viennent confirmer cette idée d'instrumentalisation parmi lesquels la date de tenue du Congrès.

La décision de le célébrer presque un an jour pour jour après le soulèvement militaire ne peut être fortuite. D'autant plus si l'on pense que bien des voix s'élevaient alors depuis quelques mois pour s'indigner de l'« insensibilité », de l'« indifférence » et même de l'« acceptation¹⁹¹⁸ » de la guerre par le monde occidental. Si instrumentalisation il y eut, elle fut par conséquent consciente et consentie. Le Congrès constitua dans ce sens un premier espace de dialogue entre le gouvernement républicain, dont il servait les intérêts, et un collectif intellectuel antifasciste désireux de remplir et d'assumer publiquement son nouveau rôle de « militant de la Culture¹⁹¹⁹ ».

A en juger par le programme officiel du Congrès, c'est en tout cas à ce titre que les délégués étrangers furent reçus et selon nous, cantonnés lors de leur séjour en Espagne en juillet 1937 :

- Día 2 – Llegada de los delegados a Barcelona.
- Día 3 – Llegada a Valencia.
- Día 4 – De diez mañana a dos tarde, sesión del Congreso en la Sala Consistorial (Ayuntamiento)
 - De cinco a nueve tarde, segunda sesión del Congreso.
 - Por la noche, representación del drama de García Lorca, *Mariana Pineda*.
- Día 6 – Sesión en Madrid (mañana y tarde).
- Día 7 y 8 – Trabajos y secciones y grupos del Congreso.
- Día 9 – Por la noche, concierto de música española, por la Orquesta Sinfónica de Valencia.
- Día 10 – Por la tarde, clausura del Congreso.
- Día 12 – En Barcelona, recepción en la Generalidad.
 - Por la tarde, a las seis, mitin.
 - Por la noche, a las diez, concierto, con intervención de Pablo Casals¹⁹²⁰.

Comme en attestent les témoignages écrits des intellectuelles, de multiples activités annexes vinrent s'ajouter à ce cadre général comme le passage par Minglanilla, une visite au front de Guadarrama, une visite à une colonie d'enfants, l'assistance à une corrida, des récitals de poésie, de multiples interprétations d'hymnes et d'innombrables réunions informelles avec des combattants, des dignitaires de l'armée régulière ou encore des représentants républicains. Dans le récit public et officiel de leurs impressions, aucune des femmes de notre étude présentes au Congrès n'émet de réserve quant à ce programme rigoureux et chargé. Dans un

¹⁹¹⁸ CHAMSON, André, « En avons-nous déjà pris l'habitude ? », *Vendredi*, 21/05/1937, p. 1.

¹⁹¹⁹ « María Teresa León, en nombre de la representación española, hace una emocionante alocución al mundo entero », *La Vanguardia*, 13/07/1937, p. 2.

¹⁹²⁰ AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 218.

message collectif rédigé à Madrid le 6 juillet et publié dans *Vendredi* dix jours plus tard, Agnia Barto, Anna Seghers, María Teresa León, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland font même de ces multiples contacts avec « cette terre d'Espagne, antique patrie de toutes les valeurs de culture et de beauté, aujourd'hui ravagée par la guerre et la barbarie fascistes » le pivot d'un appel aux intellectuels de France à « faire éclater la vérité et reconnaître la justice¹⁹²¹ ». Dans leurs écrits personnels, en revanche, il en va tout autrement. Nous avons notamment pu constater que la page du 16 juillet du journal intime de Valentine Ackland porte la trace d'un « Retour à la maison!¹⁹²² » non dénué de soulagement. Cette ambivalence discursive est selon nous lourde de sens et invite à s'interroger sur la véritable finalité de cette organisation astreignante, de cette mobilité permanente et, peut-on penser, de ce maintien des congressistes étrangers à distance de la réalité de la guerre.

Il ne fait aucun doute que le Congrès de Valence fut vécu par les sept déléguées qui nous occupent ici comme un moment d'exception en termes de communion et de solidarité entre la communauté intellectuelle antifasciste mondiale et une République incarnée dans ses masses populaires. Conscientes de l'impact potentiel et donc de l'enjeu d'une telle réunion, les Espagnoles n'eurent de cesse d'ériger la venue « sur leur sol et très spécialement à Madrid¹⁹²³ » de leurs homologues étrangers en symbole du désir de ceux-ci de voir « de [leurs] yeux¹⁹²⁴ » le quotidien de la République en guerre et de témoigner à cette dernière leur intérêt et leur soutien. Cette présence physique constituait selon elles la preuve du courage des congressistes et plus fondamentalement encore, de leur intégrité. Elle répondait par ailleurs à une nécessité historique: celle de mettre en application un internationalisme humaniste et antifasciste. Nul doute, donc, que le Congrès fut pour elles riche en expériences et en émotions, deux éléments auxquels vinrent s'ajouter, dans le cas de certaines étrangères, une donnée essentielle: la découverte.

A l'été 1937, pour Anna Seghers, Valentine Ackland, Agnia Barto et Sylvia Townsend Warner, la vérité de la guerre espagnole fut avant tout sensorielle, émotionnelle et humaine. Bien loin des réflexions et séances de travail auxquelles elles assistèrent et participèrent, toutes se concentrent dans leurs correspondances, journaux et articles, sur les paysages traversés, les populations civiles côtoyées et l'ambiance de nuits ponctuées par des attaques aériennes systématiques. Plus concrètement, elles se rejoignent dans l'évocation de serveurs

¹⁹²¹ « Après un an de guerre en Espagne. Le Congrès de Valence. Un message », *Vendredi*, 16/07/1937, p. 1.

¹⁹²² « Home again! »: Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

¹⁹²³ « en [su] suelo y muy especialmente en Madrid »: ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 150.

¹⁹²⁴ « con [sus] ojos »: Voir AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 271.

madrilènes indifférents au seul langage alors à la portée de tous les délégués, celui du canon, ou encore de la proposition qui leur fut faite d'aller voir l'incendie d'un hôpital près de la *Puerta del Sol*¹⁹²⁵. Ces anecdotes, tout en satisfaisant les attentes de lecteurs et de proches sensibles au sort des populations républicaines, tendaient surtout à traduire l'émoi et l'excitation provoqués chez elles par ces situations inédites. Aucune ne place dans son récit le Congrès sous le signe de la peur, Sylvia Townsend Warner se targuant même d'avoir voulu, lors de sa visite au front de Guadarrama, tirer vers les lignes ennemies avant d'en être empêchée par Valentine Ackland¹⁹²⁶. Des étrangères, celle-ci est la seule à rendre compte de la dangerosité et de la cruauté d'un conflit dont elle admet, dans une lettre du 19 juillet, qu'il est « INFINIMENT pire¹⁹²⁷ » que tout ce qu'elle avait imaginé. Et encore cette lucidité et cette honnêteté se limitent-elles à la sphère privée puisqu'elles se voient contredites, dans son article « Congress in Spain », par un « Nous nous sentions bien¹⁹²⁸ » asséné de façon catégorique. Il était alors impossible qu'il en soit autrement : ce texte avait pour fonction de convaincre et d'en appeler à la solidarité. Une nouvelle fois, discours privé et discours public divergent et le second finit, chez l'Anglaise comme chez les autres déléguées, par imposer une vision subjective et idéalisée du séjour en territoire républicain.

Nous pourrions, dans ce sens, être tentée d'en conclure à une instrumentalisation des témoignages des intellectuelles, à leur totale intégration à une stratégie de communication et de mobilisation à grande échelle. Cette explication ne saurait toutefois nous satisfaire tant elle passe sous silence l'un des points les plus délicats et polémiques du Congrès de Valence : l'accueil réservé aux 28 délégations et les conditions de leur séjour dans une Espagne dévastée par un an de guerre.

Les diverses informations fournies par les déléguées permettent d'affiner les diverses analyses en la matière. Toutes indiquent que la vérité est, sur ce point, à chercher à mi chemin entre la vision de Stephen Koch d'un étalage de luxe et d'extravagance en temps d'agonie¹⁹²⁹ et les « conditions d'accueil précaires¹⁹³⁰ » évoquées par Serge Salaün. Les journées

¹⁹²⁵ Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain » ou encore TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the Soldier Said »..., *op. cit.*, p. 1092.

¹⁹²⁶ Voir PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 156.

¹⁹²⁷ « War is INFINITELY worse than we imagine it will be »: citée dans HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 165.

¹⁹²⁸ « We felt fine »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

¹⁹²⁹ Sur la théorie développée par Steven Koch dans *Double lives. Spies and Writers in the Secret Soviet War. Ideas Against the West*, voir KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 855-856.

¹⁹³⁰ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 83.

espagnoles du Congrès, « à un pas du sublime mais également du ridicule¹⁹³¹ », mirent les étrangères au contact de la réalité bigarrée et changeante de la guerre mais de façon partielle et atténuée.

Les opérations militaires se limitent dans leurs souvenirs à l'annonce de la prise de Brunete par les troupes républicaines lors d'une session madrilène du Congrès. Les attaques aériennes génèrent une certaine tension mais constituent au final un spectacle quotidien en prévision duquel toutes programment leur réveil à cinq heures du matin. Les destructions et les pénuries en tout genre leur sont connues mais ne les atteignent jamais directement alors que cohabitent, dans leur mémoire, des trajets en voitures de luxe, des hôtels au sol de marbre ou encore des « bouteilles de vin [et autres] pichets d'eau glacée¹⁹³² » servis par des serveurs en costume blanc. Tout en se proclamant solidaire du peuple en armes contre le fascisme, aucune ne s'étonne de tels privilèges et d'un confort que beaucoup avaient connu depuis l'enfance. Aucune n'en est embarrassée ni ne s'inquiète des dépenses engendrées par des attentions dont Manuel Azaña affirme pourtant qu'elles coûtèrent une « fortune¹⁹³³ » à la République. Plus significativement encore, à la différence de bien des congressistes conscients de la mainmise, sur le Congrès, des communistes du MIP, aucune n'envisage les réceptions, chambres d'hôtel, banquets et cérémonies comme « une haie épaisse¹⁹³⁴ » les séparant de la réalité de la guerre. Toutes s'obstinent au contraire à les ériger en symboles de la générosité et de l'hospitalité républicaines. Le déjeuner improvisé en leur honneur par le maire de Minglanilla, la mise à leur disposition de l'hôtel Victoria et les vivats des villageois ne constituent en définitive que le reflet métonymique de la dignité et de la bienveillance d'une République que leur présence renforçait, selon elles, dans sa résistance.

Il ne fait aucun doute que le passage des délégués dans les villages de l'arrière-garde eut un puissant impact sur le moral des populations républicaines. La venue et la présence de ces étrangers ne pouvait être qu'un encouragement, voire une promesse de salut pour ces dernières. Toutefois, le traitement que font les étrangères de ces visites et de ces contacts se charge d'une portée plus spécifique encore. Leur insistance à souligner l'enthousiasme et le respect des villageois et masses républicaines à leur égard reflète un besoin de reconnaissance qui nous renseigne, par extension, sur le rapport des intellectuelles à un peuple inventé

¹⁹³¹ « a un paso de lo sublime, pero también de lo ridículo »: ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 106.

¹⁹³² « bottles of wine and jugs of iced water »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

¹⁹³³ « un dineral »: cité dans ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 106.

¹⁹³⁴ SPENDER, Stephen, *op. cit.*, p. 333.

comme thème et désiré, depuis le début du siècle, comme auditoire imaginaire¹⁹³⁵.

A son retour en Angleterre, Sylvia Townsend Warner se montre sur ce point très explicite. Dans un article non dénué d'amertume à l'égard d'autorités anglaises qui avaient, rappelons-le, rejeté sa demande de visa, elle déclare:

.....Nous avons appris à entendre parler de nous comme de *los intelectuales* sans craindre l'embarras habituel et le rabaissement intraitable liés à ces mots. Nous étions libérés de la vieille peur selon laquelle quelqu'un, en apportant son soutien à une cause qui lui tenait à coeur en tant que représentant de la culture, ne pouvait faire que plus de tort que de bien à cette cause¹⁹³⁶.

Éclairant par contrepoint l'impopularité dont elle et Valentine Ackland étaient les cibles, elle fait de son expérience espagnole de juillet 1937 le prétexte à un règlement de comptes avec une Angleterre selon elle impropre au développement de tout « amour de la Culture¹⁹³⁷ ». Fraternité, intérêt et absence de suspicion à leur égard sont autant de motifs récurrents dans les récits des deux Anglaises qui, par ailleurs, se citent de façon réciproque et presque systématique quand elles mentionnent les « éminents écrivains¹⁹³⁸ » présents au Congrès. Outre se donner à voir comme les membres légitimes de la lutte antifasciste, toutes deux se disent soulagées et ravies d'avoir enfin été acceptées en tant qu'intellectuelles. Plus encore, elles font de cet « accueil¹⁹³⁹ » singulier la preuve de la grandeur de la République espagnole.

L'analyse du traitement fait par la presse républicaine de la présence au Congrès des quatre étrangères invite néanmoins à nuancer ces dires.

Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner ne sont, à notre connaissance, jamais mentionnées. Agnia Barto, dont la présence demeure, comme nous le verrons, motif à bien des interrogations, voit pour sa part son nom transformé en « Inesa Barto¹⁹⁴⁰ » ou tout bonnement oublié dans les divers descriptifs de la délégation soviétique¹⁹⁴¹. Seule Anna

¹⁹³⁵ Nous nous inspirons ici de MAINER, José-Carlos, *La Edad de Plata (1902-1939)*, Madrid, Cátedra, 1999, p.70.

¹⁹³⁶ « We learned to hear ourselves spoken of as *los intelectuales* without dreading words usually embarrassment and defiant shrinking. We were released from the old fear that by giving one's support as a representative of culture to a cause one had at heart one might be doing that cause more harm to good »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the soldier said »..., *op. cit.*, p. 1091-1092.

¹⁹³⁷ Dorset County Museum, STW's collection, N(lower right)/3/7c: « Los intelectuales », p. 2.

¹⁹³⁸ « leading writers »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7.

¹⁹³⁹ « reception »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 48.

¹⁹⁴⁰ « EI II CONGRESO INTERNACIONAL DE ESCRITORES », *Ahora*, 09/07/1937, p. 7.

¹⁹⁴¹ Voir notamment « Valencia. La Asociación Internacional de Escritores celebra su II Congreso para la Defensa de la Cultura », *Mundo gráfico*, 14/07/1937, p. 4.

Seghers fait l'objet d'une attention particulière. Son identification systématique comme l'auteur de *La révolte des pêcheurs de Sainte-Barbara*, de même que le bouquet de fleurs qui lui fut offert à Valence par un groupe d'enfants¹⁹⁴², rendent compte du prestige dont elle jouissait alors à l'échelle internationale. Il est toutefois peu probable que cette notoriété ait atteint les masses populaires de l'arrière-garde et tout comme les trois autres, elle ne peut avoir suscité d'attente spécifique de la part des habitants de Minglanilla ou de Carabanchel. L'accueil chaleureux que ceux-ci leur réservèrent et la possibilité, ne serait-ce qu'illusoire, d'entrer en contact avec eux suffirent toutefois à ce que les unes et les autres viennent y puiser une légitimité nouvelle en tant qu'intellectuelle, en tant que figure publique et plus fondamentalement encore, en tant qu'« être humain ordinaire¹⁹⁴³ ». Leur interprétation partielle et unanime du Congrès apporte une preuve supplémentaire de ce phénomène certes spécifique aux étrangères de notre étude mais qui, élargi à l'ensemble des intellectuelles présentes en juillet 1937, s'avère tout aussi significatif.

La vision des étrangères concorde avec les deux axes majeurs du discours des Espagnoles en la matière. Toutes présentent d'une part le Congrès comme un moyen d'accéder et de comprendre la réalité de la « nuit espagnole¹⁹⁴⁴ » et le pose d'autre part comme un espace de collaboration entre des opposants aux fascistes issus de toutes les classes sociales et originaires de divers pays. L'idée de María Zambrano selon laquelle le passage des congressistes dans les villages suscita une « intense émotion¹⁹⁴⁵ » est notamment corroborée par la fascination renouvelée de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland pour un peuple dépositaire du « réel futur de la culture¹⁹⁴⁶ » européenne. De la même façon, Agnia Barto et Anna Seghers correspondent au profil dressé par María Teresa León de délégués sachant être antifascistes « dans les moments de danger et dans ceux de satisfaction¹⁹⁴⁷ ». A la différence des deux Anglaises, le Congrès de Valence fut, entre 1936 et 1939, le seul contact direct de l'une et de l'autre avec un combat antifasciste auquel elles s'étaient pourtant depuis longtemps associées.

La convergence des trajectoires des intellectuelles espagnoles et étrangères déléguées se répercuta sur leur interprétation du Congrès. Plus que comme un moyen de pénétrer la

¹⁹⁴² *Nueva Cultura*, 06-07/1937, p. 381.

¹⁹⁴³ « ordinary human being »: Dorset County Museum, STW's collection, N(lower right)/3/7c, « Los intelectuales ».

¹⁹⁴⁴ « la noche española »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 106.

¹⁹⁴⁵ « El paso de los congresistas por los pueblos fue de una intensa emoción »: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 150.

¹⁹⁴⁶ ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

¹⁹⁴⁷ « en los momentos de peligro y en los de satisfacción »: « El segundo Congreso internacional de Intelectuales para la Defensa de la Cultura », *La Vanguardia*, 13/07/1937, p. 2.

réalité de la vie en territoire républicain, toutes l'investirent, au coeur de la guerre, comme un instrument à part entière de la lutte pour la défense des idéaux démocratiques et humanistes. Dans ce sens, elles contribuèrent, selon nous, à le détourner de sa visée culturelle officielle pour le convertir en une authentique plateforme de mobilisation et de revendication politique et idéologique. Ce constat, éclairé par la présence exclusive parmi les déléguées qui nous intéressent de membres ou de proches du Parti Communiste et associé aux limites de leur cohabitation avec les masses populaires républicaines, ne peut que générer de nouvelles interrogations en termes de solidarité, de parité et d'union au sein, cette fois, de la seule communauté intellectuelle antifasciste internationale.

9.2.3 - La solidarité entre les congressistes

Le caractère historique du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture ne tient pas uniquement aux circonstances de sa tenue. Il réside également dans l'identité de celles et ceux qui, bien qu'originaires de pays aux situations politiques distinctes, gagnèrent l'Espagne en guerre pour se poser publiquement en opposants au fascisme. Ce fut même, selon José-Carlos Mainer, son principal atout:

[Su] éxito contribuyó poderosamente a la internacionalización moral del conflicto español por haber reunido [...] una significativa nómina de participantes¹⁹⁴⁸.

La solidarité exprimée par cette réunion n'était pas seulement celle de ces représentants prestigieux de la littérature du monde entier pour la République espagnole. C'était aussi celle existant au sein même de cette communauté hétérogène et internationale.

Ou du moins devait-il en aller ainsi.

Bien des témoignages et des polémiques sont au fil du temps venus remettre en question la solidité, voire l'existence, de ces liens. Envisagée à l'échelle des intellectuelles européennes et en dépit de l'importance incontestable du Congrès en termes de convergence et de contact entre elles¹⁹⁴⁹, cette question s'avère tout aussi épineuse. Il nous faudra, pour la

¹⁹⁴⁸ MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 337.

¹⁹⁴⁹ Nous tenons toutefois à préciser que l'information fournie par Jesús Moreno Sanz selon laquelle María Zambrano fut impressionnée, lors du Congrès, par une Simone Weil vêtue en milicienne est erronée. La

résoudre, prêter attention aux deux dimensions qu'elle recouvre: son versant strictement féminin et sa signification en termes de rapports de genre. Quel sens donner à l'absence de plus de la moitié des Espagnoles et de trois des étrangères de notre panel? Quel regard les présentes portèrent-elles sur les autres congressistes? Et réciproquement, en quoi la façon dont ceux-ci les perçurent vient-elle éclairer la place, le statut et le rôle des unes et des autres au sein d'un collectif pourtant prétendument convaincu qu'il lui incombait alors de faire front commun contre le fascisme?

Rares étaient les délégués ayant directement pris part, en juillet 1937, à la lutte armée. Leur engagement était avant tout moral et édifié sur l'idée d'un devoir spécifique: participer, de façon active et offensive, à la défense d'une culture posée en monopole de la cause antifasciste. La présence des écrivains en Espagne se voulait dans cette optique une prise de position officielle, la proclamation publique de leur adhésion commune à la République et à ses valeurs. A en juger par les déclarations en la matière des déléguées, le succès de cette entreprise ne fait aucun doute même si elle ne relève à l'évidence pas pour toutes du même domaine.

Pour les Espagnoles, hôtes déterminées à poser l'exemplarité de la lutte en cours, la présence des délégués avait un sens fondamentalement éthique. María Zambrano, que la jeune mexicaine Elena Garro dit avoir alors découverte « vêtue de noir, avec les cheveux coupés à 'la garçonne' [...] en train de fumer avec un long fume-cigarettes¹⁹⁵⁰ », soulignait dans ce sens la « transcendance » du Congrès « du point de vue de sa signification morale et de solidarité¹⁹⁵¹ ». De la même façon, dans son intervention du 7 juillet, María Teresa León fit de la participation au Congrès un devoir pour tous « les écrivains dignes », soit les écrivains ayant décidé de faire cause commune avec le peuple et ne s'étant « pas vendus à la bourgeoisie¹⁹⁵² ».

Le jugement des étrangères s'avère en revanche plus axé vers l'affect et l'humain. Pour qualifier les liens entre les écrivains présents, Sylvia Townsend n'hésite pas à parler de « fraternité¹⁹⁵³ », Valentine Ackland d'amitié¹⁹⁵⁴ et Agnia Barto à affirmer: « Tout le monde

philosophe française ne se trouvait alors plus en Espagne depuis plusieurs mois. Voir « Cronología » dans ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 50.

¹⁹⁵⁰ « vestida de negro, con el cabello cortado a 'la garçonne' y fumando en una boquilla larga »: GARRO, Elena, *Memorias de España: 1937*, México, Siglo vientiuno, 1992, p. 24.

¹⁹⁵¹ « El Congreso ha tenido una gran trascendencia desde el punto de vista de su significación moral y de solidaridad »: ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 150.

¹⁹⁵² « los escritores honrados, [...] los escritores que no se han vendido a la burguesía »: AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 127.

¹⁹⁵³ « the fraternity »: PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 155.

était comme une famille¹⁹⁵⁵ ». Dans la « Babel¹⁹⁵⁶ » ambulante que toutes s'appliquent à dépeindre, les singularités et les individualités s'estompent. Les délégués composent une unité à part entière de combattants dont la mission est d'oeuvrer à la mobilisation de l'opinion internationale au moyen de leur seule plume. La connaissance personnelle de la situation et, plus encore, la moindre expérience directe de la lutte en cours deviennent dans ce sens sources de légitimité. Une visite au front de Guadalajara – dont nous savons pourtant qu'elle eut lieu dans un secteur relativement paisible et à l'heure de la sieste – donne ainsi lieu à des récits exagérément palpitants ou encore, toutes se rejoignent dans l'évocation respectueuse d'un Gustave Regler, « très faible [et parlant] bas¹⁹⁵⁷ ». L'intervention de l'écrivain allemand, grièvement blessé peu de temps auparavant lors de l'offensive républicaine sur Huesca, constitua l'un des moments forts du Congrès. Sa présence récurrente dans les diverses compositions et lettres consultées prouve que les délégués ayant réellement connu la lutte au front se virent accorder, par les étrangères, un surplus de légitimité, une autorité morale. Plus généralement, nul doute qu'ils permirent au Congrès de remplir son objectif prioritaire : projeter à la face de l'Europe et du monde la vision d'une communauté intellectuelle antifasciste et par extension, d'un camp républicain uni.

Le Congrès est toujours envisagé sous l'angle de la collectivité et toutes établissent, dans ce sens, une évidente hiérarchie entre les diverses informations en lien avec son déroulement et son ambiance. La mainmise communiste, les barrières linguistiques et l'étonnement de toutes face à l'imperturbabilité du délégué chinois, Seu, sont en définitive annulées par l'allusion aux soirées passées autour du piano de l'hôtel Victoria ou par le souvenir du petit citron offert par Pablo Neruda à une Valentine Ackland assoiffée¹⁹⁵⁸. Pour la compagne de cette dernière, cet épisode semble condenser l'esprit régnant dans une communauté certes composée d'« individualités extrêmes » mais fédérée par « un but commun, un espoir commun¹⁹⁵⁹ ». Projetant dans le Congrès les valeurs qu'elles considéraient inhérentes à la cause antifasciste, toutes passent volontairement sous silence les éléments discordants avec cette vision idéaliste d'une solidarité à toute épreuve et d'une considération

¹⁹⁵⁴ Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

¹⁹⁵⁵ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 22.

¹⁹⁵⁶ « **babel** »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ». Le surlignage est de nous.

¹⁹⁵⁷ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 27. L'écrivain communiste allemand Gustave Regler fut, pendant la guerre d'Espagne, commissaire politique de la 12^e Brigade Internationale.

¹⁹⁵⁸ Voir PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 155.

¹⁹⁵⁹ « extreme individualities, sharing [...] a common hope »: *Idem*, p. 156.

mutuelle entre les délégués.

9.2.3.1 - Les intellectuelles et le cas André Gide : un silence éloquent

Comme l'ont souligné de multiples et pertinentes études que nous entendons ici compléter depuis la perspective gouvernant notre travail de thèse, l'atmosphère du Congrès fut principalement alourdie par la polémique armée autour d'André Gide et de son *Retouches à mon « Retour de l'URSS »*.

Dans cette oeuvre publiée en juin 1937, l'écrivain français poursuivait et intensifiait son analyse critique d'un régime soviétique qu'il avait soutenu depuis 1927 et découvert lors d'un séjour de près de deux mois à l'été 1936. Ce voyage constitua une expérience amère et la source de bien des désillusions pour celui qui était alors devenu un « compagnon de route » notoire. Deux mois après son retour et sur la base de ses notes de voyage, il publiait *Retour de l'URSS*, dans lequel il se livrait à une analyse critique du stalinisme et du régime soviétique. Loin de l'enthousiasme et de l'optimisme nouveau suscités chez lui par une URSS qu'il avait érigée en modèle dans son discours inaugural du I^{er} Congrès International des Écrivains, il y dénonçait le manque de liberté, l'absence d'esprit critique, les inégalités, la misère, le conformisme et la répression qui s'était manifestée à lui sous la forme des premiers grands procès staliniens d'août 1936. Peu étaient alors prêts à entendre de tels propos et le livre valut à son auteur d'être la cible d'une virulente campagne. Coordonnée par les autorités soviétiques, celle-ci engagea de nombreux écrivains de renommée mondiale et proches du Parti Communiste. Délaissé par ses anciens compagnons de séjour en URSS¹⁹⁶⁰, accusé de trahison et de trotskisme, André Gide n'en persista pas moins dans sa dénonciation du système soviétique. Il ne pouvait ignorer qu'il relancerait la polémique en publiant *Retouches à mon « Retour de l'URSS »*, oeuvre dans laquelle il « argumente, maintient et aggrave sur plusieurs points sa critique¹⁹⁶¹ », un mois à peine avant la tenue du Congrès de Valence.

Cette dissidence déclarée et la résonance internationale de ce revirement placèrent de fait le cas Gide au centre de la manifestation, à tel point que l'idée a longtemps perduré que tous les congressistes passés à la tribune y consacrèrent une partie de leur discours.

¹⁹⁶⁰ André Gide s'était rendu en URSS en compagnie de Jef Last (1898-1972), Pierre Herbart (1903-1974), Jacques Schiffrin (1894-1949), Louis Guilloux (1899-1980), Eugène Dabit (1898-1936). Pour plus d'informations quant aux préparatifs et au déroulement de ce voyage, voir notamment ROBERT, Pierre-Edmond, « André Gide en URSS (Conférence faite à l'Université de Kyushu le 27 avril 2009) ».

Adresse URL : <http://www2.lit.kyushu-u.ac.jp/~french/PDF%2028/Robert-28.pdf>. Consulté le 15 août 2011.

¹⁹⁶¹ *Idem*, p. 7.

La réalité fut bien plus modérée comme l'illustrent les interventions des intellectuelles. Aucune n'y fit alors la moindre allusion et toutes s'en tinrent à un silence que nous qualifierons d'éloquent. Cette attitude unanime suffirait selon nous à prouver que ce silence n'était en rien fortuit. C'est toutefois une analyse plus ciblée des préparatifs du Congrès qui nous permet ici de soutenir qu'il relevait bien plus de l'omission volontaire que de l'ignorance des oratrices.

L'URSS fut le centre névralgique de la campagne contre André Gide dont Natalia Kharitonova précise qu'elle fut l'une des manifestations majeures de la lutte menée contre le trotskisme en littérature¹⁹⁶². C'est donc loin de l'Espagne et en amont des sessions du Congrès qu'il nous faut chercher la preuve que les intellectuelles déléguées – ou plus exactement par María Teresa León et Agnia Barto – étaient au fait de la question. Cette focalisation nous amène à nous concentrer sur celles ayant alors été directement en contact avec l'URSS et par extension, à nous interroger, à la lumière de leurs trajectoires, sur la spécificité de la délégation soviétique.

Des 28 délégations présentes au Congrès, celle-ci fut de loin la plus politisée au sens où tous les aspects de sa venue résultèrent de décisions exclusivement gouvernementales. Depuis le financement jusqu'à la teneur des discours, rien ne fut laissé au hasard et c'est Mikhaïl Koltsov qui servit d'interface entre les autorités soviétiques et l'Espagne où il se trouvait en tant que correspondant du journal *Pravda*. Sa présence au Congrès fut fixée dès le 21 mars 1937, de même que celle de Vsévolod Vishnevksy, Alexis Tolstoï et Ilya Ehrenbourg¹⁹⁶³. Celle d'Agnia Barto fut en revanche bien plus tardive, ce qui entretient, comme nous le verrons, bien des interrogations quant à sa présence au sein d'une délégation par ailleurs entièrement masculine et officiellement composée d'« antifascistes convaincus¹⁹⁶⁴ ». C'est du moins à ce critère exclusif que se référait Mikhaïl Koltsov dans un télégramme envoyé à Staline en mai 1937. Dans celui-ci, outre la question de la sélection des congressistes, il faisait part des démarches entreprises par André Malraux pour convaincre André Gide de ne pas se rendre en Espagne. Cette insistance n'avait d'autre but que de satisfaire Staline dont les réticences à voir des écrivains soviétiques côtoyer l'auteur de *Retour de l'URSS* étaient alors connues de tous les organisateurs du Congrès. Nous en tenons pour preuve les précautions prises par María Teresa León lors de son entretien avec le dirigeant

¹⁹⁶² Nous renvoyons sur ce point à l'analyse du cas Gide dans KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 860.

¹⁹⁶³ *Idem*, p. 865.

¹⁹⁶⁴ *Ibidem*.

soviétique et plus encore la justification qu'elle en offre. Dans son autobiographie, elle associe significativement sa volonté de donner à voir la vérité de la guerre et sa crainte de voir cette requête rejetée à cause de l'écrivain français :

Nosotros sabíamos que había en Stalin una cierta reserva en dejar ir a los escritores soviéticos a un congreso donde iba a ir, también, André Gide [...] había escrito un libro [...] que no había gustado nada en los medios oficiales¹⁹⁶⁵.

Le silence de juillet 1937 s'inscrivait dans ce sens dans la continuité de cette stratégie de contournement et de contentement. Nous faut-il pour autant voir en María Teresa León un agent stalinien ? Et plus globalement encore, affirmer avec Robert Thornberry que le Congrès constitua un « petit rouage dans le vaste monde des machinations staliniennes¹⁹⁶⁶ » ? De l'omission à la désinformation, il n'y a certes qu'un pas que nous nous garderons ici de franchir. La vision d'un Congrès de Valence comme manipulation stalinienne s'avère, au vu de la participation des intellectuelles, aussi abusive que réductrice.

Le silence de María Teresa León exprime selon nous une grande lucidité quant à la fragilité du front intellectuel alors réuni et aux prises avec une géopolitique européenne changeante. Loin de se contenter de propager l'information de la condamnation d'André Gide par le PCUS, elle articule son intervention autour de l'urgence à s'unir face au fascisme et se réaffirme, de même que les étrangères, dans son engagement. Dans ce sens, le silence d'Agnia Barto est plus significatif encore tant il la distingue – voire la dissocie – de ses compagnons de délégation. C'est d'eux, soulignons-le, qu'avait émané la demande d'expulsion d'André Gide de l'AIEDC et leur virulence vis-à-vis de l'écrivain éclata à deux reprises à la tribune. Toutefois, tout comme cette requête demeura infructueuse, les interventions de Mikhaïl Koltsov et Alexis Tolstoï furent de loin minoritaires et même éclipsées par celle du troisième et dernier délégué à avoir évoqué *Retouches à mon « Retour d'URSS »*, José Bergamín. Tout en affichant sa désapprobation, celui-ci invita les autres congressistes à signifier, par le silence, leur indignation et leur rejet de l'œuvre :

¹⁹⁶⁵ LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 180.

¹⁹⁶⁶ « [...] small cog in the vast wheel of Stalinist machinations » : cité dans KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 855.

Yo os pido vuestra solidaridad con vuestro silencio para dejar que esta voz mía, precisamente por ser tan débil, vaya a unirse al silencio mismo de la sangre mártir de nuestro pueblo en Madrid para llevar a la conciencia del autor de ese libro esta repulsa y este reproche nuestro¹⁹⁶⁷.

Cette consigne explicite apporte un éclairage complémentaire sur l'attitude des intellectuelles à l'égard du cas Gide. En s'y pliant, Espagnoles et étrangères proclamaient la volonté généralisée d'un discours consensuel, rassembleur et oublieux de toute dissension interne. Elles espéraient en cela contribuer à renforcer le sens et la portée d'un Congrès de Valence qui, parce qu'il constituait la réponse officielle et collective de l'*intelligentsia* antifasciste aux impératifs du moment, n'accueillit par ailleurs aucun écrivain de la mouvance anarchiste, de la gauche antistalinienne ou proche du surréalisme.

La non-intervention des intellectuelles dans l'affaire Gide ne peut par conséquent être envisagée comme le signe d'une mainmise stalinienne sur le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Comme le souligne Natalia Kharitonova, celle-ci se limita à la phase préparatoire de la manifestation. Elle échappa, au fur et à mesure de son déroulement, à toute subordination et contrôle dans ce sens. Toute la responsabilité de cet échec retomba finalement sur Mikhaïl Koltsov. Envoyé spécial en Espagne pour la Pravda, il fut rappelé à Moscou en 1937, accusé de trahison, de crimes contre-révolutionnaires et de conspiration avec l'Allemagne et le Japon et exécuté le 2 février 1940¹⁹⁶⁸. A notre connaissance, les intellectuelles déléguées membres du PC n'émirent, elles, aucun regret à n'avoir pas pris position pour ou contre André Gide lors du Congrès. Cette persistance s'avère quelque peu déroutante dans le cas d'Anna Seghers et de María Zambrano qui défendirent par la suite publiquement la liberté de l'écrivain, l'indépendance créatrice et la résistance à tout dogme esthétique. Leur silence de juillet 1937 n'en est donc que plus éloquent quant à la portée du Congrès dans un contexte marqué par l'impératif d'unité et l'aide isolée de l'URSS à la République.

Officiellement axé sur la défense de la culture, il constitua en définitive une occasion unique d'éprouver, en la soumettant à la réflexion collective et à l'expérience directe de la guerre, la validité de l'engagement intellectuel antifasciste¹⁹⁶⁹. Nous ne pouvons par conséquent nous étonner de constater que l'unique intellectuelle de notre étude à s'être

¹⁹⁶⁷ AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 152.

¹⁹⁶⁸ MARTÍNEZ DE PISÓN, Ignacio, *L'Encre et le Sang : Histoire d'une Trahison*, Genève, Éditions Marcus Haller, 2009, p.204.

¹⁹⁶⁹ LE BIGOT, Claude, *L'encre et la poudre. La poésie espagnole sous la II République (1931-1939)*, Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 1997, p. 47.

directement prononcée dans l'affaire André Gide est Clara Malraux. Soit l'une des seules étrangères à ne pas avoir pris part au Congrès et plus radicalement encore, la seule à le revendiquer. Dans *La fin et le commencement*, elle établit de façon catégorique que sa participation à un Congrès en Espagne est « sortie tout armée d'un cerveau qui avait goût et peut-être avantage à brouiller dates et événements¹⁹⁷⁰ ». Il ne s'agit pas pour nous de démêler le règlement de comptes auquel l'intellectuelle se livre dans ces lignes. Sa volonté de dissocier la polémique du contexte précis dans lequel elle s'était inscrite ne peut en revanche que nous interpeller, de même que sa position. A contre courant des congressistes de 1937, elle prend parti pour Gide et affirme même l'avoir devancé dans sa prise de conscience d'une réalité soviétique qui, dit-elle, l'avait à l'époque laissée « pas absolument déçue, mais [s]e posant beaucoup [...] de questions¹⁹⁷¹ ». Cette primauté revendiquée explique l'absence de toute allusion au Congrès. C'est de lui et du phénomène de fédération intellectuelle qui s'y incarne dont Clara Malraux veut se dissocier et non pas de la cause à laquelle elle avait, à l'été 1936, prêté son concours. Plus encore, elle justifie son silence d'alors par une volonté de ne pas porter « atteinte à ce peuple qui se battait de l'autre côté de la frontière, pour lui et pour nous¹⁹⁷² ». Elle érige la solidarité avec les masses populaires en moteur unique de toute l'action menée en Espagne, niant par la même la solidarité interne à la communauté intellectuelle antifasciste internationale. De la première, nous savons qu'elle fut en réalité médiatisée et restreinte. La seconde exista, elle, bel et bien mais n'en demeura pas moins faillible, y compris dans son incarnation paroxystique : le Congrès de Valence. Nous en avons eu une première preuve avec l'affaire Gide. Il nous faut maintenant voir si elle fut également mise à mal par l'attitude des délégués à l'égard des intellectuelles espagnoles et étrangères présentes dans leurs rangs.

9.2.3.2 - Le Congrès de Valence comme espace de perpétuation des normes et des relations de genre ?

Le peu de cas fait, dans les études existantes, de la participation féminine au Congrès de Valence constitue en lui-même une remise en cause de la solidarité interne à la communauté intellectuelle antifasciste.

Elle résulte selon nous de deux facteurs indissociables : d'une part, la faible proportion

¹⁹⁷⁰ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 111.

¹⁹⁷¹ *Idem*, p. 154.

¹⁹⁷² *Ibidem*.

de femmes parmi les délégués et d'autre part, la réserve à leur égard d'homologues masculins pour beaucoup plus prestigieux et plus médiatiques. Il serait aisé d'imputer cette attitude à la seule atmosphère d'un Congrès singulier car tenu dans un contexte exceptionnel de lutte armée. Néanmoins, cela reviendrait à renoncer à un pan central de notre analyse : la signification de cet événement en termes de relations de genre. Loin de se réduire à des incompréhensions ou à des divergences culturelles, les dissensions alors apparues entre représentants des deux sexes se manifestèrent tant à l'échelle d'une délégation qu'entre des congressistes d'origines distinctes. Le critère de la nationalité n'est donc pas pertinent ici, lui qui, par ailleurs, était alors plus que jamais censé se dissoudre dans une conception commune de la culture et du rôle de l'intellectuel dans la défense active de cette dernière. Soit dans cette « affinité d'esprit¹⁹⁷³ » qui, selon Sylvia Townsend Warner, unissait en juillet 1937 tous les congressistes.

9.2.3.2.1 - Sylvia Townsend Warner et Stephen Spender

Cette formule radicale, discutable au vu du cas Gide, déconcerte d'autant plus que son auteure fut elle aussi mêlée à une affaire qui l'opposa à son compagnon de délégation : le romancier, essayiste et poète, Stephen Spender (1909-1995). Loin du retentissement international de la précédente, cette polémique est parvenue jusqu'à nous à travers les écrits personnels de ses deux protagonistes, la première s'en étant fait l'écho dans des lettres immédiatement postérieures à son retour d'Espagne et le second ayant, lui, attendu quinze ans pour s'en expliquer dans son autobiographie, *World Within World* (1951).

Tous deux posent le séjour en Espagne de juillet 1937 comme le catalyseur d'une antipathie aux bases éminemment politiques. Sylvia Townsend Warner était alors non seulement une communiste convaincue depuis plus de deux ans mais également une défenseuse acharnée du peuple espagnol dont elle ne cessait de vanter la sympathie, le naturel et l'intelligence¹⁹⁷⁴. Ces deux caractéristiques, associées à son tempérament passionné, la désignaient comme l'un des membres les plus radicaux de la délégation britannique. Elle ne manqua d'ailleurs pas, par la suite, de la qualifier de « pitoyablement déprimante et

¹⁹⁷³ « the affinity of mind » : citée dans PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 156.

¹⁹⁷⁴ TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 41-42.

banale¹⁹⁷⁵ ». Stephen Spender avait, lui, adhéré au PC en 1936. Son engagement n'avait toutefois duré que quelques semaines, jusqu'à ce qu'il se détourne du communisme au profit d'un individualisme libéral. Ce revirement avait occasionné d'intenses négociations au sein du Parti au cours desquelles Sylvia Townsend Warner s'était clairement prononcée en faveur de l'expulsion du jeune écrivain de 28 ans. La cohabitation des deux au sein de la délégation anglaise portait donc le poids d'un passif qui précipita, selon nous, la détérioration de leurs relations et accentua une animosité réciproque. Leurs attaques et critiques mutuelles présentent toutefois une différence de taille qui nous permet d'affirmer ici que si l'irritation de Sylvia Townsend Warner reposait exclusivement sur ce différend politique, celle de Stephen Spender était, elle, plus complexe et révélatrice de considérations genrées.

Dans une lettre à son ami Steven Clark, du 6 septembre 1937, l'intellectuelle critique explicitement son co-délégué auquel elle reproche son individualisme, sa suffisance et sa versatilité. La présence de celui qu'elle qualifie d'« idéaliste énervant¹⁹⁷⁶ » y est posée comme le seul bémol au Congrès. Dans son autobiographie, Stephen Spender se montre en revanche plus évasif dans la désignation de sa cible et plus virulent dans ce que nous qualifierons avec Wendy Mulford d'« attaque personnelle au vitriol¹⁹⁷⁷ ». Sylvia Townsend Warner n'est jamais clairement nommée. L'identification de la « dame écrivain communiste [à l'] amie [...] poétesse¹⁹⁷⁸ » se résout cependant rapidement, facilitée par une description caricaturale et méprisante que nous reproduisons ici dans son intégralité :

Il y avait aussi une dame écrivain communiste et son amie, une poétesse. La première ressemblait à une femme de vicaire, tant par sa mine que par ses manières, qui eût reçu pour un thé sur la pelouse de son presbytère aux dimensions de la république espagnole tout entière. Sa bouche souriante extensible, son regard discrètement supérieur sous son chapeau à large bord dispensaient une indulgence miséricordieuse. Elle insistait – assez cruellement, à mon sens – pour gratifier chacun d'un « camarade » et ses phrases à mon adresse commençaient ordinairement ainsi : « Ne serait-il pas moins égoïste, camarade... », exorde qu'elle faisait suivre de quelque suggestion hautement agréable pour elle¹⁹⁷⁹.

Égocentrisme, austérité et manipulation se mêlent dans cette vision satirique et basse. Stephen Spender éreinte la voix et les manières de la romancière mais renonce à mentionner

¹⁹⁷⁵ « a **depressingly puny and undistinguished** British delegation » : citée dans PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 155. Le surlignage est de nous.

¹⁹⁷⁶ « an irritating idealist » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters...*, *op. cit.*, p. 49.

¹⁹⁷⁷ « a vitriolic personal attack » : MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 99.

¹⁹⁷⁸ SPENDER, Stephen, *op. cit.*, p. 335.

¹⁹⁷⁹ *Ibidem*.

clairement ses griefs à son égard, à savoir une foi apparemment aveugle dans le Parti, une absence de regard critique et, plus fondamentalement, une attitude transgressive confinant, dans l'image qu'il en donne, à la perversion. Sous la plume de Spender, Sylvia Townsend Warner n'est pas définie par sa soumission béate au communisme stalinien mais par son orientation sexuelle. Ainsi, elle ne se sépare jamais de son amie « chérie¹⁹⁸⁰ », se réjouit auprès d'elle de n'avoir « pas entendu parler ni vu un seul acte de violence du côté républicain¹⁹⁸¹ » et en reçoit louanges et réconfort. Quand il évoque, au terme de son récit, le repos des congressistes sur l'embarcadère de Port-Bou, Stephen Spender prête même aux deux femmes une conversation dont Wendy Mulford affirme catégoriquement qu'elle est aussi « fictive » que révélatrice de « l'exclusivité de la pensée, 'réaliste' du monde masculin dans lequel ont lieu les combats politiques [et auquel] les femmes n'appartiennent tout simplement pas¹⁹⁸² ».

Dans le cas de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, cette misogynie était radicalisée par leur anticonformisme au sein d'un PC conservateur dans sa vision du rôle des femmes et surtout par leur homosexualité assumée. Dans ce sens, la présence de Stephen Spender parmi les voix homophobes s'étant élevées contre les deux Anglaises n'en est que plus surprenante. La bisexualité de l'écrivain avait fait et continue de faire l'objet de bien des débats et il avait dans ce sens l'espoir, en se rendant en Espagne, de libérer son ancien amant, T R Hyndman, de l'engagement pris auprès des Brigades Internationales. Elle en éclaire également avec plus d'intensité la force des préjugés de genre au sein de la société anglaise des années 1930 et le tabou que constituait alors l'homosexualité féminine. Le fait que Spender persiste, plus de 15 ans après ce qu'il qualifie de « cirque d'intellectuels traités en princes ou en ministres¹⁹⁸³ », à user de cet argument pour attaquer et tourner en ridicule sa compagne de délégation le montre clairement d'autant qu'il avait été contraint, peu après le Congrès et eu égard aux impératifs de la cause, de taire son animosité envers elle. Reconnaissant du même coup la valeur littéraire et l'appartenance de Sylvia Townsend Warner au front intellectuel antifasciste mondial, il avait alors inclus quelques-unes de ses compositions dans *Poems for Spain*, l'anthologie qu'il co-édita en 1939 avec John Lehmann.

Cette légitimation pose à notre sens la renommée littéraire comme un critère décisif dans la vision des intellectuelles déléguées par leurs homologues masculins. Si nous

¹⁹⁸⁰ *Idem*, p. 337.

¹⁹⁸¹ *Ibidem*.

¹⁹⁸² « [...]fictitious [...] the exclusivity of the thought, 'realistic' male world in which political struggles take place [...] women simply don't belong there »: MULFORD, Wendy, *op. cit.*, p. 99.

¹⁹⁸³ SPENDER, Stephen, *op. cit.*, p. 331.

poursuivons notre analyse de *World Within World*, nous nous apercevons que le sexisme de Stephen Spender s'exprime de façon plus basique à l'encontre d'Elena Garro. Il ne se donne même pas la peine, dans son cas, de recourir à la métaphore ou à la satire. Au sujet du chant entonné à l'intention des congressistes par les enfants de Minglanilla, il se contente d'expliquer qu'il provoqua chez la « splendide [...] Señora Paz » des « sanglots hystériques¹⁹⁸⁴ ». Tout le souvenir laissé par la jeune Mexicaine se réduit ici à son physique et encore le compliment est-il annulé par l'allusion à l'hystérie, pathologie fortement et étymologiquement associée à la féminité. La réaction d'Elena Garro est, aux yeux de Spender, le reflet de son infériorité intellectuelle et, plus globalement, la preuve de l'incompatibilité de déléguées toutes en affectation et sensiblerie avec les circonstances historiques d'alors.

Cette vision méprisante des femmes s'oppose à celle de Corpus Barga dans son bilan du Congrès d'août 1937. Il érige lui aussi l'épisode de Minglanilla en symbole et l'aborde à travers le prisme d'une des congressistes. Toutefois, loin du regard moqueur de Spender, son récit de la rencontre entre une paysanne castillane analphabète et une intellectuelle anglaise est placé sous le signe de l'émotion et de la communion. Lorsqu'il les dépeint, enlacées « sous le soleil implacable du destin¹⁹⁸⁵ », Corpus Barga n'est nullement ironique et se sert au contraire de la différence de statut entre les deux femmes pour transcender la portée de leur étreinte. Dans un cas comme dans l'autre, l'attitude des déléguées fait l'objet d'un traitement hyperbolique et par là même révélateur du caractère encore exceptionnel de leur participation au Congrès. La vision qu'en donnent Stephen Spender et Corpus Barga ne nous renseigne pas uniquement sur les divergences de perception internes au front intellectuel réuni en Espagne. Elle vaut également comme révélateur du poids des normes et des représentations de genre au qui y existaient encore.

9.2.3.2.2 - Agnia Barto et la délégation soviétique

Cette persistance de préjugés historiques envers les femmes trouve une illustration supplémentaire dans le cas d'Agnia Barto.

Sa sélection en tant que représentante de l'URSS au Congrès fut, comme nous le soulignons, tardive, de même que son transfert en Espagne. Elle fit partie de la seconde

¹⁹⁸⁴ *Idem*, p. 332.

¹⁹⁸⁵ « bajo el sol implacable del destino » : BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 201.

expédition évoquée par Vladimir Stavski dans un rapport au Comité Central du PCUS du 10 juin 1937 et dont le départ, en train, devait avoir lieu avant le 25 juin. Elle n'était donc qu'un membre secondaire de la délégation à la différence d'autres membres tels Vishnevsky, Ehrenbourg ou encore Stavski, qui furent chargés par les dirigeants soviétiques de contrôler, depuis Paris, toutes les questions ayant trait à l'organisation du Congrès. Cette disparité et cette absence de responsabilités ne contrarièrent en rien Agnia Barto toute à l'excitation de quitter pour la première fois l'URSS. Cette méconnaissance de l'étranger, déterminante dans sa perception de l'Espagne républicaine et du Congrès, demeurerait toutefois insignifiante en comparaison de tous les éléments qui font qu'aujourd'hui encore, la participation d'Agnia Barto demeure étonnante, voire injustifiée¹⁹⁸⁶.

A la différence de bon nombre de ses compagnons de délégation, elle n'était alors que très peu politisée et ne pouvait être considérée comme un agent du régime soviétique. Sa présence en Espagne n'avait été motivée par aucun engagement personnel notoire en faveur de la République espagnole : elle avait, comme celle de tous les délégués, été décidée dans les plus hautes sphères décisionnelles de l'État. Le motif de cette désignation est par conséquent selon nous à chercher dans le seul domaine auquel Agnia Barto était alors indiscutablement associée : l'enfance. Elle n'avait alors investi que la littérature pour enfants, genre mineur qui explique pourquoi, contrairement à bon nombre de ses compagnons de délégation, elle n'était alors absolument pas connue en Europe. Les impératifs de la guerre et l'évacuation systématisée des enfants républicains vers l'URSS depuis la première expédition du 21 mars conféraient néanmoins une portée toute singulière à ce lien privilégié à l'enfance et aux petits Soviétiques. Le 13 juin, soit près d'un mois avant l'intervention d'Agnia Barto à la tribune, avait eu lieu, depuis le port de Bilbao, la plus importante des quatre évacuations d'enfants espagnols vers l'URSS¹⁹⁸⁷. La présence de l'intellectuelle en Espagne confirme par conséquent l'influence des relations diplomatiques européennes sur le Congrès de Valence qui se déroula, en ce qui concerne plus spécifiquement l'URSS, à un moment charnière. Outre le début, à l'échelle interne, des grandes purges staliniennes, le pays voyait alors se profiler de nouveaux intérêts géopolitiques. Ceux-ci l'amènèrent bientôt à se détourner du cas espagnol pour venir en aide aux forces chinoises aux prises avec l'Armée impériale japonaise. La parfaite conscience de ces enjeux par des écrivains officiellement chargés de représenter l'URSS en Espagne républicaine n'évita pas une certaine hiérarchisation au sein de la

¹⁹⁸⁶ Nous nous appuyons, pour cette analyse, sur une conversation avec Natalia Kharitonova en avril 2010.

¹⁹⁸⁷ GARRIDO, Magdalena, « Los Niños en la guerra civil española en la propaganda de los Amigos de la Unión Soviética » dans AA.VV, *Congreso de la Guerra Civil Española 1936-1939*, [s.l.], Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2006, [s.p].

délégation. Elle se traduit par la marginalisation d'Agnia Barto, jugée peu conforme au profil type du délégué soviétique. En dépit de la variété des témoignages en lien avec le Congrès, les seules informations dont nous disposons aujourd'hui quant à son expérience espagnole sont celles contenues dans les articles et les compositions poétiques qu'elle publia à son retour à l'intention des petits soviétiques. Comme pour infirmer cette relégation au second plan, elle y soutient à maintes reprises qu'elle et ses compagnons de délégation firent l'objet d'une attention particulière de la part des républicains « parce qu'[ils venaient] de l'URSS, du pays qui les soutient¹⁹⁸⁸ ».

Les écrivains soviétiques bénéficièrent, pendant le Congrès, d'une position confortable, l'URSS étant alors le seul pays à fournir une aide effective à l'Espagne républicaine. Ce statut spécifique eut-il un impact sur le traitement et l'attitude des délégués soviétiques ? Rien ne nous permet, au vu du témoignage d'Agnia Barto et de la non satisfaction de leur requête concernant André Gide, de l'affirmer. Les remarques d'un certain nombre de congressistes à leur rencontre penchent en revanche dans ce sens et plus particulièrement celle aussi vive que paradoxale de Sylvia Townsend Warner. Outre la présence de Spender, seuls l'individualisme et la suffisance de la délégation soviétique avaient selon elle troublé l'ambiance du Congrès :

..... [...] l'exception était la délégation soviétique qui était invariablement plus propre et mieux équipée que le reste d'entre nous, et dont les membres restaient entre eux et ressemblaient ridiculement au traditionnel *Raj* britannique¹⁹⁸⁹.

La dénigrante comparaison finale avec l'empire britannique en Inde ne saurait selon nous être interprétée comme une critique de la mainmise communiste sur le Congrès. Elle n'en traduit pas moins le profond ressentiment de l'intellectuelle envers une délégation soviétique à ses yeux exigeante, prétentieuse et pas réellement favorisée par les autorités républicaines. En ne visant aucun membre en particulier, elle renforce l'idée d'un sous collectif replié sur lui-même et a, selon nous, davantage en tête les éminentes figures masculines qu'une Agnia Barto comme elle peu habituée à être traitée avec déférence.

¹⁹⁸⁸ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 23.

¹⁹⁸⁹ « [...] the exception was the Soviet delegation who were invariably cleaner and better equipped than the rest of us, kept themselves to themselves and were ludicrously like the traditional British Raj »: citée dans PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 156.

9.2.3.2.3 - Quelques signes de reconnaissance

L'une et l'autre s'efforcent dans ce sens de montrer que les égards de la République furent dispensés indistinctement entre les délégués, hommes et femmes. Si Sylvia Townsend Warner rend compte du caractère inaccoutumé d'un tel traitement pour les écrivains des démocraties bourgeoises européennes, Agnia Barto témoigne, elle, d'une réalité plus précieuse encore pour notre propos : le peu de considération dont les intellectuelles avaient souvent fait l'objet au sein de leurs communautés respectives. Toutes celles conviées à participer au Congrès trouvèrent dans ce sens dans celui-ci une source de réconfort et de légitimation personnelle inédite, indépendamment de leur degré de notoriété et en dépit de la réticence que leur opposèrent certains de leurs homologues.

Cette interprétation commune ne relevait pas uniquement de l'arbitraire mais fut encouragée par une série d'éléments factuels. Rapidement confirmés par des témoignages d'amitié, d'intérêt et même d'admiration pour certaines déléguées, ceux-ci vont nous permettre de nuancer cette image d'un Congrès de Valence comme espace de perpétuation des normes et relations de genre traditionnelles.

Nous savons notamment que l'expérience espagnole de juillet 1937 marqua le début de l'amitié entre Anna Seghers et Max Aub. Leurs trajectoires se croisèrent de nouveau quelques années plus tard lorsque Aub fut enfermé dans le camp d'internement de Rolland Garros aux côtés du professeur hongrois Lazlo Ravdany, l'époux d'Anna Seghers dont Arthur Koestler déclare qu'elle était considérée en 1937 comme « un écrivain de rang international [...] et une femme charmante¹⁹⁹⁰ ».

Pour les deux déléguées anglaises, le Congrès ne déboucha pas sur de véritables amitiés mais leur permit de se rapprocher de figures intellectuelles prestigieuses telles que Ilya Ehrenbourg, Ludwig Renn ou encore Pablo Neruda. Des trois, c'est le poète chilien qui leur fit la plus forte impression lorsque, remarquant la fatigue et la soif de Valentine Ackland, il lui offrit un citron. Sylvia Townsend Warner fut particulièrement émue par cette attention protectrice et garda longtemps le souvenir de la « fraternité dans le don et dans l'acceptation¹⁹⁹¹ ».

Plus radicalement enfin, le plein investissement de María Teresa León dans la préparation et la tenue du Congrès renvoie à notre sens à l'image que donne d'elle Juan Gil-

¹⁹⁹⁰ KOESTLER, Arthur, *Hiéroglyphes Exil 1933-1936* dans *Oeuvres autobiographiques*, Paris, Robert Laffont, 1994, p. 525.

¹⁹⁹¹ « [...] the fraternity in the giving and the accepting » : citée dans PINNEY, Susanna (éd), *op. cit.*, p. 155.

Albert dans *Memorabilia* : celle d'une maîtresse de maison exaltée et résolument optimiste. Il fait d'elle une description lucide et imagée qui, même si elle ne se limite pas au Congrès, vient selon nous préciser l'impression que son dynamisme et son aisance à manœuvrer dans un monde intellectuel plus que jamais mouvant produisirent sur les délégués de 1937 :

[los Alberti] eran, como si dijéramos, una potencia. Hablo en plural porque el espíritu de aquellas actividades residía en María Teresa León que no parecía responder con ella a una necesidad del momento tanto como a una tendencia vocacional: el mando y sus derivados.[...] En Madrid, llevaba las riendas de la Alianza de Intelectuales, como una buena ama de casa que se sabe no sólo en peligro sino rodeada de ingobernables y de criticones. Como la gata que ha de mostrar las uñas a través de una sonrisa, su papel no era ni envidiable ni cómodo¹⁹⁹².

L'ambition, la détermination et l'habileté se mêlent pour composer un portrait de femme bien éloigné de la célèbre formule de l'intellectuelle à laquelle nous avons déjà fait référence¹⁹⁹³. Ce portrait est bien plus conforme à son quadruple statut lors du Congrès : organisatrice, hôte, oratrice et animatrice. Cet investissement multiforme lui valut bien des reproches de la part de certaines déléguées comme nous le verrons et porta par conséquent une atteinte supplémentaire à la vision d'un Congrès de Valence comme manifestation paroxystique de la solidarité intellectuelle antifasciste. C'est du moins ce que nous allons à présent tenter de montrer en analysant le rassemblement de juillet 1937 à la seule lumière de la communauté qui nous occupe ici.

9.2.3.3 - Les intellectuelles européennes au prisme du Congrès de Valence

Envisager le Congrès de Valence à l'échelle des intellectuelles européennes implique d'adopter une double perspective. Il s'agit de prêter attention à celles qui y prirent part et à l'impression qu'elles se firent mutuellement mais également à celles qui n'y assistèrent pas et à leur vision de l'évènement.

¹⁹⁹² GIL-ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975, p. 216.

¹⁹⁹³ « yo soy la cola del cometa »: LEÓN, María Teresa, *op. cit.*, p. 222.

9.2.3.3.1 - Les intellectuelles présentes au Congrès

Dans le premier cas, comme nous l'avons souligné, María Teresa León, Margarita Nelken, María Zambrano, Anna Seghers, Valentine Ackland, Sylvia Townsend Warner et Agnia Barto ne se mentionnent que très rarement les unes les autres. Valentine Ackland souligne, pour l'officialiser, la légitimer et la pérenniser, la présence de sa compagne dans « Writers in Madrid¹⁹⁹⁴ », son premier article sur le Congrès publié le 21 juillet 1937. Agnia Barto est significativement omise de toutes les allusions à la controversée délégation soviétique. Anna Seghers, enfin, se concentre, pour sa part, sur la seconde communauté à laquelle elle appartenait : celle des écrivains allemands en exil. Tout comme elle l'avait fait au sujet du Congrès de 1935, elle souligne le sens spécifique de tels rassemblements pour les écrivains allemands en termes de résistance et de communion ponctuelle. Dans son journal, elle n'évoque qu'une fois le Congrès et encore le fait-elle en juin 1937, depuis Paris et à travers le prisme d'un mystérieux « B... » dont nous pensons qu'il s'agit de son compagnon de délégation, Willy Bredel :

Juin 1937

Nous retrouvons B... et sa femme. Ces rencontres sont peut-être la vie la plus intensément vécue, plus violente que toutes les étreintes, plus profonde que toutes les peines et joies de l'amour.

B... va en Espagne. Si le Congrès de Madrid se réalise, on le reverra peut-être¹⁹⁹⁵.

Il importe en définitive peu d'identifier l'écrivain en question. À travers lui, c'est de tous les intellectuels allemands exilés dont il est question et dont Anna Seghers affirme qu'ils se « retrouv[aient] toujours aux époques les plus agitées, [menés par leur nature] au centre même des événements¹⁹⁹⁶ ». Face au Congrès, elle se vit et se revendique donc plus comme l'une des leurs que comme une femme. Cette attitude peut paraître surprenante dans la mesure où elle avait pris ses distances vis-à-vis des canaux de la communauté allemande exilée pour se concentrer sur l'écriture et les siens et faciliter l'acculturation de ces derniers dans la France où ils s'étaient réfugiés en avril 1933.

¹⁹⁹⁴ ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

¹⁹⁹⁵ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 546. Nous nous fondons, pour identifier, l'écrivain évoqué sur les précisions qui font suite à cet extrait et notamment au fait que « B... » a passé « environ le quart de sa vie en prison, et peut-être la moitié en danger de mort ».

¹⁹⁹⁶ *Ibidem*.

Le Congrès n'eut toutefois pas pour effet de susciter et d'exalter ce sentiment d'appartenance et d'épanouissement dans le collectif chez toutes les déléguées.

Bien qu'elle ne fasse pas partie, du fait de son origine, de notre panel, nous ne pouvons ici passer sous silence le témoignage publié en 1940 par la Mexicaine Blanca Lydia Trejo, *Lo que vi en España. Episodios de la guerra*. Suite à une demande directement formulée au président Lázaro Cárdenas, la journaliste et écrivaine pour enfants avait été nommée à un poste diplomatique de basse catégorie en Espagne quelques mois avant le Congrès et espérait, à travers celui-ci, vivre plus intensément encore « la Révolution¹⁹⁹⁷ » en cours. Or, loin de la plénitude et de la solidarité escomptées, ce « simulacre de Congrès¹⁹⁹⁸ » ne lui inspira en réalité qu'amertume et véhémence. Sa critique ne porte nullement sur les séances de travail et les questions mises au débat mais sur l'ambiance générale de la manifestation et plus particulièrement sur l'attitude de certains délégués parmi lesquels elle distingue rapidement María Teresa León. Alors que dans le souvenir de l'ingénue et apolitique Elena Garro, celle-ci n'est associée qu'à la « splendide robe d'époque¹⁹⁹⁹ » qu'elle portait lors de la veillée organisée par les membres de la AIA, elle n'est, dans celui de Blanca Lydia Trejo, qu'autorité, arrogance et injure à la cause antifasciste. Relatant le départ des délégués pour une expédition dans les environs de Madrid, la Mexicaine précise que :

[l]a mujer del poeta Alberti, María Teresa León, con una altanería impropia de su cultura daba a los chóferes sus órdenes con gritos destemplados. Cuando por casualidad aparecía un Delegado, instantáneamente cambiaba su aspereza por la sonrisa más cordial del mundo²⁰⁰⁰.

La duplicité imputée à l'intellectuelle semble dissimuler une agressivité dédaigneuse envers les masses populaires et une flatterie excessive à l'égard des délégués étrangers. Seule Blanca Lydia Trejo semble ne pas en être dupe et affirme que cette clairvoyance lui valut bientôt de devenir la bête noire de María Teresa León. Lors de la visite à Guadalajara, cette dernière aurait notamment tenté par tous les moyens de l'empêcher de trouver une place dans les voitures mises à la disposition des diverses délégations ou même d'assister au repas organisé entre les écrivains et les soldats : « Le lieu de réunion pour le repas des écrivains fut

¹⁹⁹⁷ « la Revolución » : TREJO, Blanca Lydia, *Lo que vi en España. Episodios de la guerra*, México DF, Editorial POLIS, 1940, p. 17.

¹⁹⁹⁸ « simulacro de Congreso » : *Idem*, p. 49.

¹⁹⁹⁹ « un traje de época precioso » : GARRO, Elena, *op. cit.*, p. 106.

²⁰⁰⁰ TREJO, Blanca Lydia, *op. cit.*, p. 53.

la Caserne Générale [...] La femme d'Alberti donna l'ordre de ne pas me laisser entrer²⁰⁰¹ ». Cette dernière phrase apporte selon nous un éclairage supplémentaire sur le but poursuivi par la Mexicaine. En la désignant de la sorte moins d'un an après la défaite républicaine, elle attaque María Teresa León dans ce qu'elle a de plus vulnérable, lui récusé toute indépendance et toute légitimité personnelle. Il ne s'agit pas uniquement pour Blanca Lydia Trejo de désigner les responsables de l'échec d'un Congrès à son sens vidé de toute sa portée révolutionnaire. Elle aspire également, alors qu'elle ne cesse de souligner son isolement au sein de sa propre délégation, à rendre sa présence légitime en vilipendant celles qui, contrairement à elle, étaient parvenues, en 1937, à s'imposer comme intellectuelles et militantes politiques. L'identité des déléguées sur lesquelles elle se focalise est dans ce sens bien significative puisque, outre María Teresa León, elle s'en prend à la seconde déléguée espagnole communiste la plus engagée : Margarita Nelken. De façon inopinée, celle-ci fait irruption dans le récit de la visite à Guadalajara et fait l'objet d'une comparaison aussi rageuse que critique :

Estoy segura que a Margarita Nelken, nunca se le atragantó el bocado aquí en México, como a mí aquella vez en España. ¡Qué hubiera sido como ella, me hubiera puesto a aconsejar una política de encono y de conflictos artificiales²⁰⁰²!

Une nouvelle fois, l'entreprise de sape de la déléguée mexicaine conjugue passé et présent pour signifier la décadence de celle qui, elle l'admet, avait été une figure centrale de la guerre mais dont toute trace avait, en 1940, déjà été effacée en Espagne. Son insistance à dire la double défaite de ces deux « modernes²⁰⁰³ » républicaines particulièrement en vue transforme dans ce sens son témoignage en prise de position personnelle proche de la charge vengeresse contre le Congrès de Valence.

9.2.3.3.2 - Les intellectuelles absentes du Congrès

La portée du Congrès de Valence en termes de cohésion et d'unité internes est, par

²⁰⁰¹ « El lugar de reunión para la comida de los escritores fué el Cuartel General [...] La de Alberti ordenó que no se me dejara entrar »: *Idem*, p. 56.

²⁰⁰² *Ibidem*.

²⁰⁰³ Nous nous inspirons à nouveau ici de MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001.

ailleurs, remise en question par l'absence des Françaises et d'un nombre significatif d'Espagnoles de notre étude.

La faible politisation et plus fondamentalement, la non appartenance à la AIEDC des unes et des autres fournit une première piste d'explication à cet état de fait. Exception faite de Clara Malraux et d'Andrée Viollis, toutes avaient en commun de ne pas être liées au Parti Communiste. Toutefois, ce critère ne saurait suffire dans la mesure où, comme le rappelait Heinrich Mann lors d'une des sessions parisiennes du Congrès, la caractéristique commune des écrivains délégués n'était nullement d'ordre politique ou idéologique mais d'avoir « pour raison d'être les réalités de l'esprit²⁰⁰⁴ ». Plus encore, elles avaient à notre sens leur place dans les destinataires de la « Résolution finale » du Congrès, à savoir les « écrivains du monde entier, tous ceux qui croient profondément et dignement en leur mission humaine, en l'efficacité de l'expression écrite²⁰⁰⁵ ».

Comment interpréter dans ce cas leur totale absence d'implication dans le Congrès et les réticences que certaines manifestaient même, plusieurs décennies après les faits, à l'évoquer ?

De toutes les intellectuelles espagnoles non déléguées, Isabel Oyarzábal de Palencia est la seule à le mentionner dans son autobiographie. Cette volonté de laisser une trace d'un événement auquel elle n'avait pas pris part s'explique selon nous en partie par la date précoce de publication de l'œuvre (1940), par son caractère apologétique et par l'urgence à contrer les premiers effets du discours franquiste sur la guerre. Par ailleurs, elle demeure en cela fidèle à sa démarche mémorialiste et rend compte de ce jour de l'été 1937 où, de passage à Benicarló, elle rencontra plusieurs écrivains espagnols qui l'informèrent de l'arrivée imminente des délégués étrangers. Son application à reproduire les propos échangés et la précision de ses souvenirs traduisent toute l'importance que recouvrait à ses yeux le Congrès prévu la semaine suivante. Elle n'hésite d'ailleurs pas à le rapprocher, de ses activités diplomatiques :

..... 'Ne pourriez-vous pas rester pour [y assister] ?' me demandèrent-ils.
J'aurais aimé pouvoir mais j'avais reçu l'ordre d'aller essayer d'obtenir du
lait, du beurre et du bacon pour notre peuple²⁰⁰⁶.

²⁰⁰⁴ « [...] tienen por razón de ser las realidades del espíritu » : voir BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 199.

²⁰⁰⁵ « escritores de todo el mundo, [...] todos los que creen profunda y honradamente en su misión humana, en la eficacia de la expresión escrita » : « Texto integro de la Resolución final aprobada por el II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura » dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 338.

²⁰⁰⁶ « 'Could you not stay for it?' they asked me. I wished I could but I had been ordered away to try and get milk, butter and bacon for our people » : OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 362.

Elle perpétue par conséquent l'image d'un Congrès comme arme de guerre. Elle ne cache pas sa déception de ne pouvoir se soustraire à ses obligations et son envie à l'égard de délégués dont elle s'inspire pour affirmer : « Les écrivains qui savent préserver leur liberté sont les gens les plus libres sur terre²⁰⁰⁷ ». A ses yeux, le Congrès de Valence n'est donc pas simplement une pièce de l'arsenal propagandiste républicain mais bien la manifestation paroxystique de la liberté intellectuelle.

Elle s'oppose en cela à Carmen Conde qui, dans son autobiographie, omet complètement le Congrès mais n'en considère pas moins l'été 1937 comme une période de plénitude intellectuelle. Elle se souvient notamment de ses escapades de juin à travers une Andalousie de lumière et de paix, « joyeusement en marge [des] inquiétudes²⁰⁰⁸ » de la guerre, de sa lecture avide des poèmes d'Antonio Machado ou encore de son départ pour Valence. Celui-ci n'a cependant aucun lien avec un Congrès que l'intellectuelle semble déterminée, près d'un demi siècle après les faits, à balayer de sa mémoire. Elle se rapproche en cela d'Ernestina de Champourcin qui, outre n'évoquer le Congrès que lorsqu'elle y est contrainte, se montre sur le sujet aussi incisive que laconique. Dans son entretien de 1979, elle commence par prétendre n'avoir aucun souvenir de la date et du lieu du Congrès. Puis, face à l'insistance d'Elena Aub, elle semble s'agacer et clôt la discussion : « [...] moi, je n'ai rien eu à voir là-dedans, non ; à Valence et à Barcelone, nous avons bien assez à faire à faire la queue pour obtenir de la nourriture²⁰⁰⁹ ». Trois ans plus tard, elle est plus brusque encore, rétorquant à son interlocutrice qu'elle ne se trouvait alors pas à Valence et minimisant l'ampleur de la manifestation qu'elle réduit à « quelques écrivains²⁰¹⁰ ». Les contradictions entre les deux versions sont flagrantes et traduisent les réticences d'Ernestina de Champourcin à revenir sur cette période et sur tout élément ayant trait à son engagement en faveur de la République. L'allusion aux pénuries alimentaires et aux bouleversements occasionnés par la guerre renvoie implicitement à l'une des visions les plus critiques du Congrès comme étalage de luxe, de faste et d'extravagance en temps d'agonie²⁰¹¹.

Nous retrouvons donc, à l'échelle des intellectuelles espagnoles n'y ayant pas pris

²⁰⁰⁷ « Writers who know how to keep themselves free are the freest people on earth » : *Ibidem*.

²⁰⁰⁸ « al margen feliz de [las] inquietudes » : CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986, p. 136.

²⁰⁰⁹ « [...] yo no tuve nada que ver en aquello, no ; en Valencia y en Barcelona con hacer cola para conseguir comida ya teníamos bastante ». AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/3 entretien Ernestina de Champourcin – Elena Aub du 27/11/1979, p. 16.

²⁰¹⁰ « unos cuantos escritores » : CDMH, 39 FI, Entretien n°3 : Ernestina de Champourcin, p. 27.

²⁰¹¹ Voir KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 855-856.

part, le clivage persistant quant à la signification et la valorisation du Congrès de Valence. Cette vision bipolarisée souligne la délicatesse de cette question et, tout en confirmant l'importance, permet de mesurer l'étendue des espoirs que la réunion des écrivains avait suscitée.

L'attitude de Concha Méndez Cuesta et de Rosa Chacel face au Congrès va selon nous également dans ce sens. Leur absence d'Espagne au moment des faits ne fait certes aucun doute. Mais doit-elle pour autant être interprétée comme un signe de désolidarisation vis-à-vis de la communauté intellectuelle antifasciste internationale ? Au vu des témoignages de nombreux délégués, il semble que la première ait été maintenue à l'écart de l'évènement par Manuel Altolaguirre²⁰¹² qui avait alors renoncé à la faire revenir de l'étranger (France, Angleterre puis Belgique) où elle s'était réfugiée en mars précédent avec sa fille Paloma. Le silence total de l'intellectuelle sur le sujet dans son autobiographie ne permet pas d'en savoir plus mais peut sembler excessif quand on sait combien son compagnon s'y était, lui, investi en mettant notamment en scène au *Teatro Principal* de Valence *Mariana Pineda* de Federico García Lorca. La distance de Rosa Chacel vis-à-vis du Congrès trouve en revanche un début d'explication dans l'essai qu'elle publia au moment même de la tenue du Congrès dans *Hora de España*. La revue littéraire avait joué un rôle fondamental au cours des mois passés par l'intellectuelle à Valence. Dans cette ville marquée par les difficultés matérielles et la campagne armée par les cercles anarchistes contre des poètes et intellectuels de renom (Miguel Hernández, Juan Gil-Albert, Rafael Alberti, Juan José Domenchina, Concha Zardoya ou Rosa Chacel elle-même), la publication avait été pour elle le seul refuge, la seule grande source de « cohésion²⁰¹³ ». Toutefois, sa démarche individuelle de juillet traduit un certain désabusement et montre qu'elle voulait alors prendre ses distances vis-à-vis du « groupe²⁰¹⁴ » des rédacteurs d'*Hora de España* auquel appartenait également María Zambrano. A la différence de cette dernière, Rosa Chacel ne s'associa pas à la « Ponencia Colectiva » lue à la tribune le 10 juillet 1937 par Arturo Serrano Plaja, préférant alors symboliquement publier individuellement sa sixième et dernière collaboration avec la revue : « Carta a José Bergamín sobre anarquía y cristianismo ».

²⁰¹² Son absence est justifiée de la sorte dans plusieurs témoignages de délégués. Voir notamment SPENDER, Stephen, *op. cit.*, p. 337 et GARRO, Elena, *op. cit.*, p. 20.

²⁰¹³ « la gran cohesión » : CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, Vol. VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 336.

²⁰¹⁴ Il est intéressant de souligner que dans la liste des écrivains assistant au Congrès, ce groupe composé de « Emilio Prados, Arturo Serrano Plaja, Juan Gil-Albert, Miguel Hernández, Lorenzo Varela, Antonio Sánchez-Barbudo, María Zambrano, José Herrera Petere, Antonio Aparicio, Eduardo Vicente, Ramón Gaya, Juan Paredes, Ruanova, Pérez Infante, etc » est séparé de la délégation espagnole. Voir AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 225.

Envisagé comme une réponse publique à l'article « Anarquía y personalismo » publié en avril précédent par Bergamín dans la revue française *Esprit*, l'essai ne comporte aucune allusion au Congrès mais reflète un état d'esprit peu compatible avec une telle entreprise communautaire. Rosa Chacel y manifeste un désir évident de s'extraire de toute activité d'ordre politique et justifie comme suit son départ de Valence pour Paris, en mars 1937 : « [...] je choisis de m'éloigner de tout, de faire abstraction de mes ambitions [...] et de venir à Paris pour travailler dans un, bien qu'externe, calme²⁰¹⁵ ». Sa nouvelle orientation et ses nouvelles priorités ne sont à notre sens pas sans rapport avec son désinvestissement total du rassemblement international de juillet et du silence auquel elle s'en tint par la suite en la matière. Celui-ci ne tendait pas sciemment à annuler le Congrès. Il équivaut cependant sans conteste à en souligner les limites en termes de solidarité interne et internationale.

Le cas spécifique des intellectuelles européennes apporte par conséquent un éclairage nouveau sur le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture. Qu'elles aient contribué à son organisation, y aient activement pris part ou ne s'y soient au contraire pas associées, toutes disent l'importance, un an après le soulèvement militaire, de cette réunion internationale mais en soulignent également, plus ou moins volontairement, les limites. Loin de la pénétration dans la réalité de la guerre promise et des espoirs investis dans cette manifestation paroxystique de la solidarité intellectuelle antifasciste, le discours et l'expérience des unes et des autres viennent en définitive remettre en question la conception de l'écrivain antifasciste que nous rappellerons et affinerons ici avec Corpus Barga : « [un] écrivain [...] ayant pour raison d'être les réalités de l'esprit destinées à transformer le monde réel²⁰¹⁶ ». Ce complément rend compte de la dimension concrète et effective à laquelle espéraient aboutir les organisateurs et délégués du Congrès de Valence. Les journées espagnoles avaient certes pour objectif d'associer à la résistance républicaine les figures littéraires et intellectuelles les plus prestigieuses. Mais elles visaient, plus fondamentalement, à infléchir la politique de non-intervention observée par les démocraties européennes et à sensibiliser plus encore une opinion internationale mise au fait de la réalité de la guerre par des délégués devenus, une fois de retour dans leurs pays respectifs, les hérauts de la lutte en cours. L'ampleur de la tâche était donc immense, les circonstances peu propices à sa

²⁰¹⁵ « [...] opté por alejarme de todo, prescindir de mis ambiciones [...] y venirme a París a trabajar en una, aunque externa, tranquilidad »: CHACEL, Rosa, « Carta a José Bergamín sobre anarquía y cristianismo », *Hora de España*, 07/1937, p. 380.

²⁰¹⁶ « [un] escritor[...] que tiene[...] por razón de ser las realidades del espíritu destinadas a transformar el mundo real » : BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 200.

réalisation et un certain nombre des intellectuels engagés dans l'aventure espagnole, à notre sens, tout à fait conscients de cet état de fait. Cette lucidité est selon nous à l'origine de la décision prise par Andrée Viollis de se consacrer, après avoir pris part à la genèse du projet, à la couverture médiatique du conflit. Elle est également, *a posteriori*, à l'origine de ce constat emprunté à Edgar Quinet et appliqué à la guerre d'Espagne par Clara Malraux dans *La fin et le commencement*: « Malheureux les peuples dont les révolutions sont menées par des hommes de plume!²⁰¹⁷ ».

9.3 - Les interventions des intellectuelles européennes déléguées au Congrès de Valence

La participation des intellectuelles européennes au II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture ne se limita pas à leur présence, en territoire républicain, un an après le soulèvement militaire de juillet 1936. Elle prit également la forme, pour la quasi-totalité d'entre elles, d'une prise de parole à la tribune. Le contenu de leurs interventions fut cependant souvent supplanté, dans les rares études leur ayant jusqu'à présent été consacrées, par leurs activités et leurs relations avec leurs compagnons de délégations.

C'est là une lacune qu'il nous importe de combler en montrant que l'analyse de leurs interventions apporte un éclairage nouveau sur leur expérience du Congrès de Valence et plus globalement encore, sur la signification et la portée de celui-ci.

9.3.1 - Les sessions de travail du Congrès: quelques remarques préliminaires

Si le caractère circonstanciel et symbolique du Congrès ne fait aucun doute, il en va autrement de sa portée esthétique et littéraire.

La catégorie intellectuelle des écrivains qu'il réunit le désignait comme un front réflexif parallèle à celui des armes opposées au fascisme. La grande variété et l'abstraction des thèmes soumis au débat révèlent un programme ambitieux: « l'activité de l'Association », « le rôle de l'écrivain dans la société », « Dignité de la pensée », « L'individu », « Humanisme », « Nation et Culture », « Les problèmes de la culture espagnole », « Héritage culturel », « La création littéraire », « Renforcement des liens

²⁰¹⁷ MALRAUX, Clara, *op. cit.*, p. 32.

culturels », « Aide aux écrivains républicains »²⁰¹⁸. Dans l'esprit de ses organisateurs, il devait s'inscrire dans la continuité des discussions engagées en 1935 à Paris en s'articulant autour de l'opposition dialectique entre barbarie fasciste et développement culturel. C'était toutefois sans compter sur sa tenue au cœur de la première opposition armée au fascisme européen, soit des circonstances bien peu compatibles avec une réflexion collective portant sur des problèmes culturels de fond.

Les déclarations des délégués espagnols et étrangers s'avèrent, en dépit de leurs divergences d'opinion sur les journées espagnoles, unanimes à souligner les limites du Congrès en la matière. Les délégués auxquels l'expérience espagnole avait laissé un goût amer, tel Stephen Spender par exemple, ne voient qu'un seul objectif au Congrès, celui « de discuter l'attitude des intellectuels du monde face à la guerre d'Espagne »²⁰¹⁹. Les autres, souvent bien malgré eux, ne purent éviter de laisser transparaître ces manquements. L'Américain Malcom Cowley notamment explique que le fait de se trouver en Espagne rendait impossible le traitement de thèmes littéraires tels que le réalisme ou la figure du héros dans la littérature contemporaine mais ajoute qu'il aurait espéré y assister à « un échange d'idées, d'observations et de théories »²⁰²⁰. Dans un compte rendu publié en septembre 1937, le délégué britannique Edgell Rickword assimile son séjour de l'été 1937 à une révélation avant de préciser qu'elle relevait davantage du sensoriel et du vécu que de l'« éloquence »²⁰²¹ des intervenants. L'Espagnol Corpus Barga distille, lui, dans son bilan une critique involontaire à l'égard d'un Congrès inférieur à d'autres réunions « plus brillantes, plus littéraires dans leurs conférences, ou de plus grand intérêt, plus intellectuelles dans leurs débats »²⁰²². Des intellectuelles de notre étude enfin, María Zambrano subordonne elle aussi les discours prononcés à la simple présence des délégués en territoire républicain avant de se raviser en précisant que quelques-unes des interventions étaient « de grand intérêt »²⁰²³. Tous ces témoignages s'accordent dans ce sens à dire la bien relative qualité des sessions de travail et la dérive systématique, depuis l'analyse collective, vers l'affirmation de considérations générales sur la guerre, le fascisme et le rôle de l'intellectuel. Soit, comme

²⁰¹⁸ « La actividad de la Asociación », « El papel del escritor en la sociedad », « Dignidad del pensamiento », « El individuo », « Humanismo », « Nación y Cultura », « Los problemas de la cultura española », « Herencia cultural », « La creación literaria », « Refuerzo de los lazos culturales », « Ayuda a los escritores republicanos » : voir AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*, Vol 2..., *op. cit.*, p. 219.

²⁰¹⁹ SPENDER, Stephen, *op. cit.*, p. 330.

²⁰²⁰ « un intercambio de ideas, de observaciones y de teorías » : *Idem*, p. 298.

²⁰²¹ « oratory » : RICKWORD, Edgell, « Writers in Congress », *Left Review*, 09/1937, p. 446.

²⁰²² « más brillantes, más literarias en sus disertaciones, o de mayor interés, más intelectuales en sus debates » : BARGA, Corpus, « El II Congreso Internacional de Escritores », *Hora de España*, 08/1937, p. 197.

²⁰²³ ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 150.

l'affirme José Luis Abellán, « la signification politique du Congrès a supplanté ses motivations littéraires²⁰²⁴ ».

Cet ascendant pris par le contexte sur la réflexion se traduit dans les interventions des déléguées étrangères par l'importance qu'elles accordent à leurs impressions et à leur ressenti face à une expérience inhabituelle et émotionnellement exaltante. Dans le discours qu'elle prononça le 4 juillet à Valence Anna Seghers évoque par exemple « les soldats devant Madrid²⁰²⁵ ». Quelques jours plus tard à Madrid, Agnia Barto mentionne pour sa part une conversation tenue peu auparavant au sujet des chansons inventées par les enfants républicains « pleines de haine envers le fascisme et de foi ardente en la victoire²⁰²⁶ ». Ce réinvestissement à la tribune des épisodes les plus récents ne saurait cependant être interprété comme un signe de désinvolture ou de légèreté à l'égard du rôle qu'il leur incombait de tenir en juillet 1937. Comme le souligne Sylvia Townsend Warner, toutes étaient arrivées en Espagne en sachant que le Congrès allait requérir d'elles concentration et efforts, qu'il n'aurait rien à voir avec des « vacances²⁰²⁷ » ou avec une simple « excursion²⁰²⁸ ». L'immédiateté des anecdotes relatées tend en revanche à prouver que l'essentiel ne résidait pas à leurs yeux dans les diverses sessions de travail et dans des discours que certaines rédigèrent très tardivement. Dans son article aux jeunes lecteurs de *Pionerskaia Pravda*, Agnia Barto précise de façon fugace et éloquente : « Je devais me préparer pour le Congrès [...] J'étais seule dans ma chambre et j'ai décidé que je devais finir mon discours pour le Congrès malgré la guerre [...] je devais finir mon travail²⁰²⁹ ». Ce peu d'empressement à élaborer son discours surprend de la part de la plus encadrée des intellectuelles de notre panel. Si sa présence était, comme nous le savons, placée sous le contrôle de Moscou, il aurait été logique qu'il en aille de même d'un discours censé faire écho à la politique soviétique. Une lettre datée du 1^{er} juin de Mikhail Koltsov à Vladimir Stavski contient dans ce sens une série de consignes précises quant aux thèmes à aborder et à leur répartition entre les membres de la délégation. Corroborant notre hypothèse selon laquelle elle fut envoyée en

²⁰²⁴ « [...] la significación política del Congreso desplazó a sus motivaciones literarias » : ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español...*, op. cit., p. 409.

²⁰²⁵ « los soldados ante Madrid » : intervention d'Anna Seghers reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, op. cit., p. 40.

²⁰²⁶ « [...] llenas de odio hacia el fascismo y de fe ardiente en la victoria » : intervention d'Agnia Barto reproduite dans *Idem*, p. 150.

²⁰²⁷ « a holiday » : Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/3/7d: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Thoughts about Spain ».

²⁰²⁸ « a pleasure-trip » : Dorset County Museum, STW's collection, N(lower right)/3/7c, « Los intelectuales », p.2.

²⁰²⁹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 20.

Espagne en raison de son lien à l'enfance, le nom d'Agnia Barto y est associé aux relations entre les écrivains, les enfants et la jeunesse²⁰³⁰. Ce motif sème plus encore le doute sur la teneur esthétique et littéraire des débats et, bien qu'imposé, il tend à prouver que l'intellectuelle s'attacha en définitive à faire du Congrès une tribune depuis laquelle laisser libre cours à ses préoccupations et à ses priorités personnelles.

De ces constats préliminaires se dégage l'un des axes majeurs de notre travail, à savoir celui d'intellectuelles agissant à l'intersection des sphères individuelle et collective. Appliquée au Congrès de Valence, cette ambivalence prend un sens bien spécifique. Elle invite selon nous à une mise en regard des discours des déléguées, à l'échelle infra communautaire d'une part et avec le discours alors dominant d'autre part. En quoi nous renseignent-ils sur la question de la place revendiquée par les unes et les autres au sein de la manifestation ? Dans quelle mesure donnent-ils raison à José Álvarez Lopera lorsqu'il assimile les sessions de travail à une « cascade de discours²⁰³¹ » répétant jusqu'à l'exaspération les mêmes concepts ? Ou en quoi s'en écartent-ils au contraire pour permettre l'expression de considérations singulières et ne se réduisant pas à une simple réponse aux impératifs de la guerre ?

9.3.2 - La tribune comme espace d'affirmation antifasciste

L'analyse de la réalité factuelle du Congrès de Valence a mis en évidence les limites de la solidarité interne qui s'y exprima. Celle des interventions des déléguées étrangères et espagnoles va, elle, nous permettre de voir quelle place les unes et les autres revendiquèrent alors pour elles-mêmes.

Du point de vue de l'agencement des sessions, rien ne distingue les déléguées de leurs homologues masculins. Leurs interventions s'échelonnèrent entre le 4 et le 10 juillet, soit au cours de la première partie du Congrès. Sylvia Townsend Warner, Anna Seghers et dans un sens qu'il nous faudra spécifier, María Zambrano, prirent la parole à Valence. María Teresa León, Agnia Barto et Margarita Nelken le firent, elles, quelques jours plus tard, à Madrid. Cette intégration indifférenciée aux journées espagnoles reflétait la volonté des organisateurs

²⁰³⁰ KHARITONOVA, Natalia, « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *op. cit.*, p. 866.

²⁰³¹ « cascada de discursos » : ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 108.

de les présenter comme des « écrivains pour la défense de la culture » à part entière. Leur légitimité à ce titre fut cependant de courte durée puisque remise en cause par le traitement fait de leurs passages à la tribune dans la presse républicaine.

Leurs interventions ne font souvent l'objet que d'allusions plus ou moins développées dans des organes d'expression tels que le journal républicain – à l'origine conservateur – *Ahora* qui les éloigne inexorablement du littéraire pour les ancrer dans le militantisme politique. Seule Anna Seghers fait sur ce point exception dans la mesure où son discours fut retranscrit dans des revues spécialisées littéraires comme *Hora de España* (numéro monographique d'août 1937) ou *Nueva Cultura* (numéro double de juin-juillet 1937). Ce traitement distinctif et cette reconnaissance singulière s'expliquent par la notoriété avérée de l'Allemande à l'époque mais sont, à notre sens, injustifiée au vu de la teneur de son discours.

Elle y adopte la perspective collective qui présida à tous les discours des intellectuelles déléguées. L'analyse croisée de ces derniers permet de dégager une volonté commune de se poser en représentantes d'une communauté certes constitutive du front intellectuel international alors réuni mais néanmoins distincte de celui-ci. Face à la 2^{ème} personne du pluriel désignant les congressistes et que les plus engagées d'entre elles complètent avec un « camarades » politiquement marqué, la première personne du singulier se profile bien souvent. Sylvia Townsend Warner s'exprime explicitement « au nom de la délégation anglaise de la section de l'Association des Écrivains pour la Défense de la Culture²⁰³² ». Agnia Barto se fait, elle, le porte-parole des enfants soviétiques et Anna Seghers se positionne d'emblée en membre de la communauté intellectuelle allemande exilée, précisant que le Congrès valait avant tout pour elle comme espace de retrouvailles avec les « camarades [du] groupe des écrivains qui étaient à Paris²⁰³³ ». Cette indication initiale établit un lien direct entre le Congrès de Valence et son antécédent direct de 1935 qui avait permis aux intellectuels antihitlériens de faire entendre une voix réduite au silence par l'exil et à Anna Seghers de sortir de sa « paralysie²⁰³⁴ ». Il s'agissait pour celle qu'Elena Garro décrit comme une « institutrice bienveillante²⁰³⁵ » de signifier aux écrivains républicains que la prise de conscience à laquelle ils aspiraient alors n'était en réalité rien d'autre que la transposition et le prolongement de celle à laquelle elle et les « siens » avaient œuvré, en vain, dès 1935. En établissant cette continuité symbolique entre les deux

²⁰³² Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰³³ « [...]el grupo de escritores que estaban en París » : intervention d'Anna Seghers reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 40.

²⁰³⁴ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 544.

²⁰³⁵ « institutriz bondadosa » : GARRO, Elena, *op. cit.*, p. 15.

manifestations majeures de la collectivité intellectuelle antifasciste européenne, elle introduit un des motifs centraux du discours commun aux intellectuelles: la vision d'elles-mêmes comme artisanes du décroisement de la lutte en cours.

Temporel dans le cas d'Anna Seghers, géographique dans le sens où les étrangères agréèrent leurs propos d'informations sur leurs pays d'origine, ce décroisement fut également corporatiste.

Toutes postulent dans leurs discours l'interpénétration et l'indissociabilité, au sein de l'effort de guerre, des différentes sphères d'activités et des diverses composantes sociales. Tout comme elles avaient renoncé à tout « divertissement de salon²⁰³⁶ » pour pénétrer jusqu'« au cœur de l'Espagne²⁰³⁷ » et contribuer de « toutes [leurs] forces²⁰³⁸ » à la défense de la République, chaque résistant de l'arrière-garde et chaque militaire méritaient à leurs yeux d'être associés au Congrès. Nous retiendrons dans ce sens la proposition faite le 7 juillet par María Teresa León de nommer le général Miaja président d'honneur de la session publique qu'elle présidait et qu'elle qualifia d'« historique²⁰³⁹ ». En attribuant ce titre honorifique au célèbre défenseur de Madrid, elle revendiquait clairement, pour elle et pour l'ensemble des délégués, un statut d'antifascistes plus que de travailleurs de la culture. Remarquons dans ce sens qu'aucune ne mentionna à la tribune ses réalisations culturelles ou ses œuvres antérieures. Et que dans son intervention, semble-t-il informelle, de la dernière session de Madrid, Margarita Nelken s'adressa à ses homologues avec la « sérénité²⁰⁴⁰ » de la députée aux *Cortes* plutôt qu'avec la légitimité de l'essayiste féministe ou de la critique d'art. Ce choix s'avère à notre sens significatif de l'efficacité poursuivie par les Espagnoles. Bien que cumulant les fonctions d'oratrices, d'hôtes, d'organisatrices, de déléguées ou encore d'interprètes, elles se concentrèrent, à la tribune, sur la seule image qu'elles souhaitaient projeter à leur auditoire : celle de militantes antifascistes.

La grande variété thématique occasionnée par ce décroisement ne peut toutefois, à notre sens, être rapprochée de l'idée communément admise que les orateurs dénoncèrent en réalité des problèmes et des situations sans rapport explicite avec l'Espagne. Il nous semble au contraire qu'en maniant les motifs qui leur tenaient le plus à cœur, toutes témoignaient en

²⁰³⁶ « entretenimiento de salón » : *Idem*.

²⁰³⁷ « el corazón de España » : intervention de María Teresa León reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 127.

²⁰³⁸ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰³⁹ « [...] histórica » : intervention de María Teresa León reproduite dans AZNAR SOLER et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 127.

²⁰⁴⁰ « con serenidad » : propos de Margarita Nelken reproduits dans *Idem*, p. 271.

définitive de leur « passion²⁰⁴¹ » pour le drame en cours et s'efforçaient d'intensifier leur condamnation d'un ennemi unanimement identifié : le fascisme.

9.3.2.1 - Le fascisme dans les interventions des intellectuelles déléguées

Telle une radiographie de leur engagement à l'été 1937, la mise en regard des interventions des déléguées permet de dessiner avec précision les contours de leur conception du fascisme. Loin des affirmations assénées sur la question dans bien des études sur le Congrès, celui-ci ne se réduisait pas uniquement à leurs yeux à une force barbare ennemie de la pensée, de la culture et de leurs représentants.

A la différence de leurs homologues masculins, aucune ne convoque par exemple le souvenir paradigmatique de Federico García Lorca ni ne mentionne les attaques contre le patrimoine artistique espagnol. Même dans les rares occasions où la dimension spécifiquement culturelle de la lutte fait irruption dans leur discours, elle se voit immédiatement associée à des notions et à des valeurs d'un autre ordre. Le cas de Sylvia Townsend Warner est sur ce point particulièrement éloquent. De toutes, elle est la seule à articuler l'ensemble de sa déclaration autour de la dialectique fascisme-culture. Celle-ci était d'ailleurs si importante à ses yeux et à ceux de sa compagne que peu après leur retour en Angleterre, celle-ci affirma que le Congrès n'avait eu d'autre impératif que de « combattre le Fascisme comme l'Ennemi Intellectuel No I²⁰⁴² ». Face aux délégués, Sylvia Townsend Warner ne se montra toutefois pas si impétueuse et directe. Le traitement qu'elle fit, à Valence, de la lutte menée en territoire républicain pour la défense de la culture s'inscrivait dans une approche plus générale et rhétorique. En soulignant le caractère éminemment populaire de la culture, elle faisait de cette dernière l'une des valeurs gouvernant l'entreprise globale des républicains au même titre que la liberté, l'indépendance et la résistance. En contrepartie, le fascisme était rendu responsable du « péril » alors encouru et de tous les « morts dans la guerre d'Espagne²⁰⁴³ ». Il n'était toutefois jamais explicitement désigné, comme si par cette négation discursive l'intellectuelle tendait à nier l'existence même de l'ennemi qui l'avait pourtant poussée à se « lier à cette croisade ». L'emploi de ce terme dérouté à première vue tant il renvoie à l'idée d'un conflit de 1936-1939 comme opposition

²⁰⁴¹ « apasionamiento » : intervention d'Anna Seghers reproduite dans *Idem*, p. 41.

²⁰⁴² « [...] to combat Fascism as Intellectual Enemy No I » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²⁰⁴³ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

entre deux camps luttant pour l'Espagne et sa reconquête²⁰⁴⁴. Néanmoins, resitué dans son contexte, il reflète selon nous toute la fascination de Sylvia Townsend Warner pour une résistance à ses yeux si héroïque, chevaleresque et purificatrice qu'elle insufflait un sens renouvelé à l'engagement des délégués.

Cette dernière remarque établit un lien direct entre Sylvia Townsend Warner et Anna Seghers qui participèrent d'ailleurs à la même session. A la différence de la première, la seconde ne se contenta pas de définir le fascisme en regard des principes qu'elle entendait alors défendre en Espagne. Avec une insistance toute singulière, elle ne cessa de remonter à ce qu'elle estimait être la source du fascisme européen : « la terreur d'Hitler, [...] l'intervention national-socialiste²⁰⁴⁵ ». La terrible lutte en cours n'était par conséquent pour elle qu'une étape supplémentaire dans un combat antifasciste de longue haleine, une cause dans laquelle il incombait à tous les congressistes présents de tremper une plume « ensanglantée²⁰⁴⁶ ».

Sans toutefois déroger au discours dominant du Congrès qui contribua à réactualiser des thèmes tels que la fonction sociale de l'écrivain, le pouvoir du mot et l'aversion du fascisme pour les membres de la communauté intellectuelle antifasciste, ces deux interprétations tendent à prouver que les intellectuelles déléguées firent de la tribune un véritable espace d'expression personnelle. C'est en définitive une vision spécifique du fascisme qu'elles y exposèrent, toute conjoncturelle et ancrée dans la réalité immédiate. Rejetant l'abstraction, elles se fondent pour identifier cet ennemi commun sur le quotidien d'une guerre que certaines vivaient alors « depuis un an » et que d'autres découvraient alors sous « un jour nouveau²⁰⁴⁷ ». Selon cette approche directe et concrète, le fascisme n'était plus pour elles une menace diffuse mais une force de destruction et de douleur, un agent de mort. Négation absolue de la paix, il s'incarnait dans les « incursions des avions²⁰⁴⁸ », dans les « bombes [et] les balles des mitrailleuses²⁰⁴⁹ » et dans les « obus [rompant] les tuiles [des]

²⁰⁴⁴ SCHWARTZ, Fernando, *La internacionalización de la guerra civil española. Julio de 1936 - marzo de 1937*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971, p. 20.

²⁰⁴⁵ « [...] el terror de Hitler [...] la intervención nacionalsocialista » : intervention d'Anna Seghers reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 41.

²⁰⁴⁶ « sangrienta » : *Ibidem*.

²⁰⁴⁷ « In Madrid she experienced the anti-fascist struggle **in a new light** » : BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980, p. 9. Le surlignage est de nous.

²⁰⁴⁸ « las incursiones de los aviones » : intervention d'Agnia Barto reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 152.

²⁰⁴⁹ « [...] bombas [...] y las balas de las ametralladoras » : propos de Margarita Nelken reproduits dans *Idem*, p. 271.

maisons²⁰⁵⁰ ». Dépouvé de toute humanité, il traitait selon elles avec un égal mépris les combattants anonymes, ces « sans nom²⁰⁵¹ » si facilement oubliés, et les populations « sans défense²⁰⁵² » de l'arrière-garde, ces « enfants [au] rire disparu et au regard éteint²⁰⁵³ ».

Une autre facette de la conception du fascisme spécifique aux intellectuelles déléguées se dessine ici : sa dimension sociale. À l'exception d'Agnia Barto et de María Teresa León qui signifient explicitement son incarnation dans une bourgeoisie associée aux plus viles et aux plus « basses besognes²⁰⁵⁴ », la plupart des déléguées se prononcent sur ce point de façon détournée.

Toutes s'attachent davantage à identifier les deux cibles prioritaires du fascisme et, par contrepoint, à désigner les deux grands dépositaires de la cause antifasciste : les masses populaires républicaines et les intellectuels progressistes du monde entier. Les « héroïques habitants²⁰⁵⁵ » de Madrid et les miliciens au « petit calot²⁰⁵⁶ » deviennent dans les propos des Espagnoles et des étrangères, les amis, les compagnons et plus encore les inspireurs des « cerveaux les plus durs²⁰⁵⁷ » et de tous les « jeunes compositeurs, peintres [et] poètes²⁰⁵⁸ ». Suivant leur exemple, ceux-ci ne peuvent que dépasser la défense de la pensée, de la réflexion et de la culture pour faire de la lutte antifasciste un combat au nom de la liberté et de la « justice²⁰⁵⁹ ». La résistance à laquelle les déléguées invitent n'est par conséquent motivée ni par la « pitié²⁰⁶⁰ » ni par la raison mais par le seul sentiment concevable selon elles à l'égard du fascisme : la haine. Loin de l'image de l'intellectuel maître de ses passions, toutes tiennent dans ce sens à la tribune des propos d'une grande expressivité et d'une intense véhémence, Agnia Barto allant par exemple jusqu'à affirmer, à travers le prétendu poème d'un jeune soviétique de sept ans : « Si je pouvais arriver en Espagne [...] je trouverais un fasciste et je le tuerais. Je crois que c'est très utile d'en tuer, ne serait-ce qu'un²⁰⁶¹ ». Ce n'était toutefois là que l'expression exaltée d'un désir commun de contribuer à la lutte antifasciste et de signifier aux délégués présents ce que cette dernière requerrait concrètement d'eux.

²⁰⁵⁰ « los obuses [que rompen] las tejas de [las] casas »: intervention de María Teresa León reproduite dans *Id*, p. 127.

²⁰⁵¹ « los sin nombres »: intervention d'Anna Seghers reproduite dans *Id*, p. 40.

²⁰⁵² « indefensa »: intervention d'Agnia Barto reproduite dans *Id*, p. 151.

²⁰⁵³ « los niños, de su risa desaparecida, de sus ojos apagados »: *Id*, p. 152.

²⁰⁵⁴ « [...] bajos menesteres »: intervention de María Teresa León reproduite dans *Id*, p. 127.

²⁰⁵⁵ « heroico vecindario »: *Ibidem*.

²⁰⁵⁶ « gorrito »: intervention d'Agnia Barto reproduite dans *Idem*, p. 151.

²⁰⁵⁷ « los cerebros más duros »: intervention d'Anna Seghers reproduite dans *Id*, p. 41.

²⁰⁵⁸ « los jóvenes compositores, pintores, poetas »: intervention d'Agnia Barto reproduite dans *Id*, p. 151.

²⁰⁵⁹ « justicia »: propos de Margarita Nelken reproduits dans *Id*, p. 271.

²⁰⁶⁰ « piedad »: *Ibidem*.

²⁰⁶¹ « Si pudiera llegar a España [...] encontraría un fascista – y lo mataría – yo creo que es muy útil – matar aunque sea uno »: intervention d'Agnia Barto reproduite dans *Id*, p. 151.

9.3.2.2 - L'écrivain engagé dans les interventions des intellectuelles déléguées

Corollaire direct de cette conception spécifique du fascisme, la question de la place et du rôle des écrivains dans la lutte occupe une place centrale dans leurs interventions. Même si elles ne se posent pas uniquement en femmes de lettres et savent les sessions de travail fondamentalement inscrites dans le domaine politique, elles n'en envisagent pas moins le Congrès comme un moyen d'éprouver la validité de l'engagement de la communauté intellectuelle européenne dans l'opposition au fascisme. Leurs déclarations ne sont jamais pensées par les Espagnoles et les étrangères comme l'aboutissement et la conclusion d'un processus initié à Paris un an auparavant. Elles y exposent une vision exigeante et pragmatique des responsabilités des délégués dans le présent de l'été espagnol de 1937 et se projettent dans les actions que ceux-ci allaient devoir entreprendre une fois de retour dans leurs pays respectifs.

9.3.2.2.1 - Les responsabilités des délégués dans le présent de l'été 1937

Le premier axe de leur discours concernant le rôle des écrivains dans la guerre d'Espagne se concentre sur le présent de leurs interventions et sur le sens qu'elles donnent à leur présence à la tribune.

L'une des raisons d'être de la manifestation est selon elles de témoigner de la solidarité des intellectuels du monde entier avec la République espagnole. Mêlant encouragements sincères et éloges à visée clairement propagandiste, toutes ponctuent leurs interventions de formules et d'appréciations aussi laudatives que reconnaissantes. Sylvia Townsend Warner se dit notamment porteuse d'un message de « salut non seulement pour les intellectuels et les écrivains d'Espagne, mais pour tout le peuple espagnol²⁰⁶² ». Anna Seghers « remercie ceux qui luttent²⁰⁶³ » et María Teresa León met en exergue la « fierté²⁰⁶⁴ » liée à la tenue du Congrès dans l'Espagne en guerre. Plusieurs dialogues se conjuguent ici, les étrangères remerciant tant leurs homologues espagnols que l'ensemble des combattants républicains et les Espagnoles vantant tant le courage de ces derniers que celui de leurs homologues étrangers. Dans ce sens, leur volonté manifeste de se poser en porte-parole, en

²⁰⁶² Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰⁶³ « [...] dar las gracias a aquellos que luchan »: intervention d'Anna Seghers reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 41.

²⁰⁶⁴ « [el] orgullo »: intervention de María Teresa León reproduite dans *Idem*, p. 127.

intermédiaires, prend tout son sens. Aucune ne parle à titre strictement personnel, ce qui donne davantage de poids à la légitimation par toutes de la lutte contre le fascisme.

De cette idée découle la seconde prérogative des écrivains, plus spécifiquement étrangers cette fois, présents au Congrès : rendre compte de l'intérêt de l'opinion publique internationale pour la lutte en cours en Espagne. A la tribune, Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Anna Seghers adoptent une démarche identique et envisagent la guerre dont elles étaient pourtant alors les témoins directs à travers le prisme de leurs communautés nationales respectives. A grand renfort d'exemples, elles posent la résistance populaire républicaine en un sujet de préoccupation permanent et au centre de toutes les attentions. Sylvia Townsend Warner illustre cet état de fait par l'enthousiasme d'intellectuels anglais n'ayant pas « marchandé leur effort pour coopérer²⁰⁶⁵ » tandis qu'Agnia Barto se replace elle au niveau de petits soviétiques certes trop jeunes pour intervenir mais ne se séparant jamais des cartes de Madrid régulièrement publiées et actualisées dans les « journaux de pionniers²⁰⁶⁶ ».

En complétant ce tableau par une allusion aux écoliers moscovites qu'elle avait découverts, quelques semaines auparavant, enthousiasmés par l'arrivée d'un train rempli d'enfants espagnols, elle met en évidence la troisième attribution des écrivains dans les jours mêmes du Congrès de Valence : dresser le bilan des démarches alors réalisées pour venir en aide à la République. Or, il s'avère qu'en dehors des évacuations d'enfants républicains vers l'URSS, rares sont les réalisations mises en avant par les étrangères. Conscientes des manquements de leurs pays d'origines en la matière, toutes se replient sur ce qu'elles présentent comme la manifestation paroxystique de cette solidarité concrète : l'enrôlement volontaire dans l'armée républicaine. Néanmoins, une analyse attentive des propos de Sylvia Townsend Warner et d'Anna Seghers permet de se rendre compte de leur lucidité quant aux limites de cette démarche. La première choisit notamment de ne pas identifier « les écrivains anglais morts dans la guerre d'Espagne²⁰⁶⁷ » et s'en tient à une imprécision toute significative. La seconde, elle, se concentre sur un cas spécifique mais se détourne de la communauté intellectuelle pour rendre hommage au député communiste Hans Beimler (1895-1936), tué le 1^{er} décembre précédent sur le front de Madrid. Les efforts de l'une et de l'autre sont évidents mais ne suffisent à cacher les limites d'une modalité d'action au final bien secondaire au sein de la communauté intellectuelle internationale.

²⁰⁶⁵ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰⁶⁶ « [...] periódicos de pioneros » : intervention d'Agnia Barto reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 150.

²⁰⁶⁷ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

Le fait que les autres choisissent, elles, de ne pas s'attarder sur ce point reflète selon nous l'ambivalence propre à des considérations éclairantes quant à leur conception de l'écrivain engagé mais imprégnées de la réalité environnante. D'un côté, à travers la mise en relief de verbes tels que voir, entendre ou encore parler, Espagnoles et étrangères s'attachent à inscrire le Congrès dans le domaine des sens et de la perception. La seule réponse envisageable est pour elles concrète et physique, les congressistes apparaissant dans leurs discours associés à des verbes de mouvement comme apporter, venir ou encore rester. Ce procédé ne suffit cependant à faire oublier que l'engagement des délégués était, dans les faits, essentiellement moral. Sylvia Townsend Warner en fournit d'ailleurs la preuve en articulant son intervention autour de la dialectique du devoir et du pouvoir. Lorsqu'elle affirme à son auditoire « Écrivains, nous ne pouvons éluder cette lutte et nous devons la défendre de toutes nos forces²⁰⁶⁸ », elle pose très clairement sa présence en Espagne et sa prise de position en faveur de la République en impératifs éthiques. Nous assistons donc, dans le discours des déléguées, à un combat entre ce qui en était alors réellement et ce qui aurait, selon elles, dû en être de l'engagement intellectuel. Le décalage entre les deux éclaire l'humilité d'Anna Seghers quand elle réduit la participation de tous les présents à « un geste faible comparé aux terribles luttes devant Madrid²⁰⁶⁹ ». Et il souligne, plus généralement, la charge implicitement critique de déclarations dans lesquelles elles font le bilan des réalisations et des carences de leur communauté en termes de participation à la lutte contre le fascisme.

9.3.2.2.2 - Les responsabilités des délégués dans l'après-Congrès

Cela nous amène au second axe majeur du discours des déléguées concernant le rôle des écrivains dans la guerre d'Espagne : la définition des actions concrètes à entreprendre et les retombées escomptées du Congrès.

Il nous faut d'emblée préciser que, contrairement à l'idée communément admise de délégués profitant de la tribune pour condamner l'accord de non-intervention, la quasi-totalité d'entre elles ne s'aventurèrent pas dans l'opaque domaine de la politique extérieure. Seule Margarita Nelken, légitimée par son statut de députée aux *Cortes*, en fit explicitement état. Elle ne se contenta pas de dénoncer l'attitude des démocraties européennes mais reprocha à

²⁰⁶⁸ *Ibidem.*

²⁰⁶⁹ « Nuestra participación en esta obra no es nada; no es más que un **débil gesto comparado con las terribles luchas ante Madrid** »: intervention d'Anna Seghers reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 41. Le surlignage est de nous.

ses homologues étrangers de ne pas avoir réussi à « convaincre [leurs] gouvernements qu’une non-intervention à sens unique [n’avait] rien en commun avec la justice, ni même avec [leurs] propres intérêts²⁰⁷⁰ ». Nul doute que cette remarque contribua à accentuer l’animosité dominante à l’endroit de celle qui, jusque dans une manifestation telle que le Congrès de Valence, refusait de s’encombrer de conventions rhétoriques. De plus, en l’agrémentant d’une provocante comparaison entre le manque d’armes côté républicain et la mise à disposition de matériel allemand et italien côté nationaliste, elle mit en évidence le déséquilibre des forces en présence et l’origine de celui-ci : la trahison alors notoire de l’accord signé en août précédent. L’exigence de Margarita Nelken n’a pourtant ici d’autre cible explicite que ses homologues étrangers et d’autre but que d’exprimer une conviction commune à l’ensemble des déléguées : le Congrès de Valence ne pouvait être envisagé comme une fin en soi.

Toutes manifestent dans ce sens une même volonté de poser les sessions de travail comme le point de départ d’une action concertée aux ramifications internationales. Pour ce faire, chacune s’attache à rappeler, lors de son passage à la tribune et tout en se focalisant sur son thème de prédilection, que la lutte en cours était davantage une guerre de libération internationale face à une agression fasciste qu’un problème interne et circonscrit aux frontières espagnoles. Anna Seghers déclara notamment que les républicains espagnols ne résistaient pas « uniquement pour la liberté de l’Espagne mais pour la liberté du monde entier²⁰⁷¹ » et Agnia Barto qu’ils allaient vaincre « pour le bonheur de [leurs] enfants, pour leur avenir, pour le bonheur et l’avenir des enfants de toute l’humanité²⁰⁷² ».

Cette portée internationale de la lutte en cours rendait indispensable un appel généralisé à la mobilisation. Et elle assignait aux écrivains antifascistes un rôle capital de hérauts de la cause auprès des leurs dirigeants et de leurs compatriotes respectifs. Le succès du Congrès allait, selon les déléguées, dépendre de la capacité des présents à mettre en pratique les priorités définies, soit « dire la vérité de la guerre d’Espagne », « agiter le monde²⁰⁷³ » et stimuler la solidarité de l’Europe démocratique. Espagnoles et étrangères faisaient dans ce sens preuve d’un pragmatisme révélateur de l’urgence de la situation. Elles ne cherchaient pas à se distinguer du discours dominant ou à laisser transparaître une quelconque distinction de genre. A la tribune, elles se voulaient avant tout des antifascistes

²⁰⁷⁰ « [...] convencer a [sus] gobiernos que una no-intervención en sentido único no [tenía] nada en común con la justicia, ni incluso con [sus] propios intereses » : propos de Margarita Nelken reproduits dans *Idem*, p. 271.

²⁰⁷¹ « no [...] solamente por la libertad de España, sino por la libertad del mundo entero » : intervention d’Anna Seghers reproduite dans *Id*, p. 41.

²⁰⁷² « [...] por la felicidad de sus niños, por su porvenir, por la felicidad y el porvenir de los niños de toda la humanidad » : intervention d’Agnia Barto reproduite dans *Id*, p. 152.

²⁰⁷³ « decir [...] la verdad de la guerra española [...] agitar al mundo » : intervention de María Teresa León reproduite dans *Id*, p. 127.

militantes.

Cette attitude eut selon nous pour effet de radicaliser la portée de leurs discours. Dans la grande majorité d'entre eux, l'exposition des démarches concrètes à entreprendre dans la foulée du Congrès fait rapidement place à une réflexion plus abstraite autour de la figure et de la place de l'intellectuel. Et elles ne se contentent pas de le situer dans la lutte mais l'envisagent plus globalement dans la société.

Alors que bon nombre de leurs homologues posent comme unique but au Congrès de « hâter la victoire de la République [...] et [d'] assurer par là [...] la préservation de la culture d'autres peuples menacés par les mêmes forces réactionnaires²⁰⁷⁴ », elles ne cherchent pas dans la défense de la culture la justification des actions passées, présentes et futures des écrivains réunis. Celles-ci reposent plus fondamentalement selon elles sur l'inscription des intellectuels dans la société et sur le rôle qu'il leur incombe d'y tenir. Pour Agnia Barto, l'intellectuel est dans ce sens défini par sa relation aux plus jeunes générations comme un éducateur, comme le catalyseur des « forces créatrices de l'homme²⁰⁷⁵ ». Pour Anna Seghers, ce sont plus généralement les masses qu'il lui revient d'éclairer et de guider jusqu'à la « forteresse de sa foi²⁰⁷⁶ » au moyen d'un mot rendu à son authenticité.

Nous touchons dans ces deux cas à l'une des facettes essentielles de la réflexion à laquelle se livrent les déléguées : la *praxis* intellectuelle. La plus exigeante et déterminée sur ce point est sans conteste María Teresa León qui, faisant écho au célèbre « Nocturno²⁰⁷⁷ » de Rafael Alberti, proclame à la fois le pouvoir d'un mot porteur de vérité et son insuffisance. Face aux congressistes, elle affirme que pour avoir un impact sur le réel, celui-ci doit nécessairement s'accompagner de « faits [, de] romans [, d'] articles de journaux [, de] conférences²⁰⁷⁸ ». Le caractère circonstanciel de cette énumération ne fait aucun doute. Il ne suffit toutefois selon nous à la réduire à une simple invitation à se faire uniquement propagandistes politiques. L'intellectuelle souligne certes à travers elle les effets escomptés

²⁰⁷⁴ « [...] towards hastening the victory of the Republic, and so ensure [...] the safeguarding of the culture of other peoples threatened by the same reactionary forces »: RICKWORD, Edgell, *op. cit.*, p. 446.

²⁰⁷⁵ « fuerzas creadoras del hombre »: intervention d'Agnia Barto reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 151.

²⁰⁷⁶ « fortaleza de su fe »: intervention d'Anna Seghers reproduite dans *Id*, p. 40.

²⁰⁷⁷ « Nocturno » est l'un des poèmes du recueil *Capital de la gloria* élaboré par Rafael Alberti entre 1936 et 1938. Afin de mettre en évidence les similitudes entre cette composition et les propos de María Teresa León lors du Congrès de Valence, nous en rappellerons ici les vers les plus éloquents : « Las palabras entonces no sirven: son palabras/ Manifiestos, artículos, comentarios, discursos, / Humaredas perdidas, neblinas estampadas. / ¡ Qué dolor de papeles que ha de barrer el viento, / qué tristeza de tinta que ha de barrer el agua! ».

²⁰⁷⁸ « [...] hechos, [...] novelas, [...] artículos de periódicos, [...] conferencias »: intervention de María Teresa León reproduite dans *Id*, p. 127.

par tous de cet « éloquent acte d'adhésion²⁰⁷⁹ » à la République mais s'en dégage surtout pour tendre à une dimension plus conceptuelle. En insistant sur les notions de transmission, d'élaboration du discours et de quête d'efficacité, elle érige au final le Congrès en occasion de réactualiser et de soumettre à la réflexion collective les questions qui taraudaient alors la communauté intellectuelle antifasciste européenne, à savoir la finalité de la pratique intellectuelle et de la création littéraire.

9.3.3 - La tribune comme espace de transition du politique à l'esthétique

La mise en regard des interventions des déléguées ne permet pas de remettre fondamentalement en question toutes les appréciations dont nous avons fait état auparavant. Il est évident que, dans chacune, la question de l'engagement supplante celle de la création et de la technique littéraire. Toutefois, nous souhaitons apporter quelques nuances à l'idée qu'à la tribune, aucune ne manifesta d'intérêt pour la question de la traduction esthétique de l'engagement politique des écrivains.

Même si aucune ne les prend directement pour thème, les « problèmes immédiats de la littérature contre le Fascisme et pour la liberté des peuples²⁰⁸⁰ » sous-tendent la très grande majorité des interventions des déléguées. Sylvia Townsend Warner met notamment les écrivains présents face à leurs responsabilités dans le développement d'une culture entendue comme « patrimoine [du] peuple²⁰⁸¹ ». María Teresa León, Agnia Barto et Anna Seghers ponctuent, elles, leurs propos d'allusions plus ou moins appuyées au réinvestissement poétique, romanesque et journalistique de la lutte.

Le cas de la troisième nous intéresse plus particulièrement ici tant il est surprenant de constater qu'elle affirme savoir, par expérience, que ce n'était pas là chose aisée mais ne pousse plus avant sa réflexion. Le fait qu'elle garde – ou s'impose – le silence sur ce point est d'autant plus révélateur qu'elle avait, rappelons-le, clairement exposé sa conception de l'écriture et du travail littéraire lors du Congrès de 1935. D'autre part, le débat qu'elle entretint avec Georg Lukács en 1938 et 1939 reflète une vision si claire de la création qu'il est peu probable qu'elle n'ait pas été, un an à peine auparavant, préoccupée par la question. Nous

²⁰⁷⁹ « Llevar [...] impresiones directas, inmediatas, de [la] lucha »: LAMATA, Fausto, « La Asociación Internacional de Escritores celebra su II Congreso para la Defensa de la Cultura », *Mundo Gráfico*, 14/07/1937, p. 4.

²⁰⁸⁰ « the immediate problems of literature in the fight against Fascism and for the liberty of peoples »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²⁰⁸¹ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

n'entrerons pas ici dans les détails d'un avis qu'elle n'exprima pas à la tribune mais tenons néanmoins à en signaler les grandes lignes.

Dans sa correspondance avec le philosophe marxiste d'origine hongroise, elle pose comme celui-ci la littérature en affaire de conscience²⁰⁸². Faisant écho à l'idée récurrente parmi les délégués étrangers du Congrès, elle érige dans ce sens la création en instrument de lutte contre le fascisme²⁰⁸³. Puis, tout en réaffirmant sa fidélité à la politique du PC, elle rejette les consignes esthétiques de ce dernier et en condamne le dogmatisme. Loin de toute méthode, de toute norme littéraire et de toute politique culturelle étatique, elle conjugue conception militante de la création et liberté de l'écrivain, une opinion qui donne selon nous tout son sens à la décision qu'elle avait prise l'année précédente de ne pas en faire état dans un Congrès de Valence troublé par la polémique autour d'André Gide.

Cette volonté manifeste de ne pas porter une atteinte supplémentaire à l'union déjà fragilisée des écrivains réunis pourrait également justifier la discrétion de María Zambrano et expliquer l'imprécision persistante quant à son degré d'implication dans le Congrès. Dans sa chronologie biographique, Jesús Moreno affirme que la philosophe n'est pas intervenue mais a en revanche été représentée, comme les autres membres du groupe d'*Hora de España*, par Arturo Serrano-Plaja. Le 10 juillet, celui-ci exposa à la tribune le fruit d'une réflexion collective en donnant lecture de la célèbre « *Ponencia Colectiva* ». Beaucoup considèrent aujourd'hui ce long texte centré sur la question de la production littéraire comme la véritable conclusion du Congrès dans le domaine littéraire et comme l'intervention la plus précieuse en termes de rigueur intellectuelle et de qualité littéraire. Si José Álvarez Lopera déclare qu'elle fut l'une des rares interventions « qui sauvèrent le Congrès de la médiocrité totale²⁰⁸⁴ », José-Carlos Mainer se montre plus radical en présentant ce discours comme un « manifeste générationnel²⁰⁸⁵ ». Cette déclaration se voulait en effet la vitrine de la revue fondée à la fin de l'année précédente par Rafael Dieste, Arturo Sánchez Barbudo, Ramón Gaya et Juan Gil-Albert auxquels s'étaient joints peu après Arturo Serrano Plaja et María Zambrano²⁰⁸⁶. Si elle fut associée à la « *Ponencia* », c'est donc en cette seule qualité de co-rédactrice. Son nom ne figurait pas parmi la liste de signataires mentionnée dans le numéro d'août de la revue et elle-

²⁰⁸² BANGERTER, Lowell A, *op. cit.*, p. 179.

²⁰⁸³ PÉREZ, Ana, « La literatura como arma y como arte. Los escritores alemanes en el II Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Javier, *op. cit.*, p. 873.

²⁰⁸⁴ « salvaron al Congreso de la mediocridad total » : ÁLVAREZ LOPERA, José, *op. cit.*, p. 109.

²⁰⁸⁵ « manifiesto generacional de crisis y angustias ya conocidas » : MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 337.

²⁰⁸⁶ *Hora de España* compta au total 23 numéros. Le dernier fut sauvé par María Zambrano et édité par une maison d'édition allemande en 1974.

même élude significativement ce texte dans « La Alianza de Intelectuales Antifascistas²⁰⁸⁷ ». Dans le passage consacré au Congrès de Valence, elle préfère mettre l'accent sur la portée de la manifestation en termes de solidarité intellectuelle et de cohésion dans la lutte plutôt que de rendre compte de la position d'une revue à laquelle elle était certes liée mais qui avait affiché dès sa déclaration d'intention un élitisme peu compatible avec les impératifs de la lutte en cours. Lors du Congrès, cette volonté se traduit par une déclaration centrée sur des questions esthétiques et promouvant une conception bien spécifique de l'art engagé. Nous citerons ici la synthétique analyse de Manuel Aznar Soler qui après avoir qualifié la « *Ponencia* » de « document de réflexion esthétique le plus lucide souscrit collectivement par la jeunesse littéraire et artistique espagnole apparue pendant les années de la Seconde République²⁰⁸⁸ », déclare au sujet des rédacteurs :

[...] lejos de la demagogia, el dogmatismo o el sectarismo, acertaban a matizar con claridad la necesidad y los límites de un arte de agitación y propaganda y venían a apostar por una literatura de calidad – comprometida con la guerra y con la revolución, pero desde la más absoluta independencia estética – como la mejor manera de propaganda ‘al servicio de la causa popular’²⁰⁸⁹.

Cette prise de position, à contre-courant du discours dominant, constitue donc une explication supplémentaire à la relative implication de María Zambrano et permet de comprendre pourquoi les autres figures de la délégation espagnole, María Teresa León et Rafael Alberti en tête, ne furent pas invités à la signer.

La dernière nuance que nous souhaiterions apporter ici à l'idée que le discours des déléguées du Congrès fut sans lien aucun avec la question de la création et de la technique littéraire repose sur une série de remarques non plus thématiques mais stylistiques.

La grande différence existant, en termes de longueur, entre la plus courte – celle de María Teresa León – et la plus longue – celle d'Agnia Barto – s'explique selon nous par la concision exigée d'une présidente de session mais permet également de distinguer deux types d'interventions majeurs au sein de la sous communauté des déléguées.

Le premier fut utilisé à la tribune par María Teresa León et Sylvia Townsend Warner

²⁰⁸⁷ ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España...*, op. cit., p. 150.

²⁰⁸⁸ « documento de pensamiento estético más lúcido suscrito colectivamente por la juventud literaria y artística española surgida durante los años de la Segunda República »: AZNAR SOLER, Manuel, BARONA, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Javier, op. cit., p. 108.

²⁰⁸⁹ *Ibidem*.

et se caractérise par sa concision et son caractère analytique. Même s'il a souvent été affirmé que les discours des congressistes relevèrent en majorité de l'affirmation plutôt que de la démonstration, ces deux interventions présentent à notre sens une réelle progression. Jalonnées par des connecteurs logiques et structurées selon un enchaînement d'idées, elles tendent à l'abstraction, ou du moins à la généralité. La première personne du singulier s'y trouve presque happée par la deuxième et la troisième personne du pluriel qui traduisent la volonté commune aux deux oratrices d'asseoir l'étendue de la réaction antifasciste et sa résistance. L'alternance des temps verbaux ne fait que renforcer cette impression d'un phénomène dont elles signifient grammaticalement qu'il « portera ses fruits dans l'avenir²⁰⁹⁰ ». Emphatique et passionnée, l'écriture de María Teresa León et de Sylvia Townsend Warner emprunte par ailleurs à la rhétorique des procédés tels que l'anaphore – « [...] **han venido** los escritores antifascistas, **han venido** los escritores honrados, **han venido** los escritores que ne se han vendido²⁰⁹¹ » – ou l'apostrophe – « [...] Écrivains, nous ne pouvons éluder cette lutte²⁰⁹² ». Le but poursuivi est incontestablement la persuasion et la galvanisation de l'auditoire.

Le second modèle fut lui utilisé par Agnia Barto et Anna Seghers. Contrairement au premier, il se traduit par des textes imposants et foisonnants. Tout comme la cause antifasciste s'y voit incarnée dans une collectivité bigarrée, les valeurs majeures s'y rattachant se fondent dans une communauté de pensée et sont fécondées par maintes citations et anecdotes. Anna Seghers fait notamment d'une citation d'Henri Barbusse le point de départ d'une réflexion métaphorique sur le pouvoir du mot. Agnia Barto, elle, se fait l'intermédiaire entre la communauté intellectuelle internationale et une communauté enfantine soviétique dont elle impose progressivement la présence à grand renfort d'extraits de lettres « à l'écriture maladroite, enfantine²⁰⁹³ », de poèmes ou encore de réponses à une enquête menée auprès des petits spectateurs venus assister, au cours de l'année précédente, à une projection de « L'Homme Invisible ». La convocation du roman de science fiction de H G Wells (1866-1946), publié en 1897, dans un Congrès d'Écrivains pour la Défense de la Culture s'avère à première vue déroutante. Toutefois, elle permet également à l'intellectuelle de donner plus de force à sa stigmatisation d'un fascisme ennemi de toute pensée et de toute activité humaine. En ancrant leurs propos dans une réalité mouvante, l'une et l'autre visent

²⁰⁹⁰ Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰⁹¹ Intervention de María Teresa León reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 127. Le surlignage est de nous

²⁰⁹² Dorset County Museum, STW's collection, F(right)/1/3 : copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner.

²⁰⁹³ « [...] en letra tosca, infantil » : intervention d'Agnia Barto reproduite dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 151.

incontestablement à enraciner la lutte en cours dans le domaine de l'humain, de la sensibilité et de l'émotion.

L'étude de la participation des intellectuelles européennes au II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture comporte en définitive deux volets aussi distincts qu'indissociables.

D'une part, leur participation à la genèse et à la tenue de cette manifestation culturelle historique fournit sur cette dernière de précieux renseignements. Point culminant d'un processus d'associationnisme intellectuel initié plusieurs années auparavant transcendé par la guerre, le Congrès était envisagé par toutes comme la réponse de la communauté intellectuelle antifasciste aux impératifs du moment et par extension, comme la résolution de la dialectique réflexion-action qui avait, dans les années précédentes, présidé à leur trajectoire. Dans les faits cependant, leur présence ne fit que renforcer les limites de la réunion en termes de pénétration de la réalité de la guerre d'Espagne et de solidarité interne à la communauté intellectuelle antifasciste internationale. Le regard que portèrent sur elles leurs compagnons de délégations est dans ce sens éloquent quant au caractère exceptionnel de leur présence et confirme le profond ancrage des normes et de relations de genre.

L'ambivalence des propos tenus par certaines d'entre elles à la tribune n'en est par conséquent que plus significative. Même si elles savaient combien il s'agissait alors d'éprouver la validité de l'engagement de leur communauté aux côtés de la République, elles n'hésitèrent pas à se distinguer de la tendance dominante à faire de la défense de la culture le thème des interventions et le signe identitaire des délégations présentes. Le Congrès fut pour elles l'occasion d'exposer leur conception du fascisme et du rôle spécifique de l'écrivain dans la lutte. Cette singularité constitue peut-être un début d'explication quant au peu de cas fait de leur présence dans les diverses études consacrées jusqu'à présent au Congrès de Valence.

L'analyse de ce dernier à travers le seul prisme de cette infra communauté spécifique permet à notre sens d'en affiner, d'en compléter et d'en nuancer la connaissance, notamment en ce qui concerne sa dimension esthétique et littéraire. Les déclarations des intellectuelles en la matière n'engagent-elles pas à aller voir au-delà de la tenue du Congrès au cœur de l'Espagne en guerre ? Ne se regroupent-elles pas toutes, dans leurs interventions, autour de l'idée que le succès de la manifestation allait dépendre de leur capacité et de celle de leurs homologues à s'acquitter, une fois de retour dans leurs pays respectifs, d'un « devoir

historique²⁰⁹⁴ » de sensibilisation et de mobilisation par l'écrit ? C'est ce que nous allons maintenant tenter de montrer à travers l'analyse des prolongements littéraires que les déléguées donnèrent au Congrès de Valence.

²⁰⁹⁴ « Texto integro de la Resolución final aprobada por el II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura » dans AZNAR SOLER, Manuel et SCHNEIDER, Luis, *op. cit.*, p. 338.

Chapitre 10 - Les prolongements littéraires du Congrès de Valence

Pour les intellectuelles européennes antifascistes, le II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture ne se limita pas aux journées passées en Espagne en juillet 1937. Conformément aux directives définies, il fut également une source d'inspiration et le point de départ d'une abondante production écrite sur laquelle il nous a semblé pertinent de nous concentrer tant elle contredit l'idée communément admise que la réunion n'eut aucun résultat dans ce domaine.

D'une part, ses prolongements littéraires s'avèrent, de par la variété des genres investis, l'identité et les motivations de celles qui s'y distinguèrent, représentatifs de l'ensemble des écrits de la guerre des intellectuelles dont il serait illusoire de prétendre réaliser ici une étude exhaustive. D'autre part, elle reflète un phénomène plus global de transposition littéraire de la guerre d'Espagne et vient confirmer la présence du conflit parmi les thèmes centraux de la littérature européenne contemporaine. Si la guerre s'imposa au XX^{ème} siècle comme « l'horizon fatal de la pensée²⁰⁹⁵ », c'est bien le conflit espagnol qui donna lieu à la bibliographie la plus volumineuse et alimenta toutes les « formes de l'art et de la polémique²⁰⁹⁶ ».

Il s'agit donc pour nous de nous interroger sur la place et la fonction attribuées par les déléguées à la littérature dans la guerre à travers l'analyse des reportages, comptes rendus, poèmes et nouvelles que leur inspira le Congrès de Valence. Et afin, d'éclairer leurs positions et ces écrits, nous nous réfèrerons également le cas échéant à un corpus « d'appoint » : la production écrite postérieure à l'été 1937 des intellectuelles qui n'assistèrent pas à la réunion.

Quel traitement font-elles du Congrès en fonction des différents genres et à travers quels prismes l'abordent-elles ? En quoi ces écrits peuvent-ils être considérés comme les diverses modalités d'une écriture engagée dans la défense d'une cause qu'elles étaient peu auparavant allées défendre en territoire républicain ? Se posèrent-elles alors en simples propagandistes désireuses de mettre leurs aptitudes littéraires au service de la République ou le Congrès les incita-t-il au contraire à se lancer à la conquête de nouveaux espaces et de nouvelles formes d'expression littéraire ?

²⁰⁹⁵ DOLLÉ, Jean-Paul « Un siècle héraclitéen » dans « Écrire la guerre. De Homère à Edward Bond », *Magazine littéraire* (Numéro double), Paris, Juillet-Août 1999, p. 18.

²⁰⁹⁶ BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerre civile espagnole et la littérature française*, Ottawa, Didier, 1972, p. 17.

10 - 1 Les réalisations littéraires simultanées au Congrès de Valence

Avant d'en venir à l'analyse de la place et de la vision du Congrès par les intellectuelles dans leurs écrits postérieurs à sa tenue, il nous faut évoquer ses résultats littéraires immédiats. Par immédiats, nous entendons les trois volumes qui vinrent remettre en question, au cours des journées espagnoles, l'ancrage exclusivement politique de la manifestation et dans lesquels s'enracinent selon nous les compositions journalistiques et littéraires des femmes de notre étude : *Romancero general de la guerra de España*, *Crónica General de la Guerra de España* et *Poetas en la España leal*.

La coïncidence entre le Congrès et la publication de ces trois œuvres émanant d'écrivains liés à la AIA n'était en rien fortuite. Elle répondait au contraire à la double finalité de l'entreprise et mettait cette fois en exergue le rôle dévolu à la production littéraire et à l'écriture par les écrivains antifascistes espagnols.

Tout comme cela fut le cas avec l'intervention concrète des intellectuelles dans le Congrès, cette phase initiale ne concerna que les Espagnoles. Les étrangères, à qui les œuvres furent remises, étaient, elles, appelées à s'en inspirer une fois de retour dans leurs pays respectifs. Cette valeur d'exemplarité se reflétait également dans la variété des genres représentés et dans le contraste saisissant entre cette hétérogénéité formelle et l'unicité de la conception militante de la création qui s'y exprimait. Dans ce sens, les trois recueils proposaient non seulement un panorama de la production républicaine la plus contemporaine mais constituaient également une radiographie de la communauté espagnole écrivant au service de la cause antifasciste.

Tant dans les deux visions et pratiques de la poésie consignées dans le *Romancero General de la Guerra de España* et dans *Poetas en la España leal* que dans les compositions en prose constitutives de la *Crónica General de la Guerra de España*, il s'agissait pour les intellectuelles espagnoles et leurs homologues masculins de poser, aux yeux des délégués et du monde, la création en espace de lutte et l'écriture en instrument à part entière du combat contre le fascisme.

10.1.1 - *Romancero General de la Guerra de España et Poetas en la España leal*

Le *Romancero General de la Guerra de España* et *Poetas en la España leal* avaient en commun d'être des anthologies poétiques. Ils traduisaient en revanche deux conceptions divergentes de la poésie qui s'incarnaient respectivement dans les revues *El Mono Azul* et *Hora de España*.

Nées au cœur de l'explosion médiatique qui caractérisa les premiers mois de la guerre – plus précisément à la fin juillet 1936 et en décembre de cette même année –, ces deux publications s'imposèrent rapidement comme les deux organes d'expression majeurs de la communauté intellectuelle républicaine²⁰⁹⁷.

La première, que nous qualifierons avec José-Carlos Mainer de « revue de combat »²⁰⁹⁸, compta au total 47 numéros dont la parution alla du 27 août 1936 à février 1939²⁰⁹⁹. Pensée, fondée et développée comme une « feuille volante désireuse d'emporter aux fronts et d'en ramener le sens clair, vivace et fort de [la] lutte antifasciste »²¹⁰⁰, la revue n'était pas uniquement le bulletin des activités de la AIA dont elle était l'organe d'expression officiel. Elle se voulait aussi le produit de la conjoncture historique, gouverné par une visée agrégative et mobilisatrice explicitée par son titre éminemment symbolique et confirmée par la variété des thèmes abordés, des genres investis et des collaborateurs auxquels elle ouvrit bientôt les pages de son « *Romancero de la Guerra Civil* ».

Cette section centrale combinait les compositions originales de poètes de métier, confirmés et reconnus, et celles envoyées spontanément par des poètes anonymes. Tous devaient par là contribuer à l'élaboration d'un patrimoine commun reflétant la permanence, dans l'esprit espagnol, du *romance*. Cette formule métrique octosyllabique de facture populaire éminemment traditionnelle était alors posée en réponse poétique aux impératifs de la lutte. Dans *Memoria de la Melancolía*, María Teresa León revient sur les motifs et le succès d'une section qui aurait au total compté près de 900 compositions :

²⁰⁹⁷ Voir notamment CAUDET, Francisco, « Hora de España y El mono azul » dans *Historia crítica de la literatura española. Época contemporánea 1914-1939*, Barcelona, Crítica, 1984.

²⁰⁹⁸ « revista de combate »: MAINER, José-Carlos, *Años de vísperas. La vida de la cultura en España (1931-1939)*, Madrid, Espasa Calpe, 2006, p. 175.

²⁰⁹⁹ La publication de *El Mono Azul* fut rythmée par les vicissitudes de la guerre et divisée en trois grandes étapes. La première, du 27 août au 26 novembre, compta 14 numéros publiés de façon hebdomadaire et sans interruption. Lors de la seconde, entre mai et décembre 1937, la parution se fit plus irrégulière et la revue était alors intégrée au journal madrilène *La Voz*. Après une interruption de cinq mois, trois derniers numéros furent publiés en mai et juillet 1938 puis février 1939. Pour plus de précisions sur cette évolution, nous renvoyons à l'étude de MONLEÓN, José, *El Mono Azul: teatro de urgencia y romancero de la guerra civil*, Madrid, Editorial Ayuso, 1979.

²¹⁰⁰ « hoja volandera que quiere llevar a los frentes y traer de ellos el sentido claro, vivaz y fuerte de [la] lucha antifascista »: *El Mono Azul*, 27/08/36, p. 1.

[El] romance es la forma popular de la poesía española y excelente para contar un suceso y fácil de que queda viva en los oídos. Al poco tiempo, se habían recibido tantos que se decidió publicar el *Romancero de la Guerra civil*²¹⁰¹.

Le recueil publié à l'occasion du Congrès était donc à la fois le fruit de cette entreprise collective de longue haleine et d'une sélection opérée, selon l'intellectuelle, par Emilio Prados et Antonio Rodríguez Moñino. Il rassemblait 302 *romances* de 101 poètes parmi lesquels, des Espagnoles de notre étude, ne figurait que Rosa Chacel et son « ¡Alarma! ».

Initialement publié dans *El Mono Azul* le 8 octobre précédent, le poème faisait partie de la première des huit sections du recueil, celle des « Romances de la Defensa de Madrid ». Rosa Chacel y prend pour toile de fond une ville républicaine soumise aux attaques aériennes de l'ennemi et s'en remettant à une « Alarme de nuit²¹⁰² » bienveillante. Personnifiée et érigée en « déesse de la nuit », celle-ci domine le quotidien bouleversé par les circonstances de la faune, de la flore et des populations civiles que la poétesse convoque dans une composition certes ancrée dans la réalité de la guerre mais non dénuée, dans ces ultimes vers, d'un certain optimisme :

[...]
La Alarma traga su grito
y atenta su puesto
ocupa con el oído en la antena,
que, en lo alto, el aire escucha.
Sabiendo que ella vigila,
la ciudad duerme tranquila²¹⁰³.

Cette sérénité finale porteuse d'espoir et la transfiguration poétique de la subversion du quotidien à l'arrière-garde par la guerre suffiraient à justifier l'intégration de ce *romance* à un recueil pensé comme une sélection à même de représenter tous les secteurs de la lutte. Toutefois, si nous l'envisageons dans le contexte plus spécifique du Congrès, il nous faut ajouter à cela deux remarques plus directement en lien avec l'alarme. Nous savons combien celle-ci impressionna les intellectuelles étrangères lors de leur premier séjour dans l'Espagne en guerre. Érigée en motif central, elle ne pouvait que conférer réalisme, véracité et efficacité à une composition par ailleurs servie par une grande force expressive. D'autre part, comme le

²¹⁰¹ LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1998, p. 285.

²¹⁰² « [...] la Alarma de noche »: CHACEL, Rosa, « ¡Alarma! » dans *Romancero General de la Guerra de España*, Madrid-Valencia, Ediciones Españolas, 1937, p. 37.

²¹⁰³ *Idem*, p. 38.

souligne Enrique Falcón, le Congrès avait précisément constitué dans l'esprit des délégués un « cri d'alarme face à l'avancée, implacable, de la barbarie politique²¹⁰⁴ ». Le *romance* se faisait dans ce sens le réceptacle et le catalyseur d'un sentiment d'urgence et d'une nécessité d'expression au contact desquels, par contrepoint, il put alors renaître et bénéficier d'un rayonnement inédit à l'échelle internationale.

Outre les traductions par Sylvia Townsend Warner des *romances* de Félix Paredes, Antonio Agraz et Leopoldo Urrutia, nous avons pu trouver dans les journaux étrangers de l'époque diverses allusions à la redynamisation, par la guerre civile, de ces « célèbres [formes poétiques] médiévales²¹⁰⁵ ».

La seconde anthologie poétique publiée au moment du Congrès de Valence, *Poetas en la España leal*, émanait, elle, du groupe de rédacteurs de *Hora de España*, la seconde revue littéraire de la guerre d'Espagne. Celle-ci, que nous qualifierons avec José-Carlos Mainier de « revue de création²¹⁰⁶ », avait très vite affiché une exigence esthétique peu compatible avec l'intégration dans ses pages de collaborations spontanées et anonymes. Confirmée lors du Congrès par la « *Ponencia Colectiva* » du groupe de rédacteurs, la déclaration d'intention publiée en janvier 1937 dans le premier de ses 23 numéros était sur ce point particulièrement éloquente :

Es cierto que esta hora se viene reflejando en los diarios, proclamas, carteles y hojas volanderas que día por día flotan en las ciudades. Pero todas esas publicaciones, que son en cierto modo artículos de primera necesidad, platos fuertes, se expresan en tonos agudos y gestos crispados. Y es forzoso que tras ellas vengan otras publicaciones de otro tono y otro gesto publicaciones que, desbordando el área nacional, puedan ser entendidas por los camaradas o simpatizantes esparcidos por el mundo, gentes que no entienden por gritos como los familiares de casa, hispanófilos, en fin, que recibirán inmensa alegría al ver que España prosigue su vida intelectual o de creación artística en medio del conflicto gigantesco en que se debate²¹⁰⁷.

Cette ligne de conduite imprima sa marque à l'ensemble des numéros. Ceux-ci s'articulaient en plusieurs sections – « Essai, Notes, Poésie, Témoignage, Commentaire

²¹⁰⁴ « palabra de **alarma** ante el avance, imparable, de la barbarie política »: FALCÓN, Enrique, « En los 70 años del Congreso de Escritores Antifascistas », Barrio del Cristal (Valencia), 20/05/2007.

Adresse URL: <http://www.rebellion.org/noticia.php?id=51671>. Consulté le 05 janvier 2008. Le surlignage est de nous.

²¹⁰⁵ « The Spanish Civil war has added a new cycle of ballads to **the famous mediaeval** romances [...] »: « The Ballads of Spain », *Manchester Guardian*, 12/11/1938, p. 11. Le surlignage est de nous.

²¹⁰⁶ « revista de creación »: MAINIER, José- Carlos, *op. cit.*, p. 187.

²¹⁰⁷ « Propósito », *Hora de España*, 01/1937, p. 6.

Politique, Théâtre, Narration » – et faisaient la part belle aux considérations théoriques et à la création. Cette ambivalence avait pour objectif ultime de transcender les circonstances historiques en offrant aux intellectuels d'autres niveaux et d'autres formes d'expression comme l'annonçaient les sous-titres de la revue : « *Ensayos; Poesía; Crítica; Al Servicio de la causa popular* ». Dans ce sens, le titre était là encore éminemment symbolique et posait la guerre en moment charnière, en première étape dans l'instauration d'une société plus juste et offrant aux intellectuels un nouveau statut. Cette « heure d'Espagne » se voulait dans ce sens une « heure nécessaire de révolution et de guerre civile²¹⁰⁸ », une « heure d'une transcendance inestimable²¹⁰⁹ ». Sur ce point, María Zambrano évoque pour sa part :

[una h]ora de reencuentros y de comprobaciones. Hora de amanecer, trágica y de aurora [...] en que todo lo que forma parte de ella, de su pasado o de su porvenir, acude al mandato de la actividad, se congrega ante la voz profunda que desde las entrañas de la historia ordena combatir²¹¹⁰.

Au-delà de la lutte en cours contre le fascisme, le combat incarné dans la revue était également celui d'une figure intellectuelle en pleine mutation, appelée à assumer la réalité et à faire de la création une voie d'accès à la vérité. Cet élitisme implicite, bien qu'alors mis au service de la cause populaire et de la victoire républicaine, eut pour conséquence de limiter les pages de la revue à des collaborateurs certes de diverses nationalités et filiations politiques mais surtout connus et reconnus. La section « Poésie » qui nous intéresse plus particulièrement ici accueillit ainsi 125 poètes contemporains parmi lesquels figuraient cette fois trois des poétesses espagnoles de notre étude: Rosa Chacel (1 collaboration), Ernestina de Champourcin (2 collaborations) et Concha Méndez Cuesta (2 collaborations²¹¹¹). Toutefois, aucune ne figurait dans *Poetas en la España leal* aux côtés d'Antonio Machado, Rafael Alberti, Manuel Altolaguirre, Luis Cernuda, Juan Gil-Albert, Miguel Hernández, León Felipe, Emilio Prados ou encore Arturo Serrano Plaja, soit une kyrielle de noms renommés visant à placer l'anthologie et la revue qu'elle prolongeait sous le signe de l'excellence poétique au masculin. Selon nous, cette absence de femmes ne doit cependant pas être envisagée à travers

²¹⁰⁸ *Ibidem.*

²¹⁰⁹ *Ibid.*

²¹¹⁰ ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998, p. 112

²¹¹¹ Rosa Chacel publia en juin 1937 « Epístola moral a Serpula ». Ernestina de Champourcin collabora au numéro de décembre 1937 avec « Sangre en la tierra » et à celui de novembre 1938 avec divers « Poemas ». Concha Méndez Cuesta vit elle publiés plusieurs de ses compositions en novembre 1937 (« Esta tarde », « España ») et en juillet 1938 (« Dos poemas de Concha Méndez »).

le prisme du genre mais bien de la création. Il ne s'agissait pas alors d'adhérer au traditionnel discours misogyne des poètes sur la poésie mais bien de faire face à l'ampleur de la tâche qui incombait alors aux poètes.

En dépit des nombreuses divergences soulignées, le *Romancero General de la Guerra de España* et *Poetas en la España leal* se voulaient avant tout des incitations à faire de la poésie un espace de projection, de transfiguration et de magnification de la seule et véritable « dernière grande cause », la cause antifasciste.

10.1.2 - *Crónica general de la guerra civil*

Cette fonction n'était toutefois pas, dans l'esprit de la communauté intellectuelle espagnole républicaine, l'apanage de l'écriture poétique.

Conjointement aux deux anthologies poétiques fut publié un troisième recueil, exclusivement composé de textes en prose cette fois et conçu par son initiatrice, compilatrice et préfacière, María Teresa León, comme une approche globale des onze premiers mois du conflit : la *Crónica general de la guerra civil*.

Secondée par José Miñana, elle réunit, dans cet ouvrage à visée ouvertement propagandiste, 65 chroniques jusqu'alors « dispersées²¹¹² » dans divers organes de presse (*El Mono Azul*, *Hora de España* ou encore la revue à teneur politique *Ayuda*) où ils étaient parus entre le 27 juillet 1936 et le 3 juin 1937. Cette dynamique agrégative et globalisante transparaissait également dans la diversité des prismes – domaines militaire, politique, social et culturel – utilisés pour aborder, représenter et donner à voir la guerre totale alors en cours en Espagne. L'une des caractéristiques communes aux compositions sélectionnées et organisées selon un ordre chronologique parfois approximatif par María Teresa León est qu'elles ne se situent jamais au niveau de l'abstraction ni de l'invention. Dans le « Prologue », l'intellectuelle déclare dans ce sens qu'il s'agissait avant tout de donner la priorité aux « documents [, à l']anecdote humaine ou [à la] réaction de quelque grand écrivain face au fait historique présent²¹¹³ ».

Cette explication s'avère intéressante à plus d'un titre.

²¹¹² « Estaban **dispersas** en los diarios » : LEÓN, María Teresa, « Prólogo » dans *Crónica general de la guerra civil*, t I, Ediciones de la Alianza de Intelectuales Antifascistas, Madrid 1937, p. 7. Le surlignage est de nous.

²¹¹³ « [...] documentos [...] anecdota humana o de reacción de algún gran escritor ante el hecho histórico presente » : *Ibidem*.

Outre qu'elle propose une classification tripartite des textes réunis, elle apporte un premier éclairage sur les critères de sélection appliqués et reflète, par extension, une conception nettement définie et conjoncturelle de la « chronique ». Celle-ci n'est pas à entendre ici au sens purement journalistique du terme mais bien comme une succession de compositions articulées autour d'un référent commun et naviguant entre réflexion idéologique et radiographie de la société républicaine dans la guerre, récits de cas exemplaires et reportages narratifs à caractère individuel ou collectif. A mi chemin entre fiction et réalité, les textes sélectionnés valaient par conséquent par leur complémentarité et la capacité de leurs auteurs à rendre compte, en se concentrant sur une de ses composantes, de la complexité de la guerre. Cette aspiration à l'exhaustivité et cet impératif d'efficacité expliquent selon nous la quantité et la variété d'auteurs sélectionnés. Parmi les 33 écrivains retenus figuraient une figure de l'envergure d'Antonio Machado, les jeunes poètes les plus en vue de l'époque, des écrivains moins connus ou même difficilement identifiables, des journalistes et poètes hispano-américains et seulement six femmes dont María Teresa León elle-même qui inclut cinq de ses compositions à la *Crónica General*²¹¹⁴. Au-delà de cette diversité et en dépit de divergentes orientations politiques sur lesquelles nous ne nous attarderons pas ici, tous avaient en commun de graviter ou d'avoir gravité depuis juillet 1936 dans la sphère de la AIA²¹¹⁵ qui se chargea d'ailleurs de l'édition du recueil. Les liens des auteurs à l'organisation dont María Teresa León était, rappelons-le, l'un des membres les plus actifs, valurent à cette dernière un certain nombre de reproches.

Loin de l'enthousiasme exprimé dans *Hora de España* par le poète et journaliste républicain Bernardo Clariana pour le « langage de ces récits passionnés et agiles²¹¹⁶ », Emili Nadal remit explicitement en question, dans *Nueva Cultura*, un processus de sélection selon lui davantage gouverné par les « relations d'amitié avec les écrivains que par la rigoureuse décision d'exiger les textes les plus importants d'un point de vue historique²¹¹⁷ ». La déception exprimée ici permet à notre sens de mesurer l'ampleur des attentes suscitées par un recueil annoncé le 22 juillet dans *El Mono Azul* comme « le document de la plus grande actualité et

²¹¹⁴ Les quatre autres femmes étaient María Luisa Carnelli (poétesse et journaliste argentine), Luisa Carnés (romancière), Rosario del Olmo (journaliste et intellectuelle aujourd'hui tombée dans l'oubli), Matilde de la Torre (professeure et députée) et enfin Dolores Ibárruri, la mythique « Pasionaria ».

²¹¹⁵ « recopilación de romances y crónicas de poetas y escritores, en su casi totalidad miembros de la Alianza »; ZAMBRANO, María, *op. cit.*, p. 150.

²¹¹⁶ « el lenguaje de estos apasionados y ágiles relatos »: CLARIANA, Bernardo, « Crónica general de la guerra civil », *Hora de España*, 09/1937, p. 71.

²¹¹⁷ « la amistosa relación con los escritores que la rigurosa decisión de exigir los textos más importantes desde el punto de vista histórico »: NADAL, Emili, « Crónica General del la Guerra Civil. Tomo I », *Nueva Cultura*, Agosto-Octubre 1937, p. 36-37.

du plus grand intérêt²¹¹⁸ ». Plus globalement et paradoxalement encore, le contraste net existant entre ces deux appréciations témoigne d'une même foi en la capacité de l'écriture narrative à informer de la réalité de la situation, à sensibiliser les lecteurs à la cause républicaine, à leur faire prendre conscience de la portée de la lutte et en définitive, à interférer sur le cours de cette dernière.

Nous faut-il pour autant en conclure que la publication n'avait de raison d'être que dans le contexte spécifique de la guerre d'Espagne et que la seule valeur des chroniques résidait dans l'aptitude de leurs auteurs à faire entendre, à l'été 1937, la « voix de l'Espagne s'adressant au monde²¹¹⁹ » ? *Crónica General de la Guerra Civil* était-elle inexorablement appelée à devenir, comme l'affirme María Teresa León dans son autobiographie, une « curiosité pour bibliophiles²¹²⁰ » ? Ou pouvons-nous au contraire considérer qu'elle jalonnait une nouvelle voie d'expression en prose visant certes à une efficacité immédiate mais reposant surtout sur une vision, particulièrement significative dans le cas des femmes de notre étude, de la création littéraire comme instrument propice à « attiser la mémoire²¹²¹ » ?

Ce sont là des questions auxquelles nous nous proposons maintenant de répondre à travers l'analyse des compositions inspirées aux intellectuelles par le Congrès de Valence et publiées en aval de celui-ci. Nous avons décidé d'articuler cette analyse autour des trois grands genres alors investis par les unes et les autres : l'article de presse, le poème et la nouvelle.

10.2 - Les prolongements dans la presse du Congrès de Valence

L'analyse des écrits journalistiques inspirés aux déléguées par le Congrès suppose de resituer le rôle de ce média dans les sociétés modernes.

Face à un évènement tel que la guerre d'Espagne, les Espagnoles et les étrangères adoptèrent une double approche à l'égard de la presse. Celle-ci était révélatrice des deux fonctions essentielles de cette dernière depuis le XIX^{ème} siècle: être à la fois un véhicule d'information et un organe d'opinion.

Dans le sens de cette mission informative, nous remarquerons l'importance acquise,

²¹¹⁸ « ¡El documento de mayor actualidad e interés! »: *El Mono Azul*, 22/07/1937, p. 131.

²¹¹⁹ « Voz de España hablando al mundo »: LEÓN, María Teresa, « Prólogo » ..., *op. cit.*, p. 7.

²¹²⁰ « [...] curiosidad de bibliófilos »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 286.

²¹²¹ « avivar la memoria »: *Crónica general de la guerra civil...*, *op. cit.*, p. 7.

au quotidien, par la presse et sa lecture pour celles qui ne se trouvaient pas en Espagne ou qui y étaient maintenues – plus ou moins volontairement – loin du théâtre des opérations. Pour toutes, la consultation des journaux s’imposa rapidement comme une pratique incontournable. Les articles sur la guerre d’Espagne constituaient pour elles un moyen de se tenir au courant des avancées du conflit et plus encore, une réponse au besoin impérieux de rester, même illusoirement, en contact avec l’épopée du peuple espagnol. Isabel Oyarzábal de Palencia, maintenue à Oslo par ses fonctions diplomatiques, affirme notamment avoir appris le suédois pour ne plus avoir à attendre, entre la livraison des journaux du matin et l’arrivée de son attachée de presse et traducteur, « deux pleines heures pour savoir ce qui s’était passé en Espagne²¹²². Nancy Cunard affirme pour sa part n’avoir « jamais autant lu de journaux²¹²³ » qu’entre 1936 et 1939 mais associe également cette pratique au regret de n’avoir pu, comme Andrée Viollis, couvrir les événements d’Espagne en tant que correspondante de presse. La Française était la seule journaliste de métier accréditée comme telle, ce qui ne donne que plus de poids selon nous, au constat qu’elle tira, étonnée, quatre mois seulement avant la tenue du Congrès :

La foule roule le long des trottoirs, forme parfois des flots : au-dessus de son murmure se détache la voix cassée d’un vieillard qui crie les journaux du soir. Ils ne comptent plus que deux pages. Famine de papier ?²¹²⁴

L’évolution de la presse espagnole était subordonnée aux vicissitudes de la guerre. Celle-ci fut cependant caractérisée, en territoire républicain, par une explosion médiatique et une redéfinition du paysage journalistique. Parallèlement au maintien d’une presse de partis et d’autres publications auxquelles certaines des Espagnoles collaborèrent régulièrement, on assista à la disparition de revues de premier ordre auxquelles elles s’étaient associées comme la *Revista de Occidente* (1923 - juillet 1936), *Cruz y raya* (1933 - juillet 1936), *Tierra firme* (1935 - juillet 1936), *Leviatán* (1934 - juillet 1936) ou encore *Caballo Verde para la poesía* que Concha Méndez Cuesta et Manuel Altolaguirre avaient fondé en 1935. Elles furent alors supplantées par un autre type de publications que nous qualifierons avec José Estebán de « politico-guerrier-culturel²¹²⁵ », fondées et alimentées par des intellectuels liés à la AIA.

²¹²² « [...] the whole two hours to know what had happened in Spain »: OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941, p. 315.

²¹²³ « I think I had never read so many newspapers as at that time »: CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954, p. 111.

²¹²⁴ VIOLLIS, Andrée, « Madrid encore... », *Vendredi*, 26/03/1937, p. 1.

²¹²⁵ « político-guerrero-cultural »: ESTEBÁN, José, « El Mono Azul », *Triunfo* N°717, 23/10/76, p. 49.

Ces revues contribuèrent à la médiatisation et au rayonnement du Congrès puisque *Hora de España* lui consacra son numéro d'août 1937, *Nueva Cultura* son double numéro de juin-juillet et *El Mono Azul* ces numéros des 8 et 15 juillet. Loin de comptes rendus factuels ou de simples portraits des écrivains présents, les articles s'efforçaient de resituer la manifestation dans l'ensemble du conflit, ce qui nous renvoie à la démarche agrégative et globalisante qui présida à l'élaboration de la *Crónica General* offerte aux délégués. A l'été 1937, la presse était donc incontestablement devenue un vecteur de diffusion et de support de l'esprit de résistance antifasciste. Et il était plus que jamais temps, selon les responsables espagnols du Congrès, que les étrangers prennent conscience de ses potentialités en termes de sensibilisation et de mobilisation de l'opinion publique internationale.

10.2.1 - Le genre journalistique, premier choix des déléguées

Il paraît évident, au vu de leur production journalistique de l'été 1937, que Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland et Agnia Barto ne demeurèrent pas insensibles à la nouvelle fonction assignée, dans la lutte, au genre journalistique.

De retour dans leurs pays respectifs, elles eurent à cœur de s'acquitter de la mission qui leur avait été officiellement confiée par leurs homologues républicains et c'est précisément la presse qu'elles érigèrent en première dépositaire de leur expérience espagnole. Cette priorité fut, selon nous, motivée par une rapidité de publication confinant parfois à l'immédiateté, par l'intérêt de ce média en termes de rayonnement et de diffusion et, dans le cas des deux Anglaises, par une pratique et une connaissance préalable de l'exercice²¹²⁶. L'impact du Congrès sur leur production fut toutefois d'une intensité telle que Claire Harman fait, au sujet de leur retour dans le Dorset, cette remarque éloquente: « Sylvia et Valentine rentrèrent à Chaldon le 16 juillet, pleines de projets d'articles²¹²⁷ ».

Le nombre d'articles qu'elles consacrèrent au Congrès est impressionnant ainsi que la variété des supports dans lesquels elles les publièrent. Dès le 21 juillet, Valentine Ackland signalait dans la publication communiste, le *Daily Worker*, son « Writers in Madrid ». A cette même date, elle mentionne, dans son journal intime, de nombreux projets d'articles ou encore

²¹²⁶ Sylvia Townsend Warner avait publié son premier article en 1916 dans *Blackwoods Magazine* et la collaboration des deux femmes avec des publications de gauche et centre-gauche s'intensifia à partir de leur adhésion au PC.

²¹²⁷ « Sylvia and Valentine got home to Chaldon on 16 July, full of plans for articles »: HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989, p. 166.

des articles déjà écrits et proposés à des publications telles que *Fight* ou le magazine *Life and Letters Today*²¹²⁸. Nous avons par ailleurs pu trouver dans les archives personnelles du couple à Dorchester un article tapuscrit incomplet et proche dans son contenu de « Writers in Madrid », « Congress in Spain²¹²⁹ ». Sylvia Townsend Warner publia pour sa part « Harvest 37 » dans *The New Statesman and Nation* le 31 juillet et collabora au numéro du 14 août 1937 de *Time dans Tide* avec « What the soldier said ». De la même façon, ses archives conservent deux articles presque similaires et respectivement intitulés : « Los intelectuales » et « Thoughts about Spain²¹³⁰ ». A cette liste déjà imposante vient s'ajouter le récit d'Agnia Barto aux jeunes lecteurs du *Pionerskaia Pravda*, publié le 8 août et annoncé comme un compte rendu non pas du Congrès mais du voyage en Espagne de l'intellectuelle²¹³¹.

Le choix de cette publication, prévisible de la part d'Agnia Barto dont nous avons vu qu'elle avait été envoyée en Espagne en raison de son lien avec les jeunes générations soviétiques, pose par contraste la question des critères ayant présidé au choix des deux autres intellectuelles qui nous intéressent ici. Parmi ceux-ci figuraient, nous semble-t-il, l'orientation politique de publications exclusivement de gauche et donc favorables à la République espagnole, leur popularité ainsi que, comme le souligne Sylvia Townsend Warner dans un entretien de 1975, leur capacité à déjouer les tentatives des autorités anglaises pour « bâillonner tous les journalistes indépendants qui avaient quelque chose à dire en faveur de la République²¹³² ». Cette remarque montre combien, à l'été 1937, le conflit espagnol et tout ce qui s'y rapportait constituaient un sujet brûlant. Elle vient également confirmer ce que les titres eux-mêmes laissaient supposer : le couple entendait se servir des articles tant pour informer que pour prendre position.

Dans ce sens, le type d'articles choisi n'est pas anodin non plus. Les comptes rendus et les reportages privilégiés par Agnia Barto, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland relevaient selon la typologie établie par Line Ross de l'information rapportée²¹³³. Par ailleurs, le reportage était un genre journalistique politiquement marqué à gauche et d'une longueur propice au développement et à l'anecdote. L'une des similitudes les plus frappantes entre

²¹²⁸ Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

²¹²⁹ Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

²¹³⁰ Respectivement : Dorset County Museum, STW's collection, N(lower right)/3/7c: « Los intelectuales » et Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/3/7d: « Thoughts about Spain ».

²¹³¹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937.

²¹³² « clamping down on freelance journalists who had anything to say in favour of the Republic »: citée dans MULFORD, Wendy, « Introduction » dans TOWNSEND WARNER, Sylvia, *After the Death of Don Juan*, London, Virago, 2002, p.xvi.

²¹³³ ROSS, Line, *L'écriture de presse. L'art d'informer*, Québec, Gaëtan Morin Éditeur, 2005, p. 10. L'information rapportée se distingue de l'information commentée et de l'information analysée.

tous les articles des déléguées est en effet leur extension, celui d'Agnia Barto courant même sur plus d'une douzaine de pages. Ce rejet unanime de tout récit bref et factuel comme la nouvelle ou la brève reflète une conception de l'écriture journalistique commune et rend compte des attentes du lectorat et des éditeurs à l'égard de ces compositions écrites à chaud et parfois même de commande.

Quant à la rapidité d'élaboration et de publication des articles, nous préférons parler d'urgence plutôt que de précipitation. Tous sont réfléchis, construits et fidèles aux préoccupations de chacune des trois déléguées qui s'engagèrent simultanément dans un vaste programme d'activités concrètes en faveur de la République. Près d'un an après le soulèvement militaire et alors que le conflit était peu à peu relégué au second plan, le Congrès fut pour elles l'occasion de remettre la question espagnole au centre des attentions. Comme l'affirme Valentine Ackland dans « Writers in Madrid », il s'agissait alors de rendre compte de « [leur] expérience de la guerre²¹³⁴ ».

10.2.2 - La presse comme instrument d'information et de prise de position

Tous les articles présentent un fort ancrage référentiel.

Leurs titres tendent bien souvent à circonscrire géographiquement l'étendue des compositions par ailleurs jalonnées de précisions concernant la localisation de tel ou tel épisode. Si Sylvia Townsend Warner se contente de situer l'action de « What the soldier said » à Madrid, Agnia Barto fait de son récit le motif à un parcours à travers l'Europe – la Pologne, l'Allemagne, Paris – jusqu'à une Espagne incarnée, cette fois, dans Valence, Madrid, Malaga, Port-bou ou encore Carabanchel. La kyrielle de noms mentionnés s'avère déconcertante si l'on pense à la jeunesse de ses lecteurs. Elle témoigne surtout, à notre sens, de la fonction éducatrice assignée par la déléguée à l'ensemble de ses écrits pour enfants.

L'Espagne évoquée est, par ailleurs, historiquement et idéologiquement identifiée comme l'Espagne républicaine en guerre.

Bien qu'elles ne se livrent à aucune digression explicative ni à aucun rappel des origines du conflit, celui-ci constitue l'arrière-plan explicite de tous les articles. Les attaques aériennes sont omniprésentes, les populations réfugiées récurrentes et les files d'attentes devant les divers commerces révélatrices d'un quotidien bouleversé et emprunt de tension.

²¹³⁴ « [their] real experience of war » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », *Daily Worker*, 21/07/1937, p. 7.

Dans ce sens, l'absence de toute date précise et les libertés prises avec la chronologie des faits relèvent selon nous d'une stratégie d'actualisation permanente du conflit que les trois déléguées n'abordent que du côté républicain. Ce traitement exclusif, certes déterminé par les expériences des trois en Espagne, se voulait avant tout une nouvelle prise de position publique en faveur du gouvernement légal et de la cause antifasciste. Le recours régulier à des symboles tels que *L'Hymne de Riego*, le poing serré et des slogans tels que « Vive l'Espagne républicaine ! » ou « Vive l'Espagne libre !²¹³⁵ » réduit dans ce sens, selon Wendy Mulford, ces articles-manifestes à un « exubérant concert de louanges à la République²¹³⁶ ».

Leur caractère partisan et militant ne fait aucun doute. Pour Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Valentine Ackland, seule l'Espagne républicaine « qui se bat contre le fascisme²¹³⁷ » avait sa place dans la presse internationale, l'ennemi se réduisant dans leurs compositions à des allusions succinctes et toujours associées à la destruction, à la cruauté, à la souffrance et à la mort. Cette condamnation unanime transparaît également dans la priorité donnée au motif plus spécifique de leur séjour, le second congrès de « l'Association Internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture ». Le fascisme est totalement exclu de cette désignation officielle et de la manifestation dont les déléguées font un véritable prisme.

Le Congrès constitue la source d'inspiration assumée de tous les articles qui en soulignent le caractère fédérateur et inédit.

Bien qu'il fasse souvent office de fenêtre ouverte sur la réalité multiple et foisonnante du conflit, il est présenté comme l'aboutissement d'un processus concerté et de longue haleine. Sylvia Townsend Warner s'attarde sur sa genèse et met en relief, grâce à une anaphore éloquente, la portée de sa tenue dans l'Espagne en guerre :

.....La guerre n'avait pas, comme nous craignions qu'elle le fît, dévié notre intention de tenir ce Congrès en Espagne [...] La guerre n'avait pas non plus affecté les modalités de ce Congrès²¹³⁸.

²¹³⁵ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 23 et p. 31.

²¹³⁶ « exuberant paeon of praise to the Republic »: MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988, p. 101

²¹³⁷ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 23.

²¹³⁸ « War had not, as we feared it might, deflected our intention of holding that Congress in Spain [...] War had not affected, either, the arrangements for that Congress »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the Soldier said », *Time and Tide*, 14/08/1937, p. 1091.

De façon synthétique et simplifiée, Agnia Barto revient, elle, sur sa double finalité, à savoir « dire ce qu'est le fascisme [et] dire la vérité sur la guerre en Espagne²¹³⁹ ». Les deux se rejoignent ici autour d'une même stratégie informative qui consiste non seulement à rendre compte du déroulement du Congrès mais également à en poser les causes et les conséquences. Leur fierté d'avoir participé à cette manifestation historique est par ailleurs renforcée par les obstacles rencontrés et plus particulièrement par l'épisode des passeports de la délégation anglaise. Celui-ci apparaît dans la grande majorité des articles consultés, depuis la simple allusion d'Agnia Barto aux « 12 personnes [anglaises] venues en cachette sans visas²¹⁴⁰ » jusqu'aux paragraphes entiers que consacrèrent à cette péripétie Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, particulièrement virulentes à l'égard de leur gouvernement. Les réticences de celui-ci servent toutefois au final le message que toutes veulent délivrer dans leurs écrits journalistiques : pour avoir participé au Congrès de Valence, leurs trajectoires étaient définitivement liées à un épisode charnière de l'histoire contemporaine européenne.

Ce caractère exceptionnel s'impose dès les premières lignes des articles grâce à des amorces *in medias res*. À l'exception de Valentine Ackland qui, dans le chapeau de « Writers in Madrid », pose les grandes lignes de la manifestation, aucune n'estime nécessaire de la resituer dans son contexte ni ne s'attache à faciliter la tâche du lecteur. Elles semblent tenir pour acquise la connaissance par tous de la situation espagnole. Cette exigence a pour effet concret, chez les deux déléguées anglaises, de projeter le lecteur au cœur de l'évènement, de le confronter d'emblée aux propos d'un soldat du Sixième Corps d'Armée ou encore d'un délégué hollandais non identifié²¹⁴¹. Agnia Barto entre également dans le vif de son sujet : la place et le rôle des enfants dans la lutte antifasciste. En ne s'encombrant pas de détails, les trois intellectuelles affichent clairement leurs intentions : immerger leurs lecteurs dans une expérience spécifique de la guerre d'Espagne, la leur.

Dans ce sens, leur attachement à faire du Congrès le seuil d'entrée systématique dans le conflit reflète une certaine connaissance des lois régissant l'écriture journalistique, à savoir l'exactitude de l'information et le gage de véracité. Leur crédibilité et leur sincérité résident précisément en ce qu'elles n'abordent pas les dimensions militaire, politique ou encore économique de la guerre. Elles saisissent en revanche le prétexte d'un trajet entre Valence et

²¹³⁹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 26.

²¹⁴⁰ *Idem*, p. 22.

²¹⁴¹ Nous nous référons ici successivement aux attaques de « What the soldier said » de Sylvia Townsend Warner et de « Congress in Spain » de Valentine Ackland.

Madrid pour décrire le spectacle « pittoresque²¹⁴² » de la récolte du maïs et signifier par là que la vie continue en territoire républicain.

10.2.3 - Des articles à valeur testimoniale

Ce traitement singulier et circonscrit met en évidence la valeur de témoignage insufflé par les intellectuelles à leurs articles sur le Congrès.

En faisant état de leurs activités et de leurs impressions, elles revendiquent leur légitimité en la matière et affirment leur présence sur le devant de la scène antifasciste. Leur qualité de membre officiel leur vaut dans ce sens d'être mises en avant via des effets d'annonce parfois proche du sensationnalisme. Dans un encart typographiquement mis en relief en haut à droite de « Writers in Madrid », il est ainsi proclamé que « VALENTINE ACKLAND qui écrit cet article, était présente [au Congrès]²¹⁴³ ».

Si leur qualité de témoin et actrice de l'évènement semble suffire à placer leurs compositions sous le signe de l'authenticité, celles-ci n'en demeurent pas moins des œuvres de création. Le choix de l'angle d'approche, du point de vue ou encore du ton adopté relève immanquablement de la mise en scène, d'une mise en scène d'elles-mêmes et d'une transfiguration, par l'écrit, de leur participation à un acte collectif et engagé.

Nous soulignerons au passage l'importance de ce genre d'écrits dans une approche de mise en regard telle que la nôtre. Par les similitudes qu'ils entretiennent avec leur correspondance de l'été 1937, les articles de Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner scellent la sincérité de l'engagement des deux femmes en faveur de la République. Et plus radicalement encore, dans le cas d'Agnia Barto, son récit aux lecteurs de la *Pionerskaia Pravda* constitue une des seules traces parvenues jusqu'à nous de sa participation à la geste intellectuelle européenne des années 1936-1939. Cette double dimension, individuelle et collective, se manifeste dans les articles par un glissement fréquent de la première personne du singulier à la première personne du pluriel. Le recours au « je » n'a ici rien de narcissique mais s'impose au contraire comme un style personnel approprié et une garantie de véridicité²¹⁴⁴. Le but n'est pas de parler d'elles mais de parler d'elles dans « une circonstance

²¹⁴² « picturesque » : Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/3/7: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Harvest 37 ».

²¹⁴³ « VALENTINE ACKLAND who writes this article, was present at the [Congress], first session of which was held in Madrid »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²¹⁴⁴ LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 31.

particulière qui illustre la situation de tout un groupe ou secteur social²¹⁴⁵ ». Ce groupe est désigné à travers un « nous » très clairement identifié: la communauté intellectuelle européenne antifasciste dont les trois déléguées soulignent le prestige – « des écrivains de premier plan²¹⁴⁶ » – et l’ancrage international – « les écrivains du monde entier²¹⁴⁷ » –.

Les articles sont par conséquent un espace de revendication et d’affirmation d’elles-mêmes comme membres à part entière de ce collectif en particulier.

Le peu d’allusions faites à leur condition de femme et le peu de manifestations textuelles de leur féminité en constituent la preuve. D’un point de vue thématique, celle-ci ne se loge à notre sens que dans l’attention singulière portée à des figures féminines isolées comme la jeune Aurora dont Agnia Barto dit avoir fait la connaissance à Madrid ou à des collectifs de femmes comme celui des mères réfugiées croisées par les trois déléguées à Minglanilla. D’un point de vue personnel cependant, aucune ne met en avant son identité de femme et tout juste avons-nous pu trouver, dans l’article d’Agnia Barto, cette justification ambiguë : « Un soir à Valence, [...] des enfants [...] m’ont fait ce cadeau car je suis une femme russe, venant de l’URSS, le pays où vivent leurs amis²¹⁴⁸ ». Le cadeau des petits Espagnols ne se dirige pas ici à la femme mais au seul pays qui leur était alors concrètement venu en aide. En mettant l’accent sur son pays d’origine, Agnia Barto veille à ne pas tomber dans ce qui pourrait être de la discrimination. C’est là un point commun aux trois intellectuelles. Dans la grande majorité de leurs articles, elles se posent en égales de leurs homologues masculins, ce qui nous renseigne à la fois sur leur aspiration à être traitées sans distinction de genre et sur la portée propagandiste de leurs écrits journalistiques. Elles projettent dans la réalité du texte une vision idéalisée de la réalité des faits.

A travers elles, nous voyons donc se confirmer l’idée d’un reportage comme genre éminemment subjectif car toujours marqué par la présence de son auteur. Ici, cette présence ne se limite pas à la participation avérée et incontestable des trois déléguées aux journées espagnoles. Elle se manifeste également dans leur volonté commune de rapporter ce qu’elles y ont vu, entendu et perçu. Loin de se lancer dans des considérations abstraites et théoriques, elles enracinent leurs récits, le Congrès et la guerre d’Espagne dans le domaine du sensoriel et

²¹⁴⁵ « una circunstancia particular que ejemplifica la situación de todo un grupo o sector social »: USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 35.

²¹⁴⁶ « [...] the leading writers » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²¹⁴⁷ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l’écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 26.

²¹⁴⁸ *Idem*, p. 19.

de l'humain. En convoquant l'ouïe, la vue, le toucher ou encore le goût, elles visent à rendre compte de leur immersion dans l'Espagne de l'été 1937 et à faire de cette appréhension sensible un éclairage des faits utile aux lecteurs. Le corps est posé en réceptacle direct de l'information et se voit dans ce sens légitimé en tant que guide à travers la réalité de la guerre. De la main passée sur le dos des enfants madrilènes évacués à Valence²¹⁴⁹, de la paella offerte par le propriétaire d'un hôtel valencien²¹⁵⁰ ou de l'« épouvantable²¹⁵¹ » bruit des attaques aériennes, les unes et les autres tirent des sentiments forts et précis. Plus encore, elles les assument et s'appuient sur eux pour prendre explicitement position en faveur de la République. Si elles ne redoutent pas de placer leurs articles sous le sceau de l'émotion et de la sensibilité, c'est pour s'acquitter pleinement du rôle de courroie de transmission dont elles se sentaient investies.

Néanmoins, le point de comparaison inévitable que constituent Andrée Viollis et sa méthode vient éclairer les limites des positions des déléguées sur le Congrès. Elles respectent certes les conventions de l'écriture journalistique mais ne se livrent, sur le terrain, à aucune démarche d'investigation. Loin de chercher à diversifier, accumuler et confronter les sources, elles font reposer la légitimité de leurs propos sur la dimension et l'épaisseur humaine de leurs articles. Leur engagement et celui de leur communauté ne prennent réellement leur sens qu'au contact des autres partisans et défenseurs de la République, depuis « les enfants espagnols, les pionniers espagnols²¹⁵² » jusqu'à la « garde d'honneur des soldats²¹⁵³ » en passant par les « classes travailleuses d'Espagne²¹⁵⁴ ». A travers eux, les trois intellectuelles font de l'engagement dans la lutte une généralité, une norme et même un signe identitaire.

Dans ce sens, elles cèdent souvent la parole à leurs interlocuteurs et donnent l'impression de s'effacer pour faire parvenir plus intensément encore à l'esprit du lecteur la voix multiple de l'Espagne républicaine. « Writers in Madrid » est sur ce point très représentatif puisque Valentine Ackland y concentre tous les procédés stylistiques à sa disposition. Mêlant style direct et style indirect, elle y reproduit dans les derniers paragraphes

²¹⁴⁹ *Id.*, p. 21.

²¹⁵⁰ Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/3/7d: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Thoughts about Spain ».

²¹⁵¹ « terrific » : Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

²¹⁵² RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 19.

²¹⁵³ « the guard of honour of soldiers »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²¹⁵⁴ « working masses of Spain » : Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/3/7: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Harvest 37 ».

le discours tout en « gratitude²¹⁵⁵ » et bienveillance du propriétaire de l'hôtel où elles avaient séjourné à l'égard de leur délégation. Il s'agit là encore de donner à lire et à sentir du vécu. Même si les trois déléguées sont au cœur de l'action, elles semblent préférer rester à l'arrière plan plutôt que de reprendre à leur compte, en les vidant de leur force expressive, les propos qu'elles estiment les plus fédérateurs et efficaces. Pour leur donner plus de poids, elles disent parfois même avoir été investies d'une mission de porte-parole par des populations républicaines leur ayant dit « ce qu'[elles] dev[aient] écrire à [leur] retour²¹⁵⁶ ».

Il ne faudrait cependant pas assimiler cette démarche à de l'objectivité. Ce discours rapporté est aussi pour elles une façon de prolonger leur participation à la lutte en cours en Espagne au-delà du Congrès. La mise en regard de leurs interventions à la tribune et de leurs articles de l'été 1937 souligne, elle aussi, cette continuité. Les seconds ne sont jamais des reprises des premières mais abordent en revanche la guerre sous le même angle thématique, à savoir dans le cas d'Agnia Barto, l'enfance et dans celui de Sylvia Townsend Warner, la culture. L'écrit se fait dès lors prolongement et complément de l'oral dans le sens où toutes deux se tournent à travers leurs articles vers un seul et unique destinataire : leur société d'origine.

10.2.4 - La prise en compte du lecteur

La manière d'écrire des déléguées pose la nationalité, la culture et la position politique comme les principaux filtres du regard qu'elle porte, dans leurs articles, sur la guerre d'Espagne.

Comme le souligne Alice-Anne Jeandel, ces filtres reflètent plus généralement les représentations mentales de l'époque²¹⁵⁷, soit celles des sociétés européennes au milieu des années 1930. Dans notre étude, ils témoignent également de la lucidité et du souci d'efficacité ayant présidé à l'élaboration des reportages. Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland et Agnia Barto écrivent pour des lecteurs très clairement identifiés et font en sorte de s'adapter à eux.

Les deux premières, du fait de l'orientation de gauche des publications, se trouvaient

²¹⁵⁵ « the proprietor made a careful and elaborate speech of **greeting** »: ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

²¹⁵⁶ « [...] telling [them] what [they] must write when [they] returned »: *Ibidem*.

²¹⁵⁷ JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis : une femme grand reporter, une écriture de l'évènement 1927-1939*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2006, p. 139.

face à un lectorat adulte, volontaire et sensible à la question espagnole. Soit un public en rupture avec la position du gouvernement britannique, « demandeur d'information²¹⁵⁸ » et préalablement sensibilisé à la guerre d'Espagne. Il s'agissait dans ce sens pour elles de fournir des informations intelligibles et variées et surtout de les rendre intéressantes. Agnia Barto s'adressait, elle, à un public d'enfants et de jeunes adolescents dont elle était déjà connue et familière si l'on en croit la tournure affectueuse du début : « Chers enfants, vous me manquez beaucoup²¹⁵⁹ ». De cette façon, l'instauration d'un rapport de confiance est instantanée puis régulièrement renforcée par des amorces de phrases telles que « Vous me demandez de parler du congrès²¹⁶⁰ ». L'intellectuelle donne l'impression de se mettre au service des jeunes lecteurs de la *Pionerskaia Pravda* et de leur intérêt pour une question espagnole qu'il lui incombe par conséquent de rendre aussi attrayante et captivante que possible.

L'un des grands défis des trois auteures réside dans ce sens dans la sélection des éléments traités. Et il s'avère que là encore, ce processus relève davantage de la contingence que de la planification. Leurs récits ne se veulent jamais purement didactiques. Il n'est pas question pour elles de mener une enquête. Leurs expériences en tant que congressistes suffisent. Elles ne vont jamais chercher au-delà de ce qui se présente à elles et tout juste avons-nous pu relever la trace d'une initiative chez Agnia Barto : « Quand j'ai demandé à une femme de Port-bou [...] pourquoi les enfants s'allongent sur la plage²¹⁶¹ ». Loin de toute prétention d'impartialité, elles mettent l'accent sur l'inattendu et nous fournissent par contrepoint de précieux renseignements sur la vision de l'Espagne républicaine dans l'Europe des années de la guerre civile.

Le fait qu'elles s'adressent à des lecteurs de gauche et partageant leur culture est ici un atout majeur. Le maniement des stéréotypes facilite la compréhension et accélère la transmission de l'information. Parmi les clichés exposés puis démentis dans leurs articles, nous relèverons notamment l'idée d'une Espagne arriérée et peuplée de « barbares » et d'« ignorants²¹⁶² ». Cette vision est déclinée à travers divers types tels que le paysan, l'ouvrier de l'arrière-garde et surtout le soldat dont Sylvia Townsend Warner fait le pivot de son article au titre éloquent pour un lecteur de langue anglaise, « What the soldier said ». Ce proverbe tiré de *Pickwick Papers* (1837) de Charles Dickens signifie que la rumeur et le ouï-dire ne

²¹⁵⁸ ROSS, Line, *op. cit.*, p. 4.

²¹⁵⁹ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 19.

²¹⁶⁰ *Idem*, p. 26.

²¹⁶¹ *Id.*, p. 20.

²¹⁶² Respectivement « a country of **barbarians** » et « **ignorant** Spanish peasants » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ». Le surlignage est de nous.

peuvent être considérés comme des sources d'information fiables ni ne suffisent à atteindre la vérité. Dans son article d'août, l'intellectuelle prend cette formule au sens littéral et reproduit *in extenso* l'intervention d'un représentant du Sixième Corps d'Armée venu clamer, à la tribune, sa détermination à défendre la justice et la culture. Si elle remet en cause la sincérité de ces propos en se basant sur la prétendue incompatibilité entre les domaines militaire et culturel, ce n'est toutefois qu'après les avoir transposés dans la bouche d'un « hypothétique soldat de l'Armée Britannique [...] normalement mieux préparé pour s'intéresser à la culture que le soldat espagnol²¹⁶³ ». Celui-ci est par contraste érigé en dépositaire d'une culture innée et en représentant de l'inclination naturelle des républicains pour la culture. Ce procédé n'est pas anodin si l'on considère la popularité et l'aura, à l'étranger, de la politique éducative et culturelle de la Seconde République espagnole. Ce portrait de prime abord déroutant du soldat n'est pas innocent et lui permet, en appuyant sa légitimité sur les « critères anglais²¹⁶⁴ », de poser sa propre opinion en modèle à suivre par tous. La lucidité d'Agnia Barto quant aux caractéristiques de ses lecteurs passe, elle, par des allusions récurrentes aux jeux et aux chants de l'enfance ou encore à des descriptions aussi concises que précises facilitant la visualisation des êtres et des lieux. En d'autres termes, tout comme dans le cas de Sylvia Townsend Warner, son lectorat influence sa manière de raconter et peut-être même de voir le conflit.

Cette adaptation aux représentations mentales de leurs destinataires respectifs vient en effet, à notre sens, complexifier le rôle assumé par les trois déléguées. Si elles se font courroies de transmission, c'est tant au service des sources que de leurs lecteurs. La prise en compte de ces derniers ne se traduit d'ailleurs pas uniquement au niveau thématique. Elle rejaillit également sur le style adopté par les déléguées et sur les outils qu'elles privilégient dans leurs articles. L'absence de toute illustration traduit dans ce sens leur exigence. Pour elles trois et pour les responsables des diverses publications de gauche auxquelles elles collaborèrent, les reportages devaient se suffire à eux-mêmes.

10.2.5 - Des articles à facture littéraire: de l'efficacité à la quête d'une nouvelle identité langagière

D'un point de vue esthétique, l'une des caractéristiques communes aux articles des

²¹⁶³ « The hypothetical soldier in British Army [...] ideally, better equipped for interest in culture than the Spanish soldier »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « What the soldier said », *Time and Tide...*, *op. cit.*, p. 1091.

²¹⁶⁴ « [...] English standards » : Dorset County Museum, STW's collection, N(Lower right)/3/7: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Harvest 37 ».

trois déléguées en lien avec le Congrès de Valence est leur facture littéraire.

Celle-ci s'explique à notre sens par plusieurs facteurs, à commencer par leur statut.

Toutes trois, bien que pour deux d'entre elles coutumières de la publication par voie de presse, étaient avant tout, à leur retour d'Espagne, des femmes de lettres investissant le domaine journalistique. Le choix du type d'article était de ce fait le plus prévisible puisque, sans constituer un genre littéraire reconnu, le reportage emprunte à la littérature ses codes et ses techniques d'écriture. Dans leurs articles de l'été 1937, tout est mise en scène et mise en fiction du Congrès et de tout ce qui l'entourait. Pour ce faire, elles s'attachent à leur qualité de conteuses sans jamais chercher à se faire, selon la terminologie de Line Ross, « communicatrices écrivant²¹⁶⁵ ». L'essentiel ne réside pas uniquement dans la teneur du texte mais également dans les moyens – stylistiques et rhétoriques – mis en œuvre pour transmettre et exposer, de façon claire et efficace, l'information.

En dépit de l'urgence de la situation, leur écriture ne cède jamais à la précipitation ni ne se laisse envahir par la tragédie. Le rythme n'est jamais saccadé mais se veut au contraire le reflet de la sérénité que toutes disent avoir éprouvée en s'associant physiquement à une cause légitime. De la même façon, « les maisons détruites, les enfants orphelins [et] les morts²¹⁶⁶ » de la guerre ne sont pas seulement évoqués pour susciter de la pitié mais afin d'embrasser, depuis leur point de vue privilégié d'invitées du gouvernement républicain, toute la réalité du conflit. Dans « Congress in Spain », Valentine Ackland fait d'un déplacement des déléguées en voiture à travers Madrid le prétexte à une brève digression sur les ravages provoqués par une « bombe incendiaire²¹⁶⁷ » ennemie. Cette thématique secondaire permet à l'intellectuelle de maintenir le Congrès au centre de son récit sans que cette focalisation soit « encombrant[e] au point d'occulter [...] le conflit espagnol dans toute sa dimension²¹⁶⁸ ». De la même façon, la concision de ses descriptions et de ses explications font qu'elles n'empiètent jamais sur le récit des événements. La priorité reste le vécu, ce qui explique selon nous la rareté, dans les articles des trois déléguées, des métaphores et des changements de registre.

D'autre part, la facture littéraire des textes nous semble étroitement liée et même

²¹⁶⁵ ROSS, Line, *op. cit.*, p. 103

²¹⁶⁶ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 30.

²¹⁶⁷ « incendiary bomb »: Dorset County Museum, STW's collection, R(SLC)/3/6: ACKLAND, Valentine, « Congress in Spain ».

²¹⁶⁸ TÉMIME, Émile, « Le mythe et la réalité » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991, p. 29

subordonnée à leur finalité. Pour reprendre la formule d'Alice-Anne Jeandel, l'écriture des trois déléguées se veut une « écriture de l'efficacité²¹⁶⁹ », notion qui nous renvoie directement à la mission de hérauts de la cause assignée aux congressistes étrangers. L'écriture et la diffusion des articles ne sont jamais une fin en soi mais s'intègrent à une campagne de mobilisation, par l'écrit, en faveur de la République espagnole. Le travail de transposition et de transfiguration du Congrès auquel Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland et Agnia Barto se livrent vise à impressionner le lecteur, à l'impliquer et, en définitive, à le pousser à l'action.

Le premier axe développé dans ce sens est la dimension internationale du conflit.

Les reportages prennent ici le relais des discours à la tribune et posent le Congrès en reflet à moindre échelle de la situation de l'Espagne républicaine à l'été 1937. Babel de l'engagement intellectuel antifasciste européen, la manifestation résonne, dans les articles, des appels lancés par « les Russes, les Anglais, les Français, et les Allemands²¹⁷⁰ ». La présence en Espagne des membres les plus éclairés de la communauté européenne antifasciste et les « points de vue nationaux²¹⁷¹ » exprimés doivent, selon les trois intellectuelles, faire figure de repère, de mise en garde et de modèle. Les positions officielles de leurs dirigeants respectifs ne sont d'ailleurs jamais abordées à travers une écriture journalistique érigée en instrument de perpétuation de l'esprit proclamé du Congrès.

Le second signe de cette quête d'efficacité réside dans le soin apporté par Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Valentine Ackland à l'implication dans les articles de leurs lecteurs respectifs. Au « je » et au « nous » qui les désignent comme déléguées fait pendant un « vous » clairement identifié et que toutes trois veillent également à mettre en contact, dans leurs compositions, avec la troisième personne du pluriel dont elles usent pour parler des républicains. Cette présence textuelle se veut, sous la plume des trois, une première étape dans l'engagement effectif et concret en faveur de la République en guerre. Grâce au pouvoir démiurgique dont elles dotent leur écriture journalistique, elles abolissent frontières géographiques, distances culturelles et entraves psychologiques pour faire advenir, dans la réalité parallèle du texte, ce qu'elles savent illusoire dans celle des faits. Chacune donne pour acquis l'engagement moral de ses lecteurs et oriente ces derniers vers des témoignages de solidarité concrets en lien avec ses préoccupations les plus fortes. Agnia Barto ponctue notamment son article de suggestions souvent explicites en matière d'éducation,

²¹⁶⁹ JEANDEL, Alice-Anne, *op. cit.*, p. 125.

²¹⁷⁰ RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 22.

²¹⁷¹ « [the] national points of view » : ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid ».

d'apprentissage. Forte de l'axiome selon lequel tout écrivain pour enfants est également un éducateur idéologiquement, politiquement, affectivement ou encore humainement parlant, elle fait de l'écrit et de la langue deux ponts entre les petits Espagnols et les petits Soviétiques. Plus concrètement, elle s'attarde sur sa rencontre avec la petite Aurora et sur la requête bien singulière de cette dernière :

Elle m'a donné un abécédaire espagnol et m'a demandé de le donner aux enfants russes pour qu'ils apprennent l'espagnol [...] Je vais donner cet abécédaire espagnol à la Maison des Pionniers ou à *Pionerskaia Pravda* et j'ai promis en votre nom que vous alliez apprendre cette belle langue²¹⁷².

Elle s'acquitte ici simultanément de deux missions tout en exprimant ses convictions personnelles. D'une part, elle respecte les consignes clairement définies lors du Congrès et dit, à grand renfort d'exemples et d'anecdotes, la vérité sur la guerre d'Espagne. D'autre part, à l'échelle interne, elle relaye un des axes prioritaires de la politique soviétique : la formation et la responsabilisation des futurs citoyens. Cette ambivalence témoigne là encore de l'importance accordée par les déléguées à l'écriture de presse et de son impact sur l'opinion publique.

La valeur conative des textes ne fait aucun doute mais aucune ne va pour autant jusqu'à définir précisément les démarches à entreprendre. Les questions oratoires et les adresses directes aux lecteurs sont dans ces sens autant de procédés rhétoriques qui visent à capter leur attention, à les responsabiliser, à faire en sorte qu'ils se sentent concernés. En revanche, nous n'avons trouvé aucune trace dans leurs reportages d'un appel au don ou de *meetings* à venir. La force du récit réside dans le passé, le vécu. Il revient à chacun de l'assimiler et d'y trouver la réponse qu'il estime être en mesure d'apporter à la question espagnole. A travers leurs articles en lien avec le Congrès de Valence, les trois déléguées se posent par conséquent en passeuses d'informations, en guides, en intermédiaires et surtout en antifascistes convaincues de leur capacité à faire de l'écriture un instrument de la lutte.

L'analyse des articles inspirés aux déléguées par le Congrès de Valence livre de précieux renseignements sur le rôle de la presse dans la guerre d'Espagne et son internationalisation. Elle vient également éclairer la conception militante de l'écriture journalistique propre à bien des femmes de notre étude à l'été 1937.

²¹⁷² RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 23.

Leurs reportages se font également manifestes et espaces de revendications. Revendication réitérée de leur soutien à la République espagnole tout d'abord mais aussi revendication plus inédite de leur volonté d'intervention dans la lutte en cours. Leur choix commun de faire de la presse, un genre demeuré fondamentalement masculin malgré une certaine féminisation suite au premier conflit mondial, la première dépositaire de leur expérience du Congrès constitue en lui-même une indication dans ce sens. Sans aller, sur le terrain, à incarner un journalisme actif et d'investigation, elles n'hésitèrent pas, au retour, à favoriser le genre noble du reportage et à y assumer leur sensibilité. Leur participation au Congrès leur avait en effet fourni une occasion de se retrancher derrière l'historique et l'inédit pour, en réalité, parler d'elles et proposer une interprétation personnelle de l'évènement. Nous rejoindrons donc Aránzazu Usandizaga quand elle évoque le double niveau narratif propre aux reportages alors élaborés par les étrangères ayant fait l'expérience de la guerre:

[...] por una parte incluyen el relato de los acontecimientos de la guerra; por otra, contienen un texto oculto, en el que se reconoce el interés de la escritora por su identidad, desconocida por ella²¹⁷³.

Cette quête identitaire se traduit, dans le cas de Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Valentine Ackland, par l'affirmation d'une nouvelle identité langagière. L'investissement de l'article de presse par le biais de la littérature s'accompagna à notre sens pour elles trois d'une redéfinition et d'un renouvellement de l'écriture du réel. Militante et maîtrisée, leur prose était enfin un moyen de fixer et de protéger de l'oubli la manifestation paroxystique de leur engagement aux côtés de la République en guerre. Cependant, les deux Anglaises furent sur ce point desservies par l'abondance et la dispersion d'articles trop rarement extraits des feuilles éphémères de la presse. La présence, dans leurs archives personnelles, d'écrits en lien avec le Congrès nous laisse présager encore bien des avancées dans la connaissance d'une guerre qui se transforma, à partir de 1938, en « guerre de mots ».

²¹⁷³ USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 36.

10.3 - Les prolongements poétiques du Congrès de Valence

La proluxe production journalistique des intellectuelles déléguées dans les mois qui suivirent le Congrès de Valence ne constitua qu'une facette du réinvestissement par écrit de ce dernier.

Le genre fictif qu'elles investirent le plus largement et rapidement fut la poésie.

Ce choix s'avère à la fois distinctif et représentatif des liens existant entre la poésie et la guerre. Distinctif car il plaçait les déléguées en membres d'un collectif d'écrivains restreint face aux multiples compositions en prose inspirées par le conflit. Représentatif puisqu'elles ne faisaient en cela que corroborer l'idée d'une poésie comme « première manifestation littéraire des peuples, [née] en général d'évènements guerriers²¹⁷⁴ ». La guerre d'Espagne ne fit pas exception et la poésie se convertit rapidement en un véhicule d'expression essentiel de « cette menace de mort, vieille comme les siècles²¹⁷⁵ ». Au cours des trente-deux mois du conflit, le vers se fit catalyseur et vecteur de cristallisation de l'opposition au fascisme international, ou selon la formule de Serge Salaün, « baromètre de la combativité républicaine²¹⁷⁶ ».

Conscientes de ce que sa promptitude et sa nature désignaient la poésie comme le genre le mieux adapté à l'urgence de la situation, les intellectuelles s'employèrent, suite à leur expérience de l'été 1937, à faire de ce « témoignage rapide, presque simultané des faits²¹⁷⁷ » une pièce maîtresse de la défense de la République par les lettres et le langage.

Une nouvelle fois, nous nous concentrerons ici sur Agnia Barto, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, qui, des déléguées, furent les seules à s'engager dans ce domaine. Dans la foulée du Congrès, elles produisirent un important nombre de poèmes en vers.

Ce n'était pas là leur coup d'essai et nous pouvons dans ce sens y voir une preuve de la redynamisation, sous l'effet de la guerre, de leur pratique poétique.

De cette période datent les poèmes « Journey to Barcelona », « Utiel », « Waiting at Cerbère » et « Benicassim » de Sylvia Townsend Warner, « Valencia, July 1937 » et

²¹⁷⁴ BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *op. cit.*, p. 27.

²¹⁷⁵ « antigua como los siglos »: ACKLAND, Valentine, « 1937 » cité et traduit dans USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 120.

²¹⁷⁶ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, p. 69.

²¹⁷⁷ « testimonio rápido, casi simultáneo a los hechos »: LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, *op. cit.*, p. 285.

« 1937 » de Valentine Ackland et enfin, une série de poèmes pour enfants d'Agnia Barto : « Lolita », « Roberto », « Les étoiles au dessus de la mer (Nad morem zvezdy) » et, regroupés dans « Je suis avec toi (Ia s toboï) », les trois poèmes « Je suis avec toi », « Le Serment » et « Marie aime les chansons²¹⁷⁸ ».

La totalité de ces poèmes furent publiés après le retour d'Espagne des trois déléguées, conformément aux consignes délivrées lors du Congrès et à destination de leurs lectorats respectifs. Pour d'évidentes raisons de langue et du fait de la trop grande brièveté de leur séjour, aucun ne fit l'objet d'une diffusion en territoire républicain.

Les Espagnoles de notre étude y alimentèrent, en revanche, les pages consacrées à l'écriture poétique dans la presse. Loin de l'affirmation *a posteriori* d'Ernestina de Champourcin selon laquelle la guerre et ses doutes avaient entraîné un évanouissement²¹⁷⁹ de la poésie, Carmen Conde écrivit alors son « Poema del aire de la Guerra », publié en mai 1938 dans le 12^{ème} numéro de *Mujeres Libres* et Concha Méndez Cuesta collabore au numéro de novembre de *Hora de España* à travers deux poèmes : « Esta tarde » et « España ». Ces deux exemples mettent en évidence la place de choix réservée à la poésie par la presse républicaine, une tendance que nous élargirons ici à l'ensemble de la presse antifasciste européenne.

En effet, tout comme les Espagnoles, Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland se tournèrent en priorité vers les canaux journalistiques, ce qui traduit selon nous une volonté d'immédiateté et plus fondamentalement, une conception militante de la poésie. Le journal de Valentine Ackland conserve la preuve que le genre poétique s'imposa à elle aussitôt après le Congrès, de même que la nécessité d'une diffusion à grande échelle. A la page du 21 juillet, plusieurs notes indiquent qu'elle avait déjà « achevé deux poèmes²¹⁸⁰ » ou encore qu'elle en avait envoyé deux au magazine *Life and Letters Today*. Cette fécondité se poursuivit dans les semaines suivantes puisqu'elle évoque, le 28 août, des poèmes envoyés à la publication américaine *New Masses*.

²¹⁷⁸ Nathalia Kharitonova mentionne quelques-uns de ses poèmes dans « La delegación soviética en el Segundo Congreso Internacional de Escritores » dans AZNAR SOLER, Manuel, BARONA VILAR, Josep Lluís, NAVARRO NAVARRO, Francisco, *València, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valencia, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008, p. 868. Pour ce qui est de *Ia s toboï*, il a gracieusement été mis à notre disposition par la librairie Michèle Noret. N'ayant pas été traduits en français, ces poèmes ne nous étaient pas accessibles directement et il nous a fallu les faire traduire. Nous adressons par conséquent une nouvelle fois nos plus sincères remerciements à Michèle Noret et à Natacha Kobeleva Yeroslavskaya sans qui cette analyse n'aurait pas été possible.

²¹⁷⁹ Voir CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 157.

²¹⁸⁰ « finished two poems »: Dorset County Museum, STW's collection, T(LL)/13: journal de Valentine Ackland, 1937.

Ce recours à la presse était non seulement dû à la connaissance de publications dont elle et Sylvia Townsend Warner étaient déjà des collaboratrices régulières mais aussi à leur certitude que c'était là la seule réponse possible à l'urgence de la situation.

Le cas de Sylvia Townsend Warner illustre de façon plus nette encore le bien-fondé de cette intuition tout en éclairant la question de sa reconnaissance sur la scène littéraire anglaise. Elle était, au moment du Congrès de Valence, une poétesse reconnue pour sa maturité esthétique et sa résistance aux excès expérimentaux du modernisme et de l'avant-garde. Sa notoriété valait souvent à ses contributions d'être annoncées en première page comme dans la *Left Review* où son poème « Benicassim » fut publié en mars 1938. Cette reconnaissance permet également, à notre sens, d'expliquer pourquoi Stephen Spender décida de passer outre son aversion personnelle et politique pour elle en incluant « Waiting at Cerbère » à l'anthologie qu'il co-édita en 1939 avec John Lehmann : *Poems for Spain*. Cette pérennisation par le livre demeura longtemps unique dans la trajectoire de Sylvia Townsend Warner qui ne vit ses autres poèmes des années 1930 et 1940 édités qu'en 1982 dans *Collected Poems*.

La date tardive de ce recueil élaboré par Claire Harman et complété en 2008 par un *New Collected Poems* renvoie à la redécouverte de la poésie de l'intellectuelle dans les dernières années de sa vie – elle mourut en 1978²¹⁸¹. Bien qu'échelonnées sur plus d'un demi-siècle, toutes ces publications achèvent selon nous de poser Sylvia Townsend Warner en paradigme de la réponse des poétesse britanniques à la tragédie espagnole de 1936-1939.

Le cas d'Agnia Barto diffère sur ce point des deux autres du fait du contexte dans lequel s'inscrit la publication de ses poèmes et plus particulièrement de *Ia s toboï*. Dès son article publié le 8 août dans *Pionerskaia Pravda*, elle avait attiré l'attention de ses jeunes lecteurs sur le réinvestissement à proprement parler littéraire du Congrès. Elle y affirme : « Les écrivains qui étaient au congrès écrivent déjà des livres sur l'Espagne²¹⁸² ». La publication au printemps suivant²¹⁸³ de son recueil n'était donc pas une surprise et se voulait partie intégrante d'un projet collectif directement inspiré de l'expérience espagnole des délégués. La méconnaissance des poèmes d'Agnia Barto et son omission de la plupart des études en lien avec l'impact de la guerre d'Espagne sur les écrivains soviétiques n'en sont que plus étonnantes.

²¹⁸¹ Sur ce point, nous tenons également à signaler qu'elle est la seule femme présente dans bien des anthologies poétiques anglaises en lien avec la guerre d'Espagne telles que *The Spanish Civil War. A cultural and historical Reader* d'Alun Kenwood (1993).

²¹⁸² RGALI, Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/08/1937, p. 26.

²¹⁸³ Selon les indications de la 4^{ème} de couverture de l'exemplaire que nous avons consulté, *Ia s toboï* fut visé par la censure le 17 avril 1938.

Sa singularité dans le panorama de la littérature produite par les représentants de l'URSS au Congrès doit ici être soulignée. Pour la plupart d'entre eux, la redéfinition de l'orientation politique du régime prit alors le pas sur des préoccupations plus personnelles. Le poids de la situation géopolitique internationale eut pour effet de restreindre drastiquement le nombre d'œuvres de fiction traitant de la guerre d'Espagne qui devaient répondre à un rigoureux dogme esthétique. Comme le souligne Michael Heim,

[q]uoique les hostilités en Espagne, si intimement liées à l'avènement du fascisme, rendent tout isolationnisme politiquement impossible, le réalisme socialiste fondamentalement autarcique et introverti, maintient la littérature soviétique dans une quasi ignorance de la guerre²¹⁸⁴.

Ce silence précoce et cette pénurie d'écrits littéraires sur l'Espagne ne signifiaient pas le désintérêt des écrivains pour le conflit. Ils témoignaient de leur obéissance aux consignes d'un régime isolé parmi les démocraties européennes et pour qui l'aide à la République n'était plus une priorité.

Les multiples poèmes pour enfants d'Agnia Barto la distinguent par conséquent de ses compagnons de délégation et permettent de mesurer l'impact sur elle d'une expérience aussi brève que stimulante. Tout comme Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland, elle n'était alors en rien novice en matière de poésie pour enfants. Sa première composition, *Le petit Chinois Van Li*, avait été publiée en 1925 et avait marqué le début d'une féconde activité. *Ia s toboï* ne traduisait cependant aucune volonté d'indépendance ou de prise de distance. L'intellectuelle s'y emploie au contraire à refléter la réalité de son pays, de son époque, du régime et des valeurs de celui-ci. Liée au « comité central de l'union des jeunes communistes de (toute) l'Union », la publication tendait, selon elle, à s'inscrire dans la campagne pansoviétique d'aide à la résistance républicaine et prouver que la poésie pour enfants était un genre « de masse[,] véritablement populaire, accessible à l'auditoire le plus vaste²¹⁸⁵ ».

Dans les trois cas qui nous intéressent ici, la poésie s'imposa donc comme la première et plus évidente réponse littéraire à l'expérience commune de juillet 1937. Cette date ne renvoie pas uniquement à la célébration du Congrès, point de départ factuel de leurs compositions en vers. Elle replace également la production des déléguées dans son contexte,

²¹⁸⁴ HEIM, Michael, « La littérature soviétique » dans HANREZ, Marc, *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, Paris, Pantheon Press France, 1975, p. 89.

²¹⁸⁵ Citée dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960, p. 194.

à savoir celui du glissement qui s'opéra alors, en territoire républicain, entre une poésie de facture populaire et militante et une pratique plus épurée et marquée par une quête esthétique. Les poèmes inspirés par le Congrès à Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland et Agnia Barto traduisent-ils, eux aussi, une certaine évolution dans leur conception de la poésie ? En quoi viennent-ils éclairer la singularité de leur rapport à la création poétique ? Quelle place, enfin, les notions de seuil et plus encore de frontière y tiennent-elles ?

10.3.1 - La poésie comme vecteur d'abolition des frontières géographiques

Le premier constat qui s'impose à la lecture des poèmes de la guerre des trois déléguées est que tous remettent en cause le principe d'intransitivité régissant le genre. Leur production en vers n'est jamais en elle-même sa propre finalité. Elle vise à participer de la défense de la République espagnole en guerre contre le fascisme international.

Tout comme dans leurs comptes rendus et reportages, l'ancrage référentiel y est fort et le contexte global aussi identifié qu'identifiable. Il ne s'agit pas pour elles de faire du conflit espagnol le point de départ à une réflexion sur la guerre en soi mais bien de le poser en toile de fond. Elles l'y abordent à travers des prismes ou des épisodes spécifiques en lien avec leur expérience de l'été 1937. Associée à la rapidité d'élaboration et de publication de leurs poèmes, cette démarche tend à prouver que le but de Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Valentine Ackland n'était pas uniquement de faire de leurs compositions un espace de réflexion ou de représentation du présent. Elles devaient alors plus radicalement participer de celui-ci.

Cette participation prend un sens tout singulier, d'un point de vue purement géographique. Le poème se fait, sous la plume des trois, abolisseur de frontières.

Les titres des poèmes de Sylvia Townsend Warner mettent en évidence le caractère frontalier d'une poésie impliquant les notions d'intériorité et d'extériorité. « Waiting at Cerbère » et « Journey to Barcelona » désignent le passage en territoire républicain comme un but et la découverte de celui-ci comme la satisfaction d'un besoin. Dans le premier cas, cette idée est renforcée par le choix de Cerbère, dernier village français avant la frontière espagnole.

Une fois les frontières nationales et les titres franchis, des frontières d'un autre ordre se dressent dans le corps des poèmes et en déterminent les limites. L'importance accordée

par toutes au relief est ici significative, les montagnes « rigides comme la mort et implacables²¹⁸⁶ » de « Benicassim » de Sylvia Townsend Warner répondant notamment aux sombres montagnes du poème « Les étoiles au dessus de la mer » d'Agnia Barto. L'Espagne en guerre est un territoire étroit, un territoire accidenté où les trous viennent interrompre une terre devenue « roche²¹⁸⁷ ». Nous soulignerons dans ce sens le traitement différencié fait par les unes et les autres des paysages ruraux et des centres urbains.

Les villes et les villages dépeints constituent sans exception des espaces menacés, assiégés et dangereux. Valence, Madrid, Barcelone, Benicassim, Cerbère et Malaga ne valent par conséquent que comme de vagues points de repère pour les lecteurs anglais et les jeunes Soviétiques qui s'y voient en revanche plus directement associés dans « Mamita mía » et « Marie aime les chansons ». Agnia Barto y établit un lien étroit entre Leningrad et Barcelone. Plus encore que son intervention à la tribune ou son récit aux petits pionniers, son écriture poétique abolit les distances et livre une vision transcendée de l'évacuation, en juin 1937, d'enfants républicains vers l'URSS.

Les espaces ruraux sont au contraire dépeints de façon à la fois attrayante et rigoureuse. Toutes convoquent dans leurs descriptions les clichés de l'exotisme. Lauriers-roses, palmiers et aras se mêlent pour configurer un paysage dépayçant, attractif et mystérieux pour des Anglais et des Soviétiques. Cependant du mystère à l'altérité il n'y a qu'un pas que Sylvia Townsend Warner, Agnia Barto et Valentine Ackland parviennent à éviter en facilitant la visualisation mentale de cette nature espagnole. En insistant sur l'agencement des éléments dans l'espace, elles parviennent à rendre l'Espagne républicaine concrète et présente à l'esprit de leurs lecteurs. Dans le descriptif « Waiting at Cerbère », Sylvia Townsend Warner scinde le paysage en deux parties distinctes et respectivement dominées par une route en zigzag disparaissant dans les hauteurs et une mer mouvante « comme une respiration accélérée²¹⁸⁸ ». Cette comparaison s'avère particulièrement efficace et expressive : les vagues sont elles aussi troublées, habitées par la peur. La personnification est une figure de style récurrente dans les poèmes des trois. Elle érige le paysage en personnage à part entière d'un épisode auquel rien ne peut en définitive échapper. L'obscurité de la nuit devient, pour la narratrice de « Ia s toboï », une précieuse alliée alors que dans « Valencia, July 1937 » le ciel et la mer finissent par se fondre, le premier

²¹⁸⁶ « rigid as death and unforgiving »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim », *Left Review*, 03/1938, p. 841.

²¹⁸⁷ « rock »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Waiting at Cerbère » dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the civil war*, Oxford NY, Oxford University Press, 1986, p. 242.

²¹⁸⁸ « like a quickened breath »: *Ibidem*.

contaminant la seconde de sa menace de mort²¹⁸⁹.

Tous ces bouleversements prouvent que l'Espagne donnée à voir n'est pas envisagée dans sa variété historique mais dans son actualité la plus brûlante : la guerre.

La contemporanéité des situations présentées transparaît rarement de façon explicite. Elle n'en est pas pour autant passée sous silence. Alors que Valentine Ackland annonce, dès les titres de ses poèmes, que ces derniers s'enracinent dans l'année 1937 et même en « Juillet 1937 », Sylvia Townsend Warner et Agnia Barto préfèrent emprunter des chemins détournés. Pour la première, ceux-ci prennent la forme d'allusions à la sécheresse ou encore à des projets temporellement marqués comme le centre installé par les autorités sanitaires à Benicassim entre décembre 1936 et avril 1938²¹⁹⁰. Agnia Barto le fait, elle, à travers son prisme de prédilection : l'enfance dans la lutte antifasciste. Elle fait à deux reprises référence à l'évacuation des enfants espagnols vers Leningrad, un épisode précisément daté puisque seuls 1495 des 4000 enfants partis le 13 juin 1937 embarquèrent, après une escale à Bordeaux, dans cette direction.

Leurs poèmes s'inscrivent d'autre part au cœur d'une guerre d'Espagne toute en détonations de fusils mitrailleurs, en trous d'obus, en colonnes de soldats ou encore en enfants « qu'on emmène à l'hôpital voisin²¹⁹¹ ». Loin du traitement informatif fait de ces données dans leurs écrits journalistiques, elles posent ces éléments en clés de voûte d'une écriture poétique suggestive et représentative de l'impact du conflit en termes de bouleversements et de nouveautés.

L'épisode belliqueux servant de toile de fond à leurs compositions est donc déterminé et identifiable. Il ne se réduit cependant jamais à l'évènement qui avait, dans les faits, justifié leur présence conjointe en Espagne. Le Congrès de Valence n'est pas mentionné une seule fois et seule une lecture avertie permet de retrouver sa trace. L'association de son lieu d'inauguration et de sa date facilite les choses dans « Valencia, July 1937 ». La référence à la visite par les délégués des « brillantes villas²¹⁹² » de Benicassim est, en revanche, introduite

²¹⁸⁹ ACKLAND, Valentine, « Valencia, julio 1937 » cité dans USANDIZAGA, Aránzazu, *op. cit.*, p. 118.

²¹⁹⁰ CASAÑ, Guillermo, « Los brigadistas regresan a Benicassim », *Mediterráneo*, 6-7/11/1996, p. 12.

Adresse URL: www.aulamilitar.com/brigBeni.htm. Consulté le 27 mai 2010.

²¹⁹¹ BARTO, Agnia, « Roberto ».

Adresse URL: <http://www.agniyabarto.ru/08-05-roberto.htm>. Consulté le 21 septembre 2010.

²¹⁹² « Here for a little we pause./ The air is heavy with sun and salt and colour./ On palm and lemon-tree, on cactus and oleander/ A dust of dust and salt and pollen lies./ And the **bright villas**/ Sit in a row like perched macaws,/ And rigid and immediate yonder/ The mountains rise »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ». Le surlignage est de nous. Nous reproduisons ci-après la traduction en espagnol proposée par Aránzazu Usandizaga dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España. Mujeres extranjeras en la guerra civil: una antología*, Barcelona, Planeta, 2000, p. 177 : « Aquí hacemos una breve pausa/ El aire está impregnado de sol, sal y color./ Sobre la palmera, el limonero, el cactus y la adelfa/ se depositan la sal y el

de façon beaucoup plus sibylline. Aucune allusion n'est faite aux écrivains ni aux réceptions à Peñíscola et Benicarló qui avaient encadré cette visite. Seule une note de bas de page, ajoutée au poème lors de sa publication, permettait de lever un coin du voile :

A Benicassim, sur la côte est de l'Espagne, se trouve la Maison de Repos pour les blessés en convalescence de l'Armée du Peuple Espagnol, soutenue par l'aide médicale espagnole²¹⁹³.

Il ne s'agit donc pas pour les trois intellectuelles de se poser en représentantes de la culture ou en membres de la communauté intellectuelle internationale. Elles sont avant tout des êtres ayant fait l'expérience directe de la guerre et des poétesses antifascistes engagées auprès de la République.

10.3.2 - La poésie comme vecteur d'abolition des frontières communautaires

Comme leurs comptes rendus et reportages, les écrits en vers des déléguées débordent d'impressions et de sensations. Le conflit a été éprouvé, vécu et il s'agit d'en transmettre poétiquement le foisonnement.

Les verbes de perception se succèdent dans une poésie que nous définirons ici comme une poésie du sensoriel et de l'intime. La primauté accordée aux couleurs et aux sons en constitue une preuve incontestable de même qu'elle traduit leur volonté de donner à voir, entendre et ressentir la guerre. L'image de Cerbère à « la couleur du pain des villageois²¹⁹⁴ » l'illustre de façon synthétique tout comme l'urgence et la hâte s'imposent à travers le rythme ternaire caractéristique de « Benicassim ». Les poèmes accumulent et conjuguent images, paroles et odeurs pour faire pénétrer le lecteur au plus profond de la réalité de la guerre. Dans « Roberto », Agnia Barto prétend rendre compte d'une conversation avec un garçon républicain auquel elle prête une série de propos rapportés en un éloquent style indirect :

polen, polvo de polvo./ Y las **casas resplandecientes**/ se aposentan en hileras, encaramadas como cacatúas,/ y rígidas e inmediatas/ las montañas se elevan en el más allá ».

²¹⁹³ « At Benicassim on the east coast of Spain is the Rest Home for the convalescent wounded of the Spanish People's Army, and the Villa dedicated to Ralph Fox, supported by the Spanish Medical Aid » : *Ibidem*. Et de la même façon, dans *Ve y cuenta lo que pasó en España*: « En Benicassim, en la costa oriental de la península, se hallaba el Hogar de Reposo para los heridos convalecientes del Ejército Popular Español y la casa dedicada a Ralph Fox, subvencionados por la organización médica inglesa Spanish Medical Aid (Ayuda Médica a España) ».

²¹⁹⁴ « the colour of peasant's bread »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Waiting at Cerbère » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 242.

Et tu me parles
Des journées pesantes, de la guerre,
De ton frère blessé.

De l'obus qui tombe,
En soulevant la terre partout,
Et de tes amis, des enfants
Qu'on apporte à l'hôpital voisin.

De ta maman qui pleure souvent,
Car il n'y a pas des nouvelles de ton père,
De ta capacité à tirer,
Comme le soldat adulte²¹⁹⁵.

Une nouvelle fois, elle se fait courroie de transmission et prête sa voix à toutes celles réduites au silence par le « fracas de l'obus²¹⁹⁶ ». Cette irruption des sens et l'avalanche de verbes d'énonciation dans l'ensemble de ses compositions reflètent également une grande connaissance de jeunes lecteurs « [avides] de sensations fortes [et qui] ne souffrent pas l'indifférence dans un livre²¹⁹⁷ ». L'écriture poétique se veut donc un vecteur d'actualisation et de réactualisation constante de la réalité multiple de la guerre et dont les trois déléguées soulignent et transcendent poétiquement l'intensité.

Le conflit n'est cependant pas évoqué en intégralité. Les poèmes s'enracinent de façon exclusive côté républicain et restreignent la présence de l'adversaire à quelques allusions significatives.

Là encore, la désignation de l'ennemi par « les fascistes²¹⁹⁸ » replace la lutte dans sa dimension internationale et invalide d'emblée toute tentation de la circonscrire à l'Espagne. Si Sylvia Townsend Warner mentionne nommément Franco dans « Utiel », c'est pour le représenter en train d'acheter « un obus²¹⁹⁹ » au détriment des populations civiles. A la différence d'un ennemi sans cesse associé dans le corps des poèmes à la violence, à la mort et à la destruction, les défenseurs de la République sont posés en dépositaires de valeurs telles que le courage, la dignité, la paix et la liberté. Chacune se focalise sur une composante bien

²¹⁹⁵ BARTO, Agnia, « Roberto ». Adresse URL : <http://www.agniyabarto.ru/08-05-roberto.htm>.

²¹⁹⁶ BARTO, Agnia, « Les étoiles au dessus de la mer ».

Adresse URL : <http://gatchina3000.ru/literatura/agniyabarto/08-06-nad-morem-zvyozdy.htm>

²¹⁹⁷ GOPNER. V et L PIATIGORSKI. L, *op. cit.*, p. 190.

²¹⁹⁸ BARTO, Agnia, « Les étoiles au dessus de la mer ».

²¹⁹⁹ « one shell » : Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/1/19a: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Utiel ».

spécifique de cette communauté au « poing serré²²⁰⁰ », ce qui renforce la complémentarité de leurs compositions.

Sylvia Townsend Warner met presque littéralement sa « poésie au pas des combattants²²⁰¹ » en évoquant les déambulations, le long de la grève, des soldats « blessés, [...] estropiés, [...] boiteux²²⁰² » en convalescence à Benicasim. L'image n'est certes pas héroïque. Elle traduit cependant l'abnégation de ces hommes dont Agnia Barto souligne davantage l'extraction populaire en les désignant par leurs prénoms – Manolo dans « Lolita » ou encore Fernando dans « Les étoiles au-dessus de la mer » – et en les présentant comme des pères de famille.

Cette dernière indication est facilitée par l'identité des véritables protagonistes de ses poèmes : les enfants républicains. Aux prénoms viennent cette fois s'ajouter des touches descriptives d'une grande expressivité et propices, par exemple, à la visualisation par les pionniers soviétiques de la petite « Marie aux yeux noirs [et] aux cheveux frisés²²⁰³ ». Loin du motif de la jeune victime innocente, tous les petits protagonistes sont érigés en défenseurs à part entière de la République et en modèles de courage, de sagesse et de maturité. Propulsés dans des situations inédites et investis de responsabilités à l'arrière-garde comme au front, ces « gamins²²⁰⁴ » sont en définitive, dans la vision idéalisée qu'en donne Agnia Barto, l'incarnation suprême de l'antifascisme international et de l'amitié entre les peuples. Cette exemplarité fait écho à celle qui se dégage de « Valencia, July 1937 » de Valentine Ackland. Cette fois, ce sont les hommes et les femmes de l'arrière-garde qui suscitent son admiration. Plus radicalement encore, elle fait de leur attitude l'unique vérité dans l'Europe des années 1930 et de sa diffusion l'unique possibilité de salut pour l'ensemble de la communauté antifasciste mondiale.

Cette primauté accordée à l'humain fait des trois déléguées des chantres de la mystique populaire républicaine. Tout en ne cédant pas à un triomphalisme rendu malaisé par la réalité de la guerre à l'été 1937, elles contribuent par leurs écrits en vers à l'élaboration et à la diffusion à l'échelle européenne de l'épopée républicaine.

²²⁰⁰ « clenched fist » : *Ibidem*.

²²⁰¹ Nous nous référons ici au titre de l'article de Serge Salaün : « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*

²²⁰² « wounded, [...] maimed, [...] halt » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ».

²²⁰³ BARTO, Agnia, « Mamita Mía ».

Adresse URL : <http://gatchina3000.ru/literatura/agniyabarto/08-04-mamita-miya.htm>.

²²⁰⁴ BARTO, Agnia, « Les étoiles au dessus de la mer »

Cette dynamique ne concerna pas uniquement les trois déléguées du Congrès de Valence mais constitua un véritable signe identitaire des poétesses étrangères de notre étude.

Unanimes à remettre en question la conception du poème comme objet autonome, elles se regroupèrent pendant la guerre d'Espagne autour de la vision d'un vers porteur d'idées et donc medium pour la défense de l'antifascisme.

Nous en tenons pour preuve l'entreprise éditoriale et poétique menée par Nancy Cunard tout au long de l'année 1937. Cinq ans après les avoir réduites au silence, elle réactiva *The Hours Press* et se chargea personnellement de l'impression des six numéros de *Los poetas del mundo defienden al pueblo español*. L'idée d'une revue regroupant des compositions en vers consacrées à la guerre d'Espagne lui était venue lors d'un séjour en territoire républicain. Elle fut au final l'instigatrice et l'unique artisane de cette Babel poétique mêlant création et militantisme et à laquelle collaborèrent Tristan Tzara, Louis Aragon, Rafael Alberti, Langston Hughes ou encore WH Auden²²⁰⁵. Dans la déclaration d'intention publiée dans le premier numéro, la poésie était très clairement posée en instrument de lutte et devait contribuer à faire de Madrid la « tombe du Fascisme International²²⁰⁶ ». Nous suivrons donc Rafael Osuna lorsqu'il affirme que le Congrès de Valence et la revue partageaient un même esprit « de fraternité, de solidarité et d'universalité²²⁰⁷ ». Nous ne pouvons en revanche en conclure avec lui que l'internationalisme ambiant avait alors abandonné le poétique pour s'enraciner dans le politique. Les compositions inspirées par le Congrès aux déléguées réaffirment à notre sens l'indissociabilité du vers et du militantisme antifasciste, ce qui nous amène par extension à nous interroger sur le rôle que les intellectuelles entendaient se donner à travers cette pratique poétique conjoncturelle.

10.3.3 - La poésie comme vecteur d'abolition de la frontière entre l'individuel et le collectif

Le choix de la poésie, genre par excellence de la subjectivité et de la conscience, face à un épisode placé sous le signe de l'association et de l'engagement, génère d'importantes

²²⁰⁵ Le célèbre et paradigmatique poème de WH Auden « Spain » fut publié pour la première fois dans le numéro 5 de la revue. Nancy Cunard publia, elle, dans le premier numéro « Para hacerse amar », poème dans lequel elle dénonce les méfaits perpétrés par les insurgés et affirme sa solidarité envers le peuple entré en résistance. Voir CUNARD, Nancy et NERUDA, Pablo, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español* (París, 1937), Sevilla, Editorial Renacimiento, 2010, [p. 64-68].

²²⁰⁶ « [Madrid será] la tumba del Fascismo Internacional »: *Idem*, p. 27.

²²⁰⁷ « [...]de hermandad, de solidaridad y de universalidad »: OSUNA, Rafael, « Prólogo » dans *Id*, p. 25.

implications en termes d'individualité et de collectivité.

Dans les compositions en vers des trois déléguées, la frontière entre ces deux dimensions se fait souvent mouvante, diffuse et éclaire l'impact du conflit sur leur trajectoire d'antifascistes et de femmes de lettres.

Le caractère personnel et personnalisé de leurs poèmes inspirés du Congrès ne se limite ni à leur fort ancrage référentiel ni à la prépondérance, en leur sein, des sensations et des impressions sensorielles.

Pour elles trois, il s'agit de témoigner d'une aventure singulière et de leur participation à un événement historique. Selon Claire Harman, « Benicassim », « Waiting at Cerbère » et « Journey to Barcelona » composent « une sorte de journal [...] un relevé de petits événements fendant la surface du quotidien²²⁰⁸ » de Sylvia Townsend Warner. La poésie se fait dans ce sens dépositaire des expériences les plus marquantes, les plus déterminantes et surtout, les plus mémorables.

Dans le corps des textes, cela se traduit par le recours à des sujets lyriques réels et identifiables. Le contenu du « je » qui s'exprime n'est jamais confidentiel et renvoie systématiquement à chacune des poétesses lors de leur séjour commun en territoire républicain. Dans « Roberto », Agnia Barto se met en scène et tire toute sa légitimité d'une conversation privée avec un jeune républicain :

Roberto... On est assis ensemble,
Et tu me parles
Des journées lourdes, de la guerre,
De ton frère blessé.

[...]
Tu me demandes de te prendre avec moi,
Quand le détachement va au front.
Roberto, ta voix d'enfant
Est devenue plus rude au cours de cette année²²⁰⁹.

Elle se donne ici à voir en interlocutrice privilégiée de la communauté civile, un statut que Sylvia Townsend Warner revendique également, tout en en augmentant la densité, dans le dernier quatrain de « Utiel ». Au terme du récit minutieux de son entretien avec une veuve républicaine ayant fui Badajoz, elle change subitement d'énonciateur et reproduit en style

²²⁰⁸ « a sort of journal... a record of small events breaking on the surface of daily life »: citée dans MULFORD, Wendy, *This Narrow Place...*, *op. cit.*, p. 176

²²⁰⁹ BARTO, Agnia, « Roberto ».

direct les éloquents propos du jusqu'alors « apathique²²¹⁰ » fils de cette dernière : « Vous, qui allez à Madrid,/ dites-leur : Longue vie à la République !²²¹¹ ». L'idée d'une prise de parole salvatrice et d'une mise en mots libératrice se double ici d'un affinement contextuel. La présence de l'intellectuelle est éphémère, volontaire et motivée par la tenue prochaine d'un acte militant à Madrid. L'absence de toute allusion explicite au Congrès n'en est que plus éloquente. Elle vient selon nous mettre en évidence la volonté de Sylvia Townsend Warner de dégager cet épisode de son caractère particulier et conjoncturel pour lui conférer une valeur universelle.

Cette généralisation de l'expérience et du discours constitue un phénomène récurrent dans la poésie de la guerre des déléguées qui revendiquent par ce biais un statut de porte-parole de leurs communautés nationales respectives, de la communauté intellectuelle européenne ou encore de la communauté antifasciste internationale. Transcendant une réalité faite d'entraves et de limites à la solidarité, le poème se convertit en définitive sous leur plume en espace d'assouvissement et de complétude.

Il rend possible la fusion entre l'individuel et le collectif.

« Waiting at Cerbère » devient dans ce sens la traduction métaphorique de l'état d'esprit d'une Sylvia Townsend Warner sur le point de s'unir, en tant qu'individu, à la lutte collective mais pour le moment cantonnée au rôle d'observatrice. En privilégiant la focalisation externe – dans « Benicassim » notamment –, elle pose la guerre en réalité dure à approcher et à pénétrer. L'écriture poétique se fait par conséquent vecteur d'expression d'une émotion, d'une impatience et d'une détermination sans cesse renouvelées et redynamisées par la lecture. Les lecteurs y sont d'ailleurs associés à travers une série de procédés rhétoriques et stylistiques. Parmi ceux-ci nous distinguerons le vague sujet collectif du premier vers de « Benicassim » : « Là, **nous** nous arrê tâmes un moment²²¹² ». Ce « nous » peut, entre autres, être interprété comme une invitation au repos dans un endroit d'ailleurs consacré à la récupération physique et aux soins. Le lecteur, interpellé d'entrée, se sent immédiatement et automatiquement concerné, impliqué dans une réalité qui lui est ensuite progressivement dévoilée. Dans la même optique, l'amorce *in medias res* de « Waiting at Cerbère » provoque une sensation d'irruption dans un décor, lui, séculaire et immuable :

²²¹⁰ « listless » : Dorset County Museum, STW's collection, N(lower left)/1/19a: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Utiel ».

²²¹¹ « You, who go to Madrid,/ Tell them: Long Live the Republic! »: *Ibidem*.

²²¹² « Here for a little **we** pause » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ». Le surlignage est de nous.

Et la colline
Qui est de la couleur du pain des villageois
Est le rectangulaire
Village blanc de la mort²²¹³.

Tout comme le village avait été pour les déléguées anglaises une porte d'entrée en territoire républicain, le premier vers du poème est un seuil que le lecteur est appelé à franchir.

Agnia Barto se montre plus directe encore, ses compositions pour enfants faisant l'ellipse de cette phase originelle. Elle y adopte le plus souvent une focalisation interne et se fait même narratrice omnisciente pour gommer son intervention de médiatrice. La guerre est selon elle un phénomène que ses jeunes lecteurs, « passionnés²²¹⁴ », peuvent et doivent saisir directement.

Préoccupations personnelles, sentiments individuels et prise en compte du lectorat se fondent par conséquent dans la forme fixe du poème qui éclaire un peu plus le rapport à la guerre d'Espagne et la personnalité des trois déléguées. Mis en regard de leurs reportages journalistiques inspirés du Congrès, leurs poèmes témoignent d'une conception singulière et ambivalente de la poésie où les impératifs du moment se mêlent à des aspirations plus profondes et intimes. Comme le souligne Aránzazu Usandizaga,

[p]or una parte, se sienten obligadas a escribir poemas de carácter épico, puesto que lo que relatan es una guerra. Por otra parte, su poesía [...] responde al deseo de ahondar en sus sentimientos e ideas más íntimos²²¹⁵.

Dans chacun des cas, nous noterons la complémentarité d'une prose journalistique prompte à poser et à examiner la guerre depuis une perspective politico-idéologique et d'une création en vers davantage tournée vers les profonds bouleversements – artistiques, affectifs, sociaux, etc. – générés par le conflit.

Organique au sens où les compositions de chacune présentent, entre elles, des similitudes et en viennent à constituer un réseau cohérent de signes et de significations, la poésie donne en définitive l'occasion aux trois déléguées d'éprouver leurs idées. Les

²²¹³ « And the hillside/ That is the colour of peasant's bread/ Is the rectangular/ White village of the dead »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Waiting at Cerbère » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 242.

²²¹⁴ Citée dans GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 190.

²²¹⁵ USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente...*, *op. cit.*, p. 36.

compositions de Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland et Agnia Barto sont dans ce sens les réponses à un besoin psychologique. Elles nous permettent par là même de mesurer l'évolution des sentiments de chacune à l'égard de la République.

Les deux premières témoignent, dans leurs poèmes, d'un enthousiasme beaucoup plus nuancé et fragile que dans des reportages à forte visée mobilisatrice. Le paysage bouleversé d'un pays s'étiolant dans la lutte antifasciste que Sylvia Townsend Warner nous dépeint dans « Journey to Barcelona » s'impose peu à peu comme le reflet de l'état d'esprit et de l'âme des populations républicaines. Le chemin de la paix y est tortueux, accidenté et au final bien incertain. Cette inquiétude quant au dénouement de la guerre se traduit par la déroutante mise en garde de Sylvia Townsend Warner au soldat blessé de « Benicassim » quant à la présence toute proche de montagnes « rigides comme la mort et impitoyables²²¹⁶ ». L'état de semi-mort des convalescents semble, aux yeux de la poétesse, préférable à leur rétablissement et au passage dans une mort définitive qu'entraînerait leur retour au combat. Derrière les montagnes, la menace de la guerre civile se fait chaque jour plus pressante et met en péril le refuge ultime que constituaient alors les villas de Benicasim. Au-delà de l'ébranlement des certitudes de Sylvia Townsend Warner, c'est sa perspicacité qu'il nous faut ici souligner. En effet, le centre sanitaire cessa de fonctionner en avril 1938, soit moins d'un an après la visite des déléguées et un mois seulement après la publication du poème dans la *Left Review*.

La poésie d'Agnia Barto se veut, en revanche, dynamique et son message aux pionniers soviétiques, optimiste. Forte du succès de l'expédition d'évacuation de juin précédent, elle prête au petit réfugié Lorensito, protagoniste de « Mamita Mía » et « Marie aime les chansons », une foi inébranlable en la victoire et en un retour rapide à Madrid. Plus radicalement encore, elle fait de la communauté enfantine antifasciste la seule véritable source de salut, affirmant dans « Le serment », que « les pionniers vont venger/ les camarades morts²²¹⁷ ». Aucune allusion n'est donc faite à la réalité militaire d'une guerre d'Espagne qu'elle s'emploie à traiter au présent et au futur à travers le seul prisme des jeunes générations.

Au-delà de ces divergences, il nous faut souligner le caractère passionné et personnel de la réponse apportée par chacune des déléguées à la cruauté et à la douleur de la guerre.

Nulle trace de lamentation, de pitié ou de sentimentalisme dans le traitement poétique qu'elles font des blessés, des victimes et des pertes en tout genre. Leur poésie inspirée du

²²¹⁶ « rigid as death and unforgiving »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ».

²²¹⁷ BARTO, Agnia, « Le Serment » dans *Ia s toboï*, Moscou, Detizgat, 1938, [s.p].

Congrès de Valence ne saurait donc être envisagée comme l'expression assumée d'une voix féminine. Mais ne peut-on pas toutefois faire l'hypothèse d'une pratique poétique en rupture avec une tradition de poésie au féminin de facture domestique et intimiste ? Le conflit, en amenant les trois intellectuelles à quitter les confins de l'individualisme pour prendre en charge l'expérience collective, ne les a-t-il pas lancées dans une révision poétique proche de la quête langagière et donc identitaire ?

10.3.4 - La poésie comme espace de transfiguration du conflit

L'investissement d'un genre poétique dont elles connaissaient les potentialités témoigne de l'impact du conflit sur la trajectoire littéraire des trois déléguées.

Il ne s'agissait plus pour elles de se prononcer, comme elles l'avaient fait à la tribune, en faveur de la cause antifasciste ni, comme dans leurs reportages, d'œuvrer à la mobilisation de l'opinion publique européenne.

La projection, par chacune, de la réalité des faits dans la réalité parallèle de la création poétique se rattache davantage selon nous à l'idée d'une poésie comme vecteur de narration de l'inénarrable. Leur objectif réside dans ce sens dans la transfiguration du conflit en cours et, par contrepoint, dans la conquête de nouvelles voies d'expression.

Lorsqu'elle souligne, au terme de « Benicassim », l'étroitesse de l'« endroit [, de l'] espace²²¹⁸ », Sylvia Townsend Warner ne désigne pas uniquement la plage où déambulent les soldats blessés. Son propos renvoie métaphoriquement aux limites, ici jugées déplorables, d'une écriture poétique incapable de rendre compte, en l'état, de la tragique lutte en cours en Espagne. Nous ne saurions cependant rejoindre Aránzazu Usandizaga quand elle affirme que la poésie des étrangères ayant écrit sur le conflit traduit une « impossibilité de continuer à croire en l'ordre et en la cohérence poétiques, [...] en la fonction de la poésie dans un monde en guerre²²¹⁹ ». Au vu de leur production en vers, il nous semble au contraire que les trois déléguées initièrent alors une révision générique certes adaptée à leurs contextes de production respectifs mais surtout influencée par le mouvement d'inflexion de la poésie dont elles avaient été les témoins au moment du Congrès.

²²¹⁸ « But narrow is the place, narrow is the space » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ».

²²¹⁹ « [...] imposibilidad de seguir creyendo en el orden y en la coherencia poéticos, y la función de la poesía en un mundo en guerra » : USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente...*, op. cit., p. 37.

En juin et juillet 1937, on assista à un profond bouleversement dans la conception et la pratique de la poésie en guerre. Alors que le vers avait, depuis le soulèvement militaire, constitué la « matérialisation de la ‘fraternité virile’ entre écrivains de métier et poètes populaires²²²⁰ », un glissement s’opéra alors vers une poésie moins offensive, plus épurée et plus adaptée aux exigences de l’art humaniste conforme à la nouvelle société d’après-guerre. Sans toutefois les supplanter, les considérations formelles et esthétiques prirent peu à peu le pas sur le militantisme et l’engagement.

Ce mouvement de symbiose ne manqua pas d’attirer l’attention des déléguées étrangères du Congrès. Ce fut plus particulièrement le cas de Sylvia Townsend Warner et Valentine Ackland alors aux prises avec une poésie anglaise en crise et conscientes qu’il leur fallait trouver, entre réalisme et symbolisme, de nouvelles voies d’expression poétique. A la frontière de ces deux tendances, leur production en vers postérieure au Congrès vient confirmer la définition de la poésie comme « art mimétique dont la particularité consiste à représenter la réalité par des voies obliques à travers des figures qui sont principalement des comparaisons, des métaphores, des métonymies²²²¹ ». En dépit du caractère éminemment concret et austère de la guerre dont elles s’inspirent, toutes deux parviennent à insuffler à leurs compositions une réelle densité symbolique.

Les couleurs, au-delà de leur expressivité sensorielle, véhiculent notamment des métaphores chromatiques. Dès l’ouverture de « Journey to Barcelona », Sylvia Townsend Warner condense en un inattendu contraste de couleurs toute sa perplexité face à un paysage bouleversé :

Dans ce pays, la pâleur venait du sol,
L’obscurité, du ciel²²²².

Rien ne permet pour le moment d’expliquer une telle altération. Le lecteur pressent pourtant qu’elle renferme un sens plus profond et plus grave. Les précisions distillées au fur et à mesure des cinq quatrains du poème lui en apportent la confirmation à grand renfort de comparaisons et de personnifications. La terre, réduite à la pâleur de l’os, oppose toute son aridité, toute sa stérilité au ciel menaçant et vient symboliser toute la déchéance physique, matérielle, éthique et spirituelle d’un pays proche du chaos.

²²²⁰ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, p. 80-82.

²²²¹ STALLONI, Yves, *Les genres littéraires*, Paris, Dunod, 1997, p. 91

²²²² « In that country pallor was from the ground,/ darkness from the sky »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *New Collected Poems*, Manchester, Carcanet, 2008, p. 258.

Dans « Benicassim », bien que conventionnelles et prévisibles sur une plage, ce sont les activités des blessés « se baign[ant] dans une mer sans marées ou [...] dessinant avec leur doigt dans le sable²²²³ » qui provoquent cette sensation d'étrangeté et de malaise. Ce passage en revue provoque une paradoxale sensation d'apathie et de vulnérabilité. Sylvia Townsend Warner ne fait ici que convoquer des éléments concrets et des gestes élémentaires mais parvient, par leur association, à affirmer la transfiguration par la poésie d'un pays ravagé par la guerre. En dépit de la tragédie du propos, le vers permet à la poétesse de sublimer le réel en fédérant toutes les formes de pensée, en s'adaptant à toutes les modélisations du monde.

Les déléguées ne s'encombrent jamais de complexes procédés stylistiques ou, pour reprendre les termes d'Agnia Barto, de « fioritures formelles²²²⁴ ». Le langage dont elles usent est simple, concis sans être pauvre, imagé sans être abstrait, sérieux sans être abrupt. Soit autant de caractéristiques qui témoignent, nous semble-t-il, de l'intention précoce des trois intellectuelles de publier leurs compositions.

Dans le cas d'Agnia Barto, cette facette se manifeste à travers la présence, dans *Ia s toboï* (*Je suis avec toi*), d'une composante essentielle de la littérature pour enfants : l'iconographie.

Sur les seize pages de l'ouvrage, treize sont illustrées et trois sont même intégralement occupées par de larges lithographies en couleurs, des hors-texte du peintre Mikhail Rodionov. Les cinq compositions de « Je suis avec toi » soulignent le contraste saisissant existant entre les deux protagonistes du poème : la guerre et la petite Anita.

La première est donnée à voir dans toute sa violence à travers des éléments paradigmatiques tels que des avions en vol, un canon mitrailleur, des barricades. D'autres motifs plus conjoncturels apparaissent également comme l'uniforme des soldats républicains : le *mono azul*.

²²²³ « or bath[...] in the tideless sea, or [...] fingering the sand »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ».

²²²⁴ Citée dans GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 196.



2225

La petite protagoniste de huit ans, elle, est représentée dans la chambre à coucher, espace intime et personnel mais néanmoins affecté par la rage du dehors. Vêtue d'une robe dont la couleur rappelle celle de l'uniforme des soldats, elle nous apparaît dans toute sa maturité, dans toute son affectuosité et dans toute sa lucidité. Le regard d'Anita, tourné vers un hors champ précédemment défini, domine la scène et pose l'illustration en complément du poème qui, lui, est presque intégralement consacré aux propos rassurants de la fillette pour son petit frère apeuré.



2226

²²²⁵ BARTO, Agnia, « Je suis avec toi ».

A la fois émouvantes et ludiques, les lithographies constituent donc un complément essentiel au texte d'Agnia Barto. Il semble importer à Rodionov d'élargir la perspective adoptée par la poétesse en resituant les enfants républicains dans le contexte global d'une guerre totale. C'est parce qu'ils sont confrontés à des circonstances extraordinaires qu'ils trouvent en eux des ressources et un courage auparavant insoupçonnés. L'idée d'une guerre comme fin de l'innocence pour la communauté enfantine traverse l'ensemble des illustrations comme en atteste cette lithographie sur une demi page extraite du second poème, « Le Serment ». Elle met en scène le petit protagoniste non identifié du récit, blessé lors de l'explosion d'un obus et découvert par deux soldats menaçants et vêtus de l'uniforme beige fasciste. Une nouvelle fois, Rodionov se veut plus nuancé qu'Agnia Barto et substitue à l'héroïsme du petit garçon clamant sa fierté d'être républicain à la face de l'ennemi un sentiment de peur et de courage mêlés.



2227

L'optimisme finit cependant, chez l'une comme chez l'autre, par l'emporter et c'est, en URSS, loin des combats, que la jeune génération républicaine part chercher la sérénité.

²²²⁶ *Ibid.*

²²²⁷ *Ibid.*



2228

En prêtant les mêmes traits aux protagonistes masculins des deux derniers poèmes, Rodionov confère au recueil une cohérence et une continuité que rien ne laissait présager dans les poèmes. Tout comme Agnia Barto toutefois, il prend en compte ses futurs lecteurs et préfère à des scènes de combats peu parlantes pour les petits Soviétiques, des situations susceptibles de les intéresser, de les toucher et de les captiver. Nous retrouvons donc, au-delà des divergences entre les vers de la poétesse et les illustrations, une même conception de la littérature pour enfants comme espace d'exposition d'une réalité médiatisée. Agnia Barto assure pourtant qu'elle consistait à « parler aux enfants des joies et des difficultés de la vie sans minauder, sans avoir recours à un attendrissement mièvre et à l'hypocrisie²²²⁹ ».

Cette déclaration rend compte de l'ambivalence propre aux poèmes élaborés pendant le Congrès ou peu après par les déléguées. Ils étaient pour elles à la fois l'occasion de figurer une réalité dont elles avaient été les témoins directs et une façon d'assouvir un besoin impérieux de transfigurer une expérience pour elles inédite et charnière. Sous la plume de Sylvia Townsend Warner, Valentine Ackland ou Agnia Barto, le conflit est projeté dans une dimension supérieure et subordonnée tant aux singularités de chacune qu'aux caractéristiques de leurs destinataires.

²²²⁸ *Ibid.*

²²²⁹ GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 192.

Pour la troisième, cette dimension est très clairement didactique. Elle pose le poème en vecteur de responsabilisation des jeunes générations d'URSS.

Ces sept compositions ne présentent pas, dans ce sens, la facture satirique qu'elle cultivait depuis le début des années 1930. Elle y privilégie au contraire une solennité emprunte de dynamisme. Le recours stratégique à la deuxième personne du singulier n'est pas uniquement un gage de vivacité. Elle est certes prompte à brouiller les limites entre la réalité du texte – dans laquelle le sujet lyrique s'adresse à des enfants républicains – et la réalité de la lecture – dans laquelle Agnia Barto s'adresse aux enfants soviétiques –. Mais cette utilisation se mue surtout en un dispositif discursif propice au rapprochement des peuples, à l'identification et à la translation des valeurs.

Cette fonction didactique, étroitement liée au contexte d'écriture et de publication d'une poésie supposée relayer l'esprit du régime, se traduit également par le traitement et le développement de thèmes structurants.

La mise en regard des diverses compositions s'est avérée méthodologiquement productive puisqu'elle nous a permis d'en dégager trois : le patriotisme, l'internationalisme et l'éducation.

Le premier s'incarne, à longueur de poèmes, dans l'attention et l'aide à l'Espagne républicaine. Lorsqu'elle associe les « chansons et les drapeaux²²³⁰ » de Leningrad à l'accueil des petits réfugiés espagnols, la poétesse pose la ferveur en devoir et la solidarité en moyen, pour ses lecteurs, d'assumer leurs responsabilités. Au-delà du langage simple et vivant dont elle use, ceux-ci doivent percevoir ce qu'elle attend d'eux, soit qu'ils manifestent une « attitude consciente à l'égard d'eux-mêmes²²³¹ » en apportant leur soutien aux jeunes républicains. Le système poético-didactique inspiré par le Congrès à Agnia Barto vise donc à l'instruction morale, civique et politique d'une génération de futurs citoyens tout en réactualisant des thèmes qui lui sont chers. Elle isole par exemple un élément de la chanson emblématique de la défense de Madrid par les combattants républicains et les Brigades Internationales « Puente de los Franceses » pour l'ériger en titre d'un des poèmes : « Mamita mía ». Répétée à diverses reprises dans la composition, la formule condense internationalisme et éducation puisqu'elle en donne une traduction : « Et il chante : 'Mamita Mía' / 'Mamita' signifie 'maman'²²³² ». Le choix d'un terme à forte teneur sentimentale renvoie aux deux qualités indispensables à quiconque écrivait pour les enfants selon Agnia Barto : « un grand

²²³⁰ BARTO, Agnia, « Mamita Mía »

²²³¹ GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 190.

²²³² BARTO, Agnia, « Marie aime les chansons » dans *Ia s toboï...*, *op. cit.*.

tact pédagogique et le sentiment de la mesure²²³³ ». De façon ludique et affectueuse, elle ouvre sa poésie et, par extension, l'esprit de ses jeunes lecteurs, à une langue et à une culture étrangères. Nous retrouvons bien là l'internationalisme dont elle avait été une des premières à faire, dès 1927, un sujet adapté à la littérature pour enfants en URSS. Ailleurs, ce sont les « coutume[s]²²³⁴ » espagnoles qu'elle met en lumière tout en veillant toujours à les rattacher à une résistance antifasciste, selon elle, exemplaire. Dans ce sens, nous remarquerons l'importance accordée dans les compositions aux personnages paternels et maternels. Les enfants sont certes au centre mais la ligne de conduite fixée à leur intention coïncide, dans ses grandes lignes, avec celle des adultes. En soulignant le courage et l'héroïsme des plus jeunes, Agnia Barto semble également s'adresser aux plus vieux. N'affirmait-elle pas dans ce sens, dans l'entretien reproduit dans *Ceux qui écrivent pour les enfants* :

Je dois avouer que je n'ai jamais l'impression d'écrire uniquement pour eux. Je crois que la poésie écrite à l'attention des enfants s'adresse aussi aux adultes. Tout comme le conte populaire, les vers pour enfants ont un sens caché, pas toujours accessible au jeune lecteur²²³⁵

Le Congrès et le contexte dans lequel il s'inscrivait ne valaient donc, pour la déléguée, que par leurs prolongements et leurs répercussions. Les poèmes, outre le plaisir qu'ils procuraient, se voulaient matière à réflexion et l'écriture un instrument de formation et de révélation transgénérationnelle.

Dans le cas des deux Anglaises, la transfiguration de la guerre à travers l'écriture poétique emprunte elle aussi les voies d'un système de représentation parallèle. Le lecteur ne peut cette fois y accéder qu'à travers un travail en profondeur sur le langage.

L'écriture en vers des deux déléguées s'articule autour de la polysémie des mots et des noms. Le langage y est clairement posé en réservoir de sens contenant toute la signification du monde et donc de la lutte en cours. L'exemple le plus flagrant est sur ce point « Waiting at Cerbère » qui fait de la richesse de la langue un vecteur de transmutation du réel. La poétesse s'y fonde sur la double acception de « Cerbère ». Ce terme, s'il désigne effectivement une ville des Pyrénées orientales nichée sur un éperon rocheux entre l'Espagne et la France, désigne également, dans la mythologie grecque, le chien, gardien des Enfers. Dans un cas comme dans l'autre, le terme véhicule une idée de passage ou de transition entre deux espaces

²²³³ GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 197.

²²³⁴ BARTO, Agnia, « Le Serment » dans *Ia s toboï...*, *op. cit.*

²²³⁵ GOPNER, V et PIATIGORSKI, L, *op. cit.*, p. 188.

– l'un de paix et l'autre de guerre – ou deux états – la vie et la mort. L'Espagne de la guerre est poétiquement assimilée au royaume d'Hadès, royaume dominé par une mort omniprésente et imparable. Dans « Valencia, July 1937 », Valentine Ackland fait de cette dernière une menace permanente et diffuse car sournoisement tapie dans une nature désormais pervertie. Dans « Benicassim », les soldats convalescents composent une cohorte de Lazare, disciples de l'antifascisme ressuscités mais dont le « retour à la vie²²³⁶ » ne manifeste toutefois en rien la puissance de la cause. Cet état ne peut, selon Sylvia Townsend Warner, être que transitoire et toutes les figures humaines peuplant cet espace symboliquement comparé au polysémique Achéron²²³⁷ sont vouées à retourner à leur état originel de « poussière²²³⁸ ». Au terme du poème, l'allusion au « [...] tu es poussière et tu retourneras dans la poussière » de la Genèse (3. 19) contenue dans le quatrième vers prend tout son sens et parachève la sacralisation du conflit. Mythologie grecque et tradition chrétienne se conjuguent et se fécondent pour transfigurer ce dernier, l'arracher à la cruelle réalité et ainsi permettre à la poétesse d'avoir sur lui une certaine emprise.

Dans « Journey to Barcelona », cette intervention prend la forme d'une exhortation finale elle aussi pluridimensionnelle : « Pluie venant du nuage rouge, viens en Espagne !²²³⁹ ». La pluie torrentielle qu'elle appelle ici de ses vœux apparaît textuellement comme le seul remède à l'aridité et à la sécheresse environnante. La déroutante qualification du nuage vient ajouter à cela une portée idéologique et politique, le rouge étant associé en Europe aux partis socialistes et communistes. Sylvia Townsend Warner vise-t-elle ici les forces politiques et l'opinion publique de gauche ? Ou son message constitue-t-il plus fondamentalement encore un cri de désillusion et de désespoir à l'égard de l'antifascisme lui-même ? Rien ne nous permet sur ce point de trancher d'autant que ce cataclysme poétique renvoie par ailleurs au Déluge de la Genèse, châtement divin synonyme de purification et de régénération. En tentant d'en faire bénéficier les combattants en armes contre le fascisme international, Sylvia Townsend Warner se fait démiurge et pose l'écriture poétique en unique et ultime vecteur de salut pour l'Espagne républicaine.

²²³⁶ « return to life » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Benicassim ».

²²³⁷ Dans les deux premiers vers de la seconde strophe, une comparaison est explicitement établie entre Benicassim et l'Achéron : « And it seems to me we have come/into a bright-painted landscape of Acheron ». Une nouvelle fois, le terme enrichi le poème par sa polysémie puisqu'il renvoie tant à la rivière d'Épire en Grèce qu'au fleuve des Enfers que les âmes des morts traversent, selon la légende grecque, dans la barque de Charon pour rejoindre le royaume d'Adès.

²²³⁸ « [...] dust » : *Ibidem*.

²²³⁹ « Rain from the red cloud, come to Spain! » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, *New Collected Poem...*, op. cit., p. 258.

Au terme de cette analyse des poèmes inspirés par le Congrès aux déléguées, nous pouvons affirmer que l'expérience directe de la guerre eut pour effet de complexifier leur rapport à la création poétique.

Pendant les trente deux mois de la guerre d'Espagne, le vers se convertit en un « front actif ²²⁴⁰ », aussi défensif qu'offensif auquel les femmes de notre étude ne demeurèrent ni insensibles ni étrangères. De retour dans leurs pays respectifs, sur la base de leurs expériences personnelles, elles veillèrent à cristalliser, dans des poèmes pensés en fonction de leurs lectorats respectifs, la solidarité du vers et de l'engagement, la fusion de l'individuel et du collectif. Toutes s'unirent alors autour de l'idée d'un art poétique comme conquête et comme vecteur d'abolition des frontières. La poésie, plus que refléter ou représenter le présent, devait y participer. L'écriture poétique, redynamisée par une lutte que chacune aborda à travers le prisme de ses préoccupations personnelles les plus profondes, s'imposa plus que jamais pour elles comme l'instrument d'une révision générique, d'une quête langagière et d'une redéfinition esthétique-littéraire à laquelle contribua également le dernier genre qu'elles investirent suite au Congrès de juillet 1937 : la nouvelle.

10.4 - Les prolongements en prose de fiction du Congrès de Valence

Le troisième genre investi par les intellectuelles déléguées suite au Congrès est le récit fictif en prose.

Le recours à la fiction constitue en soi la preuve de la résonance du conflit espagnol. Alors qu'il n'était pas encore achevé, il devint un important thème romanesque dans les principales littératures occidentales. Occidentales oui et pas uniquement espagnole dans la mesure où les romans et, dans une moindre mesure, les nouvelles sur la lutte en cours, ses causes, ses conséquences ou encore son impact sur la vie quotidienne des populations espagnoles proliférèrent davantage à l'étranger²²⁴¹. Cet état de fait ne s'explique pas seulement par l'incompatibilité pratique entre le chaos de la guerre et la distance et la concentration nécessaires à l'agencement cohérent de matériaux romanesques hétérogènes. Il est également admis que « la guerre n'offre pas au romancier une matière qui se prête à la consommation

²²⁴⁰ SALAÜN, Serge, « La poésie au pas des combattants » dans SERRANO, Carlos (dir), *op. cit.*, p. 69.

²²⁴¹ Nous renvoyons sur ce point aux diverses études de Maryse Bertrand de Muñoz et notamment à : « *La pluma y la espada*. La literatura del conflicto (1936-1939) », dans THOMAS, Hugh, *La guerra civil española*, Madrid, ediciones Urbión, 1979, p 83-84.

immédiate, sur le vif²²⁴² ». Dans ce sens, la plupart des études sur la production en prose inspirée de la guerre soulignent le manque de temps, d'objectivité et de perspective des écrivains espagnols et placent « au sommet de la littérature de la révolution espagnole ²²⁴³ » des auteurs étrangers tels qu'André Malraux – *L'Espoir* (1937) –, George Orwell – *Hommage à la Catalogne* (1938) – et Ernest Hemingway – *Pour qui sonne le glas* (1940) –.

Cette focalisation systématique, toute justifiée qu'elle soit, a hélas tendance à reléguer au second plan d'autres écrits en prose des années de la guerre parmi lesquels nous distinguerons ici les nouvelles de Sylvia Townsend Warner.

Comme bon nombre des femmes de lettres étrangères présentes en Espagne, c'est vers cette forme littéraire en pleine expansion depuis le XIX^{ème} siècle qu'elle se tourna une fois de retour dans le Dorset. Ou pour reprendre les termes de José-Carlos Mainer, une fois éloignée d'un « brasier²²⁴⁴ » espagnol où le déroulement simultané des faits relatés rendait malaisée leur transposition littéraire et leur mise en fiction.

Suite à son expérience espagnole, Sylvia Townsend Warner écrivit trois nouvelles. La première, « The Drought Breaks » fut publiée dans le magazine littéraire *Life and Letters Today* à l'été 1937 puis traduite en français et publiée sous le titre de « La soif apaisée » dans le septième numéro de *La littérature internationale* en 1938²²⁴⁵. La seconde, « A red carnation », et la troisième, « With the Nationalists », furent incluses dans son recueil de nouvelles, *A garland of Straw*, de 1943.

Cette date de publication tardive, associée au fait qu'il est impossible de déterminer avec précision la date d'écriture des trois récits, suffit-elle toutefois à affirmer avec Toni Cartano que « [p]ar rapport au poète, le romancier est, par nécessité, en retard, décalé²²⁴⁶ » ? Ces trois nouvelles ne portent-elles pas, tout autant que ses compositions en vers, la trace vivace du séjour de Sylvia Townsend Warner en Espagne ? Son écriture ne traduit-elle pas pleinement sa façon de voir le conflit ? Demeure-t-elle véritablement en marge de l'évènement relaté, de ce creuset où se fondent la création et l'action ?

Afin de répondre à ces questions d'ordre en définitive bien général et selon l'optique comparatiste de ce travail, nous avons jugé intéressant de mettre en regard les trois nouvelles de Sylvia Townsend Warner et les deux compositions en prose de la seule autre intellectuelle

²²⁴² CARTANO, Tony, « La guerre d'Espagne. A la hauteur des circonstances », *Magazine littéraire* (Numéro double), Paris, Juillet-Août 1999, p. 74.

²²⁴³ BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerre civile espagnole et la littérature française...*, *op. cit.*, p. 120.

²²⁴⁴ « hoguera » : MAINER, José-Carlos, *op. cit.*, p. 204.

²²⁴⁵ TOWNSEND WARNER, Sylvia, « La soif apaisée », *La littérature internationale*, Moscou, Éditions littéraires d'État, p. 65-68. La nouvelle fut par la suite rééditée par Valentine Cunningham dans *Spanish front* (1986).

²²⁴⁶ CARTANO, Tony, « La guerre d'Espagne. A la hauteur des circonstances »..., *op. cit.*, p. 74.

de notre panel ayant alors investi ce genre : Ernestina de Champourcin. Les deux premiers chapitres de son roman de la guerre inachevé, *Aristocracia y democracia*, furent successivement publiés dans *Hora de España* en juillet 1938²²⁴⁷ et dans la revue mexicaine *Rueca* à l'automne 1941²²⁴⁸ sous le titre « Mientras allí se muere ». Bien que sans rapport direct avec le Congrès de Valence auquel l'écrivaine n'assista pas, ils présentent de multiples similitudes avec les récits de Sylvia Townsend Warner, tant d'un point de vue thématique qu'esthétique et stylistique.

Il s'agit par conséquent pour nous de montrer, à travers l'étude croisée de ces récits, en quoi ils éclairent le regard des deux intellectuelles sur le conflit ; en quoi ils témoignent d'un renouvellement de leur conception de l'écriture fictionnelle en prose et les singularisent parmi tous les romanciers qui contribuèrent alors à la mythification de la guerre d'Espagne.

10.4.1 - L'ancrage référentiel et la charge idéologique des récits de fiction en prose

La nouvelle se définit avant tout par son rapport au réel. Espace de fiction, elle tend bien souvent à donner l'illusion de la réalité en représentant et en agencant en son sein des éléments plausibles. Comme bien des romanciers de la guerre d'Espagne, Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin se montrent, elles, encore plus radicales. Dans les nouvelles de l'une et dans les deux chapitres du roman projeté par l'autre, les éléments agencés ne sont pas simplement crédibles. Ils sont authentiques et renvoient sans exception à un seul et unique épisode historique : le conflit espagnol.

10.4.1.1 - Des récits à fort ancrage référentiel

Toile de fond dans « The Drought Breaks », « Mientras allí se muere » et « With the Nationalists », il se fait plus significativement encore point de départ dans « A red carnation » où l'on suit l'arrivée en Espagne d'un soldat allemand. L'espace campé par les deux intellectuelles se limite à l'Espagne de la guerre, soit une focalisation géographique et temporelle qui pose le recours à la nouvelle en choix délibéré, stratégique.

²²⁴⁷ CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) », *Hora de España*, 07/1938, p. 55-71.

²²⁴⁸ CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) », *Rueca 1941-1952*, t I, México, Fondo de Cultura Económica, 1984, p. 39-48.

Significativement, Sylvia Townsend Warner ne se contenta pas de nouvelles mais opta également, suite à son second séjour de l'été 1937, pour le roman. En 1938, elle publia son cinquième roman, *After the death of don Juan*. Dans ce récit historique, elle cherche dans les injustices sociales du XVIII^{ème} siècle les causes de la lutte initiée en juillet 1936 et tente de trouver dans le passé l'explication des maux présents. Alors qu'elle s'était contentée, en août 1938, de se vanter auprès d'Oliver Warner, d'avoir écrit un « long livre sur l'Espagne sans une seule mantille dedans²²⁴⁹ », elle se montra six ans plus tard bien plus explicite quant aux avantages du genre romanesque. En août 1945, elle présentait l'œuvre à Nancy Cunard comme « une parabole [ou] une allégorie [...] de la chimie politique de la guerre d'Espagne²²⁵⁰ ».

Ce commentaire *a posteriori* désigne à notre sens par contrepoint les attributs de la nouvelle qui la persuadèrent que ce genre était, au cœur de la guerre, un gage d'efficacité : l'articulation du récit autour d'un seul évènement et un nombre restreint de personnages, soit une concentration propice à affecter le lecteur.

La première manifestation de cette cohérence repose dans l'unicité du contexte de ses compositions en prose et de celles d'Ernestina de Champourcin. Toutes deux témoignent d'une même volonté de coller au réel, de ne jamais s'abstraire d'une lutte dont elles s'efforcent, au contraire, de rendre compte sous couvert de la fiction. La guerre n'est jamais abordée à travers des évènements aussi spécifiques et précisément datés que le Congrès de Valence. Le seul repère temporel explicite est « le soulèvement militaire²²⁵¹ » dont elles ressentent rarement le besoin de rappeler la date. Sa récurrence suffit à le désigner comme un moment charnière et insiste, par extension, sur le caractère contemporain des faits relatés. La circonstance narrative dans laquelle s'inscrivent les récits n'est pas achevée comme le soulignent la conjonction de temps et le verbe au présent contenus dans le titre de l'œuvre Ernestina de Champourcin, « Mientras allí se muere ».

Sur la base de ce point de clivage, l'une et l'autre se concentrent sur l'atmosphère inédite régnant dans l'Espagne en guerre et opposent significativement la fièvre et « le tourbillon d'instincts²²⁵² » des premiers jours à l'abattement d'une société aux prises avec un

²²⁴⁹ « [h]aving written a long book about Spain without a single mantilla in it »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983, p. 51.

²²⁵⁰ « [...] a parable [or] an allegory [...] of the political chemistry of the Spanish war »: citée dans MULFORD, Wendy, « Introduction » dans TOWNSEND WARNER, Sylvia, *After the Death of Don Juan...*, *op cit*, p. vi.

²²⁵¹ « [...] sublevación militar »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) »..., *op cit*, p. 46.

²²⁵² « la vorágine de instintos »: *Idem*, p. 61.

conflit installé dans la durée. L'exode des populations madrilènes vers le centre de la ville, les avancées nationalistes ou les pénuries alimentaires sont évoqués sans être rattachés à un moment spécifique du conflit, ce qui en renforce l'actualité. La guerre n'est dans ce sens jamais envisagée comme un épisode historique révolu mais bien comme une réalité contemporaine de sa mise en fiction.

D'un point de vue géographique, tous les récits se déroulent en milieu urbain mais parviennent à signaler l'extension de la lutte à tout le territoire. Si « *Mientras allí se muere* » et « *With the Nationalists* » se concentrent respectivement sur Madrid et Salamanque, soit les centres du pouvoir dans les deux camps en présence, l'action de « *The Drought Breaks* » et « *A red carnation* » présente, elle, un ancrage référentiel moins précis. Nous savons uniquement que l'héroïne de la première nouvelle réside Calle de Rosas et que le point d'entrée en Espagne du protagoniste du second est un port susceptible d'être celui de Cadix, de Séville ou encore de Valence. Dans la réalité du texte comme dans celle des faits, rien n'échappe donc à un conflit dont le lecteur découvre les diverses facettes au gré des déplacements des personnages. Tous se rejoignent dans leur mobilité et leur curiosité à l'égard d'un environnement en pleine mutation. Dans le premier chapitre de « *Mientras allí se muere* », le quartier d'Atocha puis le centre de Madrid constituent pour la jeune Camino le « spectacle d'[une] ville nouvelle qui grandissait parmi les décombres tragiques d'un passé mort pour toujours²²⁵³ ». Au fur et à mesure de « *A red carnation* », la ville se dévoile plus radicalement encore à Kurt Winkler qui, après la gare, une place entourée d'arches ou encore des enfilades d'échoppes, parvient au cœur d'un « pauvre et mauvais quartier²²⁵⁴ ». Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit de rendre compte de l'impact de la guerre sur un paysage urbain fourmillant, changeant et divisé dont Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin livrent une vision sans idéalisme.

La seconde manifestation de cette cohérence réside dans la façon dont elles traitent de la lutte. Comme dans les poèmes et les articles de presse évoqués précédemment, batailles et opérations militaires ne sont jamais mises en scène et leur cruauté ne nous parvient qu'à travers leurs conséquences, physiques ou psychologiques, sur les personnages. Dans « *Mientras allí se muere* », Camino est infirmière, ce qui lui vaut d'être quotidiennement en

²²⁵³ « el espectáculo de aquella ciudad nueva que crecía entre los escombros trágicos de un pasado muerto para siempre »: « *Mientras allí se muere* (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 63.

²²⁵⁴ « un barrio pobre y malo »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « *El clavel rojo* » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 368.

contact avec les dix miliciens aux « atroces blessures²²⁵⁵ » de la salle dont elle a la charge. Elle se montre par ailleurs particulièrement attentive, lors de ses déplacements dans le centre, aux miliciens de garde ou aux bataillons en partance pour le front. Dans « The Drought Breaks », Rafaela Pérez est, elle, liée à la violence du conflit par les circonstances de la mort de Diego, son mari, fusillé deux jours après la prise de la ville par les troupes nationalistes parce qu'il possédait une carte de syndiqué. La mise en scène de la guerre relève donc davantage de la suggestion que de la description et la simple mention d'un fusil ou de l'écho du canon suffit dans ce sens à signifier que l'Espagne n'était alors, dans les récits et dans les faits, qu'un « champ de bataille, un champ de bataille préliminaire²²⁵⁶ ».

Cette désignation, extraite de « A red carnation », met l'accent sur la dimension internationale dans laquelle Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin veillent à inscrire le conflit. Bien que géographiquement circonscrit, celui-ci motive la présence, en Espagne, d'une foule bigarrée et hétérogène. Soldats allemands et italiens peuplent les cafés de « The Drought Breaks ». Dans les deux chapitres de « Mientras allí se muere », Camino croise, elle, régulièrement, une vieille infirmière américaine prénommée Gaby Foster dont nous pouvons penser qu'Ernestina de Champourcin projetait de développer, dans la suite du roman, la personnalité et les motivations²²⁵⁷. La répartition de ces personnages dans l'espace textuel s'avère à chaque fois identique. Les ressortissants de pays fascistes sont toujours tenus à distance et envisagés d'un œil critique et les autres considérés avec bienveillance et gratitude par des personnages dont ils partagent les valeurs. Ce traitement différencié constitue le reflet à moindre échelle de la scission propre à l'Espagne que les deux intellectuelles donnent à voir dans des récits à la charge idéologique considérable.

²²⁵⁵ « atroces heridas »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 65.

²²⁵⁶ « [...] un campo de batalla, un campo de batalla preliminar »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « El clavel rojo » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 356.

²²⁵⁷ Les deux chapitres sur lesquels repose notre analyse s'inscrivaient initialement dans un projet plus global de roman comme en atteste le titre complet sous lequel le premier fut publié à l'été 1938 dans *Hora de España* : « Mientras allí se muere (**fragmento de novela**) ». Lorsque le second parut en 1941, du fait du passage du temps et en réaction à l'issue du conflit, il n'en allait en revanche plus ainsi. Ernestina de Champourcin le publia sous un titre légèrement différent au sens où son lien avec le genre romanesque n'est plus explicité : « Mientras allí se muere (**fragmentos**) ». L'idée de plan général disparaît et les deux 'chapitres' se voient davantage assimilés à des miscellanées de textes.

10.4.1.2 - La charge idéologique des récits en prose

Traiter littérairement d'un épisode belliqueux en cours et de part en part traversé par des passions partisans ne pouvait se faire impunément. Toute œuvre de fiction en lien avec le conflit ne pouvait qu'être considérée comme relevant de telle ou telle idéologie et les écrits en prose de Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin ne dérogent pas à la règle.

A l'unique exception de « With the Nationalists »²²⁵⁸, tous décrivent la guerre à travers le prisme de la République et de ses défenseurs. Même si elles se déroulent en territoire nationaliste ou relatent les aventures de soldats étrangers déterminés « à venir définitivement à bout du marxisme²²⁵⁹ », les histoires constituent en définitive une prise de position. Face à un ennemi aux multiples visages – dans les récits apparaissent pêle mêle un soldat nazi, des troupes nationalistes, des « fascistes, des pseudo fascistes, des persécutés et des pseudo persécutés²²⁶⁰ » –, la participation à la lutte est posée en devoir. Sous la plume de la pourtant peu politisée Ernestina de Champourcin, cette idée d'impératif est explicite: « Après le 18 juillet, quiconque ayant de la sensibilité [...] ne pouvait continuer à vivre comme avant. C'était impossible²²⁶¹ ». Le soutien à la République est présenté comme relevant d'un élan collectif, d'un besoin commun, exalté et exaltant, de « faire quelque chose²²⁶² ».

Dans ce sens, il nous faut souligner la double dimension individuelle et collective des récits. Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner choisissent, pour les besoins de l'œuvre, de suivre les traces d'un personnage singularisé. Mais celui-ci en vient systématiquement à se fondre dans la communauté républicaine en lutte contre le fascisme. Cette fusion de l'individuel et du collectif se manifeste textuellement par un glissement fréquent du pronom personnel singulier au pronom personnel pluriel ou impersonnel. Associée à la nature de l'épisode relaté, elle détermine l'un des tons des récits, le ton épique, et en révèle la portée propagandiste.

Comme le souligne Aránzazu Usandizaga, la guerre civile vit l'éclosion d'une littérature épique érigée en « arme de propagation d'une image, pas uniquement externe, mais également de diffusion entre la population de la zone républicaine des nouvelles valeurs

²²⁵⁸ Dans cette nouvelle, Sylvia Townsend Warner met en scène un homme d'affaires anglais, Mr Semler, qui se rend à Salamanque dans l'espoir de monter un projet commercial avec les nationalistes.

²²⁵⁹ « acabar de raíz con el marxismo »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « El clavel rojo » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 342.

²²⁶⁰ « fascistas, seudofascistas, perseguidos y seudoperseguidos »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 65.

²²⁶¹ « Después del 18 de julio nadie que tuviera sensibilidad [...] podía seguir viviendo como antes. Era imposible »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) »..., *op. cit.*, p. 32.

²²⁶² « hacer algo »: *Idem*, p. 41.

collectives qu'on défendait alors, les armes à la main²²⁶³ ». Dans les œuvres de l'une et de l'autre, les classes populaires occupent une place centrale et sont, bien plus que les combattants, les héroïnes de la guerre. Dès l'incipit de « The Drought Breaks », Rafaela Pérez apparaît au lecteur dans toute son humilité, déambulant dans un quartier pauvre de la ville :

[...] Un chat vint, reniflant dans les caniveaux. Il ne dut pas y trouver grand chose, c'était une rue pauvre et les pauvres n'ont pas de nourriture à jeter²²⁶⁴.

En mettant les masses au centre de leurs récits, les deux intellectuelles réaffirment leur adhésion à la République et leur soutien à la lutte engagée pour le maintien des droits et des libertés. La focalisation zéro leur permet de montrer qu'elles partagent les points de vue, les émotions et les craintes de personnages avec lesquelles elles finissent par se confondre. L'insistance d'Ernestina de Champourcin à souligner le reniement, par son double littéraire Camino, de son extraction bourgeoise ne fait que renforcer cette portée sociale et cette volonté de témoigner, par la création, de sa solidarité avec les plus démunis. De ce fait, elle peut, tout comme Sylvia Townsend Warner, être considérée comme un membre à part entière de la communauté des véritables romanciers de la guerre d'Espagne selon la définition qu'en donne Rosa Chacel dans « Cultura y pueblo » : « Le romancier est aujourd'hui le seul écrivain qui peut être populaire, c'est-à-dire, parvenir au peuple sans se déguiser en peuple²²⁶⁵ ». Dans les masses populaires dont sont issus ou parmi lesquelles évoluent leurs protagonistes s'incarnent l'esprit, la dignité et l'humanité de l'antifascisme représenté en Espagne par la République.

Le camp républicain oppose son bouillonnement et son hétérogénéité à l'austérité et au caractère monolithique du camp ennemi. A chaque camp est non seulement associée une idéologie mais aussi une mentalité, une attitude et un rapport aux choses.

Sur ce point, la scène finale de « The Drought Breaks » s'avère particulièrement éloquente. Dans une ville soumise aux nationalistes, les rues sont en apparence obscures, désertes, silencieuses et à moitié mortes : « pas de pas dans les escaliers, pas d'odeurs de

²²⁶³ « [...] arma de propagación de una imagen, no sólo externa, sino también de difusión entre la población de la zona republicana de los nuevos valores colectivos que se estaban defendiendo con las armas en la mano » : USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente...*, op. cit., p. 30.

²²⁶⁴ « [...] A cat came along, nosing in the gutters. It would not find much there, this was a poor street and the poor had no food to throw away » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the civil war*, Oxford NY, Oxford University Press, 1986, p. 244.

²²⁶⁵ « El novelista es hoy día el único escritor que puede ser popular, es decir, llegar al pueblo sin disfrazarse de pueblo » : CHACEL, Rosa, « Cultura y pueblo », *Hora de España*, 01/1937, p. 21.

cuisine, jamais un éclat de rire ou une chanson, même pas une dispute pour remplir l'air²²⁶⁶ ». Mais à la moindre occasion, la vie et l'essence républicaines reprennent le dessus et font alors irruption à travers des voix, des respirations, des questions et des exclamations. Cette vision subjective et partisane est renforcée par toutes les perversions attribuées par les deux intellectuelles aux nationalistes et à leurs alliés. La voix radiodiffusée de Queipo de Llano est décrite comme une « voix d'ivrogne présomptueux²²⁶⁷ ». L'attaque peut certes sembler personnelle²²⁶⁸ mais la mise en regard de toutes les compositions de Sylvia Townsend Warner prouve qu'il n'en est rien. Elle participe au contraire d'une entreprise de dénigrement global et permanent. D'une part, l'alcoolisme prêté au gouverneur de Séville fait écho à celui du lieutenant allemand croisé par Rafaela Pérez une semaine avant les faits relatés dans la nouvelle. Personnages réels et fictifs se rejoignent pour contribuer à la construction d'un type. D'autre part, les attaques proférées à l'encontre des bulletins de guerre de Queipo de Llano ont pour effet de remettre en cause l'ensemble du discours nationaliste. S'ils sont mensongers, pourquoi en serait-il autrement de la ferveur patriotique contenue dans le « ¡Arriba España! » ou des méfaits imputés aux « Rouges » ? Sylvia Townsend Warner s'approprie donc la terminologie nationaliste pour mieux la discréditer. Elle aspire, par contrepoint, à auréoler de dignité les propos en style direct des multiples personnages républicains investis par la guerre du « sens de leurs responsabilités²²⁶⁹ » auxquels elle donne vie dans ses nouvelles.

Derrière les anecdotes et les remarques se cache, dans l'ensemble des compositions en prose, une condamnation de l'idéologie fasciste et de ses agents.

Un saisissant contraste se dessine notamment entre la solidarité et le « désintérêt²²⁷⁰ » prêtés par toutes deux à la résistance populaire et la cupidité égoïste d'une Église oublieuse de ses valeurs. La mention répétée de la « Sainte Église²²⁷¹ » par la Révérende Mère venue arracher ses enfants à l'héroïne de « The Drought Breaks » est clairement ironique et la respectabilité de l'institution entachée par la récente exécution, contre le mur de l'église locale, de dizaines de républicains. L'Église, qui a béni la « croisade », est associée dans les récits à la soumission, à l'immoralité, à la mort et à l'ignorance, soit autant d'éléments qui

²²⁶⁶ « no steps on the stairs, no smells of cooking, never a laugh or a song, not even a quarrel to liven up the air »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 246.

²²⁶⁷ « drunken vaunting voice »: *Ibid.*, p. 245.

²²⁶⁸ Nous renvoyons dans ce sens à l'un de ses discours aux Sévillans de la guerre disponible sur Youtube.

Adresse URL : <http://www.youtube.com/watch?v=kqGoxeS8rPM>. Consulté le 23 août 2012.

²²⁶⁹ « sentido de su responsabilidad »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) »..., *op. cit.*, p. 47.

²²⁷⁰ « un amplio ademán de magnífico desinterés »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 59.

²²⁷¹ « Holy Church »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 245.

viennent légitimer la révolution en cours. Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner adhèrent aux valeurs et aux principes défendus par cette dernière mais n'en livrent pas pour autant une vision idéalisée. Dans « Mientras allí se muere », la première fait notamment la promotion d'un nouveau modèle de pédagogie anticléricale et progressiste mais souligne combien sa mise en place auprès de fillettes d'extraction populaire est difficile et délicate. Ce rejet de toute simplification témoigne à notre sens de la conviction alors partagée par les deux intellectuelles : elles vivaient un moment de crise historique.

Derrière ce positionnement idéologique parfois teinté de circonspection se cache selon nous une revendication d'un autre ordre et éclairée par le recours à l'écriture en prose.

Ce choix s'explique certes par le contexte de production des œuvres mais renvoie également à une tradition genrée plus profonde. Comme nous le soulignons, à partir du XIX^{ème} siècle, la littérature de fiction et la nouvelle plus particulièrement, fournirent aux femmes un espace d'expression, de liberté et de progressisme. Les deux intellectuelles s'étaient d'ailleurs déjà associées à cette pratique en lui préférant toutefois la poésie. En 1932 et 1935, Sylvia Townsend Warner avait publié deux recueils de nouvelles – *The Salutation* et *More Joy In Heaven* – et trois mois avant le soulèvement militaire, était paru le seul roman achevé d'Ernestina de Champourcin, *La casa de enfrente*²²⁷². Cette incursion simultanée dans la littérature de fiction en prose, au cœur de la guerre, n'était donc ni inédite ni anodine. Elle ne peut dès lors être considérée comme purement conjoncturelle. Deux éléments en constituent selon nous la preuve.

D'une part, l'attitude postérieure des deux à l'égard de ce genre.

Si nous nous concentrons sur les cas de Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin, il s'avère que le conflit constitua à la fois un point de convergence et un point de clivage dans leur rapport à l'écriture de fiction en prose. La première s'y consacra ensuite en priorité, publiant plus d'une dizaine de recueils de nouvelles à partir des années 1940, alors que la seconde s'en détournait définitivement pour se consacrer, pendant ses années d'exil, à une poésie posée en espace de revitalisation identitaire. Et d'autre part, des liens étroits se nouèrent par la suite entre ce genre littéraire et la guerre d'Espagne chez l'ensemble des femmes de notre étude.

²²⁷² La production d'Ernestina de Champourcin compte au total dix-sept livres en vers, des mémoires, une anthologie de poésie religieuse, une quarantaine de traductions, des articles et un seul roman achevé. Pour plus d'informations, nous renvoyons à FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa et ASCUNCE, José Ángel (éds), *Ernestina de Champourcin. Mujer y cultura en el siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2006.

Envisagée à l'échelle communautaire, cette production des années de la guerre constitua les prémices d'un important phénomène de réinvestissement et de transposition romanesque de la lutte par les intellectuelles ayant pris fait et cause pour la République. Nous avons d'ores et déjà montré que María Teresa León s'y distingua en publiant dès 1941 son roman *Contra viento y marea*. Dans la deuxième partie de l'oeuvre, elle met en scène le Madrid assiégé de la guerre et y réitère, malgré la défaite, sa ferveur et son adhésion à la cause. Comme dans l'ensemble de ses écrits, elle tend à se dissoudre dans les miroirs complémentaires de ses personnages de femmes et développe, à travers elles, l'idée d'une participation féminine déterminante et en tout point égale à celle des hommes. Articulé autour de la représentation d'une capitale héroïque face à l'ennemi fasciste, le roman suit l'évolution de quelques semaines de lutte en se focalisant sur des éléments symboliques de cette période tels que le recueil poétique de Rafael Alberti, *Capital de la gloria*, ou encore la cérémonie d'adieu aux Brigades Internationales. Le récit en prose acquiert dès lors une réelle valeur informative. De plus, il scelle, en le transcendant, l'impact du conflit sur les trajectoires vitales et créatives des auteures. La plus explicite est sur ce point Anna Seghers qui s'était pour sa part imposée comme romancière et auteure de nouvelles dès 1926. Tout comme le laisse entendre sa correspondance avec Georg Lukács, les dernières années de la guerre d'Espagne furent chez elle synonymes de questionnement esthétique et littéraire. De façon plus explicite et paradoxale encore, dans son journal, elle établit un lien direct entre sa participation au Congrès de Valence et sa conception nouvelle de la création littéraire :

[...] je participai aux congrès des écrivains antifascistes à Paris et à Madrid. Ce séjour en Espagne pendant la guerre civile a eu une grande influence sur ma pensée et mon écriture, même si j'ai peu écrit à ce sujet²²⁷³.

Cette précision nous permet d'attirer une nouvelle fois l'attention sur l'indissociabilité, dans une étude telle que la nôtre, des diverses sources ainsi que leur indispensable recoupement. Nous voyons ici à quel point la correspondance et les journaux des intellectuelles contiennent parfois des clés précieuses pour l'analyse et la compréhension de leurs oeuvres de fiction. Derrière les thèmes et les motifs récurrents dans ces dernières se cache bien souvent une obsession ou un épisode capital de la vie des auteures. Chez Anna Seghers, c'est clairement le cas avec la guerre d'Espagne qui revient dans plusieurs de ses

²²⁷³ BARRY, Nicole, « Avant-Propos » dans SEGHERS, Anna, *Transit*, Paris, Éditions Autrement, 1995, p. 8.

œuvres postérieures²²⁷⁴. Le Congrès n'y est jamais cité et il s'agit davantage d'y faire l'apologie de la résistance collective au fascisme. Une nouvelle et un roman ont plus particulièrement retenu notre attention.

La première, intitulée « Agathe Schweigert », appartient au cycle *La force des faibles* écrit entre 1956 et 1964 et publié en 1965. Anna Seghers y suit les traces d'une mère allemande parcourant l'Allemagne nazie, la France et enfin, l'Espagne de la guerre civile, à la recherche de son jeune fils Ernst, parti s'enrôler dans les Brigades Internationales. La mort de ce dernier et la fuite de l'héroïne, chassée par les troupes nationalistes, érigent la nouvelle en ode et en appel réactualisé à la solidarité des peuples face au fascisme.

Dans son roman de 1944, *Transit*, le contexte est tout autre puisque l'histoire se déroule à Marseille en 1940. Alors que l'occupation de la zone libre est imminente, le narrateur, qui s'est évadé en 1937 d'un camp de concentration allemand, tente de s'embarquer sur un bateau pour le Mexique. Autour de lui une foule se presse dont se dégage une communauté faite d'« Espagnols, hommes et femmes, tapis dans les recoins de la ville [que] la croix gammée [...] avait rattrapés, eux aussi²²⁷⁵ ». Parmi eux, il porte une attention singulière à une jeune femme à la recherche de son amant, volontaire des Brigades de l'Èbre et à d'autres femmes espagnoles « maudiss[ant] l'état actuel du monde, tantôt à voix basse, en berçant les têtes de leurs enfants, tantôt à grands cris et les bras étendus²²⁷⁶ ». Les républicaines demeurent, près de dix ans après les faits, dépositaires d'une lucidité et d'un esprit de cohésion dont nous savons combien ils étaient chers à Anna Seghers. Dans ce sens, nous ne pouvons que remettre en question l'affirmation de François Genton selon laquelle

Transit n'est pas un reportage romancé. Le narrateur n'a rien de commun avec l'auteur ; c'est un homme sans attaches familiales, sans nom, et dont l'histoire personnelle se résume à son refus du nazisme et son existence instable d'émigré politique²²⁷⁷.

Ce commentaire porte, nous semble-t-il, en lui ses propres limites, la présence d'Anna Seghers dans le roman dépassant de loin son « refus du nazisme » et sa condition « d'émigrée politique ». En effet, elle s'y inspire très clairement de sa fuite depuis Paris vers la zone libre

²²⁷⁴ WAGNER, Frank, *Anna Seghers*, Leipzig, VEB Bibliographisches Institut, 1980, p. 38.

²²⁷⁵ SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 44.

²²⁷⁶ *Idem*, p. 69.

²²⁷⁷ GENTON, François, « D'une patrie à l'autre. L'Allemagne et la France dans *Transit* (1944) » dans GODÉ, Maurice et GRUNEWALD, Michel, *La volonté de comprendre : hommage à Roland Krebs*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 527.

peu après le commencement de la Seconde Guerre mondiale et des démarches qu'elle entreprit depuis Marseille pour faire libérer son époux alors interné au camp du Vernet²²⁷⁸. La combinaison, sous couvert de la fiction, de tous ces éléments à charge autobiographique pose donc le conflit espagnol comme un épisode déterminant dans la trajectoire d'émigrée, d'antifasciste et de femme de lettres d'Anna Seghers.

Sur la base de ce constat, il nous faut à présent nous demander si les nouvelles de Sylvia Townsend Warner et les deux chapitres du roman inachevé d'Ernestina de Champourcin s'inspirent de leurs expériences personnelles ? S'il en va ainsi, en quoi apportent-ils un éclairage supplémentaire sur leur position et leur appréhension du conflit ? Et surtout, à quoi tend réellement cette transposition dans le monde de la fiction en prose de leur participation active et pourtant méconnue à la lutte antifasciste ?

10.4.2 - Les récits de fiction en prose comme espace de témoignage et de pérennisation de l'expérience vitale

La concomitance des faits et de leur transformation en matière romanesque détermine en grande partie la valeur testimoniale des écrits en prose de Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin. L'imagination de l'une et de l'autre s'abreuve à la source du vécu et la rapidité avec laquelle elles réinvestissent littérairement celui-ci leur assure une précieuse précision. Leurs récits sont en cela représentatifs de deux phénomènes propres aux communautés intellectuelle et féminine antifasciste auxquelles elles appartenaient.

D'une part, ils s'inscrivent dans une tendance majoritaire lors de la guerre d'Espagne de fictions proches du témoignage dans lesquelles l'expérience des auteurs faisait l'épaisseur des récits. D'autre part, elles renvoient à l'une des caractéristiques de la littérature écrite par les femmes depuis le XIX^{ème} siècle : la dispersion du matériel autobiographique dans les divers genres littéraires²²⁷⁹.

²²⁷⁸ Sur cet épisode, nous renvoyons à l'« Avant-Propos » de Nicole BARRY dans SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 8.

²²⁷⁹ ZAVALA, Iris M., *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua castellana) V La literatura escrita por mujer (Del siglo XIX a la actualidad)*, Barcelona, Anthropos, 1998, p. 111.

10.4.2.1 - Des récits à forte charge autobiographique

Les nouvelles de Sylvia Townsend Warner et l'ébauche du roman d'Ernestina de Champourcin constituent la somme de leurs souvenirs, de leurs impressions et de leurs réflexions en lien avec le conflit.

Les premières, plus que mettre en scène des épisodes précis et identifiables de la vie de l'intellectuelle, portent en elles toute la saveur de son expérience espagnole. A la différence de ses écrits de presse, elle veille à en entretenir le statut de fiction et n'y évoque par exemple jamais directement le Congrès ou des anecdotes de son séjour en territoire républicain de l'été 1937. La dissociation systématique des instances de l'auteur et du personnage principal préserve le principe recteur des récits, à savoir qu'ils sont un espace de représentation médiatisée, décalée du réel. La présence de l'intellectuelle transparaît néanmoins à travers les thèmes traités et les sentiments de bienveillance et de solidarité à l'égard des classes populaires républicaines imprégnant « A red carnation » et surtout « The Drought Breaks ». Alors que la voix radiodiffusée de Queipo de Llano parvient aux oreilles de Rafaela Pérez, un glissement s'opère du « elle » au « on » et l'affection qui prédominait jusqu'alors se change en réelle empathie :

On n'écoutait et pourtant on entendait. On ne regardait les pancartes et pourtant on les voyait. On tirait son châle sur ses oreilles, détournait le regard et pourtant les bataillons nouvellement arrivés défilaient dans votre esprit [,] on entendait [...] les mots d'ordre criés dans des langues étrangères²²⁸⁰.

L'irruption du pronom impersonnel a ici pour effet d'abolir les frontières existantes entre auteur, narrateur, personnage, et lecteur. Cette convergence traduit la volonté de Sylvia Townsend Warner de conférer aux expériences de son héroïne une valeur universelle et ainsi, de poser la guerre en épreuve individuelle et collective, espagnole et internationale. La transposition littéraire et les ressources de l'écriture de fiction en prose relèvent dès lors d'une stratégie de contournement. C'est bien à la source de la trajectoire personnelle de l'intellectuelle que s'alimente cette « nouvelle autobiographique²²⁸¹ ».

²²⁸⁰ « One did not listen, but yet one heard. One did not look at the placards, but yet one saw. One pulled one's shawl over one's ears, turned away one's eyes; yet through one's mind marched the new-arrived battalions[,] one heard [...] the words of command shouted in foreign tongues »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 246.

²²⁸¹ Nous nous inspirons ici de la définition du roman autobiographique dans STALLONI, Yves, *Les genres littéraires*, Paris, Dunod, 1997, p. 68.

Dans « Mientras allí se muere », le réinvestissement des activités quotidiennes d'Ernestina de Champourcin pendant les premiers mois du conflit est encore plus flagrant. Le premier chapitre en particulier constitue une « exacte chronique de ce qu'elle a vécu²²⁸² ». Les similitudes entre Camino et elle pullulent, ce qui pose définitivement la première en son double littéraire.

Le premier point commun consiste dans les occupations de Camino. Dès l'incipit, nous apprenons qu'elle travaille d'une part comme infirmière dans un hôpital et d'autre part dans un « refuge pour enfants²²⁸³ » relevant de la *Junta Protectora de Menores*. Cette double fonction renvoie à celle d'Ernestina de Champourcin avant son évacuation à Valence en décembre 1936 et ce, jusque dans les moindres détails. L'hôpital où Camino est en charge de la chambre numéro quatre n'est jamais explicitement désigné comme l'*Instituto Oftálmico Nacional* mais cela est en revanche suggéré : « à l'hôpital [...] un cabinet d'ophtalmologie continuait à fonctionner comme avant la guerre²²⁸⁴ ». Cette précision ne fait pas progresser l'action et quel intérêt présente-t-elle si ce n'est confirmer l'ancrage biographique des éléments narratifs ? De la même façon, l'importance accordée au personnage d'Africa Millares, amie de Camino et directrice du refuge, n'est pas anodine. Les multiples détails fournis à son sujet ne laissent au final aucun doute quant à l'identité du personnage réel dont elle s'inspire. Cette communiste véhémement, travailleuse et idéaliste constitue la projection littéraire d'une activiste progressiste proche de l'auteur : Zenobia Camprubí²²⁸⁵.

La mise en parallèle, dans la réalité de la fiction, des personnages de Camino, jeune femme « infantile et hésitante [aux] déambulations fébriles et solitaires²²⁸⁶ » et d'Africa, femme s'étant fait une place dans la société et jouissant d'un « splendide équilibre physique et moral²²⁸⁷ » fournit dans ce sens de précieux renseignements quant au regard d'Ernestina de

²²⁸² « crónica exacta de lo que vivió »: VILAR, Arturo del, « La voz en la guerra de Ernestina de Champourcin » dans LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina. Ensayos en conmemoración del centenario de Ernestina de Champourcin*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2006, p. 57.

²²⁸³ « refugio infantil »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 55.

²²⁸⁴ « en el hospital [...] seguía funcionando como antes de la guerra, una consulta de oftalmología »: *Idem*, p. 60.

²²⁸⁵ Joy Landeira postule la fusion, dans le personnage d'Africa, de deux femmes ayant joué un rôle déterminant dans la participation d'Ernestina de Champourcin à l'effort de guerre dans les premiers mois du conflit: Zenobia Camprubí et Lola Azaña. Voir LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2005, p. 156. Cependant, selon nous, la femme du leader du gouvernement républicain possède dans le deuxième chapitre un double littéraire bien distinct de celui de Zenobia Camprubí, Susana Ribera del Alcalde, « fundadora del hospital, esposa de un alto personaje a quien su talento y la actualidad política destacaban en primer lugar »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) », p. 31.

²²⁸⁶ « [...] infantil y vacilante [...] deambular febril y solitario »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 61.

²²⁸⁷ « espléndido equilibrio físico y moral »: *Ibidem*.

Champourcin sur Zenobia Camprubí. La réalité de la fiction permet en définitive d'éclairer la réalité des faits.

L'époux de Zenobia Camprubí, Juan Ramón Jiménez, apparaît plus explicitement encore dans le premier chapitre puisque l'auteur ne va pas, en ce qui le concerne, au bout de ce processus de 'fictionnalisation' du vécu. Rejetant tout travestissement identitaire pour celui dont elle s'estima toujours la disciple, elle le magnifie en le dépeignant comme un « grand poète [au] visage pâle, imprégné d'une profonde et aimable spiritualité²²⁸⁸ ». Cette appréciation et la fascination admirative qui s'en dégage ne font que renforcer le sentiment d'injustice face aux menaces proférées à l'encontre du poète par des miliciens de garde pour qui « toute personne à l'air cultivé et aux manières raffinées était inévitablement fasciste²²⁸⁹ ». Le rapide réinvestissement littéraire de cette anecdote réelle montre combien elle impressionna Ernestina de Champourcin qui la reproduisit, presque mot pour mot, dans *La ardilla y la rosa*, son autobiographie de 1981²²⁹⁰. Bien que secondaire dans un début de roman davantage consacré aux activités quotidiennes de Camino, cet épisode en véhicule toute la portée sociale.

Outre leurs activités, l'intellectuelle et l'héroïne ont en commun d'être issues de la haute société espagnole et d'avoir renoncé, dans les premiers temps du conflit, à une vie d'oisiveté et de privilèges pour embrasser la cause du peuple. De cette union avec les masses populaires résulte, pour la seconde bien plus que pour la première, un évident déclassement social et une élévation spirituelle et morale. Camino, plus qu'une Ernestina de Champourcin « convertie en personnage littéraire pour raconter tout ce qu'elle avait vécu²²⁹¹ », en constitue donc une projection radicalisée. Dans les actions du personnage, dans sa « conscience du devoir » et son « désir de se maîtriser²²⁹² » s'incarne la vision fantasmée par la femme de sa propre contribution à la défense de la République.

Dans ce sens, et sur la base de cette charge autobiographique commune, il nous faut à présent nous demander en quoi les écrits de fiction en prose des deux intellectuelles viennent éclairer leur rapport aux deux communautés engagées dans la défense de la République auxquelles elles appartenaient : la communauté féminine et la communauté intellectuelle ?

²²⁸⁸ « gran poeta [...] rostro pálido, impregnado de una honda y amable espiritualidad » : *Ibid.*, p. 59-60.

²²⁸⁹ « toda persona de expresión culta y maneras refinadas era inevitablemente fascista » : *Ibid.*.

²²⁹⁰ Voir les similitudes entre « Mientras allí se muere (fragmento de novela) », p. 59-60 et *La ardilla y la rosa*. Juan Ramón en mi memoria..., *op. cit.*, p. 63-64.

²²⁹¹ « convertida en personaje literario para narrar cuanto había vivido » : VILAR, Arturo del, « La voz en la guerra de Ernestina de Champourcin » dans LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina...*, *op. cit.*, p. 56.

²²⁹² « la conciencia del deber [...] el afán de dominarse » : CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 62.

10.4.2.2. - Les récits de fiction en prose comme espace de transfiguration de la participation des intellectuelles à la défense de la République

Selon la place qu'elles accordent dans leurs récits respectifs aux communautés féminine et intellectuelle, Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin valorisent davantage l'action de la première que celle de la seconde. Alors que leurs fictions en prose furent élaborées dans une période marquée pour l'une et l'autre par un retour à des activités en lien avec leur condition de femmes de lettres plus que de femmes, elles s'efforcent de mettre en lumière la participation ou du moins la situation des femmes dans la guerre.

Celles-ci apparaissent dans les récits tantôt sous la forme de personnages singularisés tels que Rafaela Pérez dans « The Drought Breaks » et les infirmières dans « Mientras allí se muere », tantôt comme les membres anonymes d'un collectif hétérogène et majoritaire. Omniprésentes, elles tendent à reléguer au second plan les combattants républicains et les civils occupés, à l'arrière-garde, dans l'assistance et les soins. Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner n'envisagent souvent la communauté masculine qu'en regard de la féminine ou à travers le prisme de cette dernière. Leurs fictions contribuent dans ce sens à souligner le rôle inédit de l'arrière-garde et à asseoir la fonction de la littérature dans la diffusion de l'histoire des femmes.

Pour les femmes du peuple comme pour celles de haute extraction, le conflit est synonyme de bouleversements profonds. Dans les récits, il est présenté comme une période de redéfinition en termes d'attributions, de rôle social, de relations de genre et surtout de mentalités. Nous citerons ici un extrait du premier chapitre de « Mientras allí se muere » à notre sens particulièrement emblématique de cette idée de rupture à l'échelle communautaire :

Faenas múltiples e incongruentes en las manos menos aptas para su realización; mujeres que nunca habían barrido se pasaban las horas escoba en mano entregándose con júbilo infantil a los más humildes menesteres mientras otras cuya vida transcurrió en ellos, se sentaban a la puerta de los edificios incautados, para lanzar a los transeúntes el pueril desafío de un cigarro inglés²²⁹³.

Politisation, responsabilisation et visibilité se mêlent ici. Elles constituent plus généralement les trois notions clé de récits dans lesquels Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner livrent une vision subjective mais non idéalisée des femmes dans la lutte. Exception faite d'Africa Millares dans « Mientras allí se muere », tous les personnages

²²⁹³ *Idem*, p. 58.

féminins sont caractérisés par une ambivalence à la fois intrinsèque et conjoncturelle. En eux se fondent les figures de la victime et de la résistante.

L'évolution de l'héroïne de « The Drought Breaks » en constitue une preuve évidente. Dans les premières lignes de la nouvelle, elle nous apparaît dans toute sa fragilité et sa vulnérabilité de femme privée de son mari et de ses enfants : « Rafaela Perez fit un pas ou deux dans la rue, serrant son châle autour d'elle²²⁹⁴ ». La figure traditionnelle de la femme comme épouse et mère ne tarde toutefois pas à voler en éclats pour laisser place, dans les dernières lignes, à une vision de la femme comme agent de sa propre libération : « Elle retira son châle dégoulinant, l'agita en signe de salut²²⁹⁵ ». L'évolution dans le traitement fait du châle, élément traditionnel du vestiaire féminin, s'avère très significatif. En s'en dégageant physiquement, Rafaela Pérez exprime ses revendications, manifeste sa volonté d'émancipation et scelle sa rupture avec les conventions de genre et les carcans conservateurs. La libération n'est pas seulement celle d'une républicaine jusqu'alors soumise à l'occupation et à la répression nationaliste ; elle est également celle d'une femme jusqu'alors soumise à l'hégémonie patriarcale.

Les récits en prose de la guerre des deux intellectuelles sont dans ce sens un creuset où se fondent la cause de la République et la cause des femmes.

Il s'agit pour elles de réaliser dans la réalité parallèle de la fiction ce que les exigences du moment rendaient inenvisageable dans les faits, à savoir ne pas subordonner les revendications des femmes aux objectifs idéologiques et politiques de la lutte. Si elles apparaissent résignées dans les files d'attentes et dévouées dans les hôpitaux, les héroïnes d'Ernestina de Champourcin et de Sylvia Townsend Warner sont aussi habitées par un espoir d'indépendance et d'affirmation d'elles-mêmes. A travers elles nous parvient donc un tableau objectif de la condition des femmes républicaines. Soit une condition redéfinie par la guerre, indissociable des conquêtes d'un régime républicain précurseur par rapport aux autres démocraties européennes en matière de droit des femmes et bientôt réduite à néant par le rétablissement du système de genre ultraconservateur franquiste²²⁹⁶. Dans le cadre plus spécifique de notre étude, elles fournissent également de précieuses indications quant à la conception de la création littéraire par les intellectuelles antifascistes. A la différence de bien

²²⁹⁴ « Rafaela Perez went a step or two into the street, pulling her shawl closer around her »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 244.

²²⁹⁵ « She tore off the dripping shawl, waved it upwards in greeting »: *Idem*, p. 247.

²²⁹⁶ Voir YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation : la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007, p. 194.

des entreprises auxquelles elles s'associèrent sur le terrain, à commencer par le Congrès de Valence, elles l'investirent alors comme un espace et un vecteur de revendications singulières car en lien avec leur condition de femmes.

Dans ce sens, il est intéressant de souligner le peu de cas fait, dans leurs récits, de la figure de l'intellectuel. Sylvia Townsend Warner, qui avait pourtant consacré son intervention à la tribune et ses articles à la question de la culture et de la communauté intellectuelle dans la guerre, n'y fait pas la moindre allusion dans ses nouvelles. Ernestina de Champourcin, quant à elle, envisage la participation des intellectuels dans la résistance au fascisme comme un phénomène éminemment moral, un « devoir » qui les rapprochait des « ouvriers issus de tous les partis²²⁹⁷ ». Ils constituent par conséquent, tout autant que les femmes, la preuve des bouleversements occasionnés par la guerre. Et la prose, par extension, reflète, elle, à la fois le désir d'engagement des homologues d'Ernestina de Champourcin et l'un des effets majeurs de la lutte : la fusion de l'individu et de sa fonction. Le traitement fait de la figure de l'intellectuel ne se distingue donc en rien de celui des autres composantes de la société mise en scène ni ne parvient à égaler en précision celui de la communauté féminine.

Devons-nous cependant conclure que les compositions en prose des années de la guerre des deux intellectuelles constituent un exemple d'« écriture de femme, [d'] écriture au féminin, [d'] écriture féministe²²⁹⁸ » ? Toutes ces désignations soulignent la délicatesse d'une question face à laquelle nous ne prétendons ici ouvrir que des pistes de réponse.

La féminité de Sylvia Townsend Warner et d'Ernestina de Champourcin est, à notre sens, assumée et non revendiquée.

Elle se loge dans divers éléments de leurs récits, à commencer par l'identité de la plupart de leurs personnages et par les prismes à travers lesquels elles donnent à voir le conflit. Dans ce sens, leur condition ne peut avoir été sans influence sur le processus d'élaboration et de composition d'œuvres qui témoignent d'un rapport au monde, aux autres et à la guerre spécifique. Nous rejoindrons de ce fait Arturo del Vilar lorsqu'il affirme que « Mientras allí se muere » témoigne d'une « sensibilité spéciale qu'il est permis d'appeler féminine²²⁹⁹ » et qui transparaît dans une écriture que nous qualifierons de l'intime et de l'affect.

²²⁹⁷ « deber [...] obreros procedentes de todos los partidos » : CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 59.

²²⁹⁸ JEANDEL, Alice-Anne, *op. cit.*, p. 184.

²²⁹⁹ « Lo trató con una sensibilidad especial que es lícito denominar femenino » : VILAR, Arturo del, « La voz en la guerra de Ernestina de Champourcin » dans LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina...*, *op. cit.*, p. 70.

Bien que dissocié de la réalité des faits, le conflit n'est jamais dépersonnalisé et s'articule toujours autour d'un amour saisi au sens large. Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner l'envisagent systématiquement à travers le prisme d'une conscience, d'une personnalité et donc de sentiments. Elles s'inscrivent en cela dans la tendance majeure des récits de la guerre d'Espagne écrits par des femmes dans lesquels, selon Aránzazu Usandizaga, la présence ou le manque d'amour affecte en profondeur tous les personnages²³⁰⁰. Alors que Camino se fie, face à cette épreuve, à ses sensations et ses sentiments, affirmant « ne se préoccupe[r] que de la tristesse dont elle est témoin²³⁰¹ », Rafaela Pérez se trouve, elle, submergée par la douleur de la perte et de la séparation. Au moment d'évoquer ces situations extrêmes, l'écriture d'Ernestina de Champourcin et de Sylvia Townsend Warner se charge d'une expressivité soudaine qui ne fait qu'en accentuer le caractère tragique. Leur prose se fait alors particulièrement suggestive et efficace, le rythme de leur récit plus saccadé et la distinction entre auteur, narrateur et personnage moins nette. La première digression analeptique de « The Drought Breaks » en constitue à notre sens l'exemple le plus frappant. L'auteur y évoque les circonstances de la mort du mari de l'héroïne :

Une douzaine d'autres groupes semblables convergèrent ici : un homme, se débattant ou marchant en silence (Diego avait marché sagement, sans un mot, sans un regard en arrière), et autour de lui, les soldats et les gardes civils, et, traînant derrière eux, une femme, deux femmes, une femme avec ses enfants. Là, près de l'église, le peloton d'exécution attendait, soigné et puissant. Et alors – et alors – les hommes furent alignés contre le mur et on donna l'ordre de tirer²³⁰².

L'exécution en elle-même est passée sous silence. Sylvia Townsend Warner signifie par cette ellipse son incapacité à concevoir, jusque dans la fiction, un tel acte ainsi que l'incapacité de la littérature à décrire l'ineffable, à dire l'indicible. Il ne s'agit en aucun cas d'un aveu de faiblesse. Tout comme Ernestina de Champourcin évoque dans le premier chapitre de son roman « l'inoubliable angoisse sur les visages²³⁰³ » des réfugiées, elle fait de

²³⁰⁰ USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 353.

²³⁰¹ « sólo me preocupa la tristeza que tengo delante »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 63.

²³⁰² « A dozen other similar groups converged thither: a man, struggling, or walking in silence (Diego had walked demurely, without a word, without a glance back), and about him the soldiers and Civil Guards, and, trailing after, a woman, two women, a woman with her children. There, by the church, the firing squad was waiting, trim and powerful. And so – and so – the men were lined up against the wall, and the word was given to fire »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 244.

²³⁰³ « inolvidable angustia en los rostros »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 65.

son écriture en prose la dépositaire de son rapport spécifique à la guerre d'Espagne. Toutes deux revendiquent donc leur sensibilité sans tomber dans le sentimentalisme et expriment leurs préoccupations sans pour autant taire leurs doutes. Dans un panorama dominé par les hommes à qui le thème traité était traditionnellement réservé, elles assument leur singularité sans craindre la catégorisation de leur écriture en termes de genre, une attitude qu'il nous faut ici interroger au vu de l'oubli – volontaire ou non – dans lequel leurs récits de la guerre ne tardèrent pas à tomber.

10.4.2.2.3 - Des récits en prose tombés dans l'oubli

La coïncidence entre la charge autobiographique et revendicatrice des écrits de fiction en prose de Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin et le sort qui leur fut réservé ne peut être fortuite. Malgré ce statut de fiction, l'intégration de matériaux autobiographiques dans le processus de création constituait, de la part des deux intellectuelles, un « exercice d'auto estime et de valorisation de leur propre subjectivité²³⁰⁴ » quelque peu transgressif pour l'époque. Outre traiter d'un thème traditionnellement considéré comme masculin, toutes deux se posaient en porte-parole d'un processus d'individualisation et d'émancipation des femmes dont elles étaient également l'incarnation.

Ces facteurs suffisent-ils cependant à expliquer pourquoi leurs écrits en prose furent et sont encore pour la plupart relégués au second plan de la littérature de la guerre d'Espagne ainsi que de la production de l'une et de l'autre ? Ne gagnent-ils pas au contraire à être repensés dans leur contexte de publication ainsi qu'en regard du rapport spécifique entretenu, au cours du conflit, par Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner avec l'écriture de fiction en prose ?

Pour ce qui est de la publication des œuvres, elle s'organisa dans l'un et l'autre cas en deux vagues distantes de plusieurs années. Le premier chapitre de « Mientras allí se muere » et « The Drought Breaks » furent publiés au cœur de la guerre, ce qui traduit leur urgence et leur inscription dans une campagne de mobilisation à grande échelle. Lorsque paraissent le deuxième chapitre du roman d'Ernestina de Champourcin et les deux autres nouvelles de Sylvia Townsend Warner, en 1941 et 1943 respectivement, la guerre est en revanche finie

²³⁰⁴ « un ejercicio de autoestima y valoración de la propia subjetividad »: ZAVALA, Iris M (coord), *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua castellana)*..., op. cit., p. 111.

depuis plusieurs années et n'occupe par conséquent plus le devant de la scène politique européenne. Cette redéfinition de la donne géopolitique internationale n'empêche certes pas le réinvestissement romanesque du conflit désormais définitivement posé en prélude à la Seconde Guerre mondiale. Cependant, c'est bien elle que Sylvia Townsend Warner accuse d'avoir « submergé²³⁰⁵ » sa production en prose de la guerre.

Nous n'avons rien trouvé d'explicite à ce sujet dans les archives privées d'Ernestina de Champourcin. Néanmoins le fait que « *Mientras allí se muere* (fragmentos) » soit paru dans le premier numéro de *Rueca*, la revue qu'elle avait co-fondée au Mexique, est à notre sens significatif²³⁰⁶. L'intellectuelle n'avait alors pas encore totalement tourné la page de la guerre d'Espagne et des valeurs qui lui avaient été associées. Ou du moins estimait-elle que les aventures de Camino et des femmes républicaines avaient leur place dans une publication littéraire féminine qui, comme l'annonçait symboliquement son titre et comme le souligne Joy Landeira, visait à substituer « aux typiques tâches ménagères féminines des préoccupations littéraires, matière plus apte à générer et à alimenter des valeurs universelles²³⁰⁷ ». Le deuxième chapitre constitue donc à ce jour la dernière manifestation publique de l'adhésion d'Ernestina de Champourcin à la cause républicaine ainsi que la fin de sa seule incursion dans ce que nous présenterons comme une « littérature de l'engagement²³⁰⁸ » à visée idéologique, politique et didactique.

Cette correspondance entre une expérience vitale unique et l'investissement d'un genre peu habituel par l'intellectuelle se vit renforcée, une fois le temps de l'exil et du retour en Espagne (1972) venu, par son attitude à l'égard de son ébauche de roman. Tout comme elle s'efforça de jeter le voile sur sa prise de position en faveur de la République, elle n'eut alors de cesse d'occulter et même de renier ce pan de son œuvre demeuré à l'état embryonnaire. Nous en tenons pour preuve la différence notoire existant sur ce point entre ses notes inédites, *Recuerdos sin memoria*, et son autobiographie publiée en 1981, *La ardilla y la rosa*. Dans le passage des premières consacré à « *Mientras allí se muere* », elle se concentre sur les conditions d'écriture et de publication d'un premier chapitre qui, à ses yeux, ne semble pas se distinguer de ses autres écrits de la guerre : « Je vais au café et je commence ce roman qui commence à être publié dans *Hora de España* [...] Je publie aussi un essai sur Rosalia de

²³⁰⁵ « *swamped* » : citée dans HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 173.

²³⁰⁶ La liste des fondatrices et éditrices comptait six noms : Ernestina de Champourcin, Carmen Toscano, María Ramona Rey, Pina Juárez Frausto, Emma Sánchez Montcalvo et Emma Saro. Voir LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura...*, *op. cit.*, p. 39.

²³⁰⁷ « [...] típicos quehaceres femeninos con preocupaciones literarias, materia más potente para generar y nutrir valores universales » : *Ibidem*.

²³⁰⁸ « *literatura de compromiso* » : *Idem*, p. 166.

Castro²³⁰⁹ ». Dans la version officielle de ce récit, elle se montre en revanche beaucoup plus critique et véhémement à l'égard de l'œuvre et de la démarche qui avait alors été la sienne :

Ya encajada en el hospital, empecé a escribir alocadamente una novela de la guerra, cosa absurda estando en medio de ella y sin perspectiva alguna. Unos trozos se publicaron en *Hora de España*²³¹⁰.

Ce commentaire est à notre sens aussi partial que partiel. Il ne fait d'une part que reprendre l'idée communément admise d'une production romanesque de la guerre manquant de perspective et de maturité. D'autre part, il tend à assimiler ce recours à la prose comme un bref moment d'égarément dans une oeuvre qui ne devait dès lors plus relever que du genre poétique. C'est là une information erronée si l'on s'en réfère au jugement d'Arturo del Vilar. Sur la base d'un entretien avec Ernestina de Champourcin, il affirme qu'« elle avait rédigé d'autres chapitres mais les détruisit à son arrivée au Mexique en 1939 » avant d'imputer cette décision à un désir de « commencer sa vie dans le pays qui l'accueillait sans aucune attache avec le passé immédiat²³¹¹ ». Effacer la trace de ce passé passait donc presque exclusivement et paradoxalement dans son cas par la destruction de « Mientras allí se muere ». Cet acte d'autocensure, outre expliquer pourquoi l'œuvre a jusqu'à maintenant été oubliée ou ignorée par la critique, vient, à notre sens, en sceller le caractère engagé et compromettant.

Le rapport de Sylvia Townsend Warner à ses écrits en prose de la guerre fut, lui, bien différent. Prenant le contre-pied de son homologue, elle reconnut en 1975 que ses nouvelles et son roman d'alors constituaient ses œuvres les plus personnelles. Cela équivalait, une nouvelle fois et au moment même de la mort du général Franco, à sceller son destin aux événements de 1936-1939. Cette déclaration se voulait également, nous semble-t-il, une riposte aux revues littéraires anglaises qui avaient fait peu de cas de ses récits du fait de son orientation et de son activisme politique. A la différence de ses autres romans, *After the Death of Don Juan* ne remporta par exemple aucun succès auprès des critiques de métier et ne donna lieu qu'à quelques comptes rendus dans des publications de gauche²³¹². Ces récits n'en

²³⁰⁹ « Voy al café y empiezo esa novela que se empieza a publicar en *Hora de España* [...] También publico un ensayo sobre Rosalía de Castro »: AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d].

²³¹⁰ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria...*, op. cit., p. 64-65.

²³¹¹ « tenía redactados otros capítulos, pero al llegar a México en 1939 los destruyó [; deseaba] empezar su vida en el país que la acogía sin ninguna atadura con el pasado inmediato » : VILAR, Arturo del, cité dans MIRÓ, Emilio, « Ernestina de Champourcin, prosa y poesía, guerra y exilio » dans FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa et ASCUNCE, José Ángel (éds), *Ernestina de Champourcin. Mujer y cultura en el siglo XX...*, op. cit., p. 177.

²³¹² Pour tout ce qui concerne le roman et sa réception, nous renvoyons plus particulièrement à MULFORD, Wendy, *This Narrow Place...*, op. cit., p. 123-134.

constituent pas moins de précieuses et inaltérables sources d'informations sur le rapport de Sylvia Townsend Warner à la guerre d'Espagne ainsi que sur la conception de l'écriture de fiction en prose qui s'imposa alors parmi l'ensemble des intellectuelles antifascistes.

Plus propices à la nuance que des articles parfois proches de la pure propagande, plus adaptées au réinvestissement du vécu que des poèmes à forte charge symbolique, ces œuvres revêtirent en effet, pendant la guerre d'Espagne, une importance toute singulière en termes de revendication, de remémoration et de pérennisation de l'expérience personnelle. Cette vision, commune à l'ensemble des écrivains ayant pris part à la défense de la République et écrit sur le conflit, se chargea dans le cas spécifique des femmes d'une portée plus profonde encore car enrichie d'une dimension genrée. Plus que jamais, alors que la victoire républicaine se faisait chaque jour plus incertaine, la littérature de fiction en prose était appelée à être, selon elles et sous leur plume, un « espace conscient qui évite l'oubli²³¹³ ».

Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner initièrent donc, à travers leurs récits de la guerre, une tendance appelée à se généraliser dans l'après-guerre et articulée autour d'une même confiance en la capacité fédératrice et évocatrice de la fiction. L'ardeur de Clara Malraux à présenter *L'Espoir* comme une œuvre à quatre mains en constitue la preuve la plus extrême. Dans son autobiographie, elle affirme en effet qu'une « provisoire force de conviction²³¹⁴ » lui avait permis, en août 1937, de pousser son compagnon à remanier ce « témoignage sur la guerre d'Espagne vue par un communiste orthodoxe²³¹⁵ ». Nous avons cependant décidé de ne pas nous y attarder. Le roman, d'une part, ne peut être directement ou indirectement relié au Congrès de Valence. D'autre part, ces propos renvoient à notre sens davantage à sa vie affective – et plus précisément aux « dernières [journées]²³¹⁶ » qu'elle passa aux côtés d'André Malraux – qu'à sa contribution à la défense de la République. Il nous importe davantage ici de souligner que, dans la lignée d'Ernestina de Champourcin et de Sylvia Townsend Warner, bien des femmes de notre panel s'engagèrent dans une démarche salvatrice en confiant le souvenir à la seule réalité ne pouvant être « ni démolie, ni bombardée, ni brûlée [:] le monde des livres²³¹⁷ ».

²³¹³ « [...] espacio consciente que evita el olvido »: MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007, p. 17.

²³¹⁴ MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas*. t 5 : *La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976, p. 175.

²³¹⁵ *Idem*, p. 174.

²³¹⁶ *Id.*, p. 176.

²³¹⁷ WOLF, Christa, « Postface » dans SEGHERS, Anna, *op. cit.*, p. 377.

L'analyse des nouvelles de Sylvia Townsend Warner et de l'ébauche de roman d'Ernestina de Champourcin permet-elle toutefois de s'en tenir à cette seule visée mémorielle et en définitive cathartique? La volonté des deux femmes de rendre compte de la réalité et de la portée de cet épisode exceptionnel d'opposition au fascisme international ne s'assortit-elle pas d'une quête plus littéraire et esthétique? Ne peut-on pas voir dans les multiples recoupements de leurs récits le signe que l'écriture de fiction en prose leur apparut, étant donné la gravité du moment, comme la réponse à un besoin impérieux de conquérir de nouvelles formes et de nouveaux espaces d'expression?

10.4.3 - La fiction en prose comme espace de conquête de nouvelles formes d'expression

Avant d'en venir à l'analyse des récits, une remarque s'impose selon nous concernant les revues dans lesquelles furent publiés « The Drought Breaks » et le premier chapitre de « Mientras allí se muere », soit respectivement *Life and Letters Today* et *Hora de España*. Le choix de ces deux publications littéraires reconnues et associées à une même période historique²³¹⁸ ne peut être fortuit. Tant leurs auteurs que les éditeurs estimaient qu'elles avaient leur place dans ces publications exigeantes et représentatives des nouvelles tendances dominantes dans le panorama de la création européenne des années 1930. Soit une concordance qui éclaire la visée esthétique de ces compositions, atteste de leur valeur littéraire et nous a incitée à chercher dans leurs affinités formelles et stylistiques la trace d'une conception commune de l'écriture de fiction en prose.

Toutes ces affinités s'articulent selon nous autour d'un axe majeur et révélateur de l'impact de la guerre sur la création des deux intellectuelles : la combinaison des registres réaliste et symbolique.

²³¹⁸ *Life and Letters Today* est le nom qui fut donné en 1935 au mensuel littéraire fondé en 1928 par le critique anglais Desmond MacCarthy. En 1939, la publication connut un nouveau virage puisqu'elle absorba le *London Mercury*, journal littéraire majeur depuis la fin des années 1910, et *The Bookman*, magazine de critique et d'information littéraire. Quant à la revue *Hora de España*, nous savons qu'elle avait pour « objectif littéraire [de] refléter cette heure nécessaire de révolution et de guerre civile ». Le premier numéro fut publié en janvier 1937 et le dernier en novembre 1938.

10.4.3.1 - La représentation réaliste de la guerre d'Espagne

La première impression qui se dégage de leurs récits est une impression de réalité. L'une et l'autre privilégient le réel et tendent à en produire l'effet. Comme nous l'avons vu, la nature de l'épisode relaté et le positionnement idéologique des deux femmes déterminent la tonalité épique de certains passages de leurs compositions mais celles-ci sont avant tout d'un saisissant réalisme. Ernestina de Champourcin et Sylvia Townsend Warner y favorisent les motifs concrets, mêlent descriptions et dialogues et mettent l'accent sur des actions banales transcendées par les circonstances. Dans « Mientras allí se muere », ce sont les infections oculaires que nous dépeint sans ménagement la première :

Ojos con ribetes sanguinolentos, pupilas nubladas por sombras que iban creciendo hasta borrar toda visión, lagrimales irritados que manaban continuamente, párpados sin pestañas, frágiles y desnudos [...], ojos ausentes cuya oquedad huérfana buscaba en vano el modo de ocultarse...²³¹⁹

Au fil de cette percutante énumération, c'est toute l'horreur, la cruauté et l'inhumanité de la guerre qu'elle nous donne à voir. Dans « The Drought Breaks », Sylvia Townsend Warner veille, elle, à faciliter la visualisation par les lecteurs du couvent « aux fenêtres à barreaux [et au] jardin ceint d'un haut mur surmonté de clous²³²⁰ » où sont retenues les trois enfants de Rafaela Pérez. A travers la description synthétique de l'imposante bâtisse, c'est toute l'austérité et la coercition du système nationaliste qu'elle désigne. La tonalité réaliste des récits vise donc avant tout à impressionner les lecteurs en élevant la réalité de la fiction au même rang que celle des faits et en la dotant du même degré de précision et de complexité.

Cette volonté de produire un effet de réel, plus encore que de le retranscrire, pousse même Sylvia Townsend Warner à rendre compte du quotidien de la guerre dans le camp adverse en le pénétrant littérairement. Dans « With the nationalists » et « A red carnation », les histoires se déroulent intégralement en territoire nationaliste et suivent les pas de deux étrangers désireux de contribuer ou au contraire de tirer profit de l'offensive fasciste. Une nouvelle fois, les descriptions minutieuses et les références à des éléments avérés ne manquent pas. Suivrons-nous toutefois Claire Harman lorsqu'elle s'étonne de ce qu'une « communiste aussi fervente que l'était Sylvia en 1937 ait pu produire [des récits] si détachés

²³¹⁹ CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) »..., *op. cit.*, p. 66.

²³²⁰ « [...] with barred windows [and a] garden surrounded by a high wall topped with spikes »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 245.

et politiquement objectifs²³²¹ »? Sa connaissance du sujet provoque une indéniable impression de véracité et le réalisme de sa prose constitue une réelle stratégie d'authentification. Elles ne parviennent toutefois pas à compenser la charge idéologique de ses nouvelles et surtout le fait que Sylvia Townsend Warner n'avait pas fait personnellement l'expérience de cette facette du conflit. L'ensemble reste, comme dans « *Mientras allí se muere* », du ressort de la fiction et de l'imagination. Les deux femmes en viennent d'ailleurs régulièrement à atténuer le réalisme de leurs récits en y introduisant des motifs en profond décalage avec l'agitation et les bouleversements de la guerre. L'évocation des soirées de Camino, hors de l'hôpital, dans le dernier paragraphe de « *Mientras allí se muere (fragmento de novela)* » nous en fournit un parfait exemple :

Después de servido el café, [...] las enfermeras se sentaban con verdadero afán en espera del coche que había de llevarlas a sus domicilios. Para Camino era la hora de comer silenciosamente entre sus viejas tías y adormecerse luego en la suave penumbra de su cuarto, envuelta entre los pliegues de un kimono que le hacía olvidar momentáneamente la rígida blancura del uniforme²³²².

L'introduction du kimono nous renvoie ici à un phénomène plus communautaire qu'idéologique : la popularité et même la fascination exercée par la culture orientale sur les poètes espagnols et européens dans les premières décennies du XX^{ème} siècle. Cette référence peut à notre sens paraître inopinée mais non, comme l'affirme Joy Landeira, « naïve et incongrue²³²³ ». A travers elle, Ernestina de Champourcin n'aspire pas à dégager ou extraire son héroïne de la guerre mais bien à signifier que même au cœur de celle-ci, un espace de liberté et de sérénité, une échappatoire en lien avec la création demeurerait.

10.4.3.2 - La dimension symbolique et métaphysique des récits de fiction en prose

A la facture réaliste des récits, héritée de la grande tradition romanesque du XIX^{ème} siècle, s'ajoute une évidente tonalité symbolique. En lien avec les tentatives de type avant-gardiste, elle souligne la maturité de l'écriture de fiction en prose d'Ernestina de Champourcin et de Sylvia Townsend Warner. Bien que secondaire dans leur production

²³²¹ « [...] such a devout Communist as Sylvia was in 1937 could have produced such a detached, politically objective [stories] » : HARMAN, Claire, *op. cit.*, p. 175.

²³²² CHAMPOURCIN, Ernestina de, « *Mientras allí se muere (fragmento de novela)* »..., *op. cit.*, p. 67.

²³²³ « naïf e incongruente » : LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura...*, *op. cit.*, p. 162.

antérieure, celle-ci leur apparut alors comme la réponse narrative la plus appropriée aux exigences du moment. C'est en effet par ce biais qu'elles entreprirent, dès les années de la guerre, de traduire ce qui s'imposa par la suite comme l'axe central des romans et nouvelles en lien avec le conflit : « la problématique de l'homme aux prises avec un univers qui a perdu sa cohésion et son sens et auquel il devra donner un sens nouveau et une unité²³²⁴ ».

Même si les deux intellectuelles font reposer leurs récits sur la rencontre entre la réalité historique et l'expérience personnelle qu'elles en firent, leur but n'est jamais de nous proposer de simples miroirs du conflit. Elles visent à en percer les apparences et à en transmettre toute l'épaisseur. Pour ce faire, elles recourent à des procédés divers et conjuguent représentation réaliste de la guerre et réseau de significations symboliques. Cette aspiration commune à dévoiler ce qui se dissimule derrière les données immédiates du réel renvoie à notre sens à l'affirmation d'Anna Seghers selon laquelle la réalité « est plus supportable au moment où elle est exprimée [...] car c'est alors qu'elle est vraiment vécue²³²⁵ ». C'est pourquoi nous postulons ici que cette conception de la fiction en prose comme seul véritable moyen de saisir la nature occulte des choses peut être étendue à l'ensemble des intellectuelles européennes.

L'une des singularités des nouvelles de Sylvia Townsend Warner et des deux chapitres d'Ernestina de Champourcin est de laisser place à l'expression du doute. Loin de la détermination des articles de la première, elles y mettent en scène des personnages ébranlés dans leurs certitudes pour qui le dévoilement de la vérité ne se fait pas sans heurt. Pour ce faire, elles optent pour des procédés stylistiques à même de traduire cette progressivité et cette difficulté. Privilégiant la suggestion à l'explicitation, elles multiplient, dans leurs récits, les images et les analogies.

Le traitement fait de l'état d'esprit du personnage de « A red carnation » en constitue l'exemple le plus frappant. A l'aube de son départ pour l'Espagne, le soldat du III^{ème} Reich Kurt Winkler nous apparaît bercé par une illusion « infantile et peu soldatesque²³²⁶ ». Mais dès la traversée en bateau, ses espoirs d'arracher un pays qu'il imagine exotique et pur des mains des marxistes semblent s'évanouir alors que s'empare de lui « la désagréable sensation

²³²⁴ « problemática del hombre que se enfrenta a un universo que ha perdido su cohesión y su sentido y al que tendrá que darle nuevo sentido y unidad »: COMELLA, Beatriz, *Ernestina de Champourcin, del exilio a Dios*, Madrid, Ediciones RIALP, 2002, p. 27.

²³²⁵ Citée dans LENZ, Jakob Michael Reinhold, *Les amis font le philosophe*, Chambéry, Éditions Comp'Act, 1988, p. 85.

²³²⁶ « infantil y poco soldatesca » : TOWNSEND WARNER, Sylvia, « El clavel rojo » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, op. cit., p 355 et p. 356.

d'être sur l'eau, en mouvement, instable, comme perdu²³²⁷ ». Les sensations physiques prennent ici le pas sur le trouble psychique du personnage que Sylvia Townsend Warner parvient cependant à insinuer et à développer dans le reste de la nouvelle à grand renfort de métaphores et de symboles.

Parmi ceux-ci nous distinguerons l'œillet rouge qui, donnant son titre au récit, en constitue une clé de lecture majeure. Le maniement fait de ce motif éclaire l'évolution psychologique du personnage et permet de mesurer l'ampleur de sa désillusion. Avant d'arriver en Espagne, Kurt Winkler a de celle-ci une vision fantasmée et pleine des éléments de l'imagerie folklorique la plus traditionnelle. Il s'imagine ainsi à deux reprises se promenant « un œillet rouge entre les dents²³²⁸ ». La fleur, symbole de passion, de virilité et d'amour pur que Federico García Lorca avait érigée en emblème identitaire national dans son poème « Saeta » du *Poema del cante jondo* (1921)²³²⁹ en constitue ici le pivot. Une fois sur place, cette projection romantique se heurte toutefois au prosaïsme d'une guerre dans laquelle les œillets ne remplissent que les étalages des marchands de fleurs des quartiers populaires. Au rouge de la passion se substitue celui de la mort et toute la vigueur mystérieuse auparavant associée à l'œillet par le soldat allemand s'évapore alors que s'impose à lui la réalité de l'Espagne en guerre.

La nouvelle et les figures stylistiques constituent donc pour Sylvia Townsend Warner un vecteur de révélation. Elles permettent, à partir des données concrètes du réel, de découvrir une vérité inaccessible, occulte et souvent intime. Ici, ce processus se double d'une révision critique de la vision romantique et idéalisée de l'Espagne par les étrangers dans l'Europe des années 1930. Si pour Kurt Winkler l'expérience du conflit suppose la perte douloureuse de toute illusion, pour l'intellectuelle, sa transposition littéraire se veut plus encore l'occasion d'une perte certes douloureuse mais néanmoins bénéfique : celle de l'innocence.

Dans l'ensemble des récits qui nous occupent ici, le conflit est donné à voir comme ce qui met l'humain face à ses failles et à sa nature profonde. La perte de l'innocence occasionnée par la guerre s'accompagne d'une prise de conscience qui oblige les personnages à faire table rase de leur passé, de leurs préjugés ou encore de leurs croyances. Dans les textes, ce processus n'est pas exprimé directement. Il transparaît à travers l'investissement systématique d'un motif à forte charge symbolique : la mort.

²³²⁷ « la desagradable sensación de estar sobre el agua, moviéndose, inestable, como perdido »: *Idem*, p. 357.

²³²⁸ « Un clavel rojo entre los dientes »: *Id.*, p. 356 et p. 358

²³²⁹ Le poème s'ouvre sur cette strophe: « Cristo moreno/ pasa/ de lirio de Judea/ a clavel de España ». Voir ARANGO L., Manuel Antonio, *Símbolo y simbología en F. G. Lorca*, Madrid, Editorial Fundamentos, 1995, p. 95.

Compagne du quotidien de Camino à l'hôpital, elle est chez Sylvia Townsend Warner un point de départ et un point d'arrivée. Dans « The Drought Breaks », la mort de l'époux de Rafaela Pérez, constitue un leitmotiv et doit de ce fait être envisagée comme le véhicule d'une préoccupation dominante. L'insistance à souligner les prolongements et même les traces concrètes, dans le présent, de cette épreuve passée ne peut être fortuite. Le souvenir de l'exécution de Diego, plus encore que celui de la prise de la ville par les rebelles, est ce qui ravive la colère, les sentiments, l'humanité en somme de l'héroïne : « Parfois, s'arrachant à sa froide misère stagnante, un éclair de rancune explosait. Si Diego s'était contenté de travailler et de manger, comme les autres hommes !²³³⁰ ». La mort n'est pas seulement un moteur à la tristesse et à la solitude. Elle est, symboliquement, la source dans laquelle l'être humain doit puiser le courage d'affronter la réalité pour ensuite pouvoir agir sur elle.

L'indissociabilité de la mort et de la lucidité transparait avec plus de force encore dans « A red carnation ». La mort marque en effet l'ensemble de la nouvelle de son empreinte et s'impose comme le corollaire incontournable de l'accès à la vérité. La joie insouciante de Kurt Winkler lors de son départ pour l'Espagne est entachée, dans les premiers paragraphes, par l'incompréhension face au suicide de son compagnon, Heinrich Fiedler. L'ignorance et la « légèreté²³³¹ » du protagoniste s'opposent à la clairvoyance du second dont Sylvia Townsend Warner n'évoque que les yeux bleus tels « deux petites étendues d'eau dans lesquelles se reflète un nuage orageux²³³² ». La combinaison de métaphores sonne ici comme une invitation aux lecteurs à chercher, au-delà des apparences, le sens profond et essentiel des faits relatés. La réapparition du motif de la mort, dans la dernière phrase de la nouvelle, vient confirmer cette impression de même qu'elle scelle l'étendue des espoirs fondés par Sylvia Townsend Warner en la capacité révélatrice de l'écriture de fiction en prose. « A red carnation » se referme sur l'annonce prémonitoire de la mort du protagoniste qui, parvenu au cœur de la réalité de la guerre, ne peut plus se retrancher derrière ses illusions ni se défaire de la conviction que « sa décision de venir lutter en Espagne pouvait aussi signifier la mort²³³³ ». Son errance dans le quartier le plus pauvre de la ville se charge rétrospectivement d'une dimension initiatique. Au contact du réel, Kurt Winkler ne peut plus se dérober à ses responsabilités. C'est en définitive la naissance de l'homme à la conscience que veut donner à lire Sylvia Townsend Warner.

²³³⁰ « Sometimes out of her stagnating cold misery a flash of rancour would explode like a marsh-gas »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 246.

²³³¹ « ligereza »: CHAMPOURCIN, Ernestina de, « El clavel rojo » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 356.

²³³² « dos estanques de agua en los que se refleja una nube tormentosa »: *Ibidem*.

²³³³ « decisión de venir a España a luchar también podía significar la muerte »: *Idem*, p. 370.

Cette portée métaphysique, de même que l'association systématique, dans les récits des deux femmes, des représentations réalistes et symboliques, traduit selon nous leur insatisfaction face aux techniques littéraires et esthétiques alors à leur disposition.

Dans un élan représentatif de l'ensemble des écrivaines ayant vécu et écrit sur la guerre, toutes deux posent cette dernière en creuset de création et de conquête de nouvelles formes d'expression. Plus que d'investir le réel et d'en projeter une représentation personnelle, elles témoignent, dans leurs compositions, d'un besoin d'emprise sur le conflit.

Nous ne nous attarderons pas ici sur la transfiguration religieuse de la guerre à laquelle se livre Sylvia Townsend Warner. Tout comme dans ses compositions en vers, elle emprunte les voies d'expression d'un système de représentation parallèle, et plus spécifiquement biblique. L'omniprésence de la pluie, dans « The Drought Breaks », culmine dans ce sens avec le déluge final, image universelle qui tout en signifiant la destruction d'une société et plus encore d'une civilisation, en annonce également la renaissance. Alors que la mort et la vie fusionnent dans le salut vengeur adressé par Rafaela Pérez aux avions alliés, toutes les voix auparavant condamnées par les nationalistes à l'incommunication et au silence envahissent et submergent un espace textuel essentialisé : « C'était comme le bruit de la terre, assoiffée par une longue sécheresse²³³⁴ ». En réunissant l'héroïne et le cataclysme sous le signe de la purification, du salut et de la résurrection, Sylvia Townsend Warner introduit l'une des futures clés de lecture de la grande majorité des compositions en prose des intellectuelles de notre étude : « la construction d'un lien entre engagement social et politique d'un côté, et éléments fantastiques et mythiques de l'autre²³³⁵ ».

Nul n'est besoin que nous revenions ici sur la dimension politique de leur message. Sa portée genrée nous semble en revanche digne d'attention. Outre constituer l'une des similitudes les plus frappantes entre les récits de Sylvia Townsend Warner et d'Ernestina de Champourcin, elle met en évidence leur singularité dans le panorama des écrits de fiction en prose des années de la guerre d'Espagne. A la différence de la production de leurs homologues masculins, leurs compositions véhiculent de systématiques considérations de genre.

A travers l'écriture, toutes deux aspirent à asseoir la cohérence de leur existence et à réaffirmer leur identité de femmes et de femmes de lettres. Il suffit pour s'en convaincre de

²³³⁴ « It was like the noise of earth, thirsty with long drought »: TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *op. cit.*, p. 68.

²³³⁵ « construcción de un lazo entre el empeño social y político por un lado, y los elementos fantásticos y míticos por otro lado »: TRAPASSI, Leonarda, *El Romanticismo en la crítica y en la literatura de la RDA. La mirada de Anna Seghers y Christa Wolf*, Zaragoza, Anubar, 2006, p. 72.

penser à l'audace que supposait, au cœur des années 1930, pour Sylvia Townsend Warner d'adopter, dans « A red Carnation », le point de vue d'un jeune soldat nazi. Ou encore de prêter attention au traitement fait dans « Mientras allí se muere » et « The Drought Breaks » du topos de la femme à la fenêtre. Dans un cas comme dans l'autre, la fenêtre symbolise la volonté émancipatrice de l'héroïne. *Locus amoenus* depuis lequel Camino contemple à distance la fureur de la guerre et se laisse aller à la rêverie, elle exprime chez Sylvia Townsend Warner l'idée d'une solidarité féminine à l'état de latence mais prompte à faire irruption dans le quotidien de la guerre. Décrites avec minutie ou évoquées de façon éphémère, les fenêtres sont pour les héroïnes un seuil aisé à franchir, la promesse d'un autre monde, au-delà de la cruauté du conflit :

[...] lo mejor de las ventanas estaba más lejos, en el horizonte claro, de una nitidez impecable y absorbente, que acogía en sí todos los pensamientos, todas las inquietudes, sumergiéndolas en el baño sedante de su pureza inmóvil [...]²³³⁶.

Sans cesse ouverte ou perméable au regard, la fenêtre n'est jamais, dans les récits, synonyme de frustration. Elle se fait au contraire espace de tous les possibles. Propice tantôt à la rêverie, tantôt à la mise en contact des mondes du dehors et du dedans, elle constitue en définitive un cadre, un prisme à travers lequel les personnages féminins peuvent accéder à la réalité de la guerre et affermir leur point de vue sur celle-ci²³³⁷. L'investissement de ce motif n'est pas anodin ; il constitue la preuve des espoirs fondés par les deux intellectuelles en la capacité émancipatrice de l'écriture de fiction en prose. En le cultivant, elles font du topique un étendard qui confère à leurs récits une valeur de manifeste infracommunautaire et d'invitation aux femmes à s'engager, au-delà de la lutte pour la défense de la République, sur le chemin de l'indépendance et de la connaissance de soi. Le prénom allégorique de l'héroïne des deux chapitres de « Mientras allí se muere », Camino, prend dès lors tout son sens et vient à chacune de ses occurrences rappeler qu'« il n'y a pas de chemin/ [que] le chemin se fait en marchant²³³⁸ ».

²³³⁶ CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) »..., *op. cit.*, p. 40.

²³³⁷ Nous renvoyons concernant ces divers points à MARTÍN GAITE, Carmen, *Desde la ventana*, Madrid, Espasa Calpe, 1993.

²³³⁸ « [...] no hay camino/ el camino se hace al andar »: MACHADO, Antonio, « Caminante » dans *Poesías Completas I*, Madrid, Espasa-Calpe, 1988, p. 575.

L'analyse des récits de Sylvia Townsend Warner et Ernestina de Champourcin permet donc de mettre en évidence la triple portée des prolongements en prose de fiction du Congrès de Valence. Pour la plupart concomitants de la guerre d'Espagne, ils en constituent de multiples et complémentaires avatars littéraires mais mettent également en lumière le rapport singulier des intellectuelles avec le conflit ainsi que l'impact de ce dernier sur leur trajectoire créative.

Le fort ancrage référentiel des compositions se double d'un positionnement idéologique clair qui confère à ces dernières une portée politique, propagandiste et didactique. Le choix de la nouvelle n'est donc pas anodin et rend compte du besoin alors ressenti par les deux femmes d'investir un genre dont elles connaissaient les singularités mais n'étaient pas coutumières.

Leurs récits témoignent dans ce sens de leur maturité puisqu'elles s'y posent en annonciatrices de plusieurs phénomènes qui se généralisèrent dans la littérature européenne de l'après-guerre.

Elles y amorcent d'une part la mythification du conflit qui ne tarda pas à passer « du plan évènementiel à celui de l'expérience spirituelle²³³⁹ ». D'autre part, d'un point de vue infra communautaire cette fois, elles érigent la fiction en prose en espace de pérennisation d'une mobilisation féminine singulière et confirment le rôle de la littérature dans la diffusion de l'histoire des femmes.

Bien que dotés d'une indéniable charge autobiographique, leurs récits constituent en définitive des manifestes collectifs dans lesquels elles disent la nécessité pour les femmes de se lancer à la conquête d'elles-mêmes et dans la défense de leurs droits et de leurs libertés. Pour ce faire, elles recourent à des procédés et des techniques narratives et discursives singulières où la représentation réaliste de la guerre ne vaut que comme point de départ à l'actionnement d'un réseau commun de significations symboliques et au dévoilement progressif d'une réalité occultée par les apparences concrètes du réel.

La guerre telle qu'elles la donnent à voir dans leurs récits n'est donc pas uniquement un creuset où se fondent l'engagement et l'écriture, l'action et la création. Elle est également un ultime espace de fusion entre les causes républicaine et féminine.

²³³⁹ BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *op. cit.*, p. XV.

Conclusion de la troisième partie

De l'analyse que nous venons de mener de l'action des intellectuelles européennes en lien avec la culture pendant la guerre d'Espagne, se dégage une série d'observations.

La première est, selon nous, l'intégration pleine et entière de cette action à leur lutte aux côtés de la République. Sa variété, sa constance et sa rigueur la placent au même niveau que leurs interventions au front, à l'arrière-garde et en matière de mobilisation, ce qui vient confirmer l'importance qu'acquies, entre 1936 et 1939, une culture transformée en « territoire de confrontation politique et instrument de propagande idéologique entre les deux camps²³⁴⁰ ».

La mise en regard de leurs activités permet également de mesurer l'ampleur de cette entreprise tout en dressant un tableau représentatif des diverses modalités qu'elle prit d'un bout à l'autre de la guerre. La double inscription de leurs démarches – à l'échelle nationale et internationale –, depuis des plateformes officielles ou communautaires et dans l'optique d'une démocratisation de l'art et du savoir doublée d'un éveil à la conscience politique et idéologique des masses, renvoie à la figure de l'intellectuel antifasciste comme être de culture, de convictions et de responsabilités. Nous avons observé, à travers leur rôle dans le rayonnement de la production artistique espagnole, à quel point les femmes de notre étude en vinrent, face à la gravité du moment, à assimiler ce modèle pour mieux l'incarner et le promouvoir.

Dans ce sens, l'analyse approfondie de leur participation à la genèse et à la tenue du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture est venue corroborer la vision majoritairement admise de celui-ci comme acte d'exception répondant aux impératifs d'un moment historique tout aussi exceptionnel. Le choix de cet angle d'approche novateur nous a toutefois permis d'en mettre en évidence certaines limites, notamment en termes de solidarité. La double dialectique unicité/multiplicité, masculin/féminin s'est avérée opérante. Elle a fait le jour sur les barrières auxquelles les déléguées se sont heurtées dans leur tentative pour accéder à la réalité de la guerre et pour s'affirmer auprès de leurs homologues. Au terme de cette analyse, nous pouvons affirmer qu'elles contribuèrent à détourner le Congrès de sa visée culturelle originelle pour le convertir en un instrument de mobilisation et de revendication. En revanche, leur simple présence suffit à éprouver la

²³⁴⁰ « territorio de confrontación política e instrumento de propaganda ideológica entre los dos bandos »: AGUADO, Ana et RAMOS, Dolores, *op. cit.*, p. 224.

cohésion et, en définitive, la validité de l'engagement antifasciste d'une communauté intellectuelle européenne encore fortement marquée par des normes et des relations de genre traditionnelles.

Leurs interventions de juillet 1937 et le traitement qu'elles firent, pendant la guerre ou dans les années postérieures, de leur participation à cette réunion historique nous ont fourni la preuve que ces réticences et ces obstacles n'entamèrent en rien leur détermination et leurs convictions de femmes, de femmes de lettres et d'antifascistes. Dans leur esprit, la culture devait alors, pour elles tout autant que pour les masses populaires, constituer une voie d'accès à la dignité. Ce point de vue permet de dégager un des axes structurants de leur participation à la défense de la République. Il souligne une cohérence de pensée et de comportement prenant racine dans les décennies antérieures mais, à notre sens, exaltée par les circonstances extraordinaires de la guerre. Le Congrès fut pour elles l'occasion d'exposer leur conception du fascisme et du rôle de l'écrivain engagé dans la lutte, une tribune depuis laquelle exprimer et affirmer leur singularité.

Cette dernière fournit, selon nous, une piste d'explication quant au peu de cas fait, dans les études consacrées à cet épisode, de leur présence, de leurs propos et des prolongements écrits qu'elles donnèrent au Congrès. Ces derniers constituent pourtant des sources d'un intérêt capital pour la compréhension de ce dernier et de la lutte pour la culture dans laquelle il s'inscrivait.

Ils viennent en effet remettre en question l'idée de son échec dans les domaines esthétique et littéraire. En s'inspirant des voies ouvertes par les recueils en vers et en prose publiés simultanément aux sessions de travail, Espagnoles et étrangères contribuèrent au succès de la manifestation, au-delà de sa célébration. En tant que femmes de lettres et en tant qu'antifascistes, elles devaient s'acquitter d'un devoir spécifique de sensibilisation et de mobilisation, par l'écrit, de l'opinion publique de leurs pays respectifs. Cette priorité donnée à la représentation textuelle, voire littéraire, du conflit, suite à leur séjour commun en Espagne, apporte la preuve de leur lucidité quant aux retombées éventuelles de la manifestation qui les y avait réunies. Parce qu'elles ne pouvaient espérer contrer les effets néfastes de la géopolitique européenne, elles initièrent, à partir de l'été 1937, un retour vers des activités de création plus spécifiques à la *praxis* intellectuelle. Pour ce faire, elles investirent ou réinvestirent des genres divers et conçurent leurs compositions comme des manifestes en faveur de la République et de la cause antifasciste.

Mais le Congrès aboutit également à la redéfinition et plus encore, à la complexification de leur conception et de leur pratique de l'écriture. Prenant leurs distances

vis-à-vis de leurs co-congressistes, elles insufflèrent à leurs écrits une portée genrée aux multiples ramifications. Vecteur de pérennisation et de transfiguration d'une expérience personnelle inédite, ceux-ci leur donnèrent la possibilité d'affirmer leurs singularités dans le monde des lettres et sur la base d'un thème traditionnellement considéré comme masculin. D'un point de vue thématique autant que stylistique, leur production postérieure au Congrès de Valence se convertit dans ce sens en un espace de conquête de nouvelles voies et de nouvelles formes d'expression. Front défensif autant qu'offensif à la croisée des sphères individuelle et collective, nationale et internationale, la création des intellectuelles déléguées illustre donc pleinement l'impact de la guerre d'Espagne sur leurs trajectoires vitales et créatives. Elle fut alors le théâtre d'une redéfinition esthético-littéraire, d'une révision générique et plus globalement encore, d'une conquête langagière et identitaire à laquelle l'ensemble des femmes de notre panel finirent toutes, au cours des décennies postérieures, par s'associer.

Conclusion générale

La perspective originale que nous avons adoptée dans cette thèse permet d'affirmer qu'afin de mieux connaître et de mieux comprendre la guerre d'Espagne (1936-1939), il est dorénavant impensable de faire l'économie d'une histoire sexuée des intellectuels européens. En inoculant du genre dans ce collectif ayant alors majoritairement pris position en faveur de la République attaquée, nous avons mis au jour un pan méconnu de cet évènement charnière dans l'histoire de l'Europe de l'entre-deux-guerres. L'engagement des Espagnoles et des étrangères sélectionnées pour cette étude ne se limita en rien à une prise de position de principe. Il se traduisit au contraire par une convergence en territoire républicain et par un investissement massif des diverses ramifications de la lutte antifasciste.

L'une des caractéristiques essentielles de l'intervention des intellectuelles dans la guerre est sa variété. Leur présence dans les tranchées, sur les fronts, dans les hôpitaux, dans les refuges, dans les villes de l'arrière-garde, sur les tribunes des *meetings*, dans les colonnes des journaux ou encore dans les caves des musées pour protéger le patrimoine en vient à dresser un excellent tableau des modalités de la défense républicaine. Elle compose d'autre part une intervention multiforme à l'aune de laquelle mesurer leur lucidité quant à la gravité d'une guerre certes circonscrite au territoire national mais qu'elles savaient annonciatrice de bien d'autres séismes pour l'Europe. « Sanglante²³⁴¹ » et « cruelle²³⁴² » pour Andrée Viollis, « odieuse [et] terrible²³⁴³ » pour Ernestina de Champourcin, elle demeura pour Rosa Chacel « inouïe, inconcevable, impardonnable²³⁴⁴ ». A travers ces adjectifs qualificatifs, nous retrouvons le refus de la violence qui les persuada initialement de s'unir à l'« épopée²³⁴⁵ » républicaine et qu'elles ne cessèrent, trois ans durant, d'opposer au fascisme. Cette ambivalence caractérisa l'ensemble de leur action dans la mesure où, tout en tentant de

²³⁴¹ VIOLLIS, Andrée, « Espagne, Espagne ! », *Vendredi*, 25/12/1936, p. 6.

²³⁴² VIOLLIS, Andrée, « Un entretien à Madrid avec le Président Azaña », *Le Petit Parisien*, 06/08/1936, p. 3.

²³⁴³ CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa. Juan Ramón en mi memoria*, Moguer, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 61.

²³⁴⁴ CHACEL, Rosa, *Obra completa*, vol VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004, p. 336.

²³⁴⁵ ZAMBRANO, María, *Délire et Destin (Les vingt ans d'une Espagnole)*, Paris, Des Femmes, 1997, p. 253.

s'adapter aux circonstances et de répondre aux impératifs du moment, elles s'investirent dans la lutte en fonction de leurs préoccupations personnelles. La continuité que nous avons mise au jour, en termes d'activités et de champs d'action, entre les années précédentes et la période 1936-1939 en fournit la preuve. Elle nous permet de conclure avec Angela Jackson que la guerre d'Espagne constitua pour elles un « miroir dans lequel [elles] se regardèrent et virent projetée non une image de la réalité mais de leurs espoirs et de leurs craintes²³⁴⁶ ». A la différence de bon nombre de leurs contemporains, Espagnoles et étrangères choisirent de faire l'expérience de cette réalité au risque de se heurter non seulement aux réticences des miliciens que la présence de ces femmes issues de milieux sociaux aisés indisposait, à la réserve de bon nombre de leurs homologues masculins ou encore à leurs propres limites.

Un autre enseignement majeur de cette étude de l'intervention des intellectuelles dans la guerre réside dans la double inscription communautaire qu'elle reflète. Leur contribution à l'effort de guerre et à la défense de la culture, en actes et par écrit, s'explique par leur positionnement à la croisée des communautés féminine et intellectuelle. Ce double statut et la complexité identitaire qu'il implique font que leur comportement apporte un éclairage nouveau sur les interactions entre les femmes et la guerre et entre les intellectuels et la guerre.

L'importance du conflit en termes de mobilisation et de valorisation des femmes est aujourd'hui communément admise. Alors que le début des années 1930 avait marqué pour les femmes occidentales une régression en matière de travail et de liberté d'expression, les trois ans de la lutte leur donnèrent l'occasion de s'affirmer en participant à l'un des « événements les plus risqués et les plus décisifs du siècle²³⁴⁷ ». L'engagement massif des intellectuelles apporte par conséquent une preuve supplémentaire de ce que l'Espagne républicaine devint alors le théâtre d'une radicalisation des femmes de gauche et de leur volonté d'intervenir dans l'histoire de leur temps. Espagnoles et étrangères illustrent dans ce sens le phénomène d'identification et de fédération des femmes autour d'une République qui, pour s'être dotée d'une des législations les plus progressistes des années 1930 – notamment en matière de condition féminine –, était synonyme à leurs yeux de liberté, d'égalité et de justice. Plus concrètement, les modalités de leur intervention renvoient à l'associationnisme et à l'entraide

²³⁴⁶ « espejo en el que [...] se miraron y vieron proyectada no una imagen de realidad, sino [sus] esperanzas y temores »: JACKSON, Angela, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010, p. 319.

²³⁴⁷ USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007, p. 236.

qui caractérisa l'action des femmes côté républicain et induisent une visibilité indissociable de la redéfinition des identités et des attributions masculines et féminines qui s'engagea alors.

Néanmoins, leur représentativité s'arrête là et de nombreux aspects les distinguent du reste de la communauté féminine. Tout d'abord, comme l'ont montré leurs interventions auprès des victimes et des enfants, leurs incursions dans les domaines traditionnellement considérés comme féminins furent rarement concluantes et demeurèrent transitoires. En cela, elles s'écartaient donc du rôle de mère sociale assigné aux femmes du côté nationaliste et auquel elles ont souvent été associées. Dans ce sens, elles permettent de remettre en question l'idée selon laquelle la guerre eut pour effet de ramener les femmes des deux camps au même rôle. Un autre clivage essentiel se situe au niveau de leurs attentes et de la conception de la féminité qui les étaye. Dès les premiers instants, Espagnoles et étrangères érigèrent la victoire en priorité absolue. Cette primauté donnée à la lutte antifasciste, si elle les rapproche de la communauté féminine mobilisée en faveur de la République, ne fait pas de leur action le reflet de la nouvelle physionomie du féminisme apparue pendant une guerre qui ne mit pas uniquement face à face deux idéologies mais également deux modèles de société et donc deux conceptions de la femme et de son rôle social. A la différence de bien des femmes issues des classes populaires, les intellectuelles n'envisagèrent jamais le conflit comme une plateforme de formation et de prise de conscience. Comme l'a montré l'analyse de leurs trajectoires antérieures, les années 1936-1939 ne marquèrent pas pour elles un point de départ en termes d'accès à l'éducation et à la culture, d'investissement de l'espace public et de prise de parole. Elles ne peuvent par conséquent être envisagées comme le théâtre de leur éveil à la féminité et de l'ouverture dans leur esprit de nouvelles perspectives. En prenant position pour la République, elles entendaient davantage défendre un modèle féminin qu'elles avaient, depuis plusieurs années, commencé à incarner, soit celui « d'une femme [...] instruite, avide de savoir, et poussée par un impératif de caractère moral qui lui donnait la force nécessaire pour [combattre]²³⁴⁸ ». Le triomphe de la République ne devait pas, selon elles, signifier l'apparition d'un nouveau paradigme mais bien permettre le maintien et la consolidation d'une modernité genrée dont elles avaient déjà fait l'expérience. L'absence, dans leur discours des années de la guerre, de toute revendication en lien avec l'émancipation des femmes montre à quel point leur rejet précoce des conventions de genre en vigueur dans leur milieu d'origine et toutes les expériences qui en avaient découlé avaient constitué le creuset d'une

²³⁴⁸ « [...] una mujer [...] ilustrada, hambrienta de saber, y empujada por un imperativo de carácter moral » : REVERTE, Jorge, « Razón de razones » dans OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *En mi hambre mando yo*, Sevilla, Mono Azul Editora, 2005, p. 10.

conscience et d'une personnalité avides de liberté et soucieuses de prévenir l'instrumentalisation, par des états autoritaires désireux de freiner la démocratisation de la société et de maintenir un système de genre ultraconservateur. Cette idée nous amène à la question des conséquences de la guerre qui constitue selon nous la troisième différence notoire entre les intellectuelles et les autres membres de la communauté féminine républicaine. Pour prendre la pleine mesure de l'adéquation ou non de leurs actions respectives, il est indispensable d'adopter une perspective de temps long et de s'extraire des bornes chronologiques de la guerre pour voir quel a été l'impact de la victoire nationaliste sur les premières et sur les secondes. Pour les femmes issues des classes populaires, l'issue du conflit constitua une double défaite. Vaincues comme républicaines, elles le furent également comme femmes. Le statut de « fille de », « sœur de » ou encore « femme de » auquel elles furent réduites leur valut d'être maltraitées, humiliées et plus fondamentalement, empêchées de s'affirmer personnellement comme républicaines. Ce phénomène de régression et de relégation au second plan explique pourquoi un courant historiographique veille désormais à les réhabiliter comme sujets historiques²³⁴⁹. En dépit de l'accélération des changements qu'elles supposèrent en termes de conscience et de visibilité féminines, les trois années du conflit ne s'accompagnèrent d'aucune véritable remise en question des rôles et des relations de genre traditionnels. L'instauration du régime franquiste et le rétablissement d'un modèle féminin ultraconservateur éliminèrent par conséquent rapidement les femmes du peuple de l'espace public et coupèrent court à leur émancipation. Pour les femmes de notre étude, la sentence fut plus radicale encore dans la mesure où elles furent victimes non pas d'une régression mais d'une occultation. Pour les nouvelles autorités, l'essentiel était de faire table rase sur toute l'expérience républicaine. A ce titre, Espagnoles et étrangères n'étaient pas uniquement des adversaires politiques. Elles étaient également l'incarnation d'une féminité intolérable car transgressive, subversive et amoral. A travers l'exil, le silence et l'oubli, elles furent rapidement neutralisées comme sujets autonomes et plus fondamentalement encore, comme souvenirs d'un processus d'individuation des femmes désormais inconcevable. Dans ce sens, la mise en regard des intellectuelles et du reste de la communauté féminine républicaine renvoie à l'idée de Françoise Thébaud selon laquelle les guerres profitent avant tout aux jeunes bourgeoises. Il ne s'agit pas de nier le fait que les femmes des milieux populaires bénéficièrent de la libération des coutumes mais dans l'ombre de l'ordre moral

²³⁴⁹ MORENO SECO, Marina, « Republicanas y República en la guerra civil: encuentros y desencuentros » dans RAMOS, María Dolores (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°60 « República y republicanas en España », Madrid, Marcial Pons, 2005, p. 194.

traditionnel²³⁵⁰. Le cas des miliciennes, rapidement renvoyées à l'arrière et tenues pour responsables de la propagation des maladies vénériennes, montre clairement que les mentalités n'avaient pas suffisamment évolué pour faire advenir les nouvelles relations de genre dont la législation avait fourni les bases légales. En revanche, les trajectoires des intellectuelles sélectionnées invitent à nuancer les propos de l'historienne quand elle affirme que les femmes des classes aisées ont, en temps de conflit, l'opportunité de se convertir en femmes actives et indépendantes.

La deuxième facette majeure des femmes de notre étude nous a amenée à confronter leur action à celle de la communauté intellectuelle antifasciste européenne. Là encore des convergences et des dissemblances sont apparues qui nous permettent de conclure à une représentativité limitée mais riche de sens des Espagnoles et des étrangères. Leur engagement en faveur de la République reflète celui de leurs homologues masculins par sa spontanéité, son caractère volontaire et sa radicalisation dans le sens d'un passage de l'éthique à l'idéologique et au politique. Tout comme eux, elles se posent alors en filles de leur temps et manifestent un désir profond de s'impliquer dans la lutte contre un fascisme proclamé ennemi de l'intelligence, de la culture et de leurs représentants. Afin de contribuer à son anéantissement, elles mobilisent les capacités dont elles se savent dotées en matière d'expression et de communication et leur instillent une visée mobilisatrice et persuasive. Leur présence dans les rassemblements, dans les *meetings*, parmi les signataires des manifestes ou encore parmi les délégués du II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture viennent dans ce sens remettre en cause la prévalence du masculin dans l'histoire des intellectuels et plus particulièrement, la faible visibilité des femmes dans les études consacrées à la mobilisation intellectuelle pendant la guerre d'Espagne. Cet état de fait et le peu de légitimité que bon nombre de leurs homologues leur accordèrent en réalité s'expliquent à notre sens par l'inflexion qui se produisit alors précisément dans leurs trajectoires. Au terme de cette étude, nous pouvons en effet affirmer que le conflit constitua un moment charnière pour elles dans la mesure où il marqua leur véritable naissance à la condition d'intellectuelle. Au-delà de toute considération en lien avec leur conscience ou leur préoccupation pour l'histoire et la société de leur temps, c'est en territoire républicain, entre 1936 et 1939, qu'elles assument réellement leurs responsabilités et leurs convictions. Dans ce sens, l'engagement dans la lutte antifasciste est à la fois un devoir et un besoin teinté de

²³⁵⁰ THÉBAUD, Françoise, « Historia de las mujeres, historia del género y sexo del investigador » dans LAUFER, Jacqueline (éd) *El trabajo del género. Las Ciencias Sociales ante el reto de las diferencias de sexo*, Valencia, Germania, 2005, p. 102-104.

passion et la guerre d'Espagne l'occasion – voire l'obligation – pour tout « être conscient » de pleinement se livrer à la « volonté de vaincre²³⁵¹ ». Du point de vue de la recherche en histoire des intellectuels, cette manifestation historique invite à dépasser, comme cette thèse s'est efforcée de le faire, la vision naturaliste de l'opposition structurante femme/nature - homme/culture. De plus, elle apporte un éclairage nouveau sur les causes de la faible place faite aux femmes dans ce secteur de la recherche pourtant en pleine expansion. Comme le prouvent les adaptations des discours des déléguées du Congrès de Valence à l'impératif de solidarité alors en vigueur, leur invisibilité persistante ne relève pas uniquement du mécanisme global de minorisation des femmes dans les sociétés contemporaines. Elle est également le produit d'une combinaison de facteurs plus spécifiques, à commencer par l'attitude des intellectuelles elles-mêmes. Il n'est pas rare de constater, dans leurs écrits de la guerre, que leur antifascisme se teinte de féminité. Néanmoins, parce qu'elles savent avoir pénétré un monde de l'engagement intellectuel indissociable, pendant l'entre-deux-guerres, d'une « vision politique polémique, guerrière et héroïque qui par nature excluait les femmes²³⁵² », elles sont contraintes de reléguer au second plan une condition première qui, une fois la défaite républicaine venue, ne protégea pourtant pas les Espagnoles de l'exil auquel furent comme tels contraints l'immense majorité des intellectuels républicains.

A l'idée de la non représentativité des intellectuelles de notre corpus, nous préférons donc celle de leur singularité, bien plus riche de sens pour notre étude. Dans sa variété et sa régularité, leur intervention dans la guerre d'Espagne ne cessa de défendre et d'incarner un antifascisme singulier, à la croisée des communautés féminine et intellectuelle. Intimement lié à leur personnalité, leur parcours personnel et leur formation dans l'Europe du début du XX^{ème} siècle, il entretenait un lien étroit avec l'idéal républicain mais ne s'enracinait pas pour autant dans le domaine politique. Éthique, humaniste et solidaire, il traduisait la volonté commune à toutes de revendiquer pour tous les être humains les mêmes droits et les mêmes devoirs.

La singularité de leur positionnement dans la lutte et de l'antifascisme qu'il généra explique mais ne justifie pas leur lente et laborieuse reconnaissance comme actrices de la

²³⁵¹ « ser consciente [...] voluntad de vencer »: NELKEN, Margarita, « Respuesta a una compañera », *Claridad*, 12/09/1936, p. 4-5.

²³⁵² BLUM, Françoise et CARDUNER-LOOSFELT, Muriel. « Du genre en histoire des intellectuels. Table ronde », *Mil neuf cent*, n°16 « Figures d'intellectuelles », 1998, p. 143.

Adresse URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/mcm_1146-1225_1998_num_16_1_1187. Consulté le 15 septembre 2012.

guerre d'Espagne. En dépit des avancées permises par le processus de récupération de la mémoire historique, initié en réaction au consensus et au dénommé « pacte du silence » qu'auraient imposés les élites de la Transition espagnole, des zones d'ombre persistent dans l'histoire de la défense de la République et de ses acteurs. Cette étude a mis en évidence l'intérêt de sortir des sentiers battus pour mettre en lumière des collectifs méconnus et peinant à trouver la place qui leur revient dans les études sur le conflit. L'éclairage nouveau que ces seize femmes apportent sur lui nous permet plus précisément de postuler la prise en compte d'une nouvelle catégorie, à mi chemin entre la masse de femmes anonymes et les quelques grandes figures connues impliquées dans la lutte. Les premières sont longtemps demeurées – comme l'ensemble de l'histoire des femmes – un « ghetto pour la recherche, à tout le moins une île²³⁵³ » mais voient depuis plusieurs années leur expérience de la guerre mise au jour. Rompant avec le monopole de la milicienne qui, fusil sur l'épaule, choqua dans les deux camps mais cristallise encore, dans l'imaginaire collectif, les fantasmes liés à la question des femmes dans le conflit, des travaux mettent en évidence la complexité de cet engagement des masses populaires féminines. Du fait de leurs origines, de leurs modalités d'intervention et de leur médiatisation pendant les faits, les intellectuelles n'y ont pas leur place. A l'inverse, la lecture de cet antifascisme au féminin s'était auparavant articulée autour de deux grandes figures elles aussi à mi chemin entre le mythe et la réalité : Dolores Ibárruri (*Pasionaria*) (1895-1989) et Federica Montseny (1905-1994). Respectivement membre du PCE et de la *Federación Anarquista Ibérica (FAI)*, elles se distinguèrent entre 1936 et 1939 par leur activisme et les responsabilités dont elles furent investies – en tant que vice-présidente des *Cortes* en 1937 pour la première et ministre de la Santé et de l'Assistance Sociale entre novembre 1936 et mai 1937 pour la seconde –. En comparaison, l'antifascisme des femmes de notre étude, plus modéré, fut jugé de moindre intérêt et leur rôle historique relégué à une catégorie secondaire. La réhabilitation de toute l'action dévoilée et analysée dans ce travail constitue par conséquent une nouvelle étape nécessaire dans l'histoire de la mobilisation des femmes dans la guerre de 1936-1939 et ne pourra véritablement se faire que par l'adoption d'une nouvelle approche, intermédiaire entre la prise en considération d'un collectif d'origine populaire et la concentration sur des personnalités isolées. De la même façon, les nouvelles perspectives ouvertes par cette étude en matière de mobilisation intellectuelle prouvent que les trajectoires de vie et d'engagement des écrivains et artistes ayant apporté leur soutien à la République gagneraient à être complétées par celles des écrivaines et artistes qui les

²³⁵³ TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise (dirs), *Intellectuelles : du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, 2004, p. 13.

côtoyèrent alors. Par ailleurs, d'autres personnalités, unanimement saluées par les Espagnoles et les étrangères de notre étude, mériteraient à notre sens d'être redécouvertes. Nous pensons notamment à la photographe d'origine austro-hongroise Gerda Taro (1910-1937), sans qui le photographe hongrois André Friedmann (1913-1954) ne serait sans doute jamais devenu « Robert Capa » et qui perdit la vie, le 26 juillet 1937, sur le front de Brunete²³⁵⁴. Et puisque ouvrir des perspectives suppose d'exposer clairement les lacunes, nous attirerons ici l'attention sur Rosario del Olmo (?-?). Journaliste pour *El Heraldo de Madrid*, *La Esfera*, *Mundo Obrero* ou encore *El Mono Azul* et déléguée au Congrès de Valence, elle aurait pu figurer dans notre étude. Etant donné le manque de traces de son action, nous n'avons finalement pas pu l'y intégrer.

Les avancées obtenues nous semblent néanmoins confirmer l'intérêt de notre angle d'approche. Elle nous a permis de scruter la place, la condition, le rôle, les formes d'actions, les silences et les discours d'intellectuelles européennes qui, si elles furent par certains aspects des exceptions pendant la guerre, n'en furent pas pour autant des cas isolés.

Du point de vue méthodologique, notre travail a mis en évidence l'importance du retour aux sources premières dans toute entreprise visant à contrer l'occultation des intellectuelles européennes. Comme le prouve la présence de nombreux documents inédits dans les archives personnelles de Valentine Ackland et Sylvia Townsend Warner, leurs écrits de ces années-là et leur production postérieure en lien avec le conflit ont été essentiels même si nous avons dû traiter cette dernière avec les précautions induites par le risque de relectures ou d'oublis inhérent à tout texte autobiographique. Ces deux types de sources se sont avérés précieux à plus d'un titre.

En premier lieu, ils ont constitué un véritable seuil depuis lequel aborder les personnalités complexes de ces femmes méconnues, voire inconnues même si, à l'époque, certaines comme María Teresa León ont joué un rôle de premier plan. L'analyse conjointe et la mise en regard de leurs articles de presse, de leurs journaux intimes et de leur correspondance ont mis en évidence leur regard singulier sur la guerre, fait de souci de vérité et de passion mêlés. Tant dans leurs écrits journalistiques que dans leurs écrits à usage privé, elles veillent à transmettre une vision précise de l'épisode dans le but ultime de gagner leurs

²³⁵⁴ Gerda Taro est ces dernières années au cœur d'un processus de récupération. Voir MASPERO, François, *L'ombre d'une photographie. Gerda Taro*, Paris, Seuil, 2006 et FORTES, Susana, *En attendant Robert Capa*, Paris, Éditions Héloïse d'Ormesson, 2011. Nous nous sommes nous-même associé à cette récupération lors d'un séminaire du GREX-GRISOR (Université Paris Ouest Nanterre – La Défense) en 02/2011. Notre communication portait sur « Gerda Taro : les photographies de la guerre d'Espagne ».

destinataires à la cause antifasciste. A travers leur plume, ce sont leur empathie pour le peuple en résistance et leur haine pour le fascisme qui nous parviennent, de même que leur désir de faire de la lutte le moteur d'une prise de conscience générale en Europe. Dans ce sens, la réception de leurs divers écrits serait à notre sens un champ à exploiter et nous comptons bien le faire tant la variété des auditoires auxquels elles s'adressaient et la dispersion de ces sources font à nos yeux de cette question un fructueux terrain d'investigation pour l'avenir.

Le second enseignement que nous tirerons de l'analyse de ces sources méconnues ou inédites est leur incontestable intérêt historique. Réservoir d'anecdotes et d'expériences individuelles, elles ont toutes pour toile de fond la guerre de 1936-1939 dont elles enrichissent par conséquent la connaissance et la compréhension. Les capacités d'observation des Espagnoles et des étrangères et leur maîtrise des mots font de leurs lettres et de leurs articles des documents utiles pour l'historien. Mine d'informations sur les divers aspects du conflit, ils reflètent également la sensibilité d'une époque dont ils traduisent les préoccupations, les incertitudes et les représentations mentales. Tout comme leurs poèmes, leurs récits de fictions et leurs comptes rendus, leurs écrits personnels gagnent dans ce sens à être envisagés dans leur historicité. Loin de toute prétention à l'objectivité, ils mettent en définitive en évidence les divers éléments qui conditionnent le regard de leurs auteures. D'autre part, la confrontation de ces écrits parfois inédits avec la presse ou les documents officiels constitue une avancée, à notre sens, essentielle dans la mesure où elle permet de contraster l'ensemble des discours que ces diverses sources véhiculent.

Ce point nous amène à la troisième conclusion majeure de notre analyse de la production des intellectuelles des années de la guerre : leur rapport singulier à l'écriture entre 1936 et 1939. Alors qu'au XIX^{ème} siècle, les femmes n'écrivant pas pour les femmes demeuraient une exception parmi les Européennes ayant pris la plume²³⁵⁵, leur goût et leurs aptitudes pour l'écrit s'étaient manifestés chez toutes de façon précoce et avaient joué un rôle central dans leur développement et leur évolution. L'usage qu'elles en font dans le contexte mouvant d'une guerre d'un genre nouveau dans le sens où elle impliquait l'ensemble de la population civile est selon nous un signe de cohérence à l'indéniable portée genrée. En investissant des genres variés et parfois considérés comme masculins et en traitant de la guerre, thème abordé par peu de femmes avant le XX^{ème} siècle, elles érigent l'écriture en instrument d'émancipation et d'affirmation personnelles. Le texte devient dès lors un espace

²³⁵⁵ Dans les fonds de la BNE figurent notamment les publications féminines *El ángel del hogar*, *La Dama*, *Periódico de las damas*, *Cultura integral y femenina* ou encore *Mundo femenino*. Adresse URL : http://www.bne.es/es/Catalogos/HemerotecaDigital/docs/tabla_listadocompleto.pdf Consulté le 09 octobre 2012.

de projection et de transfiguration du réel. Les prolongements littéraires qu'elles ont donnés au Congrès de Valence montrent dans ce sens à quel point la narration de la guerre et l'urgence du moment suscitèrent chez toutes le besoin de nouvelles voies d'expression et la définition d'une nouvelle identité langagière à la mesure du rôle qu'elles entendaient jouer dans la lutte. Dans ce sens, c'est le caractère changeant de la culture des femmes européennes des années 1930 qui nous parvient à travers elles et la confirmation que la littérature offre, dans le cadre d'une recherche telle que la nôtre, un champ d'investigation privilégié qui vient compléter les non-dits de l'Histoire.

Au regard des avancées de ce bilan, nous ne pouvons que souligner combien une approche pluridisciplinaire de la guerre d'Espagne permet de l'éclairer d'un jour nouveau.

Nos recherches sur les intellectuelles constituent une preuve supplémentaire du dynamisme actuel de la perspective biographique – ou « pari » biographique pour reprendre la formule de François Dosse²³⁵⁶ – et de son intérêt en vue du renouvellement et de l'approfondissement de notre connaissance du conflit. La mémoire ne peut constituer une source d'informations historiques fiables, Ernestina de Champourcin²³⁵⁷ et Rosa Chacel²³⁵⁸ sont les premières à l'admettre. Néanmoins, à une époque où le mythe de l'objectivité en histoire est sérieusement remis en question, l'intersubjectivité inhérente à ce type de sources renvoie inmanquablement à l'idée que le passé ne nous arrive jamais sans intermédiaires. En l'occurrence, l'écriture de l'intime utilisée dans cette étude a fait le jour sur un engagement antifasciste au féminin resté dans l'ombre que seule l'ouverture des dernières archives personnelles encore inaccessibles des acteurs et actrices de la guerre d'Espagne pourra à l'avenir nous permettre d'approfondir²³⁵⁹. La présence, dans celles des femmes de notre étude, d'un nombre considérable d'inédits constitue selon nous une invitation à poursuivre cette reconstruction de leur participation commune à la défense de la République à partir d'un matériel multiple, fragmenté et dispersé.

D'autre part, cette étude a mis en évidence l'intérêt d'intégrer le facteur émotionnel à toute recherche sur le conflit et plus largement, en civilisation. Face aux événements de 1936-1939, Espagnoles et étrangères manifestent une sensibilité assumée et érigée en indice éthique

²³⁵⁶ DOSSE, François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011.

²³⁵⁷ Voir AGUN/ Fonds Ernestina de Champourcin/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria » [s.l], [s.d] ou CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa (Juan Ramón en mi memoria)*. Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997, p. 171.

²³⁵⁸ CHACEL, Rosa, *Alcancía*. Barcelona, Seix Barral, 1982, p. 16.

²³⁵⁹ Nous rappellerons ici que nos démarches auprès de Florence Malraux pour avoir accès aux archives personnelles de sa mère n'ont pu aboutir.

de leur solidarité. Leurs articles, leurs lettres et leurs poèmes en sont emprunts et montrent à quel point, dans une guerre à la fois internationale, sociale et « romantique », les passions, les émotions et les sentiments composent le vécu. En d'autres termes, ils donnent raison à Jorge Reverte lorsqu'il affirme que

[l]a recuperación de los hechos de la guerra civil no es sólo una cuestión de arqueología, sino de reconstrucción de la dignidad de todo el pueblo español, que es algo que afecta también a los que no vivimos el conflicto. Esa memoria no está formada sólo por cifras, números y registros de actividades políticas. Está también conformada por los sentimientos de quienes estuvieron en la primera línea de aquellos acontecimientos²³⁶⁰.

Nous retrouvons bien là l'idée d'Émile Témime d'une guerre d'Espagne comme « évènement traumatisme²³⁶¹ » face auquel les Espagnoles et les étrangères réagirent en tant que femmes, en tant qu'antifascistes et en tant que femmes de lettres. Cette identité multiple, si elle est à notre sens à l'origine de leur investissement proche de la dispersion dans les diverses branches de la lutte antifasciste, s'ajuste avant tout à la réalité d'une guerre totale, complexe et dans ce sens, propice à une approche pluridisciplinaire. Le maniement fait par les intellectuelles de l'écrit nous en fournit l'illustration la plus éclatante. Leur production de la guerre incarne le rêve de l'écriture-arme nourri par tous les écrivains engagés dans la lutte de même qu'elle s'inscrit dans le prolongement de l'action et de la foi dans la culture de la République progressiste du premier *bienio* et du *Frente popular*. Elle nous donne également à voir leur souci commun d'écrire la guerre non pas uniquement dans le sens d'une retranscription mais plus fondamentalement d'une tentative de pérennisation. Le réinvestissement massif, dans la réalité parallèle du texte, de leurs expériences, de leurs préoccupations et de leurs sentiments face au conflit dote leur production des années 1936-1939 d'une éloquente charge testimoniale. L'œuvre est dans ce sens pensée comme un creuset où se fondent l'engagement et l'écriture, l'action et la création et les mots érigés en dépositaires d'une expérience aussi inédite que fédératrice. Nous faut-il voir là le signe d'un quelconque pressentiment ? Espagnoles et étrangères se doutaient-elles que l'issue du conflit allait signifier leur disparition de l'histoire de l'antifascisme européen au XX^{ème} siècle ? Nous ne saurions le dire avec certitude. Néanmoins, au vu de l'imprécision idéologique et culturelle dans laquelle s'est construite la légende de l'Espagne républicaine en guerre et face à une

²³⁶⁰ REVERTE, Jorge, « Razón de razones » dans OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *op. cit.*, p. 11.

²³⁶¹ Voir TÉMIME, Émile, *La Guerre d'Espagne, un évènement traumatisme*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

éviction, nous semble-t-il, représentative de la relégation au second plan des épisodes belliqueux antérieurs par la Seconde Guerre mondiale, il était grand temps de faire le jour sur la trajectoire d'antifascistes de ces intellectuelles européennes. La mise au jour de leur foisonnante participation à la défense de la République espagnole entre 1936 et 1939 constitue une invitation supplémentaire à décroiser l'étude de la guerre d'Espagne par une approche pluridisciplinaire faisant dialoguer l'histoire et la littérature.

Sources et Bibliographie

Archives

Nous détaillons dans les pages suivantes les différentes archives consultées et les fonds utilisés pour notre recherche.

Archives Générales de l'Administration, Alcalá de Henares (AGA)

Grupo de fondos: Ministerio de Educación

(5)20 CAJA 32/15277

Grupo de fondos: Ministerio de Asuntos Extranjeros

(10)95 CAJA 54/11236

(10)95 CAJA 54/8263

Archives Générales de l'Université de Navarre, Pampelune (AGUN)

Fondo Ernestina de Champourcin

AGUN/147/2/ Borradores: fotocopias de cuaderno con inédito « Recuerdos sin memoria »
[s.l], [s.d]

AGUN/147/3/ Entretien avec Elena Aub, 1979

AGUN/147/3/ Entretien avec Carmen de Ávila, *Mujer*, 1925

AGUN/147/7/ Correspondances

AGUN/147/12/ *Curriculum Vitae* [s.d]

Archives Historiques Nationales, Madrid (AHN)

Fondo Margarita Nelken, AHNMN

Legajo 3236/156 : lettre à Juana Gascón Maillo, 1984

Legajo 3237/2 : lettre à Holman Hamilton, 1966

Legajo 3238/4 : lettre à René Lenormand, 1949

Legajo 3238/36 : lettre à la *Liga de Mutilados e Inválidos de la Guerra de España en el Exilio*, 1951

Legajo 3238/65 : lettre à Enrique Líster, 1967

Legajo 3243/34 : carte de rationnement pour du tabac, 1938

Legajo 3243/29 : sauf-conduit signé par le Général Miaja, 1937

Legajo 3261/77 : « El fasto Español », *El Nacional*, 1943

Legajo 4319/471(42) : document mentionnant le « Refugio Margarita Nelken », 1938

Legajo R-4004, Exp 84: passeport diplomatique

Fondo Tribunal Supremo

Recours contre Margarita Nelken

85/1906, 86/1905, 89/6, 95/58, 95/67, 97/157, 97/163, 99/259, 100/337, 101/367, 101/426, 108/179, 108/200, 109/230, 109/266, 112/413, 112/428, 113/473, 114/536, 118/108, 119/165, 119/186, 120/ 216, 121/345, 122/412, 123/427, 124/508, 132/28

Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Madrid (AMAE)

AMAE, R-4004, Exp. 84 : Passeport diplomatique de Margarita Nelken.

Tous les autres documents conservés au MAE et utilisés dans ce travail renvoient à l'expérience d'Isabel Oyarzábal de Palencia en tant qu'ambassadrice de la République Espagnole en Suède :

AMAE, R-546 : Dépêche du 09/10/1937

AMAE, R-577, Exp 4 : Communiqué du 30/10/1936

AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 14/01/1937

AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 08/03/1937

AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 17/03/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 22/05/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 28/05/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Télégramme du 30/05/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 01/06/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 28/05/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 18/06/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 26/07/1937
 AMAE, R-577, Exp 4 : Dépêche du 20/09/1938
 AMAE, R-584, Exp 16 : Télégramme du 27/12/1936
 AMAE, R-588, Exp 23 : Télégramme du 26/01/1937
 AMAE, R-588, Exp 33 : Télégramme du 5/05/1937
 AMAE, R-878, Exp 139 : Lettre de 09/1936
 AMAE, R-878, Exp 139 : Rapport du Ministère d'État du 09/09/1936
 AMAE, R-1021, Exp 3 : Dépêche du 30/08/1937
 AMAE, R-1060, Exp 122 : « Informe Personal: OYARZABAL DE PALENCIA Isabel ».
 AMAE, R-1069, Exp 25 : Dépêche du 29/09/1937
 AMAE, R-1069, Exp 25 : Dépêche du 18/11/1937
 AMAE, R-1069, Exp 25 : Dépêche du 19/08/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 19/11/1937
 AMAE, R-1783, Exp 24 : Dépêche du 29/06/1938
 AMAE, R-1783, Exp 24 : Dépêche du 31/07/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 03/06/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Rapport semestriel remis le 27/07/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 09/11/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Annexe à la dépêche du 09/11/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 12/11/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 26/11/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Dépêche du 05/12/1938
 AMAE, R-1785, Exp 13 : Annexe à la dépêche du 14/12/1938
 AMAE, RE-21, Carp 102, Annexe 1 : article publié dans *Arbejderbladet* le 30/11/1937
 AMAE, RE-21, Carp 102, Annexe 2 : article publié dans le *Social Demokraten* le 28/11/1937
 AMAE, RE-21, Carp 102, Annexe 3 : article publié dans *Ekstrabladet* le 02/12/1937

Archives de la Residencia de Señoritas, Madrid (ARSM)

Invitaciones y anuncios

1/15/13 : conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1921
1/17/3 : conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1923
1/20/4 : conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1926
1/20/9 : conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1926
1/21/2 : conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1927
1/21/9. conférence d'Isabel Oyarzábal de Palencia (« Beatriz Galindo »), 1927
1/26/18: lecture de poèmes de Concha Méndez Cuesta, 1928

Clases

12/7/124: cours de 1934-1935

Correspondencia

20/41/2 : lettre de Carmen Conde, 1930
21/74/1 : lettre de María Zambrano, 1921.
40/53/13 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, [1921?]
40/53/17 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, 1925
40/53/20 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, 1926
40/53/22 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, 1928
40/53/23 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, 1928
40/53/29 : lettre d'Isabel Oyarzábal de Palencia, 1931

Centre Documentaire de la Mémoire Historique, Salamanque (CDMH)

Delegación Nacional de Servicios Documentales de la Presidencia del Gobierno

PS-Madrid, 304-32 : « Señoras que prestan servicios en el hospital de sangre en el Instituto Oftálmico Nacional »

PS-Madrid, 304-34 : « Atribuciones de las señoras que se han reunido en el hospital de sangre en el Instituto Oftálmico »

PS-Madrid, 409/58: « Cartas remitidas a diputados del PCE »

PS-Madrid, 4396/80: « Circulares del Consejo Central del Teatro »

PS-Barcelona, 908: « Membres del Congreso que han passat per Barcelone procedent de l'estranger »

39 FI, Proyecto de Historia Oral, « Las mujeres en la guerra civil », Universidad Complutense de Madrid, Entretien n°3: Ernestina de Champourcin, 1982

Institut du Patrimoine Culturel d'Espagne, Madrid (IPCE)

Archivo Central

Fondo de la Junta Delegada de Incautación del Tesoro Artístico de Madrid

Correspondencias 1936-1939

Dirección General de Bellas Artes: lettre de 12/1936 au DGBA

Cartas reconstruidas: [s.datos]

Traslados a Valencia

Traslados a Valencia, 1936-1938

Relación de obras enviadas a Valencia procedentes de varios museos de Madrid (y palacios particulares, 01/1937.

Archivo Fotográfico de la Junta de Incautación del Tesoro Artístico

AJ-0404

Residencia de Estudiantes, Madrid

Archivo de la Junta para Ampliación de Estudios (JAE)

Expedientes Personales:

98 - 512: Méndez Cuesta, Concepción

37 - 600: Conde, Carmen

106 - 77: Nelken, Margarita

Archives d'État de la Littérature et de l'Art, Moscou (RGALI)

Fonds 2890, 1/20 : « Le récit de l'écrivain Agnia Barto sur son voyage en Espagne », *Pionerskaia Pravda*, 08/1937.

Bibliothèque de Documentation Internationale Contemporaine, Nanterre (BDIC)

O Pièce 19479, « La grande pitié des femmes et des enfants d'Espagne », Paris, Secours international aux femmes et aux enfants des républicains espagnols, Section française, 1937.

Bibliothèque Marguerite Durand, Paris (BMD)

Dossiers Documentaires

091 VIO : Andrée Viollis

Lettre à Harlor, 05/10/1915

Lettre à Harlor, 05/10/1917

Lettre à Harlor, 05/1917

Lettre à Harlor, 20/12/1936

Lettre à Harlor, 08/04/1939

Lettre à [?], 07/02/1936

VIOLLIS, Andrée, « La Femme et la dame », 02/12/1899.

Bibliothèque National de France, Paris (BNF)

Département des Manuscrits, Nouvelles acquisitions françaises (BNF, Mss, Naf)

Roger Martin du Gard : Fonds RMG, Corr 120, f 219-245

Romain Rolland : Fonds RR, en cours de classement, lettre du 10/03/1036

Dorset County Museum, Dorchester

Fonds Sylvia Townsend Warner (STW's collection)

F(right)/1/3: copie de l'intervention de Sylvia Townsend Warner au II^{ème} Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture.

H(R)/5/8: « Brought From Spain for Sylvia. 1936 »

MI5 File 64: « Soap for Spain. List of contributions »

MI5 File 69: lettre de Valentine Ackland, 1937

MI5 File 76 : lettre de Valentine Ackland, 1936

N(Lower left)/1/9 à 1/36: « Poems »

N(Lower right)/3/7: « Harvest 1937 », *New Statesman and Nation*, 31/07/1937

N(Lower right)/3/7a: « I Saw Spain », *The Fight*, 02/1937

N(Lower right)/3/7c: « Los intelectuales »

N(Lower left)/3/7d: « Thoughts about Spain »

N(Lower right)/7/5: Townsend Warner, Sylvia, « Catalonia in Civil War », *New Masses*, 24/11/1936

N(Lower left)/50/4: lettre de Sylvia Townsend Warner, 1937

Q cupboard Front R2: lettre de Valentine Ackland, 1937

Q cupboard Front M: lettre de Sylvia Townsend Warner, 1937

R(SLC)/3/6: Ackland, Valentine, « Congress in Spain »

R(SCL)/4/120: « Uncensored letters from Barcelona »

S(UF)/1W/1: lettre de Tom Wintringham, 1937

T(LL)/12: journal intime de Valentine Ackland, 1936

T(LL)/13: journal intime de Valentine Ackland, 1937

Archives du XX^{ème} siècle, Bry-sur-Marne

MARCHAND, Jean José, « María Teresa León », 1972, Société Française de Production

Presse

Pour les besoins de ce travail, nous avons consulté les fonds de périodiques de la BNE, de l'Hémérothèque Municipale de Madrid et de la BNF.

Pour plus de lisibilité, nous avons organisé cette présentation en fonction de l'origine des périodiques consultés.

Espagne

ABC

« Reorganización de la Junta de Espectáculos », 03/11/1937, p. 6.

« La República salva de la barbarie fascista a los intelectuales », 25/11/1936, p. 7.

« La República y los niños », 02/12/1937, [s.p].

Ahora

« Margarita Nelken ha solicitado el ingreso en el Partido Comunista », 30/12/1936, p. 6.

« Isabel Oyarzábal de Palencia se ha hecho cargo de la Legación en Estocolmo », 31/12/1936, p.6.

« Rafael Alberti en el extranjero », 06/03/1937, p.9.

« Rafael Alberti y María Teresa León en la URSS », 23/03/1937, p. 10.

« Rafael Alberti y María Teresa León hablan para el diario de la juventud », 18/04/1937, p. 5.

« La vanguardia del mundo », 22/04/1937, p.5.

« La barbara destrucción de la ciudad de Guernica. Protesta de la AIA », 29/04/1937, p. 5.

« El II CONGRESO INTERNACIONAL DE ESCRITORES. Ayer por la mañana se celebró la última sesión. La de clausura se celebrará en París », 09/07/1937, p. 7.

Ayuda

« ¡A todas las conciencias libres! ¡A todos los antifascistas! », 01/05/1936, p. 1.

« ¡Españoles! ¡Acudid en ayuda de las víctimas del fascismo en las regiones invadidas! », 23/05/1937, p. 8.

« La Conferencia Nacional de la Solidaridad », 27/11/1938, p.6.

BONFANTE, J, « El papel de los intelectuales », 26/09/1936, p. 7.

DEL OLMO, Rosario, « Los que luchábamos contra la guerra », 17/10/1936, p. 7.

LEÓN, María Teresa, « La cultura, patrimonio del pueblo », 02/12/1936, p. 3.

—, « Mi barrio en ruinas », 26/12/1936, p. 3.

VIOLLIS, Andrée, [Déclaration], 11/09/1937, p. 1.

Blanco y Negro

FER, Juan, « Labor de las Milicias de la Cultura en los frentes de guerra », 15/08/1938, p. 15-35.

Boletín de Información Teatral

LEÓN, María Teresa, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », 01/03/1938, p. 5.

—, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », 15/03/1938, p. 5;

—, « La Guerra, el Teatro, la Revolución y la Industria », 15/05/1938, p. 5.

Claridad

« Manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura » et « Adhesiones », 31/07/1936, p. 7

« Elie Faure y nosotros », 04/08/1936, p. 3.

Photo d'Andrée Viollis, 07/08/1936, p. 4.

« Se organiza el batallón Margarita Nelken », 31/08/1936, p. 2.

« Una delegación del Comité Mundial de Mujeres, en Madrid », *Claridad*, 22/09/1936, p. 1.

Photo de Clara Malraux et Margarita Nelken, 23/09/1936, p. 5.

« Mujeres, acudid al mitin », 24/09/1936, p. 6.

« Esta noche hablará por radio Margarita Nelken a las diez », 26/09/1936, p. 7.

« Homenaje a la memoria de Lina Odena », 05/10/1936, p. 5.

NELKEN, Margarita, « La revancha de los comuneros », 19/08/1936, p. 4-5.

—, « La epopeya campesina », 27/08/1936, p. 6.

—, « Respuesta a una camarada », 12/09/1936, p.4-5.

—, « Natalia Satz y el Teatro de Niños de Moscú », 17/09/1936, p.4-5.

—, « La lucha de España contra el fascismo », 26/09/1936, p. 4.

—, « Camaradas de personal de hospitales :¡Alerta! », 01/10/1936, p. 3

—, « Cada uno en su puesto de combate o sea en el puesto en que más útil ha de ser », 03/10/1936, p. 3.

—, « ¡Sin tapujos ni tafetanes! », 24/10/1936, p. 4.

—, « Los intelectuales antifascistas », 26/10/1936, p. 2.

—, « Mensaje a Federica Montseny », 05/11/1936, p. 4.

Crisol

AZORÍN, « Estafeta de alcance: La República es de los intelectuales », 04/06/1931, [p.?].

Frente Rojo

NELKEN, Margarita, « Las masas populares de todos los pueblos a nuestro lado », 02/03/1938, p. 9.

La Gaceta Literaria

« Los raids literarios » Conversation avec Concha Méndez, 01/11/1929, p. 3.

ARCONADA, César M, « Información bibliográfica », 01/09/1929, p. 424.

AYALA, Francisco, « CONCHA MÉNDEZ CUESTA: *Surtidos*, poesía, 1928 », 01/03/1928, p.179

LEÓN, María Teresa, « La nueva poesía argentina »,15/11/1929, p. 455.

MÉNDEZ CUESTA, Concha, « El cinema en España », 01/10/1928, p. 273.

NELKEN, Margarita, « El espejo convexo », 15/08/27, p. 94.

TORRE, Guillermo de, « Escaparate de Libros », 01/07/1927, p. 4.

La Gaceta de la República

23/01/1937, p. 465.

24/08/1937, p. 769.

28/08/1937, p. 627.

14/10/1937, p. 160

19/10/1937, p. 243.

Hora de España

« Propósito », 01/1937, p. 6.

« El II Congreso Internacional de Escritores (Notas) », 07/1937, p. 5.

CHACEL, Rosa, « Cultura y Pueblo », 01/1937, p. 13-22.

—, « Carta a José Bergamín sobre anarquía y cristianismo », 07/1937, p. 380.

CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmento de novela) », 07/1938, p. 55-71.

CLARIANA, Bernardo, « Crónica general de la guerra civil », 09/1937, p. 71.

CORPUS BARGA, « El II Congreso Internacional de Escritores », 08/1937, p. 9-10.

MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Prólogo de *El Solitario*, drama poético en tres actos », 04/1938, p. 85-99

MORENO VILLA, José, « Esto es el frente », 01/1938, p. 38-39.

Milicia Popular

« El cuartel del 5º Regimiento recibe a los héroes de la primera “Compañía de Acero” », 12/08/1936, p. 5.

« Nuestros camaradas María Teresa León y Rafael Alberti, en el cuartel del 5º Regimiento », 14/08/1936, p. 3.

« Mitin de los intelectuales antifascistas », 30/09/1936, p. 4.

« Nuestra lucha fuera de España. Cincuenta mil dolares para los luchadores antifascistas », 04/11/1936, p. 3.

« Margarita Nelken habla por radio a los madrileños », 17/11/1936, p. 3.

« Hombres de ciencia en el quinto Regimiento », 02/12/1936, p. 2-3.

« Los parlamentarios ingleses que han visitado Madrid hablan por radio a la opinión mundial », 04/12/1936, p. 3.

« Los sabios y artistas trasladados a Valencia por el quinto Regimiento de Milicias envían su testimonio de gratitud al pueblo en armas », 09/12/1936, p. 3.

« El traidor Fiscovitch es obligado a abandonar el edificio de la legación española en Estocolmo », 22/01/1937, p. 3.

El Mono Azul

« Toda la inteligencia con nosotros », 27/08/1936, p.1.

« Adhesión de los escritores y artistas mexicanos », 01/10/1936, p. 2.

« Primer mitin de la Alianza », 01/10/1936, p. 7.

« En Aranjuez, Brunete y Villaviciosa », 15/10/1936, p. 7.

« Segundo mitin de la AIA », 29/10/1936, p. 6.

« A los intelectuales del mundo entero », 19/11/1936, p. 96.

« Carta de nuestros camaradas de Chile », 11/02/1937, p. 8.

« María Zambrano, en Chile », 11/02/1937, p. 108.

« España y el pueblo y los intelectuales argentinos », 01/05/1937, p. 8.

« El 1er Congreso de Escritores de Chile », 01/05/1937, p. 116.

Photographie d'André Malraux, 01/05/1937, p. 116.

« La solidaridad de los escritores de los Estados Unidos con España », 01/07/1937, p. 1.

« ¡El documento de mayor actualidad e interés! », 22/07/1937, p. 131.

« La Tragedia Optimista », 14/10/1937, p. 153.

« La Tragedia Optimista », 18/11/1937, p. 163.

« Manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas », 09/12/1937, p. 169.

« Una nota del Consejo Central del Teatro », 09/12/1937, p. 169.

LEÓN, María Teresa, « A las mujeres españolas », 19/11/1936, p. 3-4.

—, « Gato por Liebre », 14/10/1937, p. 153.

OSTEN, Maria, « Primavera en Madrid », 30/09/1937, p. 1.

Mujeres

CUNARD, Nancy, « Saludo a las mujeres antifascistas de España », 15/10/1936, p. 6.

VIOLLIS, Andrée, « El puntapié dado en Londres a la verdad es una cosa monstruosa, dice Andrée Viollis », 05/11/1936, p. 3.

Mujeres Libres

CONDE, Carmen, « Poema del Aire de la Guerra », 05/1938, [s.p].

Mundo Gráfico

« Alejandra Kolontay, embajadora de la URSS en distintos países », 17/03/1931, p. 11.

« Juan Ramón Jiménez y su esposa han instalado un piso para atender a doce chiquillos abandonados », 12/08/1936, p. 6.

« Mujeres antifascistas », 04/09/1936, p. 2.

« La primera expedición de niños madrileños llegados a Bélgica », 06/01/1937, p. 4.

« El Comité Internacional de Ayuda a la República española », 20/01/1937, p. 6.

« Valencia. La Asociación Internacional de Escritores celebra su II Congreso para la Defensa de la Cultura », 14/07/1937, p. 4.

« Madrid, corazón de la Casa de la Cultura », 29/09/1937, p. 5.

LAMATA, Fausto, « La Asociación Internacional de Escritores celebra su II Congreso para la Defensa de la Cultura », 14/07/1937, p. 4.

NOVAS CALVO, Lino, « El frente de los intelectuales », 02/09/1936, p. 7.

Mundo Obrero

« Esta noche hablará ante el micrófono de la emisora PCE 1 la conocida escritora antifascista camarada María Teresa León », *Mundo Obrero*, 02/09/1936, p. 3

« Un mitin de la Alianza de Intelectuales Antifascistas para la Defensa de la Cultura », 28/09/1936, p. 7.

« El acto homenaje a la memoria de Lina Odena », 05/10/1936, p. 2.

« La Alianza de Intelectuales Antifascistas se ofrece a la Junta de Defensa de Madrid », 10/10/1936, p. 2-3.

« Los escritores americanos con nuestro pueblo », 06/1937, p. 3.

« La Alianza de Intelectuales Antifascistas se dirige a todos los amantes de la cultura e intelectuales », *Mundo Obrero*, 19/11/1936, p. 2.

« Conferencia de Margarita Nelken en París », *Mundo Obrero*, 17/12/1938, p. 2.

FERRAGUT, Juan, « Los trabajos de la Alianza de Intelectuales Antifascistas », 28/10/1936, p. 6.

NELKEN, Margarita, « ¡Ni perdón, ni olvido! », 09/01/1937, p. 4.

—, « Para una compañera », 12/01/1937, p.2.

—, « Aquel mismo embajador... », 14/01/1937, p. 2.

—, « Radios de fiebre », 01/02/1937, p. 4.

—, « Ha muerto una escritora del pueblo », 11/02/1937, p. 3.

—, « Albores de Primavera en el Parque del Oeste », 17/02/1937, p. 4.

—, « Lumpen-Burguesa », 24/02/1937, p. 3.

—, « Cariños que matan », 26/02/1937, p. 3.

—, « La contrario de la limosna », 04/03/1937, p. 3.

—, « Una noche a perros », 06/03/1937, p. 3.

—, « Nuestras compañeras de Barcelona », 13/05/1937, p. 4.

—, « Con un poco de lógica », 15/05/1937, p. 2.

—, « Lo que nada habrá de empeñar », 19/05/1937, p.4.

—, « Porque tenemos un mismo enemigo », 24/05/1937, p. 3.

—, « La delegación obrera española en Méjico », 21/09/1938, p.1.

—, « Del frente a la retaguardia », 04/11/1937, p. 1.

—, « Lo que ha sido la conferencia de la solidaridad », 06/11/1938, p.1-2.

—, « Mujeres comunistas: ¡Cumplid la consigna del partido! Mujeres antifascistas: ¡Cumplid con vuestro deber! ». « Margarita Nelken habla a las mujeres de Madrid », 12/11/1938, p. 2.

Nueva Cultura

[Résolution finale du Congrès], 06-07/1937

NADAL, Emili, « Crónica General de la Guerra Civil, tomo I », 08-09/1937, p. 36-37.

Nueva Vida

LEÓN, María Teresa, « ‘La Tragedia optimista’ en Madrid y Moscú », 11/1937, p. 11.

El Socialista

MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Nota de repulsa », 16/01/1936, [p.?)

El Sol

« Los hospitales de sangre », 25/08/1936, p. 3.

« Los discursos de Asúa e Isabel Oyarzábal de Palencia fueron objeto de unánimes aclamaciones », 09/10/1936, p. 4.

« El los campos de España se está jugando en estos momentos la suerte de la democracia mundial », 26/10/1936, p. 2.

« Los bombardeos de Madrid y la Asociación Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura », 05/12/1936, p. 1.

« Un llamamiento de Margarita Nelken contra la barbarie fascista », 10/12/1936, p. 1.

« España defiende la cultura del mundo », 06/07/1937, p. 4.

« Se clausura el [II] Congreso Nacional de la Mujer Antifascista », 09/11/1937, p.2-3.

Solidaridad Obrera

« La desidia de los intelectuales », 01/08/1936, p. 2.

Triunfo

ESTEBÁN, José, « El Mono Azul », 23/10/76, p. 49.

La Vanguardia

« Un manifiesto de la Alianza de Intelectuales Antifascistas », 02/08/1936, p. 10.

« Margarita Nelken, en su emocionante discurso, glosa el heroísmo de los campesinos españoles », 27/08/1936, p. 11.

« Ayer se reunió el consejo de ministros », 10/09/1936, p. 1.

« Concierto – Discurso de Margarita Nelken », 15/09/1936, p. 13.

« La reunión de Edimburgo. En la Conferencia laborista son denunciados los manejos del fascismo », 07/10/1936, p. 12.

« Disposiciones oficiales », 25/10/1936, p. 13.

« Mitin internacional de la intelectualidad antifascista », 31/10/1936, p.8-15.

« La Defensa de Madrid », 10/11/1936, p. 5.

« Antonio Machado en Valencia », 29/11/1936, p. 1

« Segunda evacuación de intelectuales a principios de diciembre », 02/12/1936, p. 6.

« Ante el micrófono », 03/12/1936, p. 5.

« La protesta de la democracia europea contra los bombardeos facciosos sobre ciudades abiertas. Mitin del Socorro Rojo Internacional », 22/12/1936, p. 8.

« El rey recibirá en audiencia el día 4 de enero a Isabel de Palencia, nuevo embajador de España en Suecia, quien le hará entrega de sus cartas credenciales », 31/12/1936, p. 7.

« El ‘día internacional’ de la mujer antifascista », 06/03/1937, p. 3.

« El Comité de ayuda a España de Estocolmo envía a nuestro país una ambulancia sanitaria », 18/03/1937, p. 8.

« El segundo Congreso internacional de Intelectuales para la Defensa de la Cultura », 13/07/1937, p. 2.

« María Teresa León, en nombre de la representación española hace una emocionante alocución al mundo entero », 13/07/1937, p. 2.

« 16 meses de guerra », 16/11/1937, p. 6.

« La “Semana de España” en Suecia », 08/12/1937, p. 5.

« La protesta de la democracia europea contra los bombardeos facciosos sobre ciudades abiertas », 12/02/1938, p. 2.

« Los intelectuales de España, por la victoria total del pueblo », 01/03/1938, p.2.

« Nuevas adhesiones al manifiesto de los intelectuales », 11/03/1938, p. 3.

« Mitin de la Unión de Mujeres de Cataluña, en el Gran Price. Todos en pie de guerra », 15/03/1938, p.8.

« La conferencia mundial de mujeres a favor de la paz », 18/05/1938, p. 7.

« Divulgación de los fines de la guerra », 31/05/1938, p. 9.

« Huespéd de honor de la República. La estancia del presidente del Congreso nacional indio en España », 09/06/1938, p. 6.

« Inauguración de unos comedores y escuelas para hijos y huérfanos de combatientes. Obra patrocinada y sostenida por el CREA número 1 », 09/08/1938, p. 8.

« Clausura de la ‘Semana de Méjico’. Mitin en el Poliorama », 18/10/1938, p.8.

« Homenaje a las brigadas internacionales », 27/10/1938, p. 4.

« Manifiesto de las mujeres de España a las mujeres del mundo entero », 17/11/1938, p. 4.

AUB, Max, « Las cosas como son. Los escritores y la guerra », 02/04/1938, p. 3

NEGRÍN, Juan, « Los intelectuales de España por la victoria total del pueblo », 01/03/1938, p. 2.

NELKEN, Margarita, « La Defensa de Madrid », 10/11/1936, p. 5.

—, « Homenaje a las brigadas internacionales », 27/10/1938, p. 4

—, « Picasso, artista y ciudadano de España », 07/1/1939, p. 2-3.

VIDAL, Fabián, « Intelectuales en Valencia », 29/11/1936, p. 7.

Vindicación Feminista

ALCALDE, Carmen, « Guerrilleras del 36. Mujeres sepultadas en el olvido », 07/1976, p. 60.

France

Ce Soir

VIOLLIS, Andrée, « Les petits enfants sous les bombes », 05/11/1938, p. 1.

—, « Un petit pain gros comme trois noix », 06/11/1938, p. 4.

—, « L'héroïque bonne humeur de Barcelone la douloureuse », 07/11/1938, p. 5.

—, « Comment les soldats minorquins cultivent à la fois leurs champs, leur intelligence et leurs muscles », 08/11/1938, p. 4.

—, « 500 000 enfants de Barcelone n'ont plus de souliers », 09/11/1938, p. 5.

—, « Avec les Français de la Brigade », 13/11/1938, p. 4.

—, « L'héroïsme des femmes espagnoles », 22/11/1938, p. 3.

—, « Quand les femmes de Barcelone donnent leur sang », 23/11/1938, p. 4.

—, « Comment, à Barcelone, les femmes et les enfants trompent leur faim », 24/11/1938, p. 5.

—, « Contre une paire de chaussures... voici des poulets et des lapins », 25/11/1938, p. 7.

—, « L'île du mystère », 03/01/1939, p. 4.

—, « Comment Minorque qui a subi cent trente bombardements se défend contre les avions », 06/01/1939, p. 4.

—, « Ce sont les Italiens qui firent armer Minorque contre la France », 07/01/1939, p. 4.

—, « A Alcudia de Majorque les Allemands ont installé une base », 14/01/1939, p. 4.

Commune

« Déclaration des intellectuels républicains au sujet des événements d'Espagne », 12/1936, p. 389.

ARAGON, Louis, « Pour la défense de la culture », 12/1936, p. 419.

« La culture en danger », 12/1936, p. 424-425.

Europe

CASSOU, Jean, « Pour l'Union des Écrivains », 15/08/1938, p. 570.

RICKWORD, Edgell, « Les écrivains anglais à un tournant », 05/07/1938, p. 393.

SEGHERS, Anna, « Six jours, six années (pages de journal) », 15/08/1938, p. 543-547.

Les Femmes dans l'action mondiale

« Appel des femmes Espagnoles à leurs soeurs du monde entier », 20/02/1937, p. 16

PRENANT, Lucie, « Le professeur Lucie Prenant parle aux femmes intellectuelles », 09/1934 p. 8.

Le Figaro

« Un combat homérique », 14/01/1937, [p. ?]

L'Ouest Républicain (Journal républicain du matin)

« Une militante socialiste ministre plénipotentiaire à Stockholm », 25/10/1936, p. 1.

Le Petit Parisien

VIOLLIS, Andrée, « Dans Barcelone encore en fièvre », 31/07/1936, p. 3.

—, « Sanglant échec des Catalans partis au secours de Saragosse », 01/08/1936, p. 1.

—, « Un entretien à Madrid avec le président Azaña », 06/08/1936, p. 3.

—, « La bataille de San Rafael vue du côté des troupes loyalistes », 07/08/1936, p.1 et p. 3.

—, « A Madrid grouillante d'une foule disciplinée », 09/08/1936, p. 3.

—, « A l'est de Guadarrama avec le colonel Mangada », 13/08/1936, p. 3.

—, « La tragédie de Tolède », 15/08/1936, p. 3.

—, « Dans la sierra Guadarrama avec Largo Caballero et del Vayo », 22/08/1936, p. 1 et p. 2.

—, « Sur la route de Cordoue avec une colonne loyaliste », 27/08/1936, p. 3.

—, « A Montoro, quartier général des loyalistes devant Cordoue », 28/08/1936, p. 3.

—, « De Montoro a Alicante », 29/08/1936, p. 3.

—, « La bataille sans répit pour les ruines de l'Alcazar », 25/09/1936, p. 4.

—, « A Madrid la vie continue », 28/09/1936, p. 3.

- , « De Madrid vers Tolède », 01/10/1936, p. 6.
- , « La séance dramatique de la chambre espagnole », 02/10/1936, p. 3.
- , « Déclaration de Manuel Azaña », 08/10/1936, p. 3.
- , « Le cercle de feu se resserre sur Madrid », 21/10/1936, p.1.
- , « A Madrid on conserve un certain optimisme », 25/10/1936, p. 3
- , « Les gouvernementaux contre-attaquent », 30/10/1936, p. 3.
- , « Madrid, enjeu d'une lutte atroce », 01/11/1936, p. 3.
- , « La journée des morts dans la capitale espagnole », 03/11/1936, p. 3.
- , « Les sirènes mugissent dans la capitale », 07/12/1936, p. 5.

La Révolution Prolétarienne

WEIL, Simone, « La vie et la grève des ouvrières métallos », 10/06/1936, [p. ?] : Adresse URL : <http://bataillesocialiste.wordpress.com/documents-historiques/1936-06-la-vie-et-la-greve-des-ouvrieres-metallos-weil/>

Vendredi

- « Vive l'Espagne ! », 07/08/1936, p. 7.
- « Après un an de guerre en Espagne. Le Congrès de Valence. Un message », 16/07/1937, p. 1.
- ALBERTI, Rafael, « Dans les salles du Prado désert », 09/04/1937, p. 5.
- CASSOU, Jean, « Andrée Viollis », 16/10/1936, p. 7.
- CHAMSON, André, « En avons-nous déjà pris l'habitude ? », 21/05/1937, p. 1.
- LEÓN, María Teresa, « L'Ours poète », 31/07/1936, p. 7.
- , « Andrée, « Espagne, Espagne ! », 25/12/1936, p. 6.
- , « Mon quartier en ruine », 05/02/1937, p. 3.
- , « Commissaires de guerre », 26/02/1937, p. 5
- SORIA, Georges, « Journée de Tolède sous l'Alcazar », 11/09/1936, p.7 et p.49
- VIOLLIS, Andrée, « Attentat contre la paix », 20/12/1935, p. 1.
- , « Gouvernement de Salut Public. Caballero au pouvoir », 11/09/1936, p. 3.

- , « Madrid encore », 26/03/1937, p. 1.
- , « Madrid encore », 02/04/1937, p. 5.
- , « Bilbao affamé demande des vivres », 30/4/1937, p. 1.
- , « Assez de comédie autour du drame espagnol », 05/06/1937, p. 3.
- , « Abel Guidez assassiné », 06/09/1937, p. 3.
- , « L’histoire continue... Souvenirs de guerre en Chine. Une armée – la japonaise – contre un peuple : la Chine », 29/10/1937, p. 6.
- , « Barcelone, la douloureuse », 05/11/1938, p. 1.
- , « La passion de Madrid », 20/11/1936, p. 3.
- , « Paix sur la terre », 24/12/1937, p. 1

Angleterre

Daily Herald

- « Woman in New Defence Junta », 09/11/1936, p.1.
- « Woman envoy's victory », 01/1937, p. 2.
- « Woman's envoy fight for legation », 04/01/1937, p.2.
- « Woman Diplomat wins », 02/02/1937, p. 2.
- OYARZÁBAL de PALENCIA Isabel, « From Spain battle fronts », 31/07/1936, p. 2
- , « Big rebel defeated », 19/08/1936, p.1.

Daily Worker

- ACKLAND, Valentine, « Writers in Madrid », 21/07/1937, p. 7.

Left Review

- TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Barcelona », 12/1936, p. 812-816.
- , « Aid for Spain », 03/1937, p. 123.

—, « Benicassim », 03/1938, p. 841.

CUNARD, Nancy, « 'To the Mothers of the Dead Militia', Pablo Neruda (translated from the Spanish by Nancy Cunard », 04/1937, p. 140-141.

—, « Almeria de Pablo Neruda », 08/1937, p. 407.

—, « Madrid », 04/1938, p. 909-910.

RICKWORD, Edgell, « Writers in Congress », 09/1937, p. 446.

Manchester Guardian

« The Ballads of Spain », 12/11/1938, p. 11.

CUNARD Nancy, « Barcelona Air-raids », 28/09/1938, p. 18.

—, « How to sell parcels of food », 26/11/1938, p. 9.

—, « Million refugees may arrive on french frontier », 02/02/1939, p. 12.

—, « Scenes of the franco-spanish frontier », 06/02/1939, p. 12.

—, « The exodus from Spain », 08/02/1939, p. 12.

—, « An Army Crossing the Frontier », 09/02/1939, p. 13.

—, « At a refugee camp », 10/02/1939, p. 6.

—, « The camp at Argeles », 14/02/1939, p. 6.

—, « Misery in the French refugee camps », 17/02/1939, p. 15.

—, « The two hospital ships at Port Vendres », 18/02/1939, p. 15.

New Masses

TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Catalonia in Civil War », 24/11/1936, p. 4.

The New Statesman and Nation

TOWNSEND WARNER, Sylvia, « Harvest 37 », 31/07/1937, p. 184.

Time and Tide

TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The situation in Spain », 05/09/1936, p. 1219.

- , « What the soldier said », 14/08/1937, p. 1091-1092.
- , « Aid for intellectuals in Spain », 07/05/1938, p. 638.

Bibliographie

Définitions

Encyclopedia Universalis, Corpus 8 et Corpus 12, Paris, Encyclopedia Universalis, 1995.

Le Nouveau Petit Robert, Paris, Dictionnaires Le Robert, 2000.

Histoire

Considérations méthodologiques

HERNÁNDEZ SANDOICA, Elena, *Tendencias historiográficas actuales. Escribir historia hoy*, Madrid, Akal, 2004.

—, « Joan Scott y la historiografía actual » dans BORDERÍAS, Cristina (éd), *Joan Scott y las políticas de la historia*, Barcelona, Icaria Editorial, 2006, p. 259-283.

MAUGER, Gérard et PINTO, Louis, *Lire les sciences sociales*, vol 4, Paris, Éditions MSH, 2004.

REVEL, Jacques (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*, EHESS/Gallimard/Seuil, 1996.

Politique, société et culture

ABELLÁN, José Luis, *Ensayo sobre las dos Españas. Una voz de esperanza*, Madrid, Ediciones Península, 2011.

ANCELOT, François, *Six mois en Russie, Lettres écrites à M. X.-B. Saintines [!] en 1826, à l'époque du couronnement de S. M. l'empereur*, Paris, Dondé-Duprey, 1827.

CHANET, Jean-François, « Des institutrices pour les garçons. La féminisation de l'enseignement primaire en France, des années 1880 aux années 1920 », *Histoire de l'éducation* [En ligne] n°115-116, 2007, p. 171-193.

Adresse URL : <http://histoire-education.revues.org/index1425.html>.

CHAPUT, Marie-Claude (éd), *Masculin/féminin en Transition. Espagne –1970-1986, Regards/17*, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense, 2011.

—, *Fronts Populaires : Espagne, France, Chili, Regards/11*, Nanterre, Université Paris Ouest Nanterre – La Défense, 2008.

CHEVAL, Jean-Jacques, *La radio en Espagne : actualité et mutation*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 1990.

CUESTA, Ramón et CABRA LOREDO, María Dolores, *Misiones Pedagógicas. Septiembre de 1931- diciembre de 1933, Informes*, Museo, Ediciones del Museo Universal, 1992.

DÍAZ, Lorenzo, *La España alegre. Ocio y diversión en el siglo XX*, Madrid, Espasa-Calpe, 1999.

DOLLÉ, Jean-Paul « Un siècle héraclitéen » dans « Écrire la guerre. De Homère à Edward Bond », *Magazine littéraire* (Numéro double), Paris, Juillet-Août 1999, p. 20-22.

DROZ, Jacques, *L'Histoire de l'Allemagne*, Paris, PUF, 1945.

ELLUL, Jacques, *L'histoire de la propagande*, Paris, PUF, Collection « Que sais-je? », 1967.

FUENTES, Victor, *La marcha al pueblo de las letras españolas 1917-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2006.

FUPFERMAN, Fred, *Au pays des Soviets : le voyage français en Union Soviétique (1917-1939)*, Gallimard, Julliard, 1979.

GÓMEZ, Mayte, *El largo viaje. Política y cultura en la evolución del Partido Comunista de España 1920-1936*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2005.

GÓNZALEZ CALLEJA, Eduardo et NAVARRO COMAS, Rocío, *La España del Frente Popular. Política, sociedad, conflicto y cultura en la España de 1936*, Granada, Editorial Comares, 2010.

HUNTINGTON, Samuel, *Le choc des civilisations*, Paris, Odile Jacob, 1997.

MAZUY, Rachel, *Croire plutôt que voir ? Voyages en Russie Soviétique (1919-1939)*, Paris, Éditions Odile Jacob, 2002.

NARINSKI, Mikhaël, RÉAU, Elisabeth du et SOUTOU, Georges-Henri, *La France et l'URSS dans L'Europe des années 30*, Paris, Presses Paris Sorbonne, 2005.

PÉREZ-VILLANUEVA, Isabel, « La Residencia de Estudiantes en el Madrid de su tiempo » dans GARCÍA DELGADO, José Luis, *Los orígenes culturales de la II República. IX Coloquio de Historia Contemporánea de España*, Madrid, Siglo XXI, 1993, p. 275-292.

RUIZ, David, *Octubre de 1934. Revolución en la República española*, Madrid, Editorial Síntesis, 2008.

SIRINELLI, Jean-François (dir), *Dictionnaire historique de la vie politique française*, Paris, PUF, 1995.

VIGNA, Xavier, VIGREUX, Jean et WOLIKOW, Serge, *Le pain, la paix, la liberté. Expériences et territoires du Front Populaire*, Paris, La Dispute-Éditions sociales, 2006.

La guerre d'Espagne

AA. VV., *Los rusos en la guerra de España, 1936-1939*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 2009.

AGUILAR, Paloma, *Memoria y olvido de la guerra civil*, Madrid, Alianza Editorial, 1996.

—, *Políticas de la memoria. Memoria de la política*, Madrid, Alianza Editorial, 2008.

ALTED VIGIL, Alicia, NICOLÁS MARÍN, Encarna, GONZÁLEZ, Roger, *Los niños de la guerra de España en la Unión Soviética: de la evacuación al retorno (1937-1939)*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, 1999.

ÁLVAREZ LOPERA, José, *La política de bienes culturales del gobierno republicano durante la guerra civil española*, vol. 1, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982.

—, *La política de bienes culturales del gobierno republicano español durante la guerra civil española*, vol. 2, Albacete, Ministerio de Cultura, 1982.

—, « Arte para una guerra. La actividad artística en la España republicana durante la guerra civil », *Cuadernos de arte e iconografía*, 5/1990, [s.p].

Adresse URL: <http://www.fuesp.com/revistas/pag/cai0508.html>.

—, « Les œuvres d'art aux portes des frontières » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939...*, *op. cit*, p. 88-101.

BENNASSAR, Bartolomé, *La guerre d'Espagne et ses lendemains*, Paris, Perrin, 2004.

BRANCIFORTE, Laura, « El Socorro Rojo Internacional y su intervención en España », *Congreso la Guerra Civil española 1936-1939*, Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2006, [s.p]

Adresse URL: http://www.secc.es/media/docs/9_3_Laura_Mar%C3%ADA_Branciforte.pdf.

BRENAN, Gerald, *The Spanish Labyrinth*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990

BROUÉ, Pierre et TÉMIME, Émile, *La Révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Éditions de Minuit, 1961.

CARTANO, Tony, « La guerre d'Espagne. A la hauteur des circonstances », *Magazine littéraire* (Numéro double), Paris, Juillet-Août 1999, p.73-75.

CASANOVA, Marina, *La diplomacia durante la guerra civil*, Madrid, Ministerio de Asuntos Exteriores, 1996.

CREGO NAVARRO, Rosalía, « Las colonias escolares durante la guerra civil (1936-1939) country », *Espacio, Tiempo y Forma*, Série 5, Historia Contemporánea, n°2, 1989, Madrid, p. 299-338.

CRUZ, Rafael, *En el nombre del pueblo. República, rebelión y guerra en la España de 1936*, Madrid, Siglo XXI de España editores, 2006.

FRASER, Ronald, *Recuérdalo tú y recuérdalo a otros, historia oral de la guerra civil española*, Barcelona, Crítica, 2001.

GARRIDO, Magdalena, « Los Niños en la guerra civil española en la propaganda de los Amigos de la Unión Soviética » dans AA.VV, *Congreso de la Guerra Civil Española 1936-1939*, [s.l.], Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2006, [s.p].

Adresse URL: http://www.secc.es/media/docs/32_2_Magda_Garrido.pdf.

GODICHEAU, François, *Les mots de la guerre d'Espagne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2003.

—, *La guerre d'Espagne, de la démocratie à la dictature*, Paris, Gallimard, 2006.

GUILLÉN, Nicolás, *En la guerra de España : crónicas y enunciados*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1988.

HERMET, Guy, *La Guerre d'Espagne*, Paris, Seuil, 1989.

HERNÁNDEZ, Jesús, « A los Intelectuales de España: Discurso Pronunciado en el Pleno del CC Ampliado del Partido Comunista de España, celebrado en Valencia en los días 5, 6, 7 y 8 de Marzo de 1937 », [s.l.], Partido Comunista, 1937.

JACKSON, Gabriel, *Histoire de la guerre civile d'Espagne*, Madrid, Ruedo Ibérico, 1974.

JULIÁ, Santos, (coord), *República y Guerra en España (1931-1939)*, Madrid, Espasa, 2006. 7

MARÍN RUIZ, Ricardo, « Castilla – La Mancha en *L'Espoir*: imágenes de una guerra » dans ALÍA MIRANDA, Francisco, VALLE CALZADO, Angel Ramón del et MORALES ENCINAS, Olga Mercedes (coord), *La guerra civil en Castilla-La Mancha, 70 años después: actas del Congreso Internacional*, Cuenca, Universidad Castilla La Mancha, 2008.

MORADIELLOS GARCÍA, Enrique, *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°50 «La Guerra Civil °», Madrid, Marcial Pons, 2003.

MORAL RONCAL, Antonio Manuel, *Diplomacia, humanitarismo y espionaje en la Guerra Civil española*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2008.

PAPY, Michel, *Les Espagnols et la guerre civile*, Biarritz, Atlantica, 1999.

PAYNE, Stanley, *La revolución y la guerra civil española*, Madrid, Júcar, 1979.

PÉREZ, Joseph, *Histoire de l'Espagne*, Paris, Fayard, 1996.

PRESTON, Paul, *The Spanish Civil War, 1936-1939*, New York, Grove Press, 1986.

ROJO HERNÁNDEZ, Severiano, « Editorial: La presse espagnole et la Guerre Civile : entre rupture et propagande (1936-1939) », *El Argonauta español* n°7, Aix-en-Provence, UMR TELEMME, 2010.

Adresse URL: <http://argonauta.imageson.org/document144.html>.

SALAÛN, Serge, *Romancero de la Guerra de España* T. I, Madrid, La Biblioteca del Laberinto, 2010.

SCHWARTZ dans *La internacionalización de la guerra civil española*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1971.

SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939. Un peuple en résistance ou l'épopée ambiguë*, Paris, Éditions Autrement, 1991.

TÉMIME, Émile, *La Guerre d'Espagne, un évènement traumatisme*, Bruxelles, Éditions Complexe, 1996.

—, 1936. *La Guerre d'Espagne commence*, Paris, Éditions Complexe, 2006.

THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne*, Paris, Robert Laffont, 1985.

TUÑÓN DE LARA, Manuel, « 1936-1937: la mobilisation partout » dans SERRANO, Carlos (dir), *Madrid 1936-1939...*, *op. cit.*, p. 58-68.

—, *Comunicación, cultura y política durante la II República y la guerra civil. t II España (1931-1939)*, Bilbao, Servicio Editorial de la Universidad del País Vasco, 2005.

—, ARÓSTEGUI, Julio, VIÑAS, Ángel, CARDONA, Gabriel et BRICALL, Josep M., *La guerra civil española. 50 años después*, Barcelona, Editorial Labor, 1986.

TUSSEL, Javier, *Vivir en guerra (España, 1936-1939)*, Madrid, Sílex, 2003.

VILAR, Pierre, *La guerre d'Espagne*, Paris, PUF, 1986.

Histoire des intellectuels

Méthodologie et concepts

BLANCHOT, Maurice, *Les Intellectuels en question*, Paris, Éditions Fourbis, 1996.

BLUM, Françoise et Marie LOOSFELT (dirs), *Mil Neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, n°16 « Figures intellectuelles », 1998.

BODIN, Louis, *Les intellectuels*, Paris, PUF, 1962.

BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art, Genèse et structures du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992.

CHARLE, Christophe, *Naissance des « intellectuels », 1880-1900*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

—, *La République des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.

—, *Les intellectuels en Europe au XIX^{ème}. Essai d'histoire comparée*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

DOSSE, François, *La marche des idées. Histoire des intellectuels, histoire intellectuelle*, Paris, La Découverte, 2003.

GAUDEAUX, Jean-François, *Sartre, l'aventure de l'engagement*, Paris, L'Harmattan, 2006.

GRAMSCI, Antonio, *Antonio Gramsci: Antología*, México, Siglo XXI, 1984.

LE BIGOT, Claude, *L'encre et la poudre : pour une sémantique de l'engagement*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1997.

LE GOFF, Jacques, *Les intellectuels au Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 1985.

MARSAL, Juan, *Los intelectuales políticos*, Madrid, Nueva Visión, 1971.

PECOURT, Juan, *Los intelectuales y la Transición política*, Madrid, Centro de Investigaciones Sociológicas, 2008.

ROCHEFORT, Florence « À la découverte des intellectuelles », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], n°13 « Intellectuelles », 2001, p. 5-16.

Adresse URL : <http://clio.revues.org/131> ; DOI : [10.4000/clio.131](https://doi.org/10.4000/clio.131).

SIRINELLI, Jean-François, *Génération intellectuelle*, Paris, Fayard, 1988.

—, *Intellectuels et passions françaises*, Paris, Gallimard, 1990.

TREBITSCH, Michel et BLUM, Françoise (dirs), *Intellectuelles : du genre en histoire des intellectuels*, Paris/Bruxelles, IHTP-CNRS/Complexe, 2004.

WAGNER, Patrick, « La notion d'intellectuel engagé chez Sartre », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 1, 2003, [s.p].

Adresse URL : <http://leportique.revues.org/index381.html>.

WINOCK, Michel, *Le siècle des intellectuels*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

—, *L'effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*, Vincennes, Éditions Thierry Marchaise, 2011.

Les intellectuels en Europe au XX^{ème} siècle

ABELLÁN, José Luis, *Historia crítica del pensamiento español*, t. V, Madrid, Espasa Calpe, 1991.

AUBERT, Paul, «°Los intelectuales y la Segunda República°» dans SERRANO, Carlos (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n°40 «°El nacimiento de los intelectuales en España°», Madrid, Marcial Pons, 2000, p. 105-134.

AUCOUTURIER, Michel, *Écrivains soviétiques*, Paris, Larousse, 1978.

AZNAR SOLER, Manuel, *I^{er} Congreso de Escritores para la Defensa de la Cultura*, Vol 2, Valencia, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència, 1987.

BACHOUD, Andrée, CUESTA, Josefina, et TREBITSCH, Michel (dirs), *Les intellectuels et l'Europe de 1945 à nos jours. Actes du Colloque International, Université de Salamanque, 16-17-18 octobre 1997*, Paris, Publications Universitaires Denis Diderot, 2000.

BÉCARUD, Jean et LÓPEZ CAMPILLO, Evelyne, *Los intelectuales españoles durante la II República*, Madrid, Siglo XXI de España Editores, 1978.

CAUDET, Francisco, *Las cenizas del Fenix. La cultura española en los años 30*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1993.

DAMAMME, Dominique, « Sur les intellectuels en Europe: politique et culture », *Revue française de science politique*, 47^{ème} année n°1, 1997, Paris.

KHARITONOVA, Natalia, « La internacional comunista, la MORP y el movimiento de artistas revolucionarios españoles (1931-1934) », Louvain-la-Neuve, Institut d'études européennes (IEE)– Université catholique de Louvain, 2004, p.1-14.

Adresse URL: <http://www.uclouvain.be/cps/ucl/doc/euro/documents/Kharitnova37.pdf>.

LACOUTURE, Jean, *MALRAUX. Une vie dans le siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 1973.

LAÍN ENTRALGO, Pedro, *La Edad de plata de la cultura española, 1898-1936*, Madrid, Espasa-Calpe, 1994.

PELOILLE, Manuelle, « Le voyage en URSS des intellectuels espagnols (1921-1931) » dans SHF, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain : actes du XXIXe Congrès de la Société des Hispanistes Français*, Saint-Étienne, Université de Saint- Étienne, 1999, p. 119-124.

—, « Un notario español en Rusia de Diego Hidalgo (1929) o la atracción de un burgués en el terreno del comunismo », *Historia Actual OnLine*, Asociación de Historia Actual, Universidad de Cádiz, N°23, 2010, p. 65-69.

Adresse URL: <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=3671052>

PROCHASSON, Christophe, *Les intellectuels, le socialisme et la guerre 1900-1938*, Paris, Seuil, 1993.

RACINE, Nicole, « L'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires (AEAR). La revue 'Commune' et la lutte idéologique contre le fascisme (1932-1936) », *Le mouvement social*, 01-03/1966, p. 29-47.

Adresse URL : <http://www.jstor.org/pss/3777432>.

ROBERT, Pierre-Edmond, « André Gide en URSS (Conférence faite à l'Université de Kyushu le 27 avril 2009) », p. 1-10.

Adresse URL : <http://www2.lit.kyushu-u.ac.jp/~french/PDF%2028/Robert-28.pdf>.

ROCHEFORT, Florence (dir), *Clio. Histoire, Femmes et Sociétés*, n°13 « Intellectuelles », 2001.

SERRANO, Carlos et SALAÛN, Serge, *Los felices años veinte. España, crisis y modernidad*, Madrid, Marcial Pons, 2006.

TUÑÓN DE LARA, Manuel, *Medio siglo de cultura española*, Madrid, Tecnos, 1970.

Les intellectuels et la guerre d'Espagne

ALTED, Alicia et LLUISA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939, Actas del Congreso Internacional celebrado en el marco del Congreso Plural: Sesenta años después (Madrid – Alcalá – Toledo, diciembre de 1999)*, vol I, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2003.

—, *La cultura del exilio republicano español de 1939, Actas del Congreso Internacional celebrado en el marco del Congreso Plural: Sesenta años después (Madrid – Alcalá – Toledo, diciembre de 1999)*, vol II, Madrid, Universidad Nacional de Educación a Distancia, 2003.

AZNAR SOLER, Manuel, *II Congreso Internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937)*, Vol 2, *Literatura española y antifascismo (1927-1939)*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987.

— et SCHNEIDER, Luis, *II Congreso Internacional de Escritores Antifascistas (1937)*, Vol 1, *Inteligencia y guerra civil en España*, Barcelone, Editorial LAIA, 1978.

— et —, *II Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura (1937)*, Vol 3, *Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Valencia, Generalitat Valenciana, 1987.

— (éd), *El exilio literario español de 1939. Actas del Primer Congreso Internacional (Bellaterra, 27 de noviembre – 1 de diciembre de 1995)*, vol 1, Barcelona, GEXEL, 1998.

— (éd), *El exilio literario español de 1939. Actas del Primer Congreso Internacional (Bellaterra, 27 de noviembre – 1 de diciembre de 1995)*, vol 2, Barcelona, GEXEL, 1998.

—, BARONA, Josep. L et NAVARRO NAVARRO, Javier, *Valencia, capital cultural de la República (1936-1937)*, Valence, Servei de publicacions de la Universitat de València, 2008.

BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerre civile espagnole et la littérature française*,

Ottawa, Didier, 1972.

BINNS, Niall, *La llamada de España. Escritores extranjeros en la guerra civil*, Madrid, Montesino, 2004.

—, *Voluntarios con gafas. Escritores extranjeros en la Guerra Civil Española*, Madrid, Mare Nostrum Comunicación, 2009.

CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish front. Writers on the civil war*, Oxford-New York, Oxford University Press, 1986.

CURRERI, Luciano, *Mariposas de Madrid. Los narradores italianos y la guerra civil española*, Zaragoza, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2009.

FALCÓN, Enrique, « En los 70 años del Congreso de Escritores Antifascistas », Barrio del Cristal (Valencia), 20/05/2007, [s.p].

Adresse URL: <http://www.rebellion.org/noticia.php?id=51671>.

HANREZ, Marc, PICHOS, Claude, *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, Paris, Panthéon Press, 1975.

MAINER, José-Carlos, *La edad de plata (1902-1939)*. Ensayo de interpretación de un proceso cultural, Madrid, Cátedra, 1999.

—, *Años de vísperas. La vida de la cultura en España (1931-1939)*, Madrid, Espasa Calpe, 2006.

MARRAST, Robert, *El teatre durant la guerra civil espanyola*, Barcelona, Institut del Teatre, 1978.

— et ALBERTI, Rafael, « Rafael Alberti : un reportage inédit sur son voyage en URSS » dans *Bulletin Hispanique*, Tome 71, 1-2, 1969.

MONLEÓN, José, *El Mono Azul: teatro de urgencia y romancero de la guerra civil*, Madrid, Editorial Ayuso, 1979.

SANZ DE SOTO, « Les écrivains et la guerre d'Espagne », *Le Monde diplomatique*, avril 1997, p. 26.

Adresse URL : <http://espana36.voila.net/articles/ecrivain.htm>.

TRAPIELLO, Andrés, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil*, Barcelona, Ediciones Península, 2002.

WEINTRAUB, Stanley, *THE LAST GREAT CAUSE. The intellectuals and the Spanish Civil War*, London, WH Allen, 1968.

Histoire des femmes

Méthodologie et concepts

BORDERÍAS, Cristina (éd), *La historia de las mujeres : perspectivas actuales*, Barcelona, Icaria Editorial, 2009.

BRANCHE, Raphaëlle et VOLDMAN, Danièle (dirs), *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, n°35 « Histoire des femmes, histoire des genres », juillet-septembre 2002.

PARINI, Lorena, *Le système de genre. Introduction aux concepts et théories*, Zürich, Éditions Seismo, 2006.

PERROT, Michelle (dir), *Une histoire des femmes est-elle possible ?*, Marseille, Rivages, 1984.

SCOTT, Joan W, *Gender and the Politics of History*, New York, Columbia University Press, 1988.

SOHN, Anne-Marie et THELAMON, Françoise (dirs), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998.

STUART MILL, John, *L'assujettissement des femmes*, Paris, Guillaumin, 1869.

THÉBAUD, Françoise, *Écrire l'histoire des femmes*, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 1998.

—, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Paris, ENS Éditions, 2007.

—, « Escribir la historia de las mujeres y del género en Francia : nuevas aproximaciones, nuevos objetos » dans FRANCO RUBIO, Gloria et IRIARTE GOÑI, Ana (éds), *Nuevas rutas para Clio. El impacto de las teorías francesas en la historiografía feminista española*, Barcelona, AEIHM-Icaria, 2009.

ZYLBERBERG-HOCQUARD, Marie-Hélène, « Féminin et masculin, sous la direction d'Anne-Marie Sohn, *Le Mouvement Social*, numéro 198, janvier-mars 2002. », *Clio*, numéro 20, « Armées », 2004, p. 287-289.

Adresse URL : <http://clio.revues.org/index1371.html>.

Les femmes en Europe

AGUADO, ANA et RAMOS, Dolores, *La modernización de España (1917-1939). Cultura y vida cotidiana*, Madrid, Editorial Síntesis, 2002.

BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie. Les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Nantes, Éditions du Temps, 2007.

BELMONTE, Florence (dir), *Femmes et démocratie: les Espagnoles dans l'espace public (1868-1978)*, Paris, Ellipses, 2007.

BUSSY GENEVOIS, Danièle, « Citoyennes de la Seconde République » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie ...op. cit*, p. 129-145.

CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María (dir), *El sufragio femenino en la Segunda República*, Madrid, Horas y Horas. La editorial Feminista, 1992.

—, « El sagrado derecho de votar » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina...*, *op. cit*, p. 77-100.

—, *Cien años trabajando por la igualdad*, Madrid, Fundación Francisco Largo Caballero, UGT et Unión de la mujer, 2008.

CAPDEVILA, Luis, « Identités masculines et féminines pendant et après la guerre » dans MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir), *1939-1945 : Combats des femmes. Françaises et Allemandes, les oubliées de la guerre*, Paris, Autrement, 2001.

CASTILLO MARTIN, Marcia, « Escritoras y periodistas en los años veinte » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina...*, *op. cit*, p. 169-190.

CHAPUT, Marie-Claude, LAVAIL, Christine, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (éds), *Sur le chemin de la citoyenneté. Femmes et cultures politiques, Espagne XIXe-XXe siècles, Regard n°13*, Nanterre, Centre Monuments Historiques, 2008.

DELAUNAY, Jean-Marc, « Femmes diplomates de l'Espagne et du Mexique » dans DELAUNAY, Jean-Marc et DENECHERE, Yves (éds), *Femmes et relations internationales au XX^{ème} siècle...*, *op. cit*, p. 99-107.

DOMINGO, Carmen, *Con voz y voto. Las mujeres y la política en España (1931-1945)*, Barcelona, Lumen, 2004.

DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV. Le XIX^{ème} siècle*, Paris, Perrin, 2002.

— et —, *Histoire des femmes en Occident. V. Le XX^{ème} siècle*, Paris, Plon, 2002.

FLECHA GARCÍA, Consuelo, *Las primeras universitarias en España 1872 - 1910*, Madrid, Narcea, 1996.

FREVERT, Ute et NOIRIEL Gérard, « Classe et genre dans la bourgeoisie allemande du XIX^{ème} siècle » dans *Genèses*, n°6, « Femmes, genre, histoire », 1991, p. 5-28.

GÓMEZ BLESA, Mercedes, *Las intelectuales republicanas. La conquista de la ciudadanía*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2007.

—, *Modernas y vanguardistas. Mujer y democracia en la II República*, Madrid, Ediciones del Laberinto, 2009.

GÓMEZ-FERRER, Guadalupe, « Introducción » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina...*, *op. cit.*, p. 13-27.

GRUEL-APERT, Lise, *De la paysanne à la tsarine. La Russie traditionnelle côté femmes*, Imago, Paris, 2007.

HIBBS-LISSORGUES, Solange, « Tous les chemins mènent à Dieu: l'Église et les femmes dans le deuxième moitié du XIX^{ème} siècle » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie...*, *op. cit.*, p. 43-59.

HOOCK-DEMARLE, Marie-Claire, « Lire et écrire en Allemagne » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV...*, *op. cit.*, p. 175-201.

KIRKPATRICK, Susan, *Mujer, modernismo y vanguardia en España (1898-1931)*, Madrid, Cátedra, 2003.

LAGRAVE, Rose-Marie, « Une émancipation sous tutelle. Éducation et travail des femmes au XX^{ème} siècle » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident V...*, *op. cit.*, p. 581-623.

MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Las modernas de Madrid. Las grandes intelectuales españolas de la vanguardia*, Barcelona, Ediciones Península, 2001.

MARINA, José Antonio et RODRÍGUEZ DE CASTRO, María Teresa, *La conspiración de las lectoras*, Barcelona, Editorial Anagrama, 2009.

MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina*, Vol IV. *Del siglo XX a los umbrales del XXI*, Madrid, Ediciones Cátedra, 2008.

NASH, Mary, « Mujeres, conciencia de género y movilizaciones sociales » dans CAPEL MARTÍNEZ, Rosa María, *Cien años trabajando por la igualdad...*, *op. cit.*, p. 117-130.

NAVAILH, Françoise, « Le modèle soviétique » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle ; *Histoire des femmes en Occident*, V...*op. cit.*, p. 325-354.

NUÑEZ PÉREZ, María Gloria, *Madrid 1931. Mujeres entre la permanencia y el cambio*, Madrid, Horas y Horas, 1993.

PÉREZ-VILLANUEVA TOVAR, Isabel, *La Residencia de Estudiantes. Grupos universitarios y de señoritas, Madrid, 1910-1936*, Madrid, Ministerio de Educación y Ciencia, 1990.

PERROT, Michelle, « Sortir » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident IV...*, *op. cit.*, p. 539-574.

PRIMI, Alice, « Construction nationale et construction des identités de genre en Allemagne (1848-1870) », *Trajectoires* [En ligne], n° 1 « Masculin-Féminin », 200, [s.p].

Adresse URL : <http://trajectoires.revues.org/index103.html>

RABATÉ, Colette, « Corps confisqués, corps contrôlés, corps exploités. Hygiène et politique en Espagne au XIXème siècle » dans CHAPUT, Marie-Claude, LAVAIL, Christine, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (éds), *Sur le chemin de la citoyenneté...*, op. cit, p. 53-69.

RAMOS, María Dolores (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n° 60 « República y republicanas en España », Madrid, Marcial Pons, 2005.

SOHN, Anne-Marie, « Les rôles féminins en France et en Angleterre » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*, V..., op. cit, p. 165-195.

THÉBAUD, Françoise, « La grande guerre. Le triomphe de la division sexuelle » dans DUBY, Georges et PERROT, Michelle, *Histoire des femmes en Occident*. V..., op. cit, p. 85-144.

—, « La guerre, et après ? » dans MORIN-ROTUREAU, Évelyne (dir), *1914-1918 : Combats des femmes. Les femmes, pilier de l'effort de guerre*, Paris, Autrement, 2004, p. 186-1999.

VÁZQUEZ RAMIL, Raquel, *La Institución Libre de Enseñanza y la educación de la mujer en España: la Residencia de Señoritas (1915-1936)*, La Coruña, Vázquez Ramil, 2001.

YUSTA, Mercedes, « La Segunda República : significado para las mujeres » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina ...*, op. cit, p. 101-122.

ZULUETA, Carmen de et MORENO, Alicia, *Ni convento ni college. La Residencia de Señoritas*, Madrid, Consejo Superior de Investigaciones científicas y amigos de la Residencia de Estudiantes, 1993.

Les femmes et la guerre d'Espagne

ACKELSBER, Martha, *Mujeres Libres. El anarquismo y la lucha por la emancipación de las mujeres*, Barcelona, Virus, 2000.

ALCALDE Carmen, *La mujer en la guerra civil española*, Madrid, Editorial Cambio 16, 1976.

DI FEBBO, Giuliana, « Republicanas en la guerra civil española : protagonismo, vivencias, género » dans CASANOVA, Julián (comp), *Guerras civiles en el siglo XIX*, Madrid, Fundación Pablo Iglesias, 2001, p. 51-53.

DUEÑAS CEPEDA, María Jesús , « Las mujeres republicanas en la España de la guerra civil y posguerra (1936-1950) » dans BELMONTE, Florence, *Femmes et démocratie ...*, op. cit, p. 104-133.

ESCRIVÁ, Cristina, *La paz es nuestra. 30 mujeres de un infinito*, València, L'Eixam Edicions, 2005.

GALLEGO MÉNDEZ, María Teresa, « Mujeres azules en la Guerra civil » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina ...*, op. cit, p. 151-165.

JACKSON, Angela, *British Women & the Spanish Civil War*, [s.l], Routledge, 2002.

—, *Las mujeres británicas y la Guerra Civil española*, Valencia, Publicacions de la Universitat de València, 2010.

MANGINI GONZÁLEZ, Shirley, *Recuerdos de la resistencia. La voz de las mujeres de la Guerra Civil española*, Barcelona, Ediciones Península, 1997.

MARTÍNEZ GUTIÉRREZ, Josebe, *Las Intelectuales. De la Segunda República al exilio*, Madrid, Centro Asesor de la Mujer. Ayuntamiento de Alcalá de Henares, 2002.

—, *Exiliadas. Escritoras, Guerra civil y memoria*, Madrid, Montesinos, 2007.

MORENO SECO, Marina, « Republicanas y República en la guerra civil: encuentros y desencuentros » dans RAMOS, María Dolores (éd), *Ayer. Revista de Historia Contemporánea* n° 60 « República y republicanas en España », Madrid, Marcial Pons, 2005.

NASH, Mary, « MUJERES LIBRES »: *España 1936-1939*, Barcelona, Tusquets Editor, 1976.

—, *Rojas. Las mujeres republicanas en la guerra civil*, Madrid, Taurus, 1999.

— et TAVERA, Susana (éds), *Las mujeres y las guerras: El Papel de Las Mujeres En Las Guerras de La Edad Antigua a la Contemporánea*, Madrid, Icaria Editorial, 2003.

—, « Republicanas en la guerra civil: el compromiso antifascista » dans MORANT, Isabel, *Historia de las mujeres en España y América Latina ...*, op. cit, p. 123-150.

RODRIGO, Antonina, *Mujer y exilio 1939*, Madrid, Compañía Literaria, 1999.

—, *Mujeres para la historia. La España silenciada del siglo XX*, Barcelona, Ediciones Carena, 2002.

USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras al frente. Intelectuales extranjeras en la Guerra Civil*, Donostia-San Sebastián, NEREA, 2007.

VALLÉS, Sophie, « Les femmes républicaines espagnoles, de la seconde République à l'exil : la question de leur identité sociale à travers l'espoir, la guerre civile et l'exode » dans PAPY, Michel, *Les Espagnols et la guerre civile...*, op. cit, p. 351-354.

YUSTA, Mercedes, « De l'antifascisme à l'émancipation: la mobilisation politique des femmes de gauche de 1933 à 1975 » dans BARRACHINA, Marie-Aline, BUSSY GENEVOIS, Danièle et YUSTA, Mercedes (coords.), *Femmes et démocratie...*, op. cit, p. 177-206.

La littérature : histoire, concepts et outils analytiques

ABRIL, Henri, *Anthologie de la poésie russe pour enfants*, Belfort, Circé, 2000.

AUB, Max, *Manual de Historia de la Literatura española*, México, Editorial Pormaca S.A, 1966.

— et AZNAR SOLER Manuel, *Max Aub y la vanguardia teatral: escritos sobre teatro 1928-1938*, Valencia, Universitat de València, 1993.

BESSE, María-Graciete et MEKOUAR-HERTZBERB, *Femme et écriture dans la péninsule ibérique*, t 1 et 2, Paris, L'Harmattan, 2004.

CIPLIAUSKAITÉ, Biruté, « Escribir entre dos exilios: las voces femeninas de la Generación del 27 » dans SOTELO VÁZQUEZ, Adolfo (coord), *Homenaje al profesor Antonio Vilanova*, vol 2, Barcelona, Universidad de Barcelona, 1989, p. 119-127.

COLÓN, Matilde, *Antología de literatura hispánica contemporánea*. Vol 1, Río Piedras, Editorial de la Universidad de Puerto Rico, 1985.

CRUZ SEOANE, María et SÁIZ, María Dolores, *Historia del periodismo en España*. t 3: *El siglo XX: 1898-1936*, Madrid, Alianza Editorial, 1998.

DIEGO, Gerardo, *Poesía española contemporánea (1901-1934)*, Madrid, Taurus, 1969.

DÍEZ DE REVENGA, Javier, PACO, Mariano de, *Historia de la literatura murciana*, Murcia, Editora Regional de Murcia, 1989.

DURAND, Jacques, *Le roman d'actualité sous la République de Weimar*, Paris, L'Harmattan, 2010.

FUENTES, Juan Francisco et FERNÁNDEZ SEBASTIÁN, Javier, *Historia del periodismo español*, Madrid, Editorial Síntesis, 1998.

GARCÍA DE LA CONCHA, Víctor, *Poetas del 27, la generación y su entorno. Antología comentada*, Madrid, Espasa, 2000.

HEIM, Michael, « La littérature soviétique » dans HANREZ, Marc et PICHOS, Claude, *Les écrivains et la guerre d'Espagne...*, op. cit, p. 89-99.

HORMIGÓN, Juan Antonio, *Autoras en la Historia del Teatro Español (1500-1994)*. Vol II *Siglo XX*, Madrid, Asociación de Directores de Escena en España, 1997.

JIMÉNEZ FARO, Luzmaría, *Poetisas Españolas. Antología General*, t.1, Madrid, Ediciones Torremozas 1996.

JIMÉNEZ TOMÉ, María José et GALLEGO RODRÍGUEZ, Isabel (coords), *Escritoras españolas e hispanoamericanas en el exilio*, Málaga, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Málaga, 2005.

MAINER, José-Carlos, « Las escritoras del 27 (con María Teresa León al fondo) » dans *Homenaje a María Teresa León...*, *op. cit.*, p. 13-40.

MIRÓ, Emilio, *Antología de poetisas del 27*, Madrid, Castalia, 1999.

MORTON, Miriam, *A harvest of russian children's literature*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1967.

RICO, Francisco, GARCÍA DE LA CONCHA, Víctor, *Historia y crítica de la literatura española*. Vol. 7, *Época contemporánea 1914-1939*, Barcelona, Editorial Crítica, 1984.

ROSS, Line, *L'écriture de presse. L'art d'informer*, Québec, Gaëtan Morin Éditeur, 2005.

SAPIRO, Gisèle, « Les formes de l'engagement dans le champ littéraire » dans KAEMPFER, Jean, FLOREY, Sonya et MEIZOZ, Jérôme (dirs), *Formes de l'engagement littéraire (VI-XXI^{ème})*, Lausanne, Éditions Antipodes, 2006, p. 118-130.

STALLONI, Yves, *Les genres littéraires*, Paris, Dunod, 1997.

VALBUENA PRAT, Ángel, *Historia de la literatura española*, t III, Barcelona, Editorial Gustavo Gili, 1956.

VICENTE SERRANO, Pilar, « Aproximación a la polémica sobre la "literatura de mujeres" », *Acciones e Investigaciones sociales* n°1, 06/1991, p. 69-80.

Adresse URL: <http://dialnet.unirioja.es/servlet/articulo?codigo=170160>

ZAVALA, Iris M., *Breve historia feminista de la literatura española (en lengua castellana) V La literatura escrita por mujer (Del siglo XIX a la actualidad)*, Barcelona, Anthropos, 1998.

Articles et monographies sur « nos » intellectuelles

Valentine Ackland

MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988.

STINTON, Judith, *Chaldon Herring. Writers in a Dorset Landscape*, Norwich, Black Dog Books, 2004.

Agnia Barto

DIMITRIEVA, Valentina, « La poétesse Agnia Barto » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants...*, *op. cit.*, p. 179-186.

GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants*, Moscou, Éditions en Langues étrangères, 1960.

Rosa Chacel

MARTÍNEZ LATRE, María Pilar (éd), *Actas del Congreso en homenaje a Rosa Chacel. Ponencias y comunicaciones*, Logroño, Universidad de la Rioja, 1994.

REQUENA HIDALGO, Cora, *Rosa Chacel (1988 – 1994)*, Madrid, Ediciones del Orto, 2002.

RODRÍGUEZ FISCHER, Ana, « Introducción » dans CHACEL, Rosa, *Obra Completa*, vol III *Artículos I...*, *op. cit*, p. 11-25.

Ernestina de Champourcin

COMELLA, Beatriz, *Ernestina de Champourcin, del exilio a Dios*, Madrid, Ediciones RIALP, 2002.

FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa et ASCUNCE, José Ángel, [Eds], *Ernestina de Champourcin. Mujer y cultura en el siglo XX*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2006.

LANDEIRA, Joy, *Ernestina de Champourcin. Vida y literatura*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2005.

—, (éd), *Una rosa para Ernestina. Ensayos en conmemoración del centenario de Ernestina de Champourcin*, Ferrol, Sociedad de Cultura Valle-Inclán, 2006.

MARBREY, María Cristina C, *Ernestina de Champourcin, poeta de la Generación del 27 en la oculta senda de la tradición poética femenina*, Madrid, Ediciones Torremozas, 2007.

MIRÓ, Emilio, « Ernestina de Champourcin, prosa y poesía, guerra y exilio » dans FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa et ASCUNCE, José Ángel, (éds), *Ernestina de Champourcin. Mujer y cultura en el siglo XX...*, *op. cit*, p. 175-190.

QUANCE, Roberta, « Una novela desconocida de Ernestina de Champourcin. *María de Magdalena* (1943) », *Revista de Erudición y Crítica*, n°3, Junio-septiembre 2007, Castalia, p. 100-110.

VILLAR, Arturo del, « La voz en la guerra de Ernestina de Champourcin » dans LANDEIRA, Joy (éd), *Una rosa para Ernestina...*, *op. cit*, p. 51-71.

Carmen Conde

FERRIS, José Luis, *CARMEN CONDE. Vida, pasión y verso de una escritora olvidada*, Madrid, Ediciones Temas de hoy, 2007.

LUIS, Leopoldo de, *Carmen Conde*, Madrid, Ministerio de Cultura. Dirección General de promoción del libro y la cinematografía, 1982.

MORENO MARTÍNEZ, Pedro Luis, *Educación Popular en la Segunda República Española. Carmen Conde, Antonio Oliver y la Universidad Popular de Cartagena*, Madrid, Biblioteca Nueva, 2008.

Nancy Cunard

FORD, Hugh, *Nancy Cunard. Brave Poet. Indomitable Rebel*, Philadelphia, Chilton Book Company, 1986.

GORDON, Lois , *Nancy Cunard. Rica heredera, musa, idealista política*, Barcelona, CIRCE Ediciones, 2008.

OSUNA, Rafael, « Prólogo » dans NERUDA, Pablo et CUNARD, Nancy, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español (París 1937)...*, *op. cit*, p. 11-28.

María Teresa León

AZNAR SOLER, Manuel, « María Teresa León y el teatro español durante la guerra civil », *Revista Stychomythia*, n° 5, 2007, p. 37-54.

Adresse URL:

http://parnaseo.uv.es/Ars/ESTICOMITIA/Numero5/maquetacion/aznar_soler.pdf.

CAUDET, Francisco, « Aquel susurrar de la memoria » dans SANTONJA, Gonzalo (éd), *Homenaje a María Teresa León en su centenario...*, *op. cit*, p. 167-173.

CEPEDELLO MORENO, María Paz, « Dos autobiografías y una experiencia: María Teresa León y Rafael Alberti » dans FERNÁNDEZ, Celia et HERMOSILLA, María Ángeles (éds), *Autobiografía en España: un balance*, Madrid, Visor Libros, 2004, p. 361-371.

DOMINGO, Carmen, *María Teresa y sus amigos. Biografía política de María Teresa León*, Madrid, Fundación Domingo Malagón, 2008.

ESTÉBANEZ GIL, Juan Carlos, « La memoria como nexo vital en la obra literaria de María Teresa León » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939. Vol 1...*, *op. cit*, p. 291-299.

—, *María Teresa León. Escritura, compromiso y memoria*, Burgos, Fundación Instituto Castellano Leonés de Lengua, 2003.

GARCÍA MONTERO, Luis, « La pasión de la memoria » dans LEÓN, María Teresa, *Juego Limpio...*, *op. cit*, p. 7-18.

NIETO RODRÍGUEZ, Margarita, « Memoria de una rebeldía: María Teresa León » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939. Vol 1...*, *op. cit*, p. 333-340.

RODRÍGUEZ MORENO, Susana, « El mundo literario en el exilio de María Teresa León » dans AZNAR SOLER, Manuel (éd), *El exilio literario español de 1939. Vol 1...*, *op. cit*, p. 349-355.

SANTONJA, Gonzalo (éd), *Homenaje a María Teresa León en su centenario*, Madrid , Sociedad Estatal de Conmemoraciones Culturales, 2003.

TORRES NEBRERA, « Introducción » dans LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía...*, op. cit, p. 7-59.

Clara Malraux

BARTILLAT, Christian de, *Clara Malraux : le regard d'une femme sur son siècle*, Paris, Perrin, 2002.

BONA, Dominique, *Clara Malraux*, Paris, Grasset, 2010.

COURTIVRON, Isabelle de, *Clara Malraux. Une femme dans le siècle*, Editions de l'Olivier, 1992.

KIEJMAN, Claire-Catherine, *Clara Malraux. L'aventureuse*, Paris, Arléa, 2008.

Concha Méndez Cuesta

GAMITO ITURRALDE, Victorino, « Campeona de natación y poetisa : Concha Méndez del Lyceum Club (1928) » dans VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo...*, op. cit, p. 33-37.

VALENDER, James, *Manuel Altolaguirre y Concha Méndez, poetas e impresores*, Madrid-Málaga, Residencia de Estudiantes-Centro Cultural de la Generación del 27, 2001.

—, *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo. Actas del seminario internacional celebrado en la Residencia de Estudiantes en mayo de 1998 con motivo del centenario del nacimiento de Concha Méndez*, Madrid, Publicaciones de la Residencia de Estudiantes, 2001.

—, « *El Solitario* de Concha Méndez (1938-1945) » dans *El exilio teatral republicano de 1939*, Seminari de Literatura Espanyola Contemporània,

Adresse URL:

<http://www.lluïsvives.com/servlet/SirveObras/litEx/70161641656683941754491/p0000011.htm>

Margarita Nelken

DOMÍNGUEZ PRATS, Pilar, « Una visión del feminismo desde el exilio. Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel, *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol. 1..., op. cit, p. 157-167.

ENA BORDONADA, Ángela, « Una mirada interior al exilio: el epistolario de Margarita Nelken » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol I..., op. cit, p. 61-68.

—, « Introducción » dans NELKEN, Margarita, *La trampa del arenal...*, op. cit, p.7-48.

PRESTON, Paul, *Palomas de guerra*, Barcelona, Mondadori, 2001.

Isabel Oyarzábal de Palencia

PAZ TORRES, Olga, *Isabel Oyarzábal de Palencia Smith (1878-1974): una intelectual en la Segunda República Española. Del reto del discurso a los surcos del exilio*, Sevilla, Consejo Económico y Social de Andalucía, 2009.

REVERTE, Jorge, « Razón de razones » dans OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *En mi hambre mando yo*, Sevilla, Mono Azul Editora, 2005, p. 9-12.

Anna Seghers

BANGERTER, Lowell A, *The Bourgeois Proletarian. A study of Anna Seghers*, Bonn, Bouvier, 1980.

BARRY, Nicole, « Avant-Propos » dans SEGHERS, Anna, *Transit...*, *op. cit.*, p. 7-10.

CANTELOUBE, Marie-Laure, *Anna Seghers et la France*, thèse sous la direction de Anne Saint Sauveur, Sorbonne Nouvelle, 2007.

GENTON, François, « D'une patrie à l'autre. L'Allemagne et la France dans *Transit* (1944) » dans GODÉ, Maurice et GRUNEWALD, Michel, *La volonté de comprendre : hommage à Roland Krebs*, Berne, Peter Lang, 2005, p. 525-535.

LENZ, Jakob Michael Reinhold, *Les amis font le philosophe*, Chambéry, Éditions Comp'Act, 1988.

TRAPASSI, Leonarda, *El Romanticismo en la crítica y en la literatura de la RDA. La mirada de Anna Seghers y Christa Wolf*, Zaragoza, Anubar, 2006.

WAGNER, Frank, *Anna Seghers*, Leipzig, VEB Bibliographisches Institut, 1980.

WOLF, Christa, « Postface » dans SEGHERS, Anna, *Transit...*, *op. cit.*, p. 361-377.

Sylvia Townsend Warner

HARMAN, Claire, *Sylvia Townsend Warner. A biography*, London, Chatto & Windus, 1989.

MULFORD, Wendy, *This Narrow Place. Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland: Life, Letters and Politics, 1930-1951*, London-Sydney-Wellington, Pandora, 1988.

STINTON, Judith, *Chaldon Herring. Writers in a Dorset Landscape*, Norwich, Black Dog Books, 2004.

Andrée Viollis

JEANDEL, Alice-Anne, *Andrée Viollis: une femme grand reporter. Une écriture de l'évènement. 1927-1939*, Paris, L'Harmattan, 2006.

RACINE, Nicole, « Andrée Viollis » dans MAITRON, Jean (dir), *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier Français*. t XLIII *Quatrième partie 1914-1939*, Paris, Les Éditions Ouvrières, 1993, p. 279.

RENOULT, Anne, *Andrée Viollis. Une femme journaliste*, Presses de l'Université d'Angers, 2004.

Simone Weil

BEA, Emilia (éd), *Simone Weil. La conciencia del dolor y de la belleza*, Madrid, Editorial Trotta, 2010.

CANCIANI, Domenico, « Débats et conflits autour d'une courte expérience ou les guerres d'Espagne de Simone Weil » dans SAGNES, Jean et CAUCANAS, Sylvie (éds), *Les Français et la Guerre d'Espagne. Actes du Colloque de Perpignan des 28, 29 et 30 septembre 1989*, Perpignan, Centre de Recherche sur les Problèmes de la Frontière, 1990.

FRAISSE, Simone, « Avant-Propos » dans WEIL, Simone, *Œuvres complètes*, t.2, *Écrits historiques et politiques*, vol 3, Paris, Gallimard, 1989, p. 9-21.

MASSIPE, Alexandre, « Simone Weil et la guerre d'Espagne : l'idéal révolutionnaire à l'épreuve du réel » dans ADEN. *Paul Nizan et les années trente*, n° 9 « Intellectuels, écrivains et journalistes aux côtés de la République espagnole (1936-1939) 2è volume », Bruxelles, Éditions ADEN, 2010, p. 76-89.

PÉTREMENT, Simone, *La vie de Simone Weil*, Paris, Fayard, 1997.

RIVIALE, Philippe, *La pensée libre. Essai sur les Écrits Politiques de Simone Weil*, Paris, L'Harmattan, 2004.

María Zambrano

AA.VV, *II Congreso internacional sobre la vida y la obra de María Zambrano, Vélez – Málaga, 1994*, Vélez-Málaga, Fundación María Zambrano, 1998.

AA VV, *Actas del III Congreso internacional sobre la Vida y obra de María Zambrano: María Zambrano y la « Edad de Plata » de la cultura española*, Vélez-Málaga, Fundación María Zambrano, 2004.

ABELLÁN, José Luis, *María Zambrano, una pensadora de nuestro tiempo*, Barcelona, Anthropos, 2006.

BUNDGÅRD, Ana, « El pensamiento político en las obras de juventud de María Zambrano » dans AA.VV, *II Congreso internacional sobre la vida y la obra de María Zambrano...*, op. cit, p. 149-162.

—, *Un compromiso apasionado. María Zambrano: una intelectual al servicio del pueblo (1928 – 1939)*, Madrid, Editorial Trotta, 2009.

MORENO SANZ, Jesús, « Estudio introductorio » dans ZAMBRANO, María, *Horizonte del liberalismo*, Madrid, Ediciones Morata, 1996, p. 9-193.

MOREU, Ángel C, « María Zambrano y la educación para la libertad. A propósito de un artículo de 1934 » dans AA VV, *Actas del III Congreso internacional sobre la Vida y obra de María Zambrano...*, op. cit, p. 285-293.

ORTEGA MUÑOZ, Juan Fernando, *María Zambrano su vida y su obra*, Málaga, Junta de Andalucía, Consejería de Educación y ciencia. Delegación provincial, 1992.

Écriture du moi

Méthodologie de l'approche biographique

DI FEBBO, Giuliana, « Memoria e identidad política en los escritos autobiográficos femeninos del exilio » dans ALTED, Alicia et LLUSIA, Manuel (dirs), *La cultura del exilio republicano español de 1939*, vol II..., op. cit, p. 306-318.

DOSSE, François, *Le pari biographique. Écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2011.

FOLGUERA, Pilar, « Voces del feminismo » dans MORANT, Isabel *Historia de las mujeres en España y América Latina...*, op. cit, p. 433-463.

LEJEUNE, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996.

MONFORTE GUTIEZ, Inmaculada, « El Yo femenino a través de la memoria: escritoras en el exilio » dans GONZÁLEZ DE GARAY FERNÁNDEZ, María Teresa et AGUILERA SASTRE, Juan (coord), *El exilio literario español de 1939: Actas del Congreso Internacional celebrado en la Universidad de la Rioja del 2 al 5 de noviembre de 1999*, Universidad de la Rioja, Gexel, 2001, p. 502.

Mémoires, autobiographies et correspondances

ACKLAND, Valentine, *For Sylvia, an honest account*, London, Chatto & Windus, 1985.

ALBERTI, Rafael, *La arboleda perdida II*, Seix Barral, 1975.

—, *La arboleda perdida III*, Barcelona, Seix Barral, 1987.

—, *La Arboleda Perdida III*, Madrid, Anaya & Mario Muchnik, 1997

—, *La Arboleda Perdida IV*, Barcelona, Seix Barral, 1975.

AUB, Max, *Conversaciones con Luis Buñuel*, Madrid, Aguilar, 1985.

AZAÑA, Manuel, *Obras Completas. Vol IV Memorias políticas y de Guerra*, Mexico, Oasis, 1968.

BARTO, Agnia, « De la poésie pour les enfants » dans GOPNER, V. et PIATIGORSKI, L., *Ceux qui écrivent pour les enfants...*, op. cit, p. 187-197.

CHACEL, Rosa, *Obra completa*, vol VIII *Autobiografías*, Valladolid, Fundación Jorge Guillén, 2004.

CHAMPOURCIN, Ernestina de, *La ardilla y la rosa (Juan Ramón en mi memoria)*, Huelva, Ediciones de la Fundación Juan Ramón Jiménez, 1997.

CONDE, Carmen, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 1), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986.

—, *Por el camino, viendo sus orillas* (vol 2), Barcelona, Plaza & Janes Editoriales, 1986.

CUNARD, Nancy, *Grand Man: Memories of Norman Douglas*, London, Secker & Warburg, 1954.

ENA BORDONADA, Ángela (éd), *Novelas breves de escritoras españolas (1900-1936)*, Madrid, Castalia, 1990.

ENRÍQUEZ PEREA, Alberto, *Días de exilio. Correspondencia entre María Zambrano y Alfonso Reyes. 1939-1959*, México, Taurus, 2005.

FALCÓN, Irene, *Asalto a los cielos*, Madrid, Temas de Hoy, 1996.

FERNÁNDEZ URTASUN, Rosa (éd), *CHAMPOURCIN, Ernestina de – CONDE, Carmen, Epistolario*, Madrid, Castalia-Patronato Carmen Conde-Antonio Oliver, 2007.

GARRO, Elena, *Memorias de España: 1937*, México, Siglo vientiuno, 1992.

GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951.

GIL-ALBERT, Juan, *Memorabilia*, Barcelona, Tusquets Editor, 1975.

HIDALGO, Diego, *Un notario español en Rusia*, Madrid, Editorial Cenit, 1929.

KOESTLER, Arthur, *Oeuvres autobiographiques*, Paris, Robert Laffont, 1994.

LEÓN, María Teresa, *Memoria de la melancolía*, Madrid, Castalia, 1999.

MALRAUX, André, *Antimémoires*, Paris, Gallimard, 1972.

MALRAUX, Clara, *Le Bruit de nos pas. t 2 : Nos vingt ans*, Paris, Grasset, 2006.

—, *Le Bruit de nos pas. t 3 : Les combats et les jeux*, Paris, Éditions Grasset, 1969.

—, *Le Bruit de nos pas. t 4 : Voici que vient l'été*, Paris, Éditions Grasset, 1973.

—, *Le Bruit de nos pas. t 5 : La fin et le commencement*, Paris, Éditions Grasset, 1976.

MARRAST, Robert et ALBERTI, Rafael, « Rafael Alberti : un reportage inédit sur son voyage en URSS » dans *Bulletin Hispanique*, Tome 71, 1-2, 1969, p. 335-353.

Adresse URL: http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hispa_0007-4640_1969_num_71_1_3983

MÉNDEZ CUESTA, Concha, « Concha Méndez (1967) » dans VALENDER, James (éd), *Una mujer moderna. Concha Méndez en su mundo...*, op. cit, p. 15-22.

MORLA LYNCH, Carlos, *En España con Federico García Lorca (Páginas de un diario íntimo, 1928-1936)*, Madrid, Aguilar, 1957.

NENNI, Pietro, *La Guerre d'Espagne*, Paris, François Maspero, 1959.

NERUDA, Pablo, *Confieso que he vivido*, Buenos Aires, Editorial Losada, 1974.

OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *I must have liberty*, New-York; Toronto, Longmans, Green & Co, 1941.

—, *Rescaldos de libertad. Guerra civil y exilio en México*, Málaga, Editorial Alfama, 2009.

PINNEY, Susanna (éd), *I'll stand by you. Selected letters of Sylvia Townsend Warner and Valentine Ackland with Narrative by Sylvia Townsend Warner*, London, Pimlico, 1998.

SEGHERS, Anna, *Briefe 1924-1952*, Berlin, Aufbau-Verlag, 2008.

SPENDER, Stephen, *Autobiographies 1909-1950*, Paris, C. Bourgeois, 1993.

TÉRY, Simone, *Où l'aube se lève*, New York, Brentano's, 1945.

TOWNSEND WARNER, Sylvia, *Letters*, New York, The Viking Press, 1983.

TREJO, Blanca Lydia, *Lo que vi en España. Episodios de la guerra*, México DF, Editorial POLIS, 1940.

ULACIA ALTOLAGUIRRE, Paloma, *Concha Méndez. Memorias habladas, memorias armadas*, Madrid, Mondadori, 1990.

WURMSER, André, *Fidèlement vôtre. Soixante ans de vie littéraire et politique*, Paris, Grasset, 1979.

ZAMBRANO, María, *Delirio y destino (Los veinte años de una española)*, Madrid, Mondadori, 1989.

—, *Délire et Destin (Les vingt ans d'une Espagnole)*, Paris, Des Femmes, 1997.

—, *Cartas de La Pièce: correspondencia con Agustín Andreu*, Valencia, Pre-Textos: Universidad Politécnica de Valencia, 2002.

Poèmes, romans, essais et nouvelles

ACKLAND, Valentine, « Instructions from England 1936 » dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish Front...*, *op. cit.*, p. 230.

—, « 1937 » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras el frente...*, *op. cit.*, p.120.

—, « Valencia, july 1937 » cité dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Escritoras el frente...*, *op. cit.*, p. 118-119.

ALBERTI, Rafael, « El último duque de Alba » dans *90 poemas*, Madrid, Ediciones de la Torre, 1992, p. 64-66.

—, *Con la luz primera: antología de verso y prosa (obra de 1920 a 1996)*, Madrid, EDAF, 2003.

BARTO, Agnia, *Ia s toboï*, Moscou, Detizgat, 1938.

—, « Roberto », <http://www.agniyabarto.ru/08-05-roberto.htm>.

—, « Les étoiles au dessus de la mer », <http://gatchina3000.ru/literatura/agniyabarto/08-06-nad-morem-zvyozdy.htm>.

—, « Mamita Mía », <http://gatchina3000.ru/literatura/agniyabarto/08-04-mamita-miya.htm>.

BRETON, André, *Œuvres complètes* (I), Paris, Gallimard, 1988.

CESPÉDES, Alba de, *Nul ne revient sur ses pas*, Paris, Éditions Albin Michel, 1949.

CHACEL, Rosa, « ¡Alarma! » dans *Romancero General de la Guerra de España*, Madrid-Valencia, Ediciones Españolas, 1937, p. 37.

—, *A la orilla de un pozo*, Valencia, Pre-textos, 1985.

—, *Obra Completa*, vol III *Artículos I*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993.

—, *Obra Completa*, vol IV *Artículos II*, Valladolid, Centro de Estudios Literarios/Fundación Jorge Guillén, 1993.

— et MOIX, Ana María, *De mar a mar*, Barcelona, Ediciones Península, 1998.

CHACÓN, Dulce, *La voz dormida*, Madrid, Santillana, 2002.

CHAMPOURCIN, Ernestina de, « Mientras allí se muere (fragmentos) », *Rueca 1941-1952*, t I, México, Fondo de Cultura Económica, 1984.

CONDE, Carmen, *Carmen Conde para niños y jóvenes*, Madrid, Ediciones de la Torre, 2006.

El Mono azul: hoja semanal de la Alianza de intelectuales antifascistas para la defensa de la cultura, fac-sim, Nendeln-Liechtenstein, Kraus Reprint, 1975.

FAURE, Élie, *Méditations catastrophiques*, Paris, Bartillat, 2006.

LEÓN, María Teresa, *La historia tiene la palabra (Noticias sobre el Salvamento del Tesoro Artístico)*, Madrid, Editorial Hispamérica, 1977.

—, *Juego Limpio*, Madrid, Visor Libros, 2000.

— (recop), *Crónica General de la Guerra Civil*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2007.

—, *Contra viento y marea*, Cáceres, Universidad de Extremadura, 2010.

MACHADO, Antonio, « Caminante » dans *Poesías Completas I*, Madrid, Espasa-Calpe, 1988.

MARTÍN GAITE, Carmen, *Desde la ventana*, Madrid, Espasa Calpe, 1993.

NELKEN, Margarita, *La condición social de la mujer en España – Su estado actual. Su posible desarrollo*, Barcelona, Editorial Minerva, [1922?].

—, *Las escritoras españolas*, Barcelona, Labor, 1930.

—, *Niños de hoy, hombres de mañana*, Madrid, Ediciones SRI, [1937?].

—, *La trampa del arenal*, Madrid, Castalia, 2000.

NERUDA, Pablo et CUNARD, Nancy, *Los poetas del mundo defienden al pueblo español (París 1937)*, Sevilla, Editorial Renacimiento, 2010.

Octubre. Escritores y artistas revolucionarios, Vaduz Liechtenstein, Topos Verlag AG, 1977.

OYARZÁBAL DE PALENCIA, Isabel, *Alexandra Kollontay: Ambassadress from Russia*, New-York, Longmans, 1947.

—, *En mi hambre mando yo*, Sevilla, Mono Azul Editora, 2005.

Romancero General de la Guerra de España, Madrid-Valencia, Ediciones Españolas, 1937.

SEGHERS, Anna, *Transit*, Paris, Éditions Autrement, 1995.

SPERBER, Murray A (éd), *And I remember Spain. A Spanish Civil War Anthology*, London, Hart-Davis MacGibbon, 1974.

TOWNSEND WARNER, Sylvia, « The Drought Breaks » dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish Front...*, op. cit, p. 244-247.

—, « Waiting at Cerbère » dans CUNNINGHAM, Valentine, *Spanish Front...*, op. cit, p. 242.

—, « La soif apaisée », *La littérature internationale* n°7, Moscou, Éditions littéraires d'État, 1938, p. 65-68.

—, « El clavel rojo » dans USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España...*, *op. cit.*, p. 355-370.

—, *After the Death of Don Juan*, London, Virago, 2002.

—, « Journey to Barcelona » dans *New Collected Poems*, Manchester, Carcanet, 2008.

USANDIZAGA, Aránzazu, *Ve y cuenta lo que pasó en España. Mujeres extranjeras en la guerra civil: una antología*, Barcelona, Planeta, 2000.

VIOLLIS, Andrée, *SOS Indochine*, Paris, Gallimard, 1935.

WEIL, Simone, *La pesanteur et la grâce*, Paris, Plon, 1948.

—, *Œuvres complètes. t II Écrits Historiques et Politiques*, Paris, Gallimard, 1991.

—, *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1999

ZAMBRANO, María, « Hora de España XXIII » dans *Hora de España*, Verlag Detlev Auvermann KG, Glashütten im Taurus/ Kraus Reprint, Nendeln- Liechtenstein, 1974

—, *Horizonte del liberalismo*, Madrid, Ediciones Morata, 1996.

—, *Los intelectuales en el drama de España y escritos de la guerra civil*, Madrid, Editorial Trotta, 1998.

—, *La aventura de ser mujer*, Málaga, Editorial Veramar, 2007.

Index onomastique

A

Abercrombie, Lascelles 512
 Agraz, Antonio 575
 Aguirre, Mirta.....519
 Akhmatova, Anna.....102
 Alain 86, 212, 254
 Alberti, José Ignacio.....494
 Alberti, Rafael 19, 34, 41, 42, 112, 118, 121,
 127, 132, 159, 189, 203, 205, 206, 208, 214,
 238, 248, 259, 282, 367, 380, 424, 436, 444,
 446, 448, 452, 469, 471, 487, 489, 490, 492,
 500, 513, 514, 515, 549, 564, 567, 576, 606,
 630, 677, 680, 689, 701, 710, 714, 716, 717
 Alborno, Amalia de 396
 Aldington, Richard 360
 Aleixandre, Vicente.....380
 Aleramo, Sibilla.....30
 Alexandre, Michel 385
 Alfonso, Francisco.....484
 Alonso, Dámaso 461
 Alphonse XIII.....24, 94, 156, 172
 Altola, Manuel 19, 36, 69, 101, 132, 139,
 159, 211, 220, 258, 380, 549, 576, 580, 711
 Álvarez del Vayo, Julio.....409, 410, 414, 418,
 508
 Andreu, Agustín 253, 254, 321, 716
 Andreu, Mariano 459
 Antonio, Julio 162
 Aparicio, Antonio.....549
 Aragon, Louis.....123, 132, 134, 138, 161, 211,
 214, 386, 440, 606, 687
 Araquistáin, Luis 267, 481
 Arbó, Sebastián Juan 360
 Arconada, César M.....111, 679
 Arland, Marcel.....42
 Arniches, Rosario 396
 Arteaga, Cristina de.....133
 Arteta, Aurelio.....454
 Attlee, Clement.....411
 Aub, Elena.....42, 85, 101, 102, 119, 156, 236,
 294, 295, 317, 318, 391, 408, 455, 463, 548,
 669
 Aub, Max.....52, 159, 206, 294, 485, 490, 542,
 686, 707, 714
 Auriol, Vincent.....262
 Aurora.....519, 587, 594
 Aveline, Claude.....123, 200
 Ayala, Francisco.....111, 679

Azaña, Manuel.....199, 400, 406, 416, 424, 455,
 525, 689, 714

Azorín 51, 220, 679

B

Baeza, Ricardo..... 396, 510
 Baldwin, Stanley 383
 Balzac, Honoré de..... 165
 Barbusse, Henri 130, 165, 211
 Baroja, Pío 71
 Bartillat, Christian de..... 266, 296, 711
 Barto, Pavel 160
 Bates, Ralph..... 512
 Baudelaire, Charles..... 97
 Beckett, Samuel 120
 Bell, Clive 120
 Bell, Vanessa 120
 Benavente, Jacinto 128, 490
 Benda, Julien 200, 215, 226
 Benjamin, Walter..... 97
 Bergamín, José..... 19, 34, 367, 379, 380, 386,
 396, 439, 441, 442, 444, 510, 533, 549, 550,
 680
 Bernanos, Georges..... 129, 165, 250, 253, 282,
 339
 Bernard, Victor 169
 Bjorling, Manda..... 484
 Blanchard, María 96, 483
 Blanco, Segundo 480
 Blasco Ibañez, Libertad 396
 Blasco Ibañez, Vicente 396
 Bloch, Jean-Richard..... 123, 200, 214
 Blum, Isabel..... 329
 Blum, Léon 54, 200, 262, 382, 406, 417
 Blunden, Edmund 25
 Bois, Élie-Joseph 179
 Bonet Isart, Antonio..... 322
 Braden, Rachel..... 120
 Branting, Georges 421
 Branting, Sonja 421
 Brasillach, Robert 25, 55
 Bredel, Willy 544
 Breton, André 120, 207, 211, 717
 Büchner, Georg..... 509
 Buñuel, Luis..... 119, 132, 134, 159, 714

C

Caballero, Fernán..... 137
 Campoamor, Clara..... 154

Camprubí, Zenobia.....67, 127, 317, 634, 635
 Capuz, José.....454
 Cárdenas, Lázaro.....545
 Carlos (fils de Rosa Chacel).....157
 Carlsson, Sickan.....484
 Carnelli, María Luisa.....578
 Carnés, Luisa.....240, 578
 Carpentier, Charles.....250, 253
 Carranque de Ríos, Andrés.....508
 Carrasco, Pedro.....454
 Carril, Delia del.....29, 166, 519
 Casal Chapí, Enrique.....490
 Casares Quiroga, Gloria P. de.....293
 Casona, Alejandro.....490
 Cassou, Jean.....123, 179, 180, 200, 215, 277,
 288, 375, 377, 687, 689
 Castro, Rosalía de.....642
 Cattaneo, Bernadette.....329
 Cefito (fils d'Isabel Oyarzábal de Palencia)300
 Céline, Louis-Ferdinand.....118
 Cernuda, Luis.....118, 159, 380, 576
 Céspedes, Alba de.....31
 Chabás, Juan.....238
 Chacón, Dulce.....307, 717
 Chagall, Marc.....118
 Chalmeta, Alberto.....454
 Chamson, André.....123, 200, 215, 522, 689
 Chauffier, Louis Martin.....190
 Choderlos de Laclos, Pierre.....89
 Chtcheglaïev, Andreï.....160
 Churchill, Stella.....405
 Clark, Steven.....537
 Claude (fils d'Andrée Viollis).....158
 Claudel, Paul.....25, 55
 Clotis, Josette.....267
 Cocteau, Jean.....130
 Colette (Sidonie-Gabrielle Colette)....130, 160,
 705
 Collinet, Michel.....337
 Comaposada, Mercedes.....346
 Contreras, Carlos.....283
 Corpus Barga.....349, 350, 511, 517, 539, 547,
 550, 552
 Cot, Pierre.....262
 Cowley, Malcom.....552
 Crevel, René.....120
 Crowder, Henry.....161, 181

D

Dabit, Eugène.....531
 Daladier, Edouard.....262
 Daubié, Julie-Victoire.....84
 Deherm, Georges.....86
 Delbos, Yvon.....262

Dermée, Paul.....118
 Dickens, Charles.....590
 Diego, Gerardo.....134, 135, 707
 Dieste, Rafael.....41, 118, 175, 342, 380, 401,
 471, 489, 492, 566
 Díez-Canedo, Enrique.....462, 490
 Dollfuss, Engelbert.....191
 Domenchina, Juan José.. ...132, 157, 353, 454,
 455, 456, 549
 Domingo, Marcelino.....411, 412, 413
 Douglas, Norman..40, 120, 181, 292, 319, 385,
 459, 580, 715
 Dreyfus, Alfred.....224
 Drieu La Rochelle, Pierre.....25, 55
 Duperier Vallesa, Arturo.....454
 Durand, Marguerite.....17, 41, 109, 151, 674
 Durruti, Buenaventura.....250

E

Ehrenbourg, Ilya.....214, 532, 542
 Eluard, Paul.....120
 Emery, Léon.....185, 385
 Escalona, Dulce María.....519
 Espina, Antonio.....134
 Esplá, Carlos.....410
 Estérak, Amalie.....71
 Eygurguiagiara, María.....319, 394

F

Fairbair, Sydney.....160
 Falcón, Irene.....157, 162, 419, 715
 Falcón, Lidia.....33, 126
 Faure, Élie.....42, 283, 287, 289, 360, 381, 718
 Faure, Félix.....224
 Felipe, León.....380, 576
 Fernández Balbuena, Roberto.....438, 445
 Ferrant, Alejandro.....446
 Fiscovitch.....418, 681
 Flygare, Anna.....484
 Forster, Edward Morgan.....215
 Fox, Ralph.....310, 603
 Freire, Justa.....454, 456
 Freud, Sigmund.....38
 Friedmann, André.....664
 Fry, Roger.....120
 Fuente Penaos, Aida de la.....244

G

Galindo, Beatriz (pseudonyme d'Isabel
 Oyarzábal de Palencia).....137, 672
 García Buchaca, Edith.....519
 García Lorca, Federico.. ...118, 119, 132, 159,
 239, 310, 408, 452, 478, 483, 485, 489, 492,
 493, 500, 549, 557, 648, 716

Garik (fils d'Agnia Barto).....160
 Garnett, David 120
 Garro, Elena.....29, 42, 529, 545, 549, 555, 715
 Gascón Maillo, Juana .41, 50, 71, 83, 147, 152,
 172, 193, 210, 289, 313, 361, 670
 Gaya, Ramón 549, 566
 Gerhard, Karl.....484
 Gervasio 319
 Gide, André 15, 42, 531, 532, 533, 534, 535,
 541, 700, 715
 Gil-Albert, Juan 42, 134, 139, 249, 450, 512,
 543, 549, 566, 576, 715
 Gilard, Madeleine.....478
 Gil-Robles, José María 192
 Giménez Caballero, Ernesto.....25, 107
 Giono, Jean.....200, 215
 Gobetti, Ada 30
 Goldschmidt, Georges 262
 Goll, Yvan 118
 Gollancz, Victor.....174
 Gómez de la Serna, Ramón 117
 Gómez Mena, María Luisa.....159
 González Tuñón, Raúl.....508
 González, Luisa.....519
 González, Manuel.....490
 Gonzalo (fils de María Teresa León).....159
 Gosset, Hélène.....194
 Goya, Francisco de 35
 Goyri, María 58, 67, 89
 Gramsci, Antonio 225, 338, 698
 Grant, Duncan 120
 Green, Nan 308, 311
 Greenwood, Arthur.....411
 Gris, Juan.....483
 Guéguen-Dreyfus, Georgette.....508
 Guidez, Abel.....267, 690
 Guillén, Nicolás.....336, 461, 696
 Guilloux, Louis.....531
 Gustave V 438
 Gutiérrez Abascal, Ricardo 454

H

Hamilton, Holman 41, 290, 443, 670
 Harlen, Michael 134
 Harlor ..103, 132, 242, 291, 309, 398, 511, 674
 Hemingway, Ernest 25, 483, 621
 Herbart, Pierre 267, 531
 Hernández, Jesús... ..321, 336, 380, 440, 441,
 452, 459, 460, 461, 472, 480, 482, 696
 Hernández, Miguel.. 25, 238, 376, 380, 549,
 576
 Hernando, Teófilo 378
 Herrera Petere, José.....238, 549
 Hismans, Marta 329

Hitler, Adolf..... 187, 198, 369, 420, 558
 Hölderlin, Friedrich 509
 Holmgren, Ismael 303
 Honnorat, Pierre..... 476
 Howard, Brian 386
 Huara, Helba..... 519
 Hughes, Langston 181, 606
 Huxley, Aldous 215

I

Ibárruri, Dolores (Pasionaria) 197, 245, 396,
 578, 663
 Inghirami, Isabel (pseudonyme de María
 Teresa León)..... 137
 Ivens, Joris 483

J

Jameson, Storm..... 209
 Jamet, Claude..... 169
 Jiménez, Juan Ramón 118, 122, 127, 132, 136,
 235, 293, 359, 378, 456, 597, 635, 657, 666,
 682, 715
 Joselito, La..... 484

K

Kafka, Franz 71
 Karl, Hilde 396
 Kelin, Fedor 210
 Kent, Victoria 154, 406
 Kihlandern, Asta 303
 Koestler, Arthur 189, 209, 542, 715
 Kolontay, Alejandra..... 409, 682
 Koltsov, Mikhail 318, 532, 533, 534, 553

L

Lafora, Gonzalo R 378
 Lagrange, Léo 190, 200, 262
 Laín, Pedro..... 25
 Langevin, Paul 212
 Lannby, Karin..... 303
 Largo Caballero, Francisco23, 61, 77, 146, 210,
 243, 277, 327, 407, 458, 472, 695, 703
 Last, Jef..... 531
 Laval, Pierre..... 185, 198
 Lehmann, John..... 512, 538, 598
 Lehmann, Rosamund 519
 Lenormand, René..... 453, 670
 León, Ángel 58
 Lerroux, Alejandro 192
 Lindbaeck, Lise 519
 Lister, Enrique 41, 361, 670
 Lönnholm, Knut Ake 303
 Lord Northcliffe..... 109

Ludwig, Emil.....	360
Lukács, Georg	565
Lunacharsky, Anatoly	120
Lurçat, Jean	270
Luxembourg, Rosa	324
Lyra, Carmen.....	519

M

MacCarthy, Desmond.....	120, 644
Machado, Antonio ..25, 67, 306, 378, 452, 454, 457, 466, 490, 651, 685, 718	
Machen, Arthur	25
Macho, Victorio.....	454
Madinaveitia, Antonio.....	454
Maestre, Mercedes.....	396
Maeztu, María de.....59, 67, 86, 87, 113, 124, 125, 126, 158	
Magda (fille de Margarita Nelken).....	162
Maïakovsky, Vladimir.....	102
Mallo, Maruja.....	86, 97
Malonyay, Thomas.....	448
Malraux, André 25, 32, 123, 132, 157, 179, 188, 200, 212, 214, 215, 261, 266, 270, 532, 715	
Malraux, Florence (fille de Clara Malraux) .41, 666	
Mann, Heinrich.....	386, 547
Mann, Thomas.....	360
Marañón, Gregorio	359, 378
María Isabel ou Marisa (fille d' Isabel Oyarzábal de Palencia).....	158
María Sacristán, José Miguel	454
Marichalar, Antonio	378
Marinello, Juan.....	461
Marion, Denis.....	519
Maroto, Gabriel	367
Martin du Gard, Roger	41, 158, 674
Martínez Allende, Francisco	490
Martínez Sierra, María	67
Marzal, Magdalena.....	396
Maud (mère de Nancy Cunard).....	161
Maynard Keynes, John	120
Menéndez Pidal, Ramón.....	58, 378
Milani, Milena.....	31
Millán Astray, José.....	351
Miñana, José.....	577
Miró, Gabriel	349
Mitchison, Naomi.....	298, 393
Moles Ormella, Enrique	454
Molière	72, 494
Moliner, María.....	271
Monatte, Pierre	167, 213
Monin, Paul	178
Moñino, Antonio	444

Montagu Slater, Charles	512
Montagu, Igor	386
Montes, Eugenio	25
Montseny, Federica.....	396, 409, 663, 679
Moore, Henry.....	161
Morales, Eduardo.....	96
Morante, Elsa.....	31
More, Tomás.....	360
Moreno Villa, José.....	454, 473, 680
Morla Lynch, Carlos.....	158, 159, 716
Mosley, Oswald	190
Murray, Eunice	154
Musil, Robert.....	509
Mussolini, Benito.....	30, 194, 410

N

Nadal, Emili.....	578, 684
Nakou, Lilika	508, 519
Narcisa	319
Natt och Dag, Bjarne	303
Negrín, Juan.....	286, 379, 686
Nenni, Pietro	42, 284, 716
Neruda, Pablo 42, 101, 139, 166, 259, 385, 386, 477, 508, 518, 519, 530, 542, 606, 691, 710, 716, 718	
Nicoletti, Mario	458
Nin, Anaïs	29, 519
Nizan, Paul.....32, 198, 211, 214, 217, 375, 713	

O

O'Neill, Carlota	33, 42, 126
Ocampo, Victoria.....	519
Odena, Lina	244, 245, 679, 683
Ogden Stewart, Donald.....	386
Ogilvie Forbes, Georges	404
Olden, Rudolf	466
Oliver Belmás, Antonio	87, 132
Olmo, Rosario del.....	19, 439, 519, 578, 664
Olofsson, Bertja	303
Olsson, Dagny	303
Ontañón, Santiago.....	500
Ortega y Gasset, José.....	127, 132, 133, 378
Orueta, Ricardo.....	454
Orwell, George	25, 621
Ossorio y Gallardo, Ángel	404
Osten, Maria	318, 319, 519, 682
Otto, Louise	62
Oyarzábal y Bucelli, Juan	58

P

Palencia Álvarez , Ceferino	96, 132
Palmer, Susan	405
Paloma (fille de Concha Méndez Cuesta)...	158
Paredes, Félix.....	478, 575

Paredes, Juan	549
Paúl y de Martín Barbadillo, Martín de	162
Paulhan, Jean	110
Paz, Magdeleine	509
Péret, Benjamin	120
Pérez Casas, Bartolomé	454
Pérez de Ayala, Ramón	127, 378
Pérez Galdós, Benito	89
Pérez Infante	549
Pérez Rubio, Timoteo	40, 132, 157, 294, 450
Pérez, Emma	519
Peter (fils d'Anna Seghers)	158
Picasso, Pablo	481, 482
Pitcairn, Franc	512
Pittalunga, Gustavo	378
Pivert, Marceau	213
Platon	92
Poch y Gascón, Amparo	346
Pollit, Harry	236, 327, 381
Pomès, Mathilde	135
Porché, François	129
Potemkine, Vladimir	185
Pound, Ezra	55, 161
Powys, Theodore F.	120
Pozner, Vladimir	214
Prados Such, Miguel	454
Prados, Emilio	211, 380, 512, 549, 574, 576
Prenant, Lucie	392, 427, 688
Prieto, Gregorio	132
Prieto, Miguel	490
Primo de Rivera, Miguel	113, 126, 128, 171, 221

R

Rabo, Erik	303
Rádványi, László	117, 158
Ramondino, Fabrizia	30
Ramsay McDonald, James	191
Rathbone, Eleanor Florence	331, 405
Recasens Siches, Luis	189
Regler, Gustave	530
Relámpago, Juan	484
Renau, José	441, 444, 445, 447, 490
Renn, Ludwig	542
Reyes, Alfonso	41, 228, 715
Reynaud, Paul	177, 179
Riano y Gayangos, Juan	113
Rickword, Edgell.	373, 512, 552, 564, 688, 691
Rickword, Jonnie	355
Rico, Juanita	244
Ridruejo, Dionisio	25
Río Hortega, Pío del	378, 454
Ríos Urruti, Fernando de los	410
Ríos, Blanca de los	67

Rivas Cherif de Azaña, Dolores	292
Rivas Cherif, Cipriano	272
Roca de Togores, María Teresa	133
Roces, Wenceslao	367, 460, 464
Rocio, Margarita	484
Rodionov, Mikhail	613
Rodríguez Aldave, Alfonso	132, 272, 408
Rodríguez Marín, Francisco	476
Rodríguez Moñino, Antonio	574
Roll Morton, Jerry	161
Rolland, Romain	120, 185, 198, 211, 674
Rose (fille d'Andrée Viollis)	158
Roumain, Jacques	477
Ruanova	549
Ruiz, Cristóbal	454
Ruth (fille d'Anna Seghers)	158

S

Salas Viu, Vicente	380
Sánchez Cantón, Francisco	445, 447
Sánchez Saornil, Lucía	346
Sancho, María L de	519
Sand, George	137, 436
Sandler, Rickard	423
Santiago (fils de Margarita Nelken)	162
Sarasola, Luis de	411
Schiffirin, Jacques	531
Sebastián Alfaro, Gonzalo de	159
Seghers, Hercules	137
Sélassié, Hailé	195
Sender, Ramón J	489
Serrano Plaja, Arturo	238, 380, 444, 508, 549, 566, 576
Seu	530
Shaw, Bernard	215
Sheperd, Dick	184
Shödin, Lorens	303
Silfverskiöld, Nils	303
Sitwell, Edith	135
Slater, Hugh	56
Smith, Ana	58
Smith, Mary	153
Solana, José G.	454
Soria, George	270, 689
Sosa, Florencio	445
Soupault, Georges	120
Souvarine, Boris	185
Spender, Stephen ...	15, 42, 386, 505, 512, 525, 536, 537, 538, 539, 549, 552, 598, 716
Spengler, Oswald	130
Stavski, Vladimir	19, 520, 540, 553
Stephen, Thoby	120
Storni, Alfonsina	519
Strachey, John	512

Strong, Anna Louise.....519
 Svensson, Sven.....303
 Swingler, Randall.....386
 Synsen, Gunard 303

T

Taro, Gerda.....310, 388, 664
 Téry, Gustave 132, 158
 Téry, Simone (fille d'Andrée Viollis)...42, 105,
 268, 283, 285, 287, 288, 289, 716
 Tierno Galván, Enrique 52
 Tolkien, J.R.R.....55
 Tolstoï, Alexis 532, 533
 Tolstoï, Elisa.....519
 Tomás, Pascual.....410
 Tomlin, Stephen 120
 Torre, Matilde de la 578
 Townsend Warner, Georges 58
 Trejo, Blanca Lydia.....29, 42, 519, 545, 716
 Triolet, Elsa 110
 Tzara, Tristan.....120, 134, 161, 386, 461, 606

U

Unamuno, Miguel de 189, 228, 351
 Ureña, Rafael de 403, 410
 Urrutia, Leopoldo 478, 575

V

Varela, Lorenzo 549
 Varenne, Alexandre.....179
 Verne, Jules 91
 Vicente, Eduardo 549
 Villar Buceta, Aurora 519
 Villar Buceta, María 519

Villen, María.....396
 Von Günderode, Caroline.....509

W

Waddell, Agnes 125
 Wade White, Elizabeth.....338
 Wadia, Sophia.....508
 Warner, Oliver.....297, 338, 436, 512, 516
 Waugh, Evelyn 25, 55
 Weil, Bernard.....59
 Weinert, Erich.....466
 Weiss, Louise.....205
 Wifstrand, Naima.....484
 Wilkins Freeman, Mary 72
 Wintringham, Tom 297, 675
 Wong, Shelley 508
 Woolf, Leonard.....120
 Woolf, Virginia.....100, 120, 138
 Wurmser, André .180, 190, 277, 280, 281, 288,
 716

X

Xirgu, Margarita 490

Z

Zambrano, Blas.....58, 132, 164
 Zaragoza, José Ramón 454
 Zardoya, Concha.....271, 549
 Zervos, Christian 448
 Zola, Émile 224
 Zuckmayer, Carl 117
 Zweig, Arnold.....38
 Zweig, Stefan.....360

LES INTELLECTUELLES EUROPÉENNES ET LA GUERRE D'ESPAGNE : DE L'ENGAGEMENT PERSONNEL A LA DÉFENSE DE LA RÉPUBLIQUE ESPAGNOLE

La défense de la République espagnole pendant la guerre d'Espagne (1936-1939) a constitué un point de cristallisation de l'engagement des intellectuels européens et un catalyseur de la mobilisation des femmes en faveur d'un régime qui leur avait reconnu des droits dans la Constitution de 1931. A la croisée de ces deux communautés, seize femmes se sont impliquées dans cet épisode majeur de l'histoire européenne du XX^{ème} siècle en apportant leur soutien actif au gouvernement républicain. En mettant en regard ces huit Espagnoles (Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, Carmen Conde, María Teresa León, Concha Méndez Cuesta, Margarita Nelken, Isabel Oyarzábal de Palencia et María Zambrano) et ces huit étrangères (Valentine Ackland, Agnia Barto, Nancy Cunard, Clara Malraux, Anna Sehers, Sylvia Townsend Warner, Andrée Viollis, Simone Weil), cette thèse prétend mettre au jour des personnalités et des trajectoires individuelles méconnues – voire inconnues – et apporter sur le conflit un éclairage nouveau. A travers la prise en compte des prémices de leur engagement commun contre le fascisme entre 1936 et 1939, l'analyse de leur contribution directe à l'effort de guerre et l'étude de leur participation à la défense de la culture, il s'agit de montrer que la guerre d'Espagne fut pour toutes un espace d'affirmation et de revendication d'elles-mêmes comme femmes, comme antifascistes et comme femmes de lettres.

Mots-clés : guerre d'Espagne ; engagement ; intellectuelles européennes ; antifascisme ; communauté intellectuelle ; condition féminine ; Congrès de Valence ; écriture dans la guerre ; mémoire.

EUROPEAN WOMEN INTELLECTUALS AND THE SPANISH CIVIL WAR: FROM PERSONAL COMMITMENT TO ACTIVISM IN SUPPORT OF THE SPANISH REPUBLIC.

During the Spanish Civil War (1936-39), many European intellectuals took position supporting the Spanish Republic. So did women, who rallied to defend a regime whose 1931 Constitution had granted them voting rights. Thus sixteen women of letters got involved in one of the critical events of the 20th century, taking an active part in defending the Republican Government. Comparing these 8 Spanish women (Rosa Chacel, Ernestina de Champourcin, Carmen Conde, María Teresa León, Concha Méndez Cuesta, Margarita Nelken, Isabel Oyarzábal de Palencia et María Zambrano) and 8 foreigners (Valentine Ackland, Agnia Barto, Nancy Cunard, Clara Malraux, Anna Sehers, Sylvia Townsend Warner, Andrée Viollis, Simone Weil), the PhD dissertation aims to both cast light on these not very well-known women and their personal commitments and destinies, and provide new insight on the Civil War. Taking into account the early stages of their common commitment against fascism between 1936 and 1939, and analyzing their direct contribution to the war effort and their defense of culture, the dissertation aims to show that the Spanish Civil War gave these women the opportunity to assert themselves as women, as activists and as women of letters.

Keywords: Spanish Civil War; commitment; European women intellectuals; antifascism; intellectual community; condition of women; Valencia Congress; writing on war; memory.